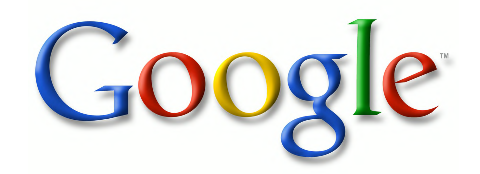
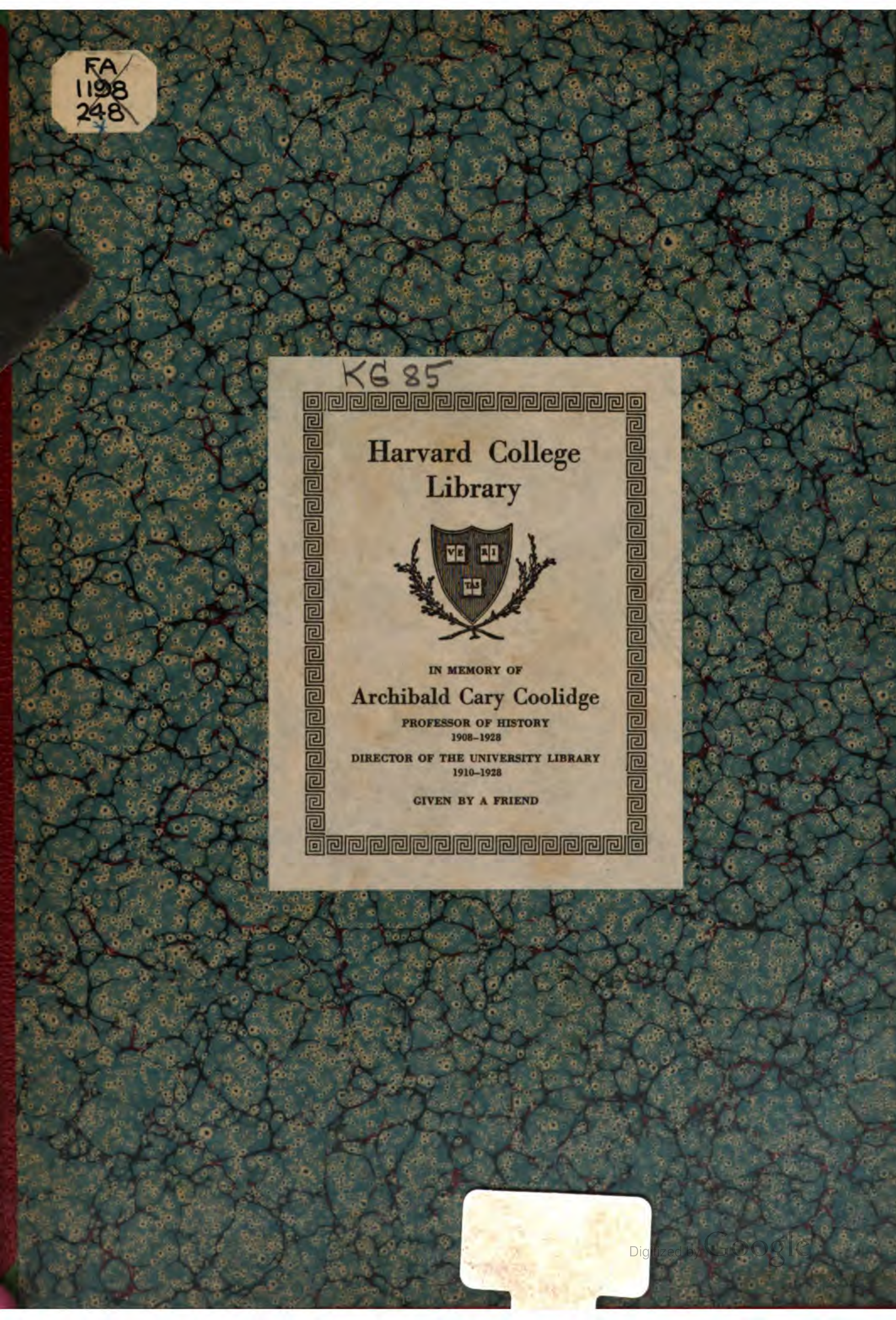




FA
1198
248
KG 85
Harvard College
Library
VE RI TAS
IN MEMORY OF
Archibald Cary Coolidge
PROFESSOR OF HISTORY
1908–1928
DIRECTOR OF THE UNIVERSITY LIBRARY
1910–1928
GIVEN BY A FRIEND
Digitized by Google



11 Pl, en coul,
5 Noir

2 noir

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

CINQUANTE-TROISIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE VIVIENNE, 48

1885

TABLE

DU CINQUANTE-TROISIÈME VOLUME

CORRESPONDANCE

Par C. de Lamiraudie.

MISCELLANÉES

RÉBUS

MUSIQUE

JANVIER. — *Polka-surprise*, par Mlle Brunot.

AOUT. — *Une Heure de liberté*, opérette en un acte, paroles et musique de Mlle Emilie Mathieu.

DÉCEMBRE. — *Une Fête à Trianon*, par M. Th. de Lajarte.

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — Deux gravures de modes. — PLANCHE COLORIÉE : Bouquet de pavots (tapisserie). — ÉTUDE D'AQUARELLE : *Retour à la Bergerie*. — PREMIER ALBUM.

FEVRIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE : Dessus de piano en étamine. — PLANCHE DE TRAVAUX : Têtière (application de toile bronze lamée sur étamine de même nuance). — Etole (appliques bourrées en satin). — Bande pour ameublement, branche d'œillets (tapisserie par signes). — DEUXIÈME ALBUM.

MARS. — Une gravure de modes. — PLANCHE REPOUSSÉE : Col applique et manchette (dentelle Renaissance). — PLANCHE DE BRODERIE : trois Alphabets. — ÉTUDE D'AQUARELLE : *Au Râtelier*. — TROISIÈME ALBUM.

AVRIL. — Une grande gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE COLORIÉE : Bande tapisserie (fleurs). — QUATRIÈME ALBUM.

MAI. — Une gravure double de modes. — PLANCHE REPOUSSÉE COLORIÉE : Dessus de lit, carrés en satinette, broderie à fils tirés. — CINQUIÈME ALBUM.

JUIN. — Une gravure de modes. — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Petits travaux appliques brodées. Pochette-aumônière en coutil (croquis). — SALON DE 1885 : *Un Jour de fête*, par Outin. — SIXIÈME ALBUM.

JUILLET. — Une gravure de modes. — IMPRESSION SUR ETOFFE : Pochette-aumônière en coutil. — PETITE PLANCHE DE BRODERIE : Alphabet, Manche d'aube (application). — SALON DE 1885 : *Après la Fête*, par Grison. — SEPTIÈME ALBUM.

AOUT. — Une gravure de modes. — PLANCHE DE TRAVAUX : Aube (application). — Chaise Louis XIII (tapisserie par signes). — HUITIÈME ALBUM.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — PLANCHE REPOUSSÉE : Bande en tulle broché. — PETITE PLANCHE REPOUSSÉE : Fond, crochet à la fourche — NEUVIÈME ALBUM.

OCTOBRE. — Une double gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — PLANCHE DE BRODERIE : Alphabets. — CARTONNAGE : Abat-jour : galerie rétrospective de modes. — DIXIÈME ALBUM.

NOVEMBRE. — Une double gravure de modes. — UNE GRANDE PLANCHE : Travaux d'étrennes. — PLANCHE COLORIÉE : Chaise Henri II (siège), tapisserie. — CARTONNAGE : Assiette-calendrier (1re partie). — ONZIÈME ALBUM.

DÉCEMBRE. — Une gravure d'enfants. — PLANCHE COLORIÉE : Chaise Henri II (dossier), tapisserie. — CARTONNAGE : Assiette-calendrier (complément). — PETITE PLANCHE COLORIÉE : Travaux de fantaisie. — DOUZIÈME ALBUM.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — PLANCHE I : Corsage croisé (gravure n° 4501). — Tablier de lunch, page 8 — Robe d'enfant, page 4. — Manteau, page 8 (album de janvier). — Corsage décolleté, première toilette (gravure n° 4501 *bis*).

FÉVRIER. — PATRON DÉCOUPÉ : Jaquette, page 3 (album de février).

MARS. — PLANCHE III. — *Patrons ornés* : Pelisse pour baby, paletot de baby, page 8 (album de mars).

AVRIL. — PLANCHE IV : Manteau, troisième toilette (gravure n° 4514). Corsage de première communiante, deuxième toilette, page 1. — Corsage, robe de dessous, pour première communiante, page 7 (album d'avril). — Mantelet, deuxième et cinquième toilettes. — Pèlerine, quatrième toilette (gravure n° 4514). — Corsage-blouse pour fillette, page 5 (album d'Avril).

MAI. — PLANCHE V : Manteau court, deuxième toilette. — Mantelet, troisième toilette. — Blouse-jaquette pour petit garçon. — Pantalon pour petit garçon. — Jaquette et jupe, cinquième toilette. — Corsage pour dame âgée, quatrième toilette (gravure n° 4518).

JUIN. — PATRON DÉCOUPÉ : Corsage-chemisette, costume en toile, page 1 (album de juin).

JUILLET. — PLANCHE VII : Corsage, costume en toile pour jeune fille, page 4. — Robe à pièce ronde, pour petite fille, page 8. — Jaquette-blouse, costume de bain, page 8. — Jaquette et pantalon à corsage, pour fillette, page 4. — Tablier pour enfant, page 8. — Robe de dessous pour enfant, page 4 (album de juillet).

AOUT. — PLANCHE VIII : Matinée pour jeune fille, page 3. — Robe brodée pour baby, page 3. — Corsage, costume d'amazone, page 7. — Chemisette pour enfant, page 1 (album d'août).

SEPTEMBRE. — PLANCHE IX : Veste, costume en surah, page 2. — Corsage à pointes, toilette de dîner, page 7 (album de septembre). — Corsage, costume en étamine. — Chemise à pièce, page 6 (album de septembre).

PATRON DÉCOUPÉ : Polonaise pour fillette, page 2 (album de septembre).

OCTOBRE. — PLANCHE X : Jaquette, deuxième toilette). — Mantelet à revers, septième toilette (gravure n° 4540). — Corsage, costume d'intérieur, page 6 (album d'octobre) — Pardessus en tissu natté, sixième toilette (gravure n° 4540). — Robe pour petite fille, page 6 (album d'octobre).

NOVEMBRE. — PLANCHE XI : Manteau, page 7 (album de novembre). — Corsage, fillette, première figure. — Robe-blouse, petit garçon, quatrième figure (gravure n° 4545). — Polonaise, toilette en dentelle et velours, page 3. — Corsage, costume cachemire gris, page 1 (album de novembre). — Mantelet, septième figure (gravure n° 4545).

DÉCEMBRE. — PLANCHE XII : Corsage, costume en lainage, page 5. — Douillette, petite fille, page 4 (album de décembre). — Polonaise, fillette, troisième figure. — Paletot, petit garçon, quatrième figure (gravure n° 4549).

11-85 3576. — Paris. Morris Père et Fils, Imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



Imp. Paris.

4501 bis

Journal des Demoiselles

Modes de Paris. — Rue Vivienne, 48.

Toilettes des Magasins de LA SCABIEUSE, 11 r. de la Paix. — Parfums de la Mon GUERLAIN, 15 r. de la Paix.

Jupes et Tournures de Mme BORDEREAU 32 r. du Sentier



4501

Janvier 1885

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne, 48.

Toilettes de Mlles VIDAL, 104, r. Richelieu — Etoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre. Parfumerie de la Mon GUERLAIN, 15, r. de la Paix — Corsets de Mme EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra. Machines à coudre de la Mon H. VIGNERON, 70, Bd. Sébastopol.

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE GENLIS

Parmi les célébrités littéraires léguées par le XVIII[e] siècle au XIX[e], figure un nom qui, au déclin de l'un comme au début de l'autre, brillait d'un certain éclat, et que la génération présente a presque oublié : ce nom est celui de madame de Genlis.

La liste de ses nombreux ouvrages serait longue à dresser : il est peu de genres que n'ait abordés sa plume féconde et infatigable. Ses *Mémoires* en marquent le terme.

Toute jeune encore, madame de Genlis, recueillait, nous apprend-elle, le détail des choses qui se produisaient sous ses yeux, dans un journal particulier, écrit tous les soirs sans interruption, durant quinze années passées par elle dans les hautes régions du grand monde et de la Cour. Les cahiers de ce journal, laissés en dépôt, lors de son départ pour l'émigration, entre les mains de sa fille, la comtesse de Valence, disparurent et furent perdus, par suite de l'incarcération qu'eut à subir cette dernière à l'époque de la Terreur ; mais ils étaient demeurés incrustés dans le souvenir de leur auteur, et ils constituent la meilleure partie de ses *Mémoires*, refaits et continués dans la période la plus avancée de sa vie.

Cette partie jeune de son œuvre nous arrêtera exclusivement. Elle se rapporte aux temps immédiatement antérieurs à la Révolution, dont le comte de Ségur et madame Roland nous ont déjà montré, chacun à un point d'observation différent, une face particulière. Madame de Genlis nous en montre une troisième, qui achève le tableau. On ne trouve ici ni rêves généreux de réforme politique, ni aspirations inquiètes de rénovation sociale ; madame de Genlis nous représente le côté frivole de cette société française qui s'en allait en aveugle et comme en dansant vers l'abîme. Le XVIII[e] siècle que nous voyons dans ses *Mémoires*, c'est bien le XVIII[e] siècle poudré, fardé, pomponné, léger d'esprit et de mœurs, resté dans le souvenir de nos pères comme le type d'un vieux mondain, alliant les corruptions du vice aux rides de la décrépitude. Les récits de l'auteur, pleins de futilités qui font sourire, mais qui souvent amusent, ne pourraient compter comme document historique, s'ils n'étaient utiles à l'étude des mœurs, qui se relie si étroitement à l'histoire et l'explique.

Le témoignage oculaire de madame de Genlis et le soin qu'elle avait pris jadis, comme on l'a vu, de noter ses souvenirs jour par jour, sont un sûr garant de la fidélité du tableau. Elle en affirme encore la véridicité par une autre considération :

« L'authenticité des mémoires (surtout dans » les temps de troubles et de factions), — nous » dit sa préface, — n'est incontestable à tous les

» yeux que lorsque l'auteur se décide à voir paraître de son vivant ces récits contemporains; » alors même que les écrits posthumes sont » exacts et fidèles, le public peut toujours croire » qu'ils sont falsifiés... je m'applaudis d'être le » premier auteur qui ait donné l'utile exemple » de publier ses mémoires de son vivant. »

L'exemple a depuis lors été plus d'une fois suivi.

Félicité ou Félicie Ducrest — plus tard comtesse de Genlis et de Sillery, — était née le 25 janvier 1746, à Champcéry, petite terre que son père possédait en Bourgogne, et dont elle s'est plu à rappeler l'aspect et le nom dans ses *Veillées du Château*, en faisant d'un lieu réel le séjour d'une famille imaginaire. Ses aventures commencent avec sa vie, et d'une manière des plus dramatiques, car peu s'en faut que le premier jour de cette vie qui fut longue, n'en soit aussi le dernier.

« Je vins au monde si petite et si foible, qu'il » ne fut pas possible de m'emmailloter..... On » m'avoit mise dans un oreiller de plumes,dont, » pour me tenir chaud, on avoit attaché avec » une épingle les deux côtés repliés sur moi : on » me posa, arrangée ainsi, dans le salon sur un » fauteuil. Le bailli du lieu, qui étoit presque » aveugle, vint pour faire son compliment à » mon père; et comme suivant l'usage de la » province, il écartoit avec soin les grands pans » de son habit pour s'asseoir, on s'aperçut qu'il » alloit s'établir sur le fauteuil où j'étois; on se » jeta sur lui pour le faire changer de place et » m'empêcher ainsi d'être écrasée. »

Quelle floraison variée de prose et de vers eût supprimée dans son germe l'inadvertance de M. le bailly!

Ce n'est pas tout de naître, il faut vivre. A l'insu des parents,la nourrice qu'on donne à l'enfant n'a pas une goutte de lait à lui offrir. Elle y substitue ce qu'on appelle en Bourgogne de la *miaulée*, c'est-à-dire un peu de mie de pain de seigle passée au tamis avec un mélange de vin et d'eau. Ceci n'annonce pas chez la mère une bien vive sollicitude pour la pauvre petite créature, qui pousse et croît sans qu'elle s'inquiète de savoir comment. Elle n'a pas du reste à s'en repentir ; la *miaulée* profite à la jeune Félicie, qui, sous une apparence délicate, ne laisse pas de jouir dès lors comme par la suite, dans le reste de sa vie, d'une très bonne santé.

Elle ne traverse pas sans peine néanmoins les jours de sa première enfance ; une succession d'accidents fâcheux viennent mettre son existence en péril. Elle tombe une fois dans l'eau, une autre fois dans le feu; mais elle échappe à tous les dangers et poursuit sa route en ce monde, qu'elle ne quittera qu'octogénaire.

Son père vend Champcéry. La famille se transporte d'abord dans une belle maison qui lui appartient à Cosne, sur les bords de la Loire, puis quelque temps après, au château de Saint-Aubin, beau domaine ayant titre de Marquisat, qu'acquiert M. Ducrest, avec les droits féodaux, les dépendances et le nom qui s'y rattachent. C'est avec attendrissement que l'auteur se rappelle ces diverses résidences, dont l'aspect est resté dans sa mémoire avec les premières impressions de sa vie. Elle s'étend surtout avec amour sur les charmes que lui offre cette habitation seigneuriale de Saint-Aubin, et se complaît à la décrire. — « C'est-là, dit-elle d'un accent ému, que se sont passées les plus heureuses années de mon enfance. » — Et ceux qui, avancés dans leur carrière, vivent beaucoup par le souvenir, comprennent son émotion.

« Le château de Saint-Aubin ressemblait à » ceux qu'a dépeints madame Anne Radcliffe. Il » était antique et délabré; il avait de vieilles » tours, des cours immenses. »

Douée dès lors d'une nature romanesque, Félicie Ducrest saisissait vivement déjà le côté des choses qui parle à l'imagination. Cette faculté brillante, mais souvent dangereuse, allait, par suite des circonstances, se développer chez elle en toute liberté. — « Mon éducation, dit-elle, fut extraordinaire. »

Nous verrons que le sérieux y tenait peu de place.

Félicie a six ans. Il est temps de songer à son instruction. La maîtresse d'école du village lui donne des leçons; en moins de sept mois, grâce à son excellente mémoire, elle sait lire. C'est à quoi se borne d'abord toute sa science, et c'est bien assez pour une écolière de cet âge. Elle a pour compagnon de jeux son jeune frère, qu'elle aime tendrement; mais les deux enfants sont bientôt séparés. L'héritier de Saint-Aubin est envoyé, pour y entamer ses études, dans la maison d'éducation la plus renommée de Paris. Peu de temps après, Félicie fait en compagnie de sa mère un premier voyage à ce même Paris. Elle n'y trouve rien qui l'enchante et regrette amèrement Saint-Aubin. A vrai dire, le régime auquel on soumet tout d'abord sa pauvre petite personne n'est pas fait pour la séduire :

« On me fit arracher deux dents; on me donna » un corps de baleine qui me serroit à l'excès; » on m'emprisonna les pieds dans des souliers » étroits, avec lesquels je ne pouvois marcher; » on me mit trois mille papillottes sur la tête; » on me fit porter pour la première fois un panier, et pour m'ôter mon air provincial, on me » donna un collier de fer; ensuite, comme je » louchois un peu de temps en temps, on m'attachoit sur le visage tous les matins dès mon » réveil, des bésicles que je gardois quatre » heures. Enfin, je fus bien surprise quand on » me dit qu'on alloit me donner un maître pour » m'apprendre (ce que je croyois savoir parfaitement) à marcher. On ajouta à tout cela de » me défendre de courir, de sauter et de ques-

» tionner. Tous ces supplices me firent une » telle impression, que je ne les ai jamais ou» bliés. »

Nous le croyons sans peine. Ainsi dressée au rôle de demoiselle accomplie, la jeune provinciale prend part à des fêtes dont elle est l'occasion. Simplement ondoyée au moment de sa naissance, c'est dans ce séjour à Paris qu'elle reçoit le baptême. Elle a pour marraine sa tante madame de Belleveau, chez qui les voyageuses jouissent d'une aimable hospitalité ; pour parrain, un riche fermier général. La sainte cérémonie est suivie d'amusements destinés à en célébrer l'importance. On conduit la jeune chrétienne où ? à l'Opéra ! Elle en demeure ravie, et se réconcilie avec le lieu où l'on voit de si belles choses. Madame de Saint-Aubin, toujours accompagnée de sa fille, va faire ensuite une visite de quelque durée au château d'Etioles, dont le maître, M. Le Normand, autre fermier général, traite magnifiquement artistes, genre de lettres et même grands personnages, qu'il réunit dans sa riche demeure. Parmi ces derniers, l'enfant y voit un *héros* : on lui a dit ce que c'est qu'un héros; elle le regarde avec une sorte de saisissement : c'est le maréchal de Lowendal. L'admiration qu'expriment ses yeux naïfs attire l'attention du vainqueur de Berg-op-Zoom, qui en est touché.

« Il s'occupa beaucoup de moi ; il me prenoit » souvent sur ses genoux ; j'en étois plus flattée » que de tout ce que les autres pouvoient faire » pour moi. »

La petite Félicie est heureuse à Etioles. On l'a délivrée de son panier et de ses papillottes. Un simple costume de soie brune, juste et court, un fichu de gaze noué sous le menton ; le tout constituant ce qu'on appelait une *marmotte* ou une *Savoyarde* : telle était sa toilette de campagne. Dans cet équipage, elle courait librement dans le château, dans le jardin, où elle avait toute permission de cueillir des fleurs. C'est un Paradis terrestre pour l'enfant, mais rien n'est durable ici-bas. On quitte Étioles, la scène change. On se met en route pour Lyon. Il s'agit d'aller faire recevoir mademoiselle de Saint-Aubin, avec une cousine plus jeune qu'elle encore, chanoinesse au Chapitre d'Alix, à peu de distance de là. On n'y est point admise sans avoir au préalable établi ses preuves de noblesse; en attendant que toutes les formalités soient remplies sur ce point, Félicie prend sans effort le temps en patience.

« Je m'amusois beaucoup à Alix, » dit-elle. « L'abbesse et toutes les dames me combloient » de bontés et de bonbons, ce qui me donnoit » une grande vocation pour l'état de chanoi» nesse. »

Le grand jour est arrivé. Après avoir été la veille frisées et préparées de toute façon, les deux jeunes postulantes, vêtues de blanc, sont conduites solennellement à l'église du Chapitre.

« Toutes les dames habillées comme dans le » monde, mais avec des robes de soie noire sur » des paniers et de grands manteaux doublés » d'hermine, étoient dans le chœur. Un prêtre » qu'on appelait le grand Prieur nous interro» gea, nous fit réciter le *Credo*, ensuite nous fit » mettre à genoux sur des coussins de velours... » il devoit nous couper une petite mèche de » cheveux, mais comme il étoit vieux et aveu» gle, il me fit une petite coupure au bout de » l'oreille, ce que je supportoi *héroïquement* » sans me plaindre. Il mit à mon doigt un anneau » d'or bénit, m'attacha sur la tête un petit mor» ceau d'étoffe blanc et noir, long comme le » doigt, que les chanoinesses appeloient un *mari*. » Il me passa les marques de l'Ordre, un cordon » rouge, une belle croix émaillée, et une cein» ture d'un large ruban noir moiré... Il nous fit » une courte exhortation, après laquelle nous » allâmes dans l'église même embrasser toutes » les chanoinesses, puis nous entendîmes la » messe. »

Le reste du jour s'écoule en visites chez les dames, en festins, en jeux innocents ; mais il est pour cette chanoinesse de six ans un plaisir qui les surpasse tous : c'est de s'entendre appeler *madame*. Félicie Ducrest est dame en effet, et dame titrée; elle est comtesse de Lancy, nom emprunté à l'une des seigneuries dépendantes de Saint-Aubin, et qu'elle portera jusqu'à son mariage. Cela n'est-il pas joli ?

Tous ces détails nous ont paru curieux. Ils remettent sous nos yeux des mœurs non seulement disparues, mais oubliées. On demandera peut-être quels devoirs et quels engagements se rattachaient à cette dignité moitié mondaine moitié religieuse que les familles nobles recherchaient pour leurs filles. La réponse n'est pas longue : à peu près aucun. La chanoinesse était libre de faire ou de ne pas faire de vœux. Ces titres de dame ou de comtesse, le droit de porter les décorations de l'Ordre, marquaient seuls une position à part dans la société à celles qui n'en faisaient pas. L'obligation de résider deux années sur trois au Chapitre et de garder le célibat, était imposée à celles qui en faisaient, et que de bonnes prébendes dédommageaient de ce sacrifice. Quant à leur année de liberté, elles l'employaient entièrement à leur gré. La règle, comme on le voit, n'avait rien de bien austère ; néanmoins ce n'était pas parmi les dames de cette dernière catégorie que la comtesse de Lancy comptait figurer plus tard.

C'est avec des larmes, qu'après un séjour de six semaines, elle quitte cette aimable maison d'Alix. On retourne en Bourgogne, où l'on a aussi des larmes à verser. Un jeune frère lui était né l'année précédente. Le père, espérant préparer à ce cadet un bel avenir, n'avait pas perdu un instant à le faire recevoir chevalier de Malte.

« C'est ainsi, » observe l'auteur, « qu'alors on » disposait de ses enfants, un peu légèrement, il » faut en convenir. »

Mais les espérances du père et l'avenir du fils avaient trouvé promptement leur terme. M. le chevalier venait de mourir à l'âge de dix-huit mois, sans avoir fait ni vœux, ni caravanes.

Madame la comtesse de Lancy a maintenant huit ans. On commence à penser qu'il serait bon peut-être d'ajouter quelques connaissances à celle de la lecture, qu'elle possède déjà. Le nombre n'en sera d'abord ni grand, ni varié.

Elle annonce un goût très vif pour la musique; c'est là ce qu'il s'agit surtout de cultiver en elle. On fait venir à cet effet du fond de la Bretagne une jeune personne de dix-sept ans, fille de l'organiste de Vannes, forte sur le clavecin, et capable de donner à son élève d'excellentes leçons de l'art musical. Attendue avec une vive impatience par la curieuse enfant, mademoiselle de Mars arrive. Sa physionomie est avenante, son humeur et ses manières sont douces. « Je me » passionnai pour elle, dès les premiers jours, » dit l'auteur, « et ce sentiment a été aussi solide » que vif. »

Hélas! ce jeune cœur n'avait guère trouvé jusqu'alors à satisfaire le besoin d'affection qu'il ressentait vaguement, et qui ne savait où se prendre.

« Ma mère, distraite par ses occupations par» ticulières et par les visites continuelles des » voisins, ne s'étoit jamais occupée de moi, et » l'on ne m'avoit encore appris qu'un peu de » catéchisme, que m'avoient enseigné les femmes » de chambre avec lesquelles je passois ma vie, » et qui avoient d'ailleurs orné mon esprit d'un » nombre prodigieux d'histoires de revenants.— » Je quittai entièrement leur société pour celle » de mademoiselle de Mars. »

Madame la marquise de Saint-Aubin n'était pas seulement femme du monde; elle était femme de lettres. Elle écrivait des romans et composait des vers, peu dociles parfois aux règles de la versification, mais agréables : elle n'avait pas le temps de s'occuper de sa fille.

« Je ne voyois mon père et ma mère qu'un » moment à leur réveil et aux heures des repas. » Après le dîner, je restois une heure dans le » salon. Je passois le reste de la journée avec » mademoiselle de Mars, ou à la promenade, » toujours seule avec elle. »

Madame de Genlis ne fait aucune réflexion sur l'indifférence que semble lui avoir témoignée sa mère; mais elle nous en fait faire. Elle se complait au contraire à parler de son père : belle figure, taille élevée, esprit, instruction, et mieux que cela, parfaite bonté, il possédait, s'il faut l'en croire, tout ce qui attire la sympathie. Sa fille l'adorait; mais il ne cherchait à la diriger que sur un seul point :

« Il vouloit absolument me rendre une femme » forte... Il m'ordonnoit de prendre dans mes » doigts des araignées, de tenir des crapauds » dans mes mains... A ces commandements ter» ribles, je n'avois pas une goutte de sang dans » les veines, mais j'obéissois. »

Insectes, araignées, crapauds, lui faisaient horreur. L'effort exigé d'elle pour vaincre son antipathie n'avait pour résultat que de l'accroître. Elle tremblait aussi à la vue d'une souris; il lui fut imposé d'en élever une. Elle ne nous dit pas quel fut à cet égard le succès de ses soins, prélude original à la vocation qui allait se manifester en elle pour l'enseignement.

A part ces exercices de force morale, qui l'accoutumaient, comme elle en fait l'observation, à prendre sur ses impressions un certain empire, — ce qui est toujours une utile habitude, — les parents s'en remettaient aveuglément pour son éducation en toutes choses, à la jeune gouvernante. Heureusement cette confiance était bien placée. Sage et pieuse, mademoiselle de Mars n'enseignait à son élève l'amour du bien qu'en lui communiquant naïvement ses sentiments et ses pensées, mais n'en avait que plus d'influence sur son esprit. Quant à l'instruction, sauf la musique, ce qu'elle en pouvait donner se bornait à peu de chose. Le catéchisme en faisait le fond; on y joint un moment la lecture d'un abrégé d'histoire, écrit par un certain père Buffier. Cette lecture qui ennuyait l'institutrice autant que l'élève, est abandonnée au bout de huit jours. *Clélie* et le théâtre de mademoiselle Barbier, composé de tragédies et de comédies, sont tirés de la bibliothèque paternelle, à la demande de mademoiselle de Mars, et la remplacent. On ne s'ennuie plus; et pendant longtemps les vers de mademoiselle Barbier ainsi que la prose de mademoiselle de Scudéri, lue et relue, font les délices des deux amies.

Nourrie de pareils aliments, la vive imagination de l'enfant prend une nouvelle activité; la voilà qui se met à composer des romans et des comédies. Ses doigts ne savent pas tenir une plume, n'importe; mademoiselle de Mars est complaisante et lui sert de secrétaire. Ce n'est pas tout; elle qui, plus tard, aura des princes pour élèves, se fait maîtresse d'école improvisée au profit des gamins du village. D'une terrasse solitaire, sur laquelle s'ouvre à peu de hauteur la fenêtre de sa chambre, d'où elle se glisse sans trop de peine le long d'une corde, elle instruit les petits paysans qui viennent jouer ou récolter des joncs sur le bord d'un étang voisin. Droits et rangés en ligne au pied de la terrasse, le nez en l'air, ils écoutent et répètent avec un sérieux parfait les leçons de catéchisme et de littérature qu'elle leur jette du haut de sa chaire en plein vent; leçons assaisonnées d'ailleurs de fruits, de gâteaux, et autres menus dons, propres à en rehausser à leurs yeux la valeur. Un jour, mademoiselle de Mars survient à l'improviste.

Le rire dont elle est prise, en écoutant les jeunes Bourguignons déclamer, avec l'accent de leur patois, les vers de mademoiselle Barbier, déconcerte le zèle du professeur, et l'école est abandonnée.

Ainsi s'écoulaient doucement les premières années de cette vie, que madame de Genlis entreprend de raconter à la postérité.

« J'étois aussi heureuse qu'un enfant peut » l'être, « nous dit-elle. » Quoique fort inappli» quée, je n'étois jamais grondée; on ne m'a » jamais parlé de pénitence. »

Cependant un nuage vient assombrir ce ciel serein. Son père se rend à Paris; qu'allait-il y faire? Elle ne nous le dit pas. L'absence du chef de famille devait durer six mois. Six mois de séparation, c'est bien long, quand il s'agit de ceux qu'on aime! Mais le mouvement et l'animation ne tardent pas à bannir la tristesse du château de Saint-Aubin. Après trois mois écoulés, la marquise, sous prétexte de préparer à l'avance une grande fête pour le retour du maître, compose une pastorale, accompagnée d'un prologue mythologique, et la met en répétition. Elle y met également la tragédie d'Iphigénie. Elle-même avec sa fille, ses quatre femmes de chambre, le médecin de la maison et son fils, sont les principaux acteurs. Félicie, dans le personnage d'Iphigénie, porte un merveilleux habit de lampas couleur cerise et argent, garni de martre; mais son succès est plus grand qu'on ne peut dire dans le prologue mythologique, où elle remplit le rôle de l'Amour.

« Mon habit d'*Amour* étoit couleur de rose, » recouvert de dentelle de point parsemée de » petites fleurs artificielle de toutes couleurs; » il ne me venoit que jusqu'aux genoux; j'avais » de petites bottines couleur de paille et ar» gent, mes longs cheveux abattus, et des ailes » bleues. »

Nous penchons à croire que tout en admirant le bon goût et l'éclat de ces habits, l'Olympe aurait eu peine à reconnaître ainsi costumé le fils de Vénus.

Les répétitions habillées se succédaient et se transformaient en représentations. Une foule de spectateurs accouraient des environs. Trois autres mois se passent ainsi; l'absence du marquis durait toujours. On monte de nouvelles pièces, tragédies et comédies. « Ces fêtes éternelles devaient coûter beaucoup d'argent », remarque l'auteur avec raison.

Le costume d'Amour allait si bien à Félicie, qu'elle n'en portait plus d'autre. Mademoiselle de Mars se permet bien d'abord quelques observations, mais son élève lui prouve qu'il n'en est pas de plus commode; elle n'insiste point. Ainsi vêtue, la demoiselle de Saint-Aubin courait la maison et les champs; le nom même du personnage représenté remplaçait le sien : on ne l'appelait plus que l'*Amour*. Le dimanche, pour aller à l'église, où elle ne pouvait se montrer dans son accoutrement mythologique, on lui ôtait ses ailes, et on lui jetait sur les épaules une mante brune pour le dissimuler. Aux processions, elle en mettait un autre; au lieu des mignonnes ailes bleues, on lui attachait au dos deux grandes ailes blanches : elle n'était plus l'Amour; elle était un ange.

« Je rends compte de ces petites particularités, dit-elle, — « parce qu'elles ont eu une grande » influence sur le reste de ma vie; car les im» pressions reçues dès l'enfance, lorsqu'elles ont » été vives, ne s'effacent jamais. Cette bizarre » éducation produisit dans mon imagination et » dans mon caractère un mélange à la fois reli» gieux et romanesque, dont on ne trouve que » trop de traces dans la plupart de mes ouvra» ges. »

L'observation est juste, et il serait oiseux de rien ajouter en fait de conclusion morale à ce que l'auteur exprime ici spontanément. Dans cette étrange combinaison d'éléments hétérogènes qui s'associent sous sa plume, roman, comédie, dévotion, on se demanderait volontiers si la piété dont madame de Genlis faisait profession, n'était pas un peu analogue à son habit d'ange les jours de procession. Les propos dénigrants du monde, qui ne l'ont pas épargnée sur ce point plus que sur d'autres, pourraient le faire croire. Nous aimons à la juger avec plus d'indulgence. Chez les gens à imagination, on le sait, la mobilité des impressions est extrême; les plus disparates s'y produisent souvent côte à côte. Elles changent, elles alternent instantanément, mais chacune est sincère à son heure.

Plus haut, en nous racontant les divertissements qui se succédaient à Saint-Aubin, l'auteur a senti le besoin de nous faire pénétrer comme il suit dans un autre coin de sa vie morale :

« Au milieu de tout cela, nous nous occupions » sérieusement de religion; les sentiments reli» gieux sont nés avec moi; dès ma plus tendre » enfance, je n'ai jamais regardé un ciel étoilé » non seulement sans plaisir, mais sans une émo» tion extraordinaire. Mademoiselle de Mars, qui » était un ange, me parlait souvent de Dieu, » surtout dans nos promenades. Nous n'avions » nulle idée de botanique et d'histoire naturelle; » mais nous admirions avec extase les cieux, les » arbres, les fleurs, comme preuves de l'exis» tence de Dieu et comme ses ouvrages, et cette » idée animoit et embellissoit pour nous toute » la nature.

» ..... Tous les jours après le dîner, nous » allions dans nos chambres réciter l'Office de » la Sainte-Vierge, et c'étoit avec un tel goût, » que lorsque quelque chose dérangeait cette » habitude, nous en éprouvions un véritable » chagrin. Dans ce temps, il m'est arrivé bien » souvent en me réveillant au milieu de la nuit

» de me lever et de me prosterner sur le plan-
» cher pour prier Dieu. »

Nous avons vu ailleurs des élans pareils de ferveur religieuse se manifester chez une autre enfant. Celle qui fut madame Roland et celle qui fut madame de Genlis allaient suivre des routes bien opposées dans la vie; mais ici, la grande voix qui nous parle à travers la nature sensible se faisait entendre de même à leur jeune cœur. Ce n'est pas, du reste, la seule analogie qu'on pourrait, malgré la différence des conditions et des caractères, signaler entre ces deux femmes célèbres, dans le cours de leur développement intellectuel.

L'incessante activité de son jeune esprit prenait souvent chez Félicie Ducrest une autre voie. Elle se plaisait à rouler dans sa tête des fictions romanesques dont elle se faisait l'héroïne.

» Je me composois une destinée; non seule-
» ment je la remplissois d'événements singu-
» liers, mais j'y plaçois des renversements de
» fortune, des persécutions; j'aimois à me figu-
» rer que j'aurois la force d'y résister..... à la
» fin de ces romans, je ne manquois pas de
» triompher du sort et de mes ennemis; mais
» cette partie de mon histoire m'amusoit peu,
» elle éteignoit mon imagination, et je la termi-
» nois brusquement... »

Il y avait dans ces rêveries un fond d'amour pour la gloire et pour la vertu qui, surtout dans l'enfance, les rendent remarquable.

Le père de famille était absent depuis dix-huit mois; il ne revenait pas. Les fêtes continuent à Saint-Aubin. A la tragédie et à l'Opéra-Comique, on ajoute le ballet. L'*Amour* y a sa place naturellement marquée; il faut qu'il apprenne à la tenir avec honneur. On fait venir d'Autun un professeur habile, maître de danse en même temps que d'escrime. Charmé de la souplesse et de l'agilité que déploie son élève dans le premier de ces deux arts, il propose de lui enseigner le second. La mère y consent, et la danseuse apprend à tirer des armes, avec autant de succès que d'ardeur. En même temps une nouvelle métamorphose s'opère dans son extéreur. L'*Amour* disparaît; elle en quitte le costume léger pour endosser l'habit masculin, mieux en harmonie avec l'exercice viril qui prend place dans son cours d'études. L'habit était charmant; cependant elle-même s'étonne que personne, à sa connaissance, ne parût scandalisé de cette innovation. Elle en note quelques avantages, et en fait ressortir aussi l'inconvénient :

« J'y ai gagné d'avoir eu, dans ma jeunesse,
» les pieds mieux tournés, de mieux marcher
» que les autres femmes en général, et d'être
» surtout plus agile qu'aucune que j'aie con-
» nue..... Depuis que j'avois quitté les habits de
» femme, j'étois beaucoup moins raisonnable à
» la promenade : je ne causois plus, je ne me
» plaisois qu'à courir en avant, à sauter des
» petits fossés, et à faire mille folies, ce qui dura
» jusqu'à mon départ de la Bourgogne. »

C'était de douce manière que les heures se succédaient dans cette vie d'enfant. Le clavecin, le chant, les rôles qu'elle apprenait par cœur, la danse et les armes, occupaient la majeure partie de sa matinée; puis venait la lecture jusqu'au dîner. Que lisait-on ? Des romans. Une voisine obligeante en prêtait à mademoiselle de Mars, qui, — nous en sommes fâché pour elle, — les dévorait avec son élève. Il est vrai qu'au sortir de table, on allait faire un exercice de piété, — avec quelle ferveur, nous l'avons déjà vu. On retournait ensuite au salon, quand il n'y avait pas de monde. La Dame du château était alors enfermée chez elle. On faisait des guirlandes de fleurs artificielles en papier pour les fêtes, avec la collaboration des femmes de chambre; on allait à la promenade, et la journée se trouvait bien remplie.

Une petite vérole confluente vient interrompre le cours de ces paisibles journées; mais le mal est conjuré à force de soins. Par un bonheur inouï, il disparaît sans laisser de traces. Félicie retourne à ses occupations, et entreprend d'acquérir un talent qui lui manque. Jadis Charlemagne, fort, comme on le sait, en plus d'une science, regrettait amèrement de ne pas savoir écrire. Félicie Ducrest éprouve le même regret, mais plus heureuse que le grand Empereur d'Occident, elle saura combler cette lacune étrange laissée dans son éducation. Sans autre maître qu'elle-même, l'intelligente enfant parvient à se donner une écriture sinon belle, au moins très lisible; qualité trop rare hélas ! (et dont l'absence fait souvent de certaines lettres qu'on aimerait à lire et à relire, de véritables hiéroglyphes à déchiffrer. Quant à l'orthographe, on ne la lui a pas enseignée davantage, mais elle la sait sans l'avoir apprise, sa facile mémoire ayant gardé l'image aussi bien que le sens de tous les mots qui lui ont passé sous les yeux dans ses lectures.

Le père revient enfin au foyer commun si longtemps déserté. Les fêtes redoublent d'entrain pour célébrer cette fois son retour. Cela dure encore deux mois. Au bout de ce temps, un grand changement a lieu; la mère quitte à son tour le château de Saint-Aubin, et c'est pour n'y plus revenir. Elle emmène avec elle sa fille, ainsi que toutes les femmes de sa maison, et se rend à Paris, laissant son mari seul en Bourgogne. Pourquoi cette séparation nouvelle et cette transplantation ? Nous l'ignorons. La suite du récit peut nous faire supposer que de certains embarras commençaient à se faire sentir dans la fortune de la famille, et obligeaient à combiner autrement l'arrangement de la vie. Adieu donc Saint-Aubin, ses vieilles tours, et sa masse romantique, et les bords charmants de la Loire, où Félicie laisse ses meilleurs souvenirs d'enfance; souvenirs de paix, de joie, de liberté. On

croirait que bien des larmes doivent tomber de ses yeux en s'éloignant de ces lieux associés à tout ce qu'elle a senti et rêvé dans sa jeune existence. Il n'en est rien. Pour l'enfant, le plaisir du changement, ainsi qu'elle en fait l'observation, l'emporte sur tout. La règle pourtant n'est pas générale.

En route, elle lit Télémaque, par complaisance pour mademoiselle de Mars : mais combien elle le trouve inférieur à *Clélie !*

On s'installe à Paris chez la tante de Belleveau, pour qui Félicie, en retour des bontés que lui témoigne cette aimable parente, se prend d'un grand attachement. Elle y poursuit ses études musicales, et fatiguée du clavecin, apprend à pincer de la guitare. Ce mot fait sourire aujourd'hui; mais alors la guitare tenait une place honorable parmi les instruments de musique. Longtemps après, elle suffisait encore très bien comme accompagnement aux simples romances que soupiraient les chanteurs de salon au temps du premier Empire.

Des gens de lettres et de beaux esprits fréquentaient la maison de madame de Belleveau. De ce nombre était un certain M. de Mondorge, dont les vers légers couraient le monde avec succès. Auteur de chansons agréables, il avait même osé faire un opéra. Son attention se porte avec intérêt sur la jeune fille, dont les heureuses dispositions le frappent. Sous cette influence, elle écrit ses premiers vers. Le morceau n'est pas long; c'est un quatrain, dont l'idée roule sur le double sens que présentent son propre nom, le nom de mademoiselle de Mars et celui de Victoire, l'une des femmes de chambre de sa mère. Tel qu'il est, il tient une place trop importante dans ses souvenirs, pour le passer sous silence. Le voici :

Félicité, Mars et Victoire
Se trouvent rassemblés chez nous;
Est-il rien de plus grand, est-il rien de plus doux,
Que de fixer chez soi le bonheur et la gloire?

Sans nous pâmer d'admiration devant ces vers, comme la famille et les amis, nous dirons qu'ils valent, après tout, ceux que chaque jour voyait éclore dans la société du temps, et que pour un auteur de douze ans, ce n'était pas mal. M. de Mondorge en est charmé. Il fait don à la jeune muse des Odes de J.-B. Rousseau, qu'elle sait bientôt par cœur; plus tard il y joint les œuvres de Gresset et de La Fontaine. Il l'encourage à écrire, et l'engage surtout à lire de bons ouvrages. Mais chez la tante de Belleveau, il n'y a pas de livres; comment suivre ce conseil ? Et puis, où en trouver le loisir ? La musique absorbe une grande partie de son temps ; elle en passe une autre dans le salon de sa tante. Elle va tous les soirs à l'Opéra ou à la Comédie-Française : voilà certes une vie bien affairée, et nous convenons avec l'auteur qu'il n'y restait guère de place pour les études sérieuses.

On va s'établir pour tout l'été à Saint-Mandé, où la tante possède une maison de campagne. Félicie Ducrest y passe agréablement les beaux jours en compagnie de son frère, alors âgé de onze ans, et de deux jeunes cousines. Aînée des quatre enfants, elle dirige les jeux, elle en invente de nouveaux : ce sont toujours des représentations théâtrales, pantomimes ou comédies, qu'elle compose avec des emprunts faits aux pièces ou aux romans qu'elle a lus. Ces représentations qui, au début, n'avaient d'autre auditoire que les femmes de chambre, prennent de l'extension. La mère, la tante, les amis, en sont les spectateurs ; elles se donnent à jour fixe deux fois par semaine. Le célèbre Jéliote vient y chanter avec la jeune artiste. — « Ce jour-là, » — dit-elle, — « je jouois du clavecin et de la guitare ; » On donnoit beaucoup d'éloges à ces espèces de » petites fêtes. »

Madame de Genlis nous parle ici de son frère. Quoiqu'elle eût pour lui une vive affection, le portrait qu'elle en fait n'est pas flatté.

« Mon frère n'étoit pas à beaucoup près un » enfant aussi brillant que moi : sa figure étoit » jolie, mais il étoit gauche, maladroit, et d'une » inconcevable simplicité. »

Elle rapporte des exemples assez indiscutables en effet de cette simplicité. Néanmoins ce jeune garçon avait des qualités estimables : quoique destiné à l'état ecclésiastique et déjà vêtu de la soutane, il portait dans les promenades au bois, avec une complaisance parfaite, les queues de ses compagnes. Il montrait pour les sciences mathématiques une aptitude qui, au dire de sa sœur, allait presque au génie.

« Six mois après, il trouva dans le Journal » Encyclopédique un problème proposé aux » savants ; il envoya à ce même Journal la solu- » tion qui étoit bonne, avec cette signature : *par* » *un écolier de onze ans de chez M. Bertaud.* » — On ignorait à sa pension que cette solution » fût de lui, et l'on fut très surpris en apprenant » qu'il en étoit l'auteur. De ce moment ses maî- » tres s'attachèrent à lui, et il en profita au-delà » de leurs espérances. »

Ce frère reparaîtra dans les *Mémoires* de madame de Genlis; mais il y tient peu de place.

Dans ce même séjour à Saint-Mandé, témoin des leçons de latin qu'un bon répétiteur donnait au jeune Ducrest, sa sœur prend goût à la langue de Virgile. Le maître se plaît à la lui enseigner. Elle y fait de grands progrès ; mais la mère n'approuve pas cette étude, ce qui l'empêche de la continuer. — « J'y gagnai toujours, » observe-t-elle, « quelques notions de grammaire qui ne » m'ont pas été inutiles. »

Nous ferions volontiers remarquer à madame Ducrest, si elle était là, que Fénelon, l'Abbé Fleury, Rollin, qui ont écrit de si excellentes

choses sur l'éducation, approuvent qu'on enseigne le latin aux jeunes filles ; peut-être n'auraient-ils pas autant approuvé qu'on leur apprît à tirer des armes.

Madame de Genlis s'arrête longtemps sur l'histoire de son enfance. Jusqu'ici elle n'a eu à en retracer que les jours heureux, mais le temps des épreuves arrive. La ruine de son père est complète ; Saint-Aubin est vendu ; la famille en perd le nom, et ne porte plus que celui de Ducrest. Une rente viagère de 1,200 francs, placée sur la tête du mari et de la femme, est le seul bien qui leur reste désormais. Le luxe d'une gouvernante est de trop ; on le supprime. Mademoiselle de Mars et son élève se séparent avec un déchirement de cœur réciproque. Les larmes de Félicie coulent jour et nuit. Mais ses yeux rouges offensent sa mère ; elle se contraint, et dissimule l'excès de sa douleur.

On quitte madame de Belleveau et son bel hôtel, où la bonne harmonie a d'ailleurs cessé d'exister entre madame Ducrest et la maîtresse du logis. L'adieu de la tante à la nièce est plein de tendresse et d'émotion. — « Pauvre petite, » dit-elle, » en la serrant dans ses bras, tu ne » seras jamais heureuse, tu es trop sensible. »

Un petit appartement au rez-de-chaussée donnant sur un humide jardin, et situé rue Traversière, est maintenant l'habitation de l'ex-châtelaine de Saint-Aubin et de sa fille ; mais elles n'y résident pas longtemps. Elles le quittent au bout de quinze jours, et vont passer toute la belle saison à Passy, chez le riche fermier général La Popelinière, célèbre par son faste, sa bienfaisance, et ses prétentions littéraires. Madame de Genlis le dépeint sous les traits les plus avantageux. Elle vante ses vertus domestiques, la régularité de ses mœurs, surtout sa libéralité, et le défend contre les ridicules que le monde aimait à lui prêter. Dans cette somptueuse demeure, les jours ne sont qu'une suite de fêtes. Félicie Ducrest y trouve l'occasion de déployer ses précoces talents aux yeux de la société nombreuse qui la fréquente. Le seigneur du lieu en est émerveillé ; souvent, en regardant la jeune fille, il répète d'un ton de regret : — Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans ! — que veut-il dire ? Ce n'est pas en vain que Félicie a lu des romans et joué la comédie. Elle se figure avoir saisi le sens de ces paroles ; et voilà qu'elle aussi se prend à regretter de n'avoir que treize ans, car ce sexagénaire si bien conservé, si opulent, si généreux, lui plaît, et s'appeler madame de La Popelinière ne lui répugnerait pas trop.

Aphélie Urbain.

(*La suite au prochain numéro.*)

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

LES NOMS EFFACÉS

PAR MADEMOISELLE THÉRÈSE-ALPHONSE KARR.

Prix : 2 fr. 50; *franco*, 3 francs.

—

Nous signalons à l'attention de nos lectrices un charmant volume dû à la plume touchante et pieuse de mademoiselle Karr. Parmi les nouvelles qu'il contient, la *Dédaignée* est une perle de sentiment et d'observation ; il y a dans le talent de mademoiselle Karr quelque chose de sérieux et de profond ; peut-être est-ce à cause de ces qualités mêmes qu'elle réussit moins que tant d'autres auteurs, moins doués qu'elle, mais qui sacrifient aux idées du jour. Nous croyons pourtant que celles de nos lectrices qui voudront bien ouvrir ce volume, nous remercieront de le leur avoir indiqué. M. B.

LES DEUX ANDRÉ

PAR MADAME DE STOLZ

Prix : 3 francs.

—

Ce charmant livre amusera tous les âges ; il est aimable, raisonnable, il montre le côté pratique des choses tout en les idéalisant. Les deux André sont nés le même jour, l'un est le fils d'un pauvre commissionnaire et d'une brave femme qui vend des pommes cuites et des crêpes, l'autre appartient à de riches négociants. L'ordre et le travail sortent le pauvre André de sa sphère, et lui donnent la fortune et la considération ; l'insouciance, le désordre, la paresse font descendre le second André dans un abîme de misère. Les degrés par lesquels l'un s'élève et l'autre s'abaisse, sont peints de main de maître. Excellent livre, digne d'être recommandé à tous. M. B.

CAPTIVE

PAR MADEMOISELLE ÉMILIE CARPENTIER

Joli volume cartonné et illustré. Prix : 6 francs, *franco*, 6 fr. 75.

—

C'est Fenimore Cooper qui a ouvert aux romanciers ce champ nouveau, où Français, Anglais, Américains, ont butiné à plaisir. Les vastes forêts du Nouveau-Monde, les tribus sauvages, les aventures des coureurs des bois, ont fourni des sujets dramatiques ; on peut s'étonner seulement que les exploits des Français, le zèle des missionnaires et des martyrs n'aient jamais servi de thème à un de ces dramatiques récits. Ce filon inexploité, nous le signalons à mademoiselle Carpentier (1) ; elle a su rendre sa captive intéressante, mais elle trouverait dans les récits du Père Charlevoix, des héroïnes chrétiennes qui ont vécu, souffert, témoigné de leur foi, et qui mériteraient d'être célébrées par sa féconde plume. Cependant, et tel qu'il est, ce volume, gentiment illustré, sera lu avec plaisir par la jeunesse et ne pourra que lui faire du bien. Félicitations à l'auteur. M. B.

(1) Nous sommes heureux d'apprendre que notre collaboratrice, mademoiselle E. Carpentier, a obtenu pour son livre « Les Ignorances de Madeleine », que nous signalions ici, l'an dernier, une mention à l'*Académie Française*, et une médaille à la société de l'Instruction populaire. « Tout seul » et « Sauvons-le », du même auteur, ont été également couronnés par la société d' « Encouragement au bien. »

LES MAUVAIS JOURS

PAR FRANÇOIS VILLARS

Un volume.—Prix, 13 fr. 50 c.

—

Nous pouvons recommander aux jeunes femmes qui lisent des romans, ce travail d'un auteur nouveau venu et qui débute par une œuvre morale, ce qui ne l'empêche pas d'être amusante et spirituelle. Trois héroïnes se partagent l'intérêt : trois jeunes filles pour lesquelles les mauvais jours se sont levés ; elles sont pauvres et sans appui, mais quelle protection étrangère vaudrait le fier courage que Dieu a mis dans leur âme ! Elles travaillent : Mariette qui est l'esprit d'ordre incarné, trouve un emploi dans une maison de commerce, Madeleine donne des leçons, Eva prend ses pinceaux ; toutes les trois réussissent (mieux qu'on ne réussit dans la vie réelle). On les suit dans leur carrière laborieuse, on jouit de leur gaieté, de leur sagesse, de leur affection mutuelle, de leur dévouement pour ceux qui les ont aimés, et comme le roman finit très bien, on n'a à redouter aucune impression triste. Je signale ce livre, parce qu'il est inoffensif d'abord, d'un bon exemple ensuite, puis enfin parce qu'il est gai, et que la gaieté est, dit-on, très utile à la santé morale.

A l'heure où nous vivons, ces trois mérites sont devenus des plus rares.

M. B.

LE DESSIN

Album cartonné. Prix : 25 francs, — Départements et Etranger, *franco* 28 francs.

Encore un joli cadeau d'étrennes que nous mettons à la disposition de nos abonnées : la première année de la splendide publication du journal le « Dessin » véritable revue des beaux arts et de l'enseignement artistique.

Cette publication renferme 48 dessins en facimile tirés hors texte, d'après Allongé, Bouguereau, Géricault, Cabanel, de Neuville, etc. ; indépendemment des illustrations dans le texte, lequel est irréprochable, nos abonnées ne doivent pas en douter.

M. Louis Enault dans ses chroniques, toujours si agréables à lire, M. François Bournaud, dans ses articles sur l'histoire des Beaux-Arts, en ont fourni les principaux éléments.

Grâce à son format, à ses splendides illustrations, reproductions fidèles par les procédés phototypiques de MM. E. Bernard et Cie, des chefs d'œuvre des plus grands maîtres anciens et modernes, le « DESSIN » est un véritable musée d'art. — Les jeunes filles pourront copier tous ces beaux modèles qui serviront certainement à leur faire faire des progrès sensibles dans l'art du dessin.

Un traité spécial passé avec les auteurs, nous permet de livrer cet Album cartonné, au prix de 25 francs, Paris ; 28 francs, départements et étranger *franco*, au lieu de 40 francs broché, prix réel de ce volume.

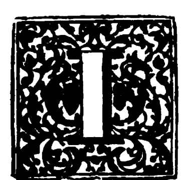
Adresser un mandat de poste à l'ordre du Directeur.

CONSEIL

Première Lettre : A mademoiselle H.

—

Mademoiselle



Il est impossible de lire votre touchante lettre sans en être émue, et l'on voudrait posséder le secret de charmer une existence aussi éprouvée et de consoler tant de douleurs. Avez-vous cherché le vrai remède, la confiance en Dieu, la prière? Vous êtes-vous souvenue que ce Dieu de toute bonté, tant méconnu par ses créatures, ce Dieu, votre Père et votre Ami, s'appele lui-même dans les Saintes Ecritures, le Consolateur, le Père des affligés, Celui qui essuie les larmes :

In fletu solatium !

Combien de personnes malades comme vous, accablées de tous les maux du corps et de l'âme, ont puisé dans la foi et la prière, un courage au-dessus de tout courage, une joie au-dessus de toute joie !...

Mais, sans doute, vous connaissez un peu ces consolations, et elles ne vous suffisent pas ; vous voudriez la renommée, la réputation qui s'attache aux œuvres intellectuelles, et vous pensez qu'un succès littéraire serait un rayon de soleil dans votre vie. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus, d'abord, un succès, un vrai succès littéraire est difficile à obtenir de nos jours : voyez une grande place couverte d'une foule immense, où les coudes se touchent; voyez un marché où les échoppes, contiguës les unes aux autres, ne laissent aucun passage, voilà l'image fidèle de l'arène littéraire en l'an 1884; toutes les places sont prises, tous les chemins sont encombrés, il faudrait la force, la puissance du génie, pour réussir à paraître et à se distinguer dans cette foule agitée, laborieuse et obscure. Autrefois, on écrivait par vocation, parce qu'on avait quelque chose à dire, parce que l'imagination enfantait des drames, parce que l'esprit d'observation venait alimenter le don créateur, parce qu'on aimait le bien, la vertu, et qu'on voulait servir la bonne cause. Aujourd'hui on écrit par métier, comme on ferait de la tapisserie, pour gagner de l'argent, et de là ce déluge de productions insipides, où l'on répète à satiété les types, les aventures et les caractères qui, depuis trente ans et plus, depuis que le public a abandonné les lectures sérieuses pour les lectures frivoles, ont figuré dans tous les romans.

Réussir, percer, briller n'est donc pas facile, pourtant, vous en courrez la chance, je le prévois, et je trouve dans votre lettre assez d'esprit, de finesse et de cœur pour qu'il vous soit possible d'être imprimée et qui plus est, lue. Mais comment faire ? me dites-vous, faut-il un plan alors qu'on veut écrire ?

Comment se passer de plan, Mademoiselle? comment ne pas arranger d'avance ses pensées, comment ne pas mettre d'ordre dans ses réflexions, comment écrire au hasard, sans savoir où l'on va ? Une lettre demande un petit plan, et si vous ne le préparez pas, vous omettrez les choses les plus essentielles. Comment dresser un plan, me dites-vous encore ? Simplement par la réflexion : vous voulez écrire un roman, supposons : votre héroïne, Edith, est fiancée à Paul, son ami d'enfance; les nécessités de sa situation l'éloignent d'elle, il l'oublie, il se marie ailleurs, et ce n'est que, veuf, vieilli, appauvri qu'il revient vers elle et qu'il la trouve constante. Eh bien ! vous ferez votre plan : peinture de l'intérieur où les jeunes gens ont vécu, adieux, entraînement de Paul, désirs de fortune, mariage riche, dépenses, folies que la richesse amène, jours sombres, mort de l'épouse. Et parmi ces peintures, de fréquents retours vers Edith, vers sa vie innocente et solitaire, puis, le dénouement que l'on pourrait abréger ou allonger, des paysages, des scènes de salon, et voilà un plan des plus médiocres, mais enfin un plan. Et sans un plan, vous ne ferez jamais rien de bon. Je vous citerai un exemple : le romancier Ponson du Terrail, qui a obtenu de grands succès jadis par ses romans de cape et d'épée, avait imaginé, pour ne pas s'embrouiller dans ses personnages, de faire habiller de petites poupées, qui, en mousquetaire, qui en brigand, qui en servante, qui en demoiselle d'honneur, et au fur et à mesure que le roman avançait, il les plaçait devant lui, dans la situation que son imagination leur créait. C'était un duel, un rendez-vous, une rencontre dans les bois, un assassinat dans un coupe-gorge, etc. Tel ou tel personnage mort, le *pupazzo* rentrait dans sa boîte, et Ponson du Terrail s'en tirait à sa gloire. Jamais auteur n'a écrit sans un plan, et si vous voulez essayer votre plume, il faut d'abord réfléchir, comparer, juger, et ne vous lancer dans l'aventure que lorsque vous verrez clairement le chemin et le but.

J'ai répondu à ce que vous avez bien voulu me-

demander; je voudrais vous dire le respect et l'affectueuse sympathie que votre malheur m'inspire; le début de ma lettre vous en est une preuve et c'est sur lui que j'appelle *votre indulgente attention.*

Deuxième Lettre : A mademoiselle P., à M.

Et vous aussi, ma chère demoiselle, je vous répondrai avec autant d'amitié que vous me montrez de confiance. Vous êtes triste, vous vous ennuyez, vous demandez un remède à une situation d'âme qui, en se prolongeant, deviendrait intolérable; ce remède, c'est en vous-même qu'il faut le chercher. Analysez votre chagrin, regardez un peu au microscope les motifs qui vous font broyer tant de noir. Vous verrez des *microbes*, des animalcules, autrement dit, des causes imperceptibles : qu'éprouvez-vous ? le regret d'une affection perdue et le vif désir d'aller beaucoup dans le monde. Je pense que vous ne connaissez ni le néant de ces premiers attachements, qu'on oublie vite et qui font sourire à trente ans, premiers choix presque toujours trompeurs, premiers bouillonnements d'un cœur qui veut aimer et qui se donne imprudemment. Il faut le reprendre et le garder désormais; il faut calmer votre imagination, et voir, non les beaux côtés, mais les défauts, et il en a ! de l'objet de votre préférence, et surtout, chère demoiselle, il faudrait parler avec confiance à votre mère et décharger votre secret dans ce sein fidèle et compatissant.

Quant à ce désir passionné de voir le monde, toutes les femmes de mon âge vous diront que, si vous le connaissiez bien, vous ne vous en feriez pas une aussi ravissante idée. Demandez à vos amies, à vos compagnes, si un bal leur représente le Paradis terrestre ou une représentation théâtrale, les *Iles Fortunées* : les plaisirs du monde sont amplement compensés par les souffrances de vanité qu'on y rencontre, par la fatigue, par le vide extrême qu'ils laissent au fond de l'âme. Ceci, Mademoiselle, est une vérité certaine. Vous irez au bal, vous ne serez pas la plus élégante, ou la plus jolie, ou la plus entourée, vous souffrirez; vous irez au théâtre, le souvenir des scènes galantes ou passionnées vous poursuivra le lendemain, vous serez de plus en plus dégoûtée de l'existence que Dieu vous a faite. Ah ! chère enfant, qu'il vaudrait mieux, au lieu de regarder les salons qui s'illuminent le soir, regarder les pauvres vitres des maisons indigentes, la lampe qui éclaire le travail de la veuve, le lumignon qui veille auprès d'un malade, et comparer votre sort doux et facile à celui des deshérités de ce monde !

Quant à l'ennui, franchement, je n'y connais qu'un seul remède, le travail, un travail sérieux et utile. Ce n'est rien faire que de faire des riens. Tracez-vous un plan, donnez une part à l'étude, celle d'une langue étrangère par exemple, ou à la musique, si vous avez des dispositions, lisez un bon livre, piété, histoire, voyages (nous vous en signalons tous les mois), évitez les romans, vous n'auriez pas dû lire celui que vous me nommez, quant aux autres, que voulez-vous y trouver de consolant ? vous n'aimez pas ceux qui sont un peu tristes (presque tous le sont, car dès que les passions sont en jeu, le tableau de la vie s'assombrit) vous en voudriez de *sémillants*; j'avoue que je n'en connais pas. Lisez peu d'ouvrages frivoles et travaillez à l'aiguille, mais ne faites pas de brimborions; ayez, comme tant de femmes distinguées, un but utile, les pauvres ou les pauvres églises. Vous y trouverez du plaisir, une vie utile, réglée, calmera votre âme agitée, et la bonté de Dieu, secondant votre bonne volonté, vous ramènera à cette vie pieuse où vous désirez rentrer. Un peu de volonté contre les fantômes de votre imagination, un peu de confiance en ceux qui ont droit de conseil et de direction sur vous, un peu de courage pour vous créer une existence occupée et régulière, et vous arriverez, je l'espère, à une situation acceptable et à une grande paix avec vous-même. M. B.



PENSÉES & MAXIMES

C'est le hasard qui fait les héros : c'est une valeur de tous les jours qui fait le juste.

(*Massillon.*)

***

C'est le bruit que font nos illusions en s'envolant qui nous les révèlent.

(*Comtesse Diane.*)

L'impatience, qui paraît une force et une vigueur de l'âme, n'est qu'une faiblesse et une impuissance à souffrir la peine.

(*Fénelon.*)

***

Qui ne se gêne pas gêne autrui.

(*Comtesse Diane.*)

FEMME ET MARI

I

CONVERSATION



'EST une sottise, et vous vous en repentirez, ma sœur! je ne suis pas prophète, mais je sens que ce mariage ne sera pas un bonheur pour Claire.

— Elle le désire; elle ne voit d'avenir que là...

— Est-ce une raison, et une fille de dix-sept ans sait-elle bien ce qu'elle veut? Souvenez-vous de vos dix-sept ans!

— Eh bien! François, j'aimais déjà mon mari, qui ne l'était pas encore, et cela a duré... »

François leva les épaules et répondit :

« Ma chère Sylvie, votre excellent mari, mon brave beau-frère, était d'un tout autre caractère que Maxime Duperron. Pas plus de ressemblance qu'entre un chien et un chat. Souvenez-vous et comparez, Sylvie! »

Sylvie baissa la tête sans répondre : sur sa bonne et placide figure se peignaient la contrariété, le regret de ne pouvoir accéder aussitôt aux raisons de ce frère aîné, son ami de toute la vie, et son conseiller, son guide depuis qu'elle était veuve. Madame Sylvie Frémault avait à peine quarante ans, mais ensevelie dans ses coiffes de crêpe sous lesquelles apparaissait un bandeau de cheveux gris, vêtue d'une robe de mérinos noir, à laquelle la mode et l'élégance étaient absolument étrangères, elle paraissait plus âgée qu'elle ne l'était; sa juvénile beauté, composée de fraîcheur et de bons sourires, s'était évanouie, et le décor vulgaire de sa maison de Dives-sur-Mer était en harmonie avec son visage, qui n'était pas distingué, selon le sens qu'on attache à ce mot, mais où rayonnait une douceur qui pouvait aller jusqu'à la faiblesse et une bonté qui allait jusqu'à l'entière abnégation d'elle-même.

François, son frère, jadis capitaine d'un bâtiment de commerce, avait beaucoup navigué, mais en suivant toujours le même chemin invisible tracé sur les flots, du Havre aux Antilles; puissamment bâti, fortement bronzé, il avait une physionomie d'Hercule au repos, qui faisait pressentir une fermeté rare dans un bon sens assez court. Il reprit la conversation :

« Il faut raisonner Claire, dit-il, si on peut raisonner avec une femme. Pourquoi veut-elle épouser Maxime?

— Mon Dieu! parce qu'elle l'aime; songe donc, François, ils sont enfants de voisins, ils jouaient ensemble, tout petits, pense donc! il la menait sur la Dive, dans sa petite barque, il a toujours eu des goûts de marin! puis, ils revenaient goûter ici, Maxime aimait bien ma galette et notre cidre!

— Je le crois, la maison des Duperron n'a jamais été fournie. Dans tout çà, Sylvie, je ne vois pas encore de motifs pour marier une fanfan de dix-sept ans avec un gars de vingt-quatre.

— Mais il va partir, mon frère; l'aviso n'en a pas pour longtemps à rester à Brest.

— Raison de plus!

— Elle dit le contraire, et lui aussi; ils voudraient se marier avant qu'il ne se rembarque.

— Triple folie! pour qu'elle reste veuve et mère à dix-huit ans! la fièvre jaune règne toujours au Sénégal.

— Tout le monde n'en meurt pas, preuve, toi! la fièvre jaune règne aux Antilles aussi.

— Je suis autrement bâti que ce joli cœur de Maxime.

— D'accord, mais Claire aime ce joli cœur.

— Quand il aura fait trois ou quatre campagnes, de l'Équateur au Pôle, vous me direz des nouvelles de sa belle frimousse. Voilà les filles! elles se laissent prendre à la mine! et il n'a rien, ou presque rien, ce Maxime! quand le vieux capitaine sera mort, morte sa pension de retraite et d'officier de la Légion d'honneur, il restera à Maxime pour tout potage, la maison et le jardin qu'ils occupent, tandis que toi, Sylvie, tu donnes une jolie dot à ta fille.

— Et avec plaisir! Qu'elle soit heureuse, ma pauvre petite fille! comme je l'ai été, et plus longtemps que moi!

— Amen. Veux-tu que je te dise? tu ne vois pas toi-même le fond de ton cœur, tu maries ta Claire en dépit du sens commun, pour la garder avec toi pendant que Maxime sera en mer; tu as

peur des autres, d'Augustin Chomel qui l'emmènerait à Rouen, de Tranquille Doucet qui va s'établir à Saint-Lô ; avec Maxime, tu gardes ton bijou. »

Madame Frémault regarda son frère avec un peu de tristesse :

« Quand même, dit-elle, où serait le mal, puisque ma chère fillette a mis son bonheur dans ce mariage? Et tu avoueras bien que Maxime est autrement élevé qu'Augustin qui jure comme un païen et que Tranquille qui ne sait pas dire...

— Oui, oui, mais ils ne sont pas méchants, et ils ont du bien qu'ils ménageront, çà vaut mieux que les belles manières...

— Maxime arrivera, c'est l'opinion de tous ceux qui le connaissent : quand il sera capitaine de frégate, que diras-tu alors?

— Imaginations de femme! le petit Maxime, capitaine de frégate! pourquoi pas contre-amiral? Enfin, ma sœur, vous savez mon opinion, vous n'en ferez pas moins à votre tête, comme toutes les femmes. Sur ce, bonsoir! »

Il alluma sa pipe et s'en alla dans le vestibule, il rencontra sa nièce Claire :

— Tu veux donc te marier, petite fille? tu verras, tu verras? est-ce que tu ne devrais pas jouer encore à la poupée?... »

II

SECONDE CONVERSATION

Le même soir, le capitaine Duperron et son fils, Maxime, finissaient de souper, et de souper frugalement; le capitaine but un dernier verre de cidre et s'installa dans un fauteuil; son fils alluma une cigarette et se promena dans la chambre ; la lampe dessinait sur le mur sa grande ombre et sa tête aux cheveux abondants; le père et le fils se ressemblaient, et tous deux étaient beaux, avec des traits marqués, de grands yeux bleus et le teint blanc des hommes du Nord, leurs ancêtres, de ceux qui allaient chercher *gagnaige* par terre et par mer. Ce qui les entourait avait, comme eux, un caractère de distinction dont le luxe était exclu : les meubles n'étaient qu'en noyer, mais une panoplie entre les fenêtres, au mur, une belle lithographie représentant le duc d'Orléans aux Portes-de-Fer, rappelaient les campagnes du capitaine, sa première épaulette, sa citation à l'ordre du jour de l'armée et prêtaient de la noblesse à cette très modeste demeure. Sur la cheminée, un petit portrait au pastel représentait une femme à la physionomie délicate et douce, c'était l'épouse, la mère disparue qui semblait abaisser son regard pensif sur son mari, sur son fils, prêts à discuter sur un intérêt bien cher.

« Tu es décidé, Maxime? Tu as bien réfléchi?

— Oui, mon père, et puisque vous n'êtes pas d'un avis contraire, Claire sera ma femme.

— C'est une gentille enfant, très ingénue, très naïve, qui ne te fera jamais de peine... par exemple, si tu arrivais à un haut rang dans la marine, je ne sais pas ce que tu en ferais de cette petite bourgeoise de Dives.

— Qui vivra verra. Je ne suis qu'enseigne et d'ici au rang de capitaine de frégate, il y a loin. Ma petite Claire aura le temps de se former.

— Cela n'a pas grande importance; tu suffiras bien à soutenir ton rang; ce qui est plus essentiel, c'est que Claire t'apporte une certaine fortune... voyons... la maison qu'elle occupe avec sa mère... le grand herbage de Gonneville, la ferme de la Forgette... et, en perspective, l'héritage de ce vieux matelot de François : il a une jolie aisance et Claire est son unique héritière.

— J'y ai pensé, mon père, je poursuivrai ma carrière; si j'arrive, cette fortune sera un bon adjuvant à ma situation, si je n'arrive pas, au moins, aurai-je une large aisance...

— Et tu éviteras les chagrins, les privations qui accompagnent la gêne. Nous n'avons connu que cela, mon pauvre garçon : j'ai souffert, j'ai pesté, sois plus heureux que moi...

— J'y tâcherai, mon père, et j'espère que nous serons heureux ensemble... ma petite Claire est excellente, elle vous aimera.

— Je n'en sais rien, souvent femme varie... que tu sois heureux, riche, que tu arrives, c'est tout ce que je veux, et ce mariage me paraît une idée raisonnnable.

— Alors, père, vous irez demain demander pour moi l main de mademoiselle Frémault?

— C'est entendu, je mettrai mon frac noir et ma rosette... je n'ai pas de refus à craindre, n'est-ce pas?

— Je ne le crois pas, répondit le jeune enseigne en riant.

— As-tu un anneau, l'anneau de fiançailles?

— Non, père, vous le savez bien.

— Attends! je vais chercher. »

Il ouvrit le vieux secrétaire, tira et repoussa plusieurs tiroirs pleins de papiers, vieilles lettres, vieux actes, vieilles factures, et enfin dans un réduit caché par les soins du menuisier, il trouva une boîte qui renfermait les pauvres bijoux de la mère de Maxime. Il chercha du doigt, repoussant les boucles d'oreilles de grenat, une épingle d'améthiste, une croix d'or et il prit enfin une bague ornée d'une turquoise.

« Voilà! dit-il. Ta mère portait cette bague quand elle était jeune fille.

— Et j'espère l'offrir demain à ma fiancée. »

Le lendemain soir, après une journée d'émotions, Claire Frémault remonta dans sa chambre, au second étage de la maison. Elle avait dit bonsoir à sa mère, elle avait reçu sa bénédiction, MM. Duperron avaient soupé avec elles, elle por-

tait au doigt l'anneau de turquoise, et son cœur d'enfant débordait de joie, elle éprouvait un bonheur si intense qu'elle souhaitait la solitude pour le contempler et en jouir. Elle ferma vivement la porte de sa chambre et s'accouda à la fenêtre demeurée encore ouverte, et d'où l'on découvrait un pan immense du manteau du ciel. Au bas, à la clarté de la lune dans son plein, on voyait Dives, sa vieille église et ses antiques maisons, on pouvait suivre la ligne brillante de la petite rivière qui arrêta un roi de France : au loin, l'espace s'étendait sans terme et à la fraîche haleine du vent, on devinait le voisinage de la mer. Claire regardait et se parlait à demi-voix :

« Nous serons mariés là... mariés pour toujours, jusqu'à la mort... je ne pourrais pas vivre sans Maxime, et ce jour-là, nous serons unis sans que rien vienne nous séparer..... quel bonheur, je l'aime! je l'ai toujours aimé... quand j'étais toute petite, je l'aimais déjà, il était si bon pour moi..... lorsque j'étais grondée à l'école, il me consolait, il me faisait répéter mes leçons... j'ai toujours eu la tête dure, et le dimanche, le jeudi, comme nous jouions bien au jardin, sous les yeux de maman... je l'ai toujours connu, toujours aimé, je n'aurais pas pu prendre un autre mari... et il devra s'éloigner... cette méchante mer qui gronde là-bas l'emportera... comment ferai-je alors... je l'attendrai, je penserai à lui, je prierai pour lui... il reviendra et nous serons plus heureux que jamais... Mon mari, Maxime... »

Elle rêva longtemps, onze heures sonnèrent à l'église, elle ferma la fenêtre, après avoir jeté encore un long regard sur le ciel constellé, et puis, elle se déshabilla rapidement. La petite glace réflétait son innocent et joli visage, ses petits traits peu accentués, ses doux yeux noirs et les bandeaux brillants de ses cheveux brun. Tout en elle était simple, sans vanité, sans autre prétention que celle d'être un peu aimée : sa mère, son fiancé, sa famille, ses amies occupaient toutes les avenues de son cœur et n'y laissaient aucune place aux préoccupations sérieuses et aux désirs ambitieux, à l'amour du luxe et de l'argent. Sa chambre semblait le miroir de ses pensées ; pas d'ornements, sauf les portraits de son père et de sa mère, pâles daguerréotypes qui allaient s'effaçant, une statue de la sainte Vierge, peu de livres, des ouvrages de broderie et de couture bien arrangés dans une corbeille, des rideaux éclatants de blancheur au lit et aux fenêtres, et, unique décor, mais splendide, le lointain horizon qui s'enfuyait jusqu'à l'Océan.

Elle se mit à genoux devant la statue et elle pria longtemps ; elle dit tout haut en se relevant:

« Sainte Vierge, priez pour moi! Sainte Etoile de la mer, priez pour lui! »

Le fils et le père, pendant ce temps, retournaient chez eux ; ils marchaient allégrement, et Maxime dit enfin :

« C'est donc affaire conclue! qui m'eût dit quand je suis sorti de l'Ecole Navale, que, trois ans après je serais marié!

— C'est une excellente opération que nous venons de faire là, Maxime. La petite Claire t'aime, elle est gentille, et j'ai appris, en causant discrètement avec le notaire, que madame Frémault venait d'acheter l'Herbage-aux-Nonnes, joli bien, qu'elle pourrait augmenter encore par le petit coin qui est près de la rivière. Je désire la fortune pour toi, mon fils.

— Et moi, mon père, je désire le succès, les grades, les honneurs, tu en jouiras avec moi. »

Si la bonne Claire les avait entendus, elle se fût étonnée dans sa candeur, de ne pas occuper plus tendrement l'esprit de son fiancé; il l'aimait pourtant, il la préférait à d'autres, mais il se préférait lui-même, et dans ses grandes visées d'avenir, Claire ne tenait qu'une place secondaire : l'étude, les travaux de son état, les distinctions qu'il pouvait obtenir avaient le premier rang dans ses pensées et dans son âme ; l'idéal pour lui, c'était un grade élevé, l'échelon des honneurs gravi d'un pas rapide, la fortune et enfin, le repos dans une situation enviée ; la dot de Claire était une des assises de cet avenir... Pour elle, l'idéal, c'était la possession du cœur de Maxime et la joie de vivre avec lui à jamais. Rien de plus : elle avait le cœur droit, généreux d'une véritable femme qui ne conçoit ici-bas que l'amour dans le devoir.

III

MARIAGE

Ce fut par un sombre jour de décembre, sous un ciel noir qui présageait une tourmente de neige, que Claire fut conduite, au bras de son oncle François, dans l'église de Saint-Pierre sur Dives, pauvre église qui n'a qu'un seul ornement, mais quel ornement! les noms des compagnons de Guillaume le Conquérant, inscrits dans la muraille, grand souvenir de l'histoire, petit et misérable souvenir devant Dieu! L'autel est pauvre, l'église nue, mais Saint-Pierre de Rome, la basilique resplendissante de marbre et d'or, n'eût pas inspiré à Claire un sentiment plus respectueux et plus profond que cet humble sanctuaire de village, où Dieu allait bénir son union avec celui qu'elle aimait. Elle était si contente, et cependant elle pleurait; son cœur gonflé d'émotion s'épanchait dans des larmes délicieuses, elle pleura en priant, elle pleura en s'engageant et plus encore, en écoutant la bénédiction nuptiale que, la veille, elle avait lue dans son livre d'heures.

Sa main tremblait dans celle de Maxime, et

elle répondit à la sienne par une pression timide, alors qu'il lui mit au doigt l'anneau symbolique, premier chaînon d'un lien de fer ou de fleurs; elle pria encore avant de quitter l'église, appuyée sur le bras de son mari, qui lui, paraissait fier et suffisamment heureux.

Après un beau dîner, offert par madame Frémault aux deux familles et à quelques vieux amis, Claire alla s'habiller pour le voyage; elle échangea sa robe de soie blanche contre une bonne robe d'hiver et son voile léger contre un épais manteau; un chapeau de feutre remplaça sa couronne et elle vint faire ses derniers adieux à sa mère; elle était émue d'une émotion plus poignante que celle du matin: pour la première fois, elle quittait sa maison et sa première amie, l'amie fidèle de toutes les heures: le petit oiseau hésite avant d'essayer ses ailes et de se lancer dans l'espace, Claire tremblait en songeant qu'elle allait partir et que le lendemain ne la retrouverait pas dans ces lieux familiers et chéris.

« Claire, venez-vous? lui dit Maxime. Elle obéit, embrassa encore madame Frémault et se laissa conduire au cabriolet qui devait les mener à Caen; il la plaça dans le fond, l'enveloppa de son manteau et d'une peau d'ours, rapportée par lui d'un premier voyage dans le nord, la voiture partit au trot et ses lanternes luisaient seules au milieu de la campagne obscure.

En ce temps-là (c'était vers la fin du règne de Louis-Philippe) on n'avait pas la furie des voyages, les chemins de fer n'étaient pas nombreux, les excursions très chères et très fatiguantes, deux nuits et un jour pour aller à Paris, dans l'étroite enceinte d'une diligence, tout ce que la durée du temps, le manque de confort, les repas d'auberge ont à l'envi de désobligeant, engageaient les gens paisibles à ne pas sortir de chez eux; on voyageait par nécessité plus que par plaisir et on ne voyait pas sur les grandes routes ces tribus de femmes et d'enfants que l'on rencontre sans cesse, hors de la maison et de la *Nursery*, d'où résulte aux yeux de gens raisonnables que l'économie du temps et de l'argent avait bien ses avantages.

Donc, Maxime et Claire ne voyageaient pas loin: ils allaient *aux rives prochaines*, à Rouen, que la jeune femme ne connaissait pas; ils virent d'abord la curieuse ville de Caen et ils arrivèrent le surlendemain de leur mariage, dans l'antique capitale de la Neustrie. Elle avait encore, cette grande cité, l'aspect que lui avaient imprimé les siècles: ses ruelles étroites se tordaient comme des anneaux de serpent autour de ses sombres églises, ses vieilles maisons montraient leurs pignons surmontés d'ogives de plomb et de crêtes historiées et les naïves sculptures des façades n'avaient pas disparu; peu de magasins, mais beaucoup de boutiques obscures, mystérieuses qui faisaient penser aux temps d'autrefois, les nouveaux boulevards et les larges rues tirées au cordeau n'avaient pas dérangé la physionomie de cette ancienne ville de parlement et de commerce, à la fois austère et remuante.

Maxime avait appris de la nouvelle école littéraire à vénérer les monuments du Moyen Age et de la Renaissance, il avait lu Victor Hugo et Montalembert, et il se fit une fête de mener Claire vers les chefs-d'œuvre qu'il connaissait et admirait. Il la conduisit, pour le début, à la cathédrale, si importante et si majestueuse; elle était en ce moment illuminée des rayons d'un soleil d'hiver qui jetaient sur le pavé la pourpre et le sinople des vitraux; les voûtes jointes en arceaux étaient remplies d'une poussière irisée, tout resplendissait sous cette lumière passagère, et jamais cette noble église ne pouvait se montrer aux visiteurs, plus belle, plus splendide et plus imposante. Claire s'agenouilla et pria de tout son cœur; Maxime regardait de nouveau l'édifice bien connu, ses arceaux d'une courbe si belle, ses piliers, *lourd faisceau de colonnes grêles*, ses verrières éblouissantes, la profondeur des nefs qui s'enfuyaient comme les allées ombreuses d'une forêt, et il dit enfin à sa femme.

« Est-ce beau!

— Oui, oui, bien beau, » dit-elle.

Ils firent le tour de la cathédrale: auprès d'un tombeau très simple, Maxime dit encore:

« C'est le tombeau de Rollon, tu sais? le premier duc de Normandie.

— Oui.

— Et voici celui de Guillaume Longue-Epée, son frère. »

La jeune femme regarda, elle vit deux sépulcres de pierre, sans ornements que leurs noms, mais ces grands noms de l'histoire ne lui disaient rien et la sévère poésie qui s'en exhale ne lui était pas révélée.

Ils allèrent plus loin: le somptueux monument de Georges d'Amboise qui s'élève au fond de l'église, les attira; mais la pauvre petite Claire ignorait le nom même du ministre de Louis XII, elle admira seulement les niches ornées de statuettes, qui font ressembler cette œuvre de la Renaissance à un autel plutôt qu'à un tombeau; le magnifique mausolée que Diane de Poitiers éleva à la mémoire de son époux, le comte de Brézé, n'attira guère son attention; elle regarda seulement la statue de Diane qui semble pleurer sur le corps étendu dans son suaire, et elle dit:

« Oh! la pauvre femme! elle a l'air de Marie-Madeleine!

— Peut-être, répondit Maxime. »

Les autres curiosités dont Rouen abonde n'eurent pas plus de succès, ni l'admirable nef de Saint-Ouen, ni l'hôtel de Bourgtheroulde, ni le grand pont qui mène au faubourg de Saint-Sever, mais elle admira vivement la Seine roulant ses flots mêlés de glaçons, et elle s'attendrit

à la vue de la statue de Jeanne d'Arc, placée près du lieu où elle fut suppliciée :

« Pauvre sainte fille! » dit-elle.

Claire possédait, dans une exquise perfection, tous les sentiments naturels, l'amour de sa mère, de son mari : elle allait à Dieu comme y vont les cœurs purs; elle admirait les œuvres divines, la terre et le ciel, elle comprenait les belles actions, et, à ce titre, Jeanne d'Arc parlait à son âme; mais ni la lecture, ni l'instruction littéraire n'avaient étendu ses idées, elle savait peu de choses et ne désirait pas savoir davantage.

Maxime eût préféré plus de culture intellectuelle, l'ignorance et la placide indifférence de Claire durant ce petit voyage l'impatientèrent, mais il ne laissa rien paraître de ses intimes pensées, et ils revinrent paisibles, unis, à Dives, auprès de madame Frémault et du capitaine : deux mois encore devaient s'écouler avant le départ de l'aviso le *Jean-Bart*.

Ces mois furent dans la vie de Claire une voie lumineuse comme celle qui, dans les belles nuits d'été, apparaît au ciel; elle vivait auprès de ceux qu'elle aimait, elle les voyait à toute heure, elle entourait son jeune mari de soins et d'attention, aucune note discordante ne venait troubler l'harmonie de leur vie : seul, un point noir qui grandissait après chaque jour écoulé : le départ, l'inévitable départ.

Elle tâcha de ne pas pleurer, lorsqu'on ne compta plus que par jours; elle prépara en silence, tout ce qui pourrait être utile à Maxime; l'amour la rendit ingénieuse pour lui et forte contre elle-même, elle ne voulait pas l'attrister, elle voulait qu'il emportât d'elle une image souriante; elle ne demanda qu'une grâce, celle de le suivre à Brest, et quoiqu'il craignît les scènes d'adieux, il ne put lui refuser cette suprême joie.

Tout le sablier est vidé, le triste moment est venu, et c'est dans une chambre d'hôtel que Claire reçoit le dernier embrassement de son mari :

« Soigne-toi, ma petite chérie, soigne-toi pour moi et pour notre petit enfant. Ne m'oublie pas !

— Ah! Maxime! dit-elle la tête appuyée sur son épaule, Maxime! faut-il te quitter!

— Je reviendrai... dans deux ans... et nous passerons un long temps ensemble. Ma pauvre petite Claire! »

Il s'interrompit : ce moment cruel lui arrachait des larmes.

« Mon père, dit-il, je vous recommande ma chère femme? Adieu, ma chérie! adieu, à toujours... »

Elle s'attachait à lui, il dut détacher ces bras aimants qui l'enlaçaient.

« Je ne puis rester... adieu! adieu, mon père! adieu, chérie! »

Le devoir parlait haut, il partit, le cœur oppressé, la laissant, le cœur déchiré. L'aviso leva l'ancre, elle vit Maxime de loin, sur le pont, il les saluait avec son mouchoir, des larmes incessantes voilaient les yeux de Claire, elle les essuyait d'une main impatiente, elles revenaient... et le navire et la figure chérie s'effacèrent enfin à l'horizon. La mer devint déserte; le soleil se couchait et le capitaine montrait à sa belle-fille la silhouette noire de l'aviso qui se dessinait sur le fond enflammé de l'Occident.

« Il est parti! ô mon Dieu! ô sainte Vierge, veillez sur lui! » M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES DEUX ALMANACHS

Un almanach de l'an passé
Etant sur un bureau côte à côte placé
Près d'un almanach de l'année,
Lui disait : cher voisin, quel crime ai-je donc fait
Qu'on ait si brusquement changé ma destinée!
Mon maître à chaque instant m'ouvrait, me consultait
Et maintenant ma bazane fanée
A la poussière, aux vers demeure abandonnée,
Tandis que le capricieux.
Semble avoir pour toi seul et des mains et des yeux,
L'autre almanach tout frais doré sur tranche
Lui répondit : mon pauvre ami,
Tu n'es plus de ce temps, et le mien est... fini;
Quand nous en sommes au dimanche,
Tu n'es encor qu'au samedi.
Ne t'en prends qu'à ton millésime;
Si, grâce au mien, je suis ce que tu fus
J'aurai mon tour; et mon seul crime
Sera d'avoir compté douze lunes de plus.
Ainsi tout passe et change en ce monde fragile,
N'être plus de son temps c'est comme n'être pas.
Les hommes sont charmants tant qu'on leur est utile;
Qui ne l'est plus ne voit que des ingrats.
Résignez-vous à ces tristes pensées,
Vieux serviteurs, anciens soldats,
Gens d'autrefois, puissances renversées,
Vous êtes de vieux almanachs.

VIENNET.

LES VOISINS DU MESNIL

I

Saint-A... Juillet 1883.



Chère amie, tu me demandes de longs détails sur ma nouvelle existence, sur mes impressions, tu veux que je te dise ce que je fais, ce que je pense, le nom de ceux qui m'entourent; enfin, beaucoup de choses que je ne sais pas encore bien moi-même, mais que je veux essayer d'approfondir auprès de toi, ne fût-ce que pour m'éclairer en te renseignant.

» J'avais le cœur bien gros en vous quittant, mes chères compagnes. Pour celles qui retournent au nid, le voyage est doux, ce qui les attend, les empêche de regretter trop amèrement ce qu'elles quittent; mais pour un pauvre oiseau étranger, le départ est sans compensations et c'est d'un vol bien lourd qu'il entreprend le voyage.

» Et puis, avec toi, je peux bien l'avouer, je regrettais mon petit royaume. A la pension, mon âge, mes talents et le reste m'avaient acquis la première place, dans un monde minuscule, je le veux bien, mais à mon niveau sous bien des rapports; tandis que l'existence qui m'attendait dans une petite ville, avec des gens vulgaires ou âgés n'avait rien de bien rassurant pour mes ambitions. Le gilet jaune et les lunettes d'or de mon tuteur me semblaient l'uniforme obligé des habitants de Saint-A., et le mauvais état de la santé de madame Guénot me promettait une vie de garde-malade tout à fait en dehors de mes rêves.

» Ah! petite, qu'il faut plaindre ceux qui n'ont plus de famille, qui ne sont chez eux nulle part et dont les vingt ans ont déjà perdu des illusions... Voilà en raccourci, ce que je me disais pendant que le train nous emportait, et je regardais sans curiosité ce joli pays que nous traversions; j'écoutais le nom des gares à chaque arrêt, sans en retenir un seul; les hommes d'équipe graissaient les roues, essuyaient les cuivres; les marchands de journaux employaient alternativement la menace ou la persuasion pour placer leur marchandise; des bœufs récalcitrants refusaient de faire partie du voyage. Les cris, les coups, la force ou la ruse, à quoi bon, pensais-je découragée; et je fermais les yeux pour revoir ton doux visage encadré dans la porte de ma chambrette, et j'entendais la voix du rossignol de Lucy, égrenant une gamme dans le corridor, pour nous avertir que l'heure du silence était passée, et la solennelle Mary nous criant sur le mode majeur : Mesdemoiselles les grandes, le thé est servi. Et notre beau jardin où l'on entendait bruire tout le luxe des Champs-Elysées, comme un avertissement de ce qui nous attendait un jour...

» J'en étais là de mes regrets, lorsque M. Guénot me désignant un point à l'horizon très limité de la plaine, me dit :

» — Regardez, Suzanne, voici le château du Mesnil; vous irez certainement y passer quelques semaines à l'automne, et je suis sûr que vous vous y plairez beaucoup; on danse, on chasse, on pêche; c'est un paradis pour une échappée de pension. »

» Et le brave homme déplia un nouveau journal, le quatrième depuis notre départ.

» Cette phrase de mon tuteur fut un rayon de soleil dans mon esprit. Je regardai la façade élégante du château, ses pelouses, ses corbeilles, son parc rempli d'arbres séculaires; je me vis au milieu de cette existence facile et élégante, entourée de gens distingués, je combinai des toilettes pour le matin et pour le soir, j'escomptai les hommages et les triomphes qui m'attendaient, et je pardonnai presque à Saint-A. en faveur du Mesnil.

» Le train marchait aussi vite que mon imagination, et je rentrai dans la réalité au bras de mon tuteur, pour gagner notre demeure.

» La rue que nous suivions était bordée de petits jardins sablés fermés par une haute grille. Des roses, des dahlias passaient leurs visages curieux à travers les barreaux peints en gris, pour regarder au dehors; les maisons se cachaient au fond de ces cours fleuries, derrière un voile de glycines et de jasmin.

» Je ne peux te dire la charmante coquetterie de cette rue qui descend ainsi jusqu'à la rivière. De grands saules arrêtent seuls la vue et on aperçoit à l'abri de leurs branches ployantes, les laveuses frappant à grands coups leur linge ou l'étendant sur les joncs de la rive.

» Mais nous n'habitons pas avec les poissons dans l'eau, ni avec les oiseaux sur les arbres; nous tournons à gauche, puis à droite; voici une place silencieuse, une rue bruyante, une autre, remplie d'hôtels; nous tournons, nous voici arrivés.

» Une Marianne grognon et dévouée nous ouvre tout aussitôt, je la connais déjà pour une cuisinière accomplie et un dogue fidèle, elle me lance un regard dévorant, puis se précipite sur les portes pour m'introduire auprès de sa maîtresse.

» Je m'étais imaginé une maison austère, provinciale, des meubles empire entre le vert et le jaune, avec des têtes de sphinx et des queues de chimères; des rideaux de mousseline blanche montés sur anneaux de cuivre avec patères assorties; madame Guénot devait avoir des béquilles, sauter comme une pie d'une chaise à l'autre et caqueter de même; un bonnet orné de capucines, un col de mousseline trop large et trop brodé, une robe de taffetas feuille morte et une voix clapissante; tel était le portrait que mon imagination avait ébauché depuis longtemps.

» On me fit entrer dans un salon délicieux, rempli de sièges confortables et élégants, de tapisseries restaurées, de soies magnifiques, de bibelots rares; les fenêtres à grandes glaces étaient voilées par des guipures, des draperies, des stores, que sais-je? et sur une chaise longue où elle était gracieusement assise, une femme de quarante ans, au visage doux et distingué, vêtue d'une robe de chambre en cachemire de l'Inde aux ramages discrets, m'ouvrait les bras en m'appelant sa chère petite.

» Je fus ravie du tout et je répondis de mon mieux à cet accueil bienveillant, mais je ne pus m'empêcher de lancer un regard courroucé sur mon tuteur. Je lui en voulais de m'avoir laissée m'égarer dans mes conjectures et de m'avoir trompée avec ses lunettes, son embonpoint, ses airs bonhomme et ses costumes bizarres.

» Mais ma colère ne put tenir devant sa béatitude, il était fier de sa femme, cela éclatait dans ses moindres démarches; il avait compté sur ma surprise et en jouissait sans vergogne :

» — Eh, eh, la petite parisienne, me dit-il en frappant ma joue d'une tape amicale, vous vous reconnaissez ici, ça se voit. Allons, tant mieux, puissiez-vous, mon enfant, vous y trouver tout à fait chez vous. »

» Mais les pages s'ajoutent aux pages, et il me reste encore tant de choses à te dire, que je suis tentée d'y renoncer. Pourtant, un léger crayon de la société qui m'entoure est indispensable pour te mettre au courant de l'extérieur, comme ce qui précède t'instruit des ressources inespérées que j'ai trouvées à l'intérieur de la famille où je vais vivre.

» On se *fréquente* beaucoup à Saint-A., surtout le soir; mon tuteur m'accompagne lorsque nous allons chez des voisins ou des amis; lorsque c'est madame Guénot qui reçoit, c'est-à-dire tous les jeudis, je suis chargée de faire les honneurs de la maison, ce qui n'est pas compliqué. J'installe un wisth, je joue une sonate ou je chante une berceuse pour encourager les autres à jouer leur berceuse ou à chanter leur sonate, puis je m'amuse pour mon compte.

» Oui, je m'amuse et même beaucoup. La petite baronne du Mesnil est très drôle, le substitut Hubert Stop plein de verve et de montant, l'*estudiantinos* Jacques d'Espreuil valse comme pas un, ce sera la gloire de l'école centrale d'ici peu. La partie sérieuse de notre société est représentée par maître Moreau et son épouse, qui s'adorent au vinaigre, enfin, par le président Moinet, notre victime. Je ne parle que pour mémoire d'un garde forestier vigilant et d'une jeune insulaire que je n'ai vue qu'une fois ou deux, ce sont des hôtes intermittents, sur lesquels il ne faut pas faire grand fond.

» La pièce de résistance, c'est le substitut, non pas qu'il présente une large surface; grand Dieu! il est maigre et noir comme un espagnol, mais quelle verve, quel avenir, quelle distinction! Je pense que la petite parisienne et sa dot vont lui faire tourner la tête, et j'attends l'heure du triomphe.

» Je suis reine ici, et il n'y a pas de petit royaume pour celui qui gouverne, je crois que toute mon indulgence vient de ce qu'on m'apprécie à une haute valeur. Qu'en penses-tu?

» Allons, il faut s'arracher à cette correspondance interminable; j'entends le maître demander d'une voix de stentor : où est mademoiselle Suzanne? L'excellent homme ne peut déjà plus se passer d'elle; allons nous montrer.

» Je t'embrasse tendrement.

» SUZANNE DE VALSONNE. »

Voila en effet une lettre qui nous apprend bien des choses, mais pas tout cependant, et il est nécessaire, pour bien connaître celle qui l'écrivait, de jeter un coup d'œil dans la chambre où elle achève de plier sa lettre pour la mettre en état de partir.

Suzanne est debout, sa taille est gracieuse et élancée. Ses cheveux blonds et très légers entourent d'une auréole d'or son front un peu hautain; ses yeux sont noirs, profonds, pleins de flammes contenues, et corrigent ce que l'ensemble de son visage aurait de trop altier. Elle a raison de dire qu'elle est reine, sa fière beauté, son intelligence, le rayonnement de toute sa personne la mettent hors de pair, mais elle le sait trop, et cette science gâte lentement son cœur; elle devient coquette, se livre peu par nature et par calcul. Qu'une mère eût été nécessaire à l'imprudente, une mère tendre et ferme, dont l'autorité fût indiscutable!

II

« On va poser une question tout haut, chacun y répondra sur le carré de papier que voici. On déguisera son écriture afin qu'il soit plus difficile de deviner les auteurs de chaque réponse. »

Ceci était dit par Suzanne un jeudi soir, à la jeunesse qui entourait la grande table du salon Guénot pour s'y livrer à des jeux d'esprit.

La proposition souleva des murmures.

« Ah, mais c'est un guet-apens !

— Vous allez nous enlever nos moyens en détruisant le bénéfice de l'incognito.

— Cela ne se fait jamais.

— Nous refusons.

— C'est inacceptable.

— Allons, la paix, jeunesse ; il n'y a plus moyen de tenir les cartes à côté de vous, si vous continuez un pareil tapage, dit M. Guénot en rassemblant son jeu. Atout.

— Voici des crayons, continua Suzanne, sans s'émouvoir, voici du papier, déguisez bien.

— Le roi.

— Quelle est la question posée ? dit avec résignation le plus récalcitrant de la bande, déjà réduit par la tranquille persistance de la jeune fille.

— Au fait, à quoi devons-nous répondre ? ajouta madame du Mesnil qui griffonnait déjà.

— Qu'est-ce que l'amour ? hasarda un vieux monsieur à prétentions, qui frisait une moustache plus noire que nature.

— Nous le savons tous, il n'est pas besoin de le demander riposta d'un air capable une jeune émancipée qui n'en savait absolument rien, malgré son affirmation.

— Adeline, taisez-vous. La levée est à moi, interrompit la tante Moreau alarmée d'une telle précocité.

— C'est bien difficile, gémit le garde forestier.

— C'est trop simple, murmura Jacques en jetant un regard furtif du côté de Suzanne.

— Qu'est-ce qui donne ?

— Le mort.

— Eh bien prenons la question du wisth pour notre jeu reprit Suzanne. Qu'est-ce qui donne la mort ?

La question plut généralement parce qu'elle prêtait à la fantaisie, et chacun se plongea dans ses réflexions tandis que les joueurs continuaient leur tranquille chemin.

« Je coupe, à vous ; c'est une treizième ! Chut, à qui la donne ? »

Quand tous les petits papiers eurent été déposés dans la corbeille, on désigna M. Stop à l'unanimité pour le dépouillement. Il tira ses manchettes, toussa de discrète façon et lut de sa voix un peu cassée mais d'un timbre mordant :

« Qu'est-ce qui donne la mort ? Les dindes truffées.

— Oh quelle horreur ! reprit la foule indignée.

— Autre réponse : Les blondes aux yeux noirs. »

Suzanne promena son regard velouté tout autour d'elle pour compter ses victimes.

« Eh bien, et les yeux bleus d'une brune, s'écria en protestant, la jeune baronne qui parlait pour son propre compte.

— Madame, riposta galamment le substitut, ceux qu'atteignent leurs flammes n'ont pas le temps de se plaindre, ils sont foudroyés. Qui pourrait dire leur nombre ! »

Madame du Mesnil apercevant le président endormi dans un bon fauteuil, la bouche entr'ouverte se prit à rire et le désignant avec malice.

« En voila un ! »

Une explosion de rire vint troubler le dormeur. Il ouvrit les yeux regarda avec inquiétude tout autour de lui et bredouilla ces mots :

— Je préparais mon audience.

— Il s'agit bien de cela, vous êtes mon chevalier servant.

— Moi ! s'écria tout à fait dérouté le président.

— Oui, vous. Ecrivez et signez de votre sang : les brunes aux yeux bleus, et mettez dans la corbeille. »

Le magistrat mal réveillé ne comprenait absolument pas :

« Dans la corbeille, les yeux, la brune ?..... »

Les rires allaient crescendo.

« Mais non, le papier et votre déclaration. Ce n'est pas votre substitut qui ferait un pareil imbroglio. »

Le substitut qui voulait rester bien avec son chef, fit un geste de dénégation.

« Permettez, s'écria le président piqué au vif par cette comparaison désavantageuse ; s'il s'agissait d'une affaire criminelle...

— Qu'est-ce qui donne la mort ? reprit d'une voix caverneuse le maître de la maison.

— Le bourreau, répondit tout à fait dérouté le malheureux dormeur. »

Il y eut un moment indescriptible ; le wisth déposa les armes pour rire tout à son aise.

M. Stop, inquiet de la tournure que prenait la situation, assujettit son pince-nez et lut d'une voix mordante :

« Le mépris !

— Je sais qui a écrit cela, interrompit la fillette qui craignait les redites sur l'amour.

— On ne vous le demande pas, riposta Suzanne, en lui donnant un petit coup d'éventail sur les doigts.

— ..... Trop de bonheur ; lut encore le secrétaire, qui n'avait rien perdu des mots échangés entre les deux jeunes filles.

— C'est un cas rare, dit d'une voix convaincue M. d'Espreuil.

— ..... Et quatre de consolation, articula un des joueurs.

— Ah mais, vous nous embrouillez avec votre consolation, s'écria la baronne; ce que nous entendons n'est déjà pas très limpide! qui va maintenant deviner les auteurs de ces chefs-d'œuvre?

— Vous, chère Madame, si cela vous plaît.

— Certainement. Eh bien, voici, reprit-elle après un moment de réflexion. La dinde truffée a été mise en avant par M. Moinet à qui elle ne réussit pas toujours.

— Vous traitez bien la magistrature assise!

— Elle est couchée, murmura la jeune femme qui avait en face d'elle le président, absorbé de rechef par son audience du lendemain. Puis reprenant les papiers épars sur la table: Qu'est-ce qui a dit les blondes aux yeux noirs? Tout le monde, je crois, répondit-elle en se retournant vers Suzanne. Et les brunes aux yeux bleus, personne! continua-t-elle, avec un grand soupir. »

Le jeune baron du Mesnil, qui jouait assez souvent les personnages muets, s'approcha de sa femme et baisa sa main; c'était sa manière de protester.

« Trente fiches! voilà une soirée! cartes blanches tout le temps! ma parole, c'est à ne plus jouer!..... »

Le thé vint interrompre les récriminations de M. Moreau et les bavardages des jeunes gens; ces dames se multiplièrent autour du samovar, et tout l'intérêt se concentra bientôt sur une brioche mousseline dont la grosse Marianne était l'heureux auteur.

Madame du Mesnil toute ronde, petite, fraîche, spirituelle, étourdie et primesautière, faisait un singulier contraste avec Suzanne dont la tranquille beauté n'avait nul besoin de ce cortège de grâces mignonnes pour s'imposer à tous.

La jeune fille avait le sentiment de son triomphe, mais une chose lui en gâtait le plaisir, ce soir-là précisément un esclave rebelle se dérobait; des yeux clairvoyants lisaient au fond de ses yeux; un esprit délié, sceptique, jugeait froidement ce que les autres n'apercevaient qu'à travers le prisme de son charme et de sa beauté. Le substitut était plus fort que Suzanne et Suzanne brûlait du désir de la vengeance.

Mais des substituts ce n'est pas toujours facile à saisir: celui-ci était de l'espèce anguille, et le filet qui devait le retenir n'était pas encore à l'eau.

Mademoiselle de Valsonne, à peine sortie de pension était déjà sur une mauvaise pente. Son orgueilleuse coquetterie l'avait, du premier jour, mise en présence du danger. Madame Guénot, complètement sous le charme et M. Guénot ensorcelé, ne pouvaient être une digue suffisante, et la jeune fille, protégée par sa froide réserve habituelle et une tenue irréprochable, glissait peu à peu ces pentes faciles du succès.

On fait de rapides progrès dans le jeu de la coquetterie quand on tient sérieusement à l'apprendre; mais chacun le comprend à sa manière, et à coup sûr, Suzanne et Hubert n'étaient pas de la même école. Mais qu'est-il besoin d'éclaircissements: à peine se sont-ils vus et la partie est nouée; il ne vous reste qu'à juger des coups.

Jacques d'Espreuil, moins brillant, moins fait à ce badinage de salon dont son camarade usait avec succès, incapable de se permettre les phrases à double tranchant; un peu sauvage par nature, fort jeune et très enthousiaste, se tenait un peu à l'écart laissant voir toutefois sa profonde admiration. De celui-là, Suzanne étant sûre, il n'y avait pas à s'en occuper. C'était pourtant un charmant garçon, instruit, intelligent, très supérieur à son entourage sous tous les rapports, mais un peu novice et dédaigneux de l'effet produit, ce qui s'exclut ordinairement, puisque la timidité est un des fruits de l'amour-propre.

Jacques avait un cœur d'or, un besoin de s'attacher, de se dévouer surtout, qui joint à ses goûts d'artiste, à son amour de l'idéal, allait le jeter sans défense sous les pieds de Suzanne; mais il devait être assez de temps sans s'en apercevoir.

III

Le Mesnil est à 14 kilomètres de Saint-A... où nous venons de passer la soirée chez le tuteur de Suzanne. C'est un voyage d'une demi-heure que font deux fois chaque semaine MM. Stop, Guénot, Blainville des Forêts, Moinet et Moreau. On les voit tous les vendredis soirs au dernier train avec leurs fusils, leurs chiens, leur bonne humeur et une valise contenant un habit pour l'imprévu de chaque soir. On les revoit le lundi suivant dans l'autre sens, avec le même matériel, la gaité en moins, réintégrer l'audience, l'étude et les forêts. Quant à ces dames et au bienheureux d'Espreuil qui n'a rien à faire pour le moment, ils ont élu domicile dans le château signalé à Suzanne lors de son premier voyage en sortant de pension.

Le château est comme la châtelaine, il n'a pas d'ancêtres. Le hasard les a fait naître il y a dix-neuf ans, l'un, genre Louis XIII avec des fenêtres étroites, une façade de briques encastrées dans la pierre blanche, des toits pointus, des cheminées monumentales; l'autre, genre Louis XV avec des paniers bouffants, un signe au coin de la bouche, les yeux à fleur de tête, le nez audacieux, et le tout si bien assorti que l'on ne voudrait rien y changer.

L'auteur du château est un jeune architecte de talent qui a su choisir un site enchanteur à la lisière des bois; l'auteur de la petite baronne est un riche commerçant ayant assez d'esprit pour

ajouter aux grâces de sa fille une dot qui l'embellit encore.

Pendant leur veuvage de chaque semaine, ces dames sont tour à tour bergères naïves, Pénélopes infatigables, botanistes intrépides. Madame Moreau que tout le monde aime parce qu'elle n'a aucune prétention sur le cœur de ces messieurs, joue à la fermière Trianon; ses trente-cinq ans bien sonnés et son embonpoint bien pesé ne l'empêchent pas de mettre des jupes plates, des fichus paysanne, des chapeaux envolés, pour se rendre à la laiterie, soulever les couvercles des grands pots en gré, ou boire le lait mousseux. Madame du Mesnil travaille sensé, à un ornement d'église que sa femme de chambre terminera l'hiver prochain, en commençant par défaire tout ce qui aura été ouvré au château.

Suzanne a plusieurs manies, toutes charmantes et lui prêtant un charme de plus. Jacques se multiplie autour de ses caprices; porte sa boîte de collections et la remplit de mousses ravissantes, son chevalet auquel il cherche dès la veille une place dans le parc, etc., etc.

Comme un homme seul, si largement doué qu'il soit ne pourrait tenir tête à cinq ou six femmes inoccupées, le baron du Mesnil vient en aide à d'Espreuil : l'article cheval l'occupe suffisamment d'ailleurs; il monte les parties et les bêtes, choisit, refuse, offre, que sais-je; il aura bien mérité son repos à la fin de cette saison, si sa petite compagne juge à propos de le lui laisser.

En attendant, elle galope à ses côtés tous les matins, et Jacques accompagne mademoiselle de Valsonne dans ces chevauchées à travers les sites enchanteurs du pays. On rentre pour le déjeuner, et quand Suzanne les joues plus rouges, les yeux plus brillants confie sa cravache à son écuyer au moment de descendre, celui-ci, qui n'en a que faire, trouve cependant que jamais don plus royal n'accompagna plus radieux sourire.

Du vendredi au lundi, la vie change; les terribles chasseurs dont nous avons parlé plus haut, et bien d'autres dont le nom ne vous apprendrait rien, envahissent le château; les choses se font sérieusement et ces dames attendent le gibier au logis, c'est d'ailleurs, souvent le meilleur moyen de n'en pas manquer. Dans le jour on fait des excursions en voiture ou autrement, et le soir on danse à perdre haleine.

Tout cela est un peu bourgeois, et je ne réponds pas que Suzanne dans ses rêves, ait aperçu un Mesnil bien ressemblant : plus de trompes, quelques cerfs, des seigneurs à foison, des sérénades à la pelle, voilà peut-être ce qu'elle eût choisi, mais l'heure présente avait ses compensations; le chapeau d'homme et la robe collante en drap bleu lui séyaient à ravir; les costumes extra-courts du matin laissaient voir des pieds qu'elle n'avait aucun motif de dissimuler et les toilettes vaporeuses du soir la faisaient sans rivale; avec cela et quelques admirateurs qui s'y entendissent, la vie était possible.

Entre temps, on dort au Mesnil et même l'on y rêve. D'Espreuil voit passer en songe des images vaporeuses, l'une d'elle vêtue de blanc, a pour diadème une tresse d'or pâle que soutient un rang de perles; et vient souvent l'interroger de son regard profond et doux; lui, ne comprend pas ce qu'elle demande, mais il la trouve bien belle et se sent prêt à lui obéir si elle daigne manifester son désir.

Stop rêve également, mais d'un tout autre sujet : il est en chasse sur un terrain défendu ; un garde lui dresse procès-verbal, et lui, Robert Stop, substitut du procureur de la République, est traduit en cour d'assises, condamné à mort, et réveillé en sursaut par les angoisses du cauchemar. Quand ses nuits sont calmes et ses sommeils paisibles, Suzanne lui apporte sur un plateau d'argent un pli ministériel; c'est sa nomination de procureur général, et il est vraiment heureux de la recevoir des mains de la charmante fille.

Quant à madame du Mesnil, elle ne rêve pas plus la nuit que le jour, et ne pense jamais à rien : c'est bien plus simple et bien plus aimable, car l'effort d'une réflexion effacerait peut-être l'éternel sourire de son frais visage. Son seul effort consiste dans la combinaison des plaisirs qu'elle veut donner à son entourage, et même le plus souvent, elle s'en décharge sur le voisin, le baron Claude du Mesnil.

Quand une société se transporte à la campagne, n'importe dans quel département, son premier soin est de s'enquérir des ruines à visiter. Pas de vrai plaisir sans ruines, pas de roman non plus : c'est là que les caractères se montrent tels qu'ils sont; que les mariages s'ébauchent, que les situations inextricables se débrouillent. Dans les ruines, les timides osent se déclarer, soit parce qu'ils aiment la nature et que cette amie leur vient en aide par le concours de sa poésie et de ses charmes émouvants, soit parce qu'une bonne course les a mis en verve et en appétit. Ces nuances tiennent au tempérament, mais le fond reste le même, et chaque tour chevelu du temps passé a surpris un nombre incalculable de secrets tendres, douloureux ou perfides depuis qu'elle n'a plus ni toit ni escalier.

Le Mesnil avait ses ruines, sans quoi l'on eût été obligé d'en faire construire quelques-unes pour l'agrément de ses voisins. A deux lieues du château, par le plus court, dans des roches blanches que les lichens tachent de rouille, on découvre les restes d'un ancien monastère que garde encore une porte basse et cintrée. Cette porte s'ouvre sur un trou béant, sorte de puits conduisant à de mystérieux et impénétrables souter-

rains. Tout autour, des générations de lézards ont leurs cellules comme celles des anciens moines dont on aperçoit les vestiges le long d'un préau rempli de ronces et de nids d'hirondelles.

Ce préau est charmant, il a gardé l'aspect recueilli des anciens jours, nul bruit du dehors ne pénètre dans cet asile; quelques pierres tombales présentent leurs angles écornés à la lumière du soleil, le reste se cache sous les touffes de mauves, les églantines, le lierre, la bourrache; des arbres ont passé çà et là, et sous leurs branches touffues l'ombre est épaisse, la fraîcheur délicieuse.

Les archéologues, et malheureusement il y en a beaucoup avec ou sans brevet, dédaignent ce repos exquis, cette ignorance pleine de charme qui tient douce compagnie au visiteur poète; eux, savants, se précipitent sur les pierres encore debout, mais redevenues frustes sous l'effort du temps jaloux de ses mystères, et interrogent des morts qui ne peuvent plus répondre.

Eh, braves gens, que vous importe le nom des abbés qui régnèrent dans ce coin perdu, et leur âge et leurs titres; ce qu'il faudrait savoir, c'est leur vie, leurs souffrances, l'attrait ou le déchirement qui les conduisirent dans ce désert; le préau ne vous dira jamais cette histoire des âmes, et au lieu de vous consumer en vaines recherches, la tête penchée sur le sol, regardez devant vous. Ce n'est plus la mort et les ruines qui se déroulent sous vos yeux, dans le cadre de cette ogive, c'est la nature toujours jeune, toujours belle, avec son trop plein de sève, ses étranges contrastes, son inimitable harmonie. Le ciel est d'un bleu intense, le soleil dore les cimes lointaines, les chênes courbent leurs têtes altières au souffle d'un vent léger, et le plaisir de cette tiède caresse arrache un doux gémissement à la forêt.

« Ernest, vous prendrez mal ici, la fraîcheur est extrême et vous êtes en nage.

— Ma bonne, si tu voulais me laisser tranquille. »

Les grands lézards, réveillés en sursaut, par ce dialogue, reconnurent aussitôt M. et madame Moreau, ils cédèrent la place au plus vite et disparurent avec un grand bruit de feuilles sèches froissées.

« Par ici les provisions, cria M. du Mesnil, précédant deux domestiques chargés d'une grande corbeille.

— Où sont donc les autres, demanda Ernest, inquiet de la perspective de rester en tête à tête avec sa femme.

— Ils se sont arrêtés à la source ferrugineuse, » répondit le baron en les rejoignant.

Le notaire fit un pas dans cette direction, sa femme le retint par sa manche.

— Ernest, je vous supplie de ne pas boire, vous êtes en nage.

— Ma bonne, si tu voulais me laisser tranquille », reprit l'époux. Et, bondissant comme un poulain qui a rompu sa longe, il disparut dans la direction indiquée.

Mais la troupe joyeuye s'annonçait par de grands éclats de voix; les ombrelles bleues et rouges brillaient comme des fleurs aux embrasures des murailles éventrées, le voile vert du président s'envolait avec des ondulations flexueuses, la baronne poussait de petits cris de poulette qui glousse, et Suzanne, belle et tranquille, souriait distraitement aux théories de M. d'Espreuil sur l'éternelle jeunesse.

Ah! pauvres moines dont les âmes apaisées viennent revoir ces lieux témoins de vos luttes ardentes, de vos victoires douloureuses; voûtes sonores qui gardez un lointain écho de la psalmodie entendue, pierres discrètes qui cachez la cendre des Justes, voilà votre silence, votre repos, votre sainte poussière profanés. Le notaire s'arc-boutant aux débris d'une croix lavée par tant de larmes, étreinte par tant de bras désespérés. Stop assis sur un chapiteau de l'ancien chœur, madame Moreau se faisant un bouquet avec la parure d'une tombe!!! Heureuses gens, ne pouviez-vous aller rire un peu plus loin?

« Non, ma foi, les ruines sont ici. »

Maintenant, il est deux heures, le soleil commence à descendre, les ombres s'allongent peu à peu et gagnent les groupes disséminés un peu partout. Deux heures! et, depuis le matin, M. Stop n'a pas encore adressé la parole à mademoiselle Suzanne. M'a-t-il vu, seulement, pense la jeune fille avec dépit, tout en creusant de la pointe ferrée de sa longue ombrelle la terre noire et moisie qui entoure un pied d'anémones.

Et le sillon s'agrandit, et les yeux profonds deviennent plus profonds, et sous le feutre aux bords étroits se cachent tant de pensées, tant de projets, tant de colères, qu'on se demande comment ils y trouvent place.

La conversation languit; on ne peut pas avoir de la verve, de neuf heures du matin à onze heures du soir sans arrêter; et, d'un commun accord, chacun a donné congé à la sienne, pour le jour, de midi au coucher du soleil. La baronne même se tient tranquille et le président cherche de pierre en pierre un oreiller moelleux que toutes lui refusent; à la fin, il s'arrange d'un tertre dont son mouchoir voile les origines suspectes.

Quand je dis qu'on ne parle plus dans la petite société, c'est un terme de comparaison qui n'a rien d'absolu, j'ai seulement voulu faire entendre que tout le monde ne parle pas à la fois. En ce moment, par exemple, le substitut raconte avec sa verve caustique ses débuts de magistrat. Il fait bon marché de son personnage, en ayant excellente opinion d'ailleurs, et s'étant assuré par une série d'expériences concluantes que ces récits fantaisistes ne nuiront en rien à sa carrière. Stop a deux mots qui font merveille et qu'il

applique avec un succès toujours croissant à bien des choses; ces deux mots, je vais vous les dire; ils n'ont rien d'exorbitant, et tout leur mérite vient de leur à propos et surtout de leur répétition indéfinie. Enfin, tels quels, les voici : *En chambre* et *en bouteille*. Vous ne riez pas? Par exemple, au Mesnil, on éclate chaque fois que le substitut daigne les prononcer.

Il y a d'abord le monde en bouteille.

Et aussi le monde en chambre.

Puis la liberté en chambre ou en bouteille, au choix.

La campagne en bouteille.

La musique en chambre.

Pour ce dernier article, il existe un appendice spécial que le président est autorisé à introduire chaque fois que l'imprudent Stop se livre à sa manie :

« Votre concert de la Sainte-Cécile, mais c'est de la musique en chambre !

— ....de chambre, rectifie M. Monnet sans rien perdre de sa gravité. »

Faut-il continuer la série des chambres et des bouteilles utilisées par Stop? — Non, n'est-ce pas, vous avez un aperçu du genre, et vous vous rendez compte de tout le parti que peut tirer un homme d'esprit, de deux mots aussi heureux.

Je me suis demandé souvent ce qu'était exactement l'esprit et aussi le charme; jamais la réponse n'a été complètement satisfaisante. Vous êtes trop petite ou trop grande, vous avez des yeux incolores et quelquefois indépendants, votre taille est carrée, votre nez pointu, vos dents trop rapprochées, vos cheveux pas assez; — voilà une femme laide, déclare un nigaud ou une amie, une amie surtout. — Oui, mais elle a tant de charme, objecte un indifférent.

Monsieur ne dit mot, il regarde d'un air narquois ou ennuyé des gens auxquels il ne pense même pas; pour s'éviter des recherches fatigantes, il a adopté trois ou quatre paradoxes, qu'il répète sans même s'en défendre. A-t-on vu un homme plus fin, plus profond, plus amusant, s'écrie le public émerveillé. — Il est plein d'esprit... Mais je m'égare loin de la société du Mesnil, et si je continue, le soleil sera couché quand nous la retrouverons.

C. Lamiraudie.

(La suite au prochain numéro).

REVUE MUSICALE



L'embarras des souhaits. — Musique légère de notre Album-Prime : Les maîtres du Piano. — Théâtres Lyriques. — Variétés.



UE de souhaits variés il y aurait à faire, s'ils devaient conjurer tous les fâcheux pronostics légués par l'année qui s'achève, à son héritière qui arrive par le rapide. 1885 n'est plus qu'à quelques journées de nous. Il lui faut se hâter pour être prête à l'heure où sa devancière ira prendre place dans les vieilles lunes. Voilà une succession qui n'excitera l'envie de personne. Le testament de 1884 est connu. Si elle laisse quelques fugitives espérances, hypothéquées sur le peu de bien qu'on n'a pu lui empêcher de faire, elle lègue, en retour, à sa remplaçante, le lourd fardeau de tout le mal qu'elle n'a pu enrayer, car ses jours étaient comptés.

Accrochons-nous donc, faute de mieux, à ce petit, tout petit lot d'espérances, et prions le ciel de les rendre fécondes en réalités, bienfaisantes pour tous. Prière, espérance, qui semblent venir des contrées célestes! ajoutons-y la charité, car c'est le lien qui les attache à la terre.

L'hiver sera dur aux déshérités de la fortune, aux enfants sans mères, aux mères sans abri et sans pain. Souhaitons à nos lectrices, qu'une charité plus ardente encore que celle dont elles ont maintes fois donné des preuves, descende dans leur cœur.

Pour les plus jeunes, le petit Noël a déjà montré l'exemple. Que de surprises, que de désirs comblés dans ce mignon soulier bleu ou rose! Sans compter l'arbre magique du Christmas, dont les branches fléchissent sous le poids de mille joujoux éblouissants. — Mais, nous dira-t-on, le Divin Noël ne peut pas oublier les petits enfants tout nus, et au lieu de joujoux, il doit mettre dans leur pauvre sabot, une belle pièce d'or, ou une belle robe de flanelle? — Hélas! chères privilégiées que vous êtes, à votre âge, on peut encore ignorer qu'il est de froides mansardes sans foyer, de sombres demeures sans cheminées, où les bébés grelotent et où Petit Noël

ne peut descendre. Vos grandes sœurs vous le diront; et celles dont la bourse va s'arrondir au premier janvier, en prélevant la part des enfants sans Noël et sans feu, vous engageront à y joindre un peu de vos bonbons et vos anciens jouets. Cette charité portera bonheur à toutes vos familles comme à vous-mêmes, chères lectrices : n'est-ce pas là le plus beau et le meilleur souhait que nous puissions vous offrir?

Comme récompense à toutes ces bonnes actions, nos jeunes abonnées ne vont-elles pas recevoir un ravissant cadeau, si parmi les nombreuses étrennes que leur promet le retour de janvier, il se trouve l'élégant ALBUM-PRIME du JOURNAL DES DEMOISELLES? Rien de plus coquettement artistique que ce magnifique volume où elles puiseront, pendant trois-cent-soixante-cinq jours, comme à une source mélodieuse, les plus admirables motifs des maîtres contemporains et des illustrations de tous les genres d'école. L'année finie, il ira rejoindre ses aînés dans la bibliothèque, où, souvent encore on viendra, soit le consulter, soit lui redemander quelqu'une des charmantes distractions dont on aura gardé le souvenir.

Dans une rapide analyse nous avons fait connaître d'avance à nos lectrices, le caractère et la valeur des œuvres de choix que contient notre recueil : LES MAÎTRES DU PIANO. Il ne nous reste plus qu'à appeler leur attention sur la part que nous avons faite à la musique légère de l'opérette. Généralement plus facile, elle se trouvera à la portée des commençantes et apportera une opposition favorable aux pages larges et dramatiques de l'opéra sérieux.

On sait déjà de quelle grâce sont les compositions d'Audran. Dans *Gillette de Narbonne*, il y a de plus, de l'esprit et de l'entrain, sans la moindre vulgarité. La partition est bourrée d'airs charmants. La *Chanson provençale*, qui peut servir à la valse; les *Couplets de Gillette*: le *Duo-Ensemble* : « Souvenirs des Jeunes ans », très jolie page; les *Couplets du Dodo*; ceux du *Turlututu*; la *Chanson du Sergent Briquet*, tout cela est franchement comique, sans exclure une pointe de sentiment à l'occasion.

Il a de la verve jusqu'au bout des ongles, cet *Oiseau Bleu*, de Ch. Lecocq; nous le recommandons aux petits doigts qui en manquent : rien n'est mieux fait pour les dégourdir.

Nous avons choisi dans la partition de G. Serpette, *Fanfreluche*, tous les plus remarquables airs et couplets, notamment *L'Aragonaise*, dont le mouvement de valse en fait un morceau de danse aussi gracieux que facile.

Quant aux refrains endiablés de *Babolin*, cet éclat de rire de Varney, ils sont déjà tellement en vogue, qu'il devient inutile d'insister sur leur étourdissante et franche gaîté.

Il nous faut d'ailleurs faire une petite excursion à travers les théâtres lyriques : il est grandement temps d'y songer.

Deux événements, d'ordre absolument opposé, ont vivement intéressé le monde musical, depuis notre dernière chronique : l'un à notre Académie Nationale, l'autre à l'Opéra-Comique.

La mort de M. Vaucorbeil est un fait regrettable à tous égards, car il fut un gentlman accompli et un homme de haute probité. Mais elle acquiert une gravité exceptionnelle par suite de l'état où se trouve, depuis longtemps la direction de l'Opéra.

Espérons que celui qui la sauvera d'un complet effondrement est déjà né. Qu'il se hâte d'accourir, car sans cela il faut craindre que la première scène lyrique de France ne s'en aille retrouver tant de choses disparues, qu'aura à enregistrer l'histoire de ce quart de siècle.

Malgré ces circonstances douloureuses, la reprise de la belle partition d'Ambroise Thomas, *Françoise de Rimini*, s'est effectuée dans des conditions relativement brillantes, et grâce à un intérim aussi intelligent que dévoué. Tout en félicitant ce grand compositeur du remarquable duo qu'il a ajouté à son œuvre, dans le troisième acte, il faut regretter certaines coupures, particulièrement celle du magnifique prologue, une des plus admirables pages de cet opéra.

De quel nom faut-il appeler l'incroyable incident qui a privé l'Opéra-Comique de l'une de ses fauvettes préférées? Nous ne le rééditerons pas. Tous les journaux l'ont interprété dans un sens ou dans un autre. Il y a eu là un concours de circonstances fatales pour la jeune artiste, qui, si elle avait à se reprocher quelques incartades, — caprices d'enfant gâtée, — ne méritait peut-être pas ces ignobles représailles.

A quelque chose malheur est parfois bon.

Mademoiselle Mézeray, artiste de valeur, a donné la preuve de son réel talent en reprenant la représentation interrompue pendant cette soirée néfaste pour sa collègue Rosine. Ainsi va le monde : souvent les causes qui détruisent, réédifient.

Pendant que ce nuage obscurcissait le ciel de l'Opéra-Comique, une autre étoile brillait du plus vif éclat à l'horizon Italien. *Il Barbiere*, du grand Rossini, par madame Sembrich, MM. Maurel et de Reské, nous rappelait les inoubliables soirées de Ventadour au temps de sa splendeur. Nous félicitons autant l'étincelant Figaro que le directeur du Théâtre-Italien, d'avoir su conduire son entreprise d'une main aussi sûre et d'avoir eu le même bonheur en mettant cette main sur une prima-donna.

Dans la *Lucia*, dans la *Traviata*, comme dans *Il Barbiere*, madame Marcella Sembrich a soulevé des enthousiasmes que le public des théâtres lyriques semblait depuis longtemps incapable d'éprouver.

Nous attendrons que M. Aimé Gros ait assis

sur de solides bases la direction de l'Opéra-Populaire, avant de nous lancer dans des affirmations prématurées. Nous avons une grande confiance dans l'expérience et le talent de cet artiste de mérite, que nous avons vu à l'œuvre au Grand-Théâtre de Lyon. Puisse, sous son habile administration, l'Opéra-Moderne, qui doit succéder à l'Opéra-Populaire, prendre enfin un développement plus digne de notre artistique capitale.

Voici un fait de bon augure à enregistrer et dont la rareté mérite attention. On a représenté récemment une opérette, presque un opéra-comique, en trois actes et cinq tableaux, au théâtre des Folies-Dramatiques, dont le libretto écrit par MM. Meilhac, Ph. Gille et Farnie, permettra aux mères d'y conduire leur famille.

Bravo, messieurs, vous avez agité le grelot de la régénération, d'autres vont vous suivre. La versification nauséabonde et inepte destinée spécialement aux vendeurs de contre-marques a peut-être fait son temps. Nous applaudirons des deux mains, et pour le prouver, nous nous occuperons le mois prochain de *Rip*, la nouvelle partition de M. Robert Planquette.

La fête de Sainte-Cécile a été célébrée à Saint-Eustache avec le concours de l'excellent orchestre des Concerts Lamoureux. La messe solennelle avec *soli*, chœurs et orchestre de M. Théodore Gouvy, a été remarquablement exécutée. M. Sarasate s'est fait entendre avec sa maëstria habituelle, dans un bel *adagio* de Svendsen. Les *soli* étaient chantés par MM. Vergnet et Augnez, avec une réelle supériorité. Le grand orgue tenu par M. Dallier, a répandu ses majestueuses harmonies sur la foule agenouillée, qui s'est retirée vivement impressionnée et complètement sous le charme de ce talent, à la fois classique et pénétrant. L'orgue d'accompagnement, confié à M. Blondel n'a pas été étranger à la belle exécution de cette œuvre de valeur, qui avait pour complément le beau *Laudate* de M. Ambroise Thomas. En somme, fort imposante cérémonie religieuse et musicale, dont M. Lamoureux conduisait lui-même chœurs et orchestre.

Puisque nous venons de nommer M. Lamoureux, disons que ses concerts au théâtre du Château-d'Eau, réunissent chaque dimanche une foule plus empressée.

Même affluence aux concerts du Châtelet, où Sarasate passionne son auditoire, et où les maîtres modernes bénéficient d'une exécution irréprochable.

Mais c'est surtout au Cirque-d'Hiver, que ces derniers se partagent les honneurs du programme, sans exclusion cependant de quelques chefs-d'œuvre classiques. Nous ne doutons pas que sans l'impulsion de leur jeune chef d'orchestre, M. Godard, les Concerts-Modernes n'atteignent bientôt toute la notoriété qu'avaient acquise les Concerts-Populaires.

De très remarquables et importants ouvrages pour l'enseignement du Piano, par F. Le Couppey, doivent être recommandés à l'attention des intéressés. Soigneusement annotés et doigtés par l'éminent professeur du Conservatoire, on comprend de quelle valeur sont ces publications pour les artistes comme pour les amateurs soucieux d'acquérir une belle méthode et un degré élevé dans l'art du piano.

Ces éditions de choix se trouvent maison Maho, chez M. J. Hamelle, successeur, 22, boulevard Malesherbes.

MARIE LASSAVEUR.

Économie Domestique



CHOUX-FLEURS FRITS

Faites cuire le chou-fleur à l'eau bouillante et salée, divisez-le en bouquets. Ayez une cervelle de bœuf, faites-la dégorger et blanchissez-là à l'eau bouillante. Préparez une bonne pâte à frire; enveloppez chaque bouquet de choux-fleur avec de la cervelle, trempez adroitement dans la pâte et faites frire de belle couleur.

⁂

GATEAU DE FOIES DE POULET

Pour quatre œufs entiers, deux foies de poulet qu'on pile énergiquement dans un mortier. Ajoutez-y un œuf puis une bonne cuillerée de crème et battez bien le tout; de même pour chaque œuf que vous ajouterez. Il faut que le mélange soit parfait et très clair, comme des œufs préparés pour faire une crème. Ajoutez sel, poivre et passez au tamis. Beurrez un moule, versez-y votre mélange, après y avoir ajouté un peu de beurre frais. Faites cuire au bain-marie. Servez sur une sauce piquante faite avec du persil et du cerfeuil hachés, moutarde et poivre.

CORRESPONDANCE

Ma chère tante, j'ai fait mon entrée dans le monde en province cette semaine, c'est-à-dire que j'ai assisté pour la première fois à un bal, ailleurs qu'à Paris. Je m'attendais à des choses étonnantes : chaises à porteurs, éclairage à l'huile, usages locaux remontant aux époques druidiques. J'en suis pour mes frais d'imagination et à part quelques nuances, il n'y a rien à dire.

Ici, on commence à danser vers dix heures ; que de fois, dans ta chère grande ville, avons-nous dédoublé notre soirée, ce qui nous amenait seulement vers minuit dans le second salon ! Du reste, avoue que cet usage n'est pas agréable pour les maitres de maison. Il n'y a pas à dire, on débute par le plus ennuyeux, de sorte que les personnes qui reçoivent ont cette douce alternative, ou de voir arriver leurs invités avec empressement, ce qui veut dire qu'ils se débarrassent au plus vite d'une corvée, ou de se morfondre avec leurs lumières, leurs rafraîchissements et leurs musiciens jusqu'au milieu de la nuit, pour voir lever l'aurore en plein cotillon.

Il y a un remède à ces inconvénients, il fut inventé ici précisément il y a quelques vingt ans, par le maréchal de C., gouverneur de la ville et ennemi juré des nuits blanches. Comme ses invitées cruelles faisaient semblant d'ignorer ce goût pour les courtes soirées, il donna l'ordre d'éteindre le gaz à minuit, heure militaire.

A partir d'onze heures et demie, les aides de camp ne vivaient plus, on les voyait s'agiter, consulter leurs montres toutes les cinq minutes, aller de groupe en groupe dire un mot rapide accueilli par un sourire; les rangs s'éclaircissaient, on s'en allait en maugréant. Quelques belles ennemies essayèrent de la résistance : Maréchal, vous n'oserez pas? disaient-elles en minaudant. Mais le vaillant soldat qui connaissait les côtés faibles de sa cuirasse avait donné des ordres par avance. Minuit sonna, un tour de clef au compteur... et il fallut que l'officier d'ordonnance accompagnât les retardataires avec une bougie, jusqu' au perron de l'hôtel. L'aventure fit du bruit puisqu'on la raconte encore.

Une autre innovation contre laquelle réagit le département : les jeunes filles ne forment pas un groupe distinct autour duquel papillonnent les danseurs; chaque mère à sa fille devant elle, mais comme tout le monde se connaît, les menus propos n'y perdent rien et au lieu de s'élaborer au centre d'un rond de jupes blanches, roses ou bleues, ils font la traînée de poudre tout autour des salons; les toilettes sont jugées, les futurs mariages pressentis, les danseurs cotés comme un cheval de course.

Monsieur A. Bon départ, fait valoir sa danseuse; manque de souffle.

Monsieur B. Beaucoup de fond, en abuse.

Le capitaine C. Secoue terriblement; très sûr dans la mêlée.

Le lieutenant D. Trop ardent, manque d'expérience et vous lance dans les couples voisins ; très entraînant d'ailleurs.

Monsieur E. Ne lui promettre que des quadrilles, déchire les robes à contre mesure.

Il n'y en a qu'un qui soit sans défaut, c'est Paul.

Nous avons eu un cotillon charmant, et j'ai rapporté une véritable collection de coiffures en papier, de cocardes, d'instruments de musique. On range cela dans un chiffonnier, on l'y oublie, et l'année suivante en rangeant ses tiroirs :

« Tiens, la trompette du substitut; comme il jouait bien : *Il pleut bergère*, en me regardant; il a un ré de médium incomparable.

» Ah! voilà les violettes de M. Paul! Elles sont encore parfumées; il y avait à côté de moi mademoiselle Jeanne, nous tournions, nous tournions, et lui, cherchait des yeux le moment favorable, pour lancer ses fleurs. Comme le cœur me battait, si c'était pour ma voisine!... Enfin, il se décide, lève le bras... Jeanne se précipite : c'était un faux mouvement, et je reçois les violettes sur le nez! O bonheur!

» Et ce nœud? Il l'a attaché lui-même à ma coiffure, là, derrière l'oreille à la façon espagnole.

» Dans vingt ans, c'est ma fille qui ouvrira ce tiroir.

— Maman, qu'est-ce que c'est que ce bonnet de Cauchoise?

— Un souvenir, ma fille, un petit bout de roman.

— Oh! racontez-le moi.

— Ton père était amoureux.

— De qui?

— De moi. »

Ma fille me regarde étonnée.

« Et je faisais collection de tout ce qui venait de lui. »

La petite d'un air profond.

« Mais alors, c'est vous qui l'aimiez?

— Nous nous aimions tous deux. »

Et dans quarante ans, ma petite-fille *rangeant* à son tour mes reliques :

« Grand'mère, il y a là un mirliton.

— Ne l'abime pas, petite, c'est le dernier souvenir de mes bals de jeune fille.

— Un roman, grand'mère?

— Le mien, celui de toute ma vie. »

La mignonne, toute caline :

— Il finit bien, bonne-maman?

— Oui, ma chérie, puisque tu en es l'épilogue.

— Eh bien, racontez-moi le commencement.

— Ton grand-père valsait à ravir...

— Oh, vous n'allez pas dire qu'il jouait du mirliton peut-être; conseiller en cassation, la goutte, de beaux favoris blancs, et l'air si grave! »

... Enfin, pour en finir avec mon bal de l'autre jour, j'ai beaucoup dansé, beaucoup croqué; et comme j'avais du succès, j'ai trouvé toutes les femmes charmantes, tous les hommes exquis.

Après le bal, ma semaine a été occupée par une vente au profit des pauvres. J'avais pour ma part, une boutique de fleurs et de plantes, dont l'ornementation avait été laissée à mes soins. Paul a voulu se charger de cette mission délicate, et rien n'était joli comme ma grotte toute tapissée de mousse, de lierre avec des branches flexibles retombant tout autour de moi, et qu'il fallait écarter de la main pour prendre quelque objet à l'étalage.

Le comptoir : un rocher à jours dont les grands trous étaient pleins de fleurs et de beaux feuillages multicolores, lesquels formaient aussi un dôme à ma niche parfumée. Enfin, pour me mettre à l'unisson sur ma robe de crêpe de Chine blanc, de grandes bandes d'azalées dans les tons roses de Chine du plus vif au plus pâle; une folie dont je ne suis pas responsable qui couvrait le devant de mon corsage, les écharpes de ma jupe, le tour de mes bras et de mon cou, et faisait un gros pouf dans mes cheveux légèrement poudrés. Un ensemble vaporeux dont je ne puis rendre la grâce et le succès.

Ce succès naturellement s'est reporté sur ma marchandise, à trois heures j'avais tout vendu, et les acheteurs affluaient toujours. Comment faire?

« Vendez-nous votre boutique au détail.

— Faites des lots et mettez aux enchères. »

Alors, aidée de mon vendeur, j'ai cueilli à droite et à gauche des feuilles, des branches; un gros paquet de mousse est allé à cinquante francs. Ces enchères étaient fort animées; mon amie, la marchande de gâteaux, voyant la foule grossir autour de moi, eut la bonne idée de circuler dans ce milieu compacte avec un tourniquet à oublis qu'elle envoya quérir dans le voisinage : *Voilà le plaisir Mesdames!* chantait-elle d'une petite voix nazillarde toute drôle, et l'on se battait pour le Plaisir.

Après les fleurs, les plantes, les mousses, je vendis mon comptoir, ma grotte; tout enfin, et l'on criait en riant : Encore, encore!

« Nous n'avons plus rien!

— Si, les azalées. »

Cette fois, je me trouvai embarrassée. La demande me paraissait indiscrète, et mon succès devenait difficile à soutenir. Je jetai un regard sur mon mari, qui, indifférent en apparence dans cette conjecture, lorgnait à droite et à gauche; mais, il a un tic quand il n'est pas content et tire sa manchette d'une certaine manière que je connais très bien.

Du haut de ma gloire je le vis tout à coup se livrer à cette occupation avec rage, et je donnai tout bas ma réponse au vendeur qui me servait de commissaire priseur; lequel la transmit à la foule :

« Mesdames et Messieurs, les azalées sont vendues sur parole. »

Le soir, en se mettant à table, Paul les a trouvées dans son verre. Pas tous, car plusieurs avaient péri dans la bataille, mais un bouquet suffisant pour lui prouver que sa femme ne l'avait pas oublié dans cette après-midi de fièvre.

Nous avons eu ensuite à nous occuper d'un arbre de Noël pour les orphelins. Cela nous a procuré chez la Présidente de l'œuvre quelques soirées charmantes, toutes simples où l'on venait avec son dé, ses ciseaux, ses aiguilles et sa bonne humeur. Nous fabriquions des costumes de poupées, de menus objets de toilette, que sais-je? pendant que ces messieurs collaient, découpaient, enfermant dans des noix des bonbons ou des surprises, faisant des banderolles, et en général un gachis terrible; les hommes sont si maladroits!

De temps à autre, on interrompait la conversation pour écouter de la musique; un excellent violon et une voix de soprano fort agréables m'ont particulièrement fait plaisir. A onze heures, la table à thé couverte de bonnes petites gourmandises et servie par les jeunes filles de la réunion, mettait fin à notre travail, on circulait un peu en finissant les histoires commencées, puis! bonsoir.

Mais je m'aperçois un peu tard, que le plaisir de te raconter ma vie m'a fait négliger mes devoirs vis-à-vis de toi.

J'aurais dû tout d'abord te parler de ton almanach et te dire combien il nous a amusés. Pas mal, mon portrait, surtout de dos; mais Paul!... Oh!... Je ne peux plus le voir sans penser à ce malheureux toupet. Il n'y a que maman qui traite la question sérieusement; entraînée par la vivacité de ses souvenirs, elle m'a cité quelques toilettes de bon goût *d'alors* qui font rêver! Ses convictions restent inébranlables; les femmes ne savent plus se mettre — excepté sa fille — et encore!

Il me fallait une transition pour arriver au nouvel an; je ne pouvais en trouver une meilleure que le calendrier. Maintenant qu'elle est rouvée, mon embarras est de tourner unt compliment; il y a toujours quelque chose qui

vous gêne, heureux quand ce n'est que l'embarras de choisir; car tu sais bien que si j'hésite à formuler mes vœux, c'est parce que je voudrais te souhaiter trop de bonnes choses à la fois. — Allons, c'est fait! accueille notre petit boniment comme il est envoyé et reçois aussi l'assurance de notre profonde reconnaissance. YVONNE.

***

Et moi aussi, chères lectrices, j'ai des devoirs à remplir vis-à-vis de vous à l'aurore de cette nouvelle année. Devoirs de reconnaissance pour toutes les aimables choses qui me sont parvenues des quatre coins du monde, pendant ces douze mois, devoirs de sympathie pour les joies et les peines, les espérances et les mécomptes dont vous nous avez fait part.

Nous formons une grande famille, très dispersée, pleine de variété, mais unie par ce qui forme les vrais liens, c'est-à-dire par la conformité des vues, des sentiments, et aussi par ce je ne sais quoi qui fait qu'on se plaît et qu'on s'aime.

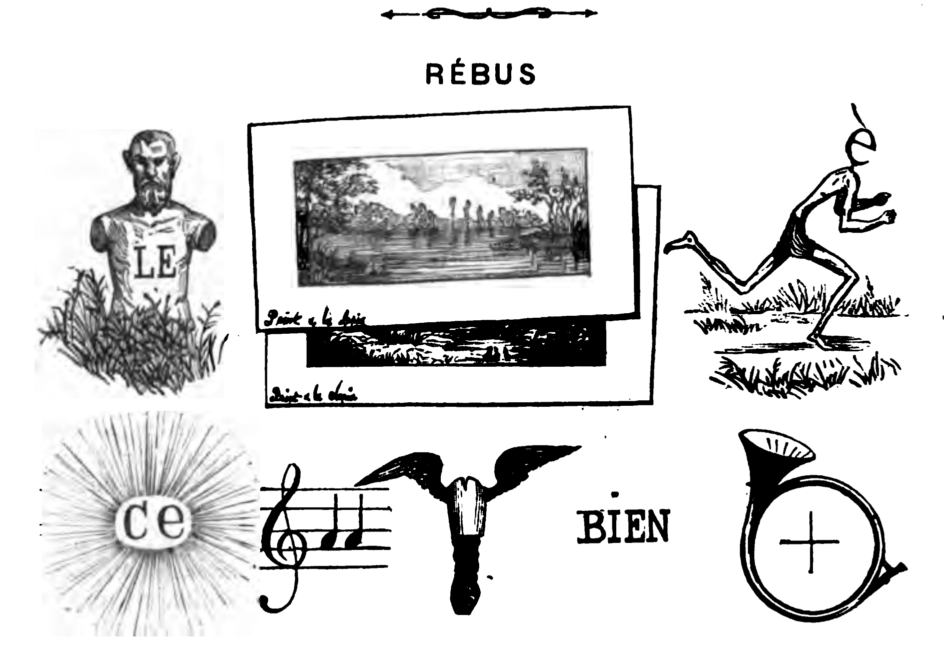
Ce sont donc au commencement de l'année des vœux réciproques que j'adresse au Maître des cœurs pour qu'il resserre encore cette étroite amitié qui est notre force et sera aussi, je l'espère, votre plaisir. Puisse ce vœu unique renfermer tous les autres, y compris celui que je vous adressais l'an dernier, et qui a eu, je puis l'avouer, un succès étonnant.

Allons, Mesdemoiselles, bon courage et heureuse chance, personne ne le désire plus que votre amie. C. DE LAMIRAUDIE.

Mots Homophones

Je suis un mal inévitable
Auquel tout homme est condamné :
Pour le méchant moment bien redoutable ;
Pour le juste, l'abord d'un pays fortuné.
— De saint Benoît voyez en moi l'un des disci-
Illustre et savant entr'eux tous : [ples,
Dans ses monastères multiples
Les sciences trouvaient un asile bien doux,
Un rempart protecteur contre la barbarie...
— Peuple africain, longtemps j'occupai l'Ibérie ;
Ferdinand, Isabelle, enfin m'en ont chassé :
Grenade atteste encor mon splendide passé...
— Maîtrisant le cheval, j'offre ensuite une image
Du joug que doit subir la passion sauvage
Qui, sans l'obéissance à de sévères lois,
Mettrait le genre humain promptement aux abois.

RÉBUS



Explication de l'Énigme de Décembre : *Epreuve.*

—

Explication du Rébus : *Qui s'y frotte s'y pique*

Explication du Mot carré :

A	A	R	O	N
A	B	I	M	E
R	I	V	E	R
O	M	E	G	A
N	E	R	A	C

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

12-84 5299 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



Falconer imp. Paris

4506 bis.

1er Février 1885.

Journal des Demoiselles

Modes de Paris _ Rue Vivienne, 48,
à l'angle du Bd. Montmartre.



Lith. Th. Lefèvre et Cie, 22 r. des Petits Hôtels, Paris

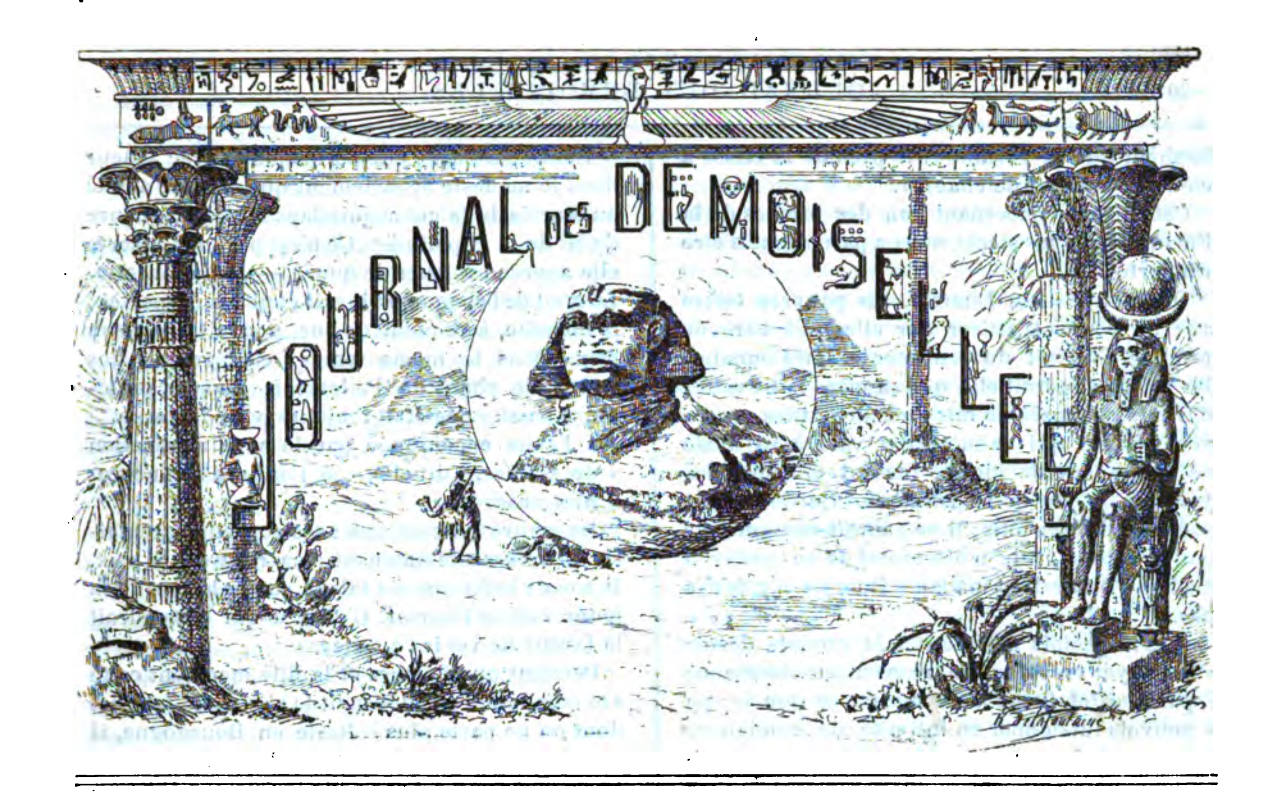
4506

Journal des Demoiselles

Février 1885

Modes de Paris. — Rue Vivienne, 48.

Toilettes de Mlle VIDAL, 14, r. de Richelieu. — Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du 4 Septembre.
Parfums de la Mon GUERLAIN, 15, r. de la Paix. — Corsets de Mme EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra.



HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE GENLIS (1)

(SUITE)

Avec quatre ou cinq ans de plus sur sa jeune tête, peut-être aurait-elle eu quelque chance de voir ce rêve d'enfant se réaliser; car, au milieu de ses millions, il a l'esprit romanesque, ce financier. Veuf d'une femme qui n'a pas fait son bonheur, il médite de le chercher dans un nouveau mariage. Peu s'en est fallu naguère qu'il n'épousât une jeune fille dénuée de toute fortune, dont il s'était épris à cent-cinquante lieues de distance, sans l'avoir jamais vue. Une lettre écrite par elle du fond de sa province éloignée, pour solliciter une grâce qui dépendait de lui comme fermier général, l'avait étonné par une correction de style et d'orthographe, très rare alors à rencontrer chez les femmes. La grâce est accordée; une lettre de remerciement des mieux tournées vient corroborer l'effet produit par la première épitre, et l'enchante. Une correspondance agréable et suivie s'engage. Informations prises, M. de La Popelinière assuré que les charmes de la personne, que les sentiments et le caractère sont parfaits, n'hésite plus; il offre son cœur et sa main. L'un et l'autre sont acceptés.

La future se met en chemin, elle arrive; — hélas! le beau visage est couvert de taches de rousseur, les manières sont communes, l'ignorance extrême. Le style et l'orthographe, qui ont enthousiasmé son adorateur, n'appartiennent pas à la pauvre demoiselle, mais à son curé. Dans ces conditions, l'union projetée devient impossible. Néanmoins M. de la Popelinière est trop juste pour permettre que la voyageuse ait fait une si longue route pour rien; il la dote et la marie honorablement. Plus tard, les taches de rousseur avaient disparu, les manières s'étaient formées au contact du monde, une instruction suffisante remplaçait l'ignorance, et madame de Genlis qui avait vu la jeune femme ainsi transformée à Passy, où elle faisait l'un des ornements du lieu, pense que M. de la Popelinière devait regretter de n'avoir pas suivi ses primitives intentions.

A quelque temps de là, il se remariait. Sa seconde femme ne lui apportait pas plus le

(1) Voir sur Madame de Genlis, *Journal des Demoiselles*, année 1859.

bonheur que la première; il prenait la chose à cœur, et mourait de chagrin.

Cet épisode concernant l'un des princes de la Finance au XVIIIe siècle, nous a paru digne d'être rapporté.

Quant à Félicie Ducrest, ses pauvres treize ans ne peuvent attirer sur elle qu'à titre de prodige, l'intérêt du sentimental millionnaire. Du moins voudrait-elle que sa mère la fît valoir davantage auprès de lui; que surtout les quatre vers fameux qui naguère ont valu à sa muse naissante tant de gloire, fussent mis sous les yeux de M. de la Popelinière. Lui-même en compose d'assez jolis; il ne saurait manquer de goûter ceux-ci. Elle n'ose toutefois en parler à madame Ducrest, et madame Ducrest n'y pense pas.

« Je respectois ma mère... je croyois devoir » lui payer en soins, en respect, en obéissance » parfaite (et jusqu'à sa mort), ce que je ne » pouvois lui donner en intimité de confiance. » Il y avoit dans nos genres d'esprit, nos opi- » nions, notre humeur et nos caractères la plus » singulière opposition. Elle étoit sérieuse, » sévère, imposante; sa figure étoit la plus noble » que j'aie vue.... je n'ai jamais pu soutenir » son regard pénétrant. Au reste, elle possédoit » d'admirables qualités... »

Suit l'éloge de l'esprit et des vertus de madame Ducrest. Mais cette physionomie sérieuse et sévère n'est pas celle que nous aurions prêtée à l'ancienne Dame de Saint-Aubin. On inclinerait plutôt à lui en attribuer une toute contraire.

A côté de ces plaisirs du monde, auxquels, malgré son jeune âge, Félicie Ducrest était admise à prendre part, elle s'en créait pour elle seule de bien différents. Descendue de bonne heure dans le parc, sous la garde d'une femme de chambre, elle se livrait de nouveau avec délices à ce qu'elle appelle ses châteaux en Espagne. Elle les faisait à haute voix, et souvent sous forme de dialogues avec mademoiselle de Mars, dont elle évoquait devant elle la personne invisible, pour lui communiquer les mouvements de son âme, et recevoir de bons conseils. Son esprit inventif prêtait souvent à l'absente des aventures imaginaires et romanesques. Rien n'égalait pour elle le charme de ces rêveries solitaires. Passy laissera d'ailleurs dans sa mémoire plus d'un heureux souvenir. C'est là que, pour la première fois, elle entend jouer de la harpe. Gaiffre, vieux musicien allemand, en y ajoutant des pédales, avait fait de cet instrument propre jusqu'alors aux seuls artistes ambulants, l'un des plus beaux qui puissent enchanter les oreilles. La jeune enthousiaste est transportée d'admiration. Elle prend des leçons de Gaiffre; bientôt l'élève surpasse le maître étonné et ravi; elle réforme en lui un doigté vicieux. Ses progrès rapides font déjà de Félicie Ducrest une harpiste qu'on admire, et qui sera bientôt de premier ordre.

Rentrée à Paris, elle perfectionne avec ardeur dans le modeste appartement que sa mère a loué au Marais, le talent acquis dans la riche demeure de M. de la Popelinière. Ce n'est pas tout encore; elle apprend à jouer de quoi? — De la musette. Le goût de l'époque, on le sait, était aux *bergeries*; la musette, à ce point de vue, pouvait avoir son prix. Dans le même temps, elle prenait des leçons de chant de Pellegrini; mais sa préférence passionnée était toujours pour la harpe.

« J'étais encouragée par la vive admiration » de Gaiffre, » dit-elle, « je faisais d'inconceva- » bles progrès. »

Le maître lui continuait ses conseils par plaisir; il refusait maintenant d'en recevoir le prix. Il n'était bruit que du talent sur la harpe de la jeune Félicie Ducrest. C'était à qui obtiendrait la faveur de venir l'écouter.

Pendant que la mère et la fille menaient cette vie mondaine, que devenait le chef de la famille, dont on ne parle plus? Resté en Bourgogne, il quitte enfin la province et vient les rejoindre à Paris, mais ce n'est pas pour longtemps. Il s'éloigne encore une fois, et part pour Saint-Domingue, dans l'espoir d'y rétablir sa fortune en ruine. Sur la cause et les circonstances de cette ruine, Madame de Genlis est entièrement muette. On en est réduit aux conjectures; mais il n'est pas difficile d'en faire de probables, quand on a vu ce qui se passait jadis au château de Saint-Aubin. Cette nouvelle absence du père est pour la fille un extrême chagrin; sa harpe seule y fait quelque diversion.

Elle a quatorze ans et demi; déjà on parle pour elle de mariage. Un colonel des Suisses demande sérieusement sa main. Il y apporte toute l'insistance d'un homme que le temps presse. Il a raison: c'est un octogénaire. Elle déclare sa ferme résolution de n'épouser jamais un vieillard. Et M. de la Popelinière? sans doute, on peut le croire, il eût fait exception; mais celui-là du moins n'avait que soixante-six ans. — Un homme qu'elle a connu chez lui, jeune, bien fait, riche, de conduite irréprochable, et qui, pour comble de perfection, joue de la harpe, se présenterait peut-être, s'il était encouragé. Elle ne l'encourage pas. Elle a mis dans sa jeune tête de n'accepter qu'un homme de la Cour.

« Depuis que je n'avois plus mademoiselle » de Mars, la vanité étoit devenue le premier mo- » bile de mes actions. On cultivoit si peu mon » cœur et ma raison, on me louoit tant sur des » choses frivoles, que j'avois pris enfin un » amour-propre puéril... J'aimois véritablement » la musique et la harpe; mais je n'aurois jamais » fait des études aussi longues et aussi constan- » tes sur un instrument, sans le plaisir secret » que je trouvois à être citée comme un prodige, » et à voir les artistes les plus célèbres venir » m'entendre et m'écouter avec admiration. Pel-

» legrini me dédia une œuvre musicale de sa » composition. — Ma joie fut extrême, et je la » montrai naïvement. »

En vérité, une confession si franche mérite absolution. Ce ne sont pas seulement les artistes en renom qui viennent entendre Félicie Ducrest; d'autres célébrités s'en mêlent. De ce nombre est d'Alembert. Il aimait la musique, et parfois même, comme on le voit par les reproches de Voltaire dans sa correspondance avec lui, délaissait l'Encyclopédie pour l'Opéra-Comique. Autant il est charmé du talent de la jeune virtuose, autant elle l'est peu de la personne du savant géomètre.

« Il avoit une figure ignoble, il contoit des » histoires burlesques avec une voix de fausset » aigre et criarde; il me déplut beaucoup. »

Un autre personnage, admis à fréquenter le salon de madame Ducrest, impressionnait bien plus vivement son imagination. C'est le fameux aventurier connu sous le titre de comte de Saint-Germain dans ce monde blasé du XVIIIe siècle, curieux de tout ce qui pouvait émouvoir par quelque chose d'extraordinaire ses sens émoussés. Le comte de Saint-Germain est une énigme. On ignore son véritable nom, de même que son âge et le lieu de sa naissance. Il parle également bien presque toutes les langues de l'Europe, et passe pour posséder le merveilleux secret de prolonger indéfiniment la vie. A le voir, on lui donne quarante-cinq ans; mais d'après le calcul de gens qui l'ont connu plus de trente années auparavant, il en a au moins le double. Il parle, dit-on, d'hommes illustres du XVIIe siècle, et même du XVIe, comme les ayant personnellement fréquentés. Madame de Genlis affirme cependant ne lui avoir jamais entendu rien dire de semblable. Beaucoup d'incrédules, dans l'entourage de Félicie Ducrest, tournaient en plaisanterie sa prétendue connaissance des sciences occultes, et l'appelaient simplement un charlatan; mais Félicie à part soi s'en indigne. Elle ne voit en lui qu'un homme de bien, de mœurs graves, de goûts élevés et de savoir universel. Quant à cet élixir de longue vie dont il aurait découvert le secret, quoiqu'il ne s'en vantât pas, madame de Genlis fait observer que si l'homme n'abusait pas de ses facultés en tout genre, le terme naturel de son existence serait *cent* ans, et quelquefois même dépasserait cent-cinquante; opinion conforme à celle qu'émettait de nos jours sur ce point feu le savant Flourens. Le comte mystérieux voit sans doute l'effet produit par lui sur la jeune fille, et se plaît à l'augmenter. Il parle à mots couverts de son passé, d'une enfance proscrite, d'une noble mère quittée pour ne plus la revoir, et dont, soulevant une de ses manches, il montre en confidence le beau portrait attaché à son bras. Félicie s'attendrit jusqu'aux larmes, et se scandalise de voir sa mère, hors de la présence du prince inconnu, rire de ce roman à demi indiqué.

Le comte de Saint-Germain disparaît de la société parisienne, mais son histoire n'est pas finie. Trente ans environ après le temps dont elle vient de parler, madame de Genlis, émigrée en Allemage, apprenait du prince de Hesse, dont, en dernier lieu, il était devenu l'hôte, et avec lequel il faisait des expériences de chimie, les détails de sa fin encore récente. De singulières terreurs l'avaient hanté dans ses moments suprêmes, sans qu'on pût en tirer aucune induction sur ce qu'avait été cet homme étrange. Aujourd'hui encore on l'ignore, mais on s'en inquiète peu, et l'indifférence des générations présentes laisse dormir en paix le comte de Saint-Germain dans les ombres du passé, avec Mesmer et Cagliostro.

Revenons à la famille Ducrest. Tandis que le père tente fortune aux colonies, la mère, inquiète pour l'avenir de ses enfants, se résout à une tentative non moins pénible.

Ici entre en scène une personne dont madame de Genlis ne nous a pas encore parlé: c'est son aïeule maternelle, madame la marquise de la Haie. Elle va nous la faire connaître.

Madame de la Haie, deux fois veuve, n'avait cessé, après son second mariage, de témoigner une haine de marâtre aux deux enfants issus de sa première union avec un Monsieur de Mézière. A huit ans, son fils était envoyé par elle dans un collège, pour y être élevé loin de ses yeux; sa fille, plus jeune de deux ans, était conduite dans un couvent et destinée, dans les intentions maternelles, à n'en plus sortir. Des circonstances étranges allaient déconcerter ses projets.

Le jeune Mézières ne donnait motif à aucune plainte pour le travail ni la conduite; cependant sa mère, — si ce nom peut s'appliquer à madame de la Haie, — le fait embarquer à treize ans, et transporter en Amérique comme mauvais sujet. Ce jeune homme avait au contraire un caractère et une intelligence remarquables. Son histoire, à partir de là, est un véritable roman, tel qu'en écrivait alors l'abbé Prévôt, l'auteur de *Cleveland*. Il s'échappe, et va chercher un refuge chez les sauvages. Bien accueilli par une de leurs tribus, il se laisse tatouer, apprend leur langage, conquiert leur estime par son courage; à vingt ans, il devient leur chef. Il les conduit à la guerre contre les Espagnols, et la fait si habilement, qu'il amène ces derniers à entamer des ouvertures de paix. Chargé de négocier avec eux, il les plonge dans le plus profond étonnement en leur parlant latin. Le jeune Mézières, doué d'une excellente mémoire, n'a rien oublié de ce qu'il étudiait jadis dans ses classes, où il remportait tous les prix. Il a d'ailleurs, par d'ingénieux moyens, su conserver dans son esprit les connaissances acquises. Des écorces d'arbres, sur lesquelles il trace chaque jour des morceaux de poésie latins ou français et des figures de géométrie, lui servent de bibliothèque. Les Espagnols

le pressent de rester avec eux; mais il veut avant tout, conclure la paix et en porter les conditions à ses amis les Peaux-Rouges. Seulement alors, il quitte furtivement et avec une émotion de regret, ces braves enfants de la nature qui l'ont recueilli dans son malheur, et rentre dans la vie civilisée. Douze ans après, gouverneur de la Louisiane, mari d'une femme riche, il possède de grands biens, et surtout une belle bibliothèque. Le désir de revoir l'Europe le prend un jour. La marquise de la Haie n'existait plus; ce n'était pas elle, hélas! qui aurait pu l'y attirer. Il arrive à Paris. Madame de Genlis résidait alors au Palais-Royal, comme dame de la duchesse de Chartres.

« Il venoit dîner presque tous les jours chez » moi, » dit-elle. « Il étoit grave et mélancoli» que; il avoit un esprit infini, sa conversation » étoit du plus grand intérêt... On voyoit à tra» vers ses bas de soie, les serpents peints par » les sauvages, qu'il avoit ineffaçablement gra» vés sur ses jambes. Il me montra sa poitrine » qui étoit couverte de grandes fleurs aussi; les » couleurs en étoient très vives. J'éprouvois pour » cet homme singulier et respectable une admi» ration et une tendresse extrême. Il répondoit » à toutes mes questions avec laconisme, mais » avec une excessive bonté. Je n'ai jamais vu » personne dire plus de choses en moins de » paroles. »

Cette concision était sans doute un fruit de l'éducation reçue chez les Peaux-Rouges.

« Il avait, » raconte encore sa nièce, « con» servé un tendre souvenir des sauvages, et » même de leur genre de vie. »

Et qui donc, après avoir pleuré avec le romancier Américain la mort du *Dernier des Mohicans*, ne comprendrait pas cette sympathie?

A la prière de sa nièce, M. de Mézières rédigea et lui donna un petit mémoire sur les mœurs des sauvages.

« Je l'insérai, » continue-t-elle, « six ou sept » ans après dans les *Annales de la Vertu*, en en » faisant honneur à son auteur. Ce morceau, » quand cet ouvrage parut, fut très remarqué; » on regretta qu'il n'eût pas plus d'étendue. »

Madame de Genlis ne poursuit pas plus loin l'histoire de cet oncle, et ne nous parle ni de son retour en Amérique, ni de sa fin. Du frère, elle passe à la sœur, qui n'est autre que sa propre mère.

Tandis que le jeune Mézières croissait parmi les sauvages, cette sœur grandissait dans le couvent où elle était, comme on l'a vu, ensevelie depuis l'âge de six ans. On y payait sa pension, mais rien que cela. De leçons, point. L'abbesse, dont le bon cœur s'était affectionné à l'enfant délaissée, donnait seule quelques soins à son éducation. Ces soins se bornaient à lui faire étudier la musique, pour laquelle la jeune fille montrait de grandes dispositions, et à encourager par des éloges son goût naturel pour la poésie. A quatorze ans, on lui faisait prendre l'habit; à seize, un ordre absolu de sa mère venait lui enjoindre, malgré ses larmes, de prononcer les vœux irrévocables. Les larmes n'y pouvant rien, la novice récalcitrante passe à la révolte ouverte. Le jour est fixé, il faut obéir. Elle déclare qu'on peut la traîner à l'église, mais qu'au moment décisif, au lieu de dire oui, elle dira non. Madame de la Haie, sur les représentations de l'abbesse, se voit forcée de reculer devant un si odieux scandale. Ce même jour. mademoiselle de Mézières reprend ses habits mondains.

« Comme elle avoit grandi durant son inutile » noviciat, ses habits étoient ridiculement courts; » mais elle ne les en reprit pas avec moins de » joie. »

Cependant, elle ne quitte pas le couvent, d'où jamais on ne la faisait sortir. Elle y était encore à l'âge de vingt-six ans et demi, quand M. Ducrest, qui venait souvent au parloir visiter une dame pensionnaire de ses parentes, eut occasion de la voir, et demanda sa main. Le parti était avantageux sous tous les rapports. Ce n'est pourtant qu'après trois mois de refus obstiné que madame de la Haie consent au mariage, sans donner à sa fille ni légitime, ni dot, ni trousseau, et laissant la bonne abbesse faire tous les frais de la noce. Elle vient néanmoins avec ses deux autres enfants, nés du second lit, assister à la cérémonie nuptiale, dans cette même église où elle avait compté que mademoiselle de Mézières prononcerait ses vœux. Il ne paraît pas qu'aucune émotion tendre y eût trouvé la route de son cœur de pierre.

Depuis lors, les années se sont succédé; plusieurs fois madame Ducrest avait essayé de réclamer à madame de la Haie la part qui lui revenait dans la succession de son père, et toujours en vain. En présence de la ruine qui la frappe, elle croit maintenant devoir réclamer de nouveau; ce n'est plus à l'amiable: c'est par voie judiciaire. Un procès va s'entamer, — procès répugnant et contre nature, — quand l'intervention du marquis de la Haie l'arrête au début. Avec le concours de sa sœur, madame de Montesson, — destinée à jouer plus tard un grand rôle dans l'histoire de madame de Genlis — il entreprend de réconcilier leur mère avec sa fille aînée, objet d'une si injuste aversion. Une entrevue est ménagée. Madame Ducrest s'y rend presque en tremblant, sous la conduite de son frère et de sa sœur. Sa fille, plus tremblante encore, l'accompagne.

« Je n'avois pas une goutte de sang dans mes » veines en entrant dans la chambre de ma » grand'mère. Sa figure acheva de me glacer; » on m'avoit dit qu'elle étoit belle encore, elle » ne me parut qu'effrayante. Elle étoit fort » grande, fort droite, toute sa personne avoit » quelque chose de hautain et d'impérieux que

» je n'avois vu qu'à elle; il y avoit encore de la » beauté dans ses traits, mais elle avoit beau» coup de rouge et de blanc, et une physionomie » à la fois immobile, froide et dure... Ma mère » courut se jeter à ses pieds. A ce spectacle, je » fondis en larmes. Ma grand'mère releva ma » mère sans l'embrasser, ce qui m'indigna. Mon » oncle qui me tenoit toujours par la main, me » présenta à ma grand'mère en disant : Maman, » regardez donc cette charmante petite!... et il » ajouta plus bas : Maman, embrassez-la! — Elle » jeta sur moi un regard sombre et fixe, qui me » fit baisser les yeux; mon oncle me dit de lui » baiser les mains; j'obéis en tremblant, elle me » baisa au front, et j'allai me jeter en sanglo» tant dans les bras de ma mère. Madame de la » Haie sonna, et demanda avec emphase un verre » d'eau... »

Après une scène d'émotion vraie ou fausse, la réconciliation s'opère, parfaite en apparence.

« Je voyois ma mère heureuse, charmée; ma » joie intérieure alloit jusqu'au transport. »

Le jour même, madame Ducrest signe son désistement de toute poursuite. Les intérêts réciproques seront réglés d'accord; elle s'en remet pour cela à sa mère.

Le marquis de la Haie part pour l'armée; il est tué à la bataille de Minden.

Madame Ducrest laisse écouler quelque temps, puis renouvelle doucement ses demandes à sa mère. Elle écrit à plusieurs reprises; enfin on lui répond qu'elle n'a rien à prétendre, et que le désistement signé par elle en est la preuve.

« Ce coup fut rude à supporter... Pour moi, » je fus saisie d'étonnement et d'indignation au » point d'en être malade. Ma mère à ce sujet me » dit ces belles paroles : — Ce qui me console, » c'est que je vous ai donné un bon exemple, » celui d'une confiance généreuse et du respect » filial le plus parfait... Depuis ce moment-là, » nous ne revîmes plus ma grand'mère et ma » tante. »

L'une et l'autre reparaîtront plus tard. En attendant, madame Ducrest et sa fille passent les beaux jours à la campagne chez des amis, puis viennent habiter une petite maison rue d'Aguesseau, où elles reçoivent des gens de lettres et des artistes. La harpe est toujours la grande occupation de Félicie; son talent connu et vanté par de chauds admirateurs, l'introduit dans les salons du grand monde. Elle y est accueillie avec une grâce caressante. Néanmoins, elle ne se fait pas illusion, et se sent plutôt humiliée que flattée de son admission dans la société des duchesses.

« Un instinct de bon goût, né avec moi, me fai» soit sentir que ma mère prodiguoit beaucoup » trop ma harpe et mon chant... Je pensois deux » choses : la première, qu'il ne faut se produire » dans le grand monde que lorsqu'on peut y être » à peu près comme les autres pour la manière » d'être, la mise, etc.; la seconde, que sans mes » talents, on n'auroit eu aucune envie de m'y » attirer. Ces idées me blessoient, me donnoient » le goût de la solitude, et une excessive timidité, » que j'ai conservée bien-longtemps. »

M. Ducrest se rembarque enfin pour la France; mais de la fortune qu'il était allé chercher aux Colonies, il ne rapportait rien. La malechance le poursuivait. Sur la route, tombé prisonnier aux mains des Anglais, il s'était vu dépouiller par eux de tout ce qu'il avait acquis. Cette aventure malheureuse devait avoir des suites importantes et moins tristes pour sa famille. M. Ducrest, conduit à Launceston en Angleterre, y trouve d'autres prisonniers français qui l'y avaient précédé. Là, il se lie d'étroite amitié avec un jeune officier, dont la figure, l'esprit, les manières, inspiraient la sympathie : c'était le comte de Genlis. — Devant ce nom, il faut nécessairement s'arrêter.

Quoique en pleine fleur de jeunesse, M. de Genlis avait déjà derrière lui un très beau passé. Entré à quatorze ans dans la marine, il s'y distinguait pendant la guerre par sa valeur brillante. A vingt ans, il était nommé capitaine de vaisseau, et décoré de la croix de Saint-Louis. Cinq ans plus tard, revenu en France, après avoir pris une part glorieuse à la défense de Pondichéry, il passait dans l'armée de terre avec le grade de colonel aux grenadiers de France. Comme on le voit ce n'était pas le premier venu, que le nouvel ami de M. Ducrest.

Madame de Genlis a écrit beaucoup de romans; nous ne croyons pas que, pour aucun, elle ait trouvé rien de mieux, en fait de début, que celui du sien, tel qu'elle va nous le raconter :

« Mon père portoit habituellement une boîte » sur laquelle étoit mon portrait, me représen» tant jouant de la harpe; cette peinture frappa » le comte de Genlis; il fit beaucoup de questions » sur moi, et il crut ce que lui dit mon père qui » ne me voyait aucun défaut. Les Anglais avoient » laissé à mon père mon portrait, mes lettres et » celles de ma mère, qui ne parloient que de mes » succès et de mes talents. Le comte lut ces » lettres, qui lui firent une profonde impression. » Il avoit un oncle ministre alors des affaires » étrangères (le marquis de Puisieux); il obtint » promptement sa liberté, et il promit à mon » père de s'occuper de lui faire rendre la sienne. » En effet, aussitôt qu'il fut à Paris, il vint chez » ma mère lui apporter des lettres de mon père; » en même temps, il sollicita avec ardeur son » échange, et trois semaines après, mon père » arriva à Paris. »

M. Ducrest rentrait dans sa famille sans y ramener ni l'aisance ni le bien-être. Ses embarras de fortune ne font que s'accroître; le gouffre des dettes est ouvert. Un jour, on se trouve devant une lettre de change, et hors d'état d'y faire honneur. Une somme de six cents francs manque pour en parfaire le paiement. Madame Ducrest,

dans sa détresse, recourt à sa sœur, la marquise de Montesson, et ne reçoit pour réponse, qu'un refus sec et péremptoire. Peu de temps après, le débiteur est arrêté, et conduit au Fort l'Evêque. Madame de Genlis dépeint vivement les émotions déchirantes que provoque sa première visite dans ce triste séjour, où elle a voulu accompagner sa mère. Le prisonnier en sort au bout de quatorze jours, mais dès lors il ne fait plus que languir. La conversation et la harpe de sa fille apportent seules quelque soulagement au mal qui le ronge, comme la seule consolation de la fille, quand la maladie et la mort ont achevé leur œuvre, est dans le souvenir de toutes les nuits de veille passées par elle auprès du lit de ce père souffrant.

Un petit appartement prêté par une amie, dans l'intérieur d'un couvent de la rue Cassette soumis à une règle aussi sévère que celle des carmélites, devient l'asile momentané de la veuve et de l'orpheline.

« Je pris au *Précieux sang,* « — dit l'auteur, — » une grande vénération pour les religieuses » des ordres austères, ainsi que pour la perfection de leur piété, de leur sainteté, qui surpasse » tout ce qu'on pourroit dire, et elles se trouvoient heureuses parce qu'elles étoient tout à » Dieu. Là, point de petites cabales, point d'envie, point de commérages; là, ces filles angéliques n'étoient constamment occupées qu'à » prier Dieu, qu'à soigner les malades de la » maison, et qu'à travailler pour les pauvres. »

Madame de Montesson vient faire à sa sœur une visite de condoléance; visite froidement reçue, et qui ne se renouvelle pas. Un autre visiteur se présentait souvent au parloir; c'était le baron d'Andlau. Ancien ami du défunt, il témoigne à sa fille un tendre intérêt. Quoi de plus simple? Un beau jour, il lui envoie toute sa volumineuse généalogie à examiner, et, sans attendre au lendemain, lui fait la demande solennelle de sa main. Mais Félicie Ducrest ne se soucie ni de la généalogie, ni des soixante ans du baron d'Andlau, et quoique sa mère l'exhorte à prendre en considération tout ce que la proposition offre d'avantageux, elle refuse. Le baron, rebuté par la fille, se tourne du côté de la mère, et dix-huit mois plus tard, l'épouse, — « j'aimais bien mieux l'avoir pour beau-père que pour mari » — observe madame de Genlis.

Le temps passé au *Précieux Sang* s'écoule sans ennui. Madame Ducrest brode ou se livre à ses occupations littéraires. Elle écrit un roman; c'est le second qui sort de sa plume. Le premier, envoyé par elle à Voltaire, lui avait valu de la part du vieux philosophe un de ces billets flatteurs par lesquels il répondait, en prose ou en vers, aux auteurs sans nombre qui, chaque jour, déposaient aux pieds de sa royauté intellectuelle un tribut analogue. Félicie charmait les religieuses en jouant de la harpe et chantant des motets. Une sœur de son père, la marquise de Sercey, lui prêtait de bons livres. Bientôt elle savait par cœur les poésies de madame Deshoulières, et faisait même des lectures sérieuses, telles que les *Pensées d'Oxenstiern*. Après quatre mois de résidence dans ce séjour de paix, elles vont loger dans un autre couvent, qu'habite aussi comme pensionnaire madame Du Deffand, mais sans lier connaissance avec la célèbre aveugle. Ni l'influence du lieu dans ces maisons religieuses, ni son deuil filial, n'ont éteint chez l'ancien *Amour* de Saint-Aubin le goût des travestissements et de la comédie. Elle accepte un rôle dans une petite fête à laquelle la convie madame de Sercey; elle y chante en habit de bergère une romance dont elle a composé l'air et les paroles; elle y joue de la guitare, costumée en Espagnole. Un rôle d'une réalité plus sérieuse allait, à peu de temps de là, lui échoir dans le monde : elle épouse le comte de Genlis.

C'est brusquement et sans préparation qu'elle nous annonce ce dénouement heureux du roman commencé à Launceston. Nous ignorons les détails intermédiaires qui en ont marqué la suite; depuis l'entrée en matière, le nom du comte de Genlis ne s'est pas retrouvé une seule fois sous sa plume. Mais les circonstances qui accompagnent son mariage rendent, au point de vue romanesque, la fin digne du début que nous avons admiré.

A l'heure de minuit, et presque en secret, se célèbre la cérémonie nuptiale, à la paroisse de la comtesse de Sercey, chez qui la mariée et sa mère sont venues habiter depuis quelques jours. Pourquoi ce mystère?

M. de Genlis a vingt-sept ans; il a perdu ses parents et ne dépend que de lui-même; mais il redoute l'opposition du chef de sa maison, le marquis de Puisieux, son oncle et son tuteur, qui, après lui avoir, par sa protection, ouvert une belle carrière et procuré un avancement rapide, veut mettre le comble à ses bienfaits en le mariant d'une manière brillante.

Le jeune officier, cadet de famille, n'avait que douze mille livres de rentes, et pour toute espérance, sa part dans la succession à venir de la marquise de Dromenil sa grand'mère, dont le revenu se montait à environ quarante mille livres.

M. de Puisieux, avec l'acquiescement préalable, de son neveu, travaillait à lui assurer la main d'une riche héritière; la négociation était en bonne voie mais déjà le comte en était dégoûté sans oser le dire. M. de Puisieux la poursuit avec zèle, réussit à la conclure, engage sa parole, et M. de Genlis continue à se taire. — « Ce fut dans ce moment que je me mariai » — dit madame de Genlis.

Le mariage est déclaré publiquement le lendemain de la célébration, et fait sensation. La co-

fière de M. de Puisieux est extrême; franchement elle était motivée. Sa porte et celles de toute sa famille restent fermées à M. de Genlis. Il écrit; ses lettres demeurent sans réponse. Dans toute sa parenté, la jeune femme n'est accueillie que par le comte et la comtesse de Balincourt, qui la prennent dès lors en amitié durable, et par son beau-frère, le marquis de Genlis.

C'est dans le château de ses pères, que ce dernier attend et reçoit aimablement les nouveaux mariés. Il eût d'ailleurs été assez mal venu à se montrer sévère envers son cadet, car de même que lui, et à plus juste titre encore que lui, il était tombé dans la disgrâce de M. de Puisieux.

« Le marquis de Genlis, âgé alors de trente et » un ans,... avoit une belle taille ainsi que son » frère, mais il se tenoit mieux. Je n'ai jamais » vu de tournure plus noble, plus leste et plus » élégante.

» A ces avantages, s'ajoutoient encore de » beaux traits; mais déjà sa tête chauve et ses » dents gâtées annonçoient la vieillesse précoce » que les passions apportent à ceux qui se li- » vrent sans frein à leurs entraînements fou- » gueux. Possesseur à quinze ans de la belle » terre de Genlis, qui rapportoit un revenu de » soixante-quinze mille francs, appelé à l'être » un jour par substitution de celle de Sillery, il » étoit dès lors, par les soins de M. de Puisieux » en très grande faveur auprès du roi, nommé » au grade de colonel. — Soyez sage, lui dit son » tuteur, vous ferez le plus grand mariage..... » A cause de vous qui me tenez lieu de fils, » j'obtiendrai du roi, à l'époque de votre ma- » riage, l'érection de Sillery en duché. — Mais le » jeune marquis ne fut pas sage. Dès l'âge de » dix-sept ans, il se jetoit dans une vie de dé- » sordre; à vingt ans, il perdoit au jeu dans » une nuit, cinq cent mille francs. M. de Pui- » sieux, transporté de colère, obtient une lettre » de cachet, et fait enfermer le jeune fou au châ- » teau de Sémur. Il y reste cinq ans; un an pour » chaque cent mille francs, observait-il gaiement. » Au bout de ce temps, la moitié de ses dettes » était payée, mais sa carrière militaire per- » due. M. de Puisieux n'avoit pas encore par- » donné. A sa requête, le marquis de Genlis, » frappé d'interdiction, étoit exilé dans ses terres. » En dernier lieu, on lui permettoit de venir » passer trois mois chaque hiver à Paris; mais » la volonté bien arrêtée de M. de Puisieux, étoit » de maintenir l'interdiction, jusqu'au moment » où le marquis feroit un bon mariage.

» Telle étoit encore la situation du marquis » de Genlis, quand j'arrivai dans son château. » Malgré ses disgrâces et ses malheurs, il étoit » d'une extrême gaité. Rien n'annonçoit en » lui le goût de la licence; il avoit le ton le plus » décent et le plus parfait... On a cité de lui une » infinité de bons mots; il a passé pour avoir un » esprit supérieur; c'est ce qu'il n'avoit pas; il » n'avoit que des saillies et un grand usage du » monde; d'ailleurs incapable de la moindre ré- » flexion, et d'une frivolité dont j'ai vu peu » d'exemples. »

Le marquis de Genlis nous a paru mériter une certaine attention, non comme personnalité fort intéressante par elle-même, mais comme un type propre à ce temps des colonels de quinze ans et des lettres de cachet.

De son château, nous passons de nouveau à une résidence de quelque durée en maison religieuse. M. de Genlis quitte sa jeune femme, pour rejoindre son régiment des Grenadiers de France, qui tenait garnison à Nancy. Avant son départ, il la conduit et la confie à l'Abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte, à huit lieues de Genlis.

« Je pleurai beaucoup, » dit l'auteur, » en me » séparant de M. de Genlis, et ensuite, je m'amu- » sai infiniment à Origny. »

On ne s'aviserait guère d'aller chercher l'amusement dans un monastère; mais à Origny, la règle n'a rien de rigide, et les impressions de madame de Genlis sont bien différentes de celles que lui a données le *Précieux Sang*.

« Cette abbaye étoit fort riche; elle avoit tou- » jours eu pour abbesse une personne de grande » naissance; l'abbesse actuelle s'appeloit mada- » me de Sabran..... Quoique les religieuses ne » fissent point de preuves de noblesse, elles » étoient presque toutes filles de condition et » portoient leur nom de famille. Les bâtiments » de l'abbaye étoient fort beaux et immenses. » Il y avoit plus de cent religieuses. »

Dans cette magnifique retraite, la vie de la veuve momentanée s'écoule en dehors de toute rigueur claustrale.

« J'avois un joli appartement, dans l'intérieur » du couvent... je mangeois avec l'abbesse, qui » faisoit fort bonne chère... L'abbesse recevait » à dîner et en visite des hommes dans son ap- » partement; mais les hommes ne pouvoient » aller plus avant, et d'ailleurs le couvent était » cloîtré. L'abbesse avoit des domestiques, une » voiture et des chevaux; elle avoit le droit de » sortir en voiture, accompagnée de sa chape- » line, et des religieuses qu'elle nommait pour » l'accompagner. Elle allait assez souvent se » promener dans les champs, visiter quelques » parties de ses possessions, ou des malades » auxquels elle portait elle-même des secours..... » Chaque religieuse avoit une jolie cellule, et » un joli petit jardin à elle en propre, dans l'in- » térieur du vaste enclos du jardin général... » La naïveté et la piété de toutes ces religieuses » me rappeloient souvent mes angéliques reli- » gieuses de la rue Cassette. Cependant elles » étoient beaucoup moins parfaites. »

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)



BIBLIOGRAPHIE

ERRATUM

C'est par erreur que nous avons parlé des MAUVAIS JOURS (1) *comme du premier ouvrage de la femme distinguée, qui se cache sous le pseudonyme de François Villars. Elle avait déjà publié, chez Hetzel, un roman d'un égal intérêt et d'une plus haute portée, sous ce titre :* UN HOMME HEUREUX.

LA MAISON ET L'ÉGLISE

PAR M. AUGUSTE NISARD.

Les vieillards aiment à vanter le temps passé, et la jeunesse se moque d'eux, cela est ancien comme le monde; nous, vieux, nous regrettons, non pas notre jeunesse, mais la simplicité, la modestie, l'esprit de famille, les anciennes mœurs, en un mot, et les jeunes gens qui nous entendent, lèveraient bien les épaules, s'ils osaient. Voici un livre écrit par un homme éminent, professeur de l'Université, savant s'il en fût, qui donne tout à fait raison à nos plaintes; il montre ce cher passé si bon, si doux, si chrétien, si paisible et si uni, qu'il pourrait même inspirer quelque regret à la sceptique jeunesse de nos jours. Ce livre, intitulé en sous-titre : *Souvenirs d'un Enfant catholique*, ce livre, œuvre d'un vieillard, est charmant, tout embaumé de piété, d'amour filial et fraternel, il est brillant d'esprit, ce qui ne nuit jamais.

M. Nisard a vu s'écouler ses premières années, son heureuse enfance, à Châtillon-sur-Seine; il était le fils d'un avoué et le cadet d'une nombreuse famille; les revenus de ces honnêtes gens étaient plus que modestes, mais quelle atmosphère de paix et de félicité dans cette humble demeure, où le père travaillait, où la mère ouvrait de ses mains et veillait à tout et à tous, où les enfants étudiaient et se préparaient à devenir des hommes, tous destinés à marquer par le savoir et le caractère. L'auteur raconte les événements de son enfance, liés aux fêtes et aux cérémonies de l'Église, et il le fait avec un cœur, une verve, une saveur incomparables : son style, plein d'une grâce naïve, prête un charme de plus à ces délicieux récits. Mais il vaut mieux citer que louer! Qu'on lise la page que voici sur la procession du Très-Saint-Sacrement, intitulée: *Notre mère ce jour-là*.

(1) Les *Mauvais Jours*, par François Villars. Prix, 3 fr. 50 c.

« Notre mère avait la foi de cette femme qui toucha la frange de la robe du divin Guérisseur, et s'y portant du même mouvement, nous poussait devant elle pour nous faire nous ranger sous le Saint-Sacrement, et toucher, comme elle le croyait, par le bon Dieu. L'émotion de cette pieuse mère était réellement sublime. Le sublime n'est-ce pas le vrai qui surabonde en nous, et qui rompt, pour s'en échapper, ce cœur de chair? Nul doute que, simple et soumise, elle ne nous offrît à Dieu avec ce christianisme généreux et gaillard de madame de Sévigné, qui disait ceci à sa fille : « Ma fille, offrez à Dieu vos enfants, afin qu'il vous les laisse. »

» Je revois, dans mon imperturbable mémoire de petit enfant, cette bonne mère nous ayant tous, garçons et filles, agenouillés devant elle sur le passage du Saint-Sacrement, et qui, les yeux baissés et non sans de grosses larmes, nous enveloppe de ses tendres regards, remuant ses lèvres vivement, comme si elle précipitait son oraison. Que ne demandait-elle pas à Dieu pour ses fils et pour ses filles? mais cela surtout, qu'il les lui conservât, et à eux leurs père et mère, pour aussi longtemps que les enfants ont besoin d'aide et de subsistance. Hélas! Dieu en avait ordonné autrement...

» Il me souvient de cet office du *Mercredi des Cendres* en notre église paroissiale de Saint-Nicolas, comme d'un jour où tout le monde était d'un enterrement. Aux noirs vêtements près, c'était une procession d'invités à un convoi. Et pour qui y songe en chrétien, la cérémonie a cela de fortement original, que ces évaporés de la veille, « ces masques du mardi-gras » ces débarbouillés du matin, viennent pêle-mêle, dans leurs habits de tous les jours, entendre la parole de mort que l'Église va prononcer sur leurs têtes. Elle les saisit en effet au saut du lit pour leur dire quoi? — ce que Dieu a dit à notre premier père, en le chassant du Paradis terrestre : Tu mourras de mort, *mor te morieris*.

» Certes, nous n'étions pas, nous et nos honnêtes parents, de grands festoyeurs des jours gras, encore qu'on se régalât chez nous comme on faisait partout, et chacun au *prorata* de son budget domestique. Manger du cochon diversement accommodé (les manières en sont innombrables en notre Bourgogne); manger du cochon, entendons bien la chose, de l'animal qu'on avait élevé chez soi, nourri et occis chez soi, habillé et mis en son saloir; arroser le pauvret un peu plus

qu'à l'ordinaire du petit vin de son vignoble, et du matin au soir de ce mardi gras s'être bourré à peu près sans arrêt, de crêpes et de beignets. Joignez à cela nos escampativos par les rues pour y voir défiler les masques, dont il venait chez nous le soir une bande ou deux qui nous faisaient grand'peur, avec leurs figures peintes et leur petite voix flûtée. Nous n'avions vraiment pas à nous reprocher un excès de vanités mondaines, et d'avoir trop donné aux pompes et aux œuvres de Satan, lorsque nous allions à Saint-Nicolas pour y recevoir les Cendres. Néanmoins, la grande piété et contrition que notre bonne mère avait dans le cœur, et qui paraissaient en tout son air, nous gagnaient par l'exemple; et c'était avec un vrai renoncement aux joies et aux folies du siècle que nous allions nous ranger dans notre banc à ses côtés. On sait qu'avant la bénédiction des Cendres, on récite les sept psaumes de la Pénitence. Ces gémissements d'une âme contrite et grandement humiliée, *cor contritum et humilitatum valde*, ces épanchements de honte intérieure, et ces larmes «le sang de l'âme» qui mouillent la face du Roi pécheur, cette coupe d'infamie qu'il lui faut vider devant Dieu et devant les hommes ; parlons au propre, cette confession, déjà sacramentelle, du saint Israélite, dont l'esprit et les paroles ont été infuses dans la confession catholique, ne laissait pas de nous étonner, psalmodiée comme elle est dans ce récitatif lugubre; et nous en avions le cœur contristé.

» Le nombre était grand des fidèles qui venaient recevoir les Cendres. Les petits enfants en étaient avec leurs mères qui les tenaient par la main, ou les portaient dans leurs bras : pauvres petits chrétiens qui étaient marqués du signe de mort tout au commencement de leur vie, *in limine primo* et qui, touchés au front par la main du prêtre, souriaient, ou détournant la tête, se renversaient sur l'épaule de leur mère; ce qui voulait dire que le sacrement n'était pas de leur goût. Ils n'en étaient pas moins passibles du *memento, homo*.

» Notre vieux curé, attendu le grand nombre des fidèles, avait délégué le vicaire de Saint-Vorle dans la tâche fatiguante de donner les Cendres. Ce bon vicaire, le plus doux des serviteurs du Christ, s'acquittait de la chose avec une juste célérité, et une correction irréprochable, ne voulant pas faire languir ce peuple agenouillé contre la balustrade du sanctuaire. Notre mère nous conduisait là avec un véritable saisissement de piété, dont quelque chose se communiquait d'elle à nous.

» Nous nous approchions de cette balustrade, non sans trembler, et comme si le Maître de la vie et de la mort allait venir pour nous toucher au front et y imprimer son doigt de feu. La presse étant grande, et les fidèles se talonnant un peu en confusion, le vicaire allongeait le bras jusqu'au deuxième et troisième rang des agenouillés, afin d'atteindre tous les fronts qu'on lui présentait. Là venaient, avec les petits enfants, de jeunes filles en leurs dix-huit ans fleuris, et qui n'attendraient pas beaucoup à se marier. Le *memento, homo* prononcé sur ces têtes virginales, et la cendre maculant ces fronts blancs de la blancheur du lys, n'est-ce pas un objet de pitié ? Et la religion ne vous fait-elle pas l'effet d'être trop dure à ce qu'il y a de plus charmant ici-bas, et qui mérite le plus de vivre. Ce n'est pas la religion qui y va durement avec la belle jeunesse; c'est la mort qui n'a ni cœur ni âme, ni respect ni pudeur.

Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse.
La mort ravit tout sans pudeur!... »

Puissent, et je le voudrais de tout cœur, ces extraits, trop courts à notre gré, engager toutes nos chères lectrices à se procurer le livre de M. Nisard. La foi profonde, le sentiment de famille tendre et respectueux qui éclatent dans ces pages, acquièrent une autorité immense sous la plume d'un vieillard, *d'ans et d'honneurs chargé*, et c'est là une éloquente réponse à tout ce qui se dit aujourd'hui et contre l'Eglise et contre les plus saints devoirs envers la famille. Excellent livre, parfois d'une touchante simplicité, admirable en quelques endroits et intéressant toujours

M. B.

SUZANNE & BAPTISTINE

PAR MADAME DE STOLZ

Voici un nouveau et très joli roman dû à une plume aimée; nous y retrouvons les grandes qualités de madame de Stoltz, son tact exquis, sa délicatesse, son vif amour du bien; elle a exposé dans ce livre, une de ses idées favorites, idée très juste, c'est que les petites vertus, l'ordre, l'économie, le goût du chez-soi, sont les qualités les plus nécessaires à une femme, les plus indispensables au bonheur domestique, et qu'elles priment les plus jolis talents, les aspirations les plus suaves et les plus raffinées. Suzanne en est un exemple : c'est la poésie même — et la négligence incarnée — elle arrive tout doucement dans un abime et y amène son mari et ses deux petits enfants : où est la poésie alors? quoiqu'on en dise des poètes crottés, il n'y a plus de poésie là où il y a des créanciers.

Mais Suzanne a une parfaite amie qui se dévoue à elle et la sauve, d'abord en l'éclairant sur ses devoirs, puis en la réconciliant avec un parent très riche et très bon.

Joli fin du roman. Nous recommandons vivement ce bon livre (1).

(1) Chez Delhomme et Briguet, 13, rue de l'Abbaye, Paris. — Prix, 2 francs.

LES WALBRET

PAR MADAME DE CAMPFRANC

—

Cet aimable roman s'ouvre à Anzin, au moment où un accident mortel vient de frapper le chef de la famille Walbret; il laisse trois enfants, Henriette, Christian et Étienne. Les deux fils sont ambitieux, l'aîné veut la réputation, le second poursuit les plaisirs; Christian devient un artiste; le second, hélas! devient un viveur, et quand la guerre de 1870 éclate, l'âme affadie par les débauches, il ne peut pas supporter les fatigues de cette douloureuse campagne, il déserte. Son noble frère Christian part en sa place, parmi les volontaires, il souffre, il combat, heureux de réparer la faute d'Étienne et de se dévouer à son pays. Ce qui émeut dans ce livre, ce qui l'anime et y vibre, c'est le patriotisme, sentiment rare à l'heure qu'il est; sorti du cœur d'une femme, il échauffe les pages que sa main toute française a tracées. Pendant que Christian donne toute son âme à sa patrie, Étienne, revenu en France, entre, lui, dans les bataillons de la commune et finit par être envoyé à la Nouvelle-Calédonie. Il a reçu le châtiment de ses fautes, mais Christian ne trouve la récompense de sa vertu que dans sa conscience et dans un dévouement incessant à tout ce qui souffre...

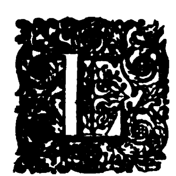
Ce livre intéresse; il est écrit avec grâce, et il peut être lu par les plus délicats (1). M. B.

(1) Chez Blériot, quai des Grands-Augustin, 55, Paris. — Prix, 3 francs.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Vêpres Siciliennes.

—



L'EMPEREUR Conrad IV étant mort en laissant le trône de Sicile à Conradin, enfant de deux ans, le pape Urbain IV, qui avait juré la ruine de la maison de Souabe, offrit la royauté sicilienne à Louis IX pour un de ses fils; puis, sur le refus du roi de France qui ne voulait pas du bien d'autrui, à son frère Charles, comte d'Anjou et de Provence. Charles répondit avec joie à cet appel, et le 6 janvier 1266, il fut couronné et sacré roi de Sicile au Vatican.

Pendant quatorze années, le joug le plus odieux pesa sur les Siciliens. Les allures orgueilleuses du roi, les vexations des ministres, les impôts, les spoliations et l'arrogante licence des soldats mirent le comble aux souffrances des Siciliens. Ils conçurent une haine profonde contre leurs oppresseurs, de sourdes colères s'amassèrent.

Jean de Procida, partisan de la maison de Souabe et proscrit deux fois par Charles d'Anjou, s'était retiré en Aragon à la cour de don Pèdre (Pierre III) qui prétendait faire valoir les droits de sa femme Constance, fille de Manfred et cousine de Conradin, à la couronne de Sicile. Après avoir mis tout en œuvre pour coaliser les ennemis de Charles d'Anjou et amasser de toutes parts l'orage sur sa tête, il revint secrètement à Palerme, fit accepter à un grand nombre de barons l'idée de donner la couronne de Sicile à l'Aragonais, et s'efforça de pousser le peuple à la vengeance. Depuis longtemps, on s'excitait par des propos amers, des insinuations menaçantes, et quelques mesures nouvelles, prises au commencement de l'année 1282, avaient exaspéré la haine de l'étranger, la soif des représailles.

L'occasion que les habitants de Palerme attendaient impatiemment pour secouer l'intolérable tyrannie de Charles d'Anjou leur fut offerte, le lundi de Pâques (30 mars 1282) à l'heure où la foule montait de Palerme à Monreale pour entendre les vêpres à la cathédrale(1). Il était défendu aux nationaux de porter des armes, et les Provençaux profitaient souvent du droit de visite pour tyranniser les habitants par mille petites vexations. Une jeune fille se rendait à l'église avec son fiancé et sa famille; un agent français, appelé Drouet, trouvant sans doute cette jeune fille de son goût, s'avisa, sous prétexte de chercher quelque arme défendue, de procéder à une perquisition peu discrète. La famille s'indigna, on se défendit et Drouet, désarmé, fut tué de sa propre épée. Les Siciliens s'ameutèrent aussitôt, et se

(1) Rien n'avait été arrêté à l'avance, et il n'avait pas été convenu, comme on l'a dit, que cet effroyable massacre commencerait ce jour-là et au moment où les cloches sonneraient les vêpres.

jetant avec fureur sur les Français, ils égorgèrent sans pitié non seulement la garnison et les fonctionnaires, mais aussi les femmes et les enfants. Le soulèvement eut lieu presque en même temps à Messine, bientôt il s'étendit de proche en proche dans les villes et les campagnes de l'île. Sur tous les points, les Français, surpris dans les maisons, dans les rues, dans les champs, furent assassinés isolément sans pouvoir se réunir pour se défendre; tout ce qui était français fut frappé. La fureur de la vengeance fut telle qu'on éventra des femmes siciliennes mariées à des Français, parce qu'elles portaient dans leur sein des enfants appartenant à une race maudite et vouée à l'extermination.

On a évalué à huit mille le nombre des victimes. Quelques Français furent épargnés par hasard ou par pitié, ou parce qu'ils s'étaient fait chérir dans leurs gouvernements, comme Guillaume des Porcelets et Philippe Scalambre, « à cause de leur grande preud'homie et vertu. »

Pierre III était alors en Afrique; les députés siciliens allèrent lui offrir la couronne, et au mois d'août suivant, il fut couronné roi de Sicile dans la cathédrale de Monreale, par l'évêque de Céfalie.

Quant à Charles d'Anjou, il était à Rome lorsqu'il apprit la sanglante insurrection des Siciliens. Saisi de terreur, il s'écria : « Sire Dieu, puisqu'il te plaît de me faire la fortune mauvaise, qu'il te plaise aussi que la descente se fasse à petits pas et doucement. » Ne voulant entendre à aucun arrangement, il ne pensa qu'à se venger et à reconquérir son royaume. Il tourna contre la Sicile l'armée qu'il avait préparée contre Byzance; mais Pierre III lui opposa, dans Messine, ses audacieux montagnards aragonais, puis, pour le combattre sur mer, le réfugié calabrais Roger dell'Oria, le plus fameux marin du siècle, qui lui brûla ses galères. Charles, rongeant son sceptre avec des cris de rage, fut vaincu sans avoir combattu, et la Sicile resta délivrée de son odieuse tyrannie.

Le massacre des Français en Sicile n'est désigné sous le nom de *Vêpres Siciliennes* que depuis le XVIe siècle, époque où cette expression fut employée dans un roman historique publié par Munoz. La tragédie de Casimir Delavigne a contribué à la populariser en France.

Malandrins.

Les routiers s'appelaient au XIIe et au XIIIe siècles, *Coteraux* et *Brabançons*; au XIVe siècle, *Malandrins*, et au XVe siècle, *Ecorcheurs*. (Voir ce mot). Les *Malandrins* sont donc les soldats aventuriers, les bandes de pillards qui dévastèrent la France pendant les longues guerres avec les Anglais, et que Du Guesclin emmena en Espagne. Froissart s'est plu à raconter leurs exploits: « Ainsi étoit le royaume de France, de tous lez pillé et dérobé, ni on ne savoit de quelle part chevauchier que on ne fut rué sus. » Ils eurent pour principaux chefs *Arnault de Cervolles*, surnommé l'Archiprêtre; *Enguerrand VI de Coucy*, celui qui avait pris pour devise: *Roi ne suis, ne prince aussi, je suis le sire de Coucy; Séguin de Badefol*, *Petit-Meschin*, et *Aymerigot Testenoire*.

Lorsque Charles V eut décidé que Du Guesclin emmènerait les compagnies de *Malandrins* hors de France (1), on ouvrit des négociations avec les principaux chefs, et les routiers, au nombre de 30,000, se réunirent à Chalon-sur-Saône, lieu de rendez-vous général, pour entendre les propositions de Du Guesclin. Il les harangua, leur promit 200,000 florins, l'absolution du pape, et un nouveau pays à piller. Ces puissants motifs les décidèrent, et, Du Guesclin à leur tête, ils franchirent les Pyrénées.

Si l'on considère que *malandre* (*malandrium*) signifie maladie en général, que *malandrie* est le nom d'une espèce d'éléphantiasis, qu'on appelle *malandreux* le bois dans lequel il y a des nœuds pourris, et qu'une sorte de lèpre a été désignée sous le nom de *malandre*, on est très porté à croire que les *Malandrins* qui, comme la lèpre, ont été un fléau pour la France, doivent leur nom au mot *malandre*. Ce n'est pas là, cependant, que la plupart des étymologistes cherchent l'origine du mot *malandrin* : les uns le disent formé du provençal *landrin*, *landraire*, fainéant, truand; les autres, du vieux mot allemand *lantderi*, qui nuit au pays, brigand.

Dauphin.

Titre que portaient anciennement les comtes de Viennois, et qui a passé, depuis le milieu du XIVe siècle, aux fils aînés des rois de France.

Guignes, surnommé le *Vieux*, est le premier seigneur de Viennois que l'on connaisse. Il eut

(1) « La France était infestée par des brigands réunis, nommés *Malandrins*; ils faisaient tout le mal qu'Édouard n'avait pu faire. Henri de Transtamare négocia avec le roi de France Charles V pour délivrer la France de ces brigands et les avoir à son service : l'Aragonais, toujours ennemi du Castillan, promit de livrer passage. Bertrand Du Guesclin, chevalier d'une grande réputation, qui ne cherchait qu'à se signaler et s'enrichir par les armes, engagea les Malandrins à le reconnaître pour chef et à le suivre en Castille. On a regardé cette entreprise de Bertrand Du Guesclin comme une action sainte, et qu'il faisait, dit-il, pour le bien de son âme : cette action sainte consistait à conduire des brigands au secours d'un rebelle contre un roi cruel mais légitime.

» On sait qu'en passant près d'Avignon, Du Guesclin manquant d'argent pour payer ses troupes,

pour successeurs Guignes II, son fils (1063), Guignes III, son petit-fils (1080), et Guignes IV, son arrière petit-fils, mort jeune en 1142, qui prit le titre de *Dauphin*. Il est désigné ainsi dans un acte passé, vers 1140, entre lui et Hugues II, évêque de Grenoble. « La raison de cette dénomination, disent les auteurs de l'*Art de vérifier les dates*, est encore un problème aujourd'hui. Ce qu'on avance de plus probable, c'est qu'elle lui vient d'un Dauphin qu'il prenait pour emblème dans les tournois où il se signala. On vantait, dit-on, le chevalier du *Dauphin*, et ce nom célèbre devint un titre de dignité pour ses descendants. »

A partir de cette époque, tous les successeurs de Guignes IV, depuis Guignes V jusqu'à Humbert II (1333), prirent le titre de *Dauphin*, et l'ensemble des pays qu'ils possédèrent fut appelé *Dauphiné*.

Humbert II, qui aimait le faste et dont les dépenses dépassaient de beaucoup les revenus, se trouva au bout de quelques années dans une situation financière déplorable. Pour se procurer de l'argent et pour sortir des difficultés sans nombre qu'il s'était créées, il se vit contraint de songer à vendre ses États. Sa première pensée avait été de faire cession du Dauphiné au roi de Sicile, moyennant des avances considérables; mais ce projet échoua, et ce fut alors vers la France que Humbert tourna ses vues. Des conférences s'ouvrirent à Avignon entre lui et Jean, duc de Normandie, fils aîné de Philippe de Valois, et l'on arrêta les articles d'un traité (23 avril 1343) aux termes duquel le nouveau Dauphin et ses successeurs devraient conserver à perpétuité les libertés, privilèges et coutumes du pays, et porter le titre de *Dauphin de Viennois*.

Humbert II avait voulu d'abord rester maître de ses Etats jusqu'à sa mort; mais les événements le pressèrent à tel point qu'il dut, six ans plus tard, se résoudre à les céder. Le 30 mars 1349, un traité définitif intervint par lequel le Dauphin se dépouillait irrévocablement en faveur de Charles, fils du duc de Normandie (1), moyennant le paiement de ses dettes et la remise de certaines sommes. Le 16 juillet suivant, les deux princes se réunirent à Lyon, dans une assemblée solennelle : Charles reçut des mains mêmes d'Humbert l'investiture du Dauphiné par le sceptre, l'anneau, la bannière et l'épée; puis, il jura d'observer fidèlement les franchises et les libertés de ses nouveaux sujets, et les barons et les seigneurs qui étaient présents prêtèrent hommage au nouveau *Dauphin*. Le prince Humbert, renonçant au monde, entra dans l'ordre des dominicains.

Le traité de cession du Dauphiné, puisqu'il était fait en faveur de Charles-Philippe de Valois, *petit-fils* du roi, ne stipulait pas que le Dauphiné appartiendrait successivement au fils aîné du roi de France. Cet usage ne s'établit que lorsque le nouveau *Dauphin* fut devenu roi à son tour (sous le nom de Charles V). L'héritier présomptif de la couronne n'a pas toujours eu la souveraineté réelle du Dauphiné; mais il a porté le titre. Le duc d'Angoulême, fils aîné de Charles X, est le dernier *Dauphin* (1824).

CH. ROZAN.

rançonna le pape et sa cour. Cette extorsion était nécessaire; mais je n'ose prononcer le nom qu'on lui donnerait si elle n'eût pas été faite à la tête d'une troupe qui pouvait passer pour une armée. » (Voltaire. *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations.*)

(1) Il avait été convenu, dans le principe, que le Dauphiné, après Humbert, passerait à Philippe, duc d'Orléans, fils puîné du roi; mais Jean, le fils aîné, dont l'intérêt se confondait en cette occasion avec celui de l'Etat, fit modifier sur ce point le premier traité, et la succession de Humbert fut transportée sur la tête de celui qui devint Charles V.

BIJOUX A LA MODE IL Y A CENT ANS

Boucles d'oreilles et colliers à perles d'or taillés en facettes.

Bagues entourées de brillants, le milieu *pavé* de pierres de diverses couleurs.

Bagues avec bouquets faits en perles fines, fonds cristal, entourés de pierres de couleur.

Chaînes de montre, à maillons d'agate herborisée, montées en or.

Bagues en forme de pyramide antique, gravées en caractères hébraïques.

Boutons de manche, *idem*.

Clef de montre en or, renfermant un cachet à double face.

Tabatière en écaille avec tableaux représentant les monuments de Paris.

Flèches en diamants pour attacher les fichus.

Fausse montre à deux cadrans d'émail, un côté servant de baromètre, l'autre de boussole.

(*Tiré du cabinet des Modes de 1785.*)

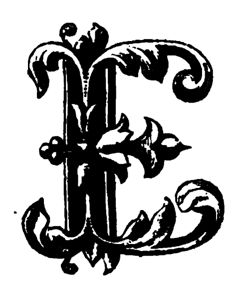


FEMME ET MARI

(SUITE)

IV

L'ABSENCE.



LLE en connut les rigueurs, la pauvre Claire, elle les avaient pressenties, mais la réalité dépassa la prévision; elle ne savait pas combien seraient longues ses journées et inquiètes ses nuits, de quelles frayeurs elle serait agitée au moindre vent qui courbait les cimes des peupliers, ou lorsqu'un ciel plus sombre annonçait l'orage; elle ignorait combien vide lui apparaitrait cette maison où elle avait vécu si paisible, si contente, avec sa mère : sa mère y était toujours, mais son jeune mari, aimé, aimable, dont la verve et la vivacité animaient la tranquille demeure, où était-il? Ballotté sur les flots de cette mer terrible et belle, exposé à la mort, ou débarqué sur quelque rive lointaine, dont Claire savait à peine le nom, exposé à d'autres périls plus grands peut-être que ceux de l'Océan... Elle se souvenait des récits des marins, de son oncle François; il parlait des maladies foudroyantes, la fièvre jaune, le *vomito negro*, le choléra, qui frappent les Européens dans ces pays où la terre est couverte de fleurs, où l'air est plein de poison, elle pensait aux bêtes féroces... les requins hantent ces rivages, les serpents pénètrent jusque dans les habitations, les jaguars et les tigres sont dans les savanes; dangers de toutes parts... D'ailleurs, tout ici-bas ne menace-t-il pas, et quand on aime, ne redoute-t-on pas toutes les flèches que peut décocher le cruel destin? L'imagination de Claire était en travail, son cœur tremblait dans sa poitrine, elle pleurait souvent, et lorsqu'elle s'entretenait avec sa mère, ou M. Duperron, ou son oncle François, ses angoisses seules fournissaient à l'entretien. Les deux hommes lui offraient ces consolations banales qui, depuis Job, ont tant de fois affligé les âmes désolées, sa mère, inspirée par l'amour, eut l'esprit plus habile; elle acheta un joli berceau, elle le garnit elle-même de rideaux blancs, elle arrangea les matelas et l'oreiller, le *petit oreiller, doux et chaud*, elle rattacha par des nœuds bleus les draperies, elle y suspendit une croix d'ivoire, puis, un jour que sa fille était à l'église, elle plaça le berceau dans sa chambre. Claire l'aperçut à son retour; un sourire éclaircit son visage attristé :

« Oh! maman! c'est toi qui as arrangé ce joli nid! tu as raison... je ne pensais pas assez à ce cher petit que nous attendons, que Maxime attend... je l'aimerai bien cependant! »

Un nouvel élément se mêla à ses pensées; jusqu'alors l'enfant attendu lui avait inspiré un sentiment d'angoisse : — Je mourrai, se disait-elle, sans revoir Maxime... Ce pauvre petit me coûtera la vie... je mourrai comme Anna est morte...

Anna, une de ses parentes, était morte en donnant le jour à un enfant, et ce souvenir funèbre poursuivait la pauvre Claire : la voix qu'elle aimait, qui, pour elle, était l'organe de toute vérité, cette voix se taisait, et les idées les plus sombres, les imaginations les plus funestes, venaient à l'envi tourmenter ce pauvre cœur isolé. Le travail lui fut un baume; elle prit l'aiguille et se mit à coudre pour ce petit hôte que ce berceau attendait; sa mère la guidait, l'encourageait. On sait l'intérêt qu'offrent ces détails pour les jeunes mères, jamais la layette n'est ni assez belle, ni assez brodée, ni assez complète, et seuls, les anges gardiens savent ce que ces rubans roses et bleus renferment de rêves, d'illusions et d'effusions passionnées adressées à l'être qui n'est pas encore : si elles savaient! si les voiles de l'avenir, ces voiles bienfaisants, se déchiraient tout à coup : — Il sera beau, fort, il vivra longtemps! Hélas! voyez ce petit cercueil couvert de fleurs! Elle sera belle, elle sera heureuse! Hélas! voyez-la en proie à tous les soucis de la vie! Il sera grand, intelligent entre tous... Hélas! voyez-le s'épuisant dans le combat pour la vie!... Rêvez, jeunes mères, rêvez toujours!

Claire n'étendait pas beaucoup ses vues vers l'avenir, elle ne désirait qu'une chose : que l'enfant ressemblât à son père et qu'elle vécût pour le mettre dans ses bras.

Il était parti depuis plusieurs semaines, lorsque sa première lettre, en date de Rio-Janeiro, arriva enfin. Sa mère la lui apporta comme elle eût apporté une insigne relique, Claire la saisit, la baisa et il lui fallut quelques minutes pour que, ses larmes essuyées, elle pût enfin la lire.

« MA PETITE FEMME CHÉRIE,

» Qu'il y a longtemps que je ne t'ai embrassée et
» que je n'ai vu ton cher visage souriant! il m'ap-
» parait toujours, tel que je l'ai vu, dans cette
» chambre d'hôtel de Brest, où tu avais l'air si

» désolé du départ de ton pauvre mari ; je vois ta « figure pâle, couverte de larmes, comme une » rose blanche inondée de pluie. Mais, petite » rose, tu refleuriras, tu reprendras tes couleurs, » et quand je te reverrai, tu auras un joli bouton » de rose à m'offrir. Ce ne sera pas demain, ni » la semaine prochaine, malheureusement nous » commençons à peine notre campagne : où » tournerons-nous le cap ? nous l'ignorons, mais » j'ai grand' peur que ce ne soit pas vers le Finistère. Que faire à cela, ma Claire ? le métier » le veut ainsi ; c'est un métier dur, mais noble » et qui a de l'avenir ; peut-être l'officier de vaisseau a-t-il plus de prestige que l'officier de » l'armée ordinaire, que l'on voit sans cesse, que » l'on voit trop, dans les salons ou à la porte des » cafés ; nous, nous sommes au loin, exposés aux » périls de la mer, on ne nous retrouve qu'à de » longs intervalles, après une navigation semée » de dangers, après des combats ou des découvertes. Et pourtant, ma Claire chérie, je suis » sûr que tu m'aurais aimé quelle que fût » l'arme ou l'uniforme ! je sens que tu m'aimes, » et pour toi, pour moi, pour l'enfant ; j'ai des » pressentiments d'avenir... à mon retour, je » serai lieutenant de vaisseau, et je compte bien » ne pas laisser stériles ces longs voyages sur » les frontières des continents. Notre vaste » monde est peu connu et mal exploité : que de » découvertes réservent à l'intelligence de la » race de Japhet, la nôtre, l'Afrique presque » inconnue, les pampas de l'Amérique, les terres » australes ! les mines, les forêts, les rivages » des mers et des fleuves recèlent des trésors, et » la vieille fable de la Toison d'Or existe toujours pour les navigateurs. Ici-même, dans ce » Brésil, que les Portugais ont si mal administré, quel champ pour un homme de génie qui » saurait exploiter l'admirable réseau de fleuves » dont ces terres fécondes sont enlacées ! quelle » ressource pour les échanges, pour le commerce ! Ces chevaux sauvages qui bondissent » dans le pays des Gauchos enrichiraient nos » marchés d'Europe, ainsi que les vaches et les » moutons, et que d'autres filons d'or, négligés, » perdus, que l'industrie pourrait mettre en lumière ! Qui sait ce qui est réservé à un homme » hardi, hardi comme les conquérants portugais et plus sage qu'eux ?

» Je me laisse aller à rêver tout haut ; vois-tu, » chérie, à cause de toi et de notre cher enfant ; » je pense fréquemment au temps futur ; je te » veux heureuse, je te veux riche et dans une situation digne d'envie ; vous deux, êtres aimés, » vous dépendez de moi, mes travaux doivent » aplanir la route sous vos pieds, et je ne m'y » épargnerai pas. Tu m'as épousé avec confiance, » j'y répondrai, sois-en sûre.

» Je ne te recommande pas de penser à moi ; je » sais, ma bien-aimée, que ton cœur fidèle ne » m'oubliera pas, mais je te recommande, et bien » fort, de te soigner, d'éviter les émotions et les » fatigues, tu as deux vies à conserver, et si précieuses ! Ne te tourmente pas : je vis avec toi en » pensée, je reviendrai, nous vivrons heureux à » trois : aie les yeux fixés sur ce point, c'est ta » boussole, elle t'empêchera de t'attrister, de » t'inquiéter, car je connais ton cher cœur si vite » alarmé.

« Adieu, ma Claire, embrasse notre bonne » mère pour moi ; je ne dis rien pour mon père, » je lui écris aussi. Ne lui montre pas ma lettre, » il pourrait se fâcher un peu de ma comparaison » entre les officiers de terre et de mer : je ne » voudrais pas le contrarier. Adieu, adieu ! tu » sais ? si c'est un garçon, tu l'appelleras Pierre, » du nom du patron des marins, si c'est une fille, » Suzette, du nom de ma mère. Encore adieu, à » toi pour jamais.

» Ton mari et ami,

« Maxime Duperron. »

« Étudie un peu ton piano, que je puisse t'en» tendre jouer un opéra nouveau. Ici, à Rio, on » en est encore à la *Dame Blanche*. Adieu, ma » blanche dame. »

Claire lut, relut sa lettre, elle en savoura avec délices toutes les expressions affectueuses, et comme une enfant qu'elle était encore, ses inquiétudes disparaissaient devant la confiance de Maxime. Il reviendrait puisqu'il le disait, il échapperait à tous les dangers, puisqu'il l'affirmait, ils seraient heureux, il en prenait le soin. Et quoiqu'elle eût presque de l'aversion pour le piano, elle se promit d'étudier afin de contenter Maxime. Sa mère lut la lettre à son tour, elle la lut deux fois :

Il a un brin d'ambition, dit-elle.

« Oh ! maman, c'est pour moi ! il m'aime, tu vois bien qu'il m'aime.

— Je n'en ai jamais douté, ma petite Claire ; il ne t'aurait pas eue sans cela. Mais je le dis encore, il est ambitieux, et il ne faudrait pas qu'il quittât la proie pour l'ombre et sa marine pour les chevaux des Gauches, des Gauchos, comme il dit. »

Maxime avait écrit en marge de sa lettre :

« Écris-moi ! »

C'était bien l'intention de Claire, et presque tous les jours, depuis que l'aviso avait pris la mer, elle avait tracé quelques mots sur des pages volantes à l'intention de l'absent. Elle rassembla ses petits feuillets roses ou chamois, qui portaient encore ses initiales de jeune fille, elle les relut, elle en déchira quelques-unes, les trouvant d'une expression trop enfantine :

Je ne puis pas lui envoyer cela ! se disait-elle. Il se moquerait de mon style :

Et elle disait à demi-voix :

« Pourquoi aimes-tu tant la mer ? moi, je ne » l'aime pas, elle est trop méchante et toutes les » bêtes qu'elle renferme ont l'air méchant. Elle

» te prend à moi, qui te chéris si fort... si fort... » je suis bien sûre qu'on ne peut pas aimer » davantage... mais je n'ai pas de mérite, car tu » es si bon...

» Penses-tu à moi sur ton navire, quand tu » fais ton quart? penses-tu que je pense sans » cesse à toi? et je pleure si souvent! que nous » serions heureux si tu avais pu rester près de » moi, dans notre petit Dives, maman aurait eu » soin de notre ménage, tu sais comme elle est » habile! et nous aurions vécu pour nous et » notre petit enfant.

» J'ai peur quelquefois d'avoir une petite fille, » je suis sûre que tu veux un garçon; papa me » l'a dit l'autre jour : Un garçon, ma petite! un » garçon! nous n'avons que faire d'une petite » pleurnicheuse. Cependant, Maxime, il faudra » lui sourire, si elle naît, la petite chère.

» Si tu savais, Maxime, comme j'ai peur de ne » pas te revoir? ce petit enfant me coûtera la » vie... je le sens!... oh! cher, cher Maxime ne te » remarie pas... Vis pour l'enfant, vis avec le » souvenir de ta pauvre Claire .. Si Dieu le per» met, je serai sans cesse près de toi, pas comme » un fantôme, mais comme un second ange gar» dien pour te protéger et te chérir... ton oubli » me serait si affreux.

» Il a fait une tempête hier, le vent était ter» rible et notre pauvre maison était secouée de » haut en bas. Et toi! ton navire! quand je pense, » grand Dieu! que tu es livré à ces vagues qui » sont comme des monstres, que ton aviso est » secoué, soulevé par ces coups de vent irrésis» tible, je me sens mourir. Pourquoi ne puis-je » aller avec toi, sur ton vaisseau? nous serions » deux pour mourir au moins... je n'aurais pas » peur alors.

» Si tu voyais le berceau que maman m'a » donné et ma jolie layette, tu voudrais presser » les jours afin de regarder la petite figure qui » dormira sous ces rideaux... encore des mois... » te reverrai-je? te le présenterai-je? Mon Dieu! » dites que oui!

» Je pense toujours à toi, à propos de tout... » papa a dîné ici, et il y avait tout ce que tu » aimes, des crevettes, un gigot, des artichauts, » du cidre très fort, comme tu le préfères... » nous avons toujours parlé de toi. De quoi par» lerions-nous bien? jusqu'à ton chien Minos, » qui t'attend toujours, couché du côté de la » porte, et on lit dans ses bons yeux qu'il est » triste et qu'il attend... »

Claire rassembla et numérota ces petits feuillets, résolue à les envoyer à son mari, afin qu'il pût la suivre et assister, de son navire, à sa vie monotone, que les pensées animaient seules; puis, elle se mit à lui écrire une vraie lettre, elle s'y appliqua comme une écolière, fronçant les sourcils, avançant les lèvres, et faisant de grands efforts pour bien dire ce que son cœur ressentait.

« Cher bien-aimé Maxime,

» Je ne puis pas te dire combien ta lettre chérie » m'a rendue heureuse! Faut-il tant s'aimer et » vivre séparés! Ce n'est pas vivre; tout est » comme autrefois, en apparence; maman va et » vient, ou elle travaille près de la fenêtre, il y a » toujours des fleurs au jardin et des pommes » dans le verger; papa vient fréquemment le » soir et il fait un bezigue avec maman, la se» maine coule, le dimanche arrive avec la grand'» messe et les vêpres, nous recevons nos visites » ordinaires, c'est la même chose et pourtant, » tout est changé. Tu n'es plus là! et tu vas » faire le tour du monde avant de revenir à » Dives! Je regarde tous les jours le globe ter» restre qui est dans le salon, je regarde le Brésil » et Rio-Janeiro, c'est loin et tu vas aller bien » plus loin encore... mais, va! mon cœur te suit » partout et te rappelle toujours ici : tu revien» dras, dis, ami chéri! au milieu de mes peines » et de mes tristesses, je pense avec bonheur que » nous sommes mariés, que rien ne peut nous » séparer et que, tes voyages finis, tu reviendras » près de moi... Si, quelque chose peut nous » séparer... je puis mourir sans te revoir. . tu » peux... je ne puis pas écrire ce mot, Dieu ne le » voudra pas... nous vivrons pour être l'un avec » l'autre et pour notre enfant....

» Je me soigne, je pense que c'est un devoir, » et d'ailleurs maman y veille, tu sais si elle est » bonne. Elle a lu ta lettre, j'aurais voulu la » montrer à l'univers, pour faire voir que tu » m'aimes, maman a été contente, mais elle a » dit : Il a un brin d'ambition. Est-ce vrai? tu » désirerais autre chose que Dives et que de » vivre en repos, comme ton père, quand tu » auras pris ta retraite? tu voudrais être quel» que chose de grand, comme qui dirait un » préfet ou un député? et riche, comme le pro» priétaire de ce château qui domine notre » vallée? Si c'est là ce que tu désires, je le dési» rerai aussi, car pour moi, je ne m'en soucie » guère, mais ton désir sera ma loi. Tu le sais, » n'est-ce pas?

» Je compte, mon Maxime chéri, que tu m'é» criras de tous les lieux où l'aviso relâchera. Je » vais continuer à t'écrire tous les jours, cela me » fait illusion, il me semble parfois que tu es là » et que je cause avec toi. Quand sera-ce?... » Adieu, à-Dieu, mon cher, très cher mari, ne » m'oubliez pas, jamais, que je vive ou que je » meure, n'oubliez pas.

« Votre Claire. »

Elle pleura en écrivant ces derniers mots; la lettre partit et Claire recommença à écrire des notes sur des feuillets roses, elle avait fini sa layette, elle essayait, sans grand succès, de se remettre au piano et d'apprendre quelque chose de nouveau pour obéir à Maxime, mais aucune occupation ne la captivait; elle attendait une

nouvelle lettre, elle attendait l'enfant chéri d'avance.

La lettre vint la première; elle était datée d'un havre de la Patagonie, que Claire ne put découvrir sur son globe terrestre, déjà vieux et mal au courant des découvertes modernes.

« Ma bonne petite Claire,

» Je m'empresse de t'écrire; nous relâchons » ici, au bout de l'Amérique, dans un pays » étrange et barbare, mais qui n'est pas sans » charmes toutefois. Nous partirons d'ici pour » l'Archipel Indien (cherche la route sur la carte) » je serai plus loin de toi encore, mais avec » une visée plus nette du retour. Dans dix-huit » mois, je serai près de toi, ma chère femme et » bien heureux de t'embrasser, bien heureux de » connaître Pierre ou Suzette, dont j'entrevois » d'ici la jolie figure dans le berceau. Nous passerons au moins un an ensemble; je pourrai » travailler, j'ai en vue des études utiles pour » notre avenir.

» Non, ma chérie, cet avenir ne peut se borner » à une jolie maison et à un verger en Normandie; le repos et le silence ne sont pas dans » ma nature: je veux agir et arriver; il sera » temps de m'arrêter, de me reposer quand le » déclin de l'âge m'avertira qu'il ne faut plus » marcher, mais m'asseoir. Je retourne à mon » usage l'adage hindou, tu sais? *il vaut mieux* » *être assis que debout, etc.*, je dis: *Il vaut* » *mieux être debout qu'assis, marchant que* » *dormant et vivant que mort. Go head!* disent » les Américains. Et ne t'afflige pas de ces désirs, de cette ambition, tu seras avec moi, ma » chère femme, et si j'arrive, tu jouiras de mes » succès. Il faut te former en vue de cet avenir, » travailler, étudier, dépouiller un peu l'esprit » villageois de Dives. Et puisque j'en suis sur ce » chapitre, je t'engage, Claire, à soigner ton orthographe: tu écris *fantôme* avec un *e*, *fentôme*, et puis les participes estropiés, et puis » les fautes d'accent... Franchement, cela est » déplorable, et j'espère que tu t'efforceras de » combler les lacunes de ton instruction. C'est » chose plus importante que tu ne le crois et ta » mère aurait dû y veiller.

» Adieu, ma chère Claire, je t'embrasse de loin » avec la plus sincère affection.

» Ton mari dévoué, MAXIME DUPERRON. »

Claire éprouva combien les choses les plus ardemment souhaitées sont parfois bien loin de combler nos désirs: elle lut deux fois cette lettre, elle la trouva froide, séche, impérative dans ses reproches et elle pleura de tout son pauvre cœur. C'était là tout ce que son mari séparé d'elle par les mers, éloigné pour si longtemps encore, avait à lui dire! Pourquoi était-il si méchant? pourquoi ne l'aimait-il plus? que lui importaient toutes les fortunes et toutes les prospérités, s'il ne l'aimait plus? son amour à elle avait grandi dans l'absence, comme ce plantes généreuses que le vent enracine dans le sol; le sien, fleur éphémère, n'avait pu résister... et que deviendrait-elle si vraiment il ne l'aimait plus, et si, au lieu d'un ami tendre, elle ne trouvait plus qu'un censeur austère? C'était donc un bien grand crime de ne pas savoir parfaitement l'orthographe, et il n'en fallait pas plus pour éteindre un grand amour?...

Elle montra la lettre à sa mère, celle-ci lut paisiblement; le mot de blâme à son adresse ne l'émut pas, elle ne vit que le chagrin de son enfant, et elle lui parla avec son bon sens normand, elle donna raison à son gendre pour mieux consoler sa petite Claire:

« Eh bien! ma petite chatte, il faut tâcher de faire ce que veut Maxime; il est instruit, il veut que tu sois instruite aussi, cela ne sera pas la mer à boire... la chère sœur de l'école te donnera bien quelques bonnes leçons.....

— Oui, maman, mais... »

Elle se reprit à pleurer:

« Quoi, ma Claire? dis? ma chère petite fille!

— Il ne m'aime plus, parce que j'ai mal écrit fantôme! il me trouve sotte et ignorante, je le sens bien!

— Allons! allons! voilà des exagérations! est-ce que l'amour entre un mari et sa femme tient à ces babioles? ton père n'était pas un grand clerc et tu sais si je l'aimais! je n'ai jamais su que les quatre règles, je ne mets pas l'orthographe, mais il ne m'en considérait pas moins.....

— Ce n'est pas la même chose, reprit la pauvre Claire en soupirant; Maxime est officier de marine, il deviendra un grand personnage, et il sera honteux de sa femme..... »

Elle sanglotta de nouveau, elle était ébranlée jusqu'au fond de son âme, et ces larmes, cette agitation, la fièvre qui s'en suivit, la disposèrent mal à un grand événement. Elle mit au monde quelques jours après, une belle petite fille, et on crut voir mourir la jeune mère..... elle entrevit seulement la jolie figure de son enfant, qu'on emporta loin d'elle; la fièvre l'accablait, elle avait du délire, et, sans cesse, elle appelait Maxime, qui voguait sur le Pacifique et elle lui disait d'un ton suppliant, qui perçait le cœur de sa mère:

« Je ferai ce que tu voudras! j'apprendrai..... mais ne me méprise pas... »

Suzette fut baptisée, sans que sa mère la vit au départ et la bénît au retour, et il s'écoula bien des jours avant que la fièvre disparût, avant que l'équilibre se rétablît dans la santé de Claire. Elle eut un instant de pure joie en voyant sa fille, très vivante, très jolie et que sa mère élevait avec des soins admirables; ce fut une nouvelle joie quand, levée pour la première fois, on plaça l'enfant sur ses genoux, quand on la porta à côté d'elle, le jour où elle alla à l'église, remercier Dieu. Elle essaya le soir même, d'écrire

à Maxime, ses doigts trop faibles ne purent guider sa plume, il lui fallut encore une semaine de repos pour reprendre une entière possession d'elle-même. Elle lui écrivit alors :

« Elle est née, elle est là, dans son petit berceau, notre fille, notre Suzette! si tu étais là, » mon bien-aimé, je serais heureuse et rassurée, car j'ai failli mourir, après la naissance » de notre enfant. Maman m'a tant soignée » qu'elle m'a sauvée; ton père m'a montré une » grande amitié et il est fou de notre Suzette. Il » lui a donné un couvert et une timbale d'argent, » en souvenir du baptême, et maman, une pelisse de cachemire et un vieux louis de quarante francs pour commencer sa petite bourse. » Moi, ils m'ont tous gâtée, et monsieur le curé » m'a envoyé du raisin pour m'engager à manger un peu. Tu sais que sa treille est superbe.»

» Je vais donc vivre pour toi, pour elle, pour » maman, vivre et t'attendre. Je tâcherai de t'obéir et de m'instruire un peu, puisque tu le » désires, puisque tu trouves que c'est nécessaire, mais j'ai la tête dure, j'ai peur de ne pas » réussir. Tu sais? je n'ai jamais pu apprendre » par cœur, à peine le *Loup et l'Agneau*. Aussi, » mon chéri Maxime, je ne te réponds pas de » devenir bien savante, ni de bien savoir la » grammaire, qui est l'art de parler et d'écrire » correctement, mais je te promets d'être bonne, » de t'aimer jusqu'à la mort, de toute mon âme, » d'élever notre Suzette de sorte qu'elle soit » pour toi la plus tendre des filles : voilà ce que » je promets. Tes reproches m'ont fait de la peine, » je l'avoue, je désirerais tant te plaire en tout! » mais tu me connaissais depuis mon enfance, et » tu savais bien que je n'étais ni très instruite, ni » très spirituelle; je voudrais bien savoir faire » des vers, comme Rose Harel, la pauvre servante de Bayeux; j'en ferais pour toi, mon » cher mari, et pour Suzette. Si tu voyais comme » elle est belle! Je t'envoie quelques brins de » soie blonde : ce sont ses premiers cheveux.

» Adieu, mon bien-aimé Maxime; que Dieu te » garde pour nous. Je t'attends! Encore quinze « mois! Ta femme, CLAIRE. »

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)



LE SOMMEIL

O caresse d'oubli sur nos rudes journées,
Doux voile de silence étendu sur nos cœurs,
Salut, heures de paix que Dieu nous a données,
Salut, sommeil sacré qui suspends nos douleurs!

C'est toi qui rends paisible et soumise la vie,
Tu n'es pas seulement le repos souhaité,
La trève dans la lutte à jamais poursuivie,
Une halte sereine, une immobilité.

Grâce à toi, les absents, les morts que fait la vie,
Ces fantômes d'un jour si longuement pleurés
Reparaissent en rêve avec leur voix amie,
Et leur main caressante, et leurs yeux adorés!

O vie en plein azur que le sommeil ramène,
Paradis où le cœur donne ses rendez-vous,
N'es-tu pas à ton heure une autre vie humaine
Aussi vraie, aussi sûre, aussi palpable en nous?...

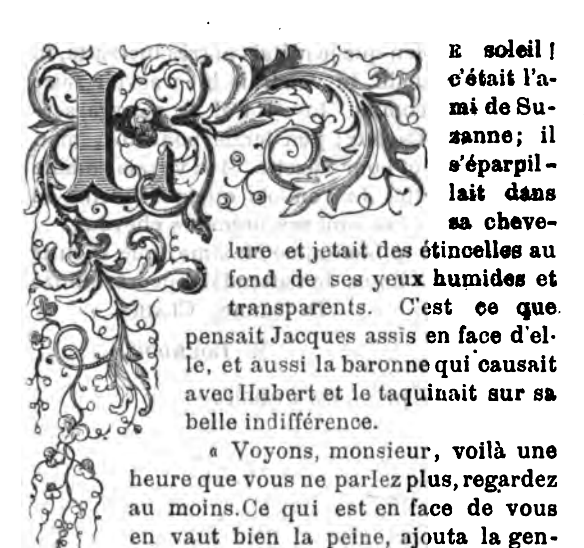
Une vie invisible aussi pleine et vibrante
Que la visible vie où s'étouffent nos jours,
Cette vie incomplète, inassouvie, errante
S'ouvrant sur l'infini, nous décevant toujours?...

MADAME BLANCHECOTTE.



LES VOISINS DU MESNIL

(SUITE)



Le soleil ! c'était l'ami de Suzanne; il s'éparpillait dans sa chevelure et jetait des étincelles au fond de ses yeux humides et transparents. C'est ce que pensait Jacques assis en face d'elle, et aussi la baronne qui causait avec Hubert et le taquinait sur sa belle indifférence.

« Voyons, monsieur, voilà une heure que vous ne parlez plus, regardez au moins. Ce qui est en face de vous en vaut bien la peine, ajouta la gentille femme en baissant la voix et désignant du menton sa jolie voisine; ses yeux ont emprisonné un rayon d'or.

— De l'or en bouteille, dit Hubert à peine tiré de ses rêvasseries. »

Le mot n'était rien, une banalité à double face qui pouvait passer pour un compliment, à la rigueur; mais le ton, mais l'attitude, mais le geste ! Il y avait un abîme d'ironie dans l'intention du substitut, ironie encore surpassée par l'indifférence.

Suzanne entendit, bien que le propos eût été tenu à voix basse : les femmes ont des facultés décuplées quand il s'agit de savoir ce que l'on dit d'elles ; blessée au vif, Suzanne ne fut pas maîtresse d'elle-même; le rayon d'or se transforma en éclair fulgurant, puis s'éteignit tout à coup, et deux larmes brûlantes, larmes orgueilleuses qui avouaient une défaite, jaillirent de ces beaux yeux humiliés.

« Eh bien, rentrons-nous ? Il faut une demi-heure pour descendre au village où les voitures nous attendent, et une bonne heure pour revenir par les bois; nous ne serons au Mesnil qu'à la nuit. »

C'était, on le devine, le baron, qui rentrait dans la vie pratique, tandis que sa femme rajustait son chapeau à longues plumes et sa robe pleine de brins d'herbe, déclarant qu'elle voulait une cabane appuyée au mur du moutier pour y vivre dans le recueillement d'une solitude complète.

Le baron, toujours aimable, lui promit de s'occuper de son désir à la saison prochaine, et l'on se mit en route.

Peu à peu le bruit des pas s'éteignit, quelques éclats de rire, un tendre reproche de madame Moreau à M. Moreau; la basse profonde de M. Guenot qui craignait une chute pour ces dames, puis, rien; le silence reprenait possession des ruines.

Alors, un rossignol sortit des buissons, il regarda de tous côtés, ne vit plus rien de suspect et laissa éclater en un trille étourdissant sa joie de se sentir seul maître de ces lieux. Après quoi, voyant que le soleil ne lui avait pas encore cédé la place, il remit sa tête sous son aile et s'endormit paisiblement jusqu'au crépuscule.

Les promeneurs atteignaient le but de leur course pédestre. On apercevait à l'entrée du village les deux voitures du château autour desquelles tous les enfants de la commune faisaient cercle en sortant de l'école.

On partit; ces dames au fond des deux calèches avec des présidents et des notaires en vis-à-vis; les cavaliers Stop et d'Espreuil prirent les devants avec un levrier de la baronne qui filait comme le vent et se permettait quelques vilains tours de chasseur braconnier.

A 300 mètres du village, la route fait un brusque détour sur la gauche et s'engage bientôt en pleins bois pour rejoindre le Mesnil par les hauteurs. Nos deux cavaliers, ayant pris l'avance sur les voitures retardées par la côte, se trouvèrent tout à coup en face d'une maison rustique mais pimpante, entourée d'un jardin débordant de fleurs, que défendait une palissade verte envahie par la vigne vierge et le jasmin; un vrai nid à l'abri des orages sous les chênes de la forêt.

Stop et d'Espreuil regardaient curieusement par la porte à claire-voie tout ouverte sur leur chemin, quand un cri perçant vint les faire tressaillir. Il partait de l'intérieur du jardin et dénotait une telle angoisse, que Jacques sauta à bas de son cheval et s'avança rapidement pour porter secours s'il était possible.

Sur le sable fin d'une allée transversale, il aperçut une jeune fille ou plutôt une enfant qui luttait contre le levrier du Mesnil, lequel tenai entre ses crocs une tourterelle.

Hélas, le pauvre oiseau était en triste état; mais sa courageuse maîtresse le défendait par

ses cris et ses gestes violents ; si bien que le ravisseur, assez sot de son personnage, n'attendait qu'une occasion pour lâcher sa proie, et sitôt qu'il entendit la voix sévère de Jacques, il abandonna la tourterelle pour reprendre au plus vite la route du devoir.

« Ah ! elle est morte, elle est morte, disait la petite, serrant l'oiseau sur son cœur. »

Jacques ému s'approcha, prit l'oiseau, cherchant par de bonnes paroles à calmer ce grand désespoir.

« Monsieur, pouvez-vous me la guérir ? Je vous aimerais tant.

— Je crois que oui, répondit le jeune homme ; il n'y a rien de cassé, seulement, elle a eu bien peur la pauvrette.

— Et moi aussi, s'écria l'enfant, encore toute tremblante, mais déjà apaisée par un vague espoir. »

Et Jacques gravement, soufflait dans les plumes, étirait les pattes, ouvrait le bec du pauvre oiseau pâmé :

« Donnez-moi une petite bande et un peu d'eau, et Jacques tout en parlant s'installait sur un banc, tandis que la fillette déchirait son mouchoir et apportait un verre rempli au bassin qui bouillonnait tout auprès d'eux.

— Vous êtes médecin, disait-elle, relevant les mèches désordonnées que les larmes avaient collées sur ses joues et sur ses tempes.

— Non, mademoiselle, mais je suis chasseur et je connais les oiseaux.

— Pour les raccommoder quand vous leur avez tiré un coup de fusil ?

— Peut-être, répondit Jacques que ce babil amusait.

— Comment pouvez-vous vous amuser de ce qui fait souffrir les autres ! »

L'enfant était sérieuse en disant ces mots ; sa voix avait quelque chose de profond et d'ému qui alla droit au cœur du jeune homme. Pour la première fois, il regarda ce jeune visage penché sur la pauvre tourterelle qui revenait peu à peu entre ses mains.

Un vrai sauvageon, cette petite de treize ans ; une broussaille du haut en bas ; de grands yeux noirs superbes, étonnés, questionneurs, naïfs, bons, passionnés ; des yeux à rendre Suzanne jalouse, car ils étaient plus beaux que les siens ; mais le reste, inculte, sans pouvoir y saisir la trace d'un avenir quelconque.

« Vous avez raison, mademoiselle, la joie qu'on prend aux dépens des autres ne vaut pas qu'on lui donne ce nom. »

A cet instant, les voitures passaient sur la route ; l'ombrelle rouge de Suzanne s'abaissa pour laisser voir la jeune fille.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle à Stop, qui, redoutant les émotions, attendait du renfort sur le chemin pour passer outre.

— Il y a que d'Espreuil s'est fait rebouteur pour empêcher une petite bohémienne de pleurer son oiseau. Ce garçon est invraisemblable. »

Et on continua de trotter dans la direction du bois.

Tout en soignant la tourterelle, Jacques apprit qu'elle se nommait Cocotte, et avait toutes sortes de qualités prouvant autant de cœur que d'intelligence. Il sut aussi que les parents de la jeune ébouriffée ne rentreraient qu'à la nuit, et, dans l'élan de sa reconnaissance, la fillette voulait retenir Jacques jusqu'à l'heure de ce retour, afin de présenter à sa mère le sauveur de Cocotte.

M. d'Espreuil, qui était modeste, ne se sentit pas digne de telles faveurs ; il déposa l'oiseau blessé, mais en voie de guérison, sur les genoux de la jeune fille, et chercha des yeux son cheval, qu'il avait parfaitement oublié jusque là.

Le cheval, paraît-il, connaissait le chemin du bois, et il n'avait pas jugé devoir attendre son cavalier, pour prendre une bonne petite allure qui en une heure le conduisit au Mesnil.

« Vous voyez bien qu'il faut rester, monsieur, et attendre le retour de notre voiture à nous, pour vous faire conduire. Vous dînerez ici, il y a justement une tarte aux fraises ; je dirai à la cuisinière de mettre en votre honneur beaucoup plus de sucre. Je suis sûre, ajouta-t-elle d'un ton câlin, que vous aimez le sucre.

— C'est vrai, dit Jacques en riant.

— J'en étais sûre.

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est la preuve que l'on est bon.

— Et comment savez-vous que je suis bon ? repartit Jacques très amusé.

— Parce que lorsque j'ai appelé au secours, vous vous êtes mis à courir ; parce que vous avez laissé échapper votre cheval pour me consoler, parce que vous n'avez pas eu honte d'un oiseau et d'une enfant lorsque les belles dames ont passé en riant sur la route. Je suis encore petite, mais je vois très clair, et ce monsieur en toile grise, qui nous a plantés là, ne sera jamais mon ami, tandis que vous... »

Elle hésita une seconde, puis, avançant une petite main de gitana, toute rude quoique fort mignonne :

« Si vous vouliez, je vous aimerais beaucoup. »

Jacques prit la main qu'on lui tendait et la porta respectueusement à ses lèvres ; elle sentait bon, une saine odeur de fruit acide.

« C'est dit, ajouta-t-il gaiement. Mais à condition que vous me laisserez partir.

— Alors, vous reviendrez ?

— Est-ce bien nécessaire ?

— Comment, dit-elle étonnée, mais puisque nous sommes amis.

— C'est juste, mignonne, eh bien, je reviendrai un de ces matins savoir des nouvelles de Cocotte. »

Et il s'éloigna d'un cœur léger, tandis que les

yeux de la fillette le suivaient jusqu'à ce qu'ils ne pussent plus rien voir.

« Mon Dieu, qui m'avez envoyé un ami, disait l'enfant dans sa prière avant de s'endormir quelques heures plus tard, faites qu'il soit toujours heureux. »

Et, depuis lors, chaque soir, ce désir pur et tendre monta vers le ciel, comme une vapeur d'encens légère et parfumée.

IV

C'est vrai, Jacques avait une bonne nature, chaude, généreuse, enthousiaste, un fond de sensibilité et de délicatesse exquises qui s'alliaient à une grande simplicité d'âme. Il était surtout honnête, et ses grands yeux gris, un peu à fleur de tête, le disait si clairement qu'il était difficile de ne pas les croire.

Mais qui dit simple ne dit pas indifférent; et le cœur tout d'une pièce, l'imagination en dehors de Jacques, n'attendaient qu'une bonne occasion pour partir en guerre ; nous verrons par la suite comment il s'engagea dans la lutte, et ce qu'il perdit à n'être pas mieux armé contre l'ennemi.

Il marchait à grandes enjambées sur le feutre d'un sentier couvert où l'ombre s'épaississait déjà.

Les bois étaient plein de baies rougissantes, les grands arbres avaient revêtu leur parure d'automne, les uns s'habillant de pourpre, les autres, d'or, tandis que sur le tronc rugueux des chênes au feuillage bronzé, la mousse reverdissait. Un bourdonnement confus s'élevait de la terre, des chants aériens y répondaient, et Jacques, bercé par tous ces bruits mystérieux, ces lumières sereines, ce doux repos de la nature agissante, s'attardait, ralentissant sa marche devenue incertaine.

Peu à peu, il cessa de voir les arbres qui se penchaient sur sa tête, il n'entendit plus le chant des oiseaux; le soleil se cacha tout à fait sans qu'il y prît garde, et une image enchanteresse se mit à marcher près de lui, dans le sentier du bois. Cette ombre svelte et gracieuse avait un regard profond qui s'attachait sur lui et le pénétrait d'une joie secrète; pourtant il soupira, et l'écho surpris répéta très doucement au fond du sentier : Ah! qu'elle est belle!

Quand Jacques rentra au Mesnil une heure plus tard, il fut salué par une exclamation un peu ironique de ses amis.

— Eh bien, comment vont les colombes, docteur d'Espereuil ?

— L'opération a-t-elle bien réussi?

— Bravo, Jacques Don Quichotte.

— C'est de la philanthropie en *champs*.

Ce calembour horrible à propos d'oiseau eut un plein succès et détourna un moment l'attention de l'aimable société; mais les femmes du Mesnil ne devaient pas oublier si facilement que Jacques leur avait préféré une petite aventure bienfaisante, et la baronne rattacha le grelot :

« Enfin, qu'est-ce que c'est que ce petit laideron?

— Laideron! répéta Jacques avec une nuance de reproche qui acheva de gâter ses affaires.

— Oui, cette petite fille noiraude qui pleurnichait.

— Vous êtes sévères, Mesdames, dans vos jugements; dures, même, ajoute-t-il en corrigeant les mots par un sourire; cette petite dont nous avons causé toute la peine en ne veillant pas sur le lévrier, a les plus beaux yeux du monde. »

Décidément, Jacques n'était pas en veine ce soir-là; il marchait dans tous les plats, et les yeux outragés de ces dames l'avertirent du danger que lui faisaient courir ces mots : « les plus beaux yeux du monde...

— Après ceux qui sont ici, » ajouta-t-il en toute hâte.

Mais le coup avait porté et l'amour-propre de Suzanne se sentit atteint, d'autant qu'elle aussi, avait remarqué ces yeux étranges qui à travers les grilles de la villa s'étaient remplis d'étincelles au passage de la joyeuse société.

Certaines natures peu élevées et pleines d'elles-mêmes, croient ainsi qu'on leur prend tout ce qu'on donne aux autres.

Mademoiselle de Valsonne ne pouvait entendre parler de beaux yeux, sans croire qu'on la volait d'autant; c'était un grave préjudice porté semblait-il à sa beauté, une insulte même, quelque chose en un mot, de très grave qui demandait satisfaction.

C'est ainsi qu'un petit mauvais sentiment qui parvient à se glisser dans le cœur en amène plusieurs gros, à la fin du dîner : Suzanne avait résolu une vengeance éclatante, il fallait du même coup amener à résipiscence le sceptique Hubert qui niait la puissance de son charme, et l'infidèle Jacques dont l'attention admirative s'était un instant écartée d'elle.

Pour arriver à ces fins que devait inventer la coquette jeune fille? Oh pas grand'chose, allez, les mêmes moyens servirent de tous temps, ils restent bon malgré l'abus qu'on en fait.

Suzanne résolut de souffler le froid et le chaud, et comme Stop n'était pas d'un abord facile, la prudence l'engagea à se tourner d'abord vers M. d'Espreuil dont le sentimentalisme et les aventures de tourterelle révélaient une nature plus maniable.

Tout cela, elle ne se le dit pas très positivement, car elle manquait d'expérience dans l'art de faire souffrir et de se servir des autres pour arriver à ses fins; mais elle avait de grandes

dispositions et se sentait pleine de bonne volonté pour les mettre à profit.

Le soir on fut nombreux, les voisins affluèrent et l'on dansa toute la soirée, entremêlant la valse de promenades dans la serre qui était de plein-pied avec le salon.

Suzanne vint s'y promener aux bras de Jacques; elle lui dit des riens, de ces phrases insignifiantes comme les gens du monde en débitent en toutes circonstances pour boucher les trous. — Quelle délicieuse soirée! — Comme ces fleurs sont fraîches. — Oh! qu'il fait bon ici. — Voici un russelia qui souffre, il manque d'air, ses brins de corail tombent un à un; pauvre fleur, etc.

Il y a des jours où tout vous réussit sans qu'on sache pourquoi. Que vous entrepreniez une chasse, une lessive, une promenade ou des confitures, le gibier, la potasse, le temps ou les abricots vous seront propices. Jacques était dans un de ces jours rares et précieux, il n'en revenait pas lui-même, tandis que Suzanne entendant le prélude d'un quadrille, lui disait en lui montrant des sièges sous un bananier géant :

« Il me semble que je suis encore lasse; je vais m'asseoir là à côté du président, je tâcherai de le tenir éveillé. »

Le jeune homme s'inclina, et comme on ne lui défendait pas de rester, il s'autorisa d'un silence bienveillant pour s'asseoir à côté de Suzanne.

Tout était donc pour le mieux, sous les franges du frileux herbacée, lorsque Hubert, très affairé fit irruption dans la serre.

« Ah! mademoiselle, dit-il d'une voix tragique en arrondissant le bras, vous m'avez oublié!

— Complètement, » reprit Suzanne d'un ton qui voulait dire: Et vous auriez bien dû en faire autant.

Le coup porta, mais il n'en parut rien.

« Voulez-vous m'accorder la prochaine danse, dit-il d'un ton tranquille en s'asseyant lui aussi, sans en être prié.

— Suzanne fit semblant de réfléchir.

— Non, mais si vous voulez la sixième valse? »

Autant dire, nous danserons ensemble la semaine qui vient; pourtant, le jeune magistrat eut l'air fort heureux de cette promesse, et il alla faire sauter la petite Marie Guittaud et tourner la grosse madame de Saliès, sans plus s'occuper du bonheur de Jacques et de ses succès, que s'il ne les avait pas constatés.

Quand il eut disparu, Suzanne prit peur; elle venait de faire une grave incorrection et elle redoutait fort les représailles.

« Il me laissera sur ma chaise à la sixième..... Bah, il est déjà tard, on n'en jouera que deux ou trois; il doit être furieux, gare à moi! »

Notre substitut manœuvra si habilement que de danseur il devint orchestre et alors, malgré les protestations, les remerciements, les offres de service, il joua imperturbablement cinq valses de suite : une allemande, une française, deux hongroises, une viennoise. Les pieds ne touchaient plus le sol, on tournait comme des derviches, on volait d'un bout de la salle à l'autre, et dans ce tourbillon vertigineux qu'excitait sans cesse la musique mordante et rythmée du jeune magistrat, les danseuses haletantes voyaient passer comme dans un rêve, des torchères illuminées, des fleurs rares qui se penchaient curieusement pour mieux voir, des nymphes qui, détachées de leurs toiles, venaient se mêler à la danse, puis... le silence, le calme, le repos.

« Quel homme charmant, quel musicien remarquable, il est bon à tout! » murmuraient ces dames ravies en s'éventant de leur mieux.

« Que peut-on faire pour vous, lui demanda la baronne en lui apportant une sandwich avec le bordeaux traditionnel.

— En jouer une sixième, afin que je puisse la danser. »

La demande n'était que juste, et madame du Mesnil se dégantant préluda à la sixième.

Suzanne dut retrouver des forces pour faire honneur à ses engagements, du reste, elle triomphait, et ce qui n'était pour les autres qu'une originalité du capricieux substitut-musicien était pour elle un témoignage flatteur de son désir de danser avec elle, ou du moins, elle le crut, pauvre Suzanne, en se laissant entraîner dans les méandres de la valse.

De ce soir agité, la guerre fut déclarée pour de bon entre Suzanne de Valsonne et Hubert Stop. Guerre sourde, hostilités incessantes, mais à peine sensibles pour les indifférents; escarmouches plus vives lorsque l'occasion s'en présentait et où chacun déploya tous ses moyens. La tactique habituelle du substitut consistait à ne rien voir, rien entendre, rien comprendre surtout. Après avoir montré une première fois qu'il n'était pas dupe, il tomba dans une si complète indifférence, que Suzanne interdite ne savait plus où porter ses coups; l'orgueil était invulnérable, la sensibilité complètement émoussée, la jalousie introuvable. Oublis calculés, coquetteries habiles, repentirs soudains, tout fut mis en œuvre, tout fut inutile; Hubert ne pouvait être touché de ce qu'il ne voyait même pas.

Le jour où la jeune fille eut cette certitude, son dépit se changea en fureur et sa fureur en amour, cela était fatal; elle se déclara à elle-même que M. Stop ne valait pas la peine qu'on s'occupât de lui et elle ne pensa qu'à lui plaire; elle énuméra ses grands défauts et se prit peu à peu à ses brillantes qualités; ses censures devinrent des oracles; enfin ce fut le monde renversé dans la tête de la pauvre Suzanne.

Un soir, il y eut grand dîner, ces dames agitèrent la question toilette en public avant de faire un choix. On parla de fleurs pour les cheveux; Stop, fidèle à son habitude de toujours contredire, déclara que rien ne lui paraissait valoir comme coiffure, les tresses brunes ou blondes

attachées avec art! Suzanne entendit, elle renonça aux bruyères roses déjà préparées dans sa chambre, et attacha simplement ses nattes au sommet de la tête avec de grosses étoiles en jais. Le choix était heureux puisqu'il la rendit plus charmante que jamais; ce fut un murmure flatteur quand on la vit s'avancer dans sa robe de laine blanche un peu tombante, avec cette couronne de sombres étoiles retenant à grand peine les flots d'or de ses cheveux prisonniers.

Elle lut son succès dans tous les yeux; Hubert seul la regarda avec une expression d'étonnement qui frisait le blâme; elle alla droit à lui.

« Avez-vous découvert une nouvelle planète parmi mes étoiles, lui dit-elle en riant, vous avez l'air surpris d'un astronome qui ne reconnait plus le firmament?

— Non, reprit-il, je pensais que Proserpine devait être blonde comme sa mère, et que vous lui ressemblez un peu.

— On dit qu'elle avait l'air méchant; dois-je prendre vos paroles pour une moquerie ou un compliment.

— Ah voilà! c'est que je n'en sais rien moi-même; comme déguisement, votre toilette est réussie, mais au point de vue du goût j'aurais préféré des fleurs à ces pierres luisantes sorties des écrins de Pluton. Une branche flexible, un feuillage léger eussent adouci l'ensemble un peu sévère de votre toilette.

— Mais Monsieur! s'écria Suzanne oubliant dans son dépit, la prudence nécessaire en face d'un ennemi toujours prêt à profiter de tout; ce matin, vous avez condamné les fleurs. »

Stop s'inclina très bas pour remercier de cet aveu naif, puis effaçant un sourire satisfait.

« Vraiment, me suis-je contredit moi-même? Ah je me souviens maintenant, je pensais en émettant ma première opinion à notre charmante hôtesse dont le type Louis XV...

— N'a rien à corriger, n'est-ce pas? interrompit Suzanne agacée, tandis que moi...

— Oh vous, Mademoiselle, dit en riant de bon cœur l'impitoyable Stop, il y a bien quelques petites choses qu'on pourrait changer pour la plus grande perfection de l'ensemble; mais il faudrait une main habile qui ne risque pas de tout gâter. »

Suzanne ne voulut pas voir le compliment caché sous ses mots; son orgueil se révoltait de se sentir à la merci d'Hubert, elle ajouta avec une amertume croissante :

« Et, confiant dans votre habileté, vous vous êtes chargé vous-même du rôle de correcteur. Je dois vous en être sans doute infiniment reconnaissante.

— Eh bien, qu'y a-t-il? s'écria Laure du Mesnil en se rapprochant de Suzanne; vous ressembles à Junon ce soir, ma petite; tout à l'heure vous en aviez la fière beauté, maintenant vous en prenez l'air courroucé.

— J'en ai la jalousie, ma chère Laure, reprit la jeune fille d'une voix singulière: monsieur était en train de me dire combien vous êtes plus charmante que moi, et dans l'Olympe, qu'on se nomme Proserpine ou Junon, ces sortes d'aveux amènent de redoutables rivalités. »

Et comme pour montrer son mépris de moyens aussi vulgaires, Suzanne se pencha vers son amie souriante et baisa ses joues roses. Une épingle mal attachée glissa des cheveux de la jeune fille, et l'étoile en tombant se brisa sur le parquet.

« Ah, si je pouvais redevenir mortelle, dit Suzanne en regardant les débris de son diadème, avec une expression de repentir, soudaine et charmante. »

Et les deux femmes s'éloignèrent en causant.

« Pas mal, pensait Stop en se carrant dans un vaste fauteuil; j'en ferai quelque chose, mais elle a besoin d'être assouplie. »

Ce fut d'Espreuil qui bénéficia de l'affaire; il laissa parler ses yeux en venant rendre hommage à la déesse, et comme ses yeux ne mentaient jamais, la coquette pupille de M. Guénot se consola auprès de lui de ses mésaventures précédentes.

Quand on a passé quelque heures aussi charmantes que celles qui furent accordées ce soir là au trop heureux Jacques, on éprouve le besoin dès l'aube suivante, d'aller par les bois ou par les plaines méditer sur toutes sortes de jolies choses dites ou entendues la veille. C'est ce que fit d'Espreuil alors que Suzanne rêvait encore de Pluton dans sa jolie chambre bien close; il prit son bâton de voyage et partit à la conquête du monde des chimères.

Le pays qu'il parcourut est délicieux, et comme je le connais pour y avoir fait plusieurs séjours, je pourrais vous en donner une description fort exacte; un scrupule m'arrête, peut-être ne vous est-il pas inconnu, peut-être même est-ce votre patrie. Hélas, c'est un peu celle de tous, et nul ne peut s'y fixer; douces illusions, chimères attrayantes, rêves interrompus, espérances brisées, qui ne se souvient de vous qui ne s'est un peu égaré en cherchant sur le sol ingrat de la vie la trace du sentier qui ramène vers vous!

Quand Jacques rentra dans la vie réelle, il était à deux pas de ce portail rustique où quelques jours auparavant il avait défendu un oiseau contre la dent cruelle du lévrier de la baronne.

Tout aussitôt il se souvint de l'enfant qui pleurait, de la promesse faite par lui de revenir, et machinalement il entra dans le jardin.

Personne autour de la maison, silencieuse comme le palais de la *Belle au bois dormant*.

Et tandis qu'il formulait cette réflexion à part lui, tout en parcourant des yeux la pelouse et les allées, il aperçut la fillette qu'il cherchait, assise sur ses talons, la tête appuyée sur le grillage qui la séparait de la route; elle dormait. Une de ses mains était enfouie dans sa cheve-

lure ébouriffée, l'autre reposait sur ses genoux.

Jacques la regarda un moment en silence, il vit sur ses joues la trace encore humide de larmes mal essuyées..

« Elle pleure donc toujours » pensa-t-il avec surprise et intérêt.

Puis cassant une branche de chévrefeuille toute fleurie, il la déposa sur les genoux de l'enfant.

Aussitôt la petite solitaire ouvrit les yeux et apercevant le message parfumé :

« Il est venu ! s'écria-t-elle. »

Et son regard étincelant chercha le visiteur.

Jacques était à deux pas d'elle, souriant, la main tendue pour lui dire un fraternel bonjour.

« Je vous attendais, continua l'enfant, et vous avez été si long à venir que je me suis endormie.

— Vous saviez donc que ma visite serait pour ce matin ?

— Non, mais depuis le jour où j'ai votre promesse, je passe ma vie dans ce petit coin, c'est de là qu'on voit le mieux la route. »

Jacques regarda la bonne petite figure de sa fidèle amie avec attendrissement ; elle était toute franche, toute affectueuse ; on lisait dans ses yeux comme dans un livre ouvert ; livre merveilleux tout rempli de douces et belles promesses écrites de la main de Dieu, mais que personne ne songerait peut-être jamais à y chercher.

La fillette se dirigea vers le perron, Jacques la suivit et ils s'assirent tous deux sous une sorte de verendah rustique où l'on était bien pour causer entre camarades.

« Comment va Cocotte ? demanda Jacques.

— Elle est morte dit l'enfant d'une voix brisée.

— Vous l'aimiez beaucoup ?

— C'était ma seule amie !

— Et moi ? reprit le jeune homme véritablement ému d'un tel abandon.

— Vous ?....... je commençais à croire que vous étiez parti puisque vous ne veniez pas. »

Chère petite, pas un mauvais sentiment au cœur ; on l'oubliait, et plutôt que de croire à la négligence et à l'égoïsme, elle supposait un départ pour défendre vis-à-vis d'elle-même son ami d'une heure.

« J'aurais bien voulu connaître vos parents, continua le jeune homme, j'étais venu avec l'espoir que vous me présenteriez à eux. »

Ceci n'était pas absolument exact, mais Jacques voulait faire parler la jeune solitaire.

Celle-ci prise au dépourvu rougit jusque dans les cheveux et répondit avec embarras :

« Maman n'y est pas aujourd'hui ; mon beau-père a loué cette maison parce que le pays est très beau ; il est peintre, et quand il travaille dehors, il emmène maman.

— Et vous ?

— Moi, je suis la petite cendrillon, reprit-elle en riant, ma marraine vient me tenir compagnie et m'apporte de belles choses ; la jardinière aussi est bien bonne pour moi, elle me gâte... »

Puis baissant la voix d'un ton dolent.

« Mais j'aimerais mieux n'avoir ni carrosses, ni palais, ni fleurs, ni fruits et que maman reste avec moi.

— Qui est votre marraine, demanda Jacques intrigué. »

La mobile physionomie de l'enfant se transforma aussitôt, et elle reprit avec un fin sourire :

« C'est mon imagination.

— Oh, oh ! est-elle donc si riche pour vous combler ainsi ?

— Je crois bien ! avec sa baguette j'ai tout ce que je veux.

— Eh bien, faites l'expérience tout de suite pour me convaincre.

— C'est bien facile, monsieur l'incrédule, que voulez-vous que je demande.

— Ce que vous désirez le plus. »

La petite ferma les yeux ; se recueillit une seconde et dit :

« Que l'heure présente dure toujours. »

C. Lamiraudie.

(*La suite au prochain numéro*).

Économie Domestique

VINAIGRE AROMATISÉ

—

Pour douze litres de vinaigre très fort, mettre dans un pot de grès, de grandeur voulue, les quantités d'herbes *sèches* suivantes (les herbes fraiches contiennent de l'eau et ôtent au vinaigre de sa force) : estragon, 3 livres ; fleurs de sureau, 35 grammes ; menthe, 35 grammes ; ciboule hachée, 100 grammes ; échalottes, 100 grammes ; sel gris, 100 grammes ; 6 piments rouges ; clous de girofle, 65 grammes ; 2 citrons frais coupés en quatre. — Placer le tout par couches mélangées. — Verser le vinaigre dessus et laisser infuser pendant deux mois. Mettre ensuite le vinaigre dans de grandes bouteilles et ne filtrer qu'au fur et à mesure de la consommation.

REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — *Rip-Rip*, opéra comique, par MM. Meilhac, Gille et Farnie, musique de M. Robert Planquette. — Autres nouveautés musicales.



ENDANT ce premier mois de l'année, les théâtres lyriques, comme les autres scènes ont fait de leur mieux pour offrir aux amateurs des spectacles variés et intéressants. Nous souhaitons que le public se soit montré empressé devant ces efforts; mais il est à craindre que le malaise général ne finisse par les atteindre, une fois la fièvre des étrennes passées. Ce n'est pas seulement l'hiver qui étend sur nous ce manteau de plomb, que portent ordinairement nos vaillantes parisiennes avec tant de grâce et de crânerie; c'est aussi le marasme des affaires qui pèse lourdement sur tous les degrès de l'échelle sociale. De quelque côté que se tournent les regards, on ne voit que calamités, qu'événements attristants. En vérité, c'est affligeant de vivre en un temps pareil quand on est jeune, quand on rêve d'une vie remplie de rayons et de roses, de plaisirs et de joyeux ébats.

Il faut en prendre son parti, et *tâcher* d'espérer que le printemps ramènera, avec son doux soleil, le travail et la joie, la paix et le contentement pour tous. Mais en attendant? — Ah! voilà le difficile! — En attendant il faut faire ample provision de patience et de résignation, il faut remplir ses heures le plus agréablement, mais aussi le plus utilement possible, afin de trouver moins longs les « jours moroses, » comme disent les poètes.

La nouvelle Direction de l'Opéra pourra-t-elle s'établir solidement en s'installant par ces temps troublés? On le peut croire en voyant son activité et sa bonne volonté. *Tabarin*, a fait enfin son apparition et nous pourrons en causer le mois prochain. Nous avons d'ailleurs à nous occuper de *Rip-Rip*, dans cette chronique : chose promise, chose due.

La mieux partagée de nos scènes lyriques est sans contredit celle de l'Opéra-Comique, dont le répertoire est toujours habilement varié. *Roméo et Juliette, Carmen, le Barbier, Lakmé*, ont fait de fort belles soirées et *Diana*, de MM. Paladhile, Régnier fils et Jacques Normand, est prête à venir ajouter un nouvel attrait à ce nombre respectable de succès. On parle aussi de la *Cléopâtre*, de Victor Massé, mais n'anticipons pas.

La situation du Théâtre-Italien nous impose le devoir de suspendre nos appréciations jusqu'à nouvel ordre; mais quoiqu'il en soit, on devra tenir compte à M. Maurel d'avoir sacrifié à la cause de l'art italien, auquel l'art français doit beaucoup, son temps, ses efforts, son infatigable énergie et jusqu'à sa fortune. En attendant que le Théâtre-Lyrique renaisse des cendres du Théâtre-Italien, occupons-nous donc de la partition nouvelle, *Rip-Rip*, opéra comique en trois actes, brillamment représenté au théâtre des Folies-Dramatiques.

Il n'y a pas de sot théâtre, — pourrait-on dire, en parodiant le proverbe. — M. Robert Planquette l'a prouvé, et le public, charmé de se croire transporté à Favart, a su lui rendre justice.

Depuis longtemps nous n'avions pu rencontrer, dans le genre comique et léger, une partition dont le libretto nous permît de la recommander à nos jeunes lectrices. Celui que messieurs Meilhac, Gille et Farnie ont tiré de la légende Anglo-Américaine, sur le capitaine Hollandais Hudson, se trouve, grâce au talent souple et ingénieux des auteurs, aussi intéressant qu'irréprochable sous le double rapport du style et de la moralité.

La musique de M. R. Planquette est des mieux écrites et dans une juste mesure du sujet qu'il traite. Le titre d'opera comique n'est nullement déplacé en tête de cet ouvrage, et celui *d'opérette*, n'y serait point à l'aise.

Beaucoup de distinction et de simplicité, une abondance d'idées souvent neuves, mélodiques et fraîches, qui donnent à son orchestration les nuances variées d'une palette maîtresse, voilà ce qu'on remarque tout d'abord, dans l'œuvre nouvelle de M. Planquette.

Elle abonde en jolis motifs, couplets gracieux, tendres ou comiques, airs, duos, trios de caractères, passant du grave au doux, du pimpant au triste, que complètent, sans les heurter, quelques scènes de drame où se mêle un peu de fantastique.

Nous voudrions pouvoir nous arrêter à chaque page de ce charmant ouvrage, lorsque nous sommes forcés d'en indiquer seulement les lignes principales.

Pour les personnes qui n'auront pas le désir de posséder l'œuvre entière, nous en citerons les nombreux morceaux de chant; mais c'est là une partition qui doit avoir sa place dans la bibliothèque de toute musicienne de goût.

Dans le chœur d'entrée qui suit l'ouverture,

se trouvent intercalés de mignons *couplets* : « Soyez bon, » qui sont déjà devenus populaires, grâce au rythme de polka sur lequel ils se balancent gracieusement.

L'*air de la Paresse*, n° 3, que chante cet excellent Rip, est une remarquable page, originale dans sa forme et dont la dernière partie : « C'est un rien, un souffle, un rien, » est une séduisante inspiration que nous rencontrerons encore, car elle escorte Rip, jusqu'à la fin de son aventureuse carrière.

La *chanson de Nelly*, n° 4, avec sa légère teinte de mélancolie, est d'un goût exquis, comme d'une complète vérité d'expression.

Une des plus jolies pièces de cet ouvrage est encore le *duetto* des deux époux, Rip et Nelly, n° 5, « Là-bas, sur la blanche rivière, » *Alla barcarolla*. C'est en effet, le rythme même choisi par le célèbre Schubert, dans sa *Barcarolle* qui a séduit M. R. Planquette, choix d'autant plus heureux, que sa mélodie est bien à lui et ne rappelle autrement en rien, celle de l'illustre classique allemand. On remarquera l'élégante simplicité qui règne dans ce morceau, et la simplicité de cette harmonie qui s'enroule délicatement autour du chant comme une discrète lueur. L'accompagnement conserve en effet le doux balancement du rythme énoncé plus haut, en faisant remplir ce rôle alternativement par les deux mains : c'est d'un effet plein de grâce. Ce duo convient admirablement à deux voix de femme : deux sopranos, ou soprano et contralto. Très bouffons les *couplets à deux voix*, de Kate et d'Ichabod.

Plaçons au premier rang de toutes ces pages de choix, le *trio* n° 7, d'une facture maîtresse. La mélodieuse phrase par où il se termine est d'un sentiment pur et exquis. Aussi, le public l'accueille-t-il avec de flatteurs murmures, lorsqu'il la retrouve, dans un second trio, qui est à la fin de l'opéra et nous semble en être le point culminant. Il est inutile de dire que l'auteur se montre là comme ailleurs, savant musicien, mais il faut ajouter qu'il possède à un haut degré, la clarté dans le meilleur des styles.

Le deuxième acte renferme la partie féerique, ou plutôt fantastique de la pièce. La mise en scène y déploie de véritables splendeurs. Mais avant d'y arriver, on passe encore par d'attrayants motifs que nous voulons indiquer. Ainsi, dans le *chœur* si mouvementé des lanternes se trouve une naïve *Pastorale*, sur le temps de valse, qui est déjà dans tous les salons.

Après cela, un *terzetto*, plein de finesse, un *quatuor* fort habilement conduit, et nous arrivons à la *Chanson de l'Écho*, dite d'abord par Rip, et à laquelle le chœur fait écho, d'une manière absolument parfaite et fidèle. Puis, au moyen d'un changement à vue, on se trouve transporté dans le monde fantastique, au milieu d'un site sauvage, où, après une *scène parlée* des plus comiques, débute un *chœur à bouches fermées* qu'exécutent les fantômes, ayant à leur tête le fameux capitaine Hudson. Ce personnage explique sa terrifiante présence, au moyen d'une *chanson* de mâle et farouche énergie. Mais malgré la terreur qu'ils cherchent à lui inspirer, Rip prend la chose on ne peut pas plus gaiement et se décide à boire avec ces êtres surnaturels. Hélas! Il n'a pas plutôt goûté au fatal breuvage, que la coupe chancelle dans sa main, qu'il s'endort peu à peu et ne se réveillera que dans vingt ans! Ainsi le veut la légende. Toute cette scène, et particulièrement le chœur final, sont traités avec une réelle supériorité par le musicien sous la plume duquel rien de vulgaire ne parvient à se glisser.

Lorsque le rideau se lève sur le troisième acte, il y a vingt ans que le beau Rip s'est endormi la coupe à la main, la chanson aux lèvres. Il ne reconnaît ni les choses, ni les êtres. Il ne se reconnaît pas lui-même, et quand il veut prouver qu'il est pourtant toujours le même Rip, on le croit fou et on le lui dit sur tous les tons de la gamme. Ce n'est que dans le beau *trio* n° 23, dont nous avons parlé par anticipation, que Rip-Rip parvient à faire comprendre que s'il a vieilli, il n'est pas mort! Il y réussit à l'aide de la ravissante phrase, déjà entendue au premier acte, dont il essaie de ressaisir la mélodie :

> C'est malgré moi si j'ose,
> O chers petits enfants,
> Vous parler d'autre chose
> Que des beaux jours présents.

qu'il chantait autrefois à sa jeune famille.

On devine que tous sont heureux et que la pièce s'achève dans la joie d'un *final* des mieux tournés. Ce dernier ensemble est d'autant plus goûté du public, qu'il se développe sur la phrase typique de Rip-Rip, dont nous avons signalé au début la grâce et la distinction.

Malgré notre besoin d'abréger, il faut encore citer dans ce dernier acte — en rétrogradant — une *chanson* de Rip, franchement rythmée, l'*air de la Lettre*, pour contralto, rempli de sentiment et dont l'accompagnement est coloré par une très riche harmonie; puis, enfin, un gracieux *duetto*, tout à fait à la portée de la jeunesse.

Il y a, comme on le voit, une réelle profusion d'airs solos, duos, trios à chanter dans la nouvelle partition de M. Robert Planquette, que l'on trouvera chez les éditeurs, MM. Choudens père et fils, 26, boulevard des Capucines.

C'est aussi dans cette maison que l'on peut se procurer le brillant quadrille de *Rip-Rip*, arrangé pour les bals de l'Opéra, par Olivier Métra, ainsi qu'une *Suite de Valses* charmantes, que cet auteur si justement en vogue a tirées des joyeux ou tendres motifs de M. R. Planquette. Encore à remarquer : une autre *Suite de Valses* sur *la Nuit aux Soufflets*, de Hervé, et

le joli quadrille du *Grand Mogol*, d'Ed. Audran tous deux arrangés aussi par O. Métra.

Carmen-valse, sur l'opéra de G. Bizet, par Oscar Fétras, est encore une pièce de choix. Toutes ces danses sont faciles. Voici venir le carnaval, il faut renouveler son répertoire : elles seront vite apprises et l'on aura ainsi les nouveautés tout à fait à la mode, pour inaugurer en les égayant, les petites soirées de famille, — celles où l'on s'amuse le mieux.

Ne serait-ce pas clore heureusement cette petite nomenclature de nouveautés musicales, que de recommander à nos lectrices une belle et large mélodie, pour voix de soprano ou ténor, avec accompagnement de violon, *ad libitum*, et qui se vend au profit d'une bonne œuvre?

Elle a, du reste, été composée expressément dans ce but et sur de charitables sollicitations, par la jeune et savante artiste liégeoise, mademoiselle Juliette Folville, dont nous avons longuement parlé ici-même, il y a quelque temps.

Cette nouvelle inspiration musicale de mademoiselle J. Folville est écrite avec une réelle élévation de style, sur l'une des plus charmantes poésies de M. Paul Collin : CHARITÉ.

Nous sommes donc certaine qu'elle conviendra doublement à nos abonnées par sa valeur incontestable comme œuvre artistique, et plus encore par le noble but qui a entrainé la jeune musicienne à l'écrire.

CHARITÉ se vend, prix net : 1 fr. 25, au profit de l'asile des *Sourdes-muettes-orphelines*, près Liège. Adresser les demandes d'exemplaires à M. l'abbé Ed. Rieffel, rue Lelièvre, à Salzines-Namur (Belgique).

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



VOTRE mari s'est plaint, madame Yvonne, et il a bien fait; vous avez versé un pleur sur ce premier reproche et demandé conseil à votre amie; ceci est encore mieux; et puisque vous avez confiance en moi, je tâcherai de venir en aide à cette grande mésaventure; à nous deux nous ne pouvons manquer de calmer le courroux de ce Paul, gourmand et maussade, qui refuse de manger du gigot *réchauffé*.

« Ah ! autrefois, il était stoïque devant la tête de veau, et trouvait tout bon, parce que j'étais là.... » Je sais bien, ma petite, mais les choses n'ont qu'un temps, et le grand art d'une femme, c'est de savoir devancer toujours ces périodes difficiles où l'on passe du veau au mouton, du mouton au bonnet grec, du bonnet grec..... mais n'épuisons pas la liste des transformations successives du mari et revenons au gigot.

Tu connais nos voisins de V., à la campagne, dans notre pays sauvage où l'on est loin de tout. Cet été, trois hôtes imprévus tombent chez eux comme des aérolithes. Il s'agit de pourvoir à leur nourriture. Madame de V., comme un bon général, rassemble ses aides de camp, examine la situation, se fait rendre compte du garde-manger et donne des ordres en conséquence. La fermière part pour Saint-Loup afin de rapporter un roti. Le valet d'écurie enfourche un cheval pour aller quérir un pot-au-feu à Sainte-Foix. La nourrice se fait fort de trouver une entrée à Haute-Combes, où elle espère, soit dit entre nous, embrasser son fils, tandis que le poupon du château dort en suçant son pouce; et M. de V. prend son fusil afin d'aller dans les taillis à la recherche de perdreaux.

Trois heures plus tard, madame de V., devant la table de sa cuisine, contemplait avec mélancolie trois gigots alignés sur un torchon bien blanc, lorsque son mari entre d'un air tout gaillard : « Ma chère, le vent est contre nous aujourd'hui, impossible d'approcher le gibier; mais rassurez-vous, prévoyant votre embarras, j'ai poussé jusqu'aux Bruyères et je vous rapporte mon plat. » Ce disant, il ouvre son carnier et en tire un magnifique gigot.

Madame de V. eut un sourire navré, et d'un geste tragique elle montra au chasseur les trois trouvailles de ses émissaires. Celui-ci rit d'abord de tout son cœur, mais, comprenant la contrariété de la maîtresse de maison, il ajouta en lui baisant le bout des doigts : Vous êtes si habile. Louise, que nous ne saurons rien de vos tracas, et votre cuisinière n'aura que des compliments,

Dès le lendemain commença le défilé : gigot rôti, mayonaise de gigot, champignons farcis au gigot, etc., etc.; des olives par ci, des légumes par là, du jambon ailleurs; on mangeait sans savoir et on trouvait bon. J'ai retenu trois de ces recettes, les voici pour Paul :

Pot-au-feu de mouton. Il sentira le suint! vas-tu t'écrier. — Pas du tout, si ta cuisinière a soin d'enlever la peau et la graisse, et de ne le laisser cuire que trois heures avec beaucoup de légumes.

Ma seconde recette concerne le gigot réchauffé, l'horreur de Paul, qui prétend avec raison qu'il se racornit ; voici un moyen bien simple d'éviter cet inconvénient.— Il faut, avant de remettre le

rôti à la broche pour la seconde fois, le faire tremper dans un seau d'eau froide deux bonnes heures, puis l'exposer au feu le temps nécessaire pour qu'il soit complètement pénétré par la chaleur, vingt-cinq minutes environ; je te garantis le succès, malgré l'étrangeté du moyen.

Enfin, la troisième ressource est le gigot de chevreuil fait avec l'animal bêlant que nous savons. Pour cela, désosser le morceau, l'aplatir dans le fond d'une terrine sur un lit d'oignons, de thym, de sauge; le recouvrir de même, le poivrer, et arroser largement de vinaigre et d'huile d'olive. *Pas de sel.* Suivant la saison, laisser mariner à la cave trois ou cinq jours, en ayant soin de retourner tous les jours. Faire rôtir, et préparer à part la sauce chevreuil que tout le monde connaît.

Eh bien, Yvonne, trouves-tu dans ces renseignements quelque chose qui puisse te servir? J'espère que oui; mais si tu uses de supercherie, ne t'en vante pas auprès de ton époux : les hommes n'aiment généralement pas qu'on les trompe, en matière de cuisine; il faut y mettre des formes et sauver leur amour-propre, c'est indispensable si l'on veut réussir.

Et puisque je moralise aujourd'hui, tu ne t'en tireras pas à si bon compte; il me faut encore te signaler un écueil contre lequel donnent bien des femmes intelligentes et pleines de bonne volonté; c'est de raconter à leurs maris tous leurs tracas d'intérieur.

Monsieur rentre chez lui harassé par une journée de bureau, par une séance à la cour, à la mairie, au Sénat ou à l'hôpital. Tout le long du chemin, il pense à sa maison bien confortable, bien tranquille, avec sa petite femme toute gentille, toute pomponnée, qui l'attend un livre ou un ouvrage à la main pour le consoler du ministère, de la justice, des conseillers municipaux, des savants et des cadavres; il sent par avance la bonne odeur de violettes du salon, et, soit dit entre nous, il hume un fumet appétissant qui s'échappe traîtreusement de la cuisine, et que, vu l'heure avancée, il préfère au parfum des fleurs.

Enfin, il sonne, il entre, il est chez lui dans un bon fauteuil, le voilà débarrassé de tout souci :

« Ah! ma chère petite, qu'il fait bon chez soi. Une journée assommante, je n'en peux plus!

— Ne m'en parlez pas! Figurez-vous, Gustave, Jules ou Hippolyte, que la cuisinière est sortie à une heure pour aller chercher des poireaux et qu'elle n'est rentrée qu'à six!

— Un monde fou, une chaleur étouffante, des discours soporifiques occupant le tapis, alors qu'une discussion sérieuse était urgente, et moi, rapporteur!...

— Cinq heures pour des poireaux; la vaisselle n'est pas rangée, la cuisine est comme une écurie; nous allons dîner je ne sais quand, tout sera mauvais. Cinq heures! comprenez-vous chose pareille! »

Le mari, avec une nuance d'ennui et de persiflage :

« Oh! pas du tout!

— C'est cela, moquez-vous, ce n'est pourtant pas gai; mais vous prenez tout sur le ton de la plaisanterie.

— Eh, mon Dieu, faut-il que j'en pleure; il y a bien assez de vos plaintes; mais voilà le dîner servi; passons à la salle à manger, car je vous avoue que la discussion m'a creusé, il a fallu défendre mon terrain pied à pied, ou plutôt langue à langue, quelle journée! »

On se met à table. Hippolyte, Gustave ou Jules avale son potage sans y prendre garde, il raconte les incidents de sa journée; mais sa femme tient à lui faire constater que par vengeance des reproches de sa maîtresse, le cordon bleu a servi une soupe à l'eau. Le mari écoute, puis reprend la phrase commencée, une phrase qu'il a dite dans la salle des Pas-Perdus, où elle a eu un certain succès. Que voulez-vous, c'est une faiblesse, je le sais bien, mais elle est très innocente; le pauvre homme n'a eu que ce bon moment dans la journée, pourquoi ne pas lui en procurer un tout semblable en le lui laissant raconter.

Mais la phrase *rate*, parce que, au moment où Gustave, Jules ou Hippolyte la prononce, sa femme a aperçu un verre louche, et pris le ciel à témoin des négligences du service de sa cuisinière. Le mari fait ainsi plusieurs tentatives pour captiver l'attention de sa femme; peine perdue, il y a toujours un plat trop ou pas assez cuit, une besogne en retard, une vaisselle douteuse au travers de tous les récits. Qu'arrive-t-il? Si le mari est de bonne composition, il va finir sa soirée seul dans son cabinet, à l'abri des souvenirs trop vifs de la sortie de la cuisinière. S'il est de mauvaise humeur, il prend son chapeau et va au cercle se consoler des chagrins de sa femme.

Un peu moins de zèle et un peu plus d'habileté eussent bien mieux valu; c'est un grand art que de savoir s'oublier, un des plus difficiles aussi, et c'est le cœur seulement qui nous l'enseigne à fond.

Ah, ma pauvre mignonne, quel sermon! Auras-tu écouté jusqu'à la fin?

Je voudrais, pour compenser les lignes maussades qui précèdent, te donner un compte-rendu brillant de tous les plaisirs qui nous ont assiégés pendant le premier mois de cette année. Hélas, Janvier est un roi déchu; il n'a plus le monopole du plaisir, de la charité; il est devenu un mois comme les autres, ne gardant en propre que les visites de cérémonie, lesquelles, il faut l'avouer, ne sont pas un joyeux délassement.

Nice et les châteaux continuent à nous faire beaucoup de tort. On a prétexté en novembre le choléra; en décembre, la pluie; en janvier, la misère, pour s'exiler de Paris. Mensonges, car pour fuir le microbe asiatique, on s'exposait aux épidémies locales; pour éviter notre mauvais

temps, on se laissait ensevelir sous le blanc suaire de neiges exceptionnelles; pour réaliser des écononomies, on allait faire un tour à Monte-Carlo où les tapis verts de feu madame Blanc avaient raison en une heure de tous les scrupules.

La vérité, la triste vérité, c'est qu'il n'est plus de mode de passer l'hiver à Paris. Amusez-vous où vous pourrez pendant la froidure, puis revenez avec les hirondelles, constater que notre ville est toujours la plus belle du monde, avec ses boulevards qui regorgent de vie et d'élégance, avec son fleuve bordé de palais, d'églises, de ruines superbes, avec ses longues avenues qui fuient vers un horizon aux brumes argentées, secouant sur la foule les coques rousses d'où s'échappent les bourgeons impatients.

On aura beau faire, vois-tu, Yvonne, intervertir l'ordre des saisons, mettre notre bonnet à l'envers, répandre les calomnies à profusion, nous résisterons à l'épreuve. On dit que nous sommes pauvres, ennuyeux, préoccupés d'un avenir incertain..... — Oh la jalousie! Eh venez donc, pénétrez dans notre vraie société! nos vieux hôtels renferment tous les trésors du luxe et du goût; là, on reçoit avec une grâce inimitable, on rit finement de choses dites avec délicatesse, on donne ingénieusement, et l'on peut être assez prodigue pour que la main droite et la main gauche s'ignorent mutuellement. Mais de grâce, bons étrangers qui vivez de nous et pleurez sur notre décadence par pure reconnaissance, revenez à Pâques seulement, calmer les alarmes de votre sollicitude, jusque-là nous restons entre amis.

Décidément, j'avais l'humeur sombre aujourd'hui, malgré mes efforts, tout s'est envenimé sous ma plume, et, en échange de tes aimables récits sur les plaisirs de ton hiver, je t'envoie des plaintes; serais-je jalouse, moi aussi, et tes succès m'empêcheraient-ils de dormir? Non, puisque je t'envoie pour ce fameux bal costumé dont tu rêves, tout ce qu'il faut pour faire rêver les autres de toi; mais, pas de détails prématurés, je te laisse le plaisir de la surprise.

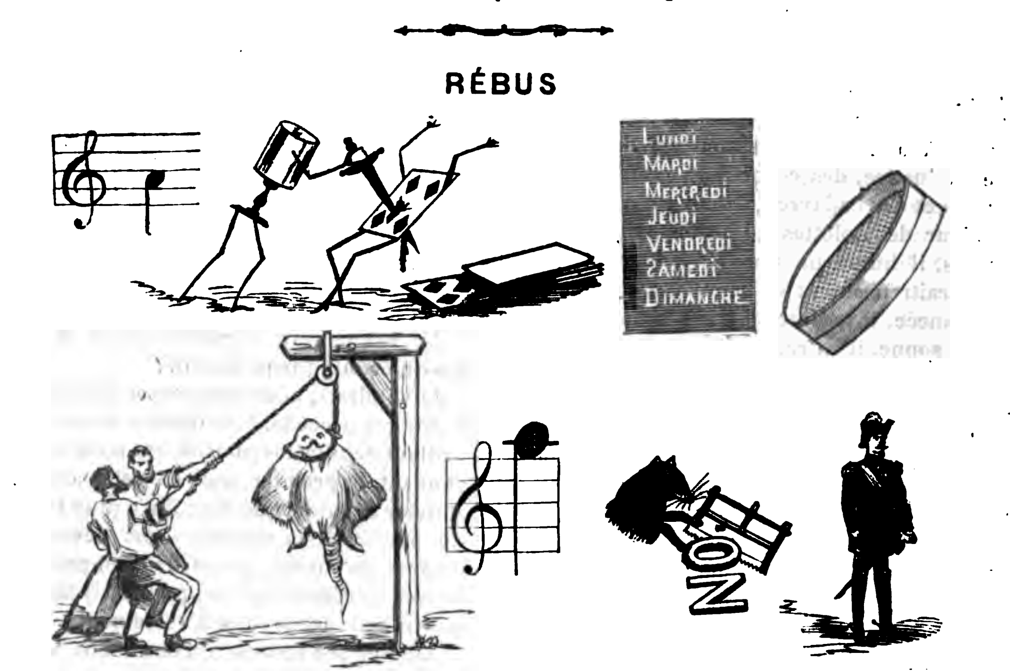
Allons, amuse-toi bien, mais, au milieu de tes plaisirs, n'oublie ni le gigot réchauffé, ni ton amie.

C. de Lamiraudie.

Énigme.

Si je tombe du haut des cieux
J'occasionne un nouveau déluge
Tel qu'au temps de Noé; comme lui, bienheureux
Ceux à qui l'arche offre un refuge.
— Lorsque je tombe d'un rocher,
Ainsi qu'au Rhin, au Nil, en Amérique...
J'offre un spectacle magnifique;
Mais craignez d'en trop approcher?
— Le malheur n'est pas sans remède
Si je viens affliger vos yeux:
Il est pour vous guérir plus d'un docteur fameux,
Mais que le ciel lui vienne en aide!

RÉBUS



Explication de l'Anagramme de Janvier : *Ligne, linge.*

Explication du Rébus : *Le terme de la vie est court, et celui de la beauté l'est bien encore plus.*

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

1-85 186 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



4510

Journal des Demoiselles

Mars 1885

Modes de Paris. — Rue Vivienne, 48.

Toilettes de Mlle THIRION, 47, Bd St Michel. — Modes de Mme BOUCHERIE, 16, r. du Vieux Colombier. — Châles des Indes de la COMPAGNIE DES INDES, 80, r. de Richelieu. — Machines à coudre de H. VIGNERON, 7, Bd Sébastopol. — Parfums de la Mon GUERLAIN, 15, r. de la Paix.

HISTOIRE
ET
ROMANS



MADAME DE GENLIS

(SUITE)

La jeune comtesse de Genlis était encore une enfant, par son âge et par la frivolité de son éducation. Dans le milieu indulgent où elle se trouvait en ce moment on la choyait comme telle ; on lui passait tout, et elle se permettait beaucoup de choses. On aimait ses talents ; elle jouait de la harpe chez l'abbesse, chantait des motets à la tribune de l'église, et faisait des espiègleries aux religieuses.

« Je courois les corridors la nuit, c'est-à-» dire à minuit, avec des déguisements étran-» ges, communément habillée en diable avec » des cornes sur la tête, et le visage barbouillé; » j'allois ainsi réveiller les jeunes religieuses ; » chez les vieilles que je savois être bien sour-» des, j'entrois doucement, je leur mettois du » rouge et des mouches sans les réveiller.

» Elles se relevoient toutes les nuits, et l'on » peut juger de leur surprise, lorsque réu-» nies à l'église, s'étant habillées à la hâte sans » miroir, elles se voyoient ainsi enluminées et » mouchetées. Pendant tout le Carnaval, je don-» nai chez moi, avec la permission de l'abbesse, » des bals deux fois la semaine. On me permit de » faire entrer le ménétrier du village, qui étoit » borgne, et qui avoit soixante ans. Mes danseu-» ses étoient les religieuses et les pensionnaires; » les premières figuroient les hommes, et les » autres les dames. Je donnai pour rafraîchisse-» ment du cidre et d'excellentes pâtisseries faites » dans le couvent. J'ai été depuis, à de bien beaux » bals, mais certainement je n'ai dansé à aucun » d'aussi bon cœur, et avec autant de gaîté. »

N'était-ce pas un charmant séjour que l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoite, et une fois entrée, pouvait-on désirer d'en sortir? Il faut le croire, car madame de Genlis s'y trouve en face d'une de ces vocations forcées, dont l'orgueil ou l'intérêt des familles peuplait trop souvent alors les couvents; histoire pathétique de langueur et de mort, que, plus tard, en y changeant les noms et quelques détails, elle a insérée dans son roman d'*Adèle et Théodore*.

Madame de Genlis nous tient longtemps à Origny, et aux divertissements qu'elle s'y accorde, dans lesquels domine toujours son même penchant pour les déguisements et les romans en action. Quatre mois et demi se sont succédé ainsi; M. de Genlis vient la chercher. Elle pleure. — De joie, sans doute, en le revoyant? — Non; du regret de quitter un lieu où elle s'amuse si bien. Elle lui demande de l'y laisser encore un mois; il refuse sèchement. La proposition n'avait rien de flatteur, il faut en convenir, pour un mari, après une première et assez longue séparation.

On retourne à Genlis, d'où le frère aîné est absent. La folâtre comtesse s'y crée de nouveaux amusements et invente de nouvelles espiègleries, dont M. de Genlis se fait le complice. Un certain nombre de pages nous racontent les mystifications qu'ils font subir durant plusieurs mois à un pauvre bourgeois de Saint-Quentin, peintre-décorateur, appelé par eux pour dresser un théâtre nécessaire aux fêtes qu'ils projettent de donner au marquis au moment de son retour. L'ignorance et la vanité du bon M. Tirmane dépasse toute mesure, et sont exploitées sans pitié. C'est une suite de scènes burlesques, auxquelles prennent part tous les gens de la maison, tous les habitants même des environs, paysans ou seigneurs. Il se croit un Rubens; on le confirme dans cette idée, et on l'entoure d'honneurs propres à lui faire tourner la tête. M. de Genlis le reçoit solennellement chevalier d'un ordre imaginaire qui lui confère la noblesse. Quelle joie! Les épreuves rudes et ridicules dont il faut payer ce bonheur suprême, sont par lui comptées pour rien. Le voilà noble, et désormais exempté des tailles. — « Les gros bonnets de Saint-Quentin vont-ils être capots! » — s'écrie-t-il dans l'excès de sa jubilation. En même temps, la dame d'un château voisin, se disant reine d'*Alcala*, l'autorise par diplôme à faire précéder son nom du titre de *Don*. Que pourrait-il bien désirer encore?

« Le dénouement de l'histoire de M. Tirmane » est ce qu'il y a de plus joli dans ses aventures. » Il resta huit mois de suite à Genlis. Pendant » ce temps, il écrivoit souvent à sa femme, qui » étoit à Saint-Quentin, pour lui faire part de » son bonheur et de sa gloire. Sa femme moins » crédule, l'assuroit dans ses réponses, qu'on se » moquoit de lui; il nous montroit ses lettres, en » riant avec nous de ce qu'il appeloit son *inca-* » *pacité* à comprendre des choses si relevées... » Son premier soin, en rentrant dans sa maison, » fut de faire mettre à genoux sa femme et sa » fille, et de leur faire baiser sa médaille. Le » lendemain il alla à l'hôtel de ville décoré de » son ordre; il montra gravement ses diplômes. » Ensuite il déclara qu'il ne paieroit plus la » taille. On trouva sa folie si plaisante, qu'on » voulut la lui laisser, et on l'exempta, en effet, » de toute imposition; alors madame Tirmane et » ses filles ne doutèrent plus de la réalité de ses » récits. Toute la ville de Saint-Quentin se fit un » amusement de cette mystification; le noble » chevalier Don Tirmane fut invité à dîner par- » tout, et traité avec le plus grand respect, ce » qui dura douze ans. »

Madame de Genlis s'excuse auprès du lecteur de la trop grande place donnée par elle dans ses *Mémoires* aux détails de cette folie; « mais, » — dit-elle — « je me rappelle avec complaisance ce » temps d'une gaieté si vive et si franche, ce » temps où j'ai ri de si bon cœur. »

Nous aussi, nous avons peut-être, tout en les abrégeant, accordé trop d'étendue à ces mêmes détails, mais ils nous ont paru offrir quelque intérêt, par les réflexions qu'ils peuvent inspirer sur la situation des esprits et des mœurs dans les deux grandes classes sociales, Noblesse et Bourgeoisie, en présence l'une de l'autre, vingt-cinq ans avant l'écroulement de l'ancien régime.

Le temps de la jeune comtesse n'est pas toujours aussi futilement employé. Il y a au château de Genlis une belle bibliothèque formée par les soins du précédent marquis; car le marquis actuel n'y a mis que des romans; elle en profite pour s'appliquer à parfaire, ou plutôt à faire son éducation littéraire. Elle étudie l'Histoire romaine qu'elle n'a vue jusque-là que dans *Clélie*. Elle s'adonne à des lectures sérieuses avec M. de Genlis et un ami lettré en visite chez eux: Pascal, madame de Sévigné, Corneille entrent en relation avec elle. Avide de connaissances en tout genre, elle en acquiert d'autres encore, bien différentes, mais qui ne sont pas moins utiles: elle apprend à porter les premiers secours aux malades, à saigner, à panser les plaies; puis aussi à se familiariser avec les choses de la campagne:

« Je tâchois de me mettre au fait des travaux » champêtres et de ceux du jardinage; j'allois » voir faire du cidre, j'allois aussi visiter tous » les ouvriers du village, lorsqu'ils travailloient: » le menuisier, le tisserand, le vannier. »

Elle imagine de monter à cheval, et prend sa première leçon d'équitation d'un charretier, campée à califourchon sur un gros cheval de paysan. Celles d'un maître plus entendu la forment en peu de temps à cet exercice, où elle déploie une habileté qu'on admire, et souvent une témérité

qu'on blâme. Un jour, suivant une chasse au sanglier, l'idée lui vient de s'égarer dans la forêt, à la recherche de quelque aventure romanesque. Elle s'y enfonce au galop de son cheval; mais au bout de trois heures de course insensée, elle s'aperçoit qu'elle est vraiment tout à fait perdue. Point de château hospitalier trouvé à propos sur sa route pour la recueillir, comme elle l'avait espéré; point de gîte. Elle a faim, elle s'inquiète, et songe seulement alors aux alarmes où l'on doit être à Genlis. Enfin, elle rencontre un bûcheron qui l'y ramène. Il était nuit close.

« On avoit envoyé de tous les côtés, dans les » bois immenses de Genlis, des hommes à cheval » sonnant du cor; M. de Genlis étoit aussi à ma » poursuite, et ne revint qu'une heure après » moi. Je fus horriblement grondée, et je le mé» ritois. J'eus la bonne foi d'avouer que je m'é» tois perdue à dessein, et je donnai ma parole » que je ne chercherois plus des terres incon» nues. »

Cette vie de campagne si animée ne faisait aucun tort à des occupations d'un goût plus délicat. M. de Genlis dessinait à la plume la figure et le paysage; madame de Genlis se met à dessiner et à peindre des fleurs. Elle y acquiert un talent d'artiste qui, plus tard, lui sera précieux. Une correspondance active prenait une partie de son temps. Tous les jours elle écrivait à sa mère, trois fois par semaine à madame de Montesson. Nous retrouvons ici sur un pied d'intimité où l'on ne s'attendait guère à les voir, cette tante et cette nièce, jusqu'à présent si peu sympathiques l'une à l'autre. Le mariage de Félicie Ducrest avec le comte de Genlis a opéré ce miracle. Sensible à l'honneur d'une telle alliance qui relève sa famille aux yeux du monde, madame de Montesson s'est rapprochée spontanément de la nouvelle comtesse, et la froideur a fait place entre elles aux rapports les plus affectueux.

Des visites en divers châteaux, où la jeune femme, en compagnie de son mari, va lier connaissance avec des cousins de ce dernier, entrent aussi dans l'emploi de son temps; enfin, si elle ne fait plus galoper son cheval à la poursuite des aventures, elle ne se refuse pas, à l'occasion, quelque petite équipée dans le même goût. En voici un exemple.

Le marquis de Genlis était à Paris; il y tombe gravement malade. Son frère se rend en toute hâte auprès de lui. La comtesse attend des nouvelles; elle n'en reçoit point, s'inquiète, et prend brusquement le parti d'aller rejoindre son mari. Toutes les voitures sont absentes du château, hormis une seule, presque entièrement disloquée. Peu importe; elle y monte, et part pour Noyon, dans l'intention apparente de louer là un véhicule quelconque qui la transporte à Paris; mais un tout autre plan lui roule en réalité dans l'esprit. C'est bel et bien à franc étrier qu'elle compte faire le voyage, et rien que la seule idée de cet exploit met en fête son imagination. A cet effet, elle a revêtu un costume d'homme, chaussé les bottes fortes de son valet de chambre, bourrées de foin pour y maintenir solidement ses jambes, et caché le tout sous sa jupe d'amazone. La femme de chambre qui l'accompagne, a endossé comme elle l'habit masculin. A Noyon, l'intrépide écuyère demande au maître de poste son meilleur coureur; cet homme, effrayé d'un si étrange coup de tête, arpente toute la ville sous prétexte d'aller chercher à madame la comtesse un cheval de choix, mais, au lieu de cela, ramène une voiture telle quelle, qu'à son grand désappointement, il lui faut accepter par respect humain. Toutefois, elle garde son déguisement, et c'est avec la dernière surprise que M. de Genlis la voit arriver chez lui à l'improviste, et en pareil équipage. Elle ne nous dit pas l'accueil que lui vaut ce nouveau trait d'audace, et passe à un autre sujet.

Le marquis de Genlis se rétablit et, peu de temps après, se marie. Il épouse une jeune fille de quinze ans, qui lui apporte en dot, avec une figure et un caractère également aimables, une grande fortune, dont il n'avait guère besoin, car, jointes ensemble, la terre de Genlis et celle de Sillery, qui lui était substituée, représentaient un revenu de 200 mille livres de rente. Ce mariage se fait dans toutes les conditions propres à satisfaire M. de Puisieux. Il y assiste comme chef de famille, et consent même à prendre dans la cérémonie nuptiale le rôle de père. La comtesse de Genlis, malgré sa grande jeunesse, a dû, de son côté, sur les vives instances de son beau-frère, accepter celui de mère. Elle se trouve ainsi en contact forcé avec le parent redouté qui l'a jusqu'alors si durement repoussée; mais cette circonstance ne lui est point défavorable. Touché de sentir sa main trembler dans la sienne, M. de Puisieux lui adresse quelques mots d'une bienveillance inespérée. De madame de Puisieux, et de sa fille, la maréchale d'Estrée, il n'en est pas question; elles continuent de se tenir à l'écart.

L'installation de la nouvelle marquise à Genlis y apporte un agrément de plus. Entre les deux belles-sœurs s'établit une douce sympathie qui bientôt se changera en amitié. Dans le même temps, pour comble de joie, la comtesse reçoit la visite de son frère, dont il n'a plus été parlé dans toutes les vicissitudes traversées par la famille. Il venait de terminer ses études, et de passer avec éclat son examen de tout le cours de Bezout. Il séjourne six semaines à Genlis, gracieusement traité par son beau-frère, et faisant avec sa sœur des tours d'enfants espiègles, comme jadis à Saint-Aubin; puis, de là, se rend à l'École de Mézières, où les jeunes nobles allaient alors achever leur éducation scientifique.

Le comte de Genlis ramène sa femme à Paris; elle est sur le point de devenir mère.

« Cette idée,» — dit-elle, — « me rendit beaucoup » plus raisonnable. J'avois commencé depuis » quelques mois un ouvrage que j'intitulai *Ré-* » *flexions d'une mère de vingt ans*, quoique je » n'en eusse que dix-neuf. Cet ouvrage, que j'ai » perdu vingt-cinq ans après avec tant d'autres » manuscrits, n'avoit rien de romanesque, et » j'en ai pris par la suite beaucoup d'idées que » j'ai mises dans *Adèle et Théodore*. »

Madame de Genlis donne le jour à sa fille Caroline, qui fut plus tard madame de Lawœstine, et mourut à vingt-deux ans. Elle en parle avec un élan d'amour et de douleur, comme d'une personne angélique.

« Que de sentiments nouveaux, » — ajoute-t-elle, — « me fit éprouver le bonheur d'être mère! » Que j'aimois cette enfant! que la vie me devint » chère, et avec quel vif intérêt je jetois les yeux » vers l'avenir, auquel je n'avois jamais pensé ! »

Cet événement est l'occasion d'un rapprochement plus complet avec la famille de Puisieux. La maréchale D'Estrée apporte en présent à la jeune mère de riches étoffes et l'invite, de la part de ses parents, à venir chez eux, aussitôt après son rétablissement, pour être présentée à la Cour. Au temps marqué, madame de Genlis se rend à cette invitation. Toujours intimidée et silencieuse devant l'accueil froid et sévère de madame de Puisieux, elle ne lui plaît que médiocrement. Madame de Puisieux la conduit néanmoins dans sa voiture à Versailles. Le maréchal D'Estrée y occupe un bel appartement; c'est là qu'on loge. — « Le maréchal, » — dit-elle, — « fut char- » mant pour moi. Je le regardois avec un vif » intérêt. »

La gloire militaire du maréchal et sa haute position dans le Conseil donnaient un prix de plus à sa bonté. Le lendemain est le grand jour. La pauvre jeune femme en passe la matinée dans un véritable supplice. Madame de Puisieux et la maréchale président à sa toilette.

« Elles me firent coiffer trois fois, et s'arrêtè- » rent à la manière qui me messeyoit le plus et » qui étoit la plus gothique. Elles me forcèrent à » mettre beaucoup de poudre et beaucoup de » rouge, deux choses que je détestois; elles vou- » lurent que j'eusse mon grand corps pour » dîner, afin, disaient-elles, de m'y accoutumer; » ces grands corps laissoient les épaules décou- » vertes, coupoient les bras, et gênoient horrible- » ment; d'ailleurs, pour montrer ma taille, elles » me firent serrer à outrance. »

Au temps où il y avait au Louvre un Musée espagnol, on voyait là une suite de petits tableaux peints, s'il nous en souvient, par Ribeira, et représentant, croyait-on, les tourments raffinés qu'avaient à subir les missionnaires martyrisés par les sauvages. Dans le nombre aurait fort bien pu figurer la toilette qu'il fallait faire pour avoir l'honneur de passer devant les yeux de S. M. Louis XV. Ce genre de torture n'était pas du reste absolument neuf pour la victime. On peut se rappeler comment, dès l'âge de six ans, elle en avait fait jadis un premier apprentissage.

Tout n'est pas fini; il s'agit de la façon d'attacher la collerette, ce qui donne lieu à une longue discussion entre la mère et la fille.

« Elles étoient assises, et j'étois debout et excé- » dée pendant ce débat. On m'attacha et l'on » m'ôta au moins quatre fois cette collerette; » enfin la maréchale l'emporta de vive force » d'après la décision de ses trois femmes de » chambre, ce qui donna beaucoup d'humeur à » madame de Puisieux. J'étois si lasse que je » pouvois à peine me soutenir lorsqu'il fallut » aller dîner. »

A table, l'effet de la collerette est soumis au jugement du vainqueur d'Hastembecq. Il l'approuve, mais se récrie sur l'abus de la poudre et du rouge. « Elle était cent fois plus jolie hier », dit-il. Le dîner terminé, on procède à la pose du grand panier, différée par mesure de clémence jusqu'après le repas, et du bas de robe, c'est-à-dire de la queue; puis on répète les révérences, pour lesquelles la jeune comtesse avait pris préalablement des leçons de Gardel, le maître des ballets de la Cour.

« Ces dames furent très contentes de cette » répétition, mais madame de Puisieux me » défendit de repousser doucement en arrière » avec le pied mon bas de robe, lorsque je me » retirois à reculons, en disant que cela était » *théâtral*. Je lui représentai, que si je ne » repoussois pas cette longue queue, je m'entor- » tillerois les pieds dedans, et que je tomberois. » Elle répéta d'un ton sérieux et sec, que cela » étoit *théâtral*. Je ne repliquai rien. Ensuite ces » dames s'habillèrent; pendant ce temps, je » m'ôtai adroitement un peu de rouge; mais » malheureusement, au moment de partir, ma- » dame de Puisieux s'en aperçut, et me dit : « votre rouge est tombé, mais je vais vous en » remettre; » — et elle tira de sa poche une » boîte à mouches, et me remit du rouge beau- » coup plus foncé que celui que j'avois aupara- » vant. »

La pauvre poupée raide, encuirassée, enluminée, est enfin devant le monarque. La présentation se passe fort bien.

« Le roi parla beaucoup à madame de Puisieux, » et lui dit plusieurs choses agréables sur moi. » Quoiqu'il ne fût plus jeune, il me parut bien » beau. Ses yeux étoient d'un bleu très foncé, » des yeux bleu de roi, disoit M. le prince de » Conti, et son regard étoit le plus imposant » qu'on puisse imaginer... Il y avoit dans toute » sa personne quelque chose de majestueux et de » royal, qui le distinguait extrêmement de tous » les autres hommes. Un bel extérieur dans un » roi n'est nullement une chose indifférente. »

Il est vrai. Il en est de même de l'acteur, et de quiconque doit paraître en scène aux yeux du public; mais cette qualité ne dispense pas de bien jouer son rôle.

Madame de Genlis est présentée ensuite à la reine, dont elle nous fait aussi le portrait. Elle trouve Marie Leczinska couchée sur une chaise longue, coiffée d'un bonnet de nuit de dentelles, avec de grandes girandoles de diamants.

« Elle m'intéressa beaucoup, parce qu'on » disoit que c'étoit la mort de son fils qui la » conduisoit au tombeau. C'étoit une charmante » petite vieille; elle avoit conservé une très-jolie » physionomie, et son sourire étoit ravissant. » Elle étoit obligeante, gracieuse, et le doux son » de sa voix, un peu languissante, alloit au » cœur. »

La grande affaire des présentations étant achevée, madame de Genlis revient jouir des agréments de la campagne, et ne paraît nullement regretter ceux de la Cour. Les deux ménages vivent dans la plus fraternelle union. On joue la comédie en famille, devant les voisins et les paysans. On cause, on lit, on travaille ensemble. La jeune marquise enseigne à la comtesse mille jolis ouvrages de main où elle est experte; en retour, la comtesse lui enseigne la musique, mais avec un médiocre succès. Elle réussit mieux à lui apprendre quoi? l'orthographe. Nous savons qu'elle-même avait dû être sur ce point son propre maître. On n'exigeait pas alors des femmes, tant de science.

« J'ai été très-heureuse à Genlis, » dit-elle, « surtout depuis le mariage de mon beau-frère; » mais mon mari avait voulu absolument lui » payer une petite pension, et je n'aurois pas été » plus maîtresse dans mon propre château, » grâce aux égards et à la délicatesse de mon » beau-frère et de sa femme. Ma belle-sœur, » dans un âge où naturellement on aime à faire » la *maîtresse de maison*, n'avoit nullement » cette manie; elle vouloit avec toute la grâce » d'un excellent caractère, que j'ordonnasse » aussi librement qu'elle; jamais elle ne souffrit » que les domestiques, en parlant d'elle, l'appe» lassent *Madame* tout court: ils la distinguoient » par son titre, comme moi par le mien. »

Nous aimons à nous arrêter devant ce joli tableau; empruntons-y encore quelques détails.

« J'exerçois toujours la médecine à Genlis; » mon Tissot à la main, et de concert avec » M. Racine, le barbier du village, qui venoit » gravement me consulter quand il avoit des » malades. Nous allions les voir ensemble; tou» tes mes ordonnances se bornoient à de simples » tisanes et des bouillons que j'envoyois commu» nément du château. Je servois du moins à » modérer la passion de M. Racine pour l'éméti» que qu'il prescrivoit pour presque tous les » maux. Je m'étois perfectionnée dans l'art de » saigner; des paysans venoient souvent me prier » de les saigner, ce que je faisois; mais comme » on savoit que je leur donnois toujours vingt» quatre ou trente sous après une saignée, j'eus » bientôt un grand nombre de pratiques... Alors » je ne saignois plus que sur l'ordonnance de » M. Millet, chirurgien de la Fère, qui venoit à » Genlis tous les huit jours. »

Dans une condition plus modeste, madame Roland nous a raconté des faits analogues de sa vie de campagne. Ce rapprochement entre le château de Genlis et le petit domaine de la Placière a de l'intérêt. Peut-être y avait-il d'un côté plus d'amusement, de l'autre plus de sérieux. Mais cette belle fleur de charité, sur quelque sol qu'elle s'épanouisse, exhale toujours le plus précieux des parfums.

Parmi les circonstances favorables au bonheur où se trouvait à cette époque madame de Genlis, en figurait une que les sages ont, de toute antiquité, placée au premier rang. Quoique appartenant désormais au grand monde, elle ne jouissait que d'une fortune relativement médiocre.

« Le seul bien que M. de Genlis eût alors, étoit » la terre de Sissy, à cinq lieues de Genlis; elle » valoit dix mille livres de rente, et c'étoit dans » ce temps comme vingt mille aujourd'hui; nous » n'en dépensions pas cinq, aussi nous étions » fort à notre aise, et M. de Genlis qui étoit » plein de bonté et d'humanité, faisoit infini» ment de bien dans le village. »

Oui, la comtesse de Genlis devait se sentir heureuse : jeune, aimée, aimant elle-même, libre de suivre ses goûts, y compris celui de faire le bien, que pouvait-elle désirer d'autre sur cette terre?

La réconciliation de M. de Genlis avec M. de Puisieux rouvrait les portes fermées pour lui depuis son mariage. Il conduit sa jeune femme à Reims qu'habite sa grand'mère, la marquise de Droménil. Dans les souvenirs de madame Roland, que nous rappellerons encore ici, on trouve le portrait tracé avec amour d'une petite aïeule bourgeoise; celui de madame de Dromenil, sauf la différence du cadre, n'est pas moins charmant.

« Je vis cette respectable grand'mère de mon » mari avec autant d'attendrissement que de » respect : elle avoit quatre vingt-sept ans; elle » étoit d'une petitesse excessive, et parfaitement » proportionnée. Ses mains sembloient apparte» nir à un enfant de six ans; ses traits étoient » de la même délicatesse, et sa bouche si petite » qu'elle avoit pour manger, un couvert particu» lier; tous les meubles à son usage étoient faits » exprès pour elle; elle avoit ses petites pin» cettes, son petit fauteuil, sa grande chaise sur » laquelle on l'asseyoit à table; le doux petit » son de sa voix étoit assorti à cette touchante » miniature; elle avoit éte fort jolie, et elle » avoit conservé la physionomie la plus douce et » la plus gracieuse. Elle n'étoit point sourde, sa

» vue étoit fort bonne, elle marchoit bien, et » n'avoit aucune espèce d'infirmités; sa mémoire » étoit excellente; elle avoit de la gaîté, l'esprit » le plus fin, le plus aimable, et une âme céleste. » Elle me parut une bonne petite fée bienfai- » sante; en me voyant elle se leva et me tendit » les bras; je fus pénétrée du plus tendre senti- » ment, je volai vers elle, et pour recevoir ses » embrassements, je me mis à genoux; je me » trouvois alors à sa hauteur; elle m'embrassa » à plusieurs reprises; ensuite se tournant du » côté de M. de Genlis : — Mon petit-fils, dit- » elle, vous avez bien fait; elle est charmante — » Je me sentis tout de suite à l'aise avec elle. Je » m'assis auprès d'elle. Je tenois ses petites » mains dans les miennes et je la caressois avec » le charme qu'on éprouve à caresser un enfant, » et avec la vénération qu'inspire naturellement » un tel âge. Après le dîner, je fis déballer ma » harpe, et j'en jouai tant qu'elle voulut. »

On était venu pour huit jours chez la bonne aïeule; on y reste deux mois. Elle-même montrait à sa jeune visiteuse tout ce que Reims pouvait offrir de mieux en fait de monuments ou d'industrie; elle s'amusait de sa gaîté enfantine. Enfin il faut se quitter, mais ce n'est pas sans beaucoup de larmes qu'on dit adieu à l'aimable grand'mère.

L'hiver rappelle de nouveau à Paris le comte et la comtesse de Genlis, alors dans la fleur de ses vingt ans. Elle y retrouve dans sa parenté une personne bien différente de madame de Dromenil, et que nous pouvions croire effacée de sa vie.

« J'allois une fois la semaine dîner chez ma- » dame de Montesson, ou avec elle chez madame » la marquise de La Haie, ma grand'mère. Ces » dîners-là ne m'étoient nullement agréables; » ma grand'mère étoit d'une sécheresse extrême » pour moi, et comme elle avoit sur son visage » une énorme quantité de blanc, qu'elle se pei- » gnoit les sourcils et les cheveux pour *réparer* » *des ans l'irréparable outrage*, elle ne me » paraissoit guère respectable. »

On voit que le temps n'avait pas assoupli les lignes raides de ce caractère anguleux.

« En outre de ces dîners, j'allois de temps en » temps le matin chez ma grand'mère, pendant » qu'elle étoit à sa toilette; c'étoit l'heure qu'elle » m'avoit donnée. Je la trouvois toujours seule » devant son grand miroir et entourée de ses » femmes : elle me faisoit les plus insipides ser- » mons que j'aie jamais entendus; comme il n'y » avoit rien à dire pour le présent, elle me prê- » choit pour l'avenir, et quand elle avoit épuisé » tous les lieux communs qu'elle répétoit cons- » tamment, et que la dernière épingle de sa coif- » fure étoit attachée, elle se levoit et me congé- » diait. »

Madame de Montesson en relation avec la plus haute société du temps, y produisait sa nièce. Elle était fort aimable pour elle, mais négligeait entièrement de la faire valoir, et grâce à l'extrême timidité de la jeune comtesse, on n'avait qu'une assez pauvre opinion de son esprit. Quand les yeux se portaient curieusement sur la nouvelle venue, et qu'on interrogeait la tante sur son compte, celle-ci se bornait à dire que c'était une bonne enfant, tout aussi naïve que certaine dame citée alors dans le monde pour sa simplicité. « — Cela est singulier, observait la maréchale de Luxembourg, car elle fait mentir le proverbe qui dit que les visages ronds n'ont point de physionomie : il y a bien de la finesse dans la sienne. » — Madame la maréchale aidant, nous avons ici une idée de ce qu'était extérieurement madame la comtesse de Genlis aux jours de sa belle jeunesse; cette dernière, comme on peut le constater, est innocente du fait.

Madame de Montesson mène avec elle sa nièce à l'Ile-Adam, domaine du prince de Conti.

« M. le prince de Conti étoit le seul des princes » du sang qui eût le goût de la science et de la » littérature, et qui sût parler en public... Il fut » aussi le plus magnifique de nos princes; on » étoit chez lui comme chez soi. »

Dans ce milieu qui réunissait autour du prince des invités de choix, madame de Genlis se trouve en contact plus étroit avec mesdames de Boufflers et de Luxembourg, si renommées pour leur esprit. Mieux connue d'elles, la jeune comtesse a la chance de leur plaire, et bien lui en prend, car sa position dans l'estime du monde lui est par là marquée au meilleur rang. La maréchale de Luxembourg surtout était considérée comme arbitre souverain pour tout ce qui concernait le ton, les manières et le bon goût. Elle poussait quelquefois sur ces matières l'exigence très loin; madame de Genlis en cite un trait plaisant. Dans un autre séjour à l'Ile-Adam, un dimanche, les hôtes de la demeure princière, réunis au salon, attendaient le maître pour l'accompagner à la messe. La Maréchale s'amusait à feuilleter les livres d'heures de chacun, en critiquant les choses de mauvais goût qu'elle y rencontrait. Madame de Genlis lui objecte doucement que pourvu qu'on apporte à la prière une véritable piété, le style n'y fait rien, le bon ou le mauvais ton n'étant rien devant Dieu. « — Eh bien, madame, s'écrie très sérieusement la Maréchale, ne croyez pas cela. » Tout le monde éclate de rire.

« La Maréchale ne s'en fâcha point; mais au » fond elle resta persuadée que le Juge Suprême » de tout ce qui est bon, ne dédaigne pas de l'être » aussi de nos manières. »

Madame de Genlis nous tient longtemps à l'Ile-Adam. Elle y est d'abord assez effacée. Mais on y joue la comédie, on y improvise des proverbes; elle se retrouve là dans son élément, et la mince idée qu'on se faisait de son esprit se change en admiration enthousiaste. Ses succès piquent les autres dames d'émulation. On veut

paraître aussi sur la scène, y obtenir les mêmes applaudissements; on ne réussit pas. De là, contre la comtesse de Genlis, petites jalousies petites inimitiés.

Peu de temps après, sa tante, qui, dit-elle, continuait à lui montrer beaucoup d'amitié, et que, de son côté, elle aimait à la folie, la conduit à Villers-Cotterets, chez le vieux duc d'Orléans. Madame de Montesson jouissait à un haut degré de l'estime et de la faveur du prince; elle n'oubliait rien pour l'entretenir dans ces sentiments. Madame de Genlis nous la représente comme couvant dès lors dans son esprit des projets et des espérances dont elle préparait avec un art consommé la réalisation. Le Duc était veuf; M. de Montesson vivait encore, mais il avait quatre-vingt-huit ans, et sa femme n'en avait pas trente; on voit d'ici la perspective que cette circonstance lui offrait. Nièce de madame de Montesson, madame de Genlis ne pouvait qu'être bien accueillie à Villers-Cotterets; ses propres talents l'y mettent d'ailleurs en évidence. Là aussi, il n'est question que de comédies, de proverbes, de scènes improvisées, et même d'opéras. Activement mêlée à tout ce mouvement, elle y brille avec éclat. Collé et Sedaine président aux répétitions; — aussi peu aimables l'un que l'autre, — note en passant l'auteur. Carmontel, le premier modèle de ce genre dit *proverbes*, dont il est l'inventeur, Monsigny, le compositeur en renom du *Déserteur*, ont leur place parmi les artistes et les lettrés appelés à participer aux plaisirs du lieu. Acteurs et chanteurs se recrutent dans la noble compagnie; le duc lui-même monte sur les planches, et lourd et ventru, joue « *rondement* » les paysans. Madame de Montesson remplit les premiers rôles; mais ce n'est pas encore assez; elle aspire à quelque chose de plus haut, et veut être auteur.

« Ma tante, » — dit madame de Genlis, — « étoit » d'une ignorance extrême, elle n'avoit lu dans » toute sa vie que des romans. Elle savoit fort » mal l'orthographe, et elle écrivoit très-mal « une lettre. »

N'importe; elle écrit une comédie en cinq actes et en prose. Le sujet, les situations, quelques parties du dialogue même sont empruntés à un roman de Marivaux. La pièce achevée dans le plus grand secret, elle la communique secrètement aussi au duc d'Orléans. Il la trouve charmante. Elle le conjure alors de l'accepter en don, et de la lire aux privilégiés de sa société comme étant sienne. Après quelque résistance, il cède à son désir, et devant un aréopage choisi, dont madame de Genlis elle-même n'obtient qu'avec peine l'entrée, il en fait la lecture sous son nom. Une comédie de Monseigneur! C'est un prodige! C'est une merveille! L'enthousiasme est à son comble, et va chez quelques femmes jusqu'au délire. Alors, au milieu de l'émotion générale, le Prince, plus fortement ému que tout autre, déclare ne pouvoir se parer d'un mérite qu'il n'a pas, et nomme le véritable auteur. Madame de Montesson se trouve mal. Un changement subit s'opère dans les physionomies; pourtant que faire? On ne peut rétracter les éloges donnés. Le chef-d'œuvre est représenté sur le théâtre de Villers-Cotterets avec peu de succès; mais l'admiration pour la haute valeur intellectuelle de madame de Montesson n'en reste pas moins imprimée dans l'esprit de Monseigneur le duc d'Orléans.

(*La suite au prochain numéro.*)

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

LA VIE DANS LE MARIAGE

PAR M. ANTONIN RONDELET

—

Ni pour ni contre, ni réquisitoire, ni panégyrique, le livre de notre collaborateur est une étude de mœurs dans laquelle, en dépeignant le mariage tel que nous le voyons pratiqué en nos jours, il jette un regard de regret vers les usages et les idées d'autrefois, et il n'est pas besoin de dire que l'esprit fin et pénétrant de M. Rondelet a trouvé là, pour s'exercer, une ample matière. Il regrette du passé la simplicité de la vie sociale, qui facilitait la connaissance entre les jeunes gens; alors les mariages n'étaient pas arrangés par un ami, un notaire, ou, horreur! par une *agence;* on se choisissait parce qu'on s'estimait et se plaisait, on se pesait beaucoup moins; on s'unissait sans que le luxe présidât aux fêtes nuptiales, la corbeille n'était pas discutée à l'avance entre la fiancée, sa mère et l'infortuné fiancé, elle était ce qu'elle devrait être, une surprise délicate; on entrait en ménage, s'aimant, se connaissant et connaissant aussi sa position, brillante ou modeste, et les devoirs qu'elle imposait; le temps où nous vivons est le contraire de ce passé, et les critiques qu'en fait la plume

savante et exercée de M. Rondelet, paraîtront à ses lecteurs aussi justes que spirituelles.

Mais ce temps de décadence est le nôtre, il faut l'accepter ou tâcher de le modifier dans ce que présente de plus dangereux l'esprit moderne, tant pour la morale que pour les convenances qui dérivent toutes de la morale. Le luxe, l'éclat, la *pose*, sont les grands résultants des idées modernes, et certes, la course que l'on fait pour atteindre ce but d'amour-propre ne conduit pas au bonheur; la simplicité, la vérité, la modestie donnent du charme aux positions les plus médiocres : on se plaît dans son humble condition, on en voit les beaux côtés; ceux qui montent au mât de cocagne ne décrochent pas toujours la timbale et sont toujours en danger de se laisser choir. Dans le mariage, plus que dans toute autre négociation, il faut une loyauté et une franchise absolues ; questions de fortune, d'origine, de caractère même doivent être mises à jour; on ne doit pas *poser* pour une richesse, pour une naissance qu'on n'a pas (ces choses-là se voient) ni affecter des grâces et des vertus qu'on ne possède guère. Ces mauvais comptes se règlent plus tard, et il y en a plus d'un exemple!

Les conseils que donne M. Rondelet pour l'époque qui précède le mariage, sont d'une finesse et d'une profondeur exquises; il ne parle pas moins bien de la vie intérieure, le mariage conclu. Citons un joli morceau sur le règne de l'épouse dans son petit royaume, je pense que nos lectrices en feront leur profit :

« Le triomphe de l'épouse est de faire aimer » au mari son intérieur, de lui ménager dans » cette sphère étroite et bénie une existence plus » douce, plus commode, plus souriante que partout ailleurs. Il ne s'agit point pour une femme » de rendre un homme heureux, à sa manière à » elle, de lui imposer ses propres goûts et ses » propres préférences, mais au contraire d'étudier ce qui plaît à son compagnon et de le lui » faire trouver, comme par hasard, sous la » main. Il s'établira ainsi au foyer conjugal une » heureuse harmonie du physique et du moral. » Ce cadre complaisant offre aux regards du » mari une femme dont l'unique préoccupation » est de lui être agréable.

» Il semble que cette grâce et ce charme se » répandent autour d'elle jusque sur les objets » inanimés. Alors l'intérieur de la maison ne » représente plus seulement pour le père de famille, sa demeure ordonnée suivant ses goûts » et complaisante à ses préférences, mais une » espèce de monde enchanté dans lequel tout » répond aux besoins les plus délicats de son » âme. La femme est l'ange de cet asile; ainsi » l'influence qu'elle exerce est une reconnaissance qu'on lui doit. »

On pourrait beaucoup citer de ce livre sérieux et aimable, mais l'étroit enchaînement des pensées perd lorsqu'on les détaille en échantillons; disons seulement que toutes les conditions de l'union conjugale sont analysées dans ce livre avec le sens chrétien, avec l'esprit supérieur que l'on connaît à M. Rondelet; que les défauts de caractère qui troublent souvent la plus douce intimité y sont fouillés par un scalpel dont l'habileté n'élargit la plaie que pour la guérir ; que l'éducation des enfants y est l'objet d'une étude, remarquable par la nouveauté des vues, et finissons en recommandant ce travail aux mères qui ont des filles à marier, et aux jeunes épouses pour lesquelles il sera un guide précieux (1). M. B.

LA SEMAINE SAINTE

EXERCICES ET MÉDITATION

Souvenirs d'une Retraite du Père de Ravignan.

—

Voici un petit livre sérieux et sévère qui peut être indiqué au début du Carême à nos lectrices et même à nos lecteurs. Les grandes vérités du salut expliquées, commentées par l'éloquence du Père de Ravignan, voilà l'objet de ce léger volume : ces pages ardentes, vivantes, ont été prêchées sous les voûtes de Notre-Dame et recueillies alors par le jeune abbé de Ségur. On a trouvé ces notes dans ses papiers, et ce saint prêtre a parfaitement retracé la parole du saint apôtre de Paris. Ces courtes méditations ont un caractère énergique et frappant; elles sont faites pour réveiller les consciences les plus endormies, de même qu'elles sont très consolantes pour les âmes fidèles. Nous prions nos lectrices d'en tenir bonne note (2).

LE VICAIRE DE SAINT-MARTIN-LES-BOIS

PAR LE VICOMTE HENRY DU MESNIL

—

Ce charmant et délicat volume peut être recommandé à toutes nos lectrices; un récit dramatique, raconté avec charme, un style pur, des sentiments admirables de foi et d'élévation justifieront notre recommandation.

Contre les habitudes des romans pieux, le héros du livre est un homme, un jeune homme doué de toutes les vertus, de tous les dons extérieurs, noble, riche, et qui, trompé dans une première inclination, s'est donné à Dieu dans le saint ministère, en consacrant à cet unique Maître tout ce qu'il a reçu de lui. Il retrouve mourante celle qu'il a aimée et la réconcilie avec le

(1) Librairie Didier, 35, quai des Augustins, Paris. — Un fort volume, prix : 3 fr. 50 cent.

(2) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Un joli volume avec gravures, prix : 2 fr.

ciel, souvenir de Jocelyn qu'il eût mieux valu peut-être laisser à ce livre dangereux et superbe, puis il meurt sous la bure et le cilice.

Deux jolies nouvelles terminent le volume. Ajoutons que ce livre se vend au profit de l'*Œuvre du Vœu national* (1).

MADAME AMABLE TASTU

Depuis bien longtemps, cette harmonieuse voix se taisait; cette plume qui a écrit de charmants vers et un livre utile et sensé, l'*Éducation maternelle*, depuis bien longtemps cette plume était vouée au repos; le silence s'était fait autour de cette renommée, on oublie si vite à notre époque, et le vœu qu'elle exprimait dans de beaux vers s'était réalisé plus qu'elle ne l'aurait voulu peut-être :

Si je puis, emportant le seul prix où j'aspire,
Un jour au but fatal, reposer sans effroi,
D'un pas inattentif, n'éveillez pas ma lyre
Endormie alors près de moi.

Qu'importe si nul bruit ne survit à ma tombe,
Si dans le cercle étroit par mes accords rempli,
Sitôt que de mes mains le luth s'échappe et tombe,
Règnent le silence et l'oubli !

Ils ont régné, le silence et l'oubli, mais nous les romprons pour rappeler la mémoire de cette femme de mérite et de vertu, qui posséda de rares talents et qui sut se plaire dans une vie modeste et cachée.

Madame Amable Tastu était née en 1798, en Lorraine, à Nancy; elle était fille du premier lit de M. Voïart, et elle eut pour belle-mère une femme de grand mérite, qui écrivit, elle aussi, avec succès (2). Elle débuta de bonne heure; son premier succès fut dû à une jolie pièce de vers, intitulée *le Réséda*, et dédiée à Joséphine, à Joséphine l'impératrice, l'auteur n'avait donc que onze ans et demi, elle a raconté elle-même avec charme comment lui venait l'inspiration :

Telle qu'un jeune oiseau qui s'égaie au bocage,
Inhabile et rêveuse, à l'ombre du feuillage,
Aux champêtres zéphyrs j'abandonnais mes airs.
Chants éclos d'une fleur, idylle, humble cantique
Inspiré par le son de la cloche rustique,
A la page éphémère où vous laissait ma main
J'étais loin d'attacher l'espoir d'un lendemain!...
. . . .
Mais tout bas, j'essayais quelques notes cachées
Que sur ma jeune lyre on n'aurait point cherchées.
A ces secrets accents, l'amour du sol natal,
Le doux nom de la France ont servi de signal.
C'est le nom qui d'abord, m'apparut dans l'histoire,
Ses héros les premiers ont peuplé ma mémoire! ..

(1) Chez Lecoffre, 90, rue Bonaparte, Paris. — Prix : 2 francs.

(2) Voir, *Journal des Demoiselles*, sur madame Voïart, année 1866.

On voudrait pouvoir citer tout ce morceau éloquent, où elle dit le secret de son inspiration; ses premiers vers consacrés à des faits historiques sont beaux et touchants : *les Époux de Clermont*, *la Sœur de Duguesclin*, sont deux morceaux remplis de couleur et de charme; *les Scènes de la Fronde*, dialoguées en vers, plaisent moins peut-être, quoiqu'elles accusent une vraie connaissance de l'époque et des caractères ondoyants et divers que la Fronde mit en jeu; un volume de poésies, d'élégies, suivit promptement ces essais historiques; on a tort de ne plus lire ces beaux vers, si purs, si religieux et si patriotiques; une pièce surtout, *l'Ange gardien*, obtint alors tous les suffrages, et il semble que madame Tastu ait écrit sa propre histoire en écrivant celle de la femme conseillée à tous les âges par son ami céleste : la jeune fille s'écrie :

Quel immense horizon à mes yeux se révèle!
A mes regards ravis que la nature est belle!
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux.
Où courent les rivaux armés du luth sonore?
Dans cette arène il est quelques places encore :
Ne puis-je à leurs côtés me frayer un chemin,
M'élancer seule, libre et la lyre à la main?

L'ANGE.

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger.
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur;
Suis une route et plus humble et plus douce :
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur!
. . . .

LA VIEILLE FEMME.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée,
Il est donc vrai, mes vœux n'ont pu vous arrêter
Jours rapides, et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée?
Hélas! sans la toucher, j'ai laissé se flétrir
La palme qui m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu, qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur, je l'ai laissé mourir!

L'ANGE.

Ce feu sacré, renfermé dans ton âme
S'y consuma loin des profanes yeux,
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums seuls ont trahi sa flamme.
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire,
Jouis en paix d'une telle mémoire :
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur!

Ce fut là toute la vie de madame Tastu : elle vécut silencieuse et cachée; échappa-t-elle au sort commun? fut-elle heureuse? on peut croire que non, la teinte mélancolique et de plus en plus assombrie de ses vers révèle que le souci, les chagrins, inévitables conditions de notre sort ici-bas, s'étaient glissés jusqu'à elle, et *les Poé-*

sies nouvelles portent cette empreinte, elle éclate surtout dans une pièce très belle, *la Mer*, où la muse attristée s'écrie :

Laissez! ne troublez pas l'heure qui m'est donnée!
Que je puisse au bonheur reprendre un peu de foi!
Innombrables liens dont ma vie est gênée,
Pensers de chaque instant, soins de toute journée,
Laissez, oh! laissez-moi!

Mais les chagrins, les déceptions, elle les a voilés, et depuis ce dernier recueil, publié en 1835, et dont le *Journal des Demoiselles*, jeune alors, a rendu compte, la lyre s'est tue. Madame Tastu publia son excellent livre sur l'*Éducation*, quelques petites Nouvelles, et son éloge de Madame de Sévigné, qui lui valut, en 1840, un prix de l'Académie française ; après quoi, elle s'effaça de plus en plus dans l'ombre; elle vécut pour sa famille, pour son fils, qui devint consul et qu'elle suivit en Orient. Elle vient de mourir, à Palaiseau, âgée de quatre-vingt-huit ans, « quand du dernier jour de l'année s'enfuyait le dernier soleil », ce qui nous rappelle ici les débuts d'une de ses poésies les plus célèbres. Personne n'a parlé d'elle, mais l'ange lui aura répété de beaux vers :

La terre attend ta dépouille mortelle,
L'oubli, ton nom, mais l'âme est au Seigneur!
L'heure est venue, entends frémir mes ailes!
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur!

M. B.

CONSEIL

Lettres à une Vieille Femme.

—



Ma chère vieille amie, vous me croyez donc la science infuse? Vous me consultez sur une foule de choses que vous connaissez mieux que moi, vous m'adressez des demandes dont vous feriez à merveille la réponse; vous êtes mille fois trop modeste, et vous me rendriez fort orgueilleuse si tous les jours, devant le bon Dieu, je n'essayais de mettre en pratique la maxime grecque : Connais-toi toi-même. Donc, je me connais, et c'est peu de chose.

Voilà que vous me demandez, au nom de votre sœur, une autre compagne d'enfance, cette chère Clémentine, la meilleure méthode pour que son fils Clément se conduise bien, très bien à Paris, qu'il y fasse ses études de droit avec distinction et qu'il échappe aux périls dont cette terrible ville est semée. Voulez-vous me permettre de vous parler avec pleine franchise? Oui, n'est-ce pas? eh bien, pourquoi Clémentine veut-elle que son fils vienne à Paris? Pourquoi risquer ce trésor inestimable, la pureté, la droiture d'un enfant de vingt ans au milieu de cette atmosphère empoisonnée, dans laquelle la jeunesse vit et s'agite à Paris?

Oui, vous connaissez la ruche parisienne, ce prodigieux amoncellement de maisons toutes semblables, ce flux et reflux de voitures, ce bruit infernal, ces rues interminables, ce fourmillement d'hommes, et peut-être avez-vous ouï dire et cru docilement que c'était là le dernier mot du progrès et de la civilisation. Je pense que non, et que le Paris de Saint Louis était plus réellement civilisé que celui de M. Grévy, mais mon opinion particulière importe peu ; ce qu'on ne peut mettre en doute, ce sont les embuscades qui menacent la jeunesse dans sa foi, son honneur, sa vertu, sa bourse. Vous connaissez Paris, mais connaissez-vous les camarades futurs de votre neveu? Quelle garantie de moralité vous offriront-ils? c'est par le choix irréfléchi d'un camarade corrompu que la plupart des jeunes hommes se perdent. Connaissez-vous la table d'hôte où il mangera, les discours licencieux, les railleries impies qu'on s'y permettra devant lui? Connaissez-vous les dangers des théâtres, des promenades, des cabinets de lecture, des étalages même? Savez-vous que le mal est embusqué partout, et guette l'âme des hommes innocents encore, pieux même, afin de l'égarer par les sophismes et de la perdre par les dangereux plaisirs? Pour échapper au poison parisien, il faut ou une piété rare qui porte, comme dit l'apôtre, le casque de la foi, une piété austère, une piété humble qui se défie d'elle-même, ou bien une passion de l'étude qui l'emporte sur les séductions des théâtres et des jouissances. Deux choses exceptionnelles comme vous voyez, Laurence, car si on visite les églises de Paris, si belles et si recueillies, on n'y trouve guère d'étudiants, et les précieuses bibliothèques de Paris ne les voient pas en nombre, assis à ces tables studieuses. Ce n'est pas là qu'ils passent leur vie! Conclusion : Paris est l'île de Cypre ou l'île de Calypso, d'où les sages Mentors écartent leur Télémaque; la province elle aussi, possède des Facultés de droit, de médecine, qu'un jeune

homme laborieux peut suivre avec profit; le séjour à Paris n'est indispensable que pour certaines carrières spéciales, les Chartes, les Ponts-et-Chaussés et ce n'est pas le cas de Clément. Vous aurai-je convaincue, vous et Clémentine? Garderez-vous votre jeune homme dans votre Ithaque?

Vous me demandez un autre avis pour l'éducation morale des jeunes enfants de votre nièce; elle trouve qu'on s'occupe beaucoup de l'instruction, qu'on farcit d'inutilités les pauvres petites cervelles et qu'on néglige absolument l'école du cœur, le caractère, les idées, les manières, ce qui fait l'homme — et qui dit l'homme dit la femme. Je ne pourrais mieux faire, il me semble, que de transcrire un plan de conduite, écrit par une mère de famille, madame Henriette B... aussi aimable que distinguée; elle l'avait tracé pour elle-même, on le trouva après sa mort prématurée, dans ses papiers.

« Ma sollicitude doit surtout s'attacher à l'éducation de leur cœur et de leur intelligence, au moment où leurs facultés morales commencent à se développer. Ma tâche devient alors chaque jour plus importante. Afin d'être avec mes enfants à leur retour de classe, je m'occuperai autant que possible de mes arrangements de ménage pendant leur absence. J'éviterai aussi tout travail sérieux, lorsque je me trouverai au milieu d'eux, afin de conserver la douceur et la patience que je veux avoir avec eux. Les conseils sur les défauts se donneront en particulier, ils sont plus efficaces de cette manière, et blessent moins le petit amour-propre. J'ai une crainte horrible de toutes louanges qui, données comme encouragement, deviennent parfois le mobile de bonnes actions, et par suite les empoisonnent. Je voudrais conserver à mes enfants une si grande simplicité, qu'ils ne fussent jamais préoccupés de ce que les autres pensent ou disent d'eux, qu'ils n'eussent même pas la pensée que l'on peut s'occuper d'eux. Je veux les prémunir contre le luxe, véritable plaie de notre siècle, qui fait chaque jour des progrès effrayants, et contre la vanité. Tout l'ensemble de leur éducation consiste à leur faire connaître, aimer et pratiquer leurs devoirs envers Dieu, envers leurs semblables, envers eux-mêmes.

» Je profiterai de toutes les circonstances qui se présenteront pour exciter soit leur confiance, soit leur reconnaissance, soit leur amour pour Dieu. Je leur dirai que, non seulement ils doivent avoir pour leurs frères et sœurs une vive affection, beaucoup de douceur et de complaisance, mais que ces sentiments doivent s'étendre encore (d'une manière plus générale sans doute) à tous les autres hommes, parce qu'en Jésus-Christ nous sommes tous frères; que, parmi ces frères, il en est qui sont les enfants de prédilection de Dieu et qui ont la première place dans son cœur, à cause de leurs souffrances; que pour ces motifs, les pauvres doivent avoir aussi leur première sollicitude, leur première sympathie; que leur intérêt y est engagé, puisqu'ils ne peuvent entrer au ciel que par eux. Je leur ferai comprendre que la mort de Jésus-Christ ne les introduit pas indubitablement dans le Paradis; mais que, par ses souffrances, il nous a rendu notre titre d'enfants de Dieu, et que, dès lors nous pouvons et devons conquérir notre héritage par nos bonnes actions. Mon travail, qui est un travail de tous les jours, de tous les instants, ne sera achevé que le jour où, avec la grâce de Dieu, tous mes enfants seront devenus des chrétiens selon son cœur. Je ne leur devrai plus alors que les douceurs de mon affection et l'appui de ma vieille expérience de la vie. »

Ces conseils, puisés dans un cœur vraiment maternel, sont admirables, je vous les offre et n'oserais rien y ajouter. Adieu, très chère, croyez-moi,

Bien vôtre, M. B.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

La ville de Vienne, délivrée des Turcs par Jean Sobieski, lui avait offert, en gage de reconnaissance, un carrosse magnifique doré et soulpté. Cette voiture fut vendue après la mort du roi et acquise par un grand seigneur de la Silésie; lorsque l'armée prussienne de Frédéric II vint, en 1740, faire la conquête de ce pays, le carrosse fut emporté, comme un butin, par le général Von Kleirt. Celui-ci le fit démonter pour en faire une chaire, destinée à l'église de Raddatz, près de Stettin. Cette chaire existe encore: on y voit les armes de Sobieski, celles de la Pologne, des trophées de drapeaux turcs, des turbans, des cimetères et l'inscription en latin : *Char de triomphe de Jean Sobieski, roi de Pologne.* Le sort des choses est parfois bien bizarre.

FEMME ET MARI

(SUITE)

V

LE RETOUR

Je vais recommencer à écrire mes petites notes sur mon petit papier rose; tu ris peut-être de mon enfantillage, mais si tu savais, Maxime, combien ces entretiens par la plume me consolent et me distraient, tu me les pardonnerais.

» Suzette a souri aujourd'hui : c'est la première fois que je distingue clairement un sourire sur sa jolie bouche, qui est très sérieuse, elle me regardait et elle a souri. J'étais bien contente, je l'ai prise sur mes genoux et je lui ai montré ton chéri portrait, pensant qu'elle allait te sourire aussi. Mais non! elle t'a regardé avec son air grave, il est bien sûr qu'elle ne te devinait pas. Ton portrait est bien beau pourtant; on voit ton grand front et tes cheveux ondés, tes yeux bleus ne sont pas aussi bons que dans la nature, et puis, tu ne ris pas, tu as ta physionomie sèvère... Peut-être est-ce pour cela que Suzette ne t'a pas souri... Mais quand tu reviendras, en ce jour béni, tu verras sa joie... j'ai encore un an pour lui apprendre à t'aimer — comme je le fais — par dessus tout.

» Les soirées d'hiver me semblent longues, quand le vent qui vient de la mer pleure à la porte et remue toutes les vitres, quand la pluie tombe à flots et que le feu, au lieu de flamber, lance des tourbillons de fumée. Ton père vient le soir, mon oncle François aussi; ils se cherchent, ils se rapprochent, et pourtant ils ne cessent de se disputer... de se quereller, pour dire le vrai mot. A quoi cela les avancera-t-il? ton père qui a vu de près les princes d'Orléans, les chérit et les exalte; mon oncle est, je ne sais pourquoi, tout à fait partisan des Bonapartes; il a lu, je crois, un gros livre, *Victoires et Conquêtes*; il le sait par cœur aussi bien, mieux que ses prières; à chaque instant, lorsque ton père parle de l'Algérie, des Portes-de-Fer, de la smala d'Abdel-Kader, il évoque ces batailles, il cite Austerlitz ou Wagram... et alors, ils crient au plus fort pour démontrer, chacun, que son héros est le plus grand et sa bataille la plus cruelle. Moi, cela me fait horreur, et je ne comprends pas la gloire qu'il y a à faire tuer de pauvres gens sans raison, nos pauvres Français d'une part, et puis, ces Allemands, ces Russes, ces Arabes qui ne nous avaient rien fait. Encore, si on convertissait les Arabes après les avoir vaincus! Mais pas du tout, ils sont Turcs comme auparavant, j'ai dit cela hier à ton père, il s'est moqué de moi : « Vous n'y entendez rien, ma bru. Demandez à Maxime ce qu'il en pense! un combat naval lui ferait grand plaisir, et si c'était contre les Anglais, la fête serait triple!... »

» Est-ce vrai, Maxime, et nous, que deviendrions-nous si... je ne veux pas écrire ces mots terribles! on ne se battra pas, tu reviendras et tu verras notre Suzette!... »

Claire n'écrivait pas tout ce qui se passait, elle ne disait pas tout ce qu'elle faisait, elle ne disait pas comment elle avait soigné son beau-père durant un long accès de goutte, comment ses yeux discrets, mais fins, avaient vu et deviné ce qui manquait au ménage du vieux soldat, comment, sous d'ingénieux prétextes, elle avait fait apporter un excellent fauteuil, un édredon, des rideaux qui adoucissaient le jour; elle dirigeait les repas, elle y présidait souvent, elle faisait oublier au malade la maladie, et l'isolement et la pauvreté cachée qu'il n'avouait pas, même à ses meilleurs amis. Tout cela, elle n'en disait mot, elle envoyait des lettres pleines d'amour, de sentiments tendres, mais qui ne manquaient pas de fautes d'orthographe, et des yeux difficiles et moqueurs voyaient la tache beaucoup plus qu'ils n'admiraient la fleur, si fraîche et si jeune cependant.

Claire avait une âme ouverte aux nobles sentiments, elle comprenait tout ce qui est bon, tout ce qui est grand, et les faits héroïques, lorsqu'on les lui expliquait bien, la transportaient: Maxime lui avait raconté les exploits de Bisson, normand comme il l'était lui-même, elle s'était émue, mais elle avait aussi des larmes pour une pauvre voisine qui s'épuisait au service de sa mère malade et de ses petits frères. Elle sentait vivement la vertu, dans quelque ordre qu'on la rencontrât, mais son esprit n'était pas aussi ouvert que son cœur; l'éloquence, les beautés du langage étaient lettre close pour elle, elle n'avait guère de mémoire, les vers, cette *langue immortelle*, n'avaient pas de charmes pour elle; elle avait appris et oubliés quelques fables de La Fontaine et la première scène d'*Esther*, qu'on lui

avait enseignées au couvent, et n'avait pas cherché à les rapprendre; en un mot elle avait une nature simple, primitive, inhabile à concevoir l'art, quel que fût sa forme et son expression; le domaine de l'imagination ne s'ouvrait pas devant elle, les plus fines, les plus touchantes analyses de l'amour conjugal et maternel ne lui disaient rien, quoique son âme tout entière vibrât pour son mari et son enfant.

« Ce sont des mots! » disait-elle.

Elle ne comprenait pas les mots mais elle avait les actes; elle s'ignorait elle-même et ne savait pas quelle grâce modeste accompagnait ses actions et ses moindres paroles. Son oncle François qui l'aimait, la regardait, portant sa petite fille dans ses bras, et il dit à sa sœur :

« Est-elle gentille, et ce Maxime est-il assez heureux! »

Madame Frémault secoua la tête et répondit :

« L'appréciera-t-il? il est trop ambitieux et trop savant pour une personne aussi simple. Est-ce qu'il ne lui reproche pas dans ses lettres, les moindres fautes de français? et d'un air rogue! le beau Maxime me fait alors l'effet d'un magister de village. »

François secoua la cendre de sa pipe, et répondit :

« Tu en es déjà là, ma pauvre Sylvie?

— Eh oui! tu m'avais bien dit que ce n'était pas ce qu'il nous fallait, mais elle l'aimait tant et tant!

— Tant mieux! dit philosophiquement le vieux marin, elle oubliera les mauvaises paroles, et elle le cajolera pour qu'il oublie les *s* et les *t* en trop ou trop peu. Peut-on se fâcher pour de pareilles bêtises!

— Et si vous saviez, mon frère, comme elle cherche à apprendre! elle prend des leçons de la sœur Agnès, qui a son diplôme, elle écrit des dictées comme une petite fille. Çà, çà me met hors de moi! Et la sœur dit encore qu'elle n'a pas beaucoup de dispositions!... »

François ne répondit rien, il n'attachait pas à l'orthographe une importance exagérée; il en savait tout juste assez pour se faire entendre de son armateur, il ne comprenait pas les exigences de Maxime, mais, en homme sage, il ne voulait pas irriter sa sœur, plus susceptible, comme toutes les mères, pour les intérêts de sa fille que pour les siens.

Les jours et les semaines passaient, fuyaient, comme fuient les paysages que l'on voit par les vitres d'un wagon, et ne laissaient qu'un vague souvenir, tant ils passaient rapides, tant ils étaient monotones. Elle attendait, et seuls, les petits événements de la jeune vie qui s'élevait près d'elle, tranchaient sur le fond uniforme de ses journées. Suzette avait eu la fièvre, Suzette avait ri, Suzette avait fait deux pas, Suzette ne parlait pas encore, elle gazouillait comme un oisillon au bord du nid, parlerait-elle pour l'arrivée de son père? L'époque se rapprochait, on ne comptait plus que par mois, et Claire écrivit une dernière fois, en adressant sa lettre à Sang-Haï.

» J'espère, mon bien-aimé Maxime, que ceci » est la dernière lettre que je t'écrirai dans ces » pays lointains; je trouve que c'est une chose » bien affligeante que de ne pas connaître le lieu » où se trouve la personne qu'on aime, cela res- » semble à la mort; il est absent et on ne sait pas » où il est. Aucun de nos voisins ne connaît la » Chine; mon oncle François m'a dit seulement » qu'il y avait des palmiers, du riz et des bêtes » sauvages. Quand seras-tu sorti de là, quand » verras-tu nos beaux tilleuls, notre blé et sur- » tout, surtout notre petite fille! Sais-tu qu'elle » a deux ans maintenant, elle marche très bien, » mais elle n'aime pas à parler; ton père dit » qu'elle n'en pense pas moins. A quoi pensent » bien les petits enfants? je me figure quelque- » fois qu'elle t'a vu en rêve et qu'elle pense » à toi.

» Et toi, tu penses à nous, n'est-ce pas? et tu » désires revenir dans notre maison, près de ton » père, avec Suzette et avec moi? je te juge par » ce que j'éprouve: je presse les jours, je les » décompte sur l'almanach; avant trois mois, » tout le monde le dit, tu seras à Brest. J'irai au- » devant de toi! Et tu ne sais pas, maman m'a » donné de l'argent pour arranger notre cham- » bre : tu n'aimais pas le papier à fleurs qui s'y » trouvait, on en a mis un bleu foncé, avec des » dessins plus clairs, des rideaux de mousseline » très beaux, j'ai acheté un bureau et un carton- » nier pour toi, puisque tu as envie de travailler, » tu verras comme on est bien là-dedans, et tu » ne regretteras pas ta cabine. Que le bon Dieu » permette que tu sois longtemps avant de re- » prendre la mer! Ce n'est pas vivre que d'être » ainsi séparés. Mon oncle François, pour me con- » soler sans doute, me parlait de l'amiral Du- » mont-d'Urville, qui a presque toujours vécu à » l'étranger, loin de sa femme, et qui est venu » mourir sur un chemin de fer; au moins ils » étaient ensemble cette fois-là; je suis sûre que » madame Dumont-d'Urville l'a pensé, si elle a » eu le temps de penser.

» Pardonne-moi ces bêtises; je voudrais t'é- » crire des choses intéressantes, mais d'abord, il » ne se passe rien à Dives, et puis, je ne sais te » dire que ce qui est dans mon cœur, c'est-à- » dire, cher bien-aimé Maxime, que je t'aime fi- » dèlement, que je t'attends impatiemment. Je » t'envoie une violette que Suzette a cueillie et » que je lui ai fait baiser.

» Adieu, au revoir, à toujours.

» TA CLAIRE. »

« J'essaie de faire de la musique, mais je ne suis » pas forte, pourtant je joue des études de Ro- » sellen, tu verras, tu entendras et tu ne me » gronderas pas si je joue mal, dis, Maxime? Tu

» me connais, nous avons joué ensemble tout « petits, et tu sais bien que je ne suis pas une » savante, ni une artiste. Je suis la mère de ton » enfant et je t'aime. »

Un peu moins de trois mois après, Claire attendait à Brest le retour de l'aviso : on venait de le signaler; elle le vit, de ses yeux voilés de larmes, entrer dans ce long canal qui pourrait enfermer une flotte entière; un vieux marin le lui montra, car elle n'aurait su le discerner au milieu de la forêt de mâts parmi lesquels il cinglait; elle le vit entrer dans la rade par le détroit du Goulet, et elle aperçut alors un canot qui se détachait et qui venait à terre. Quatre matelots ramaient et un chef était assis près du gouvernail; hélas ! ce n'était pas Maxime! elle osa, lorsque les hommes furent débarqués, aller vers le maître, et lui dire timidement :

« Je suis madame Duperron, mon mari...

— Madame, le lieutenant est en très bonne santé, il ne descendra à terre que demain, j'ai ici un billet qui vous est adressé. »

Elle le prit, le serra dans sa main et salua le maître : le billet qu'elle lut et relut ne contenait que ces mots :

« Demain, ma chérie, nous nous reverrons. » Je me porte très bien, je suis promu au grade » de lieutenant. Je suis fou à l'idée de te revoir » et d'embrasser Suzette.

» Maxime. »

Levée dès l'aube le lendemain, Claire guetta à sa fenêtre l'arrivée de celui qu'elle attendait depuis si longtemps. Elle vit grandir et monter le soleil, les rues s'animer, les cloches des églises sonnaient les messes, elle s'y unit en intention, mais elle n'osait quitter la place : elle avait fait une toilette de fête et de joie, et Suzette, qu'elle avait amenée, avait revêtu ses plus beaux atours, elle était radieuse dans sa robe blanche brodée, avec ses courts cheveux blonds, frisés et annelés ; debout sur une chaise près de la fenêtre, elle imitait sa mère, elle regardait et attendait :

« Tu diras bien papa ? n'est-il pas vrai.

— Oui, papa, papa... mais ne connais pas...

— Le voilà ! s'écria Claire, qui venait de reconnaître un visage chéri, levé vers elle... »

Il entra, elle se précipita au-devant de lui, l'enfant dans ses bras, et il les pressa ensemble sur sa poitrine : la petite fille se serrait contre lui et lui disait papa d'une voix douce ; Claire sanglotait de joie, et jamais, dans le cours de sa vie, elle n'oublia l'instant du retour.

VI

ENSEMBLE

Maxime avait un congé de dix-huit mois ; il s'installa tranquillement dans la maison de Dives, et Claire ressentit un inexprimable sentiment de bien-être et de paix, en voyant ces arrangements qui promettaient un séjour de longue durée; toutes les tristesses de l'absence étaient oubliées, les ombres qu'avaient projetées les lettres de Maxime s'effaçaient : il était bon et tendre avec elle comme au début de leur union, filial avec sa mère, et la petite enfant le ravissait. Elle était toujours à ses côtés, pendant qu'il disposait autour de lui les souvenirs rapportés de son long voyage, des armes, des objets en paille fabriqués à Mexico, un brûle-parfum chinois, de jolis ivoires, des paniers fabriqués aux Maldives ; il les arrangeait avec goût, et Claire jouissait en voyant ces promesses de séjour et de stabilité : tous les jours étaient des jours de fête, ils faisaient ensemble de longues promenades, les parents, les amis, les voisins les invitaient, se les disputaient, on arrosait les épaulettes, on aimait à entendre le jeune officier lorsqu'il parlait de ces lointaines contrées, moins connues, moins familières en ce temps qu'aujourd'hui. Claire jouissait des succès de son mari, et elle trouvait que même les temps qui avaient suivi son mariage, n'avaient pas eu autant d'éclat et de satisfaction que ce bonheur et cette présence reconquis.

Elle ne fut pas moins satisfaite lorsque Maxime déclara qu'il voulait consacrer l'automne qui commençait et tout l'hiver à un travail sérieux, et qu'il ne quitterait guère la maison. Elle s'y blottit à côté de lui; que lui importaient les champs, et les dernières beautés de l'année, et la riante vendange des pommes et le gémissement des pressoirs? Maxime ne s'en souciait pas, ils lui devenaient indifférents ; il lui suffisait, elle s'empressait pour lui, elle cherchait au jardin les dernières fleurs pour égayer ses yeux, elle allait à la cuisine, elle surveillait, aidait, conseillait, afin que le dîner fût du goût de Maxime ; elle arrangeait les bibelots d'Asie et d'Amérique, auxquels il attachait quelque prix, et, quand ses travaux de ménagère avaient pris fin, elle venait discrètement s'asseoir près de lui, dans la même chambre, et elle travaillait en silence; Suzette l'imitait et se taisait aussi, impressionnée par le calme respectueux de sa mère. Maxime compulsait des papiers, prenait des notes, consultait de gros volumes qu'il avait fait acheter à Caen, puis il écrivait, et Claire n'osait plus lui demander à quoi tendait ce travail obstiné, depuis qu'il lui avait répondu un jour, avec un peu d'impatience dans la voix :

« J'écris un mémoire sur une affaire commerciale. »

Elle n'avait pas osé insister, car la pauvre petite Claire était de la nature des chiens, aimants et fidèles, et qui ne craignent que leur maître : une réponse brusque lui perçait le cœur, un regard froid la troublait pour tout un jour, et, de même qu'on entretient autour des malades un air toujours égal et doux, elle s'efforçait de créer au-

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les robes à plis ou fronces autour de la taille, se portent beaucoup en ce moment. On en voit de toutes rondes sur jupons unis, relevées seulement d'un seul côté, un peu haut. Jupe de lainage façonné sur jupon de même tissu uni. Corsage plissé à ceinture ronde. Cette façon très simple et qui convient particulièrement aux jeunes filles, se fait également en soie, sur jupon semblable ou en velours.

La Sicilienne et la faille sont fort employées pour costumes élégants, sur jupons de velours uni, ou à petits filets.

Voici deux modèles qui m'ont paru jolis :

L'un est en Sicilienne nuance *terre cuite*. Première jupe unie, simplement ourlée, avec deux petits plissés en dessous. Seconde jupe montée à plis autour de la taille et tombant jusque sur le bas de l'ourlet par devant. Elle forme différents plis vagues repris en biais par des points portant l'ampleur vers les hanches, elle bouffe un peu et retombe ensuite droite en arrière, en masquant de gros plis-tuyau d'orgue non repassés; ces plis, montés à la taille, soutiennent la petite basque du corsage, qui est à taille ronde, devant.

Si l'on voit revenir les jupes rondes et unies, les corsages restent à taille très longue. Ils se font à pointes amincies ou à très petites basques pour ne pas raccourcir la personne. Les ceintures se reportent beaucoup, et dans ce cas, elles terminent le corsage. Celles rondes et à boucles, ne conviennent qu'aux femmes minces. On en voit d'orientales se plaçant à la suite de la taille; elles sont formées par des écharpes d'étoffes, de dentelle, de gaze brodée et mélangées de perles et de pierreries.

L'autre modèle de costume est en surah à petits carreaux loutre et vieil or. Jupon en velours loutre avec volant de dix centimètres monté en tuyaux. La jupe de surah forme devant six plis, trois de chaque côté se regardant. Ils sont repassés et tombent droits, en faisant un peu éventail jusque sur le bas du volant. Le tour de la taille est monté à plis réguliers. D'un côté l'ampleur est relevée très haut, et à peine de l'autre. Quelques plis bouffent légèrement sur les hanches, et y sont fixés par des points en dessous. Le reste de l'ampleur de la jupe forme plusieurs plis par derrière, non repassés. Ils sont un peu resserrés à la hauteur du dernier ressort du jupon, et par dessus retombent deux bouffants, ou draperies partant de la taille, ce qui indique que les lés de derrière ont été taillés assez longs.

Le corsage se compose d'un dos à très petites basques et d'un gilet de velours loutre, à taille ronde, sur lequel les devants, plissés à la vierge, se croisent en le laissant presque tout à découvert, et viennent s'attacher sur chaque épaule. Un nœud de ruban, traversé par une jolie boucle de strass, fixe le drapé sur l'épaule gauche.

Une jeune quêteuse à une messe de mariage portait la jolie toilette suivante : Jupon de Sicilienne rose avec petits volants plissés frisottants au bas de l'ourlet. Jupe de peluche loutre toute ronde, relevée haut du côté gauche et tombant en plis droits derrière. Ceinture-écharpe rose traversant le devant pour se nouer un peu de côté en un large nœud court. Corsage de peluche loutre à taille ronde, avec petit fichu de sicilienne à plis. Capote de peluche à gros nœud rose. Manchon de peluche doublé de rose et orné de rubans roses. Longs gants de Suède et bottes mordorées.

Sur les toilettes de sicilienne on va porter de charmants petits mantelets pour remplacer, sitôt que le temps le permettra, les immenses pelisses et les longues redingotes, sous lesquelles sont enfouies les robes actuelles. Ces mantelets courts et non garnis par derrière, seront assez longs devant et fort joliment ornés.

Voici également un charmant modèle de pardessus en sicilienne ou en velours uni, long et ajusté derrière; il est flottant par devant. Fendu à la suite de la taille, il sort de cette ouverture un triple pli de dentelle noire, et sur chaque devant sont des plis semblables retenus tout le long par une broderie de passementerie plate ou mélangée de perles de jais. C'est très élégant et se porte surtout en voiture.

Les petites capotes un peu pointues sont toujours fort en vogue : ruchés de dentelle d'or et nœuds de satin posés en hauteur; nœud de satin rose surmonté d'un autre vert mousse.

Les corsages des robes de soirées s'ouvrent généralement en cœur, devant et derrière; des plis fichus en crêpe lisse de même teinte suivent et ornent ces ouvertures. Les manches ne vont qu'au coude et ont également un ornement de crêpe lisse. — La belle faille est de nouveau très goûtée.

J'ai admiré dernièrement une belle toilette, ainsi organisée : Polonaise à longue traine en faille beige, ouvrant sur un jupon de satin bleu

de ciel à broderies argentées. Le corsage avait un petit gilet bleu de ciel brodé d'argent.

Les robes de dentelle blanche et surtout les noires, sont d'une grande ressource pour les mères conduisant leurs filles dans le monde. Rien n'est plus pratique. Pour embellir une jupe de dentelle, il suffit de lui adjoindre une traîne rapportée, en velours de couleur, avec un corsage montant ou décolleté en velours.

Les broderies de jais noir ou de couleur font toujours merveille le soir. Le tulle brodé avec perles blanches et perles d'or est ravissant, et les tulles pointillés, nuance sur nuance, du meilleur goût.

Les robes légères des jeunes filles se font toujours tout unies ; trois jupes un peu étagées comme celles des danseuses ; c'est charmant, peu coûteux, et facile à réparer, ce qui est un grand point. Corsages à tailles rondes avec une large ceinture rose ou bleue. Un petit corselet de couleur en velours; c'est assez original. Plusieurs plis étagés en cerceaux sur dessous de satin rose. Large ceinture rose et corsage rose tout uni.

Les petits colliers de chien se revoient beaucoup, en velours noir ou en ruban de satin assorti à la toilette ; le nœud se fait devant ou derrière. On n'a jamais tant porté de bijoux : les corsages en sont constellés, et c'est d'un effet superbe aux lumières.

Les peignes élégants se posent sur le sommet de la tête, droits ou de travers. Les coiffures restent hautes et relevées pour la plupart, malgré quelques essais de boucles tombantes et de catogans.

Les jeunes filles qui ont les cheveux épais mais peu longs, frisent le bout de la natte attachée par un ruban, ce qui n'exclut pas, du reste, un léger huit fixé sur le haut de la tête.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

MADEMOISELLE THIRION COUTURIÈRE
Boulevard Saint-Michel, 47.

—

Le renseignement suivant sera, nous le pensons, très bien accueilli par nos lectrices. Mademoiselle Thirion consent, pour nos abonnées, à faire des arrangements de costume pendant, ce que l'on nomme, la morte saison ; passé cette époque, il lui sera impossible de s'en occuper. Mademoiselle Thirion a le talent d'habiller avec élégance et simplicité. Ses façons drapées ou droites sont charmantes ; les corsages pincent la taille dans une cambrure gracieuse, ils vont à ravir. Des gilets, des chemisettes, des empiècements carrés et plissés, des revers et des cols, sont des ornements dont mademoiselle Thirion tire un élégant parti. Le tulle et la dentelle sont disposés en toute sorte de jolis fouillis : jabot, coquillés, berthe Duchesse, etc., etc. Pour le printemps, mademoiselle Thirion prépare des costumes en lainage uni ou de fantaisie, garnis de plissés ou d'autres enjolivements de prix tentants : 60, 70, 80 fr. ; et de jolies jaquettes en petit drap à 35 fr. Leur façon tailleur est très séyante à la taille. A 100 et 120 fr. les costumes combinés de deux étoffes unies et brodées ou de faille. Nous rappelons que les châles de l'Inde ou français drapés sans les couper ont été un grand succès pour mademoiselle Thirion.

JUPONS ET TOURNURES
De madame Marguerite Bordereau, 32, rue du Sentier.

—

Comme chaque saison nouvelle apporte des changements dans nos costumes et dans la façon, il faut absolument que la tournure soit modifiée selon la nouvelle mode. Madame Marguerite Bordereau a l'entente parfaite de ce qu'il faut enlever ou ajouter à la coupe des tournures et des jupons, pour les mettre en harmonie avec les modifications apportées au pouf. La jupe unie, vers laquelle la mode semble incliner, nécessitera plus que le fouillis des draperies, un jupon-tournure de très bonne forme, et ceux de madame Bordereau sont en tout point parfaits. Son jupon, à tournure intérieure, recouvert d'un demi-jupon boutonné de côté, est non seulement élégant, mais aussi très pratique, puisqu'il dispense de jupon de dessus. Les plus élégants sont en surah de teintes claires, avec de nombreuses garnitures de dentelle, de hauts plissés ou des bouillonnés. Il se fait en satin noir avec des dentelles, en alpaca avec du velours, en brillanté, en nanzouk plus ou moins richement orné de broderie et de dentelle. Il y a chez madame Bordereau une grande variété de tournures, petites et longues, mignonnes ou développées.

***

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE
Maison H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

—

Une machine à coudre est appréciée en tout temps, mais elle doit l'être bien plus encore, ce nous semble, aux renouvellements des saisons. Dans les familles, quelle économie de temps elle apporte ! costumes simples ou enjolivés de plissés sont confectionnés en si peu de jours ! La machine H. Vigneron numéro 2 est la plus pratique, la plus facile à manier. Les perfectionnements successifs qu'elle a subi, l'ont dégagée de toutes difficultés. M. Vigneron cherche toujours à améliorer ses machines qui sont cependant parfaites; les nombreuses récompenses obtenues aux expositions en sont une preuve incontestable. De plus, chacun sait que la machine H. Vigneron est la seule employée dans les écoles professionnelles. Quant aux machines marchant à la main, la Favorite, l'Eclair, la Canadienne — elles sont excellentes.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES. — ELIXIR DENTIFRICE
De A. B., chimiste, Chevalier de la Légion d'honneur, 5 *bis*, rue des Rosiers.

—

Nous recevons de nombreuses lettres de remerciements, pour avoir fait connaître à nos lectrices, ces excellents produits et souvent à cette place nous renouvelons, pour de nouvelles abonnées. les renseignements déjà donnés. Nous ne saurions trop répéter cependant, que l'eau et la pommade vivifiques arrêtent la chute des cheveux, et que si l'on s'en sert habituellement, elles préviennent les maladies du cuir chevelu; elles enlèvent les pellicules, font repousser les cheveux aux places dégarnies, les rendent brillants et les font revenir à leur couleur primitive, s'ils ont blanchi prématurément. On peut en user en toute sécurité, les médecins les conseillent comme hygiéniques et salutaires. Quant à l'élixir vivi-

fique dentifrice, son excellence est incontestable. Il arrête la carie, entretient la blancheur des dents, raffermit les gencives et laisse à la bouche une fraîcheur agréable.

*
* *

FLEURS ARTIFICIELLES EN TOUS GENRES

Parures de mariées, fleurs, pétales découpés, feuillages, etc.

Madame Favier, faubourg Poissonnière, 68, Paris.

—

Madame Favier est une ancienne connaissance pour nos abonnées, beaucoup sont restées en relations suivies avec sa maison. C'est surtout pour les abonnées nouvelles que nous la recommandons aujourd'hui. Qu'il s'agisse des fleurs les plus simples pour autels et appartements, ou de fleurs très fines pour parure, tout sera très soigné et livré à des prix fort modérés. Nous avons rarement vu la nature imitée avec une telle perfection. Celles de nos lectrices qui désirent s'occuper du gracieux travail des fleurs artificielles, peuvent commander là *en toute confiance* ce qui leur sera nécessaire: pétales copiés sur nature pour tulipes, glaieuls, églantines, lis, etc., feuillages d'étoffe très avantageux, épis dorés, etc., etc.

*
* *

COMPAGNIE DES INDES

Rue du Quatre-Septembre, 27.

—

Tout le monde songe en ce moment à renouveler ses costumes; cela se comprend et notre tâche est d'aider nos lectrices dans leur choix. Comme maison de goût et de haute confiance, nous nommons la *Compagnie des Indes* dont MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, ont fait un établissement hors ligne, et où se trouvent des tissus dont ils ont le monopole. On portera tout ce que nous citons. Sur un tissu uni de 1 mèt. 20 cent. de large à 6 fr. 75, on assortit un autre tissu avec une *fougère velours* 60 cent. de largeur à 14 fr. 75 le mètre, fougère rubis sur tabac, marine sur havane, cheveux de la reine, et marron sur mousse, costume très habillé; cette fougère est splendide. Une grenadine avec rayures coloriées, en velours toutes nuances; sur blanc, mousse, gazelle, vert russe. 55 cent. de large, 12 fr. 50 et l'uni pareil en 1 mèt. 20 cent. à 6 fr. 50 c. le mètre.

Un autre genre très riche; c'est un *canevas*, avec rayures tissées en *velours* rasé, de quatre centimètres de largeur; 60 centimèt. de large à 13 fr. 50, l'uni 6 fr. 50 en 1 mèt. 20 cent.; les unis pour jupes ont tous 1 mèt. 20 cent. de large. Passons à la série des *tissus dentelle*. Il y a le *Réseau* en toutes couleurs, formant presque un jour, crême, café au lait, bleu, van Dyck, etc... largeur 1 mèt. 20 cent. à 7 fr. 90 le mètre, ce nouvel arrivé aura un grand succès.

Dentelle Renaissance, toujours toutes nuances, dessin riche, largeur 1 mèt. 10 cent. à 5 fr. 90 le mètre.

Dentelle flamande, en deux tons glacés sur jupe unie glacée, beige et crême, cuivre et vieux vert, tabac et beige, vert et Sienne, largeur 1 mèt. 20 cent. à 8 fr. 75 la dentelle et 6 fr. 75 l'uni. Ces dentelles ne sont autres que des tissus pour costumes, elles portent ce nom en raison de leurs dessins et de leur transparence.

Le *Filet Pêcheur* ressemblant à un point de crochet serré, toutes nuances en 1 mèt. 20 cent. de large à 8 fr. 50 le mètre.

Le *Tonkinois*, très habillé, sur canevas serré, avec rayures tissées coloriées 7 fr. 25 le mètre et l'uni 6 fr. 75 en 1 mèt. 20 cent. Le *Vigoureux*, toilette de voyage, inusable, résistante, en grosse étamine sur fonds naturels, avec rayures tissées et non imprimées camaieu et coupées par une corde perlée, largeur 1 mèt. 20 cent. à 8 fr. 25 le mètre. Le *Sauvage*, teinte naturelle, dessin gothique sur fond plein pareil, 6 fr. 75 le mètre en 1 mèt. 20 de largeur.

Les *Diagonales* à petites côtes, grosses côtes et moyennes, en laine *mohair*, largeur 1 mèt. 20 cent. à 6 fr, 50, 6 fr. 75, 6 fr. 90 le mètre; les nuances de la saison sont: seigle, bis, Suède, mastic, antilope et faon.

Le *Sandrigham*, rayures effilochées, un bouclé très à la mode, 1 mèt. 20 cent. à 5 fr. 50. La *Bure bouclée*, unie et teintes à reflets, à 4 fr. 90 en 1 mèt. 20 cent. de largeur. Le *Boutonné*: c'est le costume habillé, mais pas trop à effet, 6 fr. 75 le mètre. Demander chez MM. Roullier, la collection d'échantillons qu'on s'empressera d'envoyer *franco*; prière de la retourner sitôt le choix fait.

*
* *

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

Maison Poivret et Cie, H. Kahn, successeur, rue Montorgueil, 61.

—

Le temps nous a manqué pour dessiner les ravissantes chaussures envoyées par Poivret à l'impératrice de Russie, et nous le regrettons pour celles de nos lectrices qui aiment le raffinement du goût en toutes choses. Vous avez entendu parler du *Walkers Club*, ce club des marcheuses dont font partie la duchesse de Chartres, la duchesse d'Uzès, la baronne de Rothschild, etc. Aux membres de ce nouveau club il fallait une chaussure solide, pratique, laissant le pied parfaitement à l'aise. Poivret, pour ces intrépides aristocratiques, a composé une botte claquée maroquin, d'une forme irréprochable, et cotée 12 fr. 75, prix très tentant pour les petites bourses. La botte *comtesse de Paris* (14 fr. 75) en chevreau mat, à petits boutons, jouit d'un tel succès qu'elle suffirait pour faire la fortune de la maison. La *Belle Marguerite*, en chevreau glacé piqué blanc, à 21 francs, gante le pied d'une façon trop élégante pour que nous la passions sous silence. Signalons encore, pour enfants, une botte en maroquin double cousue à 7 fr. 75; la même chaussure à 8 fr. 75 pour fillette. La *maison Poivret*, Khan successeur, établie 61, rue Montorgueil, au fond d'une cour, n'a aucun frais d'installation, de là la modicité de ses prix. Demandez le catalogue.



EXPLICATION DES ANNEXES

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4510.

Costumes de mademoiselle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47. — Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

PREMIÈRE TOILETTE. — Robe en voile champignon, à tunique courte plissée en écaille sur le côté droit, et relevée en draperie unie sur le côté gauche (voir page 6 de l'Album, la seconde face de cette figurine); la jupe est à larges panneaux plats alternés de groupes de petits plis; pouf en large ruban de moire champignon. Corsage à pointe tombant de côté sur l'écaille plissée de la tunique; draperie posée en biais sur le corsage et retenue par des nœuds de ruban (1). — Chapeau de feutre orné d'une draperie de peluche lamée, montant sur le devant de la calotte et piquée d'un oiseau-mouche.

DEUXIÈME TOILETTE. — Jupe plissée en faille, bouillonnée dans le bas et bordée de deux petits plissés surmontés d'un ruché coquillé; tablier à pointe, garni de dentelle; petit panier et pouf long, garnis de dentelle; coquillé de dentelle descendant le long du pouf sur le côté. Corsage découpé à créneaux, orné de bretelles de dentelle se terminant derrière en postillon très fourni. (Voir la toilette de dos, page 6 de l'Album.) — Capote de velours et dentelle; aigrette de plumes avec oiseau.

COSTUME D'ENFANT. — Blouse plissée en grain de poudre bégonia, montée dans un empiècement plat orné d'un point d'épine en soie carmin; l'ourlet de la robe est fait également par un point d'épine; manche plissée avec poignet plat brodé de même; bandoulière en ruban de satin, réunie à la ceinture dans un flot de ruban (1).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mars.

BRODERIE EN RELIEF.

Modèle de mademoiselle Leeker, 3, rue de Rohan.

COL APPLIQUE ET MANCHETTE, dentelle Renaissance. (Voir le complément du col, page 4, Album de ce mois.)

ALPHABETS BRODÉS.

ALPHABET POUR TAIE D'OREILLER, plumetis, pois et point de sable. (Voir dans le *Manuel* le procédé pour agrandir les chiffres si l'on veut faire les chiffres assortis pour drap.)

ALPHABET POUR MOUCHOIR, plumetis, cordonnet et pois.

ALPHABET POUR LINGE DE TABLE, plumetis et cordonnet.

ÉTUDE D'AQUARELLE.

Au Ratelier, par M. F. Brissot.

TROISIÈME ALBUM.

E. C., enlacés. — Corbeille en roseau et osier. — B. L., enlacés. — Paralumière, broderie rococo. — Col applique, dentelle Renaissance. — Thérèse. — Entre-deux. — G. L., enlacés. — Dessus de berceau en tulle broché — Angles pour col et manchette. — Bonnet du matin. — Costume en étamine de laine. — Coiffure d'intérieur. — Deuxième toilette (gravure n° 4510). — Première toilette (gravure n° 4510) — Fleurette, tapisserie par signes. — Cécile. — Déshabillé en cachemire. — Dessous de lampe — Pelisse de baby. — Paletot de baby. — Entre-deux ou fond au crochet.

PLANCHE III. — PATRONS ORNÉS.

PELISSE POUR BABY, } page 8 (Album de Mars).
PALETOT POUR BABY, }

(2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 mars.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

2-85 648 — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

tour de lui une atmosphère morale toujours pure, sans orages, sans nuages, qu'aucune contrariété ne venait assombrir : il fallait, à tout prix, qu'il fût heureux, et qu'aucun souvenir amer ne vînt empoisonner les jours qu'elle passerait encore sans lui. Elle apprit, sans le demander, le sujet de ce travail : le père de Maxime avait dîné avec eux, et il interrompit tout à coup une causerie un peu languissante, pour dire à son fils :

« Et ton mémoire ?

— Il est presque fini, mon père.

— Et que comptes-tu en faire ?

— Le porter moi-même à Paris et le présenter au Ministre. Notre député m'appuiera.

— Mais enfin, interrompit madame Frémault, qu'est-ce donc que ce fameux mémoire ? depuis que vous en êtes occupé, Maxime, on ne peut plus tirer une parole de votre bouche. C'est une découverte pour la marine que vous avez faite ?

— Mon Dieu, non. En séjournant dans le sud de l'Amérique, j'ai tout simplement remarqué combien les productions de ce pays pourraient être avantageusement exploitées par le commerce français, et j'ai jeté sur le papier mes vues à ce sujet.

— Ah ! dit madame Frémault sans en demander davantage.

— Mon neveu, dit l'oncle François, si votre travail est remarqué, cela pourra vous valoir la croix d'honneur.

— J'y compte bien, répondit Maxime, et mieux encore.

— Pas mal pour un blanc-bec, dit le capitaine; moi, je l'ai gagnée sous la mitraille, et toi, tu l'aurais en noircissant du papier. Enfin ! Et tu iras à Paris ?

—Oui, mon père, et même, j'emmènerai Claire, si elle veut.

Elle voulait bien, elle était inondée de contentement : il l'associait à son voyage, à ses démarches, ils iraient seuls à Paris, comme des nouveaux mariés, elle n'y pouvait croire. Le mémoire s'acheva, Claire, qui avait une bonne écriture, le copia, et jamais saint copiste dans les cloîtres ne copia *la Cité de Dieu* ou *les Épîtres* avec un soin plus minutieux que celui qu'elle mit à transcrire cet ennuyeux travail, hérissé de chiffres démonstratifs. Elle fut payée par un éloge, et, deux jours après, elle partit pour Paris avec Maxime, en laissant sa petite Suzette aux soins maternels de madame Frémault.

VII

PARIS

A peine arrivée, Claire écrivit à sa mère ces trois lignes :

« Nous voici à Paris, chère bonne maman, je » suis tout étourdie de la route et du bruit des » voitures dans la rue. J'aime mieux Dives, mais » je suis très contente que mon mari m'ait amenée ici. Nous sommes *Hôtel d'Orient*. Bonsoir, » chère maman, je vous embrasse un millier de » fois et autant de fois ma Suzette chérie.

» Votre fille soumise,

» CLAIRE. »

Dès le lendemain, Maxime commença ses visites aux ministères de la Marine et du Commerce, chez les chefs hiérarchiques et chez le député de son arrondissement. Dans l'intervalle, il montrait Paris à sa femme : elle le suivait volontiers, elle regardait bien ce qu'il lui expliquait, elle répétait docilement : Cela est beau ! mais rien ne l'émouvait fortement. Au Louvre, elle avait peur des statues et de leur forme immobile et sévère, les tableaux l'intéressaient peu, elle remarqua pourtant le *Naufrage de la Méduse*, la mer et les marins étaient en scène. Les promenades publiques lui plaisaient moins, dans leurs méandres ingénieux, que la campagne normande; la table des restaurants n'avait pas d'attraits pour sa sobriété; le théâtre la fatiguait, elle ne goûtait pas les drôleries, elle ne saisissait pas les bons mots, les allusions qui faisaient rire ses voisins, les situations scabreuses révoltaient sa délicatesse, seuls, les beaux décors, et quelques airs simples chantés par des voix exercées, l'avaient charmée, et elle avouait à son mari que ce qu'elle aimait le plus à Paris, c'était l'église de Notre-Dame-des-Victoires, les saluts et les beaux cantiques, et cette union, ces prières, où il semble que tous les cœurs, unis comme des grains d'encens, brûlent dans le même encensoir et s'élèvent ensemble vers Dieu.

Maxime, esprit très ouvert aux jouissances intellectuelles, âme ambitieuse, et qui avait soif de parvenir, s'irrita en secret en découvrant cette inaptitude à s'initier à la vie élégante et moderne; il s'impatientait de tant de simplicité, de candeur timide, et il ne soupçonnait pas la valeur morale de cette pauvre petite femme, si nulle, en apparence, et si indifférente de tout ce qui n'était pas amour et devoir. Il l'avait aimée enfant, il l'avait épousée parce qu'elle était plus riche que lui, et il avait espéré qu'elle serait un des leviers de son avenir, et voilà qu'il la trouvait incapable de figurer dans le monde et d'y occuper près de lui la place qu'il compter bien posséder un jour ! la vie a de fâcheux mécomptes !

Il l'avait conduite chez madame N... la femme du député; elle l'avait invitée en indiquant le jour où elle recevait : Claire obéit, elle fit sa plus belle toilette, et elle entra, le cœur ému, dans un grand salon où se trouvaient une vingtaine de personnes, toutes inconnues. Elle y resta un siècle ou bien dix-huit minutes, elle n'aurait su le dire, et elle sortit de ce brillant séjour comme d'un lieu de supplice.

Le supplice recommença : Maxime qui avait l'air froid et mécontent, lui dit :

« Mais, Claire, quelle idée as-tu eue de te précipiter vers une dame qui était là en visite, au lieu d'aller à madame N...

— J'étais si troublée ! et puis, Maxime, tu sais que j'ai la vue basse : tu m'avais dit que la maîtresse de la maison était au coin de la cheminée, je suis allée de ce côté-là.

— Tu aurais dû voir que cette dame avait un chapeau et un châle, qu'elle n'était pas chez elle, enfin !

— Je n'y ai pas pris attention.

— Ma chère, il faut faire attention. Et quand madame N... t'a rejointe et t'a dit des choses aimables, tu es restée muette comme une carpe, c'était absurde !

— Maxime, je n'osais pas. Songe donc, tout le monde me regardait, et j'ai vu une jeune dame qui riait en me regardant.

— Elle riait de toi et de ta toilette, répartit Maxime, en regardant dédaigneusement la robe de valencias à carreaux noirs et chamois, le châle français, attaché avec un grand camée, le chapeau de satin bleu avec des fleurs de velours; quel bariolage ! que de couleurs ! ma pauvre Claire, tu n'y entends rien ! »

Claire eut des larmes dans les yeux et répondit humblement :

« J'ai mis ma plus belle robe, excepté ma robe de soie noire, ce châle, c'est celui que tu m'as donné à notre mariage et le bijou aussi...

— Veux-tu me reprocher, par hasard, de ne pas t'avoir mis un cachemire dans ta corbeille ? » répondit Maxime, qui se fâchait d'autant plus qu'il avait tort.

« Ah ! Maxime ! dit-elle, que tu me connais mal et que tu me fais de la peine ! j'aime tant tout ce que tu m'as donné ! »

Elle pleurait, en pleine rue ! les passants la regardaient et s'étonnaient qu'une jolie femme, au bras d'un brillant officier, eût tant de chagrin. Il fut à la fois touché et impatienté.

« Tu es enfant ! dit-il, une excellente enfant, ne pleure donc pas ! tiens, voilà un beau magasin, entrons et achetons quelque chose de beau pour toi... je veux que tu sois tout à fait bien comme les autres.

— Mais j'ai bien des robes et des manteaux, dit-elle, je n'ai pas besoin...

— Oh ! que si ! »

Ils entrèrent, il acheta une charmante visite de velours, et deux pas plus loin, un joli chapeau qui encadrait bien le visage de Claire; elle le remercia, mais, en poursuivant un autre jour le cours des visites obligatoires, il s'aperçut que les vêtements élégants ne donnaient pas l'aplomb et l'habitude du salon, et que, pas plus que la perfection, comme le disait saint François, la science du monde ne se passe comme on passe une robe.

Claire enviait aux dames qu'elle voyait, non leur élégance, la désinvolture avec laquelle elles portaient de ravissantes toilettes, l'aisance et la dignité de leurs manières, elle enviait leur esprit de conversation, la promptitude de leurs répliques, leur compréhension de tout ce qui se disait, la culture de leur esprit; elle aurait voulu, pour plaire aux yeux de Maxime, les seuls auxquels elle voulût plaire, leur devenir semblable, mais elle éprouvait en elle-même une difficulté insurmontable. Ces propos légers, ces anecdotes satiriques, ces discussions, ces contre-vérités échappaient à son intelligence, rien de ce genre n'y pénétrait; quand par hasard une dame parlait devant elle de ses enfants, d'une visite aux pauvres, d'un éloquent sermon, alors elle comprenait et sympathisait. Dans le splendide Paris, elle ne trouvait d'asile, de paix, de joie qu'à l'église, en entendant les vieux cantiques et en se sentant sous l'œil tutélaire de Celui qui fut humble et doux, et qui a légué l'humilité à ses disciples.

Maxime la grondait souvent, la délaissait plus souvent encore, et ce fut l'âme attristée, qu'elle revint chez elle; sa mère la reçut avec transport et Suzette fut si joyeuse, qu'elle oublia de regarder les jouets superbes qu'on lui avait rapportés. Là était la consolation et l'avenir pour Claire.

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)

LE MOURON

Le mouron vert est ramassé
Dans la haie ou dans le fossé.
Au bout de sa tige qui bouge
La fleur bonne est blanche et non rouge.
Il sent la verdure et les eaux,
Il sent les champs et l'azur libre,
Où l'alouette vole et vibre...
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

C'est le matin, avant le jour,
Que la vieille a fait son grand tour;
Elle a marché deux ou trois lieues,
Hors du faubourg, dans les banlieues,
Jusqu'à Clamart et jusqu'à Sceaux !
Elle est bien lasse sous sa hotte...
Et l'on ne vend qu'un sou la botte
Du mouron pour les p'tits oiseaux !

LES VOISINS DU MESNIL

(SUITE)



E fut au tour de Jacques de rester silencieux et embarrassé, cette enfant à moitié inculte, qui paraissait croître à l'aventure comme ces petits sauvageons qui entourent les grands arbres, avait des naïvetés du premier âge,et tout à coup des retours, des élans qui prouvaient une intelligence développée, une âme ardente, des aspirations, des entraînements que sa solitude rendaient plus profonds et plus dangereux. Sa pitié s'en accrut singulièrement ; que n'eût-on pas fait de cette nature si riche et si avide, en la cultivant, la dirigeant.....

Elle, se méprenant sur la cause de ce silence subit, crut devoir s'expliquer davantage, et continua d'une voix basse et concentrée.

« Que toujours, quand je refermerai les yeux, je voie au fond de tout, cette matinée avec son gai soleil, son chèvrefeuille et votre figure. »

La chute amena un beau sourire sur les lèvres de Jacques ; la petite en resta toute offusquée.

« Vous avez raison, reprit le jeune homme en devenant sérieux, un visage ami à l'horizon, c'est toujours quelque chose de rare et de précieux. »

Et se levant,car l'heure avancait :

« Puisque vous êtes si bien avec les fées, demandez à celle qui me protège que je puisse vous revoir ici, consolée, heureuse. Au revoir. »

A cet instant la jardinière, une grosse femme réjouie, arriva tout en se dandinant, son tricot à la main.

« Je vais vous présenter, dit la fillette.

— Eh ben, vous avez de la société, mam'zelle, à ce que j'ai vu tout à l'heure. Quand le monsieur est entré, je nettoyais les salades, et comme je l'ai reconnu, je ne me suis point dérangée. A c't heure c'est fini et je viens savoir si je puis vous offrir quelque chose. Un verre de cassis, Monsieur, nous en avons du bien bon de l'an passé, tout à votre service.

— Merci bien, une autre fois, aujourd'hui, il faut que je m'en aille à cause de l'heure. J'étais venu voir vos locataires en voisin, je suis fâché de ne pas les avoir rencontrés. »

La bonne femme eut un regard fulgurant et un geste d'épaule significatifs : c'était la confirmation du dire de l'enfant négligée.

Jacques prit la petite main brune qui lui était tendue et l'on se sépara en se disant : au revoir.

Huit jours après, Jacques revint à la maison Verte; il avait le cœur joyeux, Suzanne le traitant sans rigueur, et il semblait au jeune homme qu'il était de son devoir de répandre sur tous un peu de cette plénitude de cœur qui amenait une chanson sur ses lèvres.

De loin, il vit les volets fermés comme de coutume.

« Pauvre enfant, pensa-t-il, toujours seule ; je vais la trouver encore dans le jardin, attendant derrière sa grille. »

Mais, quand il poussa la porte, elle résista ; il n'y avait plus moyen d'entrer.

Au bruit qu'il fit, la grosse jardinière accourut tout essoufflée lui apprendre que les *messieurs* de Paris étaient partis depuis deux jours.

« Et la petite?

— Ils l'ont emmenée avec les paquets, reprit la bonne femme d'un air bourru ; si ce n'est pas une pitié.

— La rendent-ils malheureuse ? hasarda Jacques.

— Ah ben oui, ils n'ont seulement pas le temps ! »

Jacques ne pensa plus à reprendre sa chanson au retour ; il songeait à sa petite amie.

« Où étiez-vous donc ce matin, Monsieur, dit Suzanne, en le voyant rentrer. Nous vous avons fait chercher partout; n'est-ce pas, M. Stop ?

— Certainement, » reprit Stop sans bien savoir ce qu'on lui demandait.

Il faut dire pour excuser notre substitut qu'il était alors fort occupé à remettre un roi sur ses pieds, la rage du président, échec et mat la veille au soir, s'étant déversée sur l'innocent monarque.

Un peu de colle suffit dans ces cas-là, mais Stop en mettait beaucoup et le roi blanc après avoir gardé l'équilibre quelques secondes, persistait à fléchir du côté gauche, ce qui était tout à fait invraisemblable, affirmait l'honorable assistance.

« Cher Monsieur, reprit Suzanne en accaparant Jacques, venez donc nous consoler des adverbes

malhonnêtes de ce magistrat, et si vous persistez à rester son ami malgré nos griefs, donnez-lui deux bons avertissements, d'abord sa colle tourne en eau, ensuite son caractère tourne au vinaigre.

— Stop est un original et il tient à le prouver, reprit Jacques en riant, mais si je pouvais en vous affirmant mes sentiments les plus dévoués, vous consoler de ses paradoxes...

— Peut-être, répondit Suzanne avec un sourire charmant; mais alors il faut me dire où vous étiez ce matin.

— Et si je ne veux pas répondre?

— Alors, nous devinerons.

— Je ne crois pas.

— Ah! c'est un mystère!

— Je ne dis rien.

— Il est allé faire mettre une mèche à son fouet au village, dit M. Guénot en interrompant la lecture de son journal.

— Une rallonge à son cœur, avança madame Moinet.

— A sa patience, interrompit l'incorrigible Stop.

— Taisez-vous, mauvais colleur, dit la baronne qui mettait des roses dans ses cheveux, en se mirant avec bienveillance.

— Je ne sais vraiment pas pourquoi nous le tolérons parmi nous, ajouta Suzanne.

— Moi je le sais, reprit Hubert.

— Et nous ferez-vous l'honneur de nous le dire?

— C'est parce que je n'y tiens pas. »

Ce fut un cri d'horreur dans le salon du Mesnil.

« C'est pourtant vrai, dit sentencieusement le tuteur de Suzanne, on se lasse de ceux qui vous flattent.

— Avec M. Stop, il n'y a pas ce danger à courir.

— Mais il y en a tant d'autres!...

— Dans notre maison, il est impossible de rien conclure, objecta le baron, en prenant le bras de madame Guénot pour passer dans la salle à manger, que faisons-nous ce soir? C'est la quatrième fois que je le demande.

— Allons danser à la fête du village.

— Bravo, — c'est dit. — Oh la bonne idée!!! »
Tout le monde était content.

Ici, un point, et à la ligne, je vais faire une digression.

Je ne voudrais pas dire du mal de l'espèce humaine, lui tenant d'assez près pour ménager son amour-propre, mais ne trouvez-vous pas que les femmes, et même les hommes sont la plupart du temps bien... *naïfs* au sujet de leurs plaisirs. Il y avait un salon magnifique au Mesnil; deux portes le mettaient en communication avec les serres; deux fenêtres s'ouvraient sur le jardin et la grande avenue s'enfuyait dans une perspective bleue du plus agréable effet.

Meubles confortables et élégants, riches boiseries, peintures ravissantes, parquet luisant, élastique, entraînant ses danseurs et les faisant rebondir au bon moment; piano à queue, sonore comme un orchestre, rafraîchissements de premier choix, abondants, fins et variés, tout y était dans ce bienheureux séjour, et nos amis découvrirent ce soir-là que la place poudreuse, les paysans mal équarris, les quinquets tremblants, les crins-crins faméliques avaient une saveur alléchante dont il fallait aller goûter. Et puis, on danserait en chapeaux. Ah! voilà, la grande affaire! ces dames pourraient ce soir-là varier leurs effets. Madame Moreau justement n'avait pas encore pu mettre un sombrero qu'elle affectionnait beaucoup, mais que son mari pointilleux ne tolérait pas dans leurs promenades au grand jour.

« A la nuit, il le prendra pour un autre, » se dit-elle avec espoir.

La baronne se fit toute bergère avec un petit panier d'osier sur la tête et des mitaines jusqu'au coude. Suzanne se voua au bleu. Elle abrita son regard profond sous les longues plumes azurées de sa coiffure dont la nuance prêta un éclat inusité à son teint de blonde, la robe, la chaussure, la voix et l'humeur, tout fut bleu ce soir-là.

Au moment de partir, les parties belligérantes eurent une entrevue dans l'antichambre. Je veux dire que les messieurs et les dames s'y trouvèrent réunis. M. Moreau en apercevant l'audacieux sombrero se laissa choir sur un coffre à bois qui se trouvait heureusement à portée de son désespoir; et il déclara qu'il n'allait pas à la fête.

Sa femme alarmée lui demanda la cause de ce caprice, et lui, sans en dire plus long, désigna du bout de sa canne le plumage de la coiffure espagnole.

L'épouse outragée rougit, et déclara qu'elle irait ainsi.

On entoura le ménage irrité, on essaya de la conciliation, rien n'y fit, jusqu'à ce que madame Moreau, beaucoup plus impressionnable que son époux, lançât la charmante coiffure au portemanteau, en disant que plutôt que de renoncer à son chapeau, elle renonçait au bal champêtre, qu'on partît donc sans elle, c'était irrévocable.

Les témoins de ce différend laissèrent donc le ménage en tête à tête, regrettant beaucoup de ne pas assister à la scène qui allait suivre, et on prit le chemin du bal.

En passant devant les massifs, ces dames voulurent fleurir leurs cavaliers, et c'est ainsi que Jacques reçut pour sa part une rose moins fraîche et moins nacrée que le joli visage penché vers lui, à moitié voilé par les bords d'un chapeau bleu, à grandes plumes traînantes.

Jacques, amoureux depuis quelque temps déjà, n'attendait qu'une occasion favorable pour se le déclarer ouvertement à lui-même. La rose,

le chapeau, les plumes, les yeux, le sourire de Suzanne lui parurent l'occasion favorable, et à partir de cette heure, il s'abandonna au charme, sans plus de réflexion, édifiant un avenir de bonheur sur un présent si doux. Il n'avait pas une nature à faire les choses à moitié et la passion allumée dans son cœur par les coquetteries de Suzanne, ne devait s'éteindre qu'après avoir tout consumé.

Quand on fut au bout de l'allée de tilleuls, quelqu'un se retourna pour essayer de voir encore quelque chose du ménage Moreau. Justement, Ernest, debout, se présentait de profil dans la baie lumineuse de la fenêtre du salon; le torse bombé, le bras haut, l'index en avant, il semblait désigner une invisible victime que le rideau cachait à tous les yeux.

Tout à coup, le doigt inflexible fléchit, les deux bras s'ouvrirent, et l'on vit sa trop coquette épouse venir chercher un doux pardon sur son cœur attendri.

Il y eut aussitôt grand tapage dans le jardin; on parla de tresser deux couronnes aux époux réconciliés, d'aller les chercher en triomphe; et Jacques profitant du désordre, se rapprocha de Suzanne qui donnait le bras à son tuteur, pour lui murmurer presque bas et comme un secret unique d'où dépendait le bonheur de toute sa vie :

« Oh! la belle soirée! »

A quoi le tuteur répondait gravement.

« Trop belle, il va geler blanc demain matin. »

Au sortir du parc la route était charmante. D'un côté, les bois dont la sombre silhouette prenait de fantastiques aspects à la lueur douteuse des fanaux; de l'autre, la plaine endormie, envoyant par saccades, une bouffée d'air froid et le bruit mourant des villages lointains.

Sur la ligne blanche de la route qui serpentait comme un long ruban, entre les haies de prunelles et les hêtres majestueux, des lumières se croisaient dans tous les sens : c'étaient les carrioles des alentours, mises en réquisition par les danseurs de la fête. Les unes attelées de grands ânes débordaient de jupes bruyantes, raides et révoltées; des voix jeunes et sonores s'interpellaient en se croisant. D'autres véhicules primitifs, recouverts d'une toile blanche soutenue par des cerceaux, s'avançaient majestueusement au trot d'un cheval de labour.

Les jeunes gens marchaient, tout en renvoyant les gais propos à droite et à gauche. Quelques heureux obtenaient en passant une place à l'arrière des chars; on les voyait dans la demi-obscurité, les jambes ballantes, assis sur une arête de bois, montrant sans fausse honte des souliers de bal à assommer un bœuf, ce qui ne nuisait en rien à l'agrément de leur conversation, s'il faut en juger par les éclats de rire envolés des voitures à chaque tour de roue.

Mais Jacques, lui, ne voyait rien de ces rustiques convois; tous ses regards, toute son attention étaient pour Suzanne. Il saisissait dans l'ombre quelques détails de la charmante fille et reconstituait un tout fidèle, aidé par ses souvenirs.

L'air devenait piquant, la jolie robe bleue était enfouie sous un ample manteau qui se drapait autour du buste élégant. Pour éviter la poussière du chemin, la jeune fille relevait bravement sa jupe et montrait un pied qui n'avait rien à perdre à l'examen. La petite cheville emprisonnée dans le chevreau se savait irréprochable, et le talon étroit laissait sur la route son empreinte élégante, sans craindre d'être confondue avec n'importe quelle autre.

Un breack aux lanternes vertes vint à passer, semant sur la route des lueurs glauques qui enveloppèrent tout à coup Suzanne surprise. Sous le jeu des rayons livides, son pâle et froid visage apparut au jeune homme avec une expression saisissante d'implacable indifférence.

Il y avait un contraste si étrange entre la voix caressante de la jeune fille et ses lèvres dédaigneuses, son front sévère, son regard éteint, que Jacques frissonna comme à la vue d'un fantôme; il ferma les yeux pour échapper à cette obsession, mais dans son cœur troublé, l'image de cette froide beauté se retrouva plus décevante encore.

Il y a presque toujours dans la vie un instant où la vérité se dégage des voiles dont nous l'entourons pour n'être pas forcés de la reconnaître. Elle nous dit alors son secret tout bas, d'un mot, d'un regard, puis disparaît aussitôt pour fuir nos dédains.

Jacques venait de lire sa destinée à la lueur tremblante et fugitive qui s'était posée en passant sur le visage de Suzanne, il refusa de croire, et la vérité rentra dans l'ombre.

Mais on arrivait au village, le bruit grossissait, à travers la tente de la salle de bal, on entendait les sons aigres d'un orchestre villageois. Tout le personnel rural s'écarta devant la noble société qui pénétra sous les guirlandes de feuillages, au plein cœur de la danse.

Ce fut une rumeur parmi les paysans : un quadrille inédit déroulait alors ses figures originales au centre de la salle de verdure; le cavalier seul resta une jambe en l'air, les jeunes filles honteuses laissèrent tomber leurs mouchoirs orgueilleusement déployés sur leurs jupes éclatantes, et l'orchestre fit un trémolo si invraisemblable que tout le monde éclata de rire. Cet incident sauva la situation; le trombone reprit la coda; le cavalier seul consentit à reprendre terre, et les jupes roses, bleues ou aurores s'épanouirent bien haut dans un élan irrésistible.

Pendant ces diverses évolutions, les hôtes de la baronne se groupaient autour d'elle sur des sièges apportés à la hâte d'un café voisin, et soit hasard, soit malice, Suzanne se trouva placée

entre le notaire et Jacques. Stop avait fait une tentative pour envahir ce côté du groupe, mais encore, soit malice, soit par hasard, il avait dû se contenter du voisinage de M. Du Mesnil et de Moinet.

Le pauvre substitut sentit l'offense; il étira ses manchettes, huma l'air, caressa de son gant fauve, ses favoris clairsemés, puis se rappelant que le monde appartient au plus patient, il avisa une petite paysanne habillée d'un rideau, et la fit tourner jusqu'à épuisement.

Rien n'est facile à suivre comme le mauvais exemple, M. du Mesnil découvrit que Stop avait une idée drôle, les jeunes propriétaires du break aux lanternes vertes furent du même avis, ce qui obligea M. d'Espreuil à faire comme tout le monde.

Ces dames s'ennuyèrent à périr, Suzanne vexée, mangea deux ourlets de son mouchoir, et la baronne fit sauter le fermoir de sa broche à force de le tourmenter. Mais elles tinrent bon, et se déclarèrent très satisfaites en rentrant, ce qui causa un fort désappointement au substitut, aigri par les contre-temps de ses danseuses, et l'insuccès de sa tactique.

Quand il fut seul dans sa chambre, il jeta un coup d'œil sur sa glace et se trouva laid, une moue peu engageante acheva de le dégoûter de sa figure et alors il pensa au beau visage de Jacques, et pour la première fois conçut quelques doutes sur son plan de campagne. Mademoiselle de Valsonne resterait-elle toujours insensible aux attentions de ce chevalier fidèle et charmant; et lui, Hubert, n'était-il pas en train de dépasser la mesure en se rendant par trop insupportable? Terribles incertitudes, doutes cruels que vint surprendre un sommeil calmant, agrémenté des rêves les plus propres à lui rendre confiance.

V

Les derniers beaux jours ramenèrent les châtelaines à la ville, et chacun prit ses dispositions pour passer l'hiver le plus agréablement possible.

Bien que Jacques eut annoncé plusieurs fois qu'il allait quitter Saint-A., pour rejoindre sa sœur et son oncle dans le lyonnais, où il était attendu avec impatience, il ne bougeait pas, retenu par la présence de Suzanne.

Quand une pierre se détache d'un mont élevé, on la voit d'abord rouler mollement, puis rebondir, descendre plus vite, se presser encore, franchir les ravins, et comme prise de vertige, s'engouffrer enfin dans d'insondables abimes avec un bruit sinistre.

Tel avait fait l'amour de Jacques, depuis le jour ou doucement captivé par la grâce souveraine de Suzanne, il s'était abandonné à la pente facile où il courait maintenant comme un pauvre fou.

Alors toutes ses pensées furent pour elle, toutes ses espérances aboutirent à elle, alors, la nuit peupla ses songes de son image adorée, les jours se remplirent de sa présence; il pleura pour un adieu trop bref, pour un rendez-vous manqué, remplit ses tiroirs de fleurs séchées, de rubans dérobés; pauvre Jacques il l'aimait!

Et Suzanne allez-vous demander, que faisait-elle? De très sensible progrès dans l'art dont Stop lui avait montré les principes et où elle commençait à n'avoir plus besoin des leçons de personne.

Elle avait fini par inquiéter Hubert, et bien que celui-ci dissimulât habilement son dépit, la jeune fille le devinait en partie, avec cet instinct qu'ont toutes les femmes et qui est une des forces de leur faiblesse; sentant qu'elle était en bonne voie, elle redoublait d'attentions discrètes et gracieuses auprès de Jacques, sans prendre garde qu'elle brisait un cœur pour conquérir un amour-propre. Le pauvre amoureux prit pour lui ces demi-mots, ces mystérieux sourires qui s'adressaient à un autre, il se livra pleinement au pouvoir de l'enchanteresse, et ne vécut que pour elle.

Il loua un petit appartement d'où l'on apercevait les fenêtres de Suzanne, et le temps qu'il ne passait pas auprès d'elle, il l'employait à la contemplation des stores bleus que soulevait parfois la petite main si chère.

Cette Suzanne charmante exerçait une réelle fascination sur lui, et, incapable de voir juste, il lui prêtait généreusement les rares qualités d'abnégation et de dévouement qui formaient le fond de sa bonne et belle nature.

L'hiver fut rude à Saint-A., et la rivière un beau matin de décembre cessa de couler entre les saules chevelus de ses rives. De gros glaçons s'étaient soudés les uns aux autres dans la nuit, et le grand lavoir devint uni et glissant à souhait pour les patineurs. On vit alors circuler sur l'eau solide le chinchilla de la baronne et les ravissantes petites bottes de sa blonde amie. Jamais la jeune fille ne fut plus séduisante; les bras croisés sur la poitrine, les yeux brillants, le corps légèrement incliné, elle glissait sur les eaux avec une grâce souveraine.

Stop « lâchait l'audience » aussitôt que les convenances l'y autorisaient, pour venir prendre sa part de ces joyeux ébats, mais Jacques le devançait toujours, et parfois le substitut en ressentait de l'humeur, car, à ces jeux de tritons, il ne s'agissait plus de sophismes élégants, de paradoxes heureux, il fallait des jarrets d'acier, une adresse indiscutable, et pour porter la capote hongroise dignement, le charmant visage et la belle tournure de Jacques.

Hubert, malgré les plus louables efforts, res-

tait substitut sous la défroque polaire, ses bras s'agitaient parfois devant un invisible accusé, son corps un peu grêle regrettait les amples draperies de sa robe d'audience; les favoris, la pose, tout rappelait le tribunal, tandis qu'il décrivait des zig-zag autour du toquet de Suzanne.

Un jour surtout s'accusa cette supériorité physique de Jacques, qui inquiétait le très positif Hubert. C'était une claire après-midi de décembre, avec un gros soleil rouge au-dessus du clocher des faubourgs. Un léger vent piquait le bout des doigts frileux, et fardait les joues des intrépides patineuses; contre l'habitude, Stop était arrivé le premier au rendez-vous, et avançait de son mieux ses travaux de circonvallation, tandis que Suzanne cherchait à rompre ses lignes d'investissement. Madame Moreau, dans son traineau en forme de cygne, suivait à peu près les opérations, et ce jeu amenait de fréquents éclats de rire, des ripostes audacieuses et des retours offensifs pleins d'imprévus.

Jacques, sur la rive, attachait ses patins, et la petite brise piquante lui apportait ce murmure joyeux dont il voyait la cause avec une secrète envie. Stop rétrécissait de plus en plus son cercle, acculant Suzanne aux bords extrêmes du grand lavoir. Alors d'Espreuil, impatient de prendre part à la lutte, s'élança sur les lames d'acier, et, allant droit comme une flèche, arriva jusqu'au centre de l'action. Il était effrayant d'audace et de violence, et quand la jeune fille le vit fondre sur elle sans souci de l'entraîner dans cette course folle, elle poussa un cri de terreur. Le mouvement qui accompagna son exclamation lui fit perdre l'équilibre, mais Jacques la prenant par le coude et l'entraînant avec une rare habileté, la déroba aux entreprises correctes du jeune magistrat, pour la conduire lentement à l'abri, sous l'auvent où l'on goûtait entre trois et quatre heures. La surprise, l'effroi, le triomphe, le plaisir de voler sans crainte sur la glace au bras d'un cavalier intrépide avaient transformé la paisible Suzanne. Elle avançait aussi légère qu'un oiseau, la bouche entr'ouverte, toute frémissante, avec un beau sourire heureux et fier.

» Déjà! s'écria-t-elle en touchant la barre du kiosque. »

Ce fut le plus beau jour de cet hiver charmant pour Jacques d'Espreuil.

Sur ces entrefaites, et par suite de combinaisons semblables dans le cerveau des du Mesnil, le jeune ménage se résolut à marier Suzanne avant de quitter Saint-A. pour reprendre le chemin de Paris. Seulement, si le projet fut le même chez les deux époux, les moyens d'exécution varièrent du tout au tout, puisque la baronne proposait l'ingénieur d'Espreuil, et le baron mettait en avant le substitut Stop. Ils cherchèrent de bonne foi à se mettre d'accord, c'est-à-dire que chacun voulut amener la partie adverse à se rallier à son propre candidat; mais après avoir bu un samovar de thé en tête-à-tête sans amener de résultat sensible, le mari et la femme résolurent de pousser leurs clients respectifs en toute liberté, jouant au plus fin cette partie intéressante où la main de Suzanne était en jeu.

C'était une grande enfant cette petite baronne, et, pour satisfaire son capricieux projet, elle mit toutes les puissances en révolution. Stop étant un danger pour la réussite de son entreprise, elle résolut d'éloigner Stop, qu'elle aimait quand même beaucoup, et, pour cette dernière raison, elle lui voulait de l'avancement.

Demandes verbales, lettres, audiences, invitations à déjeuner, intervention d'un cousin, conseiller d'État, d'une tante députée, rien ne rebuta le zèle de madame du Mesnil.

Son mari, piqué au jeu, entreprit par amour-propre ce que sa femme entamait par désœuvrement; il décida que l'ingénieur de sa femme serait pourvu d'un poste qui le mettrait hors d'état de nuire au substitut, et il écrivit à son oncle le maître de forges, très appuyé dans le monde industriel, pour lui dire qu'il fallait absolument utiliser le savoir et l'intelligence de M. d'Espreuil; que lui, du Mesnil, le souhaitait très vivement pour des raisons sérieuses d'avenir, et que son oncle lui rendrait un grand service en l'aidant de son influence et de ses relations..

Ces deux inoccupés ne manquèrent jamais de se faire part de leurs chances de succès, avec de grands éclats de joie à chaque pas fait dans cette voie encombrée des recommandations.

Tout cela les laissait sans remords, ils voulaient tous les deux le bonheur de Suzanne, et chacun avait choisi celui qui paraissait avoir le plus de chances entre les deux soupirants.

Le député, le maître de forges, les cousins et les amis manœuvrèrent si bien qu'un beau jour le courrier apporta une lettre de Buda-Pesth, et une missive du Palais Bourbon.

L'une disait au baron: faites faire une demande officielle à votre protégé, je lui garde jusqu'à la fin du mois une position superbe sur les lignes ferrées du Tyrol qui sont en voie de formation.

L'autre annonçait à la baronne que les brillants réquisitoires de M. Stop ayant été fort vantés au garde des sceaux, celui-ci venait de le choisir entre dix pour le poste très envié de Substitut du Procureur général à B...

Un quart d'heure après, Jacques assis dans l'embrasure de son observatoire, une brochure à la main, coupait les pages tout en regardant les fenêtres du coin, hermétiquement closes contre le froid, lorsqu'il vit entrer le baron agitant une grande feuille de papier d'un air de triomphe.

« Mon cher d'Espreuil, je vous apporte une bonne nouvelle. »

Jacques tressaillit et pensa tout de suite à Suzanne; une nouvelle ne pouvait être bonne

quasi elle favorisait ses vues sur la jeune fille.

Il redoubla d'attention.

« Nous vous aimons beaucoup, ma femme et moi, et nous avons pensé, j'ai cru pour ma part que la meilleure manière de vous prouver notre estime et de notre affection, serait de donner un aliment à votre besoin d'étude, un but à vos travaux déjà remarqués.

— Où diable veut-il en venir, se demandait Jacques interdit. »

Enfin, il apprit que c'était au Tyrol que l'amitié des du Mesnil l'envoyait sans crier gare. C'était un beau rêve pour le jeune ingénieur, mais l'image de Suzanne vint flotter devant lui tout aussitôt, et Jacques, remerciant avec effusion, déclina, de façon à ce qu'on n'y revînt plus, les offres brillantes qui lui étaient faites.

Pendant ce temps, Stop mandé en toute hâte entrait dans le boudoir de Laure, comme elle achevait d'ébouriffer la frange de ses cheveux de créole.

Elle se jeta au-devant de lui, et les yeux brillants de la joie du succès :

« Vous êtes nommé Substitut du Procureur général de B...! »

Hubert en pâlit; c'était un ambitieux et ce fut d'un ton ému qu'il remercia la jeune femme, puis, s'asseyant et d'une voix plus ferme :

« J'ai une prière à vous adresser, Madame, et puisque vous avez été assez bons, M. du Mesnil et vous, pour vous intéresser à ma carrière, je veux que mon avenir tout entier dépende de vos bons offices. — J'attendais une position supérieure à celle que j'avais ici pour songer au mariage; avant de partir, je veux vous demander un autre service : obtenez pour moi la main de mademoiselle de Valsonne, et je vous devrai tout mon bonheur à venir. »

La baronne ne s'attendait pas à celà. Ainsi toutes ses démarches avaient abouti à précipiter la solution qu'elle croyait éviter en envoyant Hubert au loin.

Elle hésita un moment, puis, partant d'un grand éclat de rire, dont Stop fut un tant soit peu démonté, elle promit de promptes démarches et un dévouement à toute épreuve.

Quand les du Mesnil se retrouvèrent seuls à déjeuner, ils se firent part des graves événements de la matinée et de la singulière tournure que prenaient leurs affaires; le baron dut avouer son insuccès auprès de Jacques, et la baronne, l'obligation où elle allait se trouver de faire la demande en mariage d'Hubert. Les plats refroidirent sur les réchauds où on les oublia, et tandis que M. du Mesnil achevait distraitement sa tasse de café, sa femme griffonna un billet à Suzanne.

« Ma très chère,

» Je compte sur vous ce soir; il faut que ma
» loge éclipse les autres et que le Conseil muni-
» cipal en meure de dépit. Mettez du bleu ou du
» blanc; pas de rose, je suis en chaudron, nous
» nous ferions tort. Ne dites pas non; je le
« veux, *il le faut.*

» LAURE. »

Une demi-heure après, le valet de chambre rapportait à la baronne la carte suivante :

« Impossible, chère amie, mon tuteur vient.
» d'enlever à la pointe de la baïonnette la loge
» n° 3 qui avait été promise au dépôt de cavale-
» rie; nous sommes obligés de garder les posi-
» tions conquises pour assurer notre victoire.
» J'irai entendre un petit acte auprès de vous.
» — Robe de mousseline blanche, à la vierge;
» un rêve d'innocence. — A ce soir.

» SUZANNE. »

Et pendant que nos amis se disposent à passer leur soirée à peu près ensemble au théâtre, jetons un coup d'œil rétrospectif sur la succession d'événements considérables qui avaient préparé cette solennelle représentation.

C. LAMIRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro*).

Économie Domestique

CRÈME AUX POMMES

Posez au fond d'un plat des pommes pelées et coupées en tranches, bien saupoudrées de sucre et de canelle en poudre. Faites une crème au chocolat et versez-la doucement sur les pommes. Faites prendre au bain-marie, et lorsque la crème est prise, saupoudrez-la de sucre. Glacez-la à la pelle rougie.

***

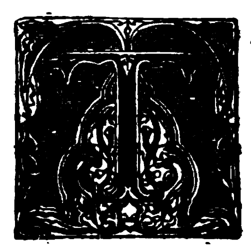
POMMADE POUR CHEVEUX

250 grammes de moelle. — 125 grammes huile douce. — 5 grammes essence de menthe ou de bergamote.

Piller la moelle; faire bouillir dans l'eau; quand elle est fondue la verser dans un vase, la laisser durcir, la faire rebouillir dans de l'eau pendant quelques minutes, l'écumer, passer, laisser refroidir, gratter avec un couteau rond pour qu'il ne reste pas de petits grumeaux, la battre avec l'huile pendant un quart d'heure, y ajouter l'essence; battre encore, et mettre dans les pots au frais.

REVUE MUSICALE

Théâtre de l'Opéra : *Tabarin*, paroles de M. Paul Ferrier, musique de M. Emile Pessard.—Nouveautés musicales.



ABARIN, le célèbre bouffon ambulant des premières années du dix-septième siècle, le roi des charlatans et des bateleurs, fort malmené par Boileau, fut en revanche immortalisé par La Fontaine dans la fable : « *Le Cochon, la Chèvre et le Mouton.* » Bien mieux que cela, Molière ne dédaigna pas de lui prendre une scène : celle du *Sac*, dans les *Fourberies de Scapin*.

La place Dauphine et le Pont-Neuf étaient alors le quartier le plus populeux, le plus gai de Paris. C'était là que le prince du tréteau et ses camarades débitaient leurs ébouriffantes bouffonneries. Aussi, la place Dauphine n'était pas assez vaste aux jours de grande représentation, le vendredi, pour contenir la foule des curieux, accourue de toutes parts. Une fois la pièce jouée, on ne s'en retournait pas sans acheter, pour quelques sous tournois, à ce héros de la baraque et de l'orviétan, le baume contre la migraine, l'opiat contre le mal de dents, ou l'onguent contre la brûlure, « dont il avait éprouvé les merveilleux effets lors de sa descente aux enfers. »

On ne sait point d'où était venu Tabarin — de Naples, prétendent quelques-uns — et un beau jour il disparut sans qu'on sût où il était allé.

Tout divertissement nous manque,
Tabarin ne va plus en banque.

« Tout divertissement nous manque depuis que Tabarin s'en est allé ! » Voilà ce que dit la foule quand elle ne vit plus son saltimbanque préféré ; et elle ne se pressa plus autour de Mondore, son docteur de la parade, qui continua néanmoins, pendant dix ans encore, à vendre des drogues sur la place Dauphine.

Avant la pièce en deux actes et en vers que M. P. Ferrier fit représenter au Théâtre-Français le 13 juin 1874, un essai, moins heureux, avait été tenté par MM. Alboize et André, qui écrivirent un opéra comique en deux actes, dont M. G. Bousquet composa la musique. Il fut représenté au Théâtre-Lyrique en décembre 1852. Le libretto, peu fidèle à la tradition, n'eut pas le mérite d'inspirer heureusement le musicien, à part cependant, un remarquable quatuor, chanté par Laurent, Grignon, mesdemoiselles Colson et Renaud.

Le *Tabarin* de M. P. Ferrier, remanié pour l'Académie Nationale, ne pouvait pas, ne devait pas en présenter les personnages sans modifier quelque peu leur extrême vulgarité originelle. Sans doute, il eût été préférable de donner à cette pièce un cadre plus modeste ; mais à l'Opéra-Comique même, il eût fallu en atténuer la couleur locale.

M. Emile Pessard, l'auteur de la partition, n'a pas non plus perdu de vue qu'il écrivait pour la première scène de France, et nous ne sommes pas de l'avis, émis par quelques-uns, qu'il eût dû laisser complètement de côté l'élément dramatique. Ce n'était au contraire que par là qu'il pouvait rattacher son œuvre à la grande famille dans laquelle elle allait entrer.

Ceci dit, passons en revue les pages musicales de *Tabarin*, qui, s'il s'est fait longuement attendre a su le faire oublier par son franc succès.

Le joli *prélude* qui lui sert d'ouverture, sera de plus, un morceau de salon et d'étude à ne pas négliger.

Dès le *chœur des Buveurs*, qui commence le premier acte, on peut juger que M. Pessard est un maître habile en l'art de grouper les voix ainsi que les instruments. Il s'y trouve une frappante diversion, produite par la traversée d'un cortège funèbre, dont la psalmodie religieuse, sur le mouvement de marche, impressionne vivement les buveurs — et le public.

Le premier morceau *solo* de cette partition, est un gracieux *Sonnet*, écrit avec la spontanéité d'un goût sûr et délicat. Il peut s'adapter à toutes les voix, car il se maintient dans les meilleures cordes vocales de moyen soprano.

Le duo qui le suit commence par un dialogue qui ne manque pas de finesse et s'achève sur un ensemble, un peu court, peut-être, mais remarquable par son expression colorée et son brio de bon aloi.

Un *terzetto* scénique, moitié sérieux, moitié comique, rend à merveille la situation de personnages grotesques, se trouvant, momentanément *obligés* d'être tristes ! Quoi qu'on en dise, il y a là une note extrêmement bouffonne qu'il faut être sourd pour ne pas entendre ; seulement, elle reste dans la mesure qu'exige un théâtre de premier ordre, peu habitué aux excentricités de la parade.

Une autre scène dans le même ton de gravité drôlatique, précède un *air*, de Tabarin, dont l'*adagio* serait mieux placé dans un opéra sérieux à cause de sa magistrale facture et de sa noblesse d'expression. Ce morceau se termine par une *chanson bachique* franchement venue, d'une belle sonorité pour la voix et, du reste, bissée à chaque représentation. C'est là une des meilleures pages de la partition.

Très savamment écrit le *duo*, entre Tabarin et sa femme Francisquine. Il constitue un épisode dont la finesse, l'intérêt musical et les détails d'orchestre révèlent le musicien d'érudition autant que l'artiste d'un goût supérieur.

Au cours d'un *quatuor* comique d'un bon mouvement, se trouvent les *Stances* de Gauthier, une des plus jolies inventions de l'auteur, où il a su prendre le ton et donner la couleur du temps au point de s'y méprendre.

Avant d'arriver au *final*, il ne faut pas négliger la belle phrase du quintette : « oui, dans mon exil », d'un sentiment et d'une maëstria qui font regretter encore que M. Pessard n'ait pas été mis en possession d'un poème de grand opéra.

Cette pensée s'affirme en écoutant le brillant *Final* de ce premier acte, dont l'effet est irrésistible, comme grâce et comme entrain. La partie où le *chœur sans accompagnement* se développe sur ces paroles : « Monsieur Tabarin notre gai compère », — est une inspiration câline et engageante, chantée d'abord pianissimo. Mais peu à peu, toutes les voix s'y mêlent, les instruments s'y réunissent et on arrive à un immense *tutti*, dont les effets de sonorité et les savantes combinaisons classent cette page parmi les plus remarquables de l'opéra moderne.

L'*entr'acte-Menuet*, est à recommander comme feuillet détaché, pour le piano.

La partie vraiment bouffe de *Tabarin*, comme son côté émouvant, se trouve dans le second acte.

Comme Triboulet, ce bouffon de haute volée, Tabarin le saltimbanque pleure de vraies larmes, lorsqu'on lui enlève son épouse chérie. C'est que dans la peau de Tabarin, comme sous l'épiderme de Triboulet, il y a un homme. D'un côté, c'est le père, de l'autre, le mari. Certainement que l'homme de la Cour exprimait son mépris, sa douleur ou sa haine, avec plus d'élégance que celui de la Place Dauphine; mais cependant, il faut reconnaître qu'arrivé au paroxisme de la souffrance ou de la fureur, ces deux extrêmes trouvent leur point de contact.

Voilà pourquoi, malgré les farces de la parade tabarinesque, le public verse de véritables pleurs, tout comme à *Rigoletto*, et pourquoi il ne faut pas s'étonner plus que de raison, de trouver nombre de pages dramatiques dans le deuxième acte de cet ouvrage à double caractère.

Si Tabarin avait pris gaiement son aventure conjugale, il n'eût été qu'un chenapan, bon pour la corde. On nous le montre homme de cœur; on lui prête des sentiments d'une certaine noblesse. Peu nous importe s'il les possédait réellement, puisque la morale y trouve son compte, en somme. Est-ce que par hasard, on se pique tant que cela d'exactitude historique au théâtre ou dans le roman? Il suffit d'avoir lu certains auteurs contemporains pour se convaincre du contraire.

Donc ne soyons pas surpris plus qu'il ne convient, de trouver à la fin de l'ouvrage qui nous occupe, des situations pathétiques auxquelles le musicien ne pouvait se dérober.

Avant d'y arriver, citons d'abord un *air* brillant pour ténor, d'un style ferme et absolument français; puis ce *duo* si mouvementé, qui s'enchaîne à un excellent *trio*. Tout cela est plein d'expression, et se termine par une phrase d'un style élevé : « autre chose est la scène, autre chose est la vie! »

Le *chœur général* est un charmant tableau historique d'allure aisée et offrant nombre de détails sur les mœurs et les expressions du temps. Celui des *Bouquetières* vient s'y greffer. C'est une fraîche inspiration, d'un rythme coquet, très mélodique, et absolument hors ligne comme construction musicale.

Le *Rigaudon* et le *Pas de Deux*, vieilles danses nationales des mieux dessinées, forment d'intéressantes pages instrumentales dont le Piano s'est emparé déjà.

Enfin, voici la partie de l'œuvre où la pièce prend des proportions épiques. Les auteurs ont atteint le comble du tragi-comique et M. Melchissedec s'y est montré acteur et chanteur de premier ordre.

La *farce des Tonneaux*, celle du *Matamore*, l'*Ensemble*, que le public du petit théâtre de Tabarin applaudit à tout rompre, sont traités par le musicien avec une indiscutable supériorité.

Mais au moment où la gaîté est à son apogée, une formidable opposition se produit. La foudre tombant au milieu des rires, des lazzis, de la joie folle de cette scène, n'y produirait pas un effet plus saisissant : on vient d'enlever à Tabarin ce qu'il a de plus cher, tout son bien, sa femme, enfin! Le drame surgit palpitant; le bouffon pleure et sa douleur est si vraie, si navrante, si bien exprimée dans cette phrase : « allez, et laissez que je pleure, » qu'elle arrache des larmes, non seulement aux spectateurs de la Place Dauphine, mais à ceux de l'Opéra.

Heureusement que dame Francisquine n'avait cédé qu'à un moment de dépit et de mauvaise humeur, causé par une trop vive discussion avec le mari bourru, mais tendre, et on la lui ramène sans la moindre résistance de sa part.

Ici se place un superbe *ensemble* et l'émouvant *final*, page de maître, d'un irrésistible effet,

se terminant par le retour de Francisquine, qui s'empresse de demander pardon à cet époux aussi indulgent qu'amoureux, dans une fort belle phrase : celle *des supplications*. Toute cette dernière partie de l'acte est du grand opéra et du meilleur.

Tabarin est une œuvre originale et savante qui place M. Emile Pessard, au rang de nos maîtres contemporains les plus distingués.

Nous regrettons que sur les dix-sept numéros qui composent sa partition, il n'en ait pas consacré quelques-uns de plus aux *airs solos*, mélodies ou couplets. Mais il excelle dans les ensembles et son orchestration est en général riche et point banale. Il est peut-être difficile d'affirmer aujourd'hui qu'il possède au même degré le sentiment mélodique, parce que le sujet de *Tabarin* se prête moins qu'un autre aux poétiques inspirations. Nous attendrons donc, pour former notre jugement à cet égard, que ce compositeur ait été mis en possession d'un nouveau libretto, ce qui ne saurait tarder.

Nous voulions donner ce mois-ci, avec l'analyse de *Tabarin*, celle du bel opéra de M. Théodore Dubois *Aben-Hamet*, dont les représentations ont été interrompues dès leur début, par suite de la crise financière des Italiens. L'importance de l'ouvrage de M. Pessard nous oblige à remettre *Aben-Hamet* au mois suivant. C'est une œuvre trop capitale, pour que nous ne lui consacrions pas une large place dans nos colonnes.

Pour finir, nous citerons quelques nouveautés. D'abord, la partition pour piano seul, comme pour chant et piano, ainsi que les morceaux détachés, de *Tabarin*. Editeur : Alf, Leduc, 3, rue de Grammont.

On nous prie d'indiquer la « meilleure » méthode de chant. Il y en a un grand nombre et dans toutes, il se trouve quelque chose de bon à prendre. Mais celle que nous préférons et conseillons, est la méthode de Manuel Garcia : *Traité complet de l'Art du Chant*, où avant d'émettre un son, l'élève trouve toute la *théorie* de l'art de chanter, clairement et soigneusement appliquée, ce qui est pour nous un point fort important.

Editeur : *Le Menestrel*, 2 bis, rue Vivienne.

Voici maintenant de bien jolies mélodies, écrites sur de charmants poèmes de M. Ch. Fuster, par le compositeur le plus recherché et le plus en vogue des salons parisiens : M. de Kervéguen. Sa musique tout à fait individuelle, possède de rares qualités d'élégance et de sentiment.

Il a réuni, sous le titre de *Sixain de mélodies*, plusieurs ravissantes pièces, que l'on peut se procurer séparément aussi. Nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter à chacune d'elles, car ce sont des inspirations de choix. Les accompagnements sont remarquablement bien faits et d'une beauté harmonique peu commune. Le *Lied*, *Ritournelle d'avril*, *chanson Triste*, *Ne parle pas*, et la *chanson des Haies*, ont nos préférences.

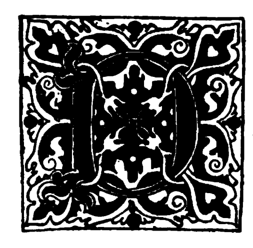
Rêves d'Antan : quel titre poétique aussi ! — sur lequel M. P. Collin a tracé quelques vers si heureusement harmonieux, que le musicien n'avait plus qu'à les accompagner. Il l'a fait avec art, laissant sa mélodie planer dans les teintes discrètes d'une simplicité de fort bon goût.

Editions très belles et très soignées.

Editeur : Le Beau, 11, rue Saint-Augustin.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



ES goûts et des couleurs, il ne faut point disputer.

Cette réflexion qui n'a rien de neuf m'était suggérée l'autre jour par les théories émises devant moi dans un groupe de jeunes filles où je figurais, je ne sais trop pourquoi. — Au fait si, je sais fort bien pourquoi ma capote s'était égarée au milieu des toques de ces demoiselles : je voulais sténographier leurs dialogues, croquer leurs types, le tout à votre intention, chères lectrices.

C'était dans les parages de St-Thomas d'Aquin ; tout ce qu'il y a de mieux comme vous savez, une paroisse où l'on suit exactement la mode, même au confessionnal – dans une rue aristocratique, dis-je, maison sur un bon pied, sans tapage comme il convient; escalier sourd tout drapé de vieilles tapisseries, avec de grands palmiers aux angles, antichambre japonaise, si tant est que les élégantes de Yokohama aient des antichambres ; grand salon Louis XIV, cramoisi et or plein de recherches, moderne dans les accessoires; salle à manger Henri II ouverte à deux battants, avec une table dressée qu'un valet de chambre sert et dessert constamment, pour

faire face aux exigences des belles visiteuses. Dans le salon, quelques groupes sérieux assez rares autour de la cheminée, et complètement annihilés par le bataillon volant de jeunes filles qui circulent et causent autour de Mary, la petite reine du logis.

Elle est bien charmante cette Mary, dans son justaucorps de velours noir sur une jupe tombante qui laisse voir sans les montrer ses petits pieds chaussés de cuir vernis. Ses magnifiques cheveux acajou lui font un casque sur le sommet de la tête, son cou flexible se penche un peu comme incapable de porter un tel poids, son fin profil, sa jolie taille, tout est à admirer en elle, même ses mains qui pour le moment sont gantées de Suède, suivant l'usage de cette année, qui ne veut pas qu'on tende une main nue à ses amis.

Et la mère? me direz-vous. Ah, au fait, oui, la mère, où est-elle donc? — La voici, elle attend que vous ayez salué sa fille pour vous souhaiter la bienvenue, puis elle retombe dans un demi-mutisme, sa charmante enfant se charge d'alimenter la conversation.

Je fais comme tout le monde et je m'occupe exclusivement de Mary :

« Vous amusez-vous beaucoup cette année, Mademoiselle?

— Oh oui, Madame; cette semaine je n'ai déjeuné qu'une fois en tête-à-tête avec ma Mère. (Oh! ingrate enfant).

— Et vos bals, très brillants, n'est-ce pas?

— Figurez-vous que j'ai été invitée chez Lady B..... Une soirée ravissante, toute la société cosmopolite de Paris; je ne me suis jamais tant amusée, j'ai dansé avec un nègre....

— Ma petite, reprend la voisine, en fait de bonheur exquis, moi j'ai patiné avec un chinois.

— Avait-il sa queue?

— N'en faut plus! Les fils du Céleste-Empire font concurrence à nos élégants du boulevard : cheveux en tête de loup, foulard rouge autour du cou, souliers à la poulaine, rien n'y manque.

— Pas même l'air bête... *On dirait du veau.*

— *Pourquoi du veau?*

Et tout le monde de rire.

— Le thé refroidit; *come here*, dit Mary, en entraînant ses charmantes amies; et le salon se vide comme par enchantement.

— Je suis le flot sous prétexte de pouding, mais en réalité pour entendre ce qui suit ces jolis débuts de conversation.

— Avez-vous vu *Théodora?*

— Oh! ne m'en parlez pas, Sarah *vit* son rôle, affirme une petite bonne femme qui peut bien avoir dix-huit ans, et elle ajoute avec assurance: quels progrès depuis dix ans! »

J'avais envie de lui demander si elle tenait ces renseignements antérieurs de Madame sa nourrice, mais je voulais rester bien avec tout le monde et je me contentai de sourire.

« Moi, je suis fidèle à mes amours, je suis allée voir Delaunay, je l'adore.

— En fait d'amour, Suzanne, dites-nous quelque chose, vous avez été à Saumur?

— Est-ce bien province, bien arriéré, bien ennuyeux?

— Mais pas du tout; d'abord mon fiancé est charmant.

— Quel genre?

— Genre Saumur: beaux chevaux, domestique anglais, vie large et indépendante, danse, patine, joue, fume, et dépense un argent fou.

— Oh! ne me parlez que de ces hussards pour faire bien les choses, s'écrie avec enthousiasme une voisine de l'heureuse fiancée. »

Celle-ci reprend :

« Pendant que vous tourniez en rond sur le lac gelé du bois de Boulogne, nous filions sur nos patins tout le long de la Loire, avec une haie d'admirateurs et de curieuses; le soir on dansait pour se réchauffer, puis ces messieurs de la cavalerie avaient leur Mess comme ressource suprême. Vivent les hussards. »

Je me lève : aussi bien, le pouding est épuisé, et ma patience ne tardera pas à l'être.

« Sont-elles donc toutes ainsi, pensai-je en suivant le boulevard St-Germain, pour gagner une maison voisine! Quel dommage d'être jeune sans jeunesse, bonne sans bonté, naïve sans illusions; elles tuent à plaisir tous les bons germes, en faveur de l'ivraie, emploient leur esprit à dire des bêtises, se font tour à tour grues et perroquets. Allons chez Madame de B., il doit y avoir grand cercle aujourd'hui, et je suis sûre qu'on m'y consolera du veau, des hussards, des rôles vécus et des demoiselles blasées.

Madame de B. habite un petit hôtel; le vestiaire est au rez-de-chaussée, on s'y dépouille de sa pelisse au milieu de glaces biseautées, qui vous renvoient votre image dans tous les sens. L'escalier blanc avec sa rampe basse et une torchère de marbre, vous conduit d'abord à un grand palier décoré de fresques. Tout cela est classique, et la main d'une femme reste invisible dans l'arrangement des rares objets dispersés ici et là : une console chargée de sombres feuillages entre deux portes; une stalle à haut dossier entre deux fenêtres; dans un coin, l'armure d'un chevalier, c'est tout.

Mais nous voici dans le royaume de la fée; l'antichambre est toute chamarrée d'étoffes de soie orientales, lamées d'or. Un divan circulaire avec des coussins tous variés, les uns en velours brochés d'argent, les autres en satin brodés de mille couleurs, en voici un brodé au passé par les femmes de Constantinople; celui-là en cuir avec ses dessins antiques, vient du pays des Touaregs. Mais comment énumérer les richesses de ce petit bazar, où les aiguières, les peaux de

lion, les tables de nacre, les lanternes, les tentures, font un si brillant *fouillis ;* entrons, voici que la porte s'ouvre à deux battants.

Je me fraie un passage en *louvoyant* au milieu des sièges dispersés comme des écueils dans l'océan. Blanche de B. se détache d'un groupe joyeux, vient à mon aide et me guide jusqu'à sa mère. Le charmant petit pilote m'avance un fauteuil avec un aimable sourire qui tient lieu de bonjour, en attendant que la maîtresse de maison m'ait souhaité la bienvenue.

Madame de B. n'est plus une jeune femme, mais il y est des choses que l'âge n'ose pas flétrir, et il a respecté en elle ce charme indéfinissable, cette grâce, cette distinction qui la font encore si séduisante. Elle a été vraiment belle d'ailleurs, et les traces de cette beauté se retrouvent encore dans le demi-jour de son salon et la demi-teinte de ses quarante ans, bien éclos. Le velours noir et la dentelle vont bien à cet âge, et Madame de B., blonde et coquette, sait aussi que la poudre dans les cheveux empêche d'en compter les fils d'argent.

Quant à Blanche, elle est habillée en capucin, tout ce qu'il y a de plus capucin : robe de bure brune, corsage plat avec deux doigts de basque autour de laquelle est froncée une jupe très ample; une corde de soie faisant deux fois le tour de la taille pour dissimuler la réunion de la jupe et du corsage; capuchon par derrière, souliers vernis, bas rouges; c'est tout. Faut-il être sûre de soi pour s'habiller ainsi, sûre de sa corsetière, de sa couturière et du reste! Mais Blanche a une taille et une tournure qui défient les modes. « Il faut bien avoir quelque chose » répond-elle aux compliments qu'on lui adresse à ce sujet, en montrant sans fausse honte, son visage incorrect ; et personne ne s'avise de la trouver laide.

On parle de musique, de concerts, les partisans de Colonne et les fanatiques de Lamoureux défendent leurs drapeaux. Des généralités on passe aux personnalités. Voilà Monsieur d'Indy, dont le nom court de bouche en bouche. Une polémique sérieuse s'engage à cause de lui entre Blanche et une autre jeune fille. L'une qui est musicienne vante la Saugefleurie du jeune maëstro, l'autre qui ne l'est pas, prône la Saugefleurie de M. de Bonnières, le poète qui a inspiré la musique.

— Que de talent, dit Blanche, dans cette légende orchestrée! j'y trouve tout ce qu'on m'a appris à admirer : unité dans la composition, souffle de l'inspiration soutenu, une grande richesse et beaucoup de sobriété tout à la fois...

— Tout ce que vous voudrez, ma chère, mais je suis française d'abord, et la *Sauge* de M. d'Indy est allemande, elle a fleuri à l'ombre des murs de Bayreuth, tandis que celle de M. de Bonnières est éclose vers l'an 1580, sur les bords de la Seine, par un joli matin d'avril. »

Et emportée par l'enthousiasme, la jeune fille récite, d'une voix contenue, quelques vers de la jolie légende :

..... Saugefleurie —
Tel est son nom — était charmante à voir.
Au bord d'un lac tout fleuri de jonquilles.
Elle habitait le tronc d'un saule creux,
Et ne quittait son réduit ténébreux
Plus que ne font les perles leurs coquilles.
Mais un beau jour que, chassant par le bois,
Avec sa meute en superbe équipage
Le fils du roi menait à grand tapage
Du bois au lac un dix-cors aux abois,
Pour voir les chiens et la belle poursuite,
Et les pourpoints brillants des cavaliers,
Elle quitta son arbre......

Peu à peu on s'était tu pour écouter le conte dit d'une façon charmante par la jeune fille. Elle s'aperçut tout à coup de ce silence, devint toute rouge et jeta un regard désolé sur son amie. Celle-ci vint à son secours en faisant diversion avec le thé et les sandwichs; la jeunesse entoura une table dressée comme par enchantement, et offrit le breuvage parfumé aux mères et autres honorabilités entourant Madame de B. — L'animation allait grandissant, de frais éclats de rire partaient en fusée, et les piles de gâteaux fondaient à vue d'œil; c'est le joli moment d'une réception, lorsque le samovar fume, lorsque les jeunes filles se dispersent comme de joyeux oiseaux aux quatre coins du salon; le soleil curieux glisse un indiscret rayon à travers les dentelles des fenêtres, et fait chatoyer les tentures, une atmosphère plus intime circule autour de tous ces groupes qui changent de place, se forment, et se déforment suivant le caprice, la sympathie, le sujet de la conversation; tout ce petit désordre est nécessaire à l'entrain d'une réception. Je termine mon croquis par le mot de Madame de B, considérant ce champ de bataille après l'action : « Ma chère enfant, me disait-elle, ne me parlez pas d'une propreté triste ! »

C. DE LAMIRAUDIE

*
* *

Mes chères lectrices, — Grande a été votre surprise, n'est-ce pas, en ouvrant votre journal le 1er février. — Pourquoi ce frontispice, pourquoi ce sphinx, pourquoi ce chameau, et le lotus, et les statues et les caractères hiéroglyphiques ? Est-ce une nouvelle gravure de mode, et devons-nous dès à présent nous habiller comme Isis, cavalcader sur des dromadaires, nous coiffer en sphinx, remplacer le chloral par le sirop de lotus qui verse l'oubli??? Là, là, pas si vite, belles impatientes, laissez-moi le temps de vous expliquer. — Votre journal tend à la perfection, il vit avec cette unique pensée de vous fournir matière apprendre en vous amusant, et chaque mois, dans un frontispice nouveau, les merveilles des âges successifs vont défiler sous vos yeux. Ne bougeons plus, je commence : numéro de février,

Art Égyptien, colonnes venant des ruines du temple d'Edfou qui supportent un bandeau orné d'hiéroglyphes : un bœuf apis qui ressemble à un lapin moderne, un scorpion qui tient du homard, un chat caparaçonné comme le destrier de Du Guesclin. — A droite, Osiris, le principe du bien. Vous connaissez ses démêlés avec le noir Typhon, principe du mal; si les détails vous échappent, vous rappeler le ballet d'*Excelsior*, l'*obscurantisme* de 1885, c'est le Typhon antique. — Le médaillon central nous montre le grand sphinx taillé en plein roc et gardant depuis des siècles les tombeaux de ses rois, les pyramides de Chéops, Chéphren et Micérinus. Nombreux sont les voyageurs qui chaque année affrontent les fatigues de la route pour venir admirer le spectacle magique qu'offre cette plaine, vaste désert où les géants de pierre restent debout, pour nous dire combien nous sommes petits.

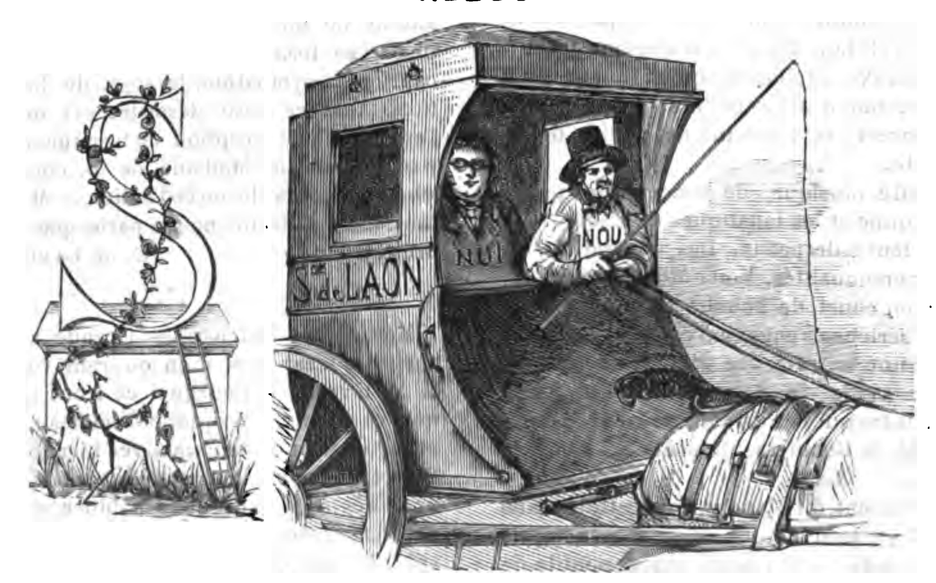
Numéro de Mars : *Art grec*. A gauche, Minerve; non point la sagesse faite femme par l'effort héroique du maître des dieux, mais la Pallas d'Athènes, prête à combattre et à vaincre. Vous savez l'histoire de sa première lutte. Cécrops voulant consacrer sa ville naissante à un dieu, et ne sachant auquel s'adresser, décida qu'on choisirait celui qui doterait la cité de la chose la plus utile. Neptune créa un cheval de guerre et fit jaillir une source d'eau de mer. Minerve dompta le cheval et frappant la terre de sa lance, lui fit produire un olivier. — Cécrops embarrassé, consulta le peuple, on mit le choix aux voix. Avec une partialité unanime, les hommes votèrent pour Neptune et les femmes pour Minerve; pour l'honneur du sexe faible, il y avait une femme de de plus que le compte dans l'assemblée, et Pallas reçut ainsi le soin de protéger Athènes.

C. DE LAMIRAUDIE.

Mot Triangulaire syllabique.

Si j'orne le bandeau de la reine des Vierges,
On me voit sur l'autel entourée de cierges,
Ou bien agenouillée au pied de cet autel,
Faisant monter les vœux de mon cœur jusqu'au ciel.
Car je suis perle ou fleur, femme, enfant, jeune fille.
— Seul, debout, en silence et loin de sa famille,
Vers elle sûrement le cœur doit se porter.
De celui que mon *deux* s'efforce d'abriter.
Le *trois* rappelle les saintes cérémonies
Qui viennent tour à tour dans nos fêtes bénies
Lever nos cœurs en haut. *Quatre*, pour terminer,
Je le dis à *toi* seul, chacun va le nommer.

RÉBUS



Explication de l'Énigme de Février : *Cataracte*.

Explication du Rébus : *La vertu a toujours sa récompense dans l'admiration générale*.

ERRATUM. — Il s'est glissé une erreur dans le numéro de Février, au bas de la page 56. Au lieu de : Explication de l'Anagramme, il devait y avoir : les Mots Homophones contenus dans le numéro de Janvier, sont : *Mort*, *Maur* (*Saint*), *Maure* et *mors*.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne*.

2-85 618 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



1er Avril 1885 — 4514

Journal des Demoiselles

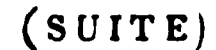
Modes de Paris. Rue Vivienne, 48.

Chapeaux de Mme BOUCHERIE, 16 r. du Vieux Colombier. Corsets de Mme EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra.

Étoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES, 2, r. du 4 Septembre.

JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS



MADAME DE GENLIS

(SUITE)



N séjour à Sillery, succède pour madame de Genlis à ces voyages chez les princes. C'était la première fois qu'elle se voyait admise dans cette demeure patrimoniale de la famille. Madame de Puisieux ne lui montre d'abord qu'une froideur polie; la jeune femme se sent toujours troublée et comme paralysée en sa présence. Pourtant, au bout de huit jours, la sévère dame du logis lui demande un air de harpe. Le lendemain, en tête à tête, et sur l'initiative même de madame de Puisieux, la glace se rompt enfin, et se fond dans une scène d'attendrissement, qui change entièrement leurs sentiments réciproques. Toute froideur disparaît, et madame de Puisieux se prend de la plus vive affection pour celle qui, jusqu'alors, lui a inspiré si peu de sympathie.

A partir de ce moment, la vie devient charmante à Sillery pour madame de Genlis : elle nous décrit une série nouvelle de divertissements et de fêtes, dont elle est l'organisatrice et la directrice. Elle invente ingénieusement, elle exécute vivement et, dans ses inventions, ne néglige rien de ce qui peut flatter les goûts et les sentiments de M. et de madame de Puisieux.

« Ce n'est pas sans dessein, » — dit-elle, « que » j'entre dans ces petits détails; ils ne seront » pas sans utilité pour les jeunes personnes qui » liront cet ouvrage. Je voudrais leur persuader » que la jeunesse n'est heureuse que lorsqu'elle » est aimable, c'est-à-dire docile, modeste, attentive, et que le véritable rôle d'une jeune per-

» sonne est de plaire dans sa famille, et d'y por-
» ter la gaîté, l'amusement et la joie. »

Il est peu probable que les jeunes personnes de nos jours lisent jamais les *Mémoires de madame de Genlis*; c'est pourquoi nous en extrayons ici ce passage, bon en effet à être mis sous leurs yeux.

Et M. de Genlis, demandera-t-on peut-être, que faisait-il dans tout cela? Il n'était point entièrement inactif. Comme beaucoup d'hommes du monde, à cette époque, il tournait agréablement le couplet, et ce talent mis au service de la société, lui valait aussi des succès. Il en a un grand de ce genre à la fête de M. de Puisieux, dont la célébration était le prétexte d'un redoublement de plaisirs. Le seigneur de Sillery, délicatement loué par lui dans des vers composés pour la circonstance, ne tarde pas à en témoigner d'une manière solide toute sa satisfaction.

« Le lendemain matin, à notre promenade à
» cheval, M. de Puisieux me dit d'annoncer à
» M. de Genlis qu'il lui donnoit son gouverne-
» ment d'Épernay, qui valoit 7,000 francs par an.
» C'étoit un honorable et beau présent, et qui
» nous fit un grand plaisir.

Madame de Genlis aussi quittera Sillery plus riche sous un autre aspect qu'elle n'y est venue. Elle y a trouvé une grande et belle bibliothèque; elle en a lu les meilleurs ouvrages avec madame de Puisieux; elle en a fait et pris pour elle-même de nombreux extraits qu'elle emporte comme un petit trésor, en allant se replonger dans le tourbillon de Paris. Emergés de ce tourbillon où elle nous entraîne avec elle, passent portraits et anecdotes qui se suivent dans ses souvenirs. Aucun n'est assez marquant pour nous arrêter au passage. Madame de Genlis bien jeune encore, mais déjà mère de trois enfants dont le dernier né est un fils, et depuis longtemps accoutumée au mouvement du monde, pourrait, ce nous semble, commencer à en être fatiguée. Il ne paraît pas qu'il en soit ainsi; toutefois elle devient évidemment plus capable de fixer son esprit sur des occupations sérieuses.

« Au milieu de toute cette dissipation, je culti-
» vois naturellement tous mes talents de musi-
» que, puisque j'en faisois sans cesse; mais en
» outre, je lisois tous les jours une heure pen-
» dant ma toilette, et je trouvois le moyen d'é-
» crire autant de temps des extraits. Il y avoit
» toujours dans la semaine deux ou trois jours
» où nous ne sortions pas; alors je lisois cinq ou
» six heures, et j'écrivois deux ou trois, et, de
» plus, je copiois les Mémoires que M. de Genlis
» faisoit continuellement pour les ministres, sur
» la guerre, sur la marine, et il falloit remettre
» tout cela au net sur des brouillons épouvanta-
» bles; je n'ai jamais fait d'ouvrage plus fati-
» gant. Je frémissois quand je le voyois entrer
» dans ma chambre avec ses grands papiers à la
» main; cependant cette complaisance ne m'a
» pas été inutile sous le rapport littéraire. M. de
» Genlis avoit beaucoup d'esprit, il faisoit des
» chansons charmantes; mais lorsqu'il écrivoit
» en prose, il étoit fort diffus. En lisant ses mé-
» moires remplis de bonnes idées, et très-bien
» faits, je vis qu'on pourroit les abréger, et qu'ils
» y gagneroient. »

Elle obtient de son mari, quoique avec peine, la permission de faire ce travail d'abréviation. Elle y apporte un zèle et un amour-propre qui lui en ôtent l'ennui. « — J'appris ainsi, » dit-elle, « à établir de l'ordre dans mes idées, et à écrire avec précision. » — Sa plume, mise au service de M. de Genlis, continuait en même temps à s'exercer pour son propre compte. Son imagination était sans cesse en action. Elle écrit un roman historique, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre le cours de ces belles lectures, qui contribuent à lui former le goût. Aux grands auteurs du XVIIe siècle elle ajoute Buffon, dont le style devient pour elle un objet d'étude particulière.

» Après un examen très suivi et très réfléchi,
» je relus sur la fin de l'hiver mes compositions
» et mon roman historique; et à l'exception de
» mes *Réflexions d'une Mère de vingt ans*, et de
» ma comédie des *Fausses délicatesses*, je brûlai
» le tout, et j'eus grande raison, car cela étoit
» bien mauvais. »

Brûler ses premières œuvres, c'est de la part d'un jeune auteur un acte de courage héroïque et un terrible sacrifice. Tout ce passage des Mémoires de madame de Genlis vaut la peine d'être lu.

« Que je plains, » — dit-elle, — « ceux qui
» n'aiment ni la lecture, ni l'étude, ni les beaux
» arts! J'ai passé ma jeunesse dans les fêtes et les
» plus brillantes sociétés, et je puis dire avec une
» parfaite sincérité que je n'y ai jamais goûté
» des plaisirs aussi vrais que ceux que j'ai cons-
» tamment trouvés dans un cabinet avec des
» livres, une écritoire et une harpe. Les lende-
» mains des plus belles fêtes sont toujours
» tristes; les lendemains des jours consacrés à
» l'étude sont délicieux; on a gagné quelque
» chose, et l'on se rappelle la veille non seule-
» ment sans dégoût, mais avec la plus douce sa-
» tisfaction. »

Chemin faisant, madame de Genlis mentionne les notabilités littéraires qu'elle rencontrait sur sa route. La plupart appartenaient à cette classe secondaire de beaux-esprits de qui les œuvres, fort goûtées de leurs contemporains, ne dépassent guère en durée l'époque où ils ont vécu; tels sont Colardeau, Champfort, Lemierre, dont les vers restés fameux pour leur rocailleuse dureté, étaient proclamés ingénument par lui-même les meilleurs qu'on pût faire. L'abbé Delille, déjà connu par sa traduction des *Géorgiques*, vient plusieurs fois chez elle. Mais des célébrités du XVIIIe siècle, il en est une, plus grande, qu'elle a momentanément la chance d'y voir d'une manière intime : c'est J.-J. Rous-

seau. Pour nous dire ses relations avec lui, elle interrompt le fil de sa narration, et retourne un peu en arrière.

On sait de quel engouement le Citoyen de Genève, avec sa rudesse systématique, ses gros souliers, son costume austère, était l'objet, dans la haute société parisienne dont il heurtait toutes les élégances. Peut-être lui faisait-il l'effet de cette corbeille de fumier dont madame de Grignan souhaitait d'aspirer l'odeur pour se reposer du parfum trop continuel des fleurs d'oranger. Les persécutions que lui avaient valu ses ouvrages, ajoutaient encore à l'importance de sa personne. Madame de Genlis n'en avait lu aucun, mais avec toute la curiosité enfantine de son âge, elle témoignait vivement le désir de voir l'homme dont s'occupait si bruyamment la renommée. Ce désir sera satisfait. Un ami de la maison, lié avec Rousseau, lui promet que sous peu M. de Genlis le lui présentera. Mais il ajoute en confidence que ce ne sera pas l'auteur d'*Émile* qu'elle verra en réalité; ce sera Préville, l'un des acteurs les plus en renom de la Comédie-Française, qui en prendra le rôle auprès d'elle. Les mystifications étaient en grande faveur dans la société légère du temps; l'histoire du pauvre M. Tirmane nous en a donné un exemple. Madame de Genlis rit de tout son cœur, à l'idée de celle que son mari lui prépare. Elle feindra d'en être dupe, pour se bien moquer à son tour du mystificateur.

Trois semaines après, M. de Sauvigny, l'ami dont nous venons de parler, accourt lui annoncer, en présence de M. de Genlis, que Rousseau a le plus grand désir de l'entendre jouer de la harpe, et obtient facilement la permission de l'amener le lendemain. Elle est prise, en le voyant paraître, d'une envie de rire qu'elle ne contient qu'avec effort. La même disposition lui demeure pendant toute la conversation, d'ailleurs agréable et gaie. L'aisance parfaite, l'entrain qui en résultent de sa part, si différents de sa timidité ordinaire en présence des gens considérables par le rang ou l'illustration, étonnent profondément M. de Genlis et, par bonheur, paraissent plaire à Rousseau, qui n'a pour elle que des paroles gracieuses. Madame de Genlis a vu Préville sur la scène, mais de trop loin pour être en état de le reconnaître. Elle trouve qu'il rend admirablement le personnage de Jean-Jacques, si ce n'est qu'il en fait un bon petit vieillard trop aimable. Elle joue pour lui sur la harpe quelques airs du *Devin du Village*. Le visiteur, favorablement impressionné, accepte, en se retirant, de venir dîner le lendemain. A peine la porte s'est-elle refermée sur lui, que la maîtresse du logis se livre sans contrainte à de joyeux éclats de rire. M. de Genlis, de plus en plus surpris, se fâche et la gourmande. On s'explique. L'immense accès d'hilarité qui gagne à leur tour son mari et M. de Sauvigny quand ils apprennent qu'elle a cru recevoir Préville, la jette dans la dernière confusion. La mystification un moment projetée par M. de Genlis n'a pas eu lieu; M. de Sauvigny, de son côté, n'y a plus pensé, et c'est bien Jean-Jacques, le vrai Jean-Jacques, qu'elle vient d'accueillir avec un sans façon si folâtre et si cavalier. Que devenir? où se cacher? Jamais elle ne pourra consentir à se retrouver en sa présence s'il est instruit de sa bévue. On lui promet de n'en rien dire, et c'est avec un plaisir exempt de toute gêne qu'elle le revoit. Rousseau a pris en gré le mari et la femme; il revient souvent chez eux. Jamais, dit-il à M. de Sauvigny, il n'a rencontré une jeune personne plus naturelle, plus gaie et plus parfaitement dénuée de prétention. Madame de Genlis nous raconte les conversations qu'elle avait avec lui, et qui servent à mettre en relief, dans sa manière d'être et de penser, ce caractère d'ailleurs bien connu. Les relations les plus amicales duraient entre eux depuis cinq mois, quand une incartade du fantasque philosophe vient y porter atteinte. Ne fallait-il pas qu'un jour ou l'autre il s'en produisît quelqu'une? Laissons ici la parole à Mme de Genlis.

« Rousseau venoit presque tous les jours dîner » chez nous, et je n'avois remarqué en lui ni » susceptibilité, ni caprice, lorsque nous pensâmes nous brouiller pour un sujet bizarre. Il » aimoit beaucoup une sorte de vin de Sillery, » couleur pelure d'oignon; M. de Genlis lui » demanda la permission de lui en envoyer, en » ajoutant qu'il le recevoit lui-même en présent de son oncle. Rousseau répondit qu'il lui » feroit grand plaisir de lui en envoyer deux » bouteilles. Le lendemain matin, M. de Genlis » fit porter chez lui un panier de vingt-cinq » bouteilles de ce vin, ce qui choqua Rousseau » à tel point, qu'il renvoya sur-le-champ le panier, avec un étrange petit billet de trois lignes, qui me parut fou, car il exprimoit avec » énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable. »

Le comte et la comtesse de Genlis consternés interrogent M. de Sauvigny sur la cause d'un courroux si terrible. Rousseau était véritablement furieux, et protestait qu'il ne les reverrait jamais, disant qu'apparemment on croyait qu'il n'avait modestement demandé deux bouteilles que pour avoir un *présent*; que cette idée était injurieuse.

Le crime de M. de Genlis ne méritait aucune miséricorde, mais il n'avait pas eu sa femme pour complice; peut-être en faveur de cette innocence, Rousseau pourrait consentir à revenir.

« J'écrivis donc une assez longue lettre, que » j'envoyoi avec deux bouteilles présentées de » ma part. Rousseau se laissa toucher, il revint; il » eut beaucoup de grâce avec moi, mais il fut sec » et glacial avec M. de Genlis, dont jusqu'alors il » avait goûté l'esprit et la conversation, et » jamais M. de Genlis n'a pu regagner ses bonnes grâces. »

L'entente est rétablie, mais ce n'est pas pour longtemps. Une comédie de M. de Sauvigny se joue au Théâtre-Français; M. et madame de Genlis doivent naturellement assister à la première représentation. Rousseau consent à les y accompagner, mais à la condition que ce sera en loge grillée, et que rien ne pourra y trahir son incognito. Madame de Genlis nous énumère par le menu tous les soins qu'elle prend pour qu'il en soit ainsi; mais Rousseau, caché derrière les deux autres spectateurs, semble lui-même chercher l'occasion de se laisser apercevoir du parterre, où sa présence est en effet bientôt entrevue et signalée, sans y soulever toutefois ni mouvement ni acclamations. L'humeur se peint sur sa figure. La toile se lève, l'attention de l'auditoire est toute à la scène, l'humeur de Rousseau de plus en plus sombre. Le spectacle se termine au milieu des applaudissements. Rousseau reconduit madame de Genlis à sa voiture; M. de Genlis s'efface pour l'y laisser monter après elle. Il devait retourner souper avec eux, il l'avait promis, mais il s'y refuse sèchement, n'écoute aucune réclamation, tourne le dos et s'éloigne.

Seconde brouillerie. Et pourquoi ?

M. de Sauvigny court de nouveau chez le farouche philosophe.

« Rousseau lui dit avec des yeux étincelants de » colère qu'il ne me reverroit jamais de sa vie, » parce que je ne l'avois mené à la Comédie que » pour le donner en spectacle, pour le faire voir » au public comme on montre les bêtes sauva» ges à la foire. »

Rien n'était plus injuste et plus diamétralement contraire à la vérité, au dire de madame de Genlis; mais en vain M. de Sauvigny plaide pour elle *Not Guilty*; l'orgueilleux Génevois ferme l'oreille à toute justification. La rupture est complète, et cette fois définitive. Madame de Genlis en a elle-même assez des rapports cahotés d'une amitié si précaire, et, plus tard, l'occasion s'étant présentée de les renouer, elle la repousse.

Après cet intermède, elle reprend le détail de sa vie mondaine et se complaît à faire repasser, pour ainsi dire, devant ses yeux, les groupes de figures qu'elle a connues dans sa jeunesse, mais qui pour nous n'ayant pas le même intérêt, ne nous présentent que des noms. Quelques-uns cependant, en petit nombre, se distinguent de la foule. Telle est la comtesse de Custines, vers qui madame de Genlis, dès leur première rencontre, s'est sentie entraînée par la plus vive sympathie. A peine plus âgée qu'elle de quelques mois, madame de Custines, dont le noble caractère attire l'estime et le respect de tous, inspire à sa jeune amie une entière confiance et lui sert souvent de guide et de conseil. Son éloge revient plus d'une fois sous la plume de madame de Genlis; nous citerons entre autres ce passage, qui, jusqu'à certain point, le résume.

« Mariée à dix-sept ans, elle passa sept années » dans le monde pour y offrir le modèle de la » plus rare perfection. Sa vie fut courte, mais » pure, irréprochable et parfaitement heureuse. » Je n'ai jamais vu dans la jeunesse, avec une » beauté remarquable, une raison si ferme, des » principes et une piété si austères réunis à tant » de gaieté, de douceur et d'indulgence; elle » n'alla jamais aux spectacles et aux bals, mais » elle trouvoit tout simple que ses amies y » allassent. — Je suis sûre, me disoit-elle, » puisque vous vous livrez à ces amusements, » qu'ils ne sont pas dangereux pour vous, et » peut-être le seraient-ils pour moi. — Presque » toujours, quand j'allois au bal, je soupois chez » elle, parce qu'elle vouloit me voir habiller et » présider à ma toilette. J'ai passé six ans dans » la plus grande intimité avec elle, sans avoir » jamais remarqué la moindre altération dans » son humeur. Si elle eût vécu, ma destinée eût » été bien différente; elle avoit sur moi un sou» verain empire, je ne serois jamais entrée au » Palais-Royal, elle me l'avoit fait promettre, et » certainement je ne lui aurois pas manqué de » parole. »

Ce fragment se rapporte au moment où une mort prématurée venait enlever madame de Custines aux affections qui l'entouraient; mais ce moment est encore éloigné, et rien ne peut le faire prévoir. D'autres morts, que madame de Genlis note successivement, précèdent celle-là. Madame de La Haie, l'aïeule au cœur de bronze, descend au tombeau comme elle a vécu, sans s'être départie de sa conduite déloyale envers sa fille aînée, sans laisser une marque de souvenir aux enfants de cette fille. Plus tard, madame de Dromenil, l'adorable petite vieille, qui forme avec madame de La Haie un si parfait contraste, va disparaître également, léguant comme témoignage d'affection à la jeune comtesse de Genlis, une belle terre et un château, qu'elle a choisi en même temps comme lieu de sa propre sépulture. Mais le testament est annulé pour défaut de forme, à la requête de M. de Noailles, mari de l'une de ses petites filles, et de ses bonnes intentions il ne reste rien, qu'un pieux sentiment de tendresse et de vénération au cœur de celle qui en était l'objet.

Dans l'intervalle, entre ces deux disparitions en survient une dont les conséquences sont plus importantes encore pour sa famille. M. de Montesson s'éteint à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Douze années auparavant, mademoiselle de La Haie, dans sa belle jeunesse de dix-huit ans, avait préféré à tout autre prétendant, ce vieillard déjà presque octogénaire, mais possesseur de quatre-vingt mille livres de rente. Ce que pouvait lui apporter ce mariage, ce n'était évidemment ni la tendre union des sentiments et des goûts, ni les joies de la famille; néanmoins, quel que fût le motif qui la guidât dans son

choix, elle n'eut pas trop à s'en repentir, faisant d'ailleurs peu de cas, à ce qu'il semble, des grâces légères dans l'extérieur d'un époux.

« C'étoit, — dit madame de Genlis, — un » homme de la plus monstrueuse grosseur qu'on » ait jamais vu. Il m'a toujours paru un très- » bon homme; ma tante en contoit plaisamment » mille traits d'avarice. »

Cette avarice était d'assez bonne composition, à en juger par ce qui suit :

« Il avoit une fort bonne maison; il n'y étoit » pas gênant, car il n'y paraissoit que pour se » mettre à table, ne parloit presque pas, dispa- » raissoit après le repas. Il donnoit à ma tante » quatre chevaux dont elle disposoit unique- » ment, et lui laissoit une entière liberté. »

Madame de Montesson n'était pas ingrate. Elle montrait à ce vieux mari, qui aurait pu être son aïeul, les plus grands égards. Pendant les huit jours que dura sa maladie, elle l'entoura de ses soins assidus. Madame de Genlis ne la quittait pas, partageant ses veilles, ses fatigues, et, dans les dernières nuits, son lit. La mort du pauvre nonagénaire n'excite pas pourtant un deuil bien profond. Elle est accompagnée d'une scène plaisante, que va nous raconter madame de Genlis.

Il est minuit. La tante et la nièce dorment dans leur appartement. M. de Genlis, qui veillait auprès du moribond, entre, annonce sans autre préparation à la première qu'elle est veuve, et que les collatéraux, qui épiaient depuis le matin l'instant fatal, ont requis immédiatement l'apposition des scellés. Les gens de loi sont déjà dans l'hôtel, procédant à cette opération. Madame de Montesson se lève en hâte; madame de Genlis, sur l'invitation de son mari, reste au lit, entr'ouvrant seulement le rideau pour voir ce qui se fait.

« Le commissaire en grande robe noire arrive » avec deux ou trois hommes; il met les scellés » dans la chambre; au moment où cela finissoit, » ma tante et M. de Genlis passent dans un salon » voisin, ce qui commence à me causer un peu » d'émotion, par l'appréhension de me trouver » toute seule dans cette grande chambre; tout-à- » coup les adjoints du commissaire vont dans le » cabinet, et le commissaire lui-même se dispose » gravement à les suivre; alors je perds la tête, » je m'élance hors du lit, j'attrappe le commis- » saire par sa robe en m'écriant : — M. le com- » missaire, ne m'abandonnez pas ! — Au même » instant, confuse de me trouver en chemise, je » m'enveloppe dans la longue queue du commis- » saire qui n'ayant pas pris garde à moi jus- » qu'alors, eut une véritable peur, car il me prit » pour une folle, et il en avoit bien le droit. » M. de Genlis, ma tante, tout le monde ac- » court, on ne peut s'empêcher de rire, et même » aux éclats ; jamais scellés n'ont été posés aussi » gaiement. On vint m'habiller dans le manteau » du commissaire, dont je ne me séparai qu'après » qu'on m'eût donné un jupon et une robe. »

Ce n'est pas la seule émotion dont pour elle cette mort est la cause. Quelque temps après, madame de Montesson, qui désire garder encore sa nièce auprès d'elle, la loge dans l'appartement du défunt, lui demandant toutefois si elle n'y répugne pas. Madame de Genlis jure que non, et, pour le prouver, elle y entre le soir, la première, dans l'obscurité; mais à peine la porte est-elle ouverte, qu'une main décharnée de squelette vient la frapper violemment au visage, et la repousse. Elle se rejette en arrière, et se trouve presque mal. On apporte les lumières, et que voit-on? Un vieil oranger, dont une branche desséchée lui a donné ce souflet effrayant.

La peur des morts est assez habituelle aux imaginations jeunes et vives. Madame de Genlis y était sujette, comme le témoignent quelques autres petits faits rapportés par elle. Les contes de revenants dont jadis on avait, selon son expression, orné sa tête, ne laissaient pas sans doute que d'y contribuer.

Madame de Montesson est donc veuve; elle peut désormais marcher vers le but que se propose son ambition. Madame de Genlis nous détaille les manœuvres de diplomatie sentimentale qu'elle emploie pour amener le duc d'Orléans au point où elle veut le voir. Sa nièce, qui s'amuse à les pénétrer, y prête, à l'occasion, son assistance.

La jeune femme a maintenant pour la guider au milieu des plaisirs du monde un autre mentor : c'est madame de Puisieux, à qui l'expérience de l'âge, jointe à la plus tendre affection, donne sur elle presque une autorité de mère. Madame de Puisieux, voulant lui faire connaître la Normandie, la conduit au château du Vaudreuil, où le président Portal, qui en est l'opulent propriétaire, aime à réunir autour de lui élégante et joyeuse compagnie. Les fêtes les plus splendides s'y succèdent sans interruption; mais ce n'est pas là ce qui marquera principalement dans ses souvenirs. Madame de Genlis n'a jamais vu la mer; Dieppe est à peu de distance du Vaudreuil : si on allait à Dieppe? Madame de Puisieux, avec une complaisance qui touche sa protégée jusqu'aux larmes, organise immédiatement ce petit voyage. Quelques invités du Vaudreuil, gens d'esprit et de belle humeur, sont de la partie. On part, on arrive, on est devant la mer.

« Ma surprise, dit madame de Genlis, mon » admiration, mon saisissement furent extrêmes, » à l'aspect de l'Océan, vu pour la première » fois de la jetée de Dieppe, où on le voit si bien » dans toute sa majesté. Il ne me manquoit » qu'une chose, c'étoit d'être toute seule. J'avoue » que la gaieté turbulente de nos compagnons » de voyage me fut bien importune. Tandis que » je contemplois ce spectacle admirable, j'étois » bien scandalisée d'entendre rire et dire des » extravagances comme dans un salon, ou au » coin du feu. Aussi fut-on très étonné de ma

» gravité, et il fut décidé que j'étois fort maussade aux bords de la mer. »

Oui, devant les grandes scènes de la création, pour entendre tout ce qu'elles nous disent, il faut être seul avec elles, ou n'avoir en tiers que des âmes capables de les écouter comme nous dans un silence religieux. Promener les futilités mondaines en face de l'Océan, c'est une profanation, comme de rire et de chanter tout haut des airs de vaudeville au chœur de quelque immense cathédrale. L'univers, dans tous ses détails, n'est-il pas un temple sublime que Dieu s'est lui-même bâti?

Les voyageurs retournent au Vaudreuil, où de plus belles fêtes que jamais les attendent. Mais quelles fêtes de l'homme peuvent valoir celles de la nature ?

Madame de Genlis fait souvent à Sillery de longs et charmants séjours. Chacun la choie, à l'exemple des maîtres, comme l'enfant chéri de la maison, où elle apporte le mouvement et la joie. Elle y est plus obéie qu'eux-mêmes. Le temps passé dans sa propre demeure continue à être employé avec ardeur à ses études littéraires, que parfois, cependant, quelque circonstance frivole vient interrompre. C'est ainsi que, chassée de son logis par l'effroi que lui inspire le voisinage d'un mort, elle se sauve chez les Balincourt, ses amis, qui l'hébergent durant cinq jours, dont chacun voit naître quelque invention nouvelle pour l'amuser et la distraire. Jamais elle n'a tant ri, jamais elle ne s'est tant divertie. Le pauvre trépassé ne se doutait pas des heures joyeuses dont il devait être l'occasion pour elle. Mais, à toute cette joie, succède bientôt un grand deuil. Le maréchal de Balincourt, chef presque nonagénaire de cette famille, lui est enlevé par la mort. Madame de Genlis dépeint, avec un cœur touché, ce vieux soldat, vénéré moins encore pour son âge que pour ses hautes vertus, sa bonté et les souvenirs honorables de sa vie militaire. Elle cite de lui des traits et des mots charmants, et nous donne presque envie de le pleurer avec elle. Quelque temps après, le maréchal d'Estrées, autre glorieux débris des grandes guerres du siècle, le suit au tombeau. Monsieur et Madame de Genlis viennent alors habiter l'hôtel de Puisieux, et s'y établissent à demeure. Mais M. de Puisieux ne jouit pas longtemps de ce nouvel arrangement réglé par lui; une maladie de courte durée l'emporte à son tour. Les hauts emplois qu'il avait occupés, la haute position que lui donnaient dans la société sa fortune et son caractère, en faisaient un personnage important et considéré. Madame de Genlis lui consacre un article nécrologique aussi élogieux qu'étendu. Cette mort resserre encore plus fortement les liens qui l'attachent à madame de Puisieux. Elle ne la quittera plus. Déjà elle avait pour cette sage amie la tendresse d'une fille; elle en aura le dévouement. Telle est sa résolution; nous verrons ce qu'il en adviendra.

Dans cet abattis que la mort fait autour d'elle, un coup terrible vient la frapper au cœur : madame de Custines meurt en cinq jours de temps, d'une fluxion de poitrine. C'est d'une plume trempée dans les larmes que madame de Genlis raconte sa mort et les circonstances qui l'accompagnent. Jeune, belle, mère heureuse, compagne aussi honorée qu'adorée d'un homme au cœur vaillant, cette femme entourée de tant de conditions de bonheur voit, calme et sereine, s'approcher l'heure redoutable sans proférer une plainte, sans une parole de regret, avec un courage composé de fermeté stoïque et de douceur chrétienne. Durant toute cette maladie jugée dès le début, mortelle, madame de Genlis veille jour et nuit à son chevet. Un seul moment, le cinquième jour, elle s'éloigne pour aller prier à l'église. C'est un dimanche. Elle regarde ce beau visage, tranquille et doux : est-il croyable que la mort soit si proche ? Non, elle ne peut pas le croire. Un livre de prières lui manque; madame de Custines se fait apporter le sien et le lui tend : « Gardez-le toujours, dit-elle. » Ces simples paroles causent à madame de Genlis un tressaillement douloureux. Elle n'en comprend que trop le sens ! — Trois quarts d'heure après elle revient, et ne retrouve plus son amie.

Suit alors le tableau de la désolation qu'amènent après eux de pareils événements. Madame de Genlis pleure avec le mari désespéré qui, retenu au loin par ses devoirs militaires, n'a pu arriver à temps pour recevoir le dernier regard et le dernier soupir de celle qu'il a tant aimée. Car il pleure, cet homme de guerre, ce futur général de l'armée du Rhin; et pourtant, si l'avenir se fût révélé à ses yeux, combien il eût béni cette mort hâtive qui prenait madame de Custines en plein bonheur, et lui épargnait l'horreur de voir un jour son mari et son fils monter sur l'échafaud, où elle-même, du reste, les eût sans doute accompagnés.

Les regrets laissés derrière elle par madame de Custines sont longs à s'apaiser, et ne s'effaceront pas.

De cet épisode lugubre, nous passerons à des scènes moins sombres. Le roman dont madame de Montesson était l'héroïne, touchait à sa fin. Après bien des variations dans la température de ses sentiments, tantôt plus chauds, tantôt plus tièdes, le duc d'Orléans se décide et lui demande de l'accepter pour époux. Madame de Montesson fait bon accueil à la proposition, mais pour y donner son consentement définitif, elle exige du prince qu'il en obtienne deux autres au préalable : celui du duc de Chartres, son fils, et celui du Roi.

Ce n'est pas chose aisée. Le duc de Chartres, pressé par son Altesse de donner le sien, répond respectueusement qu'un père n'a point de con

sentement à réclamer de son fils. Madame de Montesson le prie avec grâce à son tour d'approuver la résolution paternelle ; il finit par déclarer, de guerre lasse, qu'il l'approuverait volontiers s'il y avait lieu de compter sur la durée du sentiment qui l'a dictée. Qu'à cela ne tienne ! Un délai de deux ans apporté à la conclusion du mariage, mettra cette durée à l'épreuve. Madame de Montesson en fait l'offre spontanée, et en prend l'engagement formel. Le duc de Chartres l'accepte.

Maintenant, il s'agit du Roi. Le duc d'Orléans, tout effrayé de la démarche qui lui est imposée, se rend néanmoins auprès du monarque, dont il sollicite l'agrément. Il l'obtient, quoique avec peine, et non seulement verbalement, mais par écrit, comme le veut la marquise. Toutefois, trois conditions sont mises au consentement royal : 1° le mariage ne sera pas déclaré; 2° madame de Montesson ne changera pas de nom ; 3° elle n'ira pas à la Cour.

Il faut se contenter de ce qu'on peut avoir. Alors, sans tenir compte du délai précédemment fixé, et pour prévenir tout changement dans la volonté souveraine, on procède immédiatement au mariage, que l'archevêque de Paris bénit à Paris dans sa chapelle, et madame de Genlis devient ainsi nièce par alliance du premier prince du sang.

Peu de temps auparavant, un grand changement s'était fait dans sa position. Par l'intervention toute puissante du Duc d'Orléans, et conformément au désir de ce prince, partagé par madame de Montesson, elle venait d'entrer au Palais-Royal comme dame de la duchesse de Chartres. Ce changement, elle aussi l'avait vivement souhaité, mais en secret. Aux yeux de madame de Puisieux, dont il allait blesser le cœur, de même qu'à ceux de M. de Genlis, qui s'y opposait formellement, elle ne mettait en avant, comme motif à considérer, que l'intérêt de ses enfants et l'avenir que leur promettait la protection des princes. Madame de Puisieux, persuadée par cet argument, la presse généreusement d'accepter la situation brillante qui lui est offerte et croit naïvement l'avoir déterminée.

« Pour la première fois de ma vie, dit-elle, » j'avois mis de l'artifice dans ma conduite ; j'en » avois eu beaucoup dans cette affaire, avec elle » et avec M. de Genlis. »

M. de Genlis, ferme dans sa volonté, déclare qu'il ne permettra l'entrée de sa femme au Palais-Royal, que si lui-même y est attaché à un titre honorable. — Il est nommé capitaine des gardes du duc de Chartres. Tout obstacle est dès lors écarté, et madame de Genlis se dispose à quitter le paisible hôtel de Puisieux pour la maison princière qui l'attend.

Les émotions et les incidents qui se rattachent à cet acte important de sa vie sont dignes d'intérêt; elle nous les expose avec une sincérité qui fait de son récit une véritable confession. Sa joie est grande, son amour-propre satisfait; mais son cœur et sa conscience ne sont pas contents, et leur sourd murmure amène sur son visage une ombre que madame de Puisieux prend pour le regret de se séparer d'elle. Ce regret existe; mais il n'est pas assez fort pour l'emporter sur ses autres sentiments.

Enfin le jour fatal, comme elle l'appelle, arrive. Elle part; mais quel trouble intérieur l'agite !

APHÉLIE URBAIN.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

LA CHARITÉ PRIVÉE A PARIS

PAR MAXIME DU CAMP

De l'Académie.

—

M. Maxime Du Camp, académicien, voyageur, critique, homme du monde, nous permettra-t-il de lui dire qu'il nous fait involontairement songer à Saint Pacôme, le solitaire de Tabenne? Pacôme était soldat, il était païen, il arriva à Thèbes avec sa légion; maltraités et rudoyés, lui et ses compagnons, par les officiers aux ordres de Maximien, des hommes s'empressèrent autour d'eux, leur apportant des secours et des consolations; ces hommes étaient des chrétiens, et Pacôme crut à la foi qui engendre tant de charité. Comme lui, M. Du Camp rend hommage à la croyance de ces cohortes vaillantes de la charité, qui vont à l'assaut de toutes les misères humaines, et rien ne peut nous empêcher d'espérer qu'un jour, il protégera lui-même la foi dont il a admiré les œuvres.

Son nouveau livre est destiné à étudier la charité privée dans ses plus curieuses expansions à Paris, cette capitale du vice et de la

misère, cette capitale de la vertu et du dévouement. Il s'est jeté en pleine eau, en abordant d'abord une des créations les plus extraordinaires de la compassion, les *Petites-Sœurs des Pauvres*, c'est-à-dire la mendicité élevée à l'état d'institution, et parvenant, sans aucune ressource assurée, avec la desserte des tables, à nourrir par an 25,000 vieillards. M. M. Du Camp a visité les maisons de Paris et il les décrit avec un sentiment indicible de respect et d'émotion.

« Dans leurs maisons, avec leurs infirmes, » dit-il, les Petites Sœurs des Pauvres sont des » mères, et si elles l'ignorent, je le leur apprends, » mères tendres, mères câlines, accortes, toujours » souriantes, comme il convient d'être pour » amuser des enfants. J'ai vu là des béguines » jeunes et fraîches sous la coiffe blanche, qui » marchent entourées d'une bande de fils dont le » plus jeune a soixante-quinze ans. C'est un » spectacle dont il est difficile de n'être pas » ému. On ne m'en donnait pas la représenta- » tion : j'ai regardé par des lucarnes, par des » portes entre-baillées, j'ai vu sans être vu et » j'ai surpris la vie de famille dans l'expansion » de ses habitudes quotidiennes. Ce qui m'a le » plus frappé chez les Petites-Sœurs des Pauvres » c'est leur gaieté. Le rire s'épanouit sur leurs » lèvres comme s'il faisait partie de la règle » imposée. L'âme est sereine et la conscience du » devoir accompli donne à tout leur être une » sorte de placidité satisfaite qui se traduit par » un épanouissement intérieur dont le visage est » illuminé. »

Tout le chapitre des Petites Sœurs est à lire, il abonde en traits spirituels, en observations charmantes et profondes, on aime, après avoir lu, les Petites-Sœurs, les bons petits vieux et leur fidèle historien.

Plus sévères, plus tristes sont les pages sur la *Maison de Santé*, dirigée par les Frères de Saint-Jean-de-Dieu, qui reçoivent et soignent les enfants rachitiques, les bossus, les boîteux, les goîtreux, malheureux rebuts de la nature, à charge parfois même à leurs mères; chez les Frères-de-Saint-Jean, ils sont nourris, soignés, élevés, on tâche même de leur donner un état; la plus active charité s'occupe de ces pauvres êtres, sans détourner la tête et sans attendre d'autre récompense qu'au ciel.

L'*Orphelinat de l'abbé Roussel* ne s'adresse pas aux misères physiques; il ne reçoit pas les écloppés, mais les petits vagabonds, les enfants sans asile, ceux que la police ramasse, ceux qui ont une mère *en centrale*, un père *à la Nouvelle*: voilà les hôtes de la Maison d'Auteuil. M. Maxime Du Camp décrit, raconte, analyse ces difficiles éducations avec une verve étonnante et qui vaudra des aumônes à cet asile de l'enfance abandonnée; on voudrait voir s'agrandir ses murs hospitaliers, afin d'abriter plus de misérables et de sauver plus d'âmes en danger.

Les *Dames du Calvaire* sont l'objet d'une étude particulière; on sait qu'on désigne sous ce nom une réunion de dames veuves, qui, sans voile et sans vœux, se dévouent à une des plus répugnantes maladies qui puissent affliger l'humanité. Elles nourrissent de leurs deniers et elles soignent de leurs mains les femmes *cancérées*. Ce mot dit tout, et nous n'étalerons pas devant nos lectrices les horreurs que l'auteur décrit savamment, afin de faire mieux apprécier l'héroïque dévouement des dames aux doigts d'ivoire, qui pansent ces plaies affreuses et disent aux pauvres malades des paroles de courage et d'espoir. Où puiseraient-elles cette force, si ce n'est dans la foi ?

Les jeunes filles poitrinaires, dont le nombre, hélas ! est immense à Paris, ont bien inspiré M. Maxime Du Camp. La compassion et la sympathie découlent de sa plume lorsqu'il parle de ces jeunes créatures frappées dans leur printemps, victimes de la pauvreté, des mauvaises conditions hygiéniques de Paris, repoussées des hopitaux, et toussant et mourant dans quelque mansarde : il s'associe avec ardeur à la pensée qui a inspiré les *Sœurs de Marie Auxiliatrice*, elles ont ajouté à d'autres œuvres excellentes, une maison, un asile pour les jeunes filles atteintes de ce mal qui ne pardonne pas. Après beaucoup d'essais, elles ont enfin établi près de Paris, à Villepinte, un asile où 250 malades sont soignées avec une tendresse et une vigilance maternelles: là sont recueillies les demoiselles de magasin, qui se tiennent debout toute la journée et sont à bout de force le soir (un des grands magasins de Paris paie pour ses *demoiselles* reçues à Villepinte), les institutrices que le professorat a fatiguées et tant d'autres pauvres créatures qui ont vu tarir les sources de leur vie par le labeur dont elles retiraient à peine du pain. Elles en ont deux cent vingt-neuf, ces dignes religieuses; mais leur ambition est grande, elles voudraient ouvrir leur maison et leurs bras à toutes celles qui souffrent et elles sollicitent avec ardeur des aumônes : chères lectrices, pensez-y !

Les Sœurs aveugles de Saint Paul sont encore une invention admirable de la charité chrétienne. Dans cette maison, on recueille toutes les filles aveugles, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, on les loge, on les nourrit, on les élève, on les soigne, et, si elles ont le désir d'être religieuses, on leur donne le saint habit. La bonne volonté des sœurs de Saint Paul n'est bornée que par le manque d'espace ou le défaut d'argent. *Nous sommes les servantes de la cécité*, disent-elles.

Pour expliquer l'urgente nécessité des œuvres d'hospitalité, nous emprunterons à M. Maxime Du Camp quelques passages, écrits de ce ton sérieux et ferme qui donne tant de charme à son livre :

« Paris est plein de voyageurs égarés qu'as-
» saille la tempête, qui marchent à tâtons, se
» heurtent contre les obstacles, cherchent leur
» route et ne la trouvent pas. Lorsqu'ils tombent
» de fatigue et de faim, lorsque les gîtes les plus
» infimes se ferment devant eux, lorsque le mor-
» ceau de pain leur fait défaut, lorsque le vaga-
» bondage les saisit, et qu'ils tiennent encore à
» l'existence, que leur reste-t-il? Le vol ou le
» dépôt de mendicité. Ceux qu'effraie cette dou-
» ble extrémité s'affaissent alors dans une misère
» noire, une misère que ne soupçonnent pas ceux
» qui ne sont pas descendus jusques dans le des-
» sous du bas-fond social; on couche sur le talus
» des fortifications, dans les massifs du bois de
» Boulogne, on mange aux tas d'ordures, avant
» que le chiffonnier les ait fouillés du crochet... »

Et d'où viennent ces malheureux? de la province, attirés par le mirage parisien : Paris leur apparaît comme une Californie inépuisable, où l'or ruisselle, où le hasard guette les déshérités pour en faire des millionnaires; puis, viennent la déception, la faim, le désespoir, plus de pain, plus d'asile, et l'on est trop heureux de trouver un asile qui s'ouvre, ne fût-ce que pour une nuit. « Coucher dans des draps, quelles délices! » disait une pauvre femme. Il existe à Paris plusieurs maisons qui donnent l'hospitalité de nuit aux pauvres sans abri; dans la rue Saint-Jacques il s'en tient une pour les femmes et les enfants, et une communauté religieuse ouvre ses murs pendant trois mois aux pauvres ouvrières sans ouvrage et sans appui. Que c'est donc une bonne œuvre, et que d'âmes on a sauvées là, en accueillant les pauvres corps brisés de fatigue! M. Maxime du Camp parle avec une vive sympathie de cette maison d'Auteuil, et il réclame pour elle des secours en nature et en argent, afin qu'elle puisse s'élargir et recevoir en plus grand nombre ces êtres éperdus, que la faim chasse de la vie. Après les trois mois que chaque *hospitalisée* peut passer à Auteuil, on lui cherche une place, un emploi, du travail : c'est là le complément de l'œuvre.

Nous avons analysé sèchement ce beau livre, si plein d'âme et de raison; il nous en reste un souvenir ému et respectueux pour les vertus qu'il révèle, et un sentiment de compassion profonde pour les misères qu'il expose; nous serions heureux si les jeunes filles qui nous lisent et qui ne peuvent lire le livre de M. Du Camp, pensaient à prélever sur leur toilette, sur leurs menus-plaisirs, une obole pour les vieillards des Petites-Sœurs, ou pour les poitrinaires, ou pour les aveugles, ou pour les femmes sans travail. M. Du Camp serait heureux s'il savait que son noble livre a inspiré une charitable pensée (1). M. B.

(1) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 77, Paris. — Un volume in-8°, prix : 7 francs.

Il fut rendu compte, ici l'an passé, d'un livre de M. de la Rallaye sur le même sujet, *Paris inconnu*, livre excellent, mais moins précis et moins détaillé que l'œuvre dont nous aurions regretté de ne pas donner aussi l'analyse.

LE VIEUX MUSICIEN

PAR MARTHE LACHÈZE (1)

—

Avec mademoiselle Lachèze, on ne reste jamais dans le terre-à-terre, elle est étrangère au pot-au-feu et aux événements ordinaires de la vie; ne nous en plaignons pas, assez d'autres nous ramènent à la réalité, et à la plus basse parfois; disons cependant que ces livres destinés à propager les idées morales, trouveraient un certain avantage à demeurer dans le milieu où réside la vertu, et où le bonheur se plaît à habiter.

Un dévouement extrême fournit le fond de ce nouveau roman : le vieux musicien, Stanislas Jacob, pauvre, âgé, cède à une jeune fille, mademoiselle Suber, un poste d'organiste, qui avait été l'espoir et l'ambition de toute sa vie. Il demeure silencieux dans son isolement et sa pauvreté; la jeune fille, qui l'oublie un peu, épouse un gentilhomme breton, et devient à la fois très heureuse et très riche. Elle revient à temps vers son vieil ami, pour l'empêcher de succomber aux privations, avant que sa lampe, comme celle d'Anaxagore, ne fût éteinte, faute d'huile.

Ce roman est plein de sentiments religieux et touchants, mais il pèche par les invraisemblances : mon Dieu, où donc ont vécu les auteurs féminins? dans quel monde ont-elles vu les institutrices devenir comtesses et les organistes marquises? C'est un enseignement dangereux pour les pauvres têtes de jeunes filles, nos lectrices ordinaires, et c'est une preuve d'ignorance absolue des mœurs modernes. Le dialogue d'Harpagon avec Phrosine est toujours de circonstance, et, pas plus aujourd'hui qu'alors, on n'épouse *celle qui n'apporte en mariage qu'une grande sobriété, une grande simplicité, un grand fond de haine pour le jeu. C'est une raillerie*, dit Harpagon, *que de vouloir constituer une dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point.* Nos jeunes gens en diraient autant On peut à la rigueur accepter le sacrifice du vieux musicien, il vit dans un monde idéal, mais lorsqu'on retombe dans le monde sublunaire, ces grandeurs et ces trésors mis aux pieds de pauvres filles ruinées, ne peuvent plus s'admettre; mademoiselle Lachèze pourrait-elle en citer des exemples? Que l'auteur du *Vieux Musicien* nous permette de lui rappeler le vers connu :

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

M. B

(1) Chez Bray et Rétaux, 12, rue Bonaparte. — Prix : 2 francs.

LES SURPRISES DE BERTHE

PAR C. FILLYÈRES

—

Un nouveau roman signé d'un nom nouveau ; le style de l'œuvre annonce du talent, la conception en semble un peu forcée. Berthe est orpheline le jour de sa naissance; son oncle, le colonel, l'adopte et lui sert de père, jusqu'au jour où il épouse une jolie petite femme, qui met Berthe au couvent. C'est sa première surprise. Elle revient à l'âge de vingt ans, elle habite chez son oncle, et, là, elle trouve l'occasion de soigner un bel officier blessé. En France, les jeunes filles ne servent guère de garde-malade à un jeune homme, disons-le en passant. Ils s'aiment, ils s'engagent, la mort du colonel retarde le mariage, mais lorsque le jeune Hector de Malmaison apprend que la veuve douairière est seule héritière du beau château et des bonnes rentes, il l'épouse. Seconde surprise de Berthe. Elle se console bientôt, et elle a bien raison : le bel officier ne méritait pas un regret. Elle se marie avec un honnête homme qui l'aime. Le jour du mariage, le brosseur du colonel lui remet un pli, elle l'ouvre : autre surprise ! Ce pli renferme un testament du colonel qui lui lègue toute sa fortune : elle pourrait ruiner sa méchante tante et son infidèle fiancé, elle n'en fait rien, ce qui est fort beau, et elle ne révèle l'existence de ce précieux papier que lorsque sa tante a quitté ce monde. Ce livre se laisse lire, car il est écrit d'une façon agréable, et l'on passe volontiers par-dessus les invraisemblances de l'invention, en faveur de l'élégante simplicité du récit (1).

M. B.

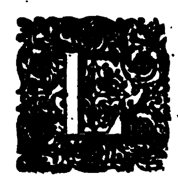
(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte. — Un joli volume : 2 francs.



A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Gabelle.

—



Le nom de *Gabelle* (de l'allemand *Gabe*, don, tribut, contribution) (1) qui servait anciennement à désigner toutes sortes d'impôts sur le drap, le vin, etc., s'appliqua exclusivement à l'impôt sur le sel lorsque Philippe VI de Valois établit au profit du fisc (ordonnance du 20 mars 1343) le monopole du sel dans tout le royaume (2).

Six *Gabeliers* furent chargés de créer des greniers à sel où chacun serait tenu de s'approvisionner, d'en nommer et d'en révoquer à leur gré les gardiens et les débitants, et de prononcer sans appel sur tous les procès et toutes les contestations concernant la vente du sel. Ce fut à cette occasion, suivant le Président Hénault, que le roi d'Angleterre, Edouard III, appela ironiquement Philippe VI, *l'auteur de la loi salique.*

La Gabelle ne fut pas un impôt occasionnel nécessité par l'époque funeste que l'on traversait. Non seulement l'impôt ne disparut pas, mais la situation alla toujours s'aggravant. Cette taxe qui devint si cruellement vexatoire par son inégale répartition comme par son mode de perception, fut établie à perpétuité par Charles V; il la rendit aussi odieuse que possible en contraignant chaque famille à acheter aux greniers royaux, tous les trois mois, une quantité de sel calculée, d'après ses besoins supposés, par les officiers de la Gabelle.

On sait à combien de troubles, de révoltes, d'insurrections noyées dans le sang cet impôt donna lieu. La Gabelle sous Henri II tomba dans les mains des traitants, et alors les abus furent sans limites. « Les impositions qu'on met sur le sel sont tant grandes que c'est horreur de le dire ; car encore que les misérables villageois fussent ruinez par les guerres recommencées tant de fois, néantmoins on contrainct et jusques à une vefve qui n'a aucun moyen d'avoir du pain pour

(1) Italien, *gabella*; espagnol, *gabela*; bas-latin, *gablum, gabulum*. De l'anglo-saxon *gaful, gafol*, impôt; anglais, *gavel*; du verbe *gifan*, goth. *giban*, allemand *geben*, donner. (Dictionnaires de Scheler et de Littré.)

D'après quelques historiens, *Gabelle* a été fait *d'alcavala*, nom arabe sous lequel on désignait en Espagne l'impôt sur les ventes des marchandises.

(2) « Le roi mit sur le sel, dit le continuateur de Nangis, une exaction dite la *Gabelle*, par laquelle nul ne pouvoit vendre sel au royaume de France, s'il ne l'achetoit du roi ou s'il ne le prenoit aux greniers du roi, dont le roi Philippe acquit la male grâce et l'indignation du peuple, tant des grands comme des petits. »

ses pauvres enfants qui meurent de faim, à prendre du sel par chacun quartier de l'année, ce qui vaut plus une fois ce qu'elle peut gaigner en toute une année. Et pour avoir payement de ce, il est adveau en divers endroits qu'on a vendu jusques à la poelle en laquelle on faisait la bouillie aux pauvres innocents, et ayant emporté la paille sur laquelle couchoyent les misérables enfants, on vendoit encores le pain d'avoyne qu'ils avoyent, en tous moyens, pour leur nourriture d'un jour ou deux. Et néantmoins ces pauvres gens n'eussent sceu que faire du sel, car ils n'avoyent à quoy l'employer. » (1)

Les monstrueux abus de la Gabelle furent signalés à plusieurs reprises aux Etats-Généraux, et particulièrement aux Etats de 1588, époque où une brochure parue sous le titre: *Descouverture des deniers salés, dédiée au Roi et à Messieurs des États*, établissait, d'après des comptes officiels, que le fermier du sel levait annuellement, depuis 1585, 1,686,000 écus, dont 800,000 seulement entraient dans les coffres de l'Etat. — La noblesse, dit M. Henri Martin, accoutumée à acheter le sel à bas prix aux contrebandiers (*faux saulniers*), était exaspérée qu'on voulut la soumettre aux mêmes vexations que le peuple.

Plusieurs provinces, moyennant des sommes considérables, obtinrent l'exemption à perpétuité de la Gabelle; on les nomma *Provinces rédimées* (c'est-à-dire rachetées, de *red*, re, et de *emere*, acheter). Celles qui n'étaient pas dans ce cas, — elles formaient le plus grand nombre, — se divisaient en *pays de grande Gabelle*; *pays de petite Gabelle*, *pays de Quart-Bouillon* (ceux qui approvisionnés par des sanneries particulières, faisaient bouillir un sable imprégné d'eaux salines, et versaient le quart de cette fabrication dans les greniers du Roi), *pays de Salines*, et enfin *pays de Franc-Salé*, ceux qui étaient dispensés de payer l'impôt. — On appelait *Gabelle personnelle* l'impôt qui obligeait chaque individu à prendre dans les greniers de l'Etat une quantité de sel déterminée, et *Gabelle réelle* l'impôt qu'on percevait sur le sel dans les pays où chacun ne prenait que la quantité de sel dont il avait besoin pour sa consommation.

Au commencement du XVIIe siècle, la France, relativement à l'impôt du sel, se divisait en trois grandes régions. 1° *Pays de Franc-Salé*, complètement exempts; 2° *Pays de Gabelle* proprement dite, où le gouvernement avait le monopole, et où les citoyens qui n'achetaient pas de sel aux greniers publics, étaient exposés à des visites domiciliaires pour la recherche du sel de contrebande; 3° *Pays où le sel « se bailloit par impôt,* » c'est-à-dire où chaque chef de famille était astreint à acheter une certaine quantité de sel.

Henri IV fut le seul de nos rois qui, frappé de l'iniquité de la Gabelle, voulut faire du sel une marchandise au lieu d'un impôt; la mort l'empêcha de réaliser ce projet. « Louis XIV et Colbert, dit M. Poirson (1), tentèrent de remédier aux criants abus de la Gabelle; mais en partant du principe que le sel devait être maintenu à l'état d'impôt, et non converti en marchandise, ils n'opérèrent qu'une réforme insuffisante et momentanée. La Gabelle reprit bientôt toute son insigne âpreté, toutes ses violences; elle porta progressivement le sel jusqu'à quatorze sous la livre, et contraignit l'homme du peuple à le prendre, bon gré mal gré, à ce prix; elle resta le fléau, le supplice des classes pauvres jusqu'à la Révolution de 1789. »

Lorsque l'Assemblée Constituante supprima la Gabelle (loi du 10 mai 1790), il y avait 224 greniers à sel, formant 17 directions générales; les fermiers percevaient environ trente huit millions, dont sept au plus revenaient à l'Etat. — Trois ans avant l'abolition, le comte de Provence avait proposé (séance de l'Assemblée des Notables du 12 mars 1787) de faire entièrement disparaître l'infernale *machine de la Gabelle* et d'y suppléer par une taxe. La Fayette, de son côté, avait exprimé le vœu qu'en même temps qu'on abrogerait la Gabelle, on mît en liberté tous les malheureux qu'elle avait jetés dans les prisons ou aux galères.

Il ne reste plus d'autre souvenir de la *Gabelle* que le nom de *Gabelou* donné autrefois par le peuple aux *Gabeleurs*, et resté de nos jours aux employés de la douane et de l'octroi.

Les Maillotins.

L'insurrection populaire des *Maillotins* ou des *Maillets*, ainsi que les appelait Froissart et les contemporains (2), qui éclata en 1382, eut pour cause le refus de l'impôt du douzième denier (3) que le duc d'Anjou voulait rétablir.

Cet impôt, qu'on n'osait même pas publier, fut

(1) *Vie et faicts notables de Henry de Valois* (1589).

(1) *Histoire du règne de Henri IV*.

(2) « Et avoient et portoient maillets de fer et d'acier, périlleux bâtons pour effondrer heaulmes et bassinets; et disoient en Paris, quand ils se nombroient, que ils étoient bien gens, et se trouvoient par paroisses, tant que pour combattre de eux-mêmes, sans autre aide, le plus grand seigneur du monde. Si apeloit-on ces gens les routiers et les *maillets* de Paris. » (Froissart.) — C'est seulement à partir du XVIe siècle qu'ils ont été appelés *Maillotins*.

(3) Droit à prélever sur les marchandises.

annoncé aux halles le dernier jour de février par un crieur qui, moyennant une récompense pécuniaire, accepta cette mission. Il se rendit aux halles, monté sur un bon cheval, amusa quelques instants le peuple en racontant qu'on avait volé des plats d'or dans le palais et que le roi promettait grâce, éloge et récompense à qui les rapporterait; puis il cria, en se sauvant de toute la vitesse de son cheval, que le lendemain on lèverait l'impôt.

Le 1er mars, en effet, les percepteurs voulurent commencer leur périlleux office, et le premier qui se présenta donna le signal de la révolte. « Il y eut, dit Juvénal des Ursins, une vieille, qui vendoit du cresson aux halles, à laquelle le fermier vint demander l'imposition, laquelle commença à crier. Et à coup vindrent plusieurs sur le dit fermier, et luy firent plusieurs plaies, et après le tuèrent et meurtrirent bien inhumainement. Et tantost par toute la ville le menu peuple s'émeut, prirent armures et s'armèrent tellement, qu'ils firent une grande commotion et sédition de peuple, et couroient et recouroient, s'assemblèrent plus de cinq cents... Et pour ce qu'ils étoient mal armés et habillés, ils sçurent que en l'hostel de la ville avoit des harnois, ils y allèrent; et rompirent les huis où étoient les choses pour la défense de la ville, prirent les harnois et grande foison de maillets de plomb (ou masses d'armes), et s'en allèrent par la ville, et tous ceux qui se trouvaient fermiers des aides, ou qui en étoient soupçonnés, tuoient et mettoient à mort bien cruellement. »

Le roi et les princes n'étaient pas à Paris; malgré leur envie de châtier les rebelles, ils n'osèrent pas y rentrer. Le peuple, livré à lui-même, agissait en maître : quand les maisons des agents du fisc et celles des juifs furent saccagées. on rompit les prisons du Châtelet afin de délivrer les détenus pour dettes, et tous les malfaiteurs s'échappèrent en même temps. Bientôt Paris entier fut en armes, les chaines des rues furent tendues et les portes fermées. Ceux qui n'étaient pas armés pour la révolte, c'est-à-dire les bourgeois, veillaient sur leurs propriétés.

Au mois de mai enfin, le roi rentra dans Paris. Des conférences avaient eu lieu à Saint-Denis entre les délégués du peuple et ceux de la cour, et une paix ou au moins une trève avait été conclue à la condition que le roi ne tirerait vengeance de personne, que les impôts ne seraient pas rétablis et que la ville lui ferait un don de cent mille francs.

(*A suivre.*) CH. ROZAN.



FANTAISIE

Petits oiseaux, joyeux et lestes,
Que répètent vos chants divers ?
Vous chantez les splendeurs célestes,
Vous nous charmez par vos concerts.

Petites fleurs, douces compagnes
Du papillon aux ailes d'or,
Embaumez les vertes campagnes,
L'été s'en va, restez encor.

Petit enfant, doux et bel ange,
Plus que l'oiseau, plus que la fleur,
Tes baisers donnent, sans mélange,
La douce joie, le vrai bonheur.

GABRIELLE DEBEAUNE.



PENSÉES

Le repos ne serait-il pas notre dernière chimère comme le bonheur notre première illusion?
(*Mme Swetchine.*)

***

Je vous recommande la douce et sincère courtoisie, qui n'offense personne et oblige tout le monde, qui cherche plus l'amour que l'honneur; qui ne recule personne et aussi n'est jamais reculée. (*Saint François de Sales.*)

***

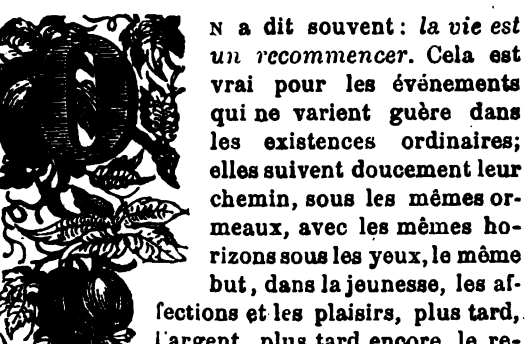
Le cœur, c'est la foudre. On ne sait où elle tombe que quand elle est tombée. (*Lacordaire.*)

FEMME ET MARI

(SUITE)

VII

'ENCORE ABSENT



On a dit souvent : *la vie est un recommencer*. Cela est vrai pour les événements qui ne varient guère dans les existences ordinaires; elles suivent doucement leur chemin, sous les mêmes ormeaux, avec les mêmes horizons sous les yeux, le même but, dans la jeunesse, les affections et les plaisirs, plus tard, l'argent, plus tard encore, le repos; on recommence chaque jour, la veille n'apprend rien au lendemain; on va d'étape en étape; on s'y prend aux mêmes pièges, aux mêmes illusions, on nourrit les mêmes erreurs, trop souvent les mêmes fautes accompagnent le voyageur, et il arrive ainsi au terme final, où, sous d'autres cieux, sur une terre inconnue, tout sera à commencer. La plupart des hommes suivent cette route, sans rien apprendre de nouveau, sans que l'expérience rectifie leurs pensées et leurs sentiments, semblables à ces pauvres oiseaux qui ont vu leurs pareils pris au trébuchet, et qui ne savent éviter ni la glu ni les réseaux. Pour les gens sérieux et réfléchis, la vie est une école qui leur enseigne, enseignement mélancolique, à se défier d'eux-mêmes et des autres, hélas !

Claire n'avait pu, jusqu'ici, compter parmi les prudents et les sages, et pourtant, l'expérience amère lui avait déjà donné ses leçons.

Maxime venait de partir pour la seconde fois, il recommençait une nouvelle expédition qui devait le mener d'abord à Madagascar, puis, dans l'Archipel Indien, et qui le tiendrait éloigné de France pendant plus de deux ans; elle le vit partir, elle l'avait accompagné jusqu'à Lorient, elle avait pleuré du fond de l'âme en suivant du regard *la Triomphante* qui gagnait la haute mer, une grande tristesse régnait au fond de son âme, et pourtant, ce n'était plus le chagrin de l'absence, ni la place vide au foyer, ni le long adieu, qui peut être éternel, qui l'oppressaient ainsi.

Elle aimait encore, elle aimait ardemment Maxime, mais elle n'avait plus de confiance ni en lui, ni en elle-même; elle ne lui plaisait plus; elle ne possédait plus ce charme qui idéalise jusqu'à l'incorrection des traits, jusqu'aux imperfections de l'esprit ou de l'humeur: l'avait-elle jamais possédé? l'avait-il jamais aimée?... L'indulgence, l'approbation presque aveugle sont les fruits de l'amour véritable, et lui, avec quelle fatale clairvoyance il avait discerné les lacunes de son éducation et blâmé la simplicité de son esprit, son ignorance du monde! Combien ses paroles étaient froides, son silence improbatif, que de sèches observations elle avait subies!

Non! ce n'est pas ainsi qu'on aime; elle aimait toujours, par choix et par devoir, mais sa pensée, en allant chercher l'époux absent, n'espérait plus rencontrer la sienne.

» J'ai eu tort de l'épouser, se disait-elle; il eût été bien plus heureux avec une autre femme... il ne m'aime plus, et moi, je l'ai toujours aimé et je l'aimerai toujours; mais je ne souhaite pas qu'il revienne trop vite : il n'est pas content près de nous... »

Elle rêvait ainsi pendant que le chemin de fer la ramenait de Lorient à Caen; elle était seule avec Suzette, et Suzette, qui en était à son premier voyage, regardait avec transport les tableaux qui s'encadraient à la portière :

« Oh! maman! regarde cette belle maison de campagne... et ce moulin! et là, ce grand étang, les hirondelles volent au-dessus de l'eau... et une église là-bas; je vois très bien le coq du clocher... regarde! maman! »

Mais Claire ne regardait pas, sa petite fille quitta la banquette sur laquelle elle était à genoux et vint vers elle :

« Tu pleures! ô maman! parce que papa est parti! mais nous restons ensemble! Je ne te quitterai jamais, maman! »

Claire la prit sur les genoux et l'embrassa à plusieurs fois; l'enfant leva ses yeux bleus et sérieux sur sa mère et lui dit :

« Écoute, j'aime beaucoup, beaucoup papa, mais je t'aime bien davantage; il me fait peur quelquefois, quand il a l'air mécontent et qu'il fait de grands yeux.

— Il est très bon, cependant, et il t'aime bien, chérie! il joue si volontiers avec toi!

— Oui, aux jonchets et à courir... Mais toi, tu es toujours là, tu me caresses, je sens que tu m'aimes et je ne m'en irai jamais, sûr! »

Ces innocentes consolations furent efficaces : Claire comprit mieux qu'elle ne l'avait jamais fait, quelle place cette petite créature pouvait

tenir dans sa vie, et combien une affection si puissante pouvait faire oublier de tristesses.

« Dieu et elle, se dit-elle, et l'autre petit enfant qui va venir, cela suffira à ma joie; et Maxime, s'il rencontre un peu de gloire, sera heureux aussi. Nous n'entendons pas tous le bonheur de la même façon. »

Elle porta ses regards vers un clocher qui élevait dans les airs sa flèche élégante, et elle pria Dieu pour celui qui s'éloignait et pour l'enfant qui demeurait sous sa garde. Le jour baissait et la vapeur ambrée des dernières heures du jour couvrait la ville de Caen, lorsque le train entra en gare.

Madame Frémault, qui ne voyageait jamais, était venue au-devant de ses enfants; son frère François l'accompagnait. Claire et Suzette, surprises et contentes, furent embrassées comme si on ne les avait pas vues depuis un siècle :

« Ma pauvre enfant, il est donc parti, et te voilà seule!

— Oui, mère, mais avec toi, avec Suzette, nous attendrons Maxime.

— Tiens! tiens! se dit M. François, l'enfant ne paraît plus si triste, elle a pleuré, elle pleurera encore : les femmes pleurent si facilement! Mais petite pluie abat grand vent. »

Une voiture les attendait et les ramena à Dives ; Claire entra, le cœur serré, dans la maison que Maxime avait quittée pour si longtemps, mais le *home* paternel reconquit ses droits, et tout en envoyant à l'absent des souvenirs tendres, elle comprit, sans se l'avouer, qu'il lui serait doux de ne plus être grondée, chapitrée, de ne plus rencontrer des yeux sévères, de ne plus voir un sourire moqueur, et d'oser être elle-même sans qu'un esprit supérieur au sien se raillât de sa faiblesse. Elle ne faisait pas de réflexions, elle ne se disait pas qu'un esprit vraiment supérieur, une âme élevée, eussent mis leur gloire à être bons pour elle : le terrain des comparaisons, des analyses, était dangereux, et, d'instinct, elle les évitait. Maxime gardait une grande place dans ce cœur fidèle, mais il avait versé tant de petites gouttes amères dans la coupe, que son départ, pleuré, regretté, était cependant un soulagement. Si Maxime avait su!

La vie reprit son cours habituel : madame Frémault s'occupait de son ménage, Suzette allait à l'école, Claire cousait et brodait, M. Duperron venait tous les soirs, et l'oncle François, à toute heure du jour.

Claire préparait de longue main sa première lettre à son mari ; elle voulait lui écrire comme autrefois, et tenir le chef de famille au courant de ce qui touchait sa femme et son enfant, mais sa plume n'avait pas d'ailes! Elle n'éprouvait plus ce besoin incessant de communiquer avec l'absent aimé, de lui tout raconter, de lui tout dépeindre, les enfantillages et les choses graves, les sentiments les plus profonds de son âme et les accidents journaliers de la vie. Elle écrivait rapidement et sans effort autrefois, quoiqu'elle n'eût jamais eu de prix de style; maintenant, sa pensée languissait et elle ne trouvait pas d'expressions pour la rendre.

« Il se moquera de moi, disait-elle tristement, après avoir décrit et raconté ce qui l'avait occupée la veille. »

Et elle déchira la lettre commencée. Enfin, après bien des efforts, elle l'acheva :

» Mon cher, très cher Maxime,

» Je ne saurais dire combien je suis aise que tu m'aies engagée à t'écrire souvent; je sais, je sens que mes lettres ne sont pas très amusantes, ni très bien écrites, mais enfin, tu y trouveras des nouvelles de notre Suzette, de notre maison, de nos parents et de tout ce qui peut t'intéresser. Tu vivras de notre vie, comme nous te suivons, nous, en idée sur la mer! mais tu connais, toi, l'emploi de nos moments, et moi, j'ai bien de la peine à me figurer ce que tu fais dans ta maison qui voyage. Je ne vois que le mauvais temps, la tempête, le péril qui me troublent jusqu'au fond de mon âme. Ah! Maxime, quand donc ne voyageras-tu plus?

» Notre petite Suzette va à l'école avec beaucoup d'ardeur; elle lit bien, elle écrit comme un petit chat, mais enfin elle écrit, et sa jolie mémoire sait bien plus de choses que je n'en savais à son âge. Il est vrai que je ne suis pas bien douée sous ce rapport et que ma Suzette te ressemble. Comme toi, elle aimera la lecture; ton père lui a donné des petits contes traduits de l'anglais, elle les lit et les comprend, et me parle toujours de *Frantz* et de *Lucy*. J'espère qu'elle aimera bien l'ouvrage et le ménage, sans cela, il n'y a pas de vraie femme. Crois-tu, Maxime, que ces dames si aimables que j'ai vues à Paris, s'occupent beaucoup de leur maison, de leur cuisine, de leur linge, et que tout leur monde est heureux? J'ai peur que non. Et pourtant, les femmes ne sont au monde que pour servir Dieu et s'occuper des autres. Je voudrais rendre tout le monde content, toi, cher mari, maman, ton père, notre fanfan, la servante, le pauvre qui passe et qui regarde si la fenêtre ne va pas s'ouvrir pour lui passer une aumône, la vieille Pacifique qui mendie à la porte de l'église, les bons chevaux qui traînent péniblement leur fardeau, les chiens, les oiseaux, tout... ne te moque pas de moi, je te dis ce que je voudrais et non pas ce que je fais.

» J'ai interrompu ma lettre pendant bien des jours; figure-toi, cher ami, que Suzette a été fort malade et que nous avons eu les plus grandes inquiétudes : une fluxion de poitrine et un affreux mal de gorge... Je n'ose pas écrire le nom que le médecin a dit...

» Enfin, après plus d'une semaine de terribles angoisses, elle va mieux... j'écris auprès de son lit, elle sommeille un peu... ah! cher ami, si tu

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Pour les jeunes femmes la robe de dentelle est indiquée, avec corsage de velours de couleur. De jolis fichus de crêpe lisse, de gaze de soie, de crêpe de Chine, de dentelle ou de passementeries d'or, se posent sur des corsages unis, qu'ils parent, à l'occasion. Quelquefois, un nœud à grands, bouts flottants se place sur l'épaule gauche, ayant l'air d'y fixer le fichu. Le soir, on voit beaucoup de jabots et de coquillés de dentelle.

C'est une jolie mode pour les femmes âgées, que des casaques de Brocart, non ajustées par devant, avec fouillis de dentelle blanche ou d'or. Coiffures à fond de même tissu, semblablement garnies et mélangées de sequins et de belles épingles.

Après Pâques, les toilettes de bal sont obligatoirement vaporeuses, et de façons simples, façons auxquelles décidément on semble revenir. Tulle blanc, ou de nuance pâle, pour les jeunes filles; corsage décolleté, avec draperie à plis ou chemisette légère. Le tulle nuance *mandarine* convient aux jeunes femmes brunes. Les fleurs en cordon sont très goûtées.

Outre la dentelle de laine, très prisée pour orner les costumes et les chapeaux de la saison, on emploiera la guipure de laine, et un nouveau genre de guipure à fleurs en relief, quelquefois rebrodées en couleur, ce qui est d'un superbe effet.

Pour costume de deuil, la guipure de laine associée à du cachemire de l'Inde est d'un aspect sévère, fort convenable. Les petits mantelets font fureur, c'était prévu. Les plus jolis sont en Sicilienne et en gros grain. On en voit aussi en faille brillante, étoffe qui se reporte beaucoup.

Aux personnes qui avaient fait emplette l'été dernier, de vêtements en gaze brochée de velours, je conseille de perler tous les contours du dessin. C'est un travail facile, amusant même, et cela embellira et transformera complètement ces confections.

L'or et l'acier se mélangent dans des galons de laine ou de soie. De petits clous, des étoiles se disposent sur des rubans de velours au bas des jupons, qui se font de plus en plus unis.

Toujours des gilets, en velours ou en piqué. Énormément de corsages froncés croisant sur les gilets, avec ceinture ronde, à boucle. Les jupes de lainage fin se plissent toujours à la mécanique. Draperie devant, se terminant en plis droits, derrière. Le *cheviot* est choisi pour les costumes courants. Le *voile de Misaine* à l'aspect un peu rugueux, quoique doux et souple, sera son rival. On les mélangera de soie changeante, toujours en faveur.

La simplicité est surtout nécessaire pour les jeunes filles de quatorze à seize ans. On ne saurait rien trouver de mieux qu'une jupe descendant à la cheville, et plissée entièrement, ou simplement froncée autour de la taille, avec Polonaise unie, tombant droit derrière, un peu moins bas que la jupe. Très peu de garnitures. Un velours ou un galon dans le bas du jupon. Col et poignets de velours ou de surah. Corsage uni à ceinture, avec guimpe froncée en surah. Un corsage froncé sur gilet de velours.

Chez les enfants aussi, la simplicité est de bon goût. Les robes des fillettes se font généralement à plis plats tombant droit. Corsage-veste demi-ajusté derrière, flottant devant. Gilet plat, bouffant ou plissé. La robe sans veste aura la taille basse, avec ceinture d'étoffe ou de cuir. Toujours de grands cols en étamine et en broderie.

Pour les garçonnets, le costume matelot, plus ou moins enjolivé de galons de soie ou dorés.

La chaussure est une des parties de la toilette demandant le plus de soin. La femme comme il faut se reconnaît dans ce détail. Le chevreau glacé noir est ce qui convient dans la rue, en bottines ou en souliers. Les souliers de chevreau assortis de nuance à la robe ne se portent qu'en voiture, ou dans les appartements. Le soulier lacé croisé sur le pied de manière à laisser voir le bas brodé, se porte en grande toilette.

Les bas de couleur sont les seuls admis actuellement. Les plus élégants sont souvent brodés d'un autre ton, ou semblent s'ouvrir sur des entre-deux. Ceux en soie ou bourre de soie unis sont à mon avis, de beaucoup les plus distingués.

Nous voyons au bois des dames de tout âge, drapées dans leur châle de l'Inde. La manière dont il est relevé ne paraît pas apprêtée et cependant elle doit être organisée d'avance. Une main habile en a dirigé l'arrangement avec un goût exquis. Presque tous dessinent un long peplum diversement drapé et s'harmonisant on ne peut mieux avec le costume. Qui donc peut tirer parti d'un châle sans le couper? Celui de madame la baronne de L. a été drapé dans la maison Verdé-Delisle, 80, rue de Richelieu, maison que nous connaissons et que nos abonnées apprécient depuis longtemps. Puisqu'en glanant de ci, de là, des nouveautés à vous signaler, nous avons surpris ce charmant arrangement, profitons-en pour vous dire, mesdemoiselles, que le châle de l'Inde carré est le plus sérieux e le plus élégant objet d'une corbeille. Si don vous êtes appelées à décider de ce qu'elle contiendra, notez d'abord un châle de l'Inde, et qu le prix ne vous effraye pas; il y a de nombreuses séries dans lesquelles vous pourrez choisir, de 600 à 3,000 et 4,000 francs.

VISITES DANS LES MAGASINS

CHAPEAUX DE MADAME BOUCHERIE
Rue du Vieux-Colombier, 16.

(Description de la gravure coloriée n° 4514.)

Capote en tulle et velours. — Le fond est en tulle écru brodé, monté à une grande passe de forme gondole en velours grenat; dessous bouil-

fonné de velours. Oiseau et fleurs en velours feutre au sommet. Brides en velours et satin.

Chapeau en paille gris vert. — Calotte élevée et passe coupée de côté, pour laisser tomber sur les cheveux, des marguerites soufre et qui s'échappent d'une touffe de fleurs des champs mêlées de roses, placée et *appuyée*, devant, sur la calotte; la passe bordée à cheval, d'un velours assorti à la paille.

Capote sans brides pour théâtre, courses et voiture. — Capote en tulle bleu très pâle brodée de soie bleue, le bord fait dentelle. Fouillis de dentelle et tulle bleus sous la passe relevée. Comme garniture, des bluets et des palmettes or avec des fleurs roses; de côté un oiseau or et brun vert.

Chapeau en paille beige. — Le bord forme un bourrelet couvert de velours mordoré. Panache de plumes crême, de ton foncé, aigrette au sommet du panache.

Capote faite d'un foulard en étamine bleu marine parsemé de fleurettes brodées. — Ruche en dentelle d'or, posant sur les cheveux, ruche coupée par une traverse en foulard. Brides en ottoman.

Nous n'avons rien à ajouter à ces descriptions pour affirmer le goût et la grâce qui distinguent les modes de madame Boucherie. Disons seulement qu'elle fait, pour les jeunes filles et les jeunes femmes, de très jolis chapeaux à des prix modérés : 25, 30 et 35 fr. qui coiffent à ravir. Les chapeaux de deuil depuis 20 fr.; les voiles de veuve, selon la longueur, 25 et 35 fr. Les commandes de deuil sont expédiées dans les vingt-quatre heures.

***

TEINTURERIE EUROPÉENNE
Ancienne maison Perinaud, 26, boulev. Poissonnière.

Nous continuons à recommander tout particulièrement à nos lectrices la Teinturerie Européenne. Le travail de cette excellente maison est remarquable sous tous les rapports et le résultat obtenu est si parfait, que les soieries teintes par les procédés de M. Périnaud, sont comme des étoffes neuves. Nous avons vu des moires, des failles, des damas, des velours ciselés, supérieurement teints dans leur couleur primitive et aussi en nuances fines et à la mode, tous ayant la souplesse, le mat ou le brillant du neuf. Ces teintures ne peuvent se comparer à aucune autre. C'est que M. Périnaud est l'inventeur de divers systèmes qui ont fait faire d'immenses progrès à l'industrie tinctoriale. Toutes les étoffes de laine, la gaze, le crêpe de Chine réussissent on ne peut mieux. L'idée très ingénieuse de teindre les costumes sans que l'on soit obligé de les découdre, est une véritable économie pour les familles. Ces costumes, qu'ils soient plissés ou couverts de bouillonnés et de volants, sont rendus de la couleur choisie, et le drapé modifié suivant la mode, si on le désire. Par quel moyen la Teinturerie Européenne obtient-elle cette transformation? il nous suffit de constater que le résultat est parfait.

***

CORSET-CUIRASSE
De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

Le point essentiel de la toilette, c'est le corset; il n'admet pas la médiocrité sous le rapport de la coquetterie et sous celui, plus essentiel, de l'hygiène. Que de tailles déformées par un mauvais corset! Ayant pu apprécier le corset-cuirasse de madame Guelle, nous le recommandons particulièrement à nos lectrices à cause de sa forme élégante et parfaite, bien appropriée à la taille qu'il cambre en emboitant les hanches, sans fatiguer ni gêner les mouvements. Le dos, quoique bien baleiné, ne marque pas sur la robe; la coupe du corset est si bien comprise, qu'il reste toujours à sa place sans remonter; avec un tel auxiliaire la tâche des couturières devient facile. Nous rappelons aux mères de familles, dont les enfants ont une tendance à se vouter, que madame Guelle fait des corsets à épaulières pour redresser le dos insensiblement. La tournure Pompadour, légère et facile à porter, en satin de toutes les couleurs et ornée de dentelle, est une charmante nouveauté, qui ne coûte que 15 francs.

***

A LA SCABIEUSE
Spécialité de deuil, étoffes, costumes et pardessus.
10, rue de la Paix.

A côté de ses tissus de grand deuil, qui sont d'une qualité exceptionnelle, la Scabieuse nous montre une série de lainages noirs, de tissage différent, qui se nomment : canevas, voile madrilène, crêpe chinois, voile bouclé, sanglier, hérisson, Touareg, éponge. dentelle-torchon, tissu-maille, filet bouclé, Sicilienne velours, faille française, etc., etc., et tous plus jolis les uns que les autres. Avec le voile Madrilène, madame Marquerie fait de charmants costumes de jeune fille. Elle garnit le volant Louis XV qui recouvre la jupe, de plusieurs rangs d'un velours étroit et chiffonne avec grâce une très courte draperie-tablier qui se perd sous les lés de derrière, lesquels reçoivent un nœud à pans. — Petite veste ronde ouverte sur un bouffant. — Costume en moire ou satin merveilleux et laize. La jupe, de l'une des étoffes désignées, est drapée de laize avec un fouillis de volants posé au bas. Corsage à taille ronde, blouse en laize et ceinture en moire. Robe de deuil en beau lainage mat; une seconde jupe est très joliment relevée d'un seul côté par un pli-châtelaine. Corsage à basque, garni de crêpe. Une pèlerine-visite d'une forme élégante et nouvelle, est en laize de laine, toute brillante, d'une riche garniture en jais, dont les pendrilles jouent sur une dentelle posée au contour. Un vêtement visite est en bengaline de soie avec une façon de manche pincée au bas du dos, un volant de dentelle et une très belle applique de jais couvrent l'angle de la manche. Visite-cuirasse en beau tissu de jais; le devant forme corsage et s'orne d'un gilet bouffant en dentelle Chantilly. Motifs de jais sur l'épaule.

Coiffure habillée pour dame âgée. Une fort belle pointe en dentelle espagnole se chiffonne, devant, sur une petite passe que couvre une plume mauve qui sert d'attache à un pouf de plumes avec aigrette. Cette autre en imitation de Chantilly, est toute gracieuse avec son papillon d'acier qui retient de petits coquillés.

Voici deux en-cas *sérieux* en sergé de soie, l'un a le manche en ébène sculpté et avec pomme en argent ciselé, l'autre un manche béquille avec écusson en argent pour le chiffre; puis une ombrelle de grand deuil en faille, aux trois quarts couverte d'un plissé en crêpe anglais. Manche recourbé en ébène avec plaque en argent.

***

TAPISSERIE, TRAVAUX DE FANTAISIE, OBJETS DE LAYETTE, CHIFFRES ET DESSINS POUR TROUSSEAU

De la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

—

Le dessin François Ier est la nouveauté du moment; il se fait en appliques d'imberline lamées de soie de couleur et serties d'un fil d'or et d'une chenille perlée; salamandres et rinceaux s'appliquent sur une peluche, coussin ou chaise, sur petite peluche, 30 fr.; sur haute peluche, 40 fr.; tapis, petite peluche, sur 50 centimètres de long, 40 centimètres de large, 20 fr. — Dessous pour objet d'art, statuette, 12 et 17 fr. la paire: écran, 58 fr.; sur haute peluche, 65 fr.; feuille de paravent, 1 mètre 20 centimètres de haut, 50 centimètres de large, échantillonnée et fourniture, 80 f. les mêmes préparées, 65 fr.—Travaux tapisserie, à fils tirés: Écran Louis XVI sur satin vieux bleu, avec les soies, 75 fr. — Chaise, 45 fr.; fauteuil, 100 fr. — Dessus de piano en drap bleu ancien, guirlande de marguerites, en soie vieil or, ombrées, 55 fr. — Prie-Dieu tapisserie, rinceaux et ornements anciens, 40 fr.; un avec pavots anciens, fond vieux rouge, 60 fr.; un autre style Louis XVI, 60 fr. — Petites bandes pour chaise, coussin, brise-bise, etc., 3 mètres de long, 5 cent. de large, 14 fr., tramées, sur 1 mètre 50, 24 fr. — Objets pour layette: couverture de berceau, faite de bandes en peluche azur et d'entre-deux de dentelle brodées de soie, toute préparée, 65 fr.; en tulle broché, brodé de soie ciel, dentelle assortie et brodée, préparée, 35 fr.; en drap blanc appliquée de jouets en drap bleu, 40 fr. — Serviettes d'enfant avec sujet brodé en soie, se lavant, bleu ou rouge, 7 fr.; en coton, 6 fr. — Robe de baptême en percale, tablier en broderie Richelieu et volant, dessinée, 24 fr.; en application sur tulle, dessin feuille, 32 fr. — Robe courte, broderie Richelieu, le plastron fait, 30 f. dessinée, 20 fr. — Robe en croquet, devant plissé, broderie sur les plis et au bas, dessinée, 18 fr. — Bottes en piqué dessinées, 5 fr.; en lainage, 6 fr. — Capote en piqué, 6 fr.; en lainage, 8 fr. — Tablier à plis, en croquet, 9 fr.; la forme biaisée, 7 fr. — Bavoir, broderie belge, échantillonnée, 3 fr. 50; avec point de fantaisie, 3 fr. La maison Leeker et Genevoy se charge de dessiner robe, garniture, veston brodé en soutache, ainsi que tout ce qui concerne la layette et le trousseau, elle accepte qu'on lui fournisse les étoffes. Disons en passant que la soutache est de nouveau en grande faveur.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

Maison Poivret et Cie, H. Kahn, successeur, rue Montorgueil, 61.

—

La *chaussure Poivret* dont nous décrivons les principaux types, se distingue par l'élégance, la solidité et le bon marché. En achetant en fabrique, 61, rue Montorgueil, nos lectrices éviteront la contrefaçon, la chaussure défraîchie et trouveront toutes les pointures. Les *bottes comtesse de Paris, Marguerite Ugalde, Juliette Lambert*, la *botte* exécutée pour le *club des marcheuses* et le *soulier Menuet* gantent le pied à ravir, et obtiennent un grand succès. Le *soulier champêtre* à 8 fr. 50 pour femmes, et 4 fr. 90 pour enfants, rend le pied coquet et mignon. Nous le signalons particulièrement ainsi que la *botte chérubin* pour fillettes, à 11 fr. 50 en chevreau glacé et 12 fr. 50 en chevreau doré.

Le moyen de prendre soi-même les mesures pour faire les commandes avec précision est indiqué dans le catalogue de la *maison Poivret* qui est expédié *franco* sur demande.

L'installation de la *maison Poivret*, 61, rue Montorgueil, au fond de la cour, est très primitive: de là le bon marché qu'on ne pourrait naturellement trouver dans des maisons de détail plus luxueuses.

***

JOSEPH LACROIX

Tailleur pour enfants, 62, boulevard Haussmann.

—

Il est plus difficile de bien habiller les petits garçons que les petites filles; aussi nous pensons que les mamans seront heureuses de trouver ici de bons renseignements à ce sujet. M. Lacroix se préoccupe surtout de la coupe qu'il doit donner aux vêtements et du choix de l'étoffe; tout l'intérêt du costume de petit garçon réside évidemment dans ces deux choses, car la simplicité est obligatoire dans leur mise. Cet excellent tailleur du *high life* enfantin, mérite à tous les points de vue le succès que lui fait son élégante clientèle. Les étoffes qu'il emploie sont de première qualité, et souvent elles sont tissées spécialement pour lui, tel est le *printanier*, un tissu de laine blanc destiné aux premiers communiants. Le gilet et le pantalon se font assortis avec la veste bleu de roi, un bleu très foncé. On ne peut nier la grâce que donnent ces ajustements si bien coupés, et dont la façon soignée indique qu'ils sortent de la première maison en ce genre. Les teintes à la mode pour le vêtement sont le brun clair ou gazelle, teinte fauve, le bleu *mode*, et pour les petits vestons, les pointillés laine grise et des fantaisies variées.

Pour les pardessus de petites filles de cinq à douze ans, M. Lacroix emploie les mêmes étoffes que pour les garçons.

La façon veste flottante en tissu fauve, avec des boutons dorés, a grand succès. Cette veste est tout à fait gracieuse, elle a du genre et n'est pas encombrante. C'est un pardessus *chic*, disait en sortant de chez M. Lacroix un bambin de dix ans à sa sœur.

***

TISSUS NOUVEAUX DE LA COMPAGNIE DES INDES

Rue du Quatre-Septembre, 27.

—

Les tissus de printemps et d'été font leur apparition. Un des plus jolis lainages est certainement celui que l'on nomme *dentelle Flamande*, dont on fait des robes sur jupe en laine mohair. La *dentelle Flamande* existe non seulement en noir, mais en un grand nombre de coloris nouveaux; sa largeur est de 1 mètre 20 cent.; son prix, très raisonnable, 8 fr. 75; la dentelle, et 6 fr. 75 l'uni assorti. Tout à fait dans le même genre de tissu, la *dentelle Renaissance* coûte 5 fr. 90 le mètre. Une haute dentelle formant *réseau* aura un grand succès, 7 fr. 90 le mètre, en 1 mètre 20 cent. Une étoffe bizarre, mais qui par cela même est destinée à réussir, est le *filet pêcheur*, gros canevas ressemblant à un point de crochet serré, et qui se fait dans les nuances nouvelles, *seigle, tabac, loutre*, etc., 8 fr. 50 le mètre en 1 mètre 20 cent.

Le *bouclé* est un mohair uni, assez soyeux pour qu'on l'associe à une polonaise ou à un corsage à panneaux fait en soie, il coûte en toutes nuances 4 fr. 90 le mètre. Le voile de *misaine*,

tissu ayant beaucoup de soutien, très joli dans les nuances tussor, mousse, bise, crème, olive et tous les tons de bleu, en grande largeur, 4 fr. 25 le mètre.

Pour toilettes très habillées sur gros canevas, une rayure large de 4 cent. en velours rasé à 13 fr. 50 le mètre en 60 cent. de largeur; l'uni assorti en gros canevas très solide, 6 fr. 50., largeur, 1 mètre 20 cent,

Une superbe *fougère velours* sur fond beau cachemire uni, dans les coloris marron et mousse; tabac et beige, etc., 14 fr. 75 le mètre, l'uni identique 6 fr. 75 le mètre en double largeur. Toutes ces nouveautés se font en noir, depuis le réseau uni et la dentelle Flamande, jusqu'à la dentelle Armure.

Nous prévenons nos lectrices que MM. Roullier frères, directeurs de la Compagnie des Indes, ont mis en vente un nombre considérable de coupes et coupons en beaux lainages. Des échantillons levés sur ces coupes seront envoyés à celles de nos abonnées qui en feront la demande; une étiquette sur chaque échantillon indiquera la valeur du tissu, la largeur, le métrage existant et le prix de la coupe. Nous ne saurions trop les engager à profiter de ces véritables occasions. Des coupes de 7 à 10 mètres en grande largeur, d'une valeur de 6 à 7 fr. le mètre sont diminuées de plus de moitié. Ne pouvant envoyer des échantillons de toutes les fins de pièces, les directeurs de la Compagnie des Indes demandent qu'on veuille bien indiquer, en faisant sa demande, à peu près le métrage qu'on désire. Nous nous occuperons prochainement des beaux et bons foulards pour robes de cette importante maison, la première pour ces soies qui ne se chiffonnent pas, ne peuvent s'érailler, et sont d'un porté si agréable l'été. Nos lectrices pourront, dès maintenant, en demander échantillons à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES N° 4514 *bis*.

Confections de printemps de mesdemoiselles Vidal, rue Richelieu, 104.

Modes de Mme Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

Première toilette. — Petite visite en tissu broché beige, ouverte sur un gilet de velours loutre à double pointe; un revers borde la manche jusque sous le col; basque du dos légèrement plissée; col arrondi en velours (1). — Chapeau de paille lamée à haute calotte; devant, revers bouillonné formant diadème; touffes de primevères alternées de coques de rubans étagées; brides en ruban.

Deuxième Toilette. — Mantelet en gaze semée de fleurs de velours cernées d'une chaînette d'or; pans garnis d'un velours perlé et terminés par un motif perlé avec glands; manche repliée, faisant la sous-manche et bordée de velours perlé, dos à bord roulé. (Voir la 6e toilette et la planche de patrons.)— Capote de tulle perlé, bordée de chenille et lacet d'or; dessous, chou de dentelle lamée; brides en ruban lamé et plume de côté.

Troisième toilette. — Manteau en tissu natté *écureuil*, avec le plissé derrière, les plis alternés avec des bandes de velours fixées à la taille sous une applique de passementerie; dos à pointe en velours; manche retournée sur elle-même et bordée d'un revers de velours diminuant en pointe dans le haut; col brisé en velours. (Voir la planche de patrons de ce numéro) — Chapeau à revers coulissé devant, tendu derrière; draperie de velours et panache de plumes.

Quatrième toilette. — Pèlerine en ottoman, à pointe très aiguë devant; gilet boutonné; col Médicis à bord perlé, avec motifs de perles garnissant l'encolure: la pèlerine est garnie tout autour de grelots de perles. (Voir la planche de patrons.) — Chapeau à bord tendu en velours, orné d'une touffe allongée de grosses roses.

Cinquième toilette. — Dos du mantelet de la 2me figurine. (Planche de patrons).—Capote plissée en dentelle; bord gondolé en velours et touffe de plumes.

Sixième toilette. — Redingote en drap d'été mousse; sur la jupe ouverte en biais, sont posées des pattes de galon formant une bouclette au centre de laquelle est une olive retenant le froncé. Une rangée d'olives boutonne le corsage entre deux galons droits; revers de velours mousse et col couvert d'un galon; manche boutonnée avec un galon de chaque côté de l'ouverture.

Septième toilette. — Pèlerine-fichu en tissu crochet lamé d'acier sur un dessous en surah cerise; le côté droit prolongé, forme un pan drapé qui se fixe à la ceinture; un petit volant froncé en dentelle lamée borde le fichu (1).

GRAVURE DE CHAPEAUX n° 4514.

Voir l'explication à l'article : *Visite dans les Magasins.*

TAPISSERIE COLORIÉE.

Modèles de la maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan.

Bande pour ameublement, 1m50 de canevas et les laines pour cette bande y compris le fond, reviennent à 12 fr.

QUATRIÈME ALBUM.

Col et manchette, pour enfant. — Pèlerine en étamine. — Toilettes de premières communiantes. — L. M. enlacés. — Mouchoir. — Eugénie. — T. V. enlacés. — Entre-deux et dentelle guipure Richelieu. — Dessin soutache. — M. D. enlacés. — Pantoufle. — J. L. enlacés. — Voile de canapé. — Robe d'intérieur pour fillette. — Buvard parisien. — Bonnet au crochet pour baby. — Henriette. — Semé pour angle de col. — Écran à main. — Robe de dessous pour première communiante. — Petite garniture. — Fond en tissu broché. — Redingote en ottoman broché. — Costume en serge. — Pelote broderie à fils tirés. — Entre-deux, guipure Richelieu.

PLANCHE IV.

1er côté.

Manteau, troisième toilette (gravure n° 4514).

Corsage, première communiante, deuxième toilette, p. 1, Corsage, robe de dessous pour première communiante, page 7. } album d'Avril.

2e côté.

Mantelet, deuxième et cinquième toilettes, Pèlerine, quatrième toilette, } gravure n° 4514.

Corsage-blouse, fillette, page 5 (album d'Avril).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Avril.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Avril.

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

3-25 1037. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

voyais comme elle est pâle, comme elle semble alanguie, tu en aurais bien de la peine. Maman me dit qu'il vaut mieux qu'elle soit blanche comme de la cire et affaissée que rouge et haletante comme nous l'avons vue. C'est vrai, ses belles couleurs reviendront, tu la retrouveras telle qu'elle était, plus grande, plus forte, et je bénis le bon Dieu qui t'épargne nos anxiétés.

» Tous nous ont montré beaucoup d'intérêt, ton bon père ne nous a pas quittées, ni mon oncle François non plus, ils ont fait venir de Caen du bon et beau raisin pour Suzette, et la maîtresse de l'*Hôstellerie* m'a envoyé des confitures de cassis excellentes; M. le curé venait prendre des nouvelles tous les jours, et une bonne religieuse s'est offerte à passer les nuits, elle a eu mille bontés pour Suzette; elle lui a apporté des images, des fleurs et même elle habille une poupée en fille du Bon-Sauveur de Caen pour la lui donner. Je voudrais que tu connusses cette religieuse qui se nomme sœur Hyacinthe, elle est extrêmement jolie, jeune encore, elle a un air que tu trouverais très distingué, elle s'est attachée à Suzette, elle ne peut la regarder sans que les larmes lui montent aux yeux. Je n'ai jamais vu d'yeux comme les siens : ils sont très grands et d'un bleu-vert comme j'ai vu le ciel, dans de belles soirées d'été. Je les faisais remarquer à ton père, il a dit : ce sont des yeux comme ceux de Minerve.

» Je laisse aller ma plume, je suis si contente parce que ma Suzette est sauvée! Elle aura besoin d'un long repos, mais sœur Hyacinthe a dit qu'elle viendrait la voir et qu'elle lui donnerait des leçons. C'est une grande bonté. Mon oncle François dit qu'il est temps de faire partir ma lettre. Adieu, mon cher et bon Maxime, nous t'embrassons et nous t'aimons. Pense à nous, et conserve-toi.

» Ta femme CLAIRE.

» J'ajoute que ma santé demeure satisfaisante et que je voudrais bien te donner un fils, puisque tu le désires, mais si c'est une fille, tu l'aimeras aussi, n'est-ce pas? J'ajoute encore qu'il ne faut pas que tu aies de l'inquiétude pour Suzette; le médecin est complètement rassuré, et sœur Hyacinthe, qui se connaît en maladies, assure qu'il n'y a plus aucun danger. Dieu soit loué! »

VIII

LA RELIGIEUSE

Les grands yeux de la sœur Hyacinthe auraient décélé son origine, profonds et pleins de pensées, ils étaient d'un bleu-verdâtre comme l'Océan; elle les tenait de sa mère, qui était d'origine celtique et née dans une de ces îles d'Écosse que les flots battent incessamment; elle avait aussi le teint blanc et rosé des races septentrionales et le sévère bandeau cachait les cheveux d'un brun doré, ondoyant jadis ainsi qu'un voile dont elle aurait pu s'envelopper tout entière. Que ce *jadis* était loin! qu'il était loin le temps où ses tresses flottaient sur ses épaules pendant qu'elle courait, enfant heureuse, enivrée de soleil et de liberté, dans le parc du Prieuré! Qu'il était loin ce premier bal, où ces beaux cheveux, ornés d'un bouquet de pâquerettes, lui avaient fait un si gracieux diadème! Que l'enfance, que la jeunesse étaient loin! et ses amis d'autrefois, si tendres pour elle, qu'étaient-ils devenus? Sa mère reposait dans la vieille chapelle de Saint-Cuthbert, auprès de ses ancêtres, et son père, ses frères l'avaient repoussée loin de la maison paternelle sans que personne prît sa défense; la bouche qui la défendait toujours était fermée par ce sommeil dont on ne se réveille pas. Quel crime avait donc commis la pauvre Sarah Leslie? Une faute grave avait-elle entaché sa vie? Non, oh! non! Son âme sérieuse et pure n'aimait que le bien, son âme aimante n'était attachée qu'à sa famille, mais l'exemple d'une amie, la lecture d'un livre du cardinal Newmann, un discours entendu dans une chapelle catholique, la ramenèrent invinciblement vers la foi de ses aïeux; elle rétrograda et elle revint à ce point que son premier ancêtre protestant Nicolas Leslie avait quitté; elle se sépara avec douleur de la foi pratiquée par les siens, mais sa fermeté fut égale à son chagrin, elle abjura, et quand son père la repoussa durement, elle se soumit et s'éloigna de la maison, en le comblant de bénédictions, Seule, sans appui, sans guide, elle demanda un refuge à l'Église pour laquelle elle avait tout sacrifié, elle vint en France et elle se fit religieuse, dévouée au soin des pauvres et des malades.

Sœur Hyacinthe était satisfaite de sa destinée, elle aimait sa vocation, ses compagnes, ses travaux, pourtant, le souvenir de sa famille et du passé laissait un sillon douloureux dans son cœur ; elle n'en parlait pas, excepté à Dieu, dans l'oraison du matin, à la Sainte-Table, à la bénédiction du soir, mais jamais elle n'oubliait, et la vue de Suzette avait réveillé en elle une image chère et triste. Elle avait eu une petite sœur de cet âge, une douce petite Mary qu'on appelait Missy, qui n'avait pas dépassé l'âge où elle voyait l'enfant de Claire, et Suzette avait quelques traits, un regard doux et grave qui rappelaient l'enfant envolée; sœur Hyacinthe ne pouvait la voir sans émotion et ne put la connaître sans l'aimer; elle lui faisait de fréquentes visites, elle causait avec Claire, et quoique la naissance et l'éducation eussent mis une grande distance entre ces deux femmes, quoique sœur Hyacinthe fût aussi profondément instruite que Claire l'était peu, quoiqu'elle eût connu le grand monde où Claire aurait fait si pauvre figure,

elles s'entendaient : leurs âmes se touchaient par la vertu, la bonté et l'amour du bien. Claire avait une grande confiance dans les lumières de sœur Hyacinthe, elle s'y était attachée comme à une sœur aînée, et peu à peu, elle lui ouvrit son cœur.

« Je ne plais plus à Maxime, dit-elle, je suis trop sotte pour lui, je le reconnais.

— Cela ne me paraît pas sûr, dit la religieuse en souriant. Vous pourriez peut-être cultiver votre esprit, lire un peu en prenant des notes...

— Ma sœur, je n'aime pas la lecture, j'ai de la peine à suivre l'idée d'un livre, cela ne m'amuse pas, et puis, j'ai si peu de mémoire... mais ma Suzette en a beaucoup, elle apprendrait, elle, tout ce qu'on voudrait.

— Et vous désireriez qu'elle fût instruite?

— Oui, ma chère sœur; je pense que cela ferait grand plaisir à Maxime. Il me pardonnerait peut-être mon ignorance. »

La religieuse réfléchit un peu, et dit alors avec douceur :

« Notre Supérieure est très bonne, je vais lui demander la permission de donner quelques leçons à Suzette.

— Oh! que vous seriez bonne, ma chère, chère sœur! J'ai si peur que Maxime ne veuille l'éloigner de moi, pour la faire instruire; s'il est content d'elle, il me la laissera.

— Je l'espère. Je lui apprendrai l'anglais, puis l'allemand plus tard, un peu d'histoire, un peu de sciences... j'ai appris particulièrement la botanique... »

A ce mot, un souvenir se dressa devant elle, et elle dit avec un soupir :

« C'est mon père qui me l'a enseignée : j'ai tant herborisé avec lui dans les bois de Berwick! Mon pauvre père! »

Claire osa lui serrer la main.

« Vous avez fait de grands sacrifices à Dieu, dit-elle.

— Je ne les regrette pas; tout ce qu'on jette dans le sein du Père céleste, on l'y retrouvera... mais je suis si faible que le souvenir de mon pére et de mon pays m'agite toujours. La présence de votre chère enfant me sera une consolation; je croirai voir ma Missy, elles se ressemblent.

— C'était votre sœur?

— Oui, la dernière née, elle nous a été promptement ravie, et ma mère l'a rejointe .. Je pense souvent à ma Mary... elle m'aimait, elle m'aurait peut-être imitée, que d'épreuves alors pour une si délicate créature... Dieu l'a prise dans sa simplicité, qu'il soit béni, toujours béni! et adieu, ma chère Claire, voici l'heure de mes malades.

— Vous les aimez bien, n'est-ce pas, ces pauvres gens?

— Oh! oui, et quand je suis un peu mélancolique, le bonheur de les servir me console. »

Elle s'éloigna, et peu de jours après, elle devint l'institutrice et l'ange gardien de Suzette; ce fut un doux échange, sœur Hyacinthe y trouva ces consolations que goûtent les esprits supérieurs dans le commerce de l'enfance et dans la culture de ces jeunes âmes, Suzette lui dut ce que l'école du village n'aurait pu lui donner, et Claire y goûta une sécurité qui lui était nécessaire : elle craignait que son mari ne lui enlevât son trésor et ne la confiât à d'autres mains : elle se sentait si incapable et elle redoutait tant les sévères appréciations de Maxime! Elle lui écrivit pour lui apprendre ce que la religieuse aux yeux pers voulait faire pour leur fille, elle ne put achever sa lettre... mais sa mère y ajouta quelques lignes :

« Mon cher Maxime,

» Vous êtes père, et d'une fille encore cette fois-ci : elle est très belle et elle a l'air de vouloir vivre jusqu'à quatre-vingts ans. Mais ma pauvre Claire a peur que vous ne soyiez pas content : qu'y faire pourtant?

» Vous n'aviez pas désigné de nom pour une fille; mon frère François, qui l'a présentée au baptême, lui a donné son nom : c'est donc une Françoise-Claire-Marie que je vous annonce. Recevez la bien, c'est un présent du bon Dieu.

» Je vous embrasse, mon cher gendre, de tout mon cœur. Suzette va à merveille, elle deviendra savante avec ma sœur Hyacinthe, mais je pense qu'elle sera toujours très bonne.

» Votre affectionnée,

» SYLVIE FRÉMAULT. »

Cette lettre en croisait une de Maxime adressée à son père, lettre double, car la première moitié qui ne renfermait que des nouvelles et des expressions d'amitié devait être communiquée à toute la famille; la seconde, plus intime, n'était destinée qu'au vieux capitaine :

« Mon cher et bon père,

» Les journaux anglais que nous avons trouvés à Madagascar nous ont appris les grands événements de France : le coup d'État du 2 décembre et l'avènement de Louis-Napoléon; grand sujet de réflexions et de conversations si nous étions ensemble. Une ère de guerre va donc recommencer, on le dit, il y a des noms qui obligent et qui pousseront le Prince-Président vers quelque lointaine entreprise. Pourtant, d'après le passé, il ne semble pas qu'il y ait chez lui l'étoffe d'un guerrier : notre époque est-elle encore une époque d'aventures? les esprits semblent tournés vers d'autres conquêtes, celles que la science peut ouvrir à l'industrie et au commerce, celles qui apporteront à tous l'aisance ou la richesse, le bien-être ou le luxe. Les canons seront détrônés par la machine à vapeur; *ceci tuera cela*; c'est là, mon père, ma pensée intime, et celle sur laquelle je veux édifier mon avenir.

» J'ai trente ans, je suis lieutenant de vaisseau, c'est beau, mais je n'ai pas de fortune, et j'ai une femme et bientôt deux enfants; j'ai de

l'ambition pour eux et pour moi, non pas l'ambition des grades et des honneurs, mais l'ambition de la fortune, qui donne tout à la fois bien-être et liberté. La marine ne m'assurera jamais, à moi et aux miens, la situation large et indépendante à laquelle j'aspire, j'ai tourné les yeux ailleurs.

» Je l'ai remarqué, en Amérique et ici, dans cette grande île africaine, le commerce français trouverait d'admirables produits à exporter, en même temps qu'il importerait les produits civilisés de nos fabriques. Les plus admirables bois de construction se perdent dans les forêts du Brésil; les taureaux meurent de vieillesse dans les pampas: ici, que de produits textiles que personne n'exploite! les richesses du globe ne sont pas assez connues. J'ai fait à ce sujet un mémoire que le ministre d'alors n'a pas mal accueilli, et ma pensée est, à mon retour, de m'entendre avec un ou deux capitalistes, de leur prêter l'appui de mes connaissances spéciales, de fonder avec eux, un commerce d'exploitation dont je dirigerai les premiers voyages, et s'il réussit, de chercher à entrer dans les bureaux de la Marine, de prendre part à ces spéculations, qui doivent, si mes visées sont bonnes (et je les ai bien étudiées) me mener à une prompte fortune. Nous habiterons Paris, ma femme et mes enfants auront un bel avenir, grâce à mes soins, et Claire n'aura pas de peine, j'espère, à oublier son Dives, au milieu de la vie douce, élégante, prospère, que je lui préparerai. Mes enfants me béniront, j'aurai facilité leur carrière et assuré leur bonheur; j'ai bien étudié notre temps et je vois que l'activité et la fortune (qui en résulte) sont les seules choses qui donnent du goût à la vie.

» Vous me blâmerez, peut-être, cher père, de songer à quitter la marine; c'est un noble métier, qui ne me conduit à rien : il n'y aura plus d'Actium, ni de Lépante, ni même de Navarin, nous ne servons plus qu'à transporter dans les colonies des soldats et du matériel. Vrai, cela ne fait pas battre le cœur. Mais travailler à la prospérité de son pays, augmenter ses ressources et le développement de ses facultés, ouvrir la voie à des travailleurs qui ne savent où s'employer, c'est aussi l'acte d'un homme : nous ne sommes plus au temps de la chevalerie, mais de l'industrie; le moment est venu d'explorer ce vaste monde et d'en tirer les ressources que la nature lui a si abondamment confiées.

» Voilà mes projets, cher père, dans lesquels vous êtes toujours de moitié. Je vous dois mon éducation, ma situation présente, vous êtes un ancêtre pour moi, c'est-à-dire que je vous dois tout, et que je serai toute ma vie,

» Votre fils reconnaissant et respectueux,

» MAXIME DUPERRON.

» En rade de Madagascar, Avril 1852 »

Quelques mois plus tard, Claire reçut à son tour une lettre qui la satisfit : elle n'était ni difficile ni gâtée.

« Ma bonne petite Claire,

» Comment veux-tu que je sois fâchée contre toi parce que tu m'as donné encore une belle petite fille? tu es enfant, aussi enfant que les deux babies : je t'embrasse de loin pour te remercier et j'embrasse ma gentille Suzette et la petite inconnue.

» Je suis enchanté que tu aies trouvé pour Suzette une si aimable institutrice, je ne doute pas qu'elle ne fasse de réels progrès sous cette direction et je serai charmé de l'entendre parler anglais, mais il ne faut pas que ta belle religieuse lui donne le goût du cloître, rien ne me serait plus antipathique; j'estime les religieuses, j'admire leurs œuvres de charité, mais dans leur détachement du monde, de leur famille par conséquent, il y a quelque chose qui me blesse et je serais fâché et désolé que Suzette ou Françoise allassent s'ensevelir sous une guimpe et derrière une grille. La tienne, sœur Hyacinthe, a fait, me dis-tu, de grands sacrifices à la religion; m'est avis qu'elle eût mieux agi en demeurant avec ses parents et en ne les contrariant pas : ton amie a beaucoup d'exaltation, c'est dangereux et peu pratique. Veille sur Suzette afin que l'imagination ne domine pas chez elle : de l'instruction, de la science, c'est à merveille, mais la poésie et l'enthousiasme ne sont pas monnaie courante ici-bas. Je crois que le règne des poètes a fini avec ce pauvre Lamartine qui a failli conduire le char de l'État (comme on dit) dans un précipice.

» J'ai appris ici, par une lettre de mon père, la mort de ma tante Joyellier : que va devenir sa fille Andrée? aucune ressource, sauf sa jolie figure et un petit diplôme d'institutrice (elle est sous-maîtresse, je crois), mais je la crois fine et elle saura se débrouiller. Plus je vais, plus je plains les filles sans argent et obligées de se tirer d'affaires toutes seules. Je tâcherai que ni Suzette, ni Françoise n'aient à se plaindre du sort.

» Tu me demandes combien de temps encore durera notre voyage : dans seize mois, j'espère que la *Triomphante* sera de retour, et que je pourrai t'embrasser, toi, chère Clairette, et tes deux oisillons, du plus tendre de mon cœur. Respects et amitiés à ta mère.

» Ton mari et ami,

» MAXIME.

» Port de Pondichéry. »

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES VOISINS DU MESNIL

(SUITE)



NCORE en 1880, les habitants retardataires de Saint-A... s'obstinaient à voter pour le candidat..... iste du département; il fallait mettre fin à ce scandale, et, pour cela, le nouveau prétendant à la députation opposa à la pompe de son rival, une salle de spectacle ou une halle au blé, au choix des habitants. Le marché de St-A., très considérable par ses grains, crevait chaque matin, répandant sur la place publique le trop plein de ses richesses, et les échantillons de seigle ou de froment traînaient jusqu'à la rigole de la fontaine où jacassaient les ménagères du quartier.

Une halle était donc indispensable et la population intelligente demanda la salle de spectacle à grands cris.

On les écouta, ces braves électeurs qui venaient de changer la couleur de leur cocarde pour élire le nouveau venu, et le monument se dressa bientôt avec ses colonnades, son portique et ses gradins. Un lustre à truc, dernier perfectionnement à peine connu en France, un foyer indien, tout fut choisi avec un soin particulier.

On établit un impôt sur l'entrée des grains qui eurent à payer ce faste et durent se contenter en attendant leur heure, du sol fangeux de la place devant le théâtre en construction ; mais comme il arrive en pareil cas, la vanité des habitants leur interdit de se plaindre, et tout le monde eut l'air content.

Il y eut un petit mécompte pourtant, car lorsque la salle fut prête, le lustre accroché, les dorures sèches, le rideau drapé, on s'aperçut qu'on n'avait pas de troupe à placer dans les coulisses et sur la scène.

« On fera venir des artistes de Paris, s'écria le maire.

— Sarah Bernhard, ajouta l'adjoint.

— Elle part pour les Indes, dit un malveillant.

— Judic! reprit l'autre.

— Elle arrive à Pampelune.

— Ecrivons à Coquelin. »

On fit la lettre, on y mit le prix, mais on ajouta : A condition qu'il ne réciterait pas le *Sous-Préfet aux champs*. Des raisons politiques obligeaient à cette prudente restriction.

Coquelin répondit fièrement qu'il faisait les conditions, mais ne les acceptait pas. D'autres démarches faites un peu partout furent sans succès, l'année passa ainsi et c'est de la sorte que la première représentation avait lieu précisément le soir du jour où Stop avait reçu l'annonce de sa nomination, et où Jacques tout enivré de son amour avait refusé de partir.

Quand le caissier du nouveau théâtre releva le guichet qui allait le mettre en contact avec le public, il dut s'estimer heureux d'être protégé par un bon grillage. La foule se ruait au contrôle. Il n'y en eut pas pour tout le monde et on cria au scandale, parce que les meilleures places avaient été enlevées à l'avance par les gros bonnets de l'endroit.

Le commissaire de police voyant toute cette fermentation, craignit une échauffourée pour le soir et crut prudent d'avertir le lieutenant de gendarmerie. Celui-ci était un ambitieux, il vit là une chance d'avenir, et fit des vœux pour une bagarre, tout en passant à la magnésie ses buffléteries un peu fanées depuis la revue de l'an passé.

Le service des pompes fut difficile à cause des opinions des pompiers... istes comme je l'ai déjà dit. Le maire apprit la chose tandis qu'il se rasait; il fit appeler son second adjoint et le secrétaire qui prenaient une consommation au café de l'Avenir, et ordre fut donné à la pompe de stationner dans la rue du Belvédère tant que durerait la représentation.

Dans le boudoir de Laure on s'agitait beaucoup aussi : jugez donc, une première, dans une avant-scène qu'elle avait soufflée au Conseil Municipal, et dans cette avant-scène une demande en mariage à faire pendant un entr'acte, tout cela marchait de front avec sa parure, ses bouquets, ses invitations. Que dire! sinon que cette accumulation était au-dessus des forces intellectuelles de la petite femme et que tout l'hôtel retentissait d'ordres, de contr'ordres, de réclamations, d'apostrophes.

Enfin, le soleil se coucha, les becs de gaz s'allumèrent aux quatre coins de la ville, un cordon lumineux courut autour de la frise du théâtre, gendarmes et pompiers occupèrent leurs postes, tandis que la foule s'accumulait sur la place et en rendait l'accès impossible.

« He... Hep, cria l'automédon du maire en donnant du fouet en l'air.

— Place! criait un garde national de bonne volonté devant l'attelage municipal.

— Cette canaille va se faire écraser, » murmura dans la voiture le premier adjoint en s'adressant à son chef.

Celui-ci eut un mouvement d'épaules comme pour répondre : un peu plus un peu moins, mais il ne dit rien.

« He... hep, reprenait le domestique sans pouvoir ébranler le mur qui allait s'épaississant entre les abords du théâtre et lui.

— Hop, » gronda derrière l'équipage municipal la grosse voix connue du cocher de M. le baron Claude du Mesnil.

Mais il n'y avait pas moyen de faire un pas.

Alors, on vit la glace de cette seconde voiture s'abaisser, une petite tête brune toute constellée se montra aux badauds attentifs, et la baronne dit bien haut :

« Jean, prenez à gauche et passez devant; nous ne pouvons rester là. »

Et faisant de sa main gantée un petit geste à la foule.

« Faites place mes amis, les chevaux sont vifs et pourraient vous blesser. »

Aussitôt on vit un passage s'ouvrir devant le landeau armorié qui déposa ses maîtres, tandis que le maire se débattait encore dans les embrassements incommodes de ses administrés.

« Quand je disais que j'arriverais avant eux, » disait l'orgueilleuse petite baronne en montant les marches du grand escalier.

« Les femmes seules savent faire, » ajouta-t-elle en saluant du bout de son éventail l'officier de service dont le hausse-col jeta une lueur fulgurante.

Laure s'installa dans le petit salon attenant à sa loge et y attendit ses invités. Stop entra un peu troublé; les yeux de la baronne lui répondirent : « Pas encore, tout à l'heure, » et le jeune magistrat, se retournant vers la salle, se mit à lorgner toutes les loges, faisant à mi-voix ses réflexions les plus philosophiques sur les élégances étalées devant lui.

La salle était charmante, rendons-lui justice, les loges remplies de femmes parées, les peintures toutes fraîches, des lumières à profusion, quelques uniformes, et dans l'air un parti pris de trouver tout charmant qui se gagnait de proche en proche.

Au premier entr'acte, Hubert craignant d'être surpris chez la baronne par la visite de Suzanne et d'y être un embarras aux ouvertures matrimoniales dont il l'avait chargée, se mit à faire des visites de loge en loge, chez toutes les belles dames de sa connaissance.

Mademoiselle de Valsonne attendait son tour, naturellement, et trouvait qu'il était bien long à venir; Jacques, lui, n'y mettait point tant de façons, aussitôt le rideau tombé, il avait envahi la loge de M. Guénot, et n'entendant pas les trois coups de rappel avait dû se résigner à passer tout le second acte derrière sa bien-aimée.

Pauvre Suzanne, comme elle souffrait alors ; en se penchant un peu, elle apercevait le profil fuyant du substitut, à quelque pas d'elle, et causant avec une jeune fille des environs toute charmante et toute rieuse, dont il paraissait s'occuper avec grand plaisir.

N'être pas aimée, passe, mais être sacrifiée à une autre... L'amertume de cette pensée donnait la fièvre à Suzanne ; son regard profond prît un éclat inusité, sa taille se redressa encore, avec une fierté superbe; mais peu à peu la réaction se fit, elle ploya sous l'outrage dédaigneux de cet abandon de Stop, et Jacques enivré par la vue de sa beauté, vit tout à coup deux larmes trembler au bord des longs cils de la jeune fille et tomber lourdement sur sa poitrine oppressée, pour se perdre dans les fleurs de son corsage.

Ces larmes troublèrent Jacques plus que tout, il se pencha vers celle qui n'avait pas pu les lui cacher et lui murmura ces mots :

« Si je pouvais vous consoler ? »

La voix du jeune homme était étouffée, tremblante, pleine de chaude sympathie, et son cœur généreux se montrait sur sa physionomie tendre et loyale. Oh oui, ce devait être son lot : fortifier, consoler, réparer, se sacrifier.

Suzanne eut l'intuition de tout ce qui s'offrait à elle de sincère dévouement et de profonde tendresse. Elle comprit un instant que le bonheur vrai lui tendait la main, elle se retourna souriante, les yeux encore brillants de larmes :

« C'est fait, lui dit-elle avec une grâce attendrie : vous êtes bon.

— Taisez-vous, gronda M. Guénot que ce chuchottage dérangeait. »

Soyons juste envers Suzanne, elle avait dit vrai et ce n'était pas un manège de coquette que ces mots et ce sourire. Les témoignages affectueux de Jacques avaient un instant réchauffé son cœur glacé par le dédain d'Hubert ; mais M. d'Espreuil se méprit en se croyant au comble de ses vœux, et l'acte s'acheva pour lui dans l'ivresse de son triomphe.

« Allons saluer Madame du Mesnil, dit M. Guénot, quand on put circuler dans les couloirs, et la jeune fille s'éloigna laissant Jacques perdu dans ses rêves de bonheur.

— Bonjour Suzanne.

— Eh bien, que vous en semble ?

— Est-ce assez brillant ?

— Voilà un succès !

— Vous êtes ravissante ! »

Et la baronne qui venait de faire cette remarque aimable, entraînant Suzanne sur le devant de la loge.

« Grande nouvelle, ma chérie ; M. Stop vous demande en mariage, l'autorisez-vous à se présenter à votre tuteur ? »

Suzanne se cramponna au dos du fauteuil ; elle

vit tout à coup le lustre se décrocher et tournant toujours sur lui-même, s'abîmer dans les profondeurs des sous-sols.

« Ah! soupira-t-elle les yeux mi-clos sans trouver autre chose à répondre. »

Mais cela suffit à la perspicace Laure qui se mit à jacasser si haut et si vite que personne n'eut le loisir de s'apercevoir du trouble de son amie.

A minuit, comme on sortait du théâtre en grande presse, Jacques croisa dans le couloir ses amis formant une bande joyeuse et affairée. Laure et Suzanne causaient en riant, Stop donnait le bras à la jeune fille, et comme Jacques les abordait, il saisit ces mots du substitut à sa compagne:

.... Certainement, vous avez fait de grands progrès; j'espère cependant que mes leçons vous seront toujours nécessaires, c'est au mari à professer.

Jacques salua, se perdit dans la cohue, descendit l'escalier au milieu d'une foule compacte, alluma un cigare, releva le col de son pardessus et s'éloigna d'un pas lent, les mains dans ses poches. A quoi pensait-il? — A rien.

La ville était sombre à cette heure, le ciel gris; la rue des Tanneurs où venait de s'engager Jacques n'avait pas un promeneur attardé, c'était la solitude complète.

Quand le bruit de la foule joyeuse fut bien éteint, quand l'ombre des rues tortueuses se fut épaissie autour du jeune homme, il jeta son cigare, et cachant sa tête dans ses mains, éclata en un rauque sanglot.

Qu'elle était donc terrible cette douleur qui le secouait de la tête aux pieds, et profond, l'amour qui le réduisait à pareille misère!

Maintenant il a dépassé le quartier populeux, sur la promenade des remparts, il va errant sans savoir quel instinct le dirige, quelle force le porte, sans se rappeler même distinctement la cause de son désespoir.

Un banc lui barre le chemin, il s'assied, et les gros nuages qui tout à l'heure roulaient lourdement dans le ciel, s'arrêtent sur sa tête, et voyant ses pleurs, laissent tomber sur lui leurs larmes glacées.

Mais il ne sent pas l'eau qui ruisselle de toutes parts, il n'entend pas le beffroy qui sonne les premiers coups du jour, il ne voit pas venir l'aube grise qui tout à l'heure le montrera aux maraîchers entrant en ville; il appelle Suzanne, hors cela, il n'y a rien au monde.

Quand il revint à lui, les reverbères fumeux jetaient des flammes mourantes qui faisaient danser les ombres sur les murs du rempart, et donnaient un aspect sinistre aux troncs décharnés des vieux arbres. Il regarda autour de lui avec étonnement et chercha dans sa tête vide le souvenir de ce qui s'était passé dans cette nuit sinistre. Le froid l'avait tellement engourdi qu'il eut de la peine à se lever, et ce fut du pas automatique d'un halluciné qu'il reprit le chemin de la ville. L'habitude le conduisit à sa porte, et ce ne fut qu'en se retrouvant chez lui que lui revinrent la mémoire et la possibilité de souffrir encore.

Le lendemain il gardait la chambre, en proie à la fièvre et heureux de se sentir assez malade pour se dispenser de feindre. Mais sa robuste jeunesse ne devait pas se laisser longtemps abattre, et une noble fierté vint à son secours; après trois jours de lutte avec lui-même et de souffrances aiguës, il se présentait à l'hôtel du Mesnil demandant à parler au baron.

Jacques voulait guérir et il prenait le vrai moyen: le travail, l'éloignement des préoccupations sérieuses pour échapper aux décevants mirages d'un bonheur qui n'était pas fait pour lui.

« Avez-vous répondu à l'obligeant ami que vous aviez intéressé à mon sort, demanda-t-il en entrant.

— Non, pas encore, reprit l'autre, sans avoir l'air de remarquer les ravages que ces trois jours d'angoisses avaient faits sur le visage de Jacques.

— Eh bien, j'ai parlé comme un étourneau, on n'a pas le droit, à mon âge, de tourner le dos à la fortune. Voulez-vous bien écrire que j'accepte et suis bien reconnaissant à ceux qui m'ont aplani les difficultés du début?

La fièvre est bonne conseillère, j'ai pris un refroidissement en sortant du théâtre et pendant trois jours il m'a été loisible de constater qu'un refus était une bêtise;.... et une ingratitude, ajouta-t-il avec un sourire problématique en serrant la main qui lui était tendue. »

Ce sourire forcé s'adressait à Suzanne, dont le souvenir était devenu plus cuisant au mot ingratitude. Oui, elle avait été ingrate et déloyale, celle qui s'était jouée de son amour et s'en était servie comme d'un marchepied sûr et commode; ingrate aussi quand elle n'avait pas choisi cet homme dévoué, généreux qui lui avait tendu les deux mains pour l'attirer sur son cœur. Elle s'était prêtée, sans souci du lendemain et avait savamment fait servir ce cœur comme amorce à la vanité blessée de son rival plus heureux et plus adroit. Ah, la déloyale fille! et pourtant, comme il l'aimait! Dans ses nuits sans sommeil, il revoyait ces yeux qui l'avaient perdu, ce sourire qui l'avait enchaîné. Elle s'était jouée de son pauvre amour, et ce cœur méprisé ne savait plus vivre sans elle. C'était un écroulement de tout, l'impossibilité de se rattacher à quoi que ce soit au monde qui ne fût pas elle. Dans l'ombre du soir, il revoyait passer sa fière silhouette, il entendait chanter sa voix de sirène, au détour du chemin il croyait saisir un mot d'espoir murmuré tout bas, puis, revenant à lui, s'il se penchait à cette fenêtre où il avait tant rêvé d'elle, il apercevait à travers les stores entr'ouverts un

blanc bouquet, et deux petites mains attentives, redressant une fleur, versant un peu d'eau, ou choisissant un brin parfumé pour en faire une parure.

Ce que le coup brutal porté aux espérances de Jacques n'avait pu faire, cette lente agonie devait l'obtenir infailliblement : il perdait courage et regrettait amèrement sa généreuse résolution. A quoi bon partir, ici du moins il la revoyait encore, que lui fallait-il de plus pour être heureux?.... Mais la Providence veillait sur ce pauvre naufragé sans boussole et sans gouvernail : une lettre officielle l'envoyait au Tyrol, au moment où il renonçait à partir; il se laissa faire, n'ayant plus la force de juger, c'était le plus sage.

« Il vous reste juste le temps de faire vos adieux à ceux que vous aimez », lui dit étourdiment la baronne lorsqu'il vint prendre congé.

Ceux qu'il aimait! quelle dérision.

Jacques inscrivit sur une liste le nom des personnes qu'il fallait voir, celui de M. Guénot était d'une écriture un peu tremblée; pour nous qui connaissons le secret de ses pensées, il y avait écrit entre les lignes : voir Suzanne une dernière fois, m'enivrer de son charme, emporter une douleur de plus, mais mourir plutôt que de ne pas la revoir!

Quant il fut annoncé dans la redoutable maison, Madame Guénot et Mademoiselle de Valsonne choisissaient au milieu d'un monceau d'échantillons, la jeune fille, assise sur un pliant fort bas, la tête appuyée sur une main, les yeux mi-clos, jugeait de l'effet que produisait une soie changeante qu'elle chiffonnait dans sa main blanche et fine.

En entendant ouvrir la porte, elle jeta un rapide coup d'œil dans la glace qui lui renvoyait l'image des visiteurs et reconnaissant celui qu'on introduisait, elle lui adressa un aimable bonjour sans perdre de vue son chiffon soyeux.

« Il y a bien longtemps qu'on ne vous a vu, dit Madame Guénot en désignant un siège, je sais que vous avez été souffrant, et je suis heureuse de vous savoir délivré de la fièvre et de son cortège.

— En effet, Madame, j'ai eu la sottise de prendre mal il y a quelques quinze jours, croyez bien que sans cela, je serais déjà venu joindre mes félicitations à celles de vos amis. »

Suzanne abaissa l'échantillon et ses yeux inquisiteurs interrogèrent le jeune homme avec un naïf et cruel égoïsme.

Celui-ci était prêt, il soutint fièrement, sans trembler, ce regard qui lui transperçait l'âme, et son héroïsme rendit la jeune fille songeuse : « Etait-ce vraiment un malade à qui un régime fortifiant allait rendre des couleurs et un sourire moins pâles, ou n'était-ce pas plutôt un héros digne d'admiration, et peut-être même d'un peu plus. »

La conversation languit, Madame Guénot avait la tête cassée par la multiplicité des préoccupations qui étaient entrées dans son intérieur avec la bague des fiançailles; Suzanne se sentait comme une pointe de remords, dans le cœur et avec le remords, comme une vague inquiétude qu'elle était bien décidée à rejeter quand même; Jacques sauvait les apparences, mais c'était tout ce qu'il pouvait faire dans une pareille détresse.

Enfin, le jeune homme annonça son départ, il sut dire que sa détermination était de date suffisamment ancienne pour sauvegarder son amour-propre, puis il se leva et prenant la main que Suzanne lui tendait, il lui réitéra l'expression des vœux qu'il formait pour son bonheur.

Quand il sortit du salon, sa gorge se serra si violemment, qu'il chancela et fut obligé de s'appuyer à la rampe de l'escalier pour ne pas s'affaisser sous les yeux de la tranquille Suzanne.

Deux jours plus tard, il prenait le chemin de fer de Lyon pour aller dire adieu à sa sœur avant de quitter la France.

Jacques et Marie d'Espreuil étaient restés fort jeunes orphelins, et tandis que le frère achevait ses études, la jeune fille était adoptée par M. Deschamps, leur oncle, dont l'âge et l'honorabilité assuraient à la pauvre petite solitaire un refuge où l'affection et les soins ne devaient pas lui manquer.

Marie était bien jeune pour prendre la direction d'un intérieur de vieux garçon, déjà maniaque, mais le malheur l'avait mûrie, et elle avait naturellement un tact, une délicatesse de main qui lui permettait de toucher à tout, sans rien déranger, au contraire.

Son premier travail fut d'apprivoiser Clotilde, la vieille gouvernante de son oncle; une fois ce résultat obtenu, elle s'insinua dans les faiblesses de M. Deschamps, et bientôt elle devint l'idole de ces deux puissances.

Cette ménagère de vingt ans savait beaucoup de choses qu'on ne lui avait jamais apprises; ainsi, lorsque le baromètre était au variable dans les environs de la cuisine, qu'on entendait les pincettes faire rage et les chaudrons s'entrechoquer brusquement, Marie entrait doucement, essuyait ici, rangeait là, et saisissant le regard courroucé de Clotilde au vol :

« Eh bien, ma pauvre fille, ce garnement de fils a donc encore fait des siennes? »

A quoi Clotilde ne savait d'abord que répondre, se demandant comment la jeune maîtresse avait pu deviner si juste; puis, fatiguée de la contrainte qu'elle s'imposait en ne disant rien, elle finissait par ouvrir son pauvre vieux cœur à cette consolatrice de bonne volonté, qui toujours savait lui rendre espoir et la calmer.

Mais je l'ai dit, là ne se bornaient pas les succès de Marie, car elle avait sur les humeurs violentes de son oncle le même pouvoir que sur les chagrins maternels de Clotilde. La science de la jeune fille était de lire dans le cœur de

ceux qu'elle aimait, de partager leurs peines et d'excuser leurs faiblesses.

Quand elle vit arriver son frère have, sombre, découragé, allant au travail comme on va à la mort, elle comprit qu'il y avait une plaie vive à panser et elle déploya tout son zèle le plus tendre pour coopérer à la guérison. Elle ne demanda rien, et pourtant un soir entre chien et loup, le pauvre Jacques qui avait besoin de dire la peine qui l'écrasait, raconta tout au long son rêve envolé, Marie lui fit grâce de ses conseils et de ses recommandations; elle écouta en silence et pleura de grand cœur avec son frère; ce fut le premier adoucissement que celui-ci éprouva depuis l'effondrement de ses espérances. Cette nuit-là, il dormit et pendant que son corps et son âme reposaient, l'ange gardien priait dans la chambre voisine : mon pauvre Jacques! comme il souffre, que ne puis-je lui épargner cette douleur et la prendre pour moi seule!

VI

Jacques partit dès qu'il lui fut possible. Il avait hâte de mettre la moitié de l'Europe entre Suzanne et lui et il regrettait que le Tyrol fût si près de la France. C'était dans l'autre monde qu'il eût voulu construire une voie ferrée; M du Mesnil en écrivant à son oncle l'ingénieur, n'avait pas prévu cette fantaisie.

Les plaines, les montagnes, les villes, les cours d'eau passèrent; Jacques ne vit rien, ou plutôt il vit deux yeux veloutés qui lui tinrent compagnie tout le long du chemin.

Les premiers temps de cet exil volontaire furent affreux. Jacques n'avait jamais quitté la France, il ne savait pas, en se privant de la langue de la patrie, les souffrances qu'il ajoutait à son douloureux mécompte. Il parlait allemand à peu près, c'est-à-dire qu'il réussissait à se faire comprendre de ses ouvriers pour l'indispensable; en dehors des quelques ordres donnés, il restait absolument sans communications avec le reste du monde.

Ses travaux l'appelaient dans une partie montagneuse isolée de tout, et le temps qu'il ne passait pas dans les tunnels ou dans son chalet, un compas à la main, il le laissait couler minute par minute sur le talus du chemin frayé par ses hommes au bord du précipice.

Il regardait machinalement l'eau tumultueuse qui s'échappait d'une crevasse à ses pieds et se répandait dans un ravin profond.

Il prenait des fragments d'ardoises et les jetait un à un dans le torrent pour les voir bondir, se heurter aux parois de la ravine, et se briser sous la violence du choc. Il pensait alors à sa vie à lui, lancée comme ces pierres fragiles aux caprices de la cascade, et ces eaux terribles, blanches, écumeuses, lui rappelaient invariablement une belle et froide ondine avec une couronne d'or, pale dans ses cheveux brillants, et des roses pleines de larmes sur sa poitrine oppressée.

C'était elle encore qui l'appelait du fond de la forêt quand l'ouragan poussait de longs cris aigus; elle qui pleurait dans le sombre tunnel avec des sanglots qui navraient le pauvre Jacques. Et quand, fatigué, énervé, il rentrait sous son abri de planches, personne à qui parler de sa douleur ou de sa colère, rien, la solitude ou la conversation insipide d'un jeune Autrichien qui participait à ses travaux dans le jour, et buvait le soir à ses côtés la jolie bière du pays, trouvant entre son bock et sa pipe de porcelaine, l'idéal du bonheur.

Ainsi coulaient tous les jours pour le triste exilé, ainsi s'aigrissait de plus en plus une âme qui n'était pas faite pour se replier sur elle-même.

Un soir, plus sombre que tous les autres soirs, il s'était assis sur la galerie de son chalet, la tête dans ses mains, comptant le nombre d'échos qu'un berger réveillait avec sa chanson, et songeant à crier aux montagnes pour le leur faire redire, le nom de sa bien-aimée.

Un soupir, presque un sanglot vint le tirer de sa rêverie, c'était à l'extrémité de la galerie qu'une voix humaine se plaignait. Fred, le jeune Autrichien, partageait seul la demeure de Jacques, et Fred n'était pas un garçon qui s'émût de n'importe quoi en ce monde. Qui donc était là?

Jacques intrigué, tourna l'angle de la galerie pour approfondir ce mystère et il se trouva en présence du spectacle le plus imprévu : Fred sur un tabouret, le dos au mur, les pieds à la balustrade, sa pipe éteinte dans une main, ses longs cheveux jaunes dans l'autre, pleurait comme un enfant.

Jacques était très bon, d'ailleurs une souffrance aussi vive avait toute sa sympathie, même s'il n'en connaissait pas la cause. Il fit appel aux mots allemands les plus affectueux de sa connaissance, et ils n'étaient pas nombreux dans sa mémoire de Français, et demanda au pauvre Fred écrasé la cause de son désespoir.

« Elle se marie, articula l'Autrichien avec effort. Elle épouse mon ami... c'était pour la mériter que j'avais quitté le pays. . hélas... hélas...

Cette nuit-là, le petit berger qui gardait les chèvres de l'autre côté du torrent fut en proie aux terreurs les plus affreuses; lorsque vers dix heures la lune montra dans son plein sa face brillante, au-dessus de la crête des montagnes, et plongea un œil curieux dans le gouffre de la cascade, elle éclaira deux ombres qui s'agitaient entre ciel et terre, deux apparitions terribles dont les gestes désordonnés et la marche incertaine glaçaient d'épouvante le pauvre enfant seul sur son rocher. Toute la nuit se passa de la sorte et le berger se couchant sur le sol pour ne plus

voir les spectres qui hantaient les abords du chalet, entendit des gémissements, des soupirs plaintifs, un sanglot; il s'endormit de peur, la figure cachée dans la mousse.

Qu'était-ce, pensait-il, et à qui en voulaient ces ombres ?

C'étaient deux amoureux qui se contaient leurs peines, et se consolaient de leur mutuelle douleur.

Jacques et Fred devinrent grands amis, on le pense. Sur les dédains de Suzanne et les infidélités de Gretty, une amitié solide s'édifia ; ce fut un bonheur pour tous deux, et à force de parler de leurs regrets éternels, ils y pensèrent un peu moins.

C. DE LAMIRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro.*)



Économie Domestique

EMPLOI DU MARC DE CAFÉ

Si vous avez des couches destinées aux légumes précoces, mêlez du marc de café au terreau; vous préserverez les radis, les asperges des vers et des limaçons, qui redoutent l'odeur du café.

***

CASSOLETTES DE CREVETTES

Ayez des crevettes cuites et épluchées; mettez dans une casserole un morceau de beurre avec de la farine, tournez jusqu'à ce que le mélange soit bien opéré ; ajoutez un peu d'eau et du poivre, laissez mijoter quelques instants ; ajoutez les crevettes, et même quelques morceaux de homard ou des moules, liez avec des jaunes d'œuf, servez dans des petits pâtés ou cassolettes.

REVUE MUSICALE



La partition d'*Aben-Hamet*, opéra en quatre actes et un prologue. — Compositions de choix, pour le piano.



AVANT de présenter *Aben-Hamet* à nos lectrices, disons quelques mots du compositeur, M. Théodore Dubois.

Non seulement professeur au Conservatoire, il est de plus chef de l'une des plus grandes maîtrises de Paris : celle de la Madeleine.

Être maître de chapelle est un titre déjà glorieux, en même temps qu'un brevet de science pour la composition. Aussi, M. Th. Dubois a-t-il débuté par des œuvres religieuses au nombre desquelles il faut surtout mentionner : *le Paradis Perdu*, et *les Sept Paroles de Notre Seigneur Jésus-Christ*.

Son premier succès au théâtre, de date assez récente, fut *la Farandole*, dont nous avons signalé ici la vogue méritée.

On sait qu'au moment où nous espérions en la fortune du nouveau Théâtre-Italien, et alors que la nouvelle partition de M. Th. Dubois venait de s'y révéler avec autorité, des embarras financiers insurmontables, en arrêtant l'exploitation de la scène italienne, firent replier les ailes de ces deux muses si souvent réunies : Poésie et Musique.

Mais si le Théâtre-Italien a été irrémissiblement frappé, il n'en saurait être de même pour l'auteur d'*Aben-Hamet*. S'il est lésé dans ses intérêts, son œuvre capitale lui reste et retrouvera certainement bientôt les destinées auxquelles elle a d'incontestables droits.

En attendant cette bonne fortune, autant pour le jeune maître que pour le public, nous parcourrons, comme nous l'avons promis le mois dernier, les pages de cette partition qui est en vente au *Ménestrel*. De cette façon, nos lectrices seront

à même de s'approprier celles qui pourraient leur être agréables.

On le sait déjà : c'est du *Dernier des Abencerrages*, de Châteaubriand, que les auteurs d'*Aben-Hamet*, MM. Léonce Détroyat et A. de Laurières ont tiré la première donnée de leur libretto. Le style majestueux du grand écrivain auquel on doit *Le Génie du Christianisme*, ne pouvait manquer de répandre une certaine élévation de pensée et une réelle poésie sur la transformation d'*Aben-Hamet* en opéra.

Les difficultés que rencontre toujours un travail d'assimilation ont été habilement résolues par M. Détroyat, soit en ajoutant des personnages devenus indispensables, soit en faisant subir de légers changements à la partie anecdotique de cette légende *quasi-historique*. Ainsi, le dénouement si dramatique pourtant de l'*Abencerrage* de Châteaubriand, a acquis les proportions de la tragédie sous la plume experte des auteurs. M. de Laurières, l'un des rares traducteurs que l'on cite, et qui écrit la langue du Dante aussi purement que la sienne, y a ajouté un grand charme poétique par ses vers, si harmonieux et si faciles qu'on les croirait venus d'inspiration plutôt que de *traduction*. Malgré cela, nous citerons le texte français de préférence, parce que tout le monde ne chante pas en langue italienne.

Le prologue est bien rempli. Après le *prélude* et un *chœur* d'ouverture, on trouve une *prière* à deux voix : « Maître du ciel », andantino suave et religieux, fort bien écrit pour soprano et contralto, le soprano, modérément élevé.

Le bel *air* de Zuléma a des formes classiques très savantes ; c'est un andante qui convient à un contralto énergique.

Dans la scène troisième, le *cantabile* d'Aben-Hamet, traité à l'italienne, a de charmants contours mélodiques ; c'est une page de sentiment.

Un important *trio* vient à la suite. Il se fait remarquer par son mouvement dramatique et l'admirable phrase d'Alfaïma. Peut-être même fait-il pâlir le *finale* du prologue, placé immédiatement après ; il est pourtant d'une incontestable valeur, surtout dans cette partie magistrale que chante Zuléma : « Non, peuple Abencerrage. » L'effet produit par la marche harmonique des basses à l'accompagnement, est on ne peut plus grandiose. Le *larghetto* que reprend Zuléma et qu'elle achève avec ce chœur final, est encore à citer.

C'est par le joli *chœur des marchands maures* que s'ouvre l'acte premier, qui est le plus fourni et le plus long.

D'une facture aussi simple que gracieuse, ce chœur revêt une couleur locale heureusement nuancée ; l'auteur a trouvé là des idées absolument neuves, ce qui est assez rare par ce temps de composition à outrance.

Il est difficile également d'écrire en un plus beau style que celui approprié à l'*air* d'Aben-Hamet, lorsque au terme de son voyage, Grenade s'offre à ses regards : « Reine, toi qu'Hamet salue, noble Grenade ! » Cet air est précédé d'un superbe récitatif ; il a de l'ampleur, de l'élévation et de la mélodie.

Il est suivi du *duetto* madrigalesque entre Bianca et Aben-Hamet, pièce savante, et malgré cela d'une grâce toute poétique.

Après une page instrumentale écrite dans les mêmes teintes séduisantes, il faut retenir l'Andante, *duo* pour voix de femmes, le *chant mauresque* de Zuléma : « Pourquoi sombre es-tu donc, voûte éthérée ? » d'une étonnante étrangeté, et un charmant *duettino* de demi-caractère, dont l'allure classique rappelle la manière de Gluck.

On a peu ou point parlé du *quatuor* qui fait corps avec le *finale* de cet acte, et où se trouvent de très beaux élans. Telle est cette phrase d'Hamet, par où il débute : « Ah ! pour moi quel feu rayonne ! » explosion large et passionnée, qui se soutient au même degré d'exaltation jusqu'à la fin de cette pièce hors de pair.

Un joli *air*, avec récitatif, pour soprano, d'une expression exquise est fort à remarquer dans le deuxième acte. La scène de la *Conjuration* est supérieurement orchestrée ; le chant des chrétiens dans l'église, le chœur des Bohémiens, accompagné par les malédictions de Zuléma, tout cela est d'un effet imposant.

Mais la page maîtresse de cet acte, et peut-être même de la partition, est le grand *duo* final entre Aben-Hamet et Bianca : le fils du roi Maure et la jeune princesse chrétienne. Le compositeur a su mettre dans ce morceau de hautes proportions : l'accent poétique et vrai de la passion, de l'enthousiasme et des suprêmes enchantements.

Qui donc avait avancé que M. Th. Dubois ne possédait pas le souffle dramatique au même degré que la fibre rêveuse des tendresses élégantes ou attristées ? Il faut protester et renvoyer ceux qui parlent ainsi au quatuor final du premier acte, à ce grand duo que nous venons de citer, et au *finale* du troisième acte où nous allons arriver.

Ici, le rideau se lève sur la salle des fêtes du palais de l'Alhambra, où des scènes bien différentes vont se précipiter pour le rapide dénouement de l'action.

Dans un *chœur* d'allure guerrière autant que victorieuse, on célèbre les mérites et la gloire du duc de Santa-Fé, qui répond à ces manifestations par une phrase musicale d'une réelle noblesse. Puis, s'attendrissant pour parler à sa fille Bianca : « O toi, mon seul amour », il trouve des inflexions de voix ravissantes, qui contrastent fort à propos avec la belle sonorité du chœur précédent. L'*allegro* si enlevé qui termine cette page est d'une bravoure distinguée.

Le ballet des Zingari, qui renferme des motifs

sémillants et gracieux, vient jeter sa note légère à travers les péripéties du drame qui va s'assombrir de plus en plus.

Le *finale* de ce troisième acte est splendide. Il marque, avec les pages de grand style mentionnées spécialement plus haut, la place de M. Dubois et de son dernier ouvrage à l'Opéra.

Très court, le dernier acte.

Il s'accomplit au mont Padul (voir Châteaubriand), lieu escarpé, d'où l'on voit se dérouler la mer à perte de vue, au moment où le soleil levant vient éclairer le dernier regard d'Aben-Hamet. C'est là que Maures et Zingari se sont réfugiés, après la révolte fomentée par eux au palais de l'Alhambra.

Dans un *chœur* accidenté par le sillonnement des éclairs et les éclats de la foudre, ils chantent une *prière*, sans accompagnement, qui rend bien leur suprême tristesse et leur douloureuse résignation. Puis Hamet l'abencerrage, le fils de leur dernier roi, blessé à mort, expire avec le nom de son père et celui de Bianca entre les lèvres.

Il faut ajouter que la partition de M. Th. Dubois renferme de très remarquables récitatifs, où il a su éviter les formes démodées et en a parfois découvert de nouvelles.

Nous n'oublions pas davantage de signaler un *air*, avec récitatif, pour soprano, qui se trouve à la fin, mais en dehors de la partition. Il a sans nul doute été coupé pour le théâtre, car il se raccorde à la quatrième scène. C'est pourtant une charmante petite pièce qu'il faut signaler, car sa facture en est extrêmement soignée et point vulgaire.

A l'heure où nous traçons ces dernières lignes, *Diana* vient d'être l'objet de critiques diverses, mais généralement sévères.

Dans notre prochain numéro, nous dirons si le compositeur, M. Paladilhe, qui est un musicien de talent, et MM. Jacques Normand et Henri Régnier, auteurs du libretto, ont une part égale de responsabilité. Avant de donner cette appréciation, nous ferons une étude complète de la partition.

Nos lectrices connaissent-elles une charmante composition pour le piano, fort en vogue depuis quelque temps? quelques-unes peut-être. C'est la *Deuxième mazurka*, de Benjamin Godard. Moyenne difficulté.

Chez Durand-Schœnewerk, 4, place de la Madeleine.

Le succès de *Tabarin*, à l'Opéra, a remis en lumière de remarquables pièces détachées de M. Emile Pessard. Nous citerons pour le piano: *Méditation*; *Première mazurka* (en *ré* mineur); *Confidence*, romance sans paroles, page très poétique; *Premier nocturne*, d'un style élevé; puis une *Grande valse*, (en *mi* bémol), morceau de salon très brillant et d'un grand effet.

Dans un recueil, contenant vingt-cinq pièces de choix et ne coûtant que *six francs* prix net, ce compositeur a réuni des pages variées dont la plupart méritent d'être mentionnées. Telles sont: *Le petit Lever* (XVIII[e] siècle); un gracieux *Menuet; la Valse Rêveuse*; *Andalouse; les Peureuses;* un gentil *Rigaudon*; *Dialogue*, une belle *Marche funèbre*, très réussie; *Regrets*; *Nuit d'Été*; *le Papillon*, morceau coquet; et une douce *Pastorale*, composition délicate et originale.

Il serait trop long d'énumérer les vingt-cinq numéros de ce volume qui offre l'avantage du nombre, de la variété et surtout de la valeur musicale, pour un prix vraiment illusoire.

Editeur: M. Alphonse Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

Ma chère petite tante, j'ai à t'annoncer une grande nouvelle, nouvelle devant qui toutes les autres doivent pâlir, qui me rend fière et me fait rêver de doux bonheurs. Tu devines, n'est-ce pas, qu'il s'agit de préparer une layette, de capitonner un nid, pour que le cher petit oiseau sans plumes que j'attends, se trouve bien dès son arrivée en ce monde.

Je veux que dans le trousseau du poupon chéri, tout passe par mes mains de ce qu'une femme peut faire: je veux me piquer les doigts pour *lui*, veiller pour *lui*, feuilleter mon journal et ses patrons pour *lui*; il faut que tout lui parle de la tendresse de sa mère dès qu'il sera installé dans la vie; que ses beaux petits yeux en s'habituant à la lumière du jour, ne se posent que sur les objets mis par elle autour de lui; enfin, je veux être sa vie comme il sera la mienne.

Paul se moque de moi, il raille mes prétentions et mes précautions. Il faut que je t'avoue que

j'ai déjà acheté une petite baignoire : c'est peut-être un peu tôt, mais elle est si mignonne, toute blanche ! et quand je la regarde, il me semble voir déjà barboter mon baby.

J'ai aussi fait une petite calotte, mais j'ai peur qu'il ne puisse pas la mettre à cause de son exiguité; ma dernière poupée qui dort dans une armoire a refusé positivement ce couvre chef, comme insuffisant pour elle; les poupées de nos jours sont si exigeantes!

Tu comprends que je ne peux plus penser à autre chose qu'à cet enfant, je le vois joli comme les anges, avec des boucles blondes, des mains potelées, un sourire enchanteur, me tendant les bras. Et quand il commencera à gazouiller, à sentir les fleurs avec cet air suffisant d'amateur émérite qui rend les bébés si drôles, à crier comme un petit oison lorsqu'on s'opposera à ses fantaisies, à rouler sur le tapis, à esquisser une révérence, à apprendre des fables, à faire en un mot tout ce qu'un petit singe bien élevé ne peut manquer d'apprendre dès le bas âge, que de joies pour Yvonne!

Il est voué au blanc : un gros flocon où il n'y aura de rose que sa petite bouche. Je veux le nourrir : puisque ma santé me le permet, pour moi toutes ses tendresses de glouton, ses premiers sourires, ses premières confidences lorsqu'il les bégaiera sur mon cœur en s'endormant. Il ne faut pas qu'une étrangère me vole son amour et acquière des droits sur lui.

Paul paraît devoir être très sévère, cela m'inquiète un peu : s'il allait par habitude le traiter comme un criminel ! Voilà un inconvénient que je n'avais pas prévu; à son métier de redresse-torts, un bon magistrat peut devenir mauvais père. Ce serait affreux! Quand j'essaye de parler sérieusement avec mon mari, de l'éducation du poupon, il roule des yeux terribles en faisant de belles tirades sur l'autorité du chef de famille, sur la nécessité de commencer dès le premier jour à donner de bons principes aux enfants, sur la légèreté du jeune âge; il veut réformer le caractère et le jugement de son fils, l'humeur et la coquetterie de sa fille... heureusement, je suis là pour les protéger, ces pauvres enfants!

Tu ris? Eh bien lui, cet homme dur et sans entrailles, sais-tu ce qu'il a fait, lorsque je lui ai appris tout bas mon grand secret de bonheur? — Il m'a serrée dans ses bras en me disant : Comme nous allons l'aimer ! et ses yeux étaient si brillants que.. mais non, un homme ne pleure jamais.

Maman éclate. Au premier mot que je lui en ai écrit, elle est accourue avec une cravate neuve, rose, bouffante, tout ce qu'il y a de plus joyeux. Cette cravate apprend à tout le monde nos espérances, il n'y a pas moyen de nier en présence des indiscrétions de ce nœud irrésistible; il dit à tout le monde : « je vais être grand'mère, Yvonne, » qui est la plus attentionnée des filles, me » ménage cette joie. La pauvre petite femme est » bien inexpérimentée, songez donc : pas encore » dix-neuf ans, mais je suis là pour veiller à » tout. » Ces mots font gonfler l'opulente cravate comme une voile, lorsque sa barque prend le large.

Papa rédige les lettres de faire part; deux choses le contrarient, la première c'est de n'y pas figurer, il dit que comme grand-père... — Mais, Louis, ça ne se fait pas, répond ma mère. — Comment, ça ne se fait pas! suis-je grand-père, oui ou non? Cela amène de petites querelles à mourir de rire.

Le second ennui suscité par ces lettres de faire part, c'est l'ignorance où l'on reste, quant à présent, sur les prénoms du héros. Sera-t-ce Jean, sera-t-ce Madeleine? On se console en famille par l'assurance mutuelle qu'on aimera l'un autant que l'autre. Pour ma part, je ne souhaite qu'une chose, c'est qu'il ait la jouissance de tous ses membres et de toutes ses facultés, de bonnes petites jambes pour trotter, de bons petits bras pour nous prendre par le cou, une langue aiguisée qui dise nos noms, et une cervelle suffisante pour faire le reste.

Toute médaille a son revers, la mienne comme les autres : on me soigne trop et je commence à regretter ma liberté, je rêve d'émancipation. Que veux-tu, voici le printemps tout vert et tout fleuri qui m'invite à aller le visiter dans les champs et dans les bois; à défaut de joies champêtres, j'avais l'espoir de passer le mois de mai à Paris, auprès de toi, *me retremper* à la source de tous biens. — Non, il ne faut pas; vois donc la puissance de mon baby qui change mes plaisirs, renverse mes projets, et me force à bénir notre séparation : je suis déjà une victime, que nous réserve l'avenir?

Tout cela, c'est du sentiment, et quand j'ai pris la plume pour t'écrire, mon intention était de traiter seulement avec toi les questions sérieuses; je ne sais comment les choses ont tourné, mais voici deux longues pages employées à te mettre au courant de l'état des esprits dans la famille; pas un mot de la question pratique au sujet du trousseau, j'y arrive après un long détour, l'essentiel est de ne rien omettre.

Il me faut quantité de choses; je ne parle pas de patrons, le journal m'en donne de toutes sortes, car je ne suppose pas que la mode change aussi vite pour le premier âge que pour le dix-neuvième; borne-toi donc à m'expédier les matériaux nécessaires à la confection des différentes parties du trousseau : flanelles, piqués, molletons, batiste, toile, petites fantaisies à rayures et à fleurettes pour les robes d'intérieur, de la laine pour tricoter les chaussons. Que sais-je encore? qu'il y ait de tout et que ce soit bien joli; je veux qu'il soit superbe, mais je veux surtout, qu'il soit heureux, et comme les belles robes et les bonnets à jour ne font pas le bonheur, voici

ce que j'ai imaginé pour que Dieu bénisse son berceau. En même temps que ma layette, j'en ferai une autre plus modeste, mais bien complète, avec quelques rubans et de jolis tricots pour en égayer l'aspect. Le jour où naîtra mon cher petit enfant, je la ferai remettre de sa part à un pauvre déshérité qui sera venu en même temps que lui en ce monde, sans que sa mère ait pu lui donner autre chose que son amour et ses soins.

Comme ce doit être douloureux pour une femme de ne pouvoir fêter ce petit hôte attendu! la misère est là, et ne permet pas qu'on se réjouisse : l'enfant qui naît, c'est une bouche de plus à nourrir, un objet encombrant. Oh pauvres mères, qui répondent au premier sourire de leur petit par des larmes !

Il y en aura du moins une qui sera joyeuse en même temps que moi, je fais de petites économies sur mon budget pour qu'il ne lui manque rien, et comme j'en parlais sans méfiance à Paul, j'ai trouvé le lendemain sur mon bureau une enveloppe avec cette suscription : *A madame Yvonne — Restitution*. Je ne reconnaissais pas l'écriture contrefaite, et je n'y comprenais rien. C'est quelque fournisseur qui m'aura trop volée et qui au moment de mourir est pris de remords, pensais-je en déchirant l'enveloppe. Il y avait deux billets de banque tout neufs, qui n'avaient aucun remords sur la conscience, ça se voyait à leur air; l'un portait sur une petite bande : *pour couvrir les frais de layette*, l'autre de même : *pour égayer le baptême*. C'était Paul, je reconnaissais très bien ses *t*.

Je courus dans son cabinet, j'entrai sans frapper, je lui sautai au cou et je m'écriai de tout mon cœur : Ah que vous êtes bon et que je vous aime ! A cet instant j'aperçus la figure moqueuse et les favoris gris du Président, à moitié dissimulé par les cartons du bureau. Il riait, et j'étais si saisie que je ne trouvais rien à dire. A la fin, pourtant, je lui fis, avec grande confusion, des excuse pour l'avoir dérangé au milieu d'affaires sérieuses.

« Je suis bien sûr, me répondit-il, que notre substitut n'en connaît pas de plus importante que celle qui vous amène ici. Moi, je n'en sais pas de plus charmante. »

Je crois fort qu'à cet instant, Paul regretta ses deux cents francs. Je battis en retraite, après une dernière tentative pour réparer mon étourderie. Allant droit à l'ennemi toujours retranché derrière ses cartons, je lui tendis les deux mains.

« Monsieur, je vous en prie, ne le racontez pas. »

Le sourire moqueur s'effaça aussitôt, et l'aimable vieillard me répondit après avoir baisé mes pauvres mains toutes tremblantes.

« Je vous le promets, mon enfant... mais c'est dommage », ajouta-t-il en regardant Paul.

C'est égal, une autrefois je frapperai à la porte. A la place du président ce pouvait très bien être le greffier, ou le garde champêtre, ou un assassin, qu'est-ce que je serais devenue? —

— Paul appelle ça : commettre un *impair*, et j'avoue que ce n'est pas le premier que je me permets ainsi ; c'est très difficile de ne jamais manquer en rien, il y a tant de petites nuances à saisir dans la vie du monde ! Je croyais en débutant échapper à tout danger en suivant la ligne droite, ne dit-on pas qu'elle est le plus court chemin pour aller d'un point à un autre? Oui, mais pas le plus sûr, et l'expérience de chaque jour m'apprend, depuis un an bientôt, que la route est pleine de caprices, d'imprévu, de montées et de descentes qui obligent à une foule de précautions, ne fût-ce qu'à bien étudier son terrain à l'avance.

Il y a, par exemple, une toute petite question qui reste insaisissable à cause de sa mobilité, je parle des saluts : salut respectueux, salut protecteur, salut qui invite à prendre congé, salut qui engage à s'arrêter, salut d'une femme à un homme, d'une jeune fille à son danseur. A Paris, un homme qui ne salue pas une femme de sa connaissance dans la rue lui fait une grave impolitesse ; à Malte, dans la fashion indigène, si un monsieur Maltais se permet de saluer une dame dont la mante de soie noire cache l'œil droit, il est déshonoré comme l'auteur de la plus inqualifiable indiscrétion ; en Afrique, un Arabe qui regarderait une femme de qualité dans la rue, aurait droit à un coup de poignard ou de fusil, suivant les aptitudes de l'époux outragé. Ailleurs, le salut est un baiser. Comment s'y reconnaître?

Ici, nous nous rangeons aux usages de la capitale, et un professeur de danse vient toutes les semaines de Paris pour tenir la jeunesse au courant de ce qu'on doit apprendre de nouveau. Tu vois que nous faisons bien les choses. Il a introduit la grande révérence pour les femmes, à se croire à la cour de Monaco, seul débris des traditions du grand siècle. Quant aux jeunes gens, il leur a fait remplacer le salut *à la victime* (tu sais, la tête tranchée net, qui tombe sur l'épaule et qu'un puissant ressort remet aussitôt en place), par une combinaison infiniment supérieure : rentrez la poitrine, inclinez la tête en avant avec lenteur — relevez de même — le pied droit en arrière : ça y est.

Le premier de nos élégants qui a attrapé le *truc* a eu un succès, mais un succès... Il se marie la semaine prochaine avec un million qui hésitait depuis le commencement de l'hiver; comment résister à un pareil salut, même quand on a six zéros?

Et la révérence en avant que j'oubliais : un faux air d'autruche inquiète qui retourne au désert.

Et le salut en voiture. C'est celui que je réussis le mieux, malheureusement les rues sont si

montueuses dans notre ville, que mon talent ne peut guère s'exercer qu'*extra muros*. — Oh l'heure! vite adieu et envoie-moi de promptes félicitations.

***

Art Pompéien. — Mesdemoiselles, savez-vous ce que c'est qu'une *antéfixe?* — Peut-être non, je me hasarde à vous le dire : On nommait ainsi dans l'architecture ancienne un ornement qu'on appliquait au bord des toits couverts de tuiles creuses, pour en masquer les vides. En voici deux fort remarquables, copiées au musée Campana. Et les hirondelles, les moineaux, me direz-vous que devenaient-ils sans abri? Je ne saurais vous l'apprendre, ce qu'il y a de sûr. c'est qu'ils trouvèrent quand même moyen de faire leurs nids, puisque leurs familles sont arrivées jusqu'à nous. — Voici d'ailleurs un portrait charmant de ces ancêtres ailés, ils boivent, ils se hissent, ils coquettent tout comme leurs descendants, on les croirait éclos du dernier printemps ainsi que la coupe exquise qui les supporte. Que tout cela est vieux cependant! l'art seul pouvait leur donner cette éternelle jeunesse. Antéfixes, colombes, guirlandes, eau cristalline, poteries élégantes vécurent l'an 79.

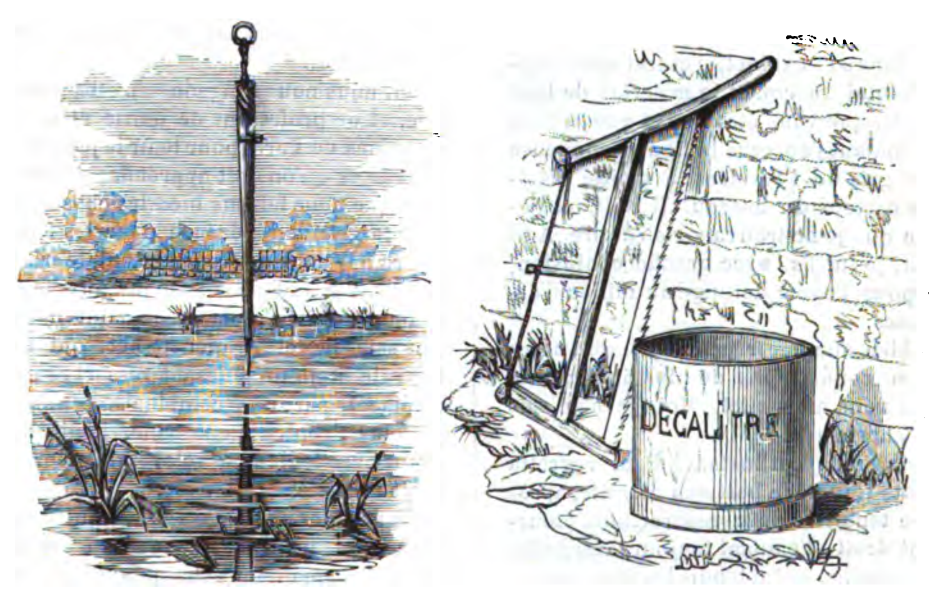
Que serons-nous, je vous prie dans 19 siècles.

C. DE LAMIRAUDIE.

Logogriphe

Sans vouloir toutefois se poser en athées,
Quelques ingénieurs, modernes Prométhées,
Ont su créer en moi le mouvement,
Sans pouvoir me donner la vie :
Y prétendre eût été folie!
J'ai su marcher, jouer de plus d'un instrument,
Tout cela machinalement,
Et même au jeu d'échecs soutenir ma partie.....
Que d'argent, de temps employés,
Pour une chose superflue,
Et de mode aujourd'hui déchue!
— Otez ma tête vide, avec l'un de mes pieds,
Ce qui reste de moi n'est pas sans avantage :
Fruit vermeil, je me mêle à divers aliments,
Et, fort estimé des gourmands,
Plus que jamais on me voit en usage.

RÉBUS



Explication du Mot triangulaire :

M A R G U E R I T E
G U E R I T E
R I T E
T E

Explication du Rébus de Mars :
La paresse nous conduit à l'ennui.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

3-85 1037 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



Mai 1885

Journal des

Modes de Paris

Toilettes de Melle THIRION. 47. Bd St Michel — Costume de petit garçon de Mr LACROIX. 62.
la COMPAGNIE DES INDES. 27. r. du 4 Septembre — Corsets de Mme EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opé



4518

emoiselles

Rue Vivienne. 48.

Haussmann — Modes de M.me BOUCHERIE. 16. r. du Vieux Colombier — Etoffes en foulard de

Parfumerie de la M.on GUERLAIN. 15. r. de la Paix.



N° 1084 bis

Paris. Journal des Demoiselles et Peti

Confections de Modes de Mlles VIDAL, rue Richelieu, 104.
Teinturerie Européenne, ancienne Maison PERINEAU, boulevard Poissonnière, 26.



Courrier des Dames réunis 48, Rue Vivienne

Chapeaux de Mme BOUCHERIE, rue du Vieux-Colombier, 16.
Machines à coudre H. VIGNERON, boulevard de Sébastopol, 70.

HISTOIRE ET ROMANS

MADAME DE GENLIS

(SUITE ET FIN)



« J'ALLOIS quitter à » vingt-quatre ans » l'asile le plus sûr, » le plus honorable » pour aller habiter » un dangereux sé» jour, où j'étois cer« taine de ne trouver ni « un guide ni un seul « ami!...

» Jusque-là, recher» chée, aimée généralement, je n'avois reçu que » des témoignages de bienveillance et d'ami» tié; je n'avois pas un seul ennemi, je n'avois » pas éprouvé une seule méchanceté ou même » l'apparence d'une tracasserie; je portois au » Palais-Royal une réputation irréprochable, et » j'allois commencer une nouvelle carrière. Je » voyais confusément beaucoup d'écueils et de » danger; mais j'y voyois de l'éclat. Je me lais» sois entraîner par la vanité, par la curiosité, » par la présomption. Ce ne sont pas commu» nément les grandes passions qui nous per» dent; leur danger est manifeste : quand on est » bien né, on emploie contre elles toute sa force; » mais on ne se défie pas assez d'une infinité de » petits sentiments puérils qui ne présentent » rien de vicieux, et qui, peu à peu, nous maîtri» sent et nous entraînent dans de fausses routes.»

Ainsi parlait la raison; mais sa voix trop faible n'avait pas été écoutée; dans tous les cas, elle parlait trop tard. — Pour échapper à la pénible émotion des adieux, madame de Genlis, devançant l'heure convenue pour son départ, s'éloigne avant le réveil de madame de Puisieux.

« Je sortis à neuf heures du matin de ma » chambre. Je tremblois, il me sembloit que je m'é» vadois comme une coupable. Je rencontroi sur » l'escalier plusieurs domestiques qui me dirent » adieu en pleurant; le bon Milot sanglotoit. — » Ah! me dit-il, que Madame sera malheureuse » à son réveil! O madame la comtesse, pourquoi » nous quittez-vous? On ne vous aimera jamais » ailleurs comme on vous aime ici... Ce furent » ses propres paroles; elles pénétrèrent jusqu'au » fond de mon âme. Je ne pus lui répondre que » par mes larmes. Je lui tendis la main; il me » conduisit jusqu'à ma voiture. — En traversant » la rue, je regardai, tant que je pus la voir, la » façade de cet hôtel que j'abandonnois sans

» retour. Je sentois que j'y avois laissé pour ne » plus le retrouver, tout le repos de ma vie!... » Nous passâmes dans la rue du Bac, devant la » maison qu'avoit habitée madame de Custines. » Je jetai les yeux sur les fenêtres, et je fondis » en larmes. »

Elle manquait de parole à celle qui n'était plus; elle venait prendre place dans la Cour dangereuse qu'elle avait promis d'éviter, mais dont l'éclat la séduisait. Jeune et pure, la princesse que cette Cour entourait se montrait par ses vertus digne fille du vénérable duc de Penthièvre; le prince, arrière-petit-fils du Régent, rappelait par les agréments de sa personne et de son esprit, mais malheureusement aussi par ses mœurs, son fameux bisaïeul. L'atmosphère du Palais-Royal n'était pas saine pour les âmes honnêtes et les réputations immaculées. Là, sans doute, était non pas le seul, mais le principal danger que madame de Custines redoutait pour son amie.

Celle-ci n'en a pas fini avec les pénibles impressions. L'adieu pathétique du bon Milot, maître d'hôtel de madame de Puisieux, le souvenir de madame de Custines, ont noyé son cœur dans la tristesse. Arrivée au Palais-Royal, le logement qu'on lui destinait n'étant pas prêt, elle est installée provisoirement dans les appartements dits du Régent, et qu'en effet ce prince avait habités. Elle s'y sent mal à l'aise. Tout le luxe qui l'environne, ces grands panneaux de glaces, ces riches tentures, ces boiseries dorées, ne lui parlent que des orgies dont ils furent témoins. Cependant elle prend possession de sa vie nouvelle et s'attache sérieusement à la duchesse de Chartres, qui, de son côté, lui témoigne une affectueuse sympathie. Ses dames n'en font pas de même. Madame de Genlis les passe en revue, nous faisant connaître l'extérieur, le caractère et les aventures de chacune. C'est tout une galerie de portraits détaillés. Chez la plupart, elle ne rencontre que malveillance et inimitié. Des hommes, elle a moins à se plaindre, et se loue même des procédés de quelques-uns. L'esprit féminin, quand il s'abandonne aux mouvements des mauvaises petites passions, y apporte des raffinements que l'autre sexe ignore. L'amitié de la duchesse, au lieu de la protéger contre les intrigues de ses compagnes, ne sert qu'à envenimer leur jalousie et à la rendre plus haineuse. « Après avoir passé six mois au Palais-» Royal, dit-elle, j'avois éprouvé déjà tant de » noirceurs et de méchancetés, que je résolus de » m'en éloigner pour quelque temps. »

Madame de Genlis prend un congé. Elle vient le passer à Bruxelles, chez la comtesse de Mérode, qu'elle a naguère connue parmi les plus agréables invités du Vaudreuil. Accueillie aimablement par l'aristocratie du pays, elle prolonge son séjour en Belgique bien au delà du terme fixé. Elle était partie pour six semaines, elle ne revient qu'au bout de trois mois. Rien n'a changé au Palais-Royal durant son absence. Elle y retrouve chez la duchesse de Chartres, la même amitié et la même confiance; chez les dames qui l'entourent, les mêmes rivalités et les mêmes tracasseries. Elle se rejette du côté de l'étude, et s'applique à celle de la géographie, sous la direction de mademoiselle Thouin, sœur du savant de ce nom, le célèbre professeur de botanique au Jardin-des-Plantes. Charmée de cette nouvelle science et de la maîtresse qui l'enseigne, elle persuade à la duchesse de Chartres de suivre son exemple. Ce n'est pas tout, elle-même entreprend de combler les vides qui existent dans l'instruction à peu près nulle de la princesse, et commence par lui donner des leçons d'orthographe, dont elle avait le plus grand besoin. Viennent ensuite la mythologie et l'histoire. Pour en faciliter l'enseignement, elle charge un pauvre artiste de talent, recommandé à sa protection, de peindre à la gouache une suite de petits tableaux représentant les plus beaux traits de l'histoire grecque et de l'histoire romaine, qu'elle tirait de ses extraits.

« Il en fournissoit quatre par mois, que ma-» dame la duchesse de Chartres ne payoit que » dix-huit francs pièce, et c'étoit assurément » pour rien. Elle les faisoit encadrer à mesure, » et sur tous j'écrivois de ma main, derrière le » petit tableau, l'explication du sujet avec dé-» tail, et d'une écriture très fine. Elle en eut ainsi » cent quinze, qu'elle plaça dans un cabinet, et » qui furent admirés de tous ceux qui les virent. » Je les avois rangés moi-même par ordre chro-» nologique. Elle me donna depuis ces petits » tableaux pour l'éducation de mademoiselle » d'Orléans. Madame de Valence, pendant l'émi-» gration, les sauva de la confiscation, et je l'au-» torisai à les garder pour l'éducation de ses » filles. »

Ceux qui, de nos jours, croient faire chose nouvelle en inculquant l'instruction aux enfants par le moyen des images, peuvent voir ici que le génie pédagogique de madame de Genlis les avait en cela devancés depuis longtemps.

Vers ce même temps, un événement considérable vient jeter l'émotion dans la haute société. Gluck arrive à Paris. On sait les passions et les querelles que sa présence y suscite, et cette guerre acharnée des *Gluckistes* et des *Piccinistes*, que les bouleversements terribles de la fin du siècle n'ont même pas suffi à faire oublier. Madame de Genlis, enthousiaste de la musique de Gluck, est bien placée pour en jouir. L'opéra occupait alors une salle attenante au Palais-Royal, sur le même emplacement où s'élève aujourd'hui le Théâtre-Français. De l'intérieur du Palais-Royal, on n'avait qu'une porte à ouvrir pour passer de plain-pied dans la loge réservée à ses habitants. Madame de Genlis ne vivait plus que là. Elle assiste le matin aux répétitions que le grand

compositeur conduisait en personne; elle assiste le soir aux représentations; elle ne peut s'en lasser. Gluck vient chez elle; ils font de la musique ensemble; son enthousiasme ne fait que s'accroître. Elle y apportait pourtant, à l'en croire, une certaine modération, ce qui lui attirait l'inimitié de quelques fanatiques du même parti, où figuraient la plupart des gens de lettres. Mais un beau jour, elle s'aperçoit que toute sa vie s'absorbe dans cette passion musicale; que ses occupations intellectuelles en souffrent. Alors, par un effort héroïque, elle s'y arrache et fait vœu de renoncer à l'Opéra. Ce vœu, elle le garde et retourne aux travaux de l'esprit. Elle apprend l'anglais; elle continue à faire des extraits de tout ce qui l'intéresse, de tout ce qu'elle acquiert de connaissances nouvelles, non seulement par la lecture, mais par la conversation.

« Quand j'allois à Versailles, je m'arrangeois » pour y aller communément toute seule, afin » de pouvoir lire en voiture. J'écrivois tous mes » extraits dans des petits livres blancs; j'en portois toujours un sur moi, afin de lire quelque » chose dans les petits moments perdus... j'avois entendu conter que M. d'Aguesseau avait » fait en plusieurs années quatre volumes in-4°, » en employant douze ou quinze minutes tous » les jours que sa femme mettoit à se rendre » dans la salle à manger depuis l'annonce du » dîner. »

La duchesse de Chartres ne venait aussi d'ordinaire se mettre à table que quinze minutes au moins après l'heure fixée pour le dîner. Madame de Genlis consacrait cet espace de temps à écrire un choix de vers pris dans divers auteurs. Elle avait formé ainsi, nous dit-elle, un recueil de mille vers, quand elle quitta le Palais-Royal. Si les gens qui ne songent qu'à tuer le temps, voulaient se réconcilier avec lui et en savoir tout le prix, ils pourraient l'apprendre à l'école de d'Aguesseau et de madame de Genlis.

Dans cette activité intellectuelle, la littérature tenait une place principale, mais non exclusive. Madame de Genlis s'applique aussi à l'Histoire Naturelle. Elle va au Jardin du Roi visiter mademoiselle Thouin et son frère; par eux, elle entre en relation avec Buffon. Heureuse et fière de converser avec le grand écrivain, c'est cette qualité plus encore que celle de grand Naturaliste qui l'attire; elle se complaît moins à le faire causer des choses de la science que de celles qui se rapportent à l'art du style.

Cinq années se sont écoulées; Louis XV est mort. Entre la nouvelle Cour et le Palais-Royal, la princesse de Lamballe, si chèrement aimée, comme on le sait, de Marie-Antoinette, est dans les premiers temps un trait d'union qui les rapproche. On fait un voyage à Marly; madame de Genlis est nommée pour en être. Là, de même qu'ailleurs, elle apporte sa harpe, et le soir, dans l'agréable logement qui lui est donné, chante et fait de la musique pour elle seule. Mais d'un appartement voisin, la reine par hasard l'entend, et demeure ravie de la harpe et du chant. Il ne tiendrait qu'à madame de Genlis d'être admise en sa présence et dans sa société particulière. Ce serait un grand honneur, mais aussi un grand assujettissement : elle décline l'un pour éviter l'autre.

A quelque temps de là, elle tombe malade de la rougeole; sa vie est en danger. Ses enfants, remis aux soins de sa mère, habitent loin du Palais-Royal. On lui laisse ignorer que la même maladie est venue les atteindre, et que son fils, âgé de cinq ans, y a succombé. La tristesse empreinte sur la figure de M. de Genlis et des autres membres de sa famille, s'explique pour elle par son propre péril. Cependant, le jour même où la mort frappait ce coup terrible, une étrange hallucination lui montre durant douze heures de suite son jeune fils planant au-dessus d'elle, sous la forme d'un petit ange. Elle entre enfin en convalescence, et apprend seulement alors le malheur qu'a semblé lui révéler cette vision. Abattue par l'affliction et par les suites de la maladie, elle s'affaisse dans un état de langueur alarmant. Les médecins lui ordonnent les eaux de Spa.

Madame de Genlis reprend donc la route des Pays-Bas, déjà connue d'elle. Son mari, obligé de se rendre à son régiment, ne peut l'accompagner. Il lui donne pour escorte un ancien officier qui jadis a servi dans les Indes sous ses ordres. Il a bien placé sa confiance. M. Gillier est un brave, au ton ferme, au poignet vigoureux, qui partout fait rendre à la dame placée sous sa protection ce qui lui est dû. La voyageuse, en passant, s'arrête chez madame de Mérode, devenue, par un second mariage, comtesse de Lannoy. Elle y retrouve avec plaisir les hauts personnages qu'elle a vus à son précédent séjour en Belgique; tels sont le gouverneur Charles de Lorraine, le prince de Ligne et la charmante duchesse d'Ursel, qui, à la supériorité du rang, se vante de joindre la qualité, si appréciée dans les pays du Nord, d'excellente femme de ménage. Pour justifier cette prétention, elle met à nu ses beaux bras jusqu'au coude, et fabrique séance tenante, à l'enchantement de toute la noble compagnie, les meilleures pâtisseries que jamais aucun de ceux qui la composent ait mangées. Une duchesse pâtissière n'est pas la seule curiosité qui frappe madame de Genlis dans ce pays; elle en visite quelques lieux intéressants, puis, de là, se rend à Spa. C'est d'abord sous une pénible impression d'isolement et de tristesse qu'elle s'y installe. Cette disposition heureusement ne dure guère; elle se réconcilie avec sa résidence passagère, et c'est de toute justice, car, au bout de six semaines, sa santé est complètement rétablie. La voilà de nouveau en route, mais ce n'est pas encore pour retou ner à Paris, car elle a pris goût

aux voyages. Avec l'agrément de M. de Genlis, et toujours flanquée du formidable M. Gillier, dont elle nous raconte quelques exploits, elle va parcourir la Suisse, en admire les grandioses beautés, mais ne nous parle de leur effet pittoresque que d'une manière sommaire. L'homme et la société occupaient beaucoup plus alors l'esprit des voyageurs comme des écrivains, que le détail de la nature extérieure. Madame de Genlis reçoit à Lausanne la plus aimable hospitalité de madame de Crousaz, qui, un peu plus tard, s'appellera madame de Mantolieu, et tiendra sous ce nom un certain rang dans l'histoire littéraire. Sans s'être jusque-là personnellement connues, elles passent ensemble quelques jours charmants en fêtes et en promenades; madame de Genlis fait aussi la connaissance du grand médecin Tissot. Enfin elle arrive à Genève et s'y arrête; elle ne veut pas repasser la frontière de France sans avoir vu de ses yeux la plus grande curiosité des environs. Ce n'est ni lac ni montagne : c'est un homme; et cet homme, c'est Voltaire.

Voltaire! elle ne l'aime pourtant pas. Dès sa première enfance, elle l'avait en aversion, rien que pour avoir entendu parler de ses écrits irréligieux. Mais tout voyageur de marque que son itinéraire conduit dans le voisinage de Ferney, se croit obligé d'aller porter son hommage au seigneur du lieu; il faut bien faire comme les autres.

Elle écrit donc à Voltaire pour lui demander la permission de se présenter chez lui. Son billet est rédigé dans le style le plus simple et le plus bref, car se piquer d'envoyer de l'esprit à Voltaire, serait une tentative ridicule et malheureuse. Elle n'essaie pas même de lui complaire en datant du mois d'*Auguste*, comme il le voulait, au lieu du mois d'*Août*, ni en conformant son orthographe à celle qu'il cherchait à faire prévaloir, et qui a prévalu en effet, dans les imparfaits et les conditionnels des verbes. Voltaire n'en répond pas moins de la manière la plus gracieuse.

« Il m'annonça qu'en ma faveur il quitteroit » ses pantoufles et sa robe-de-chambre, et il » m'invita à dîner et à souper. »

Se trouver en face même de Voltaire, c'est encore bien autre chose que de lui écrire. Comment s'y comporter, elle dont la timidité paralyse si facilement les moyens? Il est d'usage, lui a-t-on dit, que les jeunes femmes admises pour la première fois devant le Patriarche de Ferney, témoignent un trouble et une émotion qui vont jusqu'à les faire tomber en pâmoison. Elle ne se pâmera certainement pas; sa crainte est au contraire de se montrer trop froide et trop raide. Pour s'animer et s'enthousiasmer un peu, elle se récite à elle-même le long de la route quelques morceaux pathétiques des tragédies de Voltaire; mais son embarras est toujours grand. Un contretemps fâcheux y met le comble : trompée par sa montre, elle arrive à Ferney trois quarts d'heures trop tôt. Maîtres ni valets, personne n'est prêt à la recevoir. Elle a tout loisir d'examiner les murs et ce qui les décore. Un vrai Corrège relégué dans une antichambre obscure, un mauvais portrait de Voltaire entouré d'une auréole trônant dans le salon, lui donnent une pauvre idée du goût des habitants en fait d'art. Enfin madame de Saint-Julien, amie de le maison, où elle passait une partie de l'année, vient la trouver, et lui fait faire, en attendant mieux, le tour des jardins. Hélas! autre disgrâce : madame de Genlis, pour plaire à son hôte, s'est richement parée. Elle a mis autant d'élégance dans sa toilette que de simplicité naguère dans son style; elle a prodigué plumes et fleurs dans sa coiffure. Son guide lui fait parcourir une longue treille en berceau, dont la voûte est tellement surbaissée qu'elle ne peut y cheminer debout. Elle a beau courber la tête, plumes et fleurs s'accrochent au treillage; elle plie les genoux, ses pieds s'empêtrent dans le bas de sa robe. Elle sort de là tout ébouriffée et toute chiffonnée. Cependant, le maître du logis est descendu au salon; il faut s'y rendre. Elle se rajuste le mieux qu'elle peut en passant devant une glace, et tâche de se présenter de pied ferme devant l'homme qui remplissait alors le monde de son influence et de sa renommée.

« M. de Voltaire me prit la main et me la » baisa. Je ne sais pourquoi cette action si com- » mune me toucha..... Je l'embrassai de très bon » cœur, car je conservai toute la tranquillité de » mon maintien. »

Cette journée passée à Ferney s'écoule de la façon la plus simple. Nul ne cherche à faire de l'esprit; il n'y est aucunement question de littérature. Voltaire est envers sa jeune visiteuse poli, et même galant, comme l'étaient alors envers les dames les hommes de bonne compagnie; sur quelques points pourtant, ses manières ne s'accordent pas tout à fait avec cette qualité.

« Pendant tout le dîner, M. de Voltaire ne fut » rien moins qu'aimable. Il eut toujours l'air » d'être en colère contre ses gens, criant à tue- » tête avec une telle force qu'involontairement » j'en ai plusieurs fois tressailli... On m'avoit » prévenu de cette manie... On voit parfaitement » que c'est une habitude car ses gens n'en » paraissent ni surpris ni troublés. »

Après le dîner, madame Denis, sur l'invitation de son oncle, s'assied au clavecin, et joue un air dont la longueur, eu égard au talent de l'exécutante, semble interminable; puis, entre une jolie fillette, qui vient se jeter au cou de Voltaire en l'appelant *papa*.

« Il me dit que cette enfant appartenoit à la » petite fille du grand Corneille qu'il avoit » mariée. Combien j'eusse été touchée dans ce

» moment, si je ne m'étois pas rappelé ses *Com-* » *mentaires!* »

Le meilleur souvenir qu'emporte madame de Genlis de cette journée, est celui d'une promenade en voiture au village de Ferney. Elle voit avec admiration les maisons bâties, les établissements de bienfaisance fondés dans ce lieu transformé par les soins de son présent seigneur.

« On ne peut se persuader » — dit-elle, — « que » la même main qui écrivit tant d'impiétés, de » faussetés, de méchancetés, ait fait des choses » si nobles et si utiles. — Il montroit ce village » à tous les étrangers, mais de bonne grâce; il » en parloit simplement, avec bonhomie; il » instruisoit de tout ce qu'il avoit fait, et cependant, il n'avoit nul air de s'en vanter, et je ne » connois personne qui pût en faire autant. »

Madame de Genlis a vu et pratiqué chez elle Rousseau; elle vient de voir Voltaire chez lui, elle s'est trouvée ainsi en contact avec ces deux illustrations si différentes, double et principale incarnation du XVIIIe siècle philosophique. Ce contact ne paraît pas avoir fait sur elle une impression bien profonde, et ne tient qu'une place ordinaire et fugitive dans l'enchaînement de ses souvenirs.

Elle termine la relation de cette visite à Voltaire en nous décrivant l'aspect de sa personne :

« Tous les portraits et tous les bustes de M. de » Voltaire sont très ressemblants, mais aucun » artiste n'a bien rendu ses yeux. Je m'attendois » à les trouver brillants et pleins de feu : ils » étoient en effet les plus spirituels que j'aie » vus; mais ils avoient en même temps quelque » chose de velouté, et une douceur inexpri» mable : l'âme de Zaïre étoit tout entière dans » ces yeux-là. Son sourire et son rire extrême» ment malicieux changeoient tout à fait cette » charmante expression. »

Ce regard velouté de Voltaire est chose nouvelle, dont nous n'avions pas entendu parler ailleurs; la postérité n'a guère conservé, dans ses souvenirs de cette figure célèbre, que celui de son rire malicieux, et de ce sourire qu'Alfred de Musset n'a pas craint, et avec quelque raison, d'appeler « hideux. »

« Il étoit fort cassé », continue madame de » Genlis, — « et sa manière gothique de se mettre » le vieillissoit encore; il avoit une voix sépul» crale, qui lui donnoit un ton singulier, d'autant » plus qu'il avoit l'habitude de parler excessive» ment haut, quoiqu'il ne fût pas sourd. Quand » il n'étoit question ni de religion ni de ses » ennemis, sa conversation étoit simple, sans » nulle prétention, et par conséquent, avec un » esprit comme le sien, parfaitement aimable. » Il me parut qu'il ne supportoit pas que l'on » eût sur aucun point une opinion différente de » la sienne..... Il avoit certainement beaucoup » perdu de l'usage du monde qu'il avoit dû » avoir, et rien n'est plus simple : depuis qu'il » étoit dans cette terre, on n'alloit le voir que » pour l'enivrer de louanges. »

Hélas! est-il de nos jours beaucoup de gens qui supportent qu'on ait sur quoi que ce soit une opinion différente de la leur? A ce point de vue, nombreux sont les Voltaire.

Madame de Genlis rentre à Paris après cinq mois d'absence. Elle a repris le cours de ses occupations habituelles, auxquelles vient s'en joindre une qui lui est particulièrement chère : elle même dirige l'éducation de ses enfants. Sa fille Caroline a dix ans, sa fille Pulchérie en a huit; toutes les deux sont heureusement douées par la nature, et répondent en tout à ses espérances. Parmi les talents qu'elle travaille à leur donner, figure en première ligne, comme on le pense bien, celui de jouer la comédie. La cadette surtout y montre une grande aptitude : genre tragique, ou genre comique, elle excelle en tout. Une société d'amateurs prête courtoisement son théâtre à madame de Genlis; les pièces qu'on y joue sont pour la plupart écrites par elle. La donnée en est toujours morale; les développements ont souvent le tort d'être peu en rapport avec l'âge des jeunes actrices, mais ne font par là qu'ajouter à l'intérêt des représentations. Ces représentations font grand bruit; c'est à qui obtiendra la faveur d'y assister. Les gens de lettres s'en mêlent; Grimm en rend compte aux princes allemands qu'il tient au courant des événements de la vie parisienne; d'Alembert, Marmontel, écrivent à l'heureuse mère les billets les plus flatteurs; La Harpe, lauréat de l'Académie, lui adresse des vers enthousiastes. Cependant, au milieu de cet empressement général, les dames appartenant au Palais-Royal se tiennent à l'écart; le vieux duc d'Orléans et madame de Maintenon y restent étrangers et indifférents. Madame de Genlis attribue cette froideur de sa tante, avec qui pourtant elle n'était pas brouillée, à la jalousie, et à une rivalité d'auteur. Madame de Montesson en effet continuait d'écrire. Nous devons toutefois observer ici qu'en plus d'une occasion, madame de Genlis montre une certaine malveillance envers cette tante, dont elle a raffollé un moment, et que d'autres en ont porté un jugement plus favorable.

Les succès de sa fille Pulchérie sur le théâtre devaient lui rappeler, mais avec plus d'éclat, ceux qu'elle-même remportait jadis, à ce même âge de huit ans, dans les fêtes de St-Aubin, alors qu'en robe de lampas couleur cerise et garnie de fourrures, elle remplissait le rôle d'Iphigénie en Aulide. Ce temps était toujours, sans doute, présent à sa mémoire; une circonstance inattendue vient encore l'y raviver. Un beau jour, dans le jardin du Palais-Royal, le hasard d'une rencontre la remet en face d'une personne que le temps n'a pu effacer de sa pensée ni de son cœur. C'est mademoiselle de Mars.

L'émotion est réciproque; les mains se serrent, les yeux se remplissent de larmes. Mais on est en public; il faut se contenir. Le lendemain, et tous les jours suivants, mademoiselle de Mars est chez son ancienne élève. Les heures s'y écoulent dans les épanchements de la confiance, dans la communauté des sentiments et des souvenirs. Mademoiselle de Mars remplissait les fonctions d'institutrice auprès d'une jeune personne dont la famille lui était peu sympathique. Elle s'apprêtait à quitter cette position. Un honnête homme qui a su apprécier son mérite, l'épouse, et l'emmène en province. Au bonheur de se revoir succède pour les deux amies une séparation nouvelle : mais ce bonheur a été grand.

Une autre joie est accordée à madame de Genlis : elle marie son frère dans les meilleures conditions qui puissent contenter son orgueil et son affection pour lui. L'héritière de dix-huit ans qu'il épouse par ses soins, réunit dans sa personne toutes les perfections, à l'exception d'une seule : celle de l'orthographe. Mais patience! madame de Genlis n'est-elle pas là? Son frère et cette belle-sœur qu'elle aime tendrement, logent tout d'abord au Palais-Royal, grâce à la complaisance de M. de Genlis, qui leur cède son appartement, et en loue un pour lui au dehors. Au bout de dix mois, madame de Montesson, honteuse, avec sa grande fortune et sa haute position, de n'avoir rien fait pour son neveu en cette occurrence, ouvre au jeune couple sa maison, et l'y emménage à demeure; mais M. de Genlis ne reprend pas son domicile au palais; avec son assentiment, sa belle-mère et ses filles viennent l'occuper. Madame de Genlis est ainsi plus à même que jamais d'appliquer tous ses soins à l'éducation de leurs enfants. Nous l'avons vue renoncer à l'opéra; elle a renoncé pareillement aux bals et aux concerts, ce qui lui laisse un temps précieux à employer aux choses utiles. Le sacrifice, du reste, nous dit-elle, lui a peu coûté. Elle en fera un autre au sérieux de la vie plus prodigieux encore, et qui, dans son héroïsme, paraît presque monstrueux aux gens de son époque; elle fait vœu de renoncer au rouge le jour où elle aura trente ans. On la met au défi de tenir sa résolution; mais elle y sera fidèle, et le jour où s'accomplira sa trentième année, le rouge aura disparu pour jamais.

Elle n'en est pas encore là, et le sérieux de la vie ressemble souvent chez elle à celui que les enfants apportent à leurs jeux. Tandis qu'elle s'éloigne des amusements ordinaires du monde, son imagination romanesque en recherche d'extraordinaires. L'idée lui vient d'organiser un ordre de chevalerie, où les deux sexes seront également admis; elle l'intitule l'Ordre de la *Persévérance*. Elle en dresse les statuts, règle tous les détails, rédige la formule du serment :

« Je n'avais pas oublié d'y faire promettre de » défendre en toute occasion la faiblesse et l'inno» cence opprimée et de mettre au jour toutes les » belles actions que l'on pourrait découvrir. »

Dames et chevaliers devaient s'y employer avec zèle. C'était comme un prélude aux prix que vers le même temps allait fonder M. de Montyon.

L'Ordre de la *Persévérance* prend consistance. Madame de Genlis n'a garde, aux yeux du public, de s'en donner pour créatrice; elle fait répandre le bruit qu'il s'agit seulement de ressusciter une ancienne institution du pays des Jagellons. Une grande dame et un grand seigneur polonais, liés d'amitié avec elle; le roi de Pologne lui-même, qui lui écrit une lettre ostensible de remerciements, se font ses coopérateurs. Les adhérents du meilleur monde affluent. Par malheur, une tâche plus importante réclamera prochainement tous les soins de madame de Genlis, et l'œuvre chevaleresque sera dès lors abandonnée.

Nous sommes ici dans la haute comédie; mais madame de Genlis ne s'en tient pas exclusivement à ce genre. Son amie polonaise, la comtesse Potocka va quitter Paris; elle s'est faite, dans les derniers jours, le zélé *Cicerone* de la noble étrangère; elle l'a menée voir tout ce qui était digne d'éveiller l'attention et l'intérêt. Toutefois, M. de Genlis fait observer à madame Potocka qu'entre tant de choses curieuses que Paris renferme, il en est une qu'elle n'a pas vue : c'est la *guinguette*. Cette omission doit être réparée. Il est convenu que le lendemain, après souper, on se transportera sous sa conduite au *Grand Vainqueur*, la principale guinguette des *Porcherons*.

Qu'étaient-ce que les Porcherons? Sorte de faubourg, ancien village qu'a remplacé le quartier fort différent de la Chaussée d'Antin, c'était le lieu où grouillaient le plus bruyamment les plaisirs et la joie populaires. Pour ne pas y faire tache, les deux comtesses se déguiseront en cuisinières; M. de Genlis en domestique à livrée.

Le lendemain, la comtesse Potocka soupait au Palais-Royal. Elle était en grande parure, robe d'or, profusion de diamants.

« A onze heures, M. de Genlis s'approche » d'elle pour lui rappeler très gravement qu'il » est temps de se disposer à aller aux *Porche-* » *rons*. Cette invitation me fit éclater de rire, » parce qu'elle s'adressait à la figure la plus » majestueuse que j'aie jamais vue. »

On change de vêtements, mais cette imposante figure perd beaucoup à se démocratiser.

« Quand elle eut mis son juste, son fichu » rouge, son tablier à carreaux et son bonnet » rond, elle eut véritablement toute la tournure » d'une franche cuisinière, tandis que moi, au » contraire, avec un habillement pareil, je ne » perdis rien de ce que mon visage pouvait avoir » d'élégant et de distingué, et j'étois même plus » remarquable qu'avec un bel habit..... J'eus le » plus grand succès au *Grand Vainqueur*, où

» nous trouvâmes une très nombreuse assem-
» blée; j'y fis tout de suite la conquête du cou-
» reur de M. le marquis de Brancas, qui, en ser-
» vant son maître, avoit dû me voir vingt fois à
» table, mais il ne me reconnut nullement. Nous
» jouâmes si bien nos rôles, que personne n'eut
» le moindre soupçon de nos déguisements. Je
» commençai par danser avec toute la niaiserie
» villageoise un menuet avec le coureur, et en-
» suite une contre-danse... »

On s'établit à une petite table, on mange des pigeons à la crapaudine et de la salade.

« La gaieté folle de M. de Genlis, et sa *galan-*
» *terie partagée* entre madame Potocka et moi,
» nous faisoient rire aux éclats ; il y avoit tou-
» jours dans sa gaieté quelque chose de si origi-
» nal et de si agréable, et en même temps de si spi-
» rituel, qu'il auroit amusé les personnes les
» plus moroses. »

Nulle part madame de Genlis ne parle en termes aussi vifs de l'esprit et du caractère enjoué de son mari qu'à cet endroit de ses *Mémoires*. Mais tout n'est pas fini au *Grand Vainqueur*. Un couple joyeux entre en chantant et en dansant : On tourne la tête vers la porte, et l'on voit encore une servante donnant le bras à un domestique de la maison de Genlis.

« Je me lève, et je vais en courant me jeter
» au cou de la servante. C'étoit ma mère, à
» laquelle M. de la Maisonneuve donnoit le bras.
» — Notre joie et notre reconnaissance furent
» extrêmes; il y avoit en effet bien de la grâce et
» bien de la bonté dans cette plaisanterie d'une
» personne de l'âge de ma mère. Elle s'établit
» à notre table avec son compagnon; elle et
» M. de Genlis firent tout l'agrément de cette
» soirée, l'une des plus gaies et des plus char-
» mantes que j'aie passées dans ma vie. Depuis
» Genlis et Sillery, je n'avois pas ri d'aussi bon
» cœur. Nous ne nous arrachâmes du *Grand*
» *Vainqueur* qu'à trois heures du matin.

Cette partie fine aux *Porcherons* nous donne une idée des étranges fantaisies qui se manifestaient chez certaines grandes dames du dix-huitième siècle. On eût dit que la noblesse française, lasse de ses privilèges et de son rang, éprouvait le besoin de les abdiquer et de se mettre au niveau de ce même peuple qui allait les lui arracher.

Madame de Genlis, quand elle riait d'un si bon rire au *Grand Vainqueur*, n'était plus une jeune femme; elle avait franchi la trentaine, elle était mère de famille, et on lui demandait sa fille aînée en mariage. Il est vrai que cette fille n'avait que douze ans. — Son âge n'eût pas empêché la conclusion de l'affaire; mais le seigneur polonais qui s'en était épris, n'ayant pu par la suite réaliser en France quarante mille livres de rente, comme l'exigeaient les parents, dut renoncer à ses projets.

La duchesse de Chartres, sous prétexte d'aller visiter son aïeul maternel le duc de Modène, entreprend un voyage en Italie. Elle n'emmène avec elle pour toute compagnie que M. et madame de Genlis, avec une jeune dame attachée au Palais-Royal. D'Antibes à Nice, on prend la voie de mer ; de Nice à Gênes, on fait la route en chaise à porteur. Cette route est celle de la *Corniche*, si célèbre par ses admirables points de vue, mais qu'alors des voyageurs intrépides osaient seuls tenter.

« Ce voyage, le plus dangereux, et en même
» temps le plus curieux que l'on puisse faire, se
» passa très gaiement, et sans accident; il dura
» six jours pour faire quarante lieues. L'hor-
» reur des précipices me fit faire plus des trois
» quarts du chemin à pied, sur des cailloux et
» des roches coupantes. J'arrivai à Gênes avec
» les pieds enflés et pleins de cloches, mais en
» très bonne santé. »

Madame de Genlis ne croit pas devoir, après tant d'autres, nous donner la relation détaillée d'un voyage en Italie. : « Je ne parlerai, dit-elle, » que de ce qui nous étoit personnel. » — Elle se borne à noter, en passant, les endroits les plus fameux, et l'effet qu'ils font sur elle. Venise avec son silence, ses façades noires, ses canaux noirs, ses gondoles noires, lui paraît triste. Elle assiste pourtant à la célèbre cérémonie du Bucentaure, où le Doge épousait la Mer Adriatique; mais c'est à Rome qu'elle ressent les impressions les plus vives.

« Nous entrâmes par la porte du Peuple; mon
» émotion étoit si grande que, dans mon enthou-
» siasme, j'embrassois tout ce qui étoit dans la
» voiture, et sans que je m'en aperçusse, mon
» visage étoit couvert de larmes. Les plaisante-
» ries de M. de Genlis changèrent tout à coup mes
» dispositions : Je me mis à dire mille folies, je
» n'avois réellement pas ma tête. »

Tout l'émerveille dans la ville éternelle, le présent comme le passé. Saint-Pierre surtout la frappe d'une admiration invincible.

« Je n'ai vu dans ma vie, dit-elle, que deux
» choses qui surpassent tout ce que mon ima-
» gination avoit pu se représenter : la mer et
» Saint-Pierre de Rome. »

C'est dans ce voyage que madame de Genlis rencontre l'infortunée duchesse de Cerifales, qu'un mari cruel, la faisant passer pour morte, avait retenue ensevelie durant neuf années dans un souterrain connu de lui seul, sans que ni elle, ni personne au monde, ait jamais su pourquoi. Rendue à la lumière et à la liberté par la mort de son bourreau, qui, poussé par un remords de conscience, au moment d'emporter l'existence de sa victime dans son propre tombeau, avait révélé ce secret à un serviteur, elle était sortie de là avec une santé détruite et un cerveau affaibli. Cette aventure étrange, mise en œuvre par madame de Genlis, se retrouve enchassée comme épisode dans son roman d'*Adèle*

et Théodore, et transportée de là sur la scène, a servi de sujet, sous le titre de *Camille au Souterrain*, à un opéra célèbre de Dalayrac.

Quelques temps après son retour d'Italie, la duchesse de Chartres, déjà mère de deux fils, et qui désirait ardemment une fille, met au monde deux jumelles. Sa joie est grande. Cet événement amène une phase nouvelle dans la vie de madame de Genlis.

» Il étoit depuis longtemps convenu entre » nous que si elle avoit une fille, j'en serois la » gouvernante, et qu'au lieu de m'en charger » lorsque la princesse auroit quatorze ou quinze » ans, je la prendrois au berceau... Je ne voulois » pas perdre de temps pour l'éducation, car les » premières impressions forment la base de tout » ce qu'on peut faire de bien par la suite. J'é» tois décidée d'avance aussi à ne point éle» ver la princesse au Palais-Royal, mais à me » mettre dans un couvent avec elle. Ce sacrifice » était grand à mon âge. J'avais tant d'attache« ment pour M. le duc et pour madame la du» chesse de Chartres, j'étois si dégoûtée du » monde, c'est-à-dire du Palais-Royal, où j'avois » éprouvé tant d'ingratitude et de méchancetés; » j'avois un tel goût pour la culture des arts et » pour l'étude, que cette résolution ne me coû» toit rien. »

C'est au couvent de Belle-Chasse, à l'extrémité saine et calme du faubourg Saint-Germain, que madame de Genlis ira fixer sa résidence. On bâtit sur ses plans, pour le mettre à son usage, un joli pavillon dans le jardin de la pieuse maison. Elle en prend possession sous les meilleurs auspices : ceux d'une bonne action et d'un grand succès littéraire.

Trois gentilshommes bordelais, — le chevalier de Queissat et ses frères, — qui avaient su intéresser madame de Genlis à leur sort, étaient en prison, pour avoir frappé et blessé un négociant de leur ville, en retour de quelques injures de sa part. En vain, d'accord avec le célèbre Gerbier, leur défenseur, avait-elle employé à leur service ses démarches et sa plume; ils venaient d'être condamnés à rester sous les verrous jusqu'à paiement intégral d'une indemnité de 75,000 francs à leur adversaire. C'était pour eux la prison perpétuelle : leur état de fortune n'aurait pu fournir de quoi en acquitter la dixième partie. Que faire?

» Gerbier qui avoit la plus belle âme du » monde, étoit dans une véritable affliction; il » lui vint tout à coup une idée qu'il me commu» niqua sur-le-champ : il avoit assisté à plusieurs » représentations de mes petits spectacles, et il » en étoit enthousiasmé. Il me proposa de faire » imprimer ces pièces, en faisant annoncer dans » les papiers que ce seroit au profit de MM. de » Queissat, et pour faire partie de la somme qu'ils » étoient condamnés à payer. Il falloit pour cela « la permission de M. de Genlis; il me l'accorda, » et fut même l'éditeur de l'ouvrage qu'il donna » à imprimer à M. Pancoucke. Toutes les pièces » recueillies que javois faites jusqu'alors, formè» rent un gros volume in-8° : on en tira un nom» bre immense d'exemplaires; je n'en donnai pas » un seul, mais ils furent tous enlevés en moins » de cinq ou six jours. »

Le succès est complet. Le produit total, tous frais déduits, se montait à quarante-six mille livres; Gerbier, à l'aide de cette somme, obtenait du négociant de Bordeaux son désistement, et les trois prisonniers recouvraient leur liberté.

Tel est le premier pas de madame de Genlis dans sa longue existence d'auteur. Depuis son enfance, on le sait, elle s'était toujours plu à écrire, mais sans chercher d'autre public que le cercle étroit de la famille et de l'intimité. Maintenant c'est au grand public qu'elle s'adresse. Elle n'aura pas à s'en repentir.

« Quand je publiai mon premier volume du » *Théâtre d'Éducation*, ce volume libérateur de » MM. de Queissat, il y eut pour moi un enthou» siasme général, et dans la Société, et parmi les » littérateurs. Les lettres, les vers se multipliè» rent. — Tous les journalistes, sans exception, » louèrent à l'excès cet ouvrage, et sans aucun » mélange de critique. L'ouvrage fut prompte» ment traduit dans toutes les langues. L'impé» ratrice de Russie le fit traduire avec le russe en » regard.... L'électrice de Saxe me fit l'honneur » de me demander mon amitié. J'allai faire ma » cour à Versailles; la reine et toutes les prin» cesses me dirent un mot obligeant sur cet ou» vrage. Enfin, jamais on est entré dans la » carrière des lettres avec plus d'éclat et de » bonheur. »

Le procès de MM. de Queissat, avec toutes ses péripéties et son dénouement, avait duré dix-huit mois. Dans cet intervalle de temps, les deux petites princesses étaient nées, le pavillon de Belle-Chasse bâti, et madame de Genlis arrivait au moment de s'installer dans ses fonctions nouvelles.

« Le jour même de mon entrée à Belle-Chasse, » j'eus la joie inexprimable d'aller avec Gerbier » retirer de prison MM. de Queissat. Je n'ai rien » vu dans ma vie de touchant et de noble comme » la reconnaissance du chevalier, et le bonheur » de tous les trois.... J'entrai à Belle-Chasse à » midi, dans le pavillon charmant bâti au milieu » du jardin.... Toute la communauté, conduite » par la prieure, vint recevoir mes petites prin» cesses à la grande porte du couvent; nous » les conduisîmes à l'église, ensuite nous allâ» mes nous établir dans notre jolie maison... Je » ne sentis que de la joie en entrant dans ce pai» sible asile où j'allois exercer un si doux empire. » Je pensois que je pourrois me livrer à mes » véritables goûts, que je ne serois plus en butte » à la méchanceté qui m'avoit coûté tant de cha» grin. »

Ses espérances se réalisent; cette période de sa vie en est la plus brillante. La mort lui enlève une de ses deux pupilles; mais sa tâche, d'un autre côté, va s'agrandir, et prendre un éclat inaccoutumé dans l'histoire des Gouvernantes de princes.

Le duc de Chartres avait alors trois fils, dont l'aîné atteignait sa huitième année; le temps était venu de pourvoir sérieusement à leur éducation. Il consulte madame de Genlis sur le choix d'un gouverneur. Elle lui nomme successivement divers personnages qui lui semblent propres à en occuper l'emploi. A chaque nom, le duc répond par une objection : celui-là est pédant, celui-ci exagéré, un troisième trop léger.

« Je me mis à rire, et je lui dis : Eh bien, moi !
» — Pourquoi pas ? reprit-il sérieusement. Je
» proteste que je n'avois cru faire qu'une plai-
» santerie, et que dans nos conversations précé-
» dentes, rien n'avoit jamais dû me préparer à
» une idée aussi singulière. »

Cette idée, à cause de sa singularité même, et de la gloire qui s'attache pour elle à sa réalisation, séduit madame de Genlis. Tout est bientôt conclu.

« Le duc de Chartres parut charmé, et me dit:
» Voilà qui est fait, vous êtes *leur gouverneur*.
» — Ce furent ses propres paroles. »

Elle entre en fonctions avec ce titre. Le duc de Chartres veut élever à vingt mille fr. ses appointements; madame de Genlis s'y refuse, et c'est gratuitement, d'après son affirmation, qu'à l'éducation de la sœur, elle associe celle des frères. Sa situation dans le monde est alors unique, et ce n'est pas sans raison qu'elle s'en montre satisfaite.

« Les plus heureuses années de ma vie, dit-
» elle, ont été celles que j'ai passées aux châ-
» teaux de Saint-Aubin, de Genlis et de Sillery,
» et à Belle-Chasse... Il ne faut pas se plaindre
» du sort, lorsqu'on peut, dans sa vie, compter
» plus de vingt-cinq ans de bonheur. »

Nous quittons ici madame de Genlis, sous l'impression agréable de ces paroles; non qu'elle ne nous dise encore des choses dignes d'intérêt; mais ce que nous lui demandions, elle nous l'a donné : c'était un tableau réduit, ou plutôt une esquisse légère, de cette élégante société française qui allait disparaître dans l'abîme des révolutions. Lorsque, en 1777, madame de Genlis entrait à Belle-Chasse, cette société semblait encore avoir tout son éclat, et n'apercevait pas les symptômes avant-coureurs de sa ruine; quand elle en sort, la terrible tempête était déchaînée, et cette même société voyait ses débris jetés aux quatre vents du ciel. La suivre jusque-là, ou au-delà, nous entraînerait trop loin.

C'est aux huit premières années de sa résidence à Belle-Chasse que se rapporte surtout ce qu'elle nous dit du bonheur qu'elle y trouve. Cette période de temps voit s'accomplir dans son existence des événements importants. Sa réputation d'auteur ne cesse d'y grandir, car son activité suffit à tout. Elle consacre le jour à ses élèves; elle donne une partie de la nuit à ses occupations littéraires. La plupart de ses écrits ayant trait à l'éducation de la jeunesse, les *Annales de la Vertu, Adèle et Théodore, les Veillées du Château* datent de cette époque. Les gens de lettres la recherchent; quelques-uns, il est vrai, la critiquent et la dénigrent; mais elle ne paraît guère s'en émouvoir. Madame de Genlis marie successivement ses deux filles. Madame de Puisieux a précédemment quitté ce monde, laissant un vide cruel dans sa vie et dans son cœur; quelque temps après, la maréchale d'Estrée va rejoindre sa mère au tombeau, et par un testament que le hasard fait découvrir dans un meuble prêt à être vendu, institue M. de Genlis son légataire universel. Ce legs le faisait possesseur du domaine de Sillery, dont il prend immédiatement le nom, et de cent mille livres de rente. Il accourt en apporter la nouvelle à madame de Genlis; il la presse de quitter Belle-Chasse, de venir reprendre avec lui la vie commune; elle s'y refuse. Elle ne veut pas abandonner, avant de l'avoir menée à fin, la tâche si heureusement conduite par elle depuis tant d'années; elle ne veut pas que d'autres, en la terminant, puissent s'en attribuer le mérite. Il insiste en vain; elle s'obstine dans sa résolution. Combien elle le regrettera plus tard!

« Si j'eusse rempli mon véritable devoir, dit-
» elle, qui étoit de me réunir à lui, surtout
» quand il me le demandoit et le désiroit si vi-
» vement, j'aurois pu facilement par la suite
» l'engager à quitter la France quand je la quit-
» tois moi-même; il pouvoit à cette époque,
» sans aucune difficulté, emporter au moins une
» centaine de mille francs; nous aurions vécu
» paisiblement dans les pays étrangers, et il
» n'auroit pas péri sur un échafaud! Cette pensée
» est pour moi la cause d'un remords éternel:
» depuis sa mort, elle ne m'a jamais quittée.....
» ..... M. de Genlis, poursuit-elle plus loin, fit
» sur-le-champ un noble emploi de sa fortune
» inattendue, et assura à son frère, qui étoit
» ruiné, quinze mille livres de rente, reversibles
» sur la tête de sa femme, et qui étoient si bien
» assurées, que l'un et l'autre en ont joui jus-
» qu'à leur mort. »

Le marquis de Genlis était de nouveau ruiné; le comte lui-même, à ce moment, était chargé de dettes. Il avait dû vendre cette petite terre de Sissy, avec laquelle jadis sa jeune femme et lui, aux premiers temps de leur union, se trouvaient si riches. D'où provenait cet état de choses? Madame de Genlis ne le dit pas.

Après cette dernière faveur de la fortune, les quatre ou cinq années qui s'écoulent encore pour elle à Belle-Chasse, amènent de sombres jours, et finissent dans l'amertume. — Le ravage

s'est mis dans ses plus chères affections : sa fille aînée, sa mère sont dans la tombe. La Révolution, qui couvait en France depuis longtemps, éclate, et prend de formidables proportions. On sait le rôle que le père de ses élèves, devenu duc d'Orléans par la mort du sien, allait y jouer. Elle a perdu l'amitié de la duchesse, chez qui ce sentiment fait place à la haine. Elle donne sa démission. Néanmoins elle reste encore, jusqu'à nouvel ordre, auprès de la jeune princesse, que l'idée de la voir s'éloigner désespère, la conduit en Angleterre, et y séjourne plus d'un an avec elle. De retour sur le continent, toutes deux doivent de nouveau quitter Paris; cette absence prolongée les a classées à leur insu parmi les émigrés. Le duc d'Orléans les envoie à Tournay attendre les événements. La guerre est dans les Pays-Bas; l'armée française vient d'éprouver un échec, les Autrichiens vainqueurs s'approchent, il faut fuir. Elles trouvent un asile momentané dans le camp de Dumouriez; mais Dumouriez passe à l'ennemi, les deux émigrées malgré elles s'échappent à travers mille périls, parviennent à gagner la Suisse, et, sous un nom supposé, se réfugient dans un couvent. Tandis qu'elles y vivent inconnues et cachées, la hache révolutionnaire frappe le double coup qui les prive l'une de son père, l'autre de son mari. Enfin la princesse de Conti, tante maternelle de mademoiselle d'Orléans, consent à se charger d'elle. Madame de Genlis n'a plus dès lors à prendre soin que de sa propre personne. Elle quitte la Suisse pour l'Allemagne, réside en divers lieux, trouvant sa consolation et parfois une ressource utile, soit dans l'exercice de ses talents, musique et peinture de fleurs, soit dans les productions de sa plume, jusqu'à l'époque glorieuse où le Consulat rétablit l'ordre en France et rouvre la frontière aux expatriés les moins compromis. Madame de Genlis la repasse en 1800.

A partir de là, sa vie n'appartient plus qu'à l'histoire littéraire. Ses écrits sont pour la plupart des romans, qui prennent rang parmi les œuvres de ce genre les plus goûtées du nouveau siècle. Nous n'avons pas à les juger, ni à nous en occuper.

Le style de Madame de Genlis est pur, élégant, sans apprêt sensible, et suffisamment précis. Ses *Mémoires* sont, entre ses divers ouvrages, le moins bien écrit. On y sent, surtout dans les derniers volumes, la fatigue de l'âge.

Elle meurut en 1830, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, au moment où le jeu des révolutions portait sur le trône un prince qu'elle avait eu pour élève.

APHÉLIE URBAIN.

BIBLIOGRAPHIE

UN ROMAN EN ALSACE

PAR GEORGES DU VALLON

Ce livre commence dans un joli coin de l'Alsace, au sein d'une famille tendrement unie, où des projets d'amour et de mariage sont tout prêts à se réaliser. Mais la guerre de 1870 éclate comme un coup de tonnerre; la maison tranquille qui abritait tante Angélique, Thérèse, Odile, Henri, est envahie par les Bavarois; les jeunes gens se jettent dans les rangs des francs-tireurs; toutes les phases de la terrible invasion sont décrites tour à tour, ainsi qu'elles l'ont été bien des fois, car cette malheureuse guerre a fourni de trop nombreux aliments à l'imagination des romanciers. Ni les victoires de l'Empire, ni la sombre campagne de Russie, ni le désastre de Waterloo, n'ont figuré dans des romans, tandis que les lamentables défaites de la France sont tous les jours le sujet de quelque fiction destinée à récréer et à amuser.

Celle qui nous occupe, se déroule au milieu de scènes sanglantes, où les personnages alsaciens montrent tous un caractère noble et une ardeur patriotique; il finit tristement, comme il convient; Odile, Henri, sont comme des feuilles emportées par l'ouragan : au milieu des infortunes publiques, il était difficile de faire fleurir un bonheur particulier.

Ce livre est rempli de sentiments chauds et patriotiques, exprimés avec une sincérité vibrante; celui qui l'a écrit est soldat ou enfant de soldat; la forme nous en a paru littéraire; nous lui reprochons seulement la longueur, et, ce qui est pis, le manque absolu de naturel des dialogues. L'auteur nous permettra de lui faire observer combien ces expressions : Dieu prendra soin de la veuve, *fit-il*, Vous passerez sur moi pour

(1) Chez Delhomme et Briguet, 2 rue de l'Abbaye. Paris, Prix : 3 fr.

arriver à lui, *rugit-elle*, Vous n'avez pas le droit de me toucher, lui *jeta-t-elle*, sont de mauvais goût, et gâtent des scènes qui auraient mérité un style plus correct et plus simple.

Un autre volume du même écrivain, *la Roche d'Enfer* (1), peut être recommandé à nos lectrices; c'est une histoire que je préfère peut-être à l'histoire alsacienne; le talent de l'auteur, talent réel, se joue mieux, semble-t-il, dans les scènes domestiques que dans les faits de guerre, genre de création que me gâte, je l'avoue, l'abus qu'on en fait. Ajoutons qu'aussi bien l'un que l'autre les deux volumes peuvent être placés dans les bibliothèques des jeunes filles. De nouvelles productions attestent un progrès réel dans le talent de M. du Vallon : il a de l'avenir.

M. B.

LADY GEORGIANA FULLERTON

A plusieurs reprises, nous avons parlé à nos lectrices des ouvrages de lady Fullerton, de ces livres pleins d'âme et de foi, et nous rendons ici un dernier hommage à cette femme distinguée, qui vient de quitter le monde, le 19 janvier 1885.

Lady Georgiana était née en 1812; elle était fille de George Le Veson Gower, comte de Granville, qui fut ambassadeur d'Angleterre auprès du roi Louis-Philippe. Ce fut à Paris, qu'éclairée par des lectures et des études réfléchies, elle rentra dans le sein de l'Église catholique, qu'elle devait tant aimer et si bien servir, par ses talents et sa charité!

(1) Chez Bloud et Barral, 4, rue Madame. Prix : 3 fr.

Elle épousa M. Alexandre Fullerton, et, selon la coutume anglaise, elle garda, mariée, le titre de lady, étant fille d'un lord.

Son premier ouvrage fut *Ellen Middleton*, histoire dramatique d'une faute presque involontaire, et qui pèse sur la vie entière de celle qui l'a commise. *Lady Bird* et *Grantley-Manor* suivirent de près et obtinrent un très grand et très légitime succès. *Rose Leblanc* et la *Comtesse de Bonneval* parurent en français, et lady Georgiana prouva ainsi qu'elle savait aussi bien la langue de sa patrie d'adoption que la langue maternelle; elle écrivit beaucoup, et, dans tous ses livres, la beauté de la religion, sa puissance sur l'âme, montrent le fond habituel de sa pensée. Elle conduit très bien son drame, elle fait naître l'intérêt, elle dialogue avec autant de naturel que d'esprit, et dans tout ce qu'elle écrit, on distingue une fermeté morale, une connaissance de la vérité qui a manqué complètement à un de ses brillants émulés, à Georges Elliot, dont les rêveries métaphysiques ont abouti aux erreurs matérialistes. Celui de ses ouvrages que préférait lady Fullerton, son « diamant », peut-on dire, c'est *Constance Sherwood*, un tableau de la persécution sous Élisabeth, tracé avec des couleurs vivantes et un relief singulier.

A ses écrits, qui étaient une action excellente, lady Fullerton joignait le zèle de toutes les bonnes œuvres; la piété et la charité l'occupèrent tout entière, surtout après la mort de son fils unique, amèrement pleuré. Le P. Faber composa, pour la fortifier dans sa douleur, son beau livre, *Marie au pied de la Croix*.

Lady Georgiana est morte à Ayrfield; une sainte mort a couronné sa sainte vie.

M. B.

CONSEIL

Les Exercices corporels.



AIMEZ-VOUS le gymnase? On en a fait partout. Il n'est pas, je pense, un hameau en France qui ne possède une cohorte de gymnastes, plus ou moins forts sur les barres, les haltères, les sauts et l'ascension aux cordes; on les voit, les dimanches et fêtes, parader, drapeau et clairon en tête, avec une satisfaction puérile; on dirait des dompteurs de monstres, des Thésées ou des Hercules, on dirait que déjà ces bons jeunes gens vont recoudre à la carte de France et l'Alsace et la Lorraine. On peut les laisser à leur joie enfantine, quoique nous ne voyions pas que la race française ait gagné en force et en stature, à faire ces exercices d'acrobates.

Insignifiants, lorsqu'il s'agit des hommes, ces jeux-là deviennent plus sérieux, imposés à la jeunesse féminine. La première grâce d'une femme, c'est la pudeur, son devoir, c'est une exacte modestie; ce déploiement de bras et de jambes, ces sauts, ces suspensions, ces ascensions, ces stations en l'air sur des barres, ne sont-ils pas diamétralement opposés à l'atti-

tude qu'on exige des filles bien élevées, des filles chrétiennes, en un mot? Les filles de Lacédémone étaient très expertes à ces jeux, mais pour ces raisons et pour d'autres, leur toilette surtout, nous ne les prendrons pas pour modèles. Et pourtant, on voit un pays voisin, renommé jadis pour la délicate modestie de ses femmes (nous avons changé tout cela), imiter, dépasser presque les antiques exercices des jeunes filles grecques : lisez ce que disent les journaux. Voici un extrait d'un journal sérieux, qui, cette fois, rit un peu et hausse les épaules devant ces prodiges d'agilité féminine :

« Oh! la gymnastique! — Il y a quelques jours a eu lieu, à Londres, une grande fête gymnastique, dont le sexe qualifié de faible, d'aimable ou de beau, a fourni exclusivement les heroïnes et les spectatrices. Nul représentant de l'autre sexe, le fort, le bourru, le laid, n'était admis, hors les deux professeurs Herr Roman, von Schweizer et Herr Oscar Knofe. Ces noms dispensent de faire remarquer qu'il s'agissait d'une société de gymnasiarques allemands, côté des Dames.

» L'assistance était fort nombreuse.

» Le programme comprenait le saut en longueur et hauteur, le travail aux barres parallèles, les massues, le bâton, l'échelle horizontale, l'ascension aux cordes, la barre horizontale, le chevalet, les manœuvres d'ensemble et d'autres exercices de ce genre. Cette séance mit pleinement en lumière les soins apportés à l'éducation musculaire des jeunes ladies et la bonne volonté de ces dernières de profiter des leçons.

» En sautant, la hauteur généralement atteinte fut de trois pieds et demi à quatre pieds, cependant une jeune lady passait avec une aisance parfaite au-dessus d'une corde tendue à cinq pieds du sol, sans tremplin.

» Très remarquables ces jeunes ladies, assurément, et pleines d'avenir, mais pour nous,

Pauvres hommes
Que nous sommes,

comme dit la chanson, que va-t-il nous rester? »

Nous passons les plaisanteries masculines, quoique bien méritées, mais nous prions nos lectrices de remarquer combien vite l'usage a amené l'abus. On a préludé par quelques exercices destinés à développer la force des enfants et à leur donner de la souplesse et de la légèreté et, peu à peu, on est arrivé à les faire rivaliser avec les clowns de foire! Madame de Genlis, dont une plume habile parle si bien dans le Journal, avait inventé des exercices hygiéniques pour ses élèves, les enfants d'Orléans, et elle les faisait marcher et courir avec des souliers à semelle de plomb, ce qui les rendait agiles, elle leur faisait tirer des seaux d'eau, ce qui sert à égaliser les épaules; elle leur faisait porter des charges proportionnées à leur âge, afin de leur donner de la force; mais il n'est pas question, dans cette éducation physique, des sauts, des ascensions, des échelles, où le talent des *youngs' ladies* a brillé. La prudence et les convenances s'y opposaient également. Que veut-on, en faisant pratiquer par des filles ces tours de gymnastique? leur donner une bonne santé? pour arriver à ce résultat, on risque de leur rompre bras et jambes, ce qui n'est pas bon; on risque aussi de leur procurer des allures hardies et hommasses, ce qui n'est pas joli. Il nous semble que pour donner à une enfant une très bonne santé, il faut la nourrir bien, suffisamment et simplement, de lait, de viande, de légumes, de fruits, pas de ragoûts et pas de sucreries, ni de café, ne pas la laisser veiller, couchée tôt, levée tôt, lui faire respirer tous les jours l'air du bon Dieu et ne pas laisser passer une semaine sans qu'elle fasse une bonne et vraie promenade. Un bain de pieds tous les cinq jours, un bain, court et pas trop chaud, tous les dix jours; j'ajoute un corset très bien fait et pas trop serré, voilà de vraies prescriptions hygiéniques, qui mettent en pratique les utiles conseils de Fénelon :

« Ménager la santé de l'enfant, tâcher de lui » faire un sang doux par le choix des aliments » et par un régime de vie simple, régler ses » repas, en sorte qu'il mange toujours à peu » près aux mêmes heures, qu'il ne mange point » hors des repas... éviter les jeux qui dissipent, » qui passionnent trop et qui accoutument à » une agitation de corps immodeste pour une » fille. »

Qu'aurait bien pu penser Fénelon de l'attirail gymnastique, et qu'en eût dit sa sagesse? Tous les auteurs qui ont écrit sur les enfants, ont fait à peu près les mêmes recommandations que lui; quels que fussent les exemples des Anciens à la Palestre et au Gymnase, ils n'ont pas pensé à les proposer à nos filles; la gymnastique est un engouement, qui a déjà fait beaucoup de victimes (on pourrait les citer), qui n'a pas fait faire de progrès à la race française, et dont on se dégoûtera sans doute, par l'abus même. Il a chance de faire quelque bien aux garçons, quoique l'escrime, l'équitation, la natation leur seraient plus utiles, mais pour les filles, j'y vois de multiples dangers, au point de vue matériel et moral; il me semble que la gymnastique et ses tours de force détruisent l'effet d'une éducation distinguée, dont l'ambition ne peut pas être de créer des sauteuses, des écuyères, des faiseuses de tours.

M. B.

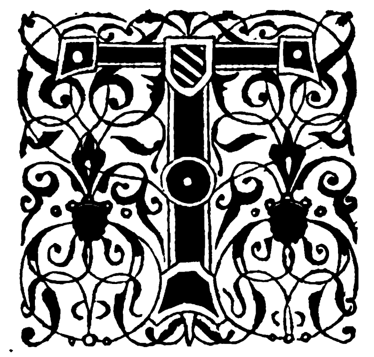


FEMME ET MARI

(SUITE)

IX

APRÈS TROIS ANS.



Trois années sont un long intervalle, même dans le cours des empires. La monarchie de Juillet n'était plus, la seconde République gisait par terre, la Présidence avait pris fin, l'Empire renaissait, et il revêtait, dès les premiers jours, un éclat trompeur, qui devait être sans durée.

On en était à un des plus beaux moments de cette ère nouvelle : l'héritier de Napoléon venait de s'unir à Eugénie de Montijo, et le cortège, entouré d'une pompe byzantine, revenait de Notre-Dame aux Tuileries, de l'église pleine des souvenirs de la monarchie jusqu'au palais fatal qui a vu les larmes de tant de reines et les abdications de tant de rois ; la voiture du sacre ramenait Napoléon III et sa jeune femme, dont le voile de dentelle cachait à demi le beau visage ; une foule innombrable remplissait les rues, en dépit des rigueurs d'un jour d'hiver, et à toutes les fenêtres, aux balcons, jusque sur les toits, on ne voyait que têtes empressées et regards avides ; ce n'était pas, à coup sûr, l'amour, la tendresse des anciens Français pour leurs souverains, ni l'ardent enthousiasme qui éclatait après Arcole, et même après Austerlitz, c'était le besoin de spectacle, la curiosité des yeux, qui amenait de toutes parts cette foule blasée ; on l'entendait crier : *Vive l'Empereur !* comme elle aurait crié : *Vive le Roi !* la longue attente use l'espérance, et les révolutions usent le sentiment patriotique.

Un des hôtels de la rue de Rivoli avait, au premier étage, un balcon où s'accoudaient en cet instant, quatre personnes : un homme, une femme en grand deuil et deux petites filles ; la plus petite, enveloppée dans une pelisse fourrée de cygne, était sur les genoux de sa mère ; l'aînée, appuyée au balcon, ouvrait grands de superbes yeux pour mieux voir ce cortège, cette voiture, tout de glaces et de dorure, ces chevaux, ces uniformes qu'éclairait un blanc soleil d'hiver ; elle relevait de temps en temps la tête pour dire avec conviction :

« C'est beau ! la dame dans la voiture est jolie, plus jolie que le monsieur. Oh ! maman ! regardez ces soldats à cheval ! qu'ils sont bien habillés !

— Ce sont des carabiniers, lui dit son père, ils sont splendides en effet. Eh bien ! ma femme, ajouta-t-il en se penchant vers la dame en deuil, que dis-tu de cela? peut-on voir quelque chose de plus brillant? c'est un rêve qui marche... Cela te fait plaisir à voir ?

— Pas beaucoup, Maxime; cette foule m'attriste et me fait peur. Que de gens, mon Dieu ! à quoi pensent-ils! que deviendront-ils? C'est comme le jugement dernier !

— Quelle bêtise ! moi, je trouve cela admirable, enivrant... c'est la vie humaine à sa plus haute puissance. Sont-ils heureux, les héros de la fête ! Ce prince qui, il y a trois ans, n'était rien, était pauvre, criblé de dettes, le voilà au pouvoir, au faîte, puissant, entouré d'hommages, dans le luxe jusqu'au cou ! Sa femme ! quel enivrement pour elle, rien que dans la vue de ce peuple qui l'acclame et de ce monde de généraux, de magistrats qu'elle domine !

— Sera-t-elle heureuse? répondit Claire en jetant un regard mélancolique sur le cortège qui s'écoulait.

— Mais certainement, pourquoi pas ?

— Il l'aime maintenant, l'aimera-t-il toujours ? ne lui déplaira-t-elle pas? »

Maxime leva les épaules et dit :

« Tu es romanesque, Claire! c'est effrayant. Allons ! rentrons, il n'y a plus rien à voir dans la rue; ce soir, je mènerai Suzette au feu d'artifice.

— Moi aussi, papa ! dit l'autre petite fille qui avait compris.

— Tu es trop petite, Françoise, tu feras dodo, et demain tu auras des chocolats... »

Ils rentrèrent dans leur appartement, à l'hôtel même où ils logeaient, en attendant qu'ils eussent un gîte à eux, car le rêve de Maxime était réalisé ; il avait quitté la noble carrière des armes et des périls pour le travail de bureau et pour les affaires; il ne connaîtrait plus l'inconstance de l'Océan, mais celle des hommes et des événe-

ments ; il allait désormais habiter Paris, il y avait amené Claire et ses enfants, la pauvre femme y avait consenti avec d'autant plus de docilité, qu'elle ne laissait à Dives qu'une maison vide : sa mère avait succombé à un mal rapide, dans les bras de sa fille, car Maxime n'était pas rentré à Dives ; il avait passé par Paris avant que de revenir chez lui ; il voulait profiter des évènements, et ceux-ci l'avaient servi : il trouva à la fois un financier pour ses plans commerciaux et un protecteur puissant qui le fit entrer au ministère de la marine. Adieu la mer ! arrivé à Dives, il y trouva Claire profondément affligée ; il fut bon pour elle, tendre même, et, quoiqu'elle éprouvât une frayeur mortelle à la pensée de quitter son pays pour Paris, elle se soumit, elle dit adieu, le cœur déchiré, à son vieil oncle, qui ne concevait pas que Maxime quittât le bord, à son beau-père, à sœur Hyacinthe, qui la comprenait, car elle aussi pleurait sa patrie et ses premiers amis, et elle arriva dans la grande ville si redoutée. Adieu, les champs, la rivière tranquille, les beaux herbages, le repos, le silence, adieu !

Le soir de ce jour de fête, elle se trouvait dans sa chambre, seule avec la petite Françoise, qui s'était endormie en grognant comme un démon, et qui dormait d'un sommeil angélique, que le tapage des voitures, roulant comme la foudre, ne pouvait troubler. Claire la regarda longtemps, puis elle alla vers la fenêtre et souleva le rideau ; une clarté intense remplissait la rue, toutes les fenêtres étaient illuminées : c'était, dans cette nuit sombre, un joli spectacle, et pourtant, Claire se rappela soudain ses soirs de Dives et les petites lumières tremblantes qui brillaient dans la campagne comme des vers luisants, et le bruit de la mer, qui montait de loin dans le profond silence.

« Que Paris me fait peur ! se dit-elle, et que j'aimais mieux mon pauvre petit pays. Mais Dieu le veut ainsi...

Elle laissa retomber le rideau et se rassit près de son feu presque éteint. Une invincible tristesse l'accablait, elle se trouvait si profondément isolée dans cette chambre d'hôtel, logis banal où la douce vie domestique n'avait pas laissé de traces ! Elle repassait avec chagrin sur les dernières années de sa jeune vie, la désaffection de ce mari tant aimé, la froideur croissante qu'elle avait trouvée dans ce cœur jadis si bon et si chaud pour elle, et que l'ambition seule occupait maintenant, la mort de sa mère, sa fidèle amie, l'éloignement du sol natal, l'obscurité de l'avenir et la nouvelle destinée qui lui était faite.

Elle allait vivre désormais à côté de son mari, c'était son désir jadis, mais si elle avait lu Racine, elle eût pu s'appliquer ces deux beaux vers :

Prenez garde, Seigneur, que le ciel rigoureux
Ne vous haïsse assez pour exaucer vos vœux !

elle vivrait près de Maxime, mais le contenterait-elle ? n'aurait-il pas pour elle ces sévérités qui meurtrissaient, non son amour-propre mais son cœur ?... ne rougirait-il pas, devant ses brillants amis, de la petite bourgeoise qu'il avait épousée ? et les deux enfants, les laisserait-il à leur mère ? Ces pensées étaient habituelles à Claire, elle les retournait et les envisageait sous toutes les formes, et aucune d'elles ne lui offrait de consolation solide. Elle connaissait Maxime, elle savait combien le gai compagnon de ses premières années, l'aimable fiancé, le mari des premiers jours, épris et heureux, était métamorphosé : l'ambition et la cupidité avaient allumé leurs feux dans son âme, il voulait s'élever, il voulait s'enrichir, et, Claire le sentait instinctivement, il regardait la simplicité de sa femme, simplicité d'esprit et de caractère, comme un obstacle à la carrière qu'il rêvait. Claire sentait son insuffisance, et ce soir-là, dans sa solitude, au milieu du brillant et bruyant Paris, elle dit à Dieu du fond de son âme :

« N'aurez-vous pas compassion de moi ? Vous avez permis qu'Esther plût à son mari, que je ne mécontente pas le mien ! »

Quand Maxime rentra, il trouva son Esther à moitié endormie ; il lui ramenait Suzette, fort éveillée, qui racontait avec entrain les splendeurs du feu d'artifice, et son père lui dit enfin :

« Tu te plairas à Paris, toi ?

— Oh ! oui.

— Eh bien ! demain nous chercherons un appartement.

— Quel bonheur ! dit l'enfant.

— Votre volonté, mon Dieu ! dit la mère. »

X

L'appartement était trouvé, installé, meublé, et Claire se délassait de ses fatigues en écrivant à son amie, sœur Hyacinthe :

Paris, février 1883.

« Je puis enfin, ma très chère sœur, vous donner de nos nouvelles ; je vous écris bien volontiers, vous êtes si bonne que vous ne prendrez pas garde à mon style, vous verrez seulement mon affection pour vous et vous devinerez bien ce que je ne saurais exprimer.

« Nous voilà donc à Paris ; j'avais peur avant d'y venir, et je vous assure que mon appréhension me semble bien juste et que j'éprouve toujours un sentiment de frayeur au milieu de cette foule inconnue, dans cette grande maison où tous nous sont étrangers, et dans les rues, où je tremble devant les voitures et les omnibus, alors surtout que mes petites chéries sont avec moi. Nous habitons, rue de la Ferme-des-Mathurins, un appartement, dit-on, beau et grand ; pour grand, il ne l'est pas, il tiendrait tout entier dans notre

cuisine de Dives, et beau... je ne le trouve pas, quoiqu'il soit doré, avec des papiers superbes et des glaces de tous côtés. Il est meublé selon le goût de Maxime; figurez-vous que les chaises et les fauteuils sont en velours rouges, que ma chambre et celle de mes enfants sont tendues avec de la perse rose et qu'il y a des tapis partout. Je n'ose presque pas y marcher. En revanche, la cuisine n'est ni claire, ni grande, et ma vieille Estelle grogne tout le jour, en regrettant notre village. Ce qui m'a fait beaucoup de peine, c'est qu'il a fallu vendre les meubles de maman que j'avais amenés, ils n'étaient pas assez élégants, même la belle grande armoire qui venait de ma grand'maman. — Où mettrait-on ce monument? disait mon mari. Il faut l'envoyer à la vente. Elle a été vendue, et je ne sais où mettre nos draps et nos serviettes. Oh! quelle ville! est-ce que Londres que vous connaissez bien, est aussi désagréable que Paris? Il n'y a que les églises qui me plaisent; elles sont très riches, très bien bâties et l'office divin s'y fait avec beaucoup de dignité. L'église de la Madeleine, ma paroisse, est la moins recueillie de toutes celles que j'ai vues, mais on y trouve encore des coins où l'on peut prier.

» Mes petites filles se portent bien, quoiqu'elles soient privées de l'air vif de nos campagnes; jusqu'ici, ma bonne sœur, personne ne vous a remplacée auprès d'elles : Maxime ne veut pas (je ne le comprends pas!) les confier à des religieuses, et moi, je n'ose les confier à des institutrices que je ne connais pas : nous attendrons. Je fais lire Françoise et je lui apprends le catéchisme; Suzette écrit tous les jours et elle lit les livres que vous lui avez donnés; j'espère qu'elle n'oubliera rien de vos précieux enseignements et surtout qu'elle ne vous oubliera jamais! oh! ma sœur, qui pourrait vous oublier!

» Maxime est très heureux, et c'est la chose essentielle; il est rédacteur au Bureau des services administratifs, et il espère avancer vite et tôt. De plus, il a une grand affaire avec un banquier très riche : ils s'entendent pour faire arriver des cuirs d'Amérique et ils pensent gagner beaucoup d'argent. Puis, après les cuirs, viendront les pauvres bêtes elles-mêmes; on dit qu'elles courent les champs en liberté dans le sud de l'Amérique. Mon mari se voit déjà riche à millions. J'abandonne cela entre les mains de Dieu : il sait ce qu'il nous faut; je lui demande humblement la grâce de bien employer la fortune, si elle nous arrive, et de ne jamais la regretter, si elle n'arrive pas. Vous savez que la situation de ma mère m'aurait suffi.

» Adieu, ma bonne Sœur Hyacinthe; pensez à nous et priez pour nous; je ne vous oublie jamais, et je suis à toujours,

» Votre très dévouée amie,

» Claire Duperron. »

Claire avait fini sa lettre et surveillé l'arrangement du déjeûner; elle s'efforçait de contenter Maxime : il aimait le décor, elle avait placé un bouquet de giroflées au milieu de la table, le couvert était mis avec symétrie, les salières d'argent qui venaient de sa mère y figuraient, ainsi qu'un pot à cidre en vieux Rouen, il s'y trouvait des calvilles rapportées de Normandie, et des oranges mandarines, tout enfin avait bon air; les petites filles étaient habillées avec grâce, Suzette en deuil et Françoise couverte encore des livrées de la Sainte-Vierge; elles coururent au-devant de leur père, dès qu'elles entendirent son coup de sonnette; il paraissait content, il baisa sa femme au front, prit Françoise sur ses genoux et dit, après quelques mots insignifiants :

« J'ai fait un rapport pour lequel mon chef m'a fort complimenté...

— Ah! que je suis contente!

— Vois-tu, il n'y a que Paris, il n'y a que de vivre auprès des maîtres pour parvenir... j'aurais dû naviguer longtemps avant que d'arriver à l'avenir auquel je touche.

— Et puis, nous aurions été séparés! dit Claire d'un ton affectueux.

— Oui... évidemment... évidemment... Déjeunons-nous, chère amie? »

Claire sonna et Estelle parut, apportant deux plats qui avaient bonne mine. Le repas commença : les enfants babillaient :

« Qu'avez-vous fait? dit leur père.

— J'ai dit mes prières, j'ai lu avec maman, et elle m'a fait réciter le catéchisme.

— Et toi, Suzette?

— Papa, j'ai écrit de l'anglais, en copiant dans mon livre, j'ai fait deux verbes : *pouvoir* et *punir*, j'ai appris un peu d'histoire de France.

— Ce n'est guère, répondit Maxime en regardant sa femme : à quand la pension? Tu sais, Claire, que je tiens infiniment à ce que mes filles soient instruites. Nous ne sommes plus au temps de madame de Sévigné, où il était permis de ne pas mettre l'orthographe. »

Claire ne répondit pas; ces petits coups de boutoir qui revenaient souvent lui faisaient toujours de la peine. Elle continua à servir avec beaucoup d'application, et si Maxime avait daigné la regarder, il l'eût trouvée gracieuse dans cette fonction domestique, gracieuse comme la jeune mère de Chardin entre ses petits enfants. Un coup de sonnette les interrompit; Claire distingua un court dialogue entre son Estelle et une voix inconnue, puis, la porte s'ouvrit, et Estelle annonça :

« Voilà une demoiselle! »

La demoiselle, à la tournure dégagée, entra vivement et courut vers Maxime :

« Mon cousin, cher Maxime, je vous savais à Paris et je suis accourue!

— Ma bonne petite Andrée, que je suis aise de vous revoir! Claire, c'est ma cousine, made-

moiselle Joyelier dont je t'ai parlé souvent. Ma femme, Andrée. »

Claire saisit la main de la jeune fille, l'attira vers elle, l'embrassa et la fit asseoir à ses côtés, disant avec une bonté expansive :

« Je suis heureuse de vous voir, ma cousine, et d'avoir une si proche parente à Paris. Voilà mes enfants, Suzette et Françoise.

— Elles sont très mignonnes. L'aînée vous ressemble, Maxime.

— On le dit. Mais vous, Andrée, que devenez-vous?

— Et que deviendrais-je bien? Je suis institutrice; j'enseigne, pour mille francs par an, la grammaire, le calcul, l'histoire, le piano, la couture, le tricot, le crochet, *tutti quanti*, à trois petites filles inciviles, indociles, insupportables. Voilà!

— Et chez qui êtes-vous?

— Chez M. et madame Popelin, parfumeurs en retraite, parfumeurs honoraires, qui ont gagné une grande, très grande fortune, en vendant une eau de beauté! C'est un secret de la belle Corisandre, notez cela. Avec ce liquide, on a toujours seize ans, l'éclat de la rose, la blancheur des perles... Le nombre des sottes est en majorité, puisqu'il s'en est trouvé assez pour rendre riche la maison Popelin, et croire, les yeux fermés, à ses prospectus publiés avec le portrait de la belle Corisandre, d'après nature.

— Êtes-vous contente, au moins? dit Claire avec bonté tout en versant du vin de liqueur à Andrée et en mettant sur son assiette de la compote et des gâteaux.

— Contente, ma cousine! oh! certes, non! mon parfumeur est vaniteux au possible; vous comprenez? il est si riche! ma parfumeuse est raide, sotte, exigeante, vaniteuse. On me sert la dernière à table; quand nous sortons en voiture, je suis sur le devant et Popelin, de *l'Eau de Beauté*, se prélasse devant moi... et ainsi du reste.

— Mais vos élèves vous dédommagent peut-être?

— Elles! vraies images de leur père et de leur mère; vous ne connaissez pas les parvenus et leur progéniture, allez! »

Elle continua sa philippique et Claire la regardait. Andrée avait vingt-sept ou vingt-huit ans; elle était encore très jolie, tout était petit et délicat en elle, la taille et les traits; ces traits, corrects et fins, plaisaient, le regard spirituel de ses yeux bleus avait bien de l'agrément, mais la douceur et la bonté, peintes sur le visage de Claire, ne rayonnaient pas sur celui de sa cousine, et la voix haute, aiguë, ne semblait pas faite pour des paroles de concorde et de paix. Et pourtant, elle pouvait plaire, et le soin de sa toilette, très simple et néanmoins élégante, ajoutait au charme. Elle parlait encore; moqueuse en racontant les faits et les gestes de la famille Popelin, aimable en rappelant les souvenirs d'enfance et de famille, auxquels, en dépit de ses longs voyages et de sa jeune ambition, son cousin n'était pas insensible. Un timbre clair qui sonna deux heures fit tressauter Andrée.

« Je m'oublie! dit-elle. Et mes chères élèves! adieu, ma cousine, adieu, Maxime, adieu, mes petites chéries, je me sauve. Quelle mine, madame Popelin (de l'Eau de Beauté) va me faire! Allons! au revoir!

— Comment la trouves-tu? demanda Maxime à sa femme, lorsque Andrée se fut envolée.

— Elle est bien, très jolie...

— Oui, oui, assez, et de l'aplomb, de l'assurance! Fâcheux qu'une fille aussi intelligente passe sa vie à seriner des mioches. Elle parle bien, n'est-ce pas?

— Oh! oui, mais...

— Quel mais?... Voyons!

— Peu de chose, mais j'aimerais mieux qu'elle ne dise pas tant de mal des gens... de ceux dont elle mange le pain...

— Que veux-tu? Notre ennemi, c'est notre maître, et Andrée n'a jamais pu supporter l'autorité. Elle doit obéir, elle qui ferait marcher un régiment! quel malheur que la pauvreté et la dépendance! Allons, adieu, Claire, à ce soir. Où vas-tu cette après-midi?

— Promener les enfants aux Tuileries : elles aiment bien cela. »

Elles allèrent aux Tuileries et, en sortant, Claire reconnut sur le devant d'un grand coupé le visage renfrogné d'Andrée; elle allait aux Champs-Élysées avec la famille Popelin; elle paraissait goûter peu cet amusement mondain. Claire la plaignit :

« Pauvre et dépendante, et fière! Que Dieu permette que mes filles se conforment à leur sort, quel qu'il soit. »

Elle revit fréquemment Andrée durant les mois qui suivirent sa première visite; l'institutrice s'échappait, faisait irruption dans la salle à manger ou dans le salon, et mettait vite ses cousins au courant de tout ce qui se passait dans la maison Popelin; les caprices de Madame, les coups de bourse de Monsieur, l'humeur indisciplinée des enfants, les scènes de ménage, tout était pour sa verve un sujet comique. L'institutrice ne tarissait pas. Maxime riait, Suzette, qui commençait à comprendre, s'amusait fort, Claire restait sérieuse : elle n'aimait pas le prochain en capilotade. Le plaisir même que sa Suzette prenait à ces conversations frivoles lui fit accepter un vrai sacrifice, celui de l'éloignement de ses filles; elle les mit dans une pension qui paraissait modeste et bien tenue, elle les y menait le matin et les reprenait le soir; toute la journée elle y pensait, son âme, avide d'affection, répandait sur ses enfants ce qu'elle ne pouvait plus donner à sa mère, ce qu'elle n'osait pas offrir à son mari. Elle l'aimait toujours en le craignant de plus en plus, car si dans l'intimité de leur

maison, il paraissait assez satisfait, s'il souriait parfois aux efforts et à la prévoyance qui faisaient régner autour de lui l'ordre mêlé à la grâce, il n'en était pas de même lorsque le monde se trouvait en tiers entre eux; l'ignorance, la simplicité, la nullité mondaine de Claire éclataient davantage devant son mari; elle n'osait parler, de peur de mal dire, sa gorge se serrait lorsqu'il fallait répondre; elle voyait ou croyait voir que les dames de l'administration qui lui faisaient visite, les hommes qu'elle avait reçus à un grand dîner, s'en allaient levant les épaules et disant :

« Pauvre petite sotte ! »

Ses enfants, qui croyaient en elle, qui aimaient à causer avec elle, lui devenaient de plus en plus chères, et elle souffrait de les voir absentes durant tout un long jour et de penser qu'une influence étrangère s'exerçait sur elles. Elle se plaignait parfois doucement à son mari, il lui répondait inévitablement :

« Mais tu ne peux pas prétendre les élever toi-même?

— Non.

— Eh bien ! alors? »

Elle ne se confiait pas à Andrée, cet esprit gouailleur et moqueur n'attirait pas la confiance, et pourtant, elle ne la détestait pas; la pitié se mêlait chez elle à une sorte d'amitié, que le respect des liens de parenté faisait naître. Aussi, fut-elle prise de compassion un certain jour où Andrée vint chez eux à une heure inusitée, et leur dit, avec un rire qui sonnait faux :

« Félicitez-moi : je suis débarrassée du parfumeur et de la parfumeuse. Ils n'étaient pas contents depuis longtemps, m'ont-ils dit, et moi, depuis toujours. Ils se sont plaints que leur Anna et leur Eléonore ne faisaient pas de progrès et que leur Herminie ne savait pas encore ses notes. Ils ont été fort aigres, m'ont mis le marché à la main, j'ai rompu, et me voilà dehors. *Vivà la liberta!*

— C'est très bien, mais que ferez-vous ? dit Maxime.

— J'ai pris mon gîte dans une espèce de logis, moitié couvent, moitié hôtel, où l'on recueille les institutrices sans place et où l'on cherche à leur donner un emploi. Cela ne ressemble pas aux hôtels de la rue de la Paix, le coucher est dur, la table plus que frugale, mais on a un toit et des gens qui cherchent à vous aider. N'est-ce pas encore trop bon pour une maîtresse d'école? comme dit madame Popelin. »

Andrée avait dit ces mots avec une espèce d'emportement, et pourtant, sans qu'elle pût les contenir, des larmes mouillèrent ses yeux.

« Être pauvre, voyez-vous, c'est le pis de tout! dit-elle. »

La bonne Claire fut touchée :

« Ma cousine, dit-elle, si vous vouliez accepter notre hospitalié, en attendant que vous trouviez une place convenable? Maxime ne me dédira pas.

— Non, certes !

— Vous coucheriez avec Suzette et je mettrais Françoise dans mon cabinet de toilette.

— Vrai, cela ne vous gênerait pas?

— Pas du tout, cela nous ferait beaucoup de plaisir.

— Que vous êtes bonne! eh bien ! j'accepte, et je vais aller chercher mon petit bagage. Vous me faites bien plaisir ! »

Ce fut ainsi qu'Andrée se vit installée chez Claire, à sa grande satisfaction, bien vue de Maxime qu'elle amusait, bien vue des petites filles, dont elle habillait parfaitement les poupées et qu'elle divertissait avec des contes et des chansons. Claire la voyait volontiers; on aime toujours, ou du moins on aime longtemps ceux qu'on a obligés et elle regardait avec plaisir cette figure rassérénée. Elle écrivait, trois semaines après, à sœur Hyacinthe:

Paris, juillet 1854.

« Ma bonne sœur,

« Vous êtes à mes yeux comme la seconde mère de mes enfants, vous avez pris tant de soin de ma Suzette et vous avez appris les prières à Françoise; aussi regardé-je comme un devoir de vous informer de ce qui leur arrive. Vous savez que je les avais mises en pension (pour le jour seulement) chez une estimable dame qui reçoit chez elle beaucoup d'enfants de leur âge, c'était le désir de Maxime et je m'y suis conformée. Il paraît que mes filles faisaient des progrès, et vous avez vu la lettre que Suzette vous a écrite et qui était vraiment bien; je trouvais seulement qu'elles devenaient fort évaporées, et qu'elles disaient des mots un peu grossiers que je n'aimais pas et lorsque je les grondais, elles me répondaient: « La petite Adeline ou la petite Marie dit toujours comme cela. » J'en avais de la peine, mais le ciel y a pourvu.

» Maxime a une cousine, sans fortune, qui a dû se faire institutrice; elle a de l'esprit; on dit qu'elle est instruite, très bonne musicienne; elle était placée chez des gens un peu durs qui la traitaient avec beaucoup de hauteur; elle les a quittés et elle est venue chez nous, en attendant qu'elle trouvât un emploi. Mais il paraît qu'à Paris ces emplois se rencontrent difficilement. Andrée allait tous les jours à la découverte, et rentrait sans avoir rien trouvé. C'étaient des exigences absurdes, des salaires dérisoires, des places dangereuses pour la vertu et l'honneur, d'autres, pour lesquelles on demandait des talents qu'Andrée ne possède pas. Bref, elle rentrait désolée tous les soirs, et, souvent, elle déclarait qu'elle voulait s'en aller, de peur de nous gêner. Maxime, qui l'aime bien (c'est sa cousine germaine) Maxime me dit, il y a quelques jours :

» — Tu n'aimes pas à vivre séparée de tes enfants, il y aurait un moyen...

» — Lequel?

» — De garder Andrée auprès de nous; elle ferait l'éducation de Suzette et de Françoise. »

» Ma bonne Sœur, à vous je dis tout, j'eus comme un sentiment de frayeur, en pensant qu'Andrée serait toujours, toujours là, entre Maxime et moi, et qu'elle acquerrait une grande autorité sur mes petites filles.

» — Tu n'approuves pas? me dit mon mari. »

» Je n'osai pas lui expliquer mes raisons, il se serait moqué de moi, et je répondis vite :

» — Si, j'approuve... c'est une bonne idée... il faudra en parler à Andrée.

» — Tout à l'heure, dès qu'elle reviendra. »

» Comme de coutume, Andrée n'avait rien trouvé, elle accepta et elle vint m'embrasser très cordialement :

» — Nous voilà en famille, dit-elle.

» Et je ne serai plus en ménage, pensais-je. Mais c'est là une méchante pensée; car enfin, Maxime a fait cette proposition parce qu'il sait le chagrin que j'aurais eu de quitter mes filles, il me les laisse en se condamnant lui-même à un peu de gêne dans notre intérieur; c'est un acte de pure bonté pour moi, et je serais coupable en l'interprétant mal.

» Du reste, notre position paraît très assurée et même brillante; les affaires de Maxime réussissent; nous allons bientôt occuper un plus vaste appartement; on est content de ses travaux au Ministère, et il espère, le 15 août, être nommé chevalier de la Légion d'Honneur. Il est heureux, et moi?... Je ne sais pas, ma Sœur, non, vraiment, je ne le sais pas. Je suis avec Maxime, avec mes chères filles, je vis dans une grande aisance, et il me semble que je regrette mes jours d'autrefois, quand j'attendais Maxime à Dives, que je pensais à lui avec tant de douceur, et que je me le figurais si tendre et si occupé de moi... Ce sont des souvenirs lointains déjà; ils m'apparaissent couleur de rose, comme ceux de l'enfance; aujourd'hui la vie n'a pas beaucoup de rayons, elle est calme, unie et sans grand avenir. C'était un avenir jadis que le retour de l'aviso ou de la *Triomphante!* Ne croyez pas cependant que j'aie à me plaindre de mon mari; je pense qu'il m'aime, il est bon pour moi, mais je sens que je ne réponds pas tout à fait à ses vues, que les talents, les dons de l'esprit, me font défaut, et, sans qu'il me le fasse comprendre, je le devine et j'en souffre.

» Il reste Dieu, me direz-vous; oui, Dieu, à qui vous avez tout sacrifié, Dieu qui nous aime, et que nous ne pouvons aimer comme il le faudrait. Je tâche. Mon désir, c'est que mes enfants le servent, et ma crainte, c'est qu'Andrée n'ait pas la foi vive, agissante, que je voudrais lui voir, mais enfin, je garderai le droit de l'éducation, si Andrée a le domaine de l'instruction. Qu'elle leur apprenne tout, mais qu'elle ne leur désapprenne pas le cathéchisme!

» Vous voyez, chère sœur Hyacinthe, que je suis un peu agitée, et que j'ai grand besoin de la charité de vos prières. Vous êtes en paix, vous avez fait le grand sacrifice, et vous ne connaissez pas les émotions d'un cœur combattu comme le mien... Priez pour moi, pour mes enfants, pour mon cher Maxime; que nous soyions à Dieu toujours, c'est le vœu de mon âme. Je vous aime et vous embrasse avec respect.

» Votre fille et sœur en Dieu,

« CLAIRE. »

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE NOM DE MARIE

Il est un nom béni; pur, doux comme un sourire :
Simple, chaste, touchant, suave et gracieux;
Vénéré sur la terre, exalté dans les cieux!
Le premier, qu'à l'enfant, on apprend à redire.

Nom de Vierge, de mère et de sainte martyre!
Nom puissant! vers lequel s'élancent tous les vœux!...
Baume des cœurs blessés, manne des malheureux,
Et qu'on devrait partout en lettres d'or écrire!

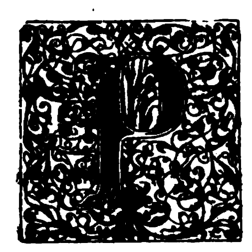
Ce nom, comme un parfum, calme, endort les douleurs;
Et, céleste flambeau, dissipe les erreurs.
L'incrédule, à ce nom, courbe la tête et prie...

Sous la main du bourreau, l'assassin dit : *Ave*;
Et, si Satan lui-même eût pu crier : Marie!
Par ce nom sans pareil, il eût été sauvé!

ÉMILIE MATHIEU.

LES VOISINS DU MESNIL

(SUITE)



PENDANT deux ans ils vécurent ainsi paisibles si non heureux, changeant tous les trois mois de poste, tantôt dans un village, tantôt en rase campagne, lorsque Jacques fut appelé dans la capitale pour surveiller l'installation d'un viaduc à la tête de ligne.

Il avait peu à peu engourdi son mal, et sous l'influence d'une vie nouvelle, s'était efforcé de devenir un homme nouveau; mais il n'était pas guéri et la première fois qu'il reparut dans un salon, qu'il entendit un orchestre, qu'il vit de blondes filles valser en souriant, il se sentit atteint par toutes les angoisses passées.

Que l'amour était donc vivace dans ce cœur pour que de longs mois d'absence l'eussent à peine effleuré! Dans les salons de l'administrateur où M. d'Espreuil venait d'être introduit, c'était une véritable société cosmopolite. Les coquettes et séduisantes Polonaises, les Allemandes sentimentales, des Slaves, des Grecques formaient un mélange piquant pour les yeux d'un étranger. Quand il entra dans les salles brillamment éclairées, son premier regard se fixa sur une robe bleue qui voltigeait en compagnie d'un uniforme hongrois, sans souci des souvenirs du pauvre Français en exil. La couleur de la robe, l'élégance de la taille, des nattes blondes, un je ne sais quoi impossible à définir reportèrent Jacques au Mesnil et lui rendirent pour un instant le charme de cette promenade de nuit sur le chemin poudreux, où Suzanne à ses côtés causait doucement; et le bal champêtre avec son orchestre juché sur des tonneaux, et ses paysannes enrubannées, le tout illuminé par les yeux bruns qui s'abritaient sous un large chapeau et des plumes traînantes. Les moindres détails lui revenaient en mémoire; le verre de limonade qu'il était allé chercher pour elle, la chaise où elle avait déposé son manteau. Ah! que cette fête d'aujourd'hui lui paraît insipide quand il pense à cette fête de village, que ces belles danseuses qui entourent le jeune français sont loin de la belle Suzanne, et comme son retour est triste et découragé en constatant que la morte est ressuscitée!

Non, il ne devait pas guérir; la vie était un leurre, deux ans, trois ans n'avaient rien changé, la solitude, le monde, le travail, les voyages, il essaya de tout : efforts inutiles!

Jacques résigné, mais toujours malheureux, voulut aller embrasser sa sœur, sa seule amie; un congé les réunit quelques semaines, puis il s'enfonça de nouveau dans un travail opiniâtre qui ne put rien sur son cœur

Après cinq ans d'exil, Jacques dont le cœur souffrait toujours, rentra définitivement en France. Il était vieux, disait-il à sa sœur, incapable de tendresse, de bonheur surtout; sa vie était finie. — Nous la recommencerons, pensait la jeune fille, avec un sourire maternel. Et pendant que le voyageur prenait la route de Lyon, Marie assise devant un bureau couvert de papiers, faisait un triage soigneux; classait des lettres par séries, les ficelait, parcourant les unes, relisant les autres avec soin, laissant voir sur sa mobile physionomie une certaine impatience joyeuse d'en finir. Quelques missives furent séparées des autres et mises dans un tiroir secret et le reste retourna dans les casiers d'où on les avait sorties.

Rien n'était changé autour de l'oncle Deschamps; ni Clotilde toujours geignante, ni Marie de plus en plus indispensable, ni la vieille maison de la place Saint-Michel avec son *allée* obscure et ses *abat-jour* verts. Mais ce n'est pas à la ville que Jacques devait retrouver les siens quand il rentra en France, la tranquille famille avait déjà pris depuis un mois possession de la maison d'été, sur les bords de la Saône, dans un de ces coins verts et charmants que dessert la poste de Belleville et qui devait à la profusion de ses fleurs son nom poétique : *Les Roses*.

Ce fut donc aux Roses que Jacques embrassa Marie, sa chère confidente, sa petite sœur chérie. Après les premières effusions, ils se considérèrent curieusement tous deux et tous deux se trouvèrent embellis. La jeune fille avait pris un embonpoint nécessaire pour que son frère ne la traitât plus de gringalette, ainsi qu'il en avait la fâcheuse habitude jadis; quant à lui, il avait gagné à la solitude, au travail, je ne sais quoi de plus mâle, de sérieux et de contenu qui ajoutait un grand charme à son beau visage; son sourire un peu triste allait au cœur tout droit, en y faisant naître une impression très vive de sympathie qui devait aller jusqu'au dévouement passionné, pour peu qu'on le connût davantage. On sentait qu'il avait beaucoup souffert, beau-

coup lutté et que son courage avait grandi au milieu de la douleur; on sentait qu'il y avait une injustice du sort à réparer envers ce cœur aimant, c'est du moins ce que pensa Marie en le déclarant le plus beau des, ingénieurs et le plus chéri des frères.

Jacques pris possession de sa chambre, la même où jadis il passait ses vacances. Seulement on avait renouvelé le papier de tenture que le collégien, les jours de pluie illustrait de dessins à la plume, voire même au charbon, attestant plus d'imagination que de respect pour les lois de la perspective et l'exactitude des faits historiques.

Les incrustations au canif de la table à écrire avaient aussi disparu, grâce à l'intervention de l'ébéniste de Lyon; la pendule empire, ses colonnes d'ordre dorique et ses rouages auxquels Jacques avait fait plus d'un emprunt pour compléter des brouettes en carton, la pendule qui n'avait jamais sonné l'heure du travail, était remplacée par un instrument plus moderne et plus complet en marbre noir.

Titi-Livii avec annotations autographes et les autres reposaient dans une des nombreuses caisses du grenier, et la bibliothèque du jeune homme avait pris un aspect tout à fait approprié aux goûts et au métier de son maître.

Jacques ayant devant lui quelques mois de repos complet, résolut de s'installer comme si sa vie toute entière devait s'écouler aux Roses; il se mêlait un peu d'indifférence dans ce choix : là ou ailleurs... Mais hâtons-nous d'ajouter que l'affection de Marie était pour la plus grande part dans sa détermination.

Mademoiselle d'Espreuil n'avait certes pas oublié les confidences faites jadis par son frère dans un moment d'angoisse où le pauvre garçon ne s'était plus senti la force de porter seul son fardeau; mais elle jugea prudent de ne faire aucune allusion au passé la première. Elle sentait qu'un reste de feu couvait sous la cendre, et ne voulait pas le ranimer en le ramenant à la surface.

Ils étaient depuis plusieurs semaines ensemble; déjà l'influence de la vie paisible et affectueuse qu'on menait aux Roses avait agi sur la nature impressionnable de Jacques, et un soir, il se sentit assez fort pour questionner sur tant de choses qu'il redoutait d'apprendre et qu'il brûlait de savoir tout à la fois.

L'oncle s'était endormi, le frère et la sœur silencieux regardaient les nuages d'or qui couraient à l'horizon, Jacques se leva tout à coup, prit son couteau et se mit à tailler une branche flexible qui d'un massif s'avançait curieusement vers le groupe fraternel.

« Que sont devenus les du Mesnil? » dit-il d'une voix contrainte, sans détacher les yeux de son travail inutile.

Marie eut un tressaillement, mais elle répondit d'une voix paisible.

« Ils passent toujours l'été au château, et l'hiver à St-A... et à Paris. C'est tout ce que je sais d'eux. »

Silence prolongé.

« Et leurs amis, ajouta Jacques en massacrant la branche taillée.

— Tu sais bien qu'il faut les oublier, dit la sœur avec une douce inflexion dans la voix, pour se faire pardonner ce conseil sévère.

— Est-elle heureuse? »

Cette fois, Marie la raisonnable, la prudente, la bonne, laissa échapper ce cri tout féminin.

« J'espère bien que non! »

Elle n'avait pas encore pardonné à celle qui avait empoisonné la jeunesse de son frère.

Celui-ci ne put s'empêcher de sourire devant la violence de l'exclamation:

« Tu as tort, Marie, elle ne savait pas le mal qu'elle me faisait; du reste, tu peux me parler librement, je suis guéri. »

La sœur n'était pas absolument rassurée, cependant, elle pensa qu'il valait mieux en causer que de laisser Jacques repasser tout seul la suite douloureuse de ses souvenirs, elle parla donc, quoique avec une certaine répugnance.

« Madame Stop est, dit-on, très lancée, très entourée, très à la mode, mais ce n'est plus la belle Suzanne d'autrefois; l'ambition a creusé des rides précoces sur son jeune visage, et ses yeux ont pris une expression qui ne leur va pas; on dit qu'elle s'ennuie, cela devait être; une femme a besoin de vivre par le cœur, et nous savons que le sien a toujours été réduit à la portion congrue, il crie famine, mais elle est bien déterminée à n'en tenir aucun compte; il faut qu'elle s'occupe d'abord de l'avancement de son mari, et ensuite qu'elle maintienne sa propre situation en tête de tout ce qui se cite comme modèle d'élégance, de bon ton et de nouveauté.

— Oui, cela devait être, » murmura Jacques rêveur.

Et on n'en parla plus ce soir-là.

Il est impossible de passer impunément d'un travail soutenu à une inoccupation complète. Les premiers jours furent remplis par Jacques, du soin de son installation; il eut la joie de se sentir chez lui, de reprendre de vieilles et chères habitudes; la pêche occupa quelques matinées, la lecture abrégea les journées et la conversation de Marie fit couler rapidement leurs longues soirées de famille.

Mais quand il eut vécu un mois de la sorte, il trouva que vingt-quatre heures c'est bien long, que les perches se ressemblent toutes au bout d'une ligne, et que sa sœur n'avait plus rien à lui apprendre sur leur cinq années de séparation.

La clairvoyante jeune fille s'en aperçut presque avant lui, et un soir, en rentrant, elle lui dit sans préambule.

« Tu vas t'ennuyer, Jacques, il faut faire quelque chose : mieux vaut le travail sans but que l'oisiveté sans repos, et je sens que d'ici à huit jours ce te sera une fatigue de vivre inutile.

— Tu as peut-être raison, répondit Jacques, assez ennuyé de se sentir deviné, mais trop loyal pour dire : non. Que faire ?

— Je ne sais trop, cherche. »

Et se ravisant.

« Ecoute, il me vient une idée ; elle ne sera pas très amusante à mettre à exécution, mais cela vaut mieux que rien, d'autant que tu auras le plaisir de me rendre service.

— Alors, dis tout de suite.

— Voici. Nous regorgeons de vieux papiers, d'anciennes correspondances, de notes sans intérêt. Il y a dans le bureau de mon oncle un désordre devant lequel mon désir de rangement recule chaque jour. A deux, cette corvée serait moins ennuyeuse. Tu classerais d'abord, puis... »

Une pause.

« Puis? interrogea le jeune homme.

— J'hésite, car ce sera bien monotone.

— Va donc!

— Puis, tu lirais tout haut la correspondance à garder, il y a des choses que j'ai besoin de savoir, de retrouver; notre oncle devient vieux, et pour lui remettre les faits en mémoire, j'ai besoin de les connaître plus complètement que par le passé. »

Et comme Jacques paraissait peu enthousiaste de la proposition, se demandant s'il ne préférait pas les goujons ou les perches, sa sœur ajouta :

« Pendant cette insipide besogne je travaillerai auprès de toi, et nous causerons ; je suis sûre que ce retour vers le passé ne sera pas aussi déplaisant que tu te l'imagines ; et puis, tu m'épargneras de le faire, ajouta-t-elle d'une petite voix insinuante qui eut raison des incertitudes de l'infortuné Jacques.

— A demain les affaires sérieuses, répondit-il avec son bon sourire, pour ce soir, je me donne congé.

— A demain ; deux heures seulement tous les jours, et tu verras que le reste du temps y gagnera sous tous les rapports.

— Et tes secrets? demanda Jacques en riant à sa sœur.

— Est-ce que j'en ai pour toi, vilain ! »

On s'embrassa, et le lendemain, dans la pièce du rez-de-chaussée, où M. Deschamps recevait jadis les plaignants, comme juge de paix, le frère et la sœur s'installèrent devant la table recouverte de cuir vert, où un volumineux carton débordait de paperasses jaunies.

Jacques, fidèle au plan indiqué, classa d'abord par écritures, puis chaque dossier par ordre de date.

Ce travail dura plusieurs jours; si vous avez jamais fait l'équivalent, vous savez déjà qu'on n'en finit plus.

« Tiens! un tel; qu'est-ce qu'il est devenu? — Cette pauvre petite; quelle fin prématurée! — J'ai eu des nouvelles de sa famille par hasard, à Strasbourg; son frère a une jambe de bois; sa sœur a épousé un notaire.

— Et la troisième?

— Il y en avait trois !

— Mais oui, tu ne te souviens pas; une petite sournoise qui montait les mauvais coups ?

— Parfaitement, elle ressemblait à Alexandre Dumas.

— J'ai vu jouer la *Dame aux Camélias* en allemand... »

Digression sur la littérature Deutsch et sur la littérature Welch.

Pendant ce temps, les papiers se reposent. l'heure passe et le déjeuner est servi. En voilà pour jusqu'à demain.

Et le lendemain, il y avait autre chose à rappeler, ce qui n'avançait pas les affaires comme bien on pense.

VIII

« Dis-donc, Marie, qu'est-ce que cette écriture de femme, élégante, large et aventureuse qui s'accumule à ma gauche, il y en a diablement, est-ce amusant, au moins ?

— Je ne sais de qui tu parles, fais voir. »

Et elle tendit la main vers une des feuilles que Jacques lui passait par-dessus la table.

» Oh ! charmante, dit-elle, c'est de mon amie Germaine, une toute jeune fille que j'ai appris à connaître et à aimer il y a deux ans aux Eaux. Mais, c'est une âme trop naïve pour toi, et je ne sais si je dois te permettre cette lecture.

Elle riait en parlant et Jacques parcourait des yeux la lettre qui était sur le paquet.

» C'est vrai, beaucoup d'innocence, de tendresse, de franchise ; elle souffrira plus tard, dit Jacques.

— Elle a déjà bien souffert.

— Puis-je continuer, cela m'intéresse.

— Oui, mais tout haut pour que nous en profitions tous deux. »

Jacques rassembla soigneusement toutes les pages écrites par Germaine et il fut décidé que la lecture commencerait le lendemain.

Après avoir brûlé une foule de documents inutiles, d'enveloppes déchirées , de lettres sans suite et sans intérêt, le matin du jour suivant, Jacques se mit à donner lecture des lettres de Germaine.

Vichy, le 31 juillet.

« Que vous êtes bonne de n'avoir pas oublié mes seize ans; votre affectueux souvenir a rempli mon cœur ce jour-là et m'a tenu douce compa

gnie. Seize ans, c'est un bel âge, n'est-ce pas, outre les robes longues. Les miens chantent comme une nichée d'oiseaux qui s'essayent aux gazouillements. Ils me promettent des jours sans nuages, des nuits bercées de rêves d'or, ils me promettent surtout l'inconnu...

» Ah ! voilà le grand charmeur du printemps de la terre et du printemps de la vie. C'est lui qui s'enferme dans les bourgeons tout gonflés de sève, c'est lui qui se cache sous les branches flexibles pour édifier brin à brin son nid moelleux, c'est lui qui voyage sur l'aile de la brise pour épanouir tous les boutons parfumés, c'est lui qui met une chanson sur mes lèvres et une espérance dans mon cœur.

» L'inconnu, que sera-t-il pour moi dans cette seizième année que je suis si fière de tenir enfin?

» Hélas, je me suis interrompue pour jeter un coup d'œil sur ma chère maman et voilà toutes mes espérances envolées. Elle est chaque jour plus pâle et plus faible. Est-ce que sa présence auprès de moi serait l'ironique réponse de cet inconnu que je saluais tout à l'heure comme un ami ?

» Oh, mon Dieu ! laissez-la moi encore, il y a si peu de temps qu'elle m'est revenue.

» C'était un soir, à Paris, dans notre vieille maison de la rue Garancière ; elle était assise devant un grand feu et travaillait en regardant l'heure à tout instant. Peu à peu l'ouvrage glissa par terre, et je vis des larmes briller entre ses cils.

» Depuis un mois elle pleurait souvent. Je vins baiser ses yeux; un sanglot s'échappa de sa poitrine, elle renversa sur mon épaule sa tête qu'elle livra aux baisers et aux caresses de sa petite Germaine.

» Quand nous eûmes bien pleuré ensemble, je m'assis à ses pieds, et j'attendis avec elle.

» Je ne l'aimais certes pas, celui qui me l'avait prise toute entière, mais à cet instant où je comprenais tout ce que ses absences prolongées faisaient souffrir à ma chère mère, je renonçai de bon cœur à ma part de tendresses en ce monde pour entendre ce coup de sonnette vif et prompt qui annonçait le retour du maître à notre foyer.

» Hélas ! nous ne devions plus l'entendre, ni elle ni moi.

» Il voyageait, me dit maman le lendemain en me montrant une lettre qui tremblait dans ses mains.

» C'était un mensonge, Marie, car le lendemain, comme je revenais du cours, je le rencontrai rue Bonaparte... Et ma pauvre mère chérie en mourra, et demain peut-être je serai toute seule. Mon Dieu, laissez mes seize ans s'épanouir sur son cœur, et donnez-lui de m'aimer assez pour que ma tendresse lui fasse oublier l'*autre*. »

» — Qu'est-ce donc que cet *autre*, si peu aimable, demanda Jacques en s'interrompant.

» — Le beau-père de Germaine, un homme de grande valeur comme peintre, mais pas comme mari. »

Puis reprenant sa lecture, Jacques continua :

» Mais non, il est impossible de toujours craindre, la vie a de beaux jours, je le sais, je le sens, et je ne puis, malgré les tristesses présentes, m'empêcher d'espérer, il viendra une heure où tous les nuages s'enfuiront loin de moi, où tout ce que j'aime sera heureux; ne me dites pas le contraire, je ne pourrais pas vous croire.

» Adieu, ma Mary chérie, je vous écris une lettre biscornue, cela ne doit guère vous étonner.

» GERMAINE. »

» C'est un singulier mélange, dit le lecteur, en cherchant la lettre suivante, il y a des phrases qui ont trente ans et d'autres qui n'en indiquent pas quinze.

— Ta réflexion est parfaitement juste. Germaine n'a pas eu l'éducation ordinairement donnée aux jeunes filles. Trop et trop peu, voilà ce qui produit chez elle d'incessants contrastes, qui en font un être un peu bizarre mais charmant.

— » Mademoiselle est servie », articula une voix grondeuse à travers la porte entrebâillée discrètement.

— Tant mieux, répondit Jacques, j'ai une faim de loup. — La suite au prochain numéro.

Voici ce que contenait ce prochain numéro :

C. DE LAMIRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Économie Domestique

GATEAU AUX CONFITURES

Prenez un moule à gelée, placez une couche de biscuits au fond de ce moule (raccourcissez les biscuits pour les mettre à la longueur du moule), sur cette couche de biscuits vous étendrez une couche de confitures; puis une couche de biscuits et encore une couche de confitures, et ainsi de suite en variant les confitures, si possible et en terminant par une couche de biscuits; vous couvrez avec un carré de papier blanc, sur cette couverture vous posez des poids lourds que vous laisserez pendant plusieurs heures, afin que les biscuits s'imprègnent de confitures et que l'entremets ne fasse qu'un tout qui s'enlève sans se séparer. Vous sortez le gâteau du moule une heure au moins avant de servir et vous le recouvrez d'une crème d'œufs à la neige.

REVUE MUSICALE

Diana.—Le Chevalier Jean.—Les Petits Mousquetaires. — *Myrtille.* — Nouveautés.



UE faut-il conclure de la suppression de *Diana* sur l'affiche de l'Opéra-Comique, après quelques représentations?

L'auteur, M. Paladilhe, avait déjà, on le sait, prouvé son talent dans trois opéras comiques : *L'Amour africain*, *Le Passant* et *Suzanne*, une œuvre charmante que cette dernière partition, qui ne nuit en rien cependant aux deux autres.

Quant à celle de *Diana*, ne faut-il pas attribuer l'absence du germe créateur qui se remarque dans plusieurs parties de l'ouvrage, aux nombreux défauts du libretto? Il est en effet mal équilibré et absolument privé des qualités indispensables pour réussir sur la scène Favart.

Le public l'a compris d'emblée, et si ses marques de désapprobation ont enveloppé le musicien, elles n'en sont pas moins arrivées à leur adresse.

La pièce de *Diana* est écrite par MM. J. Normand et H. Regnier. Le style en est pauvre et dépourvu de poésie. On y rencontre des expressions d'une vulgarité qui surprend très désagréablement et l'oreille et le goût. Au surplus, les idées ne sont pas plus neuves que la donnée. On a dit que *Diana* est d'une « simplicité enfantine. » Voilà un gros grief par le temps qui court. C'est en effet d'une moralité que *Manon Lescaut* pourrait envier, ainsi que nombre d'autres créations modernes.

Il est réellement fâcheux que les auteurs n'aient pas su présenter avec plus de séduction et de grâce, des personnages qui ne demandaient pas mieux que de s'y prêter. Ils ont l'air d'étouffer sous les brouillards de la Tamise, alors qu'il n'eût fallu, peut-être, qu'un éclair de génie pour leur assurer une longue existence.

Saluons ces vaincus de la fortune que nous retrouverons sans doute bientôt sur le chemin de la victoire.

M. Paladilhe a eu néanmoins des inspirations souvent heureuses, dans sa nouvelle partition, et qui sont de nature à en rendre la lecture, au piano, fort intéressante. Ainsi on remarque comme charmants morceaux de salon : un *prélude instrumental*, d'une facture hors ligne; le *grand duo*, du second acte, très mouvementé et d'un bon style; l'*Arioso*, de Melvis; plusieurs gracieuses pièces fort mélodiques et nombre de pages largement conçues.

Parmi les reproches distribués à *Diana* et dont beaucoup nous semblent exagérés, il en est un que nous trouvons justifié et sans parti pris. C'est en effet un défaut grave pour une œuvre de ce genre, qu'une orchestration aussi bruyante, ne ménageant ni le chanteur ni l'auditeur. Ajoutons qu'à la lecture de la partition, cette instrumentation forcément réduite pour le piano, laisse au chant tout son relief et son expression.

Voilà ce que, pour être équitable, il convient de conclure sur l'ouvrage de M. Paladilhe, qui, s'il n'a pas eu le bonheur de trouver des collaborateurs à la mesure de son talent musical, n'en reste pas moins pour nous, comme pour tous les juges impartiaux, un compositeur de mérite qui saura prendre sa revanche avant qu'il soit longtemps.

M. Victorin Joncières vient d'en trouver une au même théâtre, où son *Chevalier Jean* a obtenu un succès mérité à plus d'un titre.

Destiné par son auteur, à la scène de l'Opéra, après le temps où la *Reine Berthe filait*, le *Chevalier Jean* eût été fort à sa place aux Italiens, où le meilleur accueil lui avait été fait par la direction Maurel. On sait pourquoi il se vit contraint d'émigrer à la salle Favart. Nous pensons qu'il dut s'en réjouir, car le pauvre *Aben-Hamet* n'a pu se flatter d'autant de chance.

Cela veut-il dire que *Jean* ait plus de valeur qu'*Hamet*, ou qu'il soit d'un caractère plus comique? On peut répondre de suite que le premier est un drame lyrique en quatre actes, le second un autre drame lyrique en cinq parties et que ni l'un ni l'autre ne possèdent le caractère qui convient à la maison de M. Carvalho.

Quant à sa valeur, voici ce que nous en pensons.

M. V. Joncières est un symphoniste de première force et un coloriste du meilleur goût. Il l'avait déjà prouvé dans *Sardanapale* et dans *Dimitri*. Sa nouvelle partition l'affirme une fois

de plus. Mais comme dans ses précédents ouvrages, ce compositeur s'y montre un peu trop préoccupé de son idée fixe et pas assez soucieux des traditions qui s'imposent doublement à tout musicien qui veut écrire pour le théâtre.

On n'a jamais égalé Meyerbeer, ce roi du drame lyrique; a-t'on dépassé Rossini, ce mélodiste divin, qui a écrit *Guillaume-Tell ?* Pourquoi donc nos modernes pensent-ils qu'en inventant des moyens nouveaux ils feront mieux, lorsqu'ils ne peuvent pas faire aussi beau en suivant les traditions de leurs illustres devanciers?

Ou nous nous trompons fort, ou ces visées des novateurs *quand même*, indiquent un amour-propre immense, à moins que ce ne soit le sentiment intime d'une insuffisance habilement dissimulée. Halévy, Auber, Ambroise Thomas, Gounod ont fait aussi des chefs-d'œuvre, et cela, sans éprouver le besoin de bouleverser les règles, presque immuables, qu'ils trouvèrent tracées à l'art musical dramatique, par les musiciens de génie qui les précédèrent.

Tous les Wagner du monde n'y feront rien. Il faudra toujours dans une pièce, en musique ou non, des scènes à un, deux, trois, dix, cinquante ou cent personnages, et cela nécessitera toujours des airs, duos, trios, chœurs et ensembles, lesquels devront tous avoir un commencement et une fin.

On ne doit pas nier que l'orchestration moderne n'ait réalisé certains progrès; mais ce progrès qui, dans les parties d'ensemble, se manifeste incontestable, présente souvent un côté dangereux. C'est lorsqu'il s'agit de lui confier le rôle secondaire d'accompagner les voix. *Accompagner*, c'est-à-dire ne pas dépasser, ne pas dominer, c'est bien là ce qu'il faut demander à une instrumentation, pour le salut du chanteur autant que pour le plaisir de l'auditeur. L'école moderne semble trop souvent l'oublier. Elle tend à transporter la symphonie au théâtre, ce qui nuit complètement aux lois d'opposition, de mouvement et de clarté si nécessaires au drame lyrique. Un autre inconvénient résulte encore de ce système, — car tout ce qui n'est pas dans la nature des choses devient systématique, — c'est de harceler, non seulement l'exécutant, mais aussi l'oreille, souvent mal exercée du spectateur, qui par la confusion des rôles arrive à la fatigue. — « Un peu trop d'avenir et pas assez de passé », disait un critique, homme d'esprit, en sortant de la première du *Chevalier Jean*.

Ces réverves posées, hâtons-nous de reconnaitre que la nouvelle partition de M. Joncières est une œuvre magistrale où de fort belles pages sont à relever. Elle l'emporte sur ce qu'il a auparavant écrit, non par l'originalité, mais par la réelle supériorité de la pensée mélodique et de la vérité d'expression dans le sentiment dramatique.

dont les vers d'une simplicité extra-primitive, sont cependant très correctement faits. On s'en fera une idée par l'échantillon que voici. Cela se passe dans le bois où Geneviève s'est réfugiée avec son fils, nouveau-né, pour fuir Golo, son intendant, qui s'est fait son persécuteur :

Elle nomme Benoni
Son cher fils, qu'elle baptise,
Le voyant ainsi banni
Des sacrés fonts de l'Église;
Mon Dieu, soyez-vous béni!
Ce bel ange sans chemise,
Est couché sur de vieux drapeaux,
Qu'on a laissés par lambeaux.

Dans tous les couplets, comme dans celui-ci, l'avant dernier vers est de huit pieds.

On sait que la légende sur laquelle MM. L. Gallet et Ed. Blau ont échafaudé leur libretto, est celle de Geneviève de Brabant, revue, corrigée et transformée à mesure qu'en traversant les siècles, elle a été, comme aujourd'hui, adaptée au théâtre.

Rien n'est curieux à lire comme la complainte de Geneviève de Brabant, dans une vieille édidion, presque introuvable aujourd'hui, et intitulée : *Cantiques de Marseille*. Comme l'histoire de la comtesse Geneviève Siffroy est longue, la complainte a un nombre illimité de couplets.

Les paroliers de M. Joncières ont fait de Geneviève la comtesse Hélène, et, de cette vieillerie, ils ont su tirer une pièce intéressante dont la versification, au lieu de prêter à rire comme celle de la légende ci-dessus, est des meilleures en ce genre.

L'inspiration du musicien, fort à l'aise avec cet excellent scénario, s'est développée largement dans le plus grand nombre des situations de son œuvre. On y remarque principalement au premier acte l'*ouverture*, l'*air de Jean*, et celui d'*Hélène*, trois morceaux de premier ordre; puis, un très beau *duo* et un *choral*, magistralement conduit.

Au second acte, la *chanson du page* est d'une expression ravissante.

Les airs de ballet, et surtout la valse, qui se trouvent dans la première partie du troisième acte, sont à signaler. Mais la magnifique scène de la *Confession* éclipse bientôt tous les gracieux caquetages de l'orchestre, pour s'élever aux altitudes de l'art.

La *cantilène*, pour voix de femme, et le *duo final* qui composent cette fin d'acte, sont dignes de tous les éloges, l'une par l'élévation du sentiment, l'autre par sa facture vibrante et ses belles sonorités. Il est certain qu'avec le *sextuor*, si émouvant, et l'imposant *tutti* du quatrième acte, cette scène domine toutes les autres pages de l'œuvre.

Pourquoi faut-il avoir à regretter en terminant que, sous le nom de *récitatifs*, M. Victorin Jon-

cières ait jugé à propos d'agrémenter sa partition de phrases musicales nullement déclamatoires, sortes de mélopées chantantes, qu'il traîne d'un bout à l'autre de sa partition? Quittées et reprises avant une cantilène ou après un duo, tout cela jette une sorte de confusion sur l'ensemble de l'ouvrage, malgré une orchestration fort habile. Mieux vaut cent fois le vieux récitatif de nos maîtres qui, tendre ou décidé, tranche absolument et rompt l'uniformité, autant pour la partie instrumentale que pour le chanteur qui trouve un élément de repos et de succès de plus dans une déclamation, dont les lois de mesure ne sont pas absolues.

L'auteur du *Chevalier Jean* y viendra plus tard. Souhaitons-le lui, toujours, cela n'engage à rien. A défaut de troisième théâtre lyrique, puisqu'il n'y faut plus songer, voilà les Folies-Dramatiques en passe de le remplacer. Après *Rip*, de M. Robert Planquette, dont le succès a été si franc, c'est une nouvelle partition de M. Varney, *Les Petits Mousquetaires*, opéra comique en trois actes, qui promet d'aussi fructueuses soirées à ce théâtre.

Nous regrettons de ne pouvoir en détailler les morceaux tout au long, mais il suffit de dire que c'est de la jolie musique, fine et expressive, et l'un des meilleurs ouvrages de ce compositeur distingué.

Il s'y trouve quantité de charmants airs et duos, que nos lectrices ne regretteront pas de connaître et de s'approprier selon leur goût.

*
* *

L'éminent organiste de la Trinité et des Concerts du Conservatoire a consacré sa première séance d'orgue avec orchestre, du palais de Trocadéro, au bi-centenaire de J.-S. Bach. C'est dire qu'à l'exception de deux ou trois pièces, le programme ne contenait que de la musique de ce maître célèbre. On ne saurait, nulle part, en entendre une aussi parfaite exécution. Nous recommandons ces magnifiques concerts à tous les amateurs de talent et de goût.

Succès non moins complet, pour madame Lafaix-Gontié, comme professeur de chant et de piano, à la *matinée musicale, annuelle d'Elèves*, qu'elle a donnée ce mois-ci, salle Erard, avec le concours d'Artistes distingués.

Il nous a été facile d'apprécier les progrès rapides accomplis en une année, par de nombreuses jeunes personnes, dont le style et le charme, de même que le perfectionnement de la voix font le plus grand honneur à madame Lafaix-Gontié. A côté de ces jolis talents naissants, promettant une riche moisson à venir, en a vivement applaudi plusieurs élèves complètement formées par ce professeur émérite. De fort belles voix, se développant à l'aide d'une méthode tout à fait remarquable; une exécution, brillante et d'un goût parfait, les mettent à même de se mesurer avec des virtuoses de premier ordre.

La seconde partie du programme toute remplie, en effet, par des musiciens de grand talent, a ajouté un éclat artistique à cette fête de famille qui témoigne une fois de plus en faveur de la supériorité d'enseignement de madame Lafaix-Gontié.

M. Lacome, un érudit, a aussi fait exécuter un opéra comique en quatre actes, *Myrtille*, au théâtre de la Gaîté. Il s'y trouve quantité de morceaux fort bien écrits, jolis airs de ballet, couplets, duos. En somme, musique fine et mélodieuse.

Deux nouveautés importantes se préparent sur nos deux premières scènes lyriques. A l'Opéra, les études de *Sigurd*, d'Ernest Reyer, sont très rondement conduites. Ce sera là un événement musical fort intéressant. Nous souhaitons vivement que le succès réponde aux efforts appréciables de la nouvelle direction.

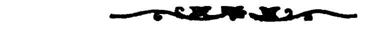
Quant à la *Cléopâtre*, de Victor Massé, les études n'en sont pas moins activement poussées, chez M. Carvalho, où l'on compte sur une mémorable première.

Annonçons pour finir, le grand succès de *La Française*, marche pour le piano, avec sonneries militaires, par G. Michiels. Prix : 5 fr.

Ici bas et *Sérénade*, de P. L. Hillemacher, sont deux charmantes mélodies qui méritent d'être signalées aussi.

Éditeur : Alphonse Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.



CURIOSITÉ HISTORIQUE

Jean de Montgolfier prit part à la croisade de 1147, prêchée par saint Bernard. Il fut fait prisonnier et employé comme esclave dans une fabrique, près de Damas, où l'on manufacturait du papier avec des tissus de coton. Revenu dans son pays, après dix ans d'esclavage, le croisé se souvint de ses travaux et il établit sur ses domaines un moulin à papiers à Ambert, en Auvergne.

De ce Jean descendent les Montgolfier, ces travailleurs, ces savants illustres qui, au dernier siècle, ont attaché leur nom aux parachutes et aux ballons, premières tentatives de la navigation aérienne.

CORRESPONDANCE

MA CHÈRE YVONNE,



Il fut un temps où l'imagination brillante des conteurs inventait les apparitions glauques de la nymphe des eaux, l'étoile brillante et solitaire de la reine des nuits, les fantastiques splendeurs du trésor des fées. « *Césame, ouvre-toi* », disait Sheherazade, et des pluies de diamants, des cascades d'escarboucles, des ruissellements de pierreries éclatantes venaient charmer le sultan inamusable.

Tout cela n'est plus un rêve, une fiction, un mirage, c'est la réalité aujourd'hui; un peu de cuivre, un peu de zinc, un peu d'acide, beaucoup de science ont fait l'affaire, et toute femme peut devenir nymphe, déesse ou fée moyennant un petit appareil électrique venant jeter ses étincelles dans son diadème. Et le réservoir? demandent les gens pratiques, — dans le pouff, mesdames, rien de plus commode!

Plus n'est besoin, jeunes filles, dans les chaudes soirées d'août, de vous mettre à la recherche des lucioles ardentes qui séjournent dans le cœur des roses et servent de phares aux phalènes étourdis. En voici de toutes saisons, de ces jolis vers luisants, ils brillent dans l'ombre d'une fleur de tulipe ou d'une anémone dont la queue complaisante se prête à voiler la supercherie. O poètes, où êtes-vous!

C'est tout ce que je te dirai de l'exposition d'électricité, ma chère recluse, n'ayant pas la science nécessaire pour t'expliquer l'induction téléphonique, la transformation voltaïque, l'application galvanométrique. Oh, cette électricité, quel chemin parcouru, depuis quelques années! Elle s'est fourrée partout, c'est à ne plus oser acheter une cravate, un bracelet, un gilet de flanelle, une fleur, un crayon; c'est à renoncer aux migraines, aux rhumatismes, aux parures de Boucheron, etc.! Si Gabriel s'était contenté d'exposer dans sa vitrine des étincelles, enfermées dans du verre soufflé, que de vilains propos fussent tombés d'eux-mêmes!... mais on ne pense pas à tout, et il y a encore des femmes qui préfèrent le diamant de *vieille roche* et l'émeraude du Chili, à toute la physique d'Europe.

Cette exposition ayant lieu dans les salles de l'Observatoire, j'ai voulu avant de me retirer, aller un peu observer, là haut, tout près du ciel, c'est-à-dire sur les toits. A Paris, cette visite du faîte est très bien portée, quand on ne descend pas dans les égouts, on se promène sur les gouttières: rat ou chat, suivant les aptitudes de chacun. Je me fis donc chat pour grimper aux échelles obscures et raides et j'arrivai avec beaucoup d'autres curieux au sommet de l'édifice.

Hélas, une pluie printanière, froide, persistante et diluvienne, noyait l'horizon, jetant son voile épais jusque sur les grandes allées et les vertes pelouses du jardin astronomique. Nous faisons en toute hâte le tour de la coupole, contemplant d'un œil navré les méridiens, les parallèles, les degrés et le reste; nous esquivons le regard indiscret d'une lunette qui attendait peut-être le passage de Mars ou de Venus et qui doit être bien indignée de trouver dans le champ de sa lentille un bon gendarme et sa *dame*, et je reprends l'escalier pour redescendre parmi les mortels. Nous voici à la porte; pas une voiture, le boulevard Port-Royal est désert, on n'aperçoit que les quatre parties du monde qui s'abritent tant bien que mal sous leur machine tournante au milieu de l'avenue. Les tramways sont pris d'assaut; allons courage, il nous reste nos jambes et un appétit tout terrestre qui nous pousse chez le pâtissier.

Le pâtissier! c'est le grand corrupteur de l'époque; que de gros péchés avec de si petits gâteaux! A Paris, les femmes mangent toute la journée, chez elles, chez leurs amies, dans les magasins, il faut leur mettre toujours quelque chose sous la dent, bienheureux quand ce n'est pas la réputation du prochain. On va chez sa couturière, on tourne une heure ou deux comme une poupée, rien ne creuse davantage et, la dernière épingle fixée, on s'abat sur les sandwichs pour combler le creux. On va faire un tour à l'exposition, l'art met en appétit, et le glacier se trouve à point pour nous réconforter; puis les visites, un ou deux thés de cinq à sept, cela permet d'attendre l'heure du dîner très tardif de la grande ville. J'entendais l'autre jour un père de famille gémir sur cet usage de grignoter sans cesse; il prétendait, cet homme sévère, qu'on perdait ainsi la moitié de son temps, les trois quarts de sa bourse et la totalité de ses dents. Mais qui le croira?

Du reste, Paris n'est pas la seule ville où l'on se laisse tenter par les petits pâtés et les fondants. Je me rappelle que dans ma petite jeu-

nesse nous habitions en face d'un certain pâtissier très couru à certaines heures. C'était en 1870, dans une ville forte de la frontière, défendue par des mobiles, et où le drapeau ennemi n'a jamais flotté. On défournait à deux heures moins un quart et, en hâte, les maîtres de l'établissement faisaient des paquets avec leur marchandise brûlante; à deux heures, la petite boutique était envahie; les sous pleuvaient, les paquets disparaissaient sous les képis ou dans les manches des moblots; en cinq minutes la *razzia* était complète, et les envahisseurs se sauvaient au pas de charge, pour rattraper leurs camarades, qui recevaient bien entendu leur part de l'aubaine. Oh! mademoiselle, me disait quelques mois après un de ces pillards dans un dîner d'ambassade où nous nous retrouvions par hasard, jamais je n'ai goûté quelque chose de plus délicieux que les gauffres du Père Testevuide, chaudes, croquantes; j'ai en vain cherché l'équivalent à l'étranger, on ne sait faire la pâtisserie qu'à X. Eh bien, tu me croiras Yvonne, car c'est la pure vérité, les gauffres du Père Testevuide étaient en plomb; mais elles avaient le goût de la patrie!...

Ma journée n'est pas finie et je quitte le pâtissier pour rentrer chez moi en toute hâte afin de terminer la robe de Mardochée dont la bordure est à coudre en entier. Demain, matinée théâtrale chez Louise. Nous sommes dans le pur classique. Esther avec chœurs, pour faire pendant à l'Athalie de l'Odéon de cet hiver. La reine Juive a 15 ans, elle est blonde avec les yeux de Lavallière et des joues de lys et de roses, pour parler le langage du temps. Son oncle vénérable n'a que 10 ans et des mollets superbes qui s'aperçoivent à travers les haillons. Assuérus fait sa quatrième à Louis-le-Grand, Élise est dans les mêmes conditions d'âge, mais elle est aussi brune que sa royale amie est blonde, et elle a un nez en l'air, tout ce qu'on peut voir de moins classique. Quant aux comparses, à ces gardes farouches qui portent alternativement la main sur le vertueux Mardochée, mon filleul, et sur le perfide Aman, on les a pris aussi petits que possible, et cette armée de poupons, casques en tête, boucliers au vent, sera le great attraction de la soirée. Tu ne peux t'imaginer combien ils sont drôles et remplis de leur importance. On leur a choisi d'ailleurs comme compagnes, des Juives assorties; leurs longues tuniques, leurs bandeaux en font des bonnes femmes délicieuses, et quand la reine éperdue se pâme dans leurs bras, le tableau est ravissant. Tout ce petit monde est dressé à ravir, et je crois à un grand succès. C'est moi qui dirige la claque et dois lancer les fleurs aux artistes; il y a une couronne pour Esther et des bouquets pour les autres; Louise qui a l'œil à tout m'a marqué sur son Racine les endroits où l'enthousiasme doit éclater et où chaque artiste doit être récompensé de ses efforts. Il faudra aussi que je veille à ne pas lancer mes projectiles trop fort, mes petits assyriens malgré leurs armures ne pourraient supporter le choc.

Après la représentation, vers cinq heures, un beau goûter servi aux lumières, puis, bal avec cotillon conduit par Aman et Esther. Je me suis d'abord élevée contre cette conclusion donnée au récit biblique, mais on m'a fait observer qu'Aman seul savait les chevaux de bois, le serpentin, les bannières et les figures compliquées, Assuérus lui a donc cédé sa place en toute humilité, et tout le monde sera content.

Cette Louise est incroyable, elle a trouvé moyen de donner sa petite fête dans un appartement où il me semble n'y avoir de place pour rien. On a enlevé les panneaux qui séparent sa chambre du salon, établi la scène dans la salle à manger, dont la porte à deux battants dissimule avec des paravents, la table du goûter jusqu'à la fin de la représentation; un rideau ici, un bosquet de verdure là, des lumières habilement ménagées et on jurerait que l'intérieur de notre amie est depuis dix ans exploité par une bande de comédiens; où sont les lits, les défroques, la vaisselle : mystère.

Cette petite fête enfantine me rappelle un récit que mon père faisait volontiers, et où figurait avec honneur un poupon royal qui est grand-père aujourd'hui.

C'était aux Tuileries, je ne nommerai personne. Une heureuse mère faisait les honneurs de ses salons aux petits amis de sa jeune et nombreuse famille. Marquis, bergères, chaperons rouges, arabes et grecques dansaient à qui mieux mieux en attendant un ministère, un képi étoilé, des diamants et des couronnes de duchesses. Dans le quadrille d'honneur figuraient un pierrot en satin blanc et une cauchoise avenante, ayant comme vis-à-vis Don César de Bazan et une petite indienne. Le pierrot était chez lui et avait bu un peu de punch, oh, bien peu; mais assez pour avoir sommeil et désirer la fin du quadrille qui lui permettrait d'aller rejoindre quelques amis sur le canapé de satin rouge, où ils rêvaient aux destinées futures de la France et des bals travestis. La pastourelle et ses balancements le laissèrent froid, il se trompa au milieu de la poule et, en plein galop, abandonna sa cauchoise pour courir aux coussins cramoisis.

« Monseigneur! cria d'un ton irrité la petite normande, toute rouge d'indignation.

— Monseigneur, répéta d'une voix pensive Don César, en barrant le chemin du canapé à son vis-à-vis. »

Puis, après un moment de réflexion, se penchant vers ce triste pierrot tout ensommeillé :

» Dis donc, pourquoi on te dit Monseigneur? Est-ce que t'es évêque? »

L'autre fut surpris de la question. Elle fit germer une foule d'idées neuves dans sa cervelle; il

se gratta le front et répondit, en retournant vers sa cauchoise pour achever décidément le galop :

« P't'être; je ne sais pas, moi. »

Je devais à ta prochaine maternité, ma chère Yvonne, tous ces souvenirs de jeune âge, je suis sûre qu'ils te font battre le cœur. Je devrais aussi à ta solitude forcée quelques détails sur mes distractions printanières.

Après les splendeurs du bal de l'Hôtel-de-Ville, voici une foule de mariages qui nous promettent des soirées charmantes; on s'amusera tard cette année, sans doute pour se dédommager de la pénurie des réunions pendant le carnaval ; c'est une moyenne à établir ainsi chaque année, la jeunesse trouve toujours moyen de faire valoir ses droits.

Mais tout cela ne t'importe guère, puisque tu n'en peux jouir, et, pour n'être pas trop cruelle, je ne te donnerai pas plus de détails.

Adieu, mignonne; mes compliments à la cravate de ta mère et aux plans d'éducation de ton mari.

***

Aujourd'hui, Mesdemoiselles, c'est l'art romain qui occupe la première page de votre Journal. La louve allaitant les deux frères presque divins, les initiales : S. P. Q. R. (*senatus populus, que romanus*) forment les armes parlantes et la devise de la ville Éternelle.

Mais qui dit Rome, dit le monde entier, car ses monuments couvrirent la terre et nous pouvons en prendre un peu partout des échantillons variés.

Au centre, les magnifiques ruines du théâtre de Sagonte, l'héroïque alliée des romains pendant la deuxième guerre Punique, qui plutôt que de se rendre à son vainqueur Annibal, préféra la mort de ses guerriers au milieu des flammes.

Plus à droite, trois colonnes du temple de Jupiter s'appuyant aux Thermes de Julien, à Paris. Examinez avec soin l'intérieur de cette salle voûtée, vous verrez la dalle placée au seuil des demeures anciennes avec le chien de garde et l'avertissement *cave canem* (prenez garde au chien). Et si vous êtes tentée de voir de plus près ces restes curieux, des splendeurs d'un autre âge, allez, Paris vous garde ce plaisir.

C. de Lamiraudie.



Charade

Mon premier, cher lecteur, demande attention
Pour opérer la distribution
Des lettres : plus que le génie,
L'ordre est utile dans la vie.

— Mon dernier, quadrupède au travail destiné
Est libre encor du joug que porte son aîné.
— Et du siècle dernier évoquant la mémoire,
Mon entier près Versaille appartient à l'histoire.

RÉBUS



Explication du Logogriphe d'Avril : *Automate* et *tomate*.
Explication du Rébus d'Avril : *En tous cas réfléchis; parle aussi avec mesure.*

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

4-85 1512 – Paris. Morris Pere et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



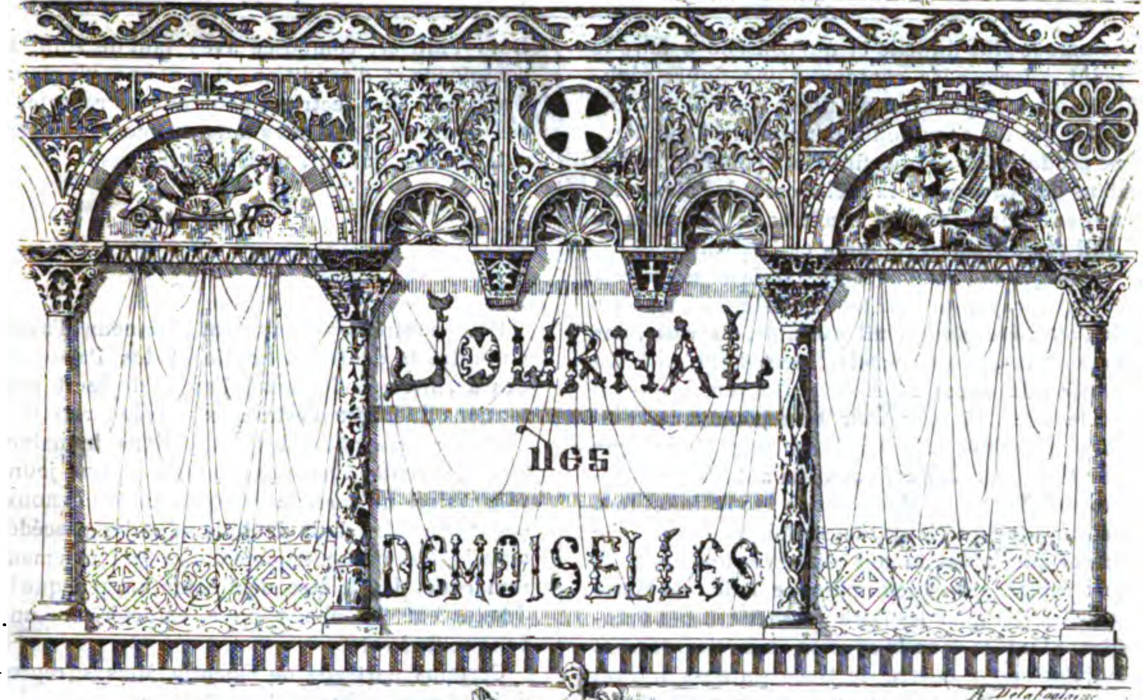
Lith Ch Dupuy et Fils 22 r. des Petits Hotels Paris

4523

Juin 1885

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne. 48.

Toilettes et Modes des Magasins de LA SCABIEUSE 10, r. de la Paix _ Costume d'Enfant de Mme TASKIN 2 r. de la Michodière. Etoffes en foulard de la COMPAGNIE DES INDES. 27 r. du 4 Septembre _ Parfums de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix. Machines à coudre de H VIGNERON. 70. Bd Sébastopol.



LA DENTELLE

I

L'AUTOMNE dernier, en sortant du plus bel édifice religieux de Bruxelles, Sainte-Gudule, que, tout éblouie encore des magnifiques vitraux de la chapelle du Saint-Sacrement, les yeux remplis de cet éclat de rubis et d'émeraudes, de grenats et de saphirs mis au service des dessins de Michel Coxcie et de Bernard van Orley, les grands peintres-verriers du XVIe siècle, je fus sollicitée de visiter une des fabriques de dentelle qui se groupent autour de la cathédrale.

Abside de Sainte-Sophie.

Des agents spéciaux apostés sous le porche insistent à cet effet avec un zèle indiscret parfois : il n'est pas plus permis de négliger à Bruxelles la visite aux fabriques de dentelle qu'à Venise la visite aux fabriques de verrerie ; c'est la grande curiosité industrielle de l'endroit, répétée à cent cinquante exemplaires pour le moins.

Je me rendis, sur les pas de mon guide, chez O. de Vergnies et Sœurs, rue des Paroissiens.

L'atelier est tous les jours ouvert aux étrangers ; il ne me parut ni très vaste ni très peuplé. De fait, les agglomérations d'ouvrières sont inutiles, l'un des mérites de l'art délicat de la dentelle étant de permettre aux femmes qui le pratiquent de travailler chez elles.

La *pointeuse*, qui exécute les fleurs au point, c'est-à-dire à l'aide d'une simple aiguille et d'une feuille de parchemin reproduisant le dessin par la piqûre ; la *plateuse*, chargée des fleurs *en plat*, qui se sert pour cela de fuseaux auxquels sont attachés des fils ; la *jointeuse*, qui rassemble les différentes sections du fond ; la *striqueuse*, qui applique les fleurs sur ce fond, ne sont réunies ici que pour donner aux curieux le moyen de pénétrer dans tous les détails de l'opération, expliquée d'ailleurs par un intelligent cicerone.

J'apprends que l'industrie de la dentelle, qui est une source de richesse nationale pour la Belgique, emploie 130,000 ouvrières ; que, dans ce pays, le chiffre de la production s'élève à près de 50 millions de francs ; que le prix de la dentelle varie de 10 francs à 1,500 francs le mètre, le fond tissé à la mécanique permettant d'abaisser singulièrement les prix. On me montre, auprès d'échantillons absolument princiers, de petites merveilles fort abordables ; mais ce qui m'intéresse particulièrement, c'est le travail lui-même, surtout celui qui est regardé avec raison

comme le plus difficile et qui consiste à faire le point, à former les contours d'une figure régulière quelconque avec du fil, et quel fil ! L'araignée, qui fut sans doute la première dentelière, ne produit rien de plus fin. Pour l'obtenir, on file dans des caves, car la sécheresse de l'air le ferait se rompre. le lin récolté aux environs de Hall et de Rebecq-Rognon, en Brabant.

Quoique la chambre soit éclairée de manière à ce qu'un rayon de jour tombe juste sur le métier de l'ouvrière, dont l'œil est aidé, du reste, par tous les moyens artificiels, il semble qu'on doive sentir cette chose aérienne plutôt encore qu'on ne la voit. Figurez-vous que, pour former un carré ou toute autre figure, il faut jusqu'à six points d'appui donnant aux fils autant de directions différentes; des nœuds sont faits tout autour pour que le système général ne se relâche pas et que le dessin soit conservé; une bande de fort papier gros bleu, presque noir, est placé sous les fils pour les faire ressortir et des épingles, plantées dans le coussin du métier, servent de jalons pour suivre le tracé du dessin. C'est ainsi que l'habile piqueuse compose ou copie. Les outils, pour arriver au résultat le plus compliqué, sont relativement simples; d'innombrables fuseaux, des bandes de parchemin ou de papier de couleur, des ciseaux, des épingles de laiton, voilà tout, avec le métier portatif indispensable, que l'on pose tantôt sur la table, tantôt sur les genoux et qui est formé d'une planche rembourrée, couverte d'étoffe.

Les yeux de l'ouvrière sont à cruelle épreuve, et les cas nombreux de cécité que l'on observe chez les femmes dans le pays par excellence de la dentelle ne doivent pas être attribués à autre chose. Cette besogne minutieuse fait partie de leur éducation dès le bas âge, depuis l'époque où Charles-Quint ordonna qu'elle fût enseignée dans toutes les écoles et dans tous les couvents. A cinq ans l'apprentissage commence, à dix ans l'ouvrière gagne déjà; mais que de peine pour arriver à produire ce tissu léger et fragile auquel les élégantes attachent tant de prix, qui, plus qu'aucune parure peut-être, rehausse leur beauté, qui, par un rare privilège, sied à tous les âges !

En songeant à la vogue inouïe dont a joui la dentelle pendant des siècles, aux sommes extravagantes qui ont été prodiguées pour en acquérir, à l'engouement qu'elle a inspiré, surtout en France où elle bravait les édits et menaçait de ruiner notre noblesse, absolument folle des points de Flandre et d'Italie, en me rappelant les amusantes anecdotes qui signalèrent cette sorte de démence, l'idée m'est venue d'écrire à l'intention du *Journal des Demoiselles* une histoire abrégée de la dentelle.

J'ai consulté pour cela la correspondance de Colbert, le grand ouvrage de J. Séguin, et surtout l'excellente *History of lace*, par madame Bury Palliser, composée avec tant de soin, de conscience et d'érudition, il y a une vingtaine d'années. Nos lectrices pourront se reporter à ces sources abondantes autant que curieuses, si le résumé qui suit ne leur suffit pas.

II

Deux contrées se disputent l'honneur d'avoir vu naître la dentelle : l'Italie et les Pays-Bas. Ces derniers produisent à l'appui de leurs prétentions une suite d'estampes gravées vers 1580 et qui, représentant les occupations humaines aux différents âges, nous montrent une jeune fille assise, un carreau à tiroirs sur les genoux, occupée à faire de la dentelle selon les procédés actuels. Cet usage, comme on l'a fort justement remarqué, devait être déjà commun, puisque le dessinateur l'a choisi pour caractériser une époque de la vie.

Certains portraits de Quentin Metsys reproduisent une espèce de dentelle d'or.

Mais, d'autre part, l'Italie se pique d'avoir recueilli les traditions de Byzance, qui elle-même avait hérité de celles de la Grèce où tous les genres de broderies durent être révélés par Minerve. La fable d'Arachné, la description dans Homère de certains voiles, de certains réseaux l'attestent. Et les Romains connaissaient des ouvrages de fil d'or.

Il est évident que l'on trouve dans la broderie l'origine de la dentelle; un poète du XVIe siècle, Jean Godard, parle de *lacés à mille fenestranges, reiseuls* et *poinct couppé* et autres *clairs ouvrages*.

Le livre du Vénitien Frédéric de Vinciolo, qui, sur ces matières, est le plus célèbre, porte la date 1587.

Il serait donc difficile de régler le différend. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que l'art de la dentelle, tant en Italie que dans les Pays-Bas, semble dater du XVIe siècle. La façon d'orner le linge remonte, cela va sans dire, aux temps les plus reculés : les fils tirés et tressés avec une précision géométrique, forment bien une espèce de dentelle, comme on peut le constater encore dans les broderies russes et les productions presque analogues du Brésil, du Chili, des îles Philippines, où des fils de couleur se mêlent au blanc. Mais cette dentelle, vraiment jolie, du reste, quand la toile effilée est à franges comme le *macramé* de Gênes, ne peut passer pourtant que pour un à peu près. Si nous en tenions compte, il faudrait commencer par la garniture que notre mère Ève trouva moyen, n'en doutons pas, d'appliquer à son premier vêtement, et suivre toute l'histoire compliquée de la broderie, en nous aidant des Grecs et des Romains jusqu'aux ornements d'autel, ouvrés du

moyen âge par la main patiente des nonnes et des princesses.

Laissons plutôt à la Flandre une palme disputée, sans trop tenir compte cependant de la légende qui veut que Charles-le-Téméraire ait perdu ses dentelles à la bataille de Granson, en 1476.

Quoi qu'il en soit, Jacob Van Eyck chanta en vers latins l'éloge de la dentelle, et les manufactures des Pays-Bas ont un glorieux passé, puisque dès le XVI[e] siècle elles excitaient la jalousie de toutes les nations de l'Europe.

Ajoutons que tous les pays du nord ont appris des Flamands l'art de la dentelle. Le point d'Angleterre, par parenthèse, n'est nullement anglais; voici d'où lui vient son nom. En 1662 les marchands anglais ne pouvaient plus suffire, malgré l'activité de la contrebande, aux demandes que les seigneurs de la cour de Charles II faisaient du merveilleux point de Bruxelles. Ils appelèrent donc en Angleterre des ouvriers flamands pour y établir une manufacture qui ne prospéra point, le sol ne produisant pas la qualité de lin nécessaire, mais depuis lors, les belles dentelles amenées en fraude furent vendues sous un faux nom qui leur resta. Le récit de la capture faite par le marquis de Nesmond d'un vaisseau chargé de dentelle de Flandre (1678), donne l'idée de l'importance de cette contrebande. Il y avait 744,953 aunes de dentelle, sans parler des mouchoirs, fichus, tabliers, jupons, éventails, mitaines, etc.., de même fabrication.

Pour la France, c'étaient les chiens qui se chargeaient le plus souvent d'introduire la dentelle de Flandre, comme plus tard le tabac et les montres de Suisse. Le procédé est curieux: Un chien, de vigoureuse espèce, bien nourri, gâté par ses maîtres, était envoyé de l'autre côté de la frontière où on l'enchaînait, où on le battait, où on le laissait presque mourir de faim. Ensuite ses bourreaux le vêtaient de la peau d'un autre chien de plus grande taille, et remplissaient de dentelle l'intervalle libre entre son corps et cette peau; après quoi on le laissait s'échapper. Toujours le chien retrouvait sa route et savait revenir vers ses bienfaiteurs d'autrefois qui lui faisaient fête. Beaucoup de temps s'écoula avant que les douaniers soupçonnassent cette ruse.

Le plus beau point d'Angleterre se fabrique à Bruxelles; les manufactures d'Anvers, de Gand, etc., ne produisent rien qui puisse rivaliser avec lui. Les produits de Malines sont d'une finesse, d'une légèreté, d'une transparence qui en fait par excellence une dentelle d'été. La Valenciennes, se fabriqua jusqu'au XVII[e] siècle dans le Hainaut français, elle vient depuis lors de la Flandre orientale et occidentale; les dentelles de Binche et de Liège, de Mons et Chimay, jouirent d'une réputation qui s'est éclipsée à mesure que l'immense développement de la dentelle belge effaçait les caractères spéciaux de l'industrie de chaque ville (1).

III

Les dentelles célèbres de l'Italie sont celles de Venise, de Gênes et de Milan.

Venise a créé les productions les plus parfaites de l'aiguille : le point coupé et le point en relief, si fort à la mode aux XVI[e] et XVII[e] siècles. Sous le rapport de la richesse des dessins, de la délicatesse de l'exécution, le vieux point de Venise peut souvent prendre rang parmi les œuvres d'art.

Il existe une jolie légende sur la dentelle des Sirènes, sortie d'une île de la lagune. L'habile brodeuse qui l'inventa aurait copié un bouquet de corallines rapporté des mers du sud par son fiancé. L'algue devint entre ses mains une guipure exquise, qui fit fortune dans toute l'Europe.

Mais le point en relief à ramages est le plus riche et le plus compliqué des produits de Venise. Henri III, reçu par la République, fut émerveillé de la beauté des dentelles qu'étalaient toutes les dames présentes au bal donné en son honneur. Le drap d'or de son lit était doublé de points à l'aiguille inestimables.

Le secret du point en relief fut longtemps gardé à Venise avec un soin jaloux; ce travail occupait les couvents et toute la population nécessiteuse, mais l'édit promulgué en France (1636), qui déclara marchandise de contrebande toutes les dentelles et tous les passements au fuseau, porta un coup terrible à l'industrie vénitienne. Elle ne produit plus rien de semblable aux merveilles qu'offrent les musées ou la vitrine des marchands de curiosités; le point de Burano ne rivalise plus avec le point de Bruxelles, et l'on chercherait en vain dans le grossier travail des paysannes de Palestrina les traces d'un art évanoui (2).

A Milan aussi la *reticella*, autrefois vantée, a fait son temps, mais, près du lac de Côme, la dentelle blanche et noire emploie encore des milliers de doigts féminins, qui fabriquent en outre une sorte de dentelle-torchon fort origi-

(1) Il n'y a rien à dire des manufactures hollandaises éclipsées très vite par leurs voisines, mais les riches négociants hollandais s'approvisionnaient magnifiquement de dentelles flamandes, allant jusqu'à envelopper de ces tissus coûteux leurs ustensiles de cuivre, entretenus avec une si exquise propreté. C'était l'usage d'enrouler des dentelles au marteau de la porte de telle maison où un enfant venait de naître.

(2) Depuis peu, cependant il tend à renaître, grâce à l'école de dentelles, protégée par la comtesse de Marcello.

nale. Gênes se servait jadis ingénieusement de ces fils d'or déjà connus des Étrusques, et dont le secret avait passé à Chypre ; cependant, on ne trouve pas grande mention de son point avant le XVIIe siècle, où il fut l'objet d'un grand commerce avec la France. Aujourd'hui Gênes fait encore de la dentelle, mais inférieure à celle de Flandre.

IV

Sous la Renaissance, des liens étroits s'établirent entre les beaux-arts et les arts industriels ; la broderie profita de l'impulsion générale. Il est question dans les inventaires du temps, des garnitures de chemises ouvrées que portait en 1545 Marguerite de France, des taies d'oreillers brodées d'or et de soie appartenant à Marguerite d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas. Le Vénitien Vinciolo obtint de Catherine de Médicis, le privilège exclusif de faire et de vendre les collerettes gaudronnées qu'elle avait mises à la mode. Son livre, dont nous avons déjà parlé, est un recueil de dessins sans texte qui donnent l'idée de simples découpures plutôt que de dentelles ; cependant il y en a de deux sortes, les uns qui ne peuvent être exécutés que par des fils conduits à l'aiguille et enlacés de cent façons, se recouvrant les uns les autres et ne formant qu'un *toilé* (1) sans *champ* (2) ; les autres à mailles comptées, espèces de réseau à jours carrés très réguliers, sur lesquels sont disposées les figures faites en toilé. Ils sont inventés spécialement à l'intention des Dames françaises, représentées en tête du livre par une petite figure tenant entre ses mains un cadre à lacis brodé. La reine à laquelle Vinciolo dédia son ouvrage, dont les éditions furent nombreuses de 1587 à 1623, est Louise de Vaudemont, femme de Henri III.

C'est donc à l'influence italienne du XVIe siècle que la France doit son goût pour les points coupés et la dentelle ; mais celle-ci ne fut pas tout d'abord l'ouvrage exclusivement composé de fils d'or, d'argent, de soie ou de coton entrelacés que nous connaissons sous ce nom, lequel du reste n'avait pas cours. On l'appelait en France *passement*, du temps qu'elle était posée à plat sur les habits et le mot prévalut jusqu'au milieu du XVIIe siècle, exclusivement appliqué toutefois à la dentelle sans bord ; aussitôt qu'elle eut un bord dentelé on l'appela passement à dentelle. Dans les comptes de Henri II et de Catherine de Médicis nous trouvons souvent le mot de passement dentelé, mais aucune mention de dentelle ; une fois, néanmoins, il est question pour Marguerite de France, sœur de François Ier, de « soixante aulnes de fine dentelle de Florence. » Peu à peu le passement dentelé devint définitivement dentelle. Un autre terme de passementier qui a donné lieu à quelque confusion est celui de *guipure*. A l'origine la guipure enfermait un gros fil sur lequel était tordu de la soie ou de l'or. D'abord, on se servit d'étroites languettes de parchemin, puis de cannetille ; le fer crochu d'un côté et chargé de l'autre d'un morceau de plomb que l'on nommait guipoir, aidait à tordre, à *guiper* les fils pendants d'une frange.

Les points les plus anciens ne se sont pas faits sur réseau ; les fleurs étaient réunies par des brides ou barrettes. On ornait aussi en reprises ou en point compté, comme la tapisserie, un *lacis* de fil ou de soie, nommé réseau, rézel, rézeuil. Il est question d'un lit d'ouvrage de rézel, pentes et couvertures de parade, dans l'inventaire de Marie Stuart à Fotheringay ; un testament écrit avant la naissance de Jacques Ier, porte que la reine dispose de tous les ouvrages de *masches* qu'elle a faits avec l'aide de ses dames. Les *masches* ou *mesches* formaient un filet qui était à la mode en France, où Marie Stuart l'avait appris. La reine Margot y excellait.

Au XVIIe siècle les ouvrages en lacis et rézel étaient encore l'ouvrage favori des dames françaises. Elles faisaient souvent encadrer et mettre sous verre des échantillons qui sont venus ainsi jusqu'à nous parfaitement intacts. Le mélange des carrés de toile avec le lacis était adopté pour les rideaux et nappes d'autel, comme produisant plus d'effet. Des armoiries, des couronnes, des monogrammes, des animaux héraldiques, des fleurs de lis ornaient ces *passements* variés, auxquels nos aïeules travaillaient avec goût, avant que, grâce à la protection des Valois, le luxe des dentelles d'or, d'argent et de fil eut atteint son paroxysme. L'énorme fraise qui, adoptée d'abord par Henri II pour dissimuler une cicatrice, fut continuée sans raison par ses fils, assura le triomphe du point coupé. Les mignons de Henri III, « frisés et fraisés » portaient leur tête sur un demi-pied de dentelle, de façon qu'on eut dit « le chef de Saint-Jean sur un plat. » Elle est justement tournée en ridicule dans les satires du temps, cette fraise *veaudelisée* à six étages, « gaudronnée en tuyaux d'orgue, frisée en choux crépus et grande comme des meules de moulin ».

Tout à coup, tels sont les caprices de la mode, la fraise céda la place au rabat dégagé. On les porta d'abord alternativement, mais l'un et l'autre étaient favorables aux dentelles.

A cette époque, la cour donnait l'exemple d'un luxe qui défiait les lois somptuaires plusieurs fois promulguées inutilement. Henri IV sachant bien qu'il ne s'agissait pas d'ordonner, mais de

(1) On entend par toilé, les fleurs dont le tissu mat ressemble à celui d'une toile.

(2) Le champ est le fond, travaillé à jour d'une dentelle ou d'un point.

payer de sa personne, affecta le premier une grande simplicité; Sully défendit tout trafic avec les marchands de Flandre, blâmant ceux qui portaient sur leur dos leurs moulins et leurs bois de haute futaie; ce qui n'empêcha pas la reine Marguerite de dépenser des sommes extravagantes en passements à l'aiguille, et Gabrielle d'Estrées de tendre tout entière en réseuil la chambre où son lit d'ivoire à filets noirs de Padoue, se voyait dans la dentelle. Marie de Médicis ne fut pas plus sage. Rubens a rendu immortelles ses collerettes montées sur fil de fer qu'une satire décrit ainsi qu'il suit :

Cinq colets de dentelle haute de deux pié
L'un sur l'autre montés, qui ne vont qu'à moitié,
De celuy de derrière, car elle n'est pas leste
Si le premier ne passe d'une paulme la teste.

Pendant sa régence elle poussa le luxe si loin sous ce rapport et sous tous les autres, que les courtisans réclamaient des pensions, leurs ressources ne suffisant plus aux exigences du jour. Bon gré mal gré il lui fallut à la fin publier un « règlement pour les superfluités des habits ». Dentelles et broderies furent censées défendues, mais la vogue du point de Gênes résista aux édits. Il convenait merveilleusement aux collerettes rabattues et aux manchettes à revers. Cinq-Mars en mettait même à ses bottes, son portrait par Lenain l'atteste. Le bout des jarretières larges comme des écharpes était garni de point; une rosette de dentelle au soulier complétait le costume de l'époque, et le point de Flandre commençait à faire concurrence aux points d'Italie; les dames le portaient en manchettes, en collerettes, en coiffures, en tabliers.

Après la disgrâce de la Reine-Mère, tout fut à l'espagnole par la volonté d'Anne d'Autriche. Le règne de l'Italie était passé pour faire place à un autre non moins ruineux. Les édits cependant succédèrent aux édits, sans plus d'effet que les chansons, les épigrammes et les caricatures, prouvant que la seule défense, comme le seul conseil efficace, est un exemple qui parte d'en haut.

Nous voyons, après la mort de Louis XIII, l'effigie du roi sur un lit de parade, vêtue d'une chemise en toile de Hollande ornée de points de Gênes.

Tout devint ensuite à la mode de la Fronde.

« Il n'y avait rien de bien fait qu'on ne dit être de la Fronde : les étoffes, les dentelles, etc... jusqu'au pain, rien n'estait ni bon ni bien si n'estait à la Fronde. »

Les courtisans d'Anne d'Autriche rivalisaient de luxe extravagant avec les Frondeurs; ils poussèrent au plus haut degré le délire des dentelles, car la reine les aimait passionnément. Ses portraits la représentent toujours avec une berthe de point, sa belle main entourée d'une double manchette scalopée qui en fait valoir la forme irréprochable.

Les canons des hommes exigeaient dans ce temps-là deux ou trois rangs de point de Gênes ou de Venise, afin que la botte évasée fût remplie d'un fouillis de dentelle.

Ces grands canons où l'on « ... met tous les matins les deux jambes esclaves », nous dit Molière, coûtaient jusqu'à sept mille livres la paire. — Ils ne disparurent du costume avec les *rheingraves* correspondantes qu'en 1682.

Mais auparavant de nouveaux édits somptuaires fut dirigés contre eux et contre les dentelles en général. Tout le monde connaît ces vers de l'*Ecole des Maris*.

Oh! trois et quatre fois soit béni cet édit
Par qui des vêtements le luxe est interdit!
Les peines des maris ne seront pas si grandes
Et les femmes auront un frein à leurs demandes.
. . . .
Je voudrais bien qu'on fit de la coquetterie
Comme de la guipure et de la broderie.

L'édit de 1661 donna lieu à un badinage rimé : *la Révolte des Passements*.

Toutes les dentelles accusées de ruiner la France, se rassemblent pour prendre des mesures contre l'ordonnance qui les bannit, renvoyant chacune d'elles dans son pays respectif; elles prononcent des harangues sur le ton précieux de l'hôtel de Rambouillet. Finalement l'amour obtient leur grâce et la faveur de la cour leur est rendue.

Le mariage du jeune roi Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse avait mis la dentelle noire à la mode. Madame de Sévigné parle de ces robes de brocard d'or, d'argent ou d'azur par dessus lesquelles on jetait des dentelles noires transparentes.

Les points d'Espagne et d'Aurillac rivalisèrent passagèrement avec ceux de Flandre et d'Italie. Ce fut alors que Colbert, voyant quelle était l'inutilité des édits, s'avisa d'un autre moyen pour empêcher la France de dépenser ses richesses à l'étranger. Avec son habileté de grand ministre, il transforma ce qui était une source de ruine en un moyen de prospérité. Il lui suffit pour cela, d'attirer à prix d'or un certain nombre des meilleures ouvrières de Venise et des Pays-Bas, et de les distribuer dans les manufactures déjà existantes. Il en fonda aussi de nouvelles. Les villes du Quesnoy, d'Arras, de Reims, de Sedan, de Château-Thierry, de Loudun, d'Alençon, d'Aurillac et d'autres encore, furent pourvues d'établissements pour la fabrication de « toute sorte d'ouvrages de fil, tant à l'aiguille qu'au coussin, en la manière des points qui se font à Venise, Gênes et Raguse. » L'une de ces manufactures fut installée au château de Madrid dans le bois de Boulogne et les noms de points de France furent donnés aux nouveaux produits.

(A suivre.) Th. Bentzon.

NOTE DE LA DIRECTION

Parmi les lauréats de l'Académie, nous sommes heureux de signaler cette année trois de nos collaborateurs :

Un prix Montyon de 2,000 francs, un autre de 1,500 francs ont été accordés à madame Th. Bentzon et à M. Léon de Tinseau. La première, dont les romans sont depuis longtemps en faveur à la *Revue des Deux-Mondes*, s'est fait connaître ici par une étude sur *la Céramique* (1884), à laquelle elle ajoute aujourd'hui un résumé de l'histoire de *la Dentelle*. — Le second a donné au *Petit Courrier* des romans pleins d'intérêt et de délicatesse, et au *Journal des Demoiselles* un *Voyage au Cambodge*, des notes évidemment vécues sur la *Cochinchine française*.

Mademoiselle Carpentier a obtenu pour sa part le prix Lambert. Son livre intitulé : *les Enfants d'Alsace-Lorraine*, était bien digne de cette récompense. Les jeunes abonnées de la *Poupée Modèle* y applaudiront doublement, car mademoiselle Carpentier, qu'elles aiment déjà sous son nom véritable, est tout autant leur amie sous l'amusant pseudonyme de la *Vieille Poupée*.

Le triple choix de l'Académie atteste suffisamment que la rédaction de nos journaux est en bonnes mains, et que les esprits vraiment distingués consacrent volontiers leurs talents à tous les âges, sans en excepter l'enfance.

BIBLIOGRAPHIE

LE LIVRE DE MON AMI

PAR M. ANATOLE FRANCE

En commençant cet article, nous voudrions adresser un mot aux nombreuses lectrices qui nous prient, par lettre particulière, de leur indiquer des romans, encore des romans, toujours des romans; elles désignent les auteurs, qui ne sont pas choisis, il faut l'avouer, parmi les auteurs chrétiens, et elles s'excusent en disant qu'elles adorent la lecture. C'est à ravir, aimer la lecture plus que les chiffons est une chose louable, mais encore faut-il distinguer entre les livres et les livres, les auteurs et les auteurs. Nous ne donnons pas souvent à ces lettres une satisfaction entière; ces jeunes filles nous en gardent peut-être un peu de rancune, mais si elles savaient quel sentiment de respect pour elles, pour leur jeunesse et leur innocence, nous vient au moment de leur répondre et de les contenter, elles nous excuseraient à coup sûr. Elles sont jeunes, elles sortent de la pension ou du couvent, elles ignorent le monde, elles ne connaissent que de nom les passions et leurs périls, et nous irions les initier aux livres modernes, leur mettre en mains ces tableaux toujours les mêmes et toujours variés, ces tableaux de l'amour devenu le but unique de la vie, l'amour par lequel on existe, pour lequel on meurt, et autres fariboles du même genre, autres mensonges de la même famille? mais ce serait un crime à nos yeux! Détourner ces âmes ignorantes et pures de la vérité, leur remplir l'esprit de fables, les habituer à ne se nourrir que de ces fictions, les rendre par conséquent impropres à la vie sérieuse. aux devoirs de la famille et du ménage, les ennuyer d'avance de tout ce qui ne sera pas ou romanesque ou divertissant, les exposer à perdre la paix du cœur, l'innocence peut-être, peut-on exiger de nous une si complète abdication de notre devoir en vue de leur plaisir? car ce Journal est une œuvre d'éducation; et, si le désir de ceux qui le rédigent est de plaire, leur devoir est d'instruire et de maintenir dans la voie du bien, celles qui veulent bien avoir confiance en eux.

Nous publions des nouvelles qui ont un but moral, qui peuvent offrir une vérité salutaire sous le voile d'une fable, nous nous plaisons à recommander les romanciers chrétiens, ceux qui écrivent pour la jeunesse, mais la conscience nous défend d'aller plus loin, et d'offrir le fruit défendu à ces Eves que nous aimons et qui méritent par leur âge même, le respect dont parle l'auteur latin.

Qu'elles nous excusent donc! Et pour rentrer en grâce auprès d'elles, signalons aujourd'hui un volume de M. Anatole France, l'auteur apprécié et goûté du *Crime de Sylvestre Bonnard*. Ce volume, intitulé le *Livre de mon ami*, n'est pas un roman; l'auteur, s'inspirant de son passé, des réminiscences de son enfance, est à la fois très amusant et très touchant. On ne parle pas mieux des enfants; leur naïveté, leur esprit, leur bonté, leur malice sont analysés de la façon la plus spirituelle; j'ai peur seulement qu'en ce temps d'éducation scientifique, ils ne ressem-

blent plus guère à cet aimable portrait; jugez-en :

« J'étais heureux, j'étais très heureux. Je me
» représentais mon père, ma mère, ma bonne,
» comme des géants très doux, témoins des pre-
» miers jours du monde, immuables, éternels,
» uniques dans leurs espèces. J'avais la certitude
» qu'ils sauraient me garder de tout mal et j'é-
» prouvais près d'eux une entière sécurité. La
» confiance que m'inspirait ma mère était quel-
» que chose d'infini : quand je me rappelle cette
» divine confiance, je suis tenté d'envoyer des
» baisers au petit bonhomme que j'étais, et ceux
» qui savent combien il est difficile en ce monde
» de garder un sentiment dans sa plénitude,
» comprendront un tel élan vers de tels souve-
» nirs...

» J'étais heureux, pourtant, j'enviais un autre
» enfant : il se nommait Alphonse, je ne lui con-
» naissais pas d'autre nom : sa mère était blan-
» chisseuse et travaillait en ville; Alphonse
» vaguait toute la journée dans la cour ou sur le
» quai, et j'observais de ma fenêtre son visage
» barbouillé, sa tignasse jaune, sa culotte sans
» fond et ses savates qu'il traînait dans le ruis-
» seau. J'aurais bien voulu aussi, moi, marcher
» en liberté dans les ruisseaux! Et je l'enviais!
» Il n'avait pas, lui, des fables de La Fontaine à
» apprendre, il ne craignait pas d'être grondé
» pour une tache à sa blouse, et s'il n'avait pas
» comme moi une arche de Noé et un cheval
» mécanique, il jouait à sa fantaisie avec les
» moineaux qu'il attrapait, les chiens errants
» comme lui, et même les chevaux de l'écurie,
» jusqu'à ce qu'un cocher l'envoyât dehors au
» bout d'un balai. Il était libre et hardi! De la
» cour, son domaine, il me regardait à ma fenê-
» tre comme on regarde un oiseau en cage...

» J'en vins à m'attendrir sur le sort de l'enfant;
» je contemplai ce Caïn avec toute la compone-
» tion d'un bon petit Abel, c'est le bonheur,
» hélas! qui fait les Abel. Je m'ingéniai à lui
» donner un témoignage de ma pitié. Je songeai
» à lui envoyer un baiser, mais son visage
» farouche me parut peu propre à le recevoir,
» et mon cœur se refusa à ce don. Donner
» à Alphonse mon cheval mécanique qui, préci-
» sément, n'avait plus ni queue ni crinière, me
» parut excessif. Il fallait un présent convenable
» à un maudit... Tout à coup, je frappai joyeuse-
» ment dans mes mains : j'avais trouvé!

» Il y avait sur le buffet, dans une coupe, de
» magnifiques raisins de Fontainebleau. Je pris
» une de ces grappes longues et pesantes qui
» remplissait la coupe aux trois quarts. Les
» grains d'un vert pâle étaient dorés d'un côté, et
» l'on devait croire qu'ils fondraient délicieuse-
» ment dans la bouche, et cependant je n'y goûtai
» pas. Je courus prendre un peloton de fil dans
» la table à ouvrage de ma mère; il m'était inter-
» dit d'y rien prendre, mais il faut savoir déso-
» béir. J'attachai la grappe au bout d'un fil, et,
» me penchant sur la barre de la fenêtre, j'appe-
» lai Alphonse et je fis descendre lentement la
» grappe dans la cour. Pour la mieux voir, l'en-
» fant écarta de ses yeux les mèches de ses che-
» veux jaunes, et quand elle fut à portée de sa
» main il l'arracha avec le fil; puis, levant la
» tête il me tira la langue, me fit un pied de nez
» et s'enfuit avec la grappe... — J'ai bien fait, me
» dis-je, de ne lui envoyer ni une fleur, ni un
» baiser... J'avouai mon aventure à ma mère;
» elle me gronda, mais avec gaîté, je le vis à ses
» yeux qui riaient. — Il faut donner son bien et
» non celui des autres, me dit-elle, et il faut
» savoir donner. — C'est le secret du bonheur,
» et peu le savent, ajouta mon père.

» Il le savait, lui! »

Nous voudrions pouvoir citer encore et beaucoup; tout est plaisant, fin, doux, dans ce joli livre. Nous recommandons aux intelligentes mères de familles la fin du volume. Le dialogue sur les Contes de fées a la forme des conversations intitulées, Soirées de Saint-Pétersbourg, et rappelle pour l'esprit, l'autre de Maistre. Les réflexions sur le choix des livres que l'on donne aux enfants, sont la plus spirituelle critique de la science que l'on infuse aux babies; ils tettent encore leur mère et on leur parle chimie, physique, électricité : le bon sens a trouvé un vengeur dans l'aimable auteur du *Livre de mon ami* (1).

M. B.

A LA VILLE, A LA CAMPAGNE

PAR M. XAVIER MARMIER

Ces nouvelles, puisées dans les littératures du nord de l'Europe, sont une lecture attachante et délicate; je citerai surtout les récits anglais, *Mary Brown*, histoire mélancolique d'une affection trop tard couronnée et *Madame Barbe-Bleue*, original *novel* de Thackeray; le *Miroir*, traduit du danois, est une petite histoire fort morale sur un sujet que Florian a mis en jolis vers; l'*Agent d'affaires* est une belle leçon de charité; *Jalouse après la mort* nous présente un drame domestique, qui attendrit sur le sort d'une orpheline jetée sans appui dans le vaste monde, et, il faut bien l'avouer, ces petits romans danois, suédois, anglais, ont une fleur d'innocence et de simplicité que les auteurs français ne connaissent guère. Nous les signalons à nos lectrices en toute confiance (2).

M. B.

(1) Chez Calman-Lévy, 3, rue Auber, Paris. Prix du volume 3 fr. 50.

(2) Chez Hachette. Prix, 3 fr. 50.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Le Chien de Montargis.



La légende du chien de Montargis est un vieux conte rapporté par Plutarque et renouvelé, avec force broderies et en l'accommodant aux mœurs de l'époque, par des trouvères du moyen âge. Les noms de la ville de Montargis et du roi Charles V sont restés attachés à cette histoire merveilleuse, parce qu'une décoration de la cheminée du château de Montargis, restauré par Charles V, représentait le combat en champ clos d'un homme avec un chien. L'artiste avait puisé ce sujet dans quelque poème de l'époque, et Vulson, sieur de La Colombière, qui écrivait au XVIIe siècle, donna une tournure historique à cette légende, tout en s'étonnant lui-même que les historiens du temps n'en aient fait aucune mention. Il y aurait lieu d'être surpris, en effet, que Froissart, si exact narrateur des faits accomplis dans le cours du XIVe siècle, et si friand des événements extraordinaires, n'ait pas dit un mot de ce duel étrange entre un homme et un chien, duel ordonné comme *combat judiciaire*, par un roi aussi *sage* que Charles V.

Pour remonter à la source première, il faut lire d'abord le passage suivant, dans le traité de Plutarque, *Quels sont les animaux les plus avisés* :

« Pyrrhus, allant par pays, rencontra un chien qui gardoit le corps de son maistre que l'on avoit tué; et entendant des habitans qu'il y avoit déjà trois jours qu'il estoit auprès, sans bouger et sans boire ny manger, commanda que l'on enterrast le mort et amenast le chien quant et lui, et qu'on le traitast bien. Quelques jours après, on vint à faire la montre et revue des gens de guerre passans par-devant le roi, qui estoit assis en sa chaire, et avoit le chien auprès de lui; lequel ne bougea aucunement jusques à ce qu'il aperçut les meurtriers qui avoient tué son maistre, auxquels il courut sus incontinent avec grand abbois et grande aspreté de courroux, en se retournant souvent devers Pyrrhus; de manière que, non seulement le roi, mais aussi tous les assistans entrèrent en suspicion grande que ce devoient estre ceulx qui avoient tué son maistre : si furent arrestés prisonniers, et leurs procès fut faict là-dessus, joinct quelques autres indices et présomptions que l'on eust d'ailleurs à l'encontre d'eulx, tellement qu'à la fin ils advouèrent le meurtre et en furent punis. » (Traduction d'Amyot).

Voici maintenant, comme transition, ce que Albéric, moine de l'ordre de Cîteaux dans l'abbaye des Trois-Fontaines, écrivait (1) un siècle avant Charles V, à propos d'un ancien poème relatif au divorce de Charlemagne et de Sibile, fille du roi des Lombards : « Les chanteurs gaulois ont tissu une fable très agréable sur la répudiation de cette reine qui a été nommée Sibile. Il y est question d'un homme vain et infâme à l'occasion duquel la dite reine fut renvoyée; d'Aubry, chevalier de Mont-Didier, qui dut la reconduire et qui fut tué par le traître Macaire; d'un chien de chasse du dit Aubry, qui vainquit le dit Macaire à Paris, dans un duel admirable, en présence de Charlemagne;... »

Enfin, voici venir le célèbre héraldiste, Marc Vulson, sieur de La Colombière, qui, poussé sans doute par le besoin de raconter des merveilles, transforme la légende en histoire dans son ouvrage intitulé : *Le vray Théâtre d'honneur et de chevalerie, ou le Miroir héroïque de la noblesse, contenant les combats ou jeux sacrez des Grecs et des Romains, les triomphes, les tournoys, les joutes, les pas, etc.* :

« Il y avoit un gentilhomme, que quelques-uns qualifient avoir été archer des gardes du roi Charles V, et que je crois devoir plutôt qualifier gentilhomme ordinaire, ou courtisan, pour ce que l'histoire latine, dont j'ai tiré ceci, le nommé *Auliens;* c'était, suivant quelques historiens, le chevalier Macaire, lequel étant envieux de la faveur que le roi portoit à un de ses compagnons, nommé Aubry de Montdidier, l'épia si souvent qu'enfin il l'attrapa dans la forêt de Bondy, accompagné seulement de son chien (que quelques historiens, et nommément le sieur d'Audignier, disent avoir été un levrier d'attache), et trouvant l'occasion favorable pour contenter sa malheureuse envie, le tua, et puis l'enterra dans la forêt, et se sauva après le coup, et revint à la cour tenir bonne mine. Le chien, de son côté, ne bougea jamais de dessus la fosse où son maitre avoit été mis, jusqu'à ce que la rage de la faim le contraignit de venir à Paris où le roi étoit, demander du pain aux amis de son feu maitre. Et puis tout incontinent s'en retournoit au lieu où le misérable assassin l'avoit enterré; et continuant assez souvent cette façon de faire, quelques-uns de ceux qui le virent aller et venir tout seul, hurlant et plaignant, et semblant, par des abois extraordinaires, vouloir découvrir sa

(1) Chronique des événements remarquables arrivés depuis la création du monde jusqu'à l'année 1241, publiée par Liebniz, en 1698, dans le tome Ier des *Accessiones historicæ*.

do ileur, et déclarer le malheur de son maître, le suivirent dans la forêt, et observant exactement tout ce qu'il faisoit, virent qu'il s'arrêtoit sur un lieu où la terre avoit été fraîchement remuée; ce qui les ayant obligés d'y faire fouiller, ils y trouvèrent le corps mort, lequel ils honorèrent d'une plus digne sépulture, sans pouvoir découvrir l'auteur d'un si exécrable meurtre. Comme donc ce pauvre chien étoit demeuré à quelqu'un des parents du défunt, et qu'il le suivoit, il aperçut fortuitement le meurtrier de son premier maître, et l'ayant choisi au milieu de tous les autres gentilshommes ou archers, l'attaqua avec une grande violence, lui sauta au collet, et fit tout ce qu'il put pour le mordre et pour l'étrangler. On le bat, on le chasse; il revient toujours; et comme on l'empêche d'approcher, il se tourmente et aboie de loin, adressant des menaces du côté qu'il sent que s'est sauvé l'assassin..... Le roi étant averti par quelques-uns des siens de l'obstination du chien, qui avoit été reconnu appartenir au gentilhomme qu'on avoit trouvé enterré et meurtri misérablement, voulut voir les mouvemens de cette pauvre bête : l'ayant donc fait venir devant lui, il commanda que le gentilhomme soupçonné se cachât au milieu de tous les assistans qui étoient en grand nombre. Alors le chien, avec sa furie accoutumée, alla choisir son homme entre tous les autres; et comme s'il se fût senti assisté de la présence du roi, il se jeta plus furieusement sur lui, et par un pitoyable aboi, il sembloit crier vengeance et demander justice à ce sage prince. Il l'obtint aussi; car ce cas ayant paru merveilleux et étrange, joint avec quelques autres indices, le roi fit venir devant soi le gentilhomme, et l'interrogea et pressa assez publiquement pour apprendre la vérité de ce que le bruit commun, et les attaques et aboiemens de ce chien (qui étoient comme autant d'accusations) lui mettoient sus; mais la honte et la crainte de mourir par un supplice honteux, rendirent tellement obstiné et ferme le criminel dans la négative, qu'enfin le roi fut contraint d'ordonner que la plainte du chien et la négative du gentilhomme se termineroient par un combat singulier entre eux deux, par le moyen duquel Dieu permettroit que la vérité fut reconnue. Ensuite de quoi, ils furent tous deux mis dans le camp, comme deux champions, en présence du roi et de toute la cour : le gentilhomme armé d'un gros et pesant bâton, et le chien avec ses armes naturelles, ayant seulement un tonneau percé pour sa retraite, pour faire ses relancemens. Aussitôt que le chien fut lâché, il n'attendit pas que son ennemi vint à lui; il savoit que c'étoit au demandeur d'attaquer; mais le bâton du gentilhomme étoit assez fort pour l'assommer d'un seul coup, ce qui l'obligea de courir çà et là à l'entour de lui, pour en éviter la pesante chute; mais enfin tournant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il prit si bien son temps, que finalement il se jeta d'un plein saut à la gorge de son ennemi, et s'y attacha si bien qu'il le renversa parmi le camp, et le contraignit à crier miséricorde, et supplier le roi qu'on lui ôtât cette bête, et qu'il diroit tout. Sur quoi les escortes du camp retirèrent le chien, et les juges s'étant approchés par le commandement du roi, il confessa devant tous qu'il avoit tué son compagnon, sans qu'il y eût personne qui l'eût pu voir que ce chien, duquel il se confessoit vaincu..... « J'oubliais de dire que le combat fut fait dans l'île Notre-Dame. »

Sans être poussé par le besoin de contredire, on pourrait demander pourquoi ce chien si intelligent et si fidèle n'a pas étranglé l'assassin pendant le temps assez long où il enfouissait sa victime. La pauvre bête a laissé là échapper, semble-t-il, une bien belle occasion de venger son maître. Attendait-il donc, pour attaquer, d'avoir des témoins ou la permission du roi? La vérité est vraisemblablement que les conteurs de fables et les dramaturges de l'avenir lui auraient reproché d'avoir précipité le dénouement.

Que le chroniqueur latin et son imitateur aient fait des confusions de noms et d'époques, ou qu'ils aient ajusté la légende des chanteurs du temps de Charlemagne à quelque événement contemporain du règne de Charles V, on ne saurait le dire. Quoi qu'il en soit, c'est surtout depuis le récit du vieux Vulson de La Colombière qu'on s'est habitué à croire qu'il y eût un homme pour accepter de combattre en champ clos avec un chien, et un roi, surnommé à bon droit le sage, pour chercher dans un pareil combat le *Jugement de Dieu*.

Cette histoire, avec ses détails circonstanciés, a été admise par le bénédictin Bernard de Montfaucon, dans ses *Monuments de la Monarchie française*; et elle avait été accréditée par beaucoup d'autres écrivains, tels que Scaliger dans son traité contre Cardan, Belleforest dans les Histoires prodigieuses, Du Bouchet dans ses Sérées, Guillaume Crétin dans ses poésies, et Olivier de La Marche dans son traité sur les duels et gages de bataille. On a même si bien précisé les faits que la date du combat a été donnée: 8 octobre 1371.

Roi d'Yvetot.

Pour qu'il ait été question du roi et même du royaume d'Yvetot dès le moyen âge; pour que Jean Boucher ait été qualifié de roi sous Charles VIII; pour que François Ier ait appelé *reine* la dame du lieu; pour que Henri IV ait dit en plaisantant : si je perds le royaume de France, je veux être au moins le roi d'Yvetot; enfin pour que Béranger ait fait sa jolie chanson, il faut absolument qu'il y ait eu un roi d'Yvetot. Cependant, si l'on retrouve un peu partout des traces, on paraît ne savoir ni quand ni comment s'est formée cette

petite royauté : l'origine et les causes de l'érection de la terre d'Yvetot en royauté sont demeurées inconnues (1).

Jusqu'à la fin du XIVe siècle, le seigneur d'Yvetot est resté confondu dans les rangs de la noblesse sans aucun titre particulier : c'est seulement dans un arrêt de l'échiquier de Normandie, de 1392 (ainsi qu'il est dit dans le *Traité de la noblesse* de Gilles André de La Roque) qu'on rencontre pour la première fois le titre de *roi d'Yvetot*, avec ses prérogatives si extraordinaires : justice sans appel, exemption de tout hommage et service féodal, militaire ou autre ; indépendance entière vis-à-vis de la couronne royale de France et ducale de Normandie.

Le *royaume d'Yvetot* a subsisté dans son indépendance jusqu'en 1555, époque où Henri II lui ôta le droit de haute justice en dernier ressort, lui laissant, d'ailleurs, tout le reste de ses exemptions. Les seigneurs d'Yvetot renoncèrent alors au titre de roi pour garder celui de prince. Sous Louis XIV, la principauté d'Yvetot ne fut plus que nominative, et le titre de prince d'Yvetot ne tarda pas lui-même à se perdre.

Le titre de roi d'Yvetot, qui a cessé depuis des siècles d'être une réalité, s'était transmis par alliances dans les maisons de Villaines, de Boucher et de Chenu. La postérité mâle de cette dernière famille s'étant éteinte, Isabelle Chenu, qui en était l'héritière, garda simplement le titre de princesse qu'elle possédait du vivant de ses parents, et ne porta à son mari, avec la terre d'Yvetot, que le titre de prince. Ce mari fut Martin Du Bellay, oncle du poète Joachim Du Bellay. Martin exerça la charge de lieutenant général de la Normandie. Un siècle plus tard, la famille Du Bellay était éteinte, et la principauté d'Yvetot passait à la maison de Crevant, d'où elle alla à la maison d'Albon en 1698, par le mariage de Françoise-Julie de Crevant, princesse souveraine d'Yvetot, avec le comte Camille d'Albon, marquis de Saint-Forgeux.

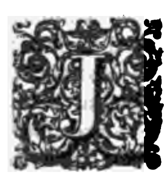
On cite, comme travail important exécuté par un des rois d'Yvetot, un puits qu'il fit creuser dans la cour du château pour donner de l'eau potable à ses sujets. Ce puits est à peu près tout ce qui reste des souvenirs de la petite royauté.

(*A suivre.*) CH. ROZAN.

(1) Les historiens qui ont fait mention de la légende de Chlother ne paraissent pas disposés à y ajouter foi : « On met en cette année (534), dit Mezeray, l'érection en royaume, vraye ou fabuleux, en la terre d'Yvetot en Normandie. Elle fut faite, dit-on, par le Roy Clotaire, en satisfaction de ce qu'il avait tué de sa main, dans l'Eglise et un jour de Vendredy saint, un nommé Gautier qui en étoit seigneur. »

COMME ELLES

MONSIEUR LE DIRECTEUR,



J'AI une sœur charmante que j'aime, ce qui est mon droit, et que je veux parfaite, ce qui est mon devoir de frère aîné. Eh ! bien, Monsieur, c'est très difficile de vouloir rendre parfaits ceux que l'on aime le plus ! Ils s'imaginent que l'affection est alors de la taquinerie, et prétendent que s'il est permis d'aimer les gens, il n'est point permis de les ennuyer.

Je ne veux pas du tout ennuyer ma sœur qui, je vous le répète, est une sœur adorable, mais, depuis avant-hier j'ai à cause d'elle, un gros chagrin : imaginez ce que j'ai découvert : Ma sœur se trouve trop... c'est-à-dire... pas assez... Enfin, elle croit qu'elle manque de chic ! (pardonnez je vous en supplie, à un Saint-Cyrien). Eh ! oui, elle trouve qu'elle en manque complètement, qu'elle n'est pas assez bruyante, pas assez ébouriffante ; elle trouve que sa belle tresse d'or n'est pas une auréole qui suffise à son doux visage, elle trouve que sa taille élégante et souple n'est pas entourée de draperies assez épaisses et que dans sa démarche harmonieuse il manque « un je ne sais quoi ».

Elle me l'a dit, Monsieur, à mon bras ! en plein Champs-Elysées ! et j'ai eu une colère, mais une colère ! en dedans, bien entendu : mon sang n'a fait qu'un tour !

Comment ? était-ce bien ma Jeannette, admirée pour cet air candide et pur qui fait songer aux Vierges de Raphaël ; ma Jeannette qui me demandait « Ce je ne sais quoi » remarqué par les idiots et condamné par les hommes sages !

J'ai écouté sans sourciller, comme au port d'armes, puis j'ai réfléchi : Ma Jeanne n'est sûrement pas la seule et ce qu'elle m'a avoué ingénuement, d'autres y songent. Alors j'ai pensé : « Il faut leur dire, à toutes ces charmantes sœurs de mes camarades, que jamais, au grand jamais, rien ne vaudra la grâce naïve de la jeune fille qui s'ignore. Simple, instruite, distinguée, elle croira passer sans bruit, ce sera elle qu'on verra et admirera le plus.

» Qu'Elle laisse donc les poufs, les pompons, les frisons exagérés aux femmes qui recherchent les hommages faciles ; qu'Elle sache rester femme, c'est-à-dire cette créature séduisante à qui Dieu a donné en ce monde le plus beau rôle : Savoir le mieux aimer et le mieux souffrir ! »

A. DE KERMANT.

FEMME ET MARI

(SUITE)

XI

LA COUSINE



UEL était au vrai, le caractère d'Andrée? On sait ce que produit en chimie, une matière nouvelle qui complète ou désorganise les matières déjà connues; dans la paisible existence de Claire, un élément nouveau pouvait produire des effets redoutables — ou délicieux, mais les délices ne se rencontrent pas fréquemment sur la terre; quels seraient-ils donc?... Andrée Joyellier, durant les vingt premières années de sa vie, n'avait connu que la gêne extrême : son père était un pauvre petit employé, ils habitaient une pauvre maison, la vie de tous les jours était une lutte difficile entre le mince budget et les besoins de l'existence, et comme l'enfant avait donné de bonne heure des marques d'intelligence, on bâtit des espérances sur son avenir, elle fut, non élevée, mais instruite, un peu à l'école, un peu par son père qui n'était pas ignorant; et quand le père mourut, jeune encore, il resta à la veuve une maigre pension et les talents de sa fille. Ces précoces talents trouvèrent leur emploi dans un pensionnat d'un ordre inférieur, où Andrée entra *au pair*, c'est-à-dire que pour seize heures de son temps, de sa jeune vie, on lui octroya une misérable nourriture et un mauvais lit dans une chambre encombrée d'enfants qu'elle n'aimait pas et qu'elle devinait hostiles. Elle n'entra pas dans le monde, dans la vie, par la porte triomphale, la petite Andrée! Aussi, durant les longues heures de classe, lorsqu'elle corrigeait les devoirs, hérissés de fautes et de bévues; durant les récréations bruyantes, au milieu des cris discordants des petites filles; durant les promenades insipides, lorsqu'elle marchait en serre-file à côté des élèves; durant les longues nuits, que de rêves elle avait faits! Elle ne rêvait pas à ce que rêvent les jeunes filles, elle ne désirait ni l'affection partagée, ni l'amour, ni le toit conjugal, elle désirait la liberté, l'autorité et l'argent. Ne plus dépendre, ne plus relever de la volonté ou des caprices d'autrui, commander à son tour, ne plus subir les amères privations de la pauvreté, jouir de ce bien-être, de ce luxe qu'elle entrevoyait par échappées, ce fut là l'idée fixe de sa jeunesse, le feu violent qui consuma ce que Dieu avait mis dans son cœur de tendresse et de dévouement, le dissolvant dont l'action finit par anéantir les sentiments jeunes et désintéressés qui poussent malgré tout dans une âme de vingt ans.

Cette passion d'indépendance et de jouissance, Andrée l'avait conçue au milieu des misères de sa vie de sous-maîtresse, elle la sentit grandir quand, devenue institutrice d'une jeune fille riche, elle se vit en présence de cette opulence qu'elle avait devinée plutôt qu'entrevue, lorsqu'elle eut sa part de cette abondance, qu'elle mangea les miettes de la table et qu'elle vit de près les raffinements de la richesse moderne; le désir devint plus actif encore et il s'y joignit une âpre jalousie contre ceux qui possédaient : pourquoi donc ceux-ci? pourquoi pas elle-même? quels droits avaient-ils? n'aurait-elle pas fait meilleur usage de ces biens?

Son séjour dans une famille parvenue, d'humeur hautaine et sèche, n'adoucit pas ces dispositions; elle n'y était pas traitée avec courtoisie, le joug fut dur, l'escalier raide et le pain amer, Andrée sentit croître dans son âme l'envie, la colère, l'ambition, toutes les herbes empoisonnées que l'indigence et l'humiliation sèment et fécondent. La pauvreté, comme la solitude, n'est bonne et salutaire qu'avec Dieu. Elle quitta son emploi avec joie, elle accepta avec empressement la proposition de M. et madame Duperron; cette maison qu'on lui ouvrait serait un peu la sienne, elle avait quelque amitié d'enfance pour Maxime, un sentiment assez bienveillant pour Claire, les enfants ne lui déplaisaient pas, et elle pressentait qu'elle jouerait dans cette famille le rôle prépondérant — qui, jusqu'alors, lui avait été refusé.

Elle s'installa avec sécurité, avec plaisir, dans ce nouveau gîte. Maxime et Claire avaient changé d'appartement, ils étaient descendus d'un étage et s'étaient élargis de plusieurs mètres, ce qui à Paris, est bien quelque chose : ils avaient arrangé un appartement complet pour les deux enfants et leur institutrice, une

chambre très simple pour les deux petites sœurs, un cabinet d'études meublé de bons pupitres, de chaises commodes, et orné de cartes et de livres, joli retrait qui aurait donné de l'application à la tête la plus frivole; enfin, une chambre élégante attendait Andrée : Sa cousine s'était souvenue de ses éternelles plaintes sur tout ce qui lui manquait ailleurs de bien-être et de confort, et elle avait rassemblé là tout ce qui lui avait paru bon, joli, agréable aux yeux, tout ce qu'elle ne s'accordait pas à elle-même; elle regarda avec complaisance le beau lit, encadré de rideaux blancs semés d'étoiles brodées, la toilette bien pourvue, le chiffonnier ancien, la cheminée avec une pendule et des flambeaux de Gien rose, et elle se disait : « Si Andrée n'est pas contente, elle sera difficile ! »

Andrée parut très contente, elle remercia sa cousine avec feu, et dès le début, elle s'occupa des enfants, comme si elle les eût aimées et connues depuis leur naissance. Françoise fut séduite aussitôt par la gaieté, les doux regards et les caresses de sa cousine, elle monta sur ses genoux, elle chevaucha sur le vieil air :

A Paris! à Paris!
Sur un petit cheval gris!
A Rouen! à Rouen!
Sur un petit cheval blanc!

Elle s'amusa des nouvelles rimes qu'Andrée lui souffla pour le cheval noir ou le cheval brun, et, avec la mobilité de certaines âmes d'enfants, elle fut conquise en un quart d'heure et se montra plus caressante, plus câline pour sa nouvelle amie qu'elle ne l'était pour sa mère. Mais, en revanche, Suzette se serrait contre Claire, dont elle avait saisi la main, et elle regardait d'un air sérieux et triste celle à qui on les confiait. Dès qu'elle se trouva seule avec Claire, elle lui dit:

« Maman, notre cousine ne ressemble pas du tout à ma sœur Hyacinthe.

— Mais qu'entends-tu par là?

— Je crois... je pense... que je ne pourrai jamais l'aimer autant. Sœur Hyacinthe était comme une seconde maman.

— Mais tu obéiras à ta cousine, tu travailleras avec elle?

— Oui, mère, bien sûr; je le promets. »

Elle fut fidèle à sa promesse, jamais Andrée n'avait eu écolière plus docile et plus appliquée, et cependant, l'Esprit souffle où il veut! elle préférait Françoise, étourdie, mutine, paresseuse, colère, à sa sœur qui ne méritait jamais un reproche, et cette préférence n'était pas aussi injuste qu'elle semblait l'être : Françoise l'aimait, l'instinct de cette petite la portait vers ce qui l'amusait et vers celle qui la gâtait; elle avait une exubérance de vie qui ne trouvait pas à se satisfaire avec l'humeur sérieuse et placide de Claire, tandis qu'Andrée tolérait la turbulence de ses jeux, s'y associait même et trouvait moyen de glisser une leçon entre une dînette et une partie de colin-maillard. Pendant ce temps, Suzette étudiait, blottie auprès de sa mère, dont la présence et le sourire lui suffisaient. Suzette apprenait et avançait beaucoup, Françoise, bien petite encore, apprenait quelque chose, et Maxime, comme presque tous les pères, n'allait pas au fond des choses, et se tenait pour très content.

Plus clairvoyante, quoiqu'elle passât pour un peu simple d'esprit, sa femme écrivait à sœur Hyacinthe :

Paris, Mai 185...

« Ma bonne chère sœur,

« Vos lettres, bien rares, me donnent une grande joie, tout en me rappelant le bonheur, l'amitié, les bons avis que j'ai délaissés en vous quittant, mais, comme vous le dites, la sainte volonté de Dieu! il me veut à Paris, je dois donc aimer Paris, que mon mari aime; mais jamais Paris ne sera mon pays, ma patrie... Paris peut-il être une patrie? je pense que non, il n'y a pas dans cette immense ville un endroit où notre âme s'attache, comme la mienne est attachée à la petite rivière, à la vieille église de Dives. Vous-même, ma sœur, ce Dives que j'aime, n'est pas devenu pour vous l'Écosse, n'est-ce pas?

» Vous me demandez si je suis contente de ma cousine Andrée? j'aurais tort de m'en plaindre; elle est très attentive, très polie pour moi, très affectueuse avec Maxime qui est son parent et qui était son petit camarade dans leurs premières années; elle a grand soin de ma Suzette, qui travaille bien, qui n'oublie rien de ce qu'elle a appris de vous et qui est si tranquille, si caressante, que je prévois en étudiant son petit cœur, de grandes consolations pour l'avenir. Reste ma petite Françoise : c'est un bijou de gentillesse et de beauté, je le dis à regret, car ce sont là des dons bien dangereux; elle se sait jolie, on le lui a dit, elle l'a entendu répéter dans la rue, et sa petite vanité est bien implantée dans son âme; de plus, elle n'aime pas le travail, elle voudrait que ses jours fussent un amusement perpétuel, et je trouve qu'Andrée, par bonté sans doute, la gâte, et nourrit plus qu'elle ne le croit, les défauts de ma pauvre petite fille. Vous m'avez dit parfois, ma bonne sœur, que, gâter les enfants, ce n'était pas précisément leur prodiguer les jouets et les bonbons, ce n'était pas les rendre heureux comme peuvent l'être ces petits êtres, mais c'est de flatter leurs vices naissants, de se taire sur le mensonge, de ne pas réprimer la gourmandise et la colère : c'est là gâter l'âme, et profondément. J'ai donné à mes enfants les objets qui pouvaient leur être agréables, elles ne sont privées de rien, mais leurs fautes qui me font tant de peine, me trouvent sévère, trop sévère! dit Maxime. — Trop sévère! pense à coup sûr, Andrée. Elle,

c'est le parti opposé qu'elle prend, elle ne gronde pas Françoise sur sa paresse qui est grande, elle ne la met pas en pénitence lors de ses grandes colères, elle la lutine et la fait jouer pour l'apaiser. L'autre jour, l'enfant refusait obstinément d'apprendre par cœur une fable — je l'ai apprise autrefois, moi qui sais si peu de chose — alors Andrée s'est mise au piano, et a chanté la fable mise en chanson. L'air était drôle, les paroles comiques : Françoise rit de tout son cœur, redemanda une seconde édition de la chanson, et le lendemain, elle apprit sa fable. C'est très bien, mais on ne peut mettre en chansons un catéchisme et l'histoire de France. Maxime a ri, tout comme sa petite fille ; il trouve qu'Andrée a beaucoup d'esprit, il approuve ce qu'elle fait, et sans qu'il s'en aperçoive, elle me prend peu à peu mes droits sur ma fille. Nous n'avons pas les mêmes idées ; je n'aime, vous le savez, qu'une vie cachée, je voudrais élever mes enfants à l'ombre, dans la famille, et voilà que ma cousine Andrée leur a fait faire une multitude de connaissances, petites filles comme elles, anciennes élèves d'Andrée, amies de ses élèves, c'est tout un petit cercle que je connais très peu, mais Maxime approuve hautement et me dit :

» — Je ne veux pas que mes filles soient des loups comme toi. »

» Andrée les mène faire des visites à ces petites demoiselles ; elles s'invitent réciproquement, elles se donnent des fêtes ; il y a quelques jours, on célébrait chez l'une d'elles, le baptême de sa poupée, j'ai blâmé cela, mon mari s'est moqué de moi, et Andrée a mené mes filles chez leur amie. Au retour, Françoise était dans le ravissement, elle racontait ce qu'elle avait vu, ou mangé.

» — Et toi, Suzon ? t'es-tu amusée ?

» — Pas beaucoup, père.

» — Pourquoi ?

» — Je ne sais pas... je n'ai pas eu de plaisir à voir baptiser une poupée par un petit garçon habillé en prêtre, comme j'ai vu baptiser l'enfant du jardinier à Dives.

» — Mes compliments ! elle te ressemble ! m'a dit mon mari. »

» Et ces invitations continuent : j'ai offert hier un goûter à douze petites filles, charmantes, jolies, vives, de véritables petites femmes : elles minaudent et jasent à vous faire pitié, elles savent les nouvelles du jour et elles parlent des théâtres où, déjà, on les a conduites. Pauvres petites ! Elles n'ont pas d'enfance, et comment arriveront-elles à faire leur première communion ? Andrée les trouve ravissantes, et je vois qu'elle voudrait les donner pour modèles à Suzette et à Françoise...

» Voilà des sujets de souci, ma bonne sœur Hyacinthe ; j'ai grand besoin que vous priiez pour moi et pour mes petites ; que leur âme reste pure, c'est ce que je ne cesse de demander à Dieu. J'ai lu autrefois que la mère de saint Louis préférait le voir mort qu'en état de péché : c'est dur, mais cela se comprend. Oh ! mes pauvres petites filles, les voir mortes serait affreux, mais les voir gâtées, sans amour pour Dieu, pour la famille, sans respect d'elles-mêmes, ne désirant que l'argent et les plaisirs, oui, ce serait plus terrible encore. Mes chéries ! comment vais-je faire pour vous garder en ce monde et dans l'autre ?...

» Adieu, ma bonne sœur, vous avez tous mes secrets et toute mon affection.

» CLAIRE DUPERRON. »

Andrée avait dépossédé Claire de la tendresse de sa dernière enfant ; elle n'avait rien pu sur Suzette, âme ferme, tendre, très sensible à l'affection, très peu à l'amusement et aux flatteries ; sa froideur ne changea rien à la situation d'Andrée, et d'ailleurs, la science de la vie pratique que possédait à un haut degré l'institutrice, lui servit encore et l'ancra plus fortement dans la maison ; elle voyait, et il ne fallait pas pour cela une grande pénétration, que la fortune de Maxime avait grandi, grandissait tous les jours et que les vues, les désirs mondains de Claire ne grandissaient pas avec elle. Claire demeurait stationnaire dans son humble simplicité ; son âme habitait une vallée pleine de violettes et ne savait pas s'élever le long des hauteurs ; les exigences de la société actuelle, le luxe, le déploiement fastueux de la richesse demeuraient pour elle un mystère impénétrable : on était bien, qu'avait-on besoin du mieux ? tout était convenable, honorable, qu'était-il nécessaire de se guinder, par de grands efforts, vers des milieux supérieurs ? le superflu est-il donc nécessaire à la félicité ? elle sentait ces choses-là plus qu'elle ne les exprimait, elle n'analysait ni ses pensées, ni ses impressions, et lorsqu'il lui arrivait de révéler par une brève parole, ce qu'elle éprouvait au fond de l'âme, son mari la blâmait, Andrée disait avec compassion :

« Mais, ma cousine, vous n'êtes pas au niveau du progrès ! le luxe est l'aliment des sociétés modernes, il fait vivre les ouvriers ! Voyez quelle vie, le luxe de la Cour et de l'Impératrice donne à la fabrique de Lyon...

— Oui, répondait timidement la femme de Maxime, le goût du luxe se propage dans toutes les classes, chacun sort de son état, et le jour où l'on ne pourra plus payer tant de belles étoffes et de superbes meubles, que deviendront les ouvriers ?

— Tu n'y entends rien, Claire ! la France est riche, que voudrais-tu donc qu'elle fît de ses richesses ?

— Des bonnes œuvres, dit-elle, pour instruire et soulager les pauvres, et puis, ne pourrait-on pas diminuer les contributions ?

— Tu parles comme un enfant. Il faut que l'argent roule ! Aussi il est rond. A propos, as-tu

médité le menu de notre dîner de jeudi prochain? »

Claire prit un papier dans le tiroir de sa table à ouvrage et le donna à son mari. Il hocha la tête avec satisfaction, en lisant à demi-voix :

« Consommé aux quenelles, turbot, filet de bœuf en jardinière, c'est bien... ah! mais! vol-au-vent, c'est un peu trop bourgeois... et canard au sang, tu n'y penses pas?

— J'ai cru bien faire, répondit doucement Claire, tu aimais le canard de cette façon-là... on en servait chez ma mère.

— C'est possible, mais on ne peut pas laisser ces deux plats, que mettras-tu en leur lieu et place?

— Je ne sais pas, dit Claire embarrassée, des fricandeaux... un gigot à l'étouffée...

— Allons donc! songe que nous recevons des gens tout à fait bien; ils ne viennent pas chez nous pour manger du canard ou du mouton...

— Si j'osais proposer... dit Andrée.

— Parlez, ma cousine, vous n'avez que de bonnes idées.

— Si, au lieu du pâté chaud, on avait une timbale de madame Bontoux, et un aspic, ou chaud-froid de cailles à la place du gigot?

— A la bonne heure, Andrée, vous entendez la vie, vous! Claire, il faudra prendre les conseils de la cousine pour le dîner.

— Volontiers. »

Claire acquiesça volontiers, mais quand la même autorité intervint pour régler sa toilette, le train de sa maison, la direction de ses domestiques, elle eut le cœur gros; ensuite elle résista parfois, elle ne voulait pas d'étalage de luxe dans ses robes et ses coiffures, elle ne voulait pas plus de bijoux qu'elle n'en possédait : Andrée levait les épaules d'un air riant, comme si elle eût entendu les gentilles folies d'un enfant, Maxime raisonnait, déblatérait et finissait par se fâcher, alors, Claire disait :

« Comme tu voudras! mais, je t'en conjure, pas de décolletage! »

Le carnaval approchait, et jamais Paris n'avait été si brillant et si bruyant. On apporta à Claire la lettre d'invitation qu'une de ses amies lui adressait pour un bal d'enfants déguisés. Claire lut avec une forte envie de refuser, mais elle n'osa prendre cette résolution sur elle, et, à l'issue du dîner, elle montra la lettre à Maxime :

« Il faut accepter. Cela amusera ces petites.

—Oh! papa, qu'est-ce donc? s'écria Françoise.

— Un bal, pour vous, un bal costumé, déguisé, chez madame Saint-Ange Forestier. Que dites-vous de cela, minettes? »

Les yeux de Françoise brillèrent, ceux de Suzette se tournèrent vers sa mère.

« C'est charmant, dit Andrée, rien n'est plus joli que ces fêtes d'enfants; c'est le monde vu par le petit bout de la lorgnette.

— Mes enfants sont bien jeunes encore, dit Claire, cela les fatiguera extrêmement, et puis, elles n'ont pas appris à danser.

— Oh! ce n'est rien! dit l'institutrice, je leur donnerai quelques leçons.

— Oh! maman! s'écria Françoise, dis oui, ce sera si amusant!

— Tu ne sais pas ce que c'est, ma petite chère.

— Oh! si, maman, Agnès est allée à un bal, et elle m'a dit que c'était admirable et elle était habillée en fleurs.

— Je ne vois pourquoi ces petites seraient privées de ce plaisir, dit enfin Maxime, l'air mécontent. Je tiens d'ailleurs, à accueillir la politesse de madame Forestier.

— Je préférerais que non, répondit Claire. »

Sa voix douce ne fut pas entendue, et, dès le lendemain, commença la grande discussion des costumes : Andrée apporta de nombreuses gravures, le soir venu, on les étala sur la table et les deux petites filles, oui, même la sage Suzette, les regardèrent avidement. Françoise les examinait, rejetant l'une, saisissant l'autre, avec des exclamations, elle aurait voulu être tout ensemble, fée, étoile, grecque, suissesse, grande dame, sultane, paysanne, jardinière Watteau.

Tous les goûts tour à tour ont passé dans son âme.

Maxime regardait aussi ces images bariolées, et, en prenant une qui représentait une dame du temps de la Fronde, en robe longue de soie, au corsage carré garni de dentelles et au grand chapeau de feutre, ombragé d'une plume.

« Voilà qui t'irait bien, Claire, dit-il.

— Oh! mon ami, tu veux rire; quelle figure ferais-je là-dessous?

— Une bonne figure, dit Andrée; si j'étais à votre place!

— On est libre de ne pas se déguiser; n'est-il pas vrai? je mettrai ma robe de velours bleu, c'est encore trop beau pour moi.

— Si c'est ainsi, cherchons des déguisements pour nos petites.

— Le faut-il?

— Absolument!

— Maman, dit Suzette, si tu voulais, voilà un costume que j'aimerais bien, regarde! »

Elle vit un costume suisse, celui du canton d'Appenzell, une jupe de laine bleue, une gorgerette et des manches plissées, au col une croix d'or, et sur la tête, un bonnet de dentelle noire à grandes ailes. Claire fut charmée de ce choix modeste, et elle dit :

« On te fera ce costume. Et toi, Françoise?

— Oh! maman, en fleur, comme Agnès..... regarde cette marguerite, comme c'est gentil! ou ce bluet. Claire regarda : les deux gravures représentaient deux petites figurines avec de grands yeux bêtes et la bouche en cœur, qui étaient vêtues l'une de gaze rose et blanche, l'autre de gaze bleue, découpée en forme de feuilles dentelées et formant une robe, très

P. OUTIN



LE JOUR DE FÊTE

(*Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne.)

Phototypographie Scar, 7, rue d'Argenteuil, Paris.

courte du bas, très échancrée du haut, les bras restaient nus.

Claire regarda attentivement ces images, sa figure s'attristait, et elle dit enfin, en les repoussant au milieu de la table :

« Je ne puis pas me résoudre à voir mes filles en mascarade : elles n'iront pas.

— Ah! par exemple! c'est trop rigoureux! s'écria Andrée.

— Qu'est-ce qui te passe par l'esprit, Claire? tu perds la tête!

— Je la reprends, au contraire, dit-elle, je ne veux pas que mes enfants participent à ces folies: je veux bien qu'elles s'amusent, mais en enfants! »

Suzette regardait sa mère et ne disait rien, Françoise avait compris, et tout à coup, elle éclata en sanglots :

« Ah! maman! maman, laisse-nous aller au bal! n'empêche pas, maman! je serai si sage...

— Ne pleure donc pas, ma chérie, dit Andrée, mais, voyez donc, cousine, elle va se faire du mal, elle suffoque...

— Ma petite Françoise, dit Claire, nous irons au Jardin d'acclimatation, tu t'amuseras bien...

— Il ne s'agit pas de tout cela, interrompit Maxime d'une voix qui tremblait d'impatience, elles iront au bal, c'est ma volonté, entends-tu, Claire? »

Elle inclina la tête, la discussion n'était plus possible, son âme douce ne pouvait se heurter contre trois volontés arrêtées et bruyantes, l'époux avec son autorité, l'institutrice avec son habileté, l'enfant avec ses larmes la désarmaient absolument. Elle ne dit plus rien, Andrée emmena les petites filles, l'heure de la retraite était sonnée, et Maxime, debout, son chapeau à la main, car il allait au Cercle, dit à sa femme :

« Tu aurais bien dû laisser à Dives tes idées bourgeoises! »

Il s'en alla.

« Que ne m'y a-t-il laissée moi-même! » se dit Claire avec quelques larmes dans les yeux.

XII

LE LENDEMAIN

Le bal avait eu lieu, fastueux, brillant, nombreux, petits garçons et petites filles avaient dansé, non les rondes innocentes de l'ancien temps, mais des mazurkas et des polkas, les *fleurs*, les *étoiles*, les *folies*, les *bergères*, tournant dans les bras de leurs petits danseurs, avec une coquetterie précoce et une vanité prématurée. Suzette n'avait pas eu grand succès, son costume n'avait pas plu, et elle tenait de sa mère une timidité, qui, dans les grandes occasions devenait de la gaucherie; Françoise avait réussi; le charmant bluet n'avait pas perdu une danse, et Andrée, qui avait accompagné ses élèves, énumérait ses triomphes et faisait rire Maxime : ils étaient seuls. Claire apparut enfin, le front soucieux :

« Où sont les enfants? lui dit son mari.

— Suzette me suit, mais Françoise ne pourra pas déjeuner; elle garde le lit.

— Qu'a-t-elle donc?

— Elle a mal à la gorge. »

Maxime s'assombrit à son tour.

« Elle aura pris froid, dit-il à Andrée.

— Je ne pense pas, je ne l'ai pas quittée, je l'ai bien enveloppée à la sortie... à moins que...

— Que?

— Je l'ai vue dans l'embrasure d'une porte, son petit cavalier lui offrait une glace... mais il n'est pas possible qu'elle se soit refroidie durant ce court instant... »

Cela était possible : l'enfant était souffrante au matin et très malade le soir. La poitrine et la gorge semblaient envahies à la fois; le médecin marmotta d'un air mécontent :

« Transpiration arrêtée : le poumon est pris... Où donc votre fille s'est-elle refroidie ainsi, Madame?

— Au bal, je crains, Monsieur.

— Belles inventions, des bals de marmots! qu'ils dansent sur l'herbe à la bonne heure! »

Il donna des prescriptions et revint le lendemain, de bon matin. Claire n'avait pas quitté son enfant :

« Elle est bien malade? » dit-elle au médecin.

Il ne répondit pas : Françoise avait beaucoup de fièvre et elle était affreusement oppressée. Maxime ne pouvait pas supporter la vue de cette petite figure souffrante, ni toucher ces mains brûlantes, ni entendre le sifflement de cette petite poitrine; il regardait, s'en allait... et revenait. Andrée voulait servir et veiller sa petite élève, mais Claire n'acceptait ses soins que lorsqu'elle ne pouvait pas faire autrement. Andrée semblait triste, mais Andrée n'était-elle pas cause de la maladie de l'enfant, de cette maladie qui grandissait d'heure en heure, et qui semblait défier la vaine science des hommes?

Elle restait presque toujours seule avec Françoise, les yeux sur elle, et le cœur élevé vers le ciel.

« Prenez ma vie pour la sienne! répétait-elle et pourtant, pourtant, si elle ne devait pas vous connaître, ne pas vous aimer, prenez-la, gardez-la moi, ô mon Dieu! je la retrouverai dans votre sein! »

Cette prière qui sortait du fond de son âme déchirée, fut exaucée : le sixième jour de la maladie, Françoise ne pouvait plus respirer, tous étaient auprès d'elle. Sa mère la soutenait et priait à demi-voix; l'enfant faisait des efforts comme si elle voulait repousser la mort et aspirer la vie, mais elle ne pouvait : elle regarda ses parents avec des yeux agrandis par l'angoisse; Maxime se baissa sur elle et l'embrassa tendre-

ment : quand il la déposa dans les bras de Claire, Françoise était immobile, et sur son jeune front se répandait le calme inexprimable de la mort.

« Oh! ma chère petite sœur! s'écria Suzette en s'élançant vers elle.

— Embrasse Françoise et ne l'oublie jamais. Andrée, je vous en prie, emmenez Suzette. »

Lorsqu'elle fut seule avec son mari atterré, Claire lui prit la main et lui dit avec douceur :

« Maxime, j'ai deux grâces à te demander.

— Qu'est-ce, ma pauvre femme?

— La première, c'est que notre enfant soit ensevelie à Dives, auprès de mon père et de ma mère.

— Oui, si tu le désires. Et la seconde?

— Je te la dirai plus tard. »

Trois jours après, la petite Françoise reposait sous le vert gazon du dortoir de Dives, les petites fleurs croissaient autour d'elle, la grande croix l'abritait sous son ombre, et sa pauvre mère s'était dit en la quittant.

« Elle est à l'abri... plus de danger, ni plus de chagrins pour elle... Mon Dieu, faites que nous la revoyions dans votre beau ciel... »

Les deux époux rentrèrent dans la maison où ils avaient vécu autrefois; sœur Hyacinthe les quitta au seuil; le père de Maxime et l'oncle François entrèrent avec eux, tous les deux étaient affligés de la mort de cette enfant qu'ils avaient vue naître, Claire se rappelait sa mère en pleurant son enfant, les douleurs humaines s'enchaînent les unes aux autres, et quand un chaînon est agité, tous les autres tressaillent. Ils demeurèrent ainsi, échangeant quelques rares paroles, jusqu'au moment où M. Duperron, se levant, dit:

« Vous partez ce soir?

— Tout à l'heure, répondit Maxime ; je dois absolument retourner à Paris.

— Vous partez aussi, Claire? Vous ne resterez pas quelques jours avec nous?

— Je le voudrais, cher père, mais je ne puis laisser Suzette.

— Vous avez Andrée.

— Oui, mon père, toutefois j'aime mieux retourner.

— Adieu, alors, adieu, ma chère enfant, adieu, Maxime.

— Adieu, mes amis, dit à son tour l'oncle François. J'aurai soin de la tombe de cette pauvre petite. Adieu! »

Ils partirent; Claire fit quelques derniers rangements; Maxime la prit par la main et la fit asseoir : « Claire, dit-il, tu voulais me demander quelque chose. Dis, pendant que nous sommes seuls. » Elle resta un instant en silence, et elle dit enfin avec effort :

« Je désire qu'Andrée nous quitte.

— Cela n'est pas possible! s'écria Maxime en se levant, qu'est-ce que tu as donc à lui reprocher!

— Mon ami, ne te fâche pas... en un jour comme celui-ci! ne te fâche pas! je reproche à Andrée de n'avoir pas des idées conformes aux miennes... oui, je ne suis qu'une pauvre ignorante, je le sais, mais j'ai sur les choses les plus essentielles, une manière de voir qu'Andrée ne partage pas... je n'insiste point là-dessus; je te dis seulement que je reproche à Andrée de t'avoir influencé, toi! pour cette soirée fatale qui nous a tué notre enfant, de n'avoir pas veillé sur elle, car j'ai appris qu'elle causait et prenait du thé dans une autre salle, pendant que ma pauvre enfant recevait sur ses épaules le froid de la mort, voilà ce que je lui reproche, voilà pourquoi je ne veux plus lui confier Suzette. Maxime, ne me refuse pas! je t'en supplie!

— Mais toi, si bonne chrétienne, tu veux donc te venger?

— Jamais! je veux préserver mon enfant.

— C'est injuste et déraisonnable au possible. Andrée est instruite, elle nous est très dévouée.

— Elle n'a pas montré son dévouement à Françoise! »

Claire, extrêmement émue, ne put en dire davantage; ses larmes parlaient pour elle; elle reprit enfin :

« Je n'ai pas été exigeante, Maxime; j'ai fait ce que tu désirais, je suis allée à Paris que je n'aime pas, je n'ai point donné mes filles à des religieuses, je t'ai obéi... cède-moi aujourd'hui.

— Il le faut bien, pour avoir la paix! je congédierai cette pauvre Andrée. »

Elle lui prit la main et la serra :

« Merci, dit-elle, merci pour Suzette et pour moi. »

M. Bourdon.

(La suite au prochain numéro.)

LE MOULIN

Un bruit frais d'écluses et d'eau
Monte derrière le rideau
De la ramure ensoleillée.
Quand on approche, il est plus clair.
Ce barrage jette dans l'air
Comme une odeur vive et mouillée.

Pour arriver jusqu'à la cour
On passe, chacun a son tour,
Sur le moulin plein de farine,
Où la mouture en s'envolant,
Blanche et qui sent le bon pain blanc,
Réjouit l'œil et la narine.

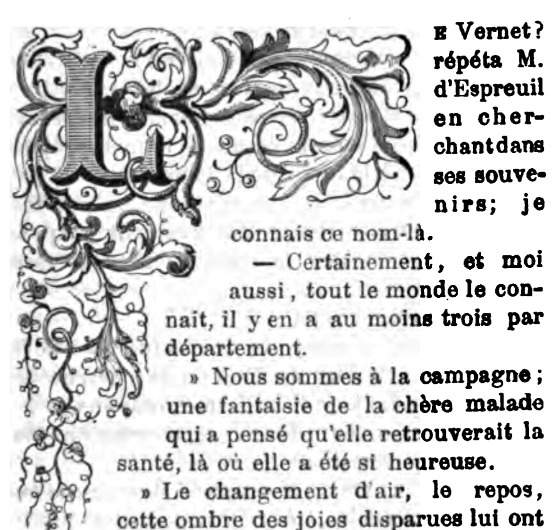
Lorsque vous passerez par là,
Entrez dans le moulin. Il a
Des horizons pleins de surprises,
Un air d'aisance et de bonté,
Et contre la chaleur d'été
De la piquette et des cerises.

Albert Mérat.

LES VOISINS DU MESNIL

(SUITE)

Le Vernet, 10 août.



E Vernet? répéta M. d'Espreuil en cherchant dans ses souvenirs; je connais ce nom-là.

— Certainement, et moi aussi, tout le monde le connaît, il y en a au moins trois par département.

» Nous sommes à la campagne; une fantaisie de la chère malade qui a pensé qu'elle retrouverait la santé, là où elle a été si heureuse.

» Le changement d'air, le repos, cette ombre des joies disparues lui ont fait plus de bien que les bi-carbonates de Vichy. Elle a acheté la petite maison, et comme la forêt est à notre porte, nous la considérons comme à nous. Notre vie se passe sous ses beaux ombrages, dans les combes vertes, auprès des grottes solitaires et silencieuses.

» ... Le matin, nous partons avec son pliant, un livre, de l'ouvrage; après quelques pas sur la route, nous nous enfonçons dans un chemin couvert tout tapissé de mousses. Au fond de ces sombres couloirs, le jour éclatant se montre comme une étoile d'or pour diriger nos pas. Les sauges, le thym parfument l'air, les oiseaux chantent à pleine gorge, les faines trop mûres éclatent et laissent échapper leur semence avec un petit bruit sec qui fait bondir les écureuils. On les voit, abandonnant le fruit qu'ils fouillaient de leur museau pointu, sauter de branche en branche, gagner pays lestement, puis, à l'abri pour cette fois, s'asseoir sur leur queue touffue et attendre d'autres émotions avec des mines futées qui frisent l'insolence.

» Je cherche des nids; il y en a beaucoup, mais presque tous vides en cette saison; quand je trouve de jeunes familles, je baise le fin duvet des petites têtes soyeuses et je me cache, me faisant immobile, pour laisser les mères venir les rassurer. Ils ont peur de Germaine! qui le croirait; je fais trembler quelqu'un. Si vous saviez comme je vous aime, petits oiseaux, dont la douleur même se traduit par des chants!

» Mes poches sont pleines de mies que je leur laisse sur le chemin, et quand j'ai passé, je me retourne pour voir les gourmands s'en saisir. Ce sont d'abord de petits sauts dans les basses branches, puis le plus hardi descend encore et se pose sur une fleur dont il fait plier la tige, puis enfin il touche le sol et fait des mines coquettes, s'avançant peu à peu, reculant. C'est fait, le voilà qui remonte avec un grand frôlement d'ailes, tout à l'heure il reviendra, laissez-le partager son butin, il a quatre becs à remplir, et quels becs! larges, ouverts, féroces.

» Ma mère regarde aussi, mais sa pensée est ailleurs. Quand la fatigue l'oblige à s'asseoir, je fais des promenades sous les taillis. Mon grand plaisir alors est de m'étendre sur le sol et de rester ainsi immobile et comme bercée par les branches flexibles qui m'entourent de toutes parts et se balancent doucement.

» Tout parle autour de moi un langage mystérieux qu'il me semble deviner; c'est une musique dont les paroles sont gravées quelque part dans mon âme, je les cherche, et pour mieux les retrouver, je ferme les yeux. Alors, un monde inconnu se lève devant ma pensée recueillie, un monde rempli de mères heureuses qui sourient à leurs enfants, d'oiseaux dont le vol caresse mon front, de fleurs qui me saluent et disent avec leurs parfums presque insaisissables : Bonjour, Germaine, bonjour notre amie, viens avec nous, sois heureuse, nous t'aimons.

» Et parfois, l'enivrement de cette course dans les espaces, de ces parfums subtils auxquels s'ajoute l'acre senteur des bois coupés, de ces mille bruits qui sortent du sein de la terre échauffée; toute cette vie intense qui se mêle à la mienne, m'endort sous le taillis.

» La voix si douce et si faible de maman, qui m'appelle, me rend à la réalité; nous reprenons notre marche, elle s'appuie à mon cou, m'embrasse passionnément, m'explique ce que je veux savoir. Oh les belles journées et les beaux bois!

» Quand il fait très chaud, c'est vers le soir que nous partons pour la forêt, et nous rentrons à la nuit tombante; alors, à travers les feuilles on aperçoit un ciel embrasé, mes oiseaux se querellent dans les branches, et les ouvriers rentrent en chantant au village. Sous leurs pas assurés, les menues branches craquent, et l'écho de ces solitudes grossit ces légers bruits pour m'effrayer. Les vieux arbres morts, tout décharnés,

avec de grands bras qui s'avancent comme pour me saisir, me font frissonner, et dans mon trouble je trébuche dans le fouillis d'herbes enchevêtrées.

» Maman rit de mes frayeurs, et sa voix suffit à me rassurer. Nous rentrons chez nous, la nuit est complète, la table avec sa nappe blanche, ses fleurs fraîches et sa lampe brillante est une joie nouvelle pour mes yeux. Et puis, quelle faim et quel bon dîner!

« Voilà ma vie champêtre... »

« Mademoiselle est servie, vint interrompre la voix de Clotilde.

— Jacques, suivons l'exemple de Germaine. »

Mais Jacques intéressé, fit semblant de ne pas entendre.

«...Et, me demanderez-vous, l'autre existence, celle de l'esprit? celle qui se passe dans des livres ennuyeux et sur des cahiers malpropres; cette éducation que je vous ai juré de terminer?

» Ne vous fâchez pas, j'ai été fidèle à ma promesse, et je me suis fait donner un professeur... pour les jours de pluie.

» Naturellement, on songea d'abord à confier ce poste périlleux à notre pasteur, mais il est vieux, infirme, et le Vernet se trouve bien loin du village. Le bon curé ne nous a pourtant pas laissées dans l'embarras et a fini par m'envoyer un professeur idéal; le type du genre, avec toutes les qualités requises et même plusieurs autres.

» Vous dire au juste comment il est me paraît bien difficile; il est tellement long et embrouillé physiquement, que je n'ai pu encore explorer que les extrémités de son individu. Des pieds, ne disons rien, c'est le plus sûr pour rester dans les bornes de la modération; leur empreinte sur le sable du jardin est si vaste, que l'eau y séjourne après la pluie, et si le soleil vient à luire, cette suite d'étangs est d'un effet original. Ses cheveux sont jaunes, mêlés de fils d'argent, le cou long, genre échassier, le dos voûté légèrement, la voix aigre comme une crécelle, les yeux bleu faïence, doux, un peu tristes, très bons. Il y a une histoire qui attend son dernier chapitre dans ces yeux-là, et c'est à cause d'eux seulement que je consens à apprendre le participe suivi d'un infinitif et les règles d'intérêts composés :

» — Bonjour, mademoiselle Germaine, je suis votre serviteur.

» — Bonjour, monsieur Walch, comment allez-vous?

» — Merci, vous êtes trop bonne, mademoiselle Germaine. »

» Et les yeux bleus pâlissent encore sous l'impression de reconnaissance que mon banal salut éveille dans son cœur.

» — Avez-vous bien travaillé, mademoiselle Germaine? »

» Mademoiselle Germaine montre une page blanche et baisse les yeux :

» — Il a fait si beau cette semaine... La forêt est ravissante après l'orage.

» — C'est vrai, répond le professeur convaincu. »

A ce moment de la lecture, Marie d'Espreuil posa la main sur le bras de son frère :

« Jacques, tu triches, et tu me fais passer une seconde lettre comme s'il n'y en avait qu'une; jamais Germaine ne m'a écrit si longuement à la fois.

— C'est vrai, reprit le coupable en riant de bon cœur, mais c'est si gentil!

— Et mon oncle qui nous attend?

— Ah! c'est fâcheux, pauvre oncle! »

Décidément cette correspondance intéressait Jacques, car le soir de ce même jour, il proposa de continuer à la lueur de la lampe.

Mais sa sœur était une personne un peu méthodique, et elle refusa positivement jusqu'au lendemain d'écouter la suite du récit de Germaine.

Cette suite, la voici :

«...Nous nous asseyons de chaque côté de la table, vis-à-vis l'un de l'autre; je cherche des cahiers, pendant qu'il taille mes crayons :

» — Alors, aucun devoir cette semaine, mademoiselle Germaine?

» — Aucun; mais j'ai rapporté deux esquisses de mes promenades, très réussies; voyez plutôt. »

» Et j'amène à la surface de mon tiroir les deux pages arrachées à mon album.

» — Très bien, en effet, le fond fuyant; de l'air entre les arbres... Ah, voici la Gorge-aux-Loups : vous avez été jusque-là? Quel beau site sauvage, avec sa petite source où les saxifrages se regardent en tremblant!

« — Monsieur, je voudrais vous faire une question. Pourquoi les mousses tremblent-elles et les fleurs aussi en se mirant dans l'eau. Est-ce la joie de se voir si jolies, est-ce le plaisir de se sentir bercées sur leurs tiges flexibles? »

» Le professeur relève la tête, tousse légèrement et, me regardant en face :

» — C'est la crainte qui fait trembler les plantes du bon Dieu au bord des sources qui leur servent de miroir; la terre est glissante, l'image trompeuse, elles s'accrochent aux rochers pour ne pas glisser dans la vase. »

» Mademoiselle Germaine baisse le nez, ce qui veut dire qu'elle a compris.

» Puis, vient le tour de la dictée :

« *La foi que j'ai pensé que vous auriez en mes serments...*

» — Voilà qui n'est pas harmonieux! et puis, ce n'est pas vrai.

» — Qu'est-ce qui n'est pas vrai?

» — Votre règle, donc, qui ne me permet pas d'accorder mes pensées avec ma foi. Si j'étais libre, il y aurait accord.

» — Et ce serait absurde, mademoiselle Germaine; la grammaire n'est pas un recueil de

jeux de mots, ni une affaire de sentiments; c'est une science raisonnable...

» — Et moi, je ne le suis pas?

» — Non, pas raisonnable du tout... fort heureusement. »

» Cette exclamation arrachée par l'esprit de justice au bon Walch, le remplit de confusion; il comprend qu'il a livré à son élève une arme dont celle-ci ne manquera pas d'abuser. Il rougit, et fixant au plafond ses yeux honnêtes et limpides, il ajoute avec un demi-sourire :

« — Moi non plus, du reste, quand je suis avec vous, mon enfant.

» Ceci me désarme, je rentre mes cornes et nous épluchons mes participes.

» Il paraît que je suis intelligente, mais que mon éducation pèche par la base; M. Walch me reprend en sous-œuvre.

» Pendant qu'il m'explique des choses inexplicables avec une patience de taupe, je croque son profil sur mes cahiers.

« ... Vous comprenez donc, mademoiselle Germaine, que si votre capital placé à 3 0/0 dans une maison de banque, reste quinze ans sans que vous en retiriez les intérêts, et que, d'autre part, votre banquier use de la... Vous me faites le nez trop long et pas assez en spatule... là... c'est mieux; vous avez le don de la ressemblance, mais vous êtes portée à charger... je disais donc que si votre banquier prête pour son compte votre capital à 5 0/0, mais réserve les intérêts et les laisse dans sa caisse...

» — Ce sera un nigaud.

» — Ce n'est pas à cette conclusion que je veux en venir, etc.... Et ainsi jusqu'au bout de l'heure qui passe comme un instant. »

Mon professeur, avant de se retirer, brosse son chapeau avec son coude; cela me donne le temps de parler encore; j'ai quelques remords à étouffer.

» — Encore une question, monsieur, avant de vous laisser partir. Pourquoi donc êtes-vous si bon avec moi?

» — Il y a deux causes à cela, mademoiselle Germaine. La première c'est que vous êtes un sauvageon vigoureux qui broussaille avec une incroyable activité. Si l'on coupait vos branches il en repousserait d'autres plus fortes et plus nombreuses : mon vieux sécateur y perdrait ses dents; il est préférable de greffer; c'est à quoi je m'emploie de mon mieux. La seconde cause, ajoute-t-il en saluant ma mère qui entre à cet instant, et en laissant échapper un rayon d'azur de sa prunelle dilatée; c'est que je vous aime beaucoup, mon enfant.

» — Et moi aussi, monsieur.

» — Je le sais; seulement vous me faites le nez trop long et pas assez en spatule, prenez-y garde. »

Cette lettre terminée, Jacques chercha vainement la suivante; il y avait une lacune, peut-être des feuilles brûlées ou perdues; il s'en plaignit vivement et continua sa lecture.

« Je suis triste, mon amie, et je viens vous confier mes chagrins, c'est le but de l'amitié de tout donner et de tout recevoir avec le même cœur, et vous voyez combien j'ai recours à la vôtre.

» Nous avons été en forêt aujourd'hui, hélas; les feuilles tombent au moindre effort du vent, les mousses disparaissent sous ce linceul gris, la bise est aigre, voici l'hiver, nous allons partir.

» Je ne puis sans effroi songer à ce retour dans la grande maison de la grande ville : maman y a tant pleuré! Elle se remettait peu à peu ici; sa vie était sans bonheur, mais aussi sans secousses; le silence était pour elle le plus sûr remède; à Paris, il lui sera impossible de n'entendre point parler de celui dont elle porte le nom. Ses œuvres originales sont vantées, reproduites, discutées; sa vie de plaisir défraie les chroniques; on donne le menu de ses soupers, le nombre de ses amis, et sa pauvre femme est exposée à le rencontrer à toute heure. C'est un martyre pour elle et pour moi qui partage toutes ses peines. Ah! que je regrette le Verger et qu'il serait plus sage de ne le point quitter!

» Et puis, il va falloir dire adieu à mon bon Walch; nous pleurerons tous deux au dernier moment, cela est certain.

» Si vous saviez, amie, combien j'aime profondément ceux à qui j'ai donné une fois mon cœur; pauvre cœur si grand, si gros, et dont personne ne veut!

» Je m'en vais par la vie, comme ces pauvres femmes qui vendent des bouquets pour avoir du pain : « Prenez mes fleurs, voyez comme elles sont fraîches, et sentez leur parfum délicieux. Prenez, il se fait tard, elles embaumeront votre logis... et puis, j'ai faim. » Voilà mon histoire : un bouquet qu'on repousse de la main en passant, qui s'effeuille et meurt sans avoir réjoui personne.

» Pardonnez-moi ce cri égoïste, ma chère Marie; mais croyez bien aussi que dans mon regret, il y a bien plus la peine de ne pouvoir donner, que celle de ne pas recevoir.

» C'était la vie de ma mère que je voulais embellir, ses yeux que je souhaitais distraire. Hélas, je n'ai pas su faire, ou plutôt elle n'a pas pu partager ses affections; tout est allé du même côté; la grande place, le fond intime d'elle-même, ce qui la fait vivre et mourir n'est pas pour moi... Enfin, c'est ainsi, et l'hiver avec ses menaces rend mes regrets plus vifs. Demain si le soleil se montre, je chanterai; pour ce soir, je viens dolemment réclamer le secours de votre douce amitié et me reposer auprès d'elle.

GERMAINE. »

Pauvre petite, murmura Jacques tout ému par la tristesse de ces pages où l'on voyait de grandes taches jaunes, indices de larmes non

avouées. N'a-t-elle donc personne qui s'occupe d'elle, aucune famille pour remplacer sa mère si celle-ci venait à lui manquer?

— Personne, et cela me préoccupe depuis longtemps. Il faudrait la marier.

— La marier! y songes-tu, une enfant?

— Une enfant de dix-huit ans, cela compte déjà pour une femme.

— Mais si neuve, si tendre, si inexpérimentée, et toute débordante de passion.

— Le malheur l'a mûrie.

— Donner cette âme candide au premier venu, qui la froissera et continuera l'ère d'isolement et d'obscurité où la petite fleur sauvage s'étiole!

— Mais qui parle du premièr venu; ne peut-on choisir, répondit en riant la sœur, plus émue qu'elle ne le laissait voir? »

Jacques haussa les épaules.

« Vous autres femmes, vous avez la rage de marier les gens. »

Et il continua sa lecture.

« ... Le professeur Walch est très content de son élève; sa vive satisfaction se traduit par un tic du coin de l'œil, que j'étudie avec non moins de succès que les sciences exactes.

« Je lui ai demandé de m'apprendre le latin.

» — Non, m'a-t-il répondu.

» — Pourtant, monsieur, ce serait un moyen de m'ouvrir des horizons nouveaux; mon intelligence se développerait plus rapidement et plus sûrement au contact de ces génies que vous me citez sans cesse, et dont je ne puis apprécier ni le charme ni la profondeur dans une *méchante* traduction... »

« Ici, lutte entre l'œil droit de Walch qui veut dire que je suis un prodige, et l'œil gauche qui trouve que les traductions dudit Walch ne sont pas *méchantes*.

» —Pardon, monsieur, j'ai voulu dire que l'original ne pouvait être atteint dans une traduction rapide, faite au cours d'une leçon dont elle n'est pas l'objet principal.

» — Mademoiselle Germaine, malgré le désir que j'aurais de vous être agréable, je persiste à croire qu'il ne vous est pas nécessaire de lire Horace en ce moment.

» — Et Virgile?

» — Pas même Virgile.

» — *Infandum regina jubes, renovare dolorem!* m'écriai-je avec un geste tragique. »

» Walch désarmé consent à une leçon de latin pour l'année prochaine... »

« Ce Walch est un vieux fou, s'écria Jacques avec humeur, et ta Germaine une imprudente qui aurait besoin d'un mentor plus ferme...

« — Veux-tu la place, demanda Marie en éclatant de rire.

« — Non, le poste est dangereux. »

Jacques ne jugea pas à propos de dire le danger qu'il pouvait y avoir auprès de mademoiselle Germaine, et sa sœur oublia de le lui demander; mais le soir, en fumant son cigare sous la charmille où il était seul, le jeune homme cherchait si au nombre de ses amis il ne découvrirait pas un garçon de cœur et d'esprit assez délicat pour comprendre les exquises délicatesses de ce jeune cœur, assez supérieur pour apprendre un bon latin à cette enragée chercheuse, assez ferme pour dominer cette âme ardente, prête à verser à droite ou à gauche dans l'entraînement de sa tête folle au travers de la vie.

Il ne trouva pas et laissa son cigare s'éteindre en faisant de tristes réflexions sur la valeur des hommes en général et sur celle de ses amis en particulier.

IX

Quand Marie entra le lendemain matin dans la chambre aux lettres, elle trouva son frère à la besogne, fourrageant au milieu des paperasses avec un air fort préoccupé.

« Qu'est-ce qu'il y a donc, tu as une figure terrible, lui dit-elle, as-tu perdu quelque chose?

— Moi, non; mais toi, c'est probable; il y a un an de lacune dans la correspondance que nous dépouillons, et je cherche en vain dans ce méli-mêlo.

— Tiens-toi en repos, je n'ai pas reçu de lettres de Germaine pendant plusieurs mois parce que j'étais à Paris et que je la voyais fréquemment; si tu réfléchissais un peu, tu aurais trouvé cela tout seul, puisque tu savais mon voyage.

— C'est vrai, reprit Jacques un peu confus; mais alors, moi, je ne vais plus savoir ce qui s'est passé cette année-là.

— Le beau mal!

— Ne sachant pas les événements auxquels les lettres feront allusion, je ne mettrai pas le ton convenable en lisant. »

Le frère et la sœur partirent ensemble d'un franc éclat de rire, et, malgré la lacune, le lecteur continua son travail.

« *Décembre, Paris.* Nous voici installées pour tout l'hiver, ma chérie; nous sortons peu et les arts occupent de nouveau le plus clair de mon temps. Je suis retournée à l'atelier de mon professeur, où il y a bien des désertions depuis ce printemps; le mariage a fait du tort au pinceau; hélas, chez nous c'est le pinceau qui nuit au mariage.

» Ma voisine, une étrange personne, qui ne voit pas les choses et les gens comme tout le monde, a déclaré que j'avais un *type*, du *galbe*, et qu'il fallait qu'elle *tirât* mon portrait. On le dit fort réussi, et j'ai pensé qu'une copie de ma main vous ferait plaisir, elle est terminée et part aujourd'hui pour les Roses; faites-lui bon accueil, elle y va si volontiers!...

— Où est-elle? demanda Jacques, et comment ne m'en as-tu pas parlé plus tôt?

— Quel intérêt ce portrait peut-il avoir pour toi?

— Intérêt de curiosité, donc; ne comprends-tu pas que j'ai besoin de donner une forme à cette image qui flotte incertaine devant moi, lorsque je connais si bien la pensée, l'âme de ta petite amie.

— Je n'y avais pas songé, mais je te comprends fort bien, et je chercherai ledit portrait un de ces jours.

— Te rappelles-tu où il est?

— Pas précisément, mais je vais faire appel à mes souvenirs.

— Est-elle jolie?

— Non.

— Ce n'est pas possible! s'écria le jeune homme avec indignation.

— Je t'assure que les traits ne sont ni grecs ni romains, mais je t'accorde qu'ils peuvent s'en passer.

— Tâche de savoir où tu as mis ce portrait.

— Au fait, je me souviens maintenant; c'est dans la grande caisse du grenier; j'y enverrai Clotilde demain.

— Donne-moi les clefs, je pourrais y aller tout de suite.

— Eh bien, et la lecture commencée?

— Ce sera bien plus agréable avec le portrait. »

Marie fouilla dans un tiroir, et finit par amener la clef désirée, mais avant de la laisser à son frère, elle lui fit une masse de recommandations :

— Prends garde d'abîmer les cadres à côté; n'ouvre pas trop la fenêtre à cause des mouches; il faut soulever la porte pour donner le second tour de clef.

Les ménagères sont fatigantes avec leurs scrupules!

Enfin Jacques s'échappa, et sa sœur reprenant sa place et son ouvrage, put entendre le pas agile de son frère dans l'escalier, et sa voix sonore fredonner une marche tzigane en s'accompagnant du cliquetis de son trousseau.

— C'est la première fois qu'il chante, murmura-t-elle avec une joie profonde.

Une demi-heure plus tard, lorsque la jeune fille risqua curieusement un coup d'œil dans l'escalier, elle aperçut Jacques devant la fenêtre du palier, tenant d'une main un petit tableau à cadre doré, de l'autre, son mouchoir avec lequel il enlevait soigneusement quelques grains de poussière. Il avait oublié en haut la fin de sa chanson et les clefs, qui se dandinaient à la serrure de la mansarde, comme pour réclamer contre cette négligence; il avait oublié aussi, je pense, sa sœur qui se tenait à ses côtés en silence. Puissance des arts sur certaines natures!

— Cette peinture est-elle bonne? demanda Marie. »

Jacques, sans se retourner :

« Ravissante.

— Tu crois qu'elle arrivera?

— A faire tourner les têtes, c'est certain.

— Mais non, à les reproduire fidèlement.

— Qu'est-ce que tu me chantes-là!

— Je te demande si Germaine a du talent comme peintre.

— Je me moque bien du talent; c'est ellemême que j'admire. »

Et regardant toujours le portrait :

« Cette figure est étrangement séduisante; les yeux luisent comme des étoiles, et, chose bizarre, il me semble que je les connais depuis longtemps. »

Ce bout de toile qui attachait ainsi la pensée et les regards de Jacques, représentait une très jeune fille vêtue comme les bohémiennes, d'une chemisette et d'un corsage lacé, le tout en guenille, mais laissant deviner une taille charmante, sortie complète des incertitudes de l'enfance.

La petite Gitana, effrayée sans doute mais curieuse, cachait sa tête derrière son bras relevé, et, sous cet auvent qui couvrait d'ombre le haut du visage, apparaissaient les deux étoiles que Jacques avait déjà vues quelque part, sans pouvoir retrouver où.

Oui, c'étaient deux diamants tombés du ciel, ces yeux profonds, doux et brillants, dont le limpide regard avait un charme magnétique. Des cils recourbés et noirs formaient un léger voile, au travers duquel s'échappaient des paillettes d'or. Le nez petit, la peau brune, la bouche un peu épaisse, un air de langueur, malgré le jeune sourire des lèvres entr'ouvertes; des contrastes partout. Telle était Germaine.

« J'emporte cette étude chez moi, dit Jacques en descendant. Où diable ai-je vu ces yeux?

— Emporte, mais si Germaine venait ici, tu aurais soin de me la restituer.

— Est-elle aussi jolie?

— Tu entends, n'est-ce pas?

— On a dû la flatter en idéalisant son type.

— En vérité, je ne comprends pas ton engouement pour ma petite amie, il n'y a rien de régulier dans ce visage.

— Tu n'y entends rien, ma pauvre Marie, c'est une perle...

— Noire.

— Noire, si tu veux, mais perle quand même, c'est-à-dire, rare et précieuse.

Le frère et la sœur trouvèrent l'occasion bonne de se taquiner, Marie soutint les blondes, Jacques défendit les brunes; quand M. Deschamps s'assoupit après déjeuner, on en était venu aux gros mots et on se sépara fort animé.

La chambre où travaillait Marie se trouvait précisément au-dessous de celle de son frère. Toute la journée la jeune fille entendit un grand branle-bas; c'était M. l'ingénieur qui tirait l'échelle, qui dépendait ses cadres, qui prenait des mesures, qui enfonçait des clous. Le soir, elle entra chez lui pour allumer sa lampe et elle

aperçut de nombreux changements. Une Ariane gravée par Le Brun et que Jacques aimait beaucoup était maintenant dans le faux jour de l'entre-deux des fenêtres et à sa place, au-dessus du bureau à crémaillère, en face du lit, dans le plein jour de la chambre, deux étoiles laissaient filtrer leurs rayons à travers les cils soyeux, sous l'abri d'un bras nu et d'une main si petite qu'une fille de Bohème seule pouvait avoir la pareille.

..... Et chaque soir, Jacques en s'endormant se disait : où donc l'ai-je vue ? Et chaque matin, en s'éveillant, il répondait au sourire effarouché du portrait par ces mots : je la connais certainement.

X

Il y a des fées de par le monde, cela est incontestable; j'en connais de vieilles, laides et méchantes, de l'espèce dite carabosse, ce sont même les plus nombreuses; il y en a de grandes, belles, majestueuses qui commandent le respect et l'admiration.

La troisième espèce, toute petite, ignorée, vivant dans l'ombre, ne faisant nulle parade pour attirer les curieux indifférents, n'exerce son pouvoir que sur ceux qu'elle juge dignes de sympathie.

On reconnaît ces petites fées parmi les autres mortelles à certains signes particuliers : elles conservent, même dans la vie usuelle, je ne sais quoi de leurs origines fantastiques; ce caprice soudain, cette bizarrerie insaisissable, cette allure entraînante, un charme inconscient dont les contrastes multiplient indéfiniment les moyens de séduction.

Tout cela dans un cœur d'or que trahit un regard pur et limpide, seul philtre de ces petites charmeuses.

Ce philtre merveilleux se prépare dans les grands bois où elles recueillent sous leurs cils brunes la pointe brillante des rayons du soleil et la vapeur diamantée de la rosée matinale. La légende leur met une étoile au front, aussi cachent-elles cette couronne sous l'arc d'un bras mignon, quand elles veulent passer inconnues parmi nous.

Le portrait que Jacques avait recueilli dans sa chambre avait décidément des vertus singulières, comme par exemple de porter Jacques aux rimes, ce qui était complètement en dehors de ses habitudes; de laisser sa chambre dans le demi-jour pour éviter, disait-il, de faner ses *objets* d'art; de se lever de bonne heure pour trier la correspondance enfouie dans le bureau du rez-de-chaussée.

Il connut en quelques jours toute l'histoire de Germaine, ses naïfs secrets, ses imprudences, ses désespoirs; il la vit malheureuse ou ravie suivant l'occasion, mais toujours elle-même, c'est-à-dire tendre, passionnée, pleine de dévouement et d'exquise délicatesse.

Hélas! tout a une fin et la série des lettres s'épuisa vite. Le jour où Jacques eut donné lecture de la dernière à sa sœur, il lui déclara que cette besogne serait maintenant insipide et prit un congé d'office.

Ce temps de repos bien mérité après un pareil labeur, se passa tout entier sous la charmille qui longe la grille du côté de la route; Jacques s'y promenait les mains dans les poches en sifflant, ou même sans siffler; il regardait la rivière qui fuyait à ses pieds, le soleil qui essayait en vain de violer cet asile, quelquefois il ne regardait rien du tout, et trouvait quand même grand plaisir à sa solitude.

Il était précisément dans cette période de vide un jour, lorsque le facteur vint à passer de l'autre côté de la grille.

C. DE LAMBRAUDIE.

(*La suite au prochain numéro.*)

Économie Domestique

MOCK-TURTLE

(*Potage imitant le potage à la tortue*).

Faites cuire dans de l'eau salée un morceau de tête de veau, ou même un pied de veau; faites un roux très épais, mettez-y le morceau de tête de veau coupé en petits dés avec la quantité d'eau nécessaire pour le potage, (on se sert de l'eau dans laquelle la tête ou le pied a bouilli) un bouquet garni, deux clous de girofle; ajoutez un verre de vin de Madère ou deux cuillerées d'eau-de-vie, du poivre de Cayenne, ôtez le bouquet et servez bouillant.

***

HARICOTS VERTS AUX ANCHOIS

Faire cuire dans le beurre une échalotte ou un oignon; lorsqu'il est cuit, ajoutez cinq ou six anchois dessalés et coupés en filets, poivre de Cayenne; laissez cuire en ajoutant du beurre, puis les haricots verts bien cuits à l'eau et soigneusement égouttés.

REVUE MUSICALE

La Nuit de Cléopâtre, musique posthume de Victor Massé. — La célèbre cantatrice Alboni. — Concerts. Musique d'église. — Corrections tardives.



ÉCIDÉMENT, le théâtre de l'Opéra-Comique change de genre sans changer de nom. Nous ne songerions pas à nous en plaindre, s'il restait, comme au temps des Boieldieu, Hérold et Auber, le théâtre de famille par excellence. Mais aujourd'hui, il faut ouvrir les oreilles autant que les yeux, et y regarder à deux fois avant d'y conduire ses filles.

Heureusement, les cas sont encore assez rares où cette précaution devient nécessaire.

La nouvelle de Théophile Gautier, à laquelle M. J. Barbier a emprunté son libretto, doit être classée dans cette catégorie. Aussi, croyons-nous devoir jeter le cri d'alarme à l'adresse des mères qui n'auraient pas eu l'occasion de lire quelque compte rendu de *La Nuit de Cléopâtre*.

Est-ce une raison absolue pour priver les jeunes musiciennes de connaître la dernière œuvre lyrique du maître éminemment français, Victor Massé? Nous ne le pensons pas, et si elles doivent renoncer à la représentation, on peut toujours leur recommander la partition pour piano, qui ne tardera pas à être mise en vente, si ce n'est déjà fait.

Dans le premier et même le deuxième acte, il se trouve de charmants morceaux de chant, qu'après le coup d'œil maternel, il pourra leur être permis de choisir. Au lieu d'acheter la partition, il suffira de faire le triage des pièces, par une lecture préalable des paroles.

Un grand luxe de raffinements poétiques entoure cette donnée scabreuse, mais elle n'en saurait complètement dissimuler les côtés répréhensibles, au point de vue de la morale et du simple bon sens, même.

Voilà qui est dit. Il est superflu d'insister; c'est assez pour que la garde veille.

La mort de Victor Massé est de date assez récente pour que l'on se souvienne qu'il fut, en même temps que savant musicien, l'un des derniers mélodistes de race. A ceux qui auraient pu l'oublier ou l'ignorer, ses œuvres sont là pour le prouver ou le redire. *La Chanteuse Voilée*, *les Noces de Jeannette*, *Galatée*, *Topaze*, *les Saisons*, *Paul et Virginie*, autant de chefs-d'œuvre de grâce et de mélodie.

Ils deviennent chaque jour plus rares, ces chantres inspirés, dont le ramage poétique n'excluait ni les fortes conceptions, ni les dramatiques élans.

En écoutant cette musique, dont les nuances fondues avec art, vous font parcourir sans vertige le monde des rêves, sans fatigue celui de la réalité, on se trouve inspiré soi-même ; l'être le moins doué se sent devenir artiste, pendant le moment où elle le pénètre.

Oh ! les pauvres Wagnériens ! avec quel air de Peaux-Rouges ils supportent de pareilles auditions ! *Pensez-donc* : eux, dont la musique tonnante autant qu'incompréhensible fait penser au Jugement dernier, se trouver transportés au sein de cette harmonie mélodieuse qui fait rêver de l'âge d'or, du paradis terrestre, même. — Quels arriérés ! — s'écrient-ils ; et nous de répondre : Quels exagérés, et surtout, quels égarés !

Nous avons avancé que dans tout le premier acte et le premier tableau du deuxième, on peut puiser les yeux fermés, pour ainsi dire, parmi les airs de cette composition artistique.

C'est d'abord le *Prélude*, contenant la phrase caractéristique du ténor, que l'on rencontrera souvent et diversement présentée dans le cours de la partition : elle est simplement ravissante, cette phrase.

Après le chant d'entrée, c'est *la chanson du Muletier*, avec son caractère archaïque ; puis, un *Cantabile*, pour mezzo-soprano : « Loin de vous, » de la plus charmante expression.

En passant à côté d'un remarquable trio et d'un duo à l'accent pénétrant, on arrive à la délicieuse *Barcarolle* du ténor : « Sur les flots bleus, glisse ma voile, » déjà entendue tout à l'heure dans le lointain : c'est une pensée exquise.

L'*air* : « Sous un rayon tombé des cieux, » est complétement beau dans toutes ses parties. Un

récitatif de grand style, l'andante, plein d'émotion vraie, puis une magnifique péroraison du plus grandiose effet.

Quelle suave inspiration que l'*Air* : « Salut, ô nuit sereine, » que chante mademoiselle Heilbron dans sa cange égyptienne, dont les rames légères effleurent le Nil bleu. L'effet des harpes à l'accompagnement complète la magique poésie de cette page de maître.

Dans le second acte, nous pouvons signaler : le *Prélude* instrumental, des *Airs de ballet*, d'une touche fort délicate, et un *Air* admirable, pour soprano, qui est encore une des parties transcendantes de l'œuvre.

Une *mélodie* douce, sorte de lamentation résignée, pour voix de femme également, séduit, par sa vague tristesse et sa facture aisée.

En arrêtant ici la nomenclature des morceaux de chant, qui tous, sont de premier ordre, on voit que leur nombre suffirait à fournir l'élément mélodique d'une partition entière. Beaucoup de celles qui furent écrites dans ces derniers temps, ne nous offrent pas cette richesse d'inspiration dans tous leurs actes réunis. Et cependant, notre analyse n'embrasse que la moitié de l'œuvre suprême et dernière de Victor Massé.

Nous l'achèverons sur la partition réduite pour le piano, ce qui permettra à nos jeunes musiciennes de se faire une idée de l'importance instrumentale du plus large ouvrage de ce maître exquis et regretté!

Nous avons dit que *Cléopâtre* était non un opéra comique, mais un opéra. Ce que nous en avons cité appartient évidemment au genre semi-sérieux.

Le drame n'apparait qu'au troisième acte et le dénouement en est rapide. D'où résulte que toute proportion gardée, si ce n'est pas un opéra léger, *Cléopâtre*, comme pièce, n'a pas tout à fait les proportions du grand opéra.

Mais son dernier acte suffit à démontrer que s'il eut véou, Victor Massé, pourvu d'un libretto *ad hoc*, n'eut pas manqué de doter la première scène française de quelque magnifique chef-d'œuvre. Regrets inutiles! il n'est plus. Mais sa gloire rayonne et son charmant souvenir nous reste; il va s'incarner plus avant, plus vivace au cœur des musiciens français et des amateurs de goût.

La seconde moitié du deuxième acte est encore d'une belle couleur poétique. Les chœurs et ensembles y sont d'une facture tantôt rêveuse, tantôt brillante.

Tout le troisième acte est une page vocale et instrumentale splendide. La vie y circule largement. Les nuances y sont conduites avec l'art consommé d'un coloriste de premier ordre. Depuis les teintes vaporeuses de l'éther, jusqu'aux tons les plus énergiques, l'orchestre du maître accomplit des effets aussi puissants qu'enchanteurs.

On comprendra, d'après ce rapide examen, que ce qui domine dans l'œuvre posthume de Victor Massé, c'est la note tendre et idéale, comme dans presque toutes ses autres compositions, du reste. Mais on y trouve à un degré translucide, comme nous l'avons fait ressortir à propos du dernier acte de *Cléopâtre*, l'expression aussi large que sincère du sentiment dramatique, et une science dont la profondeur n'enlève rien au charme ni à l'élégance de la pensée mélodique.

***

La fin de ce beau mois, consacré au culte de la Vierge Marie, va nous servir de transition, en constatant qu'il a été célébré dans toutes les paroisses de France avec la même solennité, le même empressement et la même affluence de fidèles qu'aux années écoulées.

Ce culte de la mère du Rédempteur, est profondément enraciné au cœur de la nation. C'est surtout à mesure que l'on se rapproche des climats brûlants qu'il est aisé de s'en rendre compte. Sans aller plus loin, il est touchant de voir combien les populations de la Provence en ont conservé la foi primitive.

***

Un événement musical des plus rares :

La célèbre Alboni, que la génération présente ne connaissait que de nom, a rompu, en faveur de haute et puissante dame Charité, un silence d'environ trente années.

Qui le croirait? Jamais sa voix ne fut plus belle!

Comment a-t-elle conservé ce pur diamant, cette cloche d'or, dont un magnifique organe dépassait la sonorité, l'éclat et le charme?

Sa voix, la plus belle du siècle, se promène avec aisance, depuis le *sol* grave jusqu'à l'*ut* aigu. Et quel immense talent! quelle perfection dans la vocalisation et quelle ampleur dans le style; c'est merveilleux. La salle du Trocadéro n'était pas trop vaste, c'est assez dire. Son succès a été colossal, ainsi que celui de l'éminent chanteur Faure, qui, comme la grande cantatrice italienne d'antan, l'Alboni, avait mis son beau talent au service de Dumaine.

Les concerts symphoniques ont lancé leurs dernières notes. La clôture du Châtelet a été particulièrement intéressante comme programme et comme exécution. Des artistes de premier ordre, MM. Faure et Hans de Bülow en tête, en faisaient les frais. Nous retrouverons M. Colonne à ses *Concerts populaires*, en octobre prochain.

Les belles cérémonies religieuses vont se continuer et se succéder, dans la petite église du village, où chaque famille ira le dimanche implorer la miséricorde divine. Nos lectrices nous sauront gré de leur indiquer un ouvrage d'utilité. C'est *Le Service de l'Église*, pour orgue-harmonium, par A. Valenti. Ce remar-

quable recueil est spécialement écrit pour messe solennelle de bénédiction nuptiale, du Très-Saint-Sacrement, du Saint-Esprit, pour les fêtes de la Très-Sainte-Vierge, Messe des morts; de plus, *trente-cinq pièces* (dans différents tons), pour préludes, versets, etc., etc. 1 vol. Bibliothèque Leduc, N° 80, 6 fr. net. Comme chant, signalons le savant *Magnificat* en *ré* majeur, à deux voix égales, avec accompagnement d'orgue et d'harmonium, par un compositeur distingué, J. Franck. Ed. Alp. Leduc, 3, rue de Grammont.

MARIE LASSAVEUR.

***

Après les roses, les épines.

Nous sommes forcée de réclamer l'indulgence de nos lectrices pour MM. les compositeurs ou correcteurs d'imprimerie du *Journal des Demoiselles*.

Malgré toute l'intelligence de nos abonnées, il a dû leur être impossible de comprendre le désordre de nos alinéas, dans la *Revue musicale* de mai, car nous-mêmes avons eu grand peine à nous y reconnaître.

Pour rétablir le sens de ces phrases tronquées, voilà, aussi clairement que possible, la marche à suivre.

Jusqu'au bas de la troisième colonne, page 136, tout va bien. Mais au lieu de continuer en haut de la quatrième, c'est au deuxième alinéa de cette colonne : *On sait que la légende*, etc., qu'il faut se transporter.

Ce n'est qu'à la fin du troisième alinéa, sur ces mots : *a un nombre illimité de couplets*, etc., (qui ne finissent rien !) qu'il faut reprendre à la première ligne de cette même colonne, où on lit, s'enchaînant au mot « couplets » : *dont les vers d'une simplicité*, etc.

Enfin, l'alinéa de deux lignes, qui succède au dernier vers de la légende brabançonne, et se termine par les mots : *huit pieds*, doit conduire le lecteur au quatrième alinéa, débutant par : *Les paroliers de M.*, etc., c'est le dernier de cette cacophonie, et il ne reste plus qu'à continuer jusqu'à la fin, sans entraves.

C'est mettre à une rude épreuve la patience de nos lectrices, qui voudront bien nous le pardonner, en songeant à l'infortunée victime de ces erreurs typographiques. M. L.

CORRESPONDANCE

MA CHÈRE YVONNE.



CETTE fois, je n'en peux plus ; de la poussière dans les yeux, de la térébenthine dans le nez, la tête rompue, les jambes brisées : voilà le bilan de la situation. Mais j'aurais eu plus vite fait de te dire, que je sors du *vernissage*; tous ces détails fussent devenus superflus, car tu connais cette opération importante de la vie parisienne qui est sensée se faire la veille de l'ouverture du Salon pour permettre au monde qui se compose de la fine fleur des arts, de la fortune ou de la célébrité, de se compter une fois de plus dans une enceinte réservée.

Eh bien, ma petite, console-toi d'avoir manqué cette *première* du palais de l'Industrie, les beaux jours du *vernissage* touchent à leur fin. Les artistes constitués en société libre ont cessé d'être artistes pour devenir marchands ; ils ont vendu moyennant 10 francs par tête le plaisir qu'ils donnaient autrefois gratis, de venir les admirer dans l'intimité, et qu'est-il arrivé? Dès l'instant qu'il n'a plus été nécessaire d'intriguer, de minauder, de vaincre pour emporter d'assaut le bienheureux ticket, on n'en a plus voulu. Autrefois, être présent au vernissage voulait dire : Je suis quelqu'un ou quelque chose; aujourd'hui cela signifie j'ai dix francs à mettre à mes menus plaisirs. Peuh! dix francs, quelle misère, messieurs du jury! il fallait tarifier les billets d'entrée à 100 fr.; n'en délivrer qu'un certain nombre et donner aux enchères les dix derniers; alors, cela eût valu la peine.

Mais, me diras-tu, le salon était donc désert? Non, Yvonne, tu sais bien que quand une femme dit : il n'y avait personne, cela signifie seulement que la foule était moindre, ou répartie autrement, ou moins animée, ou moins élégante, que sais-je; il y a tant de nuances dans un mécompte! Crois-tu par exemple que les exposants n'y étaient pas tous, et les exposés aussi, pas les taureaux, ni

les chiens, ni les chats, ni les tigres, ni les lions, mais les végétaux au grand complet sur les têtes et sur les poitrines des visiteuses, même aux habits de ces messieurs très fleuris pour la plupart; et non seulement les végétaux, mais les modèles des portraits répandus çà et là. Puis à côté de ces familles ou de ces amis d'artistes intéressés directement dans la question et venant épier sur les physionomies les impressions produites par le chef-d'œuvre du père, ou du frère, ou du cousin; les fanatiques de l'art, ses détracteurs, ses protecteurs; la presse, le théâtre. Toutes les actrices réunies en meeting, depuis la plus charmante des mères nobles jusqu'à la plus effrontée des soubrettes; depuis la robe de dentelle noire et la capote de toile d'argent des unes, jusqu'au jupon paysanne et au chapeau pointu des autres, en passant par le costume moyen âge vert ancien dont j'ai compté un nombre infini de variétés.

A trois heures c'était comme le flot de la marée montante à l'entrée des salons; on entendait un bruit vague qui grossissait et s'éteignait tour à tour, pour reprendre l'instant d'après avec une force nouvelle. Par ci par là un bonjour plus énergique, une exclamation plus convaincue, puis le grand murmure de la foule. Un nom circulait de bouche en bouche, celui du dernier élu de l'Académie; on achevait les conversations tenues quelques jours avant sur les banquettes de l'Institut, on donnait des détails piquants sur la manière dont s'étaient confectionnés les deux discours que tout le monde a lus ou entendus, et où M. Renan et M. de Lesseps se sont montrés si complètement eux-mêmes; mais le temps presse et les célébrités passent, en voici une très entourée, très animée.

« Elle manque de tournure, dit-on tout à côté de moi; et j'entends cette phrase répercutée par tous les échos féminins : elle n'a pas de tournure!

— Ah! Mesdames, quel jugement inique! Pas de tournure doña Sol; pas de tournure Théodora!...

— Messieurs, calmez-vous, cela veut dire seulement qu'elle n'est pas blindée comme une citadelle imprenable; la tournure est un accessoire de nos jupons; la réflexion n'était pas une offense. »

Décidément les vieilles femmes sont à leur avantage en ce moment, j'en ai vu de si jolies que je les soupçonne d'avoir vingt-cinq ans et un tour de cheveux blancs pour se rendre plus piquantes. La grâce, le sourire, la taille, les yeux tout est jeune sous ces frimas.

Connais-tu les nouveaux lorgnons, les *glaces à main?* comme disent les gens du métier et les romanciers au courant. Ils sont longs comme un manche de parapluie, plats et minces, en écaille unie et donnent un air tout drôle à celles qui les portent. J'en ai vu un joli assortiment; comme bien tu penses, c'était leur jour de triomphe à ces inséparables de la myopie et du genre. Avec quelques cannes ils représentaient seuls l'époque des *Incroyables*. Le moyen âge fait tort aux autres siècles. N'importe, ces petites Parisiennes sont si gracieuses, si gentilles qu'elles embellissent tout ce qu'elles daignent toucher.

J'aurais voulu te parler *Modes*, car j'ai bien cinquante toilettes excentriques dans la mémoire; te dire que la jupe de soie épaisse et claire, toute unie, avec corsage de velours grenat faisait fureur; que le vert depuis celui du Nil, jusqu'à celui des choux, étalait sa gamme éclatante avec plein succès, que les chapeaux pointus, les souliers découverts, les sequins en bordure, les grandes ceintures moirées, les broderies de jais bleu ou rouge abondaient; mais ma voisine dans le journal s'acquitte trop bien de ce soin pour que j'ose m'en mêler, je te renvoie à ses articles, et je continue mon bavardage sur nouveaux frais.

Si la physionomie du public a changé depuis deux ans, celle des tableaux ne s'est pas sensiblement modifiée. On dit qu'on peut juger une époque d'après ses œuvres artistiques, alors nous sommes dans la période dite *Chromo*. Le salon de 1885 fourmille de ces jolies toiles pleines d'esprit, de sous-entendus, de mots à double sens rendus vivants sous des pinceaux habiles : L'*Amour malheureux*, un pauvre diable de poupon qui gît par terre. L'*Amour matériel* à six mois, sans chemise et vu de dos pour que le public ne perde rien de ses proportions. *Trois amis*, un chien, un chat et un bel enfant qui se roulent ensemble; que sais-je, il y en a de toutes les sortes de ces mignardises; les sujets religieux même n'échappent pas à cette forme légère, et les anges de nos jours ressemblent à ces papillons faits enfants ou jeunes filles par le caprice des compositeurs, et qu'on pose par douzaines sur des fleurs de fantaisie.

Je n'en ai vu qu'un de ces beaux anges qui m'ait fait rêver un moment du séjour bienheureux: Le jeune Tobie, un bâton à la main, reçoit la dernière bénédiction du patriarche, et les dernières larmes de sa mère qui se penche sur lui pour pleurer sans qu'on puisse critiquer son visage. Un peu en arrière, debout, enveloppé de la tête aux pieds dans de grands voiles de laine blanche, un jeune arabe assiste à ces adieux avec une douce sérénité et je ne sais quel éclat mystérieux qui révèle en partie sa céleste origine. Ce visage très jeune, très pur, un peu brun comme il convient au pays dont il emprunte le type, respire la paix, et si au lieu de se cacher sur le sein de son fils, la pauvre mère regardait ce guide angélique, elle n'aurait plus aucune crainte.

Hélas! voilà pour effacer cette douce impression, une série de Jésus plus lamentables les uns que les autres. Ici, le Fils de Marie portant un

panier de copeaux. Le mieux partagé dans cette composition est saint Joseph dont on n'aperçoit que le dos; mais l'Enfant Dieu, chétif, vulgaire, morne; le fils d'un ouvrier de Paris, vivant dans un milieu malsain et peu recommandable, n'aurait pas un autre aspect; plus loin, un pasteur, protestant je suppose, fait passer un examen à des petites filles d'une école communale quelconque : c'est Jésus faisant venir à Lui les petits enfants. O peintres, si vous traitez ainsi le plus beau des enfants des hommes, que nous réservez-vous donc, à nous mortels déchus et déformés!

Et les tableaux d'histoire, les grands sujets largements traités; ces batailles où s'entassaient hommes et chevaux dans un sublime désordre, En avez-vous vu? — Moi pas! En revanche de fausses peintures murales effacées, avant d'être terminées, avec de faux jeunes hommes faisant danser de non moins fausses jeunes filles, couronnées de faux épis dans une fausse campagne. C'est une école, paraît-il, car j'en ai compté un grand nombre.

Il y a un certain taureau vainqueur dans l'arène qui a une singulière façon de présenter sa victime au public. Il est campé sur le devant de la toile avec un air furieux et magnifique et porte sur son dos un cheval éventré, les quatre fers en l'air, la langue pendante et la queue je ne sais où. Le pauvre Bucéphale, outre les plaies visibles, doit avoir les reins brisés, car il pend aux flancs de son cruel ennemi comme une paire de cacolets. C'est horrible; aussi tout le monde s'arrête devant la toile avec satisfaction.

Je promenais il y a quelque temps une petite fille, nouvelle débarquée de sa châtellenie où elle a vécu en pleine liberté depuis sa naissance, c'est-à-dire depuis cinq ans environ. Je traversais avec elle le jardin du Palais-Royal et nous causions tout en trottant de notre mieux, car nous étions en retard.

— Dis-donc, Nini, c'est beau n'est-ce pas le Palais-Royal?

— Oui, Madame, répondit la mignonne en se serrant dans mes jupes... mais il y a trop de chiens! » Et d'un brusque mouvement de son petit bras, elle écarta la queue d'un superbe Terre-Neuve, qui courait rejoindre sa société sans souci du visage de l'enfant placé à peu près à son niveau.

Eh bien, je dirai comme Nini à propos du Salon : trop de chiens. Les meutes à queue raide comme des sabres abondent sans prétexte plausible ; on met bien au milieu d'eux une casaque rouge, un cor de chasse ou un malheureux renard, l'intérêt reste nul. En vérité, tout cela n'est pas de l'art; aucun souffle dans ces œuvres, pas une idée même incomplète; l'on peint en pensant à autre chose; à la fortune à faire, au nom à acquérir, au public à attirer, et alors apparaissent les scalpés, les stigmatisés, les noyés, les spirites, les poupons travestis, les femmes bleues, rouges, vertes; au lieu de nous montrer la royauté majestueuse dans sa puissance, on nous fait voir un gros homme, la face convulsée et verdâtre, que quatre bandits portent comme un paquet de linge pas propre : c'est Chilpéric. Au lieu de s'inspirer de nos grands souvenirs, on va chercher la Jacquerie, la chouanerie, l'ivresse, la chirurgie, etc.

Mais, me diras-tu, il y a cependant de belles et bonnes toiles, car Dieu merci, nous avons encore de grands peintres. C'est vrai, seulement, le besoin d'étonner, de faire parler de soi, a gagné même à ces hauteurs; en cherchant bien on trouve de quoi admirer, mais non pas sans restriction, et l'on se dit avec tristesse : j'aimais mieux sa fiancée d'il y a trois ans; — cela ne vaut pas ses muses de l'Opéra — je regrette son ébauchoir, qui du moins n'écorchait pas sous nos yeux, etc.

Voici un *jeune*, M. Outin. Pas de comparaison fâcheuse pour sa délicieuse composition. Tu peux en juger toi-même, pauvre recluse puisque ton journal t'en donne ce mois-ci une charmante reproduction : *le Jour de fête*, un jour de bonheur où tout paraît en joie autour des heureux fiancés. Sont-ils charmants, bien groupés! Je ne peux me lasser de les voir si assortis. Le mois prochain tu auras *Après la fête*. Hélas, tout a un lendemain, et il faut raccommoder le violon qui a fait danser.

Mais je suis lasse de tant courir et de tant parler, un coup d'œil en passant aux miniatures, qui restent la plus charmante façon de conserver un visage aimé, éternellement jeune; voilà de bien jolies ébauches de Camino. Passe une jeune femme toute fardée et peu versée dans la préparation des peintures sur ivoire : c'est trop pâle! dit-elle avec une mine dédaigneuse. — Tournant le dos à son maître, j'aperçois le travail de l'élève, deux médaillons de mademoiselle de Vaux-Bidon, *brune* et *blonde*, peut-on dire en les désignant. L'une a du coin de la bouche, un sourire provoquant qui veut dire beaucoup de charmantes choses, l'autre a dans ses yeux noirs de houri blonde tout un poème inédit... Mais je m'avoue incapable de continuer, allons voir à la buvette s'il reste quelque chose à croquer, et rentrons; la fête est terminée.

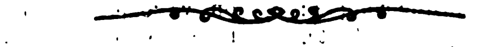
Yvonne, tu ne m'écris plus, cela me fâche; voici deux lettres sans réponses, je suppose que ta layette doit être terminée, si tu ne prends même pas le temps de me dire bonjour. Vite une lettre afin que je pardonne.

***

Style Bysantin. — Le fronton qui décore la première page de votre Journal se compose d'ornements tirés des principales églises de l'époque qui nous occupe aujourd'hui. En premier, nommons *Sainte Sophie*, reconstruite sous Jus-

tinien (an 537 de notre ère). *Sophie*, dans le principe désignait seulement l'un des attributs de Dieu : *Hagia Sophia* (sagesse divine), mais une sainte veuve de ce nom ayant été canonisée, l'empereur lui éleva le temple magnifique qui est encore la gloire de Constantinople. C'est au même Justinien de docte mémoire qu'on doit *Saint Vital de Ravenne*, à qui nous avons fait également un emprunt. Enfin, *Saint Georges de Salonique* n'est pas à oublier dans cette énumération de chefs-d'œuvre.

C. de Lamiraudie.



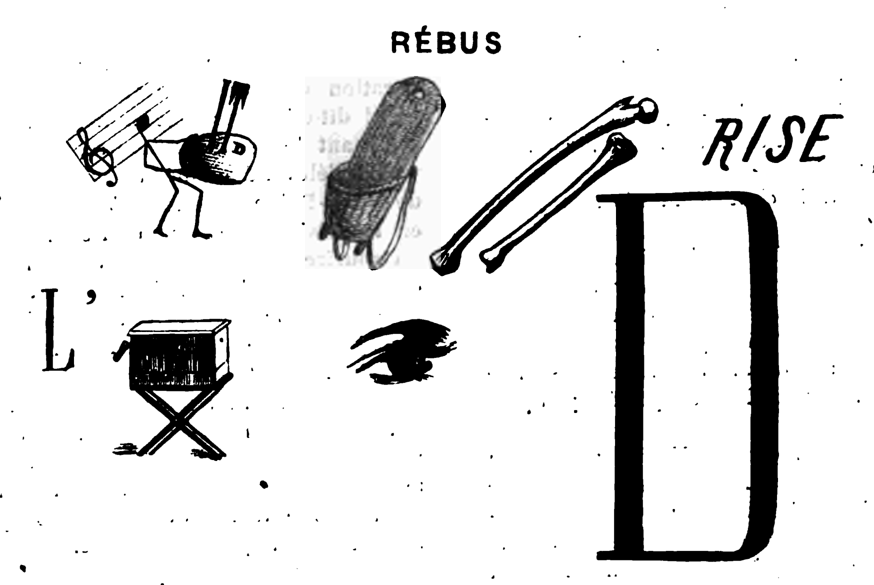
CURIOSITÉ HISTORIQUE

Dans les tombeaux des rois d'Egypte, les plus récemment ouverts, on a trouvé des couronnes funéraires, formées de roses, d'iris, de jacinthes; ces fleurs étaient conservées comme dans un herbier. On en a semé le pollen et il a produit des plantes pleines de fraîcheur et de sève, reproduisant les fleurs qui charmaient les yeux des Pharaons. La même expérience a été faite avec le même succès pour les blés trouvés dans les sépulcres égyptiens.

Enigme

Demi-frère chéri d'un héros immortel,
Je partageai le don qu'il tenait de son père :
Alternativement, nous prenions place au ciel,
A tour de rôle aussi nous restions sur la terre
Sous le nom de *Gémeaux*, tendrement embrassés,
Au Zodiaque, enfin nous nous sommes fixés.
— En moi voyez encore un architecte habile :
Aux siècles reculés j'habitai ces climats,
On en a reconnu mainte trace fossile;
Dès longtemps j'émigrai pour de lointains États
Et j'y construis encor mon domicile.
Pourtant on m'a vu de nos jours,
Messieurs, surmonter votre tête;
Mais l'industrie en progressant toujours
M'a fait descendre de ce faîte;
Et le produit d'un ver, du mûrier nourrisson,
Obtient sur moi la préférence :
Hélas! toute contrefaçon
Trouve encouragement en France!

RÉBUS



Explication de la Charade de Mai : *Trianon*.
Explication du Rébus de Mai : *Chacun a sa manière de voir*.

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne*.

5-85 1835 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.

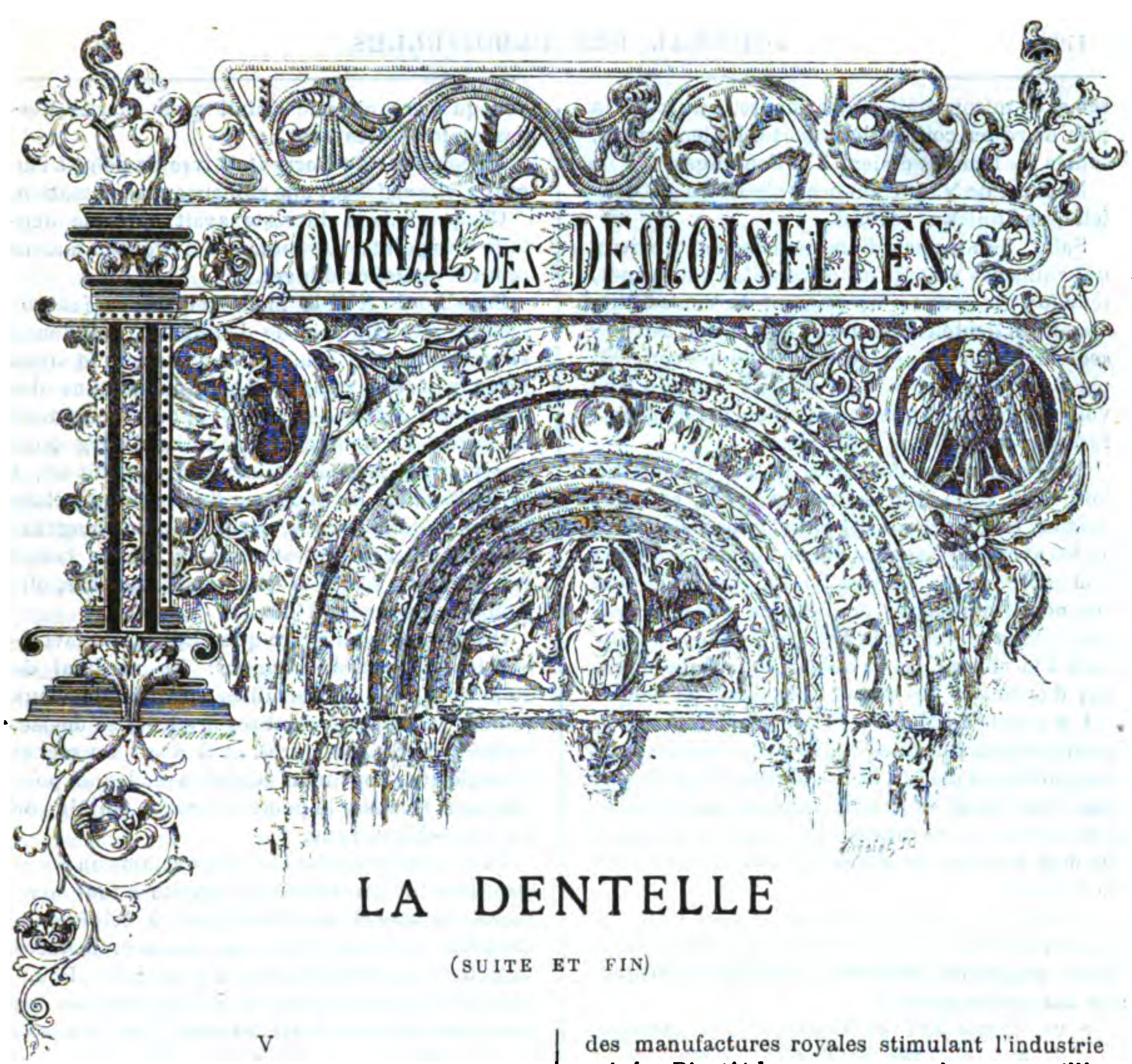


1er Juillet 1885 — 4527

Journal des Demoiselles

Modes de Paris — Rue Vivienne. 48.

Toilettes de Melles VIDAL. 104. r. de Richelieu — Modes de Mme MERLET-TAROT. 5. Avenue de l'Opéra — Corset Cuirasse de Mme EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra Parfumerie de la Mon GUERLAIN. 15. r. de la Paix — Machines à coudre Cie Française. H. VIGNERON. 70. Bd Sébastopol.



LA DENTELLE

(SUITE ET FIN)

V

L'ŒUVRE de Colbert ne s'accomplit pas sans peine. L'apathie des autorités dans chaque ville, les révoltes des ouvrières qui voulaient revenir à leur vieille routine attirèrent au ministre bien des ennuis que révèlent sa correspondance, mais il tint ferme, sachant qu'il s'agissait de l'intérêt du pays : « La mode, avait-il coutume de dire, est pour la France ce que les mines du Pérou furent pour l'Espagne ».

Boileau célébra cette victoire d'un nouveau genre dans son épître à Louis XIV :

Et nos voisins frustrés de ces tributs serviles
Que payait à leur art le luxe de nos villes...

Le point de France réussit très vite en effet à supplanter ceux de Venise et de Flandre, mais son prix ne permettait qu'aux plus riches de l'aborder; la dentelle au coussin, beaucoup moins chère, commença donc à se répandre, le succès des manufactures royales stimulant l'industrie privée. Bientôt les paysannes mêmes travaillèrent chez elles comme elles le font encore en Auvergne et ailleurs.

Ce sont des points de France que nous voyons sur les habits somptueux de Louis XIV. Le roi était enthousiaste de ses fabriques nouvelles. Une peinture, au Musée de Versailles, représente le Grand Dauphin qui vient de naître, enveloppé d'un manteau du plus beau point. La toilette offerte par le roi pour le mariage de mademoiselle de Blois, était garnie de point si haut qu'on ne voyait pas de toile. Le couvre-pieds du lit était de même sorte; en 1675, aux fêtes de Marly chacune des Dames invitées trouva dans sa chambre une robe garnie de point de France.

Les filles de qualité se reprenaient, comme au temps des Valois, à ce joli goût de faire de la dentelle. Après diner, on travaillait au point. La dentelle est partout. Elle joua son rôle dans cette coiffure appelée Fontanges, gracieuse au début et qui s'éleva démesurément jusqu'à devenir ridicule. A la chasse, les boucles de mademoiselle de Fontanges ayant été défaites par le vent, cette belle personne noua en toute hâte pour les retenir autour de sa tête son mouchoir de dentelle avec un ruban. La coiffure improvi-

sée sans miroir était si charmante, que le roi la pria de rester coiffée de la sorte. Le lendemain, toutes les femmes étaient à la Fontanges.

Madame de Maintenon orna plus tard de dentelle, ses toilettes sévères.

Saint.-Simon parle d'une madame de Puisieux qui ruina ses enfants en dévorant, c'est le mot, leur fortune sous forme de point de Venise. Elle aimait les dentelles de toutes les façons, car non seulement elle en portait, mais elle les rongeait par distraction, si bien qu'elle est accusée d'avoir mangé ainsi pour cent mille écus de garnitures au cours d'une seule année.

Les hommes ne dédaignaient pas la dentelle, loin de là, ils la portaient en cravates, en manchettes, en mouchoirs, et ainsi parés ils allaient au feu avec une élégance qui ne faisait aucun tort à la bravoure. La bataille de Steinkerque donna son nom à une façon négligée de porter la cravate, parce qu'un jeune prince du sang, s'élançant à la charge, avait oublié de faire le nœud, qui d'ordinaire lui prenait beaucoup de temps.

Les points de Malines étaient fort à la mode pour les manches dites *engageantes* que les femmes portèrent jusqu'à la Révolution. Ils n'étaient pas admis pour la grande toilette, mais plissés à la vieille, en garnitures de corset, en coiffures de nuit, en tours de gorge, ils firent fureur sous la Régence.

Ce qui enfouissait le plus de dentelle c'étaient les garnitures de lit et surtout les équipages de bain, peignoirs, serviettes, descente et jusqu'à un tour de baignoire!

Sous Louis XIV et Louis XV la fameuse poupée qui, envoyée de Paris, portait en tous pays les modes de France, était absolument chargée de dentelles.

Le règne de Louis XV fut celui des fourchettes, manchettes et jabots. A en croire certaines mauvaises langues, les grandes manchettes retombantes sur la main furent introduites par les filous qui, grâce à elles, pouvaient au jeu escamoter les cartes. Quoi qu'il en fût, ces manchettes étaient, avec le jabot, le cadeau de noces accoutumé d'une fiancée à son époux. Celles de Buffon sont légendaires; il ne les quittait pas pour écrire, ces manchettes pompeuses en point d'Alençon.

Les laquais de bon ton eux-mêmes, portaient autour de leurs mains des dentelles fort incommodes à table et nous lisons dans le *Tableau de Paris*, un peu chargé, croyons-nous : « Le Parisien qui ne possède pas dix mille livres de rente n'a ordinairement ni draps de lit, ni serviettes, ni chemises, mais il a des bas de soie et des dentelles. »

De fâcheuses habitudes de malpropreté s'ensuivirent, paraît-il, chez les moins riches.

Il y eut tant de dentelles dans le trousseau de la fille aînée du Roi, lorsqu'elle épousa le prince d'Espagne, que le cardinal de Fleury fit observer qu'il croyait que c'était pour marier Mesdames, toutes les sept.

La comtesse du Barry était ivre de point à l'aiguille, elle en faisait une ruineuse consommation.

Chaque saison du reste avait alors sa dentelle : les points d'Argentan et d'Alençon étaient réputés dentelles d'hiver.

Sous Louis XVI la mode tourna; ce fut une jeune reine, ennemie de l'étiquette, qui donna l'impulsion : elle remplaçait volontiers le vieux point majestueux par la légère mousseline des Indes; son entourage l'imitait et on lui en faisait un crime. La maréchale de Luxembourg pour marquer son mécontentement envoya, dit-on, à sa petite-fille, la duchesse de Lauzun, certain tablier de toile à voile, garni de point magnifique. Malgré ces protestations, la blonde faisait son chemin; semée à pois ou à mouches, elle s'imposait pour les fichus.

Il n'y avait plus guère que l'Église qui favorisât les anciennes fabriques. Le cardinal de Rohan officiait à Versailles en aube de vieux point à l'aiguille portant ses armes et sa devise, estimée cent mille livres, et il avait un rochet d'Angleterre non moins célèbre avec lequel pouvait seul rivaliser le point d'Alençon de Mgr de La Tour-d'Auvergne.

La Révolution passa là-dessus comme un ouragan. Elle fut naturellement funeste à tout commerce de luxe et par conséquent à celui de la dentelle. Pendant douze ans, nos manufactures demeurèrent presque partout inoccupées. Pourtant les Etats-Généraux de 89, en décrétant les costumes des trois Etats, avaient laissé une cravate de dentelle à la noblesse.

Napoléon voulut faire renaître le luxe. Il patronna très activement les fabriques d'Alençon, de Chantilly et spécialement celle de Bruxelles qui offrit au roi de Rome un rideau merveilleux.

Jamais la dentelle ne fut plus en vogue qu'au commencement de l'Empire. La princesse Borghèse voilait sous ce nuage sa beauté de déesse. Rien ne surpassa la splendeur des dentelles commandées pour le mariage de Marie-Louise, et ce faste ne se bornait pas au cercle de la nouvelle cour. On vit madame Récamier s'étendre, pour recevoir ses fidèles, sous des rideaux de point de Bruxelles garnis de guirlandes de chèvrefeuille et doublés de soie rose. Talma était fier de sa garde-robe de dentelle et la produisait surtout dans le rôle de *Hamlet*.

Les manufactures se ressentirent des événements politiques qui amenèrent la Restauration; elles durent baisser leurs prix en 1818, lorsque le tulle inonda les marchés, et ne se soutinrent que par l'exportation aux États-Unis. Une réaction survint en 1834. Les fabriques, sauf celle d'Alençon, se retrouvèrent en pleine activité, mais la dentelle à bon marché avait fait son apparition, et devait, en progressant, affirmer de plus en plus son règne jusqu'à nos jours.

VI

Si la Flandre et l'Italie méritent d'être citées en première ligne, lorsqu'il s'agit de la fabrication ancienne des dentelles qui n'a plus maintenant de véritable importance industrielle que chez nous, en Angleterre, en Belgique et en Allemagne, l'Espagne occupe dans le passé un rang assez remarquable à leur suite. Ses prétentions de tenir l'art de la dentelle des Sarrasins sont erronées, puisqu'aujourd'hui encore cet art n'existe pas en Orient. Tout au plus leur doit-elle les ouvrages de *moresse*, qu'on retrouve à Tanger et à Tétouan, où ils diffèrent des carrés semblables sortis de mains chrétiennes, par l'absence des figures d'animaux conformément à la loi de Mahomet.

Très probablement l'Espagne fut instruite par l'Italie dont elle eût été de bonne heure la rivale, sans les lois somptuaires qui réglèrent longtemps chez elle le costume de la cour, contrariant le commerce et réservant la dentelle au seul ornement des églises. On en parait les images habillées de la Vierge et des Saints; c'est dans les couvents que l'on a trouvé les plus précieux échantillons de point d'Espagne, brodé à loisir, pieusement, avec amour, par les religieuses qui en faisaient de véritables chefs-d'œuvre.

La plus ancienne des bannières de l'Inquisition, celle de Valladolid, est bordée de point d'Espagne; aux auto-da-fé, cette dentelle garnissait la croix blanche ou noire du manteau des délégués du Saint-Office.

Ce fut un Huguenot, Simon Chatelain, qui introduisit en France la fabrication du point d'Espagne; dans le sens habituel du mot, on nommait ainsi une dentelle d'argent ou d'or brodée parfois en couleur. Simon Châtelain y gagna de n'être point inquiété pour sa religion et de devenir fort riche. L'histoire de la réforme se mêle çà et là d'une façon curieuse à celle de la dentelle. De même, après l'édit de Nantes, des protestants réfugiés en Suisse y portèrent le commerce de la dentelle d'or dont Neuchâtel est resté le chef-lieu.

Pour revenir à l'Espagne, il est question de son point durant tout le XVIIe siècle dans les récits sur la cour de France : on en faisait sous Louis XIV des garnitures de lit, des doublures de carrosses. Lors du mariage du duc de Bourgogne, la jeune épouse portait un petit tablier de point d'Espagne, qui valait mille pistoles. Au bal des Tuileries, en 1722, tous les seigneurs étaient en habits de drap d'or ou d'argent garnis de point d'Espagne. Cette mode ne s'arrêtait pas à la France, car en 1731 Wilhelmine de Bayreuth, la sœur du grand Frédéric, écrit que sa robe de noce était d'une étoffe d'or fort riche, avec un point d'Espagne d'or et une queue de douze aunes de long. —

Au milieu du XVIIIe siècle, les manufactures de la Péninsule déclinèrent; maintenant on ne fait que d'assez médiocre dentelle d'or et d'argent à Barcelone, à Valence, à Séville, etc... La blonde espagnole sort presque exclusivement de la Catalogne, où il n'existe pas cependant de très importante manufacture. Les ouvrières travaillent chez elles, à leur guise. Naturellement le grand objet de fabrication est la mantille, ce vêtement sacré pour ainsi dire de la femme espagnole, puisqu'en cas de dette, il ne peut être saisi sous aucun prétexte.

La dentelle de fil de Barcelone trahit une origine flamande. La dentelle de fibres d'aloès est souvent jolie, mais ne supporte pas d'être lavée.

Il y a une grande analogie entre les dentelles de Portugal, les dentelles de Madère et celles d'Espagne. Dans l'Estramadure on envoie les plus jeunes enfants à l'école de dentelle, où ces petites filles apprennent sur des coussins à leur taille à se servir des fuseaux avec une étonnante précision.

Si l'on trouve au Brésil et dans les républiques de l'Amérique du sud des dentelles qui rapellent d'une façon barbare les vieux points d'Europe, il faut attribuer cette industrie à l'enseignement des premiers missionnaires et des premiers marchands européens.

VII

J'ai déjà eu l'occasion de parler de l'Angleterre à propos de la Flandre. Bien que ce pays possède de nombreuses fabriques de dentelle dans les comtés de Bedford, de Buckingham, de Northampton, de Wilt et de Dorset, il n'a jamais produit de vraiment remarquable que son *Honiton lace*.

L'art de la dentelle pénétra dans le Devonshire, grâce à des émigrants flamands qui fuyaient la persécution du duc d'Albe; jusque-là on ne faisait que d'assez grossières *bone-laces*, dentelles d'os, ainsi nommées, parce que les ouvrières remplaçaient à l'origine par des os de poisson, des arêtes, les épingles de métal.

Sous Jacques Ier la fabrique de Honiton était déjà florissante. Cette belle guipure égale le point duchesse de Bruxelles quant à l'exécution, mais les dessins sont presque toujours confus et sans goût, à moins qu'ils ne soient copiés sur les dessins flamands.

En Irlande on imite avec un certain succès les anciens points d'Espagne et d'Italie.

Si la Grande-Bretagne n'a jamais fabriqué beaucoup de dentelle d'art proprement dite, elle en a fait dans tous les temps une prodigieuse consommation :

Marie Tudor avait défendu que ses sujets achetassent des dentelles étrangères; moins patriote sur ce chapitre et infiniment plus coquette, Élisabeth rouvrit la porte aux dentelles de

Flandre et d'Italie ; elle prisait fort aussi la dentelle noire d'Espagne, qui séyait à son teint blanc et à sa chevelure dorée. Sous son règne apparut en Angleterre une dentelle toute sentimentale, la dentelle de cheveux, jolie surtout en cheveux gris.

La reine, femme de Jacques 1er, essaya d'activer les manufactures du pays. Nombre de dames travaillaient assidûment à la dentelle. Un esprit de dévotion puritaine leur fit représenter sur le réseau des sujets religieux.

Grand amateur de dentelle d'or et d'argent, Charles Ier en portait jusque sur ses bonnets de nuit en satin.

Nous avons vu à notre dernière Exposition (1878), auprès des incomparables dentelles françaises : point d'Alençon, dentelles noires de Bayeux, jolies fantaisies de Mirecourt, dentelles à bon marché du Puy, résurrection splendide du véritable point d'Argentan — grande bride, perdu depuis la Révolution, etc., quelques points de Honiton admirables, envoyés par l'Angleterre; mais la gloire des Anglais, plus industrieux qu'artistes, est, en matière de dentelle, d'avoir donné l'essor à ce vaporeux tissu d'une utilité journalière pour ainsi dire : le tulle.

On essayait en tâtonnant d'imiter le réseau de la dentelle, lorsqu'un fabricant de Nottingham, John Lendey, inventa la bobine (1799); quelques années plus tard, en 1807, un ouvrier nommé Heathcoat, améliora le système. Dès lors, la maille hexagone claire et unie du point de dentelle était obtenue. Le tulle passa en France à la faveur de la contrebande, puis, en 1817, une machine complète fut transportée à Calais. La fabrication du nouveau produit s'y développa jusqu'en 1839 où l'application du système Jacquard au métier à tulle bobin permit de précieux perfectionnements.

La dentelle mécanique a le mérite d'être abordable pour toutes les bourses, et de jour en jour elle fait des progrès qui lui assurent un succès croissant.

VIII

Cette exposition universelle internationale de 1878 nous a permis de constater l'état actuel de l'industrie dentellière dans toute l'Europe : une collection de dentelles, imitée de l'ancien, faisait grand honneur à l'école de Burano. Dans le compartiment belge, d'une singulière magnificence, prédominait la valenciennes, ce qui s'explique par son utilité universelle comme garniture de linge. Le développement de l'art de la dentelle en Russie était frappant : la société des dentellières de Moscou exposait certaines guipures en relief, certaines dentelles coloriées de l'effet le plus original. Et la Suède, si fort en retard jusque-là, envoyait des échantillons de dentelle aux fuseaux, encore bien primitifs, puisque l'ouvrière trace le dessin au gré de son imagination, mais d'un prix qui en rend la vente facile.

La pauvreté de l'exposition de Grèce prouvait assez que jamais il n'a existé à proprement parler de dentelles grecques, bien que certaines dentelles des îles Ioniennes portent ce nom. La Grèce doit se contenter d'avoir été le berceau de la broderie. Il est vrai qu'au XIVe siècle, l'inventaire des ducs de Bourgogne fait mention d'un pourpoint de satin avec gorgerette de mailles d'argent de Chypre. Raguse, dont le point figure dans la *Révolte des Passements* (1), servit d'intermédiaire entre les îles de la Grèce et l'Italie pour l'écoulement de ces produits qui n'étaient pas de la dentelle comme nous l'entendons. La fabrication des prétendues dentelles grecques que l'on cherche maintenant jusque dans les tombeaux, fut importée par Venise au temps où les îles Ioniennes lui appartenaient. Les vieilles dentelles, grossières d'ailleurs, sont imitées adroitement de nos jours dans les îles ; un peu de café leur donne une couleur naïvement attribuée à l'âge. Les îles Ioniennes fabriquent aussi de la dentelle d'aloès et une autre dentelle semblable à celle de Malte, espèce de Valenciennes grossière.

Les guipures de Malte rappellent celles de l'Auvergne. On trouve dans l'île de Ceylan, une dentelle du même genre que l'Ecole des Missions anglaises a répandue jusqu'à Madras.

Athènes et d'autres villes de la Grèce propre, font une dentelle de soie blanche à l'usage des synagogues. Les produits turcs de Smyrne et de Rhodes sont aussi une guipure de soie; mais après avoir parlé de ces industries fort inférieures, je m'aperçois que je n'ai encore rien dit des dentelles d'Allemagne dont le passé du moins est curieux.

IX

Le mérite d'avoir introduit dans sa patrie la dentelle au coussin, revient à Barbara Uttmann, fille de bourgeois de Nuremberg qui étaient allés en Saxe travailler aux mines. Mariée à un maître mineur de la petite ville d'Etterlein elle apprit, dit-on, à faire de la dentelle, d'un protestant natif du Brabant, qu'avait chassé la persécution espagnole. Elle forma des élèves à son tour et, avec le temps, l'industrie qu'elle réussit à fonder donna du pain à trente mille personnes. Aussi est-elle considérée comme la bienfaitrice de son pays ; l'épitaphe que lui consacra la reconnaissance porte ces mots :

« Un esprit actif et une main adroite amènent des bénédictions sur la patrie. »

Le treillis d'Allemagne fit son chemin jusqu'à Paris avant le XVIIIe siècle; la dentelle de Dresde

(1) Voir l'article précédent.

était renommée, mais elle a dégénéré. Les pauvres ouvrières de l'Erzgebirge (Saxe), un district montagneux où florissait autrefois l'industrie dentellière, ne gagnent guère maintenant que de trente à quarante centimes par jour. Tous les soins du ménage sont abandonnés aux hommes, cette besogne mal rétribuée nécessitant des mains fines et délicates.

A propos de la dentelle allemande qui est en progrès, assure-t-on, grâce aux maîtresses d'atelier que l'impératrice Elisabeth a fait venir de Belgique pour encourager et développer l'industrie de la guipure et de la dentelle noire dans les montagnes de la Bohême, faut-il parler d'une manufacture d'espèce particulière créée il y a environ cinquante ans par un officier du génie résidant à Munich? Ses ouvrières n'étaient autres que des chenilles et voilà comment il s'y prenait pour les faire travailler : une pâte, pétrie avec les feuilles dont les chenilles se nourrissent, est étendue en couche mince sur une pierre bien unie, puis, avec un pinceau mouillé d'huile d'olive, on dessine les parties qui doivent rester à jour. La pierre est placée ensuite dans une position inclinée; on installe au bas, un nombre considérable de chenilles d'une espèce particulière qui fournit un fil très fort. Elles commencent à manger la pâte et continuent, en remontant, sans toucher aux endroits huilés. A mesure qu'ils avancent, ces insectes filent et leurs fils entrelacés forment une dentelle de la plus surprenante légèreté.

Mais alors il faudrait dire un mot du simulacre de dentelle obtenu par l'écorce intérieure d'un arbre de la Jamaïque, qui, coupée en tranches minces ressemble à la dentelle. Une cravate de cette fibre fut jadis offerte au roi Charles II; la reine Victoria a une robe provenant aussi de l'arbre à dentelle.

Restons-en à la dentelle faite aux fuseaux et à l'aiguille. Aujourd'hui il n'y a plus de secrets, ni d'industrie réservée; tous les genres se fabriquent librement dans tous les pays; cependant la France ne craint pas de rivaux pour le point d'Alençon, justement nommé la reine des dentelles; ni pour le Chantilly qui, par parenthèse, se fabrique le plus souvent à Bayeux.

La blonde sortie de la Suisse ou de la Saxe est moins ferme et moins blanche que celle du Calvados; d'ailleurs les dessins en sont presque toujours copiés sur les nôtres.

Le goût est un monopole que nul ne peut retirer à celui qui le possède et que la France se gardera bien de perdre.

FIN.

TH. BENTZON.

BIBLIOGRAPHIE

MADAME DE MAINTENON, INSTITUTRICE
PAR M. ÉMILE FAGUET (1)

Nous vous avons parlé bien des fois de cette femme illustre, dont la vie fut un vrai roman, qui naquit dans une prison, faillit être jetée à la mer parce qu'on la croyait morte; qui subit, enfant, toutes les misères, toutes les humiliations; qui dut épouser, pour avoir du pain, un homme vieux et infirme; qui, devenue veuve, endura les peines d'une situation dépendante; qui s'éleva peu à peu, par la droiture de son caractère et la beauté de son intelligence; qui obtint l'estime et, plus tard, l'amour de Louis XIV; devint sa femme, et le consola dans les malheurs de sa vieillesse, comme son vaillant aïeul, Agrippa d'Aubigné, encouragea Henri IV dans les aventureux revers de sa jeunesse. On sait que se souvenant de ses jeunes années, alors qu'elle était orpheline, orpheline et pauvre, elle fonda pour les filles nobles et pauvres, la Maison de Saint-Cyr et qu'elle se consacra tout entière à cette œuvre, la plus digne de la femme du roi pour lequel les pères de ces enfants étaient morts sur les champs de bataille. C'était là la vocation véritable de madame de Maintenon; elle était née institutrice, c'est dans l'éducation des enfants que les affections de son cœur, si souvent comprimé, ont pu se déployer, elle avait le tact, la mesure, le sens du réel, le goût des choses pratiques, qui sont indispensables pour arriver à former des âmes; elle s'inquiétait avant tout de l'éducation morale, et elle trouvait que pour des filles pauvres, la grande instruction n'était qu'une pure vanité. Elle avait raison : ces jeunes filles élevées près de la Cour, sous les regards du roi, n'en étaient pas moins destinées à

(1) Chez Oudin, 17, rue Bonaparte, Paris. Un volume : prix, 1 f. 50. Voir : *Journal des Demoiselles* : *Entretien sur l'Éducation des filles* (1855). *Lettres sur l'Éducation des filles* (1857). *Histoire de la Maison de Saint-Cyr* (1853).

l'âge de vingt ans, à aller rejoindre en province leur famille, souvent indigente, et à y vivre dans le travail et l'obscurité. Dans ses instructions, dans ses lettres, madame de Maintenon ne cesse de leur rappeler leur avenir ; elle paraît sévère, elle n'est que vraie et maternelle, elle les empêche de s'adonner à de dangereuses illusions. Toutes ces instructions qui ont trait au mariage, au célibat, à l'entrée des jeunes filles dans le monde, feraient un traité de morale pratique à l'usage des jeunes femmes, d'une élévation, d'un sérieux mâle, d'une tristesse courageuse qui font grand honneur à la fondatrice de Saint-Cyr ; elle n'aurait pas adoré sa fille à la mode de madame de Sévigné, mais elle aurait mérité d'en avoir une, et à son défaut elle aimait les *rouges*, les *vertes*, les *jaunes*, les *noires* de Saint-Cyr.

Nous puiserons dans le livre excellent qui donne lieu à cet article, quelqu'un de ces enseignements ; curieux comme peintures de mœurs, ils sont utiles, car ils renferment des conseils pleins de sagesse et qui sont toujours de saison.

Elle disait à des jeunes filles qui rêvaient à leur entrée dans le monde : « Où le trouverez-» vous, ce monde? Il n'y en a pas pour vous, » mes chères enfants, dans l'état de pauvreté où » la Providence vous a réduites.

» Vous vous flattez d'être ajustées et parées, » et qui vous a donné de quoi l'être? Vous dites » que vous irez au bal et à la comédie ; moi, je » vous dis que vous n'entendrez pas seulement » parler de comédie. Ce qu'on appelle propre-» ment le monde, c'est la Cour, où vous ne serez » certainement pas. J'en entends quelquefois qui » demandent comment elles feront si un homme » leur présente la main. Vous croyez donc qu'on » s'empressera bien pour vous? Eh ! mon Dieu ! » loin de vous donner la main, on ne vous ramas-» sera pas si vous venez à tomber, et cela, parce » que vous serez pauvres, et par conséquent à » charge, que vous aurez toujours besoin de » recevoir sans avoir à donner, et que le monde » ne s'accommode que des gens chez qui il » trouve à prendre...

» Il y en a, et ce sont les plus heureuses, qui » se trouveront au fond d'une campagne, avec » quelques dindons, quelques poules, une vache, » encore trop heureuses d'avoir à en garder... » encore une fois, ces dindonnières seront les » plus heureuses. »

On voit, par la secrète amertume de ces paroles, que la femme de Louis XIV se souvenait de sa jeunesse et du temps où elle gardait les dindons chez sa tante de Nieulant.

« ..... Apprenez un peu de tout, vous ne sa-» vez à quoi Dieu vous destine. Les filles qui » sont habiles et intelligentes trouvent aisément » à se placer, elles sont bien venues partout, » c'est à qui les aura... On ne saurait croire à » quel point les personnes qui ne savent rien » faire sont embarrassantes dans le monde... »

La largeur et la libéralité de son esprit se font voir dans bien des circonstances ; elle défend deux élèves de Saint-Cyr, menacées de renvoi, parce que leur mère, madame d'Anglebelmer de Lagny, impliquée dans une conspiration, porta sa tête sur l'échafaud. Elle écrit : « On dit que » les Jésuites ne recevraient pas un homme en » pareil cas, que les Sœurs de la Visitation en » useraient de même : si c'est là l'esprit de saint » Ignace ou de saint François de Sales, je m'y » soumets sans répugnance, mais si ce n'est que » la sagesse humaine, je désirerais de tout mon » cœur qu'on s'en souvînt dans celle-ci. Le père » de M. de Luxembourg a eu le col coupé ; on » lui confie la personne du roi et ses armées. » Nous avons vu mourir M. de Rohan sur un » échafaud, et toute sa famille était en charge » auprès du roi, recevant des compliments sur » cette douleur, sans qu'il entrât dans la tête » d'un seul courtisan de lui en faire des repro-» ches. Quoi ! l'honnêteté mondaine ira plus loin » que la charité !... On dit que dans les classes » elles seraient moins respectées... Je mettrais » cette faute au nombre des plus punissables : » celles qui auront le cœur bien fait en seront » incapables, il faut redresser les autres. Il n'est » pas besoin, Monsieur, de les recommander à » votre charité. Je prie Dieu de les consoler et » de les bénir. »

Ce curieux extrait montre bien et la justesse de l'esprit et l'élévation du cœur ! où est la sécheresse? où sont les vues étroites et bigotes qu'on lui a imputées? c'est par Saint-Cyr qu'on apprend à la connaître, et je voudrais que nos lectrices lussent toutes ce nouveau livre, qui, extrait des lettres, conversations, entretiens de l'illustre fondatrice, la fait apprécier et vénérer. Madame de Maintenon, institutrice est une des lectures les plus intéressantes qu'on puisse faire.

M. B.

MAXIMES ET PRATIQUES
DE SAINT VINCENT DE PAUL
PAR L'ABBÉ V. MAYNARD (1)

Nous avons, il y a longtemps déjà (2), rendu compte du beau livre de l'abbé Maynard, sur ce beau sujet, l'admirable Vincent de Paul ; il a parlé en maître des œuvres du saint homme, il a raconté sa vie, si touchante et si simple, il a bien compris et bien analysé cette âme pure, qui n'a vu sur la terre que Dieu dans les pauvres et qui a si admirablement servi la gloire de l'un en soulageant les maux des autres. Dans ces quatre volumes si bien remplis, l'auteur a puisé les éléments du livre que nous vous recommandons aujourd'hui ;

(1) Chez Bray et Rétaux, 82, rue Bonaparte, Paris. — Prix : 2 francs.

(2) Voir *Journal des Demoiselles*, année 1860.

les discours, les lettres, les conférences du saint, ont fourni la trame de ce nouvel ouvrage, qui remplacera, pour les personnes qui n'ont pu la lire, *la Vie de saint Vincent* par le même auteur. C'est son esprit tout entier qui est renfermé dans ces courtes pages, et, pour en donner une idée, nous en emprunterons quelques passages.

Sur la confiance en Dieu. — « Dieu est une » fontaine, dans laquelle chacun puise de l'eau » suivant ses besoins. Qui a besoin de six seaux » en puise six, qui de trois, trois ; l'oiseau qui n'a » besoin que d'une becquetée, n'y fait que bec» queter ; un pèlerin y puise avec le creux de la » main.

» Oh ! qu'il y a de grands trésors cachés dans » cette divine Providence ! et que ceux-là hono» rent souverainement Notre-Seigneur, qui la » suivent et qui n'enjambent pas sur elle ! J'en» tendais dire dernièrement à un des grands du » royaume, qu'il avait bien appris cette vérité par » sa propre expérience, parce qu'il n'avait jamais » entrepris par soi-même que quatre choses, les» quelles, au lieu de réussir, étaient tournées à » son dommage. N'est-il pas vrai que vous voulez » que votre serviteur n'entreprenne rien sans » vous et sans votre ordre ? Et si cela est raison» nable d'un homme à un autre, à combien plus » forte raison du Créateur à la créature. »

Douceur. « Votre frère a des défauts, dites» vous. S'il n'avait pas ces défauts, il en aurait » d'autres, et si vous n'aviez rien à souffrir, votre » charité n'aurait pas d'exercice, ni votre con» duite assez en rapport avec celle de Notre-Sei» gneur, qui a voulu avoir des disciples gros» siers et sujets à divers manquements, pour » nous montrer par son exemple comment nous » devons agir... Un autre office de la douceur est » de donner une grande affabilité, sérénité, cor» dialité sur le visage envers les personnes qui » nous abordent, en sorte qu'on leur soit à con» solation. Ne soyons pas comme des terres » sèches, toujours hérissées de chardons. Il faut » quelque attrait et un visage qui plaise, pour » n'effaroucher personne... »

On voit par ces paroles que, chez saint Vincent, la charité était le principe de toutes les vertus, aussi, ne peut-on se lasser de relire cette vie, si sympathique et si belle, et de regarder dans cette âme, en s'initiant à ce qu'elle contient de pensées intimes. La courte étude que nous annonçons est, sous ce rapport, inappréciable ; sans aucun effort, sans longue lecture, elle vous le fait connaître, par conséquent aimer. M. B.

LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR CHARLES BARTHÉLEMY (1)

—

Il n'est guère probable que nos lectrices aient le courage de dévorer les vingt volumes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, et d'affronter les théories politiques, économiques, stratégiques, qui ont fourni de belles pages à celui qui fut l'ennemi déclaré du second Empire, mais que la gloire belliqueuse du premier avait fasciné. Cependant, il est bon de connaître l'histoire, l'histoire de son pays et de son temps, et le volume plus modeste que nous signalons à nos abonnées éclairera parfaitement leur intelligence sur cette mémorable époque. L'auteur n'est pas un panégyriste, il n'est pas non plus un critique de parti pris ; il voit et il fait voir à ses lecteurs ce qui se cachait derrière ce voile si radieux, si brillant, derrière ces guerres, ces conquêtes et le résultat désastreux qu'elles ont eu pour la France. Le caractère et les actions de Bonaparte sont posés dans une juste balance ; on ne saurait haïr le jeune Consul, mais il est difficile d'aimer l'Empereur.

Les événements, depuis le 18 Brumaire jusqu'au 18 juin 1815 se déroulent avec ordre et clarté ; racontés d'un style clair et animé, ils intéressent et nous pensons que si nos jeunes lectrices voulaient entreprendre cette lecture, elles trouveraient que « *l'Histoire est plus intéressante que les romans.* » M. Guizot l'a dit il y a longtemps, et c'est sans nul doute une grande vérité.

(1) Chez Blériot et Gauthier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix : 3 francs.

CONSEILS

Lettres d'une vieille femme.

—



Vous tressaillez de joie, ma bonne chère Laurence, à la pensée du retour de vos petits-enfants et vous abondez en inventions ingénieuses pour l'arrangement de votre jolie maison, pour la composition des menus et pour la variété des plaisirs qui doivent remplir ces vacances. Fernand et Guy seront heureux dans cette chambre bleue ; votre Germaine se trouvera à ravir dans son nid blanc, elle vous remerciera de lui avoir créé une charmante bibliothèque ; tous, avec la santé et l'entrain de leur âge, feront honneur à l'excellente cuisine de Lise, et la liste des plaisirs promis n'aura jamais assez d'étendue, ni de variété. Ils aiment la promenade et les excursions ; les dîners sur l'herbe ou autour d'une table brillante les ravissent ; ils n'auront jamais trop de spectacles, de séances aux cirques, aux jardins publics ou chez les prestidigitateurs ;

quant aux soirées, aux charades, aux comédies de société, aux petits concerts, aux bals, ils ne diront jamais : c'est assez! Vous vous épuiserez à les suivre, bonne grand'mère. Et je suis un peu affolée aussi : n'ai-je pas fait établir dans le fond de mon jardin tout un attirail de gymnastique, exercice que je n'aime guère, et n'ai-je pas loué une barque pour promener Pierre et Paul sur la petite rivière qui forme de si jolies arabesques dans nos prés? il y aura des goûters, des parties aux ruines d'un vieux castel, enfin, comme vous, chère, je tâcherai de faire tout ce que comporte mon métier de grand'mère, dussé-je être, à la fin des vacances, fatiguée à mourir. Elles sont longues, les vacances! et je connais plus d'une mère de famille, très bonne, très tendre, qui dit pourtant : *Ouf!* quand la porte du collège est refermée sur les chers écoliers.

Les vacances, dites-le donc, de notre part, au ministre de l'Instruction publique, sont beaucoup trop prolongées, elles énervent les enfants, elles rompent la continuité des études, et de plus, ces jours de congé se renouvellent de façon à ce que l'enfant perde le goût, la facilité et le fruit du travail. Comptons : vacances à la nouvelle année, aux Jours gras, à Pâques, à la Pentecôte (ne fête-t-on pas aussi la prise de la Bastille?) et enfin, vacances énormes à dater du mois d'août. Vous savez aussi bien que moi, les inconvénients de ces temps donnés à la paresse et au plaisir, mais nous aussi, dans notre tendresse un peu folle, sommes-nous sans reproches? nous les rassasions d'amusements, nous croyons n'en pouvoir jamais assez faire, nous les rendons inamusables à force de les divertir. Nous craignons trop l'ennui, l'humeur, le chagrin, exprimés sur ces mobiles petits visages. Comment faire pour que *messieurs les enfants*, comme les appelle M. Legouvé, ne se déplaisent pas trop chez leur père ou chez leur aïeul? les amuser à outrance? oh! non! le moyen est faible, il vaudrait mieux tâcher de leur donner un peu de raison : contre l'ennui, il n'est pas de meilleur remède que le travail; le devoir des vacances, une lettre un peu sérieuse, du dessin pour les garçons (il leur sera si nécessaire plus tard), l'ouvrage à l'aiguille pour les filles; voilà une nouvelle et heureuse façon de passer le temps en vacances; on s'ennuie tant quand on s'amuse toujours! contre l'humeur, le vrai remède, c'est la parfaite et froide indifférence des parents; lorsque l'enfant verra que la bouderie ne mène à rien, il cessera de bouder; le chagrin, s'il vient seulement du défaut d'amusement, demande un remède pareil, accompagné d'un raisonnement doux et cordial; nous le savons, il ne faut pas les aigrir, et la raison mêlée à la tendresse est encore la meilleure voie que l'on puisse prendre avec eux.

Mais cette raison, à laquelle j'en voudrais appeler sans cesse, nous y manquons en prodiguant les plaisirs sur les pas de cette jeunesse qui nous est chère; nous sommes aux pieds de nos enfants, nous les servons comme des esclaves servent le maître, nous leur allégeons le poids des heures, nous les amusons, les charmons, les divertissons et nous faisons si bien que les ressorts généreux de l'âme se relâchent, et qu'après deux mois de vacances, passés de fête en fête, de voyage en voyage, de dîner en dîner, l'écolier n'est bon à rien, qu'un livre lui pèse, qu'une écritoire est pour lui un objet d'horreur, et qu'il faut, de la part des maîtres, une patience angélique et des efforts souvent inutiles pour remettre dans le rail la roue de cet esprit fatigué, et faire renaître dans cet esprit, nourri de méringues, de fadaises et de joyeusetés, quelque velléité d'étude et de quelque désir de succès.

C'est un des nombreux défauts de notre époque : « On accorde, dit un sage auteur, aux » enfants, soirées, bals, concerts, théâtres, lec» tures légères, on recherche pour eux les élé» gances du luxe et la prodigalité dans la table, » dans la toilette, dans la décoration de leurs » demeures; on laisse exposés à leurs yeux, des » tableaux et des objets d'art immodestes; on » leur fait partager la passion des courses, des » cirques, des bains, de la chasse, de la curiosité; » on les entraîne vers les distractions publiques » de tout genre. » (1)

Ce tableau n'est que trop exact, et nous pouvons, chère vieille amie, nous reconnaître dans ce miroir. Nous voulons plaire à nos enfants, et nous excédons la mesure, nous leur ôtons le frein; nous jetons de côté toute idée sévère, nous voulons avant tout, qu'ils s'amusent et qu'ils nous aiment, je ne sais si nous obtiendrons l'amour, ce point est douteux, mais il est certain que nous rendrons à ces objets chéris le plus mauvais des services : nous les renverrons à leurs écoles, amollis, incapables d'un effort moral et d'un courageux coup de collier : les enfants trop choyés, trop bien amusés, sont les fruits secs de l'avenir. Pour ces longues et nuisibles vacances, il faudrait, il me semble, diviser le temps, en réserver une bonne partie pour l'étude, une autre pour la vie de famille, les conversations, les promenades, les visites à des parents et à des amis, visites sans fêtes et sans fastes, et enfin, une, la moindre, aux plaisirs : de la sorte, les enfants ne seront pas saturés de divertissements, ils y trouveront un goût nouveau, et le travail leur demeurera familier, tandis que si on ne travaille pas durant ces jours de loisir, l'étude se dresse comme un épouvantail à la porte des collèges et des couvents. Tenez Laurence, je vais tâcher de mettre ma théorie en pratique et je vous dirai plus tard si j'ai réussi.

A vous, M. B.

(1) *De l'abus des plaisirs dans l'éducation contemporaine*, par M. l'abbé Demange.

FEMME ET MARI

(SUITE)

XIII

« Il faut découdre et non déchirer, » s'était dit Maxime, en revenant à Paris et en pensant à Andrée. Il trouva, tout en employant des ciseaux d'or, l'opération difficile; Andrée tenait à son emploi, la maison était à son gré, la douceur de Claire lui plaisait, elle exerçait sur Maxime un empire que les années devaient accroître, car l'esprit prend ses habitudes comme le corps; il faudrait donc remonter le rocher de Sysiphe, recommencer des recherches de place, se faire à de nouveaux caractères, se plier à d'autres usages, reprendre une quatrième éducation. Un dépit profond remplissait son âme lorsqu'elle analysait et disséquait sa situation, c'était vers Claire qu'elle dirigeait tous ses sarcasmes et toutes ses colères, et elle n'eut ni la volonté, ni le talent de les cacher à Maxime; il apprit que sa cousine trouvait sa femme sotte, nulle, mal élevée, tout à fait indigne de lui : il écouta, ne répliqua guère, mais il maintint sa résolution de bannir Andrée de chez lui, il devait au moins cette concession à sa femme, qu'il n'avait pas su ou pas voulu défendre. Andrée partit donc, après de froids adieux à Claire, emportant dans son porte-monnaie une année d'appointements, au bras un joli bracelet, dans son portefeuille une lettre chaleureuse qui la recommandait à un agent de change, chez lequel, en effet, elle entra sans trop d'attente.

Maxime, Claire et Suzette se trouvèrent seuls; le père retourna à ses affaires, Claire s'occupa de sa fille, tout en voyant toujours à ses côtés une petite ombre, un petit être, qui, tantôt avait la sérénité d'un ange, tantôt la vivacité joyeuse d'un enfant et toujours les traits de Françoise, ces traits que gardait, ineffaçables, la mémoire de sa mère. Mais en pensant à celle qui n'était plus, elle s'occupait tendrement du trésor qui lui restait. Maxime avait décidé que Suzette n'irait pas au couvent, il voulait la faire élever chez lui, et Claire se résolut à lui obéir : elle conduisit l'enfant, d'abord à ces catéchismes, si admirablement organisés à Paris, puis, à des cours de langue et d'histoire, et le soir, elle faisait faire sous ses yeux, les devoirs que l'enfant devait présenter le lendemain. Et c'était là une rude tâche! elle avait acheté un dictionnaire d'histoire et de géographie, elle les consultait avec zèle, et grâce à Bouillet, grâce à sa volonté maternelle, elle rectifiait les erreurs que la plume de Suzette avait commises et elle aidait réellement à son instruction. L'arithmétique ne l'effrayait pas, elle la savait, mais la terrible grammaire la trouvait désarmée et lorsque l'enfant la questionnait, elle avouait franchement son ignorance.

« C'est trop abstrait et trop difficile pour moi, disait-elle, je n'ai jamais pu concevoir toutes ces règles; apprends, ma Suzette, pendant que tu es jeune, ton père sera content...

— Et alors, ma cousine Andrée ne reviendra plus?

— Non. »

C'était la préoccupation de Suzette; le joug d'Andrée ne lui avait pas semblé léger, et elle aurait travaillé, étudié avec une nouvelle ferveur pour éviter la présence d'une institutrice, Andrée ou quelqu'une de ses consœurs. Claire éprouvait à ce sujet une répugnance plus invincible encore : à l'image, au nom d'Andrée se rattachait l'ineffaçable souvenir de Françoise, la pauvre enfant emportée dans le tourbillon du bal, où on l'avait jetée malgré sa mère. Autant qu'elle le pouvait, Claire repoussait ces pensées, son âme douce n'était pas faite pour la rancune, encore moins pour la haine; elle s'en éloignait comme d'une tentation troublante. Si le souvenir d'Andrée se présentait impérieusement à sa mémoire, elle priait pour elle, et s'il arrivait, à de rares époques qu'Andrée vînt la voir, elle la recevait avec une froideur un peu triste, mais sans faire d'allusions au passé.

Au temps jadis, Andrée avait beaucoup lu et un peu étudié; elle se souvenait toujours d'une comparaison, recueillie par Augustin Thierry, et attribuée au vieux roi Ethelred. Un oiseau, disait-il, a traversé les airs, il a reçu la pluie, le vent l'a ballotté, le tonnerre a grondé au-dessus de lui dans la sombre nuée; il voit une fenêtre

ouverte, il entre, il se trouve au milieu d'une vive lumière, dans un air doux et caressant, il se repose un peu, puis, il repart, et il se retrouve dans les froids brouillards, la pluie le frappe, le vent l'emporte. Ainsi de l'homme entre les deux éternités, disait le roi saxon. Ainsi de moi, se disait Andrée. Misère et dépendance, puis un moment de repos dans la maison de Maxime, puis encore une fois, la chaîne et la servitude.

La famille qui utilisait les talents d'Andrée, était ordinaire en tout, dans le bien et dans le mal; le mari, absorbé par ses affaires, devenait d'humeur facile et gaie lorsqu'elles étaient en hausse; lorsqu'il avait manqué une spéculation, les enfants même s'apercevaient que *papa n'avait pas gagné ce jour-là*. La femme, épousée pour son argent, raide à cause de ce même argent, triste parce qu'elle souffrait du foie, n'était guère de société agréable; elle exigeait d'Andrée une assiduité extrême, une vigilance de tous les instants, elle n'avait pas le droit de ressentir une pointe de migraine, ou d'être fatiguée, et, du matin au soir, elle gardait les enfants, les dressait, les stylait, les élevait ou les bourrait de devoirs et de copies, de pensums et de leçons : c'était ainsi que madame Castellan comprenait le grand œuvre de l'éducation, c'est ainsi qu'elle conquérait une grande liberté et un grand repos. Elle ne courait pas après les plaisirs, elle préférait à tout la tranquillité chez elle, sa mauvaise santé l'y retenait, elle craignait le mouvement, le bruit, les préoccupations et se déchargeait sur Andrée de ses soins maternels, comme sur le cocher de son coupé de la conduire, sur sa cuisinière de ses soins de ménage, et sur sa femme de chambre de ceux de sa lingerie, même de sa toilette. Une seule chose retenait Andrée dans ce séjour peu aimable; elle ressemblait à ces lièvres qui deviennent tout blancs en hiver, en habitant au milieu des neiges (c'est le bon saint François de Sales qui l'assure) et n'entendant parler que d'or et d'argent, d'affaires heureuses, de spéculations admirables, de coups de filets à la Bourse, qui ramenaient une fortune, elle se prit de passion pour les finances et pour le jeu, et, une première fois, elle osa risquer, sur une combinaison, quelques cents francs détachés de ses faibles économies. Le malheur voulut que le succès couronnât son opération, un premier gain est souvent le point de départ d'une longue série d'infortunes. Andrée encaissa le fruit de son jeu avec enthousiasme et l'ardent désir de recommencer au plus vite : elle guettait l'occasion, elle épiait les paroles de M. Castellan sur les oscillations de la Bourse, elle lisait les journaux financiers, elle étudiait les chemins de fer, les emprunts des villes et des royaumes, et après quelques semaines d'attente, l'occasion lui parut propice, elle se risqua et gagna de nouveau.

Tout enivrée de son succès, elle accourut chez Claire. C'était le soir, avant le dîner; Maxime venait de rentrer, il causait avec sa fille, et Claire donnait un dernier coup d'œil au couvert, car Maxime avait invité deux amis :

« Mon cher cousin, dit Andrée en entrant, j'ai voulu vous faire part de ma bonne fortune, je n'ai que vous à Paris, et quand on est content, il est triste de ne pouvoir le dire.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Eh bien!... bonjour, Claire! eh bien! j'ai risqué un peu d'argent à la Bourse sur les fonds italiens et j'ai gagné...

— Combien ?

— Cinq mille francs, jugez!

— Je suis bien contente pour vous, dit Claire avec douceur.

— Et c'est M. Castellan qui vous a conseillée?

— Lui ? je n'oserais jamais lui en parler, il est trop majestueux pour s'abaisser à de si chétives opérations. Il a gagné cent mille francs, hier!

— Cent mille francs! s'écria Maxime dont les yeux exprimèrent une convoitise singulière.

— Oui, tout autant. Ce que c'est que d'être au courant des événements et de se trouver à la source des opérations!

— Oui, oui, c'est admirable.

— Mais enfin, dit Claire, vous n'allez pas vous-même à la Bourse, Andrée, les femmes n'y vont pas : qu'est-ce donc qui agit pour vous?

— Ah! voilà! M. Castellan a dans ses bureaux, un commis qui paraît très habile; un jour, j'ai dîné avec lui chez le patron, je le rencontre parfois dans l'escalier...

— Et c'est lui qui vous a aidée?

— Oui, je lui ai donné mes valeurs, il a épié le moment propice, il les a bien vendues et voilà le bénéfice. Est-ce croyable! et dire que si on avait des fonds, on ferait fortune en un coup de dé!

— Ou bien on perdrait ce qu'on possède, ajouta Claire.

— Sans doute, mais qui ne risque rien n'a rien. Allons, bonsoir, adieu! ah! j'oubliais... tiens, petite Suzette, voilà un joli livre et un paquet de caramels; il faut que tu profites un peu de ma chance. »

Elle les quitta, laissant Maxime rêveur :

« Faire fortune en un coup de dé! Ce serait possible, cependant... cela arrive tous les jours...

— Mais, mon ami, tous les jours aussi des gens se ruinent aux jeux de Bourse, ceux-là on n'y pense pas, pas plus que s'ils étaient morts.

— Des imbéciles! sais-tu qu'Andrée et son conseiller arriveront peut-être à la fortune?

— Tant mieux, je désire qu'Andrée ait une position sortable... on sonne... voilà nos convives. »

Le dîner se ressentit des préoccupations du maître de logis, on parla affaires, on ne parla que d'affaires, politiques, financières, les unes enchevêtrées dans les autres, et Maxime, revenant toujours à son idée, répétait :

« Avec les bruits de guerre qui sont dans l'air, il y aurait des coups de Bourse superbes à faire.

— Je ne m'en soucie pas, dit un des convives, j'aime mieux nos bœufs des Pampas. C'est moins rapide, mais plus sûr. »

Le dîner fut très gai, et pourtant Claire, en se couchant avait un poids sur le cœur.

Le matin, elle devint plus tranquille; ses pensées de la nuit se présentaient à elle comme un affreux cauchemar, mélange de biens qui ressemblaient à des maux, de richesses pesantes, de grandeurs insupportables et de ruines pleines d'humiliation; le jour, ses occupations, la présence de Suzette firent rentrer ces songes dans la nuit; les pensées de minuit ne sont pas, on le sait, les pensées de six heures du matin; la visite d'Andrée ne se renouvela pas vite; Maxime parut avoir oublié ces mines de Golconde qu'elle lui avait fait entrevoir, et, préoccupation plus douce, la première communion de Suzette approchait, et la mère redevenait enfant, enfant pieuse, angélique, en suivant sa fille à l'église et au catéchisme. Elle buvait la science sacrée, elle se nourrissait de ces instructions douces et profondes qui préparaient son enfant au divin Banquet; elle et Suzette priaient ensemble, travaillaient côte à côte pour les pauvres, visitaient sans se quitter, quelques familles indigentes, et oubliaient dans le noble souci de leur âme, le monde, l'argent, les plaisirs, les dieux des nations, ainsi que les nomme le Psalmiste.

Ce fut par un jour radieux, un jeudi, jour de la Fête-Dieu, que Suzette approcha de la Sainte Table, suivie de sa mère qui exultait de tendresse et de joie : quelques jours après, Claire écrivait à la sœur Hyacinthe :

« Paris, Juin 18..

» Ma bonne et très chère sœur,

» Oui, le grand jour est passé : ma bien-aimée enfant a reçu son Dieu, le Don précieux est entré dans cette âme innocente et tout enflammée de foi et de charité. Je suis si heureuse du bonheur de ma fille que je ne saurais le dire, Dieu seul le comprend; pourtant, un regret profond m'a accompagnée durant cette journée du ciel, c'est que Maxime ne fût pas à mes côtés. Il a été plein de bontés pour sa fille, il lui a fait de très beaux présents, un livre d'Heures superbe, un beau crucifix pour sa chambre, des images pour toutes ses amies du catéchisme, une toilette élégante, trop élégante pour les visites; mais sa présence eût mieux valu que tout cela. Il est vrai qu'il est très occupé, son emploi, ses affaires avec l'Amérique l'absorbent; je crois que nous devenons très riches, j'ai peur de le devenir trop. *Malheur aux riches!* c'est une pensée qui me vient souvent; je me sens si faible, si petite, que la tentation me fait peur; si nous étions riches, j'aurais envie peut-être de ces belles choses qu'on voit à chaque pas à Paris, je voudrais vivre grandement, l'orgueil prédominerait, j'oublierais ma petite origine, j'oublierais les pauvres et le bon Dieu. Qu'il nous garde tous de ces dangers!

» Croiriez-vous bien qu'il y a quelque temps, j'ai eu envie d'acheter un thé en argent? j'ai résisté : bon Dieu! qu'aurait dit ma chère maman qui n'a jamais eu que de la porcelaine blanche! Vous voyez, chère sœur, combien je suis faible et sotte.

» Notre cousine Andrée nous voit parfois, elle est, il me semble, en train de faire une petite fortune; j'espère qu'elle l'emploiera sagement; il lui faudrait peu pour avoir une maison à Dives, un beau petit jardin, une bonne fille normande qui la servirait! à sa place, ce serait mon rêve.

» Je suis bien contente, bien heureuse que vous ayiez de bonnes nouvelles de votre famille, que monsieur votre père se rapproche et que vous ayez eu la visite de votre frère et de ses fils. Vous avez tout quitté pour Dieu, Dieu vous rendra tout.

» Adieu, chère sœur, amie vénérée; ma Suzette vous écrit de son côté; priez bien pour nous qui ne vous oublierons jamais.

» Votre dévouée et reconnaissante amie

» CLAIRE. »

XIV

LES PROJETS D'ANDRÉE

Le rêve de Claire n'était pas celui de sa cousine; la maison normande dans un petit village, le jardin constellé de fleurs, la vie humble, modeste, n'avaient nul attrait pour elle, elle n'aimait pas les bergeries, un appartement sur le boulevard lui plaisait mille fois mieux qu'un château sous les ombrages ou sur les rives de la mer; elle avait le goût du bruit, de l'éclat, du clinquant, du frelaté, elle y joignait, ce qui est le signe distinctif de notre âge, un immense besoin de comfort et de bien-être : les yeux étaient difficiles, la bouche gourmande, ils demandaient les jolis mobiliers et les dîners raffinés; le repos agrémenté de quelques plaisirs était son objectif, et l'éducation, ses multiples et sérieux devoirs, ne la captivait pas. Allumer le feu du bien dans les âmes, passer le flambeau de la science, exercer cet art qu'ont exercé Aristote et Fénelon, c'était là lettre close pour elle; elle ne désirait qu'une chose, s'affranchir de la dépendance, devenir libre, devenir riche.

A côté d'elle, un autre avait des aspirations à peu près semblables. Sébastien Ségard, le commis du *patron*, désirait se faire une vie indépendante et large; il avait quelques fonds, il savait

qu'Andrée en possédait autant, et il lui proposa un jour une association, plutôt qu'un mariage, qui devait leur créer à tous deux un bel avenir. Sébastien avait l'intention d'établir au centre des affaires parisiennes, un comptoir de changeur, et il entrevoyait à l'aide des relations qu'il s'était créées parmi les clients de son patron, une fortune facile et rapide.

Ce plan, ainsi conçu, aurait pu choquer la délicatesse d'une femme; Andrée n'en remarqua que les côtés séduisants, la musique des chiffres chanta à son oreille, et quoique M. Sébastien Sigard n'eût rien d'agréable dans son extérieur, rien de fin et de gracieux dans son esprit, quoiqu'il eût la rudesse et la sécheresse des hommes d'argent, elle mit sa main dans la sienne; tous les deux avertirent M. et madame Castellan; Sébastien les quitta sur-le-champ, Andrée demeura chez eux jusqu'au jour de son mariage. Elle avait choisi Maxime pour témoin et l'avait invité, ainsi que Claire, au dîner de noces qui devait avoir lieu dans un restaurant du Palais-Royal. Claire dut accepter cette invitation, car son mari le voulait, ce fut avec répugnance; l'inconnu lui faisait peur, et quoi de plus inconnu que les parents auvergnats de M. Ségard, ses amis parisiens, commis de banque, changeurs, huitièmes d'agents de change? elle, si timide, se trouvait embarrassée à l'avance, et triste aussi, parce qu'il fallait abandonner pendant de longues heures sa chère petite fille, qu'elle ne quittait jamais.

« J'obéis à mon mari, se disait-elle, et pourtant, il me semble que je vais faire mal, puisque je laisse seule Suzette. »

Elle lui fit de tendres recommandations, lui traça tout un petit plan de campagne, et vêtue selon le goût de Maxime, plus élégamment qu'elle ne l'eût voulu, elle partit avec lui pour la demeure de la fiancée.

Andrée était jolie sous sa blanche parure, elle avait un maintien calme et assuré; son futur et toute sa tribu tenaient un des coins du salon, Andrée, une ou deux de ses amies, madame Castellan et ses filles, tenaient l'autre : M. Castellan était le second témoin de la fiancée; il avait accepté pour lui seul l'invitation au déjeûner, et cette courtoisie, agrémentée d'un joli présent de noces, lui donnaient une attitude tout à fait correcte auprès de son ancien commis et de l'institutrice de ses filles.

Tout était prêt : on n'attendait que M. et madame Duperron, et après quelques échanges de politesse, Andrée se leva, fit ses adieux à madame Castellan, embrassa ses élèves et le cortège se mit en route, sous les regards curieux des domestiques et des concierges de la maison. Le mariage civil fut conclu froidement, le mariage religieux, à Notre-Dame-de-Lorette, eut un caractère plus grave, et Claire se retrouva dans son élément, devant l'autel et en présence des cérémonies liturgiques : elle se recueillit et pria du fond de l'âme pour Andrée, Andrée, dont l'insouciance l'effrayait, qu'elle voyait s'engager, sans réflexions, sans prière, sans crainte, dans ce chemin qui n'est pas toujours jonché de roses. Un retour sur elle-même, sur des illusions perdues, sur ce qu'elle avait espéré, sur ce qu'elle avait trouvé, donnait un sentiment plus intime à sa prière : est-il beaucoup de femmes qui peuvent assister à une bénédiction nuptiale sans un mélancolique retour sur elles-mêmes? elle pensa à Françoise, et elle pria plus encore pour Andrée.

C'est fait, Andrée Joyellier est devenue madame Ségard; elle sortit de l'église, le front haut, contente, triomphante, au bras de son mari, qui, chose étrange, paraissait un peu plus ému qu'elle. Toute la noce se dirigea vers le Palais-Royal, où un salon lui était réservé; on félicita les époux, et Claire dit à sa cousine, après l'expression de ses vœux :

« Vous allez en voyage ?

— Nous? pas si bêtes! aller dépenser de l'argent pour aller voir l'Italie ou les bords du Rhin, tandis que nous sommes à Paris, non, non. Nous irons ce soir chez nous, demain, on ouvrira le comptoir de change, je me mettrai à la besogne...

— Vous, Andrée?

— Eh oui! j'ai appris un peu à tenir la comptabilité, et je saurai toujours bien répondre aux clients, lorsque Sébastien sera à la Bourse. Et à propos, ma cousine, merci mille fois pour votre jolie jardinière; elle fera très bien dans mon petit salon. Vous viendrez me voir!

— Oui, sans doute, ma cousine. »

Le dîner commença, il fut long et bien servi; M. Castellan porta un toast aux époux, Maxime en porta un à l'agent de change, on se souhaita réciproquement la fortune des Rotschild, et l'on passa enfin, après de longues libations, dans le salon où le café était servi. Là, Claire, qui avait l'ouïe très fine, perçut quelques mots qui lui firent une peine cruelle : son mari parlait à Sébastien d'une belle affaire sur les Suez, et ajoutait :

« Vous aurez les fonds demain, mon cher! »

Elle emporta ces mots comme un trait, ce qu'elle redoutait depuis plus d'une année, était donc arrivé! Maxime, non content de son commerce aventureux avec le pays d'aventures, l'Amérique, osait risquer à la Bourse ce qu'il possédait, l'avoir de sa femme et de son enfant! il avait donc bu à cette coupe empoisonnée, et comme tous ceux qui en ont approché les lèvres, il avait toujours soif! Elle songeait aussi avec douleur qu'il n'avait aucune confiance en elle; il la trouvait sans doute trop inférieure, trop bourgeoise pour l'initier à ses calculs et à ses vues d'avenir!

Elle ne dit rien ce soir-là, elle embrassa sa Suzette avec transport, trouvant là, dans ce cœur d'enfant, un refuge contre les peines de la vie;

elle la garda près d'elle toute la soirée, son mari était retourné à ses affaires; elle joua un peu avec Suzette, elle la fit mettre au piano, elles lurent, comme tous les soirs, un chapitre de l'*Imitation*, elles firent leur prière; l'enfant dormait depuis longtemps, lorsque son père rentra du Cercle, mais Claire ne trouvait pas le sommeil.

Le lendemain matin, Maxime reposait encore, Claire, levée depuis longtemps, était dans une toilette modeste, fraîche comme une aube d'été, elle s'assit près du lit et regarda son mari sommeillant; elle pensait aux années écoulées sans amertume, aux années futures avec inquiétude, et elle voulait arrêter, si possible, ces entreprises où leur tranquillité et l'avenir de leur enfant pourraient sombrer. Il s'éveilla comme si ce regard pesant sur lui, l'eût touché :

« Te voilà, ma femme? dit-il d'un air gai ; tu es en beauté ce matin. Tu n'es pas fatiguée de la noce ?

— Non, du tout, mais... écoute, Maxime, il ne faut pas te fâcher! écoute, je t'en prie!

— J'écoute, répondit-il d'un air pincé.

— Sans le vouloir, j'ai entendu hier que tu promettais des fonds à M. Sébastien pour acheter du Suez, cela m'a fait beaucoup de peine.

— Pourquoi donc?

— Parce que tu agis ainsi sans me le dire, je suis ta femme pourtant! et parce que tu exposes dans des jeux de Bourse l'avenir de notre enfant. »

Maxime fronça le sourcil et dit d'une voix contenue :

« Ma petite Claire, n'oublie pas que je suis le chef de la communauté et que je puis disposer de nos biens, et, surtout, de grâce, ne te mêle pas de choses au-dessus de ta portée. Tu es une excellente petite femme, mais tu n'entends rien aux affaires, rien!

— Pardon, Maxime, je sais que la Bourse et ses hasards sont dangereux, qu'on peut y gagner, mais qu'on finit presque toujours par perdre. Je l'ai entendu répéter bien des fois.

—Possible, ce sont des propos stéréotypés dont je ne m'inquiète pas. Apprends, puisque tu es si curieuse, que, depuis quelques mois, j'ai fait des opérations excellentes, que notre position s'annonce admirable et que je compte modifier bien des choses dans notre façon de vivre. Tiens-toi en paix, joue avec ta fille, va à l'église et ne sois pas préoccupée. Tu me diras merci plus tard.

— Je ne le crois pas! dit-elle en lui pressant la main. O Maxime, ne te risque pas, là où l'honneur et l'argent peuvent périr à la fois!

— Tu es folle! dit-il, laisse-moi tranquille!

M. BOURDON.

(*La suite au prochain numéro,*)

GRAND-PÈRE ET GRAND'MÈRE



AH! le bon temps qui s'écoulait
Dans le moulin de mon grand-père!
Pour la veillée on s'assemblait
Près du fauteuil de ma grand'mère;
Ce que grand-père racontait,
Comme en silence on l'écoutait
Et comme alors gaîment trottait
Le vieux fuseau de ma grand'mère!
Comme il trottait!
Et quel bon temps c'était!

Grand-père était un vieux bonhomme,
Il avait bien près de cent ans;
Tout était vieux sous le vieux chaume,
Hors les enfants de ses enfants.
Vieille amitié, douce toujours,
Vieilles chansons, vieilles histoires,
Vieux souvenirs des anciens jours!

Grand'mère était la gaité même,
On la trouvait toujours riant;
Depuis le jour de son baptême
Elle riait en s'éveillant.
De sa maison, riant asile,
Elle était l'âme, aussi depuis
Que son fuseau reste immobile,
On ne rit plus dans le pays.

ED. PLOUVIER.

LES VOISINS DU MESNIL

(SUITE ET FIN)



E facteur avait une bonne figure : le nez rouge, les yeux à fleur de tête, des pieds larges et plats, une voix enrouée et une casquette qui descendait jusqu'aux oreilles.

Tel qu'il était, on le recevait avec empressement aux Roses comme ailleurs, et Jacques le voyant venir, lui tendit la main entre les barreaux de fer pour recevoir le volumineux paquet destiné à la maison de M. Deschamps.

Outre les journaux, il y avait trois lettres, Jacques jeta les yeux sur les adresses et soudain partit aux grandes allures, sans dire pourquoi aux feuilles de charme qu'il froissait en passant, et qui étaient ses ordinaires confidentes.

« Eh! Marie, une lettre.

— Dis donc trois.

— Une lettre de Germaine.

— De qui les autres?

— Elle ne pèse guère. »

Jacques avait, on a pu en faire la remarque, une très mauvaise habitude, il ne pouvait suivre qu'une idée à la fois, et négligeait toujours de répondre à celles des autres. — Je dois dire du reste que, pour cette fois, il avait raison de négliger la question de sa sœur, les deux lettres étant : une circulaire d'un marchand grainetier, et un programme d'association philharmonique sans aucun avenir.

Marie parcourut d'abord la lettre, puis elle la passa toute ouverte à son frère :

« Pauvre enfant, que va-t-elle devenir? »

Jacques lut alors ce qui suit :

« Chère amie,

» Je viens une fois encore me jeter dans vos bras ; vous confier mes chagrins et me faire doucement gronder pour un désespoir sans fond, tant il est cruel.

» Il y a eu un rapprochement entre ma mère et son mari ; il est revenu aussi aimable, aussi gai, avec cet enjouement gracieux et cet irrésistible entrain qui en font un homme si séduisant.

» Combien cette nouvelle phase durera-t-elle? hélas, j'ai acquis à nos dépens une triste expérience! Je voudrais croire que je me trompe en ne comptant pas sur un avenir certain... Ils partent dans un mois pour la Syrie, où il s'agit de recueillir des types pour un important travail biblique, j'ai demandé à ne pas être du voyage, que ferais-je entre eux? ma mère est heureuse et n'a plus besoin de moi; quant à lui, c'est un étranger pour mon cœur, je lui pardonne mes larmes, mais elles n'ont pas encore eu le temps de sécher toutes.

» Sur ma demande, on m'a donné une demi institutrice d'âge respectable qui a déjà fait l'éducation d'une de mes amies; elle me gardera, me perfectionnera dans sa langue sifflante; et toutes deux, nous attendrons au Vernet le retour des oiseaux voyageurs; trois mois, je pense.

» Seulement, il vient de surgir une complication dans mes affaires; *on veut me marier* avant le départ, on trouve qu'un époux serait plus sûr qu'une miss, et j'ai le plaisir de voir défiler chaque soir les candidats qui postulent à l'honneur de m'offrir leur nom.

» Oh que je suis navrée, que je me sens seule, et combien tout ce qui m'entoure me froisse douloureusement : je suis un embarras, je vieillis par ma présence ce ménage où ma place n'est pas... Non, je ne dois pas me plaindre, c'est mal, mais je suis si malheureuse! Ah! si l'on m'aimait un peu, quelque part, n'importe où, j'aurais des ailes pour y voler... Et le mariage... qu'en pensez-vous, ma chère protectrice?

» Attendez-vous, ma pauvre Marie, à recevoir des flots d'encre, je traverse une crise terrible : un beau-père remis à neuf, une institutrice, des épouseurs, la Syrie, le Vernet, que d'affaires! Venez à mon secours.

» GERMAINE. »

Jacques avait les émotions silencieuses, nous l'avons déjà vu, et sa sœur le savait bien, elle ne s'étonna donc pas de le voir replier soigneusement la lettre, la déposer sur la table, reprendre le chemin du corridor et rentrer dans sa chambre. Une fois dans ce sanctuaire, il joua une sévillane avec ses ongles sur ses vitres, puis enfonçant son chapeau jusqu'aux yeux, de l'air d'un homme résolu, il redescendit armé de son sécateur.

« Holà, Jacques, cria l'oncle Deschamps, es-tu fou de me raser de la sorte ces rosiers, ils en ont pour deux ans à refleurir maintenant; quelle mouche te pique?

— Au fait, pensa Jacques assez honteux, qu'est-ce que cela veut dire. »

Et comme un enfant pris en défaut, jette un

coup d'œil à la dérobée sur sa mère, pour savoir si elle a vu, il leva un regard embarrassé sur la fenêtre de Marie.

La fenêtre était fermée.

Alors, il fallut donner une explication quelconque à M. Deschamps; Jacques qui n'était pas en peine d'improviser, lui dit que les branches coupées étaient envahies par les chenilles. A quoi l'oncle alarmé répondit que la taille était insuffisante et qu'il fallait brûler; par la fenêtre du rez-de-chaussée il donna des papiers pour aider à former le bûcher et ne se calma que lorsque la dernière branche eut été présentée aux flammes. Il n'entendait pas qu'on transigeât avec les chenilles.

Le soir, il fut longuement question de ces malheureuses bêtes, M. Deschamps expliqua l'incident tout au long à Marie, qui, jetant un coup d'œil sur son frère le vit tout rouge et assez décontenancé, son mensonge lui pesait et il se demandait pourquoi il s'était vu obligé à le faire.

Marie, en fermant un tiroir le lendemain, fit un faux mouvement si malheureux qu'elle se foula le pouce de la main droite; quand son frère la vit, elle était en train de se lamenter sur l'inopportunité de l'accident.

« Cela me contrarie d'autant plus, qu'il me faut absolument répondre à ma pauvre Germaine, et je suis incapable de tenir une plume.

— Veux-tu que je te serve de secrétaire? » insinua Jacques.

Marie refusa, on verrait; peut-être que demain elle irait mieux.

Mais non, elle alla plus mal et on eut recours à la bonne volonté de Jacques.

Celui-ci prit d'abord une feuille de papier rose, puis il la rejeta, la trouvant ridicule; il en prit une jaune; elle lui parut maussade.

« Quelle couleur préfère ton amie, demanda-t-il enfin à sa sœur.

— Le rouge, répondit la maligne. »

Jacques prit du papier bleu, une bonne plume, de l'encre et il fit signe qu'il était prêt, Marie commença.

« Je viens de me fouler le pouce juste à point pour ne pouvoir te répondre, ma mignonne, sans recourir à un secrétaire de bonne volonté... »

— ..... Bonne volonté.

» — Ta lettre m'a serré le cœur... »

— Moi aussi. Aller faire épouser au premier barbouilleur venu cette merveille, c'est indigne!

— Tais-toi donc Jacques, tes réflexions m'embrouillent, fais-les tout bas.

— C'est bon, c'est bon, j'y suis : « ..... ta lettre m'a serré le cœur...

» — Heureusement, l'avenir est là pour te dédommager des douleurs du temps présent...

» — Présent...

» — J'approuve la pensée de ta famille qui voudrait assurer ton avenir en te mariant... »

Jacques lança son porte-plume sur la table, et se croisant les bras :

« Je n'écris pas ça!

— Pourquoi, demanda Marie.

— Parce que je trouve que c'est une mauvaise action, et je ne veux pas y coopérer. Attends que ton pouce soit guéri et tu feras toi-même ta correspondance.

— Voyons entêté, laisse-moi finir ma phrase. Qu'auras-tu à objecter si elle trouve un mari sage, affectueux, intelligent qui sache apprécier ce trésor d'abnégation, de candeur et de grâce.

— Elle ne le trouvera pas.

— Et si je l'ai trouvé pour elle? »

Jacques pâlit sensiblement.

« Qui est-ce, dit-il d'une voix tremblante.

— Le neveu de ma tante.

— Tu le connais à peine, ajouta-t-il avec effort.

— J'en réponds. »

Jacques ouvrait la bouche pour *démolir* le candidat de sa sœur; mais ce premier mouvement d'égoïsme ne tint pas contre la générosité naturelle de son cœur, il baissa la tête, reprit sa plume et écrivit :

» — ..... En te mariant.

» — ..... Mais c'est une chose grave de confier toute sa vie, son bonheur, ses espérances, à un inconnu...

» — ..... Inconnu...

« ..... Et je voudrais pour toi des garanties de bonheur autres que celles qui se rencontrent ordinairement dans un atelier à la mode ou dans un salon élégant... »

« ..... Élégant.... »

« ..... As-tu songé, ma pauvre chérie, que sous des dehors charmants, se trouve quelquefois... »

— Tu peux bien dire toujours.

— Non, ce serait exagérer. « ...... Se trouve quelquefois un cœur sec, des principes douteux, ou même seulement des dissemblances d'âmes qui peuvent faire d'une excellente femme et d'un mari suffisant, un ménage détestable?... »

« ...... Détestable... » appuya Jacques avec ferveur.

« ...... Je te connais mieux que personne, ma petite Germaine, je sais tout ce que tu vaux; je sais que tu es franche, dévouée, généreuse, capable de beaucoup de bien, si tu as un bon maître qui t'aime, qui te soutienne; mais je connais aussi tes défauts... »

— Ah! fit Jacques, intéressé.

« ..... Tu es trop prompte, trop enthousiaste, trop indépendante... »

— Diable! « ..... indépendante... »

« ..... Il te faut donc un mari aussi ferme que bon... »

— « ..... Que bon... »

« ..... De plus, ton éducation à la diable, ce milieu d'artistes où tu t'es en quelque sorte formée, ont forcément déteint... »

— C'est cela, pendant que tu y es, reproche-lui la mort de son père, l'abandon de sa mère, toutes ses souffrances.

Mais Marie ne se troublait pas pour si peu; elle continua : « ..... déteint sur tes habitudes, il faut donc que ton mari n'en soit nullement choqué, sans quoi, où il te ferait souffrir, ou tu le blesserais toi-même... Enfin...

— Ah! c'est bien heureux, nous sommes au bout de la tartine!

« ..... Enfin, tes cheveux en broussaille et tes yeux... »

— ..... Magnétiques.

— Non pas ça, mets : indépendants.

— Dis donc tout de suite qu'elle louche! s'écria Jacques avec une indignation comique.

On s'interrompit pour rire; puis Marie continua :

« ..... Enfin, tes cheveux en broussaille et tes yeux de sauvagesse ont besoin d'être appréciés à leur juste valeur. Réfléchis donc encore à tes dispositions pour le mariage, et puis, avant de prendre aucun parti, écris-moi...

— « ..... Écris-moi .. » Si j'ajoutais : le plus tôt possible?

— Non, il faut bien lui donner le temps de réfléchir : « ..... Je t'embrasse... »

— « ..... Je t'embrasse... » répéta l'écho fidèle.

X

A partir de ce jour, Jacques abandonna ses promenades sous la charmille et les remplaça par des allées et venues continuelles sur la route qui conduit à Belleville. Il allait jusqu'au coude de la rivière, d'où on apercevait le village, puis revenait pour refaire dix fois de suite le même trajet. C'était à l'heure où les dépêches passaient, soigneusement empaquetées dans le sac de Monjaud, le facteur, et Jacques qui était bon enfant, causait chaque jour avec le rural pour lui demander quelques détails relatif à son service : combien de temps mettait une lettre pour aller à Lyon, pour en revenir, la correspondance des trains avec le rapide, que sais-je!

Pendant cinq jours les promenades et les conversations furent inutiles, le sixième, Jacques reçut des mains de Montjau une lettre pour *Mademoiselle;* il la saisit d'une main crochue, et faisant prestement demi tour, gagna le logis, sans plus s'attarder aux douceurs du chemin.

« Eh bien, pensait Montjau, en comptant ses pas, il est heureux que M. Jacques ne veuille pas se faire facteur, il perdrait le métier. »

La lettre était de Germaine, j'ai oublié de le dire.

« Ma chère Marie, il vous fallait une entorse pour que mon malheur fut complet; maintenant, il ne lui manque plus rien, et je me désole sur toute la ligne. Combien je suis reconnaissante à votre vieil oncle de vouloir tenir la plume à votre place... »

Jacques fit une sorte de plongeon, accompagné d'un petit rire guttural : on le prenait pour un vieillard!

« ..... Dites-lui toute ma reconnaissance, et puisqu'il participe à la confection de vos lettres, autorisez-le à collaborer : deux bons conseils ne sont pas de trop.

» Mais revenons à la pièce de résistance, c'est-à-dire au mariage. Oh ma pauvre chère, qu'elle répugnance j'éprouve pour cette solution tragique! N'est-il donc possible, pour moi, que de changer de maux?

» Non pas que je sois absolument éloignée de cette pensée du mariage : avoir un intérieur *à soi,* un mari à *soi.* Édifier un avenir commun sur une affection profonde, invincible; s'épanouir dans la confiance par le don réciproque de tout ce que l'on possède de bon, d'élevé; plus tard, avoir des enfants pour lesquels on peut se dépenser sans mesure, oh oui, c'est là le vrai bonheur. Mais du mariage au mari, il y a un abîme. Dans ceux qui prétendent à ma main, trouverai-je ce phénix que vous dépeignez si exactement, que mon cœur l'a reconnu sur-le-champ.

» Au milieu de mes songeries sans fin, de ma triste solitude, ou dans les enchantements de mes souvenirs, une image bien souvent a passé avec un sourire; ce prince charmant devait un jour délivrer la Princesse, c'était l'homme au cœur fort, un héros tendre, fait tout exprès pour que la petite Germaine fût heureuse et fière de son bonheur... Je m'égare, il n'est pas bon de revenir sur un passé qui ne peut avoir d'avenir.

» Eh bien, non, Marie, il n'y a personne autour de moi qui m'inspire confiance et me fasse désirer une vie nouvelle. Mes répugnances vont grandissant, les jours passent; chaque matin, je m'éveille en frissonnant : si on allait me forcer à faire une chose... A bientôt, ne me grondez pas trop, et répondez-moi vite, si le cher homme qui écrit pour vous ne maugrée pas trop contre mes exigences. Dites-lui, pour l'apaiser, que je l'aime beaucoup et depuis longtemps. » GERMAINE. »

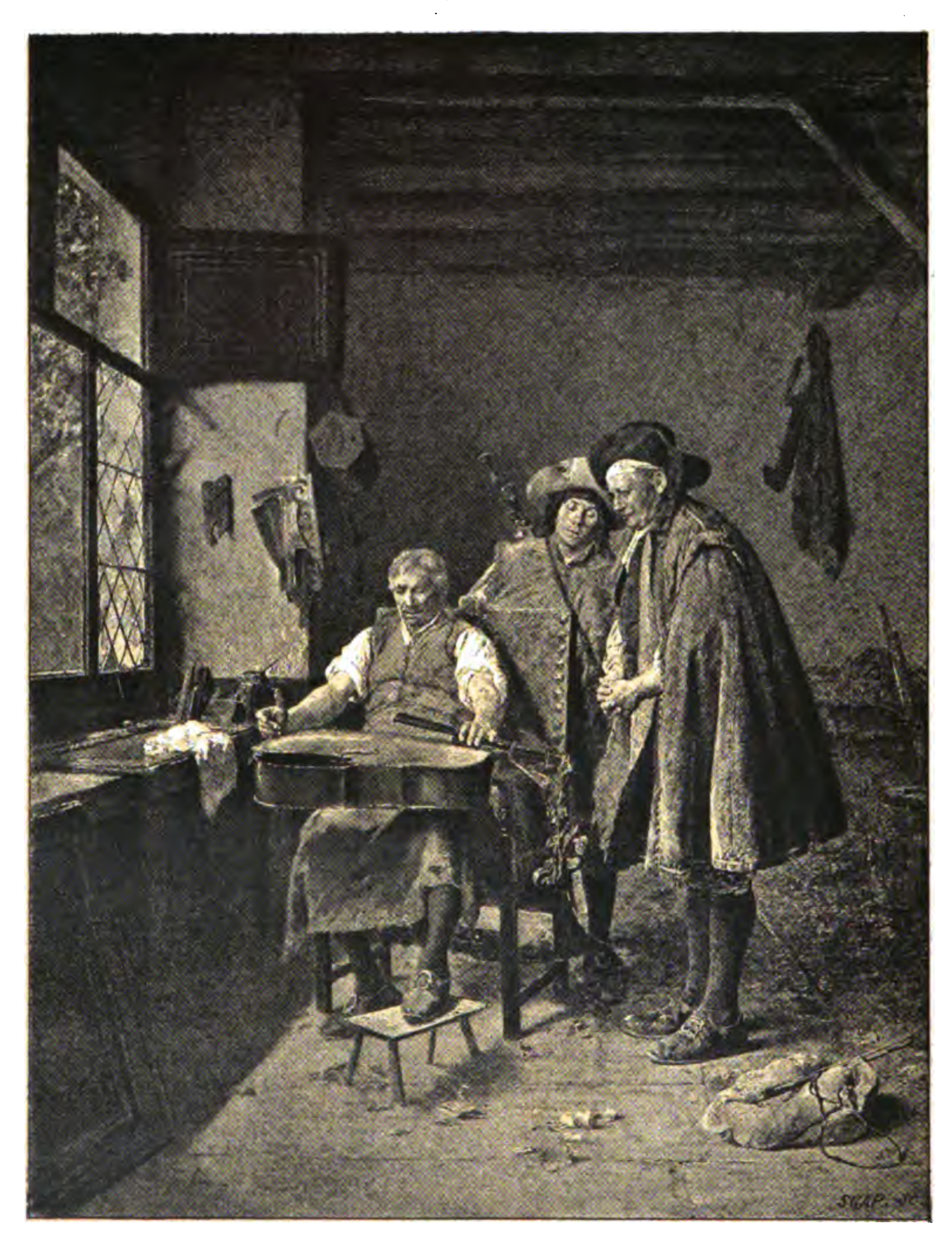
Second plongeon de maître Jacques, qui était déjà armé d'une plume et d'un cahier de papier à lettre pour répondre à la jeune fille.

Pourtant, Marie restait songeuse et ne se pressait pas de dire ce qui la préoccupait ainsi. Ce ne fut qu'après un long silence qu'elle fit à haute voix cette réflexion :

« Il y a quelque chose de mystérieux dans cette lettre, des retours involontaires vers le passé, un type entrevu : personne ne plaît à cette enfant, parce que la place est déjà prise. »

La plume chargée d'encre du secrétaire, alla rouler sur la table, y laissant une ligne de caractères hyérogliphyques dont la vue arracha une exclamation et des reproches à la soigneuse ménagère.

A. GRISON



APRÈS LA FÊTE

(*Journal des Demoiselles*, 48, rue Vivienne ;

Phototypographie SGAP, 7, rue d'Argenteuil, Paris

Jacques, morne, laissa passer la bourrasque sans y répondre; il taillait un crayon maintenant, et les éclats de bois sautaient à droite et à gauche, sous les efforts de son canif surexcité.

« ... Oui, continuait Marie, revenant à sa pensée, Germaine poursuit son roman au milieu de nos préoccupations, et tandis que nous cherchons un mari digne d'elle, sans pouvoir le trouver, la petite sournoise le trouve sans même avoir besoin de chercher. Mais on se trompe facilement à cet âge. Qu'il faut donc plaindre les orphelines! ajouta-t-elle avec un soupir, en faisant un triste retour sur elle-même.

Jacques entendit le soupir, il laissa son canif, et passant derrière sa sœur, il prit sa tête dans ses deux mains, il la baisa sur les yeux, lui disant avec une profonde émotion :

« Toi, ma chérie, tu t'es réservé du mariage le meilleur et le plus sûr, la part de tendresse dévouée que les mères donnent à leurs enfants. »

Une larme vint aux paupières de la sœur, puis un sourire mystérieux qui voulait dire sans doute qu'elle était payée de sa peine.

« Allons, Jacques, il faut répondre et démasquer nos batteries. Peux-tu écrire tout de suite.

— Je crois bien. »

Et l'on se mit à l'ouvrage.

« Ma chère Germaine, je me doutais bien que ton entourage ne te fournirait pas ce que nous cherchons, mais si j'en prends aussi facilement mon parti, c'est que j'ai remède au mal.

» Accepterais-tu un mari de ma main, Germaine, si je t'en répondais, si je te disais qu'il a tout ce qui assure le bonheur d'une femme, les vertus de l'âme, les qualités de l'esprit, la jeunesse, la distinction...

— Et il a tout ça, cet animal!

— Plus encore, répondit Marie en riant de bon cœur.

— Mais en es-tu sûre. Sais-tu que c'est grave, de se porter caution pour un homme qu'on a peu vu, dont la vie échappe à une analyse attentive, c'est grave, très grave...

— J'en réponds comme de moi, sois sans crainte.

— Oh, pour cela, c'est autre chose, je ne peux envisager froidement ce pauvre petit oiseau tombé du nid; il m'inspire une profonde pitié. Si nous attendions il n'y a rien qui presse?... »

Mais Marie était entêtée, c'est du moins ce que pensa son frère en la voyant hocher la tête et faire signe de continuer :

« Eh bien! s'écria Jacques, le vieillard respectable qui tient la plume ajoutera un *post-scriptum*. Voyons, expose-nous bien les vertus du neveu de ma tante, ses charmes, sa beauté, il joue du violon? »

Marie sans répondre se mit à dicter :

« — ..... Je ne veux pas abuser de mon secrétaire...

— Il est temps d'y penser, grommela Jacques furieux.

» — ..... J'en reste là; ce peu du reste, va te servir de texte à de profondes méditations; si tu acceptes je m'arrangerai de façon à ménager une rencontre.

» Je t'embrasse, MARIE. »

« C'est fini? demanda Jacques horripilé.

— C'est fini, répondit la paisible sœur.

— A mon tour de prêcher alors. »

Et il monta dans sa chambre en emportant la lettre.

La petite bohémienne l'y attendait, et lorsque Jacques leva les yeux sur elle, il lui sembla qu'un sourire répondait à ses secrètes agitations. Le soleil en entrant dans cette chambre avait posé un de ses rayons sur la main de l'enfant, la chair devenait vivante, les doigts s'agitaient comme pour un appel. Jacques ému détourna les yeux et se mit à écrire, interrompant son travail à chaque phrase pour jeter un regard sur la douce image.

Voici sa lettre; elle lui coûta un long travail, il fallait s'expliquer froidement et cela lui parut bien difficile à réaliser.

« Mademoiselle,

» C'est le vieil oncle qui vous écrit, je trouve Marie bien jeune et bien inexpérimentée pour engager ainsi votre existence. Ses conseils sont bons en général, mais je trouve que ses théories prudentes en fait de mariage sont compromises par une application trop prompte et bien hasardée.

» Savez-vous ce que je ferais, si j'étais à votre place? ne me sentant aucun goût pour le mariage, je le déclarerais franchement à ma mère et pour mettre fin à cette exhibition ridicule de prétendants, je partirais avec miss *** pour le Vernet. Au retour du grand voyage, ne sera-t-il pas temps de s'occuper de cette grave affaire.

» Pardonnez-moi de vous donner un conseil, mes cheveux blancs m'y autorisent et aussi un peu l'affection que j'ai pour vous; je voudrais, chère enfant, votre bonheur aux dépens du mien, je voudrais tenir dans mes mains votre vie pour la faire de joie et de tendresse, je voudrais l'impossible... »

Jacques s'arrêta tout à coup, et regarda encore une fois le portrait : il était en plein soleil, et du même coup la lumière pénétra éblouissante dans le cœur du jeune homme.

« Ah, s'écria-t-il, je l'aime! »

Il ne s'en était pas encore aperçu.

A quoi pensa-t-il alors; qui peut le savoir? Il y avait en lui une joie délicieuse et une angoisse terrible, il y avait le souvenir oublié de Suzanne qui se levait comme un remords pour ses joies futures, et la crainte de perdre ce trésor dont il savait lui, toute la valeur; mais il revenait quand même aux espérances et ne se relevait que pour retomber peu après.

Sa sœur le surprit au milieu de ce flux et de ce reflux qui forment le délicieux supplice des cœurs, elle ne voulut rien voir et demanda si la lettre était finie.

Jacques signa, mit l'adresse et donna le tout ouvert à Marie.

La jeune fille entra chez elle, défit la bande et les compresses qui entouraient son doigt et posant tout cet appareil sur la table, se mit à écrire d'une main ferme qui n'avait nul besoin du rebouteur.

« Ma chérie,

» Mon entorse qui touche à sa fin me permet d'écrire ce que je ne veux pas confier, même au plus discret des secrétaires. Tu as un secret, tu le caches mal, raconte-le moi si tu veux que je t'aime encore comme ma petite-fille.

» MARIE. »

La lettre remise dans son enveloppe et cachetée, Marie s'occupa du bandage déplacé et fit disparaître avec soin toute trace de son travail épistolaire.

La conversation languit au dîner; Jacques, contre l'ordinaire ne desserra pas les dents, même pour manger, Marie suivit son exemple et le pauvre oncle réduit à ses seules ressources, n'eut plus que celle de s'endormir aussitôt après le repas.

Quand Marie se retira chez elle, un peu plus tard, elle aperçut de sa fenêtre une ombre qui errait dans le jardin, elle laissa retomber son rideau, eut un sourire, la cruelle, et s'endormit paisiblement.

Jacques entendit tous les bruits habituels de la tranquille maison : les portes qu'on fermait, les clefs qui grinçaient, le pas lourd de son oncle, celui de Clotilde, non moins solennel; la lumière s'éteignit dans la chambre de sa sœur, et il se trouva enfin seul.

Ah, qu'il avait besoin de cette solitude pour voir clair en lui-même! La seule chose qu'il y connût clairement, c'est qu'il aimait Germaine, tout le reste n'était que confusion. Peu à peu, le calme se fit, et alors défilèrent devant ses yeux un passé tout rempli de l'influence de Suzanne. Il se rappela son amour, profond, entier, ses espérances, son désespoir, ses cinq années d'exil; et son honnête cœur s'effraya de la place qu'avait prise dans sa vie ce rêve de bonheur. Avait-il le droit de n'apporter que le désenchantement, à cette pauvre petite si avide d'une affection unique ?

« Après tout, je ne la connais pas, disait-il, c'est un caprice de mon esprit inoccupé.

— Oh que si, tu me connais bien, répondait l'ombre de Germaine, tu sais que je suis une petite fleur sauvage toute pure et toute brillante; que je t'apporterai le parfum de ma candeur. Ne t'ai-je pas guéri en te faisant oublier l'*autre*. Si tu savais comme je te réserve de doux secrets pour t'apprendre la confiance et le bonheur.

Jacques détournait les yeux :

« Non, non, ce serait indigne de moi, qu'elle m'ignore toujours. »

Sur cette généreuse résolution, il alla se coucher, ne dormit point, et resta le lendemain tout à fait impénétrable dans son mutisme sévère.

Plusieurs jours se passèrent ainsi. Le doigt de sa sœur était complètement guéri, on eut juré qu'il n'avait jamais souffert, tant il était souple, fort et adroit. La jeune fille très occupée de son intérieur qui attendait qu'elle fut rétablie pour réclamer toutes sortes de rangements indispensables, laissait Jacques livré à lui-même, et celui-ci boudait son cœur avec une énergie farouche.

Mais voilà que tout doucement, le jour présumé de la réponse de Germaine approchait; déjà Montjau ayant remis une lettre pliée en deux dans une grande enveloppe d'une certaine tournure, le jeune d'Espreuil s'en était emparé avec empressement, et avait été fort déçu, en ne reconnaissant pas l'écriture si chère de Germaine; la lettre venait du Midi, et il ne s'informa pas même de qui elle émanait; cela lui fut une cruelle déception et il résolut de combattre ces irrégularités d'humeur par des séances de pêche très sérieuses, cela lui parut un remède souverain, à cause du calme et de la fraîcheur de la nature au bord de l'eau.

Il s'asseyait sur la rive, organisait sa ligne, le petit bouchon, le ver tout frétillant, un panier plein d'herbe pour recueillir les victimes, puis il attachait le long roseau à quelque arbre, et la tête dans ses deux mains, évoquait l'image de la petite bohémienne. Que lui disait-il, que lui répondait-elle? des choses bien neuves, bien charmantes, bien longues paraît-il, car les heures s'enfuyaient sans que Jacques y prît garde ; les perches avalaient l'hameçon, le crin, le bouchon, le roseau : peine perdue, le pêcheur était lui-même engagé dans un filet dont les mailles l'enserraient de toutes parts, et chaque jour il rentrait à la maison avec son panier vide, mais le cœur si plein!

Bientôt, la pêche ne suffit plus à son ardeur, et Jacques reprit ses interminables allées et venues sur la route, en vue de la poste aux lettres. Dieu eut pitié de lui, et Montjau lui remit enfin le papier tant désiré : une lourde lettre mise à la poste de la rue du Vieux-Colombier; le plus charmant endroit de Paris, si l'on en excepte la rue Garancière.

Il y a une locution familière, je dirai même un peu triviale, dont je suis obligée de me servir ici, car c'est la seule qui rende bien ma pensée. Jacques prit ses jambes à son cou et arriva tout d'une haleine sous les fenêtres de sa sœur :

« Eh! Marie! une lettre de Bohême! »

Marie occupée de son linge apparut à la fenêtre avec une pile de serviettes dans les bras.

« La Bohême? fit-elle d'une voix interrogative,

ce doit être pour toi, on y fait des chemins de fer et on t'en commande un. »

Dans cette circonstance, Jacques fut malhonnête, et nous devons blâmer sa conduite, car au lieu d'expliquer à sa sœur que Bohême voulait dire pays des Bohémiennes et non pas pays des rails ways, il s'esquiva promptement avec une demi permission, ouvrit la lettre et lut sans plus de façon sous la charmille, les pages destinées à sa sœur.

« Vous me demandez mon secret, chère Marie, » et moi, je me dis au moment de donner corps » à un rêve, qu'il eut peut-être mieux valu le » laisser mourir tout au fond de mon cœur, là, » où personne n'était jamais venu le troubler, » où moi-même je le laissais dormir, me contentant du doux bonheur de le posséder.

» Mais voilà que votre amitié me demande la » confiance, que votre sagesse prévoit un danger, je vais tout vous dire, gardez-moi contre » moi-même s'il est nécessaire; pourtant... Marie... ne soyez pas trop sévère... et s'il est possible de faire grâce...

» Il a protégé et consolé mon enfance, cet ami » d'un jour dont je ne sais même pas le nom. Il » s'asseyait à mes côtés, dans mes heures de » révolte, et pour lui obéir je me faisais soumise. Quand j'étais trop seule, c'est si triste la » solitude; je me plaignais à lui, et de loin je l'entendais me répondre : Germaine, ne pleure pas.

» C'est pour lui que j'ai appris tout ce que je » sais, je voulais qu'au jour de notre réunion » dans cette vie ou dans l'autre, il me trouvât » digne de lui. Oh que je l'ai aimé! comme je » l'aime encore, malgré la raison qui me dit que » c'est folie... »

Jacques dut suspendre cette lecture, il étouffait, un nuage obscurcissait sa vie : n'était-ce pas sa propre condamnation qu'il lisait dans ce récit naif?

Ah qu'il était heureux du moins de se trouver seul à cet instant, de pouvoir se dérober à la clairvoyante affection de sa sœur!

Allons, pauvre Jacques, encore un peu de courage, il faut boire jusqu'au fond du calice amer, ensuite, tout sera fini.

Et il continua cette lecture cruelle, dont chaque ligne augmentait sa souffrance.

» Je vois encore son fier et doux regard se » poser sur moi; j'entends toujours ses paroles » émues quand il me parlait d'espoir. J'avais » alors un gros chagrin d'enfant, il sut le calmer, » et quand il revint quelques jours plus tard, il » m'apporta dans sa main de frère, tendue vers la » mienne, la première joie de ma vie. Il me sembla qu'une aurore nouvelle se levait sur mes » jours; qu'un monde enchanteur s'ouvrait devant » mes yeux, je me donnai tout entière à ce grand » ami qui ne me demandait rien, et qui me trouvant endormie dans les larmes, me réveillait » avec des fleurs et des sourires.

» Hélas! je ne devais plus le revoir, nous partîmes, mais chaque jour depuis, je l'ai nommé » dans mes prières. Je demandais à Dieu qui » savait son nom et ma tendresse, de le garder de » tout mal, de le préserver de tout danger; je » disais à son bon ange que le mien connaît si » bien : Va sur sa route, évite-lui les pièges, les » douleurs, et c'est moi qui paierai s'il faut que » quelqu'un souffre.

» C'est ainsi que j'ai appris la résignation. Comment se plaindre d'une peine qui allégeait la » sienne! Pourtant, Marie, quelquefois j'ai murmuré, on est lâche à certaines heures. Ah! si » j'avais pu le voir à ces instants de défaillance, » comme mon cœur fût redevenu brave! Mais il » était loin sans doute.

» C'était dans la chaude après-midi d'un jour » de juin, je défendais dans le clos ma pauvre » tourterelle qu'un grand levrier venait de saisir. Malgré mes cris, le pauvre oiseau allait » être dévoré, lorsqu'une voix sonore commanda » au chien de laisser sa victime, elle tomba sur » le sol l'aile brisée. Alors je levai les yeux vers » son libérateur... c'est de cet instant que je l'ai » aimé. Oh si vous saviez Marie ce qu'il y avait » de droiture, de générosité, de dévouement » dans ce visage penché vers une petite fille en » pleurs et un oiseau blessé!

» Il me consola, me nomma son amie et promit » de revenir.

» Je l'attendis quelques jours, pleine de » confiance, car je le savais incapable de mensonge; je passais alors ma vie contre la grille » du jardin pour le voir plus tôt lorsqu'il paraîtrait sur la route. Un matin je m'endormis en » l'attendant, cachée dans ma niche de feuillage; » quand je m'éveillai, il était devant moi et » m'offrait une branche de chèvrefeuille en souriant... »

Cette fois encore, la lettre glissa des mains de Jacques; il poussa un cri étouffé et resta immobile comme frappé d'une lumière subite dont l'éclat l'aveuglait, puis des mots sans suite s'échappèrent de ses lèvres.

« Le Vernet est près du Mesnil... la barrière verte. . l'oiseau... la petite fille ébouriffée... elle pleurait toujours... ce sont ses yeux... elle m'aime... c'est elle... Germaine! »

Jacques en était là de ses surprises et de son monologue, lorsque Marie, à la recherche de sa lettre, apparut à l'entrée de la charmille. D'un bond, son frère fut sur elle, la prit par le cou et s'écria dans un délire joyeux :

« C'est elle... c'est moi... Marie que je t'aime! »

Ce discours incohérent arracha un sourire à la tranquille sœur :

« Tu y a mis le temps, Jacques, et ce n'est pas sans peine que je suis arrivée à mon but.

— Comment, tu savais?

— Eh oui, je savais que vous étiez dignes de vous comprendre et que sa tendresse te dédom-

magerait un jour des douleurs d'autrefois; mais si je t'avais dit mon secret, tu n'aurais eu que du dédain pour lui.

— Mais alors, le portrait...

— Le portrait, la correspondance, l'entorse de ma main, des lettres supprimées parce qu'elles donnaient des détails trop précis sur le pays ou l'entourage de Germaine, d'autres provoquées en dessous, comme cette dernière; il n'y a pas jusqu'au neveu de notre tante qui n'ait servi à te dépister.

— Ce pauvre cousin?

— C'est toi-même.

— Moi qui le détestais si cordialement. Oh que je l'aime, Marie!

— Oui, oui, je sais bien, mais moins qu'elle.

— Je pars tout de suite.

— Pour la Bohême?

— Je crois bien, je vais l'enlever à tous ces barbouilleurs.

— Je monte faire ta malle.

— Marie?

— Qu'y a-t-il?

— Est-elle aussi bien que son portrait? Allons le voir, tu me donneras des détails.

— Et pendant ce temps, un rival plus heureux...

— Tais-toi malheureuse!

— Mais au fait, donne-moi ma lettre.

— Je ne l'ai pas finie.

— Mais moi, je ne l'ai pas commencée, il me semble. »

On lut la lettre, on la relut, on l'embrassa même, pas Marie. Quand ils la surent par cœur, on passa aux commentaires; ah les bonnes heures entre le frère et la sœur.

Cette bienheureuse lettre se terminait par ces mots: Décidément pas de mariage; dans huit jours je serai au Vernet, c'est là qu'il faudra m'adresser ta réponse.

XI

Huit jours! c'était plus qu'il n'était nécessaire pour ourdir un noir complot contre l'innocente Germaine, c'était le temps aussi de mourir d'impatience en l'attendant.

Jacques pensa tromper les heures en devançant la petite solitaire au lieu qu'il avait choisi pour la revoir; il partit donc le surlendemain du jour où la fameuse lettre lui avait révélé son bonheur, et débarqua sans catastrophe à la gare de Saint-A...

Le hasard a d'étranges surprises, peut-être de mystérieux desseins; il voulut qu'au moment où Jacques quittait son wagon, une femme élégante et distinguée descendit aussi le marchepied voisin. Les deux voyageurs se regardèrent machinalement et poussèrent une exclamation de reconnaissance. Devant Jacques surgissait tout à coup Suzanne. Non pas la Suzanne qu'il avait aimée, non, celle-là était morte, mais la femme de M. Stop, grande, élancée, trop élancée même. L'or de ses cheveux avait rougi. La profondeur de son regard s'était creusée entre des paupières bistres où l'on faisait difficilement la part du maquillage et celle des chagrins secrets; la bouche, fière et charmante, était devenue froide et impérieuse: Suzanne était belle, mais voilà tout, et l'on sait que ce tout là n'est pas suffisant.

Elle reconnut Jacques sans hésitation, mais sans joie, car en le retrouvant transfiguré par le bonheur, elle eut un vague regret, et une déception jalouse. Comment, il l'avait aimée et il n'était pas mort de ses espérances déçues; il paraissait même heureux en dehors d'elle!... il revenait la braver sans doute. Elle résolut, fille d'Ève, de pénétrer son secret, qui ne pouvait être, pensait-elle, qu'un hommage à son orgueilleux pouvoir. Elle lui tendit la main, et l'enveloppant dans uu sourire qui rappelait vaguement les jours perdus:

« Enfin, dit-elle, on vous revoit! »

Jacques accueillit la main charmante, mais il eut l'air si naïvement étonné de la phrase de Suzanne, que celle-ci dut s'avouer qu'elle n'était pour rien dans son retour.

Elle n'en eut qu'un plus âpre désir de remuer les cendres de ce grand feu jadis allumé par elle.

« Vous venez au Mesnil, n'est-ce pas?

— Je compte m'y présenter demain, ma visite est annoncée.

— Pas du tout, cher monsieur, je vous emmène tout de suite; la voiture est venue me chercher, il faut en profiter; pour vous, aujourd'hui ou demain cela est indifférent, et vos amis seront heureux d'une surprise qui vous amènera plus tôt. »

Jacques n'avait pas de bonne raison à alléguer, il monta dans la grande voiture qui partait pour le Mesnil, ayant à ses côtés Suzanne.

Tous deux contemplèrent la route en silence pendant assez longtemps: M. d'Espreuil pensait à l'avenir et cherchait Germaine à l'horizon; madame Stop regardait dans le passé, et cherchait Jacques où il n'était plus.

« Cinq ans bientôt, dit-elle enfin, cinq ans que nos souvenirs communs se sont brusquement interrompus. Qu'avez-vous fait, monsieur, pendant ces longues années?

— J'ai beaucoup travaillé, madame, j'ai fait de nombreux voyages, et j'ai vieilli, ajouta-t-il en souriant.

— Allons donc, est-ce qu'on vieillit à nos âges.

— Au vôtre, non, certainement, mais au mien?

— Mais qu'entendez-vous par vieillir.

— Devenir sage, » répondit Jacques en s'inclinant avec un fin sourire.

La leçon était dure, Suzanne n'eut pas l'air

de la comprendre, et continua sur le meme ton.

« Et qui vous amène dans nos parages, car je ne puis croire que notre souvenir ait été assez vivant dans votre cœur pour vous détourner de votre route.

— Pardon, madame, ce sont les souvenirs qui me ramènent au contraire.

— Ah! fit-elle, avec une modulation coquette.

— J'ai laissé le meilleur de moi-même ici il y a cinq ans, et aujourd'hui, je viens chercher et réclamer mon bien.

Suzanne n'y comprenait plus rien, mais elle sentit qu'elle marchait sur un terrain brûlant, et abandonna aussitôt la dangereuse conversation, pour rentrer dans la banalité.

Les Du Mesnil n'avaient pas changé, malgré l'embonpoint envahissant de la petite baronne : toujours aimables, toujours oisifs, toujours bons et légers. On accueillit Jacques comme l'enfant prodigue, on lui fit fête, on prit un malin plaisir à le mettre en présence de madame Stop, mais l'une était redevenue prudente, et l'autre restait invulnérable, on les laissa bientôt tranquilles.

Du reste, Jacques annonça dès le premier soir que des affaires pressantes pour le compte d'un ami le retiendraient souvent dehors, et il put arranger son existence comme il l'entendait.

On le devine, ces affaires le conduisirent au Vernet. Il renoua connaissance avec la grille verte, le chèvrefeuille, les allées, les massifs; il respira l'air qu'elle avait respiré, il chercha sur le sable l'empreinte de ses pas.

La grosse jardinière n'y était plus, les nouveaux serviteurs accueillirent Jacques avec toute la politesse et la discrétion que méritaient ses largesses.

La veille du jour indiqué pour la venue de la jeune fille, Jacques fit des bouquets et mit des fleurs partout. Le jet d'eau ne fonctionnait plus; la grenouille de fonte avait beau ouvrir démesurément sa large bouche, il n'en sortait rien. Notre ingénieur vida la petite pièce d'eau, nettoya, dirigea, poussa, mit un fil de fer d'un côté, un bout de caoutchouc de l'autre, et eut la satisfaction de se faire arroser de la tête aux pieds par le premier jet de l'appareil. Il rectifia peu à peu les tendances de la grenouille, et put dire son œuvre parfaite.

Le train express n'arrivait qu'à trois heures en gare de la petite station qui desservait le Vernet, c'est-à-dire, qu'il ne fallait compter sur Germaine que vers quatre heures. A deux heures, Jacques était déjà au poste d'observation où jadis la petite fille attendait sa venue.

Il vit le break sortir de la remise; on étrilla le cheval sous ses yeux. Tout cela, avec une lenteur que connaissent seuls ceux qui attendent. Enfin les préparatifs s'achevèrent et l'équipage s'éloigna : il n'y avait plus qu'une heure et demie d'attente!

Alors les joies, les déceptions, les alertes de toutes sortes commencèrent à l'agiter de terrible manière; un troupeau de moutons se pressait au loin, avec ce piétinement dans la poussière qui donne un bruit de roulement : C'est elle!... Le cheval de renfort qui fait le service de la côte, s'en revenait mélancoliquement à l'écurie, traînant après soi ses traits inutiles : La voici!... Que d'erreurs semblables, et tout aussi cuisantes!

Puis, au moment où les charmes de la voir augmentaient, il se figura qu'elle avait manqué le train, et qu'un accident affreux la lui ravissait pour toujours. De cela, par exemple, il était parfaitement sûr : il y a dans la vie des pressentiments qui ne trompent jamais. Si bien que le break arrivant au grand trot, lui parut tomber du ciel quand il passa de l'autre côté de la grille. Dans cette voiture, il y avait un chapeau britannique, et en face une toque entortillée d'un grand voile de gaze qui voilait à demi tous les trésors de Bohême.

Jacques ne bougeait plus, il voulait être pris dans sa cachette; Germaine descendit la première, donna la main à sa gouvernante moins agile, puis, le devoir rempli, elle s'avança dans l'allée du jardin, expliquant à sa compagne ceci et cela; sa voix était en harmonie avec toute sa sauvage personne, un peu basse et gutturale, avec des inflexions caressantes que l'oreille de Jacques recueillait avidement; le rire était jeune, franc, quelque chose du cristal, et, tout en écoutant, Jacques suivait des yeux la gracieuse enfant, dont la démarche, la taille, la tournure formaient le plus attrayant ensemble. Lorsqu'elle eut franchi la moitié de la distance qui la séparait de la maison, Germaine se retourna pour jeter un coup d'œil sur son petit observatoire d'autrefois, qu'on ne pouvait apercevoir que de là : sa première pensée était pour *Lui*.

Elle l'aperçut alors debout, souriant, mais fort pâle, il lui tendait une branche de chèvrefeuille :

« Je vous attendais! dit-il d'une voix troublée. »

Elle, toujours prompte, et suivant le premier mouvement de son cœur :

« Et moi, je vous cherchais! »

Leurs mains étaient unies, leurs yeux parlaient, et Miss debout, son ombrelle dans les bras, ne pouvait comprendre ce qu'ils voulaient dire.

Tout fut expliqué peu à peu, mais non pas sans peine. Sous l'abri rustique où ils causaient ce soir-là, comme jadis, il y eut bien des quiproquo, bien des étonnements, bien des joies :

— Je savais bien que je devais vous attendre, disait Germaine.

— Et le vieil oncle n'en disait-il pas autant lorsqu'il vous donnait un conseil? répondait Jacques.

— Comme vous m'avez trompée, reprenait la jeune fille.

— C'est Marie la coupable.

— Comme nous l'aimerons ! »

Le soleil se couchait dans la pourpre, le parfum des fleurs se répandait autour de ces heureux de la vie, la fraîcheur, le silence les berçaient doucement dans leur bonheur; ils laissaient couler le temps sans même s'en apercevoir, mais la vigilante Anglaise avait achevé son tricot, et elle parla raison ! c'est-à-dire qu'après avoir témoigné toute sa sympathie à M. d'Espreuil, elle lui défendit l'entrée de ce paradis de délices jusqu'à ce que la mère de Germaine eût fait part de ses intentions.

C'était juste, les jeunes gens se dirent adieu, et l'on se sépara la mort dans l'âme.

Le lendemain, deux lettres partirent pour Paris. L'une avait été écrite au Vernet, l'autre au Mesnil. Elles étaient adressées toutes deux à madame Frégel, la mère de Germaine Oudy; toutes deux concluaient au mariage, et demandaient qu'en attendant la solution désirée, on apportât quelque adoucissement aux rigueurs de Miss.

Elles disaient tant de choses, ces bienheureuses lettres, que trois jours après la mère arrivait elle-même au Vernet mettre la main de Germaine dans celle de Jacques; Marie, mise au courant par le télégraphe, arriva pour compléter la réunion : elle trempa un mouchoir de ses larmes; c'était sa manière habituelle de témoigner sa joie.

L'irrésistible Frégel consentit à retarder son voyage pour donner le temps au mariage de se célébrer au Vernet.

Le Mesnil tout entier fut de la fête; la baronne en rose pompon donnait le bras au président, madame Stop au baron; son mari, arrivé de Rennes pour la circonstance, lorgna beaucoup la petite mariée et la déclara très chic; il parla même d'or en bouteille, à propros de ses yeux, je crois, puis, se retournant vers sa femme qui était tout en bleu, comme jadis :

« Vous feriez bien Suzanne, de changer enfin la couleur de vos toilettes; cette livrée de la Vierge Marie ne vous sied plus guère, et autorise des comparaisons fâcheuses avec un passé déjà loin.

Madame Stop haussa les épaules et lança à la dérobée un regard envieux sur Germaine.

Mais celle-ci était maintenant sous la protection de Jacques; elle ne redoutait plus rien et s'avançait souriante, la main dans la main de son mari.

Quand elle eut passé, ce fut un murmure admiratif.

« Ah qu'elle est charmante ! disaient les uns.

— Quelle grâce, répondaient les autres.

— Si vous saviez comme elle est bonne ! ajoutait Miss.

— C'est un trésor, reprenait le chœur. »

Une voix grêle et pointue domina ce concert d'éloges :

« Quel dommage que M. d'Espreuil n'ait pas attendu un an, elle aurait parlé latin comme moi; maintenant, c'est fini ! »

Et le professeur poussa un soupir en s'éloignant.

FIN

C. DE LAMIRAUDIE.



Économie Domestique

VIANDES RÉCHAUFFÉES

Si vous avez des viandes blanches, veau ou volaille, coupez-les en tranches minces que vous salez et poivrez : faites cuire du riz bien gras; couvrez vos viandes d'une sauce blanche et entourez-les du riz posé en turban ou en petits rochers. Si vous avez du jus de veau ou de volaille, mêlez-le à la sauce blanche.

Les viandes brunes se traitent de même, sauf qu'on les sert sous un roux auquel on a mêlé des cornichons, des champignons émincés; on les entoure également de riz.

EAU DE CERISES.

Prenez un kilo de cerises juteuses, ôtez queues et noyaux, pressez le jus et mettez ce jus au soleil dans une bouteille de verre blanc non bouchée. Lorsque le jus sera clair, décantez-le doucement. Faites infuser une petite poignée de noyaux dans un verre d'eau, où vous aurez exprimé le jus de deux citrons. Passez l'infusion, mêlez-la au jus des cerises. Versez dans une carafe, placez-la sur de la glace ou dans de l'eau bien froide, et ajoutez, en vous en servant, du sucre à volonté et de l'eau en quantité convenable.



REVUE MUSICALE

Soupir de satisfaction. — La harpe de Corti. — Derniers échos. — La prune vocale!



E déluge d'harmonie et de notes a pris fin en même temps que les cataractes célestes. Il était temps. Pour notre part, et sans nous occuper de l'inclémence de ce printemps perdu, nous nous sentions d'une tristesse et d'une monotonie à faire pâlir les plus gaies de nos jeunes lectrices. Toujours et invariablement commencer par ces mots : « la pièce de M. X, vient d'être représentée avec succès au théâtre de X., etc., etc., » ou bien finir par ceux-ci : « Vienne un autre libretto, nous sommes assurée que M. X. prendra une éclatante revanche, etc., etc. » Ceci pendant tout l'hiver, passe encore; mais, que le printemps récalcitrant prolonge de trois mois cet exercice, charmant au coin du feu, lorsqu'on sort d'une bonne et confortable loge, c'est trop. Chaque chose à son heure, et quand vient à tinter celle des ébats champêtres, des longues promenades à travers plaines et bois, monts et vallées, il est vraiment dur de s'enfermer dans une salle de spectacle ou de concert, au lieu d'aller respirer l'air libre et embaumé de nos belles campagnes.

Aussi, regrettons-nous médiocrement que divers incidents soient venus retarder la première représentation du *Sigurd* de Reyer, à l'Opéra. Malgré tout l'intérêt qui s'attache à ce maître, comme à son œuvre, nous nous réjouissons de ce temps d'arrêt, de cette *pause*, qui nous permet de pousser un *soupir* de satisfaction.

Ce n'est pas que nous songions le moins du monde à déserter le champ si vaste de l'art musical, cela ne nous est pas permis. Mais, du moins, ce mois-ci, nous serons libre de nous écarter un peu de la route battue pendant six grands mois consécutifs.

En parcourant les gazettes speciales de la musique, nos regards sont frappés par un titre qui fixe notre attention : « La Harpe de Corti. » Tout d'abord nous pensons qu'il s'agit d'un instrument ancien ou nouveau, ou de quelque réclame en faveur d'un facteur qui cherche à perfectionner l'antique *kynnor* ou *kinnar*, qui dans le texte hébreu de l'Écriture désigne la harpe du roi David.

Sur le premier de ces points nos suppositions étaient fondées. Il s'agit en effet d'un instrument aussi ancien qu'Adam et Ève, et certainement le plus inimitable et le plus parfait de tous, puisqu'il est sorti de la main de Dieu.

Un Italien, le marquis de Corti, après de très curieuses et patientes recherches, a fait les plus intéressantes révélations sur la structure intérieure de l'oreille humaine. M. Louis Pagnerre, analyste distingué de « l'Art Musical », rend compte de ces travaux au point de vue de la science et aussi de l'avenir de notre art national. Nous reproduisons le texte même de cette étude physiologique, qui est peut-être le point de départ d'une révolution complète, dans notre tonalité.

« Quand on étudie la structure de l'oreille, — dit M. Pagnerre, — on ne s'arrête plus maintenant aux bagatelles de la porte. Le champ des observations s'est élargi, depuis qu'un Italien, le marquis de Corti, a découvert une grande quantité de fibres à l'extrémité du nerf acoustique. Ces fibres sont désignées par le nom du savant observateur. On les appelle les *arcs de Corti*.

» Nous ne voulons ni faire l'anatomie de l'oreille, ni résumer les nombreux travaux qui ont été écrits sur la matière. Pour cela nous n'avons aucune compétence. Nous ne décrirons même pas ces arcs, dont le nombre serait de 12,000. Nous dirons seulement que ces fibres transversales ont une longueur qui va en décroissant; elles sont disposées, à l'extrémité du nerf acoustique, comme les cordes d'une harpe. D'après les hypothèses les plus vraisemblables, ces nombreuses cordes mises en vibration, par un effet de résonnance, reçoivent tous les sons extérieurs, depuis le plus grave jusqu'au plus aigu. C'est un clavier des plus délicats et des plus complets.

» Ces petits arcs forment un épanouissement. Ils sont au nerf acoustique ce que la rétine est

au nerf optique. La rétine, grâce à l'ophtalmoscope, peut être étudiée dans tous ses détails, sur l'être vivant. Sera-t-il un jour permis à la science d'examiner les fibres de Corti pendant leur fonctionnement? Cela paraît de toute impossibilité... à moins qu'un amoureux passionné de la physiologie ne se présente comme victime, et ne consente à subir des épreuves analogues à celles qui ont été pratiquées sur certains animaux vivants. Au moyen de divers procédés, on a mis à découvert les fibres auditives de ces bêtes, et on a fait résonner plusieurs notes. Sous l'impression donnée par une note, le *sol* par exemple, quelques-unes de ces fibres se mettaient en mouvement; d'autres ne vibraient que sous l'influence d'une autre note, l'*ut* par exemple. Nos arcs de Corti doivent, par analogie, vibrer sous l'action de tel ou tel son.

» Des savants pensent que la finesse de l'ouïe dépend du nombre de ces arcs. Leur étendue, en effet, ne serait pas la même chez tous les individus.

» On a versé dans des têtes de cadavres, par le tuyau de l'oreille, un alliage en fusion. Cet alliage en se refroidissant est devenu un lingot précieux, non pas par le métal, mais à cause de la reproduction qu'il donnait de l'oreille interne. Ces expériences ont démontré que l'extrémité du nerf acoustique est variable comme longueur, c'est-à-dire, plus ou moins riche en fibres, suivant les sujets.

» Mozart devait être bien constitué sous ce rapport, car il avait l'oreille d'une délicatesse extrême. Dès l'âge le plus tendre il appréciait sans aucune hésitation un huitième de ton.

» Ces arcs de Corti formeraient donc, au fond de notre appareil auditif, un instrument plus ou moins parfait. Les sons de l'extérieur, après avoir passé par plusieurs intermédiaires, arriveraient jusqu'à ces cordes pour faire vibrer toutes celles qui seraient à l'unisson. C'est ainsi que la sensation de la *hauteur* des sons musicaux nous serait donnée; la sensation du *timbre* dépendrait de l'association de ces fibres ébranlées; l'*intensité* du son dépendrait de leur excitation plus ou moins grande.

» Nous voilà loin des systèmes empiriques d'autrefois, notamment du système qui considérait le son comme un fluide, comme une substance. N'a-t-on pas soutenu que des globules s'échappaient, à chaque vibration, des corps sonores, pour se mettre en équilibre avec les globules que l'oreille exhalait de son côté!

» La découverte du marquis de Corti, bien qu'elle soit importante, n'intéresse pas, nous en convenons, le musicien-compositeur. Celui-ci n'a nul besoin, pour produire des chefs-d'œuvre, de se rendre compte des moyens par lesquels l'oreille perçoit les sons. Mais si le sens de l'ouïe est représenté dans notre organisme par les arcs de Corti, c'est-à-dire par un instrument composé de cordes aussi nombreuses, la théorie musicale y trouvera peut-être un jour des révélations inattendues.

» La science physiologique a-t-elle dit son dernier mot sur ce sujet? L'avenir le dira. Qui sait si plus tard on ne réussira pas à préciser d'une façon plus complète et plus sûre le rôle de ces fibres? On les divisera sans doute par séries, et on en fera un plan explicatif au point de vue musical.

» Quant à présent, qu'il nous soit permis de pénétrer un moment dans le domaine de la pure hypothèse, ou plutôt dans le domaine de l'imagination.

» Augmentons les dimensions de ces arcs de Corti, et constituons une harpe montée de douze mille cordes. Voyons ce gigantesque appareil fonctionner, par l'effet de la résonnance, pendant l'audition d'une œuvre musicale où toutes les ressources vocales et instrumentales seront mises en jeu. N'apercevrons-nous pas alors tout un monde qui s'ébranle? Ces cordes s'agitent soit isolément, soit par groupes, soit par séries; l'œuvre musicale, par les vibrations venant du dehors, imprime de place en place un mouvement ondulatoire à cet immense clavier. C'est comme un océan que le vent remue en soulevant telle ou telle partie de la surface.

» Au milieu de ce soulèvement, ne verrons-nous pas cependant, de ci et de là, de larges espaces restant dans un calme relatif, et pour ainsi dire à l'abri de la tempête?

» Pourquoi ces espaces presque immobiles se trouvent-ils intercalés dans les parties remuantes? Ne sont-ils pas des groupes de cordes d'ordinaire tranquilles parce que les vibrations de l'extérieur ne coïncident pas avec leur accord?

» Les *bruits* du dehors exercent bien une influence générale sur ce clavier. En est-il de même des *sons musicaux* dont les vibrations agissent de place en place, d'une façon spéciale et plus accusée? En un mot, nos *sons musicaux* usités suffisent-ils à épuiser toutes les ressources que nous offre l'instrument? N'y a-t-il pas de distance en distance d'importantes parties plus ou moins incultes, toutes prêtes à être mises en action, et qui restent en repos parce que les *sons* de l'extérieur ne les attaquent pas?

» Nous serions tenté d'aller plus loin et de creuser ce problème. Nous nous arrêterons, car les arcs de Corti nous suggèrent peut-être des idées trop fantaisistes.

» Faisons cependant remarquer en terminant que notre tonalité et notre système d'intervalles ne résultent que de la tradition et de l'habitude; qu'en dehors de l'intervalle d'*octave*, rien n'est absolu; que les raisonnements et les expérimentations scientifiques n'ont jamais réussi à prouver que l'art musical avait fixé ses éléments sur une base immuable. Or, que voyons-nous, en comparant nos ressources tonales avec les res-

sources presque incalculables de cette harpe dite de Corti? D'un côté, nous avons quelques intonations qui composent tout le système. D'autre part, nous voyons douze mille cordes, constituant un clavier d'une richesse inimaginable, dont un grand nombre de touches éparses restent inactives.

» En faisant cette comparaison, on se demande si notre tonalité a dit son dernier mot.

» LOUIS PAGNERRE. »

Nos lectrices ne seront-elles pas ravies de penser qu'elles possèdent un instrument aussi perfectionné dans leur petite oreille rose?

Mais quelle révolution dans les tonalités anciennes et modernes de notre vieille Europe, avant de pouvoir mettre en vibration les douze mille cordes ou fibres du marquis de Corti! La gamme actuelle devra être divisée en quarts, huitièmes, seizièmes et peut-être trente-deuxièmes de ton.

Les instruments à chevalet tels que violon, alto, violoncelle, basse, se prêteront à merveille à cette multiplication d'intervalles, et feront la nouvelle éducation de notre oreille. Il faut croire, d'après cela, que la voix aura alors la même facilité pour attaquer un seizième de ton, qu'aujourd'hui à parcourir les espaces chromatiques. Les instruments à vent, par exemple, devront subir de notables améliorations car il en est pour qui les demi-tons sont de réels écueils.

Quant au piano, rien de plus simple : autant de cordes que de fibres dans notre appareil auditif. Mais alors, quel monument sera-ce qu'un piano, et combien de mains seront nécessaires pour mettre en mouvement toutes les touches de son clavier? — Un clavier à perte de vue, où viendra se ranger une armée d'exécutants, comme dans les orchestres du Trocadéro!

Ce dernier mot va nous servir de transition en nous rappelant que *Rédemption*, le magnifique oratorio de Charles Gounod, a été exécuté à la Salle des Fêtes de cet artistique palais. La belle œuvre du grand maître français a remporté cette fois encore un immense succès.

L'*Arlésienne* de Georges Bizet, à l'Odéon, les adieux de madame Carvalho, à l'Opéra-Comique, et la mort de madame Marie Cabel, une cantatrice de mérite, ressortent parmi les mille faits qui se produisent chaque mois dans le monde musical.

Pour ne pas finir sur une pensée lugubre, nous ne manquerons pas, en parlant de cette remarquable artiste, de signaler à nos lectrices un des moyens avec lesquels elle entretenait la pureté et la fraîcheur de sa jolie voix qui résonnait comme une cloche de cristal. Madame Cabel garnissait, dit-on, ses poches de pruneaux de Tours, qu'elle prenait en guise de pastilles pectorales, au moment qu'elle jugeait opportun.

C'est égal, voilà un singulier bonbon... que bien des gens redouteraient — peut-être!

MARIE LASSAVEUR.

***

Nous prions instamment MM. les confiseurs de Paris, d'inventer un bonbon aux pruneaux de Tours, qui vous délivre de cet affreux noyau si facile à s'insinuer dans la gorge, malgré les plus attentives précautions. On pourrait nommer ce bonbon *Le Pruneau* — ou *La Prune* vocale!

M. L.



CORRESPONDANCE



Tu veux que je te parle des courses, Yvonne, eh! comment t'en dire quelque chose de neuf, puisque c'est toujours la même chose; tu aurais bien mieux fait de venir toi-même assister aux péripéties de la lutte, aux rivalités du turf, aux élégances du pesage. Quant à moi, je m'avoue incapable de te faire un récit exact et piquant tout à la fois; *je me récuse*, comme dirait le magistrat Paul.

Il y a quelques jours, je revenais de Versailles par le chemin de ceinture, et j'égayais la solitude de mon wagon par le souvenir d'une charmante journée de campagne, lorsque je vis entrer trois personnages qui s'installèrent en face de moi. L'un de ces voyageurs était plus que bizarre : vêtu d'une robe de chambre à grands carreaux gris et noirs, il avait des accessoires de toilette aussi nombreux que variés : une mentonnière en foulard lui faisait des oreilles de lapin au-dessus de la tête; une courroie rembourrée maintenait le bras gauche immobile; un bandeau de taffetas noir sur l'œil droit lui don-

nait un faux air d'amour païen; que sais-je encore? des cheveux jaunes et un fort accent anglais achevaient mon personnage. Je le regardais curieusement en dessous, tandis que la conversation continuait entre lui et ses deux voisins, qui, je dois le dire, l'entouraient d'égards et de prévenances.

« Il y a quinze jours à peu près? lui dit l'un.

— *Oh yes;* quinze jours *just now*.

— C'était contre John! demanda l'autre.

— *Oh yes, against John.*

— Vous avez dû souffrir beaucoup.

— *No,* je avais le habitude.

— Vous êtes donc en caoutchouc?

— *Excuse-me*; je n'avais que le coude en caoutchouc, le reste est à moâ.

— Vous avez fait de nombreuses chutes?

— Quinze foâs seulement.

— Jamais vous n'avez été si cruellement maltraité qu'à Auteuil.

— *You are right*. Ce jour-là, quand on m'a relevé, j'avais trois côtes *foncées*, mon clavicule cassé, mon coude il était à mon épaule, et je n'ai pas retrouvé mes dents au complet depuis. »

Ce disant, le glorieux jockey nous montre une machoire absolument désorganisée.

« Oh j'allai bien, j'allai *perfecty well*, ajouta-t-il flegmatiquement.

— C'est égal, vous ne courrez plus de la saison?

— Moâ! reprit-il avec une nuance d'étonnement sur ce qui lui restait de visage. *Excuse-me*, je recommence dimanche avec Poule-Mouillée, c'était une excellente bête, je voulais *saôter* le banquette.

— Mais vous pouvez à peine marcher.

— Oh, c'est le cheval qui saute, ce n'était pas moâ!

— Excepté à Auteuil!

— Excepté à Auteuil, *yes*. »

Nous arrivions. Huit jours après, les journaux annoncèrent le succès de Poule-Mouillée, montée par le célèbre C... remis complètement de sa dernière chute.

Tout en t'écrivant, Yvonne, mon imagination évoque un souvenir autrement pittoresque et attrayant que celui de la piste du Bois de Boulogne, ou de la Marche. C'était en Afrique, dans une grande plaine que des montagnes arides, sauvages, entouraient de leurs gradins gigantesques; l'Algérie était encore fort primitive de nos côtés, les chemins impraticables et les femmes intrépides. Il s'agissait de courses, il s'agissait de voir et d'être vue; on tentait l'impossible pour franchir les six kilomètres qui séparaient la ville de ce grand cirque naturel où les arabes venaient sous nos yeux se disputer un fusil ou une *djebira*.

Mais comment faire ce trajet, par une température entre 35 et 40 degrés, quand on veut montrer dans toute sa fraîcheur une toilette de mousseline blanche, rose ou bleue, et qu'il n'existe pas de voitures dans le pays? — Rien de plus simple : on écrivait à un des sept ou huit colonels de sa connaissance, qu'on avait grande envie d'assister aux courses et que l'on comptait sur son inépuisable obligeance pour réaliser ce désir. L'officier toujours galant, répondait qu'il était trop heureux de mettre une prolonge à la disposition de madame A. et de ses amies; et tout le monde était content.

Savez-vous ce que c'est qu'une prolonge, Françaises de la décadence? — Une boîte en bois noir avec un couvercle bombé, le tout juché sans ressorts sur des essieux de charrette; quatre chevaux et deux cavaliers du *Train* comme attelage; un sous-officier pour surveiller le tout. Dans ces prolonges on met le pain, la viande, les matelas, les blessés, suivant les circonstances. Ce jour-là on y mettait douze chaises empruntées à la paroisse, on enlevait le couvercle de la boîte et on le remplaçait par un drap tendu sur quatre pieux. Quand le colonel avait des raisons particulières pour être tout à fait aimable, il faisait décorer le drap de campement toujours un peu grossier, avec des guirlandes de lauriers roses, et l'on partait en cet équipage.

Figure-toi, ma petite, ces voitures pleines à déborder de femmes élégantes, descendant d'un train d'enfer la côte du Bardo, les chaises de M. le curé sautant, se culbutant, craquant; les quatre chevaux, invisibles dans leur nuage de poussière, faisant une trouée au milieu de toute la population maltaise et juive, se rendant à pied au champ de courses; des cris, des coups de fouet, une chaleur torride, des arbres grillés ne donnant plus d'ombre, un soleil aveuglant... mais on était jeune, et on filait gaiement.

Aussitôt qu'une des triomphantes prolonges était signalée dans l'enceinte de l'hippodrome, les commissaires se précipitaient pour donner la main aux dames. Ils étaient fort bien ces commissaires! chasseurs d'Afrique, zouaves, artilleurs ou turcos, la fleur de notre noblesse française qui venait apprendre à se battre dans notre belle colonie, et remplissait les entr'actes comme elle pouvait.

... Mais voici le général et son état-major qui arrivent au petit galop, ils passent devant la tribune et saluent avec leur sabre, avec leur épée, avec leurs yeux, avec leur cœur. C'étaient des maris, des fiancés, on les trouvait superbes et chacun se livrait à ses réflexions quelquefois à haute voix, ce qui amenait des confidences amusantes :

« Oh que mon pauvre Jules a chaud, pourvu qu'il ait gardé sa flanelle!

— Mon Dieu, Louis est rouge comme le feu; il saignera du nez en rentrant.

— Monsieur de L. a mis des rubans bleus à son cheval; je lui ai dit hier à la musique que c'était ma couleur... (*Soupir prolongé.*) »

Puis, venaient les courses proprement dites. Figure-toi une demi douzaine de bandits bronzés comme le Mercure de Jean de Bologne, la tête entourée d'un mouchoir blanc; des yeux comme des charbons, des dents féroces; vêtus d'une loque problématique et montés sur des poulains sauvages sans selles, sans brides, sans rien. On les alignait sur la piste avec une corde, formalité qui leur paraissait au moins inutile et qui amenait des protestations, des cris, des batailles à coups de lannières, deux ou trois faux départs; les poulains hennissaient, se cabraient, faisant des bonds prodigieux à droite et à gauche. Enfin de guerre lasse, on abaissait la corde, et les voilà courant comme des démons, poussant des cris féroces, piquant leurs montures avec la pointe d'un couteau et arrivant au but dans un désordre de toilette inexprimable; le mouchoir de la tête flottait sur les épaules, quant au reste : peu ou point; il faisait si chaud! — On jetait un burnous d'emprunt au vainqueur pour qu'il pût venir recevoir le prix de son triomphe, et il apparaissait devant la tribune, drapé à l'antique, superbe d'orgueil, suivi de son cheval tout fumant et presque aussi fier que son maître.

J'étais toute petite alors et je me rappelle qu'on me chargea de remettre une boite à poudre à un de ces nomades vainqueurs. Quand je la lui donnai, il baisa mon gant blanc avec une grâce hautaine du meilleur aloi, et ses lèvres y laissèrent une empreinte humide et brune qui indiquait autant de chaleur et de poussière que de courtoisie; puis, se retournant vers son alezan, il le prit par le cou et l'embrassa avec une tendre reconnaissance; le cheval hennissait doucement, et frottait sa tête fine contre la poitrine de son maître; c'étaient bien deux amis sûrs l'un de l'autre.

Mais tout cela n'était en quelque sorte que le prélude de la *fantasiah*, de ce défilé magique des *goums*, ayant à leur tête les caïds et les cheiks. Quel coup d'œil quand tous ces cavaliers traversaient la plaine comme un tourbillon, lançant leurs fusils en l'air après chaque décharge et les rattrapant à la volée. On entendait bruire les étriers d'argent, les amulettes du poitrail, les caparaçons lamés d'or et surchargés de broderies; les musiques passaient à leur tour, excitant les cavaliers par leur rythme sauvage et précipité! Des pelotons d'Arabes du désert se reconnaissaient aux grands chapeaux surmontés de plumes d'autruches noires. Quelques Touaregs, le visage voilé s'avançaient, silencieux et farouches, au trot cadencé de leur méharah (chameaux blancs), qu'avaient peine à suivre les chevaux lancés à toute bride; enfin, à la suite de cette mêlée sauvage ou l'on simulait des combats, trop souvent prétextes à des rixes sanglantes, des dromadaires s'avançaient sous leur charge de palanquins en éventail, dont les rideaux flottants laissaient apercevoir des femmes et des enfants enivrés des joies de la fête, et qui couvraient par instants toutes les clameurs par des *you-you* aigus et répétés.

Le soir, la colonie militaire dansait au palais de l'ancien bey, chez le gouverneur. Tandis que les belles invitées longeaient les ruelles obscures de la ville pour gagner la somptueuse demeure mauresque, de l'autre côté du ravin, sur le versant du Mansourah plongé dans les ténèbres, les tambourins résonnaient avec la flûte en roseau, des veilleuses apparaissaient au milieu des tentes laissant deviner leurs rayures noires; et derrière ces tentes se chuchottaient des récits merveilleux de batailles et de houris. On s'arrêtait un moment pour écouter ces harmonies orientales si saisissantes par une nuit étoilée, puis, on entrait sous la porte basse du Palais. Là, c'était la France avec ses lumières brillantes, ses uniformes élégants, ses femmes séduisantes, son amour du bruit et du mouvement; la musique militaire jouait des valses à faire tourner toutes les colonnes de marbre de la cour intérieure, puis, quand l'orchestre s'arrêtait, les groupes se dispersaient sous les orangers du jardin, et l'on devisait gaiement sur les péripéties quelquefois dramatiques de cette journée si remplie.

Est-ce que je deviens vieille, Yvonne? voilà que je parle du temps passé. Ah je promets de ne plus recommencer, une fois n'est pas coutume.

Quand tu recevras ma lettre, je serai partie pour la campagne, je me plongerai dans l'herbe et je contemplerai la belle nature; écris-moi que tu veux partager mon repos, je t'attends toujours.

***

Le style roman embrasse les XIe et XIIe siècles. Le plein cintre, vous le savez est son caractère distinctif, on l'appelle même souvent de ce seul nom, style à plein cintre, ou encore, style *monacal* par opposition au style laïque ou *ogival* qui devint par la suite tout aussi clérical que son confrère qu'il supplanta absolument. Il y aurait des rapprochements philosophiques à faire, sur ces luttes et ces empiètements sanctionnés par l'usage et le temps, je vous laisse à ce petit travail intellectuel et j'aime mieux vous citer les principaux chefs-d'œuvre dûs à l'architecture romane. Et d'abord, avant tout *St.-Trophime*, pour laquelle j'ai fait deux fois le voyages d'Arles. Quelle merveille! quel miracle de patience et de foi naïve! celles d'entre vous qui n'ont pas visité la cité méridionale ne savent peut-être pas que le décor de *Robert le Diable* au moment où les nonnes sortent de leurs tombes, a été copié sur St.-Trophime dont le cloître est intact et que j'ai vu par un splendide clair de lune qui laissait derrière lui toutes les imitations électriques usitées sur la scène.

L'église de Moissac, la cathédrale d'Angoulême, St.-Sernin de Toulouse sont de très beaux morceaux de la même époque, vous en avez aussi des échantillons dans la composition de ce mois.

C. DE LAMIRAUDIE.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

On sait que le roi Charles VII donna à Jeanne d'Arc une maison militaire; son page se nommait Guy de Laval, il était petit-fils de la veuve de Du Guesclin : Jeanne qui honorait la mémoire du valeureux connétable, remit au jeune page un petit anneau d'or, le priant de l'offrir de sa part à son aïeule. Quelle provenance comme on dit et quel prix aurait aujourd'hui ce petit *annel!*

Logogriphe.

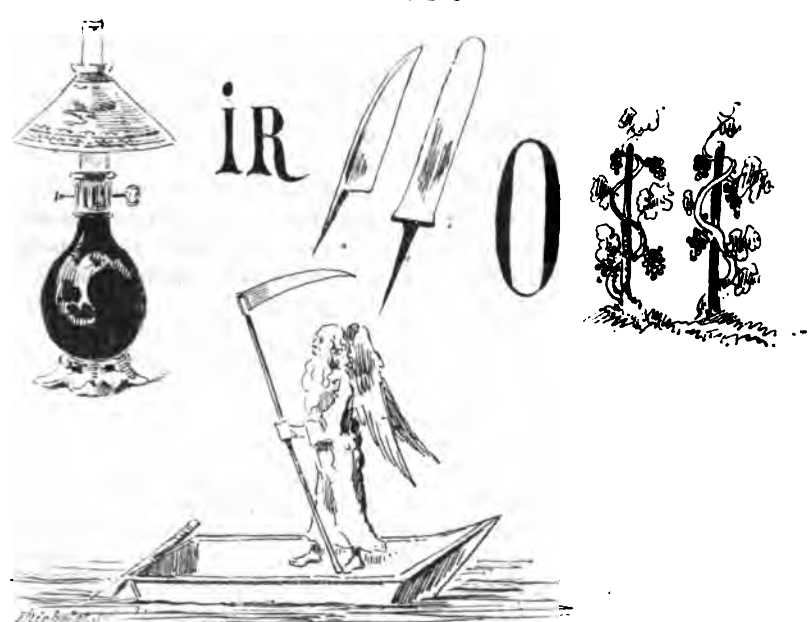
C'est dans l'hiver, dans les jours les plus courts
Que je me prête aux récits du village;
Où la chanson reprend son libre cours,
Où la gaîté gagne même le sage;
Avec des jeux, c'est là tout mon entier.
Si vous ôtez la lettre de ma tête,
Je sers alors au prince, à l'ouvrier;
S'ils m'échangeaient, pour l'un quel jour de fête!...
Mais, devant moi, quand avec sa famille,
Le laboureur se met le cœur content;
Que, dans les pots, un pur clairet pétille,
Pour lui, les siens, c'est un heureux instant!
Lecteur, jamais de mon très humble entier,
On ne sortit en bruyant trouble fête
Mais que chacun se garde à mon dernier;
Le sage même y peut perdre la tête.

*
* *

Noms en croix.

— Un illustre guerrier, souvent victorieux
Qui laissa dans l'histoire une trace éclatante.
Son visage fut laid, mais son cœur généreux,
Et l'on vit à sa mort sa tombe triomphante;
J'en dis trop. — L'autre fut le rival glorieux
Du premier Fils de roi sans être roi lui-même,
Il soutint dignement l'honneur du diadème
Il fut toute sa vie un Prince vertueux.

RÉBUS



Le mot de l'Énigme de Juin est : *Castor.*
Explication du Rébus de Juin : *La vanité des petits autorise l'orgueil des grands.*

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, 48, *rue Vivienne.*

6-85 2088 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



Journal des Demoiselles

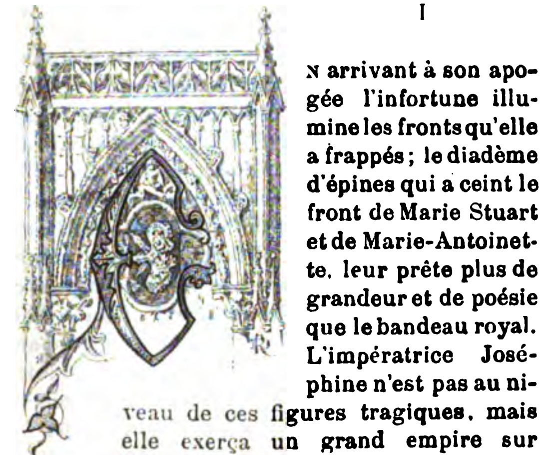
Modes de Paris. ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS Rue Vivienne. 48.

Toilettes de Mme. PELLETIER VIDAL. 17, r. Duphot. Costume d'Enfant de Mme. TASKIN. 2, r. de la Michodière. Modes de Mme. BOUCHERIE. 16, r. du Vieux Colombier. Parfums de la Mon GUERLAIN. 15, r. de la Paix.

Journal des Demoiselles

L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE

I



En arrivant à son apogée l'infortune illumine les fronts qu'elle a frappés; le diadème d'épines qui a ceint le front de Marie Stuart et de Marie-Antoinette, leur prête plus de grandeur et de poésie que le bandeau royal. L'impératrice Joséphine n'est pas au niveau de ces figures tragiques, mais elle exerça un grand empire sur l'homme qui domina la France et l'Europe, elle fit sentir autour d'elle une douce influence, et elle eut dans sa vie deux journées si différentes et si frappantes, le couronnement et le divorce, qu'elle mérite d'attirer, à ces titres divers, l'attention de la postérité.

Ni Joséphine, ni l'homme de guerre qui devint son époux, n'étaient nés sur le sol de la France: Joséphine-Rose Tascher de la Pagerie avait reçu le jour à la Martinique, sur l'habitation des Trois-Ilets ou de la Pagerie; cette habitation était placée sur une petite hauteur, entourée de pics plus élevés, et à deux pas de la mer, dont on entendait le murmure; on ne voyait autour de soi qu'un amphithéâtre de verdure, sous la voûte transparente d'un ciel d'une limpidité incomparable. Elle naquit là le 23 juin 1763; son père, Joseph Tascher de la Pagerie, et sa mère, Claire des Vergers de Sannois, appartenaient tous les deux à d'anciennes et nobles familles de l'Orléanais; ils étaient établis à la Martinique depuis 1726. Joséphine reçut dans sa famille très distinguée et de mœurs très douces, l'éducation des créoles; on ne lui apprit pas de sciences, on cultiva son cœur qui était excellent, et les grâces de sa personne, remarquables dès son enfance. Cette éducation, un peu molle, un peu frivole, influa sur sa vie entière; elle fut toujours, dans les cachots de la Terreur ou sur le trône, la créole gracieuse, douce, aimable, mais incapable de résistance et d'énergiques efforts.

Il y a une légende autour de son enfance; on prétendait qu'une négresse lui avait prédit qu'elle monterait sur le trône et qu'elle serait emportée dans une grande tempête. Un poète, Hégésippe Moreau, a fait des vers sur cette prophétie; ils furent publiés ici-même en 1836; nous en rappellerons une strophe ou deux :

> Petit nègre, au champ qui fleuronne,
> Va moissonner pour ma couronne.
> La négresse fuyant aux bois,
> Marronne
> M'a prédit la grandeur des rois
> Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent?
Là! j'en pleure déjà la perte.
Adieu donc pour la mer déserte,
La rivière des Trois-Ilets
Si verte,
Où, sur ma barque aux blonds filets,
J'allais!...

Elle partit en effet; M. de la Pagerie emmena sa fille en France, et son mariage, réglé avec le vicomte de Beauharnais, fils d'un ancien gouverneur de la Martinique, s'accomplit bientôt. Les deux époux étaient jeunes, remarquablement beaux et aimables, distingués par le rang, la fortune, et dans de si brillantes conditions, il ne furent pas heureux. Joséphine aimait passionnément son mari, elle souffrait de ses légèretés; lui-même, se plaignait de l'ignorance de sa jeune femme, elle n'était que douce et charmante, il eût voulu la voir piquante et spirituelle comme les élèves des philosophes, les femmes brillantes qu'il voyait chez sa tante, la comtesse Fanny de Beauharnais. Leur vie à deux devint intolérable, et, quoiqu'ils eussent deux enfants, Eugène et Hortense, ils se séparèrent l'un de l'autre, Joséphine retourna à la Martinique, et ce fut là qu'elle apprit les premiers événements de la Révolution française, les succès de son mari à la tribune de l'Assemblée constituante; elle revint vers lui, cherchant, sans le savoir, la plus orageuse et la plus brillante destinée.

Alexandre de Beauharnais poursuivit la sienne: il s'était enrôlé parmi ces gentilshommes épris des idées nouvelles, et qui embrassaient avec une entière bonne foi l'idée d'une réforme dans l'État et l'avènement de ce qu'ils croyaient la liberté. Leur illusion ne fut pas de longue durée; après le retour du roi de Varennes, Beauharnais quitta l'Assemblée et reprit son rang dans l'armée; il avait à tel point la faveur populaire, qu'on lui offrit le commandement en chef de l'armée du Rhin et le ministère de la guerre: il refusa, mais il ne put échapper à son sort; il était suspect à cause de son nom, il fut arrêté et périt sur l'échafaud, en juillet 1794.

Sa pauvre femme fut arrêtée et jetée dans la sinistre prison des Carmes, elle y demeura cent jours, sous le coup incessant d'une sentence de mort; mais une de ses compagnes de captivité, madame de Fontenay, belle, ravissante, avait conquis le cœur du conventionnel Tallien. Pour la sauver, il fit le 9 Thermidor, il renversa Robespierre, il la délivra. Elle avait promis à madame de Beauharnais de la faire sortir de prison, et elle tint parole.

Elle était veuve, libre et pauvre, avec deux enfants, mais elle respirait comme respirait la France, délivrée du plus affreux des jougs; l'avenir était obscur et couvert de ténèbres: qui aurait pu prévoir qu'un officier obscur, indigent, ardent républicain sous la Terreur et aux débuts du Directoire, épouserait cette veuve qui tenait par tous les points à l'ancienne noblesse, à l'ancien régime, qu'il créerait autour d'elle une noblesse nouvelle, qu'il la conduirait un jour à Notre-Dame pour s'y voir couronnée, et que, six années après, elle serait remplacée auprès de lui par une fille des Habsbourg? Tel était l'avenir cependant, impénétrable à tous les yeux, et ce fut madame Tallien, la libératrice de Joséphine, qui fut l'instrument de cette destinée romanesque.

Elle parvint, par son crédit, immense alors, à faire restituer à sa protégée quelques-uns de ses biens; sauvée de la pauvreté, Joséphine reprit peu à peu le goût du monde et se trouva dans ces salons nouveaux où se confondaient les noms anciens et ceux qui se trouvaient revêtus d'une notoriété récente: les nobles venaient chez Tallien, en dépit des sanglants souvenirs de Septembre et de Quiberon, et ils y rencontraient les jeunes officiers que les dernières guerres avaient illustrés. En ce moment, madame de Beauharnais avait trente-deux ans: elle était charmante encore, avec des cheveux longs et blonds, des yeux bleus foncés, voilés sous de longs cils, une physionomie attrayante, pleine de bonté, et une taille accomplie, qui portait avec grâce les étranges costumes de ce temps-là.

Le 13 vendémiaire (1795) fit connaître à tous le nom de Napoléon Bonaparte; il défendit ce jour-là la république et la Convention que, quatre ans après, au 18 brumaire, il devait plus aisément renverser: ce jour-là, il se déclara pour la Convention contre la bourgeoisie parisienne, qui redoutait le retour de la Terreur et de la tyrannie du Parlement: il triompha, et, il faut le dire, il montra dans ces combats de la rue le génie prompt et organisateur qui le rendit maître de l'Italie et de l'Allemagne. Dès ce jour, le nom de Bonaparte fut dans toutes les bouches: il s'est endormi obscur, il s'éveille célèbre; il est nommé général en chef de l'armée intérieure; il se montre parfois dans les salons de Barras, de madame Tallien, et il rencontre enfin la femme qu'il devait aimer, et qui, bien que plus âgée que lui, exerça sur son cœur un prestige inexprimable. Barras encouragea les deux parties à cette union; il insista surtout auprès de Joséphine: elle ne se hasardait pas facilement, et la différence d'âge, les souvenirs révolutionnaires qui s'attachaient au nom de Bonaparte, la faisaient hésiter, mais l'amour violent du jeune général la toucha, elle mit sa main dans la sienne, et ils furent mariés civilement, rien que civilement, le 9 mars 1796. Cette faute, contre la sainte religion qu'ils professaient tous deux, fut réparée plus tard.

Barras avait conseillé ce mariage à Joséphine,

mais son notaire, M. Raguideau, le lui avait fortement déconseillé, en disant :

« Quoi! vous épouseriez ce jeune officier qui n'a que la cape et l'épée!

» Or, le jour du sacre, l'empereur aperçut le notaire Raguideau dans les groupes qui se pressaient aux Tuileries pour voir le superbe cortége, il fit un pas vers lui, et soulevant le manteau impérial dont il était revêtu :

— Voilà la cape, dit-il. Et touchant l'épée qui portait à son pommeau le Régent :

— Et voici l'épée! »

II

La vicomtesse de Beauharnais se nommait donc la citoyenne Bonaparte; son jeune mari, follement épris d'elle, la quitta cependant deux jours après leur mariage pour aller prendre le commandement de l'armée d'Italie, et de là il lui écrivait des lettres romanesques et passionnées qui étonnaient Joséphine plus qu'elles ne la touchaient peut-être. Ce caractère violent, étrange, lui inspirait en réalité, plus de crainte que de sympathie, et elle se demandait parfois si elle avait épousé un fou ou un héros. Lodi et Arcole lui répondirent, et le vainqueur de l'Italie gagna ce cœur timide, que le souvenir de vendémiaire effrayait peut-être. Il lui écrivait : « Junot porte à Paris vingt-deux drapeaux : tu » dois revenir avec lui, entends-tu? Malheur » sans remède, peine sans consolation, douleur » continue si je le voyais revenir seul, mon adorable amie. Tu vas être ici, sur mon cœur! » prends des ailes, viens! Mais voyage doucement. La route est longue, mauvaise, fatigante : si tu allais verser ou prendre mal, si la » fatigue... Viens vivement, mon adorable amie, » mais lentement. »

Elle obéit, quoique à regret : elle eût préféré jouir du succès de son mari à Paris. « Pauvre » femme! dit Arnault, en partant elle sanglotait » comme si elle fût allée au supplice, et elle allait » régner! » Elle arriva à Milan, elle fut logée au palais Serbelloni, et elle put voir de près la renommée de celui à qui elle était unie. Qu'étaient les plaisirs de Paris à côté de la gloire? La Péninsule retentissait de son nom, chaque combat était une victoire, l'Autriche le craignait, et ce nouvel Alexandre n'aimait qu'elle seule, il lui écrivait : « J'ai été dans le village de Virgile, sur » les bords du lac, au clair argentin de la lune, » et pas un instant sans songer à Joséphine! »

Il paraît certain que cet amour conjugal, paré de tant de gloire, gagna le cœur entier de Joséphine : il lui donnait toutes les joies, tous les triomphes; elle, la femme délaissée du vicomte de Beauharnais, la prisonnière des Carmes, la mère indigente, obligée par Tallien, entrait dans une nouvelle vie : ses enfants, Eugène et Hortense, étaient protégés et aimés, le général leur écrivait d'Italie et les comblait de marques d'affection.

Elle revint avec lui à Paris après cette série de victoires, elle assista aux fêtes que le Directoire lui offrit et elle eût voulu l'accompagner en Égypte, mais il s'y refusa, il craignait pour elle les fatigues et le climat. Elle s'établit alors à la Malmaison qu'elle venait d'acquérir, et elle commença à y réunir la société la plus choisie qui semblait le prélude de la Cour que devaient voir Saint-Cloud et les Tuileries! elle avait beaucoup d'amis, beaucoup d'obligés, mais elle comptait des ennemis redoutables dans la famille de Bonaparte : ses frères craignaient l'influence de Joséphine, ses sœurs la jalousaient, sa mère, madame Letitia, ne la trouvait pas assez grave; on tentait d'incriminer sa conduite, qui était irréprochable, on la trouvait dépensière et prodigue, ce qui était vrai, car elle dépensait pour sa toilette des sommes exorbitantes et se trouvait souvent sans argent pour payer une petite somme : ces bruits parvenaient à Bonaparte en Égypte, et peu à peu, ils dissolvaient dans son âme l'amour profond qu'il avait ressenti pour sa femme. Aucune idée de divorce ne s'était fait jour encore; cependant, le mot s'échappa un jour de sa bouche : on lui avait persuadé que Joséphine s'oubliait au milieu des fêtes du Directoire, il s'écria : « Je demanderai le divorce! »

Pendant ce temps, Joséphine, loin de le trahir, servait ses intérêts, et, par sa douceur obligeante, elle lui ralliait des amis. Talleyrand, Sieyès, Gohier, Barras, Moreau, sont favorables au jeune général, et lorsqu'au 18 Brumaire, Bonaparte chasse les Cinq-Cents de Saint-Cloud, comme Cromwell chassa jadis le Long-Parlement, il ne trouve pas d'obstacles : le parti républicain était dissout, et le pays, fatigué de dix ans de tyrannie, applaudit à ce qu'il croyait l'aurore de la paix et de la liberté.

Napoléon fut nommé Consul, avec Lebrun et Cambacérès, mais de fait, il fut, dès ce jour, maître absolu de la France.

Joséphine s'installa au Luxembourg (21 Brumaire, an VIII), elle ouvrit son salon, et Bonaparte, voulant affermir son pouvoir, profita des anciennes relations aristocratiques de sa femme et se rapprocha insensiblement du parti légitimiste; Joséphine aimait la noblesse, elle employait son crédit à faire rayer les émigrés de la liste de proscription, elle les aidait de sa bourse, elle les recevait avec distinction, et peu à peu, les habitudes, les façons d'être, l'élégance, le luxe de l'ancien régime refleurirent autour de cette puissance nouvelle. Joséphine pouvait s'abandonner à son goût pour la bonne compagnie qui flattait son époux, et satisfaire aussi cette passion de la toilette qui le mécontentait parfois : elle s'excusait en disant : « Je donne ce que

j'ai aux malheureux, et lorsque les fournisseurs viennent me tenter avec des bijoux et des parures, je n'ai plus d'argent, et je prends leurs marchandises pour ne pas les affliger. »

Elle se plaisait au Luxembourg, et lorsqu'il lui fallut le quitter pour le palais des rois, pour les Tuileries, elle en conçut un chagrin mêlé d'inquiétude, tout ce qui la rapprochait de la royauté l'effrayait, elle entrevoyait, épouse sans enfants, le divorce au bout de cette route ascendante, elle se tut pourtant, et aux Tuileries comme à la Malmaison, elle rendit son salon agréable à tous : « Je gagne des victoires, disait Bonaparte lui-même, mais Joséphine gagne les cœurs. » Leur union, un instant troublée, était redevenue affectueuse et intime ; elle le secondait de son mieux, elle faisait régner la paix autour de lui, elle recevait avec la même bonté, la même grâce, les officiers parvenus par la victoire, les nobles, les artistes et les femmes de tout rang ; elle aimait à mettre en lumière les plus jeunes, les plus belles et à rassurer leur timidité, car on était encore timide en ce temps-là.

Catholique de cœur, quoiqu'elle ne pût pratiquer la religion, Joséphine applaudit au Concordat ; déjà, avant la signature de cet acte réparateur, elle avait voulu que le mariage de sa fille Hortense avec Louis Bonaparte fût bénit dans une chapelle privée, et l'on peut croire qu'elle a vivement souhaité que la même cérémonie s'accomplît pour elle. Le Premier Consul s'y refusa, et au milieu de l'existence la plus brillante, des hommages les plus empressés, l'épine demeura dans le cœur de sa femme.

Le Consulat fut une des belles époques de l'histoire de France : c'était une renaissance, la religion reparaissait dans sa majesté, les lettres se relevaient, et Châteaubriand, madame de Staël, Fontanes, Chênedollé, leur imprimaient un noble essor, les affaires publiques étaient excellentes, l'argent affluait, la justice se réorganisait, et quoique des guerres aient troublé ces quatre années prospères, elles ne pesaient pas encore trop lourdement sur la nation, la campagne d'Italie, terminée en trente jours et couronnée par la victoire de Marengo, fut acclamée par la France presque entière ; pourtant quelques conspirateurs tramaient des complots dans l'ombre : la vie de Bonaparte fut trois fois menacée, il répondit à la machine infernale par son attentat contre le duc d'Enghien. Joséphine fut désespérée en apprenant la mort du malheureux prince : en vain, elle avait supplié pour obtenir sa vie : Bonaparte l'avait vue à genoux, en pleurs et l'avait repoussée : « Ce ne sont pas là affaires de femmes ! lui dit-il. »

Pour décourager les royalistes, le Premier Consul résolut de prendre le souverain pouvoir avec un titre qui montrerait à tous que la république et la monarchie ancienne avaient également cessé d'exister. Dans la séance du 10 Floréal, an XII (30 avril 1804), le futur comte de la Bédissière, Curée, tribun, proposait de confier la chose publique à un Empereur, et de déclarer l'empire héréditaire dans la famille du premier Consul Bonaparte. La motion fut acclamée, soumise à un plébiscite dont les suffrages se partagèrent ainsi : trois millions de voix *pour ;* trois mille *contre.* Napoléon était donc empereur et Joséphine impératrice.

III

Le simple officier, le général, le consul ont disparu et l'on ne peut vraiment les reconnaitre dans l'Empereur, entouré d'une pompe asiatique, reconstituant pour lui l'étiquette, et les emplois, les fonctionnaires, les dignitaires, tout l'entourage des rois. Qu'il est changé, et quelle étrange ambition que celle qui ne se contente pas de la puissance absolue concédée au génie, et qui veut encore les hochets et les babioles de la vanité ! *Le Corse aux cheveux plats* a des chambellans, un grand connétable, des pages, un grand maréchal, un grand écuyer, Joséphine a douze dames d'honneur, mais ces honneurs extraordinaires ne la rendirent pas plus heureuse : elle craignait l'avenir et sa conscience alarmée redoutait la venue en France du Souverain-Pontife, Pie VII. Il venait couronner Napoléon, elle devait être associée à ce suprême honneur : oserait-elle recevoir la bénédiction du Pontife, elle, dont l'union n'avait pas été consacrée par le saint sacrement de mariage ? Elle connaissait l'opposition et les inimitiés qui rôdaient autour d'elle : les frères, les sœurs de Napoléon la haïssaient : ils auraient voulu qu'elle fût exclue de la cérémonie du couronnement et qu'elle fût condamnée au divorce, sous prétexte de sa stérilité. Napoléon résista, et lorsque Joséphine, à ses pieds, le supplia de permettre que le cardinal Fesch consacrât leur union, il ne résista plus, et dans la nuit qui précéda le sacre, l'Empereur et Joséphine furent mariés, toutes les dispenses ayant été données par le Souverain-Pontife, à qui Joséphine s'était confiée.

Elle était donc pleinement heureuse en s'avançant sous les voûtes de Notre-Dame, vêtue de sa robe d'or rebrochée d'or et du long manteau de velours rouge, semé d'abeilles d'or et doublé d'hermine, dont les pans sont soutenus par ses belles-sœurs, les princesses Joseph Bonaparte, Louis Bonaparte, Elisa, Pauline et Caroline. L'Empereur porte le costume des empereurs du Bas-Empire, une robe de satin blanc brodée d'or, un manteau de pourpre, un glaive à forte poignée et sur sa tête, le laurier des Césars. Il n'avait pu s'empêcher de dire en ce moment suprême, à son frère Joseph :

« Joseph! si notre père nous voyait! »

La cérémonie fut auguste et magnifique; lorsque l'Empereur, couronné de ses propres mains, vit, prosternée devant lui, Joséphine, dont le visage était inondé de larmes, il fut ému lui-même, et c'est avec amour, avec joie, qu'il couronna cette tête chérie. Ce fut le moment solennel et fortuné de la vie de Joséphine; la menace du divorce semblait éloignée à toujours et les voix discordantes de ses ennemis se taisaient devant les droits nouveaux qu'elle avait acquis.

L'année qui suivit le couronnement (1805) fut un enchaînement de fêtes et de voyages qui étaient une série de triomphes; les Césars ne furent pas plus idolâtrés, Louis XIV ne fut pas mieux célébré et chanté que ne le fut Napoléon, par ces peuples qui adoraient en lui la force et la victoire jusqu'alors fidèle: on lui érigea même une statue, et dix ans plus tard, à Fontainebleau, prêt à partir pour l'île d'Elbe, il exprima le remords d'avoir consenti à cette suprême adulation. Cette statue avait été votée par le Corps législatif.

Joséphine était associée à tous ces hommages; pourtant, Bonaparte qui se fit couronner à Milan, roi d'Italie, ne l'associa pas à ce nouveau sacre, ce fut pour elle un chagrin et une inquiétude... l'Empereur se plaignait, et à elle-même, de n'avoir pas d'enfants; le fils aîné de la reine Hortense, enfant très chéri de Napoléon, venait de mourir, on avait vu en lui l'héritier du trône, il disparaissait, et avec lui, l'espoir de son aïeule. La guerre se rallumait avec l'Allemagne, campagne rapide, triomphante, mais sanglante : Austerlitz la couronna, et devenu maître de la majeure partie de l'Europe, Napoléon donna des trônes à ses frères, il attribua Naples à Joseph, la Hollande à Louis, Jérôme, deux ans après, eut la Wetsphalie; les provinces de Dalmatie, de Frioul, d'Istrie, de Cadore, de Bellune, de Vicence, de Padoue, de Rovigo, devinrent des duchés, qui récompensaient les principaux serviteurs de l'Empereur, élevés au rang de ducs. Tout était gloire, puissance, splendeur sans bornes, et pourtant le petit nuage qui enserre la foudre s'avançait.

La deuxième campagne d'Allemagne fut aussi heureuse que la première pour l'Empereur, elle fut cruelle pour les vaincus et pour l'armée. Le Portugal était conquis, mais frémissait, l'Espagne se révoltait contre le roi qu'on voulait lui imposer; car Joseph Bonaparte avait passé de Naples à Madrid, et son royaume allait être donné à Murat. Le pape Pie VII refusait de dissoudre le mariage de Jérôme Napoléon avec miss Paterson, et Napoléon, enivré de puissance et de flatteries, le menaça d'un schisme et finit, on le sait, par le faire amener captif à Fontainebleau. Cet excès porta le deuil dans l'âme de Joséphine: elle éprouvait une vénération profonde pour le Pontife, qui l'avait défendue et protégée, elle redoutait les malédictions que Dieu envoie à ceux qui persécutent l'Eglise. De toutes parts, elle voyait des périls, l'Allemagne, opprimée, frémissait, le Tyrol était en pleine révolte; en France les esprits devenaient mécontents, et, pour elle-même, elle entrevoyait à une courte échéance ce divorce redouté.

Ce fut certainement de la part de l'Empereur, un acte d'ingratitude. Il devait beaucoup à Joséphine : c'était elle qui lui avait fait obtenir, en 1796, le commandement de l'armée d'Italie, principe de sa gloire et de sa fortune; elle l'avait rendu heureux par sa douceur et sa bonté, elle lui avait concilié à force de tact et de grâce, l'ancienne noblesse, elle n'avait jamais offensé personne et elle avait fait régner la paix dans une famille dont elle avait eu tant à se plaindre. Il l'avait passionnément aimée, il l'aimait encore, mais sa prodigieuse puissance lui tournait la tête et il croyait nécessaire d'immoler cette âme aimante et dévouée, à l'espoir de donner un héritier à la couronne.

Il avoua, avec larmes, son dessein à sa femme : elle se trouva mal, et lorsqu'elle fut revenue à elle, ses larmes éloquentes auraient désarmé tout autre qu'un ambitieux. Elle écrivit à son époux une lettre pleine de sens, où elle lui représentait les inconvénients qu'offrirait une nouvelle union avec une princesse appartenant à une famille régnante. Comment vivrait-elle avec la mère, les sœurs de Napoléon, quel dévouement aurait-elle pour un mari qui lui serait imposé par la victoire? Ses raisonnements étaient sensés et pleins d'affection, mais tout échoua, et le vendredi, 15 décembre 1809, l'Empereur réunit aux Tuileries sa famille et les principaux dignitaires de l'Empire : Joséphine était présente.

Il lut un discours où il essayait de démontrer la nécessité du divorce; il finissait par ces mots :

« J'ai besoin d'ajouter que, loin d'avoir jamais » eu à me plaindre, je n'ai au contraire qu'à me » louer de la tendresse et de l'attachement de » ma bien-aimée épouse. Elle a embelli quinze » ans de ma vie; le souvenir en restera tou- » jours gravé dans mon cœur. Elle a été cou- » ronnée de ma main; je veux qu'elle conserve » le rang d'impératrice, mais surtout qu'elle ne » doute jamais de mes sentiments, et qu'elle me » tienne toujours pour son meilleur et son plus » cher ami. »

Napoléon était attendri; et Joséphine, suffoquée de sanglots, ne put lire elle-même le discours qu'elle avait préparé.

Le lendemain, un sénatus-consulte proclama la dissolution du mariage de Napoléon Bonaparte et de Joséphine Tascher de la Pagerie; Joséphine quitta le même jour les Tuileries et se retira à la Malmaison.

IV

C'est en grande partie à la Malmaison que s'écoulèrent les cinq années que Joséphine devait encore passer sur la terre. Elle vécut avec le souvenir de son époux qu'elle regrettait mille fois plus que le trône, un peu consolée par des visites, par des lettres de Napoléon, par la tendresse et les lettres de ses enfants. Le second mariage de l'Empereur la troubla profondément : elle craignait qu'il ne fût pas heureux, et elle s'affligeait de ne plus pouvoir veiller à sa santé et à sa tranquillité; une lettre aimable, affectueuse, qu'elle reçut de Napoléon, quelques jours après son mariage, fut un baume pour ses chagrins. Il continua à la voir et à lui écrire; il veillait à tout ce qui pouvait lui être agréable, et, dans cette fidélité à une affection sacrifiée, on croit deviner des regrets.

Les malheurs de l'Empereur et de la France, en 1812, 1813, 1814, accablèrent Joséphine et minèrent sa santé; l'invasion la conduisit au tombeau. Sa femme de chambre, madame d'Avrillon, écrivait à ce sujet :

« Chaque coup de canon tiré sur l'armée française retentissait au cœur de Joséphine et le déchirait comme il déchirait la gloire de la France. Il fallait l'entendre interroger, avec une anxiété terrible, les personnes qui venaient de Paris : — Que fait l'Empereur ? où est Bonaparte? où est l'ennemi ? Que dit-on? Ces interrogations brèves, rapides, avec un accent de détresse, arrachaient des larmes aux plus insensibles. Les malheurs de Napoléon sont pour beaucoup, peut-être pour tout, dans les causes de la mort de Joséphine. »

La malheureuse femme ne put résister; elle tomba gravement malade ; elle reçut les secours de la religion, et elle mourut le 29 mai 1814, jour de la Pentecôte, entre les bras de sa fille, en répétant ces mots : « Bonaparte! l'île d'Elbe! Marie-Louise! » qui disaient bien le fond de ses pensées. C'était à la Malmaison.

Elle fut ensevelie dans l'église de Rueil, où son fils, le prince Eugène, lui fit élever un mausolée. La reine Hortense fut plus tard réunie à sa mère, le deuxième empereur lui éleva un beau monument.

A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon alla à la Malmaison, il visita la serre, les salons, et s'enferma seul dans la chambre où celle qui l'avait tant aimé avait expiré. Il y revint encore après Waterloo. Sans doute, il revit en esprit toute sa carrière, les succès inouïs, les fautes, les revers... Heureux si, acceptant le châtiment, il a pu se repentir et pleurer !

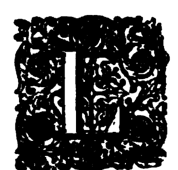
La mémoire de Joséphine n'est pas celle d'une héroïne, ni d'une sainte, mais elle a laissé un souvenir de bonté, de charité, de bienveillance, de dignité sur le trône et dans sa retraite, que toutes les femmes et les reines pourraient envier (1).

(1) Nous avons largement mis à contribution et consulté d'un bout à l'autre de ce travail, les excellentes études que M. Imbert de Saint-Amand a publiées sur Joséphine : *La jeunesse de l'Impératrice Joséphine, la Citoyenne Bonaparte, la Femme du Premier Consul, la Cour de l'impératrice Joséphine, Dernières années de l'Impératrice Joséphine.* — Chaque volume, 3 fr. 50. Chez Dentu, Palais-Royal, 15, galerie d'Orléans.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

L'Angelus du duc de Bourgogne.

—



Le mercredi, 23 novembre 1407, à huit heures du soir, le duc Louis d'Orléans qui venait de visiter rue Vieille-du-Temple (1) la reine Isabeau, en relevailles de couches, fut assailli par dix-huit assassins qui le laissèrent sur le pavé, mort et horriblement mutilé. Leur chef, Raoul d'Ocquetonville, abattit la main du duc d'un coup de hache, lui asséna ensuite sur le crâne un autre coup qui lui donna la mort; puis retirant de la blessure son arme toute sanglante, l'en frappa une troisième fois par derrière, pendant qu'il tombait, et fit jaillir sa cervelle. Les gens de la suite du duc prirent la fuite, à l'exception d'un Flamand qui se jeta sur le corps de son maître en criant : « Épargnez monseigneur d'Orléans, frère du roi. » Les assassins, ne pouvant le séparer de leur victime, le percèrent de coups.

Jean sans Peur, duc de Bourgogne, à la nouvelle du meurtre de son rival d'influence, se

(1) Hôtel de Montagu; c'était l'ancien logis, agrandi et embelli, d'Etienne Barbette, directeur de la Monnaie et de la Voirie de Paris. Isabeau s'y était retirée pour être plus libre qu'à l'hôtel Saint-Pol.

montra très affligé et dit : « Jamais plus traître coup ne fut exécuté dans le royaume. » Quand le corps fut transporté à l'église des Célestins, le duc, vêtu de noir, tint un des coins du drap mortuaire. Le jour qui suivit les funérailles, on s'occupa de rechercher les assassins, et le conseil royal s'assembla à cet effet chez le duc de Berri (hôtel de Nesle). Les commissaires choisis pour entamer l'enquête ayant découvert qu'un des coupables était un porteur d'eau de l'hôtel d'Artois, ils vinrent demander au duc de Bourgogne la permission d'entrer dans son hôtel pour arrêter cet homme, car on ne pouvait se saisir d'un malfaiteur dans l'hôtel d'un prince sans son consentement. Jean sans Peur se troubla, pleura même, et avoua que « par l'insinuation du démon », il avait fait commettre le crime. Malgré le grand désordre qui suivit cet aveu, il eut l'audace le lendemain de se représenter au conseil; mais la porte lui fut fermée. Se sentant trop faible pour résister ouvertement, et comprenant qu'il n'était plus en sûreté, il prit la fuite sans retard, accompagné de quelques hommes dévoués. Il passa l'Oise, fit couper derrière lui le pont Sainte-Maxence, pour entraver dans sa course l'amiral Clignet, qui le poursuivait à outrance, et il ne s'arrêta qu'à Bapaume, à une heure de l'après-midi. En mémoire du péril auquel il avait ainsi échappé, Jean sans Peur ordonna que les cloches dorénavant sonneraient à l'heure où il était entré dans la ville, et cette sonnerie s'appela depuis l'*Angelus du duc de Bourgogne*.

Les Écorcheurs.

Dernière dénomination spéciale sous laquelle ont été connues et maudites, pendant la première moitié du règne de Charles VII, les compagnies de brigands qui ont infesté la France au moyen âge. Le mot se passe de commentaires : aucun n'était plus propre à peindre tout ensemble la désolation et la colère des paysans, ces éternelles victimes des routiers. Les écorcheurs avaient reçu d'autres noms qui n'étaient pas moins significatifs : *trente mille diables*, *houspillons*, *tondeurs* et *retondeurs*, « car ils retondoient, dit Olivier de La Marche, ce que les premiers avoient failli de happer et de prendre. »

Ces bandes avaient cela de caractéristique qu'elles étaient formées en grande partie de cadets et de bâtards de familles nobles, suivis de leurs serviteurs, de leurs vassaux, et commandées par de puissants seigneurs : « Tout le tour du royaume, dit le même historien, étoit plein de places et forteresses dont les gardes vivoient de rapines et de proie, et par le milieu du royaume alloient et chevauchoient les écorcheurs de pays en pays, sans épargner les pays du roi ni du duc de Bourgogne, et furent les capitaines principaux, le bâtard de Bourbon (frère du duc Charles de Bourbon), le bâtard d'Armagnac, Rodrigue de Villandras (Rodrigo de Villandrando) (1), Antoine de Chabannes (depuis comte de Dammartin) (2), etc. : Pothon de Saintrailles et La Hire furent de ce pillage et de cette écorcherie; mais du moins ils combattaient les ennemis du royaume et tenoient les frontières contre les Anglois, à l'honneur et recommandation de leurs renommées. » Les chroniqueurs du temps accusent même le roi et les seigneurs de la cour d'avoir soutenu « les pilleries ».

A plusieurs reprises, de 1433 à 1439, les Assemblées nationales, représentées surtout par le Tiers État et le Clergé, firent au roi des tableaux déchirants : la guerre des Anglais était un moindre mal que l'épouvantable règne des écorcheurs. Il faut lire, pour s'en convaincre, les récits des contemporains. Toutes les atrocités, toutes les horreurs de la dépravation et de la férocité ont été commises pendant de longues années par ces hordes d'incendiaires et d'assassins. On eût cru, dit Michelet, que la France était envahie par des essaims de damnés rapportant de l'enfer des crimes inconnus.

Pour purger la Bourgogne de ces bandits, le comte de Fribourg recourut à une levée en masse : on fit un tel carnage d'écorcheurs que la Saône et le Doubs « regorgeaient de leurs charognes. » Plus tard, le Dauphin Louis, de son côté, en conduisit quelques milliers à la bataille meurtrière de Saint-Jacques contre les Suisses; mais il en serait resté ou revenu toujours, si la réorganisation des finances, nécessitée par la haine de l'impôt arbitraire, si surtout l'organisation d'une armée régulière n'avaient mis fin à de détestables excès, et assuré pour l'avenir l'ordre général, la force contre l'ennemi, et le respect des droits de chacun. L'heure sonna enfin (édit du 2 novembre 1439) où il fut défendu, sous peine de confiscation de corps et de biens, de lever des soldats sans commission expresse du roi ; où toutes les pilleries et violences furent imputées à crime de lèse-majesté, aux capitaines et aux soldats; où il fut enjoint à tous de résister à quiconque pillerait, et où la mort d'un pilleur, de quelque condition qu'il

(1) La plus redoutable bande était celle de cet aventurier espagnol, qui saccageait la France après l'avoir servie contre les Anglais.

(2) Quand Chabannes, devenu le mari de Marguerite de Nanteuil, fut attaché au parti de Charles VII, ce roi, dans un jour de gaîté, le salua du titre de *capitaine des écorcheurs* : Chabannes lui répondit : « Je n'ai jamais écorché que vos ennemis; et il me semble que leur peau vous a fait plus de profit qu'à moi. »

fût, était réputée « à mérite et à bienfait, » pour celui qui l'avait « occis. » L'application de cette ordonnance fut malheureusement retardée par la révolte des seigneurs, qui s'est appelée la *Praguerie*. C'est seulement plusieurs années après que le chroniqueur Jacques Duclercq put écrire sans trop d'exagération : « Grâce à la bonne ordonnance des gens d'armes, larrons ni brigands n'osoient se tenir en France, et tous marchands et autres bonnes gens pouvoient voyager par tout le royaume, *leur poing plein d'or*, aussi sûrement par les champs que parmi les bonnes villes. »

La Praguerie.

L'ordonnance de réformation de l'armée, rendue le 2 novembre 1439, pour répondre aux vœux exprimés par les États Généraux, soumettait, comme on vient de le voir, à l'autorité du roi et à la discipline les innombrables compagnies d'hommes d'armes qui ravageaient le royaume. Le roi se réservait le droit de nommer les capitaines et de fixer le nombre de leurs soldats, et défense était faite à qui que ce fût de lever des troupes.

Rien n'était mieux fait pour exciter une révolte qu'une mesure qui frappait ainsi du même coup les seigneurs et les écorcheurs en mettant un frein à tous les abus, à tous les excès, en interposant le pouvoir central entre le seigneur et ses sujets, en s'efforçant enfin de dompter ces prétentions traditionnelles et ces mauvaises passions qui désolaient et ruinaient le pays.

Les ennemis de l'ordre, grands et petits, furent aussitôt d'accord pour la révolte. La Trémoille, jaloux du connétable de Richemont, se mit à la tête du complot, et les ducs de Bourbon et d'Alençon, les comtes de Vendôme et de Dunois entraînèrent avec eux le Dauphin, ce même prince ambitieux qui déclarait alors qu'il ne voulait plus être sujet comme par le passé, qui se sentait en état de « faire très bien le profit du royaume, » et qui devait plus tard, sous le nom de Louis XI, porter lui-même de si rudes coups à la féodalité.

Le roi Charles VII, soutenu par les conseils de Richemont, opposa une vive résistance à laquelle les révoltés ne s'étaient pas attendus : presque sur tous les points l'insurrection eut le dessous, et le succès de l'entreprise fut tout à fait compromis lorsque les conspirateurs apprirent que le duc de Bourgogne refusait d'entrer dans leur alliance. Le comte de Dunois, abandonnant ses complices, rentra dans l'obéissance; puis les princes négocièrent, et Charles VII pardonna aux chefs de la conspiration ainsi qu'au Dauphin, non sans les avoir admonesté de ne plus tomber en pareille faute. Cependant, lorsque le Dauphin sollicita la grâce de La Trémoille et de ses acolytes, de Chaumont et de Rie, le roi lui répondit :

« Qu'ils se retirent en leurs maisons et s'y tiennent! Je ne veux plus les voir!

— En ce cas, monseigneur, dit le Dauphin, il faut que je m'en aille; car ainsi leur ai-je promis.

— Louis, répliqua le roi irrité, les portes sont ouvertes, et si elles ne vous sont assez grandes, je vous ferai abattre quinze ou vingt toises des murs pour vous faire passage. S'il vous plaît vous en aller, allez-vous en; car au plaisir de Dieu, nous en trouverons assez de notre sang qui nous aideront à maintenir notre honneur et seigneurie, mieux que vous n'avez fait jusqu'ici. »

Pour satisfaire cette soif de pouvoir qui, à dix-huit ans, dévorait déjà le Dauphin, le roi lui donna, sur l'avis de son conseil, le gouvernement du Dauphiné, en y mettant des restrictions destinées à maintenir ce jeune ambitieux dans la soumission.

C'est par allusion aux révoltes qui avaient éclaté dans la Bohème et surtout à Prague, après la mort de Jean Hus, brûlé comme hérétique en 1415, que les contemporains donnèrent à la révolte des princes le nom de *Praguerie*. Ces longues guerres civiles de la Bohème avaient laissé de tels souvenirs de terreur que les mots Prague et rebellion étaient devenus synonymes.

(*A suivre.*) CH. ROZAN.

UN ORPHELINAT A LA HAYE

Madame de Renswonde possédait une trés grande fortune, dont elle avait disposé en faveur de ses neveux; elle vint très malade et les héritiers, avant même qu'elle fitau tombeau, s'installèrent chez elle et firent bombance. Madame de Renswonde n'était qu'en léthargie, elle revint à la vie, chassa ses indignes neveux et donna tous ses biens aux orphelins de la Haye. L'orphelinat subsiste, et grand nombre de gens distingués, officiers, ingénieurs, médecins, lui doivent leur éducation.



FEMME ET MARI

(SUITE)

XV



UZETTE, dis-moi donc les vers qu'on a expliqués ce matin au cours?

— La fable, maman? l'*Horoscope?*

On rencontre sa destinée
Souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter,
Un père eut pour toute lignée...

— C'est cela, ma petite : *On rencontre sa destinée...* »

Claire répéta deux fois ces deux vers, d'un air pensif, pendant que Suzette retournait à son devoir et analysait les règnes de François Ier et de Henri II. Le calme le plus profond régnait autour d'elles; le joli cabinet d'étude où travaillait Suzette s'ouvrait sur de vastes jardins, et le soleil d'été dorait les branches souples des peupliers, pendant que l'haleine du vent apportait au loin des senteurs de jasmin et de fleurs d'oranger. La famille avait émigré, elle avait quitté les quartiers bruyants de la vieille Lutèce, et elle était venue à l'ouest de Paris, dans une de ces rues élégantes et paisibles, que l'air et le soleil caressent, où tout est neuf, joli, brillant, où jamais un souvenir du passé n'éveille la pensée, mais où tout est plaisir pour les yeux, la lumière, les façades ornées de festons et de sculptures, les fleurs aux balcons, et, dans la rue, les fringants équipages et la foule parée, radieuse, en fête, race privilégiée à qui les soucis de la vie sont inconnus, semble-t-il...

Claire était rangée dorénavant parmi les heureux de la terre. Les spéculations de son mari avaient réussi au delà de toute prévision, au delà même des espérances du spéculateur, ce qui est beaucoup dire. Ce joli hôtel lui appartenait, deux beaux chevaux bais piaffaient dans l'écurie; toutes les semaines, Claire donnait un grand dîner, sans compter les déjeuners que Maxime offrait à ses amis, elle avait à ses ordres cinq domestiques qui faisaient le souci de sa vie, car elle se jugeait responsable de leur conduite; elle veillait sur eux, s'informait de leurs relations et de leurs démarches, et s'affligeait sérieusement lorsqu'un des valets ou une des femmes quittait le bon chemin. C'était là une des épines de sa richesse, et combien d'autres se faisaient sentir chaque jour, chaque heure! Elle eût joui dans la simplicité de son cœur, d'une fortune héréditaire ou amassée par un constant labeur, mais des flots d'argent gagnés à la Bourse, lui laissaient un fond d'inquiétude incessante; aux jours favorables pouvaient succéder les plus humiliants désastres, chaque jour, elle entendait l'histoire de ces naufrages financiers, et elle n'était pas plus rassurée sur le sort de son mari, sur l'avenir de son enfant, que ne le sont les pauvres femmes des pêcheurs, qui, au matin, voient sortir la barque bien gréée, le patron et son équipage debout et plein d'ardeur, et qui se demandent si le soir le flot ne ramènera pas les planches brisées et les corps en lambeaux.

Une autre peine s'ajoutait aux ennuis d'une grande fortune et aux inquiétudes d'une situation incertaine. Elle avait agi prudemment, selon les conseils de la raison, en éloignant de sa maison Andrée, dont les vues, les idées, les aspirations n'étaient pas d'accord avec les siennes. Elle l'avait éloignée, sans rupture et sans colère, et elle croyait Maxime à l'abri de cette influence, de cet éperon qui, sans cesse, aiguillonnait ses appétits d'argent et de jouissances. Mais

On rencontre sa destinée
Par les mêmes chemins qu'on prend pour l'éviter...

Andrée, en épousant un homme de finance, avait tout à fait entraîné Maxime dans la voie des spéculations. Lié en peu de temps et intimement avec Sébastien Ségard, il se forma à son école, il devint, sans l'avouer, un des associés du comptoir de change, il joua heureusement, il joua encore et ne s'arrêta pas, alors même que la fortune semblait avoir comblé ses vœux, et que lui, le pauvre officier de marine, le petit employé, le modeste négociant qui vendait les cuirs de la Plata, était devenu presque millionnaire. Sébastien et Andrée ne le laissaient pas respirer, ils le poussaient sur cette pente du jeu, ils l'exaltaient par des calculs qui ne se trouvèrent pas toujours chimériques, il était devenu un homme d'argent, un homme de Bourse. Sébastien apportait dans cette association un sens pratique, Andrée une espèce de poésie dorée qui charmait Maxime, et Maxime, lui, fournissait les fonds. Claire était exclue de ces confidences et de cette amitié; elle recevait Andrée et son mari à sa table, elle les voyait dans sa maison, mais elle n'était initiée à

aucune affaire; sa silencieuse désapprobation était un motif d'ostracisme.

Pendant que Suzette travaillait près d'elle, sa pensée revenant en arrière, parcourait les étapes de son séjour à Paris, elle se disait qu'elle avait grandi en opulence et qu'elle avait perdu d'année en année, en vrai bonheur. Son bonheur, c'eût été une vie calme, à l'écart, une intimité étroite avec Maxime, une union de leurs pensées et de leur cœur; au lieu d'un nid paisible, on lui donnait un palais, on la jetait dans des plaisirs qui ne lui plaisaient pas; ni les soirées, ni les dîners, ni les courses, ni les spectacles n'avaient de charme pour elle, et dans l'union domestique, dans le cercle sacré de la famille, des éléments étrangers se glissaient, qui glaçaient l'amour et dissolvaient la confiance. C'était là le bilan (elle connaissait maintenant ce triste mot) de son existence à Paris durant six années; le remède qu'elle avait cru salutaire s'était tourné en poison, l'influence d'Andrée qu'elle avait voulu écarter était devenue plus puissante que jamais, car elle ne s'appuyait pas sur une passion éphémère, mais sur cet amour du lucre et de la possession qui s'accroît avec les années, et devient l'aliment de l'âge mûr et la préoccupation dominante de la vieillesse.

« Que faire pour y échapper? se disait-elle. »

Un valet de chambre ouvrit la porte et dit :

« Madame Ségard demande Madame.

— C'est bien, j'y vais.

— Encore la cousine Andrée! dit Suzette.

— Cela ne sera pas long, ma chérie; finis ton devoir et nous sortirons un peu. »

Le somptueux salon tendu de soie de Chine formait un joli cadre à la personne d'Andrée, élégante, assurée, et qui n'avait plus rien de l'attitude contrainte et modeste de l'institutrice de jadis; elle s'avança vers Claire et lui tendit la main, en demandant :

« Et mon cousin? il n'est pas chez lui?

— Non, Andrée; il m'a prévenue qu'il ne reviendrait que très tard.

— Tant pis, mon Dieu! dit Andrée qui paraissait fort agitée.

— Vous aviez quelque chose de pressant à lui communiquer?

— Certes, quelque chose de très pressant, d'infiniment pressant. Je voudrais savoir où il est, j'irais le trouver. »

Claire la regarda avec surprise :

« Oui, ajouta Andrée, c'est l'affaire la plus importante!

— Mais enfin, de quoi s'agit-il? Je le dirai à mon mari dès qu'il reviendra.

— Mon Dieu! Claire, vous aimez peu les questions d'argent, elles ne vous intéressent pas...

— Pardon! ma cousine, à un certain point de vue.

— Eh bien! s'il en est ainsi, je vais vous dire ma nouvelle, écoutez : L'Empereur va déclarer la guerre à l'Autriche, et, par conséquent, il y aura une magnifique opération à faire sur les fonds italiens. Mais il faut se presser! le feu est aux poudres! »

Claire la regardait : la nouvelle ne l'avait pas émue dans ce sens-là.

« Andrée, dit-elle, je vous en supplie, ne pressez pas mon mari, ne le poussez pas à de nouvelles spéculations... si vous saviez comme j'ai peur de ces affaires de Bourse.

— Laissez-donc, Claire! vous tremblez toujours! Vous ne voulez donc pas que l'avenir de votre enfant soit superbe! Vous voulez croupir dans la médiocrité!

— D'abord, notre position actuelle n'est pas médiocre, seulement, je ne voudrais pas la voir risquer dans ce jeu dangereux, je ne voudrais pas exciter davantage Maxime. On risque l'honneur à la Bourse, et j'y tiens mille fois plus qu'à l'argent... »

Andrée la regardait avec une compassion dédaigneuse :

« Ma cousine, dit-elle, vous n'entendez rien à ce qui nous intéresse... Tenez, franchement, votre maison, votre ménage ont bien de quoi vous occuper : on prétend que votre valet de chambre découche et que votre cuisinière vous vole... c'est possible, et cela mérite votre attention. Quant aux affaires, laissons-les à nos maris... chacun son métier.

— Vous vous en mêlez cependant, Andrée!

— Je suis ici le porte-voix de Sébastien : il ne doute pas que mon cousin ne réalise un bénéfice fabuleux. Voulez-vous me dire où il est? j'irai le trouver.

— Je n'en sais rien, répondit Claire tristement.

— Sébastien le cherchera. »

Elle quitta le salon, laissant Claire suffoquée de chagrin et d'une douloureuse colère, elle pleura, appuyée sur un fauteuil de satin rose, comme jamais elle n'avait pleuré dans les fauteuils de paille de sa mère.

Maxime, assisté des conseils de son Mentor et de son Égérie, réalisa, dans l'opération financière, une somme considérable, et Sébastien Ségard glana largement autour de cette opulente récolte.

XVI

LETTRES

« Ma bonne Sœur et Amie,

» On vous a dit vrai, nous sommes devenus encore plus riches que nous ne l'étions : Un coup de Bourse, comme ils disent, a fait gagner beaucoup d'argent à Maxime, il y six mois de cela; j'en étais contrariée au possible, mais combien j'ai été affligée en voyant que cette guerre d'Italie, qui nous avait valu ces bénéfices, aboutissait à des



1885

JOURNAL DES DEMOISELLES

UNE HEURE DE LIBERTÉ

OPÉRETTE EN UN ACTE

PAROLES ET MUSIQUE DE

Mlle ÉMILIE MATHIEU



PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48



UNE HEURE DE LIBERTÉ

OPÉRETTE EN UN ACTE

Paroles et Musique de M[lle] ÉMILIE MATHIEU.

PERSONNAGES

LA PRINCESSE WILHELMINE, fille du prince Charles-Albert, Électeur de Bavière, 16 ans.
LA BARONNE DE FUHLBERG, gouvernante de la princesse, 60 ans.
FRIDOLINE, fille d'un des jardiniers du château, 17 ans.
LISBETH, fille d'un sergent du régiment du Grand Électeur, 18 ans.

La scène se passe au château de Ravensbourg, en 1739, sous le règne du Prince Charles-Albert, Électeur de Bavière.

(Le théâtre représente une partie des magnifiques jardins du château. — A gauche du spectateur, un escalier de quelques marches, aboutissant à la porte à peine entrevue d'un élégant pavillon. — A droite, une table et des fauteuils rustiques, placés sous de grands arbres. — Au fond, une belle grille, donnant sur une longue avenue.)

SCÈNE PREMIÈRE

FRIDOLINE *paraît, tenant une corbeille de fleurs. Elle la dépose sur une table rustique.*

L'horloge du château vient de sonner midi trois quarts... ce qui signifie, que dans un quart d'heure, sans avancer ou reculer d'une seconde, la chère princesse Wilhelmine paraîtra, suivie de son imposante et insupportable gouvernante, madame la baronne de Fuhlberg. Quel ennui!... quelle chaîne!... quel tourment incessant pour cette chère Altesse!... Oh! ce n'est pas sans motif qu'à la cour de notre Grand Électeur, on l'a surnommée « Madame l'Etiquette! » Pauvre jeune Altesse, qui n'a pas même la liberté de marcher, de parler, de rire, sans que cette noble dame ne lui en octroie bien et dûment la permission! Ah! si l'on me proposait d'être princesse à ce prix, je dirais non, mille fois non... Ne pas rire!... grand Dieu!

COUPLETS.

I

A quoi sert donc d'être princesse,
Si l'on doit s'ennuyer toujours?
Si des soucis, de la tristesse,
On ne peut arrêter le cours.
Combien mon sort est préférable!
Eh! qu'importe la pauvreté,
Rien sur terre n'est comparable
A la simple et franche gaité.

II

Dès le point du jour éveillée,
Je me lève le cœur joyeux.
De ma fenêtre ensoleillée,
Contemplant la terre et les cieux,
Je dis : tout appartient à l'homme,
Je possède ce que je voi!
Quand le soleil paraît, c'est comme
S'il ne se levait que pour moi!

(L'horloge sonne les quarts, puis une heure. Au même instant la porte du pavillon s'ouvre et donne passage à la princesse Wilhelmine, suivie de la Baronne. Fridoline se hâte de disparaître. Wilhelmine descend lentement les marches, et va s'asseoir près de la table sur laquelle Fridoline a déposé la corbeille.)

SCÈNE II

WILHELMINE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Votre Altesse ne trouve-t-elle pas que cette journée est magnifique pour la promenade?

WILHELMINE, *distraitement, en respirant quelques fleurs.*

Mais, je ne sais...

LA BARONNE.

Voyez, quel resplendissant soleil! quelles vertes pelouses!... et comme ce frais gazon fait encore ressortir les mille nuances de ces fleurs.

WILHELMINE, *tristement.*

Je ne vois rien... je m'ennuie...

LA BARONNE.

Je m'ennuie!... toujours cet éternel refrain! Réellement, Votre Altesse est douée d'un caractère bien fâcheux. Quoi! au milieu de ces splendides jardins, elle n'admire rien et reste insensible devant de telles merveilles?

WILHELMINE.

J'ai, en effet, le malheur de ne savoir les admirer que dans la solitude la plus complète.

LA BARONNE, *avec empressement.*

Voici l'instant de votre récréation, et je souhaiterais vivement vous procurer une distraction convenable. Si une lecture pouvait être agréable à Votre Altesse? j'ai reçu ce matin la caisse des livres choisis par moi, et qui me sont envoyés de Munich. Il y en a de très intéressants. Je pourrais vous lire, par exemple, un chapitre des révolutions de Suède. Ouvrage fort instructif!

WILHELMINE, *vivement.*

Merci, madame la baronne, je n'éprouverais aucune satisfaction à entendre de tels récits, et je désire vivement être privée de cette lecture qui ne pourrait qu'ajouter à mon ennui.

LA BARONNE.

Votre ennui?... Mais je me permettrai de répéter à Votre Altesse ce que je lui ai dit cent fois : c'est que les princes doivent apprendre à s'ennuyer. Cela fait même partie de leur éducation. Laissez-moi vous lire l'article relatif à ce sujet. (*Elle tire un petit livre de sa poche.*) Chapitre quatorzième, de l'*Ennui*. Les princes doivent...

WILHELMINE, *l'interrompant.*

Je le connais ce triste chapitre; je le connais par cœur, chère Baronne. C'est une question que nous avons déjà traitée à fond, s'il vous en souvient...

LA BARONNE.

Et qui ne vous a pas convaincue.

WILHELMINE.

Il faut que mon esprit soit bien rebelle à cet enseignement, car je dois rendre justice à votre zèle sur ce point.

LA BARONNE.

Mais enfin, quel serait le moyen de dissiper cet ennui qui vous ronge et qui m'afflige profondément pour Votre Altesse?

WILHELMINE.

Ne vous l'ai-je pas dit maintes fois, et ne vous ai-je pas suppliée de m'accorder chaque jour une heure de liberté?

LA BARONNE, *levant les bras au ciel.*

Une heure de liberté!... Y pensez-vous, princesse?... quand votre illustre père lui-même, occupé des sérieuses affaires de son état, ne peut disposer de ce temps, vous voudriez... J'ai néanmoins transmis cet étrange désir à votre auguste mère...

WILHELMINE, *vivement.*

Eh! que vous a-t-elle répondu?

LA BARONNE.

Qu'elle s'en rapportait sur ce point à la solidité de mon jugement!

WILHELMINE, *avec découragement.*

Alors, je n'ai plus d'espoir!... Ah! je suis bien malheureuse!

LA BARONNE.

Que Votre Altesse appelle la résignation à son aide. (*Elle tire de nouveau le petit livre.*) Écoutez. Chapitre seize, article huit. Les princes doivent pratiquer...

WILHELMINE, *continuant sur le ton de la récitation.*

La belle et difficile vertu de la résignation... Vous voyez, chère Baronne, que je puis vous donner la réplique.

LA BARONNE.

Oui, sans doute, et je regrette que vous vous attachiez plus à la lettre qu'à la pratique; et que ce précieux livre, rédigé en 1698, par ma vénérée mère, n'ait pas produit un meilleur résultat sur votre esprit.

WILHELMINE.

Ah! ma chère Baronne, je méditerais bien mieux vos intéressantes leçons dans le silence et la solitude. Et si vous consentiez à m'accorder cette heure de liberté que j'implore avec tant d'instance, elle pourrait produire de grands fruits!

LA BARONNE, *ébranlée.*

Si j'espérais un tel succès, je n'hésiterais pas à vous octroyer la permission demandée.

WILHELMINE.

Essayez, chère Madame, je vous en supplie!

LA BARONNE.

Eh bien, soit. Je consens à en faire l'épreuve. Mais, auparavant, je prie Votre Altesse de faire avec moi une sérieuse répétition de révérences officielles de demain. (*Avec emphase.*) Votre Altesse va se trouver en face de l'auguste famille impériale d'Autriche; elle va avoir l'honneur d'être appelée à saluer son illustre grand-père Joseph, premier empereur d'Autriche! (*Avec une*

exaltation croissante.) Oh! pénétrez-vous, pénétrez-vous, chère princesse, de l'importance d'une telle présentation! et faites en sorte que votre grâce, votre modestie, joints à la dignité de votre maintien, soient la plus douce récompense de mes efforts et de mon zèle. (*Elle tire son livre.*) Parcourons, s'il vous plaît, les formules des différentes révérences... Chapitre deux, article premier : *la Majestueuse!*... elle n'appartient pas à votre âge... Passons à *la Respectueuse*, qui en est le dérivé... nous avons bien encore *la Gracieuse, la Bienveillante, l'Irrésistible*...

WILHELMINE, *avec impatience.*

A quoi bon cette revue? puisque c'est de *la Respectueuse* dont il est question.

LA BARONNE.

En effet, pour le moment, ne nous attachons qu'à celle-là. Je supplie Votre Altesse de m'accorder une attention soutenue!...

DUO de la *Révérence*.

LA BARONNE.

(*Elle marche avec dignité Wilhelmine imite tous ses mouvements.*)

D'abord, avec noblesse,
Avancez posément.
Et puis, avec souplesse,
Courbez-vous lentement.

(*Au moment où elle va se courber, elle se relève et s'avance vers la princesse, pour lui indiquer la pose de la tête.*)

La tête droite et ferme,
Sans raideur, cependant.
Cet article renferme
Un point très important.
Que rien ne vous enchaine.

(*Elle fait la révérence ainsi que Wilhelmine.*)

Ployez plus les genoux.
Avec grâce et sans gêne,
Alors, relevez-vous.

(*Elles se relèvent.*)

ENSEMBLE.

WILHELMINE.

J'oublierai, je l'espère,
Ces ennuyeux avis,
Et serai toute fière
De les avoir omis.

LA BARONNE.

Vous goûterez j'espère
Ces précieux avis,
Un jour, vous serez fière
De les avoir suivis.

LA BARONNE.

Oui princesse, je suis contente.
Bravo! votre maintien m'enchante.

WILHELMINE.

Vous le voyez, et cette fois
J'ai bien réussi, je le crois.
Votre promesse, je le gage,
Vient de ranimer mon courage.

LA BARONNE.

Oui, c'est bien, mais appliquez vous
A ployer plus bas les genoux.

WILHELMINE, *seule, sur le devant de la scène, pendant que la Baronne, qui s'est assise, consulte son livre.*

Je vais, loin de cette demeure,
Etre libre! quel doux émoi!
Oui, je puis disposer d'une heure,
On me l'accorde, elle est à moi!
De cette aimable solitude
Que le souci soit écarté.
J'aurai donc sans inquiétude,
Toute une heure de liberté!

LA BARONNE, *se levant.*

Soyez bien attentive
A mes instructions;
Enfin, quoi qu'il arrive
Méditez mes leçons.

ENSEMBLE.

WILHELMINE.

Oh! quel bonheur et quelle ivresse!
Elle s'éloigne, elle me laisse,
Abdiquant son autorité
Dans cette heure de liberté.

LA BARONNE.

Je l'ai promis à votre Altesse,
D'ici je m'éloigne et vous laisse;
Abdiquant toute autorité
Dans cette heure de liberté.

(La Baronne, après avoir fait une profonde révérence à Wilhelmine, qui en fait une moins accentuée, remonte lentement les marches du pavillon. Au moment d'y entrer, elle se retourne et élève sa montre.)

LA BARONNE, *gravement.*

Une heure et demie! (*Elle entre dans le pavillon. Wilhelmine la suit des yeux.*)

WILHELMINE, *poussant un soupir de soulagement.*

Oh!... enfin, elle est partie, je suis libre!... libre!... Voyons, comment vais-je disposer de mon temps? Si j'allais à la petite pêcherie?... Non, non, j'aime mieux, en suivant l'allée des marronniers, me rendre directement à la grotte de Neptune. Elle est ravissante cette grotte, avec ses stalactites aux mille couleurs!... quelle délicieuse fraicheur!... (*Elle rêve.*) Irai-je à la grotte?... Eh bien non, décidément, je n'irai pas. Cette partie des jardins est triste, et j'ai besoin de mouvement, de gaieté, de soleil! Ah! si j'al-

lais à la volière ? (*Elle regarde sa montre.*) Allons, voilà déjà cinq minutes de perdues en hésitation. (*Riant.*) Ce que c'est que l'embarras des richesses!... mille projets, mille désirs surgissent et se croisent dans mon cerveau surexcité par la joie, et je ne sais auxquels m'arrêter. (*Elle rêve.*)

SCÈNE III

WILHEMINE, FRIDOLINE. (*Cette dernière s'avance en hésitant.*)

WILHELMINE, *apercevant Fridoline.*

Ah! Fridoline!... Viens donc près de moi... ton air de contentement et de gaieté me réjouit.

FRIDOLINE, *faisant la révérence, et regardant de tous côtés.*

Votre Altesse est seule?

WILHELMINE, *riant.*

Cela t'étonne, n'est-ce pas? eh bien, ma chère enfant, tu n'en es pas plus surprise que moi. Oui, ma sévère, mon inflexible gouvernante m'a accordé toute une heure de liberté!

FRIDOLINE.

Rien qu'une heure?

WILHELMINE

Je n'espérais certes pas autant de son aménité; aussi, quand tu as paru, j'étais là, fort occupée, et, faut-il te l'avouer, fort embarrassée de l'emploi de mon temps. Conseille-moi, je te prie.

FRIDOLINE.

C'est que, voyez-vous, je suis une pauvre fille, et je m'amuse de si peu! Un papillon qui vole, une rose qui vient d'éclore, le chant d'un oiseau, je n'en demande pas davantage. Mais une Altesse ne descend pas jusqu'à admirer de si simples choses.

WILHELMINE.

Crois-tu donc que je n'éprouverais pas les mêmes sensations que toi? Tiens, Fridoline, l'autre jour, tu chantais : eh bien, assise auprès de ma rigide gouvernante, écoutant, ou plutôt n'écoutant pas ses insipides leçons, je suivais de l'oreille et du cœur cette mélodie pleine de grâce et de fraîcheur; puis, le soir, retirée dans mon appartement, j'y pensais encore... Ah! tiens, redis-moi ce chant qui, de loin, me semblait si gracieux.

FRIDOLINE, *avec embarras.*

Dame! je n'ose .. je vais m'intimider, c'est sûr.

WILHELMINE, *souriant.*

Eh! pourquoi? suis-je donc bien imposante?

FRIDOLINE, *vivement.*

Votre Altesse est bonne avant tout. Aussi, vais-je faire de mon mieux pour la satisfaire.

WILHELMINE.

Merci, ma chère enfant. De mon côté, j'accompagnerai de ma voix ta gracieuse mélodie, dont j'ai conservé le souvenir.

ENSEMBLE (*duetto*).

WILHELMINE *et* FRIDOLINE.

L'eau qui caresse le rivage,
La rose qui s'ouvre au zéphir,
Le vent qui rit sous le feuillage,
Tout pour mon cœur est un plaisir!

FRIDOLINE (*solo*).

Voici le printemps qui s'avance
Emaillant de fleurs mon vallon,
Avec lui renaît l'espérance.
Remplissons l'air de nos chansons!

ENSEMBLE.

L'eau qui caresse le rivage,
La rose qui s'ouvre au zéphir,
Le vent qui rit sous le feuillage,
Tout pour mon cœur est un plaisir.

WILHELMINE.

Quel bonheur je viens d'éprouver!. . Ah! désormais, ma chère Fridoline, je redirai bien souvent ton doux chant. . il me rappellera mon heure de liberté. (*Regardant sa montre.*) Ah! ciel! la voilà presque expirée cette heure délicieuse!... il me reste à peine vingt minutes! Vite, vite, hâtons-nous de les employer. Suis-moi... Voyons, où allons-nous?

FRIDOLINE.

Ne parliez-vous pas d'une visite à la volière?

WILHELMINE.

Oui, mais comme elle est un peu éloignée, j'aurais à peine le temps de m'y arrêter.

FRIDOLINE.

Si Votre Altesse allait au petit lac? je lui ferais faire une promenade dans la gondole.

WILHELMINE, *vivement.*

C'est cela, partons... mais où ai-je placé mon parasol. (*Elle retourne près de la table.*)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTES, LISBETH, *en dehors de la grille.*

LISBETH.

Fridoline!... Fridoline!...

FRIDOLINE, *courant à la grille.*

Toi, Lisbeth?... et dans quel état, grand Dieu!

LISBETH, *pleurant.*

Oh! Fridoline, je t'en supplie, fais-moi parler à Son Altesse la princesse Wilhelmine.

WILHELMINE, *qui a retrouvé son parasol et mis son chapeau de jardin.*

Fridoline! mais viens donc!

FRIDOLINE, *accourant.*

Pardon, Altesse, mais il y a là une pauvre fille bien affligée qui demande à vous parler.

WILHELMINE.

Une mendiante, sans doute. (*Elle prend une pièce d'argent dans son aumonière.*) Tiens, porte-lui cela.

FRIVOLINE.

Oh! Votre Altesse se méprend. Lisbeth n'est point une mendiante. Elle est la fille unique d'un des sergents du régiment des gardes de notre Grand Électeur. Elle a toujours suivi son père, qui est veuf. Elle vend aux soldats de l'eau-de-vie, de la bière. Ah! c'est bien la meilleure et la plus courageuse fille du monde. Aussi, il faut voir comme elle est respectée dans le régiment!... Elle est là en larmes, et insiste pour parler à Votre Altesse.

WILHELMINE.

Ouvre-lui.

FRIDOLINE, *ouvrant la grille.*

Viens, Lisbeth, la Princesse consent à te recevoir. (*Lisbeth s'élance aux genoux de Wilhelmine.*)

WILHELMINE, *la relevant avec bonté.*

Que veux-tu, mon enfant? Parle.

LISBETH, *d'une voix entrecoupée par les larmes.*

Mon père, le sergent Herman, va mourir!... Votre Altesse peut le sauver!

WILHELMINE

Eh comment?

LISBETH.

Que Votre Altesse daigne m'écouter: Mon père, le soldat le plus estimé du régiment (je suis fière de le dire), vient d'avoir un moment d'oubli, d'égarement, envers le comte Wolman, son capitaine, homme violent, brutal, et, je puis le dire, puisque le fait est connu, dans un état d'ivresse presque continuel. Et c'est dans un de ces instants qu'il s'est emporté sans motifs, jusqu'à frapper mon père! Celui-ci l'a repoussé... peut-être avec trop de violence, car le comte affirme qu'il a porté la main sur lui! ce que mon père nie énergiquement, et j'apprends... oh! Seigneur Dieu!... j'apprends qu'il vient d'être condamné à mort!... mon père!... mon excellent père, fusillé! (*Tombant à genoux.*) Oh! Altesse! grâce!... pitié!... je n'ai plus de recours qu'en vous!... Vous seule pouvez le sauver... Écoutez une pauvre fille qui vous supplie... qui voudrait trouver des paroles pour toucher votre cœur... (*Fridoline pleure.*)

WILHELMINE, *pleurant.*

Pauvre enfant! combien ta douleur me touche! Mais pourrais-je obtenir cette grâce? Le comte est puissant à la Cour, et le prince, mon père, est sévère!...

LISBETH.

Oh! parlez-lui!... dites-lui ce qu'une fille peut dire de bon et de touchant à son père... car, voyez-vous, ils disaient tous: Dans une demi-heure, il sera fusillé. J'étais folle!... je suis venue!... Ayez pitié!... Oh! c'est si beau de sauver la vie d'un homme! c'est participer à la puissance de Dieu!

WILHELMINE, *dans le plus grand trouble.*

Mais le Grand Électeur, mon père, donne en ce moment audience à ses ministres. Comment parvenir jusqu'à lui? Mon Dieu! inspirez-moi!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTES, LA BARONNE. *Elle paraît sur le haut des marches du pavillon et élève sa montre.*

LA BARONNE.

Deux heures et demie! (*L'horloge sonne un coup.*)

WILHELMINE, *vivement.*

Eh! qu'importe l'heure, il s'agit de sauver la vie d'un homme, et je cours près du Prince, mon père, pour obtenir de sa clémence la grâce de ce malheureux.

LISBETH, *en joignant les mains.*

Merci! oh! merci!

LA BARONNE.

Y pensez-vous, Princesse? Sachez que notre illustre Électeur est, en cet instant, occupé des sérieuses et importantes affaires de l'État; oser paraître en sa présence serait manquer aux plus simples règles de l'étiquette et des convenances.

WILHELMINE, *vivement.*

Je dois faire passer les lois du cœur avant celles de l'étiquette.

LA BARONNE.

Non, non, Votre Altesse ne peut enfreindre ainsi des coutumes consacrées par plusieurs siècles... Vous devez préalablement, chère Princesse, faire solliciter et obtenir une audience de

votre auguste père. Ensuite... (*On entend un roulement de tambours.*)

LISBETH, *avec terreur.*

Écoutez!... Ah! c'est le cortège qui se met en marche!... Altesse! pitié! oh! pitié! il va mourir!

WILHELMINE, *vivement.*

Il n'y a plus à balancer. (*Elle s'élance et monte rapidement les marches du pavillon. Lisbeth tombe dans les bras de Fridoline qui cherche à lui rendre l'espoir.*

LA BARONNE, *vivement.*

Arrêtez!... ciel!... quel oubli des convenances!... et je suis témoin d'un pareil fait! (*Elle se jette anéantie sur un siège rustique*) Quoi! après seize années de soins assidus, d'active vigilance, d'instructions minutieuses, mon élève!... mon espoir! mon orgueil! détruit en un instant, cet édifice élevé avec tant d'efforts, de patience! Devais-je m'attendre à recevoir ce coup aussi imprévu que cruel.

TERZETTO.

LISBETH.

Oh ciel! plus d'espérance!...
Je cède à mon effroi!...
Seigneur! Dieu de clémence,
Hélas, soutenez-moi!

FRIDOLINE, *prenant les mains de Lisbeth.*

Conserve l'espérance,
Et calme ton effroi,
Oui, le Dieu de clémence
Saura veiller sur toi.

LA BARONNE.

Ciel! quelle inconvenance!
Et j'en frémis d'effroi!
Oser en ma présence
Braver si docte loi!...

ENSEMBLE.

FRIDOLINE.

Conserve l'espéran^e
Et calme ton effroi,
Oui, le Dieu de clémence,
Saura veiller sur toi!

LISBETH.

Oh ciel! plus d'espérance!
Je cède à mon effroi,
Seigneur! Dieu de clémence,
Hélas! soutenez-moi!

LA BARONNE.

Ciel! quelle inconvenance!
Et j'en frémis d'effroi!
Oser en ma présence
Braver si docte loi!

LA BARONNE (*solo*).

Que dira Son Altesse,
Notre Grand Électeur,
En voyant la princesse
Commettre telle erreur!

(*On entend les roulements des tambours.*)

LISBETH, *avec désespoir.*

Entendez-vous? le cortège s'avance!...

(*Elle regarde le pavillon.*)

Non, plus d'espoir, elle ne paraît pas!

FRIDOLINE, *courant vers la grille.*

Ce n'est rien, reprends confiance.

(*A part.*)

Ciel! des soldats, j'entends les pas!...

ENSEMBLE.

FRIDOLINE.

Conserve l'espérance.
Et calme ton effroi,
Oui, le Dieu de clémence
Saura veiller sur toi.

LISBETH.

O ciel! plus d'espérance!
Je cède à mon effroi
Seigneur! dieu de clémence,
Hélas! soutenez-moi.

LA BARONNE.

Ciel! quelle inconvenance!
Et j'en frémis d'effroi!
Oser en ma présence
Braver si docte loi!

(*On entend un roulement de tambours.*)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTES, WILHELMINE. *Elle sort du pavillon, et tient dans sa main une feuille de papier qu'elle agite.*

WILHELMINE, *avec un élan de joie.*

La grâce!... la grâce!... (*Lisbeth s'élance vers la princesse.*)

LISBETH, *saisissant le papier.*

Oh! merci! .. merci! (*Elle s'élance du côté de la grille.*)

FRIDOLINE, *la suit, s'arrête à la grille et regarde.*

Il était temps! Ah! si Votre Altesse eût tardé, c'en était fait.

LA BARONNE.

Ah! Altesse, quel supplice vous m'avez fait endurer!

WILHELMINE.

Vous craigniez, n'est-ce pas, de me voir arriver trop tard?

LA BARONNE, *étonnée.*

Moi? mais je souffrais de vous voir ainsi blesser les convenances.

WILHELMINE, *avec impatience.*

Fallait-il laisser mourir un homme, pour ne pas enfreindre ce sot préjugé?

LA BARONNE.

Le cas était grave, sans doute, mais les lois de l'étiquette ont bien une autre importance!

FRIDOLINE, *qui est restée près de la grille.*

Enfin, elle est arrivée près de l'escorte!... Je ne respirais plus!

WILHELMINE.

Eh bien?

FRIDOLINE.

Elle montre la grâce au commandant!... Ah! pauvre fille!... elle se jette dans les bras de son père! (*On entend des voix qui crient : Vive notre Grand Electeur!*) Entendez-vous ces acclamations?

WILHELMINE

Oh! que je suis heureuse!

LA BARONNE.

Qu'aura dit votre auguste père, en vous voyant paraître si inopinément?

WILHELMINE, *souriant.*

Il a dit: Wilhelmine, ma fille chérie, vous êtes un ange!

LA BARONNE, *levant les mains au ciel.*

Que de mansuétude!

FRIDOLINE, *toujours près de la grille.*

Elle accourt!... la voilà!... la voilà!...

SCÈNE VII

LES PRECÉDENTES, LISBETH. *Elle se jette dans les bras de Fridoline, puis, s'élançant vers Wilhelmine, elle tombe à genoux et lui baise les mains.*

LISBETH.

Oh! Altesse!... merci!... merci!... Je voudrais trouver des mots qui pussent exprimer les pensées de mon cœur, et je ne puis que dire : Merci! merci!

COUPLET FINAL.

WILHELMINE, *à Lisbeth, qu'elle relève.*

Désormais, pour toi plus d'alarmes,
Car j'ai su calmer ta douleur.
Et je viens en séchant tes larmes,
De connaitre le bonheur.
Je puis dire, joyeuse et fière,
Le cœur doucement agité:
J'ai bien employé, je l'espère,
Ma seule heure de liberté.

ENSEMBLE.

WILHELMINE.

Je puis dire, joyeuse et fière,
Le cœur doucement agité :
J'ai bien employé, je l'espère,
Ma seule heure de liberté!

FRIDOLINE.

Elle peut dire heureuse et fière,
Le cœur doucement agité :
J'ai bien employé, je l'espère,
Ma seule heure de liberté!

LISBETH.

Elle peut dire heureuse et fière,
Le cœur doucement agité,
J'ai bien employé, je l'espère,
Ma seule heure de liberté!

LA BARONNE.

Elle peut dire heureuse et fière,
Le cœur doucement agité,
J'ai bien employé, je l'espère,
Ma seule heure de liberté!

FIN

AVIS. — La pagination spéciale donnée au livret de cette opérette permet de le détacher de la livraison pour le joindre à la partition

7-85 2382 — Paris. Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

attentats contre l'Église! j'en suis navrée, et je prie Dieu de nous ôter cette richesse, qui ne peut attirer de bénédictions!

» Elle me cause, à moi personnellement, beaucoup d'inquiétudes; nous avons de plus nombreux domestiques, dont je me sens responsable, sans pouvoir ni les diriger, ni les surveiller; je fléchis sous le poids des réunions, des dîners que Maxime offre à ses amis, les menus à inventer, les comptes à régler, les mille détails m'énervent, c'est un ministère qu'un ménage comme le nôtre! mais cela ne serait rien, mes plaintes seraient ridicules, s'il n'y avait autre chose... Vous savez, ma bonne Sœur, quel rôle ma cousine Andrée a joué dans notre vie : c'est elle qui a insufflé à mon pauvre mari le goût de l'argent et des entreprises, elle le domine, il l'écoute uniquement, elle et M. Ségard, son mari... J'espérais autrefois ramener mon cher Maxime à des sentiments de foi, vivre avec lui dans la tranquille pratique des vertus chrétiennes. Que j'ai fait de beaux rêves à ce sujet! Nous allions à l'église, nous secourions les pauvres, nous nous prêtions à toutes les bonnes œuvres, toujours ensemble! C'était déjà le paradis, mais, ma Sœur; je vois aujourd'hui combien est terriblement vrai le *Malheur aux riches!* Jamais Maxime n'a paru plus éloigné de Dieu, et ce n'est pas Andrée qui l'y ramènera. Je dois bénir Dieu qui a permis que je retirasse ma Suzette d'entre ses mains.

» Elle va bien, elle progresse, elle me donne bien des joies; vous ne la reconnaîtriez pas, tant elle est grande, je n'ose dire, jolie. Son père lui a acheté un beau petit cheval, il en a un lui-même et ils montent ensemble; en les voyant partir, au matin, je pense souvent à vous, ma Sœur, vous m'avez dit que vous aviez aimé cet exercice, alors que vous étiez dans votre chère Angleterre. Je ne désapprouve pas ces promenades, Suzette est un peu faible, et les médecins assurent qu'il lui faut beaucoup d'air et de mouvement. Elle est pâle souvent, mais lorsqu'elle descend de cheval, je vois avec bonheur sa figure rose sous son voile, elle est plus animée, elle mange mieux que les jours où elle n'a pu sortir. C'est par elle que me viennent tous les plaisirs, tous les dédommagements de la vie. Maxime l'aime, il croit beaucoup faire pour elle en lui amassant des richesses, mais je vois maintenant assez de gens riches pour être convaincue que l'on n'achète, avec ce brillant argent, ni paix, ni joie. Je l'avais toujours pensé, maintenant, j'en suis sûre, et je redoute pour ma fille la fortune, dangereuse à l'âme, fatale au bonheur.

» Priez bien pour nous, ma bonne Sœur, nous avons grand besoin de lumière et de force. Suzette vous offre ses humbles respects, je suis à jamais,

» Votre amie dévouée,

» CLAIRE. »

A Sœur Hyacinthe.

« J'ai tardé bien longtemps à vous écrire, ma très chère Sœur. Nous avons passé un triste hiver, préoccupés de la santé de Suzette; elle est très faible, très abattue, sans être précisément malade. Nous l'avons conduite aux eaux de Spa, et maintenant le médecin exige qu'elle prenne les bains de mer. J'ai proposé de la mener à Dives, où elle aura tout à la fois la campagne et le voisinage de la mer; Andrée s'est moquée de moi : elle proposait Étretat, Dieppe, Boulogne, mais Maxime m'a approuvée. Je pars donc avec mon enfant, je vais revoir la maison de ma mère, je vais vous revoir, ma Sœur. Si ce n'étaient ces terribles soucis que me donne la santé de ma chérie, je serais trop heureuse de quitter Paris et de me reposer là où je suis née. J'ai tant besoin de silence et de paix!

» J'écris à mon oncle François, je le prie de faire préparer la chère maison. Suzette est contente et curieuse, elle ne se figure pas la province, un village, une maison basse, un grand jardin avec des légumes, elle ne connaît que Paris et la nature arrangée et fardée des beaux jardins publics. Les souvenirs de son enfance sont bien loin, et pour moi, ils sont présents sans cesse; rien n'a pu les effacer. Si le bon Dieu permet que ma fille retrouve des forces là où j'ai puisé la vie, je ne saurai jamais assez le remercier. Pendant que nous étions si inquiets, à la fin de l'hiver, j'ai retrouvé un peu Maxime : c'était une peine qui nous était commune, à laquelle les autres compatissaient à peine; leurs consolations me faisaient froid :

» — Ce ne sera rien, disait Andrée, elle grandit trop, elle pousse comme une asperge. Vraiment, Claire, vous exagérez tout. »

» Ou bien :

» — Faites-lui prendre du fer, promenez-la. Tâchez de la distraire, c'est un mauvais moment à passer.

» Ah! ma bonne Sœur, que les amis de Job devaient l'ennuyer et l'affliger! heureusement, elle n'a pu persuader à Maxime que je m'alarmais à tort, il nous a accompagnées à Spa et, en m'engageant à aller à Dives, il promet de venir nous voir fréquemment.

» A bientôt, ma chère et digne amie; je remercie Dieu qui me permet la joie de vous revoir.

» CLAIRE. »

XVII

REPOS

Ce fut, pour Claire, un instant délicieux que celui de son premier réveil à Dives. Les purs rayons d'un beau jour d'été entraient comme des flèches d'or dans sa chambre d'autrefois, les

rideaux de mousseline ne leur opposaient pas de barrière, et, de son oreiller, Claire voyait les cimes des arbres qui se profilaient sur un ciel semé de nuages nacrés; le silence le plus profond régnait, ce doux silence dont elle avait perdu l'habitude et qui apportait avec lui une sensation profonde de paix et de recueillement; grâce à lui, Suzette dormait tranquillement dans un petit lit placé près de celui de sa mère; son visage un peu pâle n'exprimait pas de souffrance, et elle eut un sourire lorsque l'*Angélus* tintant au clocher, l'éveilla et qu'elle vit Claire qui la regardait.

« Oh! que j'ai bien dormi, maman! que nous allons être bien ici! Quelle jolie chambre!

— C'est ma chambre de jeune fille.

— Je l'aimerai bien : c'est trop beau à Paris, j'aime mieux ceci.

— Tant mieux : ceci, ma chère petite fille, nous pourrons le garder toujours, tandis que... »

Elle n'acheva pas; elle était levée et s'habillant à la hâte, elle descendit; la vieille Estelle avait préparé une tasse de lait fraîchement trait, elles le portèrent à Suzette, et toutes deux, la maîtresse et la servante regardaient avec extase Suzette buvant :

« Elle ne buvait pas comme çà à Paris, Madame! »

Cette première journée fut bonne et douce entre toutes; la mère et la fille renouvelèrent connaissance avec la maison et le jardin, l'oncle François vint les voir et elles allèrent voir M. Duperron qui ne sortait plus; il les reçut avec joie :

« Je pensais, dit-il, que je ne vous reverrais jamais! Depuis que Maxime est si riche, il ne m'écrit guère, mais vous. Claire, vous ne m'avez pas oublié... vous m'avez fait part de votre bonne fortune.

— C'est bien naturel, mon père.

— Et voilà donc cette petite Suzette! »

Il lui prit la main, la regarda, et puis, trahissant la faiblesse de mémoire qui accompagne souvent un âge avancé :

« C'est Andrée qui est son institutrice? dit-il.

— Non, mon père, Andrée est mariée à un changeur.

— Ah! bon débarras! je suis content que ma petite-fille ne soit pas entre ses mains. Elle est trop fine pour nous. »

En quittant M. Duperron, elles allèrent trouver Sœur Hyacinthe, cette tendre et fidèle amie; elle les embrassa avec une joie silencieuse, ses larmes parlaient et Claire y répondit par les siennes.

« Enfin! disaient-elles, toutes deux.

— Il a fallu la maladie de Suzette pour que je puisse revenir à Dives.

— Elle vivra! dit la sœur en levant ses beaux yeux sur le visage de Suzette; l'air natal et le sel marin vont lui rendre la santé!

— Et vous, ma Sœur, comment êtes-vous?

— Je suis bien, je suis heureuse; mon Dieu me comble, il me laisse la force de visiter mes pauvres, il m'entoure de compagnes chéries et il a exaucé le vœu ardent de mon âme. Mon frère a embrassé la religion catholique, sa femme et ses trois enfants l'ont imité!

— Ah! ma Sœur, quelle grâce! vous la leur avez méritée.

— Moi! oh! non, ce bonheur-là est don gratuit de notre Dieu.

— Et votre père?

— Il est mort sans abjurer sa croyance, mais au dernier instant il m'a envoyé sa bénédiction. Mon cher père! puissè-je le revoir! »

Elles causèrent longtemps, intimement, pendant que Suzette visitait le joli jardin et la chapelle; Claire reprenait ainsi possession de tout son passé et surtout de ce cœur dévoué qui devait à la piété tant de lumière et de chaleur; la voix, la présence, la sympathie de Sœur Hyacinthe lui créaient une oasis où elle se reposait de Paris et de ses chagrins, où elle oubliait Andrée et la fortune, Maxime et ses ambitions; le poids qui pesait sur elle au milieu de ses splendeurs s'allégeait, et elle redevenait jeune et presque heureuse, la satisfaction de Suzette redoublait la sienne, elle eut un transport de joie en revoyant la mer, du haut de la digue de Cabourg, d'où l'œil embrasse une si vaste horizon; elle ne pouvait se rassasier de cette vue, de ces vagues vertes, accourant comme des monstres marins, vomissant leur blanche écume et s'avançant de plus en plus sur le sable; les bateaux pêcheurs la charmaient, ils ouvraient, semblables à des ailes, leurs voiles tannées, ils couraient vers la haute mer; elle les regardait, les suivait du regard et n'accordait aucune attention aux groupes des baigneurs qui couvraient la plage :

« J'ai vu tant de monde, à Paris, disait-elle, c'est toujours la même chose, mais la mer, on ne la voit jamais assez. »

Le samedi, après leur arrivée, Maxime arriva avec le train des maris, il trouva Suzette en meilleur état de santé, il s'en applaudit avec Claire et il fut, ce jour-là, tout à fait aimable et dégagé de préoccupations financières, et Claire se dit :

« S'il pouvait rester ici avec nous! »

La seconde visite fut tout aussi agréable; la troisième huitaine ne le ramena pas, il s'excusa par un télégramme : il dînait chez M. et madame Ségard; le quatrième samedi, il les amena tous deux à Dives, et Claire, après les avoir reçus de son mieux, eut à subir à tous les repas, ces discussions d'argent qui lui étaient si odieuses. En n'étant plus dans leur air ambiant, elle avait cru que le goût des spéculations s'était affaibli; elle acquit la conviction contraire : Maxime jouait autant que jamais, et il avoua même que ses dernières opérations sur un Crédit

mobilier, ou foncier, ou agricole, n'avaient pas été heureuses :

« Mais nous nous rattraperons! dit Sébastien Ségard avec autorité. J'ai quelque chose en vue... j'en commence l'étude, vous verrez, cousin, calcul fait je vous communiquerai mes idées.

— Tâchez de réussir, mon ami, reprit Andrée, je meurs d'envie d'avoir un châlet à Cabourg; je n'ai jamais rien vu qui me plût davantage. Et nous serions tous ensemble! »

Claire ne répondit point: elle pouvait bien faire à sa cousine un gracieux accueil, mais elle ne pouvait forcer sa parole, ni dire ce qu'elle ne pensait pas. Cette visite lui laissa une impression mélancolique, la sécurité, un instant reconquise, s'enfuyait, elle avait de tristes pensées durant le jour, de mauvais songes la nuit, et Sœur Hyacinthe, en lui conseillant de s'abandonner entre les bras de la divine Providence, semblait lui prédire le naufrage de sa destinée.

Pendant tout le mois d'août, Maxime s'excusa et ne vint pas à Dives; il écrivit quelques lettres courtes, obscures, l'une d'elles étaient datée d'Anvers, une autre de Londres, et quoiqu'elles eussent un accent de calme, de confiance, elles ne rassuraient pas Claire. La paix en ménage est fille de la franchise, et depuis longtemps Maxime n'avouait plus ni ses actions, ni ses pensées.

« Que faire, disait Claire à son amie, que faire s'il revient, s'il a quelque aveu pénible à me confier?

— Que dit votre cœur?

— Ah! ma Sœur, l'accueillir et lui pardonner, l'aimer! le lui prouver! Et si c'est une perte d'argent, m'en réjouir! »

Le dernier samedi d'août, il revint sans s'être annoncé, et Claire trouva qu'il avait le front soucieux et l'air préoccupé; il parla peu; le lendemain, quoique le temps fût admirable, quoiqu'il y eût des courses et des fêtes à Cabourg, il refusa de sortir, en disant :

« Je suis trop fatigué; allez, Claire, avec votre fille.

— Non! nous préférons rester avec vous. C'est un plaisir devenu si rare! »

Il soupira, et, attirant à lui Suzette, il l'embrassa tendrement. Claire lui demanda :

« Andrée parle-t-elle encore de son châlet?

— Je n'en sais rien... elle a des idées folles, Andrée! »

Et afin de rompre toute conversation, il alla s'asseoir sur un banc du jardin, et toute la journée du dimanche il fit des chiffres. Mais travail ni calcul ne dissipèrent en rien.

Claire n'osa pas l'interroger, et le lundi matin, il repartit. A la porte, il l'embrassa et la regarda dans les yeux comme il faisait autrefois, au moment de s'embarquer. Qu'avait-il à lui dire, à lui confier?

Un événement inattendu vint tirer Claire de cette préoccupation constante; son vieil oncle François, le frère, l'ami fidèle de sa mère, succomba en deux jours à une attaque d'apoplexie: elle le veilla, le servit comme l'eût fait une fille, l'environna des dernières bénédictions, ne le quitta plus, et une heure avant le dernier moment, il lui parla bas d'une voix mal articulée :

« Adieu, ma chère nièce, dit-il, et merci... tu es bonne pour moi; je t'ai légué ce que je possède!... tâche que ton mari vienne vivre près de toi... et qu'il ne fasse plus d'affaires... Il ne faut pas tant d'ambition... adieu, Claire... prie le bon Dieu pour moi... »

Il mourut paisiblement et il alla rejoindre sa sœur dans le cimetière de Dives. Claire le pleura avec de tendres retours sur le passé, sur son enfance, sur son père et sa mère! C'était le dernier ami de son nom, de son sang qui s'en allait, elle le pleura d'autant plus que Maxime ne lui donnait aucun signe de vie et qu'il n'était pas venu rendre les derniers honneurs à son vieux parent. Elle éprouvait ce que dit Shakspeare: *Les chagrins ne viennent pas en espions solitaires, mais en bataillons.* Huit jours après le décès elle reçut un billet de Maxime; il s'excusait sur un voyage rapide en Angleterre, *pour affaires*, il parlait de l'héritage laissé par l'oncle François, et il ajoutait : « Nous trouverons à l'employer. » Ce mot brutal fut un coup de poignard dans le cœur de Claire.

M. Bourdon.

(*La fin au prochain numéro.*)

Économie Domestique

RÔTI DE BŒUF A LA SAUCE SOUBISE

Assaisonnez votre aloyau avec poivre, sel et muscade, faites-le rôtir comme a l'ordinaire et servez-le sur son jus, en l'entourant de raiforts coupés en copeaux. Servez dans une saucière la sauce suivante: Vous aurez fait blanchir huit gros oignons, vous les égouttez, les passez au beurre en empêchant qu'ils se colorent, vous ajoutez quelques pommes de terre et quelques haricots blancs, cuits préalablement, vous mouillez avec du bouillon très peu coloré, vous passez le tout au tamis, salez, poivrez et liez avec deux jaunes d'œufs délayés dans un peu de lait.

Légende

Nous voyageons pédestrement en la noble terre de Rollon. A notre capuce bordé de coquillages, à nos pieds nus chaussés de sandales, à notre bâton noueux et au rosaire que nous roulons entre nos doigts, on nous reconnaît pour benoîts et fervants pèlerins, allant faire leurs dévotions à madame la Vierge-Marie de Pont-de-l'Arche.

C'est l'heure du crépuscule : les derniers feux du jour s'éteignent derrière les collines bleues, le vent qui s'élève gémit dans les hauts peupliers, et la route poudroie, et verdoient les prairies entre lesquelles la Seine coule, capricieuse et argentée (1).

A cet endroit, le vieux dieu Neptunus — que nous vîmes l'an passé figurer dans un mystère en compagnie des douze apôtres — lassé de poursuivre la nymphe *Segnana*, s'arrête et la laisse continuer à travers les oseraies, sous la saulaie aux branches discrètes, sa course vagabonde et fertilisante.

Arrêtons-nous un moment avant d'entrer dans la ville, avant de demander aux moines de l'abbaye de Bon-Port le pain et le sel de l'hospitalité; partageons avec le mendiant ce qui reste au fond de notre besace; il nous va chanter une bonne complainte en retour.

LE MENDIANT.—Pèlerins attardés, hâtez-vous. L'ombre s'étend sur la côte des Deux-Amants et les follets voltigent dans la vallée; les chaumières se ferment, et il n'y a plus de par les champs que le hibou qui crie et que le pâtre qui chemine.

Au temps jadis, un castel dominait la côte, sombre et formidable comme un nid d'aigle, un hameau était dans le val. En haut, les bruits de guerre; en bas, le travail et la paix. En haut, le son du cor et le cliquetis des armes; en bas, l'appel trois fois répété de la cloche de bois, et, dans le bruissement des roseaux, le gazouillement des fauvettes.

C'était au temps jadis!

Un jour, un nuage de poussière traversa le village; l'aigle quittait son aire et partait en Croisade. Un jour, un étendard noir flotta au sommet du donjon. Un jour, les moines, en apportant leur redevance, apprirent que le Seigneur avait péri en Palestine; ils en instruisirent les villageois, et les villageois se signèrent...

C'était au temps jadis!

Le Seigneur n'avait qu'une fille, aussi blanche qu'une apparition, aussi blonde qu'un rayon de soleil; fière de sa naissance, de sa beauté, de ses richesses, elle venait à l'église, dans le banc seigneurial tout sculpté, vêtue de damas et de vair. Sous ses voiles elle était éblouissante comme une madone. Ses pages jetaient des blancs aux indigents qui lui disaient : « Dieu vous bénisse! » Et les chevaliers d'alentour suivaient de loin sa haquenée... C'était au temps jadis!

Tous ils erraient au pied du castel, semblables à des âmes en peine, mais devant aucun d'eux ne s'abaissait le pont-levis. Parfois, la coiffe de la châtelaine se dessinait dans l'ogive de la fenêtre; parfois ils pouvaient ouïr une voix qui gaiement chantait :

J'ai nom blonde Giselle,
Je tourne mon fuseau
A Fleury-sur-Andelle,
Seulette en mon château.
Je suis riche, jolie
Et comtesse à vingt ans...
Or très peu me soucie
De ces beaux prétendants.
Guerrier de bonne mine
Mon époux deviendra,
Lorsque sur la colline,
Où le soleil s'incline,
Son bras me portera.

Filons, quenouille ronde,
Filons, jusques au soir,
Car Giselle la blonde
Se rit de tout le monde,
Maîtresse en son manoir.

Et ils mesuraient la distance qui sépare la vallée de la colline et beaucoup s'en furent découragés en jetant un regard d'envie sur les domaines de la noble dame... C'était au temps jadis!

Deux persistèrent. Le premier, un preux dont on vantait au loin les exploits et faits d'armes : Il s'appelait Gentien le Vaillant. Sa forêt touchait au parc de Giselle; il avait écuyers, varlets, gueux, trouvères et jongleurs. Il chevauchait

(1) A Pont-de-l'Arche s'arrête le reflux produit dans la Seine par le phénomène appelé *Barre*. La *Barre* est une vague élevée et transversale, produite par les eaux de la mer qui, remontant par l'effet de la marée, font choc contre le courant du fleuve. De là, cette fable du dieu Neptune et de la nymphe Segnana.

par monts et vaux étincelant dans son armure d'acier poli, et Giselle regardait par les créneaux et meurtrières la plume qui ondoyait au cimier de son haubert... C'était au temps jadis.

L'autre était un pauvre chevalier errant qui logeait au village et que, seuls, connaissaient la veuve et l'orphelin. Il avait vu Giselle agenouillée et priant. Elle était devenue la dame de ses pensées, l'objet de son chaste amour. Il avait osé porter ses couleurs à un tournoi où il avait vaincu, et, le soir, il chantait, à la lune, sous les murs du château :

Bérenger l'on me nomme,
Point je n'ai de blason,
Point d'aïeux qu'on renomme,
De titre, de donjon...
Point ne veux, damoiselle,
Ton castel, ni ta tour,
Mais ta main, ô ma belle!
Et riche suis, Giselle,
Ayant beaucoup d'amour!

Et la fière comtesse sourisit derrière la vitre coloriée, et rêvait de donner sa main à Bérenger... C'était au temps jadis.

Le dimanche suivant le puissant seigneur Gentien la salua sous le porche de l'église, lui disant :

« Noble Damoiselle, vous promîtes d'épouser celui qui vous montera tout en haut de la colline?... je serai celui-là!... Je vous prie et requiers d'essayer sur-le-champ devant ces manants.

— Octroyez-moi la même faveur, » s'écria Bérenger qui sortit de la foule et plia le genou, anxieux et tremblant sous le regard baissé de Giselle.

Bien ébahie fut la comtesse, et bien se repentait de ses paroles imprudentes.

« Messires, répondit-elle, j'enjoins à mes pages d'abaisser le pont et d'ouvrir le huis à qui vainqueur sera. Que, selon votre demande et ma parole, ce jour et cette heure décident de ma destinée. »

Et elle se dirigea vers la côte, suivie de Gentien, plein d'outrecuidance, portant faucon au poing, et de Bérenger qui s'était emparé de son livre d'heures... C'était au temps jadis.

Au pied de la côte, le populaire fit cercle, et Gentien prit dans ses bras la comtesse; mais il ne fut point monté à moitié, qu'il descendit et s'en retourna. Le pic était trop ardu.

Bérenger essaya à son tour. Il monta, il monta, il monta, ne sentant point son fardeau... Il n'avait plus à faire qu'un pas... il le fit... et rendit l'âme. Ce que voyant, Giselle de pleurs toute baignée se coucha près du corps du pauvre Bérenger.

Cependant, les assistants avaient pris le chemin du châtel qui coupait la montagne... Quand ils arrivèrent au sommet, ne virent qu'une épée et qu'un livre d'heures qui roulèrent dans la vallée et disparurent au milieu des hautes herbes.

Et maintenant le châtel n'existe plus. Les moines de l'Abbaye de Bon-Port voient la nuit deux formes blanches enlacées et errantes sur la colline. Nul ne s'en approche depuis qu'un mécréant y fut et point n'en revint. Celui qui l'épée trouvera aura heur et vaillance, celle, le livre, sagesse et beauté, et il n'est gars, ni pastourelle qui, s'accointant, ne se promettent la gentille épée de Bérenger et le livre d'heures de Giselle...

Dévots, pèlerins, hâtez-vous!... l'ombre s'étend sur la côte des Deux-Amants, les follets voltigent dans le val, les chaumières se ferment et il n'y a plus de par les champs que le hibou qui crie, le pâtre qui chemine, et le mendiant qui va chantant les souvenirs du temps jadis!...

JEAN ROTTNER.

REVUE MUSICALE

Sigurd et les représentations italiennes à l'Opéra. — Encore un concert. — Les morceaux de concours



Il ne faut pas manquer d'un certain courage par le temps de naturalisme qui court, pour présenter au théâtre, les sauvages et très invraisemblables fictions des peuples du nord.

On sait que MM. Camille du Locle et Blau ont extrait de l'épopée allemande des *Niebelungen*, pour la transporter dans la Scandinavie, la fable de leur libretto.

Il faut reconnaître qu'ils l'ont fait avec une grande habileté et un réel talent. C'était une tâche inextricable que de trier les éléments d'un drame musical acceptable en l'an de grâce 1885, dans ces fantasmagories barbaresques dont Wagner s'est servi, pour mettre la dernière pierre à l'édifice de sa gloire. — Quel pavé, mon Dieu, que cette pierre!

M. Ernest Reyer, dont nous avons eu plusieurs

fois l'occasion de reconnaître ici le talent magistral, s'est tiré avec honnenr d'une situation difficile. S'il a quelque peu sacrifié au dieu de l'avenir, on ne saurait lui en vouloir, car il devait être fatalement entraîné par son sujet sur les traces du novateur allemand.

Sachons-lui gré, au contraire, de ne l'avoir suivi que de loin. Constatons seulement que les pages les meilleures de son œuvre nouvelle, les plus admirées et acclamées, sont celles ou il s'en éloigne le plus. Dans ces dernières, il s'est élevé jusqu'aux premiers degré de l'art, c'est-à-dire à la hauteur de nos grands maîtres français.

Avant d'arriver à cette partie de l'ouvrage où ces pages se suivent presque sans interruption ni défaillance, il nous faut traverser plusieurs actes où nous les trouverons éparses, comme le seraient des roses, sur un fond de sombre verdure.

Nous avons esquissé à grands traits, en mars 1884, le caractère et les tendances de cette composition capitale, alors qu'elle venait d'obtenir à Bruxelles le succès le plus complet. A Paris, où il ne pouvait que grandir, *Sigurd* avait pourtant un bel atout de moins dans son jeu. La direction de l'Opéra a eu la malencontreuse idée d'en supprimer l'ouverture, un morçeau de maître, déjà connu et apprécié, et qui se trouve presque indispensable à la clarté de l'œuvre, musicalement parlant, car elle en indique le caractère.

Aussi, le premier acte, malgré son incontestable valeur, laisse-t-il le public un peu froid. Mais les sonneries de trompettes, qui, se répondant du théâtre à l'orchestre, préparent l'entrée de Sigurd, viennent le réveiller de son apathie. Depuis cette phrase d'entrée jusqu'à la fin de l'acte, on admire alors une scène magnifique et d'une rare puissance.

Au second acte, l'intérêt est déjà plus soutenu. Il faut surtout citer un *chœur sacré*, d'une facture ample et élevée, ainsi que l'*air du Grand-Prêtre*, dont l'orchestration est splendide. Il y a vraiment quelque chose de terrifiant dans ces rites barbares, tour à tour quittés et repris par les trombonnes et les violons. Certes, c'est là de la symphonie, plus qu'il n'en faut, peut-être, dans une œuvre théâtrale, mais elle est superbe.

Ces accents aussi sauvages que guerriers, font d'autant mieux ressortir l'*air de Sigurd*, pièce d'un charme exquis, d'une mélodie vaporeuse et mélancolique, surtout dans ce poétique passage :

Hilda, vierge au pâle sourire,
Jeune lis tremblant sous ses fleurs,
C'est ton doux nom que viendra dire,
Sur ma tombe, la nuit en pleurs.

Après cet éclair mélodieux, on retombe encore dans le genre symphonique, où de fort remarquables passages seraient à signaler. Mais ce genre se prête difficilement à l'analyse, à moins d'y donner un développement que ne comporte pas un article de rapide critique.

La mélodie reparaît dans l'*Invocation*, que chante Brunehild :

O mon sauveur silencieux, etc.

inspiration charmante par sa fraîcheur et sa naïve expression.

Au troisième acte, le fantastique s'accentue par l'arrivée de Sigurd et de la Walkyrie Brunehild, tous deux portés par les sylphes jusqu'au palais du roi des Burgraves, Gunther. Il y a là de gracieux motifs, de savants effets d'orchestre, qui reposent un peu des sonorités fréquentes que l'on remarque dans l'instrumentation de M. Reyer.

Une des pages transcendantes de la partition est le duo qui vient ensuite, et dont l'ensemble est d'une beauté de premier ordre.

Est-ce pour cela que le tableau suivant : *La Fête des Fiançailles*, plait beaucoup moins? Au milieu de la pompe nuptiale et de la joie bruyante d'un peuple sauvage, éclate la grande voix du tonnerre, et la tempête des instruments à vent de se déchaîner, entraînant dans sa course impétueuse les efforts visibles des voix humaines, qui ne parviennent pas toujours à dominer cet ouragan sonore. Il y a dans tout cela cependant, on ne saurait le nier, des effets nouveaux, un vrai souffle héroïque et des conceptions maîtresses.

C'est le quatrième acte qui a décidé, comme cela arrive souvent, du succès de l'ouvrage. Hâtons-nous de dire qu'il est presque dans son entier d'une supériorité absolue.

A partir de l'*air de Brunehild*, conçu dans le style grandiose de la *Vestale*, ainsi que la dramatique scène des deux rivales, Hilda et Brunehild, il ne reste plus qu'à admirer et louer sans réserve.

Le *duo* de Sigurd et Brunehild, par son style large, passionné, fulgurant, couronne admirablement cette œuvre, car il est réellement une des belles manifestations de l'art musical contemporain.

En résumé, *Sigurd* est une partition hors ligne. Mais au point de vue théâtral les proportions en sont trop étendues. De là, des coupures nécessaires, quoique nuisibles à l'ensemble. De plus, l'orchestration très riche assurément et savamment colorée, porte souvent préjudice par son exubérance, au rôle des chanteurs, qui malgré des efforts dangereux pour l'avenir de leur voix, ne réussissent pas toujours à se faire complètement entendre.

Avant de quitter l'Opéra, voici un document émané du ministère des Beaux-Arts, qui autorise cette scène à donner un nombre important de représentations italiennes. C'est une lettre de M. Ed. Turquet, adressée au Directeur de notre Académie Nationale de Musique. Nous la reproduisons dans son entier.

Palais Royal, 18 juin 1885.

« Monsieur le Directeur,

» Selon le désir que vous m'avez exprimé, et conformément aux dispositions de l'article 7 de votre cahier des charges, j'ai l'honneur de vous faire savoir que je vous autorise à donner trente à quarante représentations extraordinaires italiennes dans la salle du Théâtre National de l'Opéra.

» Il est bien entendu que ces représentations ne nuiront en rien aux cent cinquante-six qui vous sont imposées par votre cahier des charges. Vous aurez la faculté de vous servir du matériel de l'Opéra, sans cependant pouvoir disqualifier ni traduire et jouer en italien aucun ouvrage de son répertoire actuel.

» Agréez, etc.

» Edmond TURQUET. »

Il ne nous reste plus qu'à féliciter la Direction de notre première scène lyrique en souhaitant qu'une complète réussite couronne cette tentative qui n'est pas sans hardiesse. Déjà dans les salons, comme dans la presse, les polémistes s'échauffent; le pour et le contre se mesurent et se heurtent; les uns blâment, d'autres applaudissent.

Nous ne comprenons guère, en vérité, pourquoi cette émotion et ces craintes exagérées. En quoi le sentiment national peut-il être froissé parce qu'aux jours où l'Opéra français se repose, on y entendra chanter en langue étrangère? N'est-ce pas rapetisser l'art musical que de vouloir lui poser de telles barrières?

Cependant, nous avons lieu d'être fiers et nous le sommes, lorsqu'à Londres, Pétersbourg, Bruxelles, les théâtres consacrent de brillantes représentations à nos artistes et à nos ouvrages français. Si c'est seulement une question de gros sous, les sombres prédictions des pessimistes ne sont-elles pas prématurées? On aura tout le temps de renoncer à l'entreprise après expérience faite. Le magnifique Opéra de Paris est le seul théâtre, dans le monde entier, où l'on puisse la tenter.

Certes, sans désespérer de l'avenir, l'inconnu nous tente peu. Nous avons beaucoup de raisons pour lui préférer le connu, cet éblouissant passé, avec ses chantres harmonieux et inspirés, dont les douces mélodies retentissent encore à notre oreille. Dans l'art italien comme dans l'art français, il se trouve d'impérissables chefs-d'œuvre, que la génération nouvelle ne connaît pas ou connaît peu. Nous-mêmes, qui en sommes privés depuis longtemps, nous sommes toujours prêts à en saluer la résurrection avec enthousiasme. L'effort du grand chanteur Maurel aura eu du moins pour résultat, de réveiller, dans un certain public de choix, le goût de cette musique délicate, expressive et aussi douce à l'oreille qu'à l'âme. Quel piquant contraste : pendant que les tympans cuirassés, *les forts* d'esprit et de corps iront applaudir *Sigurd* ou *Lohengrin*, les faibles, les simples, peut-être même les infirmes, iront rêver, délicieusement bercés par les mélodies de Rossini ou de Bellini, voire même de Mozart!

Après la brillante représentation d'adieux de madame Carvalho, il semblait que l'on dût considérer cette soirée unique comme la clôture des grandes solennités artistiques. Cependant le bénéfice de M. Lacressonnière a eu lieu au Trocadéro, dans des conditions exceptionnelles au point de vue du choix des artistes chargés de défrayer un programme écrasant mais d'une magnifique composition. Nous regrettons de ne pouvoir en donner le détail. Disons toutefois que le succès a été immense pour les interprètes comme pour le bénéficiaire.

Voici la liste des morceaux d'exécution qui ont été choisis pour les concours du Conservatoire. Nous donnerons le mois prochain, les noms des Lauréats.

Piano, classe des hommes : Scherzo en *si* bémol, de Chopin; classe des femmes : Allégro de concert, composé pour le concours de cette année, par M. Ernest Guiraud.

Classes préparatoires, hommes : 5e concerto, de M. Henri Herz; femmes : concerto en *sol* mineur, de Mendelssohn.

Violon : 19e concerto de Viotti.

Classes préparatoires : 8e concerto de Rode.

Violoncelle : Morceau de concert (op. 14), de Servais.

Harpe : Concerto de Bochsa.

Maintenant que la saison musicale est close et que nos lectrices ont déjà, pour la plupart, pris leur vol vers les chemins ombreux ou les rivages embaumés, qu'il nous soit permis de leur souhaiter toutes les joies du voyage.

Fidèle à notre poste, notre souvenir les suivra partout où elles iront, et si nous n'avons plus de critique musicale à leur offrir, nous continuerons à les tenir au courant des nouvelles qui pourront les intéresser.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE



Eh bien, petite tante, que pense-tu d'Yvonne en la voyant se promener dans son département comme une personne naturelle, passer une semaine dans le plus hospitalier des châteaux, quinze jours au bord de la mer, et finir son mois à l'étranger? Mais hélas! malgré les apparences de ce beau programme, je ne suis plus que danseuse, baigneuse ou voyageuse *honoraire*, c'est-à-dire que je dois me contenter du plaisir ou du profit des autres. Un notaire honoraire c'est un homme qui regarde son fils gagner de l'argent dans sa propre étude; un président honoraire, c'est un monsieur qui critique la manière de présider de ceux qui président à sa place; une femme du monde, une élégante honoraire, c'est celle qui tient le rôle du souffleur quand on joue la comédie, qui donne des conseils quand on monte à cheval, et reste sur le perron à regarder défiler la cavalcade :

— Ma chère Yvonne, il me semble que ce chapeau ne va pas mal. — Ma petite belle, vous qui vous mettez si bien, que pensez-vous de ces gants rouges avec mon costume chamois? — Ma chérie, venez dans mon appartement, je vous donnerai un bon fauteuil et vous apprendrez à ma femme de chambre la théorie de vos cheveux roulés, il n'y a que vous pour ne pas revenir échevelée après deux heures de cheval, etc. — Je donne des consultations de bon goût, j'empêche les autres d'être laides et ridicules, je les rends même jolies quelquefois... heuh!...

Il reste pour ma consolation intime les bonnets et les costumes d'intérieur; je prends des airs posés avec un papillon de dentelle, et des attitudes respectables avec un turban de foulard. J'ai un de ces chiffons rayé or et rouge avec un bavolet en guipure d'or qui est un bijou, je le porte avec une robe japonaise qui ressemble à la chasuble du jour de Pâques, au Caylar.

Il me fallait pourtant faire de la toilette à Saint-Prist, pour le dîner et pour le soir; j'ai usé largement du droit que nous donne la mode de porter de la dentelle noire et des chemisettes vagues, même en costumes habillés. Les rubans et les fleurs venaient à mon aide pour varier les effets; les trois plus jolies combinaisons ont été : des traînes de chèvrefeuille courant à profusion tantôt sur, tantôt sous les volants de dentelle; des poufs en bouclettes de velours safran avec une parure ancienne de topazes brûlées que j'ai volée à maman; c'était un peu vieillot, mais Paul m'aime beaucoup en douairière à cause de mon nez qui proteste tout le temps. Enfin, sur la même toilette j'ai mis en dernier des franges de dieclytras à peine rosés. Par exemple, si on veut garder intact ses volants de Chantilly, je recommande de ne pas les mettre ainsi au milieu du chèvrefeuille et des autres plantes grimpantes; les miens sont en lambeau, tu vas les recevoir car il y a nécessité absolue de recourir à la *ravaudeuse*.

Pendant ces huit jours à Saint-Prist, chacun à dû inventer à tour de rôle le plaisir du lendemain et aviser à ce que tout se passe suivant le programme adopté. Notre hôtesse qui a des ressources suffisantes dans son amabilité et sa grande habitude du monde, avait fait abstraction de ses vues personnelles et imaginé ce moyen pour que chacune d'entre nous fit au moins une fois ce qui lui plairait le plus.

« Et puis voyez-vous, me disait-elle, car je recevais ses confidences, ma maison est si grande, mes invités si nombreux, qu'il fallait trouver un moyen de réchauffer tout cela; l'obligation de recourir les uns aux autres pour la réussite des combinaisons imaginées, la liberté que donne ce petit système de république idéale, où chacun travaille pour le bonheur de tous, feront plus pour vous lier promptement que tous les efforts que nous pourrions tenter mon mari et moi. » L'expérience a prouvé qu'elle avait raison, et ce qu'on a fait en grand à St-Prist peut s'appliquer aux plus modestes villégiatures; je n'oublierai pas à l'avenir, que la première condition pour s'amuser, est qu'on se sente libre et qu'on ait intérêt à associer les autres à son plaisir.

Eh bien, me diras-tu quelles ont été ces inventions charmantes, dues au génie de la liberté et à celui des femmes? Il y en a eu de toutes sortes, je n'en veux citer que quelques-unes. Le *Menuet* dansé avec des costumes Louis XIV. Dans une journée ces dames ont faufilé des paniers sous leurs jupes bouffantes, tabliers de dentelle en spirale, corsages à pointes qui existent dans toutes les garde-robes un peu variées, il n'y a eu qu'à poser des berthes plates, à ajouter des manches à sabots et à se faire une tête, pour ressembler tout à fait aux Sévigné et aux Fontange. Les hommes ont moins bien réussi cette improvisation, et leurs cheveux ras retenant à grand'peine quatre grains de poudre, n'avaient aucun

rapport avec les majestueuses perruques des courtisans du grand roi. Un de nos élégants qui avait mis la main sur du papier à papillottes brun, a pourtant arboré des frisures bien amusantes; il bruissait en faisant la révérence. Un autre avait pris les cheveux de sa femme; on a fait ce jour-là des prodiges d'ingéniosité.

Le lendemain, *pêche aux écrevisses*. A huit heures, en sortant de dîner on a revêtu des costumes très courts, de fortes chaussures, chacune a pris un panier et des balances, chacun s'est emparé d'une lanterne au bout d'un bâton et l'on est descendu au bord du ruisseau vagabond qui traverse le parc. Des domestiques suivaient avec des pliants, des coussins, des couvertures et les engins de pêche sérieux et malpropres. Rien de plus pittoresque que notre campement sous les saules chenus, avec la ligne des lanternes échelonnées le long du ruisseau. On faisait des captures merveilleuses, on les laissait choir, il y a même une des belles pêcheuses qui a suivi son captif d'un peu trop près et a dû s'estimer heureuse de revenir chaussée de sabots, mis dans les réserves par notre prudente organisatrice. Pendant la première heure, le zèle fut ardent, vous n'étions guère que deux ou trois spectatrices ou spectateurs, mais peu à peu, on vint se reposer auprès de nous, rajuster ceci, considérer cela, on s'assit, on causa, on pria le voisin de jeter en passant un coup d'œil sur la balance, où les écrevisses s'entre-mangeaient à leur aise; quelqu'un proposa de faire un feu et de jouer au sauvage; lady Raf qui a vécu à Madagascar, en Océanie, au Pérou et en Islande nous a donné des indications précieuses, puis des détails pittoresques; elle conte à ravir. se passionne pour ce qu'elle dit, et vous entraîne à sa suite. Autour de notre foyer, à la lueur incertaine de nos falots que vint bientôt remplacer un superbe clair de lune, ses récits étrangers, faits de cette voix vibrante que tu lui connais avaient un charme mystérieux auquel chacun céda sans résistance, elle chanta, une sorte de complainte péruvienne sur les morts, poussa le cri de guerre des Tobas, esquissa un pas malgache, puis déclara qu'elle mourait de faim. Le charme était rompu, on se leva en bourdonnant; aussi bien il était onze heures, et depuis longtemps les balances, les écrevisses, les domestiques avaient pris le chemin du logis. Quand les pêcheurs rentrèrent à leur tour, sur la grande table cirée de la salle à manger sans nappe, deux buissons d'écrevisses monstrueux et la poitrine dorée d'une dinde tenaient compagnie aux coupes de cristal et à la blonde tisane renfermée dans des cruches à facettes.

Le lendemain, on jouait une *charade*; le temps manquait pour une comédie et ses répétitions, on résolut d'improviser une sorte de revue des plaisirs de la saison. Il faut beaucoup d'esprit et d'habitude pour soutenir brillamment le rôle d'acteur dans de pareilles conditions, avoir la répartie prompte et des connaissances variées; tout cela fut trouvé et même autre chose. On fit le matin une répétition où on lut aux artistes le canevas à suivre en soulignant les passages à soigner, on distribua les rôles, on s'exerça par groupes tout en préparant les costumes, et tout marcha à souhait.

Le grand succès a été pour l'éléphant *Joko*, quittant son vélocipède pour entrer en lutte avec *Sigurd*, le fils de Sigemond. Tu n'as rien vu de pareil! Si les dames ont triomphé au menuet, les hommes ont eu une revanche éclatante ce soir-là. Le Joko de l'Hippodrome se composait à Saint-Prist, par devant de M. Chenevas dont le bras gauche faisait la trompe, et par derrière de M. de Tréland dont le bras droit faisait la queue. Le tout habillé de carton et de mérinos gris. *Sigurd*, le jeune Lacroix, a une superbe voix de ténor, et quand il a eu terrassé le monstre, on lui a demandé de chanter quelques fragments de son rôle; il s'est exécuté de bonne grâce et nous avons entendu cette page ravissante de Reyer.

Hilda, vierge au pâle sourire,
Jeune lis tremblant sous ses fleurs,
C'est ton doux nom que viendra dire
Sur ma tombe, la nuit en pleurs!

Oh, petite tante, que c'est beau le génie!

Joko étendu sur le devant de la scène et qui était musicien de son vivant, paraît-il, ne pouvait s'empêcher d'indiquer la mesure avec sa queue mourante, il a fallu un coup de pied de la ville d'Anvers, Jeanne de Tréland, sœur de la dite queue, pour la rappeler à la situation vraie.

Il me reste à te parler d'une charmante enfant à qui nous devons à coup sûr la meilleure de nos soirées. Elle a tourmenté madame de Saint-Prist, sa cousine, jusqu'à ce qu'on lui donnât son tour dans nos improvisations. — Eh bien, Clotilde, que nous propose-tu pour demain, lui demanda de guerre lasse la chère cousine. — Coudre des chemises pour les petits hommes du Congo.—L'idée fit sourire, mais l'enfant, sans se déconcerter se mit à nous raconter avec émotion et avec volubilité les travaux, les souffrances des missionnaires de Mgr de Lavigerie. « Il en est venu un au couvent qui partait pour le Congo et avait besoin de chemises pour convertir les petits sauvages; ils ont froid, disait la mignonne beaucoup plus préoccupée de la température que des convenances; et puis voyez-vous quand on arrive les mains vides, personne ne vous écoute... au Congo, ajouta-t-elle avec malice; j'ai promis vingt-cinq chemises, elles sont achetées, mais je n'aurai jamais fini pour la fin du mois si nous allons aux bains de mer. Aidez-moi, il y a une coulisse, une couture et deux trous pour les bras, cela va vite et je vous promets la bénédiction de sa Grandeur. — Comment l'aurez-vous, petite? — Je lui écrirai à Tunis. — Et que lui diras-tu?

Elle se recueillit en levant ses grands yeux bleus au ciel, puis les ramenant sur nous que son babil intéressait :

Je lui dirai : Monseigneur, vingt amies de ma cousine ont sacrifié une soirée de plaisir pour vous coudre des chemises, je leur ai promis votre bénédiction pour la peine, voulez-vous s'il vous plaît me l'envoyer le plus tôt possible, parce qu'elles vont partir pour les eaux. J'ai fait mettre le paquet au chemin de fer. »

La lettre eut le succès que tu imagines, et les vingt-cinq chemises furent faites, nous y attachâmes en guise de bouton une petite offrande, assez modeste pour ne pas effaroucher la délicatesse de madame de Saint-Prist, mais suffisante pour ravir de joie la petite cousine qui doit ajouter un *post-scriptum* à sa lettre.

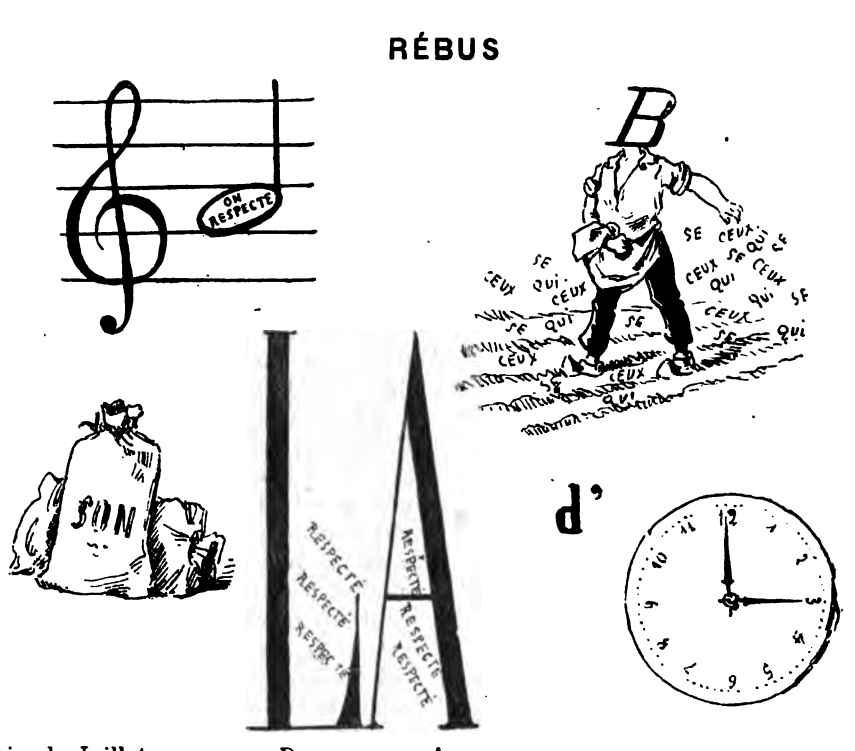
N'est-il pas temps de clore la mienne? A la prochaine fois la suite de mes plaisirs d'été, et en attendant mille tendresses.

***

Moyen âge. — Le vieux génie payen est mort, laissant la place à cette lumière venue d'Orient qui doit éclairer le monde entier. Les temples sont fermés, ils appartiennent au temps qui peu à peu leur arrachera leurs frontons, leurs colonnes, leurs statues pour en joncher la terre ; la vie, le costume, l'architecture, tout est différent, opposé en quelque sorte. Voici le stye roman d'abord, qui n'est lui-même qu'une préparation au style ogival, comme nous le disions le mois passé; peu à peu le plein cintre s'allonge, s'élève, il semble que les flèches aiguës veuillent toucher au ciel. Les dentelles de pierre, les profondeurs mystérieuses entrevues au travers des riches vitraux cadrent mieux avec le culte du Dieu qu'on adore sous ces voûtes. César n'écrit plus ses commentaires avec la pointe d'un stylet trempé dans le sang des vaincus, mais les moines recueillis dans leurs solitudes enluminent leurs manuscrits de peintures naives, témoignages de leur foi.

Ces lettres enrubannées de votre journal, ces chimères, ces capricieux feuillages ont été copiés dans des missels authentiques, et cette monnaie primitive est à l'effigie d'un duc d'Aquitaine. Je vous laisse le plaisir d'en déchiffrer la devise, n'ayant plus de place pour vous venir en aide. C. DE LAMIRAUDIE.

RÉBUS



Mots en croix de Juillet :

D
U
G
EDOUARD
E
S
C
L
I
N

Explication du Logogriphe de Juillet :
Étable, table.

—

Explication du Rébus de Juillet :
L'empire de la mode s'étend sur tout.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

7-85 2382 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



4536

1er Septembre 1885

Modes de Paris. **Journal des Demoiselles** Rue Vivienne 48.

Costumes de Mme TURLE. 9 r. de Clichy – Parfums de la Mon GUERLAIN 15 r. de la Paix – Corsets de Mme EMMA GUELLE. 11 Avenue de l'Opéra – Chaussures de la Mon KAHN POIVRET. 61 r. Montorgueil – TEINTURERIE EUROPÉENNE 26. Bd Poissonnière.

JOURNAL DES DEMOISELLES

LES OISEAUX CURIEUX



Vous plaît-il, mes chères lectrices, d'entreprendre avec nous un voyage aussi charmant qu'original, une excursion pittoresque autour du monde des oiseaux de tous les climats et de tous les pays, depuis le Pôle jusqu'aux Tropiques, depuis les forêts odorantes de la Guyane et du Brésil jusqu'aux bois profonds de l'Afrique et de l'Inde, depuis les îles muettes des archipels sauvages jusqu'aux rivages divers des mers lointaines ?...

Dans ce voyage à tire-d'aile, j'allais dire au vol de la plume, nous passerons sans fatigue et sans effort d'un continent à l'autre pour nous arrêter devant l'oiseau curieux qui surgira sur notre passage, pour écouter sa chanson, étudier ses mœurs, admirer la pourpre et l'or de son plumage, enregistrer ses services et ses bienfaits, contempler le nid merveilleux qu'il a pétri, tissé, cousu, charpenté, maçonné, cardé, tapissé, matelassé, soudé après une roche, enfoui dans l'herbe, creusé dans un arbre, attaché à une branche ou suspendu comme par miracle à la pointe d'un roseau !

Et, quand nous serons revenus des forêts vierges et des îles ensoleillées où tout est ramages harmonieux, nids féeriques, plumages éblouissants : huppes, aigrettes et couronnes, pattes roses et colliers verts, calottes rouges, écharpes blanches, manteaux violets, plastrons bleus, robes d'or, nous reposerons nos regards éblouis sur nos humbles et chers oiseaux de France, amis de nos chaumières, chantres aimés de nos toits et de nos buissons, orchestres ailés de nos bois, providence de nos champs, gaîté de notre ciel, oiseaux familiers de notre vieille Gaule, qui portent une légende sous leurs ailes et que nous n'échangerions pas contre les oiseaux les plus curieux et les plus richement vêtus des pays du soleil !

Dans ce voyage autour du monde des oiseaux, nous traverserons l'espace à tire-d'aile, mais non au hasard de la course, au caprice du vol, à la fantaisie des vents. Nous resterons guidés par la

choix et nous suivrons une méthode qui, pour n'être pas sèchement scientifique, n'en sera pas moins, nous l'espérons, aussi exacte, aussi instructive qu'attrayante, originale et pittoresque.

I

Les Oiseaux artistes.

—

La fauvette couturière. — Le faiseur de berceaux. — Le tisserin du Bengale. — Le merle rose et l'hirondelle de Sibérie. — L'oiseau à hamac. — Le pingouin architecte. — Le loriot de la Louisiane. — La fauvette des roseaux. — L'hirondelle de Java. — La mésange à longue queue. — Le talégalle.

A tout seigneur, tout honneur; laissez-moi vous présenter d'abord un des oiseaux les plus étonnants de l'Inde : l'oiseau tailleur ou, si vous aimez mieux, la fauvette couturière. Regardons travailler cette gentille artiste : pour faire son nid, elle choisit d'abord une belle feuille de palmier, large et flexible, unie, sans défaut. Cette feuille, c'est l'étoffe.

Avec son bec effilé comme une aiguille, elle perce d'une rangée de trous, les deux bords de la feuille. C'est fait; il n'y a plus qu'à se procurer du fil. Rien de plus simple : la fauvette indienne n'est-elle point couturière de son état? Elle s'envole vers un étang voisin et revient avec une grande fibre végétale, aussi solide, aussi fine que la soie.

Ce fil d'un nouveau genre, elle le passe avec adresse dans les trous qu'elle a percés, tout en rapprochant avec son bec les deux bords opposés de l'étoffe, j'entends de la feuille de palmier. Pendant son étonnant travail, la fauvette indienne s'arrête de temps à autre, incline sa tête charmante, en lançant à sa couture un petit regard oblique et connaisseur, comme si elle s'assurait que ses points sont bien faits.

Puis, continuant sa besogne, elle entonne un petit chant familier et doux, ainsi qu'une couturière fredonne une chanson pour égayer sa journée de travail.

Cette bourse végétale, une fois terminée, forme comme un tube de verdure dont la pointe est en bas et l'ouverture en haut.

Le nid de la fauvette est prêt. Alors le tailleur se fait tapissier, parant le fond de sa bourse du duvet le plus léger et le plus doux.

Il existe une autre couturière qui rivalise d'habileté avec la fauvette indienne, c'est la sylvie à queue d'éventail. Son procédé est celui de la fauvette. Elle coud plusieurs roseaux ensemble et en forme un sac verdoyant qui est son nid. Mais au lieu de se servir d'un seul fil, comme l'oiseau tailleur, la sylvie en emploie une quantité énorme et semble viser surtout à la solidité de son nid.

Remarque singulière : chaque fois qu'elle a employé un fil, la sylvie a toujours soin de *faire un nœud à chaque bout*, et, pourtant, je vous assure que la gracieuse oiselette n'a jamais été en apprentissage.

Saint-Ménard est je crois le patron des tailleurs; mais leur vrai patron, sans nul doute, est bien la gentille fauvette de l'Inde qui taille en chantant, dans une feuille de palmier, le berceau de ses petits, comme une jeune mère brode avec amour la layette de son nouveau-né.

Si de l'Inde nous passons en Australie, nous assisterons à l'étonnant travail d'un étrange oiseau : le faiseur de berceaux. C'est d'abord un très beau personnage, élégant et coquet, d'une mise aussi gracieuse que recherchée; sa tête est spirituelle et vive, à son cou brille un collier de fines plumes teintées de rose, et, sur ses épaules, il porte un manteau de velours noir soutaché de galons d'or. Son bec est fait au tour.

Le faiseur de berceaux est un treillageur sans rival : Il choisit d'abord un sol uni qu'il tapisse de petites bandes; quand le parquet est fini, de chaque côté de cette avenue bizarre, l'oiseau creuse de la patte et du bec des trous qu'on dirait tirés au cordeau; ce sont les fondations du curieux édifice qui va surgir.

Le faiseur de berceaux se procure ensuite de longues tiges, flexibles et délicates comme des roseaux, et les plante dans chaque trou en les calant de petites pierres. Ces branches, inclinées avec soin, forment, en penchant les unes vers les autres, une allée voûtée, un admirable, un vrai berceau.

L'édifice est terminé; il ne s'agit plus que de décorer l'entrée et la sortie de cet étrange berceau. L'oiseau prend son vol et rôde autour des habitations dans le but de composer un musée, apportant dans son bec, des coquillages, des pierres éclatantes et des rubans, des morceaux de papier, des fragments de porcelaine ou de verre, des osselets polis comme l'ivoire.

Le musée est complet; alors, arrive la compagne du faiseur de berceaux qui contemple ces merveilles avec un naïf étonnement. Son époux l'accompagne pas à pas, s'arrête, comme pour lui faire admirer les coquillages et les rubans, fait entendre un gloussement joyeux, comme s'il lui disait : « N'est-ce pas, ma chère, que tout cela est splendide et que nous sommes des gens bien logés! »

Au Bengale et dans les forêts profondes de l'Amérique méridionale, se trouve le *Tisserin*, un des premiers artistes du monde des oiseaux. Son nid est une merveille d'architecture, un chef-d'œuvre de prévoyance et de commodité : figurez-vous, mesdemoiselles, un massif énorme de poussière et de débris, serré, tressé, battu, suspendu à quelque arbre gigantesque. Par sa forme et sa position, ce bloc es absolument inaccessible aux pluies et aux vents mais cet

imposant massif n'est pas le nid lui-même, il n'en est que la base et le fondement.

La surface supérieure du bloc cimenté forme une espèce de toit incliné de toutes parts pour le facile écoulement des eaux. Tout autour se dresse un rebord solide, une vraie forteresse.

Les nids agglomérés s'étendent au-dessous du toit commun, regardant le sol, pendant en grappes. Disposés comme les alvéoles d'une ruche, on compte parfois jusqu'à trois cents nids attachés et comme soudés les uns aux autres. Le dessus du massif est inhabité, ce n'est qu'un toit commun, un couvercle immense.

Tous ces nids ont leur entrée par en bas, ingénieuse et sage précaution qui met ce phalanstère ailé, cette cité d'oiseaux à l'abri des surprises et des attaques des bandits de l'air.

Une solidarité intime unit tous les membres de ce petit gouvernement : à l'approche de l'ennemi, tout le peuple des tisserins s'émeut et se lève comme un seul oiseau. Toutes les têtes et tous les becs apparaissent aux créneaux de la forteresse et le bandit troublé par cette merveilleuse entente qui fait la force et la victoire, disparaît à tire-d'aile. La république est sauvée!

Mais il arrive parfois qu'au lieu d'un brigand isolé, c'est toute une horde qui vient s'abattre sur l'édifice : pies, perroquets, éperviers, coucous dévastateurs et parasites, un tas d'oiseaux cupides et paresseux, avides, insatiables, tyrans des airs et des bois, pour lesquels la force du bec ou la puissance de la patte prime l'intelligence, le génie, le travail, la justice, le droit!

Alors, c'est la dévastation, la ruine, la mort. Ce nid merveilleux façonné avec tant d'efforts, d'intelligence et de soins, ce pauvre nid où tant d'amitiés vivaient côte à côte, séparées par un brin de paille ou un grain de poussière, tout cela devient le jouet d'un bandit misérable aux griffes impures, et il ne reste plus rien de cette république paisible qui pendait tout à l'heure, heureuse et florissante, à la branche d'un arbre, caressée par la brise, embaumée par les senteurs de la forêt!

Mais le tisserin a la tenacité des grands artistes. On lui a pris son toit, mais son courage et son génie survivront à la fortune passagère de ces tyrans : son nid merveilleux, détruit ici, se forme et grandit ailleurs. Au lieu d'une défaite, ce n'est à vrai dire qu'un déménagement et, au lieu d'une ruine, une résurrection!

Comme la fauvette couturière, le *merle rose* est un habitant de l'Inde. C'est le fléau des insectes et la providence des champs, c'est le salut des récoltes. Son nid, un chef-d'œuvre d'entente et de grâce coquette, est placé sous la protection des lois, et la reconnaissance publique entoure la charmante couvée du merle rose.

Quand cet oiseau se trouve en retard, c'est une calamité; mais quand il apparaît sur les pagodes et sur les palmiers, c'est une fête pour l'homme des champs : « les merles roses sont arrivés! les entendez-vous siffler dans les bosquets de myrthe, les voyez-vous flotter dans l'air comme des roses du Bengale? »

Et des cris de joie saluent l'arrivée de ces oiseaux charmants, et les drapeaux indiens souhaitent la bienvenue aux merles roses.

Je viens de dire que le nid de cet oiseau est entouré du respect universel; c'est à la fois une relique et un bijou; quant à la tendresse du merle rose pour ses nouveau-nés, je ne crois pas qu'elle puisse revêtir un caractère plus ingénieux et plus touchant. Lorsque la mère s'en va aux provisions, dans la crainte que ses petits (cette race est turbulente et vive) ne se jettent par-dessus le nid, elle a soin de les attacher par une patte au moyen d'un fil extrait d'un roseau. C'est ainsi que, même absente, elle tient sa petite famille en laisse!

Et ce lien de sûreté, toujours assez fort pour retenir l'oisillon, est aussi assez lâche pour ne pas gêner ses mouvements. Grâce à ce fil maternel, l'oiseau qui s'est élancé du nid reste suspendu et sera délivré au retour de la mère. Au lieu d'une chute, c'est un avertissement.

C'est ainsi qu'agit un autre oiseau d'une rare prévoyance, l'hirondelle de Sibérie. Ces deux créatures ne se connaissent point, ne se sont jamais vues, mais leurs cœurs se sont rencontrés et l'une fait au nord ce que l'autre fait aux tropiques. L'amour maternel est de toutes les latitudes.

Parmi les oiseaux architectes, il en est que nous noterons seulement au vol de la plume : c'est le *bûcheron* qui croise des branchettes dans la cime des arbres; la *filandière*, qui recueille sur un chardon la soie de son nid; le *pétrel* qui le façonne dans les escarpements rocheux, l'*hirondelle* qui le scèle aux angles des habitations; le *pic* qui le creuse dans le bois; le *pinson* et le *rossignol* qui le tressent en corbeilles élégantes; le *bouvreuil* qui place toujours l'ouverture de son nid du côté opposé au vent de la contrée; le *loriot* qui dans les contrées froides, expose au midi son nid capitonné de douce laine, mais qui sous le brûlant climat de la Louisiane, le construit à claire voie afin qu'il soit agréablement aéré et rafraîchi par la brise des forêts.

Sous les tropiques, le *plectorhinque* ou oiseau à hamac, dispose son nid entre deux branches légères, comme le lit vacillant du marin. Ce nid merveilleux est fait de gazon et de laine mêlés du doux coton de certaines fleurs. Comme les petits du *plectorhinque* seront à leur aise dans ce joli hamac que balanceront les vents comme pour les bercer!

Sur les rivages de l'extrême nord, vit le *pingouin*, un des oiseaux les plus bizarres de la création. Figurez-vous de hautes jambes grêles, avec un long pied plat qu'on dirait en caoutchouc; le corps lourd et gras, vertical, penchant en

arrière comme celui d'un bourgmestre, le bec effilé comme une lance, la tête noire enfoncée dans les épaules et la poitrine blanche comme s'il portait un surplis; la démarche vacillante et lourde d'un oiseau en goguette; l'œil petit, vif et fin, et, comme ramage, je ne sais quel murmure confus et précipité, pareil au bruit que ferait une vieille femme en récitant ses patenôtres; un cri plus bizarre encore qui ressemble à s'y méprendre au braiement de l'âne.

Quand vient le moment de la ponte, ce curieux oiseau de mer envahit par milliers les rivages glacés des mers polaires et se prépare à faire son nid. Pendant un jour ou deux, les pingouins entassés sur le rivage se livrent aux charmes d'une conversation assourdissante puis ils se taisent tout à coup comme s'ils venaient de s'entendre sur l'objet de leur réunion, se mettent à l'ouvrage avec une activité fébrile et commencent leurs ingénieux travaux.

Sur un terrain d'environ deux hectares, ils tracent un carré dont l'un des côtés, parallèle au bord de l'eau, reste toujours ouvert pour servir d'entrée et de sortie. Puis, avec leur bec, nos architectes ramassent les pierres de l'enceinte qu'ils entassent en dehors des lignes, et s'en servent pour bâtir de petits murs, percés seulement de quelques portes. En voyant ces singuliers édifices, vrais camps retranchés, flanqués de murs et de portes étroites, on ne dirait jamais là l'œuvre d'un oiseau.

Pendant la nuit, les portes de cette forteresse sont gardées par des sentinelles qui donnent l'éveil, au moindre danger.

Les pingouins divisent ensuite ce terrain muré en carrés égaux, assez larges pour recevoir un grand nombre de nids.

Entre chaque carré, s'allonge régulièrement un chemin de service qui complète le confortable et l'agrément de ces étonnantes demeures. Telle est la cité du pingouin, cet ingénieur habile, doublé d'un admirable architecte.

Vous n'ignorez pas, mes chères lectrices, que l'hirondelle comestible de Java, c'est-à-dire la Salangane, est un oiseau étrange, dont le nid fameux est un régal dans les contrées de l'Extrême-Orient. Sans nul doute, vous avez entendu parler des potages aux nids d'hirondelles, nids d'une blancheur éclatante et d'un aspect charmant, qui atteignent en Chine un prix souvent fabuleux.

Vers l'époque de la ponte, l'hirondelle de Java rend par le bec une humeur glutineuse et abondante; c'est avec cette sorte de glu qu'elle soude aux rochers son gracieux petit nid qui a la forme d'une cuiller.

Dans ce nid aérien qui se durcit promptement à l'air, la salangane couve ses œufs mignons, délices des mandarins. Le nombre de ces nids est tel, qu'on en recueille tous les ans de quoi composer la cargaison d'une multitude de barques.

Si j'osais aborder une question culinaire d'une si haute gravité, je vous dirais, mesdemoiselles, qu'on prépare ces nids succulents en les faisant d'abord tremper dans l'eau chaude. C'est ainsi qu'ils se résolvent peu à peu en une masse gélatineuse, qui forme la base du potage si cher aux orientaux et qui ressemble assez à la graisse verte d'une tourterelle.

Rien de plus gracieux, de plus coquet, de plus mignon que ce nid précieux, paraissant à peine capable de recevoir des œufs ou des petits. La matière de ce nid, célèbre à la fois dans les annales de l'histoire naturelle et de la gastronomie. est si transparente, qu'on peut lire au travers les lettres capitales d'un papier imprimé, derrière lequel on a placé une lumière.

Les Chinois ont la sagesse de ne toucher à ces nids gélatineux que lorsque la nichée est envolée

Si vous voulez bien me suivre en Australie, nous assisterons aux singuliers travaux du *Talégalle*, dont le nid est bien la plus curieuse chose du monde.

Voici d'abord l'oiseau : sa grosseur est celle d'un dindon; sa patte, tour à tour pic, pelle et balai, est robuste et longue, crochue, faite pour lancer les matériaux, les pétrir et les tasser. Sa tête est chauve, son cou est nu, mais paré d'une jolie collerette jaune, artistement tuyautée. Avec sa tête rasée et sa fraise plissée, on dirait un oiseau à la mode de Henri III.

Le talégalle a la chair succulente, est rustique et familier, facile à apprivoiser. Mais parlons de son nid. Après avoir choisi un lieu solitaire, agréablement ombragé, le talégalle se met à l'œuvre, entonnant un refrain de travailleur, et lançant derrière lui, de ses pattes vigoureuses, un tas de feuilles mortes qu'il mêle à la terre humide; ce sont les fondations de son nid. Les matériaux volent sous sa patte infatiguable qui se relève et s'abaisse comme un pic, lance la terre comme une pelle, creuse, exhausse, tasse, amoncèle, aplanit, élève des digues, fait des tranchées, pratique des saignées, forme des trous.

Au bout de quelques jours, le nid est fait, alors la femelle arrive, gravit majestueusement ce dôme de fumier, fait un trou, pond un œuf, le recouvre et s'en va.

Et le talégalle reprend sa tâche avec une nouvelle ardeur, exhaussant encore, tassant toujours, déblayant les abords du nid jusqu'à dix mètres à la ronde; et dans ces belles avenues apparaît de nouveau sa compagne, qui atteint le sommet de sa pyramide, pond un nouvel œuf et se retire.

Enfin, le nid atteint une hauteur de dix pieds, et tous les œufs pondus sont soigneusement recouverts par le talégalle, qui confie leur éclosion à la fermentation de ces débris entassés. Comme il n'a plus rien à faire, il s'éloigne de ce

nid gigantesque avec la double satisfaction d'un père et d'un savant.

Au bout d'un mois, la terre remue, s'entr'ouvre, et l'on voit surgir un bec, une tête, des pattes, des ailes! C'est un petit talégalle qui sort de son berceau, j'allais dire de son tombeau. C'est la montagne qui accouche non pas d'une souris, mais d'un oiseau.

Un instant après, l'enfant vole dans les arbres ou court dans les allées. Il est né d'un craquement, et un coup de patte lui a suffi pour soulever le couvercle du tombeau où il est venu au monde.

Le père a été un habile architecte, un vaillant terrassier, il a retourné le champ, et la mère l'a ensemencé, c'est la nature qui a fait germer les petits.

Quittons, chères lectrices, les contrées lointaines, et retournons dans notre cher pays de France, où nous attendent deux oiseaux, deux artistes admirables : la mésange à longue queue et la fauvette des roseaux. Parlons de la mésange; elle n'est pas plus grosse qu'un roitelet; sa tête blanche entrerait dans un dé à coudre, et ses petits pieds roses se tiendraient sur un fil de soie; un moucheron emplirait son bec, et ses deux yeux, étincelants d'esprit, sont deux points noirs comme du jais. Elle ne s'habille pas de pourpre et d'or comme un oiseau des tropiques, se contentant d'une queue magnifique qu'elle relève comme un panache, ou qu'elle allonge comme une robe à traîne. On dirait alors de la mésange, une petite fille jouant à la grande dame.

Disons-le, elle est un peu violente, querelleuse, emportée, se bat comme elle se dévoue, et s'irrite comme elle aime. Voilà l'artiste.

Voici le nid : commencé en hiver, ce nid merveilleux n'est guère fini qu'au printemps, mais quel chef-d'œuvre! tissé d'herbes fines et capitonné de mousse, il se dresse comme une tourelle mignonne, solidement adossée à la tige d'un arbre qui lui fait comme un paravent. La mésange a toujours l'esprit de revêtir son charmant édifice des mêmes plantes parasites dont l'arbre est couvert, et c'est ainsi qu'il se confond dans la verdure, au point que la mère seule peut le distinguer du feuillage.

Les deux extrémités de ce nid sont arrondies et closes. Une seule entrée, circulaire comme un œil-de-bœuf, s'ouvre en plein soleil, au centre du nid.

C'est la porte et la fenêtre du petit manoir. L'intérieur est un boudoir capitonné des plus douces plumes et du plus fin duvet. Mais le soleil peut s'obscurcir, un orage peut venir, et le pauvre nid est inondé, les petits de la mésange à moitié vêtus, frissonnent au fond de leur tourelle dans leur nudité. Comment se garantir de la pluie et du vent?

C'est là qu'éclate le génie de l'architecte, qui a tout prévu d'avance : les ardeurs du soleil, la bise, la pluie, la grêle.

Qu'a donc fait la mésange? A son nid, elle a mis un rideau, elle a posé un store. Et ce rideau plus fin que la soie, plus transparent que la mousseline, laisse entrer ce qu'il faut de lumière et de chaleur pour les enfants : tout autour de l'œil de bœuf, la mésange a fixé une petite plume dont les extrémités aboutissent toutes au centre comme les roues d'un cabriblet. Que l'oiseau veuille entrer ou sortir, il n'a qu'à pousser de la tête, la porte s'entr'ouvre et l'élasticité des plumes les remet aussitôt en place.

Parfois, la jolie tête de la mésange apparait à la fenêtre et disparait aussitôt comme si elle jouait à cache-cache. Veut-elle du jour? d'un coup de patte, elle écarte les plumes de son store; de l'ombre? elle les tasse d'un coup de bec. Ce rideau est donc tour à tour paravent, parasol et parapluie.

Il nous a été donné de contempler dans nos voyages je ne sais combien d'édifices somptueux, de palais superbes, de monuments admirables; eh bien, je n'ai jamais été plus ému, peut-être, que le jour où je vis pour la première fois entre les deux branches d'un ormeau, avec sa fenêtre ronde et son store de plumes, encadrant une tête blanche, le manoir aérien de la petite mésange à longue queue.

J'arrive à la fauvette des roseaux qui vit et meurt sur les bords de la rivière et de l'étang où elle est née. Le pêcheur respecte sa famille autant qu'il admire son nid suspendu sur les joncs fleuris ou les roseaux, entre le ciel et l'onde.

Ce nid est un prodige. Pour l'établir, la fauvette choisit d'abord un espace entre trois tiges de roseaux qui s'élèvent, à distance égale, au-dessus de l'étang.

A chacune de ces tiges, elle attache des liens solides et souples qui se croisent en se fortifiant. Ces liens, délicatement fixés, supporteront le nid que la fauvette destine à sa couvée.

Les trois roseaux sont les piliers de l'édifice, les supports de ce hamac ingénieux.

Le fond de ce nid fabriqué d'un tissu aussi fin que serré, est soigné d'une façon toute particulière; cette base en quelque sorte imperméable, indestructible, est la grande préoccupation de la fauvette. Nous allons voir l'étonnante cause de cette sollicitude.

Ce nid charmant se balance à un pied au-dessus des eaux, la gentille fauvette est là entre le ciel et l'onde, à l'abri de ses ennemis. Devant elle, l'étang; sur sa tête, le ciel bleu; à ses pieds, l'eau qui dort; sous son corps tiède et palpitant ses œufs, ses chers petits. De sa couche aérienne, elle happe au passage le moucheron léger, elle voit les sphynx et les cosydons rebondir comme des pierreries élastiques sur les nénuphars, et les éphémères danser dans un rayon de soleil. La tête inclinée, elle écoute la chanson des cricris

et le chuchotement des roseaux qui se penchent les uns sur les autres comme s'ils se murmuraient des confidences.

Mais voilà qu'un jour le ciel se couvre, l'orage éclate, l'inondation arrive, l'eau monte et monte encore, atteint presque le nid de la fauvette qu'elle va briser, emporter sur la rive. C'en est fait! l'eau monte toujours...

La fauvette reste immobile et calme : l'inondation peut renverser une chaumière, déraciner un chêne, ébranler un palais, entraîner une barque, détruire un pont, submerger une ville. Elle ne peut rien contre le nid d'un petit oiseau.

La fauvette n'a-t-elle pas tout prévu.

Regardez! son petit nid n'est pas submergé, il résiste, il flotte et se balance sur les eaux comme il se balançait dans l'air.

Grâce à la souplesse des liens qui l'attachent aux roseaux, tout plie, rien ne rompt : le hamac s'est fait barque, et cette barque, solidement amarrée, attend en paix que l'eau se retire.

L'eau s'écoule, elle descend et le nid au fond imperméable reprend sa position aérienne. La barque redevient un hamac.

Et la fauvette, toujours calme, toujours couvant, regarde voler les papillons et danser les éphémères. Enfin, les enfants sont nés, ont grandi dans le hamac, bercés par le vent; ils ouvrent leurs ailes, et, guidés par la mère, ils entreprennent leur tour de France, je veux dire le tour de l'étang.

Le hamac est vide, le nid désert, mais il reste suspendu, entre ces tiges murmurantes, comme un ex-voto de l'amour maternel. Les demoiselles aux ailes de dentelle s'y reposent dans leur valse aérienne et la rainette y brille comme une émeraude, en mêlant sa note mélancolique au murmure des roseaux.

FULBERT DUMONTEIL.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

LA FAUTE DU PÈRE

PAR MADAME MARYAN (1)

Nous sommes heureuses de pouvoir enfin recommander plus d'un bon roman à nos jeunes lectrices. *La Faute du Père* est une belle œuvre, la plus vivante qu'ait créée la plume de madame Maryan. Voici le sujet en peu de mots : Lia, quoique catholique très fervente, est la fille d'un riche banquier juif, homme sans scrupules, qui a édifié son immense fortune sur la ruine de ses malheureux actionnaires. Lia, qui est entrée dans le monde avec les espérances les plus brillantes, apprend peu à peu que son père est un malhonnête homme ; ses amies la fuient, son fiancé l'abandonne, elle voit de près d'infortunées victimes à qui Reuben-Haags a ôté le pain quotidien, elle est frappée au cœur et elle meurt de honte et de douleur. Cette histoire, bien menée, est racontée avec un grand charme, les tableaux de la vie moderne s'y mêlent aux analyses du cœur, et le sentiment chrétien, qui domine le récit, lui donne une grande valeur.

Oserons-nous faire une observation à l'aimable auteur? elle parle des Béguinages de la Belgique, en touriste, qui les a admirés, mais qui n'a pu pénétrer dans leur intime intérieur. De là, des erreurs. Ainsi, dans aucun Béguinage, on ne tolèrerait des meubles Louis XV, des bergères, des coussins, des portraits d'ancêtres; on n'y pourrait créer un de ces jolis intérieurs que madame Maryan décrit si bien. Le *salon* du Béguinage a des murs blanchis à la chaux, quelques vieilles chaises de paille, un lit entouré de rideaux de serge verte qui ressemble à un catafalque, un crucifix, et sur le pavé de briques rouges, du sable bien blanc. La chambre à coucher d'une béguine a un lit, une chaise, une table, de saintes images et une *discipline* pendue au mur. Les Béguines ne sont pas une association de vieilles filles, juxta-posées, elles forment une vraie communauté religieuse qui a ses règles austères, ses vœux (non perpétuels) et son costume : robe de drap noir, guimpe et bandeau de toile blanche, faille noire dans les rues, voile blanc à l'église. Je demande pardon de cette longue rectification; toute erreur est désagréable, et surtout lorsqu'elle se trouve dans un très bon livre; celle qui écrit ces lignes a compté de proches parentes dans les Béguinages, et elle parle de *visu*, de la simplicité claustrale qui règne dans ces respectables maisons.

M. B.

(1) Firmin Didot, 56, rue des Saints-Pères. — Prix du volume, 3 fr., *franco* 3 fr. 50.



UN HÉRITAGE

PAR MADAME DE WITT-GUIZOT (1)

—

On aime à louer madame de Witt; nous goûtons son talent à cause de la simplicité, de la sobriété des détails et de la sensibilité profonde qui est au fond de ses récits. Ce mot, *sensibilité*, n'est plus à la mode, la nouvelle école le raille, mais ce qu'il exprime vit toujours au fond du cœur et vivra aussi longtemps qu'il y aura des enfants et des parents, des femmes et des maris, aussi longtemps que la famille existera sur la terre, et c'est toujours dans la famille que madame de Witt choisit ses types et place ses drames. Cette fois encore, c'est l'histoire de six orphelins confiés à une sœur aînée, qui l'a heureusement inspirée. Cette sœur Louise, infirme, sans fortune, appuyée sur sa confiance en Dieu, réussit à élever, à diriger vers le bien et vers un heureux avenir les nombreux pupilles dont leur heureuse étoile la rend la tutrice. Le lecteur vit avec elle, épouse ses soucis, aime comme elle la bonne religieuse qui lui est si secourable, et la vieille dame juive, qui deviendra une mère pour l'aîné des enfants. Ces deux caractères sont décrits avec un parfait talent; la sœur Euphémie se présente à nous, forte et douce à la fois, et madame Sira, originale, mais surtout généreuse, fait que l'on se prend à dire avec Louise : *Le salut vient des Juifs!* Ce livre intéresse par le naturel exquis de ces scènes de famille, il devient attachant, lorsque la plume de madame de Witt trace le tableau d'un horrible incendie, durant lequel Philippe, l'aîné des orphelins, sauve la vieille Juive. La reconnaissance que celle-ci en éprouve assure la destinée de toute la famille Devereux. Nous recommandons ce bon livre, qui n'est pas, à proprement parler, un roman, mais qui captive mieux qu'une fiction romanesque, parce qu'il exprime des sentiments éternellement vrais et purs, le dévouement et la force des liens du sang.

M. B.

LA SYMPHONIE DU TRAVAIL

PAR MADEMOISELLE KARR (2)

—

Le grand musicien Haydn a fourni le sujet de ce volume, très intéressant et très poétique; c'est une belle vie, en effet, que celle de ce pauvre enfant dont le génie se forma à la plus rude école, qui devint musicien pour avoir entendu son père jouer sur une vieille harpe des airs rustiques, qui lutta contre l'abandon, contre la misère et qui rencontra enfin dans le célèbre musicien Porpora un appréciateur de son mérite. Le Porpora le recommanda au prince Esterhazy, qui fit d'Haydn son maître de chapelle, et le grand compositeur eût été parfaitement heureux, dans une vie calme et dans le commerce de la Muse, s'il n'avait eu le malheur de Socrate, celui de rencontrer dans sa femme l'humeur la plus difficile.

Cette vie d'inspiration et de travail, ce caractère modeste, cette âme chrétienne étaient un beau sujet pour la plume de mademoiselle Karr, elle en a tiré un bon parti et son livre est tout à fait digne des jeunes filles à qui nous le recommandons.

M. B.

MABEL STANHOPE

TRADUIT PAR MADEMOISELLE THÉRÈSE KARR (1)

—

Ce récit, assez mouvementé, finit sur une note moins sombre que l'histoire de Lia; j'ajouterai que la plupart des courageuses jeunes filles qui renoncent à l'hérésie et reviennent à la foi catholique, ont plus à lutter que Mabel; Mabel a conçu l'amour du catholicisme en France, dans la maison où elle a été élevée; elle revient près de ses parents, qui ont une grande situation dans le monde et qui sont dévoués à l'église établie, à celle dont la reine Victoria est le chef. Elle avoue à son père ses désirs de conversion; ce père si tendre jusqu'alors la rejette et la met à la porte de la maison. Ceci peut sembler extraordinaire et pourtant on a vu récemment, en Ecosse, un exemple de cette incroyable dureté. Mabel, abandonnée, vient à Paris et y végète, presque sans ressources, et sans nul autre appui qu'une institutrice, plus pauvre qu'elle et protestante zélée. Ce caractère, humble et énergique, est bien tracé. L'épreuve de Mabel Stanhope ne dure pas longtemps, elle retrouve ses parents, elle retrouve sa fortune; les affaires s'arrangent plus facilement dans un roman que dans la vie.

Quoiqu'il y ait dans ce roman des invraisemblances pénibles, quoique le caractère de Mabel ne soit pas très intéressant, quoique sa vie à Paris n'offre rien de net ni de raisonnable, le livre a de l'attrait et ce qu'écrit mademoiselle Karr respire toujours une pureté digne d'éloges et de recommandations.

(1) Chez Hachette. — Prix : 2 fr., *franco* 2 fr. 50.

(2) Chez Delhomme et Briguet, 13, rue de l'Abbaye, Paris. — Prix : 3 fr., *franco* 3 fr. 25.

(1) Chez Bray et Retaux, rue Bonaparte, Paris. — Prix, 3 fr. 50.

CONSEIL



UNE très aimable abonnée nous demande *s'il est bon d'écrire le Journal de sa vie?* je vois là l'expression d'une âme pensive, isolée, qui veut se confier à elle-même, retracer ses impressions, buriner d'un trait ineffaçable le souvenir des événements passés, des amis disparus, et si ces notes sont écrites sans prétention, sans désir de publicité, pour soi-même uniquement, on ne peut trouver d'inconvénient dans ce retour sur sa propre existence. Autant écrire son Journal que jouer des valses et des pots-pourris, mieux vaudrait peut-être travailler pour les pauvres, mais à défaut d'un travail méritoire, c'est un travail innocent. Seulement gardons-nous des belles phrases, des mouvements de rhétorique écrits en vue d'une publicité possible et d'applaudissements hypothétiques! La bonne Eugénie de Guérin a suscité beaucoup d'auteurs de *journaux* (j'en ai connus); elles ont crû, en racontant les petits événements de leurs journées, en retraçant leurs pensées et leurs sentiments, arriver dès leur vivant à la célébrité; quelques-unes ont publié ces feuilles volantes, d'autres les ont offertes à des éditeurs, toutes ont été déçues dans leur désir de renommée. Il est difficile de blâmer le journal, cette analyse de soi-même, cet écrit mystérieux qu'on ne révèle pas aux regards étrangers; il est difficile aussi de ne pas regarder comme une profanation de lever le rideau sur ces sentiments intimes, ces peines, ces combats, ces affections, qu'on raconte à son papier et sur lesquels des yeux étrangers ne doivent pas s'arrêter. Publier le Journal d'une jeune fille, vendre à deux francs le volume, ses pensées et ses émotions, est une indélicatesse morale, Eugénie de Guérin, si on l'avait consultée, aurait frémi, je pense, elle qui avait tant de modestie et de fierté, en se voyant livrée, exposée ainsi à l'appréciation du public et des critiques, ennemis ou amis.

Il y aurait une autre manière d'écrire un Journal qui mettrait à l'abri de tout blâme, ce serait celui qui porterait pour épigraphe le : *Connais-toi toi-même!* du temple de Delphes. S'approfondir, s'étudier, s'analyser en vue de devenir meilleur, quel plus utile travail! examiner à la loupe le fond de notre âme, en distinguer les faiblesses, amour-propre, égoïsme, vues intéressées, paresse, envie, antipathie, se connaître enfin, se défier de soi-même et se corriger, quel résultat! « Si, dans le cours d'une » année, nous déracinions un seul vice, nous » serions bientôt parfaits. » dit l'Imitation. Un journal sincère pourrait y aider, de l'examen de soi-même naîtrait le besoin de s'amender; Lavater qui a tant observé les autres, s'observait lui-même, et il a laissé un journal admirable de simplicité et de profondeur.

Voici comment il entendait ce travail journalier; il écrivait en tête de ses notes :

« Mon cœur, je veux faire alliance avec toi. » Sachez qu'entre toutes les affections de la terre, » il n'y en a point de si sage, de si riche en bénédictions que l'amitié et la confiance d'un cœur » humain avec soi-même. Celui qui n'est pas le » confident de soi-même ne peut jamais devenir » un ami de Dieu, ni de la vertu. Plus nous » nous fuyons nous-mêmes, plus nous nous » approchons de l'hypocrisie...

» Je m'engage à noter tout ce que j'observerai » dans le cours de mes sentiments, les artifices » de mes passions, tout ce qui aura une » influence sur mon caractère moral, avec autant de sincérité et d'exactitude que si Dieu » lui-même devait lire mon journal, et de manière à ce que, sur mon lit de mort, je puisse » faire d'après lui le compte de ma vie.

» Je prends la résolution de ne jamais montrer » ces notes à personne. »

Et il commence, après cette protestation, l'examen sévère de ses journées. En se scrutant, il en est venu à se juger sévèrement, ce qui n'est pas étonnant, et justifie cette parole de Joseph de Maistre : « Je ne connais pas la conscience d'un » scélérat, je connais celle d'un honnête homme, » et elle est affreuse. » Parole étonnante, mais trop vraie, car les enfants d'Adam ont en eux les principes de tous les crimes, et si les *journaux* individuels servaient à faire voir à chacun le fond de son âme, le dangereux abîme qu'elle renferme, on devrait les bénir et les encourager, mais...

***

Voiç septembre, temps de vacances et de voyage. C'est dans la jeunesse qu'il faut voyager: plus tard, le chez-soi a des charmes invincibles; on ne troque pas volontiers sa maison contre une chambre d'hôtel, son jardin contre les plus beaux paysages, fussent les Alpes ou le Pausilippe. Mais si la jeunesse voyage, il faut qu'elle

soit prudente, non seulement dans les dangers matériels du Montanvert ou du Rhigi, sur les lacs perfides qui, chaque année voient disparaître de jeunes vies, mais encore dans les relations que le voyage amène. Ne vous livrez pas, ne cédez pas à l'attrait de la conversation avec une voisine de table d'hôte ou de chemin de fer; la voisine est peut-être séduisante, mais vous ne la connaissez pas, et la réserve est toujours recommandée en pareilles occasions. Je me souviens d'une jeune innocente femme, très compromise à Spa par une de ces relations qu'on fait trop vite dans les villes d'eaux; elle avait choisi pour confidente, amie et compagne, une personne à laquelle la justice belge avait quelque chose à dire et que les gendarmes réclamèrent comme leur bien. Une toilette élégante, une parole facile avaient séduit la pauvre petite baigneuse. Que d'autres exemples je pourrais citer, qui vous engageraient à vous tenir sur vos gardes! En voyage, les formes de l'urbanité, la politesse, les égards sont toujours de saison, mais l'intimité) la familiarité jamais : on ne doit pas se les permettre, on ne doit pas les tolérer. M. B.

RICHES, DONNEZ!

(Stances écrites pour un Concert de Charité.)

I

Écoutez-moi, vous dont la destinée
Pour les combler devance les désirs;
Vous, les heureux, pour qui chaque journée
Fait succéder les plaisirs aux plaisirs.

Il est des cœurs brisés par la souffrance,
Qui vainement luttent contre le sort;
Qui, chaque jour, avec moins d'espérance,
Doivent tenter un plus pénible effort.

Si vous vouliez, la tristesse morose
Dans ces cœurs-là s'apaiserait demain.
Riches, donnez! C'est pour vous peu de chose
Et Dieu, pour vous bénir, étend déjà sa main!

II

Quand vient l'hiver, le souffle des tempêtes
N'effleure pas vos toits bien abrités;
Les lustres d'or, sur vos tables de fêtes,
Nouveaux soleils, répandent leurs clartés.

Dans leur logis, tout près de vous peut-être,
Que d'indigents sont sans bois et sans pain!
Le vent du nord a disjoint la fenêtre,
Pas de travail. Ils ont froid, ils ont faim.

Si vous vouliez, la mansarde mieux close
Contre l'hiver se défendrait demain.
Riches, donnez! C'est pour vous peu de chose
Et Dieu, pour vous bénir, étend déjà sa main!

III

Votre bonheur, ô mères de famille,
C'est la gaîté de vos enfants joyeux;
Vous souriez quand le sourire brille,
Étincelant, dans leurs chers et doux yeux.

Il est pourtant des enfants de leur âge
Dont le front pur est déjà bien meurtri,
Et qui pour vivre ont besoin de courage.
Pauvres petits, ils n'ont jamais souri!...

Si vous vouliez, leur lèvre serait rose
Et sourirait, en s'éveillant, demain.
Riches, donnez! C'est pour vous peu de chose
Et Dieu, pour vous bénir, étend déjà sa main.

(*Les Heures paisibles.*) PAUL COLLIN.

FEMME ET MARI

(SUITE ET FIN

XVIII



Il était soir et Claire se trouvait seule, Suzette dormait depuis longtemps, Claire travaillait encore; elle devait rentrer à Paris sous peu de jours, et elle terminait des chemises pour les pauvres, qu'elle voulait offrir à Sœur Hyacinthe avant de partir. Elle pensait avec une sorte d'effroi à ce départ qui la ramènerait là où elle avait tant souffert, et elle voyait les figures de Sébastien Ségard et d'Andrée comme on voit en rêve des méchantes apparitions; elle reverrait Maxime, mais était-ce encore son Maxime, son ami d'enfance?... retrouverait-elle jamais pour lui cette affection confiante qui avait illuminé sa jeunesse? non, sans doute; les fleurs meurent et renaissent, mais les fleurs de l'âme ne reprennent pas leur vie printannière. Elle vieillirait seule, Suzette serait mariée, elle vieillirait triste dans une cage dorée, au milieu de l'importun Paris, n'ayant d'oasis que l'église et d'horizon que l'horizon éternel :

« Ce sera comme vous voudrez, mon Dieu! dit-elle. »

Elle reprit son aiguille, après un vif élan vers Dieu. Le profond silence qui régnait autour d'elle n'était troublé que par le tic-tac du coucou et le chant du grillon, heureux dans le coin de la cheminée.

On frappa à ce moment à la porte de la maison : c'était quelque chose d'inusité, car onze heures venaient de sonner. Estelle était couchée ; Claire alla très résolûment ouvrir la porte, pensant que peut-être son beau-père, malade, la faisait appeler. Elle tira promptement les verroux, ouvrit et trouva en présence de Maxime.

« Toi! dit-elle, quel bonheur! »

Ils entrèrent dans la salle à manger.

« Je ne t'attendais pas, dit-elle ; comment es-tu venu?

— J'ai pris un cabriolet à Caen. »

Elle le regarda attentivement alors à la clarté de la lampe qu'elle venait de raviver.

« Tu as l'air souffrant, cher ami.

— Je suis très fatigué, je voudrais me coucher, nous causerons demain. »

Ils montèrent, Maxime restait silencieux; il se coucha vite, et Claire, la bougie éteinte, pria longtemps devant son crucifix; elle eut un sommeil troublé, et il lui sembla que, dans le lit voisin, Maxime ne reposait guère. Elle se leva à l'aube et courut à l'église; au retour, elle fit lever et habiller Suzette, et la conduisit près de son père.

Maxime était assis devant le bureau, et, cette fois encore, il faisait des chiffres :

« Oh! père! dit Suzette en se jetant à son cou, que je suis contente de te revoir. C'est bon de nous avoir surprises ainsi : nous t'attendons toujours, tu sais? »

Il l'embrassa tendrement, et Claire remarqua alors la tristesse de son regard et la profonde altération de ses traits ; elle lui prit la main, cette main était brûlante de fièvre; elle ne demanda rien, mais à la fin du déjeuner, Maxime dit à sa fille :

« Tu vas aller chez mon père, et tu diras que j'irai le voir dans la journée. »

Elle obéit sur-le-champ, et Maxime dit à sa femme :

» Claire, j'ai besoin de te parler.

— Allons dans ma chambre, veux-tu? »

Quand ils furent assis, la porte fermée, Maxime dit avec un visible effort;

« Claire, tu n'as jamais aimé l'argent... tu regretteras la fortune moins qu'une autre : nous sommes absolument ruinés... »

Claire, par un mouvement impétueux, se jeta au cou de son mari, disant :

« Oh! Maxime, pourvu que tu ne souffres pas, je serai trop heureuse toujours avec toi et notre enfant.

— Tout est perdu! répéta-t-il. Tu ne comprends donc pas? Tout est perdu!

Elle se rapprocha de lui, et dit avec anxiété :

« L'honneur?

— Non, à condition de tout jeter dans le gouffre.

— Ah! mon ami, il faut jeter; que le nom de notre chère petite fille soit intact, et que nous n'ayons rien à nous reprocher. »

Il inclina la tête; elle s'assit près de lui, lui prit la main, et lui dit avec une extrême douceur :

« Dis-moi, Maxime, comment cela est-il arrivé? Et Ségard et Andrée? que disent-ils? »

Il leva les bras par un mouvement tragique :

« Oh! les coquins! s'écriait-il, comme ils m'ont joué! »

Elle ne dit rien, elle ne pouvait s'empêcher, au milieu de ces infortunes, d'éprouver une certaine satisfaction : le voile était donc tombé; les faux amis, les mauvais conseillers étaient enfin démasqués! Il reprit :

« Depuis que tu as quitté Paris, ma pauvre femme, j'ai fait, par les conseils de Sébastien et de sa femme, beaucoup d'opérations qui n'ont pas été heureuses... Nous avons perdu et beaucoup... j'ai voulu me rattrapper, faire un coup double, et j'ai risqué sur les fonds publics une somme très considérable... je l'avais confiée à Sébastien, lui-même agiotait sur cette valeur... la baisse arriva, là où j'avais attendu la hausse... je courus chez le changeur... son comptoir était fermé : une heure après la Bourse, Sébastien était parti avec Andrée et il avait emporté tous les fonds déposés chez lui, les miens et ceux des autres.

— Ils se sont enfuis! elle aussi!

— Cela t'étonne, pauvre femme! Va, dans ces derniers temps, j'avais appris à la connaître : l'amour de l'argent, la cupidité dominaient tout; c'était un couple bien assorti.

— Et il ne nous reste rien, Maxime?

— Rien de ce que j'ai gagné dans ces dernières années... je dois... j'ai acheté des terrains qui devaient me donner une seconde fortune, ils ne sont pas payés, et je sais que je les vendrai à perte...

— Et ton affaire de la Plata?

— Elle a été négligée et ne rapporte pas ce qu'elle coûte. La Bourse m'absorbait, et, c'est encore un aveu, j'ai donné, il y a trois mois, ma démission au Ministère; je n'avais plus le temps de m'occuper de ces écritures.

— Nous n'irons donc plus à Paris?

— Hélas! non! tout est fini.

— Mais, dit-elle, mon petit bien nous reste-t-il?

— Tu es femme normande, n'est-ce pas? »

Elle sourit.

« Oui, certes, dit-elle.

— Tu ne comprends pas : je veux dire que tu es mariée sous le régime dotal et que ton bien n'a pas été mêlé à ces spéculations... »

Elle sourit encore d'un air heureux et, passant le bras autour du cou de Maxime :

« Mon ami, mon cher ami, Maxime, je te ferai vivre ici avec notre revenu... nous serons tranquilles, nous serons heureux et Suzette aussi. Va! mon bien-aimé, tu ne regretteras rien! et s'il reste quelques dettes, nous économiserons et nous nous libérerons. »

Il ne répondit pas, elle devint inquiète et le regarda. Des larmes coulaient sur les joues de son mari, il les essuya rapidement et dit à sa compagne :

« Claire, que tu es bonne et que je t'ai méconnue! me pardonnes-tu?

« Moi! mais je n'ai rien à pardonner, rien! ne répète pas ce mot, dis seulement que tu ne seras pas trop mécontent en vivant à Dives, avec moi!... »

Il la serra sur sa poitrine:

« Mon trésor! dit-il, et dire que j'écoutais Andrée!

— Chut! dit-elle, vois-tu notre Suzette? Viens, Suzette, veux-tu savoir une bonne nouvelle? Nous ne retournons plus à Paris, nous restons tous les trois à Dives. »

Suzette fit un saut de joie et embrassa tour à tour son père et sa mère.

« J'aime tant Dives et ma sœur Hyacinthe, dit-elle, et bon-papa! je suis bien contente et je vais vite aller faire un bouquet pour orner la table. »

Elle s'envola.

« Claire, dit-il, Suzette vous ressemble, Dieu merci! »

XIX

Les mois qui suivirent comptèrent au nombre des jours heureux que Claire avait vus en sa vie; elle gardait auprès d'elle son mari et sa fille, Maxime lui montrait une confiance absolue; elle était, dans le naufrage de ses espérances, l'ancre fidèle sur laquelle il s'appuyait; il la consultait sur toutes ses affaires, et il ne la trouvait plus ni sotte, ni nulle, car sur toutes les questions de délicatesse et de probité, elle possédait un sens ferme et droit, qui valait le plus brillant esprit et ses opinions s'imposaient par leur sincérité même. Maxime subissait l'heureuse influence de cette nature élevée et simple, et il voyait avec attendrissement tout ce qu'elle faisait, inventait pour lui rendre la vie facile et douce. Elle n'était absolument occupée que de lui et de son enfant, sa personnalité était absorbée dans celle des autres. Il la comparait à Andrée, et il soupirait en pensant au dangereux empire que cette femme avait exercé sur son existence.

« Nos paysans croient aux sorcières, se disait-il parfois; elle m'avait jeté un sort. »

On n'avait pas de ses nouvelles; personne ne savait où le changeur et sa femme avaient caché leurs vols et leur honte; Maxime débrouillait à grand peine et au prix de tous les sacrifices, l'écheveau de ses affaires; depuis une ou deux années, lancé à perte de vue dans les spéculations de toute espèce, il s'était fait des illusions sur sa fortune et il la trouvait moins considérable et plus surchargée en dettes qu'il ne le pensait, mais en jetant dans ce gouffre tout le luxe, toutes les vanités, tout le bien-être même, on parviendrait à le combler. Claire ne regrettait rien, car elle n'avait rien aimé, Maxime regrettait l'émotion du jeu, les jouissances de l'orgueil, les plaisirs de l'élégance parisienne, et, se défiant de lui-même et des entraînements de la volonté, il réglait par correspondance la liquidation de ses affaires.

« Je ne veux plus te quitter, répondait-il à Claire; j'ai renoncé à Paris, à ses pompes et à ses œuvres, et, pour parler franc, je n'ai pas confiance en moi-même... qui sait ce que ferait la tentation d'un coup de Bourse à risquer? »

Pendant que Maxime épurait son passé, que Claire veillait à sa maison, à son jardin, au repos, au bien-être de ceux qui lui étaient confiés, Suzette achevait son éducation avec sœur Hyacinthe, elle non plus ne regrettait point Paris, ni les Cours, ni les concours, ni même les savants et attrayants catéchismes. La religieuse qui avait, dès l'enfance, su trouver le chemin de son âme, suppléait à tout et lui enseignait, par l'exemple et la parole, la science de Dieu, et par la parole et les livres, les sciences humaines.

La vie de la sœur s'était renouvelée, Dieu avait payé avec usure les sacrifices de sa servante fidèle. Il lui avait donné la foi, le plus grand trésor d'ici-bas, la clef qui ouvre le ciel, il lui avait donné la paix de l'âme, le repos que l'impie n'a jamais connu, et il avait ajouté à ces biens augustes les jouissances intimes du cœur. Elle avait entraîné avec elle sa famille; frère, sœur, enfants, avaient courbé la tête devant les autels où elle priait, il avait rapproché d'elle ces êtres qu'elle aimait, les neveux ne lui étaient plus étrangers, elle élevait les jeunes filles, elle conseillait leur frère; à côté de sa famille religieuse, elle avait retrouvé sa famille par le sang, elle voyait, dans son couvent, dans sa chère chapelle, où elle avait tant prié et tant pleuré, ses nièces agenouillées auprès de cette autre enfant qu'elle chérissait et dont l'affection l'avait consolée souvent; l'avenir terrestre et l'avenir éternel lui semblaient sans nuage, et elle bénissait Dieu, elle consumait sa vie en continuelles actions de grâces, lorsqu'elle voyait les enfants de son frère, les deux jeunes filles et leur frère, enrôlés dans les saintes cohortes de l'Eglise, revenus au point de départ de leurs ancêtres et pratiquant du fond du cœur cette foi admirable à laquelle elle avait sacrifié affections et patrie. Elle retrouvait ce qu'elle avait cru immoler: les deux sœurs et James représentaient à ses yeux, la famille éloignée; elle retrouvait les traits de son père redouté et chéri, dans ceux de ce beau jeune homme qui portait fièrement l'uniforme de l'école de Woolwich; les deux filles lui ressemblaient, elles avaient les yeux de la race celtique, comme elles avaient son pieux enthousiasme. Sœur Hyacinthe, au milieu des enfants normands, pratiques, résolus, terre-à-terre, les contemplait avec joie, comme elle aurait contemplé les sites poétiques de son pays, les monts abrupts et la mer semée d'îles; elle leur adjoignait Suzette et l'union de ces trois êtres charmants adoucissait sa vie austère.

Les mois s'écoulaient, les affaires de Maxime s'aplanissaient, il arrivait à payer tout ce qu'il devait, dettes réelles et dettes de jeu, et Claire se voyait avec délices, enfermée dans la médiocrité qu'elle avait toujours appréciée; elle était de l'avis du saint roi David, et elle disait : *Ne me donnez ni la richesse, ni la grande pauvreté, mon Dieu!* Elle n'avait pas un regret pour son bel hôtel, ses chevaux et sa table recherchée, elle espérait que Maxime, éclairé par l'expérience, se ferait à sa vie, mais pourtant elle comprenait qu'il fallait un but à cette activité, un emploi à ces heures qui seraient vides désormais, et pesantes et dangereuses. Que ferait-il? il n'était pas homme d'étude, il ne vivrait ni avec des livres, ni avec des fleurs, ou des coquillages, ou des débris gothiques; il ne pouvait plus reprendre la mer, ç'avait été l'erreur de sa vie, de rompre avec une carrière si belle, que faire? l'oisiveté est mauvaise conseillère, Cabourg était là avec ses cafés, ses tables de jeu et toutes les tentations des villes de plaisir, comment remplir les longs jours? comment occuper un esprit désœuvré et tourmenté?

Il lui vint une pensée : elle avait hérité de son oncle François, une vaste prairie qui lui avait servi à élever quelques chevaux qu'il vendait aux officiers de remonte, elle mûrit un projet, elle le recommanda au bon Dieu et elle en parla à son mari.

« Et tu dis que tu n'as pas d'idées! s'écria-t-il.

— Mais non, c'est tout simplement l'exemple de mon oncle.

— C'est excellent. Nous allons nous y mettre et nous fournirons la cavalerie de bons chevaux.

— Il ne faut pas aller trop vite, dit-elle avec inquiétude. Mon oncle François n'élevait jamais plus de quatre poulains à la fois.

— Ce n'était qu'une bien petite affaire!

— Cher ami, défions-nous des grandes affaires! Tiens, si tu voulais, nous pourrions commencer par deux poulains... j'en connais deux, un bai-brun et un brun truité, chez Tranquille Doucet.

— Ah! Tranquille! le prétendant à la main de mademoiselle Claire Frémault.

— Oui, dit-elle avec simplicité, c'est un brave homme et un fin connaisseur en vaches et en chevaux. Mon oncle traitait avec lui, et si tu voulais...

— Eh bien! oui, je renouerai les relations, et je serai sage, je serai prudent pour obéir à ma femme, afin qu'elle ne regrette pas M. Tranquille!

— Et pour augmenter la dot de notre Suzette. Elle a dix-huit ans... c'est l'âge où tu m'as demandée.

— C'est aussi une bonne idée que j'eus ce jour-là.

— Oh! oui! »

C'est ainsi que Maxime trouva, sans sortir de sa maison, une occupation paisible et qui l'intéressa; chose rare, il avait profité des leçons amères que la vie lui avait données, il était revenu du dangereux désir de la fortune, il redoutait les affaires où, trésor plus précieux que la fortune, la probité sombre trop souvent, et il était rattaché du fond du cœur à cette femme dédaignée pendant quelque temps, et qu'il avait trouvée si douce et si secourable aux jours de l'affliction. Il se plaisait avec elle, avec Suzette, dans cette demeure riante et tranquille; le passé était loin, le présent était souriant, l'avenir voilé comme toujours, mais plein d'espoir cependant. Suzette était le point sur lequel s'arrêtaient les regards de ses parents, et jamais père ou mère prévirent-ils quelque infortune pour leur enfant? Suzette était attrayante et plaisait à tous; sa sérieuse beauté d'enfant avait pris, avec les années, une expression plus douce et toute la bonté de sa mère rayonnait sur son visage; elle n'aimait que ses parents, la sœur Hyacinthe, ses jeunes compagnes et les impétueux poulains qu'elle visitait avec son père et auxquels elle donnait des noms toujours pris dans l'histoire d'Angleterre : le noir se nommait Hotspur et le bai Talbot. Elle continuait ses études avec Sœur Hyacinthe qui lui apprenait la botanique; mais ses amies, ses émules, étaient retournées en Angleterre, auprès de leur famille; deux fois seulement accompagnées de leur frère et de leur père, elles étaient revenues vers la religieuse, et alors Suzette avait eu la joie de les recevoir chez ses parents. Sa vie s'écoulait ainsi, active, occupée, et innocemment émue par de chastes affections.

Elle ne remarquait personne, mais tous la remarquaient et les demandes en mariage arrivaient : les bons Normands aiment un joli visage, une bonne renommée, mais, dignes fils de ceux qui allaient chercher *gaignage* au loin, ils aiment fort une belle dot, et Suzette héritant de ses parents, de son oncle, de son grand-père, devenait un parti tout à fait digne d'estime. A Paris, on ne l'eût pas remarquée, à Dives, elle attirait tous les regards, mais aucun des prétendants n'avait réussi à plaire, non pas même le fils de Tranquille Doucet, qui avait fait ses études à Rouen, devait être notaire, et dont le père possédait tant d'herbages où les palefrois futurs de la cavalerie grosse et légère s'ébattaient en liberté.

« C'est un monsieur pourtant, celui-là! dit Maxime à sa fille. Tu as refusé les autres parce qu'il n'étaient que de riches paysans, mais Hippolyte Doucet est instruit et il aura une profession libérale...

— Mon père, il ne me plaît pas... il a un mauvais ton et il croit faire de l'esprit en parlant mal du bon Dieu. Non, mon père! dites non

— Il faut faire ce que tu veux, enfant gâtée, mais tu as appris la fable :

Certaine fille un peu trop fière...

— Eh bien! cher père, si je ne me marie pas, je resterai avec vous deux, et ce sera un grand bonheur pour moi, et si je soupe d'un limaçon, c'est que j'aimerai ce limaçon, et je n'aime pas M. Hippolyte Doucet.

— Ma femme, tu entends!

— J'entends, j'approuve et je parlerai à madame Doucet. »

Ce fut chose réglée, Suzette n'y pensa plus, elle avait bien autre chose en tête! Depuis quelque temps, sœur Hyacinthe la prenait avec elle lorsqu'elle allait voir les pauvres, et l'on sait quelle impression profonde font sur des cœurs bien nés ces misères inexprimables, à côté desquelles d'autres passent, sans les voir, comme les patriciens romains passaient à côté de leurs esclaves accablés de travaux et de souffrances. Suzette ne pensait qu'à ses pauvres, elle sollicitait pour eux, ils étaient devenus un des grands intérêts de sa vie : c'est là le premier effet de la charité sur une âme neuve; plus tard, hélas! la cruelle expérience a glacé ces sources d'amour et empoisonné cette pure tendresse qui voudrait embrasser toutes les infortunes pour les consoler et les guérir. Suzette subissait ce doux enthousiasme, elle y faisait participer tous ceux qu'elle aimait, ils devaient contribuer au soulagement de *ses* pauvres, de *ses* malades, de *ses* enfants; Maxime donnait de l'argent, Claire, du linge, des vêtements, des provisions, et à M. Duperron, Suzette demandait du vin vieux, qu'il ne refusait pas.

Elle revint un matin après sa tournée charitable et sa visite à son grand-père; il lui avait donné du vin blanc pour un enfant malade, il lui avait donné aussi une lettre qu'elle remit à Maxime.

« Qu'est-ce que cela? » dit-il.

Il lut et il reprit avec une impatience méprisante :

« Allons donc!

— Qu'est-ce, mon ami? » demanda Claire.

Il lui tendit la lettre :

« Mon cher oncle,

» Je ne vous ai pas importuné de mes demandes, mais je suis dans une position si cruelle que je crie vers vous pour obtenir un secours; je n'ai pas de pain, pas d'asile, et pourtant, si je possédais une centaine de francs je pourrais aller en Hollande, à La Haye, où l'on me propose une place de vendeuse dans un magasin de confections.

Mon mari a perdu en jeux de Bourse tout ce qu'il avait, il est parti pour l'Amérique ou l'Australie, tout ce que je désire c'est de ne plus en entendre parler.

» Voyez, mon cher oncle, si vous pouvez m'aider, sinon, je me jetterai dans un parti désespéré. Vous direz que j'ai mérité ce qui arrive, je l'avoue, mais à qui est pauvre, l'argent est une terrible tentation. Ecrivez-moi, poste restante, à Coblentz.

» Votre nièce,

» ANDRÉE JOYELIER. »

Claire leva sur son mari son regard doux et timide:

« Me permets-tu de lui envoyer cent francs? je les ai là, dans mon petit coffret.

— Elle ne les mérite pas! ma pauvre femme, que tu es bonne!

— Dieu est si bon pour moi! dis oui! »

Il inclina la tête; elle courut chercher l'argent, le donna à Suzette.

« Porte vite cet argent à ton bon-papa; la pauvre Andrée attend. »

Suzette obéit aussitôt; Maxime embrassa sa femme, et lui dit:

« Je voudrais que tu sois aussi heureuse que tu le mérites!

— Il ne me manque qu'une chose, dit-elle, c'est que tu serves Dieu, de tout ton cher cœur.

— Cela sera! dit-il, en l'embrassant encore. »

XX

L'année était écoulée, aux deux poulains en avaient succédé trois autres, que l'on nommait Stuart, Pitt et Fox; l'époque de la visite d'Ellen et d'Elisabeth approchait et Claire faisait tous les préparatifs nécessaires pour bien accueillir ses amies. Suzette avait un joyeux entrain, elle était contente pour elle-même et pour sœur Hyacinthe, qui attendait avec une tendresse contenue, ses neveux et sa sœur, la famille enfin qui lui apportait l'arome de la terre natale.

Elles arrivèrent, la mère et ses deux filles seulement; madame Wilmot que Claire connaissait peu, lui montra aussitôt une affection vive, disant:

« Vous avez été si bonne pour mes filles! elles vous aiment bien! mon cher James n'a pu nous accompagner; il vient de recevoir sa commission, et, dans peu, son régiment partira pour l'Inde. »

Suzette, à ce nom, avait rougi, et à ce mot, elle éprouva au cœur comme un élancement; madame Wilmot la regardait et elle sourit.

On mit les voyageuses en possession de leurs chambres : les jeunes filles ne se quittèrent pas, elles avaient tant à se dire! Une partie des journées se passait avec sœur Hyacinthe; elle ne se lassait pas de voir sa belle-sœur, de parler de son frère et de son neveu, et elle avait avec madame Wilmot de fréquents tête-à-tête, que Claire et les enfants respectaient religieusement, quoique, en elle-même, Claire trouvât un air mystérieux à ces intimes entretiens et qu'il lui semblât que la mère et ses deux filles avaient l'air bien gai, en présence du départ prochain d'un fils et d'un frère : elle le dit un jour naïvement :

« Nous sommes habitués aux grands voyages de nos fils, chère madame, mais j'avoue que ce *good by* est terrible à dire. Seulement, j'espère que le bon Dieu nous donnera une puissante consolation. »

Elle lui répéta plusieurs fois cette parole, à laquelle Claire n'attachait qu'un sens religieux, mais un jour, en présence de sœur Hyacinthe, madame Wilmot lui dit doucement, en lui prenant la main:

« Chère madame, chère amie de ma sœur, vous ne lisez donc pas dans ma pensée? Vous ne comprenez pas que nous désirons nous unir à vous et aux vôtres, nous et les nôtres, par un lien que rien ne pourra rompre? Vous n'avez pas observé mon James?

— Mon Dieu! dit Claire, comprenant tout à coup, ma petite Suzette qui partirait!

— Avec mon fils qui l'aime depuis deux ans et dont je réponds. C'est le sort des femmes : elles quittent leur père et leur mère pour suivre un époux.

— Aller aux Indes!

— Pendant quelques années seulement : ils reviendront.

— Ma sœur! s'écria Claire, troublée jusqu'au fond de l'âme, qu'en pensez-vous? »

Sœur Hyacinthe leva ses grands yeux et dit doucement:

« James est un bon chrétien, il aime Suzette, il la connaît... Voilà, il me semble, qui plaide en faveur de mon neveu.

— Mais M. James est beaucoup plus riche que ma fille?

— Je ne sais pas, je ne crois pas, mais c'est une raison qui ne pèse pas dans les mariages anglais. Si Suzette l'aimait, qu'elle dût être heureuse avec lui, vous en feriez le sacrifice, n'est-ce pas, chère amie?

— Oui... je crois, j'en aurais le courage, il en faudrait beaucoup pourtant.

— Eh bien! ajouta sœur Hyacinthe avec une certaine timidité, quoique ma sainte vocation m'éloigne de ces pensées de mariage et d'amour, j'ai cru remarquer que Suzette aimait notre

famille, et qu'elle répandait sur James un peu de l'affection qu'elle a pour ses sœurs.

— Ma chère madame, nous serions si heureux de pouvoir donner une telle compagne à notre fils! »

Claire pleurait, elle ressentait ce déchirement inexprimable des mères lorsqu'il faut céder à un autre l'enfant bien-aimée, abdiquer ses droits consacrés par l'absolu dévouement, donner tout, la tendresse, la présence, les soins, les caresses, l'intimité, se dépouiller de sa félicité, pour un autre, un étranger! Elle pleurait, et pourtant elle se disait que son devoir demanderait ce sacrifice, que si Suzette aimait ce jeune homme d'un caractère noble, d'une vie sans tache, elle devait consentir à leur union. Des circonstances fugitives se présentaient à sa mémoire et lui disaient que Suzette avait éprouvé pour James ce sentiment mystérieux qui, souvent, décide de la vie entière. Elle souffrirait de son départ, de son absence, il valait donc mieux, que, sous l'œil de Dieu, elle lui fût à jamais unie.

— Je comprends ce que vous éprouvez, lui dit madame Wilmot, mon Ellen va me quitter pour le Carmel; on n'en revient pas comme on revient des Indes. Élisabeth s'en ira aussi... les oiseaux quitteront le nid... il nous restera leur image, leurs lettres, et puis Dieu qui nous les a donnés...

— Et vous, chère Claire, dit Sœur Hyacinthe, ainsi qu'à ma sœur, il vous restera votre mari, à qui vous êtes si nécessaire!

— Que dira-t-il? Me permettez-vous d'aller le consulter? »

Elles l'embrassèrent toutes deux :

« Que Dieu vous ramène avec une bonne parole! dit madame Wilmot. »

Bientôt après Claire, dont les mouvements étaient toujours si calmes, entra comme un ouragan dans la chambre de son mari :

« Où sont les enfants? dit-elle.

— Elles sont allées voir les pauvres vieilles de Suzette, et de là, regarder les poulains.

— C'est bien : nous sommes seuls. Oh! Maxime, devine ce qui arrive!

— Je ne puis pas : tu as l'air agité.

— Je crois bien que je le suis! madame Wilmot demande notre Suzette pour son James; c'est beau, mais il l'emmènera aux Indes! »

Maxime réfléchit et dit enfin :

« Il n'est pas riche?

— Pas très riche mon ami; son père est un cadet; tu sais ce que cela veut dire en Angleterre.

— Il paraît bon.

— Oui, et il aime tendrement notre enfant.

— Et elle?

Claire sourit, quoiqu'elle eut des larmes dans les yeux.

— Nous allons le lui demander, dit-elle. La voilà qui rentre. »

Madame Wilmot et Sœur Hyacinthe avaient espéré un acquiescement, et elles l'obtinrent.

Suzette avoua, en pleurant, qu'elle aimerait James, qu'elle deviendrait avec joie nièce de sa bien-aimée religieuse, mais que quitter son père et sa mère lui semblait impossible. Sa mère l'exhorta en disant :

« Je te donne avec confiance à celui qui t'aime, et tu nous quitteras pour le suivre : c'est la volonté de Dieu. »

Deux mois après, le mariage de Suzette et du jeune officier anglais fut célébré dans l'antique église de Dives; tous étaient heureux, et Maxime priait pour sa fille, mieux qu'il n'avait jamais prié. Claire était calme et cachait sa peine sous un sourire. Les deux sœurs, les sœurs de Suzette, exultaient de joie, James semblait heureux et fier, M. et madame Wilmot aimaient tendrement leur nouvelle fille, et sœur Hyacinthe embrassa et bénit les nouveaux mariés avec un *Nunc dimittis* sur les lèvres.

Quelques jours après, tous étaient partis, la maison de Dives avait repris son aspect accoutumé; Claire achevait de ranger sa chambre; elle se rapprocha de Maxime, qui lui dit tristement :

« Nous ne la verrons plus!

— J'espère que nous la reverrons avant très peu d'années, dit Claire en lui prenant la main; on revient, souviens-toi... en attendant, nous restons ensemble, comme au commencement de notre mariage... Elle pensera à nous, elle nous écrira; nous travaillerons pour elle, nous parlerons d'elle, nous ne serons pas à plaindre...

— Non, dit-il, avec toi, ma bonne femme, je ne serai jamais à plaindre : tu es ma force et ma consolation. Béni soit Dieu qui nous a unis!

M. B.

FIN

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Le premier puits artésien a été creusé à Lillers, en Artois, l'an 1210. Ce bourg de Lillers doit son nom à une sainte fille, nommée Lilia, qui gardait en ce lieu le tombeau de ses deux frères, saint Lugle et saint Luglien, assassinés par les païens en 696.

L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

I

AIEULE ET PETITE FILLE



UAND le soleil dore de ses feux les champs, les collines, les vallées, tout rit dans la campagne; les fleurs s'épanouissent, les oiseaux chantent, les insectes bourdonnent, les moissonneurs travaillent gaiement, c'est l'été; l'été qui mûrit, qui prépare les trésors que l'homme attend de la terre pour prix de son labeur. On dit : c'est la belle saison, parce qu'en effet, aucun temps de l'année ne peut être comparé à celui-là.

Et pourtant, si vous traversez la campagne un peu plus tard, à cette époque où les arbres sont découronnés, où les richesses des champs sont seulement des espérances, contenues pour ainsi dire dans le sommeil de la terre, soyez attentif à l'air de fête que donnent encore les rayons du soleil. Ce n'est pas l'hiver, bien qu'on en ait déjà ressenti les premières atteintes; ce n'est presque plus l'automne. Si vous demandez à quelque paysan qui passe en fredonnant, en face d'un horizon lumineux, où nous en sommes du calendrier populaire, il vous répondra, d'un air fin et joyeux, qui vaut un long éloge :

« C'est l'été de la Saint-Martin. »

Pourquoi cette physionomie s'est-elle illuminée? c'est que la nature n'avait pas dit son dernier mot; c'est qu'après la récolte, les labours, les semailles, il y a encore de beaux jours, en petit nombre, mais d'autant plus appréciés. On ne se croyait plus aucuns droits à la lumière vive, à la gaieté du paysage, à la transparence des eaux; et voilà que tout cela, qu'on croyait parti est revenu pour un instant, huit ou dix jours peut-être, qu'importe? On ne sera pas exigeant: on s'y attendait si peu! Souvent le grand Évêque des temps mérovingiens s'enveloppe dans sa chape de neige et de frimas. Aussi, pour peu qu'il apparaisse vêtu moins tristement, on lui sait gré, on célèbre son passage, et l'on se reprend à croire à la clémence de la température, aux largesses de l'astre du jour, aux fleurs tardives; bien plus, on rencontre de jeunes pousses qui semblent supposer une autre saison et augmentent l'illusion de tous.

Autrefois, dans le grand salon d'une vieille et belle demeure de la Touraine, deux êtres différents par la forme, pareils par le fond, se trouvaient face à face. De ces deux êtres, l'un avait vécu soixante-dix-ans; l'autre entrait dans sa vingtième année.

Aïeule et petite fille, c'étaient leurs noms. Sur le front de l'une, il y avait des rides et des cheveux blancs; le visage frais, rayonnant de l'autre, appelait le sourire. Élisabeth n'était pourtant pas douée d'une beauté absolue; mais quand on avait vu cette physionomie gaie, fine, aimable, on voulait la voir deux fois. Quelqu'un même voulait la voir toujours.

C'est pour cela qu'Élisabeth, en ce moment assise devant une table, pour achever une jolie aquarelle, ne l'achève pas. Elle en est toujours au même point depuis trois jours, et c'est précisément depuis trois jours que sa respectacle aïeule lui a donné pour tâche de *réfléchir*. Elle lui a dit et lui répète en ce moment :

« Ma chère enfant, nous ne voulons te contraindre en rien, pas même t'influencer. Du moment que ton grand-père et moi trouvons l'alliance qu'on nous propose sortable, c'est à toi à te décider. Tu connais Henri de Chaneil depuis ton enfance; vous avez joué ensemble, chez sa mère et chez moi, tu le vois, je crois, avec plaisir; néanmoins, je te demande huit jours de réflexion. Le mariage est chose si grave!

— Grand'mère, avait répondu Élisabeth, j'attendrai huit jours, puisque vous le voulez, pour dire ce petit mot charmant que je tiens là tout prêt; mais quant à réfléchir, n'y comptez pas.

— Si, si, ma bonne petite; il faut peser le pour et le contre. Tu pourrais trouver, en attendant un peu, une position beaucoup plus brillante; les Chaneil n'ont pas une grande fortune.

— Ils ont assez, vous l'avez dit souvent, pour que la situation soit fort convenable; et moi, vous l'avez dit aussi, il parait que je suis riche?

— C'est vrai; tu auras en te mariant trente mille livres de rentes, et après nous.....

— Ne dites jamais ce mot-là, chère grand'mère, il est trop triste!

— Eh bien, je dirai plus tard. Plus tard donc, tu en auras quarante.

— Par conséquent, grand'mère, il n'y a pas à réfléchir sur ce point. Qu'ai-je besoin d'avoir plus? celui qui me donnerait plus me donnerait-il le beau cœur et l'aimable figure de Riri?

— Comment appelles-tu M. de Chaneil?

— Ah! je me suis oubliée! Ne vous fâchez pas, ma petite grand'mère. Quand nous étions enfants, lui et moi, je l'appelais Riri, il m'appelait Bébeth. Depuis que je suis grande, et qu'il a une belle barbe, il est devenu pour moi monsieur Henri quand nous sommes en famille, et monsieur de Chaneil quand il y a quelqu'un. Je croyais que cela durerait toujours, puisque la convenance l'exigeait; et pourtant, quand j'étais toute seule, bien seule, je disais encore au fond du cœur Riri, par habitude, à cause de... je ne sais quoi, tout en ajoutant, en me faisant les gros yeux: « Non, plus Riri, puisque ce n'est qu'un étranger qui, lui ne dit plus Bébeth! » Mais depuis hier, que vous m'avez annoncé la grande nouvelle, impossible de dire, à moi toute seule, ni monsieur, ni Chaneil, ni Henri; c'est mon Riri tout simplement. Et comme je pense tout haut avec vous, ce nom familier m'a échappé. Il n'y a pas de mal, n'est-ce pas?

— Non, assurément, ma bonne Elisabeth; mais je compte sur toi pour ne pas penser tout haut devant d'autres.

— Oh! soyez tranquille! Sans la grande nouvelle, personne ne se serait jamais douté que je disais Riri tout bas. Moi-même, je ne me montais pas la tête; je ne me figurais pas que je n'aurais jamais d'autre mari que lui, comme cela se voit dans les romans.

— Je l'espère; tu as été élevée trop raisonnablement pour te nourrir de châteaux en Espagne; et d'ailleurs, tu as lu fort peu de ces romans qui faussent le jugement, et mettent toujours le caprice à la place du possible.

— Je suis très raisonnable, grand'mère; et il m'est arrivé vingt fois d'employer toute ma raison à ne pas déraisonner sur un point, un seul; mais à présent que je sais ce qui se passe, et que lui aussi dit Bébeth quand il se parle de moi, ce n'est plus déraisonner.

— Allons! je te passe ton Riri; mais ne te fais pas d'illusions, je t'en prie; l'illusion ne cause que désappointements. Ma mission près de toi, puisque je remplace ta pauvre mère, est précisément de te remettre dans le vrai.

— Dans le vrai? Mais j'y suis, grand'mère. Mon Riri est gentil à croquer! c'est le vrai, ça!

— Peu importe; sache bien que les Riris à croquer sont, tout comme les autres, nos chefs, nos maîtres, entends-le bien. Ce sont eux qui tracent toutes les grandes lignes de notre existence; ou plutôt, ils tracent les grandes lignes de la leur, et nous les suivons. On leur doit une soumission dont la loi de Dieu nous fait un devoir, sans parler du Code qui y ajoute sa sécheresse. De plus, je t'en avertis, les hommes, et souvent même les meilleurs, sont enclins au despotisme, et nous n'avons qu'à plier.

— Grand'mère, vous finiriez par me faire peur, si je pouvais oublier que bon-papa, le chef, le maître, le despote, a fait votre bonheur pendant cinquante ans; car c'est dans deux mois que nous célébrons votre cinquantaine?

— Oui, c'est dans deux mois, ma fillette. Ainsi, je ne te persuade pas? Tu juges de tous les ménages par le mien. Tu n'es pas forte en philosophie; car les jugements de ce genre sont réputés faux.

— Grand'mère, j'ai ma petite philosophie à moi, et elle en vaut bien une autre. Je me dis: Pourquoi ma grand'mère est-elle si heureuse d'avoir pour mari mon grand-père? C'est parce qu'elle a épousé un honnête homme, un chrétien, un homme qui s'occupe, qui pense, qui lit, qui fait du bien, qui n'est pas égoïste, et qui est aimable. Riri est tout pareil; donc, je serai heureuse. C'est un excellent raisonnement; Aristote lui-même ne faisait pas mieux; convenez-en, grand'mère!

— Tu as une manière de présenter les choses qui me fait sourire; mais je n'en vois pas moins le danger de la situation. Je crains pour toi l'enthousiasme qui poétise tout, qui met l'idéal au bout de la lorgnette, ce qui fait que, dès qu'on la détourne pour la fixer sur le programme de la vie, on trouve les détails fort au-dessous de ce qu'on avait rêvé; on se croit dans une situation trop vulgaire, en butte à de petits tracas qui n'avaient point de raison d'être. On est tentée quelquefois de se plaindre, de se juger malheureuse, tandis qu'on est simplement comme tout le monde, et mieux même qu'une infinité de femmes.

— Grand'mère, est-ce que vous avez eu de ces tentations-là? Voyons, vous pouvez causer à cœur ouvert avec moi, puisque je vais me marier. Répondez-moi, je vous en prie.

— Je pense que j'en aurais eu, mon enfant, si j'avais été livrée à moi-même, à mon imagination; mais j'avais une mère prudente, un peu sévère même, comme on l'était autrefois...

— Ah! quel bonheur de ne pas être née autrefois!

— Il y avait du bon; il y en a aujourd'hui; c'est un autre système, voilà tout. Donc, ma mère, ne pouvant prévoir que je tomberais en si belles et si bonnes mains, m'avait prémunie contre tout enthousiasme, me représentant le saint état du mariage, comme elle disait, sous un jour tout particulier. C'était une grande et noble mission, que la femme avait ordinairement à remplir; une vie pleine et utile dont le but était de fonder une maison, d'honorer autant que possible le nom qu'un honnête homme vous confiait, de chercher à lui plaire, à lui rendre le foyer

aimable, et d'élever parfaitement ses enfants.

— Quel programme sérieux! Oh! je ne sais pas, grand'mère, comment vous avez pu vous marier.

— Je t'avoue que de loin, la chose ne me paraissait avoir rien d'enchanteur. Quand je le disais à ma mère, un peu timidement, elle me répondait : « Tant mieux, ma fille, il n'y aura pas d'effets de mirage, et toutes les joies paisibles que Dieu vous enverra, je l'espère, seront autant de surprises. Vous ne vous serez pas attendue à être louée, encensée, dorlotée; mais seulement à être traitée, comme vous devez l'être, courtoisement et honnêtement. C'est là tout ce que nous pouvons vous assurer par notre choix. Qui peut jamais répondre que le charme enveloppera l'autorité? que l'obéissance ne sera qu'un mot, parce que les âmes se fondront, au point de n'avoir plus qu'une volonté à deux? »

— Oh! comme elle était sage, votre mère, et sérieuse, et intimidante! J'aime bien mieux ma grand'mère.

— Ma petite Elisabeth, tu aurais tort de te représenter ma mère comme une personne froide et rigide. Elle était grave, c'est vrai ; elle ne jouait pas avec moi, parce que ce n'était pas l'usage alors ; elle m'apparaissait toujours entourée d'une auréole qui la faisait si supérieure à moi qu'elle m'imposait. Néanmoins, elle avait la bonté de m'interroger souvent sur mes pensées et sur mes actes, même sur mes fautes; et je lui répondais très franchement, parce qu'elle était extrêmement juste, et avait assez de grâce dans sa majesté pour attirer ma confiance.

— C'est égal, vous ne vous seriez pas oubliée devant elle, au point de dire tout haut Riri, si grand-père, votre futur, s'était nommé Henri au lieu de Frédéric?

— Non, certainement, elle se serait trop moquée de moi! D'ailleurs, les circonstances étaient si différentes que je n'aurais pas eu la moindre envie de l'appeler Riri.

— Vous ne le connaissiez pas du tout?

— Je l'avais vu une première fois à cheval, et je l'avais trouvé fort bien ; je le vis une seconde fois au bal, où je dansai avec lui.

— Pendant que vous dansiez, grand'mère, n'étiez-vous pas préoccupée?

— Si fait! J'avais extrêmement peur de lui marcher sur les pieds.

— Vous ne pensiez qu'à cela?

— Absolument; mais la frayeur que j'en avais était plus grande qu'elle n'eût été près de tout autre cavalier. Je le dis à ma mère, qui sourit, non sans une ombre de malice, car elle n'ignorait pas que l'extrême peur de déplaire est le premier ton d'une gamme que l'on chante facilement, quand on en a trouvé la tonique.

— Comment? elle savait cela?

— Mets-toi bien dans la tête, ma petite Elisabeth, qu'au temps où je te reporte, en 1787, on savait tout autant de choses qu'à présent. Seulement, on n'avait pas coutume d'analyser d'avance les textes entrevus; on parlait moins de ses impressions, on les jetait moins au vent.

— Moi, grand'mère, je n'ai jamais rien jeté au vent, si ce n'est ce malencontreux Riri, une fois par hasard; et encore c'était devant vous seule.

— Je te fais mon compliment; ta réserve prouve ton bon sens, et je connais quelqu'un qui n'en est pas peu fier, croyant y avoir contribué.

— Chère grand'mère, s'il y a en moi quelque chose de bon, je vous le dois, puisque c'est vous qui y avez tout mis. »

Un tendre regard jeté sur l'enfant par madame de Kelles, la remercia de cette parole. Aïeule et petite fille se comprenaient, étaient l'une à l'autre un secours.

« Grand'mère, continuez, je vous en prie, à me montrer grand-père à cinquante années de distance; voulez-vous?

— Volontiers, c'est pour moi une douce vision. Comme tu le sais, je le connaissais fort peu, en ce qui est de l'écorce. Mais se connaît-on beaucoup plus quand on se voit tous les soirs, bien pomponnés, qu'on fait de la musique, qu'on cherche à se rendre agréable l'un à l'autre? Va, c'est toujours l'écorce! Bien fin celui ou celle qui toucherait du doigt cet intime qu'on appelle le *caractère*.

— Mais, grand'mère, quand on a joué ensemble aux quatre coins étant petits, on le connaît, le caractère. Riri voulait toujours avoir un coin et se fâchait quand le sort le servait mal. Oh! il n'est pas parfait! Je connais tous ses défauts; mais comme j'ai aussi les miens, je serais bien honteuse s'il n'en avait pas.

— Ah! me voici soulagée d'un poids énorme. Tu prends donc bien M. de Chaneil pour un simple mortel? Tu ne lui prêtes pas toutes les qualités possibles et impossibles? Allons, c'est déjà une condition de bonheur.

— Soyez sans inquiétude, tout ira bien; vous verrez.

— Non, je ne verrai pas! La course sera longue, je l'espère; et quand vous aurez dépassé les premiers arbres qui bordent la route, moi je rentrerai dans l'ombre, en vous confiant à Dieu. Mais je veux croire à ton bonheur, chère petite, j'ai tant besoin d'y croire!

— Grand'mère, vous m'avez si bien fait comprendre que notre idéal n'est point sur la terre, qu'en vérité, je m'arrangerai facilement des à peu près.

— A merveille, car il y en a beaucoup; on pourrait même dire qu'il n'y a que cela tout du long; car à supposer qu'on se convienne parfaitement, qu'aucun défaut essentiel, de part ni d'autre, ne fasse ombre au tableau, les circonstances que l'on traverse ensemble sont souvent bien peu en rapport avec ce qu'on aurait rêvé,

pour peu qu'on fût dans l'habitude funeste de construire des châteaux en Espagne.

— Vous, chère grand'mère, vous avez dû bien souffrir des circonstances!

— Hélas! à peine notre barque avait-elle pris la mer que nous voyions venir à nous la tempête. Il a fallu traverser bien des périls, tantôt ensemble, tantôt séparément.

— Séparément? C'étaient les plus mauvais jours. Oh! si mon Riri devait être malheureux, poursuivi, traqué, je voudrais être toujours là!

— Je le comprends; mais on est si peu maître de sa vie! Les choses s'arrangent presque toujours en dehors de soi, surtout dans les tourmentes, dont je l'espère, le ciel te fera grâce.

— Grand'mère, je voudrais savoir si, quand vous avez été mariée, vous vous êtes trouvée tout à coup très heureuse, comme si la baguette d'une bonne fée s'en était mêlée.

— Mon enfant, si je me suis mariée sans enthousiasme, j'étais néanmoins très flattée de la recherche de ton grand-père, et fort satisfaite du cadre dans lequel mes parents et lui me plaçaient. Tous ces commencements ont été remplis d'achats, de projets, de fêtes; un peu d'étourdissement inévitable m'empêchait de m'appesantir sur quoi que ce fût. C'est ainsi que le voyageur, au départ, boit ce qu'on appelle le coup de l'étrier, qui le dispose favorablement, lui dérobe en partie la tristesse des adieux, et met une sorte d'intervalle entre les douceurs du foyer de famille et les incidents du voyage.

— Alors, vous avez été un peu distraite, un peu étourdie; puis vous vous êtes plu à vivre dans cette belle campagne que vous habitez encore?

— Oui; après ces premiers temps de bruit, d'agitation, il m'a fallu voir partir ma mère, ceci m'a été très douloureux, et rester à Roche-Noire, qui m'était donné en dot, et où je croyais passer la plus grande partie de l'année; car, à cette époque, on ne se promenait pas comme aujourd'hui. C'est alors que, ton grand-père et moi, nous mangeâmes ensemble ce fameux boisseau de sel...

— Grand'mère! Un boisseau de sel? A vous deux?

— Enfant! Tu ne sais donc pas le vieux dicton qui nous apprend qu'on ne se connaît réellement en ce monde qu'après avoir mangé un boisseau de sel ensemble; c'est-à-dire avoir vécu un certain temps, tête à tête, en dehors des distractions, des étrangers, et de tout ce qui s'interpose entre les caractères, de manière à en voiler les faiblesses?

— Ah! nous n'aurons besoin que d'un demi-boisseau, car le sel mangé dans l'enfance compte, n'est-ce pas?

— Assurément; d'autant que, dans l'enfance, on ne cache pas son jeu.

— Et alors, grand'mère? Le sel? Oh! racontez-moi?

— Eh bien, tu vas être tout étonnée si je te dis que, en bien des choses, nous ne nous entendions pas du tout.

— Est-ce possible? Depuis que je suis au monde, vous vous entendez si bien.

— Ah! c'est l'effet du sel mangé ensemble. Au bout de quelque temps, nos goûts se sont choqués; nous en avons été tous deux contrariés, et surpris.

— Alors qu'avez-vous fait?

— Ce que j'ai fait? Je vais te le dire, Elisabeth, afin que tu ne le fasses pas, car c'est la pire des méthodes. J'ai pleuré.

— Vous avez pleuré? pauvre petite grand'-mère!

— Oui, j'ai pleuré, et mon mari s'en est aperçu.

— Cela a dû lui faire bien de la peine?

— Illusion, ma chérie; les hommes ne supportent pas les larmes; cela l'impatientait, voilà tout.

— Il était donc méchant dans ce temps-là?

— Il était aussi bon que M. de Chaneil, qui en fera tout autant si tu pleures pour des riens.

— Voyez-vous comme ils nous attrapent! De vrais ogres sous des peaux d'agneaux! C'est bon! C'est bon! S'il me contrarie dans mes goûts, je me fâcherai!

— C'est une manière; elle réussit parfois; mais il y en a une autre qui réussit toujours.

— Ah! voyons?

— C'est ma mère qui me l'a indiquée; puissé-je te persuader à mon tour! Lorsque, après ces premiers temps où l'on se traite avec un peu de cérémonie, où tout est politesse et complaisance, je me trouvai dans ce que j'appellerai la seconde phase, je constatai des germes de désaccord. Mon Frédéric s'était gêné dans ses goûts, pour me laisser toujours suivre les miens; mais l'instinct viril reprenait le dessus; et j'en fus si triste, si découragée, qu'un jour, au milieu de mes larmes, j'écrivis à ma mère et lui ouvris mon cœur.

— Qu'elle a dû avoir de chagrin!

— Je pense qu'au fond de son âme j'ai excité une grande compassion. Toutefois, ne crois pas, ma chère enfant, que ma mère ait eu la faiblesse de prendre parti contre mon mari. Selon elle, c'était le bon moyen de désorganiser un ménage. Elle se disait simplement : M. de Kelles est chef et ne l'oubliera jamais. Noble et généreux dans les grandes choses, il se montre un peu jaloux de son autorité dans les petites; c'est à sa femme à se mettre au-dessus de ces vétilles, à céder avec grâce, sans avoir l'air de s'immoler, ce qui est le pire de tout. A force de concessions aimables, de bonté, de gentillesse, elle finira par lui plaire, plus dans l'intime du cœur que dans l'extérieur de la vie; et alors, roi de droit, il la fera

reine par l'estime et le sérieux attachement qu'elle lui aura inspirés.

— Oh! grand'mère, comme il faut de la sagesse et du courage pour penser ainsi! Il me semble que si ma fille s'était plainte à moi, j'aurais pris son mari en grippe, et ne m'en serais point cachée.

— On fait ainsi quand on obéit au premier mouvement, à l'instinct naturel. Ma mère était supérieure à cet empressement vulgaire; elle réfléchissait avant de parler ou d'écrire; et j'espère que tu apprendras comme elle à peser tes paroles et tes conseils, d'ici au mariage de ta fille. »

Elisabeth jeta un petit éclat de rire juvénile qui trouva écho, et l'on se remit à philosopher.

« Je reçus donc une bonne et longue lettre de ma mère, tendant à me consoler, en me prouvant que mes malheurs étaient de ceux sur lesquels on ne doit pas pleurer, sous peine de les éterniser, et me donnant des avis si bons, si prudents et en même temps si affectueux, que je lui rendis les armes. Comment lutter contre une puissance dont la bonté faisait toute la force.

D'abord, je commençai par ne plus verser ces inutiles larmes qui ne sont qu'un reste d'enfantillage, et qui irritent les hommes comme des piqûres d'épingles. Mon Frédéric me trouva évidemment plus à son goût, lorsque mon visage ne se couvrit plus, au moindre choc, d'une ombre de tristesse. Il me sut un gré infini d'entrer de bonne humeur dans ses idées, sur quantité de points en litige dont l'importance n'existait de fait que dans nos appréciation diverses. Pour me témoigner sa satisfaction, il me fit de petits sacrifices, et j'en fus très reconnaissante. Bref, une année ne s'était pas écoulée tout entière que nos caractères s'étaient pour ainsi dire enchevêtrés, tout en conservant leurs tendances naturelles.

— Et alors, vous ne pleuriez plus?

— Et alors, je prenais sans humeur, sans chagrin, mille petites contrariétés, dont les proportions se trouvaient, par là même, réduites à leur simple valeur. Y attachant beaucoup moins d'importance, j'eus plus de liberté d'esprit pour analyser tout ce qu'il y avait de bon, de sûr, d'excellent, dans mon cher compagnon de voyage; et mon affection pour lui, d'abord un peu craintive, devint un sentiment fort, constant, je dirai même raisonné; car l'estime en faisait la base, si le charme en était le couronnement.

— Ah! c'est là, la bonne méthode? Etre toujours aimable, céder sans se poser en victime en tout ce qui n'est qu'une affaire de goût?

— Précisément. On arrive ainsi, peu à peu, à polir les angles, à rendre plus facile le commerce ordinaire de la vie, tout composé de concessions; et l'on garde sa part très légitime d'influence pour les occasions sérieuses, où l'épouse, où la mère de famille doit intervenir. Voilà ce que m'a appris ma mère, je te l'enseigne à mon tour.

— Grand'mère, je ne l'oublierai pas. Je veux être heureuse autant que possible; mais je veux aussi que mon Riri se trouve heureux, et qu'il arrive à faire un jour le plus gentil, le plus charmant des grands-pères! »

La jeune fille, tout en plongeant ainsi dans l'obscur lointain, tenait de son adolescence, à peine disparue, tant de gaieté, tant de confiance en l'avenir, qu'au fond, elle n'avait pas la moindre frayeur du despote à la barbe noire. Une seule chose la tourmentait un peu. Madame de Kelles avait dit qu'on était très peu maître de sa vie; que les circonstances en décidaient bien plus que la volonté.

« Grand'mère, demanda-t-elle, je voudrais savoir comment vous avez pu traverser tant de difficultés, de troubles, de dangers. N'avez-vous jamais regretté ce *oui*, qui vous avait jetée dans des complications plus grandes que si vous étiez restée mademoiselle de Saint-Leu, toujours sous l'égide de votre mère?

— Ce *oui?* Oh! je ne l'ai jamais regretté! Tant de choses s'y enferment, quand on le dit chrétiennement, qu'on y trouve jour par jour, la force nécessaire pour faire face à tout. Tu me comprends, ma petite fille? Je veux dire que le mariage chrétien donne une grâce suffisante pour fournir la carrière; et que l'attachement réciproque des époux y ajoute tant de dévouement, tant de désir de bien faire, que beaucoup d'amertumes apparentes, venues du dehors, contiennent encore du bonheur.

— N'avez-vous jamais écrit vos pensées, vos impressions sur votre temps passé?

— Oui, de loin en loin, je plantais un jalon, prévoyant que plus tard, il me serait doux de refaire la route par le souvenir.

— Oh! vous avez écrit quelque chose? Si vous vouliez, grand'mère! Ah! si vous vouliez! Voyez: Quel inconvénient peut-il y avoir puisque je vais me marier?

— Tu oublies, Elisabeth, que nous t'avons donné huit jours pour réfléchir.

— Ah! c'est vrai; je n'y pensais plus.

— D'ailleurs, ma petite, ce que tu me demandes-là est presque indiscret.

— Excusez-moi, ma petite grand'mère, je ne vous le demanderai plus; mais peut-être qu'un jour, vous-même, quand je serai madame, depuis six mois, un an, deux ans, vous me permettrez de lire ce qui est le plus intime de votre cœur?

— Peut-être. Et toi? Me montrerais-tu le fond, à supposer que tu eusses fait ce qu'on appelle maintenant un journal? ce qui, par parenthèse, accoutume à trop analyser, à trop raffiner, à s'occuper surtout de soi-même, tandis qu'il faut tant s'oublier!

— Non, je n'ai jamais fait mon journal; je ne

l'aurais pas osé. D'abord, je savais que vous n'approuviez pas cela; et puis, que voulez-vous grand'mère? le nom de Riri y serait revenu sans cesse; et vous m'avez dit trop souvent qu'une femme, avant d'être engagée dans les liens du mariage, ne doit se préoccuper volontairement, habituellement, d'aucun homme. Vous disiez que c'était ôter la *fleur du panier*. Alors, cela me causait une sorte de peur, et quand mes souvenirs d'enfance me revenaient, trop jolis, trop séduisants, je me disais : « Non, pas Riri, à moins que Dieu ne me le donne! » Et voila qu'il me le donne!

— Chut! chut! Tu as huit jours pour réfléchir.

— Grand'mère, vous voulez rire? »

Aïeule et petite fille cessèrent de causer.

L'une, fatiguée de son tricot, le posa sur une de ces petites tables anciennes, à charnières, que nos mères appelaient *tricoteuses*, et chercha le repos absolu qu'elle trouva sans s'en douter, dans un somme.

L'autre trempa son pinceau dans l'eau, et chercha sur sa palette des tons de feuillage qu'elle n'y rencontra pas tout faits, et qu'elle fut incapable de produire par le mélange des couleurs.

II

FÊTES DE FAMILLE

Elle n'avait pas réfléchi, la chère enfant, sachant que d'autres, beaucoup plus sages, l'avaient fait pour elle, et se fiant à eux et aux aimables souvenirs de son enfance.

Le jour vint, où M. de Kelles conduisit à l'autel sa petite fille, parée, contente, et en même temps recueillie, car sa joie n'était pas de la légèreté, et tout en laissant souvent échapper des mots qui témoignaient d'un esprit très jeune, elle était sensée.

Les jeunes filles qui ont à peu près évité le contact du monde, conservent un naturel qui leur donne un charme étrange aux yeux de certains hommes. Telle était Elisabeth qui, même dans l'intimité d'une feuille de papier seulement, aurait eu si peur de défleurir le dessus du panier.

M. de Chaneil était donc fort épris de cette grâce toute simple, qui n'était pas précisément de la beauté, mais qui était beaucoup plus. Il ne voyait dans la jeune fille aucune affectation; dans son langage, aucune prétention; dans sa toilette, aucune coquetterie. Cette simplicité qui n'excluait ni l'élégance, ni le goût, séduisait moins ses yeux que son cœur; et la préférence marquée qui l'avait porté à demander Elisabeth était de celles qui ne tiennent pas à un ruban, à une coiffure, et qui ne s'en vont pas, comme elles sont venues, sans qu'on sache bien pourquoi.

La résidence de M. et madame de Kelles semblait avoir été préparée pour donner à une fête tout l'épanouissement imaginable. On avait appelé les deux familles qui, se connaissant de longue date, n'apportaient au rendez-vous ni gêne, ni froideur, ni contrainte. De jeunes cousins et de jeunes cousines se chargeaient de jeter l'entrain, la gaîté au milieu de cette réunion dont une tante fort aimable acceptait en quelque sorte la présidence, sous la direction de l'aïeule, pour épargner à celle-ci une fatigue que ne comportait plus son âge avancé.

Elisabeth tenait, disait-elle, à se marier gaiement. Sa grand'mère lui laissa donc une entière liberté, et ce fut à qui joncherait d'innocents plaisirs la route où la fiancée faisait ses premiers pas.

On organisa quinze jours à l'avance des promenades, des jeux, des parties de pêche, et surtout de joyeux quadrilles, car Elisabeth aimait beaucoup la danse, et s'en amusait de façon à réjouir la galerie bienveillante. Elle aimait aussi le cheval, et montait avec grâce. On se prêta à tous ses désirs; et, comme on le pense, M. de Chaneil commandait en chef le bataillon qui se vouait au service de la gaie et aimable fiancée.

Elisabeth en ces derniers jours passés chez ses vieux parents, se gardait de les négliger. Elle savait bien que l'oiseau qui s'échappe du nid se distrait de branche en branche, en répétant ses plus jolies chansons, tandis que ceux qui sont restés regardent tristement du côté où ils l'ont vu partir. Elle avait supplié sa grand'mère de faire coïncider les joies de son heureux mariage avec la touchante fête de famille qu'on appelle la cinquantaine.

« Je n'y puis consentir, avait répondu madame de Kelles. Vieux et jeunes ne chantent pas la même note. Qu'on se réjouisse, qu'on s'amuse, qu'on ne craigne point de réveiller les vieux échos de Roche-Noire; ton grand-père et moi, nous ne prendrons que ce qui, dans l'ensemble, convient au déclin de la vie; et vous, enfants, ne serez pas surpris si nous faisons du silence une retraite, un repos. Après les fêtes qui te sont destinées, ma petite-fille, tous s'en iront; il ne restera que les intimes; c'est alors que tombera l'anniversaire de mon mariage à moi; c'est alors que nous fêterons, sans bruit, presque à huis clos, cette cinquantième année que Dieu nous donne.

Elisabeth avait recueilli ces paroles, et, de concert avec M. de Chaneil, elle préparait aux grands parents une douce halte vers la fin du voyage. Ensuite, on passerait encore quelques jours à Roche-Noire, puis on s'en irait, promettant de revenir bientôt, de revenir souvent, car il fallait rendre heureux ces chers aïeuls, et le temps était mesuré!

Le mariage d'Elisabeth et de Henri avait été célébré avec la pompe qui naît facilement d'une grande demeure, pleine de convives, et entourée

d'une population rurale toute sympatique. Les paysans avaient vu naître mamselle Zabeth; tous l'aimaient et lui souhaitaient le bonheur. Eux aussi s'étaient ressentis des fêtes offertes à la jeune mariée; M. de Kelles avait généreusement pourvu aux réjouissances des gens de la campagne, et pour qu'il n'y eût pas de larmes versées le jour du mariage d'Elisabeth, les pauvres avaient tous reçu un peu plus que le nécessaire.

Un temps splendide avait servi de cadre à cette grande journée; et la vieille église du village ne s'était pas vue si belle, si richement ornée depuis cinquante ans, c'est-à-dire, depuis le mariage de madame de Kelles.

Quelques jours après, les invités se retirèrent, à l'exception d'un noyau formé des plus proches parents. C'est alors que la joyeuse épouse de M. de Chaneil s'occupa de fêter les vieillards.

—Te feras-tu bien belle, du moins, ce jour-là? demanda l'aïeule.

—Moi, grand'mère? c'est bien de moi qu'il s'agit! J'entends passer inaperçue. La mariée, c'est vous. Je vous soupçonne même de beaucoup de coquetterie, à l'endroit de mon grand-père, si j'en juge par les jolis chiffons que j'ai vus aux mains de votre femme de chambre. »

L'aïeule ne se défendit pas, elle sourit avec une expression toute particulière de bonté et de tendresse.

« C'est vrai, dit-elle, d'un ton moitié plaisant, moitié sérieux, j'avais une toilette toute prête, celle de ton mariage; mais ton grand-père a toujours aimé les falbalas et les dentelles, arrangés d'une certaine façon que je connais, et dont j'ai confié l'exécution à Malvina; c'est un véritable enfantillage de ma part. »

La nouvelle épouse regarda sa grand'mère avec un peu d'étonnement. Elle n'aurait pas supposé, entre Philémon et Baucis, ces petites attentions qui lui semblaient uniquement l'apanage de la jeunesse. C'était vrai pourtant, et bien qu'ils fussent devenus étrangers aux mobiles impressions du jeune âge, tous deux cherchaient à se plaire, à tenir compte des goûts et des appréciations l'un de l'autre. C'était là une dernière délicatesse, survivant aux exigences d'un autre temps.

La cinquantaine était à la fois une fête religieuse et une fête de famille; mais Élisabeth avait en vain espéré retrouver là quelque chose qui ressemblât à sa fête, à elle. Il y a une longue distance entre le souvenir et l'espérance. L'homme qui retourne au passé sait bien qu'il n'a pas d'avenir; que les jours qui lui seront accordés seront des jours de grâce; et pendant qu'il donne un sourire aux joies depuis si longtemps écoulées, il ne peut oublier que la carrière est presque fournie, et qu'au détour du chemin, le sol s'effondrera.

Cependant, une expression de douce sérénité couronnait ces fronts sexagénaires, lorsque, au sortir de l'église, ils rentrèrent dans la cour du château, escortés surtout par les vieux du pays. Ceux-là les avaient vus marier; puis, après mille vicissitudes, ils les avaient vus revenir sous le toit de famille, et de là, donner à tous, travail ou aumône, selon le besoin. Des bénédictions s'élevaient de tous ces cœurs, et Elisabeth attendrie disait à son mari :

M[me] DE STOLZ.

(La suite au prochain Numéro.)

Économie Domestique

CÔTELETTES DE VEAU A LA DREUX

Ayez de belles côtelettes de veau; piquez-les, non avec du lard, mais avec des filets de jambon; faites-les cuire dans un bon roux mouillé de bouillon; ajoutez sur la fin de la cuisson : morilles, olives, champignons, un soupçon de poivre de Cayenne, et servez.

***

SIROP D'ORGEAT

Prendre 250 grammes d'amandes douces et 80 grammes d'amandes amères pelées. Les piler avec 250 grammes de sucre et 60 grammes d'eau. Délayer cette pâte dans 820 grammes d'eau et passer en pressant fortement à travers un linge. Ajouter 2 livres et demie de sucre en poudre, puis mettre dans un vase en terre ou en faïence sur un feu très doux ou au bain-marie. Remuer avec une spatule ou une cuiller d'argent. Quand le sirop est bien fondu, le retirer du feu avant qu'il ne cuise. Ajouter 60 grammes d'eau de fleurs d'oranger, laisser refroidir et mettre en bouteille.



REVUE MUSICALE

Concours du Conservatoire : les lauréats du Chant et du Piano. — Autre tournoi : les animaux mélomanes.



Les concours du Conservatoire, c'est là l'événement musical important à signaler ce mois-ci.

Comme nous le faisons chaque année, nous donnons les noms des lauréats du chant et du piano, et ils sont nombreux.

CHANT.

Hommes : deux premiers prix : MM. Gandubert et Duc. — Deux seconds prix : MM. Delmas et Balleroy. — Premiers accessits : MM. Monteux et Ibos.

D'autres accessits ont été accordés à MM. Bérengier, Soum, Jacquin et Gilbert Marius.

Femmes : deux premiers prix : mesdemoiselles Moore et Salambiani. — Un second prix : mademoiselle Ribeyre. — Premiers accessits : mesdemoiselles Tanesy, Pelosse et Levasseur. — Deuxième accessit : mademoiselle Cremer.

Les concours de PIANO sont exceptionnellement brillants cette année.

Femmes : cinq premiers prix : mesdemoiselles Brzyzanowska, François, Mascart, Collin et Stokvis. — Sept seconds prix : mesdemoiselles Duranton, Texte, Gruié, Mulnier, Domenech, Millochau et Lecour. — Premiers accessits : mesdemoiselles Berthelot, Galliano et Depecker. — Deuxièmes accessits : mesdemoiselles Hurez, Morhange, Gauthier, Jaëger et Leféburé.

Hommes : trois premiers prix : MM. Galeotti, Jemain et Bondon. — Un second prix : M. Reitlinger. — Premiers accessits : MM. Hollander, Hirsch, Miquel et Frémaux. — Deuxièmes accessits : MM. Willams, Finchback et Geloso.

Et maintenant, troupe joyeuse, allez-vous-en chercher le repos, l'air pur et les ombrages frais, car il vous faut acquérir encore des forces nouvelles pour les nouvelles luttes qui vous attendent.

. . . .

Des ailes pour planer sur la mer
Dans la pourpre du matin!
Des ailes au-dessus de la vie!
Des ailes par delà la mort!

. . . .

(RUCKERT)

En nous arrêtant dans un site ravissant, retour d'une promenade en Touraine, nous avons assisté à un tournoi bien différent. Là, l'art musical était appliqué comme moyen de civilisation, sur diverses espèces d'animaux.

Ils sont plus nombreux qu'on ne le croit, « nos frères inférieurs, » qui donnent des signes non équivoques de dilettantisme. On peut classer en trois catégories ceux qui manifestent leur goût ou leur éloignement pour la musique : les passionnés, les indifférents, les antipathiques.

Mais en dehors des races ailées, où le sentiment musical existe à un degré élevé, il en est beaucoup d'autres qui présentent de curieuses exceptions à étudier. N'ayant point, comme Orphée qui charmait les tigres aux accords de la lyre, l'occasion de nous rencontrer avec les rois du désert ou les impératrices des forêts sauvages, nous ne voulons consigner ici que diverses observations faites sur les races, domestiques ou non, avec lesquelles l'homme se trouve le plus en contact.

Nous eûmes récemment l'occasion d'en recueillir un certain nombre chez un dilettante de l'art et de la science en général. Savant ornithologiste, naturaliste distingué et fanatique de musique, il a réuni dans la plus admirable retraite qu'il soit donné à l'homme de se créer, tout un monde à plume et à poil, auquel ses patientes expériences lui ont permis de reconnaître des facultés musicales plus ou moins accusées, selon les espèces ou les individus.

M. Maurice R... dont la causerie est du plus attachant intérêt, nous expliquait, en commençant par les oiseaux, qu'il n'avait rassemblé autour de lui tous ces petits hôtes ailés, qu'afin de voir quels effets la musique pouvait produire sur leur organisation, leurs sentiments et leur éducation domestique.

« Je n'ai pas la prétention, ajoutait-il, de refaire après Toussenel et Michelet, l'étude des mœurs et des aptitudes de ceux que nous nommons *les bêtes*. Mon but est simplement de rechercher si, en donnant une culture intelligente aux dispositions que je remarque chez un grand nombre d'entre elles, on ne parviendrait pas à substituer, chez ces bêtes, la passion musicale, très fréquemment caractérisée chez l'homme, à celle de la liberté, dont la privation est une mort lente mais certaine, pour les tribus aériennes comme pour nombre de quadrupèdes.

J'ai déjà obtenu des résultats remarquables et j'ai des sujets vraiment rares. Vous allez en juger. »

Tout en causant, nous avions gagné la volière, où nous entrâmes. Elle mérite une description, car c'est un coup d'œil absolument féerique.

Se développant sur une immense étendue, et placée au centre d'un fouillis de verdure où quelques grands arbres disposés pour cela, projettent leur ombre, par intervalles habilement ménagés, on aperçoit à peine, à travers les plantes grimpantes qui s'y accrochent et serpentent autour de ses parois légères, le fin grillage destiné à enrayer les aspirations vagabondes de la troupe ailée. Ce travail est merveilleux par sa finesse, sa solidité et la sécurité qu'il offre à ceux qu'il abrite. En hiver, c'est une sorte de serre très élevée, car lorsque la nature se revêt de frimas, on ajuste sur le mur d'appui, qui est d'un mètre de hauteur, tout un système de châssis vitrés ne laissant aucun passage à l'air extérieur. Dans un batiment en maçonnerie, placé derrière la volière, se trouve un calorifère dont les bouches versent à volonté la chaleur convenable, réglée d'ailleurs par un thermomètre, ce qui n'a lieu qu'après la pose des châssis. De petits vitraux mobiles sont placés de distance en distance, pour aérer lorsqu'il en est besoin.

M. R... n'a rien négligé à l'intérieur de ce jardin, à la fois d'été et d'hiver, pour y créer une oasis capable de faire oublier leur esclavage à ses petits exilés. Un sable fin recouvre la terre que la pluie arrose en été par les vasistas ouverts d'un ciel de verre. Mais une source amenée vers une sorte de rocher naturel, se déverse en cascade dans une vasque large et peu profonde, pour aller se perdre ensuite à l'extérieur. Par un mécanisme ingénieux l'eau de cette source sert encore à des arrosements qui retombent en pluie d'une finesse excessive. On remarque qu'aucune plante exotique ne décore cet artistique palais. Des arbres et arbustes de nos climats y sont placés avec discernement pour ne pas entraver le vol des oiseaux, et leur offrir des abris selon leurs besoins ou leurs goûts. Des pins toujours verts les consolent pendant la saison rude de l'absence des sorbiers, acacias, platanes, tilleuls, etc., qu'une taille intelligente maintient au printemps, à la hauteur voulue. Nombre de petits arbustes au feuillage persistant, dissimulent le mur d'appui qui entoure cette verte prison, et mille gazouillements s'en échappent quand rien ne trouble la quiétude de ses habitants. Mais c'est surtout en belle saison qu'on y chante à tue-tête, qu'on parle haut, que l'on se dispute même.

A notre entrée, un bruit d'ailes et de cris retentit, et une troupe effarée s'envola à travers les grands arbres, principalement vers un grand pin magnifique, le plus bel ornement de la volière et qui en occupe le milieu. Il était évident que notre présence causait une émotion générale, ce qui se produisait du reste, chaque fois qu'une personne étrangère y pénétrait.

« Vous voyez là-haut, nous dit M. R... en désignant du doigt une branche où perchait un oiseau mignon aux reflets chatoyants; — voici une petite mésange qui n'est pas née dans mes volières. Elle était déjà toute formée et affreusement sauvage, quand le gamin qui l'avait prise au piège me la vendit. Ce n'est qu'avec la musique qu'elle s'est humanisée et que j'ai triomphé de ses effarements. Sa sauvagerie n'avait pas d'exemple, il n'y a que *ma loutre* qui en ait montré autant qu'elle. Huit jours de mélodie la rendirent moins craintive. Elle se mit à chasser les mouches devant moi, ce qu'elle ne faisait qu'en cachette. Puis elle poussa de petits cris inarticulés. Seulement, lorsque j'entrais dans la volière elle s'envolait très loin de moi, tout en écoutant avec un plaisir marqué, comme ses compagnes, les airs et accords auxquels je préludais. Il n'y a pas trois mois de cela, eh bien! aujourd'hui, *Lina*, c'est son nom, me fait des agaceries pour m'attirer à l'orgue: Vous allez en juger et voir si ma petite mésange a fait des progrès, si malgré votre présence elle va résister à sa passion naissante pour la musique. »

Notre savant, se dirigeant alors vers le grand pin, le contourna, et au moment de disparaître sous les branches Lina vint se percher sur sa tête. D'autres bestioles voletaient discrètement à l'entour de l'arbre avec de petits cris joyeux. Au même instant de mélodieux accords se répandirent autour de nous, et à l'aide de quelques pas en avant, nous vîmes M. R. assis devant un harmonium. Par la suppression de quelques branches on avait placé l'instrument presque au centre du pin, qui malgré sa taille moyenne ne le laissait voir que de ce côté.

Immobile sur un banc assez distant de l'*arbre aux harmonies*, nous pûmes voir tout l'auditoire emplumé sortir de ses cachettes, accourir, les uns muets, les autres jetant une note au vent. Le pin ne fut bientôt qu'une immense grappe d'oiseaux, sans que l'on pût savoir d'où ils étaient sortis. Rossignols, pinsons, fauvettes, rouges-gorges, mésanges, linottes, chardonnerets, serins et d'autres encore, étaient attentifs et avaient vraiment l'aspect d'un auditoire ravi et recueilli. Quelques rebelles pendaient en cage suspendues à des consoles. La délivrance devait être le prix de la sagesse et de la docilité. Un sansonnet enfermé pour cause de férocité, ne pouvait adoucir son caractère. Il avait déjà tué deux pierrots. On espérait que le troisième, enfermé avec lui, deviendrait son ami, car depuis dix jours ils faisaient bon ménage. Tous ces captifs semblaient aussi sous le charme et partageaient, sans nul doute, l'admiration générale.

Cependant, la petite mésange, d'abord si

rétive, se trouvait encore sur la tête de notre musicien lorsque ses doigts s'arrêtèrent. D'un geste rapide il s'empara de Lina, l'embrassa, la fit jouer avec un bout de ficelle qu'elle allait chercher et rapportait très bien. Presque tous ces oiseaux étaient arrivés à voltiger sur la tête du savant oiseleur, mais seulement lorsqu'il entrait seul, ou avec sa femme, dans leur oasis.

Il nous fit voir encore, blottie dans un recoin obscur une chouette, *Adélaïde*, dont on avait coupé le vol, et que la musique seule avait rendue charmante. Qui le croirait? Elle rapportait aussi comme un chien, non le jour, mais à la lueur crépusculaire d'uue veilleuse qui ne s'éteint jamais.

Madame R... qui venait de nous rejoindre, se mit à appeler : « petite! petite! » Aussitôt une jeune hirondelle s'élança des hauteurs de la volière, où de nombreuses retraites se trouvent ménagées; et décrivant deux ou trois cercles, elle vint se poser sur la main de sa maîtresse, tenue en l'air.

« Voilà, dit-elle, mon oiseau de prédilection. C'est moi qui l'ai élevée, soignée, elle me reconnaîtrait entre mille. Je l'ai trouvée sous le viaduc du chemin de fer, l'automne dernier, mourante de faim et de froid. Elle était tombée de son nid, bâti sans doute entre les pierres de la haute voûte. Après l'avoir bien réchauffée contre mon cœur et l'avoir réconfortée avec un peu de jaune d'œuf durci et de viande hachée, le tout arrosé d'une goutte de vin sucré chaud, je la mis dans un nid de ouate, et enfermai le tout dans une de ces petites boîtes grillagées qui servent au transport des oiseaux. Je la plaçai tout près de la bouche de chaleur et je la laissai deux heures se remettre. Au bout de ce temps, je l'appelai : petite! petite! elle me répondit en ouvrant un bec démesuré où je me hâtai d'introduire la pâte régénératrice. A la seconde becquée il fallut l'ouvrir de force, et ce n'est que huit jours après qu'elle consentit à la prendre de bonne volonté au bout de mes doigts. J'avais imaginé d'imiter avec la main ouverte en forme d'aile, le vol de la mère descendant en tournoyant vers son nid, et en serrant l'un contre l'autre, en forme de gros bec, le pouce et l'index qui tenaient la proie. La petite bestiole mordit très bien à cette supercherie. Mais lorsque ma main n'arrivait pas juste au moment de l'ouverture du bec, c'était inutile d'insister : il fallait recommencer les évolutions en l'air, décrire des ronds autour de sa tête et fondre rapidement jusqu'à sa gorge, où disparaissaient soit une mouche, un ver ou de la viande crue. Ce n'est pas tout, et Michelet n'a pas sans raison nommé l'hirondelle : « l'oiseau du retour. » La mienne, que j'ai émancipée depuis les beaux jours, sort, revient, fait des promenades aériennes qui se prolongent chaque fois davantage. »

Prenant alors sa *petite* dans la main, madame R... m'entraîna au dehors, du côté où la vue s'étendait vers la rivière. Puis elle laissa l'oiseau libre, il s'élança en avant et nous le vîmes tourner plusieurs fois à notre hauteur, nous effleurant de son aile à chaque retour. Peu à peu, la ravissante bête s'éleva dans l'air, agrandissant les cercles de son vol, et nous la perdîmes de vue. D'autres hirondelles sillonnaient l'espace, comment la reconnaître? Dix minutes environ s'écoulèrent dans un silence presque solennel, les yeux braqués au ciel, la tête renversée à en avoir le torticolis! Alors madame R... prit son chapeau, le souleva en l'air en l'agitant et se prit à crier de sa voix la plus aiguë : « petite! petite! » Après trois ou quatre minutes de cet exercice, on vit se dessiner sur le fond du ciel un petit point noir. Peu après, on put distinguer cet amour de petit être, qui retrécissant ses ronds à mesure qu'elle descendait, fit, comme au départ, un certain nombre de tours avant de venir se replacer sur le chapeau de sa maîtresse, qui rentra ainsi dans la volière sans qu'il soit besoin de la tenir captive. Chose remarquable : bien que nous fussions deux, cette admirable bête n'avait pas hésité une seconde a reconnaître la voix, la personne, le chapeau de madame R... N'est-ce pas incroyable?

« Eh bien, nous dit M. R... qui n'avait pas cessé de s'occuper de son troupeau ailé, — ce charmant petit animal, si parfait, qui a toutes les qualités du cœur et de l'intelligence, est un des moins sensibles à la musique. Sa passion dominante c'est le vol, sans jeu de mots! La plupart de tous ceux que vous voyez là, au contraire, ont été vaincus par elle, et sans être des oiseaux chanteurs même, ils sont séduits au point de ne se laisser prendre qu'avec cet appât. Est-ce curiosité ou influence magnétique? toujours est-il qu'ils se rapprochent insensiblement de l'instrument, montant tantôt dessus, tantôt sur ma tête, après un certain nombre de mois d'habitude. Comme vous le voyez, chacun chante ou babille selon son langage, mais aucun ne retient les airs qu'il entend. Seulement, dans cet eldorado, presque tous oublient leur capitivité. Le rouge-gorge, le roitelet n'y pensent plus.

— Je crains bien, interrompit madame R..., que mon amour d'hirondelle ne comprenne déjà qu'elle est née pour les horizons infinis, et quand viendra l'époque des départs...

— Tu feras bien, lui répondit son mari, de ne plus l'envoyer en promenade, car vous savez, mesdames, ce que dit encore Michelet, l'un de mes maîtres? L'oiseau captif perd les ailes, l'industrie de pourvoir à la nourriture et ne peut plus retourner chez les oiseaux libres : « dans leur fière république, quiconque a été esclave, quiconque a été en cage et n'est pas mort de douleur, est impitoyablement condamné et exécuté. » Evidemment la musique agit puissamment sur ces organisations nerveuses et délicates, car

sans elle, mes premières tentatives d'éducation domestique échouèrent presque toutes. »

Plus curieuses peut-être, par leur rareté, sont les observations recueillies par M. Maurice R..., sur plusieurs individus à poil, dont le dilettantisme est certainement moins naturel que celui de la gent à plumes et vers lesquels il nous introduisit en quittant la volière. Notre dernière page étant remplie, nous relaterons cette seconde partie de notre visite dans la prochaine chronique, car septembre ne sera guère, plus qu'août, fertile en nouveautés théâtrales.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE



HÈRES lectrices, il me semble que le dessin placé en tête de votre Journal, ce mois-ci vaut plus et mieux que quelques lignes de souvenir; François Ier, la Renaissance, le château de Blois, ses vicissitudes, ses héros;... mais c'est toute l'histoire de notre France! et il est bien difficile de la raconter en quatre pages, bien que l'on croie que ce que les femmes disent le mieux est généralement ce qu'elles laissent deviner. Bah! commençons notre promenade dans cette cour irrégulière dont M. Delafontaine vous a dessiné deux façades, celle de Louis XII en face, celle de François Ier à gauche, avec la fameuse Salle des Etats construite par les ducs de Châtillon, à l'angle du fond; de là, nous irons circuler dans les cabinets du roi, l'oratoire de la reine, partout enfin où nous rencontrerons un souvenir; et il y en a autant que de carreaux vernissés, que de salamandres, que de devises, que de sombres corridors, que de tours mystérieuses, d'escaliers dérobés.

Le premier nom de femme inscrit sur la pierre de cet édifice est celui d'Anne de Bretagne: toute l'ornementation de l'aile édifiée par Louis XII se compose de son chiffre enlacé avec celui du roi, et de l'hermine unie au porc épic. Les artistes d'alors, gens d'imagination féconde, ont su varier à l'infini les combinaisons de ces emblèmes, et fait une merveille de goût et d'élégance de cette aile du vaste château. En face, et donnant sur la cour, était jadis une galerie à colonnade élevée sur une terrasse et adossée à une grosse tour d'une époque antérieure. C'est là que se tenait la garde fidèle d'Anne, attendant le bon plaisir de la reine pour la suivre partout où elle se rendait, soit à Saint-Sauveur faire ses dévotions, soit dans les jardins du château. « *Voilà mes Bretons qui sont sur la perche et qui m'attendent*, disait-elle plaisamment lorsqu'elle les apercevait de sa chambre, fidèles à leur poste et charmant leurs heures de loisirs par quelques jeux ou quelques passes leur rappelant le sol natal. Le mot resta; et cette construction est désignée dans les vieilles chroniques sous ce nom pittoresque de *Perche aux Bretons*.

Voulez-vous savoir comment se servait un lunch à cette époque, Mesdemoiselles? cela pourra vous donner quelques idées pour vos réceptions entre amies, du lundi ou du mercredi. Voici, conservé par un chroniqueur anonyme, le cérémonial employé pour porter des confitures à l'archiduchesse d'Autriche en visite à Blois. « *Premièrement y avait un des maistres d'hostels du roy qui allait devant, après, six petits pages vestus de damas jaune, bandé de velours cramoisy, qui tenaient chacun un chandelier d'or avec un flambeau de cire vierge, et après eux, madame de Bourbon portait une grande boitte d'or, pleine de diverses boittes de confitures. Puis venait madame d'Angoulesme portant une autre boitte d'or pleine de serviettes. Après, madame de Nevers portant une autre boitte d'or, pleine de couteaux et de fourchettes qui avaient les manches d'or. Puis venaient la duchesse de Valentinois et mademoiselle de Foix tenant chacune un drageoir, en leurs mains, plein de diverses dragées don l'un estait d'or merveilleusement beau... Et après ces choses vinrent cinq ou six gentilshommes, chacun tenant deux pots d'or pleins de toutes sortes de confitures. Et puis marchait l'apothicaire de la reyne.* (Je crois bien!!!) Et savez-vous où l'on posa toutes ces sucreries? « *et fut le tout mis tant sur le buffet que sur les licts* » Sur les licts, qu'en pensez-vous? et pas un verre d'eau dans cette narration poisseuse!

Quelque chose par exemple, qui n'a pas cessé d'être à la mode, ce sont les cris aigus poussés par la jeune Claude de France portée dans son maillot par mademoiselle de Tournon, et qui fut si effrayée de tout ce mouvement qu'on ne put lui rendre aucun honneur « *mais fut portée la petite dame dans sa chambre.* »

Cette enfant épeurée devint reine quelques années plus tard, et resta fidèle au château qui l'avait vue naître; sa douce image est à demi effacée par le prestige dont rayonne le nom de son glorieux époux, mais ce fut bien vraiment une femme et une reine comme on les voudrait

toutes; pieuse, douce, assez sûre de sa vertu pour rester indulgente aux autres; cela aussi est bon à méditer à toutes les époques.

Ce fut sous le règne de son époux, François Ier, que s'éleva l'aile en retour que vous voyez à gauche de votre dessin, avec son merveilleux escalier en rotonde où les salamandres grimpent au milieu des flammes jusqu'au faîte, ou les F et les C ont remplacé les L et les A de l'époque précédente. Dans cette partie neuve nous retrouverons dorénavant les personnages qui jouent un rôle dans l'histoire de plus en plus sombre des Valois. Pourtant au milieu de ces rixes sanglantes, de ces coups portés dans la nuit par les traîtres, de ces conspirations, de ces luttes, quelques échappées de soleil, quelques visages de femmes où rayonnent la beauté, l'esprit et la grâce : Marguerite de Valois est la belle des belles et Brantôme, ce naïf et passionné conteur, nous a laissé d'elle quelques portraits ravissants. Le cadre est d'ailleurs si bien en harmonie avec cette peinture délicate! Empruntons-lui cette description charmante d'une fête religieuse où ses yeux n'ont su voir que la jeune princesse parmi tant de sujets offerts à sa pieuse admiration... « *Et un jour de Pasques fleuries, à Blois, étant encore madame et sœur du roy, je la vis paroistre à la procession, si belle que rien au monde de plus beau n'eust sceu se faire voir et marchant à son grand rang, le visage tout descouvert pour ne priver le monde en une si bonne feste de sa belle lumière, parut plus belle encore en tenant et portant en la main sa palme, d'une royale majesté, d'une grâce moitié altière et moitié doulce, et d'une façon que qui ne l'eust jamais veue n'y cogneue eust bien dict : Voilà une princesse qui, en tout, va pardessus le commun de toutes les autres du monde. Et vous jure qu'à ceste procession, nous y perdismes nos dévotions, car nous y vaquasmes pour contempler et admirer ceste divine princesse et nous y ravir plus qu'un service divin, et si ne pensions pourtant faire faute ni pesché, car qui contemple et admire une divinité en terre, celle du ciel ne s'en tient offensée puisqu'elle la faicte telle.* » On voit que ce bon sire de Bourdeille trouvait avec le ciel des accommodements faciles.

Je parlais tout à l'heure du luxe, du cérémonial usité pour les petites réceptions dans les appartements de la reine; que dire de la richesse des costumes! Puisque nous en sommes à Marguerite relevons deux toilettes, toujours d'après Brantôme. La premiere est pour une fête joyeuse : *Elle était ornée par la teste de si grande quantité de grosses perles et surtout de diamants mis en forme d'estoilles, qu'on eust dit que le naturel du visage et l'artifice des estoilles et pierreries contendaient vers le ciel pour en tirer la forme. Son beau corps avec sa riche et haulte taille estoit vestu d'une robbe de drap d'or frisé, le plus beau et plus riche qu'on fust veu en France, et c'estait un présent qu'avait fait le Grand Seigneur* » maintenant on dirait le grand Turc... « *et la porta tout ce jour, bien qu'elle pesast extrêmement, mais sa belle, riche et forte taille la supporta très-bien et luy servit de beaucoup...* »

La seconde toilette était plus grave et en harmonie avec les circonstances. Marguerite aux États de 1576 « *était vestue d'une robbe d'orangé et noir, le champ était noir avec force clinquant. Elle avait son grand voile de Majesté et étant assise en son rang elle se montra si belle et si admirable que j'ouïs dire à plus de trois cents personnes de l'assemblée qu'ils s'estoient plus advisés à la contemplation d'une si divine beauté qu'à l'ouïe des graves et beaux propos du roy son frère.* »

Mais laissons Brantôme à son admiration et quittons cette vaste salle des États où le duc de Guise se croit assez fort pour braver ouvertement le roy et suivons les corridors, les escaliers qui conduisent au second étage à la salle du Conseil : vous en apercevez les fenêtres sur le dessin du Journal : ce sont les deux premières à gauche. C'est là que le 23 décembre 1588 se tint ce fameux conseil ou Henri de Guise environné d'ennemis, et les bravant malgré toutes les menaces et bien des avertissements, fut tout à coup pris d'une faiblesse et demanda des confitures. On lui apporta des prunes de Brignolles, mais presque en même temps le roi Henri qui n'avait pas quitté son cabinet le fit demander. Le duc de Guise mit en hâte quelques prunes dans son drageoir qu'il garda à la main et sortit par la chambre du roi remplie de gardes qui le suivirent; au milieu de la pièce il eut un moment d'hésitation et se retourna pour demander raison de cet appareil de forces inusité; à cet instant, on le frappe par derrière d'un coup de poignard, puis les assassins se jettent sur lui et l'achèvent, malgré ses coups terribles, car il était d'une force peu commune; quand il fut mort, le pâle Henri souleva la tenture qui le séparait de sa victime et vint la toucher du pied en signe de mépris. Pourtant le Balafré était encore redoutable aux yeux du roi : « *Mon Dieu! qu'il est grand*, s'écrie celui-ci, *il est plus grand mort que vivant!* »

Hâtons-nous de chercher d'autres souvenirs et entrons dans la salle des Gardes qui s'ouvre sur ce merveilleux escalier à jour dont vous avez le dessin; là, je me rappelle une parole de Saint-François de Sales que je mets en singulière compagnie. « Celui qui aime n'est occupé que de l'objet de son amour, s'il en est séparé, il ne manque pas de lui écrire les choses les plus tendres et il ne rencontre pas un arbre sur l'écorce duquel il ne grave son nom ». Comme il n'y avait pas de futaie dans les appartements du château,

messieurs les gardes se contentaient des lambris de leur vaste salle où on lit par exemple : *Vive Rostine la belle*; ou :

Envie.
M'ennvie
Et ne pvis jovir de ma mie. »

Pus loin, éclatent d'autres plaintes en caractères gothiques.

« *Faulte d'argent est douleur grâde.* »

Ne faites pas la moue, Mesdemoiselles, le pauvre diable d'escuyer qui traça ces lignes pensait peut-être que si sa bourse eût été mieux garnie, quelque belle demoiselle dont sa discrétion a su taire le nom, se fût montrée moins cruelle envers lui.

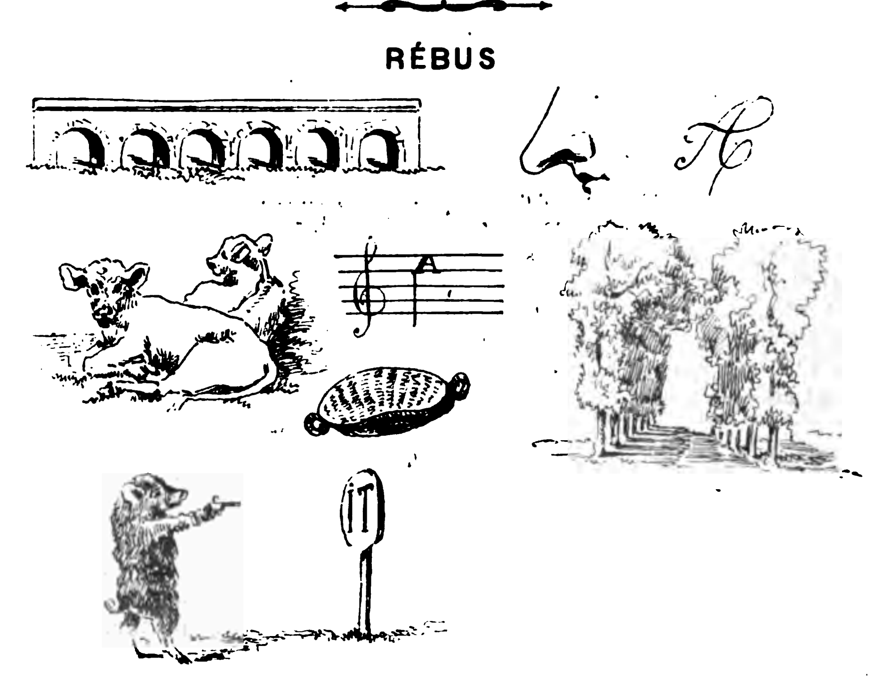
Après avoir été château royal, Blois devint royale prison. Henri III mort, le roi de France et de Navarre eut trop de peine à rentrer dans sa bonne ville de Paris pour se presser d'en sortir, mais Louis XIII envoya Marie de Médicis en disgrâce dans la demeure de ses pères ; après deux ans de captivité la reine mère s'échappa. L'histoire de sa fuite est pleine de détails piquants, ne fût-ce que sa manière de descendre le long des remparts assise sur une couverture, que ses amis tiraient avec des cordes des fossés où ils avaient préparé de longue main cette évasion.

C'est la dernière reine qui habite l'aile de François Ier; car Gaston d'Orléans se fait construire des bâtiments à la Mansard, qui ferment le carré irrégulier de ces constructions successives. La célèbre Mademoiselle dut pourtant errer quelquefois dans ces vastes salles, muettes aujourd'hui, mais alors pleines encore de souvenirs presque vivants. Ici ou là, elle écrivit une bonne part de ces pages mordantes où sa bile se déverse abondamment sur sa propre famille: sa belle-mère, ses petites sœurs, l'hospitalité de son père, tout passe au laminoir; peut-être eût-elle été moins sarcastique si elle n'avait pas échoué dans ses rêves de reine.

Mais le temps marche, le grand roi est mort, ses successeurs voient se lever les derniers jours de la monarchie, et quand elle tombe, le royal château suit sa fortune; on le mutile pour en faire une caserne, on lui arrache ses fleurs de lis, ses silhouettes royales, ses écussons, ses statues, on l'eût rasé s'il eût été moins grand; mais il en est des châteaux comme de certaines races qu'on ne peut écraser d'un coup et qui parfois renaissent au moment où l'on se croyait le plus sûr de leur mort. Blois a été restauré, il a secoué la poussière de ses cendres pour redevenir jeune et faire le sujet de notre moderne admiration; allez le voir, fièrement assis au confluent de la Loire, regardant au loin Chambord, son royal voisin, et défiant les siècles de lui ravir ce que les siècles lui ont donné.

Voilà, chères lectrices, notre voyage terminé sans que je vous aie parlé de meneaux, de retombées, d'encorbeillements et du reste, j'en ai presque un remords. Pardonnez-moi d'avoir plutôt cherché avec vous la physionomie morale du vieux château, une autre fois nous ferons de l'architecture, pour aujourd'hui, entre femme, j'aimais mieux causer. C. DE LAMIRAUDIE.

RÉBUS



Rébus d'Août : *On respecte dans l'abaissement ceux qui sont respectés dans la grandeur..*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

8-85 2731 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.


B.G.
1er Octobre 1885
Modes de Paris
Journal des Demoiselles
4540
Rue Vivienne 48
Chapeaux de Mme BOUCHERIE 16 r. du Vieux Colombier_toilettes de Mme VIDAL 104 r. de Richelieu



LES OISEAUX CURIEUX

(SUITE)

II

Les Oiseaux charitables.

Le pickiétar. — Le tourne-pierre. — Le campanero. L'oie. — Le goura. — La mésange bleue. — Le Trochillus. — Le bufoga. — L'eider.

APRÈS les oiseaux artistes, les oiseaux charitables. Après l'esprit des uns, le cœur des autres; la tendresse exquise et l'étonnante prévoyance des parents; je ne sais enfin quel curieux esprit de solidarité qui porte ces oiseaux d'élite à s'entr'aider dans leurs travaux, à se défendre contre un ennemi commun, à se secourir dans la détresse, comme s'ils formaient, d'instinct, une société naturelle de secours mutuels.

Assistons au défilé de ces oiseaux étranges et sympathiques.

Voici d'abord le Pickiétar, une gentille hirondelle de mer. Rien n'égale la grâce et la vivacité de son vol, le charme poétique de son allure. Son intelligence est vraiment étonnante, mais ce qui distingue surtout cet oiseau, c'est son esprit de charité, son merveilleux amour du prochain. Si les hommes s'aimaient et s'entr'aidaient comme les pickiétars, la terre serait un Eden, le monde une vaste société de secours mutuels, la vie une admirable école de fraternité.

Le pickiétar est un adroit pêcheur, un voilier aussi léger qu'infatigable; le voici, planant dans l'azur sur le vaste miroir des mers ensoleillées. Les ailes étendues, immobiles, ce n'est qu'un point dans le ciel; tout à coup le point s'anime, s'agite et se précipite dans les flots sur le poisson aperçu du haut des airs. C'est un trait qui plonge, une fusée qui monte; et quand la rapide hirondelle a manqué sa proie, elle décrit aussitôt une courbe superbe et remonte dans le ciel sans que son aile ait frôlé les vagues.

L'esprit de solidarité qui unit ces charmants oiseaux est des plus touchants ; Si un vieux pickiétar invalide ou blessé ne peut quitter la roche où il languit, ses jeunes compagnons lui apportent à manger, comme autrefois il venait lui-même donner la becquée à ses petits. Quand les parents d'un jeune pickiétar ont été tués, l'orphelin est recueilli et élevé par les hirondelles du voisinage, et pour mère il aura toutes les hirondelles de la tribu. Enfin, lorsque le cadavre d'un pickiétar est découvert sur un rocher ou rejeté par les flots sur le rivage, la troupe des hirondelles l'entoure en voletant, elles le tournent, le retournent avec le bec, gazouillent en chœur une sorte de *De Profundis* et lui font, en tournoyant d'un vol triste et lent, une façon de funérailles aériennes.

Un jour, le célèbre naturaliste Edward tire un jeune pickiétar qui tombe dans la mer à trente mètres du rivage. L'aile brisée, l'hirondelle se débat en criant au milieu des vagues. Aussitôt, une bande de pickiétars accourent en tourbillonnant au-dessus de la blessée que les flots poussent vers le rivage, et déchirant l'air de leurs cris désolés, ils entourent le chasseur comme s'ils lui reprochaient son assassinat.

La blessée va atteindre la plage et le naturaliste s'apprête à la ramasser. Mais à sa grande surprise, deux hirondelles saisissent tout à coup la malheureuse estropiée, chacune par une aile, l'enlèvent hors de l'eau et l'emportent vers la haute mer. Deux autres hirondelles suivent les sauveteurs et bientôt les pickiétars, descendant vers l'abime, reposent doucement la blessée sur les eaux. Alors, les deux hirondelles restées inactives remplacent les premiers *porteurs* et, prenant l'estropiée par chacune de ses ailes, l'emportent dans les airs, comme on donnerait le bras à un malade, comme on conduirait un ami par la main, et se relayant ainsi cinq ou six fois, atteignent un rocher où elles déposent leur chère infirme.

Alors, Edward, vivement ému, se dirige vers la roche où git la blessée. Mais les hirondelles l'ont aperçu, et leurs essaims pressés, étourdissants, entourent le meurtrier comme s'ils voulaient arrêter ses pas ou lui dérober la vue de la blessée. Au même instant, deux hirondelles s'emparent de celle-ci, comme elles l'ont déjà fait et l'emportent au large, en triomphe, loin des atteintes du naturaliste.

Comme son nom l'indique, le tourne-pierre est un pauvre oiseau qui s'en va, le long des plages, retourner péniblement les pierres qui cachent les insectes dont il se nourrit. C'est un travailleur aussi ingénieux qu'infatigable. On dirait, en le voyant gratter le sol, ébranler les moellons, qu'il cherche un trésor; c'est son existence qu'il déterre, sa table qu'il déblaie, son couvert qu'il prépare.

Pour ce rude labeur, la nature a doté le tourne-pierre d'un corps trapu, de jambes nerveuses et courtes, de longs doigts crochus, d'une large poitrine qui se présente comme un bouclier. Son allure est mélancolique, son plumage terne. Pourquoi serait-il bien mis ce pauvre terrassier, perpétuellement en contact avec la poussière et la boue? Ah! je vous assure que s'il arrive au pauvre tourne-pierre de faire un bon repas, il l'a bien gagné et du bec et de la patte. Si ce bec est impuissant à retourner la terre, l'oiseau s'aide de ses pattes crochues et pousse le moellon de sa vaillante poitrine qui semble cuirassée. Si la pierre est inébranlable, l'oiseau jette un cri, et aussitôt, des roches voisines accourent deux ou trois tourne-pierre qui lui prêtent assistance, rivalisant de vigueur et d'adresse, comme des porte-faix s'entendent pour soulever un ballot!

Rien n'égale la persévérance et la sagacité de ces oiseaux : ils se regardent, se consultent, s'excitent, se donnent le mot d'ordre par un cri sonore et bref : hardi!

Et, combinant leur effort avec une entente merveilleuse, ils donnent comme un seul ouvrier une poussée vigoureuse. On dirait l'élan d'une seule poitrine et d'un seul bec. Si la pierre résiste à leurs efforts ils l'entourent, l'auscultent, pour ainsi dire, de l'œil et de la patte, et se mettent avec une ardeur comique à gratter tout autour.

Sous leurs ongles crochus, le sable vole, le sol se creuse, l'obstacle disparaît, la pierre penche. Aussitôt, tous se baissent, jusqu'à toucher le sable de leur poitrine, passent leur bec sous le moellon qu'ils soulèvent, écartent vivement la tête, appuient leur poitrine contre la pierre ébranlée, la poussent avec rage, et la renversent. Ils n'ont plus, les intrépides travailleurs, qu'à se mettre à table, les limaces sont servies.

Comme tous les travailleurs, le pauvre tourne-pierre a ses jours de jeûne et de déception: Nouveau sisyphe, il s'en va éternellement le long des rivages, rouler son petit rocher, enlever un diner à la vigueur de son bec et gagner sa vie à la sueur de son front.

Dans les forêts profondes de la Guyane et du Paraguay retentit le cri étrange de l'oiseau-cloche que les espagnols ont surnommé : le *campanero*. Son chant bizarre consiste en coups de

cloche sonores et clairs, qui se succèdent après un silence de deux ou trois minutes, d'une façon si nette, si saisissante, qu'on se croirait dans le voisinage d'une chapelle ou d'un couvent. C'est à prendre son livre d'heures, pour se rendre à l'office. La chapelle c'est la forêt; le clocher, un palmier; le sonneur, un oiseau!

Le campanero ne chante ou plutôt ne sonne que trois fois par jour. Le matin, à midi, le soir. Tantôt, c'est un glas funèbre qui tinte dans les bois, tantôt un joyeux carillon qui éclate sous la feuillée. Ce maître sonneur n'a rien de son monstrueux confrère Quasimodo, car sa beauté égale ses talents; vif, élégant, gracieux, le campanero est gros comme un geai et blanc comme la neige; son plus curieux ornement est une aigrette de velours noir qui se dresse sur sa tête inclinée, comme s'il prêtait l'oreille au bruit de ses cloches. Cette belle aigrette est un tube conique d'un pouce de long qui communique avec le palais de l'oiseau. Quand ce tube est plein d'air, il ressemble à un épi, se courbe et se relève avec une grâce charmante.

Il n'est pas d'oiseau au monde dont la tendresse maternelle égale la sollicitude du campanero pour ses petits. La mère se laisse prendre ou tuer sur sa couvée, plutôt que d'abandonner l'espoir de sa race aux dangers qui la menace. Ce gentil oiseau puise dans sa tendresse le courage de l'aigle pour défendre ses petits. Quant au père, aussitôt qu'il aperçoit quelque hideux reptile désireux de faire une omelette de ses œufs chéris, il hérisse aussitôt ses belles plumes blanches, met toutes ses cloches en branle et fait reculer le serpent effrayé par cette sonnerie imprévue.

Quand vient la saison de la ponte, le campanéro, dit-on, change de notes : ce n'est plus un *Angélus* mélancolique qui descend du haut des palmiers, mais un gai carillon qui remplit les forêts, comme si le charmant campanero voulait célébrer par anticipation le baptême de ses nouveau-nés.

Parlons de l'oie, de notre oie domestique : sans doute, elle manque de grâce; le pied large et plat, la démarche heurtée, un cou immense qu'elle tend comme une perche et des ailes qu'elle secoue comme des grands bras, en parlant du nez...

Sans doute, l'oie parait sotte et l'injustice humaine en a fait un emblème de stupidité. C'est, au contraire, une bête très avisée, familière, affectueuse : Une bête de cœur, en un mot. De Humboldt parle d'une oie qui, tous les dimanches, conduisait une vieille aveugle à la messe et la ramenait à la ferme. Elle avait ses entrées dans l'église et ne troubla jamais l'office en mêlant aux cantiques sacrés, la note éclatante et nazillarde qui constitue son répertoire classique.

Quand l'aveugle mourut, l'oie se trouva comme veuve, tomba dans une tristesse profonde, dépérit peu à peu et succomba à son deuil.

Un autre naturaliste raconte que le philosophe Mülsenlo avait une oie qui était en même temps sa compagne, son édredon et son réveil-matin. Elle l'accompagnait à la promenade, couchait à ses pieds, et, quand sonnait l'*Angelus*, le réveillait par un battement d'ailes.

Le Moineau lui-même, notre pierrot bavard, pillard et goguenard, a le cœur aussi bon que la tête mauvaise, j'allais dire près de la plume. Un moineau est-il pris au trébuchet ou enlevé par un matou? aussitôt tous ses camarades de courir à son aide, de larmoyer, de crier, de piailler, de tenter des efforts désespérés pour le tirer d'embarras.

Mettez, à la portée d'un moineau de deux mois un moineau de quinze jours enfermé sans sa mère, et faites que le captif réclame le secours ou l'assistance publique; le pierrot libre n'hésitera pas à pénétrer dans l'enceinte perfide pour apporter la becquée au prisonnier et faire de la charité maternelle un apprentissage qui peut-être lui coûtera la vie.

L'histoire des moineaux est féconde en dévouements, mais le trait le plus beau qu'on cite de cet oiseau revient à ce pierrot familier qui suivit son maître, un pauvre soldat condamné à mort, jusqu'au lieu de l'exécution, et resta vaillamment perché sur son épaule pendant la fusillade. Quand le corps tomba sous les balles, l'oiseau prit son vol en faisant entendre un pépiement douloureux.

Dans les forêts profondes des Molluques, roucoule et gémit le plus tendre et le plus beau des pigeons, le Goura. Sa taille est celle d'un dindon, son plumage est des plus délicats et des plus rares. Figurez-vous une robe simple, unie, mais d'un goût charmant et d'une nuance exquise, une belle couleur ardoisée à reflets bleus.

Tous les habits dorés des toucans et les robes éclatantes des perruches, habillées de velours et de satin, ne valent pas cette teinte uniforme et douce, azurée comme un ciel de Venise. Les yeux du goura sont rouges comme les baies du sorbier et sa tête est coiffée d'une huppe étrange, sans pareille dans la nature, verticale et ardoisée, elle fait à ce bel oiseau un profil bizarre.

Les plumes de cette huppe sont si fines qu'on dirait un flocon, un duvet, une brume fantastique, une vapeur bleuâtre, je ne sais quoi d'impalpable et de nuageux.

Rien de plus original que le ramage du goura; il ne roucoule pas, il soupire sous les voûtes ombreuses des forêts vierges, auprès d'une compagne qu'il ne quitte jamais.

Sa voix est une sorte de gémissement aérien: quand les matelots de Bougainville débarquèrent dans les Molluques, ils demeurèrent frappés de terreur, croyant entendre de longs gémissements

sortir des arbres, comme dans la forêt enchantée du Tasse. C'étaient des gouras qui soupiraient au fond des bois. Quand cet oiseau a perdu sa compagne, il erre dans les forêts profondes et remplit les vallées sauvages de ses gémissements éternels, et, quand il cesse de se plaindre, c'est qu'il est mort de désespoir et de faim.

Je vous présente la petite mésange bleue qui a du vif argent dans la patte et comme un grain de folie dans la cervelle; elle est bien un peu querelleuse, étourdie, fanfaronne, mais quelle excellente mère! Quel bon petit cœur d'oiselet! Retirée dans le creux d'un arbre ou d'un mur, elle couve ses œufs bien aimés, et rien ne la touche, rien ne l'intéresse que son nid. Elle ne saurait le quitter pour un épi et ne se battrait pas pour un hanneton. Que mille tentations du dehors viennent exciter son humeur vagabonde, une plume de son aile ne saurait bouger. Elle reste là où le devoir l'enchaîne, couvant ses œufs ou réchauffant ses petits, comme pétrifiée dans son nid par l'amour maternel.

Mais un jour une cruelle main d'enfant pénètre dans le trou sacré où le nid repose. Que fera la mésange bleue, elle qui n'a même pas la force d'un moineau? Tout est perdu. Le bras de l'enfant s'allonge, implacable, et ses doigts crochus s'appesantissent comme des crampons vivants sur les petits de la mésange. C'en est fait de sa chère progéniture.

Eh bien, non! la mère est sauvée : du creux de l'arbre sort aussitôt un cri bizarre, inouï, un sifflement aigu, prolongé, vibrant, menaçant, terrible.

Effrayé, l'enfant retire sa main, car il croit avoir affaire, non à un pauvre oisillon, mais à un reptile...

C'est pourtant la petite mésange bleue qui dans une inspiration soudaine, vient d'imiter le sifflement furieux d'un serpent; et ce cri de menace qu'on ne croirait jamais sorti d'un gosier si frêle, la mésange ne le fait entendre que dans un moment suprême : quand ses petits sont en danger.

Le bufoga est un tout petit oiseau, aux sympathies étranges; ses seuls amis au monde sont deux colosses redoutables : le buffle et le rhinocéros. Quand tout fuit devant eux, il s'approche, voltige autour de leur tête hideuse, trottine sur leur croupe immense et se pose en chantant sur leurs cornes terribles. Quand le rhinocéros est en quête de sa nourriture, le bufoga l'accompagne et fait le guet. Aussitôt qu'un danger se présente, il jette un cri d'alarme et le monstre, averti, prend la fuite, emportant sur sa corne ou sur sa queue la petite sentinelle. A la promenade, au combat, au bain, à table, dans sa bauge, le rhinocéros est toujours suivi de son bufoga fidèle.

On raconte que dans une course brutale et insensée, un rhinocéros fou de douleur ou de colère, donna contre un arbre avec tant de force qu'il se trouva tout à coup prisonnier, incapable, malgré de formidables efforts, de retirer sa corne enfoncée dans le tronc comme une épée. Combien de jours durèrent son supplice et son agonie! des chasseurs le trouvèrent mourant de fatigue, de rage et de faim. A son râle épouvantable, se mêlait un triste chant d'oiseau; le volatile n'était pas sur l'arbre, il était sur la bête : c'était le bufoga fidèle dont le chant de deuil remplaçait le cri d'alarme.

Il ne faudrait pas cependant que le dévouement du bufoga vous touchât outre mesure : en échange de sa vigilante amitié, le rhinocéros accorde au bufoga deux choses précieuses : le toit et le couvert!

Il lui offre une nourriture abondante et toujours servie, une table inépuisable qui est le corps même du rhinocéros, sillonné en tous sens par des myriades d'insectes, dont le bufoga est très friand.

Pour ce petit oiseau, c'est une façon de veiller au grain que de veiller sur son ami. C'est son déjeuner qu'il surveille et son dévouement, peut-être, ne tient qu'à un pou! Le rhinocéros, en un mot, n'est à ses yeux qu'une sorte de garde-manger.

Le trochillus est l'ami du crocodile, comme le bufoga est l'ami du rhinocéros. Quand l'homme apparaît, le trochillus jette brusquement son cri d'alarme et le monstre égyptien plonge dans les eaux du Nil. Mais cet avertissement amical n'est pas le seul service que ce petit oiseau rend au tyran du fleuve africain; quand le crocodile a pris son bain dans l'écume des cataractes, il se traîne dans l'herbe odorante du rivage et s'endort, son immense bouche entr'ouverte à la brise.

Qu'il semble heureux, l'immonde sybarite! Eh bien, non! son grand corps verdâtre s'agite et frémit, sa queue livide a des tressautements inquiets, ses yeux brillent d'une rage impuissante et sa gueule épouvantable se ferme et s'ouvre comme le couvercle d'une tabatière gigantesque. C'est que le monstre est en proie à un supplice terrible. Des milliers d'insectes ont envahi ses mâchoires et s'attachent à son palais brûlant, le piquent, le déchirent, et que peut il, lui, le roi du Nil? Rien. Le roi c'est l'insecte!

Alors, le trochillus arrive en chantant, voltige autour du monstre d'une aile familière et pénètre dans sa gueule béante.

On dirait qu'il entre dans son nid. Il est à table et s'en donne à bec que veux-tu, nettoyant l'étable d'Augias, et se gorgeant lui-même de fumier vivant.

Dans sa panse gonflée les insectes s'entassent et, la gueule grande ouverte pour éclairer son sauveur, le crocodile exprime sa satisfaction par de joyeux frétillements. Il respire, il renait! En voyant le petit oiseau travailler dans la gueule

du monstre, on dirait quelque dentiste de Lilliput opérant dans la bouche de Gulliver. Son nettoyage achevé, le trochillus apparaît au bord du garde-manger, j'entends sur les lèvres du crocodile et s'envole en gazouillant : il a dîné!

L'engoulevent est l'hirondelle des nuits, le grand protecteur des récoltes et des sillons. Il nous arrive d'Afrique au printemps et s'en retourne au mois d'août, quand il a bravement *fini sa journée.* Son grand œil clair défie l'épaisseur des nuits et l'insecte s'engloutit lui-même dans son bec, un abîme. Une frange de poils rudes borde ce bec formidable, aide à la capture de la proie. Enfin, son orteil, pourvu d'un angle dentelé prend la victime au vol. Avec cet orteil, l'engoulevent porte l'insecte à son bec et nettoie les contours de sa bouche obstruée des débris de ces festins. Cet orteil est tout à la fois une arme, une fourchette, un peigne à moustaches et un cure-dents...

L'engoulevent est une bête de sentiment et de devoir, un cœur d'élite, un brave homme d'oiseau. La femelle est un modèle de mère, c'est sur le sol ordinairement qu'elle pond ses œufs, qu'elle les couve, les contemple et les défend avec une tendresse extraordinaire.

Si, pendant l'absence de la mère, une main sacrilège a touché un œuf de l'engoulevent, s'il y a un brin d'herbe, de plume ou de paille de dérangé, cela suffit : la mère se désole, s'indigne, s'effraie, appelle le père, lui annonce dans son langage ému et précipité, la terrible nouvelle, et, aussitôt, chaque oiseau prend un œuf dans sa griffe, l'emporte au loin, volant l'un près de l'autre, se touchant, se serrant, rasant le sol. Parfois l'émotion de la mère est telle que l'œuf tombe et se brise; on se figure alors son désespoir en face de cette omelette de famille improvisée dans les bruyères !

Les insectes peuvent bourdonner en paix. Avec son long bec, elle tourne et retourne la coquille brisée, le berceau vide, remplit les bois de ses gémissements et reste là, immobile et désolée, à cette place où se sont évanouis ses rêves de maternité...

Lorsque, un soir d'hiver, vous vous glissez légèrement sous l'édredon, et, que votre tête fatiguée enfonce dans l'oreiller, vous êtes loin, mesdemoiselles, de soupçonner les souffrances qu'a coûtées ce fin duvet.

Il y a, en effet, comme des larmes et du sang sur ces plumes plus douces que la soie. Ce n'est pas la main de l'homme qui les a arrachées, c'est le bec de l'Eider qui s'en est dépouillé pour couvrir ses petits.

Cet oiseau de mer est la richesse et l'ornement des contrées polaires où ses troupes innombrables font comme une couronne blanche aux falaises escarpées.

Grand, robuste et doux, un plastron de velours noir, des ailes de satin blanc, des joues bleues, un plumage épais, un bec jaune qui s'allonge comme un couteau d'or, tel est l'eider.

Au printemps, il nage vers la terre pour y faire son nid. L'homme l'attend, l'attire, lui fait fête, lui ménage des abris et des cabanes, et l'eider, plein de confiance et de gratitude, entre comme un vieil ami dans les fermes et les chaumières où on lui a préparé un coin de la maison : « Me voici! je suis l'eider; je viens faire mes petits parmi vous et, en reconnaissance de votre hospitalité, je vous laisserai mon précieux duvet. »

Les eiders sont toujours deux, le male accompagne son épouse et surveille l'installation; puis, ils se dépouillent à tour de rôle, entassant comme une commune offrande, plumes sur plumes dans le nouveau berceau.

Les femelles de l'eider se réunissent et font en commun l'éducation des enfants. Si une mère vient à mourir, on adopte ses petits et ces jeunes orphelins sont toujours les benjamins de la tribu. Chaque mère les regarde comme ses propres enfants et c'est à qui leur apprendra le choix des coquillages, la science de la pêche, l'art de la natation, le talent d'éviter la serre des faucons, le bec meurtrier des mouettes et des corbeaux.

Quand les nids sont vides, on récolte le duvet de l'eider; mais il arrive souvent que dans son âpre avidité, l'homme n'attend pas l'éclosion des œufs pour s'emparer de l'édredon.

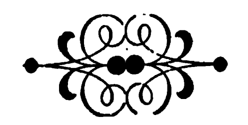
Les vaillants oiseaux ne se découragent pas et se dépouillent, tant qu'il leur reste une plume, pour faire un autre nid.

Voyez-là, cette mère! elle est nue, elle saigne, elle a tout donné! Alors le mâle arrive et reprend cette heure de sacrifice et d'amour. A son tour, il se dépouille, se met à nu, se met en sang, bravant les vents glacés et cent fois plus beau dans sa nudité sublime que dans sa robe de printemps. A lui aussi, il ne reste plus rien, car ce vêtement que Dieu lui donna, il l'a donné lui-même, comme dit Michelet, il l'a donné à ses enfants.

Et c'est ainsi que le petit de l'eider est vêtu de ses parents, de leur substance, de leur dévouement et de leur douleur.

FULBERT DUMONTEIL

(*La fin au prochain numéro.*)



BIBLIOGRAPHIE

VIE DE SAINT CAMILLE DE LELLIS

PAR MONSEIGNEUR JUSTIN FÈVRE

Ce saint italien est une des figures les plus touchantes que nous offre le catalogue glorieux de nos saints. Notre siècle qui estime surtout la charité envers les besoins physiques et l'absolu dévouement aux misères corporelles de l'humanité, doit estimer l'homme généreux qui a fait jaillir du sol chrétien un Ordre uniquement destiné aux pauvres malades, et sous ce rapport, la vie dramatique de saint Camille vient en son temps et doit obtenir un vrai succès.

Sa jeunesse fut agitée, il ne se donna pas tout de suite à ce Dieu qu'il devait tant aimer : il est soldat, il joue jusqu'à son épée; réduit à la mendicité, il sert les maçons, et touché par une grâce secrète, il désire, vivant avec les pauvres, se dévouer tout à eux. Il se fait infirmier : là est sa vraie voie; jamais ami plus tendre, plus absolument consacré aux maux extrêmes qui jettent l'homme sur un lit de douleur; aucune maladie, aucune plaie ne le rebute, il se plaît avec les pestiférés. Autour de lui se groupent timidement quelques compagnons, et durant une horrible famine qui désole Rome en 1590, ils se montrent de véritables héros, prêts à tous les sacrifices et se précipitant dans tous les dangers. Camille les avait animés de son admirable charité : il vécut, serviteur des malades, jusqu'à 65 ans; il mourut le 14 juillet 1614, joyeux, triomphant, laissant derrière lui toute une armée de *Serviteurs des infirmes*, qui continue de nos jours encore, les œuvres de son père et fondateur.

Cette belle biographie que monseigneur Fèvre a écrite avec beaucoup de cœur et de simplicité, est excellemment bien illustrée par des gravures qui retracent les plus belles allégories que l'art chrétien ait créées. Un très remarquable portrait de saint Camille sert de frontispice.

Nous recommandons à toutes les familles chrétiennes ce magnifique ouvrage, qu'on doit lire, qu'on doit regarder et qu'on peut laisser à portée de toutes les mains (1). M. B.

(1) Chez Bray et Retaux, 82, rue Bonaparte, Paris. —Ouvrage illustré de 60 gravures. Prix, broché 8 fr.

LETTRES de FEMMES CÉLÈBRES

Depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours.

ÉDITÉES PAR UN PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ

Nous voudrions qu'une mère éclairée et prudente lût ce volume avant sa fille et qu'après cet examen, elle interdît quelques-unes de ces lettres et en recommandât le plus grand nombre. C'est à dater des Valois que commence cette guirlande épistolaire; Marie Stuart y figure par une éloquente lettre à Elisabeth; Marie de Médicis, chassée de France, élève vers son fils une plainte touchante; madame de Sévigné, comme toujours, brille, et, plus encore, madame de Maintenon; madame de Staal-Delaunay s'y fait connaître par des lettres spirituelles et mécontentes; madame de Graffigny y médit; les dévotes du couvent de Voltaire, madame du Deffand, mademoiselle de l'Espinasse figurent par des lettres remarquables; madame d'Epinay et les autres disciples de Rousseau montrent bien de l'esprit et une bien faible morale; madame Roland révèle ses prétentions multiples, en un langage qui n'est pas toujours charmant. Après la Révolution, viennent madame de Staël, plus remarquable en ses livres qu'en ses lettres, madame Récamier, toujours gracieuse, madame de Rémusat, intelligente et profonde en ses moindres écrits, madame Swetchine et la douce Eugénie de Guérin, enfin, madame Desbordes-Valmore, dont l'âme aimante, simple, poétique, se peint à chaque ligne de ses lettres. Cette courte énonciation vous dit assez combien ce volume renferme de pages intéressantes; je le recommande vivement aux jeunes femmes — et aux jeunes filles, sous la condition émise plus haut.

Le goût de la correspondance, si vif jadis, tend à décroître, sous l'influence de l'agitation de notre époque; on n'a plus le temps de s'asseoir à son bureau et d'y laisser courir sa plume à l'adresse d'un parent, d'un ami; on croit suppléer par un abus des cartes postales à ce doux épanchement de l'âme; on mande par le télégraphe, dont le style est d'ordinaire si sec et le résultat si incomplet, ce que l'on peut avoir à dire; ce beau recueil de lettres montrera éloquemment le charme des relations épistolaires et peut-être engagera-t-il nos jeunes amies à se servir de leur plume pour exprimer leurs idées et leurs sentiments, non pas pour les voir imprimées, mais bien pour satisfaire des parents, de vieux amis que délaisse trop le système moderne (1).

M. B.

(1) Un volume in-12, chez Delalain, 56, rue des Ecoles, Paris. — Prix, 4 francs.

UNE DETTE D'HONNEUR

PAR M. MARYAN (1)

—

Pour entrer dans l'esprit de ce petit roman, il faut admettre qu'une enfant de treize à quatorze ans comprenne très bien le sens de ce mot : *Vous êtes la fille d'un failli*, que ce mot dur entre si profondément dans son âme que toute sa vie en subisse l'influence.

En effet, du jour où Claire a reçu cette insulte de la bouche d'un méchant garçon, elle ne vit plus que pour acquitter la dette d'honneur de son père; ce père n'existe plus, elle passe sous la dépendance d'un tuteur, le plus tendre, le meilleur des hommes; il s'associe aux efforts de sa pupille, ils viennent ensemble à Paris, il fait des mémoires archéologiques (qui se vendent!) elle, arrivée à l'âge de dix-huit ans, donne des leçons et ils parviennent à payer une première somme aux créanciers. Ils poursuivent leurs courageux efforts, couronnés d'un succès que dans la vie ordinaire on ne connaît guère; la mère d'une élève de Claire lui donne quarante mille francs, elle acquitte complètement la dette des créanciers de son père, elle a la joie de l'entendre réhabiliter par le tribunal, et comme un bonheur ne vient jamais seul, elle épouse le méchant garçon qui est devenu très bon et ils vont tous les trois habiter la chère Bretagne. Je souhaite les mêmes chances heureuses à tant de malheureux, oppressés de soucis, à tant de pauvres filles qui cherchent des leçons et du pain; hélas! les romans ne sont pas le miroir de la réalité. Celui-ci est intéressant et gracieux, il plaira aux jeunes filles; il est plein de sentiments délicats.

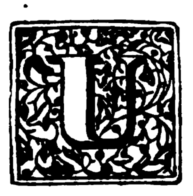
M. B.

(1) Chez H. Gauthier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris — Prix, 3 francs.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Camp du Drap d'Or.

—



Un des événements ou plutôt un des épisodes intéressants du règne de François Ier, est l'entrevue que ce prince eut avec le roi d'Angleterre, Henri VIII, entrevue restée célèbre dans l'histoire sous le nom de *Camp du Drap d'Or*, et qui fut la conséquence du traité de paix du 4 octobre 1518, restituant Tournai à François Ier, et stipulant, dans une de ses clauses, que les deux souverains de France et d'Angleterre auraient plus tard une entrevue pour cimenter leur réconciliation.

Les motifs de discorde ne manquaient pas entre François Ier et Charles-Quint, surtout depuis que l'empire avait été donné à ce dernier. Chacun élevait des prétentions, se préparait à la guerre et cherchait des alliés. L'Angleterre, sortie de ses luttes intestines, pouvait se mêler des affaires du continent; son jeune roi, fier et ardent, semblait, en lui promettant un règne florissant, destiné à tenir la balance entre Charles-Quint et François Ier. Un archer tendant un arc avec la légende : *Qui je défends est maître*, telle était l'orgueilleuse devise du roi Henri VIII. Les deux rivaux courtisaient donc ce prince, ainsi que son ministre, le cardinal Wolsey, qui gouvernait le royaume avec une autorité absolue. L'un et l'autre cherchèrent avec une égale ardeur l'occasion de rencontrer le souverain anglais. Charles-Quint, en se rendant en Allemagne, et sous prétexte d'aller présenter ses respects à Catherine d'Aragon, sa tante, débarqua en Angleterre. Il visita Henri VIII, le flatta, lui donna des témoignages de déférence et promit à Wolsey qu'il succéderait à Léon X sur le trône pontifical. Ainsi devancé par l'Empereur, le roi de France se montra très impatient de se rencontrer, à son tour, avec son frère et ami, le roi d'Angleterre. Les deux rois avaient fait le vœu de ne couper leur barbe qu'après s'être embrassés; mais Henri VIII n'y fut pas fidèle : un jour, brusquement, il se fit couper la barbe, ce qui causa un grand émoi à la cour du roi chevalier. Des notes furent échangées à ce sujet, et l'ambassadeur anglais déclara, au nom de son maître « que l'amitié était dans le cœur et non dans la barbe. »

Par une convention signée le 26 mars 1520, il fut arrêté que l'entrevue projetée depuis près de deux ans aurait lieu en plein champ, entre Guines appartenant à l'Angleterre, et Ardres, appartenant à la France. Toutes les circonstances de la rencontre ayant été soigneusement réglées à

l'avance, les deux souverains arrivèrent, chacun dans leur ville, le 1er juin suivant; mais les derniers préparatifs et surtout les débats relatifs aux conditions d'étiquette et de sûreté réciproque durèrent quelques jours, et la rencontre ne put avoir lieu que le 7 juin.

François Ier qui comptait, pour séduire Henri VIII, sur son prestige et sur son charme, se présenta avec un cortège merveilleux. Les gentilshommes, pour paraître en plus bel équipage, avaient fait de telles dépenses que « plusieurs, dit Martin du Bellay, portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prez sur leurs épaules ». Outre son palais, François Ier avait fait fabriquer un camp de tentes de drap d'or, doublées en velours, qui ne furent même pas employées; elles ne servirent qu'à faire donner à tout l'établissement français le surnom de *Camp du Drap d'Or*, ou, plus exactement, comme le dit du Bellay, *Camp de Drap d'Or*.

Les Anglais n'égalaient pas les Français par le luxe et l'élégance, mais ils les dépassaient par le nombre : la suite du roi d'Angleterre formait un ensemble de 3,997 personnes avec 2,087 chevaux; celle de la reine comprenait 1,175 personnes et 778 chevaux.

Les deux souverains resplendissants d'or et de pierreries, s'embrassèrent au milieu du camp, en se donnant des témoignages de la plus vive sympathie. Après la première entrevue solennelle, les fêtes les plus splendides occupèrent les deux cours. Mais François Ier qui « n'étoit pas homme soupçonneux, et qui étoit fort marry de quoy on n'ajoutoit pas plus de foy les uns aux autres », se leva un matin de bonne heure, et, suivi seulement de deux gentilshommes et d'un page, il s'en fut au château de Guines trouver le roi d'Angleterre. « Rendez vos armes, dit-il en riant aux soldats qui se trouvaient sur le pont, et montrez-moi la chambre de mon frère. » Henri VIII dormait encore. Grandement surpris, il remercia le roi de France de lui donner cette marque de confiance, et défaisant son collier, il le pria de le porter par amour de lui. En échange, François Ier lui donna un bracelet magnifique, et les deux souverains, en signe de bonne amitié, mirent l'un à son cou et l'autre à son bras leurs présents réciproques. Le lendemain le roi d'Angleterre rendit sa visite au roi de France, et plus aucune garantie soupçonneuse ne vint gêner les deux cours qui passèrent gaiement leur temps en « déduits et choses de plaisir ».

Un épisode caractéristique signala les joutes. Aux coups de lance et d'épée avaient succédé des luttes corps à corps dans lesquelles les lutteurs anglais l'emportaient toujours sur les français « parce que le roi de France n'avoit point fait venir de lutteurs de Bretagne. » Animé par ce succès, « le roi d'Angleterre, dit Fleuranges dans ses *Mémoires*, prist le roi de France par le collet, et lui dict : Mon frère, je veulx luitter avec vous, et lui donna une attrape ou deux, et le roi de France qui est un fort bon lutteur, lui donna un tour et le jetta par terre, et lui donna un merveilleux saulx. » Jamais petite victoire ne fut plus impolitique : blesser la vanité d'un roi dont on recherche les bonnes grâces! — Henri VIII voulut recommencer, mais « tout cela feut rompu et fallut aller soupper. »

Enfin, après trois semaines de tournois, de bals et de festins, les deux souverains songèrent à se séparer; ils ne le firent qu'après avoir assisté à une messe solennelle où ils communièrent ensemble.

Cette entrevue, plus brillante qu'utile, ne réalisa aucune des espérances de François Ier. On y fit assaut de courtoisie, de magnificence; mais la splendeur française offusqua plutôt qu'elle n'éblouit les Anglais. Ces fêtes stériles coûtèrent beaucoup pour ne rapporter rien. On avait rédigé, il est vrai, la veille de la première entrevue, pour confirmer les conventions arrêtées en 1518, un projet de mariage entre le prince Henri, fils de François Ier, et la princesse Marie, fille de Henri VIII; mais il n'eut aucune suite. A cette époque, où la guerre était imminente entre les deux rivaux, la prévoyance et l'économie eussent été sages; et quel roi fut moins économe et moins prévoyant que François Ier! Il semblait croire que le charme était une puissance suffisante; il se contenta de plaire, d'être un artiste ou un chevalier; il ne comprit pas que le courage n'est rien s'il n'est guidé par une volonté ferme, persévérante, et qu'il faut, pour être roi, autre chose que de l'esprit et de la grâce.

Charles-Quint avait été plus habile, plus modeste aussi avec le roi d'Angleterre, et bien lui en prit. Henri VIII, en quittant François Ier, alla retrouver l'Empereur à Gravelines, car il avait promis de lui rendre sa visite en Flandre, et ce fut avec lui, en réalité, qu'il fit alliance.

Le *Camp du Drap d'Or*, reproduit souvent par la peinture et la sculpture, est le sujet d'un grand et magnifique bas-relief du XVIe siècle, exécuté dans la cour de l'hôtel Bourg-Théroulde, à Rouen. Malheureusement, ce beau travail est très dégradé, très fruste en plusieurs places, et menace de disparaître. Cet hôtel, un des plus beaux édifices du XVIe siècle, a été commencé en 1506 par Guillaume Leroux, seigneur de Bourg-Théroulde, conseiller de l'Echiquier de Normandie, et achevé, sous François Ier, par son fils Claude, conseiller au parlement de Normandie.

(*A suivre.*) CHARLES ROZAN.





L'ÉTÉ DE LA SAINT-MARTIN

(SUITE ET FIN)



'EST la fête du soir. Oh! que c'est beau, Henri! comme ils sont bénis de Dieu et des hommes, mes chers parents!

— Oui, c'est beau, Elisabeth, répondait Henri en souriant; mais plus belle est la fête du matin, où l'on ne s'occupe que du présent, parce qu'il donne tout ce qu'on a rêvé.

— Quand nous serons vieux, Henri, nous nous aimerons comme ils s'aiment, n'est-ce pas?

— De grâce, ne regardez pas à distance votre mari chauve et voûté. Soyons jeunes, toujours jeunes!

— Il faut en venir là pourtant, si l'on vit longtemps sur la terre.

— Oh! que vous êtes grave aujourd'hui!

— Henri, j'ai le cœur tout remué par cet amour vieilli qui ne s'est pas éteint, par ce bonheur que mes chers parents trouvent encore à penser de même, à vivre ensemble, à lire le même livre, à faire une partie de cartes tous les soirs. Oh! je vous l'assure, ma grand'mère n'est heureuse que de ce qui réjouit bon-papa. On dirait que l'amour, en vieillissant, ne fait que changer de forme : qu'en pensez-vous?

— Je ne pense rien, vraiment! Nous verrons cela le jour de notre cinquantaine. »

Toute la journée se passa à entourer les vieillards d'affectueux respects et d'attentions aimables. A voir l'empressement de tous, on aurait dit qu'on leur souhaitait la bienvenue; mais eux ne s'y trompaient pas; et lorsque, à la tombée du jour, ils cédèrent à la fatigue et se séparèrent de leurs proches, madame de Kelles dit à demi-voix, comme au vieux temps :

« Eric, bénissons Dieu, car on assure qu'au ciel on se reconnaîtra.

— Je l'espère de la bonté divine, » répondit le vieux marquis.

Et tous deux fondirent leurs âmes, pleines de souvenirs, dans un regard paisible; désirant vivre encore, s'il était possible, et prêts cependant à répondre à l'appel quand l'heure sonnerait.

Le lendemain de ce grand jour, madame Henri de Chaneil causait avec son aïeule sur une terrasse, au milieu des fleurs de toute espèce. Elle avait souvent remarqué le grand nombre de tulipes que l'on cultivait à Roche-Noire.

« Pourquoi tant de tulipes, grand'mère?

— Parcequ'*il* les a toujours aimées plus que beaucoup d'autres fleurs... Il fut un temps où ce fut la grande mode, car fleurs et femmes suivent la mode; cet engouement passa, et l'on nous fit des corbeilles selon le goût du jour. Mais mon mari s'en occupait peu, et me disait tout simplement : — J'aimais mieux nos tulipes. — Depuis lors, j'ai voulu qu'il y en eût partout, car j'en étais venue, sans presque m'en apercevoir, a préférer ses goûts aux miens. »

En ce moment, le vieillard, plus fatigué du voyage de la vie que sa compagne, s'approchait à petits pas, s'appuyant sur sa canne, et mettant cinq minutes à parcourir une distance de vingt mètres.

« Grand'mère, que ce doit être triste de perdre peu à peu ses facultés, de ne plus pouvoir faire ce qu'on faisait étant jeune!

— Sans doute; mais moins cependant que tu ne le penses. Les tendances ont changé, les idées se sont modifiées, le besoin de repos s'est glissé imperceptiblement à la place d'une foule de désirs; on ne sent plus d'empressement; on se contente de peu en toute chose, pourvu que ce peu s'assimile à l'état physique où l'on est arrivé. Si tu savais comme on se passe volontiers de mille choses qui te semblent presque nécessaires!

— Mais grand'mère, on est toujours fatigué.

— On s'y habitue; on finit par trouver cela tout simple, comme le voyageur qui a marché longtemps; et quand Dieu nous fait grâce de la goutte et des rhumatismes, cette lassitude constante passe pour normale; on se dit qu'au bout du compte, on a gagné ses invalides; et l'on trouve dans un bon fauteuil, dans le calme, dans la société d'un très petit nombre d'amis, la réponse à presque tous ses désirs. Cela t'étonne?

— Oh! oui.

— Figure-toi bien que le soir, après le dîner, qui n'est plus pour nous que le très léger souper d'autrefois, nous avons, en tête à tête, un moment délicieux!

— Quoi! ce malheureux piquet?

— Précisément, ce malheureux piquet, comme tu l'appelles sans l'ombre de déférence. Il nous suffit.

— Encore, s'il était accompagné d'une ou deux tasses d'excellents thé?

— Qui nous empêcheraient de dormir? On voit bien que tu ne t'y connais pas. Nos petites infusions, agréablement sucrées, nous conviennent mieux; j'aime la camomille, Eric préfère la mauve.....

— Ah! vous avez dit Eric? C'était, je le parie, le petit nom familier qui, autrefois, vous servait de Riri?

— Mais certainement; j'ai fait comme toi, je me suis oubliée.

— Oh! que cela m'amuse! Grand'mère, est-ce que vous n'avez jamais tutoyé Bon-papa? toujours ce *vous*; c'est si sérieux! si froid!

— L'usage le voulait ainsi.

— Oui; mais quand il y avait par exemple de petites querelles? Il y en a dans tous les bons ménages, c'est vous qui l'avez dit. Est-ce qu'on disait *vous* pour se raccommoder?

— Enfant! petite enfant! On disait tout ce que tu as dit, tout ce que tu diras. Le temps est un fleuve qui coule; quand on le remonterait jusqu'à sa source, ne serait-ce pas toujours de l'eau? Va! mon Elisabeth, le cœur ne change pas; il y a moins loin que tu ne penses de toi à moi.

— Je commence à le comprendre. Autrefois, je me figurais la jeunesse comme un été brillant, et la vieillesse comme un hiver, triste et brumeux, qui jetait entre les époux un froid mortel, appelé, selon les milieux, convenance ou indifférence.

— Parce que tu n'avais aucune idée de ce qu'on appelle, au figuré comme au propre, l'été de la Saint-Martin. »

M. de Kelles interrompit gaiement la causerie; il avait enfin longé l'allée de tilleuls, et il venait s'asseoir près de sa femme, tout regaillardi par sa petite promenade; estimant toutefois le repos comme le plus grand bien de la terre. On devisa, on plaisanta; car, à trois, on ne cause jamais de l'intime du cœur.

Quelques jours après, M. de Chaneil emmenait sa jeune femme, et les vieillards restaient à Roche-Noire, tout tristes de la voir partir, tout heureux de l'attendre, car le chef, le maître, le despote, avait dit, du ton le plus franc et le plus aimable : « Je vous la ramènerai bientôt. »

III

Confidences.

Le temps passait, et le jeune ménage faisait du chemin. On voyageait, non seulement en Suisse, ou en Italie, mais encore dans ces deux royaumes, très imparfaitement connus jusque-là, qui s'appelaient, l'un Henri, l'autre Elisabeth.

Vraiment, on s'était trompé. Les souvenirs d'enfance n'avaient pas tout dit; il s'en fallait de beaucoup. Les caractères étaient bien tranchés, et assez absolus, de chaque côté, pour se heurter souvent.

Au fond, il n'était pas possible d'être plus unis; on avait, l'un pour l'autre, une bonne affection; mais que de nuances à la surface! On ne l'avait pas supposé, et la découverte en fut désagréable. Elisabeth ne pouvait s'empêcher de se rappeler que, immédiatement avant le mariage, et immédiatement après, elle avait eu lieu de croire que les goûts de M. de Chaneil étaient exactement les siens.

Quel empressement à entrer dans ses vues! Comme il avait l'air de s'amuser de ce qui l'amusait, elle! Deux détails l'avaient frappée; elle le croyait fou de danse et de promenades à cheval; cela semblait ainsi. Il était si gentil dans ces occasions! Et voilà que, l'hiver suivant, il détestait la danse et le cheval, ne se prêtant que par complaisance à ces plaisirs pour lesquels sa femme avait un goût très prononcé. Il se laissait traîner au bal; mais il ne voulait pas danser, et trouvait toujours que les pendules retardaient.

« Mais, mon ami, c'est pourtant très amusant. Vous n'êtes pas de cet avis?

— Non, certes! une atmosphère écrasante!

— Il fait un peu chaud, c'est vrai; mais...

— Mais j'étouffe. Deux foules de pantins qui se secouent en mesure, en face l'une de l'autre...

— Des pantins? C'est comme cela que vous traitez danseuses et cavaliers?

— De vrais pantins, vous dis-je. La danse est absurde!

— Vous dites cela comme un vieux. Merci! Moi, je n'ai pas cru épouser un vieux mari.

— Si vous me menez souvent au bal, vous me verrez grisonner sur place.

— Ah! quelle horreur!

— Que voulez-vous? Je suis ainsi.

— Mais vous aimiez la danse autrefois? Je m'en souviens très bien.

— Oui, quand j'avais dix-huit ans, vingt ans.

— Vraiment? Ne dirait-on pas que je suis la femme d'un Socrate? Il n'a pas vingt-six ans, et Monsieur trouve la danse au-dessous de lui! Mon cher, vous me contrariez beaucoup, je vous en préviens; je ne m'étais pas attendue à cela.

— Je ne vous empêche pas de vous amuser. Allons au bal tant que vous voudrez; seulement, laissez-moi dire que c'est absurde, assommant!

— Au bal, dans ces conditions-là? Beau plaisir! Et le cheval? Vous ne l'aimez pas non plus; je vois bien cela.

— Passe pour un homme; mais pour une femme, je trouve cet exercice inutile, fatigant, dangereux.

— Dangereux? Absolument comme mon grand-père! Vraiment, j'ai du malheur. »

Elles commençaient les petites querelles, et même elles devenaient fréquentes. Heureusement, M. de Chaneil, fidèle à sa promesse, ramenait souvent au nid la jolie fauvette. Madame de Kelles était toujours là, immobile dans sa sagesse, comme dans ses habitudes; et la jeune femme, en la regardant, en causant avec elle, se retrempait dans ce qu'on avait appelé la meilleure des méthodes, celle qui réussit toujours.

Quant aux vieillards, le temps qui marchait ne changeait rien autour d'eux. Leur bonheur était de voir chaque chose à la même place. Leurs vieux serviteurs faisaient tout lentement, et les maîtres préféraient leur insuffisance aux allures pressées des jeunes domestiques. Les tulipes étaient encore cultivées avec soin; le vieux chien dormait tout le jour dans sa niche.

M. et madame de Kelles n'avaient pas admis ce laisser-aller, que la vieillesse adopte trop souvent, et qui ajoute aux rides une sorte de déplaisance, de repoussement. La grand'mère, qui recommandait tant à Elisabeth la simplicité, recourait très volontiers à l'art pour elle-même. Malvina connaissait seule les petites adresses au moyen desquelles on attrapait le bon-papa, qui finissait par oublier l'acte de naissance de la marquise.

Elle avait des cheveux tout blancs, et soigneusement entretenus; de jolis bonnets à rubans et à fleurs; un tantinet de prétention dans l'agencement de cette coiffure, car elle savait, pauvre vieille, qu'irréparable est l'outrage du temps, et qu'il faut lutter tous les jours pour retarder le triomphe de cette force toujours victorieuse.

Sans suivre les modes du moment, qui d'ailleurs ne charmaient nullement les yeux de M. de Kelles, l'aïeule d'Elisabeth s'en rapprochait assez pour n'avoir pas l'air d'un portrait d'ancêtre, et mettait, dans l'ordonnance de sa toilette, ce bon goût, ce fini, qui témoignent du désir d'être agréable, car elle avait pour adage favori :

— Quand on a passé, dès longtemps, l'âge de plaire, il faut du moins tâcher de ne pas déplaire.

De son côté, le vieillard, gardant toute sa dignité morale, sous l'affaissement de ses quinze lustres, s'efforçait de ne pas céder à cette envahissante paresse, qui menace les solitaires, les campagnards, les vieux époux, sûrs d'être aimés quand même. Il avait conservé, comme la marquise, la coutume de faire un peu de toilette le soir, même quand il dînait en tête à tête avec madame de Kelles et que la fameuse partie était le seul projet à l'horizon.

Aussi, pleins d'attentions l'un pour l'autre, en ce qui concernait les dehors de la vie, ils étaient plus jaloux encore de ces soins de chaque jour qui protègent ce qu'on aime, qui préviennent le danger, qui adoucissent le mal-être de l'âge, et semblent défier la mort de trouver le moment d'apparaître. Heureux vieillards, ils se défendaient réciproquement contre le froid, l'oubli, l'abandon; leurs souvenirs se croisaient sans cesse, et toutes leurs espérances terrestres reposaient sur Elisabeth.

Vint le temps où une affection nouvelle apparut à Roche-Noire comme un dernier bienfait de Dieu. Un petit enfant, un arrière petit-fils, nommé Frédéric, tout comme le grand-père! Un météore ne jette pas dans l'espace plus de lumière et de beautés que l'enfant d'Elisabeth ne jeta de douce joie dans le vieux château des de Kelles.

Aux yeux aimants des vieillards, la jeune femme fut complétée; on revit en elle sa mère penchée sur un berceau; et quand le petit Frédéric donna des signes non équivoques d'un commencement de discernement, ce fut à qui des bisaïeuls chercherait à se faire aimer. Tous deux réussirent par des procédés divers. Les genoux de la bonne-maman étaient plus favorables au repos; les grands bras du bon-papa faisaient monter le poupon fort au-dessus du niveau; de là, réussite complète; il les aima tous les deux pour ces raisons, en attendant qu'il eût compris toutes les autres.

Elisabeth avait alors quelque chose de plus habituellement sérieux dans la physionomie. Cette frêle existence, dépendant de ses soins, de son lait, de son amour, l'avait grandie tout à coup à ses yeux et aux yeux de son mari. Elle avait perdu ce délicieux enfantillage qui avait d'abord charmé M. de Chaneil, comme étant fleur de saison, mais qui lui aurait semblé malséant dans une femme élevée à la haute dignité de mère.

Maintenant, Elisabeth pensait, raisonnait toujours. Les leçons reçues profitaient; son enfant était pour elle beaucoup plus qu'une poupée qu'on habille, et dont la mission terre à terre est de flatter l'amour-propre. Elle se donnait dans une mesure suffisante pour que la gracieuse enveloppe pût, de jour en jour, progresser, et prêter son concours à l'âme bien aimée du petit Frédéric.

Quand madame de Kelles regardait sa petite-fille, veillant avec intelligence sur le bel héritier des Chaneil, elle sentait diminuer la distance qui la séparait d'Elisabeth. Elle se surprenait, causant à cœur ouvert avec cette jeune femme qui, deux ans plus tôt, lui faisait l'effet d'un enfant, devant lequel on ne peut pas tout dire.

Un soir, aïeule et petite-fille étaient assises l'une près de l'autre; c'était à ce moment qui ne s'appelle ni la nuit ni le jour, et que l'âme pourrait nommer l'heure des surprises, car elle devient alors plus confiante.

« Grand'mère, dit madame de Chaneil, vous souvenez-vous? un jour que je vous demandais de me laisser lire quelques pages d'*Autrefois*,

vous m'avez dit : *Non, plus tard, peut-être*. J'ai un mari, j'ai un fils; plus tard n'est-il pas venu?

— Et toi, ma fille! me laisserais-tu lire quelques pages d'*Aujourd'hui*, si tu les avais écrites?

— Oui; je ne saurais avoir rien de caché pour vous. N'avez-vous pas été pour moi la meilleure des mères? »

Madame de Kelles, pour toute réponse, prit une petite clef d'or, ouvrit un joli coffret, occupant le fond de son secrétaire, et en tira quelques feuilles de papier que le temps avait jaunies.

« Emporte ceci et lis seule; car à tout âge on prend au sérieux l'histoire de son propre cœur, et je n'admets que toi à ces confidences, bien qu'elles soient fort simples. »

Elisabeth reçut avec une respectueuse reconnaissance ce témoignage d'une confiance entière; et pour ne pas rester en arrière de tendresse et d'abandon, elle sortit et revint, apportant un tout petit cahier, sur lequel étaient écrites ses pensées, tantôt fiévreuses, tantôt apaisées, enfin calmes pour toujours.

Toutes deux s'embrassèrent, puis se séparèrent; car chacune voulait être en tête-à-tête avec le petit confident.

Elisabeth s'installa dans son boudoir, espérant n'être dérangée par personne, pas même par M. de Chaneil, car elle aurait souffert de ne pas lui montrer ce que la plus simple discrétion lui faisait un devoir de lui cacher.

Elle lut lentement ces pages que son aïeule avait certainement cru n'écrire que pour elle-même.

« 1787.

» Me voilà donc mariée!..... Comment cela s'est-il fait? L'ai-je voulu? je ne saurais dire ni oui, ni non. J'y pensais fort peu; seulement, je voyais qu'on se mariait à mon âge et que cela vous donnait, comme disait ma mère, un protecteur et de nouveaux devoirs. J'aurais été triste de rester vieille fille. Aujourd'hui je suis effrayée de la route que je vois devant moi.

» M. de Kelles est très bon pour moi; mais il m'intimide un peu. Et pourtant, il se plie à toutes mes volontés. Je crois que si j'avais été élevée de manière à avoir des caprices, il s'y plierait tout de même.

» Pourquoi donc ai-je peur? c'est parce que je suis séparée de ma mère. Oh! comme j'ai besoin d'elle, bien qu'elle soit sérieuse et presque sévère. »

» ..... Il y a seulement dix mois que je suis mariée, et déjà me voilà malheureuse! non que M. de Kelles soit un tyran; je crois bien qu'il est, comme on me l'avait dit, le meilleur des hommes; mais qu'il a donc changé! Je ne suis plus *la plus belle, la plus aimable, la seule* digne de tous ses hommages. Il a besoin de distractions; il n'est jamais là; il recherche sans cesse sa famille, qui ne me va qu'à moitié; et chez moi, il se plaît d'autant plus qu'il y est plus entouré de femmes charmantes. Son bonheur est de papillonner (en tout bien, tout honneur). Il lui faut du mouvement, de la musique, de grands dîners, des chasses, des voyages... Et moi? je ne lui suffis donc pas? Oh! je ne supporterai pas qu'il entre dans cette voie! Je connais des femmes qui, dès le début, se montrent fières, volontaires, retirent le plus possible leur mari de sa famille, de ses anciennes relations, pour avoir sur lui plus d'influence, pour le *dominer*. Elles ont bien raison!... Je n'aime pas ma belle-sœur, je n'aime pas mes cousines de Kelles; je saurai bien, tout comme une autre, me mettre à la place de tout; je le veux!

» ..... J'ai écrit à ma mère; je lui ai absolument ouvert mon cœur. Elle m'a répondu, avec une bonté parfaite. Mais combien je suis étonnée! Que puis-je attendre d'elle, si ce n'est la vérité? Eh bien, de sa longue lettre, si sagement raisonnée, il ressort que je suis une femme *exigeante* et *jalouse*. Non, je n'aurais jamais cru cela de moi! Elle me le prouve, cependant, et me fait pressentir des nuages sombres, orageux, si je reste dans les dispositions égoïstes où je suis.

» Ce que je sens en moi, c'est donc de l'égoïsme? Ma mère l'affirme. Mon mari en aimant le bruit, le mouvement, les plaisirs de la société, ne fait qu'obéir à un goût naturel, ce qui lui est permis; et moi, en affectant de ne me plaire qu'à la campagne et dans le tête à tête, je me dérobe à moi-même un sentiment dont je croyais avoir horreur : la jalousie.

» Ma mère me supplie de changer absolument de tactique. Elle dit qu'il faut faire bon accueil à ma belle-sœur, à mes cousines de Kelles, ne pas chercher à disjoindre les liens de famille. Bien plus, elle me conseille d'inviter volontiers les personnes aimables avec qui mon cher mari aime à causer, à faire de la musique..... Comment? je ne serai donc pas *seule* à lui plaire? *seule* à l'amuser, à le distraire? Je le verrai écouter avec intérêt, avec plaisir, ce que d'autres diront? Je ne serai pas *seule* à semer quelques fleurs dans le sentier de son existence?

» Non, mais ma bonne mère a dit que je serai *seule* au fond de son cœur si droit, si honnête, qui me saura gré de m'être pliée avec grâce à ses goûts; d'avoir admis dans mon intimité sa propre famille; de lui avoir donné la facilité de se récréer, comme il l'entend, avec des femmes de notre monde. Et puis, — c'est ma mère qui me l'a dit, — quand il aura de la peine, quand il sera troublé par la mauvaise fortune, par la douleur, sous une forme ou sous une autre, c'est à *sa femme* seulement qu'il aura recours. C'est *sa femme* qui saura, mieux que pas une, l'aider, le relever, parce qu'elle *seule* régnera sur lui, non

par une grâce passagère, ou un peu d'esprit de salon, mais par cet amour *à part* que Dieu lui-même a fait quand il a dit : « L'homme quittera son père et sa mère et il s'attachera à sa femme. »

» C'est cet amour-là que je veux, c'est de cet amour, où se mêlent l'estime et la confiance entière, que je serai jalouse. Oui, je me surmonterai, Eric ne saura pas ce qu'il m'en coûte. Je serai bonne, je ne serai plus exigeante. Au fait, comme le dit ma mère, un être imparfait a-t-il le droit d'exiger qu'on ne trouve qu'en lui tous ces riens aimables, que l'homme se plaît à butiner, comme l'abeille butine au grand soleil, tout en revenant à la ruche.

» Ah! qu'il m'en coûtera de suivre les conseils de ma bonne mère! Deux vies en dépendent; je les suivrai.

« 1789.

» ..... Ma mère, que vous m'avez bien conseillée! J'ai fait de grands efforts pour vous obéir; j'ai résisté à cette passion de jalousie qui semblait grandir en moi, en même temps que grandissait mon amour pour mon cher mari. J'étais jalouse de la moindre influence, et cela me causait d'affreux tourments. Peu à peu, j'ai voulu connaître davantage ma belle-sœur, mes cousines; mes préventions sont tombées, et j'espère ne plus être injuste.

» J'entre, autant que je le puis, dans les goûts de mon Frédéric. A la campagne, je voisine, j'attire, je donne des dîners; je tâche d'être aimable pour les chasseurs, bien que ces Nemrods, qui s'endorment le soir, me soient peu sympathiques. Mon mari paraît content. Nos caractères se fondent, après nous être longtemps et réciproquement étudiés. Il sera heureux, je l'espère.

» ..... Un lien de plus! Notre premier fils nous a apporté un bonheur dont nous n'avions pas idée. Eric en fait un soldat, un maréchal de France; moi, j'en fait tout simplement un bon fils, et, si cela se peut, mon bâton de vieillesse à Roche-Noire. Dieu décidera.

» ..... Dieu a décidé. Au lieu d'un berceau, une petite tombe! Ma douleur ne me déchire pas tant que celle de mon pauvre Eric. Il pleure à fendre l'âme! Et c'est moi qu'il cherche partout, toujours pour dire la même chose, cette chose qui fatiguerait tout autre que lui ou moi : « Pauvre petit Paul! »

» Eric, je t'aime plus que jamais. Comment ai-je pu hésiter à croire que tu me rendrais heureuse? Même en ces tortures, tu m'es plus qu'un enfant, plus que tout!

« 1792.

» ..... Tout se désorganise; la France semble crouler. J'ai peur! peur pour lui surtout! Eric! mon bien aimé, s'il fallait te voir poursuivi, accusé, traqué? On dit qu'on en veut aux riches; et tu es riche, tu es seigneur. J'ai peur, je tremble.

1793

» ..... C'est au fond du Danemark que je suis avec lui. Nos biens seront-ils détruits? Peut-être. Si tu me restes, Eric, je puis tout supporter! Nous vivons des ressources que nous avons sauvées dans notre fuite. Mes diamants sont vendus : La misère ne viendra-t-elle pas à nous? Peut-être. Pauvre France! qu'a-t-elle fait de son chef! Pardon, mon Dieu!

1794

» ..... Une délicieuse fleur parmi les neiges! Notre petite Bertrade est venue faire cesser toutes nos plaintes par ses vagissements. Nous ne voyons plus qu'elle au-dessus des poignants souvenirs du pays. O Eric! quand on a été ensemble si malheureux et si heureux, on est deux âmes en une seule.

1796

» ..... Bertrade a besoin de souliers; mon mari donne des leçons de latin et de français; il ne murmure pas; il ne pleure pas, pas sur lui, mais sur son pays.

» Je n'ai pas même une bonne pour m'aider à soigner mon enfant. Je suis devenue *une pauvre femme*, qui fait son ménage, qui coud, qui raccommode... mais je suis la femme d'Eric! Cela me suffit. Il n'y a plus entre nous qu'amour profond, confiance sans bornes. Deux familles françaises demeurent tout près de nous; on se voit, on s'invite, on rit de sa pauvreté; il y a encore de bons moments, car l'esprit français se retrouve partout.

» Bertrade a eu deux ans hier; c'était un jour de fête; mais le soir, une grande douleur m'a transpercée. J'ai appris la mort de mon excellente mère! C'est à elle que je dois tout; Dieu la fera heureuse après tant de larmes et d'adieux! Au moment où nous allions rentrer en France, ma bonne mère s'en va! Où êtes-vous allée, si ce n'est en Dieu, que vous avez si bien servi! Ma mère!

1802

» ..... C'est le pays! C'est Roche-Noire! Pauvres oiseaux échappés à la tempête et retrouvant le nid. Peu d'argent; mais le toit de famille, les traditions, les souvenirs. Bertrade court dans ces allées où j'ai couru moi-même. Elle fera son éducation près de nous; puis nous la marierons, et elle s'en ira!... Mon Dieu, tout me fait donc peur? Ce mot m'a glacée. Mais si tu me restes, Eric, l'ami intime, le guide, le conseiller, l'appui, je ne veux me plaindre de rien.

1816

» ..... Elle est mariée. Son père est satisfait. Quelques beaux jours, et puis le départ; mais il est bien convenu que le rendez-vous est Roche-Noire.

» ..... Elle est partie, l'enfant, bien joyeuse; distraite de nos larmes par ses atours, par le plai-

sir, par cet avenir inconnu qui nous semble toujours tout contenir. Nous voilà vis-à-vis l'un de l'autre, comme deux bons vieux. C'est un apprentissage. Oh! la bonne vie que nous menons! Nous contentant de peu, nous avons toujours assez, et nous grossissons, par nos économies, l'héritage de Bertrade. Après le naufrage, on a recueilli les épaves, et le bonheur maintenant, c'est de préparer pour Bertrade un sort meilleur que le nôtre. Ah! quand je serai grand'mère! Comme je me trouverai vieille!

1817

» ..... Je suis grand'mère!... Ma petite-fille se nomme Elisabeth. Eric est fou de joie, il en déraisonne.

» ..... J'étais grand'mère! Elisabeth est orpheline. Ma fille unique, ma chère Bertrade, est partie juste au moment où elle était le plus nécessaire! Son mari me demande de ne jamais me séparer d'Elisabeth, je le lui promets. Il part pour le Brésil; Dieu garde le pauvre marin!

» Eric a de plus en plus besoin de moi; la perte de sa fille assombrit son horizon, et c'est en moi qu'il cherche le courage. Eric, tu m'es encore, tu m'es toujours, le trésor le plus cher, le seul indispensable, pour que la vie ne me soit pas à charge. Avec toi, tout est possible; sans toi... Non, non...

1829

» ..... Elle est presque achevée cette vie à deux qui nous a tout donné. Notre épreuve n'a jamais été au-dessus de nos forces, parce que nous avons porté tous les fardeaux ensemble. Et pourtant, depuis la mort de Bertrade, le marin est venu bien des fois, heureux de voir grandir Elisabeth, sa fleur des champs, comme il l'appelait. Plus tard, nous l'avons attendu... et la mer l'a gardé! J'ai remercié Dieu de m'avoir privée de ma fille assez tôt pour lui épargner cette horrible peine. Ce doit être affreux!... Il est là le grand-père, doux, patient, me cherchant toujours, soit qu'il veuille sourire ou pleurer. Mon Dieu, gardez-le moi!

1841

» ..... Je n'écris plus. Le dernier feuillet est si près! Nous sommes vieux; notre petite fille est mariée à son tour; elle nous a donné un arrière petit-fils; elle est heureuse, tout va bien; je n'ai qu'à bénir le ciel.

» Et toi, Eric, qui trouveras un jour ces lignes, si je pars avant toi, reçois le témoignage de ta meilleure amie; tu m'as donné, pour ta virile amitié assez de bonheur pour la terre. Tu as été le plus sage des Mentor. Supérieur à moi, tu m'as grondée, tu m'as élevée par tes entretiens, tes leçons, par ta foi éclairée, par ta fidélité aux traditions; je suis fière de ton nom, plus fière encore de toi.

» Et maintenant, Eric, le temps s'avance; nos jours sont des jours de grâce; soyons heureux l'un par l'autre, pardonnons-nous réciproquement nos faiblesses involontaires, et vivons bien en paix, en remerciant Dieu d'avoir mis, dans le mariage, tant de force, tant de sûreté, tant d'obscurs dévouements, tant de consolations! »

La jeune fille baisa avec amour les caractères presque illisibles qui traduisaient les dernières pensées de l'aïeule, et elle se leva pour aller embrasser sa grand'mère, car elle avait l'âme oppressée.

En entrant dans sa chambre, elle la trouva reposant ses yeux, qui s'étaient fatigués à lire la fine écriture d'Elisabeth. Toutes deux échangèrent des paroles pleines d'affection et rentrèrent chacune en possession de ce qui leur appartenait; mais au moment où madame de Chaneil allait remettre son petit cahier dans sa poche, son mari entra sans bruit.

« Qu'est-ce que cela? demanda-t-il, montrez-moi?

— Non, Monsieur.

— Qu'est-ce donc?

— Vous ne le saurez pas. »

La guerre était déclarée. Les parties belligérantes, avant d'en venir aux mains, cherchèrent une alliée dans madame de Kelles qui, en fine diplomate, se contenta de répondre : « Entre le bois et l'écorce, il ne faut pas mettre le doigt. »

On faillit se battre; et pour épargner le sang, Elisabeth quitta le champ de bataille; mais Henri la poursuivit jusque dans le parc. Elle s'enfonça sous les grands tilleuls, il l'atteignit. Il fallut bien s'avouer vaincue, prisonnière, à la merci du conquérant, qui s'empara fièrement du cahier. Elle eut envie de le mettre en pièces; mais le tyran, le barbare, le despote, n'eut qu'à lui dire tout bas, de sa voix caressante :

« Allons, voyons, Bébeth, donne! »

Elle le donna, le petit confident, et même embrassa le méchant Riri.

Alors, il la força de s'asseoir près de lui, sur un vieux tronc d'arbre qui se trouvait là, et dit :

« Ah! vraiment, madame, on a des secrets? Moi, je vais tout savoir! »

Elle posa sa tête sur l'épaule de son mari, pour cacher la rougeur de son joli visage, et il lut des yeux :

1837

» Je suis mariée. O mon Riri, je t'aime! tu m'aimes! que nous allons être heureux!

..... Oui, on a raison, c'est bien joli la lune de miel; si cela pouvait durer toujours! Pourquoi pas?

» ..... Oh! non, cela ne dure pas toujours! Un mari, c'est un maître, je m'en aperçois. Il m'a brusquée aujourd'hui, à propos du bal qu'a donné ma tante, et où il lui a fallu me conduire. Il n'aime pas la danse. Quand nous étions enfants, il l'aimait. Les hommes sont capricieux. Mais je ne me laisserai pas mener! Décidément,

je bouderai, je boude... Mais ma grand'mère m'a dit qu'une femme sage et dévouée doit étudier les goûts de son mari, y entrer autant que possible, lui sacrifier souvent les siens. Non, je ne bouderai pas. Pardon Henri; ce que je pensais là n'était pas bien; ta femme veut être une bonne petite femme.

» ..... Voilà maintenant que je voyage au pays des découvertes. Mon mari n'aime pas le cheval, surtout pour une femme. Il a là-dessus tout un système d'idées qui ressemblent à celles des gens d'autrefois, moi, j'aime monter à cheval, nager, chasser au besoin; et Monsieur aime qu'on soit assise, une broderie en mains, pensant juste et parlant peu. Il y a incompatibilité de goûts. Il a donc bien changé? Quand il était en rhétorique, nous nous entendions encore; c'est apparemment la philosophie qui l'a rendu insupportable. Il lui aurait fallu une femme pot-au-feu; il eût été amoureux de la pantoufle de Cendrillon! Mais moi, il me reproche mes tendances un peu masculines, mes goûts d'artiste. Peu importe! Je *veux* monter à cheval; mon amazone me va bien. Quoi qu'en dise Monsieur mon maître, ce plaisir n'est nullement dangereux, et je ferai sur ce point, au bout du compte, ce que je voudrai, car il ne peut pas se poser en tyran; tous nos amis autour de Roche-Noire se moqueraient de lui.... Je monterai après-demain, non, demain; je me ferai suivre par Alexis... Mais ma grand'mère m'a dit qu'il fallait avoir de la déférence pour les idées de son mari en tout ce qui est indifférent, afin de se ménager de l'influence pour les occasions où elle peut être utile. Au fait, s'il a peur pour moi, ce lui sera très pénible; il sera inquiet, troublé. Pourquoi désiré-je tant monter à cheval? C'est surtout pour qu'il soit dit que je fais *ma volonté*, que je ne me plie pas à celle de mon mari, trop bien élevé pour se poser en chef absolu. Comme je suis méchante! Il est meilleur que moi. S'il me contrarie, ce n'est que dans mon intérêt. Non, Riri, non; Bébeth est bien sage; elle montera à cheval de loin en loin, quand tu voudras, et seulement *avec toi*; oui, seulement *avec toi*.

1840

» ..... J'ai bien peu dansé cet hiver. En suis-je plus malheureuse? Non. Henri est si bon pour moi! Il me sait gré de lui économiser ce qu'il appelle *des corvées*. Il n'aime pas le monde; et je serais portée à m'y plaire. Peut-être y trouverais-je des périls; ne fût-ce que celui de la perte du temps? L'*Imitation* dit: « La joie du soir fait trouver triste la matinée du lendemain. »

» Nos caractères se fondent; je suis bien plus heureuse après ces quinze mois de mariage, que même pendant la lune de miel; c'était une sorte de fièvre; aujourd'hui, c'est le calme; Henri me témoigne une confiance qui me touche. Il ne se doute pas des petites révoltes que je sens encore, quand nos idées ne se rencontrent pas. Quelquefois je suis au moment de lui faire comprendre ce que je lui sacrifie... Mais ma grand'mère m'a dit qu'il ne fallait pas se poser en victime; mais savoir se prêter *de bonne grâce*, à tout ce qui peut faire plaisir aux autres, en ne gênant *que soi*.

1841

» ..... Ce serait le ciel sur la terre, si ce trésor n'était pas si fragile! Notre petit enfant dort; Henri est là, à côté du berceau. Nos grands-parents sont heureux de se voir revivre pour la troisième fois. Et moi, je suis mère! Mère! que ce nom est grand! Puissé-je remplir fidèlement tous les devoirs qu'il m'impose! Ce berceau, c'est un centre : père, mère, aïeuls, serviteurs, tous sont là qui regardent... Ah! c'est donc là le mariage chrétien? Henri, le bien-aimé! par toi j'ai connu la force de ce lien, sa sainteté, sa grandeur. J'ai un moment hésité entre les caprices d'un autre âge et les exigences du présent; excuse-moi. Va! je suis à toi par la pensée, par la bonne foi, par la bonne volonté; ton bonheur m'est aussi cher que le mien, et ma gloire est d'être ta femme.

» Puissions-nous vivre longtemps ensemble, en paix sous l'œil de Dieu. Après la jeunesse, nous connaîtrons les travaux et les succès de l'âge mûr, puis viendra la vieillesse,.... cela fait peur..... Mais ma grand'mère m'a dit que ce temps de repos et de ressouvenance donne aussi du bonheur; et il suffit de jeter les yeux sur nos grands parents pour ne pas redouter cette dernière étape du voyage, si nous sommes deux à la fournir. Aujourd'hui, plus tard, toujours, ô mon Riri, mon compagnon de jeux, mon ami d'enfance, mon mari! Je t'aime! »

M. de Chaneil ne lisait plus, et semblait tomber dans une sorte de recueillement. Enfin, il souleva la tête blonde qui se cachait sur son épaule, et dit avec l'émotion vraie de l'homme qui se confie, qui s'abandonne :

« Je te remercie d'avoir écrit ces pages, et je suis heureux de les avoir lues. Tu sais ce que je pense, je suis tout à toi. Si parfois mes goûts contrarient trop les tiens, dis-le moi; car je veux que tu sois heureuse.

— Je le suis.

— Puisses-tu l'être davantage encore, chère femme! Oui, il y a dans le mariage chrétien, une grande force, tu me l'as fait comprendre. Quant à nous, regardons nos vieillards bien-aimés, prenons-les pour modèles; et si Dieu nous laisse longtemps sur la terre, préparons à notre vieillesse l'Été de la Saint-Martin.

FIN

Mme DE STOLZ.



UN RÊVE

I

IMAGINEZ une charmante maison de campagne, ni ferme, ni château, entourée de vertes pelouses, d'arbres, située au bord du Doubs, dans un fouillis de verdure, tel qu'on en rencontre parfois dans ce pays agreste et fertile, et vous aurez la description exacte de la demeure qu'habitaient en 188., le docteur Montval et sa famille.

Tout était confortable et élégant dans les aménagements de ce riant cottage : un vaste horizon, une solitude remplie de charmes et la proximité du gros village de X.., qui offrait de vraies ressources, avec sa petite église romane et les quelques familles qui venaient y passer la belle saison.

Aussi, rien d'étonnant à ce que le docteur Montval, d'un brillant avenir, au dire de ses amis, eût limité ses aspirations aux bornes étroites de son domaine. Il possédait l'estime et la confiance de ses concitoyens, et tous le tenaient pour le médecin le plus doux et le plus habile qu'on eût jamais rencontré. Il voyait sa femme heureuse, ses garçons gais et bien portants ; et sa fille Madeleine, le jeune et poétique fleuron de sa couronne, grandissait à ses côtés, apportant avec elle la joie de sa présence et la grâce de ses dix huit ans.

Elle aussi se trouvait heureuse quand, par une chaude et claire matinée de Juin, elle descendait sur la pelouse avec son ouvrage et ses livres favoris; mais surtout quand les vacances ramenaient auprès d'elle son frère aîné, interne dans un des hôpitaux de Paris, et le collégien de Besançon, qui revenait chaque année avec bon nombre de prix et de couronnes.

Qu'aurait-elle souhaité de plus? Sa vie très calme et presque solitaire, la préservait des décevantes illusions qui atteignent souvent les jeunes filles de son âge. Elle lisait peu de romans; sa mère, sévère sur ce chapitre, lui interdisait la lecture de ces livres empreints de sentiments vifs et passionnés qui laissent dans l'âme un vague malaise, et un certain vide que ne parviennent pas toujours à combler les affections de famille.

Madeleine, cependant, n'était nullement prosaïque. Elle trouvait une certaine poésie dans les petits événements de chaque jour, dans une promenade faite avec ses frères au bord du Doubs, dans l'arrangement de sa chambre, dans le soin de ses fleurs. Elle savait en mettre aussi dans sa toilette; et qui l'eût vue avec sa robe d'une nuance douce et harmonieuse, dont les manches à moitié courtes laissaient à découvert ses bras nus et bien modelés, sa coiffure simple et artistique dégageant la nuque pour former au-dessus de sa tête un joli nœud relevé par un peigne d'argent, qui eût vu tout cela aurait appelé Madeleine une franche coquette.

Pourtant elle ne l'était pas et surtout n'avait jamais eu l'occasion de l'être. Je ne jure pas pour cela qu'elle fût plus parfaite que la plupart des filles d'Eve. Comme toutes les femmes, Madeleine aimait à plaire; mais jusqu'ici elle n'avait dû plaire qu'à sa famille, et cela lui avait suffi.

Telle est l'héroïne de mon récit; une jeune fille de taille moyenne, svelte, élancée, avec un teint délicat et de beaux grands yeux bleus qui se baissent souvent afin de dérober au vulgaire les sentiments intimes de son âme.

II

Parmi ses habitudes élégantes, Madeleine avait le luxe des fleurs, aussi la table du déjeuner en était-elle pourvue quand, un beau matin du mois d'Août, le docteur Montval s'assit entre sa femme et sa fille.

Le facteur venait d'arriver : le docteur cherchait ses journaux, madame Montval ses lettres, Madeleine une revue littéraire qui lui apportait dans sa solitude quelques bruits mondains et souvent la primeur d'un bon ouvrage littéraire.

Pendant plusieurs minutes le silence régna dans la petite salle à manger; chacun était absorbé dans sa lecture et quand, après un moment, Madeleine releva la tête, elle vit sur la table une petite enveloppe qui gisait, solitaire et délaissée.

« Cher père, vous oubliez une lettre, dit-elle en regardant machinalement l'adresse. Et une lettre de Georges! voici le timbre de Paris. »

Le docteur brisa l'enveloppe. Chaque semaine,

Georges, son fils aîné, lui adressait de longues et affectueuses missives dans lesquelles il détaillait l'emploi de son temps, et faisait autant que possible participer sa famille à sa vie sérieuse et occupée.

Cette fois, Madeleine s'était trompée ; la lettre timbrée de Paris, n'était pas de son frère. Le docteur Montval la parcourut vivement. Voici ce qu'elle contenait :

« Le Fontanil, 2 août 188.

« Mon cher André,

» Il y a longtemps que nous nous sommes perdus de vue et pourtant, s'il t'en souvient, nous sommes de vrais et fidèles amis et même parents, si je ne me trompe. Les années de jeunesse passent bien vite, chacun va où sa vocation l'appelle, on se quitte, on se dit : au revoir, et bientôt d'une bonne et ancienne camaraderie, il reste à peine un souvenir.

» Nos fils se sont chargés de perpétuer la tradition. Ils en sont encore à la période la plus chaude et ne veulent pas entendre parler de passer leurs vacances séparément. Comme nos habitations respectives sont trop éloignées l'une de l'autre pour que nous puissions fusionner, faisons un compromis. Georges et Robert viennent d'obtenir un mois de congé ; j'emmènerai Georges au Fontanil pendant la première quinzaine, et je les renverrai tous les deux finir ensemble leurs vacances. J'ai hâte de connaître ton fils dont Robert me fait un véritable éloge et, si tu donnes ton assentiment aux projets de nos enfants, je serai très heureux de les leur voir exécuter.

» Ton dévoué,

» Delancy. »

A la lecture de cette lettre, madame Montval devint sérieuse et Madeleine fit la moue.

« Eh ! bien, qu'en dis-tu ? demanda le docteur à sa femme. Cette proposition te convient-elle ?

— Je ne sais. C'est un peu dur de voir sacrifiée pour nous la moitié des vacances de Georges ; mais ne serait-ce pas égoïste de vouloir le garder quand il pourrait passer quinze jours agréables avec son ami le plus intime ? Je crains qu'il ne soit bien isolé ici.

— Je le crains aussi, et je suis d'autant plus de ton avis que je serais heureux de voir se renouer mes relations avec Delancy. C'est un homme excellent, distingué, et si son fils lui ressemble, notre vieille maison sera bien égayée. Il ne nous reste plus qu'à consulter Madeleine. »

« Je ne pense pas du tout comme vous, répondit-elle, et je ne vois pas pourquoi M. Robert Delancy pourrait remplacer notre cher Georges. Je prévois un mois de solitude ; quand ils arriveront, Georges aura son ami et il ne pensera plus à nous. C'est triste !

— C'est vrai, tu vas être reléguée au second plan, ma chérie. Je ne crois pas néanmoins que Georges délaisse sa petite Madeleine, qu'il ne possède qu'à de longs intervalles et qu'il sera trop heureux de retrouver. Ne le crois-tu pas ?

— Oh ! je n'en pense pas si long, cher père ! Mais Georges est un ingrat et je le lui dirai bien en face quand il arrivera. »

La conversation changea de sujet et une demi-heure après, Madeleine, devant sa fenêtre ouverte, réfléchissait mélancoliquement. Elle aimait beaucoup son frère aîné et depuis longtemps elle pensait à ce mois de vacances promis par lui tout entier.

Quels beaux projets ! les voilà tous renversés maintenant ; Georges ne vient que pour quinze jours et, en arrivant, n'introduira-t-il pas un élément étranger dans leur famille si unie jusqu'alors ?

III

Quinze jours se sont écoulés. Maurice, le second fils du docteur, est en vacances, et il fait avec sa sœur d'interminables promenades.

L'année scolaire a été si longue et Maurice a tant de choses à dire !

Ils sont ensemble toute la journée, ils pêchent, se promènent sur le Doubs ; sachant ramer tous les deux, ils passent de longues heures dans la petite barque qui porte le diminutif du nom de la jeune fille : Maggie.

Le soir, Maurice fait ses devoirs, souvent aidé par sa sœur ; et quel charmant contraste que cette tête brune et cette tête blonde réunies sous le même abat-jour, cherchant ensemble la solution d'un problème difficile !

Et c'est ainsi que passaient leurs vacances, doucement et rapidement tout ensemble, en attendant le jour de l'arrivée de Georges. Il n'avait pas précisé d'époque :

« Nous fondrons sur vous un beau matin, écrivait-il, brunis par le soleil, maigris par de longues courses. Je suis un franc campagnard maintenant et j'ai absolument renoncé à mes prétentions parisiennes. »

Madeleine soupirait un peu. Son Georges devenu dans ce pays de sauvages « un franc campagnard » ! Malgré elle l'image de l'ami de son frère se présentait à ses yeux : un gros jeune homme, un peu lourd, un peu épais, le cou et le visage rouges ; c'est ainsi qu'elle se figurait quelqu'un de « bruni par le soleil. »

Une moue un peu dédaigneuse plissait alors sa jolie bouche mais ne l'empêchait point de folâtrer avec Maurice, de jouer au croket, à cache-cache et de se livrer à mille divertissements enfantins.

Plus tard, en se rappelant ce moment de sa vie, Madeleine put le saluer comme ayant été le

meilleur de son existence. A cet âge où l'on n'est plus une enfant, où l'on n'est point encore femme, elle vivait dans le présent, sans regrets du passé, sans souci de l'avenir; gaie, heureuse, insouciante, jouissant du soleil, des fleurs, du temps doux et toujours limpide. Tel était l'état de son âme : n'ayant jamais pleuré de larmes sérieuses et ne croyant pas que la vie pût contenir pour elle des chagrins et des déceptions.

C'était le soir, au retour d'une longue course avec son frère, l'excitation de son visage et de son teint prouvait que cette promenade avait été féconde en incidents de toutes sortes. Il avait fallu gravir des sentiers escarpés, côtoyer le Doubs de bien près, marcher très rapidement pour ne pas rentrer trop tard et, en ce moment, la jeune fille était occupée sur la terrasse à réparer le désordre de ses cheveux.

Ses épaisses boucles blondes s'échappaient malgré elle de ses doigts inhabiles. Maurice était auprès d'elle, perché sur un banc, l'aidant de tout son pouvoir; mais que peut un garçon de quinze ans pour une coiffure de femme? Bien peu de chose, en vérité, et Madeleine riant et s'impatientant tout à la fois n'entendit point le pas de deux chevaux qui s'approchaient. Elle ne releva la tête que lorsqu'ils furent tout près et elle aperçut alors deux cavaliers : son frère d'abord, puis un grand et beau jeune homme qui mit pied à terre et vint la saluer respectueusement.

Elle était là, confuse et rougissante. Maurice riait sous cape, mais Madeleine n'en avait nulle envie; le désordre de sa toilette l'irritait intérieurement, elle se sentait intimidée devant l'ami de son frère.

« Est-ce bien ma petite Maggie que je retrouve transformée en grande personne? s'écria Georges impétueusement. Il l'enleva dans ses bras et, quand la première effusion fut passée, il songea enfin à lui présenter son compagnon.

— Robert Delancy, dit-il en riant, mon ami et ton cousin. Allons, petite sœur, entre parents on se serre au moins la main. »

Madeleine leva son franc et beau regard et rencontra le visage de son cousin. Hélas! où était le rustique campagnard de son imagination?... Une expression amusée se lisait sur les traits du jeune homme et à la fin, Madeleine n'y tenant plus, se laissa aller à un franc éclat de rire.

« Je vous demande pardon de vous recevoir ainsi, dit-elle, mais à la campagne!... »

La glace une fois rompue, tous les quatre se mirent gaiement à la recherche du docteur et de sa femme.

Au dîner, Madeleine fut placée à côté de Robert. A la campagne, on se lie bien plus facilement qu'en ville, et d'ailleurs Madeleine avait beaucoup de choses à savoir. Elle entendit ce soir-là le récit détaillé des parties de cheval des deux jeunes gens, les exploits de leurs chasses, les incidents de leur vie en commun. A la fin de la soirée, elle savait par le détail, ce qu'ils avaient fait depuis leur départ de Paris.

La jeune fille ne se livra point aussi facilement. Son regard interrogateur se fixait souvent sur Robert, le premier jeune homme qu'elle eût jamais vu dans l'intimité et elle avait besoin de le connaître.

L'impression fut favorable. Robert se montra très simple, très amical, très fraternel, et Madeleine comprit qu'elle avait en lui un ami sincère et dévoué.

« J'ai une confession à vous faire, lui dit-elle au moment où ils allaient se séparer pour la nuit. »

M. et madame Montval étaient dans le fond du salon avec leur fils, et les deux jeunes gens se trouvaient seuls auprès du piano encore ouvert.

« Est-ce bien grave? demanda Robert en souriant.

— Très grave, mais je serai plus à l'aise quand je vous aurai tout avoué. Sachez que j'avais conçu de vous une très mauvaise opinion; j'étais très irritée d'abord de ce que vous nous enleviez mon frère et je vous trouvais égoïste et cruel. Ensuite, je m'étais fait de vous une toute autre idée. Figurez-vous, et la jeune fille ne put s'empêcher de rougir, je ne sais si c'est bien utile que vous sachiez cela... mais... enfin j'ai commencé. Figurez-vous que je m'étais sottement imaginé voir en vous un jeune homme un peu... rustique... Georges parlait dans toutes ses lettres de teint bruni, d'existence champêtre... Me pardonnerez-vous de vous avoir si mal jugé d'avance?...

— Ah! je comprends tout, s'écria Robert en riant. N'est-ce pas à vous ce petit calepin que j'ai trouvé tout à l'heure ouvert sur une table et que je me suis permis de feuilleter? »

Il lui présenta alors un carnet couvert de caricatures parmi lesquelles figurait toujours un gros jeune homme, à cheval, en voiture, ou à pied; dans une scène très animée, sous le nom de pêche aux grenouilles, on le voyait se débattant dans une mare épaisse et boueuse. Derrière ce même jeune homme, se trouvait toujours, comme ombre inévitable, une longue perche simulant la silhouette de Georges.

« C'est moi, sans doute, que vous vouliez représenter, dit-il en montrant le gros monsieur. Je me félicite de l'impression que je vous avais produite. »

Il dit cela en riant, mais Madeleine était rouge d'indignation.

« Ceci est un des exploits de Maurice, dit-elle vivement, je regrette que vous l'ayez vu; mais comment allez-vous nous juger? J'en suis vraiment honteuse. »

Robert l'assura que tout était pardonné, à la condition toutefois que la jeune fille le traiterait

en frère et qu'elle ne ferait aucune différence entre Georges et lui.

Elle le promit et se réfugia dans sa chambre. Dans le silence de la nuit, une voix retentissait à son oreille, tour à tour sérieuse ou gaie, interrogative ou légèrement railleuse. Elle se rappelait chaque parole, chaque geste de son cousin; elle revoyait son beau regard fixé sur elle avec une franchise amicale et, toute au charme de ses souvenirs, elle demeura longtemps éveillée.

Son imagination, restée neuve et fraîche dans la solitude, ressentait vivement ces premières impressions qui eussent laissé toute autre jeune fille indifférente. Et vraiment ce soir-là, quand elle s'endormit, un sentiment nouveau naissait dans son cœur, un sentiment pur et rempli de charme, dont elle se rendait à peine compte, mais était-il bien exclusivement fraternel?...

IV

Il pleut, c'est la première fois depuis le commencement des vacances et chacun a cherché des occupations d'intérieur : Maurice est censé faire ses devoirs dans sa chambre, Georges se livre sur le piano, aux plus brillantes fantaisies de son imagination, ce qui naturellement fait fuir tout le monde, Madeleine s'est réfugiée dans la bibliothèque.

La bibliothèque est un sanctuaire ouvert à tous et qui offre à chacun des distractions appropriées à ses goûts. C'est une belle pièce carrée dont les larges fenêtres occupent un panneau tout entier; les autres sont couverts de livres; il y en a de sérieux, d'instructifs, d'amusants; sur une table, plusieurs revues littéraires, un encrier, des plumes, du papier à lettres, enfin ce qui constitue les divers éléments d'une bonne et active correspondance.

Madeleine, retirée dans une embrasure de fenêtre, une embrasure si large qu'elle lui fait comme une petite chambre où elle peut passer inaperçue, regarde la pluie tomber mélancoliquement, mais aucune nuance de tristesse ne se lit sur son visage. Le mauvais temps, les nuages, le ciel gris ne peuvent assombrir pour elle ce paysage aimé qui lui rappelle tant de souvenirs: devant elle, la terrasse, si agréable par les longues soirées d'été, les larges allées du jardin favorables à la causerie, la petite tonnelle où si souvent elle est allée s'asseoir avec son ouvrage et son livre. Plus loin, le Doubs majestueux, tranquille et la *Maggie* qui a un air souverainement mélancolique en ce moment, mais qui rappelle tant de joyeuses promenades.

La jeune fille embrasse d'un long regard tous ces endroits familiers, son seul horizon à elle, si calme et si heureux. Voici Maurice qui paraît avec de longues échasses; il adresse à sa sœur des signes d'appel et comme la jeune fille n'est nullement disposée à le suivre, il prend un air désespéré, fait mine de s'arracher les cheveux et se sauve en toute hâte.

Madeleine prend sa broderie; son attention est bientôt captivée par cet ouvrage difficile et minutieux, aussi n'entend-elle point la porte s'ouvrir et le pas d'un homme qui s'approche; elle ne lève la tête que lorsque une voix gaie s'écrie à ses côtés :

« Que faites-vous donc qui vous captive à ce point? J'entre, je tousse, je tâche de signaler ma présence, craignant d'être indiscret, et rien ne peut vous arracher à vos rêveries!

— Je ne rêve pas, répond-elle en souriant et en montrant son ouvrage; je travaille, ce qui est beaucoup moins poétique.

— Est-ce votre broderie qui vous absorbe à un tel point?

— J'ai bien peur de baisser dans votre estime en vous avouant que mon imagination était captivée par ces seuls festons; vous le voyez, je suis absolument prosaïque et bien digne de vivre dans une campagne retirée.

— Je ne crois pas à ce que vous me dites, je ne le croirai jamais, dit tranquillement Robert en s'asseyant auprès de Madeleine.

Et il regarde avec une sorte d'admiration ce jeune et doux visage et ces yeux bleus si profonds qu'ils semblent contenir un monde de pensées.

« Aimez-vous la lecture? reprend-il après un moment de silence. Quels sont les livres que vous avez là?

— Lamartine et Victor Hugo, mes deux poètes de prédilection, du moins pour certaines œuvres. J'admire toujours les *Méditations* et je ne puis m'empêcher de relire souvent ce livre si doux et si harmonieux : les *Enfants*. »

Robert prend les volumes et les feuillette avec distraction; mais il s'arrête à une page et dit d'une voix émue:

« J'aime cette poésie de Hugo après la mort de sa fille. Ne l'avez-vous jamais lue à haute voix?

— Jamais, je dois l'avouer; je craindrais de mal interpréter mes sentiments et j'aime mieux les penser que les traduire.

— Me pardonnerez-vous une question peut-être indiscrète? Quel est donc votre genre de vie ici?

— Je me lève de bonne heure ordinairement; je vais à la messe et en rentrant, je dois m'occuper de mille petits travaux d'intérieur; puis, mon piano, de fréquentes et longues promenades, la lecture qui est une grande distraction pour moi; les journées s'écoulent bien vite et le temps passe avec une rapidité qui m'étonne toujours.

— Vous êtes en effet heureuse, très heureuse, et j'envie cette existence paisible. Mais, n'avez-

vous jamais de ces heures de tristesse ou même d'ennui qui nous saisissent souvent dans nos grandes villes?

— Vous êtes un rêveur, dit Madeleine en riant, je ne m'ennuie jamais, je n'ai jamais de grands chagrins. Et pourtant quelquefois j'ai des désirs insensés : celui d'être un homme, de poursuivre une carrière, d'atteindre un but. Je voudrais être pauvre, sans protection et devoir tout à moi-même. Vous voyez encore que mes rêves n'ont pas cette teinte de poésie que vous leur imaginiez sans doute.

— Vous êtes une femme forte et j'admire votre courage. Mais, laissez-moi vous le dire, vous ne savez pas ce que c'est que de poursuivre un but, si lointain qu'il parait irréalisable, d'espérer en un bonheur qui n'arrivera peut-être jamais. Vous ne le savez pas, Madeleine, et je ne vous souhaite pas de faire cette triste expérience. »

Sa voix est devenue sombre et empreinte d'une amertume étrange. La jeune fille le regarde, mais il a repris son air habituel et c'est en souriant qu'il ajoute :

« Nous ne nous entendrions pas, voyez-vous; vous aimez la lutte et j'ai soif de la paix; il vous faudrait peut-être une existence mouvementée et j'aspire au bonheur calme. Ne lisez jamais de romans, vous êtes une jeune fille sage et bien équilibrée. Vous serez toujours heureuse et surtout vous saurez rendre heureux ceux qui vous entourent. Mais voici la pluie qui a cessé et Georges a dû finir ses accords. Voulez-vous tenter une promenade avec lui et moi? »

V

« Y a-t-il réellement douze jours que vous êtes ici? demande Madeleine un matin en descendant de sa chambre.

— Il y a treize jours, Maggie, et nous partons demain, répondit Georges mélancoliquement. »

Madeleine aussi trouvait que les vacances avaient passé bien vite. Cette première soirée d'abord, puis cette succession d'heures, de journées toujours si activement employées! Et combien elle se reprochait ses égoïstes pensées lors de l'arrivée de Robert Delancy! Quel ami il avait été pour eux tous! joyeux et aimable compagnon dans les parties de campagne, intelligent causeur pendant les soirées, et, elle se l'avouait bien bas, si bon, si affectueux, si empressé auprès d'elle!

Il l'avait prévenue qu'il devenait un frère, mais est-ce que Maurice et même Georges étaient pour leur sœur ce qu'il avait été pour elle? Ne s'était-elle pas habituée insensiblement à toutes ses attentions et n'allaient-elles pas cruellement lui manquer?...

La jeune fille secoua ces pensées importunes. Il y avait encore un grand jour de vacances et il s'agissait de l'employer dignement.

« Faisons une longue promenade sur le Doubs, s'écria-t-elle. »

Ce projet fut discuté, puis approuvé et finalement on organisa une grande excursion dont tout le monde devait faire partie.

Le temps était d'une pureté idéale, tous se sentaient bien disposés, la journée s'annonçait particulièrement agréable et les touristes envahirent *la Maggie* avec un joyeux entrain.

Ils arrivèrent à onze heures dans un de ces coins pittoresques dont notre pays est abondamment pourvu. Le dîner fut long et délicieux, l'excursion charmante; on se reposa, puis on se remit en route, avec un peu de cette mélancolie inévitable que l'on éprouve toujours au moment de quitter un endroit où l'on s'est beaucoup amusé.

La nuit commençait à tomber, quand ils remontèrent dans la petite barque. Ils gardaient un silence plein de charmes... Mais au moment où les étoiles devenaient plus scintillantes, les jeunes gens entonnèrent cette poétique romance qui ne vieillira jamais : *le Lac* de Lamartine. Pendant quelque temps, la voix pure de Madeleine se mêla à celles de ses compagnons. Puis elle se tut subitement. Une impression nouvelle, étrange, indéfinissable s'était emparée de tout son être et il lui sembla soudain que la vie était un long enchantement, dont on ne se réveillait qu'au ciel.

« Qu'as-tu, Maggie? demanda Maurice à la jeune fille qui se tenait à sa place immobile et rêveuse.

— J'ai froid, murmura-t-elle. »

Sa mère lui passa un châle et Robert l'enveloppa dans ses plis chauds et doux. Elle frissonna légèrement et ne parla plus jusqu'au retour.

En arrivant, ils allèrent tous se coucher et la dernière soirée, cette soirée que Madeleine avait espérée comme une dernière joie des vacances, fut sacrifiée à la fatigue de chacun.

Elle dormit très mal, et eut une suite de songes très agités dans lesquels une voix bien connue répétait toujours ces paroles du *Lac* :

Un soir, t'en souvient-il,
Nous voguions en silence...

VI

Le lendemain, au réveil, la jeune fille reposée, était plus calme que la veille; comme de coutume, elle regarda la terrasse où l'on discutait ordinairement les projets de la journée. Mais les jeunes gens devant partir le soir, il n'y avait aucune possibilité d'arrêter encore une partie quelconque. Elle descendit néanmoins au jardin; Robert s'y trouvait seul. Il avait l'air triste, découragé, et quand la jeune fille s'approcha, il l'accueillit par un faible sourire.

« Qu'avez-vous? demanda-t-elle un peu inquiète. Avez-vous reçu de mauvaises nouvelles?

— Non, rassurez-vous, Madeleine, je n'ai rien appris de fâcheux; mais les hommes ont parfois des soucis, et vous vous êtes chargés de me faire oublier les miens pendant ces deux dernières semaines. Etes-vous bien, Maggie, votre malaise d'hier soir a-t-il disparu? »

Il avait coutume de l'appeler ainsi depuis quelques jours, et ce nom prenait pour la jeune fille un charme nouveau quand il le prononçait.

« Je vais bien, très bien; mais, Robert, vous avez quelque chose, et entre frère et sœur on doit tout se dire. Même si je ne puis rien pour vous, cela vous soulagera, j'en suis sûre, de me confier votre chagrin.

— Ce n'est pas un chagrin, chère Maggie, mais une inquiétude, des soucis d'avenir que nous avons, nous autres hommes, et qu'il ne vous est pas donné de partager. Restez à votre vie calme, et laissez-nous les ennuis que vous ne pouvez apaiser.

— Etes-vous sûr que je ne le puis? » demanda-t-elle d'une voix douce.

« J'en suis sûr, mais, pour vous prouver que j'ai confiance en vous, venez faire un tour dans le jardin, et je vous dirai ce qui m'attriste. »

Ils marchent en silence; le cœur de la jeune fille est envahi par une crainte étrange; elle sent que quelque chose va se décider et qu'elle souffrira peut-être.

« Madeleine, commence Robert d'un ton grave, je vais vous dire un secret bien cher et que votre frère Georges connait seul ici. Chère Maggie, je suis fiancé. »

Il s'arrête un moment, absorbé dans ses préoccupations, il ne songe pas à regarder la frêle et jeune créature qui marche à ses côtés. Il s'arrête un moment et reprend d'une voix infiniment douce que Madeleine ne lui a jamais entendue :

« Je suis fiancé et ma fiancée est une chère jeune fille que j'aime depuis l'enfance et qui m'a toujours témoigné une réelle tendresse. Mais, Maggie, vous dont la vie est si paisible et si bien entourée, vous ne savez pas qu'elle est pour d'autres personnes, moins privilégiées que vous, un rude assaut et un dur combat. Mon Alice a été riche et aimée comme vous; elle n'a que dix-neuf ans, son père est mort et avec lui s'est envolée l'aisance de la famille. Un banquier s'est chargé de les ruiner, et maintenant elle n'a pour vivre avec sa mère que la petite pension que celle-ci reçoit comme veuve d'officier.

Moi non plus, Maggie, je ne suis pas riche; mais, s'il plaît à Dieu, je le deviendrai. Mon père a fait de vrais sacrifices pour m'envoyer faire mes études à Paris; j'ai vingt-cinq ans et il serait temps que je pusse gagner un peu d'argent. J'ai beaucoup d'ardeur, beaucoup de bonne volonté, mais cela ne suffit pas; il me faudrait trouver, et le plus vite possible, une ville où je puisse m'établir comme médecin avec quelques chances de réussite. Alors, si je prouve à mes parents que je saurai suffire honorablement aux besoins d'une famille, mon rêve le plus cher se réalise, j'ai un foyer et Alice vient y occuper la première place. Me comprenez-vous? »

Il s'est animé en parlant, son regard a une flamme ardente et contenue; mais il s'arrête et sa voix devient plus douce quand il ajoute :

— A quoi bon vous dire cela, Maggie? Je l'ai fait parce que vous me l'avez demandé et que j'ai la présomption de croire que vous me portez un peu d'intérêt. Mais quelle joie suprême quand je pourrai vous présenter ma femme! »

Son regard brille de nouveau et Madeleine, forte et fière, a le courage de relever la tête et de raffermir sa voix.

« Je vous remercie de votre confidence, dit-elle doucement. Il est vrai que nous pouvons peu de chose pour vous, mais je m'efforcerai de faire ce qui est en mon pouvoir. Ne m'interrogez pas, je ne puis rien vous dire. »

Ils sont arrivés devant la maison, elle le laisse et, en partant, elle a encore la force de lui sourire. Mais quel abîme, grand Dieu! entre ce moment et celui de l'heure précédente où elle descendait ces mêmes marches, heureuse, insouciante, oh oui! bien insouciante!

Madeleine monte lentement à sa chambre, elle agit comme dans un rêve, il lui semble que sa vie est finie. Elle s'approche de la glace. Est-ce bien à elle ce visage pâle, et ces yeux brillants de fièvre, et ces lèvres desséchées qui ne peuvent articuler aucun son.

Elle se détourne : voila son crucifix, le grand crucifix qui date de sa première communion. Elle s'agenouille; là, sous l'empire des consolations divines, le calme se fait en son âme et des larmes brûlantes d'abord, puis douces et presque bienfaisantes coulent à flots pressés sans qu'elle cherche à les retenir.

Pauvre Maggie! pauvre petite Maggie! elle payait maintenant les égarements de son imagination! Comment avait-elle pu se figurer qu'il l'aimait! plus habituée au monde, elle eût pris toutes ses attentions pour de simples marques de politesse ou de sympathie; mais elle était si jeune, si confiante et elle ne connaissait pas le monde!

Pourtant, il l'avait avertie, appuyant toujours sur ce nom de frère et de sœur qu'ils se donnaient, et leurs rapports avaient été amicaux et rien de plus. Jamais une parole un peu émue entre eux, jamais ils ne s'étaient trouvés seuls volontairement, jamais ils n'avaient parlé d'avenir. Elle qui ne lisait pas de romans en avait fait un dans son imagination : quel dénouement cruel!

« C'était un rêve, pensa-t-elle, un rêve de mon imagination folle et naïve... »

Mais Madeleine était chrétienne, sérieusement

et profondément chrétienne, et elle s'absorba dans une fervente prière :

« O Dieu ! murmura-t-elle, si je ne dois jamais » le revoir, puisque mon avenir ne peut lui être » consacré, puisque nous ne devons pas marcher » ensemble dans la vie, faites-moi la grâce de » me soumettre. Permettez-moi de lui être utile » une fois, une seule ; faites-moi oublier ce rêve » de ma jeunesse et que je devienne pieuse, » douce, fidèle à mes devoirs ! »

Elle se releva fortifiée; elle avait encore une tâche à remplir et il fallait se presser. Quand elle entra dans la chambre de son père, toute trace d'agitation avait disparu; elle était devenue femme subitement et savait souffrir en silence.

Le docteur était chez lui, dans le grand fauteuil où elle l'avait vu si souvent, ce fauteuil qui avait été le témoin de ses larmes d'enfant, des petits chagrins de sa jeunesse que l'affection de son père avait toujours su dissiper. Dans cette même chambre et auprès de ce même fauteuil, elle venait lui faire ses adieux quand il s'agissait de rentrer au Sacré-Cœur ; là elle avait reçu quelques gronderies paternelles, aussitôt adoucies par des baisers.

Elle y revenait cette fois, abattue par la douleur, sa première douleur de jeune fille; elle revenait auprès de ce père si tendre, à qui elle devait cacher le premier sentiment intime de son cœur; mais elle était trop fière pour avouer qu'elle avait aimé sans être payée de retour.

« Père, dit-elle en entrant, je viens vous demander un quart d'heure d'entretien; pouvez-vous me l'accorder. »

Le docteur l'attira sur ses genoux et la jeune fille lui fit avec calme le récit qu'elle avait entendu de Robert une heure auparavant.

Quand elle sortit de la chambre de son père, une joie tranquille brillait dans son regard, et s'il y avait encore des larmes, c'étaient des larmes de reconnaissance. Elle rentra chez elle et s'accouda à sa fenêtre. En face d'elle, sur la terrasse, le docteur et Robert se promenaient en causant. Leur conversation paraissait animée, le jeune homme était ému et il pressait dans ses mains celles de M. Montval.

Madeleine les regardait avec une sorte de joie intérieure.

« C'est mon œuvre, se dit-elle, c'est grâce à moi qu'il obtiendra cette place de médecin que mon père m'a promis de lui procurer. Grâce à moi, sa fiancée devenue sa femme pourra s'asseoir à ce foyer éclairé par son sourire, égayé par sa présence. Elle sera heureuse, bien heureuse; ne le suis-je pas autant qu'elle ?... »

Et des larmes qu'elle s'efforçait de réprimer, venaient donner un démenti à ses paroles.

Une heure après, la cloche du déjeuner se fit entendre. Madeleine descendit comme d'ordinaire, mais ses traits avaient une expression presque rigide que personne ne lui connaissait. Longtemps elle devait rester ainsi, longtemps la douleur imprima des marques muettes sur le visage de la jeune fille, longtemps son regard devait être sans éclat et son sourire sans gaieté.

Quand elle entra dans la salle à manger, Robert s'y trouvait déjà. Il s'avança auprès de Madeleine.

« C'est vous qui m'avez procuré ce bonheur inespéré, murmura-t-il d'une voix émue. Merci, chère Maggie, je suis heureux de vous le devoir. »

Deux heures après, ils partaient tous les deux; le frère chéri qui embrassa longuement le pâle visage de sa sœur et le jeune homme, dont le dernier regard fut pour Madeleine, comme s'il y avait eu besoin de ce témoignage d'affection pour graver son souvenir dans l'âme de la jeune fille.

VII

Un an s'est écoulé ; de nouveau les vacances sont revenues et les deux fils du docteur ont reparu dans la maison paternelle. Mais cette fois, Robert ne les accompagne point. Il est marié depuis un mois et fait avec sa jeune femme un long voyage de noces.

« Il m'a promis de passer par ici en revenant, dit Georges à sa sœur en se promenant avec elle dans une allée du jardin, celle où Robert a appris à la jeune fille qu'il était fiancé. Seras-tu heureuse de le revoir ?

— Sincèrement et profondément heureuse, répond Madeleine avec son gai sourire d'autrefois. Robert est digne d'avoir une femme qui lui ressemble. Il me tarde de la connaître. »

Elle dit cela tranquillement, simplement, sans trouble et sans larmes. Son âme a su trouver en Dieu la vraie consolation et maintenant elle a oublié son rêve d'autrefois.

FIN

MARIE DELANOY.



PAYSAGE

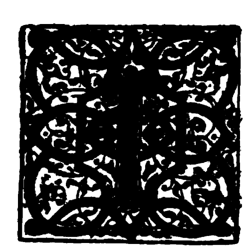
(SONNET)

L'aube effleurait des monts les courbes indécises,
L'horizon blanchissait, puis devenait vermeil;
Le coq et l'Angelus envolé des églises,
Sonnaient aux vignerons l'heure d'un prompt réveil.
Les sabots, dans la cour, heurtaient les pierres grises.
Tous les pleurs de la nuit retournaient au soleil,
Et les petits enfants, frais comme des cerises,
Aux rayons du matin secouaient leur sommeil.
On accouplait les bœufs; les vaches nourricières
Quittaient l'étable ouverte et les chaudes litières;
Chaque abeille au travail volait sous le ciel bleu.
Les oiseaux savouraient le jour qui les enivre,
Les insectes, les fleurs aspiraient à revivre,
Et moi, je me disais : Qui peut oublier Dieu!

LOUIS GOUJON.

REVUE MUSICALE

La musique à l'Exposition du travail. — Théâtres. — A Birmingham. — Suite et fin des Animaux mélomanes. — Une composition de choix.



Il faudrait avoir les jambes et le bâton du Juif-errant pour suivre la musique partout où elle est allée s'abattre épuisée, haletante, sur les quatre coins du globe. Ce qu'il en reste à Paris ressemble à un vieux fonds de boutique dédaigné, usé, défraichi, marchandise qu'on écoule au rabais, pendant août et septembre, au profit d'un public chamaré et cosmopolite, venu de partout, qui sur la foi de notre réputation artistique s'en délecte avec volupté.

Il est vrai que même au milieu de ces restes éclopés, il se trouve encore quelques glorieux lambeaux qui pour une cause ou une autre, ont été laissés là comme de nobles dépouilles, afin d'attester l'inépuisable vitalité de l'art musical dans cette magnifique cité d'où il rayonne sur le monde entier, pendant au moins neuf mois sur douze. On entend çà et là, dans les rues les plus désertes, retentir mélancoliquement quelques vieux pianos qui usent le dernier velours de leurs marteaux, font grincer leurs pauvres cordes que la chaleur rend molles et fausses. — Oh musiques privilégiées, pendant que vous êtes là-bas à vous retremper dans l'air frais et humide des contrées ombreuses, sur les bords des océans, aux brises norvégiennes, ici, nous pâlissons, nous nous desséchons sous l'implacable poussière de nos rues sans eau, dans l'air miasmatique de nos cours et de nos greniers. Ne faut-il pas qu'en attendant votre retour, nous entretenions le feu sacré et que nous préparions pour ce soir, demain, ou dimanche, le programme des quelques concerts destinés à faire attendre votre rentrée?

Eh bien oui! nous, petites *musiquettes* inamovibles, musiques du foyer ou de la rue, nous avons encore des succès et pour s'en convaincre, on peut aller nous écouter en plein air, ou sous la voûte des palais élevés à l'art comme à l'industrie par le génie français.

C'est ainsi que l'un de ces derniers vendredis, où nous promenions sous les ombrages des Champs-Elysées, une amie d'enfance débarquée la veille de sa province, nos oreilles furent frappées par des voix orchestrales du plus harmonieux effet. C'était bien réellement un concert, une véritable aubaine pour une voyageuse comme la nôtre en quête de distractions et de curiosités. A deux pas de nous se trouvait le Palais de l'Industrie où l'*Exposition du Travail* attire de nombreux visiteurs, autant par les

œuvres exposées que par sa remarquable musique militaire, qui tous les jours pendant deux heures charme les curieux, de trois à cinq. Le vendredi étant celui du *High-Life* parisien, il y a festival avec chœurs, orchestre et solistes. Nous avons entendu notamment la *Marche du Tannhaüser*, l'ouverture de l'*Etoile du Nord*, le sextuor de *Lucie de Lamermoor*, et l'*Hymne au Travail*, avec *soli* par M. Vauthier, dont la belle voix et le style magistral ne sauraient être trop loués. L'orchestre, comme les chœurs, est admirablement conduit par un artiste de talent, M. Wittmann.

Il y a encore d'autres attractions à cette exposition : ainsi la *mine*, où l'on vous descend au moyen d'un ascenseur; le chemin de fer électrique; plusieurs facteurs de pianos qui font entendre d'excellentes compositions pendant les intermèdes des concerts, etc. Elle est vraiment à visiter et sa musique n'en est pas le moindre charme.

Rien de nouveau à dire des théâtres lyriques. On peut cependant citer les noms des artistes déjà engagés pour la saison italienne, en attendant que le programme en soit définitivement fixé. C'est, jusqu'à présent : madame Patti; mesdames Durand, Theodorini, Schalchi, Stahl; MM. Masini, Tamagno, Devoyod, Batistini et Uetam.

Pour l'Opéra-Comique, il convient d'ajouter à la liste des nouveautés que M. Carvalho veut donner l'hiver prochain à son théâtre, d'abord l'*Egmont* de Salvayre; ensuite une œuvre en deux actes, de Coquart; enfin, deux actes de Cohen; voilà qui promet.

Nous aurions voulu donner ce mois-ci l'analyse de l'œuvre nouvelle de notre grand maître français Ch. Gounod. Mais on sait que c'est au Festival de Birmingham que la trilogie de notre illustre compatriote : *Mors et Vita*, que l'on dit encore supérieure à sa *Rédemption*, vient d'être exécutée. Dans l'impossibilité d'y assister et ne voulant pas rééditer sans contrôle les opinions diverses émises par la presse sur un fait de cette importance, force nous est d'attendre jusqu'au mois prochain pour en donner notre appréciation. D'ici là, nous aurons pu nous renseigner sur le nom de l'éditeur de cet ouvrage, soit à Londres, soit à Paris, afin de nous procurer la partition.

***

LES ANIMAUX MÉLOMANES

(Suite et fin).

—

En quittant sa merveilleuse volière, M. Maurice R. nous introduisit, non loin de là, dans une enceinte cernée par d'élégantes grilles en fer, sorte de Jardin des plantes en miniature. Une vaste pièce d'eau au milieu, copieusement empoissonnée, plusieurs massifs formant bosquets, et quelques grands arbres disposés savamment pour projeter leur ombre aux endroits désignés par les besoins de l'hygiène. Dans le fond se trouve une construction basse, composée d'un certain nombre de petites pièces à fleur de terre, séparées en deux groupes par une salle d'assez grandes proportions. Un piano en occupe le centre, tandis que tout autour s'alignent de petites cabanes de formes gracieuses et de dimensions diverses.

Les habitants de ces petites maisonnettes prenaient leurs ébats sans doute à cette heure, car les portes en étaient grandes ouvertes, pour la plupart. Notre arrivée les avait fait s'enfuir dans les cachettes ménagées sous les bosquets, et pas un bruissement de feuilles n'en trahissait la présence au dehors. Comme dans la volière, un sable fin recouvre le sol de toutes ces constructions.

M. R., nous montrant une des stalles adossées au mur de droite, nous fit remarquer qu'elles étaient construites de manière à permettre de voir, sans être vu de ses élèves.

« J'ai ici, nous dit-il, des animaux de toutes sortes, dont l'éducation n'est pas achevée, mais promet d'intéressants résultats. Ils sont encore un peu indociles et ne se rendent à mon appel que lorsque les autres sont enfermés et qu'ils me sentent seuls. Mon triomphe, c'est une loutre. Très rebelle à toutes mes caresses pour l'apprivoiser, elle a été littéralement subjuguée dès les premières séances de musique. J'ai encore un jeune renard qui paraît tout à fait sensible à l'harmonie. Il faut que vous sachiez que les carnivores sont tous doux et charmants, domestiqués dès l'enfance. Mais lorsqu'arrive l'adolescence on voit reparaître leurs instincts sauvages et ils donnent peu à peu des signes de leur férocité native. Eh bien, par la musique, on parvient à étouffer complétement ce retour à l'état sauvage. Voici un exemple concluant : c'est ma loutre, qui a deux ans. Mais je veux d'abord vous montrer un des membres de ma petite famille merveilleusement organisé.

» Voilà Javotte. Elle adore la musique, mais c'est surtout la voix qui l'impressionne. Je ne chante pas; mais madame R., qui est digne de rivaliser avec les rossignols libres, va nous dire une de ses plus suaves mélodies. »

Sans se faire prier, cette aimable oiselière prit place au piano et commença cet admirable *larghetto* de Donizetti, qui n'est pas assez connu : *Deh vieni mio Bene...* Elle n'eut pas achevé ces quatre mots, que déjà la chatte était sur ses genoux. Bientôt, ne sachant comment exprimer son plaisir, elle s'allongea, en manière de plastron moelleux, sur la poitrine de la diva, et lui passant ses *bras*, autour du cou, comme un bébé, lui prodigua des caresses, accompagnées de petits frémissements, de *ronrons* sans fin, en frottant son nez rose sur ses

joues et son menton. Enfin, au milieu d'un transport enthousiaste elle bondit sur les épaules de madame R. et s'y roula avec des poses penchées, et de jolis petits *miaous*.

Un coup de sifflet perçant fit tressaillir Javotte, qui s'élança dans le vide et disparut comme par enchantement. Sur un signe de madame R. nous retournâmes la tête et vîmes son mari qui, sorti un instant, rentrait suivi d'un animal bizarre, à la marche onduleuse, indécise, de forme basse et allongée. Sa queue raide et grosse—un vrai bâton — était aussi longue que le corps et traînait à terre. Une tête large et plate, portée presque aussi bas que la queue avait une expression fine et mutine. Un gros museau carré, deux yeux noirs et perçants — deux boutons de guêtre!—des oreilles presque invisibles, — à peine un centimètre en tout sens, — un poil ras et brillant, dont la couleur brune était difficile à définir, car la bête ruisselait d'eau; telle elle nous apparut : c'était la loutre. Nous remarquâmes que M. R. avait revêtu un costume de gutta-percha. Nous eûmes bientôt l'explication de ce changement.

« Voilà—nous dit-il — un animal dont la fidélité et la tendresse égalent celles du chien. Il a été d'abord très rebelle à l'éducation, quoique je l'aie acheté d'un homme qui venait de le prendre au nid. Grâce à la musique, Louloute a aujourd'hui un amour de caractère. J'ai dû passer au début de longues heures avec elle dans un terrier que j'avais fait creuser sous terre, où je ne me tenais qu'à genoux! Peu à peu, je suis parvenu à la toucher sans qu'elle se jetât sur ma main, car les dents poussaient, et vous voyez quelle mâchoire de première force et quelles énormes défenses comparativement au volume de sa tête. Dès que je pus la prendre sans danger, je l'apportai ici. Huit jours de musique ont suffi pour la rendre souple et docile à ma voix et à mes appels mélodiques. Dès que je préludais, après les premiers jours d'étonnements, elle se rapprochait de moi insensiblement et comme malgré elle. Vous allez lui voir manifester ses émotions musicales et ses talents aquatiques. L'harmonie l'attire invinciblement, comme la chatte Javotte, mais la pêche et la rivière l'emportent cependant sur la musique. »

En effet, après quelques accords de M. R., Louloute sauta sans façons, toute mouillée, sur son maître, en poussant des petits cris de joie qui tenaient le milieu entre le rire d'un enfant et le chevrotement d'une biquette.

La séance se termina par une partie de pêche et de cache-cache entre notre savant et sa loutre. Nous sortîmes de la grande salle en nous dirigeant vers la pièce d'eau. Sur un signe elle plongea et disparut. Un instant après, elle regagnait la berge avec un énorme gardon qu'elle se mit en devoir de croquer en commençant par la tête. A la seconde nageoire elle se trouva repue et abandonna les reliefs de sa capture. Un autre signe; et la voilà qui plonge de nouveau. puis reparaît avec un deuxième poisson qu'elle dépose sur l'herbe au commandement de son maître. Elle en rapporta ainsi cinq à six que M. R. avait soin de ramasser chaque fois. Alors, la partie de cache-cache commença. Il s'élança en courant vers un berceau de feuillage appelant :

« Louloute! Louloute! »

La gentille bête se mit à sa poursuite, et l'ayant trouvé, ce fut lui qui la poursuivit jusqu'à la pièce d'eau où elle se précipita pour se cacher. M. R. fit alors le simulacre de s'enfuir et la loutre défiante, sortit tout doucement sa tête de l'eau pour voir s'il retournerait au kiosque. Mais se montrant tout à coup à ses yeux en criant :

« Ah! la voilà! »

Elle disparut de nouveau au fond de l'onde.

« Ce manège dure quelque fois plus d'une heure, — nous affirma le professeur — et quand elle me rejoint sur le banc du berceau elle saute sur mes genoux, se livre à des jeux et des caresses sans fin. J'en reviens trempé. Voilà pourquoi vous me voyez dans ce costume aquatique! »

Depuis cette intéressante excursion nous n'avons plus qu'un rêve: Trouver une jeune loutre à acheter, l'apprivoiser à l'aide de la musique, puis la dresser à la pêche et au jeu de cache-cache : rien n'est plus facile!

***

Pour clore ce long bavardage de vacances par quelque chose de sérieux, nous recommanderons à nos lectrices une remarquable composition de M. G. de Kervéguen, écrite avec une réelle supériorité, sur une poésie de M. J. Gardès.

C'est le cantique des *Hospitaliers de Notre-Dame de Salut* à Lourdes. Il est dédié à sa sainteté Léon XIII. Paroles et musique sont d'un beau caractère, à la fois religieux, patriotique et d'un noble enthousiasme. Ce morceau, nouvellement paru, se vend au profit des pèlerins pauvres et malades : à Paris, bureau du *Pèlerin*, 8, rue François Ier. Prix : 1 fr. 50, net.

MARIE LASSAVEUR.



Économie Domestique

CÔTELETTES DE RIZ DE VEAU

Faites bouillir le riz pendant dix minutes, coupez-le en petits dés; ayez une égale quantité de farce truffée et mêlez-y le riz de veau.

Ayez de la crépine et étendez-là sur la table; prenez environ 40 grammes du mélange, étendez-le sur la crépine en forme de petites côtelettes, recouvrez de crépine; employez ainsi tout le mélange, mettez à un four très chaud et servez sous une petite sauce de jus et de vin de Madère. Mais avant de verser la sauce, il faut envelopper chaque côtelette d'une petite papillotte en papier blanc et y piquer un petit morceau de bois de trois centimètres, qui fera l'office de l'os de la côtelette.

C'est un joli et bon plat.

CORRESPONDANCE



PENDANT que tu étais à Blois, chère petite tante, je me promenais en Belgique, à la recherche des derniers cousins auxquels nous n'avons pas encore fait notre visite de noce.

« Il est temps, penseras-tu.

— Et moi, je te réponds que c'était encore trop tôt, puisqu'au dernier moment j'ai dû me séparer de Paul et partir sous la protection morale de ma vieille Jenny, affublée d'un chapeau et de gants pour la circonstance. »

Une affaire criminelle est donc venue déranger tous nos projets, et il nous parut si peu aimable de nous décommander une heure avant le départ, alors que nous nous étions fait attendre plus d'un an, que nous nous arrêtâmes au parti le plus sage, sinon le plus agréable, celui de la séparation pour quatre ou cinq jours.

Paul me manquant, je n'avais aucun moyen de reconnaître mes cousins, ne possédant pas même une photographie qui pût me guider ; eux du reste ne m'ayant jamais vue, devaient être tout aussi embarrassés. Juge d'après cela de mon inquiétude en débarquant à la nuit dans un pays étranger, à la recherche d'une famille inconnue. J'avais par dessus tout peur de perdre Jenny qui était mon dernier lien avec la patrie, en attendant que la voix du sang, la seule qui pût me guider en cette conjoncture, me révélât d'une manière formelle la présence de mes cousins.

« Jenny, disais-je à toute minute, ne vois-tu pas six messieurs autour d'une vieille dame ?

— Non, madame ; mais il y a tant de monde ! »

Enfin, j'aperçus un groupe qui pouvait répondre à ce signalement, et qui s'évertuait, me semblait-il, à découvrir une petite cousine parmi les voyageuses débarquant comme moi. Je m'avance, ils se nomment; et nous tombons dans les bras les uns des autres.

Mais les filous ne perdent jamais une bonne occasion et, tandis que nous nous livrions à ces effusions, ma famille et moi, un de ces industriels cherchait à me débarrasser de mon sac. Je serrais donc la main de cousin Émile, de cousin Léonard, de cousine Thalie, tout en défendant mon bien avec énergie. Le pick pocket, homme fort bien d'ailleurs, voyant ma belle résistance, ne pouvait vouloir persister dans ses méchantes intentions, pensai-je. Quel ne fut donc pas mon étonnement de l'entendre me dire au moment où je me croyais débarrassée de lui : Je vous en prie, ma cousine, donnez-moi cette valise, je la soignerai de mon mieux :

« Mon fils Emery, » ajoutait aussitôt Madame Fairn en me le présentant.

Tu penses si j'ai lâché mon sac ; et si plus tard, après mes aveux, on a ri de la méprise. Heureusement que Paul n'était pas là pour dire : Elle n'en fait jamais d'autres.

On devrait toujours arriver dans une ville inconnue et pénétrer chez des cousins belges le soir. C'est la belle heure pour les illusions d'une part, et pour l'expansion de l'autre. Je t'assure qu'Anvers m'aurait paru moins pittoresque le matin, et que notre liaison de famille se fût faite moins promptement si elle n'avait débuté à table. Après la fatigue du voyage, l'obscurité du wagon, les inquiétudes du débarquement, je fus tout à fait conquise par cette table éblouissante entourée des plus aimables hôtes. Qui a répandu cette calomnie que nos voisins sont lourds et plus solides en général que brillants? Non, détrompe-toi, en Belgique l'esprit est prompt et la chair excellente; on y est très français sous bien des rapports, puis-je en faire un plus grand éloge!

Et puis, on y respire à l'aise; je n'en revenais pas des dimensions de toutes choses et mes étonnements amusaient beaucoup nos amis. Paul les partageait du reste et à son arrivée, il proposa l'établissement d'un téléphone entre nos deux chambres qui étaient contiguës.

Et l'exposition, vas-tu me dire sans me donner le temps de défaire ma malle? — Ah! chère amie, elle a tenu une place si insignifiante dans mes enthousiasmes que je ne sais si j'en ai retenu quelque chose: Un grand bazar où rien ne passionne, pas même les Congolais. On regrette, en s'y promenant, le Louvre et le Bon-Marché, on regrette surtout le temps qu'on y passe, alors que l'on songe aux merveilles de la ville en dehors de cette exhibition marchande.

Il faut aller voir le panorama d'Anvers allongeant ses quais au bord de son vaste fleuve; il faut parcourir la vieille cité flamande aux rues montueuses, singulières, aux maisons bizarres, voilà qui vraiment captive des yeux étrangers. Malheureusement il manque à ce tableau si original un peuple assorti à ces maisons. Hélas! c'était la foule de partout que nous cotoyions et en vain cherchais-je dans ces intérieurs flamands qu'une porte entrebaillée nous laissait parfois entrevoir, ces types de bourgmestres à boucles d'oreilles, de bourgeoises aux corsages raides de pierreries, laissant échapper de leurs serre-tête des faces rubicondes que leurs peintres ont eu le secret d'idéaliser.

Ah! les peintres d'Anvers, voilà sa gloire, sa vraie couronne! Amsterdam a ruiné son commerce, Napoléon a oublié son port, la fortune, la puissance lui ont échappé, Rubens, Jordaens, Van Dyck lui restent; elle sera immortelle par eux. Comment veux-tu qu'on se résigne à aller s'enfermer dans le hall d'une exposition moderne, quand Notre-Dame vous offre sa *Descente de croix*. Cette toile de Rubens est un prodige; jeunes et vieux, artistes ou mécréants, tous s'inclinent devant ce chef-d'œuvre du maître, et j'ai passé plus d'une heure délicieuse à le contempler dans le silence et le recueillement.

Ainsi donc voici le résumé de mes impressions de voyage: A Anvers, admirer Rubens et savourer les dîners de cousine Thalie. A Bruges, s'extasier sur tout. A Ostende, tenir compagnie au roi Léopold qui y est tout seul; revenir par Paris pour se confirmer dans la pensée que rien ne vaut la patrie, et rentrer au plus vite chez soi afin de mettre les derniers pompons aux oreillers qui attendent notre héritier.

Merci de ton abat-jour, il est très amusant et je reconnais dans ses dessins très exacts et si spirituellement groupés par M. Bayard les toilettes que renferme la collection du Journal soigneusement conservée au Caylar par Bonne-Maman. En vérité, c'est à ne pas y croire, des femmes ont-elles jamais ressemblé à de pareilles caricatures. Comment les jeunes gens d'alors pouvaient-ils se décider à se marier et à avoir des enfants voués fatalement à ces aspects grotesques. Passe pour le *beau* de 1822, qui a une certaine grâce majestueuse, mais l'amazone de 1833... les effusions au printemps de la vie en 1845...! A partir de 1864, on se trouve à peu près chez soi, on s'y sent plus à l'aise, comme par exemple dans la chaumière que le jeune monsieur en jaune présente à l'admiration du public au premier plan. C'est égal que penseront de nos chapeaux à visières effrontées et à panaches audacieux les élégantes de 1901...

Nous avons enfin décidé bonne maman à venir nous trouver ici. Ce voyage est une grosse affaire pour elle, et tu ne saurais t'imaginer la quantité de questions étranges qu'elle nous adresse par chaque courrier, afin de s'assurer d'une manière convenable ce déplacement. Elle veut faire des provisions de bouche à nourrir un bataillon, et des empilements de couvertures à réchauffer un boa, le tout pour une nuit de chemin de fer. Je vais lui envoyer Jenny afin de la sauver de ces exagérations. Depuis que ma fidèle a su trouver mes six cousins belges, elle ne redoute plus aucune aventure, et je crois que sa science ne sera pas de trop pour calmer les alarmes grand'maternelles.

Pendant que la chère aïeule prépare son départ, je m'occupe de son arrivée; il faut qu'elle se retrouve chez elle dans ma maison: à cet âge les habitudes font partie non seulement du bien-être, mais encore du bonheur. Je lui ai donné une chambre au levant avec un lit orienté comme le sien au Caylar; j'ai enlevé les encombrements luxueux, les chers bibelots sans lesquels je ne saurais vivre, mais qui sont le sujet de plaintes amères de sa part, à cause de la poussière, à cause des zig-zags qu'il faut faire pour les éviter; près de sa fenêtre j'ai mis une *bergère* avec une table à petits compartiments contemporaine de ce fauteuil respectable. Il n'y a qu'un sacrifice que je n'ai pas su faire, c'est celui de mes potiches sur la cheminée auxquelles il eût fallu substituer pour plus de ressemblance, des vases d'albâtre et des fleurs en coquillages sous globe: cela c'est au-dessus de mes forces. Dans son cabinet de toilette j'ai fait près de la fenêtre une place pour sa volière, afin que son réveil soit charmé par les réclamations de ses serins, comme au Caylar.

Nous changerons aussi l'heure de nos repas; Paul a bien voulu y consentir, et je tâcherai que quelques sandwichs ou quelques beurrées au miel, joints à son déjeuner matinal, lui tiennent compagnie jusqu'à midi, et le mettent à l'abri des défaillances.

Envoie-moi quelques petites recettes sucrées; bonne maman est gourmande, c'est la faute de son âge et de ses dents qui ne peuvent plus attaquer le rostbeef et le gigot. Mes menus pour plaire au robuste appétit de notre jeune ménage et aux

délicatesses de grand'mère vont donc être mixtes, et à côté des rôtis saignants, quelques savantes béchamelles ou quelques douces gelées feront le bonheur de chacun. Il ne manque plus pour compléter l'éclectysme de ma cuisine que le biberon de mon Baby; patience.

Adieu, ma chère, je vais de ce pas surveiller l'ouvrier qui pose le tapis de l'escalier; ce n'est pas la saison, mais je crains les chutes pour ma grand'mère. De là j'irai faire un petit tour en voiture pour jouir de cette belle journée d'automne, avec mon époux à mes côtés. Ce tête à tête absolu est une de mes plus grandes joies, souvent nous n'échangeons pas quatre paroles en une heure; mais nous nous comprenons si bien... ne va pas croire que je sois muette au moins. Oh non, mais on a ses jours.

Tous sont bons pour t'embrasser et t'assurer de ma vieille reconnaissance. YVONNE.

Nous voici dans le grand siècle : grands palais, grands hommes, tout devient majestueux, solennel, empesé autour du Roi-Soleil depuis le génie jusqu'aux carrosses, depuis le courage jusqu'aux perruques; Versailles avec ses proportions gigantesques, ses lignes correctes mais sèches, son parc dessiné au cordeau, ses arbres taillés en boules ou en cercles, ses eaux artificielles, Versailles regorgeant de splendeurs et de richesses mais, si pauvre de charme et de grâce, est bien l'image exacte de cette époque toute de convention despotique. Mais c'est très beau! Allez-y, et vous ne regretterez pas le voyage. — Votre Journal vous donne aujourd'hui le croquis de ce palais qu'éclaire l'astre royal avec la devise de Louis XIV et les fleurs de lis, il a même par une attention délicate figuré au milieu des promenades une chaise à porteur, la grande mode actuelle, non plus pour se promener mais pour meubler son antichambre ou son salon. Si vous en découvrez une, Mesdemoiselles, dans vos greniers ou dans vos remises, faites-la épousseter, réparer, garnissez-la de rayons intérieurement, et remplissez-les de vos plus délicats bibelots : c'est une étagère ravissante pour peu que sa forme et ses peintures en vaillent la peine.

C. DE LAMIRAUDIE.

Énigme.

Dame me porte élégamment;
Un militaire, gravement;
Un jeune homme, coquettement;
Un magistrat, droit, gravement;
Un financier, hautainement;
Un bon bourgeois, tout bellement;
Un paysan, utilement;
Un quaker, doctoralement;
Chez vous, lectrice, assurément
Cet objet est toujours charmant.

RÉBUS

e

dre

Rébus de Septembre : *Si vous tenez à vos amis allez les visiter souvent.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

9-85 2984 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



N° 4540

Paris. Journal des Demoiselles et Petit

Confections et Modes, de

Teinturerie Européenne, ancienne M



1er octobre 1885

ourrier des Dames réunis. 48, Rue Vivienne

VIDAL, rue Richelieu, 104.

PERINAUD, boulevard Poissonnière, 26.

10-85 2093. — Paris. Typ. Morris père et fils, rue Amelot 64.



1er Novembre 1885

Journal des

Modes de Paris.

Costumes et Confections de Melle THIRION. 47. Bd St Michel. _ Modes de Mme BOUCHERIE. 16. r. du

TEINTURERIE EUROPÉENNE. 26. Bd Poissonnière _ Corsets de Mme EMMA GUELLE. 11. Avenue de l'Opéra.



4545

Demoiselles

Rue Vivienne, 48.

...o Colombier _ Cachemire de l'Inde de la COMPAGNIE DES INDES, 27, r. du Quatre-Septembre

...euvres de la Mon. POIVRET, 61, r. Montorgueil _ Parfums de la Mon. GUERLAIN, 15, r. de la Paix.

Journal des Demoiselles

LES OISEAUX CURIEUX

(SUITE ET FIN)

III

Les Oiseaux de mer.

—

La frégate. — Le fou. — Le pélican. — L'oiseau des tempêtes. — L'albatros. — Le cormoran. — Le harfang des neiges. — Le manchot. — Le macareux-moine.



ous placerons la frégate, cet aigle des océans, au premier rang des oiseaux curieux de la mer, la frégate pour qui l'infini n'est qu'un mot et la distance, une ironie, qui déjeune au Sénégal et dîne en Amérique. Vous la voyez : où est-elle? A Sainte-Hélène. Ou sera-t-elle ce soir? A Java.

Grâce à ses ailes — un prodige, à son vol — un miracle, elle défie tous les forbans du ciel et se joue des tempêtes.

La frégate ne se plaît que dans la haute mer, à cent lieues des côtes, les vagues à ses pieds, les nues sur sa tête. Son vol est un éclair; elle passe, on l'a vue. C'est un trait dans l'espace, une fusée qui monte ou la foudre qui descend.

Quand l'orage se déchaîne, la frégate monte au-dessus de l'orage, plane, se balance, s'endort sur la tempête, et le vent la berce mollement au-dessus des tonnerres et des éclairs. Le vol, c'est sa vie, sa volupté, son triomphe, sa gloire et son repos. Elle se repose en effet sur son aile immobile comme sur un hamac vivant. C'est la reine des airs...

Mais on ne vit pas d'une couronne : incapable de pêcher elle-même à cause de la longueur de ses ailes, la frégate semble destinée à mourir de faim, perspective humiliante pour une souveraine. Aussi bien la prévoyante nature a chargé

un oiseau de mer de nourrir la frégate. Ce fournisseur malgré lui, c'est le pauvre *Fou* que la frégate rénumère à coups de bec.

Le fou est un pêcheur aussi distingué qu'infatigable. Aussitôt qu'il a saisi sa proie, la frégate, qui le guette, descend du haut du ciel, le traque, l'obsède, l'effraie, le force à coups de bec répétés à rendre le poisson voluptueusement englouti. Ahuri, battu, terrifié, le fou ouvre le bec, rend sa proie et, avant que le poisson retombe dans les vagues, la frégate l'a saisi, avalé!

Le pélican, ce goinfre des rivages, remplace quelquefois le fou dont il n'est que la doublure aux yeux de la frégate.

A propos du pélican, nous nous sommes bien gardés de le ranger parmi les oiseaux charitables; en dépit de sa gracieuse légende, le pélican ne s'est jamais percé le flanc pour nourrir ses enfants, il se sert tout bonnement de son bec pour faire sortir de sa poche, j'allais dire de son garde-manger, les poissons qu'il a engloutis; ce bec n'est pas un poignard, mais une fourchette. La frégate a donc pour fournisseur attitré le pauvre fou, qui est lui-même un bel et robuste oiseau; elle vide sa poche et *fait le poisson*, comme on fait le mouchoir. Ce roi des airs n'est plus alors qu'un vulgaire filou; le dieu ailé du firmament s'est métamorphosé en pique-assiette et en pick-pocket.

Laissons la frégate dans les nuages et regardons l'oiseau des tempêtes, le thalassidrôme qui rase de son aile rapide les vagues en furie et traverse le ciel noir comme un éclair vivant. L'ouragan, c'est sa passion, c'est sa vie. A l'approche des orages, il semble se réveiller, ainsi qu'un guerrier au premier coup de canon, et, comme le soldat se grise de poudre, l'oiseau des tempêtes s'enivre de vent et d'éclairs.

Là-haut, au-dessus des vagues qui s'amoncellent et se déchirent avec un fracas épouvantable, au-dessus de l'abîme béant et des navires en détresse, il s'élance contre le vent, comme on se précipite dans la mêlée, ou bien, l'aile étendue, presque immobile, il semble dormir sur la tempête.

Le thalassidrôme passe son existence dans la haute mer et ne se rapproche des côtes qu'au moment de la ponte. Son vol est incessant et prodigieux. Sans presque toucher les vagues, il saisit en passant le poisson qu'il avale dans les airs.

Le thalassidrôme est autre chose qu'un artiste en orages et les matelots ont eu grand tort de croire que cet oiseau de mauvaise augure amenait la tempête; il la suit, et, s'il aime tant les orages, c'est qu'il en profite. C'est un gourmet qui trouve dans le trouble des vagues soulevées par l'ouragan, une pêche plus abondante et plus aisée.

A terre, le magnifique oiseau des tempêtes apparaît comme un pauvre infirme à l'aspect lamentable et comique. Un rien l'inquiète, son vol est pénible et lourd, sa démarche pesante et grotesque, et quand il est serré de trop près par son adversaire, il n'a pour se défendre que l'humiliante ressource de l'asperger d'un jet huileux et nauséabond.

Jadis, les pêcheurs des îles Féroé réduisaient le corps desséché de ce fier oiseau aux proportions ridicules d'une lampe fumeuse. Ils passaient tout bonnement, au travers du corps huileux du thalassidrôme, une mèche enflammée. L'oiseau brûlait comme une chandelle; quand on était couché, on soufflait dessus, pour le rallumer le lendemain; si l'huile venait à manquer, on prenait un oiseau neuf...

Voyez-vous, mes chères lectrices, ce roi des airs, ce vainqueur des tempêtes, ce familier de l'abîme et du ciel, transformé dans une pauvre chaumière en un vil bougeoir!

Si la frégate est l'aigle de la mer, l'albatros en est le vautour. A la recherche éternelle d'une proie, ce gigantesque oiseau rase les flots de son aile immense, allongeant sur ses victimes un bec formidable et tranchant, recourbé en un crochet terrible.

De sa griffe puissante, il saisit la proie frémissante qu'il porte à son grand bec, claquant de convoitise, et s'envole dans les nues; mais bientôt, il descend du ciel, plus affamé que jamais, tourbillonne sur l'abîme et sa fourchette infatigable pique une proie nouvelle dans le grand plat de l'océan!

Sauf ces ailes noires qui mesurent douze pieds d'envergure, le plumage épais de l'albatros est blanc comme la neige. Sa tête est belle et fière, son œil farouche, et sa vue perçante sonde les abîmes, tandis que son vol audacieux le porte dans les nues. C'est le grand bohême du ciel: on le trouve au Kamtschatka et au Cap de Bonne-Espérance, à Java, à la Terre de feu, en Norwège, au Japon. Le tour du monde est un jeu pour ses ailes, son riche plumage brave les frimas et les rayons et il s'en va, en se gavant, du pôle à l'équateur.

Ce qui le ravit, c'est l'orage des tropiques qu'il salue d'un cri sauvage, ou la tempête polaire qu'il traverse comme un trait avec l'éclat d'une boule de neige. Comme le vautour des montagnes, l'albatros est insatiable; engloutir c'est sa vie. Il faut voir dans l'immensité du Pacifique ces écumeurs de mer couvrant de leurs ailes sinistres et frémissantes une baleine putréfiée, déchiquetant le colosse qui s'effondre sous leurs griffes, se disputant ces débris infectes, mêlant leurs cris rauques aux mugissements de la tempête.

Le nid de l'albatros est aussi extraordinaire que l'oiseau lui-même. Fait de varech et de roseaux il n'a pas moins de sept pieds de circonférence. Dans ce vaste nid, la femelle ne pond

qu'un œuf, d'où sortira un petit géant. Après sa naissance, les parents entraînés par le double amour des mollusques et de la liberté gagnent la haute mer, mais, de temps à autre, comme un enfant en nourrice, le jeune albatros recevra la visite de ses parents qui surveilleront sa longue croissance et lui porteront, en guise de dragées, des moules et des crevettes.

Sur le rivage, le superbe albatros excite la risée, d'imposant, il devient grotesque et d'altier, ridicule. Titubant à chaque pas sur ses courtes pattes, il agite ses ailes comme un ivrogne étend ses bras; si on l'attaque, il souffle comme un phoque et crie comme un baudet. S'il veut courir, il fait la culbute comme un clown.

Ah! qu'a-t-il fait de sa noblesse et de sa beauté, le puissant albatros : sur les vagues, c'était un maître, et dans le ciel, un roi. Sur le rivage, ce n'est plus qu'un âne qui braie et une oie qui se dandine.

Nous ne devons pas omettre parmi les oiseaux curieux de la mer, le Cormoran, ce pêcheur sans rival, ce docile et précieux auxiliaire de l'homme qui, au temps de la chevalerie, faisait merveille au bord de nos étangs et de nos rivières. Aujourd'hui, on a essayé de ressusciter ce sport charmant, mais les services cynégétiques du Cormoran ne sont guère appréciés qu'en Chine. Là-bas, au bord du fleuve Jaune, on voit des volées de Cormorans s'élancer des jonques vertes et or, se précipiter dans les eaux, plonger, s'envoler et faire sauter dans les airs le poisson qu'ils ont pris, comme, dans un cirque, un clown s'amuserait à jongler avec des boules. Quand le poisson capturé est trop lourd pour un seul oiseau, deux cormorans le saisissent à chacune de ses extrémités et le portent ainsi à travers le ciel, jusqu'à ce qu'ils l'aient déposé dans les mains du pêcheur.

Un anneau que le cormoran porte au cou, l'empêche d'avaler sa proie.

N'oublions pas, non plus, un autre oiseau, pêcheur aussi adroit qu'original, le Harfang des neiges : Sur les glaçons flottants des mers polaires passe en croassant cette chouette gigantesque des rivages.

Elles sont parfois plus de cent, immobiles sur leur trône de cristal, remplissant les airs de leurs cris lugubres, apparaissant et disparaissant à la surface des eaux, comme des fantômes d'oiseaux empaillés.

On trouve le harfang polaire sur les rivages de la Norwège et de la Finlande, de l'Amérique et de la Russie de l'extrême Nord. Son Eden, c'est le pôle; son printemps, l'hiver; sa joie, la solitude; son horizon, les mers; son perchoir, les falaises neigeuses; son garde-manger, l'Océan!

Le harfang fait la chasse aux lièvres, aux marmottes, aux écureuils, mais il semble préférer le maigre au gras et faire son régal du poisson. Etendu sur la neige, le bec tourné vers l'eau, il attend que le poisson apparaisse à la surface, on dirait un chat guettant une souris. Aussitôt que la proie se montre, le harfang dans un mouvement rapide comme l'éclair, avance la patte et la retire toujours avec une sardine ou un hareng au bout des griffes.

A l'autre extrémité de la terre, c'est-à-dire au pôle sud, vit un autre pêcheur émérite qui est en même temps un des oiseaux les plus étranges de la création : c'est le manchot, un sosie du pingouin. Lorsque le capitaine Coock aborda dans je ne suis plus quelle île de ces contrées désolées, il aperçut au loin une immense procession d'êtres bizarres qui semblaient nasiller des litanies barbares et qui, avec un costume noir et blanc, lui produisirent l'effet d'*enfants de chœur*; ces personnages étaient des oiseaux, des manchots qui s'en allaient tout simplement à la pêche.

Comme l'autruche d'Afrique, le nandou d'Amérique et le casoar d'Australie, le manchot ne vole pas. Immobile et pensif sur le rivage des mers, il tourne vers le ciel un regard d'envie, jalousant les frégates et les mouettes planant hardiment au-dessus de cet océan qui doit rester pour lui un chanaan qu'il ne connaîtra jamais.

Retournons vers les glaces et les neiges du pôle nord où nous trouverons un étrange oiseau de mer : le macareux-moine. Son aspect justifie son nom; avec son ventre blanchâtre et son dos brun, ce singulier oiseau est une petite caricature de moine. Le corps en arrière, il s'en va tout debout, les jambes écartées et le pas titubant; sa tête coiffée d'une calotte arrondie a une expression presque humaine et ses grands pieds d'ecclésiastique semblent chaussés de sandales. Son œil cerclé de rouge se tourne en clignotant vers le ciel et son regard mélancolique est plein de méditations. Son visage est obstrué par un bec comme n'en possède aucun oiseau, on dirait un faux nez en carton qui empiète sur les yeux et déborde sur le menton. Ajoutez qu'il joue de l'orgue; sa voix est un renflement des plus sonores et des plus cadencés.

C'est un tableau curieux que celui de ces étranges créatures se profilant à l'infini sur les falaises escarpées. Quand les macareux-moines défilent, deux par deux, sur les hautes corniches en mêlant le grondement de leurs orgues au mugissement de la tempête, on croirait voir une longue procession de soutanes blanches.

En mer, le macareux devient agile et gracieux, moitié nageant, moitié volant, frappant les vagues de ses pattes et de ses ailes, il plonge, remonte, se roule dans l'écume, se balance, s'envole, plane, descend, replonge et reparaît, se laissant bercer par les eaux ou emporter au loin comme un corps flottant.

-Les macareux ont pour leurs petits tennue

dresse touchante. Si la mère vient à mourir, le père se fait mère et la remplace; s'ils périssent tous les deux, la congrégation des macareux adopte l'orphelin. Regardons ce bizarre et sympathique oiseau donner à manger à ses petits: quand il revient de la mer, son gros bec rempli de poissons, son cher moinillon accourt, battant de l'aile, culbutant, sautillant; le macareux aussitôt s'arrête, baisse la tête à la hauteur de son enfant, ouvre la bouche et le moinillon, plongeant son bec dans celui de sa mère, en retire un poisson qu'il avale. A chaque bouchée, c'est le même manège; le nourrisson dévore un à un les petits crustacés dont il est si friand et la mère, transformée en assiette, le considère avec une joie touchante.

Frappant chaque fois, de son bec, au garde-manger maternel, l'enfant semble dire: « Ouvre donc la porte, j'ai encore faim. » Si la porte ne s'ouvre pas, c'est que le garde-manger est vide ou que l'enfant a assez mangé.

IV

Les Oiseaux des Tropiques.

—

Le lori des dames.—L'oiseau de Paradis. — L'oiseau lyre. — Les perruches.— Les perroquets. — L'oiseau moqueur. — Le pinck-pinck. — Le gui-guit azur.— Le calao.— Le toucan-toco. — Le condor. — Le kamiki cornu.

Les oiseaux des Tropiques! Comment encadrer dans quelques colonnes cette volière immense où des milliers d'oiseaux de tous ramages et de tous plumages crient, chantent, jasent et roucoulent. Comment décrire ces robes éblouissantes, cette orgie de couleurs, ce déluge de teintes et de nuances variées! Voici d'abord les colibris étincelants, ces pierreries ailées qui voltigent de fleur en fleur, comme des papillons. Voici l'oiseau de Paradis, un prodige, un rêve; le plus bel oiseau peut-être de la création, l'oiseau-lyre, dont la queue richement emplumée figure un instrument de musique; le lori des dames, dont nous ne pouvons détacher nos regards.

Sur sa tête, une calotte de pourpre; à son cou, une cravate violette; à sa queue, un éventail rose; sur ses ailes, des émeraudes; à ses pieds, des guêtres bleues; à son bec, du safran; sur son dos, du carmin; sur sa poitrine, un croissant d'or: tel est le lori des dames; dans ce vêtement de pourpre et d'or, s'agite le plus vif et le plus coquet des oiseaux. Il grimpe comme la mésange et vole comme l'hirondelle, c'est le mouvement perpétuel. Quand le lori ouvre ses ailes, on croirait qu'il en sort des flammes. quand des loris traversent le ciel, on dirait un nuage d'or; quand ils se séparent, on croirait voir des pierreries s'égrenant dans les airs.

On ne trouve le lori que dans les forêts profondes de la Nouvelle-Guinée ou les bois parfumés de Bornéo. C'est un oiseau familier et doux qui s'apprivoise avec une étonnante facilité; il accompagne à la promenade les dames indiennes et les créoles de Java qu'il charme par un ramage de perroquet.

La nature a doté le lori d'une langue singulière; elle se termine par un petit pinceau, grâce auquel il pompe le suc des fleurs. C'est un gourmet insatiable qui, lorsque la fleur lui plaît, finit par manger la fleur. De tout le corps du lori s'exale une odeur suave. S'il n'est pas fleur lui-même, il vit au milieu d'elles et semble emprunter un parfum à toutes celles qu'il a aimées.

Quand on vient de tuer un lori et qu'on le tient suspendu par les pattes, le nectar des fleurs dont il est saturé ruisselle tout le long de son bec d'or, on dirait qu'il a rendu sa petite âme d'oiseau dans un torrent de parfums.

Faut-il rappeler les aras du Brésil, mosaïques vivantes, et les cakatoès, ces boules de neige que couronne une huppe de safran, la perruche-soleil, un rayon, et la perruche-feu, une flamme!

N'oublions-pas le perroquet gris du Sénégal, le plus éloquent et le plus spirituel de tous les perroquets. De la Barre parle d'un perroquet gris qui tous les soirs sur le navire qui ramenait en Europe le savant voyageur, gravissait son perchoir avec une gravité sacerdotale et récitait les litanies aux matelots agenouillés autour de cet étrange pasteur.

L'aumônier du navire étant mort pendant la traversée, son perroquet de prédilection le remplaçait avec une exactitude extraordinaire et un sérieux comique. Malheureusement, dans ses débuts, le perroquet prêcheur mêlait à ses litanies, quelques jurons formidables empruntés au vocabulaire par trop naturaliste des matelots.

Mais quel est ce bruit étrange qui retentit dans les forêts de la Guyane; quelle est cette voix qui crie au secours, comme une personne qu'on assassine ou comme un malheureux qui se meurt. Tout se tait, et l'on entend je ne sais quel bruit singulier de grelots, accompagné du tic-tac d'un moulin. Est-ce une roue qui tourne? un muletier qui passe? un voyageur qu'on égorge? Non! c'est le *crieur des Missions*, c'est un oiseau qui chante. Une autre fois, en longeant les forêts profondes du Paraguay, on entend un charivari inénarrable de voix bizarres et gouailleuses qui ricanent, jasent, roucoulent, piallent et murmurent, imitent les éclats de la voix humaine, le chant des oiseaux, le cri des fauves, le son rustique d'un violon campagnard ou le bruit sonore d'une trompette...

Quel est donc cette ménagerie et ce concert? On regarde et l'on ne voit rien. Tout ce vacarme

stupéfiant est produit] par l'*oiseau-moqueur*, l'*oiseau-orchestre* des forêts du Nouveau monde.

Si vous voulez bien me suivre au Cap, je vous présenterai le pinck-pinck, le plus gentil, le plus mignon et le plus curieux peut-être de tous les oiseaux du Continent africain.

Son costume est très simple : un gilet blanc sous un habit gris. Mais quelle grâce sympathique dans ce nain spirituel qui n'est guère plus gros que notre roitelet! Un moucheron remplirait son bec, un grain de sable ferait butter sa patte rose et l'ombre de son aile ne couvrirait pas une abeille.

Cet oiseau s'est baptisé lui-même : il s'appelle *pinck-pinck*, de son cri familier qui retentit, sonore et joyeux, dans les buissons de mimosas.

Son nid se distingue par une grande originalité. Sa circonférence atteint un pied à l'extérieur, mais le dedans n'a que trois pouces de diamètre. Ce mur formidable abritera la famille du pinck-pinck contre la chaleur et les dangers. Le dehors n'est qu'une boule grossière, un tas de matériaux négligemment entassés, mais l'intérieur est une blanche alcôve capitonnée du plus fin duvet. Le pinck-pinck est un oiseau de bon sens qui se loge pour lui-même et non pour l'éblouissement des regards étrangers. Sa cervelle est moins grosse qu'un grain de maïs, son entendement de petit oiseau lui a dit combien il était imprudent d'exciter la convoitise et la jalousie d'autrui. Le nid du pinck-pinck se termine par un cou étroit qu'on prendrait presque pour le goulot d'une bouteille et qui sert d'entrée à l'oiseau.

A la base du goulot est adaptée une sorte de niche, de petite guérite, où le père monte la garde et veille à la sécurité du foyer, pendant que la mère couve ses œufs.

Cette guérite étrange n'est pas seulement un observatoire et un abri, c'est un perchoir d'où l'oiseau prend son élan pour s'engouffrer dans l'étroit goulot du nid; c'est aussi la salle de concert, d'où il égaye sa compagne d'un pinck-pinck amical et joyeux.

Un des oiseaux les plus curieux peut-être des cinq parties du monde, c'est le toucan-toco du Brésil. Ce n'est plus un oiseau, c'est un pastel. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel brillent sur ses ailes, mais sa grande originalité réside dans un nez colossal, prodigieux, tricolore et fantastique, qui envahit la tête à laquelle il se rattache par un cercle d'or. Figurez-vous un énorme étui, artistement colorié. Quand le toukan lève son bec en lair, il fait l'effet d'un saltimbanque portant en équilibre une poutre sur son front.

Les anciennes peuplades du Brésil adoraient le toco; sa vue portait bonheur et son bec de carton rose ornait le bouclier des combattants. Aujourd'hui, l'indigène fabrique avec ses plumes éclatantes des parures magnifiques, dont le vif éclat relève à souhait le teint mat et doré des Brésiliennes.

Un jour le voyageur Kaford, herborisant dans les bois de Rio-de-Janeiro, s'arrêta, saisi d'admiration, devant un arbre en fleurs qui semblait porter au bout de ses branches de gigantesques tulipes. Tout à coup, les fleurs s'agitent, se déploient, s'envolent, laissant dans le ciel comme une traînée éblouissante de pourpre et d'or.

Ces fleurs étaient des toucans endormis.

Liwingstone parle d'un oiseau bien curieux qu'il rencontra en Afrique : le calao. La femelle au moment de la ponte, entre dans son nid creusé au fond d'un arbre. Aussitôt le mâle se hâte de murer le nid qui devient ainsi un cachot. Un petit trou ménagé au-dessus de l'entrée permet à l'air d'y pénétrer, c'est encore par cette espèce de judas que le calao introduit son bec pour donner à manger à la pauvre captive. Il faut reconnaître que ce tyrannique époux remplit ce devoir avec une merveilleuse ponctualité. Seulement si l'oiseau est tué à la chasse, la prisonnière est sûre de mourir de faim.

Cette captivité bizarre dure jusqu'à ce que les petits calaos aient des plumes, c'est-à-dire près de trois mois. Alors, le père enfonce à coups de bec le mur de la prison, et sa famille est libre. Vous croyez, peut-être, que le calao va se livrer maintenant aux douceurs du foyer? Non! Cet oiseau a la manie du cachot; il se met aussitôt en quête d'une nouvelle compagne qu'il traînera en captivité. Il faut absolument qu'il mette quelqu'un en prison.

Ajoutez que les conséquences de cette vie cloîtrée sont terribles pour la femelle du calao. Immobile et gavée dans une étroite cellule, elle n'est plus qu'une pelotte de graisse, quand elle sort de son cachot conjugal ; aussi bien, on la chasse, on la tue, on la mange. Pour cette infortunée la maternité, c'est le cachot, et la liberté, c'est la mort!

Bien étrange est aussi la destinée des petits calaos, ils sont nés prisonniers et ils vivront orphelins. Leur mère était trop grasse, on l'a tuée. Quant à leur père, ils n'ont jamais vu que le bout de son bec. A la sortie de leur cachot, ils ont remarqué, peut-être, un oiseau immobile sur la branche, mais leur cœur ne leur a rien dit. Ils le frôlent de leurs petites ailes et, prenant leur vol, ils semblent dire : « Non, ce n'est pas là le père; ce ne fut qu'un geôlier. »

A la salubrité des forêts du Brésil, des savanes de la Guyane et des marais de la Colombie, la nature a préposé un oiseau magnifique, un épurateur infatigable et vaillant : le kamiki cornu.

Ce bel oiseau est le fléau terrible des reptiles immondes et venimeux qui pullulent dans ces contrées. Sur un front hardi la nature a posé un dard terrible et un éperon meurtrier sur chacune de ses ailes. C'est ainsi qu'il affronte l'en-

nemi dans la fange des marais et qu'il entre en scène, armé de ses trois épées.

A sa vue, le reptile s'élance, l'enlace et l'étreint dans ses anneaux, le presse avec fureur et se déchire aux épées de ses ailes; redoublant de rage et d'effort, il enserre de plus en plus le bel oiseau impassible, si bien que les pointes effilées pénètrent le serpent qui meurt en se poignardant lui-même.

Avec sa bravoure antique et son armure d'un autre temps, le kamiki apparaît au milieu des autres oiseaux comme un chevalier des Croisades égaré dans les temps modernes.

Le limon sordide, tout grouillant, tout sifflant de reptiles, est son champ de bataille, sa tombe et son berceau. Cet oiseau intrépide et bienfaisant s'apprivoise avec une étonnante facilité dans les fermes de la Guyanne et du Paraguay; on le voit fraterniser avec les poules et jouer avec les chiens, ayant l'air d'un héros en retraite, qui aurait gardé son épée.

Le condor des Andes est le plus formidable des vautours et le Goliath des oiseaux de proie; ses puissantes ailes ont jusqu'à quinze pieds d'envergure; sa tête farouche et chauve, trouée de deux yeux étincelants, s'élance d'une collerette sordide à la suite d'un cou rougeâtre et nu qui ondule comme un serpent. Son aspect est insolent et vil, redoutable et cruel, audacieux et bas. C'est la souveraineté débraillée d'un bandit, la lache majesté d'un assassin.

Mais regardez ses pieds. Ce n'est pas la griffe vaillante qui combat, c'est la patte souillée qui piétine sur les morts. Son bec lui-même est moins fait pour dévorer une proie vivante que pour déchiqueter un cadavre ou plonger dans l'ordure. Il semble que ce goinfre insatiable ait ôté sa cravate pour fouiller plus à l'aise dans son repas infect.

Quand la faim le presse, le condor se rabat sur la vie, attaque les cerfs et les vigognes, les chiens, les moutons, les enfants...

D'une force prodigieuse et d'une cruauté perfide, il crève d'abord les yeux de sa victime, la saisit avec son bec, et la rejetant sur son épaule, comme un loup ferait d'une brebis, il l'emporte dans les airs.

Malheur au voyageur attardé, tombant de lassitude au milieu des Pampas! Son corps fracassé à coups d'ailes, déchiré par cent becs avides, ne sera plus dans une heure qu'un squelette, et, le jaguar lui-même, passant d'aventure, ne trouvera pas à lécher de sa langue rugueuse un lambeau de chair.

Le condor établit sa demeure sur les plus hautes cimes des Cordillières et il est sans voisins dans ces régions inaccessibles. Les aigles et les faucons habitent bien bas, à ses pieds.

C'est bien là vraiment le roi du ciel. Mais ce monarque n'est qu'un goinfre panaché d'un vampire. La terre l'attire avec ses immondices et un cadavre en putréfaction le fait descendre des nues.

Dans les Guyanes et le Caracas se trouve le plus gentil peut être, le plus gracieux, le plus coquet, le plus élégant des oiseaux éblouissants et mignons qui brillent comme de véritables fleurs dans les forêts du Nouveau Monde, c'est le guit-guit azur. Il est bleu, et, chose étonnante, diverses nuances de bleu se montrent sur un plumage sans discordance aucune, tant elles sont artistement séparées par des bandes de velours noir.

La plus grande partie de son corps est d'un azur splendide, à l'exception d'une charmante raie noire qui entoure sa huppe et s'étend en bandes gracieuses et fines sur le cou. Une large touffe de plumes, du bleu le plus pur et le plus vif brille sur le haut de sa tête. Le guit-guit azur est l'Apollon des colibris, son industrie égale peut-être sa beauté : voici son nid en forme de poire; le milieu, consacré aux œufs et aux petits, répond à la portion arrondie du fruit; la partie mince et allongée au sommet de laquelle se trouve l'entrée du nid, figure assez bien la queue d'une poire.

L'oiseau est donc obligé d'entrer par en bas et de grimper jusqu'à l'intérieur de ce nid charmant.

Un autre oiseau au plumage éblouissant qu'on trouve dans le voisinage du guit-guit azur, c'est l'yphante-baltimore, appelé quelquefois le *robin doré* et l'*oiseau de feu*. L'yphante est d'un noir velouté et d'un orangé éclatant. Ces deux couleurs, vivement tranchées, forment le plus charmant effet.

Quand on aperçoit sur une même branche le guit-guit et l'yphante, on ne sait à qui donner la préférence, à l'oiseau d'azur ou à l'oiseau de feu!

Nous voilà, mes chères lectrices, arrivés au terme de notre voyage ailé, moins fatigués, je l'espère, qu'éblouis, que charmés par les oiseaux exotiques que nous venons de voir.

Déjà, les figuiers et les bambous de l'Inde, les myrthes et les palmiers d'Afrique, les magnolias, les citronniers et les lianes odorantes du Brésil; tout s'éloigne, tout a disparu, et, sous notre ciel de France, se dresse le chêne gaulois d'où la fauvette à tête noire égrène sa mélodieuse chanson; dans la haie d'aubépine embaumée ou de troène fleuri, les mésanges bavardent avec les pinsons, et la bergeronnette gazouille en sautillant autour des troupeaux dont elle est la petite fée.

Nous voici au milieu de nos humbles et chers oiseaux d'Occident que ne saurait nous faire oublier l'oiseau étincelant des Tropiques.

L'alouette ne parle pas comme le lori des dames, mais, s'élevant comme une fusée du mi-

lieu des sillons, elle s'en va jusque dans les rues saluer l'aurore de sa joyeuse chanson.

Le rouge-gorge n'est pas vêtu de pourpre et d'or comme l'oiseau de Bornéo; il n'a qu'une cravate rouge qui semble un cache-nez de laine pour le préserver du froid; mais nous aimons la chanson d'hiver dont il égaie nos chaumières.

L'hirondelle n'a pas de pierreries semées sur sa robe de veuve, mais sur son aile noire et blanche, elle apporte le printemps.

Le rossignol ne meurt pas comme les colibris gavés de nectar et de parfum; il succombe en chantant, comme un héros en combattant et, ce n'est pas le suc des fleurs qui coule de son bec, mais un soupir harmonieux, la plainte suprême d'un grand artiste.

Chers oiseaux de mon pays, votre départ est un deuil; votre retour, une joie; votre présence, une date de l'année, une saison de la vie, une amitié de la maison.

FIN

FULBERT DUMONTEI

BIBLIOGRAPHIE

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

PAR LE BARON DE MANDAT-GRANCEY

L'auteur de ce charmant livre a fait le voyage le plus sérieux, et l'a raconté avec une verve, une gaieté, une désinvolture qui feraient sourire l'esprit le plus mélancolique. Il a voulu, c'est là le but de cette excursion chez l'*Oncle Sam*, ouvrir de nouvelles voies de travail et d'avenir à la noblesse française, à ce que l'on appelait jadis les classes dirigeantes, qui, étouffées aujourd'hui par l'avènement des couches nouvelles, ne savent à quoi employer leurs forces et leurs facultés et gaspillent dans les plaisirs et la spéculation, leur fortune, leur temps, leur vie. Une nouvelle patrie leur tend les bras par delà l'Océan; là, l'agriculture, l'élevage des chevaux, le commerce, l'exploitation des mines peuvent utiliser l'intelligence et l'ardeur de tant de jeunes gens qui se perdent en France dans une oisiveté forcée; M. de Grancey a cru faire une œuvre utile en développant cette pensée et il a raconté ses voyages de façon à intéresser et à amuser ceux-mêmes qui ne sortent jamais de chez eux. Vous savez le but du livre; nous en citerons quelques passages qui vous donneront une idée de la manière de l'auteur.

Ce pays du *Far-West* est admirable : des prairies pleines de troupeaux, des forêts épaisses, des rivières bouillonnantes, des buissons de fleurs sauvages y montrent la nature dans sa beauté primitive; les hommes sont moins aimables. Les villes élevées si vite sont pourvues des accessoires de la civilisation, la vapeur, le gaz, le téléphone, mais elles sont sales, dépourvues de bien-être et de grâce, et les hommes qui ne sont là que pour gagner de l'argent ont complètement oublié les plus vulgaires notions de la politesse, — ils ne sont pas méchants, mais ils ne croient devoir aucun égard au voisin, à l'étranger avec lequel ils se trouvent en contact. Les femmes des colons sont plus insupportables que leurs maris. Voyez le portrait tracé d'après nature! M. de Grancey et ses compagnons de voyage sont arrivés, affamés à une ferme; ils demandent à déjeuner, d'autant plus librement qu'il n'y pas une auberge à six lieues à la ronde.

« Quel est le Français qui n'a pas conservé le souvenir de quelque déjeuner de ferme? l'accueil de la fermière, le joyeux tapage des armoires à vaisselle qui s'ouvrent, des œufs qui grésillent dans la poêle, les cris déchirants du poulet auquel on tord le col pendant que ses compagnons de basse-cour se sauvent effarés à travers les tas de fumier. Ici, rien de tout cela. La fermière est revêtue d'un peignoir Pompadour en calicot jaune, ou plutôt qui a dû être jaune, car il est tellement taché, passé et déguenillé, que la couleur est indécise; elle est étendue sur un *rocking-chair* pendant que son mari, un affreux petit homme qui ne lui arrive pas à l'épaule, fume sa pipe sur l'unique chaise de la maison. Cependant elle daigne se lever, pour allumer du feu dans son poêle, et donner à M... six œufs. Il y a bien aussi du lard qu'elle sort d'une boîte à conserves de Chicago, mais il est si rance et mal odorant que nous aimons mieux nous en passer. Après cet effort elle se rasseoit et recommence sa conversation avec Parker.

» Cette grande belle fille, si sale, ressemble si peu à une fermière que je m'amuse à mon tour à la faire causer. Il y a un an qu'elle est mariée et qu'elle habite ici. Son père, un capitaine quelconque, pourvu de huit enfants, est aussi

(1) Librairie Plon. — Un volume : 3 fr. 50.

venu s'établir dans les environs. Mais il s'occupe moins d'agriculture que de chasser des buffalos, des loups et des ours dont il vend les peaux. L'année dernière, il a tué deux cents buffalos.

» Son mari, Écossais d'origine, mais né en Amérique, est venu des États de l'Est. Il avait quelque argent; il a une centaine d'acres de blés; je vois le champ par la fenêtre; la récolte est un peu moins avancée qu'elle ne le serait chez nous, cependant la moisson se fera en juillet. Elle n'a pas une merveilleuse apparence; mais dans un pays où la livre de farine s'est vendue jusqu'à 25 cents (1 fr. 25) et jamais moins de 15, on se tire toujours d'affaire. Il a aussi une vingtaine de vaches laitières. C'est le mari qui les trait et qui fait le beurre qu'on vend 3 fr. 75 la livre en hiver et un peu moins en été. Mais on n'en fait pas beaucoup, parce que c'est trop fatigant et cependant la vente est assurée. Les mineurs achètent tout ce qu'on leur apporte. Les vaches sont superbes, elles donnent jusqu'à 28 litres de lait (7 gallons). Je la plaisante sur sa fainéantise.

» — Est-ce que c'est votre mari qui fait la cuisine?

» — Oh! les Ecossais sont si difficiles! Il veut manger de la soupe, ma foi, je la lui laisse faire. Les Américains se contentent de pommes de terre bouillies et de tranches de lard frites, c'est tout de suite fait.

» — On nous a dit à Rapid-City qu'il venait d'arriver dans le pays des missionnaires mormons. Est-ce que vous n'avez pas peur que votre mari se convertisse et prenne une seconde femme pour lui faire la cuisine? justement la maison est grande, et il gagne de l'argent.

« — Ah! je voudrais bien voir cela; ils n'ont qu'à venir; il n'y aura pas de maison trop grande pour moi. Quand mon mari aura gagné beaucoup d'argent, il me mènera à Paris, et alors j'en aurai une encore bien plus grande.

» — Au fait, de quelle religion êtes-vous? (*Watch church do you belong to?*)

» — Moi! je ne suis d'aucune (*I aint of no church*).

» Et tout en causant, l'aimable enfant décroche une natte de faux cheveux pendue à la porte et la peigne avec un adorable abandon.

» Nous avons avalé nos six œufs : comme c'est tout ce que nous pouvons espérer, nous sellons nos chevaux qui, eux, du moins, ont eu un peu d'avoine, et nous nous disposons à repartir après avoir payé la note, 6 dollars (30 francs!). Décidément l'hospitalité écossaise n'est pas comme le vin de Bordeaux, elle ne gagne pas à voyager. »

Voici un autre tableau et un autre portrait de femme : nous espérons que nos lectrices ne trouveront pas la citation trop longue; elle nous a paru amusante, elle a son cachet particulier, et elle sert à montrer quel monde cosmopolite envahit à cette heure ces vastes déserts de l'Ouest :

» — ... A la nuit tombante, nous voyons poindre devant nous dans une clairière une immense construction en planches, entourée de plusieurs maisons dont une fort élégante.

» — Qu'est-ce que cela? dis-je à Parker.

» — Ce sont les bâtiments d'une mine, *King Salomon*. C'était M. Dickerman, notre ami de Deadwood qui en était le surintendant : je crois qu'elle est abandonnée. Cependant, tenez, voyez-vous cette grande maison? Il y a un homme à la fenêtre! C'est là qu'il habitait.

» — *Hollo Boys!* cria l'homme en question.

» — *How do you do!* rugit M...

» — Qu'est-ce qu'il y a pour votre service? ai-je répondu.

» — Est-ce que vous ne seriez pas des barons français?

» — Eh bien!

» — C'est que le professeur Dickerman m'a téléphoné ce matin qu'il passerait peut-être par ici des barons français. Il dit qu'il faut que vous couchiez ici au lieu d'aller à Tigerville. Du reste il n'y a plus personne à Tigerville.

» — Eh bien, voilà une chance! dit M...

» — Est-ce que nous pourrions avoir quelque chose à manger?

» — Ah! cela est plus difficile. Moi, je ne peux rien vous donner, mais il y a une dame française qui, peut-être, pourra vous faire à dîner.

» — Hein, me dit M... en aparté, ne sommes-nous pas des « veinards » au premier chef? Nous comptions sur un dîner problématique à Tigerville et une nuit passée à la belle étoile ou dans une écurie, voilà que nous allons coucher dans des lits! et nous trouvons une dame française pour nous faire à dîner. Mais qui cela peut-il bien être?

» — C'est la femme d'un des mécaniciens de la mine, nous dit l'homme de confiance de cet excellent Dickerman, et il nous conduisit dans une superbe écurie, où nous attachons nos chevaux devant des mangeoires remplies d'avoine, et des râteliers bondés de foin; après quoi nous entrons dans la maison. C'est un petit palais. A gauche, un grand salon; à droite, le cabinet de travail. Derrière, la cuisine, à moitié en sous-sol, entourée de cloisons intérieures laissant un espace vide qui sert de glacière; en ouvrant les portes nous voyons les gros blocs de glace briller sous une couche de sciure de bois; et puis au premier, trois lits tout prêts avec des draps bien blancs qui ont l'air de nous attendre. Je le dis avec orgueil, notre premier mouvement est de nous précipiter sur le téléphone, pour remercier le bienfaisant Dickerman. Malheureusement un gros nuage s'accumule sur la montagne, on entend déjà gronder le tonnerre, et la communication est interrompue.

» — Je constate, dit M... qu'il n'a rien moins fallu que la conspiration des éléments pour nous empêcher d'obéir d'abord à la reconnaissance. Si maintenant nous nous occupions de notre estomac; j'augure bien de la présence de cette dame française. Allons donc la voir.

» Nous expliquons ce dont il s'agit au serviteur de Dickerman, qui nous conduit dans une maison, tout près de l'usine, nous cognons à la porte qui nous est ouverte par une petite femme toute proprette, blonde, qui nous fait la révérence.

» — Oh! dit M... elle a un tablier!

» Et elle nous a fait la révérence! ce n'est pas toujours une Américaine! La petite femme nous regardait d'un air ahuri.

» — Madame, lui dis-je, vous voyez devant vous deux compatriotes affamés qui vous seraient bien reconnaissants si vous pouviez leur donner à manger.

» — *Ich verstche nicht!* dit la petite femme.

» Je baragouine quelque peu l'Allemand. Cela m'a même été bien utile pendant la guerre. Toutes les fois qu'un officier allemand prétendait ne pas savoir le français, je lui parlais allemand. Il rougissait tout de suite de son ignorance et me conjurait de parler français. Recueillant mes souvenirs, je lui débite quelques phrases d'Ollendorf. J'y intercale quelques exemples de la méthode Ahn, et je finis par m'exprimer avec une aisance qui m'étonne. La petite femme comprend tout de suite, ce qui m'étonne encore bien davantage. Elle met trois couverts sur une table, nous donne du vrai pain avec du beurre, puis nous la voyons tirer d'un coin mystérieux, des œufs, d'un autre, un gros morceau de viande qu'elle nous montre triomphalement, car dans ce pays-ci dont sept à huit cent mille bœufs broutent les prairies, c'est une gourmandise inouïe que de manger de la viande. Ce qu'elle nous montre est un cuissot de daim. Pendant que nous dévorons des œufs sur le plat excellents, en attendant un ragoût de daim aux pommes de terre, dont l'odeur réveillerait un mort, nous faisons causer notre gentille hôtesse. Elle est Alsacienne, son mari s'appelle Enrick. C'est un ancien sous-officier venu en Amérique après la guerre. Il était mécanicien au service de Dickerman, et gagnait six dollars par jour. Malheureusement les travaux sont arrêtés depuis quatre mois, en attendant qu'ils reprennent il est allé travailler dans une autre mine laissant sa femme ici. Parker toujours galant croit devoir commencer une phrase.

» — Madame, nous ne laisserons pas une dame faire la cuisine pour nous...

» — Ah! pardon, Parker, lui dis-je... je ne vous laisserai pas, moi, détourner de son devoir la femme d'un compatriote. Si les Américains aiment les femmes qui lisent *Tennyson*, qui ne balayent pas leur maison, qui laissent leurs maris faire la cuisine, c'est leur affaire, grand bien leur fasse! Mais voici une brave petite femme qui n'a jamais lu ni Goëthe, ni Schiller, j'en suis bien sûr...

» — Avez-vous jamais entendu parler de Schiller ou de Goëthe, madame? demanda le baron de Wolmont, la bouche pleine.

» — Non, Monsieur, ils n'habitent pas ici.

» — Vous voyez! mais regardez le parquet, on mangerait dessus, et cette gibelotte de daim, c'est la troisième fois que vous en reprenez. Pour l'amour de Dieu, laissez madame Enrick faire la cuisine, elle s'en acquitte très bien! »

Un seul fait, ajoute M. de Grancey, pour donner une idée de l'incroyable ignorance culinaire des Américaines : les écrevisses bordelaises sont inconnues à Chicago, une ville de 600,000 âmes! Ces admirables crustacés grouillent dans tous les ruisseaux du voisinage, et attendent pour rougir du mépris que ces barbares leur témoignent, que quelques Françaises les fassent passer au court bouillon.

« Un pêcheur se disposait à rentrer chez lui; il venait de retirer de l'eau son filet. Quelques écrevisses y avaient pénétré sournoisement et avaient déjà presque entièrement dévoré une belle perche. Sept ou huit des coupables, les plus grosses étaient restées prises. L'homme les retirait des mailles et les rejetait rageusement à l'eau. Toujours désireux de m'instruire, je lui adressai la parole :

» — Monsieur, lui dis-je, pourriez-vous m'expliquer pourquoi vous rejetez ces belles écrevisses?

» — Et que voulez-vous que j'en fasse? répondit-il en s'arrêtant d'un air étonné.

» — Mais les manger apparemment.

» — Les manger! farceur! (*Now, don't chaff!*) Comme si cela se mangeait!

» Et il reprit sa stupide besogne. Je le regardais d'un œil chargé de mépris. M..., qui avait tant bien que mal suivi la conversation, me prit par le bras.

» — Mon bon ami, me dit-il, vous rappelez-vous le joli conte de Perrault, qu'on nous racontait quand nous étions petits, la *Belle au bois dormant?* Il s'agissait d'une belle princesse au baptême de laquelle on croyait avoir convoqué toutes les fées. Mais on en avait oublié une; et celle-là, pour se venger, jeta à la pauvre petite un sort qui rendit inutile tous les cadeaux de ses marraines. Eh bien, c'est l'histoire des Américains. Ils ont tout, mais ils ne savent se servir de rien. »

Que de pages gaies ou graves on pourrait citer! M. de Crancey est un type d'esprit français, résolu, pénétrant, insoucieux du danger et cachant sous son humeur moqueuse une réelle bonté. Nous finirons par une dernière citation qui donne l'idée de ce que deviennent, de nos

jours, sous l'influence du travail, ces contrées si longtemps ignorées et désertes.

» Que de changements se sont produits ici depuis cinquante ans !

» Nous sommes encore dans l'Indiana ; mais nous allons entrer dans l'Illinois, qui contient maintenant presque autant d'habitants que la Belgique, 3,078,636, au dernier recensement. Précisément, ces jours derniers, un vieux vétérinaire belge me racontait ses débuts dans ce pays, en 1836 je crois. Il voyageait dans un chariot avec toute une caravane. Chaque jour, on tuait le gibier nécessaire à la nourriture du lendemain. Un soir, il s'était éloigné du campement en suivant un ruisseau. Arrivé à un endroit, où une digue de castors avait formé un petit étang, il descendit se cacher dans les roseaux qui le bordaient, espérant tirer des canards à l'affût.

» Il y était depuis quelques minutes, quand un bruit sourd lui fit retourner la tête. A quelques pas de lui, sur le haut de la berge, défilait une bande de cent ou cent cinquante Indiens, à cheval, le buste nu, recouvert de la peinture de guerre. Heureusement, ils passèrent sans le voir. Plusieurs portaient à leur lance où à la bride de leurs chevaux, des scalps encore tout sanglants. A l'endroit où il était caché, il a fait, vingt ans plus tard, construire un petit kiosque au fond de son jardin, où il vient prendre le frais et boire de la bière qui sort d'une grande brasserie, établie, par un ami, de l'autre côté du ruisseau. Il y a là, maintenant, une grande ville qui s'appelle Monmouth, où passent deux ou trois chemins de fer et qui contient 15 ou 20,000 habitants. »

Voilà la Colchide ouverte aux hardis explorateurs; qui sait si quelqu'une de nos lectrices n'y suivra pas un mari courageux et n'ira pas fonder une famille à la place où fonctionnaient les trappeurs et où les cruels Peaux-Rouges avaient il y a moins de cent ans, leur wigwam ? M. B.

BONHEUR PERDU

PAR A. FABRY.

Pendant la campagne du Mexique, un jeune officier, imprudemment provoqué, a commis un acte de barbarie sauvage, et, revenu à lui-même, il ne peut effacer de sa mémoire l'image du malheureux vieillard qu'il a fait traîner par le *lasso* et qui a expiré sous ses yeux. Il revint en France, accablé de tristesse et de remords, il ne se soulage que par l'humble aveu de sa faute, confessée à un prêtre, et alors plus calme il cède aux désirs de sa mère, à sa propre inclination et il se décide à se marier. Sa fiancée est charmante, elle l'aime, tout est préparé pour leur mariage, lorsque le plus simple des hasards révèle à Charles de Carboureu que sa Louise, sa future femme, est la propre nièce du vieillard mort dans l'étreinte du *lasso*.

L'infortuné jeune homme voit son devoir, et renonce à ses projets; il subit de la part des parents de Louise un interrogatoire qui le décide à avouer son crime. Il n'échappe pas au châtiment, trop grand pour une minute d'emportement, peut-être excusable : provoqué, souffleté par le petit-fils de sa victime, il se sauve des rigueurs du conseil de guerre et il meurt pendant la guerre de 1870, après avoir effacé le douloureux passé par son repentir et sa bonté, son patriotisme et sa foi.

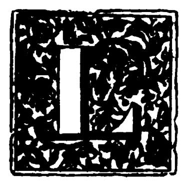
Cet excellent ouvrage intéressera toutes nos lectrices; le drame se déroule avec sobriété et le livre abonde en détails charmants (1).

(1) Chez Gauthier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. — Prix : 3 fr.



CONSEILS

Le Secret de l'Éducation.

'INSTRUCTION est à la mode, les jeunes filles sont appelées, de par le Gouvernement, à devenir très savantes; que ne leur enseigne-t-on pas, non seulement dans les lycées de filles, mais même dans les maisons religieuses, obligées de soutenir une concurrence avec l'État ? Langues étrangères, sciences, géométrie, physique, zoologie, rien ne manque au bagage, rien n'y manque, sauf ce que presque toutes les femmes possédaient jadis : l'éducation.

On se plaint, en général, des manières hardies des jeunes filles; on signale comme un retour inespéré vers d'anciens usages, qu'elles recommencent à faire la révérence aux femmes âgées, et qu'elles abandonnent ce coup de tête sec et incivil avec lequel elles croyaient s'acquitter de tout devoir de politesse, nous les en félicitons ; plus modestes, elles paraîtront plus gracieuses, plus aimables,... mais il est d'autres occurrences que le salut dans un salon, qui laissent voir le

fond de l'éducation, or, ce fond c'est celui de notre âme même : une âme chrétienne et bien réglée sera toujours douce et polie, c'est ce que je voudrais démontrer.

La douceur, la modestie, la décence, les prévenances, l'humeur affable, sont des vertus purement chrétiennes, on ne se figure pas sous leurs traits aimables l'orgueilleuse matrone romaine, ou la femme grecque, belle et savante. Ces qualités de l'âme sont si exquises que la politesse la plus raffinée consiste à en avoir au moins les dehors : on est doux et modeste parce qu'on veut paraître bien élevé ; on cède le pas, la parole, on fait acte d'humilité parce qu'on veut être poli ; on a de bons procédés pour le prochain, on ne le froisse pas, on ne le brusque pas, on veut qu'il soit content, on s'efforce, on se contraint soi-même pour avoir l'apparence de ces attrayantes vertus : donc, on peut conclure que pour être vraiment distinguée, polie, bien élevée, il faudrait avoir dans le cœur les vertus évangéliques, qui découleraient d'abondance dans nos actes et dans nos paroles ; l'éducation du cœur étant complète, la politesse, dans toutes ses applications, devient facile à apprendre.

J'en appelle aux souvenirs de celles qui nous lisent : les personnes chrétiennes, pieuses, ne sont-elles pas, même dans le rang le plus humble, véritablement polies ? les religieuses n'ont-elles pas une réserve exquise et un tact délicat dans tous leurs procédés ? n'est-on pas surpris parfois de la simplicité polie des Frères de la Doctrine chrétienne, qui, tous ou presque tous, sont issus du peuple ? d'où leur vient ce savoir-vivre, que les livres ne leur ont pas enseigné ? de la disposition de leur âme : ils sont doux et humbles de cœur, comme leur Maître bien-aimé, et l'humilité, la douceur, embaument leurs paroles et leurs actions. Et si nous lisons l'histoire des Saints, nous les trouverons remplis de cette Charité, que les Grecs appelaient Grâce ; ils sont doux avec tous les hommes, avec leurs bourreaux même, saint Phocas donnait à manger aux soldats qui allaient le mener à la mort ; la prévenance des chrétiens envers des soldats malades et fatigués toucha les cœurs des païens. Saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, son frère, avaient dans leurs façons d'être une élégance et une douceur que les philosophes grecs auraient pu leur envier : dans les temps barbares, les saints semblent d'une autre nature que les guerriers et le peuple qui les entoure, tant ils ont d'égards pour le prochain, d'urbanité dans leurs paroles et de suavité dans leurs sentiments. Saint Bernard, saint Louis, saint François d'Assise sont des modèles de courtoisie ; saint Ignace de Loyola, saint François-Xavier, en perdant les manières mondaines avaient acquis la douce gravité chrétienne ; sainte Thérèse, dans ses Lettres, parait aussi polie, aussi aimable qu'elle était pieuse ; saint François de Sales était agréable à Dieu et aux hommes, l'humilité si profonde de saint Vincent de Paul lui donnait toujours l'attitude convenable devant les rois comme devant les mendiants ; on peut même trouver que saint Benoît Labre, dans les rares paroles qu'il a fait entendre et sous ses misérables habits, était un homme bien élevé... doux et humble de cœur, il retraçait en lui, Jésus-Christ, ce type admirable de la bonté et de la modestie, apparu sur la terre. Un saint et savant auteur a fait remarquer combien Notre Seigneur a montré de politesse et d'affabilité, nous citons : « On » l'appelle pour un domestique moribond, il y va. » Pour engager Jésus-Christ à faire cette visite » dans la maison d'un militaire, quelques-uns » des plus remarquables d'entre les Juifs qui l'en » priaient, lui exposèrent que cet officier était » bien affectionné à leur nation et qu'il avait » construit une synagogue. Et Jésus-Christ se » rendit à ces motifs honnêtes, tirés de l'amour » de la patrie. Un homme de loi, d'un ton fier et » chicaneur, lui adresse cette question : — Qui » est mon prochain ! Et Jésus-Christ répond » aussitôt avec une douce tranquillité. S'il va » dans la maison d'un mort où tout est en lar- » mes, il pleure lui-même... En un mot, pour » comprendre comment dans le divin Maître, il » y eut un continuel usage d'affabilité, de douce » condescendance, d'obligeance, de patience, il » suffit de considérer qu'il habitait et qu'il » conversait avec des hommes, qui, avant la » descente du Saint-Esprit, étaient ignorants, » grossiers, disputeurs, présomptueux. Il les sup- » porta, il les aima tous... c'était son enseigne- » ment de faire d'aimables avances, d'avoir des » prévenances amicales, de rendre service aux » personnes dures et fâcheuses, car avec celles » qui sont agréables et avec les amis, chacun en » agit de la sorte (1). »

Donc, l'éducation doit reposer sur le Christianisme et plonger ses racines dans l'Évangile ; il faut être au fond de l'âme, ce que l'on veut paraître au-dehors (c'est le parti le plus sage en toute occasion), et fût-on un dictionnaire vivant de l'étiquette, si on a une âme dure elle ne pourra manquer, à la fin, de se trahir par des procédés grossiers.

Rendre pieuse et bonne c'est le secret de l'éducation.

M. B.

---

(1) Roberti : *Traité des Petites Vertus.*

DE LA MÊME A LA MÊME

I



ECI, ma' Clotilde, ne sera ni une lettre ni un journal, tout en participant des deux genres. J'écris au courant de la plume ou plutôt du crayon, sur mes genoux, tandis que le monstre de métal siffle, souffle, que la chaude vapeur s'échappe en aigrette blanche, que le paysage fuit sous mes yeux et que ma marraine sommeille dans un coin du compartiment pour dames où je manque d'air.

Je continuerai mon griffonnage confidentiel au gré des circonstances, c'est-à-dire à la grâce de Dieu, ici, là, j'ignore où, j'ignore quand, j'ignore comment... et que sais-je en effet de tout ce qui suivra? de la personne que je vais rencontrer? de la résolution qu'il me faudra prendre? de l'avenir? de moi-même?

Humble épave échappée au naufrage de tous les miens, recueillie par l'hospitalière nacelle de ma vieille marraine, je suis en butte encore à l'agitation des flots; vers quelle rive me poussera le vent mystérieux de la volonté divine?

Pour le moment, la volonté de ma marraine m'arrache au calme un peu léthargique de sa maison de Poitiers quittée avant le jour : la ville a disparu dans la buée matinale qui s'élève de la Boivre et du Clain, avec les longues avenues de Blossac, les pentes abruptes escaladées par des ruelles moyen âge, les silhouettes massives ou légères de la cathédrale de Saint-Porchaire, de Montrimeuf, de Sainte-Radegonde, de Notre-Dame-la-Grande, de Saint-Hilaire, etc.

Voici un tunnel; vraiment il n'y a pas de différence entre cette nuit souterraine et l'obscurité qui règne au dehors.

L'aube n'éclaire pas encore la campagne quand nous filons devant Nouaille... tant mieux! Je ne verrai ni le champ de bataille dont cinq siècles n'ont pu voiler le sinistre aspect, ni le clocher-donjon qui se dresse comme un moine-soldat drapé de sombres souvenirs.

Nieul-l'Espoir! psalmodie une voix nazillarde et somnolente le long du train un instant arrêté. Il me semble que cette voix a gémi : Nul espoir! c'est d'un fâcheux augure, n'est-ce pas, Clotilde?

Fleuré! Lhommaizé! Lussac-les-Châteaux! pleurniche la même voix sans que je me penche à la portière.

A Montmorillon, toutefois, je baisse la glace pour saluer la tombe du grand Vignoles surnommé Lahire par les Bourguignons à cause de de ses fureurs guerrières. Cette ombre valeureuse évoque celle de Jeanne d'Arc... je joins les mains... je rêve... et je prie pour la France.

Lathus! Thiat! module encore la voix pleurarde qui semble se consoler cependant à mesure que le soleil monte et que le jour grandit.

Au Dorat, elle s'affermit sensiblement. Est-ce un prodige opéré par les mânes des Clovis, des Hugues Capet, des Boson qui marquèrent leur passage dans la petite ville? Saint Israël le poète et saint Théobald y sont en grande vénération et les imposantes solennités des ostentions, renouvelées tous les sept ans en leur honneur, y attirent encore en procession plus de vingt paroisses des environs.

Droux ne me dit absolument rien.

Bellac? pas davantage.

A Château-Ponsac, un certain trouble auquel je suis en proie depuis deux jours s'accentue et se trahit au dehors en dépit de moi-même.

Le château, le pont, le sac en sont-ils les causes? vas-tu me demander.

Ah! Clotilde, si ce n'était que cela! mais en vérité, je ne vois ni château, ni pont, ni sac.

Bessines!... décidément Clotilde, je perds contenance; mes joues s'empourprent, je le sens et ma main tremble... Ma marraine, cependant, continue de dormir meurtrissant de ses larges pieds ceux d'une jeune religieuse qui lui fait face, écrasant de son poids l'épaule de sa voisine qui essaie en vain de se dégager. Elle dort la bouche entr'ouverte et l'air béat, absolument comme si elle n'avait rien sur la conscience! comme si elle ne tenait point dans ses grosses mains gantées de gris les rênes de ma destinée! comme si, enfin, nous n'approchions pas à toute vapeur... de Saint-Sulpice-Laurière!!!

Les voyageurs assez abandonnés de la Providence pour avoir à franchir cette zone ont modifié le nom de la station susdite justement redoutée :

Ils l'appellent Saint-Supplice.

En effet, Saint-Sulpice-Laurière est une gare de

bifurcation, de trifurcation, de quadrafurcation, même avec inévitable changement de train, qu'on voyage le jour ou la nuit, que l'on se dirige « du couchant à l'aurore » ou « du sud à l'aquilon! »

Or, pour passer d'un train dans l'autre, impossible de ne pas mettre pied à terre!

Et quand l'on a mis pied à terre en ce lieu fatal, impossible de n'y point prendre racine.

On y séjourne, on y reste, on s'y enfonce une heure, deux heures, trois heures durant! tu te récries, Clotilde. Je n'exagère pas cependant: c'est à prendre ou à laisser, mon ange.

Et maintenant t'étonneras-tu qu'on ait débaptisé Saint-Sulpice pour le nommer Saint-Supplice?

Cinq supplices, Clotilde! c'est trop peu dire, en vérité : ce sont tous les supplices à la fois qui m'y attendent.

Rassemble tes divers courages : courage des nerfs, courage de l'esprit, courage du cœur... fais appel à tout ce que tu as de sens intuitif, de facultés compatissantes pour pressentir ma torture, pour en souffrir avec moi... devine si tu peux, dis-le-moi si tu l'oses.

Tu fermes les yeux pour te recueillir; tu pinces les lèvres en signe de méditation très profonde et... tu ne dis rien.

Voyons, j'attends.

Enfin! tu rouvres à la fois les yeux et la bouche; tu agites en l'air ton fin crochet d'ivoire comme une baguette magique.

« J'ai trouvé! » fais-tu triomphante.

« Eh bien, qu'as-tu trouvé?

— Belle malice : Saint-Sulpice te réserve... un concert d'amateurs?

— Pire que cela!

— Une noce de gens en deuil?

— Pire encore!

— Une conférence de M***?

— Toujours pire!

— Je ne vois rien de plus fâcheux pourtant! si ce n'est... l'extraction d'une dent?

— Toutes mes dents sont des perles.

— Une confession générale à quelque missionnaire?

— Je n'en aurais point peur.

— Je donne alors ma langue...

— Fais-en un meilleur usage. Mais puisque tu renonces à deviner, écoute :

Avant-hier, pas plus tôt, pas plus tard, ma marraine me fait appeler à l'heure où elle prend au saut du lit son café au lait quotidien. Un volumineux courrier tout fraîchement sorti des mains du facteur s'éparpillait devant madame Reber; mais la première lettre parcourue la captivait à ce point qu'elle en oubliait d'ouvrir les autres.

« C'est de Me Desbaux, mon notaire de Limoges, m'apprend-elle en remettant la missive sous enveloppe. »

Cela m'était bien égal en vérité, que Me Desbaux écrivit à ma marraine. Ah! si j'avais su

Je sus bientôt, car madame Reber continua:

« C'est un homme de bon jugement et d'excellent conseil. Il a su conquérir sa position, faire sa fortune, mater sa femme, une de la Pointe qui le regardait d'abord d'un peu haut, et caser ses enfants. Sa clientèle est solide, nombreuse; et grâce à la considération qui l'entoure, il peut servir qui le lui demande. Je l'ai chargé de te chercher un mari. »

Me chercher un mari!!!

A cette exorbitante révélation, Clotilde, il me sembla que le monde sortait de son axe comme un poulet qu'on débroche et se renversait de fond en comble.

« Je croyais, balbutiai-je, que les jeunes gens cherchaient la future compagne de leur vie et la choisissaient eux-mêmes à leur propre gré. »

Madame Reber sourit avec ironie. Cela me blessa et m'enhardit au lieu de m'intimider. Je poursuivis donc:

« La dignité féminine d'ailleurs est-elle compatible avec l'initiative que vous me révélez, marraine? »

Madame Reber fronça le sourcil... protestation perdue. Je me lançais:

« La pudeur, la fierté d'une jeune fille, continuai-je, n'ont-elles pas le droit, le devoir même de protester quand on offre sa main comme une marchandise sans attendre qu'on la lui demande; et... »

Madame Reber martela bruyamment le parquet du bout carré de ses pantoufles. Mais rien ne m'arrêtait! Qu'avais-je donc ce matin-là?

« D'ailleurs un mariage n'est pas une affaire, ce me semble! et ne peut se traiter par procuration de même qu'une vente de bétail ou... »

Cette fois, madame Reber dont le visage s'empourprait et blêmissait tour à tour, m'arrêta d'un geste énergique et m'ordonna de m'asseoir.

« Les préjugés de pensionnaires ont fait leur temps, dit-elle; et les idées romanesques n'ont plus cours aujourd'hui. Où en seraient les familles, grand Dieu! si les garçons à marier se mettaient à battre la campagne le cœur sur la main pour l'offrir à la première vignette anglaise venue, mirant son pâle visage dans l'azur cristallin des ruisseaux, soupirant une romance à l'ombre d'un saule creux, ou griffonnant des vers dans une pose inspirée?... Il se ferait de belles alliances et de bonnes maisons, par ma foi! cela s'est vu jadis, du temps de nos arrière-grand'mères qui prétendaient même s'en bien trouver; mais les croyait qui voulait, ma petite! Nous avons changé tout cela et donné des bases sérieuses, solides, positives au bonheur conjugal. Aujourd'hui...

— Mais, marraine...

— Aujourd'hui la jeunesse raisonne au lieu de rêver et calcule plutôt que d'aimer à l'aventure. Elle s'avise peu de gâter ses affaires en

s'en mêlant et laisse le soin de son avenir aux gens d'expérience qui savent l'arranger. »

Arranger l'avenir! l'avenir qui est à Dieu seul! Comprends-tu cela, Clotilde?

Cette parole me parut un blasphème et je levai sur madame Reber un regard de stupeur.

« Qui savent l'arranger! souligna-t-elle. Quand les renseignements sont recueillis de part et d'autre, quand la similitude de fortune, de famille et même d'éducation, si l'on y tient, se trouve suffisamment établie; quand les discussions d'intérêts ont pris fin et que le projet du contrat réunit les divers assentiments, alors on peut aller de l'avant comme on dit aujourd'hui et l'entrevue devient opportune, car...

— Je comprends, interrompais-je; l'entrevue, au début, serait bien imprudente! Si les parties contractantes allaient se plaire, s'aimer, et que l'on découvrît ensuite quelque hypothèque sur une terre! quelque parent pauvre dans une famille, quel malheur épouvantable!

— Justement! fit madame Reber sans remarquer l'impertinence dont je me repentais déjà, justement! aussi n'ai-je pas commis cette faute, ma chère enfant. Tu peux affronter en toute assurance l'entrevue préparée. »

L'entrevue préparée!... avais-je bien entendu?

« Ne négligeons aucun détail, reprit ma marraine. Je viens d'envoyer ton chapeau chez madame Saule pour qu'elle en change la plume; mademoiselle Doucet te rapportera ta robe neuve dans la journée; et Jacqueline va t'accompagner chez Périnet où tu choisiras tes gants et tes brodequins. Je blâme la recherche et la coquetterie; mais encore ne faut-il point faire peur au vicomte.

— C'est un vicomte? bégayai-je.

— Cela t'intéresse? tant mieux. »

Cela me laissait, au contraire, absolument indifférente. Quand je me marierai, si jamais je me marie, j'épouserai l'individu et non le titre ou la fortune.

Donc, ni le vicomte, ni « l'entrevue » ni le mariage ainsi bâclé ne me souriant, je priai, je suppliai ma marraine de s'en remettre à Dieu et non à Me Desbaux du soin de mon avenir. Il saurait mieux qu'un homme d'affaires choisir le compagnon de ma vie et puisque en fait de mariage comme en tout je cherchais d'abord son « royaume et sa justice » le reste me serait donné « par surcroît! »

Inutiles efforts! vaine éloquence! je n'arrivai qu'à jeter ma marraine dans une impatience voisine de la colère. Son mécontentement se manifesta même par des signes tellement sérieux que je dus compter avec lui; madame Reber atteinte à plusieurs reprises de congestions légères est sous le coup d'une incessante menace... et quand je vois ses veines se gonfler et ses yeux s'injecter de sang, je tremble... ces inquiétants symptômes se produisant alors, je tremblai donc, ma Clotilde... et je dus céder.

Ce ne fut pas toutefois sans réserves ni restrictions. Si le vicomte de Piéfeu me déplaît, on ne me traînera point de force à l'autel, c'est entendu. Or, il me déplaira. Il me déplaît déjà! Que penser, en effet, d'un homme qui traite son mariage comme une affaire et la confie à Me Desbaux le notaire, comme un bail à rédiger?... Si le jour où lui est venue cette importante « commande » Me Desbaux le notaire eût enfilé son bas à l'envers, ce qui porte malheur, s'il eût mal déjeuné, ce qui rend grincheux, ou trop bien dîné, ce qui alourdit l'esprit, alors Me Desbaux le notaire, inspiré en sens inverse, eût arrêté son choix sans doute sur la première venue de ses clientes qui n'aurait pas été moi. A quoi tiennent parfois les grands événements!... aux plus petites causes, n'est-il pas vrai?

Et que penser encore d'un « candidat » qui accepte l'étrange programme d'examen mutuel, sanctionné par ma marraine aussi, après avoir poussé dans le cerveau mathématique de Me Desbaux le notaire?

« D'abord, a décrété cette autorité ministérielle,
» terrain neutre pour l'entrevue. Inutile d'expli-
» quer l'opportunité de cette mesure. Elle s'im-
» pose d'elle-même! »

Et de lui-même aussi Me Desbaux, le notaire a choisi Saint-Sulpice-Laurière, Saint-Supplice cette fois ou jamais, comme point de réunion des deux termes de la proposition; et dans Saint-Supplice, les bâtiments de la gare! et dans les bâtiments de la gare, le buffet!

Tu lis bien Clotilde; ne te frotte pas les yeux. J'ai positivement écrit:

Le buffet!

De par Me Desbaux le notaire, haut et puissant seigneur, vicomte de Piéfeu et demoiselle Germaine d'Airel, passeront de cette table qui n'est pas même une vraie table d'auberge à l'autel où s'enchaîneront leurs destinées... si toutefois damoiselle Germaine d'Airel y consent!

Mais j'y pense, Clotilde... si, de son côté, ce mystérieux vicomte allait me trouver le nez trop ou pas assez grec? S'il avait imaginé, toutes précautions prises d'abord, un idéal auquel je ne ressemble en rien?... si je lui déplaisais enfin et qu'il me refusât?... Ah! mais non! j'entends que le refus vienne de moi!

Bersac! la voix nasillarde ne nazille plus, Clotilde. Elle a des intonations ironiques et formidables... nous touchons au but... ma marraine décharge l'épaule voisine du poids de sa tête lourde... Elle sent que nous arrivons... Elle s'éveille... ah! mon Dieu! dois-je rire ou pleurer?

Saint-Sulpice Laurière!

C'est la trompette du Jugement dernier qui a jeté ce nom éclatant aux échos d'alentour, Clotilde...

Ma marraine extraite avec difficulté du wagon

par un homme d'équipe, jette l'ancre résolument. Elle se dirige d'un pas fatidique et majestueux vers le quai; puis s'arrêtant sous la marquise, elle relit une dernière fois les instructions de Mᵉ Desbaux, son notaire de Limoges. Ah! chère amie, elle saura sa leçon par cœur, cette fois.

« C'est bien cela, murmura-t-elle : la table au fond, dans le coin de gauche. Le jeune homme : trente ans à peine, tournure avantageuse, air distingué. Signe distinctif : une fleur à la boutonnière. Mot d'ordre : « Puis-je prendre cette place? »

Tel est l'ordre, telle est la marche de la cérémonie! Quelle absurde aventure! Je ne savais tout à l'heure s'il fallait en rire ou en pleurer... eh! bien j'en pleure, Clotilde, tout en griffonnant sur la « table au fond dans le coin de gauche », tandis que ma marraine commande le menu et que le « prétendant » débarque du train de Montluçon en gare depuis deux secondes.

II

Il y a une heure à peine de cela, Clotilde; et je ne pleure plus... Je ris! et me voici de nouveau dans un compartiment pour dames, roulant cette fois vers

La Jonchère.

Mais retournons de soixante minutes en arrière :

Regarde-nous toutes deux, ma marraine et moi, silencieusement assises devant « la table au fond, dans le coin de gauche », la serviette aux deux tiers déployée sur nos genoux et les mains dégantées. La salle à manger, d'ailleurs assez exiguë, est bondée! pas une place restée libre à la grande table du milieu; pas une aux tables volantes éparpillées çà et là. Seule, la nôtre conserve encore un couvert disponible et pour cause! car ma marraine l'a défendu trois fois déjà contre les prétentions d'individus qui ne répondaient nullement au signalement reçu.

« Il est en retard! murmure madame Reber entre ses dents; aurait-il manqué le train? »

Mais soudain son œil brille; un léger flot de sang lui monte aux joues et un sourire joyeux et digne à la fois s'épanouit sur ses lèvres vermeilles.

La porte s'est ouverte avec bruit; un jeune homme trop grand pour qu'on le dise petit, trop petit pour qu'on le dise grand, s'avance sur le seuil, une escarcelle en bandoulière, un stik orné de topazes à la main, un œillet rouge à la boutonnière. Cet œillet rouge qui semble singer une décoration est d'un goût bien juvénile, qu'en penses-tu, Clotilde?

Le vicomte, car ce ne peut être que lui, le vicomte s'arrête un instant indécis; il fouille rapidement la salle à manger d'un coup d'œil et se dirigeant tout droit vers le couvert qui l'attend :

« Puis-je prendre cette place? » fit-il en s'inclinant avec une grâce absolument exempte de timidité.

Ma marraine répond par un signe fort digne, absolument comme si elle octroyait déjà « ma main » à ce prétendant; et moi je laisse tomber ma fourchette avec bruit; en me baissant pour la ramasser, je rencontre en chemin la barbiche du jeune homme empressé à me rendre ce service; il ne se trouble pas le moins du monde; mais je m'aperçois avec dépit que je tremble quelque peu, comme une toute petite feuille bête et frileuse.

On apporte des côtelettes qui sentent la fumée... d'aucuns ont célébré la côtelette de l'amitié; mais dans les annales d'un autre sentiment, la côtelette ne figure jamais! en vérité le début manque de poésie!

Ce qu'on servit après, je ne m'en souviens point, bien que je mangeasse comme une fermière, mais uniquement par fierté, pour ne pas sembler émue... Émue? Je ne l'étais certes pas dans le sens restreint du mot; mais je me sentais nerveuse, irritée, malheureuse.

Le vicomte au contraire, avec son teint blême, ses joues creuses et ses traits fatigués effleurait à peine les mets du bout des dents, mais il remplissait son verre activement, le vidait de même et nous faisait avec une aimable assurance les honneurs du repas et ceux de la conversation, absolument comme s'il nous avait reçues à sa table.

Et cela m'humiliait, Clotilde! oh! que cela m'humiliait! Tout au rebours ma marraine se pavanait d'aise : Elle applaudissait à de sottes vanteries, à de plats jeux de mots et jusqu'à des calembours quelque peu risqués, elle qui d'ordinaire est prude!

Un moment même, elle appuya son pied sur le mien d'une manière éloquente, et prise à l'improviste, je faillis crier tant ce pied me parut lourd! c'est un « récrier » que je devrais dire car l'étreinte n'était que trop facile à traduire :

« Quel air séduisant! que de grâce! » chantait ce pied comme le seigneur d'un ancien opéra.

Et je me fatiguais en vains efforts pour soustraire mon orteil à cet enthousiasme. Mais le pied fanatique poursuivait :

« Quelles fusées éblouissantes! quel feu d'artifice, hein?... Il n'y a que les gens riches et titrés pour étaler cette aisance facile, cette aristocratique aplomb! »

Mon petit soulier protestait... Comment l'artificier ne remarquait-il pas avec esprit que j'étais « dans mes petits souliers? »

Mais le brodequin oppresseur de ma marraine n'en tenait point compte :

« Ce beau jeune homme, continua-t-il, est bien le descendant des preux avec son œil hardi,

sa parole audacieuse! Cependant la vie grossière des camps n'est point son fait, et sa main blanche et fine doit manier la plume et le pinceau plus habilement que les engins meurtriers. Ce teint pâle, ce regard enfiévré, ces joues prématurément creuses, révèlent la vie des salons, la noble vie enfin et le travail de la pensée et l'ardeur des aspirations ambitieuses, aristocratiques... Ah! ma filleule, puissiez-vous ne pas sembler à ce patricien trop indigne de la couronne qu'il songe à vous poser au front!

Cette fois, je ne voulus pas en entendre plus et dégageant mon pied en révolte avec un bruit sec de talon sur le parquet, je regardai le patricien d'un grand air de défi qui sembla l'étonner.

Notre repas touchait à sa fin, cependant; et les divers trains s'entrecroisant écourtaient celui de nos voisins qui désertaient les tables avec un empressement forcé. Nous étions presque seuls dans la salle à manger à laquelle les débris de victuailles et les entassements de vaisselle maculée, donnaient un aspect mal en harmonie avec la solennité du moment.

Car c'était vraiment « l'instant, le moment! » la déclaration, la demande en mariage allait éclater comme une cartouche de dynamite et ma marraine attendait l'explosion avec sérénité. Elle ne doutait pas de mon heureux consentement et le sien était tout prêt. D'avance elle me voyait m'appuyant au bras de ce mari, m'avancer par des sentiers sablés de pièces d'or et bordés de parchemins; et, dans l'apothéose de l'avenir, elle s'élevait radieuse parmi les soleils, à la vue de mon bonheur édifié par ses mains!

On est parfois bien peu difficile pour le bonheur d'autrui, Clotilde... ne l'as-tu point remarqué?

Cependant, la cartouche n'éclatait pas. Qui pouvait donc en retarder l'explosion?

« Timidité du jeune âge! » soupira madame Reber entre haut et bas.

Et son gros pied chercha de nouveau le mien. Heureusement l'agression était prévue; je pus l'esquiver à temps.

Le vicomte de Piefeu pelait une pêche, le coude perdu dans les croûtes de pain.

« Encourageons-le! » soupira plus haut ma marraine. Et brûlant ses vaisseaux :

« Mon cher enfant, » dit-elle bravement au jeune homme...

Le cher enfant laissa tomber sa pêche dans la cendre de cigare maculant le parquet et regarda ma marraine bouche bée.

Mon cher enfant, reprit-elle avec sentiment... prendrez-vous du café?

Cette chute imprévue me soulagea.

« Impossible : voici le train. »

Puis jetant sa serviette au hasard, il demanda « l'addition » et se leva pour partir. Et tandis que l'on faisait son compte; il se détourna gracieusement vers moi, se mit à reproduire du bout de son doigt et à distance les contours de ma jaquette, de ma jupe et déclara :

« Mauvais dessin, coupe défectueuse! Impossible de deviner une jolie taille là-dessous! Quand viendra le moment de votre mariage, mademoiselle...

— Enfin nous y voilà! interrompit madame Reber.

— Quand viendra le moment de votre mariage, ne vous laissez-pas détériorer ainsi. Informez-vous; renseignez-vous; et je suis sûr alors de détrôner vos caricaturistes et d'obtenir la préférence. Voici ma carte.

Madame Reber saisit cette carte au vol et lut :

CHABAMASSOU HYACINTHE
Tailleur pour Dames
Spécialité de robes de noces.

Quand elle releva sa tête écrasée sous ce coup de massue, Chabamassou Hyacinthe, tailleur pour dames nous faisait, de la portière de son wagon, un aimable signe d'intelligence.

« Une dépêche pour madame Reber criait un employé à la casquette brodée. Qui est madame Reber? »

Ma marraine, la vue troublée par la stupeur, me tendit le télégramme qu'elle ne pouvait lire.

Il était signé Desbaux.

Le notaire de Limoges écrivait :

« M'étais trop avancé. Vicomte refuse par-
» tir. Romanesque, absurde. Lettre suit. Médite
» meilleure affaire. »

N'ai-je pas lieu de rire et de rire franchement, bruyamment? Je me contiens toutefois, car ma pauvre bonne marraine est furieuse.

Heureusement, un hasard providentiel nous a tourné les yeux vers une affiche apposée dans la gare. Elle annonce pour aujourd'hui même le pèlerinage de Sauvagnac. On s'y rend de la prochaine station, la Jonchère, à deux pas d'ici... occasion unique, diversion tentante! Je propose le pèlerinage à ma marraine; ma marraine l'accepte. En wagon pour la Jonchère! nous allons y arriver; nous y arriverons; nous somm arrivées.

A plus tard, ma Clotilde.

III

Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis cet « au revoir », vingt-quatre heures seulement et que n'ai-je pas à te raconter, chère amie! Apprends tout de suite... mais non : procédons avec ordre et commençons par le commencement.

Nous voici donc à la gare de la Jonchère; mais la Jonchère en est distante de plus d'un kilomètre; c'est là qu'on nous renseignera sur la direction de Sauvagnac. Pas d'omnibus pour s'y rendre; la route est belle; marchons.

La Jonchère est en habits des dimanches; on a balayé le seuil des portes, écarté du grand chemin les tas de fumier, émondé les rosiers sur les fenêtres et débarbouillé les marmots.

Des groupes curieux de femmes inoccupées émaillent les rues; le coude sur le genou, la joue dans la main, le fichu à carreaux coquettement noué sur la tête, elles font le recensement des pèlerins.

« En voici deux qui se sont levées sans chandelle, fait une vieille en nous montrant du doigt; elles arriveront là-haut pour voir les autres revenir. »

Là-haut, c'est la chapelle de Sauvagnac où le pèlerinage de Limoges nous a devancées de quelques heures, paraît-il. Serions-nous loin de ce but pieux?

« Vous en avez pour un coup de pied, nous disent les indigènes de la Jonchère. Tenez, voilà le plus court chemin qui passe au droit de la fontaine; suivez toujours devant vous jusqu'en haut; pas moyen de s'écarter. »

« Si j'avais pensé qu'il fallût marcher autant, fait ma marraine soucieuse, j'aurais réfléchi avant de me lancer. »

Nous passons devant la fontaine; nous voici dans l'agreste sentier montant vers les hauteurs; la Jonchère a disparu derrière nous, cachée par les massifs des grands arbres et les mouvements de terrain; nous sommes en pleine montagne, mais non en pleine solitude. A chaque pas nous rencontrons des groupes pieux revenant le chapelet dans les mains et le sourire dans les yeux, mais un sourire purifié, un sourire édifiant; on voit que ces gens-là sont imprégnés d'encens : l'on pourrait retourner à leur sujet la parole appliquée au Dante et dire : « voilà ceux qui reviennent du ciel. »

De temps en temps, nous arrêtons ces pèlerins au passage pour nous renseigner prudemment sur notre direction:

« Vous suivez le bon chemin, nous est-il répondu; marchez toujours tout droit; mais ne vous amusez pas; vous arriverez tard. »

« Marcher! marcher! proteste ma marraine, mais avec cette pente raide et cette longue distance... »

Elle est trop essoufflée pour terminer sa phrase. L'escarpement s'accentue en effet; et l'ascension devient laborieuse de plus en plus.

Mais quel air vif, pur, léger emplit les poumons et caresse le visage! et, de toutes parts, quels enchantements pour les yeux!... l'altitude moyenne à laquelle nous sommes encore permet à la végétation forestière de splendides exubérances : le feuillage luisant des hêtres reflète les rayons lumineux sur d'innombrables facettes; les fûts énormes des chênes séculaires se dressent comme les colonnes d'une cathédrale supportant des voûtes de verdure insondables; entourés de jeunes rejetons, quelques vieux châtaigniers ouvrent leurs flancs creux comme autant de niches attendant des statues; les essences secondaires se mêlent aux géants forestiers en un délicieux fouillis sur lequel un premier souffle d'automne étend par ci par là ses teintes légères de pourpre et d'or; et sur les gazons d'un vert intense, à travers les ramures frissonnantes, les pèlerins dont le nombre s'éclaircit à mesure que nous montons, jettent la note claire ou sombre de leurs costumes variés et piquent la verdure de leurs mouvantes couleurs; les cheveux argentés des vieillards s'échappent des chapeaux aux larges bords pour descendre sur leurs vêtements presque noirs dont la laine est fournie par les troupeaux de la montagne; les coiffes blanches des femmes, comme autant de gigantesques papillons, effleurent de leurs ailes transparentes les lianes parfumées; les rubans aux nuances vives flottent en banderolles ou s'étalent en nœuds; et les sabots dont le bruit s'amortissait plus bas dans l'épaisseur du gazon, sonnent comme un gai carillon sur le chemin qui se fait pierreux. Ce chemin est traversé devant nous par un jeune homme qui semble se diriger vers des groupes de rochers voisins. Il porte un chapeau de paille, un veston de coutil et des guêtres de cuir; une courroie retient sur son épaule un sac assez volumineux et j'entrevois un marteau dans sa main. Ce n'est pas un paysan, mais ma marraine ne le prend pas non plus pour un « monsieur. » Quelque rustre des environs, fait-elle avec dédain, quelque maçon déclassé, quelque « patouilleur » de Kaolin.

Nous continuons de nous renseigner et nous sommes toujours sur la même voie. Les rencontres deviennent de plus en plus rares; elles cessent même tout à fait et nous montons encore! plus de grands arbres; à peine quelques bouleaux grêles; puis de maigres arbrisseaux, des épines blanches et noires, de genévriers, des houx, des genêts.

Mais qu'est-ce?... le chemin se bifurque... de quel côté nous diriger?... et voilà ce qu'on appelle ici marcher devant soi!... le bras gauche semble descendre vers les plans inférieurs de la montagne; le bras droit continue de s'élever... on nous a dit : « Montez toujours! » pas d'hésitation possible : nous entamons le bras droit.

« Cette fois... nous y touchons certainement, fait madame Reber de plus en plus rouge, de plus en plus essoufflée; sans quoi... ce serait... à y renoncer!

Je lui propose une halte.

« Non!... si je m'arrête... je n'aurai plus... la force... de... reprendre!..

Et nous montons encore!

Ah! si la parole n'était pas devenue à peu près impossible à ma pauvre marraine, quelles doléances j'entendrais!

Les genets, eux-mêmes, ont disparu; quelques fougères malingres s'agitent au vent qui devient

orageux; des bruyères naines jettent sur les cimes leur manteau de fleurs d'un pourpre violacé capitonné d'innombrables clous d'or par les ajoncs épineux; plus de folles herbacées ni de gazons touffus; la mince couche de terre végétale a glissé le long des pentes avec les racines arrachées par la dent des moutons et l'ossature du globe perçant les érosions montre à nu ses pointes rocheuses. Le chemin lui-même s'est perdu dans ce chaos, et nous errons maintenant à l'aventure.

« Il serait... difficile... de monter plus haut, gémit madame Reber en s'épongeant le front, certes... au premier détour... des rocs... l'église va... nous apparaître. »

Mais au premier détour des rocs ce qui nous apparaît, c'est la rampe opposée de la montagne! nous sommes au point culminant et nous n'avons sous les yeux que la solitude immense, le désert où plane un silence éternel.

Evidemment, nous avont fait fausse route!

Ma marraine s'affaisse désespérée sur une fourmilière en pleine activité.

« Je vais... me laisser... mourir-là, déclare-t-elle dans un sifflement à peine intelligible; qu'on ne me parle... plus... de mar... cher!... »

Et pas un être humain ne se montre à l'horizon! pas un son ne frappe l'oreille, si ce n'est un sourd grondement de tonnerre qui se répercute de vallée en vallée!

L'immensité se déroule à nos pieds avec ses lignes fuyantes, ses chaînes de montagnes, ses plaines, ses forêts, ses cours d'eau, ses splendeurs... et je voudrais bien admirer, je voudrais bien m'extasier en dépit des circonstances critiques. Mais ma pauvre marraine ne m'en laisse pas le temps... Elle bondit sur ses pieds avec un cri terrible, expulsée de la fourmilière par cent morsures dangereuses.

« Fuy... ons! » râle-t-elle éperdue.

Mais nous avons absolument « perdu le nord » comme des marins sans boussole et nous ne savons par où descendre!...

Cependant, à force de nous demander comme le Psalmiste, de quelles montagnes nous viendra le secours, nous entrevoyons à quelque distance des taches fauves qui se meuvent lentement parmi les fougères; ce sont des vaches. Pas de vaches sans vacher. Nous sommes sauvées... peut-être.

Mais le vacher sourd parle peu le français; il ne nous entend guère et nous le comprenons encore moins!

Pourtant, à force d'ingéniosité mutuelle et de bonne volonté, nous finissons par nous deviner.

« L'église de Sauvagnac, s'écrie le vieillard stupéfait; ah! bonnes gens!... il y a une heure et demie que vous l'avez laissée derrière vous, sur la gauche! »

Hélas! Clotilde, c'était le bras gauche qu'il fallait prendre, le bras descendant à l'improviste; fiez-vous donc aux gens qui disent: « Montez toujours! »

En certains cas extrêmes, le silence est la plus expressive des éloquences.

Nous gardâmes le silence.

Une diagonale savante pouvait, toutefois, nous ramener au but; mais quand nous l'atteindrions, certainement tous les pèlerins seraient retournés à la Jonchère et nous trouverions close cette chapelle isolée qui ne s'ouvre qu'à certains jours.

« Eh! bien... nous prierons... devant la porte! » décide ma marraine poussée à bout par le courage du désespoir.

Un chemin que nous n'avions pas aperçu représentait la bienheureuse diagonale.

« Enfilez, descendez et marchez toujours droit devant vous. Pas moyen de se tromper! » affirme le berger.

Nous enfilons, nous descendons et nous marchons longtemps, longtemps, ou plutôt ma pauvre marraine roule parmi les cailloux comme une masse ronde, inconsciente à force de souffrir; ses yeux roulent hagards cherchant la chapelle dans chaque pli de terrain; et les gouttes de sueur coulent de son front tout le long de sa personne sans qu'elle songe à les essuyer. Mais le tonnerre aussi roule son char d'airain parmi les nuées qui s'amoncellent.

Et nous marchons toujours « tout droit devant nous » tantôt descendant, tantôt remontant malgré les assertions du vieillard, avec le chemin qui prend des allures tournantes et vagabondes assez inquiétantes.

Mais quelle est cette banderolle azurée là-bas qui se déroule au gré du vent?... C'est un voile de gaze sur un chapeau de paille, et sous ce chapeau une blonde tête de jeune fille... La jeune fille se détache en silhouette aérienne d'une pointe de rocher où elle est immobile; le ciel sombre forme un repoussoir étrange à ce tableau charmant; on dirait une apparition céleste... l'apparition nous aperçoit, elle quitte aussitôt son observatoire et s'élance rapidement vers nous comme un ange déployant ses ailes; dans son sillage s'avance à pas comptés une dame d'âge moyen, sa mère sans doute.

Enfin, nous allons voir si en marchant « tout droit » cette fois encore nous approchons du but.

« Mademoiselle..... » disons-nous en même temps; et, de même que les Français à Fontenoy, je m'arrête pour céder le tir, c'est-à-dire la parole.

« Mademoiselle, poursuit l'apparition, pourriez-vous nous indiquer le chemin de la Jonchère où nous retournons en quittant Sauvagnac; pour peu que nous restions égarées nous manquerons le train de Limoges. »

Elle se renseignait bien, n'est-ce pas Clotilde? J'indiquai cependant la direction qui me semblait

bonne à travers les landes et je demandai à mon tour si nous marchions réellement vers Sauvagnac.

L'inconnue me répondit vaguement comme je lui avais moi-même répondu et nous vîmes bien que la seule chose à faire était encore de suivre « tout droit le chemin. »

Cependant à mesure que nous descendions, la végétation forestière reparaissait. Elle reparaissait même si bien qu'elle envahissait les pentes, enveloppait les rochers, masquait le gazon et rétrécissait le chemin; ce ne fut bientôt qu'un sentier de chèvres et puis... ce ne fut plus rien du tout : il avait disparu!...

En ce moment critique, le tonnerre brisa violemment ses sourdines et changea ses grondements discrets en éclats épouvantables; les ténèbres se firent subitement et la pluie tomba comme un déluge.

« Nous n'avons plus qu'à recommander notre âme à Dieu! fit ma marraine à bout de forces; c'est fini de nous! »

En effet, non seulement il nous fallait renoncer au pèlerinage, mais encore retrouver le chemin de la Jonchère et regagner la gare sous de telles averses, dans l'état d'épuisement où se trouvait madame Reber, me semblait impossible...

« Notre-Dame-de-Sauvagnac, m'écriai-je avec ferveur, secourez-nous! »

Et comme si la Sainte Vierge m'eût exaucée aussitôt, des pas retentirent près de là; les ramures s'écartèrent, et du fourré voisin déboucha ruisselant comme nous, le « rustre » du matin, le « maçon déclassé » le patouilleur de Koolin. »

« A l'aide, mon garçon! cria madame Reber. Venez à notre secours! tirez-nous de là, et vous pourrez compter sur une bonne récompense. »

Le « garçon » s'approcha de nous. Il me parut avoir assez grand air sous ses rustiques vêtements qui ruisselaient.

Quelques instants plus tard, ma marraine s'appuyant sur le bras vigoureux de ce sauveur inconnu, et moi sautant de pierre en pierre dans le chemin creux changé en torrent, nous arrivions à Sauvagnac d'où les derniers pèlerins allaient partir.

L'orage s'était calmé; la pluie ne tombait plus.

. . . .

MÉLANIE BOUROTTE.

(La fin au prochain numéro.)

POÉSIE

Quand le soleil béni me ramène le rêve,
Ce que mes yeux ont vu jadis, je le revois;
Lorsque la nuit se fait, c'est mon jour qui se lève,
Et c'est mon tour de vivre alors comme autrefois.

Au lointain du passé le présent qui se mêle
Laisse dans ma pensée une confusion,
C'est une double vie, étrangement réelle,
C'est une singulière et chère vision.

Etres mal définis, choses que je devine,
Tout cesse d'être vague et vient se dévoiler;
C'est la lumière! c'est la nature divine!
Ce sont des traits chéris que je peux contempler.

quand je me réveille encor toute ravie,
Et que je me retrouve en mon obscurité,
Je doute et je confonds le rêve avec la vie
Mon cauchemar commence à la réalité!

M[lle] BERTHA DE C. *(devenue aveugle)*.



MARIQUITA



N l'appelait ainsi, et nul ne savait que, pendant de longues années, elle s'était nommée Fleur-des-Bois.

Elle était petite, maigre et laide, de longues mèches de cheveux gris couvraient ses épaules toujours nues, ses yeux ternes roulaient hagards dans leurs orbites profondes et, pourtant, elle avait été jeune et belle; de ses mains, fines et potelées, elle avait tressé de lourdes nattes aussi noires que l'aile du corbeau, et il y avait eu des flammes sous ses paupières mobiles.

A certains tatouages ineffaçables on reconnaissait son origine; elle appartenait à la fière tribu des Séminoles; c'était tout ce que l'on savait de cette infortunée que, trop souvent, des gamins sans pitié poursuivaient de leurs rires cruels.

Quelquefois, à bout de patience, la pauvre femme se retournait et les accablait, en langue indienne, de toutes ses malédictions. Rarement elle allait plus loin, cependant, on l'avait vue, exaspérée, saisir des pierres et les lancer contre ses persécuteurs qui se dispersaient alors en criant à tue-tête.

« Mariquite a la calentura » (1).

Cette dernière apostrophe mettait le comble à sa rage ou à sa douleur. Elle grinçait des dents, éclatait en sanglots, recourait avec plus de précipitation à son moyen de défense. De gros cailloux volaient autour d'elle, et quelque victime payait assez ordinairement pour les coupables. Après ce paroxysme elle s'asseyait sur le bord du chemin, la tête penchée, le visage mélancolique, la poitrine haletante, le corps frémissant, et, toujours, un nom se mêlait à ses plaintes, à sa douleur.

« Tom, ô Tom! ».

Quelques portes hospitalières s'ouvraient pour elle; Mariquita les connaissait et venait, régulièrement, chauffer ses pieds meurtris, ses mains osseuses à des foyers où sa place était marquée, où sa faim était apaisée, d'où elle se retirait calme et souriante. Sa physionomie étais alors tout autre et n'avait rien de méchant.

(1) A la fièvre.

L'effroi qu'elle inspirait, la terreur que répandait sa présence, ne pouvaient s'expliquer que par l'impression toujours ressentie à la rencontre d'un être privé de ses facultés mentales.

Mariquita était bien folle, mais, depuis quand, et pourquoi?

Je l'appris un jour que, mêlée à une foule bigarrée, j'attendais au bord d'un grand fleuve l'approche d'un de ces palais flottants dont les Américains ont tout l'honneur. Nègres, Coolies, Espagnols, Italiens se pressaient, se coudoyaient sur le wharf (1), portant des marchandises, roulant le fret qui consistait, surtout, en barils de fruits, en boucauts de sucre et en énormes balles de coton.

Parmi les passagers, fort nombreux, je distinguai un groupe de Peaux-Rouges. Tristes et silencieux, ils regardaient froidement cette scène animée; sur leurs physionomies impassibles se lisait le mépris de l'Indien pour le servile travail de l'homme civilisé.

Malgré la longue habitude que j'en ai, je me résigne, difficilement, à voir les descendants des *uncas* et des *canouchet* non plus dans leurs costumes pittoresques, mais ridiculement travestis. La couverture dans laquelle ils se drapent encore, avec un geste à la Romaine, cache des vêtements européens; le fusil a remplacé l'arc; ils voyagent emportés par la vapeur... étrange anomalie!

Des Indiens ici? pensai-je immédiatement, des vaincus, sans doute! On les embarque comme un vil troupeau, pour les conduire vers les prairies inconnues du Yar-West, nobles débris de quelque tribu spoliée, chassée de la riante Floride... Pauvres gens que l'on dépossède, petit à petit, de ces forêts, de ces plaines où reposent les ossements de leurs pères; infortunés à qui l'on vend *l'eau de feu* qui en fait des bêtes farouches! Est-il bien juste de les punir des cruautés que leur font commettre le désir de la vengeance et l'ivresse due au Whiskey des blancs?

Mue par un irrésistible attrait je m'approchai et, bientôt, j'eus lié conversation avec un beau vieillard, faisant songer au célèbre Tammany des pieuses légendes indiennes. Il s'exprimait facilement en anglais, je lui parlai de Mariquita, ayant reconnu qu'ils étaient de la même peuplade. Il

(1) Jetée, ou quai en bois posé sur pilotis.

me dit sa lamentable histoire, pendant que le superbe steam boat nous emportait loin des rivages que ne devait plus revoir la petite troupe d'exilés, dont je devinais les amers regrets et les sourdes haines.

A seize ans, Fleur-des-Bois, légère comme une gazelle, maniait l'arc et les flèches, tendait un piège et reconnaissait les pas de l'ennemi aussi habilement que le plus intrépide des fils de la forêt. Son père, le brave Tecumseh, fier de retrouver, en elle, toute la vaillance de son sang, l'emmenait à la chasse, à la guerre, partout où il y avait gloire et péril.

La mère de la belle adolescente, Walla-Noumah, était morte en lui donnant le jour, et les bras du guerrier avaient bercé Fleur-des-Bois avec une tendresse presque sans exemple chez ces rudes enfants de la nature. Lui-même avait guidé ses pas le long des sentiers, lui avait appris l'art de prendre le poisson, le gibier, de distinguer le cri des animaux et d'annoncer l'approche d'un visage pâle.

Sa fille, c'était sa joie : il la voyait grandir avec orgueil, et il se promettait bien de ne la donner qu'au plus intrépide des jeunes chefs qui, déjà, commençaient à la souhaiter pour compagne.

Un jour, au commencement du mois de la *lune du feu éteint et renouvelé* (1), la tribu se préparait à la Fête des Morts; la hache de guerre avait été enterrée entre les frontières des blancs et celles des Peaux-Rouges, lorsque, au mépris des traités, profitant des préoccupations de Tecumseh, un corps d'armée envahit son village.

Surpris par cette soudaine attaque, les Séminoles tombèrent d'abord, comme tombent, sous le vent, les feuilles d'automne, mais, bientôt, à la voix de leurs chefs, ils s'avancèrent contre l'ennemi en rangs pressés, et, tandis que la fumée des wigwams incendiés aveuglait la troupe américaine, le tomahawk et la flèche faisaient de nombreuses victimes. Peu à peu le terrain fut reconquis et le général White dut honteusement repasser la limite, laissant d'innombrables chevelures aux mains de la tribu, et n'emmenant que deux captifs.

Tecumseh, lui, n'avait fait aucun quartier, pas de prisonniers, hormis un seul qui avait échappé, on ne sait comment, et qui devait répondre pour tous.

Les chants de triomphe succédèrent aux épouvantables clameurs de la lutte. Les Séminoles réunirent leurs morts et résolurent de ne les ensevelir qu'après avoir décidé sur le sort du visage pâle qui appartenait à une opulente famille de l'Alabama. Une magnifique rançon pourrait être exigée, Tom Ralph étant un officier de haut grade. Les vieux guerriers optaient pour l'échange, mais les jeunes, furieux du sang versé, voulaient la mort du traître qui avait été conduit sous la tente de Tecumseh et confié à la garde de Fleur-des-Bois.

Celle-ci, heureuse d'avoir aidé à cette importante capture, veillait avec un soin jaloux sur les moindres mouvements du prisonnier dont la forte jeunesse luttait contre la mort. De nombreuses et profondes blessures rendaient impossible toute tentative d'évasion; cependant, à quelques pas au dehors, trois Indiens, armés jusqu'aux dents, se tenaient aux ordres de la fille du Chef.

Aussi bonne que brave, Fleur-des-Bois ne tarda point à être touchée de la pâleur du beau jeune homme à qui la souffrance arrachait de faibles plaintes; elle le vit frémir sous l'étreinte de la douleur. Poussée par un instinct de compassion contre lequel il ne lui était pas encore donné de réagir, oubliant la loi du Talion, elle s'approcha, souleva la tête du blessé, humecta ses lèvres, étancha le sang qui coulait sur ses joues et le couvrit de chaudes fourrures. Plusieurs fois, durant le jour, elle renouvela ses soins généreux et le captif, ranimé, s'étonna, puis, sourit faiblement et la remercia du regard.

Tom avait beaucoup vécu dans les forts, sur les frontières; il s'était trouvé, plusieurs fois, engagé dans les combats qui ont immortalisé Black-Hawk (1), aussi, la langue des Séminoles lui était-elle familière.

Lorsque Fleur-des-Blois avait approché de ses lèvres la coupe, — une noix de coco richement sculptée, — remplie de vin de riz, il avait été sur le point de murmurer à son oreille, en dialecte indien :

« Que le puissant Manitou te donne des jours heureux pour ce que tu fais ! »

La prudence le rendit muet. Feindre était un moyen de salut; en écoutant le langage dont on se servirait devant lui, sans méfiance, il pourrait surprendre les secrets de l'ennemi, connaître le sort qui lui était réservé... Il se tut sagement et finit par s'assoupir, malgré la fièvre qui le brûlait.

Pendant un sommeil agité, Ralph se trahit. S'adressant à la jeune fille, il la presse de courir chez sa mère, de lui apprendre, elle-même, le danger où il se trouve. Fleur-des-Bois tressaille à ces accents connus; elle écoute, elle s'émeut, et, Tom ouvrant les yeux, la voit penchée sur lui d'un air attendri.

« Ce que tu attends de moi est impossible, homme blanc, mais, puisque tu m'entends, réponds à la fille de Walla-Noumah, que peut-elle pour te soulager ? »

L'officier dissimule toujours.

« Ne crains rien; tu peux discourir comme tu

(1) Juin, époque où l'Indien laisse éteindre le feu pour en faire un nouveau tiré de la pierre par le choc, ou du bois par le frottement.

(1) Le Faucon-Noir.

l'as fait pendant que tes paupières étaient closes ; je ne te trahirai pas, si tu me promets de ne point chercher à fuir quand tes forces seront revenues. »

Ralph hésite; va-t-il se livrer ?

« Tu me priais de faire savoir à celle qui t'a nourri de son lait, à la bonne Rebecca... »

Tom lève les mains d'un geste suppliant, il enveloppe l'indienne d'un long regard inquisiteur.

« La fille de Tecumseh n'a jamais menti, ajoute Fleur-des-Bois, avec cet accent solennel qui est le propre de sa race; tu peux lui révéler tout, sans crainte. »

Dominé par la douce gravité de la jeune fille, le prisonnier s'abandonne à sa discrétion dont il ne veut pas douter. Il lui témoigne sa reconnaissance, lui raconte comment il a laissé, dans une ville des blancs, sa mère et ses sœurs qui n'ont plus que lui pour soutien, son père étant mort au service du pays.

« Sans doute, je ne reverrai plus ceux que j'aime; bientôt, peut-être, ma chevelure sera ici, suspendue dans cette tente où tu dormiras en paix, mais, quand je serai sur nos riches terrains de chasse, je demanderai au Grand Esprit qu'il remplisse ton wigwam de viande d'ours, de... »

Fleur-des-Bois l'interrompt; un doigt sur la bouche elle montre la porte et se baisse pour écouter.

« Bon; ils s'en vont, dit-elle après un instant, mais c'est assez, dors; ne rêve plus tout haut. »

Et plongeant les mains dans une eau limpide et fraîche, elle mouille, à plusieurs reprises, le front du prisonnier, lave ses plaies et, de nouveau, humecte ses lèvres.

Deux fois le soleil éclaire les plaines ensanglantées et les chefs ne peuvent s'entendre; le troisième jour, enfin, le parti des violents triomphe, l'arrêt de mort est prononcé. Le visage pâle expiera le crime de son gouvernement; on attendra qu'il puisse marcher au lieu du supplice, le laissant, jusqu'à la dernière heure, ignorer son destin.

Fleur-des-Bois connaissait les plantes dont le suc ferme les blessures les plus envenimées; elle savait composer les liqueurs qui ramènent l'élasticité dans les membres et qui font promptement revenir à la vie. Ce fut elle que Tecumseh chargea des soins à donner à la victime qu'il fallait rendre vigoureuse et propre au sacrifice.

Un trouble singulier s'empara d'elle quand son père, lui révélant la décision du conseil, lui enjoignit de mettre tout son art à cette œuvre de vengeance dont la tribu attendait impatiemment que l'heure fût sonnée; mais, avec cette habitude d'aveugle soumission qui caractérise la femme chez les Indiens, elle n'écouta point ses vagues regrets, et Ralph fut l'objet de toute sa sollicitude. Préparant, pour lui, les breuvages les plus généreux, faisant, elle-même, rôtir ses viandes, la jeune sauvagesse le servait avec une certaine recherche; il était évident qu'elle avait quelque connaissance des usages de la race blanche et l'officier s'en émerveillait.

De son lit de feuilles sèches, Tom suivait, avec un intérêt croissant, les occupations de l'intelligente fille dont le pas léger, la démarche vive et la grâce naturelle, avaient, pour lui, tout l'attrait de la nouveauté.

Dès qu'il put quitter la tente, Fleur-des-Bois étendit des peaux de bisons au pied d'un oranger dont les beaux fruits faisaient courber les branches au feuillage odoriférant et touffu. Chaque jour, Ralph s'y traînait et quand, après les labeurs accoutumés, l'indienne venait s'asseoir à quelques pas plus loin, tressant de fines corbeilles de jonc ou raccommodant ses filets, l'œil du prisonnier brillait d'une joie qui ne pouvait échapper à la belle enfant.

Elle-même éprouvait un plaisir inconnu à remplir tous les devoirs de l'hospitalité, joints aux sévères obligations de sa charge. Pourquoi lui arrivait-il, parfois, de s'arrêter court au milieu d'un pansement, comme si elle eût voulu suspendre ses soins, pourquoi cette larme, tremblant au bord de sa paupière, que Tom surprit un matin ?

Debout, à la porte du wigwam, il la salue, en faisant quelques pas sans aucune aide, il s'étonne de la contrariété qu'il lui semble voir sur le visage de Fleur-des-Bois; elle veut le féliciter... Sa voix aux modulations harmonieuses a, soudain, quelque chose de bref et de saccadé qui trouble le jeune homme. C'est avec une sorte d'impatience qu'elle lui montre un siège rustique où, désormais, il l'attendra; elle essuie ses yeux humides... Ralph ne l'interroge point; il étudie son visage, mais n'y peut rien lire. La fille de Tecumseh rend à ses traits l'immobilité la plus digne et paraît reprendre, avec zèle, sa pénible mission.

Peu à peu l'officier, retrouvant sa vigueur aux chauds rayons du soleil de la Floride, peut aider Fleur-des-Bois à remplir son carquois de flèches dont il aiguisait les fines pointes en silex, à tendre des pièges aux renards, à lancer la frêle pirogue qu'elle faisait voler sur les eaux tranquilles d'un beau lac. Il séchait avec soin sa pagaie, et disposait habilement, aux meilleurs endroits, les herbes aromatiques dont elle tirait si bon parti. Il l'accompagna, enfin, dans ses hardies explorations de la forêt et, plus d'une fois, il l'enleva, dans ses bras, au moment où son pied allait rencontrer la vipère ou se déchirer à quelque ronce.

Cette vie était pleine, pour Tom, d'un charme inquiétant; il n'ignorait point les usages indiens, et savait que son apparente liberté cachait la plus active des surveillances; une sorte d'angoisse s'emparait de lui à certaines heures, était-il réservé pour la torture ou pour la rançon ?

Il avait sondé Fleur-des-Bois, mais, obligée au silence par le plus terrible des serments, elle sut tout cacher au prisonnier qui, de son côté, avait juré qu'il n'essaierait jamais de fuir. Du reste, la conscience de Ralph était d'accord avec son cœur; il commençait à ne plus se dissimuler qu'un autre lien le retenait captif.

A mesure que les jours s'ajoutaient aux jours, la sauvagesse devenait plus pensive, plus silencieuse. Tom l'avait aperçue deux fois, assise sur une roche solitaire, au pied d'un vieux chêne aux rameaux vigoureux, la tête appuyée au tronc vermoulu, les mains croisées, les yeux errant sur le lac dont les petites vagues frémissantes venaient mourir dans le sable, presque à ses pieds. Il avait remarqué la mélancolie de son regard lorsqu'il s'était discrètement approché, l'effort qu'elle faisait pour rendre à sa physionomie son habituelle sérénité.

Un soir, l'heure du repas qu'elle préparait toujours, pour son père, étant venue, et Fleur-des-Bois ne paraissant pas, Tecumseh, inquiet, se mit à sa recherche. On avait entendu, tous les jours d'avant, le cri des fauves, et le village était soigneusement gardé du côté de la forêt.

Quelqu'un, avant le chef, avait suivi la trace des mocassins de l'imprudente enfant. Ralph n'avait pas hésité à courir vers le point où, sans aucun doute, il allait la trouver dans son attitude rêveuse; il se hâtait. Les dernières lueurs du crépuscule éclairaient les eaux miroitantes et, bientôt, en effet, la silhouette de l'indienne se dessina nettement à ses yeux charmés, mais... ô terreur !

Sur la branche la plus basse de l'arbre moussu, accroupi comme pour prendre son élan, un énorme chat-tigre, la gueule ouverte, dévore des yeux la proie facile vers laquelle il a, silencieusement rampé. Inconsciente du danger qui la menace, Fleur-des-Bois semble perdue dans une vision douloureuse. Un cri d'effroi la tire brusquement de sa somnolence.... d'un bond, Ralph est à son côté. Il étend les bras pour la saisir et l'emporter, lorsqu'un corps pesant tombe devant elle, et le plus féroce rugissement éveille les échos d'alentour.

Elle sent une griffe puissante sur son léger vêtement, un souffle de feu lui effleure le visage, l'animal roule dans le sable. Tom, armé d'un pieu, maintient le chat-tigre dont les mâchoires mordent avec rage cette lance improvisée qui lui laboure la poitrine. Embrassant d'un coup d'œil l'horreur de la position, la digne fille du sachem, avec un admirable sang-froid, arrache de sa ceinture son couteau de chasse et le plonge dans la gorge du fauve.

A ce moment quelques hommes accourent, portant des torches; Tecumseh les précède, il appelle sa fille. Un cri de triomphe lui répond. Fleur-des-Bois s'élance à sa rencontre et l'entraîne, rapidement, vers le lieu où vient d'expirer l'horrible bête; d'un geste victorieux elle désigne Ralph qui, appuyé au chêne, la main sur son cœur, s'efforce d'en contenir les battements précipités.

Le regard du chef va de sa noble enfant au prisonnier; il est ému et ne veut pas le montrer; sa voix est caressante :

« Fleur-des-Bois n'aurait pas dû attendre, ici, que le soleil se cachât derrière la colline. »

Il soulève le cadavre du chat-tigre; un combat se livre en son âme troublée; il parait anxieux, hésitant, un visible ennui se peint sur son visage; d'un accent mâle et déterminé il adresse, enfin, quelques mots à Tom :

« Si les Peaux-Rouges aiment la vengeance ils n'oublient jamais un bienfait; le grand sachem des Séminoles remercie le visage pâle. »

Et, faisant un signe aux Indiens qui s'emparent de l'animal, Tecumseh reprend, à la tête du cortège, le chemin de son wigwam.

Cette aventure devait hâter le dénouement : l'officier avait recouvré ses forces.

NIHILA.

(*La fin au prochain numéro.*)

Économie Domestique

CHOUX ROUGES (*légumes d'hiver*).

Coupez les choux en quatre, retranchez-en le cœur, ajoutez dans la casserole un oignon haché, du bouillon et de la bonne graisse de rôti, couvrez, laissez cuire une demi-heure, mettez alors poivre et sel. Tournez les quartiers de choux sans les écraser, versez-y une cuillerée de vinaigre et un peu de sucre blanc. Faites cuire de nouveau pendant une demi-heure. Découvrez la casserole, afin que le jus se réduise et faites cuire avec les choux, 200 grammes de saucisses fraîches.

***

ANISETTE

1 litre d'alcool, 1 litre d'eau, 1 kilo de sucre, 40 à 50 gouttes d'anis. Faire bouillir le sucre et l'eau pendant un quart d'heure, lorsque le sirop est froid, ajouter l'anis et l'alcool.

REVUE MUSICALE

Adieu à la mer. — Les Concerts, la Tempête et le Drame. — Les Théâtres lyriques. — *Mors et Vita* et la Toussaint. — Deux Nouvelles à sensation.



LORSQUE ces lignes arriveront aux quatre parties du monde, et que blondes ou brunes lectrices rompront de leurs doigts mignons la frêle enveloppe qui protège nos alinéas, ce jour-là, le pâle soleil de novembre aura ramené tout le monde à son poste, à la ville et dans les théâtres.

La vie parisienne aura retrouvé sa sève indestructible, et la vie artistique, qui en est l'un des plus puissants, des plus attractifs éléments, aura repris sa chasse aux succès. Quelques châtelaines retardataires, pour être agréables aux vaillants Nemrods de la famille, attendront peut-être que les frimas de décembre soient venus secouer leurs blancs flocons sur le chemin du retour. Mais depuis longtemps déjà les plages de l'Océan seront désertes et silencieuses. Elles auront retrouvé toute leur sauvage majesté, un instant troublée par les éclats de rire et les joyeux ébats des tribus cosmopolites en rupture de capitale. Là où la vie élégante avait attiré, hier encore, les premiers artistes de Paris, peintres, musiciens, poètes; là, où les *dive* charmeresses faisaient retentir les casinos de leurs mélodieux roucoulements, on n'entend plus, à cette heure que l'immense chœur des vagues, voix multiples qui viennent expirer sur la grève, comme un écho de regret et d'adieu.

Nous nous livrions à ces réflexions il y a quelques semaines, un soir, où sur l'une de ces plages, aujourd'hui délaissées, nous constations que les visiteurs devenaient chaque jour plus clairsemés. Les artistes retardataires donnaient leurs derniers concerts, où des solistes de premier ordre se faisaient applaudir par une société d'élite. Nous fûmes vivement impressionnée par le talent d'un jeune violoniste, M. Guidé, qui a rendu des pages exquises de sentiment, avec une ampleur de style et un velouté de son, dignes des premier virtuoses. Professeur à Paris, où il forme d'excellents élèves, on assure qu'il s'y fera entendre cet hiver. M. Guidé est un premier prix du Conservatoire de Bruxelles.

Voilà pour le chapitre des impressions musicales; mais elles n'ont point effacé celles plus profondes que nous éprouvâmes en face du déchaînement de la tempête à laquelle il nous a été donné d'assister. Six barques de pêcheurs sur le point d'être englouties, luttant avec désespoir contre les vagues en démence; puis, touchant contraste, les femmes à genoux au pied du *Calvaire* dressé près du port, se tordaient les mains, jetant des cris déchirants en implorant la miséricorde divine. O saintes et pieuses coutumes de nos pères : prière et foi ! C'est au bord des abîmes et des gouffres profonds qu'il faut aller, pour vous retrouver et vous voir accomplir ces miracles dont aujourd'hui, le sceptique se rit.

Enfin les six barques, saines et sauves, purent rentrer dans le port. Ce fut avec une émotion indescriptible, une sorte de tendre délire qu emmes et enfants se suspendirent au cou, aux jambes des vaillants pêcheurs, leurs époux et leurs pères.

Rien de plus grandiose, de plus terriblement émouvant qu'une telle scène; on en était malade d'émotion.

Mais voici qu'il est temps de cesser ce vagabondage d'esprit. Tout le monde est à son poste, disions-nous tout à l'heure, et nous le désertons encore. Que nos lectrices nous pardonnent : c'est un dernier regain de vacances.

Dans nos théâtres lyriques les nouveautés sont en perspective plus ou moins rapprochée, en préparation partout fiévreuse. Cependant, à l'Opéra, il n'est question pour le moment que de l'œuvre de Massenet, *Le Cid*, dont les études marchent à souhait. On affirme déjà le succès du ballet à l'espagnole, dans lequel mademoiselle Mauri, la célèbre chorégraphe, doit se surpasser plus que jamais. Entre la gracieuse ballerine et le héros de Corneille il y a le trait d'union d'une même nationalité. A quand la première?

Comme faits accomplis, il y aurait à signaler nombre de rentrées, de reprises et de débuts que nous considérons comme d'un intérêt secondaire, dès qu'ils ont eu huit jours de date.

On dit que Gayarre ne se fera entendre à ce théâtre qu'en février; mais on ne dit pas pourquoi.

De même, à l'Opéra-Comique on a débuté, on a eu quelques excellentes reprises. Mais la grande préoccupation du moment ce sont les études de l'œuvre nouvelle de M. Widor. Quel

en sera le titre? Les auteurs, MM. F. Coppée et A. Dorchain, non plus que la Direction, ne paraissent fixés sur ce grave sujet. L'un des plus attrayants épisodes de la pièce doit être, paraît-il, la reproduction de la *Ronde de Nuit*, de Rembrandt. On hésite entre ce titre et ceux de *Maître Ambros* ou de *Les Patriotes*. Qui vivra saura. Si nous comptons les projets enregistrés dans notre dernière chronique, voilà déjà un lourd programme pour la saison qui commence.

En attendant, nos lectrices savent peut-être que le célèbre tableau de Rembrandt, improprement désigné sous le titre de *Ronde de Nuit*, appartient au musée d'Amsterdam, ville où mourut en 1669 cet homme extraordinaire. Il était né en 1608, à Leyde, dans un moulin dont son père possédait la moitié. La *Ronde de Nuit* fait partie des œuvres qu'il produisit de 1637 à 1642 : ce sont celles de la seconde manière. Le nombre de ses tableaux catalogués est de trois cent-soixante-seize, appartenant aux divers musées européens ou à des collections particulières. Ses eaux fortes sont plus nombreuses encore.

Au musée du Louvre, on peut voir de Rembrandt, si nous avons bonne mémoire : l'*Evangéliste saint Mathieu*, les *Pèlerins d'Emmaüs*, *Vénus* et l'*Amour*, un *Portrait de vieillard*, un *Portrait de jeune homme*, etc.

On est confondu par l'étendue et la hauteur de l'œuvre de ce géant de la peinture hollandaise.

Pour en finir avec l'Opéra-Comique : et *Lohengrin?* Il paraît certain que M. Carvalho y tient, mais que cela ne marche pas tout seul. Des retards d'un côté, des complications d'un autre; il y aurait là matière à troubler des gens superstitieux et à redouter quelque tour de *Mascotte*. Heureusement, dès qu'un Directeur se met Wagner en tête, c'est le contraire de *Martel* : il devient capable d'affronter tous les périls.

Autre bon billet... pour le troisième théâtre Lyrique, cette fois. Il ne s'agit pas de plaisanter, car si ce n'est qu'un bruit, il a des apparences de solidité telles, que s'il ne se confirme, on peut être assuré que la nouvelle entreprise fera merveille. Attendons cette confirmation avant d'aller plus loin.

Il nous reste à donner quelques renseignements sur l'œuvre substantielle de notre maître éminent, M. Charles Gounod, nous réservant d'en faire une plus complète analyse, lorsque le public parisien sera convié à sanctionner le succès de Birmingham.

La Trilogie de *Mors et Vita*, est en quelque sorte le complément de celle de *Rédemption*.

Dans la préface que M. Gounod place en tête de son oratorio, on lit ces lignes que nous reproduisons, parce qu'elles sont comme une explication du titre, et que leur admirable profondeur n'enlève rien à leur clarté.

« Il a placé la mort avant la vie, parce dans » l'ordre éternel des choses, c'est la mort qui pré» cède la vie, bien que dans l'ordre temporel, » ce soit la vie qui précède la mort. La mort est » le terme d'une existence qui finit chaque jour. » Mais c'est le premier moment de la naissance » de ce qui va devenir éternel. »

La première partie de l'ouvrage renferme un *Requiem*, saisissant par ses lugubres sonorités, qui contrastent étrangement avec les mélodies suaves de Jésus, qui viennent d'exprimer précédemment dans le prologue, les félicités de la vie future.

Le *Jugement dernier*, la *Résurrection*, autre magnifique opposition, sont traités avec un art, une conviction et une majesté inimitables. Les tourments des damnés, la joie des élus, quelle superbe antithèse!

La troisième partie, où se trouve la *Vision de saint Jean*, est écrite dans un style éloquent et supérieurement inspiré. « J'ai vu un ciel nouveau, une terre nouvelle, le premier ciel, la première terre ont disparu, la mer elle-même a disparu. » Cette dernière partie s'achève sur un immense *Hosanna in excelcis Deo*, chœur rempli de splendeurs et qui surpasse encore en beautés orchestrales celui de la *Résurrection* et le *Chœur Céleste des Bienheureux*.

De l'avis de tous les auditeurs compétents qui ont assisté à l'exécution de *Mors et Vita*, M. Charles Gounod a écrit là une œuvre absolument parfaite, et la somme de science que renferme son orchestration, explique l'enthousiasme et l'admiration avec lesquels on a accueilli cette composition magistrale.

Lorsque nous aurons ajouté que l'exécution fut à la hauteur du chef-d'œuvre, il ne nous restera plus qu'à exprimer l'espoir de l'entendre cet hiver, dans des conditions dignes de lui et de son illustre créateur.

Nous voici aux fêtes de Toussaint. Puis les voûtes de nos cathédrales retentiront pour les morts regrettés. L'orgue répandra sur les fidèles agenouillés, les harmonies funèbres et sacrées du *Dies Iræ*. Pourquoi l'auteur de *Mors et Vita* n'a-t-il pas choisi ces jours de douloureux recueillement, pour nous convier, dans un temple catholique, à aller retremper nos âmes affligées aux salutaires et consolantes pensées dont son œuvre déborde? C'eût été là un cadre digne d'elle.

On a déjà parlé du reste, mais très vaguement, d'une exécution pour cet hiver de l'oratorio du grand compositeur. Il dirigerait l'orchestre, cela va de soi, et M. Edw. Lloyd, qui en a si parfaitement chanté la partie principale à Birmingham, viendrait tout exprès pour l'interpréter à Paris.

Pour finir gaiement, voici une nouvelle qu'il est bon de propager. Puisse-t-elle tomber sous les yeux de l'autorité, et porter ses fruits! On

assure que des spectateurs ont porté plainte contre les chapeaux des dames viennoises, dont la hauteur empêche absolument de jouir du spectacle dans les théâtres de Vienne. Cette hauteur des chapeaux vient d'être fixée par un arrêté, dit-on, et ceux qui la dépasseront, seront, de gré ou de force déposés au vestiaire. On ajoute que ces dames se disposent à une résistance héroïque.

MARIE LASSEVEUR.

CORRESPONDANCE

MA CHÈRE YVONNE,

Tout le monde s'est marié plus ou moins à l'automne dans nos parages, et cette épidémie matrimoniale nous a procuré une série de réunions fort gaies; la campagne autorise un peu de fantaisie, et c'est dans la variété qui en résulte, qu'on a trouvé moyen de rendre souvent originales les distractions classiques qui accompagnent d'ordinaire un mariage.

Une de ces noces s'est faite dans un beau château Louis XIII qui, à lui seul, mériterait une page de chronique et m'a laissé un souvenir charmant, avec sa parure de fleurs, son hospitalité gracieuse et la cérémonie touchante qui nous y réunissait.

Tu sais, Yvonne, combien l'automne a de charmes dans notre montagne; ce jour-là un soleil radieux était de la fête, et tandis que notre voiture circulait dans les méandres des chemins sablonneux qui sillonnent le parc, j'admirais la fraîcheur de ce paysage qui à chaque détour change et se fait toujours plus ravissant. Mais je n'ai guère le loisir de considérer le bois rougissant, la plaine inondée de lumière et les collines voilées d'une gaze d'argent, voici le perron monumental et en haut de ses degrés les fils de la maison qui nous offrent le bras pour nous conduire au salon; là, le père et les oncles se chargent de nous présenter à la famille du jeune homme; on se salue, on se serre les mains si la connaissance n'est pas à faire, et l'on prend place dans le cercle imposant qui garnit peu à peu le tour de l'immense pièce. C'est un moment périlleux que celui de cette entrée; on y voit trouble pour peu qu'on soit timide, lorsqu'on sent quatre-vingt paires d'yeux fixés sur soi, on se demande si on n'a pas une queue de papier, et si l'on ne va pas mettre le pied sur un pétard : c'est affreux. Et les myopes! Ah, ma chère, ces infortunés que la peur affole, prennent les personnages des tapisseries pour des parents de province, et vont faire la révérence au nègre qui soutient une torchère à l'entrée du petit salon.

« Je n'ai plus de jambes! me disait en se laissant aller dans un fauteuil une jeune femme de mes amies. »

A quoi, Jane qui l'avait entendue, s'écria :

« Et moi, j'en ai trop, je ne sais qu'en faire! »

En attendant la cérémonie, je regarde un peu les toilettes à l'intention de nos chères lectrices. A part les jeunes filles qui sont en robes de laine blanche ou de couleurs claires et indécises comme le mastic et autres similaires; à part une robe bleue et or, une autre de velours grenat, une troisième en tulle de coton écru recouvert d'un habit de peluche à gros bouquets camaïeux, nous sommes toutes en dentelle noire; la seule variété consiste dans l'étoffe lourde qui accompagne ou garnit ce tissu léger; les unes ont des franges de perles de bois, les autres des coques de moire, ou des chicorées de satin : la faille, l'ottoman, le jais, le velours, tout s'en mêle. Mais chut, on entend bruire doucement dans la pièce à côté, tous les yeux s'attachent à la portière qui se relève : c'est elle!

Elle s'avance très émue dans sa longue robe lacée toute unie; quand on a une pareille taille et un pareil château, on ne tient pas à surcharger sa robe.

Son père lui donne le bras; en vérité, on pourrait bien le lui offrir à lui-même, tant le pauvre homme se sent peu solide contre les émotions qui lui montent à la gorge.

Ils passent lentement devant chacun, la jeune femme a un sourire pour tous et relève de temps en temps les yeux pour les montrer dans tout leur éclat. Je n'en connais pas de plus beaux; ils sont limpides, sérieux, tendres, étranges par leur couleur d'agathe entre des cils noirs, et par leur forme si allongée vers les tempes qu'on pense en recevant leurs effluves magnétiques, à la reine du ciel mexicain, la belle Jatlépeo

qu'on voit apparaître au matin à la cime des hautes montagnes.

A travers les longs corridors nous nous dirigeons vers la chapelle. Je ne la reconnais plus; les bancs gohtiques ont été remplacés par des fauteuils Louis XV dorés et recouverts de Neuilly aux teintes suaves; l'autel et le chœur disparaissent sous la verdure; un parfum d'orangers se répand peu à peu autour de nous, on s'agenouille sur de moelleux carreaux de velours et le soleil vient poser un rayon d'or sur la grande traîne blanche et le nuage de tulle qui enveloppent la mariée.

Derrière les plantes accumulées dans le chœur on aperçoit les têtes blondes des enfants qu'on a rangés contre le mur, comme de petits anges dans le fond d'un tableau; seulement les anges masculins placés à droite font de nombreux signes d'intelligence aux anges féminins placés à gauche, et pendant que tout le monde écoute avec attendrissement le prêtre raconter les amours de Jacob et de Rebecca, l'un de ces petits habitants du paradis passe en tapinois derrière l'autel et va dire deux mots à une blonde petite qui lui montre sa monnaie pour l'offrande, le garçon aussitôt tire la sienne de sa poche pour une confrontation; mais la piécette s'échappe et va décrire un perfide mouvement de rotation aux pieds même du célébrant; l'ange Gabrielle rit de la mésaventure de son camarade qui retourne à sa place piteusement et les mains vides.

La dernière bénédiction est donnée; on sort. Une grande salle a été tranformée en sacristie; on signe, on embrasse, on cause, on pleure et puis, après s'être mis de l'encre aux doigts et s'être suffisamment mouché, on va prendre des forces dans les salons voisins où l'on a dressé un buffet, là les larmes sont remplacées par le rire; on cueille un fruit, on picore une pâtisserie; les gens sérieux s'attaquent aux sandwichs et aux muscats, et les conversations vont leur train avec les beaux messieurs « tout à l'ambre » qu'on a rencontrés la veille dans le bois revenant de la chasse, faits comme des voleurs et couverts du sang de leurs victimes. Peu à peu les étrangers s'éloignent et un cortège plus intime se reforme pour aller au bout de l'avenue séculaire recevoir les félicitations du village attenant au château. L'ange Gabrielle remplit l'office de page et porte dans ses petits bras la traîne de sa sœur, on jette des mantilles sur sa tête, la mariée s'abrite sous une grande ombrelle blanche aux franges moussues et l'on va s'asseoir à la table rustique dressée sous un arc de triomphe. Le champagne est accompagné d'une pièce montée, extrêmement remarquable : c'est le château de l'hyménée avec des tours roses et des créneaux verts; sur le dôme de cet édifice, un monsieur et une dame en sucre représentant les héros de ce jour. Le tout se termine par un compliment et le bouquet d'usage dans lequel la mariée plante les deux bonshommes; puis on rentre.

« Portez ces fleurs à la chapelle, nounou, » dit la jeune femme en franchissant le seuil du château où elle va prendre ses vêtements de voyage. Au moment de partir, les deux époux voulurent encore une fois remettre à Dieu le soin de leur avenir, ils entrèrent dans la chapelle encore parfumée de la cérémonie, et s'agenouillèrent côte à côte pour prier; ils n'étaient pas seuls! les mariés de sucre les avaient précédés; on avait oublié de recommander à la nounou de retirer des fleurs ce doux emblême.

Pendant que le jeune ménage prend le chemin de l'Italie, un vieux couple de quinze jours nous arrive des bords du Rhin. Les réunions se succèdent, voici la plus charmante : à deux kilomètres de leur résidence, les parents du jeune homme possèdent un vieux magnifique château qui tombe en ruine et qu'on restaure sur les anciens plans, on n'a pu sauver de la truelle que la chambre occupée par Henri IV et une salle de gardes magnifique.

Donc, on nous convia pour visiter les ruines, un matin, et déjeuner ensuite sur l'herbe. Au jour convenu, l'herbe se trouva mouillée et nous étions un peu en peine, nous les invités, d'aller nous asseoir sous bois dans la rosée. En arrivant on nous prit d'assaut pour visiter ceci, cela, les chambres sans plafonds, les caves à jour, les escaliers sans rampe. La jeune femme s'était faite notre guide et parlait de tous ces vieux souvenirs du manoir comme si elle avait connu le château dès sa plus tendre enfance. Tout en causant elle nous fait monter dans la partie restée intacte et, continuant son rôle de Cicérone, elle pousse une porte et en franchit le seuil en nous disant : voici la salle des gardes.

Tu n'as pas vu de plus jolie surprise, Yvonne; sur une table recouverte de vieille tapisserie à personnages légendaires, et sur laquelle court un napperon éblouissant, un service de vieille faïence avec ses pichets et des corbeilles d'osier garnies de fruits magnifiques annoncent un déjeuner champêtre; les sièges sont aussi variés que l'ornementation de la salle. Là, on a réuni tous les merveilleux bibelots de l'antique demeure pour les protéger pendant les réparations; les murs sont couverts de glaces de toutes les époques avec des cadres niellés, sculptés, pleins ou à jours, la desserte est établie sous un baldaquin en bois doré digne d'un lit royal; en face des jeunes époux un chinois millénaire porte sur son dos sa femme toute souriante avec laquelle il cause en retournant la tête d'un air fort réjoui, ma foi; voici des combats singuliers au petit point, entre des personnages d'au moins six pieds, des hallebardes, des coffres, des stalles et, au milieu de tous ces trésors, des guirlandes fleuries achèvent de réjouir l'œil des convives. Personne ne regrette l'herbe comme bien tu penses, d'autant que tout à l'heure une prome-

nade dans le bois complètera cette jolie matinée, malheureusement la longueur de cette lettre ne me permet pas d'en raconter les plaisirs.

Adieu, Yvonne, le froid me chasse vers Paris, c'est là que ta prochaine lettre viendra me trouver.

***

Style Louis XV. Et maintenant, il faut se délasser de tant de grandeur ! Voici le signe du joli, du contourné, du *rococo*. C'est d'abord une merveille de goût; mais comme en France il faut toujours verser d'un côté ou d'un autre, on va bientôt pousser cet amour de l'élégance mignarde jusqu'à l'extrême. Ainsi le veut, paraît-il, notre tempérament national.

C. DE LAMIRAUDIE.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Dans la belle cathédrale de Tournai, on voit le tombeau et l'épitaphe d'un chanoine, Marc Vilain, qui avait fondé un feu pour les pauvres. Ce feu était allumé tous les jours d'hiver dans une salle qui touchait à la cathédrale, le feu brûla pendant plusieurs siècles. Ce sont là les ingénieuses inventions de la charité chrétienne.

Mots homophones.

—

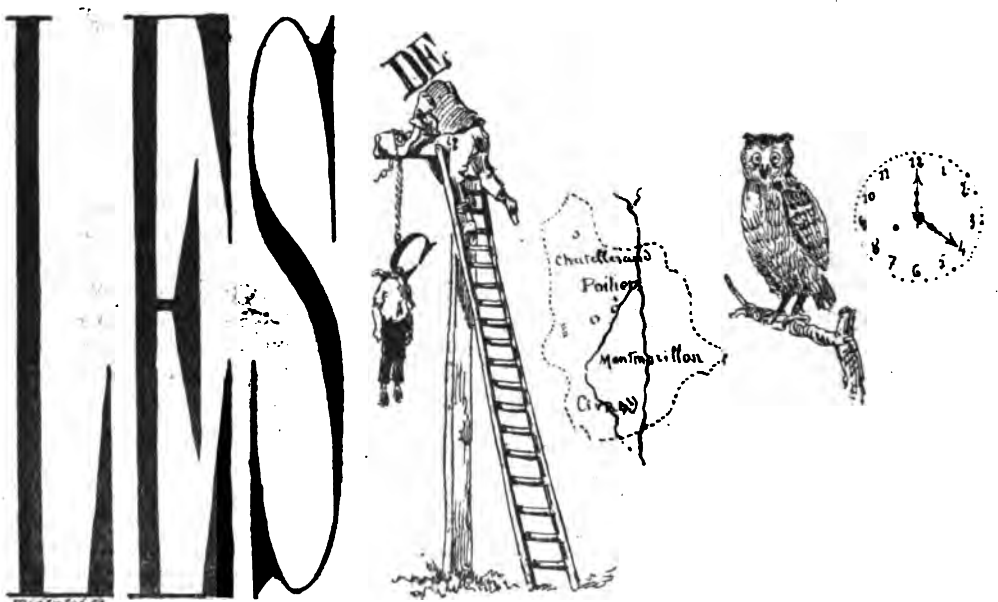
Je suis tantôt un philosophe;
— Tantôt un vieux lambeau d'étoffe;
— De la marine un instrument
— Ou bien encor certain médicament
Administré comme potion calmante
A ceux que le rhume tourmente.

Mot syllabique triangulaire.

—

Mon premier, canal magnifique
Longeant la côte de l'Afrique
Reçoit les eaux de mon second,
Où jamais le souffle perfide
Du troisième ne fait de ride.
Mon dernier mot : conjonction.

RÉBUS



Explication de l'Enigme d'Octobre : *Chapeau.*
Rébus d'Octobre : *Et monté sur le faîte il aspire à descendre.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

10-85 3306 — Paris. Mourris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.



1er Decembre 1885

Journal des Demoiselles

4549

Modes de Paris.

Rue Vivienne, 48.

Modèles de Mme TASKIN, 2 r. de la Michodière – Costumes de petits garçons de Mr LACROIX, 62 Bd Haussmann – Parfumerie de la Mon GUERLAIN, 15 r. de la Paix – Corsets de Mme EMMA GUELLE, 11, Avenue de l'Opéra – Chaussures de la Mon KAHN-POIVRET, 61 r. Montorgueil.



DE

LA PEINTURE
SUR PORCELAINE

APRÈS la musique, qui parle à tous les cœurs et à tous les esprits, sa belle langue universelle, l'art le mieux fait pour plaire aux femmes, pour répondre à cet instinct du goût qui semble inné chez elle, c'est la peinture. Merveilleux reflet de la nature et de la vie, la peinture est tout ensemble une de nos satisfactions les plus complètes, un de nos plaisirs les plus délicats, et comme l'écrivait Poussin l'année même de sa mort, « sa fin est la délectation. »

Parmi les divers genres de peinture, il en est un qui appartient plus particulièrement au foyer domestique, et qui, par là, semble devoir captiver, comme l'aquarelle, nos filles et nos sœurs : c'est la peinture sur porcelaine. Elle est à la fois intéressante et séduisante ; mais comme il n'est pas de séducteurs qui ne tendent des pièges, la peinture sur porcelaine a les siens. Le mot pièges, au surplus, ne dit pas assez : ce sont des écueils que rencontre l'artiste ou l'amateur qui se hasarde dans cet art « ondoyant et divers » plus qu'aucun; et ces écueils sont d'autant plus redoutables qu'ils ont un caractère permanent. Ce n'est pas demain, ni dans un mois, ni dans un an, qu'on doit les rencontrer, c'est toujours. Il ne dépend pas de notre volonté de les fuir ou de les éviter : ils nous menacent à chaque épreuve, ils nous obligent à les affronter. Ici, en effet, il ne s'agit pas de prétendre qu'un homme averti en vaut deux, qu'il est imprudent, impardonnable même de s'exposer à un danger connu, et que celui qui fait deux fois naufrage, ne doit pas s'en prendre à la mer. Toutes les règles de la prudence humaine cessent d'être applicables dans les circonstances émouvantes et perplexes où nous placent la peinture sur porce-

laine; c'est pour elle, on le croirait, qu'a été créée l'expression proverbiale *Faire naufrage au port*.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, mesdemoiselles, quel est cet ennemi qui vous poursuivra toujours et que vous ne pourrez jamais vaincre, dussiez-vous consacrer vos jours à la peinture sur porcelaine : vous savez, comme moi, qu'il s'appelle le feu.

Non seulement il peut détruire votre œuvre ou en effacer une partie, ce feu si capricieux et si terrible, mais il peut la défigurer. Si vous aviez eu l'innocence de croire aux couleurs telles qu'elles s'offraient à votre vue avant le feu, quel ne serait pas votre désappointement après avoir subi l'épreuve! Combien de couleurs n'ont leur teinte véritable qu'après avoir passé par le feu! Et puis, ces mêmes couleurs ne sont ni également fusibles ni également amies; toutes ne sont pas faites pour se marier ensemble, et vous seriez exposées à de singulières déceptions, si vous n'aviez eu la précaution et la patience de vous mettre longtemps d'avance en relations avec le four, afin de faire, sur des bouts de vaisselle cassée, une succession d'expériences qui vous permissent de connaître exactement la valeur positive et la propriété de chacune d'elles.

La Fontaine nous a dit depuis longtemps que

Entre nos ennemis,
Les plus à craindre sont souvent les plus petits.

L'occasion s'offre ici de vous répéter cette vérité. Les grains de poussière, les atomes, ne brûlent pas tous au feu, et ceux qui se trouveraient sous la couleur, si vos précautions n'avaient pas été bien prises, pourraient causer, sous l'influence du feu, des dépôts qui feraient écailler votre peinture.

Que d'autres accidents vous attendent encore, sans même que votre prudence ou vos soins se trouvent un instant en défaut! La grippe, sorte d'écartement dans les teintes qui se fendillent, le bouillon, le coulage et le reste. On peut quelquefois réparer ces malheurs au pointillé et en recuisant; mais quelquefois aussi, si l'on a mal rebouché les blancs, si l'on a rechargé les couleurs déjà cuites, d'horribles taches se produisent et tout l'ouvrage est perdu.

Il y a enfin le cuiseur qui peut mal cuire, ou cuire d'une manière insuffisante, ce qui laisse la couleur mate et verdâtre, ce qui donne au carmin un ton brique, ce qui change en un mot tous les effets.

Certes, la peinture sur porcelaine offre, d'autre part, des difficultés réelles et réclame de sérieuses études. Si je ne vous ai rien dit à cet égard, c'est que tel n'était pas mon but : j'avais en vue, non les difficultés, mais les dangers, non ce qui dépend de votre talent, mais ce qui dépend du hasard. J'avais été conduit là par une personne aussi aimable qu'intelligente qui m'avait soufflé timidement cette réflexion : « Si la peinture sur porcelaine était dégagée de la cuisson, s'il était permis de s'y livrer à son aise en échappant à la tyrannie du feu, aux épreuves et aux terreurs du four, quelle ne serait pas à toutes notre joie! Chacune de nous, dans sa petite chambre, pourrait se mettre à l'œuvre, pour son plaisir, sans avoir le souci ou la peur du feu. »

Cela dit, elle m'avoua qu'elle avait trouvé un procédé, sans prétendre en aucune façon avoir fait une découverte, et elle me demanda si en ma qualité de vieux rédacteur du *Journal des Demoiselles*, je voudrais en faire part à mes jeunes lectrices. J'aurais eu bien mauvaise grâce à ne pas répondre à cette marque de confiance, et j'écrivis sous sa dictée les instructions que vous allez lire.

Le genre de peinture dont je veux parler a un caractère tout à fait intime : il n'est pas d'un usage général, il ne s'applique qu'à des vases, à des cache-pots, à des assiettes ou des tasses d'ornement, car sa solidité consiste dans un vernis qui ne craint pas l'eau froide mais que l'eau chaude attaquerait. La vaisselle proprement dite, celle qui va se faire laver à la cuisine reste en dehors de notre domaine : nous ne travaillerons pas pour le commerce.

Il va sans dire que mon petit système ne dispense personne de savoir dessiner et un peu peindre; il exige même une certaine habileté. Là ne sera pas l'embarras, car les jeunes personnes aujourd'hui font beaucoup d'aquarelles d'après nature. Seulement, il sera nécessaire de ne pas travailler à bâtons rompus, dans ce qu'on appelle les moments perdus; deux jours entiers devant soi ne seront pas de trop : les couleurs à l'huile, même en en versant peu sur la palette, sont sacrifiées lorsqu'on ne les emploie pas d'une manière suivie.

Pour commencer par le commencement, c'est-à-dire par monter son atelier, on se procure quelques assiettes ou quelques vases tels qu'ils se vendent partout (le vernis de la porcelaine ne nuit pas à la peinture), une palette de grandeur moyenne en bois ou de préférence en porcelaine, un flacon de siccatif de Flamand, un paquet de poudre d'or, première qualité, un grand flacon d'essence de thérébentine, du papier végétal pour calquer, six pinceaux de trois tailles différentes, dont deux très petits, trois godets, un couteau à palette en corne, un pinceau putois pour unir les fonds, et les couleurs à l'huile qui suivent (en tubes n° 3) :

Blanc d'argent.	Carmin.
Noir d'ivoire.	Terre de Sienne brûlée.
Brun de mars.	Laque fine.
Jaune de cadmium.	Laque de garance rose.
Jaune indien.	Vert émeraude.
Jaune de chrome.	Vert de Véronèse.
Jaune de Naples.	Cinabre vert foncé.
Ocre jaune.	Bleu de cobalt.

Ocre rouge. Bleu minéral.
Ocre d'or. Bleu d'Outremer.
Vermillon (1).

Pour essayer couleurs et pinceaux, et aussi pour se faire la main, on calque un bouquet très simple, et on l'imprime sur le fond d'une assiette au moyen des procédés qui vont être indiqués. Si le premier essai ne réussit pas, on lave à la thérébentine et l'on recommence.

Quant aux dessins, les plus jolis sont ceux que l'on trouve sur les anciennes porcelaines de Chine et sur les vieilles faïences. On les calque avec du papier végétal, et on les arrange suivant la forme des objets sur lesquels on veut les peindre. Les personnes qui reçoivent le *Journal des Demoiselles* depuis plusieurs années pourront trouver de jolis dessins dans les cache-pots en carton, les calendriers, etc.

Lorsqu'on calque son dessin, on le retourne et l'on suit de nouveau à l'envers tous les contours d'une manière très correcte, avec un crayon mou (du Gilbert n° 0, par exemple). On place l'objet à décorer, vase ou assiette, dans une corbeille peu élevée en l'appuyant sur le bord avec du coton pour qu'il se trouve penché comme un carton sur un pupitre. On pose ensuite le dessin du côté où l'on a passé le crayon mou à la place qu'il doit occuper, après avoir mis un peu de gomme fondue sur les bords, afin que la feuille soit bien assujettie.

Une fois cette feuille bien placée et bien collée, on frotte légèrement, à l'endroit du dessin, avec l'ongle du pouce, en suivant tous les contours. Cette opération doit être faite avec beaucoup de soin pour ne pas déchirer le papier. Après avoir passé sur toutes les lignes et s'être assuré qu'elles sont bien imprimées, on coupe avec un couteau à fine lame tout le papier autour du dessin, on l'enlève avec précaution sans frotter, et si l'opération a été bien faite, on voit l'esquisse nettement imprimée. Il est très nécessaire d'employer du papier végétal de première qualité. Dans le cas où certaines parties du dessin ne se verraient pas assez, on les repasserait légèrement au pinceau avec de la couleur brune.

Le dessin ainsi obtenu, le moment est venu de peindre. A chacune alors de mettre en œuvre son savoir-faire, tant pour l'emploi des couleurs que pour leur mélange. On met sur sa palette, à côté les unes des autres, les couleurs qui doivent être mélangées, en ayant soin d'avoir toujours du blanc dans le coin pour adoucir les teintes, et de prendre toujours ce blanc avec une fine lame de couteau afin de ne pas le salir.

Deux godets placés sur la table contiennent du siccatif coupé d'un peu d'essence de thérébentine : l'un sert à mouiller le pinceau pour les teintes roses ; un autre pour les bruns, les verts et toutes les teintes qui demandent moins de fraîcheur que le carmin ; un troisième rempli d'essence sert à laver tous les pinceaux, car il est indispensable de les passer à l'essence aussitôt qu'ils sont un peu empâtés ou lorsqu'on veut changer de couleur.

Il est très important de prendre la couleur sans grossir le pinceau ; c'est une habitude qui s'acquiert au bout de quelques jours d'exercice. Les pinceaux doivent être en petit gris longs de poil, pour les teintes, et en martre longs de poil également, pour les traits et les finesses.

Avant de donner le premier coup de pinceau, on étudie la manière de tenir sa main, de façon à ne poser ni sur le dessin imprimé ni sur les premières teintes déjà passées. Pour éviter de toucher le dessin, on peut par exemple, placer l'objet à décorer entre deux cubes de bois que l'on rassemble par une planchette mince qui sert d'appuie-main.

Après avoir pris ces petites précautions, on mouille son pinceau dans du siccatif Flamand coupé d'essence, comme on le ferait dans l'eau pour l'aquarelle, et l'on essaie les nuances sur un morceau d'assiette. L'expérience apprend peu à peu ce qu'il faut d'essence : la couleur doit être assez compacte pour bien couvrir, mais si elle était trop épaisse, elle ferait des traînées qui gâteraient tout.

Quand la première teinte est passée et suffisamment sèche, on y revient pour nuancer et ombrer à la manière de la gouache. Pour les détails, on prend le plus petit pinceau, et l'on fait usage de la pointe, comme à l'aquarelle. Les lignes de détails ayant un peu disparu sous la première couche, on les recherche, l'esquisse sous les yeux, et on les trace avec une pointe dans la couleur. On peut quelquefois terminer un dessin en travaillant sur la première couche encore humide, mais on est souvent obligé de laisser sécher jusqu'au lendemain et même plus longtemps pour les laques et le carmin.

Le mélange de la dorure avec la peinture est d'un bon effet. On peut aussi très aisément dorer le bord et le fond d'un vase. Voici comment l'on doit employer la poudre d'or, appelée bronze ou or faux.

Ayant mis dans un godet assez large un peu de siccatif coupé avec de l'essence, 3/4 essence a 1/4 siccatif environ et un peu de poudre d'or, on les mélange avec le pinceau. Il ne faut préparer que juste ce dont on a besoin et l'employer aussitôt, car cette compositon sèche très vite. Deux couches sont nécessaires.

Si pour faire sécher la peinture plus promptement, on a dû l'exposer au grand soleil ou devant un feu clair, ce qui ne l'altère pas, il faut que la dorure n'y ait pas encore été, parce que le feu la décompose.

(1) S'adresser directement pour toutes les petites provisions, à la succursale de la maison Lefranc et C[e], rue Notre-Dame-de-Lorette, 46. La dépense totale n'excédera pas 25 francs.

La dernière opération, celle qui remplace modestement la cuisson, est le vernissage. Lorsque la peinture est assez sèche pour qu'on puisse y passer le doigt sans rien enlever, on trempe dans le vernis mastic un petit pinceau ferme et court, afin qu'il n'en prenne pas trop, et on le promène légèrement sur la peinture de manière à ce qu'il en reste le moins possible, car une épaisseur de vernis ferait très mauvais effet. On évite soigneusement aussi de mettre du vernis sur les parties non peintes, où il ferait des taches.

Quant aux fonds unis, ils ne sont jamais aussi beaux que sur la porcelaine cuite; on en peut faire aussi cependant de jolis en bleu pâle et en vert d'eau. Pour la faïence, on choisit la nuance bois avec la terre de Sienne brûlée ou le bleu faïence avec le bleu d'Outremer. On étend la couleur partout, puis avec le putois à bout carré on tape légèrement et verticalement sans promener le pinceau; ces petits coups répétés unissent le fond. Si la couleur sèche trop vite, on fait couler un peu d'essence pour la mouiller. Après avoir laissé sécher ce fond uni, on travaille dessus comme sur un fond blanc, avec cette différence toutefois qu'on ne peut, sous peine de détruire la teinte, coller le papier pour imprimer le dessin.

***

Telles sont, Mesdemoiselles, les indications qu'on m'a chargé de vous transmettre; elles sont simples et doivent pouvoir guider utilement une personne attentive. Je serai heureux d'apprendre qu'elles ont reçu bon accueil, et qu'il vous a plu d'en faire votre profit. ***

N. B. — Les abonnées qui désireront recevoir des dessins esquissés et passés au crayon tendre pour être imprimés sur porcelaine, n'auront qu'à adresser leur demande à madame L. Durand, à Felletin (Creuse). Ces dessins, d'un prix raisonnable, seront accompagnés d'une note, indiquant les nuances à employer.

BIBLIOGRAPHIE

MARIE-LOUISE

PAR M. IMBERT DE SAINT-AMAND

En 1814, pendant que Napoléon était relégué à l'île d'Elbe, l'impératrice Marie-Louise et l'ancienne reine de Naples, Marie-Caroline, se trouvaient ensemble à Vienne. Cette reine, fille de l'impératrice Marie-Thérèse, sœur de Marie-Antoinette, avait passé sa vie dans la haine de la Révolution française et de Napoléon qui l'avait persécutée: Eh bien! au moment où la Cour d'Autriche travaillait de tout son pouvoir à séparer Marie-Louise de Napoléon et à lui faire oublier des devoirs jurés devant l'autel, la vieille reine reprochait à sa petite-fille (1) de se montrer trop docile à ces suggestions. Elle disait au baron de Menneval, qui avait accompagné l'Impératrice à Vienne : « J'ai eu à me plaindre de » votre empereur, il m'a persécutée et blessée » dans mon amour-propre, aujourd'hui je ne me » souviens que d'une chose, c'est qu'il est mal- » heureux. » Puis elle ajoutait que si l'on s'opposait à la réunion des deux époux, il fallait que Marie-Louise attachât les draps de son lit à sa fenêtre et s'échappât sous un déguisement. « Voilà ce que je ferais à sa place, s'écriait-elle; » quand on est mariée, c'est pour la vie. »

Marie-Louise n'était pas en disposition d'écouter ces conseils, à la fois romanesques et sages; mariée par la raison d'Etat, par obéissance à son père, elle reprenait sa liberté avec une certaine joie. Elle fut jugée sévèrement en France : autant Joséphine est restée populaire, parce qu'elle fut bonne, aimante, dévouée, autant Marie-Louise a été blâmée, parce que, après avoir dit qu'elle aimait le puissant empereur, elle a délaissé le vaincu et le prisonnier. Pourtant des circonstances atténuantes plaident en faveur de cette princesse : on doit se rappeler, pour être juste, que ce ne fut pas sans des luttes intérieures, des larmes, des troubles de conscience, qu'elle se résolut à suivre, en deux circonstances, les ordres paternels (ordres inflexibles): d'abord en donnant sa main à Napoléon, puis en redevenant en 1814, simple archiduchesse autrichienne. Elle avait considéré Bonaparte comme l'ennemi mortel de sa patrie, le vainqueur de son père; il avait, à deux fois, mis l'Autriche à deux doigts de sa perte; elle obéit aux lois de la nécessité, à l'ordre de François II, comme ces princesses captives des princes barbares, qui donnaient en frémissant leur main à un Attila ou à un Alaric.

Cependant, la joie avec laquelle elle fut ac-

(1) L'empereur François II avait épousé en premières noces la princesse Marie-Thérèse, fille du roi de Naples et de la reine Marie-Caroline.

cueillie en France, l'éclat éblouissant de la Cour impériale, les égards, le respect, l'amour de l'empereur, la naissance d'un fils, la réconcilièrent avec sa situation; elle écrivait à son père qu'elle était heureuse; sa joie fut vive lorsqu'elle vit dans son berceau de nacre et d'or, ce bel enfant qui semblait un gage de paix et de félicité. Peut-être eût-elle désiré moins de pompes, de majesté, de triomphes, elle avait des goûts très simples, elle regrettait, au milieu des splendeurs de Saint-Cloud, les paysages allemands, elle craignait son mari, qui lui apparaissait comme un demi-dieu, dans une gloire; elle aurait voulu être moins subjuguée, plus attendrie.

Elle vécut près de lui, chaste, fidèle, réservée, obéissante et résignée à ses grandeurs, mais dès 1812, dès le retour de l'Empereur de Russie, le prestige fut éteint; un sombre nuage planait au-dessus des Tuileries, et Marie-Louise que l'amour n'aveuglait pas, pressentit la chute de l'empereur et de l'Empire. Les souverains de l'Europe ne sauraient rester fidèles à son alliance, quand même ils le voudraient, tant est irrésistible le mouvement contre lui. A Leipzig, tout est perdu. Le 25 janvier 1814, à trois heures du matin, Napoléon quitte les Tuileries, il embrasse sa femme et son fils qu'il ne reverra jamais.

Deux mois après, les armées alliées sont devant Paris. L'empereur a écrit au roi Joseph, son frère : « Vous ne devez pas permettre que, » dans aucun cas, l'Impératrice et le roi de » Rome tombent entre les mains de l'ennemi. » Ne quittez pas mon fils, et rappelez-vous que » je préfèrerais *le voir dans la Seine* plutôt que » dans les mains des ennemis de la France. Le » sort d'Astyanax, prisonnier des Grecs, m'a » toujours paru le sort le plus malheureux de » l'histoire. »

Marie-Louise obéit, elle va partir; l'enfant a peur, il s'écrie : « N'allons pas à Rambouillet, » c'est un vilain château, restons ici ! » Il se cramponne à la rampe de l'escalier, il ne veut pas partir, il s'écrie en pleurant : « — Je ne » veux pas quitter ma maison, puisque papa est » absent, c'est moi qui suis le maître. » On l'emporte, la voiture s'ébranle et Marie-Louise quitte Paris.

Quand tout fut préparé par les mains paternelles
Pour doter l'humble enfant de splendeurs éternelles,
Lorsqu'on eût de sa vie assuré les relais;
Quand pour loger un jour ce maître héréditaire,
On eût enraciné bien avant dans la terre
Les pieds de marbre des palais;

Lorsqu'on eût pour sa soif posé devant la France
Un vase tout rempli du vin de l'espérance...
Avant qu'il eût goûté de ce poison doré,
Avant que de sa lèvre il eût touché la coupe,
Un cosaque survient, qui prit l'enfant en croupe
Et l'emporta tout effaré.

Ce fut ainsi. L'enfant fut emporté, non par un Cosaque, mais par son grand-père maternel. Marie-Louise hésita, elle eut un instant la pensée de rejoindre son époux à Fontainebleau, mais on lui persuada habilement que ses devoirs de mère l'appelaient à Vienne, qu'il fallait, avant tout, assurer l'avenir de son enfant; elle quitta donc la France et n'y revint jamais. Elle fit adresser à Napoléon de froids adieux, et revenue en Allemagne, elle reprit tous les sentiments, toutes les idées de sa première jeunesse. Elle redevint princesse Autrichienne, ne se souvenant plus du pays où elle avait régné, ni de l'homme avec lequel elle avait partagé l'empire. Cet épisode remarquable de sa vie ne semble pas lui avoir laissé une impression profonde, car après avoir été la femme de Napoléon, Marie-Louise prit deux autres époux ; elle devint en premier lieu la femme du comte de Neipperg, un des ennemis les plus habiles et les plus persévérants de l'empereur; elle en eut trois enfants. Il mourut en 1829, et, quatre ans après, elle épousa le comte de Bombelles, Français naturalisé en Autriche, fils de l'amie intime de madame Elisabeth. Le beau-père de Marie-Louise entré dans les ordres après son veuvage, était évêque d'Amiens.

Marie-Louise vieillit ainsi, dans son duché de Parme, au milieu d'un cercle absolument hostile à la gloire de Napoléon; les idées de sa vieillesse ressemblaient à celles de son enfance; en ses derniers jours, elle maudissait encore la Révolution française qui avait jeté tant de troubles dans sa destinée. Elle mourut en 1847, à l'âge de cinquante-six ans, après son fils.

Ce fils semblait n'être né que pour donner aux hommes une frappante idée de l'instabilité des grandeurs; promis à l'empire, salué par les acclamations idolâtres des Parisiens, orgueil et joie de son père, il mourut archiduc Autrichien et il put dire à son dernier moment : « Ma naissance et ma mort, voilà donc toute mon histoire. »

Marie-Louise, dans de nouveaux nœuds, charmée par une nouvelle maternité, ne s'occupa guère de son fils; l'empereur d'Autriche, son aïeul, le combla de tendresse, il l'avait toujours près de lui et lui témoignait la plus vive affection. Il ne lui laissa ignorer ni les malheurs, ni la gloire de son père, il disait au prince de Metternich : — « Je désire que le duc de Reichstadt » respecte la mémoire de son père, qu'il prenne » exemple de ses grandes qualités et qu'il » apprenne à connaître ses défauts, afin de les » éviter. Parlez au prince sur le compte de son » père, comme vous voudriez qu'on parlât de » vous à votre fils. Ne lui cachez aucune vérité, » mais enseignez-lui à respecter la mémoire paternelle. »

Les exercices militaires, la stratégie, l'histoire des grands capitaines et surtout celle de Napoléon, formaient les occupations favorites du

jeune prince. Le maréchal Marmont lui enseigna les campagnes du vainqueur d'Austerlitz; le prince lui offrit son portrait, sous lequel il avait écrit les beaux vers de Racine, si applicables à ses sentiments :

Appelé près de moi par un zèle sincère,
Tu me contais alors l'histoire de mon père,
Et tu sais si mon âme, attentive à ta voix,
S'échauffait au récit de ses nobles exploits.

L'ardeur de son âme le consuma; cette âme était, selon le dire de son médecin, *de feu dans un corps de cristal*; l'ambition, les visions de gloire, les aspirations vers la France son berceau, vers le trône, son héritage, abrégèrent sa vie; il souffrit longtemps, et la religion, qu'il avait appris à aimer, consola ses derniers jours. Il donna à son ami intime, M. de Proskesch-Osten, un livre de piété, sur lequel l'empereur François avait écrit ces mots : *Que dans chaque événement de votre existence, que dans chaque combat intérieur de votre âme, Dieu vous assiste de sa lumière et de sa force. C'est le désir le plus ardent d'aïeux qui vous chérissent.* Il donna ce livre à son ami comme le souvenir le plus précieux, et en mémoire des entretiens religieux qu'ils avaient eus ensemble.

Le prince languit longtemps, environné des soins les plus tendres, il désira voir sa mère et l'embrassa avec effusion; il reçut les derniers secours de l'Eglise et mourut le 22 juillet 1832, à l'âge de vingt et un ans et quatre mois. Le fils de Napoléon, le descendant des Habsbourg et des ducs de Lorraine fut enseveli loin de son père, près de ses aïeux maternels, dans le caveau impérial.

M. Imbert de Saint-Amand a raconté avec un rare talent l'histoire de la mère et du fils, l'histoire des triomphes et des désastres, des fêtes et de la chute; il a montré la fille de l'empereur d'Autriche, la femme du puissant empereur des Français, déclinant jusqu'à n'être plus que la comtesse de Bombelles; il a montré l'enfant, l'Astyanax, dans ses splendeurs enfantines, dans sa douleur lorsqu'on l'arrache des Tuileries, dans sa touchante fidélité à la mémoire de son père; il l'a montré fléchissant sous le fardeau de son nom, et mourant à vingt ans avec un courage digne de sa race. Le sujet du livre offre le plus grand intérêt, tous les détails en sont traités avec un soin accompli, et ce drame retracé d'une plume remarquablement habile, se trouve encadré dans des récits historiques émouvants. Les souvenirs tragiques de 1812, 1814, 1815 ne laisseront jamais les cœurs français indifférents. Nous signalons à nos lectrices (et lecteurs) ce remarquable ouvrage (1).

M. B.

(1) Chez Dentu, Palais-Royal, 15-17-19, Paris. — Deux beaux volumes : 3 fr. 50 c. chacun.

MES AMIS ET MES LIVRES

PAR MARIE JENNA (1)

Nous avons eu l'honneur de connaître une femme d'un grand mérite, qui écrivait de beaux vers, madame Caroline A., et qui jamais ne put se décider à juger elle-même d'un livre : il lui fallait le jugement des journaux pour régler le sien et décider s'il fallait admirer ou réprouver. Mademoiselle Marie Jenna a plus de fermeté et de sincérité; elle juge d'après ses propres impressions, et comme elles naissent d'un esprit élevé et d'un cœur délicat, elles plaisent, et le livre où elles les a consignées est d'une lecture charmante. Elle passe en revue les auteurs du jour qu'elle préfère, ceux-là surtout qui ont le plus parlé à son âme chrétienne. Mgr Dupanloup y occupe une des premières places; elle révère en lui le grand évêque et le courageux citoyen, et elle a buriné d'une main ferme ce beau portrait. M. Auguste Nicolas, l'auteur des *Études philosophiques sur le christianisme*, cet homme illustre et modeste, qui a fait tant de bien sans jamais avoir voulu s'en vanter, tient une place honorable dans cette galerie. Eugénie et Maurice de Guérin y occupent un rang d'amitié (j'ai peur même que l'amitié n'ait un peu aveuglé Marie Jenna sur le mérite contestable de Maurice). Les pages consacrées à Louis Veuillot sont excellentes; elle admire dans l'ardent polémiste, qui fut aussi un très brave homme, ce qu'il avait d'admirable, sa foi qui inspirait son génie; pourtant, elle ne se range pas parmi les idolâtres qui révèrent jusqu'aux fautes d'écrivain, jusqu'aux échappées de caractère du rédacteur de l'*Univers*. M. Laserre, l'historien de Notre-Dame de Lourdes, a fourni à l'auteur quelques pages spirituelles; elle juge madame de Sévigné avec un grand sens, en trouvant que le caractère de la *bellissima madre* était moins enchanteur que son style; elle fait connaître en poète les félibres de Provence, et, à côté d'eux, les chanteurs bretons, dont M. de la Villemarqué a si bien traduit les légendes et les cantiques; on aime moins son chapitre sur M. Alphonse Daudet : mérite-t-il d'être loué par une plume si pure?... le chapitre final sur les pauvres animaux qu'on maltraite, m'a ravie.

Lisez ce bon et joli livre, chères jeunes filles, qui demandez souvent des indications de lecture; il vous éclairera, il vous intéressera et peut-être vous fera-t-il prendre goût à des livres qui ne soient pas des romans, qui sont ou dangereux ou puérils. Nous remercions mademoiselle Marie-Jenna du plaisir qu'elle nous a donné.

M. B.

(1) Chez Jules Gervais, 26, rue de Tournon, Paris. — Un joli volume in-16. Prix : 3 fr.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

Nous signalons aux mères de familles, pour leurs fils, l'excellent et noble ouvrage du général Ambert: *Gaulois et Germains, Récits militaires*, il n'en est pas de plus émouvant; il remue la fibre patriotique, il éveille comme une sonnerie de clairon les qualités viriles que l'éducation moderne n'affaiblit que trop. Ces récits terribles de la guerre de 1870 intéresseront toute la famille (1).

Pour les petites filles (dès à cette heure), nous recommandons les bons et spirituels livres de madame de Stolz et ceux de mademoiselle Carpentier. Aux jeunes femmes, l'*Art dans la Maison*, dont nous avons parlé en Janvier 1884, serait un joli présent. Aux jeunes gens, le *Voyage chez l'oncle Sam*, de M. de Mandat-Grancey; à une personne pieuse, un bijou de petit livre de prières, *Stella matutina* qui est imprimé à Lille, chez de Brouwer-Desclée, rue Royale, et qui ne coûte qu'une somme modique. Il se vend aussi chez M. Retaux-Bray, 82, rue Bonaparte, Paris.

M. B.

(1) Chez Bloud et Barral, rue Madame, 4.—Quatre volumes in-8°, avec portraits. Prix : 20 fr.

EXIL

PAR M. DE CAMPFRANC

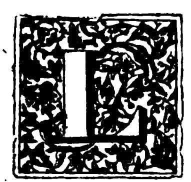
La Russie est à la mode : il y a un prestige, pour les esprits frivoles, dans ce pays de neige et de diamants, dans ce pays de civilisation raffinée et d'extrême barbarie, on aime à en décrire les mœurs et à placer des drames dans les salons de Pétersbourg où dans les steppes de l'Oural. L'auteur de l'*Exil* a une âme plus généreuse et qui ne se laisse pas prendre au mirage du luxe et des fêtes; elle a choisi pour ses héros des Polonais, pour drame, la lutte de la Pologne asservie contre la Russie triomphante, pour lieu d'exil, la cruelle Sibérie, où l'on souffre tant et d'où l'on ne revient pas. Une belle figure de jeune fille domine le roman, elle en est l'héroïne; c'est elle que l'on suit avec intérêt, avec amour, comme une autre Elisabeth, une autre Prascovie dans les élans de son dévouement filial, puis dans sa longue fidélité de fiancée; on plaint ses infortunes, on se réjouit de ses joies. Voici, enfin, un roman que nous pouvons recommander à nos lectrices; il est pur, délicat, écrit d'une plume très élégante, raffinée même, et toujours aimable. On nous remerciera de l'avoir indiqué (1).

M. B.

(1) Chez H. Gautier, 55, quai des Grands-Augustins, Paris. Prix : 3 fr.

A TRAVERS LES MOTS DE NOTRE HISTOIRE

Monsieur, Madame, Mademoiselle.



Le mot *sieur* étant une contraction de *seigneur*, *Monsieur* signifie exactement *Monseigneur*, et, par conséquent, ce mot, avant d'être devenu un terme de simple civilité, était un titre qui n'appartenait pas à tout le monde. C'est pour cela qu'au moyen âge on disait avec révérence Monsieur saint Denis, Monsieur saint Pierre; c'est pour cela aussi que, pris absolument et comme nom propre, ce titre fut donné dans la seconde moitié du XVIe siècle, à l'aîné des frères du roi de France. Jusqu'à cette époque, il n'y a pas trace, dans les *Mémoires*, de cette dénomination.

Ce sont les frères du roi Charles IX qui commencèrent à recevoir ce titre, et c'est Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, qui le premier fut appelé continuellement *Monsieur*. On semblait exprimer par là qu'il était par excellence le seigneur comme son frère était le roi. A partir de ce prince, le nom de *Monsieur*, par l'idée absolue qui y était attachée, fut consacré au frère puiné du roi. Philippe d'Orléans, sous Louis XIV; le comte de Provence (depuis Louis XVIII) sous Louis XVI; et le Comte d'Artois (depuis Charles X), sous Louis XVIII, figurent dans l'histoire sous le nom de *Monsieur*.

Les femmes des princes ainsi désignés, de même que les filles des rois de France, bien qu'elles ne fussent pas mariées, étaient appelées *Madame*, aussi dans un sens absolu, car le titre de *dame* était réservé autrefois à certaines classes de la noblesse. Les deux femmes de Philippe d'Orléans, Henriette d'Angleterre, fille de Charles Ier, et Charlotte-Elizabeth de Bavière, mère du Régent, sont appelées *Madame;* et Marie-Thérèse de France, fille de Louis XVI et duchesse d'Angoulême, reçut au berceau le titre de *Madame-Royale*. Il pouvait y avoir autour du trône plusieurs *Madame* tout court, mais il n'y avait qu'un seul prince qui fût *Monsieur*.

Ce titre de *Monsieur*, suivi d'un nom de ville, désignait l'évêque ou l'archevêque du diocèse dont cette ville était le chef-lieu : Monsieur de Condom, Monsieur de Meaux, furent les noms successifs de Bossuet. C'est vers la fin du XVIIe siècle que *Monseigneur* (V. ce mot) fut substitué à *Monsieur*.

M. le Prince fut, à partir du XVIe siècle, le titre qui servit à désigner, comme nom propre, le chef de la maison de Bourbon-Condé. Le premier qui l'ait porté est Louis de Condé, frère du roi de Navarre et oncle de Henri IV. « Il étoit le seul du sang royal dans ce parti (celui des huguenots) qui s'accoutuma, en parlant de lui, à ne le nommer que *M. le Prince* : il étoit comme le leur; aucun du parti n'approchoit de lui en naissance ni en autorité; son nom étoit leur honneur, leur grandeur et en partie leur force. Cet usage prévalut et si bien... qu'après la bataille de Jarnac où ce prince mourut (1569), son fils succédant au nom de prince de Condé, ne fut appelé dans le parti que *M. le Prince*, quoiqu'il ne pût passer alors pour le chef du parti. » (1) On s'habitua ensuite, par une sorte de conséquence, à appeler *M. le Duc*, d'une manière absolue, le fils aîné du prince de Condé, et quand le chef de la maison de Condé venait à mourir, *M. le Duc* devenait de droit *M. le Prince*.

Le comte de Soissons (1566-1612), issu du second mariage du prince de Condé avec une Longueville, fut jaloux de ces prérogatives; il voulut, lui aussi, porter un titre singulier. « Il se fit donc appeler, dit Saint-Simon, *M. le Comte* tout court par ses domestiques, par ses créatures, par ses amis, enfin par la maison de Longueville et par ses parents. Rien n'égale la promptitude et la facilité des Français à suivre les modes et à se soumettre aux prétentions. Sur l'exemple de ceux qui prirent cet usage, et la connaissance que M. le comte de Soissons y étoit attaché, il prévalut bientôt partout. Comme il ne donnoit ni rang ni avantage réel à ce prince, le roi laissa dire et faire, en sorte que non seulement le comte de Soissons resta toute sa vie *M. le Comte* tout court, mais que cette dénomination passa après lui à M. son fils qui l'a conservée toute sa vie. Nul autre prince du sang ne portait alors le titre de comte. » (2)

Louis XIII avait créé en faveur de la duchesse de Montpensier, fille unique pendant dix-huit ans de *Monsieur*, Gaston d'Orléans, le rang de petite fille de France, alors qu'elle était seule de la famille royale. Plus tard, lorsqu'elle eût une belle-mère et des sœurs du second lit, elle ne dissimula pas ses dédains pour sa nouvelle famille et voulut se distinguer de ses sœurs, bien qu'elles fussent de rang égal, en se faisant appeler *Mademoiselle*. Ce titre, pris absolument et comme nom propre, passa aussi facilement que les autres, et lorsqu'il y eût une autre *Mademoiselle*, on distingua la duchesse, faisant allusion à sa taille élevée, en l'appelant la *Grande Mademoiselle*. « Ce nom de *Mademoiselle* tout court passa ainsi dans l'esprit du monde, dit Saint-Simon, pour être affecté à la première petite-fille de France, » et peu à peu il se donna aux filles aînées des princes, frères ou oncles des rois de France.

Le Balafré.

On ne s'est livré jusqu'ici qu'à des conjectures sur l'étymologie du mot *balafre* : les uns le font venir de la particule *bis*, *ber*, et du tudesque *leffur*, lèvre, cas où balafre signifierait plaie, lèvre béante; d'autres, du wallon *lafrer*, gâter, avec le préfixe *bar*, de travers, ce qui ferait de balafre une blessure oblique; il y a d'autres opinions encore. Mais un point sur lequel on est d'accord, c'est la définition : pour Littré et pour les autres lexicographes, une balafre est une taillade faite particulièrement sur le visage, par une arme tranchante; c'est aussi et surtout la cicatrice que laisse la blessure lorsqu'elle est guérie. Pour l'Académie, une balafre est une blessure longue, ce qui implique toujours l'idée de coupure.

D'après cela, le visage du duc Henri de Guise, n'était pas un visage balafré, car c'est d'un coup de feu qu'il avait été blessé à Dormans (Marne), le 10 octobre 1575, dans un combat contre les Huguenots. « L'incident le plus notable de la journée, dit M. Henri Martin, fut la blessure que reçut le duc de Guise. Une arquebusade lui emporta une partie de la joue et de l'oreille gauche; il lui en resta une cicatrice qui lui valut l'héritage du surnom de « Balafré » qu'avait porté son père. »

Balafre éveillant l'idée d'estafilade et non celle d'arquebusade, la blessure que François de Guise, père de Henri, reçut à Boulogne (1545), en combattant contre les Anglais, était plus une balafre que celle de son fils. C'était, dit Pasquier, « un coup de lance entre le front et le nez, qui lui outreperça le chef, dont toutefois il échappa. »

Ch. Rozan.

(1) *Mémoires de Saint-Simon.*

(2) Le mot de *Monsieur* figurait à la cour de Louis XIII et de Louis XIV, dans deux autres dénominations spéciales : *M. le Grand* et *M. le Premier*, qui désignaient le grand écuyer de France et le premier écuyer du roi. Ces titres furent portés, sous Louis XIII, l'un par Cinq-Mars, l'autre par le duc de Saint-Simon, père de l'auteur des *Mémoires*.

M. le Premier servit quelquefois aussi, au XVIIe siècle, à désigner le premier Président d'un parlement, on disait : M. le Premier de Paris, M. le Premier de Rennes; les lettres de madame de Sévigné offrent plusieurs exemples de ces dénominations.

DE LA MÊME A LA MÊME

(SUITE ET FIN)

Il y a six cents ans et plus, le seigneur de Mérignac, ayant bruni son front au soleil de la Palestine et arrosé du plus pur de son sang la Terre Sainte où se dresse le Calvaire, s'en revenait de la croisade, meurtri, mutilé peut-être, mais sanctifié, vers les vieilles marches où l'attendait sa dame penchée au balcon de la tour féodale interrogeant l'espace et priant Dieu... Il entrevoyait d'avance les ivresses du retour, les félicités conjugales, les bonheurs paternels... mais il comptait sans les flots en courroux, sans les abîmes avides, sans la tempête déchaînée...

Et les flots se dressent en montagnes mugissantes pour engloutir sa nef désemparée! et les abîmes l'attirent dans leurs insondables profondeurs! et la tempête confond les eaux et le ciel en un chaos épouvantable!...

Pleure à ton balcon, dame de Mérignac; prenez le deuil, vassaux fidèles, la vieille forteresse qui se mire dans les eaux cristallines du Thaurion ne reverra point son seigneur!...

Mais quelle voix d'en haut dit soudain aux montagnes liquides, abaissez-vous! aux béants abîmes, refermez vos gouffres mortels! A l'infernale tourmente, apaise-toi?

C'est la voix de Marie.

« Maris Stella » penchée vers le globe où son pied écrasa la tête du serpent, prêtait l'oreille à ses multiples bruits... Les voix rauques de l'ouragan ne l'empêchèrent pas d'entendre la voix humaine qui lui criait : « Pitié! » Elle acceptait le vœu du pèlerin en échange de sa vie, et quand le seigneur de Mérignac foula de nouveau les crêtes de Grandmont, ce fut pour y bâtir l'église de granit, appelée aujourd'hui Sauvagnac.

Je ne t'en ferai pas la description, ma Clotilde; c'est un des plus vénérés sanctuaires du Limousin et tu pourras en étudier les fastes miraculeux, émaillés de processions et de pèlerinages, dans des écrits plus autorisés que ces quelques lignes.

Ce que je te dirai, c'est la profonde émotion d'espérance et de foi qui se dégage des voûtes massives, c'est l'atmosphère bénie dont je me sentais imprégnée, c'est le « sursum! » qui m'élevait tout en haut, me dégageant des regrets du passé, des agitations présentes, des inquiétudes de l'avenir... ah! qu'il fait bon là, Clotilde!... j'y retournerai.

Les dernières cérémonies du jour prenaient fin, cependant; les pèlerins attardés quittaient l'église en toute hâte pour regagner à temps la gare. Nous pensâmes ne pas nous égarer cette fois en les suivant; mais ils nous dépassèrent bien vite et nous restâmes seules en arrière.

Ma marraine pâlissait visiblement; son pas lourd s'alourdissait de plus en plus et des frissons secouaient par intant sa grosse personne.

J'eus peur et je l'interrogeai :

« J'ai eu trop chaud pour monter répondit-elle avec effort; et puis cette sueur et cette pluie m'inondant à la fois... et cette fatigue!... maintenant je grelotte et je n'en peux plus!.. »

Elle se laissa tomber sur le bord du chemin. J'eus un mouvement de véritable désespoir... puis je repris courage en me rappelant le seigneur de Mérignac sauvé d'une détresse plus grande... et j'eus raison : Cette fois encore le « rustre » inconnu, surgissait à point nommé pour nous prêter secours.

Madame Reber l'appela du geste car la voix lui manquait; un simple coup d'œil le mit au courant de la situation.

« Toutes les voitures doivent être descendues de Sauvagnac, fit-il avec découragement; avant que j'aie couru jusqu'à la Jonchère pour en ramener une, il s'écoulera bien du temps; et dans l'état où est madame, tout retard peut... Je ne vois aucun autre moyen, toutefois...

Il s'interrompit brusquement et tendit l'oreille vers Sauvagnac... un bruit de roues d'abord vague et sourd se rapprochait rapidement et bientôt un breack entraîné par deux limousins nerveux nous apparut dans un nuage d'éclaboussures.

Quand il fut à cent pas « le maçon déclassé » se planta résolument au milieu du chemin et fit signe au cocher d'arrêter.

« Comment Pierre, c'est vous qui jouez au brigand calabrais, cria gaîment une voix de femme sortant de la voiture. Vous m'avez presque fait peur!

— Excusez-moi, ma tante, répondit le jeune homme et laissez-moi vous expliquer. »

Monsieur Pierre, puisque tel est son nom

s'approcha de la dame tournée vers nous et lui parla tout bas. Alors elle descendit de voiture et...

Tu devines le reste n'est-ce pas ?... Tu vois mon infortunée marraine hissée sur les coussins, blêmir et frissonner de plus en plus sous le regard compatissant de l'étrangère, qui est la baronne de Judeuil et habite un castel non loin de la Jonchère; quelques mots nous présentent à cette Bonne Samaritaine d'une manière suffisante, vu les circonstances; nous habitons Poitiers, avons-nous dit, ce qui amène entre madame de Judeuil et nous la découverte d'amis communs dont le nom seul est une garantie; le nôtre a provoqué chez M. Pierre un mouvement de surprise dont la cause m'échappe.

Enfin voici bientôt la Jonchère; il s'y trouve une auberge sans doute et nous annonçons l'intention d'y passer la nuit; malheureusement cette auberge est bondée : non de pèlerins attardés mais de buveurs tenaces, et les préparatifs d'une noce pour le lendemain y mettent tout en rumeur.

« Que vous serez mal ici ! » fait madame de Judeuil soucieuse.

Mais ma marraine semble à peine comprendre l'invitation charitable qui suit cette remarque; une rougeur ardente succède à sa pâleur momentanée; un tremblement convulsif agite ses membres; c'est le commencement d'un accès de fièvre violent, le début d'une maladie grave peut-être. « Je vous enlève, décide madame de Judeuil, que ma marraine hélas ! ne songe pas même à remercier... Ah ! Clotilde, quelle angoisse est la mienne ! Notre-Dame de Sauvagnac sauvez ma seconde mère !...

J'abrège : nous voici installées chez madame de Judeuil, au castel des Cinq-Tours où M. Pierre en visite depuis ce matin seulement, cède sa chambre à madame Reber; l'auberge lui suffira. Des hôtes amis se trouvent en villégiature au château, et nous y arrivons en trouble fêtes. Ma pauvre marraine en a-t-elle conscience?... Je te quitte pour m'établir à son chevet... Prie pour elle.

IV

Huit jours ont passé... huit jours d'angoisses dont je ne te décrirai pas les longues heures, ma Clotilde. Puisse Dieu t'épargner les veilles poignantes au chevet d'une personne chère, alors qu'elle paraît glisser rapidement sur la pente au bas de laquelle s'ouvre la tombe.

Je ne savais pas aimer à ce point madame Reber... quand sa riche santé lui faisait le teint chaud, l'œil vif, le verbe haut, le geste brusque et les allures autoritaires, froissée quelquefois par des dissemblances de caractère, de goûts, de sentiments, je ne sentais que les épines de cette rose opulente et son parfum m'échappait...

Aujourd'hui, devant cette pâleur, cette faiblesse, cette plaintive douceur, devant ce regard effrayé qui cherche le mien comme une protection, les malentendus se dissipent d'eux-mêmes; les bonnes intentions se dégagent de leurs manifestations maladroites; le cœur se montre à nu et c'est un cœur d'or !...

Je comprends... je sens... et je rends ce que j'ai reçu !... J'aurai même, espérons-le, de longues années encore pour m'acquitter pleinement, car, enfin, ma chère malade est hors de danger! Quelques jours encore de précautions, de soins, de repos absolu et les traces mêmes de cette maladie auront disparu, affirme le docteur Maule.

Cette assurance a dissipé le nuage planant sur les Cinq-Tours depuis que nous y sommes. On s'y reprend à parler haut, à marcher autrement que sur la pointe des pieds; les parties de plaisir s'organisent avec entrain; madame de Judeuil lance des invitations aux environs pour quelques grands dîners et je m'étonnerais fort si l'on ne dansait pas avant la fin de la semaine.

Un visiteur cependant reste étranger à cette animation renaissante ; c'est M. Pierre qui est un savant, un rêveur, assure sa tante.

On ne trouvera jamais le fond de ce garçon là, dit-elle : tantôt son marteau de géologue à la main, il défie les lézards sur les arêtes de granit brûlées par le soleil, faisant toc toc sur toutes les roches comme un tailleur de pierres en quête d'une dalle funéraire; tantôt inspiré nuitamment par le chant des rossignols... ou des hiboux, il compose des stances à la lune... Casta diva ! Un jour, il emplit de mauvaises herbes sa boîte de botaniste; la veille, il brossait un paysage comme un artiste de profession; le lendemain, il écrira un traité sur l'art de fumer les terrains ! Il serait universel enfin s'il savait conduire un cotillon et tourner un madrigal. Mais ne lui demandez point cela. Ni coquetterie ni galanterie; aucun gaspillage enfin de son esprit et de son cœur! S'il aime jamais, il n'aimera que cette fois; mais ce sera pour tout de bon.

Que dis-tu de ce portrait, Clotilde?... Il me semble que si j'avais un frère je voudrais qu'il lui ressemblât.

V

Ma marraine est de mieux en mieux; et pour ne pas la contrarier, j'ai dû consentir à prendre mes repas avec tout le monde; mais que je me sens intimidée et seule au milieu de ces étrangers brillants et gais, si bienveillants qu'ils se montrent d'ailleurs pour moi ! M. Pierre l'a deviné charitablement, car il m'entoure d'attentions discrètes qui ressemblent à une protection. Le respectueux intérêt qu'il prend à la santé de ma pauvre marraine me touche plus encore que tout cela. Ce jeune homme doit être un fils bien

tendre. Il a d'ailleurs le cœur ouvert à tous les nobles sentiments, si j'en crois différents traits de courage et de charité qu'on raconte à sa louange. La petite madame de Sudory lui trouve les mains trop grandes, les yeux trop petits, les cheveux trop plats et je ne sais quels autres désavantages extérieurs qui le déprécient, affirme-t-elle... mais elle est bien frivole madame de Sudory. Je ne la recherche pas; nous nous entendrions si peu !

VI

Aujourd'hui, toutes les élégantes et tous les merveilleux des Cinq-Tours sont en excursion, même M. Pierre qui n'est pas un merveilleux. Madame de Judeuil voulait m'emmener absolument et ma marraine insistait pour que j'y consentisse. Elle se lève maintenant et peut, à la rigueur, se passer de moi; la demoiselle de compagnie de madame de Judeuil promettait d'ailleurs de ne pas la quitter un instant.

J'ai refusé, Clotilde, et cela m'a peu coûté, je te le jure. Le programme de la journée était bien tentant et tous mes goûts s'y trouvaient flattés... mais l'accomplissement d'un devoir me séduit plus encore, et le sourire reconnaissant de ma vieille amie me dédommagera au centuple des plaisirs sacrifiés.

Madame de Sudory s'en étonne et prétend qu'après tant d'inquiétudes, de fatigues et d'insomnies, après une lamentable séquestration en tête à tête avec une femme vieille, malade et....elle n'ose rien ajouter à cela, il me faut absolument le grand air, le mouvement et les distractions. Je suis un ange, une héroïne, dit-elle, et mon nom devra briller en lettres d'or au martyrologe poitevin.

M. Pierre trouve cette immolation toute naturelle et ne me fait pas plus l'injure de m'en féliciter que de m'en plaindre. Je lui en sais gré.

VII

Que j'ai bien fait de ne pas sortir hier! Comme par miracle, il s'est trouvé pour moi cent occasions de me rendre utile et de remplacer madame de Judeuil absente : l'aîné de ses petits-fils s'obstinait à ne pas entamer seul un devoir trop difficile. Je l'ai décidé à l'effort, à l'obéissance et cette première victoire sur l'entêtement et la paresse en amènera d'autres, je l'espère; une congestion frappait le jardinier trop sanguin; sa femme perdait la tête, les domestiques affolés se répandaient en bruyantes lamentations sans songer à le secourir... de l'air frais, de l'ombre, du silence, un peu d'eau sur le front et de la moutarde aux jambes, la plus élémentaire des médications enfin, m'a permis de le remettre en bon état, en attendant l'arrivée du médecin. Un peu plus tard, une pauvresse... mais ne vais-je pas chanter mes louanges?... Quelle bouffonnerie! Je m'arrête pour remercier Dieu qui m'accorde l'honneur de le servir en servant mon prochain!... Il me gâte, Clotilde.

VIII

Ma marraine quitte sa chambre, fréquente le salon et se promène un peu dans le parc, un très petit peu, s'appuyant sur mon bras. Le tiède soleil d'automne active sa convalescence; l'entrain du château la réjouit.

« Je me sens rajeunir, fait-elle en souriant. Croirais-tu, ma petite, que le son du cor sur la montagne m'exalte et me fait rêver. Je deviens poète évidemment, poète... comme M. Pierre. Je m'étais étrangement trompée sur ce jeune homme au premier coup d'œil. C'est égal, il ne descend pas des croisés, cela se voit de reste! et rien que ce nom de Pierre, un nom d'enfant trouvé... »

M. Pierre lui-même interrompit ces remarques en nous rejoignant. Il tenait un livre, l'*Abbé Constantin*, et nous demanda si nous le connaissions?

« Non, répondit ma marraine; je me défie des romans; les plus innocents même faussent le jugement des jeunes filles et font perdre un temps précieux aux vieilles femmes. Cependant, puisque nous n'avons rien à faire, si votre abbé Constantin n'est pas un abbé défroqué, et qu'il vous plaise de nous le prêter... »

M. Pierre fit mieux : il nous lut cet ouvrage de sa voix richement timbrée; et comme il faisait bon sous les tilleuls; comme aucun importun ne vint nous déranger; comme la lecture était intéressante et le lecteur infatigable, nous parcourûmes d'un bout à l'autre cette idylle un peu trop dorée et nous eûmes la bonne chance de voir l'abbé Constantin bénir le mariage de son neveu.

De temps en temps, ma marraine s'endormait à demi comme une chatte au coin du feu avec un petit ronronnement discret; puis elle s'éveillait en sursaut.

« Je ne dors pas, affirmait-elle; je ferme mes yeux pour les reposer. La preuve, c'est que je n'ai pas perdu un mot de... mais pourquoi fourrer là dedans un officier? M. Halévy ne pouvait-il pas en faire un notaire ou même un pharmacien? De mon temps, on se défiait des officiers, même dans les livres; l'épaulette avait un si dangereux prestige!

— L'épaulette est supprimée, madame, ripostait M. Pierre en souriant, par conséquent le danger...

— Est moindre. Ah! tant mieux. »

Et madame Reber se reposait encore les yeux jusqu'à une nouvelle interruption où elle confondait les personnes et les choses dans un plaisant salmigondis.

Enfin, le soin de sa vue délicate l'absorba tellement qu'elle n'entr'ouvrit même plus les paupières; le ronron s'éleva par degrés jusqu'au ronflement sonore et la dormeuse ne fut pas de la noce le moins du monde.

Souvent j'avais crié bravo avec une petite larme d'attendrissement sur la joue. Je comprenais si bien ce mariage! Elle me semblait heureuse, cette jeune fille, d'avoir tant à donner et je le disais tout haut.

« Bah! répliquait M. Pierre, c'est un rôle de coffre-fort, tout bonnement. L'or se tire d'un sac! Mais les trésors venant de l'âme, ah! ce sont les seuls qui dotent princièrement une femme!

— L'américaine les possédait aussi. A-t-elle calculé...

— Alors, il aurait dû calculer, *lui!* Ce militaire me semble jouer un personnage gênant, celui du « mari de la reine! » Grand bien lui fasse! L'emploi me déplairait et je ne connais rien d'humiliant pour un homme, en vérité, comme la chose appelée par le monde : un beau mariage! c'est-à-dire une bonne affaire, une commandite où l'on partage... ce qu'apporte l'associé! Notre lot à nous dans la vie conjugale c'est la protection, la fière et tendre protection... mais peut-on lui donner ce nom sacré quand elle est payée?

— Vous faites là vraiment de l'arithmétique, l'arithmétique de l'orgueil, protestai-je en rougissant. Quand deux cœurs se comprennent, quand deux existences s'unissent sous la bénédiction divine, quand on va marcher ensemble dans le bonheur comme dans l'adversité, par le même chemin terrestre, vers le même but éternel, qu'importe cette question mesquine des matériels intérêts? On a fondu deux volontés en une seule volonté, deux cœurs en un seul cœur et la vie est heureuse et digne dans une tendresse bénie... tout est là! »

Je balbutiai ces dernières paroles, confuse de m'être ainsi laissé emporter par mon sujet, troublée par l'étrange regard que M. Pierre attachait sur moi.

« Ont-ils au moins mangé leur salade au rhum et leurs fraises à l'huile d'olive? bégayait madame Reber en frottant ses yeux gonflés. »

Elle en était encore au repas du presbytère.

IX

Pourquoi donc, depuis ce moment, M. Pierre a-t-il changé d'attitude? Aimable, empressé même envers chacun plus qu'il ne l'était d'abord, il se montre avec moi d'une réserve toute nouvelle et semble m'éviter autant qu'il me recherchait auparavant. L'aurais-je froissé sans le vouloir? mais comment? dans quelle circonstance? J'en serais désolée, car ce jeune homme m'inspire une sincère sympathie. Je ne lui ai vu faire aucune action d'éclat; il ne m'est apparu que sous les couleurs de la vie réelle; rien de romanesque ne s'est mêlé à nos relations; et pourtant, si je plaçais un héros sur un piédestal quelconque, si je me créais ce qu'on appelle un idéal... Affaire de simple estime, pas autre chose! effet de la confiance que m'inspirent un caractère connu honorablement, une simple existence au grand jour.

J'ambitionnais son estime en échange de la mienne. Je crus un instant l'avoir conquise. Je ne suis pas seule à remarquer le changement qui m'attriste... il égaie cependant quelques personnes : ce matin, dans le parc, deux jeunes gens le suivant des yeux se sont mis à rire en murmurant :

« Il en tient! cela se voit de reste! »

Il en tient! Qu'est-ce que cela veut dire? et que tient M. Pierre pour paraître si plaisant à ces étourdis?

Je me le demandais involontairement lorsque madame de Judeuil qui ne me voyait pas derrière un rempart de clématite, passa au bras de son mari; et, désignant M. Pierre du bout de son éventail :

« Je crois notre célibataire en train d'abdiquer! fit-elle; tant mieux! »

D'abdiquer!... quoi?... J'y suis : M. Pierre songe au mariage... il est venu ici pour se choisir une femme parmi les rieuses beautés rassemblées par sa tante... laquelle?... la plus belle, la plus spirituelle, la plus brillante et la meilleure sans doute, car il est digne de tout cela... Aveugle que j'étais! Comment n'ai-je pas remarqué plus tôt ses attentions pour la baronne de Perlevade, cette petite veuve qui rappelle une pensionnaire en vacances!... Elle est un peu coquette, j'en conviens; mais ravissante... et pauvre! ce qui est un avantage auprès du fier jeune homme qui ne veut pas être « le mari de la reine ».

Eh! bien... qu'il l'épouse... et qu'ils soient heureux... si toutefois le bonheur est de ce monde, ce dont je commence à douter en dépit de mes dispositions natives à la confiance...

Voilà un nuage qui voile le soleil; un coup de vent qui secoue les ramures, en détache quelques feuilles... ainsi doivent s'envoler nos illusions...

Pourquoi donc ce frisson léger qui m'effleure l'épiderme? la saison est encore tiède, cependant. Oui, mais les jours diminuent de longueur et bientôt... bientôt les fleurs seront fanées et l'hiver viendra...

Heureusement nous allons quitter la campagne; un plus long usage de l'hospitalité qu'on nous y accorde serait indiscret. Demain il y aura grand dîner au château pour fêter le rétablissement de ma bonne marraine, et puis nous ren-

trerons à Poitiers tristement. Mais pourquoi tristement, Clotilde?... et que m'est-il arrivé pour justifier cet adverbe?...

X

C'est aujourd'hui, demain. Écoute.

Il était six heures, et les hôtes des Cinq-Tours, retirés dans leurs chambres donnaient les derniers soins à leur toilette.

« Madame de Perlevade, pensais-je, prodigue maintenant toute sa science acquise au profit de ses avantages naturels... C'est en réalité le dîner des fiançailles... »

La « fiancée » ouvrit alors sa fenêtre en face de la mienne et se pencha au dehors. Elle était adorable! Elle parut s'abandonner un instant à des rêves heureux; puis s'armant d'une lorgnette à longue portée, elle interrogea le chemin dans la direction de la Jonchère. Et je pensai de nouveau :

« Il est allé, lui aussi, s'habiller à l'auberge où il loge encore à cause de nous, « se faire beau » et c'est pour elle. Elle le sait; elle s'en réjouit; elle l'attend. Patience, Madame : Il ne tardera pas. »

Mais il tardait, au contraire.

Déjà les voitures des châteaux voisins amenaient de nombreux convives parés pour la fête. Les domestiques en tenue de gala ouvraient les portières, abaissaient les marche-pieds, enlevaient les pardessus et annonçaient les survenants, ce qui ne s'était pas fait dans l'intimité quotidienne.

Les salons se remplissaient et madame de Judeuil prévenait ma marraine qu'on était presque au complet.

Il manquait M. Pierre. La baronne de Perlevade me semblait perdre patience.

« M. le vicomte de Piefeu », cria la voix sonore du valet qui annonçait.

Je tournai vivement la tête pour examiner le nouveau venu...

C'était M. Pierre!

En Limousin, dans l'intimidité surtout, on ne donne guère aux jeunes gens que leur nom de baptême; de là, l'incognito gardé jusqu'à ce jour par le protégé réfractaire de Mᵉ Desbaux.

« Madame la baronne est servie. »

Les cavaliers offrent leurs bras aux dames... sans doute la jolie veuve s'apprête à poser sa petite main sur la manche du fiancé.

Mais le fiancé s'avance vers moi; et s'inclinant fort bas :

Mademoiselle, fait-il avec un sourire très ému, voulez-vous me faire l'honneur de vous croire pour un instant... au buffet de Saint-Sulpice? »

J'avais compris.

XI

Nous partons gaiement. Qui donc voit des nuages au ciel ce matin, et se plaint du vent refroidi?... Tout est soleil et joie, au contraire! n'est-ce pas, Clotilde?

Ma marraine a dit « oui » j'ai dit « oui » sans hésiter. Et pourquoi pas? Nous nous connaissons maintenant par spéciale faveur de Notre-Dame de Sauvagnac; nous nous aimons, nous avons confiance et nous nous estimons!

Serons-nous riche d'argent?... Après tout, peu m'importe! Quand on possède le *plus*, quel prix aurait le *moins?*

FIN

MÉLANIE BOUROTTE.

SUR LA FALAISE

Dans un petit sonnet mettre l'immensité :
Y renfermer le ciel profond, la mer, la grève,
Le flot mouvant, le roc miné, le bruit sans trêve,
Et la brume d'hiver, et l'ouragan d'été;

Montrer à l'horizon, sur la vague emporté,
Le navire, fêtu que l'abime soulève;
Et jeter dans cette ombre, et mêler à ce rêve
Ta lumière, Seigneur, et ton éternité :

Ah! c'est vraiment alors écrire un long poème;
C'est introduire l'âme aux régions qu'elle aime,
Et grandir l'humble vers qui promettait si peu!

Le cadre est assez vaste, et le poète à l'aise
Peut vivre tout un jour, au bord de la falaise,
De ce petit sonnet qui lui parle de Dieu.

EUGÈNE MANUEL.

ERRATUM. — Dans la poésie du Numéro de Novembre, au premier vers, au lieu de : LE SOLEIL, *lire :* LE SOMMEIL.

PENSÉES ET MAXIMES

Je suis avec le bon Dieu comme on dit que les femmes russes sont avec leurs maris : plus il me bat et plus je l'aime. Voilà tout ce que le démon y gagne.

(*Mme Swstchine*.)

***

Ce n'est point un grand avantage d'avoir l'esprit vif, si on ne l'a juste. La perfection d'une pendule n'est pas d'aller vite, mais d'être réglée.

(*Vauvenargues*.)

***

Il faut faire la charité aux bons pour qu'ils persévèrent, aux méchants pour qu'ils deviennent bons. (*La Dauphine, fille de Louis XVI*).

MARIQUITA

(SUITE ET FIN)



LE conseil fut assemblé ; on convint presque à l'unanimité qu'aucun supplice ne précèderait le coup mortel. Deux jeunes chefs firent une opposition énergique à ce décret, plein de justice selon Tecumseh qui croyait, par là, s'acquitter envers Ralph.

Ils étaient épris de Fleur-des-Bois et jaloux, jusqu'à la rage, de sa préférence pour l'homme blanc.

La tribu avait retardé, avec intention, la solennité de la Fête des Morts, voulant qu'elle servît de prélude au terrible drame ; les préparatifs en furent ordonnés aussitôt. Tom remarqua dans tout le village, un mouvement inusité.

A partir de cette heure, Fleur-des-Bois sembla le fuir. Du plus loin qu'elle l'apercevait elle détournait la tête et répondait à peine s'il lui adressait la parole. Cette conduite singulière le surprit et l'affligea. Depuis qu'il avait exposé sa vie pour elle, Tom avait mieux compris la place qu'elle occupait dans sa propre existence.

Deux jours s'écoulèrent ; l'inquiétude croissante de Ralph le décida à interroger la jeune fille qu'il aidait, pour la dernière fois, sans le savoir, dans la préparation d'un festin commandé par Tecumseh.

« Ma sœur n'est pas heureuse, pourquoi ne veut-elle pas me confier sa peine ? Faut-il lui porter la peau du renard qui vient errer la nuit, près de sa tente ; veut-elle que je dérobe le nid qui faisait, hier, son admiration ? Que ma sœur parle à son frère.

— Je sais combien tu es bon pour moi, Tom ; je te demanderais tout cela si j'en avais envie, mais, non !... Tu verras une ombre à mon front tant que le grand Esprit n'aura pas soufflé sur le nuage qui obscurcit ma vue. »

S'approchant de Ralph, elle baissa la voix et d'un ton bref :

« Que mon frère ne se trouble pas, quoiqu'il advienne ; il assistera, ce soir, à une grande cérémonie ; il verra, ensuite, d'étranges choses ; qu'il n'ait point peur, qu'il ne tremble pas comme une femme, mon frère n'est pas un lâche. Fleur-des-Bois verra les mêmes choses et ses yeux ne se fermeront pas... »

Puis d'un accent doux et tendre :

« Mon frère sait que mes bras ne banderaient plus mon arc, si sa vaillante main n'eût étendu, à mes pieds, l'ennemi dont la peau me fera une parure aimée ? Que Tom sache bien ceci : Fleur-des-Bois n'oublie jamais ! »

Disant ces mots elle pose la main droite sur sa poitrine, et s'éloigne précipitamment.

Le jeune homme frissonne, ces mystérieuses paroles l'attendrissent, mais aussi, elles accroissent ses appréhensions.

A l'heure où les derniers feux du jour empourprent l'horizon, des bûchers s'allument de toutes parts. La tribu tout entière travaille dans un ordre parfait, observant un religieux silence ; de grands paniers de riz, de café, de maïs et de viande sont portés par les femmes, tandis que les hommes se réunissent en groupes et s'acheminent, comme elles, vers le bois.

Ralph a été convié, par Tecumseh lui-même, à prendre part à la fête qui va commencer. Tous ensemble passent sous des voûtes de verdure et se trouvent, après une marche rapide, à l'entrée d'une vaste clairière illuminée, déjà, par mille foyers incandescents. Une vieille squaw (1) en

(1) Nom que les Indiens d'Amérique donnent à leurs femmes.

active les flammes. Bientôt, tous les sauvages sont dans l'attitude de la prière. Aucun bruit, si ce n'est le vent qui agite le sommet des grands pins.

Tout à coup une femme se détache d'un groupe, s'avance lentement, vers un endroit désigné, s'enveloppe la tête de sa couverture de laine, s'affaisse sur ses genoux et pousse un cri déchirant, suivi d'autres cris de lamentation qu'elle suspend et répète après de courts intervalles.

Une autre femme l'imite; se détachant d'un groupe voisin elle s'avance jusqu'à la première et pousse les mêmes gémissements lugubres; une troisième, une quatrième, et ainsi de chacune, sans en excepter Fleur-des-Bois. Puis, toutes ensemble, elles jettent aux échos leurs hurlements plaintifs.

Un profond silence suit cette explosion; après quelques instants c'est le tour des hommes.

Ralph les voit s'avancer vers les pleureuses, s'affaisser comme elles et reprendre, avec plus de force, les mêmes cris de désolation. Encore une fois un grand silence, puis, de nouveau, dans un suprême effort, cet immense chœur fait résonner la forêt des plus sinistres plaintes. Après le deuil et les larmes viennent les hymnes funèbres, les chants et la danse. Ici, rien de mou, rien d'efféminé, le rythme en est viril, entraînant, belliqueux.

L'officier sent passer sur lui un souffle vivifiant : il est électrisé par le caractère d'exaltation de toute cette scène, et peu s'en faut qu'il ne se mêle à ces groupes en délire, tourbillant devant lui.

Pendant de courts intermèdes les vivres sont distribués, puis, les chants et la danse recommencent avec la même ardeur,

Enfin, à l'aube blanchissante, épuisés, haletants, tous se laissent tomber sur les cendres éteintes au pied des arbres, et, dans un indescriptible pêle-mêle, s'abandonnent au sommeil.

Tom est ramené sous sa tente où les mets les plus variés lui sont offerts; on lui recommande de manger, de dormir, et, pour la première fois, it lui est interdit de faire usage de sa liberté.

Malgré les dernières paroles de Fleur-des-Bois, il est assailli des plus tristes pressentiments; une agitation qu'il ne peut vaincre le tient éveillé. Sa pensée va des chers absents qui, déjà le pleurent, à Fleur-des-Bois qui, peut-être, lui donnera quelques regrets. Les heures s'écoulent sans qu'il y prenne garde.

L'obscurité se faisait dans le wigwam quand un tumulte effroyable vint l'arracher à ses sombres réflexions. Nul mot pour rendre l'effet que produisit sur l'ouïe du condamné ces notes stridentes, affreux mélange du ricanement de la hyène et du hurlement des loups.

Ralph se dresse sur ses pieds, court à l'ouverture de sa tente, mais, à cet instant, il est terrassé, garrotté et placé sur une claie qu'enlèvent deux robustes Indiens.

Toute la peuplade était sur pied.

Hommes, femmes, enfants semblaient ivres de joie, les uns préparant leurs armes, les autres se munissant de bâtons, et les plus jeunes frappant des mains avec frénésie, comme à l'approche de quelque plaisir inusité.

La vue du captif fit pousser des rugissements à la foule qui se groupa derrière lui, et, d'une allure rapide, on atteignit la clairière.

Tom fut étendu au milieu de cette arène, encore jonchée des débris du festin de la nuit, sa tête portant sur une large pierre, ses pieds tournés vers l'Occident.

Il comprit... Fleur-des-Bois avait été impuissante à le sauver !

Fermant les yeux il ne songea plus qu'à mourir en brave.

Un silence, effrayant après cette tempête humaine, se fit tout à coup; elle annonçait l'arrivée des chefs.

Les bûchers s'allumèrent; comme le jour précédent, la même repoussante vieille fut chargée d'en entretenir les flammes. Une lueur sinistre ne tarda pas à éclairer le sommet des arbres. Les sauvages se rangèrent en un double cercle enveloppant tout l'espace libre; dix hommes, lourdement armés, précédaient Tecumseh et sa fille qui seuls, s'approchèrent du point où gisait le condamné. L'escorte se tint à une courte distance.

Le sachem, pour cette occasion, avait revêtu son plus riche manteau, dépouille d'un fauve monstrueux tué de sa main. Des médailles de cuivre, séparées les unes des autres par un triple rang de verroteries, décoraient sa poitrine au tatouage sévère. Son diadème de plumes ondoyait au vent; des mocassins montant à mi-jambes, ornés de sonnettes de serpents, de queues d'écureuils et de piquants de porcs-épics, complétaient sa parure.

Pour toutes armes un couteau à lourd manche de pierre et une massue hérissée de pointes, entourée de cercle de plomb.

Fleur-des-Bois, dans son costume de guerre, était debout à sa gauche.

Un vêtement de fine peau descendait des épaules aux genoux, emprisonnant sa taille gracieuse sans en altérer les contours. A sa large ceinture de wampum (1) se balançaient, d'un côte, une petite hache entourée de rubans et de crins rouges, de l'autre, un long poignard. Son arc et ses flèches ne semblaient point peser à ses bras nerveux couverts de bracelets d'or et d'argent. Plusieurs rangs de colliers s'étageaient

(1) Colliers faits de coquillages de diverses couleurs; et appliqués sur des bandes. Les Indiens de l'Amérique du Nord s'en servaient aussi en guise de monnaie.

sur sa poitrine, le premier serrant son cou, le dernier venant cliqueter sur la riche poignée du tomahawk. Pour retenir sa noire chevelure, une bande brillante surmontée d'une riche aigrette; à ses pieds, des mocassins aux épaisses broderies; autour de la cheville, des anneaux d'acier.

En arrivant, la jeune indienne jeta un regard, un seul, sur le prisonnier dont l'immobilité ressemblait à la mort. Une imperceptible secousse l'ébranla; son sein palpita d'une émotion si violente qu'elle put à peine respirer, mais ce fut un éclair. Sa physionomie revêtit une implacable rigidité; elle parut tout occupée du spectacle qu'offrait la clairière, et Ralph eût vainement cherché, sur ses traits, la manifestation muette de l'intérêt auquel il avait quelque droit.

Tecumseh fit un signe, il voulait parler; toutes les oreilles s'ouvrirent et l'on n'entendit plus que les branchages crépitant sur les bûchers.

« Enfants de ma tribu, nous allons venger la mort de nos frères; l'eau de nos fleuves est encore rouge de leur sang; nous ne rebâtirons leurs wigwams qu'après avoir montré aux traîtres la chevelure ruisselante de celui qui va mourir... »

Tecumseh s'arrêta. Un long murmure d'approbation accueillit ces paroles prononcées d'un ton grave, plein de majesté.

Se tournant alors vers le prisonnier :

« Homme du pays où le soleil se lève, pourquoi êtes-vous venus, toi et les tiens, troubler nos solitudes? N'y a-t-il pas d'autres vallées aussi fertiles que celles-ci, d'autres montagnes aussi boisées, d'autres rivières aussi poissonneuses? Autrefois, nous possédions en paix nos forêts et nos prairies, bientôt vous les aurez dépeuplées en y venant chasser nos chevreuils et nos daims.

» Êtes-vous donc plus affamés que les loups, plus cruels que la panthère?

» Les visages pâles sont des menteurs; ils ont trahi tous leurs serments; nous ne fumerons plus avec eux le calumet (1) de la paix. Cependant, les Peaux-Rouges ne sont pas des ingrats. Tecumseh est devenu ton débiteur; Tecumseh n'a qu'une fille qu'il aime, et ta main s'est placée entre elle et la mort.

» Tu étais destiné aux plus épouvantables supplices; ta poitrine hérissée de flèches, ton corps mutilé, tes yeux arrachés par la main de la Sumach, ta chevelure pendant sur tes épaules, tu aurais été livré aux femmes qui se seraient partagé les lambeaux de ta chair, et le chacal aurait rongé tes os blanchis... Mais, nous en avons fait le serment, tu passeras vite de ce champs de fête à ton lieu de repos.

» L'heure est venue; sois prêt. L'âme perfide de tes pères ne revivra pas dans tes fils; meurs, comme doit mourir un vaillant guerrier. »

Et, levant sa lourde massue, d'un geste rapide, il la fit tournoyer au-dessus de sa tête.

Le redoutable *war-hoop* (1) fut poussé par mille poitrines haletantes qui avaient bu avidement les paroles du Chef. Les échos de la forêt ne l'avaient pas encore redit que des cris diaboliques y succédèrent.

Ralph, instinctivement, ouvrit les yeux. Il vit l'arme terrible qui, déjà, descendait, arrêtée par un indien dont la voix gutturale prononça un nom.

Fleur-des-Bois, agenouillée, entourait, de ses deux bras, la tête du condamné, et lui disait : « Tu ne mourras pas! »

Profitant de la stupéfaction générale, elle se tourna vers son père, tout en faisant à Ralph un rempart de son corps.

« La fille de Walla-Noumah s'est-elle trompée en regardant le plus fier des Sacheurs comme le plus généreux des hommes? Ai-je jamais désobéi à mon père? Ne lui ai-je pas toujours prouvé mon amour en le servant comme aurait pu faire la femme qu'il a bien pleurée? Qu'a-t-il à me reprocher? Tecumseh est un sage; il regarde plus haut que les montagnes et voit ce que pense le Grand-Esprit qui lui ordonne de ne pas punir un seul pour les crimes de dix mille, et qui lui enjoint de ne pas contrister son enfant pour toujours.

» Cet étranger a racheté sa vie en l'exposant pour moi; j'ai fait, depuis, un serment à Walla-Noumah; j'ai promis que le fils de Rébecca verrait encore sa mère... Sacheur, veux-tu que ta fille se parjure? Veux-tu qu'une ombre courroucée hante ton wigwam et vienne, chaque nuit, troubler notre sommeil? »

Puis, sans attendre l'effet de ces derniers mots, elle s'adressa aux guerriers qui l'entouraient :

« Et vous, vaillants compagnons de Tecumseh, vous qui m'avez vue, toute faible, suivre en trébuchant les sentiers où vos pieds marchaient, hardis et vigoureux; vous qui m'avez fait jouer avec la poignée de votre tomahawk tant que mes mains n'avaient pas assez de force pour tenir une hache; vous qui, depuis dix-sept hivers, aimez et protégez Fleur-des-Bois, voulez-vous la voir mourir?

» Si ce visage pâle n'est pas reconduit à la frontière, sans qu'on lui ôte un cheveu, la fille de Wallah-Noumah sèchera comme l'herbe; ses yeux deviendront deux fontaines intarissables; ses bras n'auront plus de force, et la vengeance aura fait tout ce mal.

» Le peuple qui habite l'autre territoire est

(1) Pipe de pierre rouge dont le tuyau, ayant à peu près un mètre de long, est orné de piquants de porcs-épics, de colliers de rubans et de crins rouges.

(1) Cri de guerre des Indiens de l'Amérique du Nord, ressemblant à ceci : *Wo-ach, Wo-ach, ha-hach, Wo-ach!*

riche; il peut donner autant d'or et d'argent que le manteau de Tecumseh en saurait tenir; il peut rendre, aussi, deux braves guerriers qui languissent loin de nos bois. Voyez leurs mères. Elles ont déchiré leurs visages et leurs robes parce qu'elles n'ont plus personne qui remplisse leurs wigwams de viande et de maïs; ils pourraient, de retour ici, vous apprendre les secrets des blancs que nous haïssons... La fille du sacheur a dit. »

Tous les regards se tournèrent vers le chef qui, passant de la stupeur à l'attendrissement, avait tressailli aux souvenirs évoqués. Un mot sinistre s'était d'abord échappé de ses lèvres; ses yeux avaient lancé des flammes, mais, à mesure que sa fille parlait, son courroux s'apaisait. Quand il promena autour de lui son regard indécis, il reconnut que Fleur-des-Bois régnait en souveraine sur tous les cœurs.

Le sacheur laissa rouler à terre sa formidable massue. Les sauvages, désappointés, s'étaient rapprochés en désordre; les femmes marmottaient des paroles dont la jeune indienne devinait bien le sens, mais, peu soucieuse des murmures de la tribu, ses yeux ne quittaient pas Tecumseh.

Le chef, après s'être entretenu quelques instants, à voix basse, avec les vieux guerriers, tendit solennellement la main droite vers Ralph :

« Le visage pâle peut se lever; il retournera dans sa maison de planches, quand on aura fait tout ce qu'il faut; il dira aux hommes blancs ce que ses oreilles ont entendu. Tecumseh aime mieux sa fille que la vengeance. »

Son regard imposant, dominateur, se promena sur la peuplade évidemment mécontente. Les visages farouches se détournèrent et la foule s'écoula silencieuse.

Fleur-des-Bois, d'un geste rapide et avec une merveilleuse adresse, coupa les liens de Ralph, puis, d'un mouvement plein de grâce, elle vint se jeter aux pieds de son père, baisant son manteau, ses genoux.

Une larme mouilla les paupières de Tecumseh; il se détourna pour la cacher...

L'indienne se trouva bientot seule avec Tom qui s'était assis; le sang ne circulait pas assez librement dans ses membres endoloris, pour lui permettre de se tenir debout; il tendit à la jeune fille ses mains enflées; sa bouche restait muette, mais ce qui pouvait se lire, de gratitude et d'amour dans son regard humide, remplit l'âme de Fleur-des-Bois d'un bonheur tel que, jamais avant, elle n'en avait connu de pareil.

Elle entr'ouvrit les plis de sa robe et tira d'une cachette, habilement dissimulée, une petite boîte contenant un baume dont elle oignit les bras et les pieds de Ralph qui s'abandonnait à ses soins, sans une parole. Enfin, sa voix émue vint charmer l'oreille de la noble enfant.

« Ma sœur a fait pour moi, une grande chose... Son image est gravée dans mon cœur, à côté de celle de Rébecca. Tom s'en ira dans peu de jours, mais il reviendra chargé de présents pour Tecumseh.

Le grand chef des Séminoles ne refusera pas à un visage pâle, dont il connaît le courage, l'autorisation de bâtir une tente à côté de la sienne. Cette tente sera le wigwam de Fleur-des-Bois et Tom Ralph deviendra son esclave.

Jamais la femme d'aucun chef n'aura eu plus belles et plus nombreuses fourrures. Le poisson, le gibier, le maïs et le riz ne manqueront jamais à la fille de Walla-Noumah; elle n'aura pas assez de place pour ses colliers de verre, ses mocassins brodés, ses jupes de toutes nuances.

Le visage pâle n'aimera jamais une autre femme.

Fleur-des-Bois baissa la tête; sa bouche sourit, et, croisant les bras sur sa poitrine, elle répondit d'une voix grave :

« La fille de Tecumseh aimera son mari comme Walla-Noumah aimait le sien. »

Il fallut huit jours pour les négociations. Ralph et Fleur-des-Bois en profitèrent pour recommencer ensemble leurs courses dans la forêt. Ils s'arrêtaient souvent au bord d'un large ruisseau où se miraient le chêne et le katalpas, et, toujours de préférence, au pied d'un magnolia tout fier de montrer, pour la première fois, les promesses de sa luxurieuse végétation. Prenant les mains de Fleur-des-Bois, entre les siennes, Tom se plaisait à lui renouveler ses serments.

« Ma sœur m'attendra ici, quand, à la lune des *pommettes* (1) aura succédé celle des *mûres d'arbre*. Je compterai les jours et elle les comptera aussi; mes frères m'aideront à conduire les chariots où j'aurai entassé mes richesses qui deviendront celles de Fleur-des-Bois.

» Rébecca et ses filles, pour embrasser l'enfant de Walla-Noumah, feront le chemin qu'il y a entre le lac et la ville des blancs; elles ne s'en iront qu'après avoir vu la plus heureuse des squaws. »

La sauvagesse prêtait une oreille attentive à ces discours charmants, auxquels son œil répondait bien plus que ses lèvres.

Enfin, le retour des messagers fut annoncé. Le général White suivait de près, avec son état-major et ses deux prisonniers.

Tecumseh voulut qu'une pompe extrordinaire marquât cet événement. Escorté de tous les chefs et d'une nombreuse députation de guerriers, superbement armés, il se rendit à la frontière.

Ralph marchait près de Fleur-des-Bois qui ne pouvait se défendre d'une grande tristesse. Le

(1) Les Indiens divisent l'année en treize lunes : il y a, entre autres, celles des *prunes*, des *mûres de ronce*, de *la grue*, du *petit chat-tigre*, de *la moisson*, de *la femelle*, du *maïs*, des *noix* et *des châtaignes*.

moment de la séparation arrivé, Tom jeta un regard d'amour sur la belle enfant qui s'efforçait de lui sourire, et ce fut bien sincèrement qu'il lui répéta, à voix basse : « Au revoir! »

Les jours, puis les semaines passèrent, et, enfin, les mois... Lorsque vint la lune de *la panthère*, Fleur-des-Bois, désolée, courut à l'arbre dont elle avait, d'abord, fait le confident de sa joie :

« Oh! lui disait-elle, quand tes feuilles s'écarteront pour laisser poindre tes grandes fleurs veloutées, il sera ici! Ensemble nous les verrons s'épanouir; ensemble nous viendrons nous enivrer de leur parfum, en admirer l'éclatante blancheur... que je serai heureuse alors! »

Ses bras étreignaient le tronc vigoureux qu'avaient touché les mains de Ralph; ses doigts caressaient deux lettres taillées, dans l'écorce, par l'officier qui avait expliqué à l'ignorante fille ce mystérieux symbole de leur future union; sa voix répondait joyeusement aux notes les plus gaies du *moqueur* (2) caché dans l'épais feuillage.

Mais, ensuite, morne et languissante, elle le prenait à témoin de sa douleur.

« Tu l'as entendu, n'est-ce pas?... C'est ici, à l'ombre de tes rameaux qu'il me l'a juré... Ralph serait-il aussi menteur que ceux de sa race? Sa langue fourchue devait-elle mettre la lumière dans mon âme pour y laisser venir la nuit la plus noire? Mais non, dis-moi qu'il reviendra... Oui, oui, il reviendra... Tom, ô Tom, je t'attendrai toujours! »

Treize lunes s'étaient écoulées. Tecumseh qui, depuis longtemps, avait deviné le secret de Fleur-des-Bois, s'abstenait de toute question, avec la réserve caractéristique de l'Indien, il étudiait en silence...

Les jeunes chefs reprenant courage, auraient voulu obtenir un regard de la triste enfant, mais elle les repoussait dédaigneusement et demeurait insensible à leurs chants d'amour.

La fille de Walla-Noumah, consumée par une fièvre de l'âme, errait dans les bois, faisait de longues absences.

Sa pirogue renversée sur le sable, ses filets oubliés, son arc inutile disaient assez que ses forces l'avaient abandonnée.

Un jour Fleur-des-Bois disparut, pour ne plus revenir. Des Indiens de sa tribu la rencontrèrent sur une route menant aux villages des blancs; elle ne les reconnut pas : elle riait, pleurait, se tordait les mains en répétant un nom. Elle était folle!

Tel fut, en substance, le récit du vieux chef.

Les champs de cannes à sucre et de coton, les hameaux et les villes s'étaient succédé sans que j'y prisse garde. Quand la cloche annonçant que nous allions stopper, tinta à mes oreilles, je songeais encore à la trahison de Ralph, à Mariquita et à son malheur.

NIHILA.

(1) Oiseau d'Amériqua, du genre merle, au plumage gris tacheté de blanc, qui imite avec une prodigieuse flexibilité de gosier, tous les sons, depuis la voix de l'homme jusqu'au sifflement du serpent. Il répète, à s'y méprendre, le chant des autres oiseaux.



Économie Domestique

POULE AU RIZ

Ayez une poule bien nettoyée et troussée, mettez-là dans un pot de terre, couverte d'eau froide; ajoutez tous les légumes d'un pot-au-feu; tenez le pot couvert afin que la volaille demeure blanche, et toujours couverte d'eau. Faites crever du riz dans du bouillon très gras; quand poule et riz sont cuits, battez deux œufs, blancs et jaunes, démêlez-les dans le riz avec un morceau de beurre très frais. Arrangez ce riz en forme de turban sur un plat qui aille au four, faites-lui prendre couleur; cela fait, retirez le riz, posez la poule au milieu et arrosez-la d'une bonne sauce blanche.

*
* *

CHAMPIGNONS FARCIS

Ayez de gros champignons, lavez-les bien, pelez-les et creusez-en l'intérieur, frottez-les avec du citron. Hachez très fin deux échalottes. Mettez-les au feu avec un peu de beurre, ajoutez les parures des champignons, une petite poignée de mie de pain trempée dans du lait; laissez bouillir en remuant sans cesse, ajoutez un œuf entier et du persil haché, une petite pointe d'ail écrasée dans un peu de beurre; laissez épaissir, garnissez avec ce mélange la partie creuse des champignons, rangez-les dans un plat qui aille au four; couvrez-les de chapelure, arrosez de quelques gouttes d'huile d'olives; laissez au four durant dix minutes et servez autour d'un gigot ou d'un filet de bœuf.

REVUE MUSICALE

Le Pianiste moderne : Album-Prime du *Journal des Demoiselles*. — Nouvelles. — Musique choisie.



OUS consacrerons nos premières lignes ce mois-ci, à l'Album-Prime que la Direction du Journal des Demoiselles offre chaque année à ses abonnées. Cette tâche nous est rendue de plus en plus facile, grâce aux efforts persévérants de cette même Direction, qui ne recule devant aucun sacrifice pour réaliser un progrès nouveau, et réunir dans son Album un choix hors ligne d'œuvres à la portée de tous.

C'est ainsi, qu'un peu moins généralement consacré à la petite moyenne force, notre recueil contiendra bon nombre de pièces d'une certaine difficulté, et beaucoup d'autres se maintenant dans une bonne moyenne.

La part faite à la musique facile n'a cependant pas été supprimée. On la trouvera représentée par un choix des plus charmants airs dont les nouveautés de l'opérette ont fourni le contingent.

Réservant cette dernière catégorie pour notre analyse de Janvier, disons seulement, aujourd'hui, les titres des ouvrages d'où nous avons extrait les plus gracieux motifs, pour en former la partie légère du Pianiste Moderne. Ce sont : *Rip-Rip*, opéra comique du meilleur goût, dont nous avons dit ici l'immense succès, lors de la première représentation ; *Les Petits Mousquetaires* et le *Grand Mogol*, dont la vogue reste inépuisable.

Nous trouvons à la première page du Pianiste Moderne, l'une des plus belles inspirations détachées du grand maître Gounod : *Le Soir*, troisième « romance sans paroles ». Cette transcription, d'un style parfait, est bien réellement l'expression des suaves mélancolies du soir et de ces poésies intimes, qu'éveillent en nous les heures silencieuses. Pour en bien rendre le sentiment, il faut la savoir *par cœur*, et l'exécuter, pour ainsi dire, les yeux fermés.

On connaît peut-être déjà la valse de Zimmer ? Mais ce que l'on connaît moins, c'est l'arrangement qui en a été fait par ce Maëstro aussi fécond que charmant, Offenbach, avec un tact, une fidélité et une grâce sentimentale, qui n'appartiennent qu'au vrai talent. Tout en lui conservant sa facture allemande, l'auteur des *Contes d'Hoffmann*, sous le titre de *Dernier Souvenir*, a fait de cette petite valse lente une pièce ravissante et facile, dont le premier motif surtout est digne de figurer à côté de la *Dernière Pensée*, de Weber.

Puisque nous venons de nommer le célèbre auteur de *Freyschütz*, disons de suite que notre Album-Prime contiendra les plus beaux motifs de ce chef-d'œuvre. On comprend déjà qu'il faut les classer dans la partie difficile de notre recueil. Le grand *air* d'Agathe « sous le voile du mystère » l'un des plus splendides qui soient et l'un des premiers airs de concours au Conservatoire ; le magistral *Chœur de la Noce*, celui des *Chasseurs*, la ravissante valse dite de *Robin des Bois*; la douce et expressive *mélodie* de Max ; le *Final* de l'ouverture, qui renferme le brillant *allegro* de l'air d'Agathe : « Ah ! quel heureux présage ! » — une véritable explosion de génie; toutes ces pages immortelles ne sont-elles pas faites pour séduire et charmer, comme elles sont dignes de figurer dans les plus rares collections d'artistes ?

Tout autre est le genre de cet opéra comique d'Adam, *Le Sourd, ou l'Auberge pleine*, que ce maître écrivait en 1852, au bruit du canon du Deux-Décembre. La première représentation eu lieu en 1853, mais la politique qui trouble tant de choses exerça alors sa néfaste influence sur l'œuvre de ce compositeur aussi savant qu'ingénieux. Les trois actes du *Sourd* avaient été commandés à A. Adam, pour le carnaval, par l'habile directeur de l'Opéra-Comique, M. Emile Perrin, dont la Comédie-Française déplore la perte récente. Nous en donnons l'*ouverture*, qui renferme les principaux motifs de la partition et suffira à donner l'idée de sa verve comique. Ce morceau, presque facile, d'ailleurs, doit être executé avec une grande précision de mesure, dans un mouvement vif et très légèrement. Dans ces conditions, l'effet en sera sûr et charmant.

La « cinquième romance sans paroles », de Gounod, *Chanson de Printemps*, connue déjà des virtuoses du chant pour une des plus ravissantes mélodies de l'auteur de *Faust*, est transcrite pour le piano, avec une exactitude qui lui conserve toute la grâce poétique. Le murmure rempli de fraîches aspirations que dessine si harmonieusement l'accompagnement, ressemble au babillage de deux jeunes âmes, s'éveillant aux splendeurs de la vie printanière.

Voici une pièce capitale, genre tarentelle, d'une

certaine difficulté, mais d'un incomparable brio. C'est le déjà célèbre caprice de Ritter : *Les Courriers*, musique légèrement imitative, qui renferme tous les éléments capables de séduire l'auditeur le plus récalcitrant en matière de piano.

Nous n'avons rien à apprendre à nos lectrices sur ce compositeur — virtuose de premier ordre. Qu'elles veuillent bien étudier *Les Courriers*, non seulement avec de bons doigts, mais aussi avec la pensée. Elles y découvriront tout un poème dont les couleurs variées leur aideront à nuancer chaque partie de ce mouvant tableau. On ne saurait nier que les Courriers ne jouent un rôle important dans notre existence. Ici, c'est une mère en proie à de mortelles inquiétudes, qui cent fois, interroge l'heure trop lente où le courrier lui apportera des nouvelles de l'enfant bien-aimé. Là-bas, c'est le pauvre soldat, blessé peut-être!... qui étendu sur le grabat de l'ambulance, tourne amoureusement ses regards du côté par où doit arriver le souvenir de la patrie, cette manne du cœur, cette force qui le soutient au milieu des périls. O bonheur! Il entend les grelots des courriers, le pas des mules se rapproche : peut-être aura-t-il une lettre de sa mère, de sa sœur, de sa fiancée!

Que dit, d'un autre côté, ce charmant motif plein d'expression, qui semble ralentir un instant l'allure pressée des *Courriers?* Il dit, qu'arrivé au bas d'une côte qu'il leur faut gravir, ils mettent pied à terre et laissent aller au pas, la bride sur le cou, leur modeste équipage. Pendant cet instant de calme, on peut entendre les douces mélodies qui s'échappent mystérieusement des plis amoureux et parfumés. Mais, n'allons pas trahir le secret de la correspondance... Nous en avons dit assez, et nous comptons sur l'imagination de nos jeunes musiciennes pour trouver le reste!

Nous avons extrait de la partition de *Jeanne d'Arc*, de Gounod, deux pièces magistrales : *La Marche du sacre*, où jaillit un éclair religieux d'une grande élévation, et la *Marche funèbre*, dont le style est également remarquable.

La musique italienne est représentée cette année dans notre ALBUM-PRIME, par le chef-d'œuvre de Rossini : *Le Barbier de Séville*. Voici un nom et un titre qui n'exigent aucun commentaire. Il est même inutile d'ajouter que nous avons choisi tels ou tels motifs, dans cette partition bourrée d'airs charmants. On peut y puiser les yeux bandés, comme à Colin-Maillard : tout y est étincelant d'esprit, de finesse et de génie.

La *Méditation*, de Wormser, quoiqu'un peu difficile, est une de ces pages attirantes que l'on travaille avec goût, avec passion, même, tout le sentiment en est exquis.

Tout le monde ne connaît pas la célèbre ouverture de l'opéra de Nicolaï, trois actes intitulés : *Les Joyeuses Commères de Windsor*. C'est une pièce de longue haleine, du meilleur effet, et qui mérite de figurer dans une collection de choix.

En s'inspirant d'une poétique mélodie de Gounod, le savant compositeur Hesse a écrit, sous ce titre toujours nouveau, quoique bien vieux : *Au Printemps*, quatre ou cinq pages maîtresses. Ce mot de : Printemps, a vraiment quelque chose de magique pour l'imagination des musiciens, et il est rare qu'il ne souffle pas au bout de leur plume les délicieuses réminiscences dont leurs âmes furent imprégnées à son radieux réveil.

Le nom d'un de nos plus grands maîtres, de ceux qui illustrèrent l'opéra français, Halévy, occupe une place cette année dans notre recueil. *La Magicienne*, opéra en cinq actes, fut représentée à notre Académie le 17 mars 1858. Le sujet du poème, tiré d'une legende poitevine, manquait d'intérêt, autant que de nouveauté. Cette magicienne n'était autre que la sorcière Mélusine, dont les cris affreux sont devenus proverbiaux.

Mais il n'en était pas de même pour la partie musicale de l'ouvrage. Elle contient de très beaux morceaux. L'instrumentation en est puissante et colorée, et sans la faiblesse du livret, cette production, que l'on peut mettre au rang des œuvres les plus magistralement traitées par Halévy, serait restée au répertoire. Nous en donnons une *Marche*, un *Chœur*, des *Strophes*, une *Chanson*, etc. Toutes ces pièces sont à la hauteur des belles conceptions de ce maître éminent et regretté.

Le PIANISTE MODERNE a consacré de nombreuses pages à l'un des plus vifs succès de l'année. C'est *l'Arlésienne* de Bizet qui clôture la liste des ouvrages aussi variés que remarquables dont il est rempli. Beaucoup de nos lectrices auront sans doute déjà rencontré l'occasion d'admirer cette musique délicate et savante, à l'Odéon, où l'orchestre de M. Colonne l'exécute avec tant de supériorité. Elles seront d'autant plus à même d'apprécier, en se félicitant de les retrouver dans le PIANISTE MODERNE, les plus jolis motifs de cette œuvre originale que nous y avons réunis : *l'Ouverture*, *la Pastorale*, *la Ferme*, *le Carillon*, *la Farandole*, etc., etc.

Il est à peine nécessaire, croyons-nous, d'ajouter de nombreuses lignes à ce qui précède, pour informer nos abonnées que notre ALBUM-PRIME leur sera offert aux mêmes conditions de prix, que ceux des années précédentes, conditions qu'elles trouveront reproduites d'ailleurs sur la couverture du Journal.

Quant au format, au luxe de la reliure, à la beauté du papier et de l'impression, il suffira de rappeler que c'est toujours la maison Choudens qui s'est chargée d'éditer le PIANISTE MODERNE, et que tout ce qui sort de chez elle se distingue par l'élégance et le goût artistiques.

Seulement, nous croyons devoir placer ici un AVIS IMPORTANT.

Il consiste à PRIER INSTAMMENT celles de nos

abonnées qui désireraient recevoir notre ALBUM-PRIME, LE PIANISTE MODERNE, de nous faire parvenir leurs demandes avec toute la rapidité possible, afin d'éviter les retards que ne manquerait pas d'occasionner la confusion du grand nombre, à la dernière heure de l'année. Les tirages d'un RECUEIL de cette importance sont autrement compliqués encore que ceux d'un journal, et la richesse de nos reliures donne suffisamment l'idée du temps et des soins que réclame ce travail.

Quant aux théâtres lyriques, il nous reste peu de place à leur accorder. Nous n'aurions, du reste, que des reprises à signaler à l'Opéra, comme à Favart. Nous avons peine à croire, ainsi que le bruit en a été répandu, que la Krauss en quittant notre première scène, viendrait échouer, — c'est le mot — chez M. Carvalho, pour y créer *Lohengrin* encore! Ce serait clore bien singulièrement une carrière aussi belle et si française.

Nous pensons, au point où en sont les études du *Cid*, de Massenet, que nous en pourrons parler dans notre prochaine chronique, — sans préjudice des *œuvres légères* de notre ALBUM-PRIME, LE PIANISTE MODERNE.

En attendant, voici les titres de quelques compositions charmantes, dont le succès est assuré, et que nos lectrices, en quête de nouveautés de choix, pourront demander : maison veuve E. Girod, 16, boulevard Montmartre, dont les éditions sont extrêmement soignées.

Souvenir du Bal, rêverie-valse, par E. Nollet. Le sentiment domine. Quelques effets champêtres bien amenés. Genre sérénade.

Tout en Rose, polka de Kohler, très dansante, avec un motif mineur ravissamment joli. Genre Tzigane.

Séduction, valse brillante, par G. Lamothe; Nos 1 et 2. Ce dernier traité remarquablement à la manière de Schubert.

Nuit d'été, valse lente, par Jules Mélodia. Jamais nom ne fut mieux placé, car le premier motif est aussi mélodieux qu'original et distingué.

Ces morceaux sont de moyenne force.

Mignonne, autre valse plus facile, simple et très mélodique, par J. Pietrapertosa. Le premier motif est un chant lié, comme dans *la Vague*, de Métra. Il est suivi de plusieurs autres fort gais et dansants : très jolie pièce.

Pour compléter cette gentille collection par un sixième morceau, nous recommandons la belle mélodie de Gaston Dubreuilh : *Silvette*, large et suave composition, pour le chant, écrite sur un ravissant petit poème de E. Michelet. Pièce tout à fait gracieuse, accompagnement facile et harmonieux.

MARIE LASSAVEUR.



CORRESPONDANCE



C'EST une fille, ma tante chère ; un trésor plus beau que tous les trésors du monde. Un peu rouge, par exemple, avec quatre poils follets sur une petite tête toute ronde. Elle dort à mes côtés et j'entends sa respiration paisible qui me fait croire qu'un ange est descendu des cieux pour se reposer auprès de moi.

Tout en dictant ma lettre, je la regarde pour t'en faire un portrait exact, et aussi pour me convaincre de mon bonheur qui, je le répète, me paraît un rêve. Elle ressemble à Paul; lui, pour me désespérer, assure qu'elle ressemble à un petit monstre ; je ne peux pas comprendre qu'on fasse de semblables plaisanteries.

Elle a les yeux bleus bien fendus ; maman assure qu'ils seront superbes, je le crois aussi. Le nez ne dit pas encore grand'chose, il est si petit qu'on n'en distingue pas très bien la forme ; la bouche est ravissante, ronde avec de petits coins qui relèvent, une boucle de chérubin que j'embrasse à tout instant; mademoiselle fait alors une grimace dédaigneuse qui m'inquiète un peu pour l'avenir. Si elle n'était pas caressante! quel malheur! Par exemple, elle est très gourmande

et j'ai fort à faire pour calmer son appétit. Oh, ma mignonne, quand je te serre dans mes bras et que je te donne encore une fois la vie avec mon lait, je suis une créature trop heureuse!...

Elle sera musicienne; quand elle crie, la voix est franche et sonore, et si on fait tomber les pincettes ou vibrer un verre, elle s'arrête aussitôt, se recueillant pour entendre.

Je ne t'ai pas parlé de ses petits pieds et de ses petites mains... on ne vit jamais les pareils; quand elle dort, elle écarte ses doigts avec toutes sortes de grâces précieuses, et d'imperceptibles fossettes appellent nos baisers, mais elle ne le permet pas, et après plusieurs expériences concluantes, nous avons renoncé à lui rendre cet hommage d'amour respectueux tant qu'elle n'a pas les yeux ouverts : elle a le réveil nerveux!

Bonne maman du Caylar est en extase, et parle déjà de la marier, pour avoir le bonheur de revivre dans une cinquième génération. Elle a abandonné ses serins et la chambre au levant pour se rapprocher de nous. Sa bergère est installée dans le petit salon tout contre ma porte ouverte à deux battants, et delà elle surveille son arrière petite-fille; de temps à autre elle interrompt son tricot, se lève, glisse comme une ombre jusqu'à la bercelonnette; alors elle se penche et ne peut retenir une exclamation admirative.

—N'est-ce pas, bonne maman, qu'elle est jolie!

— Oh oui, Nonne! (c'est le diminutif d'Yonne) Et si bien venue; on lui donnerait trois mois.

— Bonne mère quand penses-tu qu'elle me reconnaisse et sourie en me voyant?

— Bientôt, ma petite, elle est si intelligente!

— J'ai peur qu'elle ne soit muette.

Bonne maman sourit avec finesse et me regardant par dessus son binocle.

— Elle ne serait pas ta fille alors.

— Embrasse-moi, je suis si heureuse!

Survient papa sa calotte à la main, car il se découvre devant la nouvelle-née comme devant une princesse du sang.

— Comment vont-elles? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Très bien, tout le monde crie famine ici.

Maman qui est maîtresse de maison, arrive à son tour et rejoint le groupe qui entoure ma fille. Pauvre maman elle est bien fatiguée; pendant les sept premières nuits, elle nous a veillées, ne s'en rapportant ni à la sœur, ni à Paul, ni à personne.

Paul, mon cher Paul, le voici! en entrant, son premier regard a été pour moi... Oh que cela m'a fait plaisir; je suis encore *tout* dans son cœur. Il s'est approché de mon lit, m'a baisé longuement la main, puis est allé à sa fille, l'a prise dans ses bras, comme un pauvre petit paquet et me l'a apportée triomphalement.

— Madame est servie! murmure Jean, dans le petit salon vide.

L'à-propos fait sourire et l'on me quitte.

Maman qui sort la dernière me glisse dans l'oreille ces mots, d'une voix découragée.

— Il y a une tête de veau! une erreur de boucher ... — Pauvre Paul.

— As-tu reçu la carte de faire part?— Je pense que la formule te convient, nous avons choisi le plus simple, pensant que c'était de meilleur goût. On nous en avait envoyé de plusieurs sortes à choisir; quelques-unes étaient vraiment comiques, par exemple : *Papa et maman me chargent de vous annoncer ma naissance; et de vous dire que maman se porte bien.* Signé : *Joseph Boulingrin.* — Une autre, c'est le septième enfant de la famille: après l'annonce correcte de sa venue au monde suit la liste de ses frères et sœurs avec leurs noms et quels noms! ainsi que les dates, et quelles dates!... Cela est amusant pour les voisins, mais franchement, je ne comprends pas qu'on se serve soi-même en pâture au public.

J'ai une belle petite *Nounou* de parade, car c'est moi seule qui veux suffire à nourrir mon enfant. Mais tu sais que j'aime ce qui est joli, et on m'a trouvé une savoyarde de Seine-et-Oise tout à fait selon mon goût : sage, douce, vingt ans et un visage si ouvert et si agréable, que le poupon sera trop heureux de se laisser soigner par elle.

J'ai mis trois jours à faire cette longue lettre; la sœur qui veut bien me servir de secrétaire dit encore cette fois qu'il y a assez de correspondance comme cela. Elle me permet seulement encore de t'embrasser et de dire que ma *fille* se nomme Madeleine. Ton heureuse YVONNE.

Comme je sais que vous vous intéressez au bonheur de ma petite amie, Mesdemoiselles, je m'empresse de vous communiquer sa lettre par l'intermédiaire de votre Journal; j'espère que vous aurez à la lire le plaisir que j'y ai trouvé moi-même, regrettons seulement ensemble qu'on ne lui ait pas permis de la faire plus longue.

Puisqu'il me reste un peu de place pour vous parler directement, j'en veux profiter en vous faisant part de mes petits moyens pour orner mon appartement. Les femmes ont toutes le goût de l'embellissement pour leur *home*, et il n'y a presque pas de bourse, si modeste qu'elle soit, qui ne trouve moyen de se donner le petit luxe des plantes et des fleurs. Seulement, dans les villes la culture d'appartement à ses difficultés, et les pauvres prisonnières enlevées toutes fraîches de nos jardins étouffent entre le calorifère et les stores.

Pourtant, je suis arrivée après bien des épreuves à conserver plus de deux ans mes chères plantes. Je vais vous dire comment. Il faut d'abord choisir des espèces robustes; je vous indiquerai l'*aspidistra*, le *Cypérus*, le *Dracéna*, le *Yucca*, le *Bégonia* vulgaire et le *Tradescancia*; il y en a d'autres; mais je ne parle que de ce que j'ai expérimenté. Chaque année, il faut dépoter, couper très net le chevelu qui

forme comme un feutre autour du pot, prend l'air, le suc de la terre et fatigue la plante sans la nourrir. Cette opération faite, remplacer ces petites racines et toute la terre qu'on peut enlever, sans déranger la plante, par de la *terre de bruyère* neuve (on en vend dans tous les marchés). Rempoter, arroser énormément et laisser quelques jours la plante à l'ombre, elle est en convalescence, il faut lui éviter les émotions vives.

Pour les soins journaliers en hiver, arroser peu et avec de l'eau *dégourdie;* éviter les changements brusques de température, essuyer souvent les feuilles, c'est essentiel, car la poussière les asphyxie; tenir autant que possible loin du feu et près des fenêtres.

En été, de l'air et de l'eau; les fenêtres ouvertes, et des arrosages sur les feuilles; si vous avez une cour, ces bassinages sont faciles, si vous n'en avez pas, vous tacherez d'inculquer le goût des plantes à votre cuisinière afin qu'elle vous laisse les installer sur l'évier et inonder les alentours; mon cordon bleu est d'assez bonne composition à cet égard et je lui fais d'effroyables gachis.

J'ai simplifié du reste pour les aspidistras et les cypérus qui demandent plus d'eau que personne; je ne les arrose jamais au pied, je les place dans un double pot, et entre les deux je tiens toujours de l'eau, elle entre par les pores du vase et par le trou du fond; cela suffit.

La plante la plus amusante à soigner est le *cypérus*, ce petit roseau est d'abord fort joli avec son parasol de feuilles aiguës, puis il se multiplie avec un entrain rare. Tous les huit ou dix jours, on voit sortir de terre une jolie pousse qui, huit jours après, devient une belle feuille; on en suit les progrès avec plaisir, et pourvu qu'il n'ait jamais soif, tout va bien. A mesure que les jeunes feuilles se développent, les vieilles jaunissent, on les coupe au pied, nous n'avons pas cette ressource, nous autres femmes! — On les éclate aussi très facilement; il n'y a qu'à couper le ryzome avec un bon couteau. — Encore un mot sur le traitement des plantes... en papier ou en mousseline. Ne riez pas! elles ont besoin d'être soignées. D'abord, n'ôtez la poussière de leurs feuilles qu'avec un linge qui ne laisse pas de peluche, sans cela vous les ternirez bien vite; enfin, lorsque ce sont des feuillages trop fins pour être essuyés, usez d'un petit plumeau, puis présentez-les deux minutes au feu. Vous les verrez alors redevenir brillantes comme neuves, cela tient à la cire qui les recouvre. Mais n'allez pas abuser du moyen.

Tout cela est très bien, me direz-vous, mais où mettra-t-on tous ces pots dont quelques-uns sont fort grands peut-être. — Ceci ne me regarde plus; mais consultez la planche de votre Journal jointe à ce numéro et voyez si, en posant un groupe de feuillage sur une vieille table, il n'y aurait pas moyen ensuite de draper le tout avec des soies ou des peluches non moins vieilles. J'ai un affreux petit guéridon chargé de verdure, les plantes hautes au milieu, autour, des tradescancias rampants. J'en ai soulevé le feuillage pour glisser une peluche rouge qui fait un fond très heureux, puis avec un vieux satin Louis XVI que j'ai découpé dans un couvre-pied de ma grand'mère, j'ai drapé le pied du meuble. Je suis très satisfaite. Vous trouverez certainement sans moi d'autres idées, et les renseignements de votre planche coloriée vous serviront à bien des genres d'ornements inédits.

Pendant que j'y suis je veux vous parler des pianos. C'est un meuble affreux que tout le monde s'ingénie à transformer ou à dissimuler; voici ce que j'ai vu chez une étrangère ces jours-ci. Le piano en angle, le clavier du côté du mur. Appuyée contre le piano du côté du public et de la même grandeur que l'instrument, une glace biseautée avec un large cadre de peluche. La glace ne touchait que par le haut et s'écartait du bas pour laisser passer les sons. Au pied de cette glace, pour empêcher les meubles de la briser, une jardinière en treillage dorée, par terre bien entendu et très basse (10 centimètres), la jardinière pleine de plantes assez clairsemées, pour qu'on les voie bien se répéter dans le miroir. C'était ravissant. J'ai une amie qui revient d'Angleterre, le pays de la culture d'appartement. Sur toutes les fenêtres, un petit balcon à hauteur d'appui entouré d'écorces artistiquement aménagées devient une jardinière où le passant voit éclore les plus jolies plantes, même chez le pauvre; derrière les vitres une jeune femme surveille son petit jardin et repose ses yeux sur sa verdure toujours fraîche, malgré la fumée et le brouillard. Je crois qu'avec des soins on peut arriver à des résultats merveilleux. Ce sera si vous le voulez, mesdemoiselles, le mot de la fin pour aujourd'hui.

***

Époque Louis XVI. Trianon! Voici une idylle en pierre, le caprice d'une bergère qui occupait un trône à ses moments perdus. Pauvre reine, comme on lui fit payer cher sa laiterie de marbre blanc, ses fauteuils de cretonne, ses jupes de linon! L'année dernière, quand je visitai cette maisonnette parée comme si elle attendait encore sa maîtresse, une pluie d'orage baignait les arbres du petit bois qui semblaient pleurer. Un oiseau surpris avec sa couvée, faisait entendre un cri plaintif, les fleurs avaient toutes leurs corolles penchées vers la terre, comme succombant sous le poids de leurs souvenirs. J'avais les larmes aux yeux, tant il se dégageait de tristesse de ces lieux naguère si joyeux et si vivants. Si vous voulez avoir l'impression vraie de Trianon, mesdemoiselles, choisissez un jour d'orage, mon expérience vous le conseille.

C. DE LAMIRAUDIE.

CURIOSITÉ HISTORIQUE

Il y a douze cents ans, on voyait à Tolède une tour très antique, qu'on croyait bâtie par Hercule, et la tradition disait que le jour où un mortel y entrerait, les plus grands malheurs fondraient sur l'Espagne. Le roi Rodrigue brava cette défense; il fit tirer les verrous et les barres, il fit jouer les fortes serrures de la tour d'Hercule, il y entra. Dans la salle où il pénétra se trouvait un coffre de fer, il crut trouver un trésor; le coffre renfermait une toile blanche sur laquelle étaient peints des cavaliers portant le turban sur la tête et le cimeterre au côté; au bas, ces mots étaient inscrits :

Le roi qui ouvrira ce coffre verra son royaume envahi par des hommes vêtus comme ceux que représente cette toile.

Peu de temps après, les Maures entraient en Espagne, ils y demeurèrent sept cents ans.

Le roi Rodrigue périt en combattant contre eux.

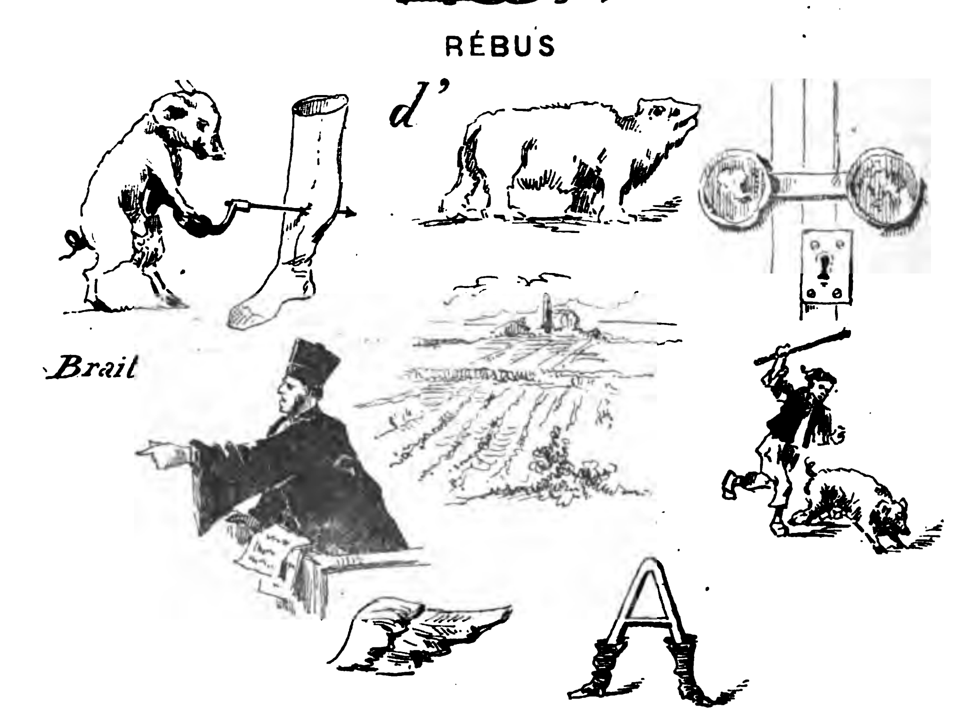
Mots homophones.

Fils de Caïn, bornant sa course vagabonde,
D'une ville qui fut la plus vieille du monde
Avec lui, je fus fondateur,
Et de la nommer, j'eus l'honneur.
— De Seth, descendant, patriarche,
Bisaïeul de Noé, l'architecte de l'arche,
Selon Dieu je vécus, mais je ne mourus point.
Le Seigneur m'enleva, pour servir de témoin
Ainsi que le prophète Elie
Au jour du jugement, des temps de notre vie.
De cet enlèvement l'Ecriture fait foi :
Sans la comprendre, il faut s'incliner sous sa loi.

Mots en triangle.

— Le premier est un grand poète.
— Le deux ce qu'est un écureuil;
— Le trois, des montagnes le faîte;
— Le quatre aussi, mais sans orgueil,
Et au-dessus de tout écueil
Portant bien haut sa tête immense.
— Le cinq, à tout ce qu'on avance
Contredit sans méchanceté.
— Le dernier garde le silence,
Sans être muet de naissance,
Mais muet par nécessité.

RÉBUS



Explication des Mots homophones de Novembre : *Locke, loque, loch* et *loch*.
Mot syllabique : MOZAMBIQUE, ZAMBÈSE, BISE, QUE.
Rébus de Novembre : *Les grandes pensées viennent du cœur.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

11-85 3576 — Paris. Morris Père et Fils, imprimeurs brevetés, rue Amelot, 64.

SUPPLÉMENT AU *JOURNAL DES DEMOISELLES*

Numéro de Décembre 1885

EXPLICATION DES PETITS TRAVAUX DE FANTAISIE

Tous les objets dessinés dans ce numéro ont été faits spécialement pour le Journal; les modèles sont inédits et exécutés par la maison Henry. La mode est aux ouvrages faits en étoffe ancienne.

Cette feuille coloriée reproduit autant qu'il est possible, les dessins et les couleurs si jolis et si effacés de ces vieilles étoffes, et souvent la forme du morceau laissée telle quelle, donne une certaine originalité à l'objet. On peut à défaut d'étoffes anciennes, prendre des étoffes modernes.

On se sert de l'aiguille, de la colle et du pinceau. La colle employée est celle des menuisiers, Lyon et Givet; on la casse en morceaux, on la met avec très peu d'eau dans un récipient en fer battu et l'on fait fondre dans un bain-marie, on s'en sert lorsqu'elle est tiède. Il faut trois pinceaux : un plat moyen, un fin rond et un très fin. Pour coller un galon, on pose la colle au milieu, on frotte pour qu'il soit bien appliqué, puis on passe le pinceau le plus fin, avec soin pour ne pas tacher l'étoffe, sous le bord du galon en le soulevant. Le bristol est employé pour presque tous ces ouvrages, on le couvre d'une mince couche de ouate pour donner un peu d'épaisseur et de moelleux, surtout si ce sont des objets en bois que l'on recouvre. Avec un peu d'adresse, beaucoup de soin et de la patience, nos lectrices réussiront ces ouvrages. Elles trouveront même grand plaisir à inventer des dispositions de galon pour réunir deux petits morceaux de formes diverses; et une fois partie sur le chemin de l'invention, l'imagination aidant, on verra comme il est facile et amusant de créer, ne serait-ce qu'un simple petit plateau !

On trouvera chez monsieur Henry, *A la Pensée*, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, toutes sortes d'étoffes anciennes ou des reproductions parfaitement imitées, galons, etc.

Petite poche à cartes, se suspend près de la cheminée. — Tailler le fond sur 16 cent. de hauteur et 9 cent. et demi de largeur, abattre les angles de la partie supérieure en cintrant un peu; la poche a 7 cent. et demi. Le fond est doublé, ainsi que la poche, celle-ci appliquée dessus; entourer d'un agrément frangé. Le modèle est en brocart Louis XVI ancien et la frangette de la même époque.

Couverture de carnet à l'Italienne. —Tailler en bristol sur la dimension d'un carnet quelconque, couvrir de ouate, appliquer l'étoffe en la collant aux bords et légèrement. Mettre un galon or que l'on collera au milieu, et que l'on assujettira par quelques points à chaque bord. Mettre un galon sur le dos en le collant; la patte est cousue, la couper pour faire une boutonnière, et en regard coudre le bouton. Le dessus fait, préparer la doublure, qui se taille exactement pareille au-dessus, ainsi que les poches dans lesquelles se glisse la reliure du livre, les poches rabattent de 5 centimètres. Le modèle est en velours Louis XIII ancien, et la doublure ancienne en soie rouge.

Vide-poche. — Tailler le fond sur 46 cent. de longueur, 16 sur sa plus grande largeur (bas), 15 au milieu et 8 à la partie la plus étroite (haut). Le fond est appliqué sur une soie rouge pareille aux liserés des poches et du contour. Cintrer légèrement le bord inférieur, première poche 12 cent. et demi, hauteur de côté, 10 au milieu, à la partie échancrée; seconde poche, 9 cent. et demi, et 7 et demi au milieu; troisième poche, 8 cent, sur 6 au milieu. Nous ferons observer que d'un côté à l'autre la poche s'arrondit, et que l'échancrure du haut suit la même courbe. Doubler les poches et les espacer de 2 cent.; border à cheval le bord supérieur, de même le contour en prenant les poches; une petite dentelle en or au contour; deux pattes en galon or de chaque côté dans le haut; faire à chacune un œillet pour passer les clous qui la suspendront au mur. Le modèle est en soie ancienne Louis XVI et la petite dentelle en fil d'or fin également ancienne.

Petit cadre en bois pour suspendre la montre, une miniature ou tout autre petit objet. — Dévisser le pied, couvrir le cadre de ouate, appliquer dessus un morceau d'étoffe qui dépassera le contour d'un cent. et demi; à l'envers du bois, et au bord, étendre une mince couche de colle et rabattre dessus la soie en tamponnant avec un chiffon blanc. Tailler le galon sur la dimension du cadre, échancrer les angles, mettre sur cette partie coupée très peu de colle pour empêcher qu'elle ne s'effiloche, puis coller le galon en couvrant d'un papier pour ne pas abîmer la soie. Le dos est tendu d'étoffe ainsi que le chevalet. Celui-ci recouvert, le fixer avec les visses que l'on a ôtées. Le modèle est en soie brochée grise empire, ainsi que le galon du contour.

Livre de dépenses en damas Louis XIV ancien. — On procède pour cette couverture comme pour la précédente, seulement la disposition du galon est autre. Il encadre chaque côté et le dos est en damas; deux pattes pour fermoir; ces pattes sont faites de deux galons rassemblés par un surjet de manière à ce que le bord dentelé se trouve extérieurement.

Livre d'adresses en Dauphine Louis XIV et galon or. — Faire comme pour les précédentes en disposant en coins un large galon que vous bordez d'un plus étroit dentelé. Le dos est fait d'un étroit galon cerné de chaque côté d'un galon dentelé, un point en soie

de couleur jeté dessus les retient l'un à l'autre, un autre point est fait entre les dents du petit galon, une patte pour tenir le livre fermé. Doubler et mettre les poches.

Vide-poche. — Tailler la forme en papier bristol, 22 cent. de hauteur sur 15 et demi de largeur, abattre les angles du bord supérieur, tailler deux ronds ayant chacun 5 cent. de diamètre, appliquer de la ouate, puis l'étoffe que l'on bâtit. Mettre la doublure. border le contour d'un galon or posé à cheval, couvrir les ronds, les border à cheval et les réunir au vide-poche par un fin surjet fait à l'endroit. Arrêter la couture quand il restera 3 cent.; une pate en galon avec un œillet pour le suspendre. Le modèle, dessus et intérieur, est en étoffe Louis XVI, le galon ancien or et argent.

Pelote. — La doublure doit avoir 30 cent. de longueur et 20 de largeur, les quatre coins sont serrés par un ruban de soie en façon de sac de farine. La pelote bourrée de son et fermée, la garnir d'un effilé qu'on fait passer sous les angles. Modèle en broché gris avec fleur orange et frange bleue et jaune, le tout ancien.

Classeur en bois. — Pour recouvrir cet objet de bureau, les cloisons intérieures doivent être mobiles. On se sert de colle. Étendre de la ouate en y mettant un peu de colle, puis couvrir les panneaux de côté, en collant la partie rabattue. Les cloisons et l'intérieur sont tendues en soie. On aura soin de ne pas couvrir les rainures dans lesquelles glissent les cloisons, afin de pouvoir les y introduire quand elles sont couvertes. Le dos est tendu d'une doublure pareille au fond avec un galon autour, même galon au bord du fond et aux panneaux. Le modèle est en soie ancienne Louis XV.

Carnet pour cartes de visites. — Hauteur, 12 cent. et demi; largeur, 17 et demi. Tailler un fin bristol sur ces mesures, couvrir d'étoffe et poser aux deux bords un galon; d'un côté un en chevron, et un autre en biais du côté opposé; doubler comme pour les livres avec poches pour les cartes. Le modèle est en brocatelle Louis XIII, le galon or et argent, uni et dentelé.

Vide-poche Marquise. — Le fond en bristol a 25 cent. de hauteur sur 15 de largeur. Arrondir le bas, cintrer légèrement le bord supérieur et creuser très peu les côtés, dans le haut seulement; couvrir le fond de ouate et appliquer une soie que l'on aura plissée d'un large pli creux encadré d'un pli couché. La poche a 42 cent. de longueur sur 18 de hauteur. La doubler en soie; on coud un effilé au bord supérieur; prendre le milieu, faire un pli creux doublé de 4 cent. de large, et aux extrémités deux plis étagés l'un sur l'autre. Les plis faits, la poche doit avoir quelques centimètres de plus que la largeur du fond. Bâtir le bas de la poche au fond, en ramenant les angles de la poche sous les plis couchés de côté, fixés à 5 cent. du bord supérieur du fond; ces angles aussi seront ramassés de plis. Maintenir par des points le pli creux en le rabattant sur la poche, un effilé au contour du fond dépasse très peu la poche; effilé encadrant le haut du fond. Pattes en soie pour le suspendre. Le modèle en soie Louis XV à beaux dessins et le fond en satin ancien bouton d'or.

Buvard en Dauphine et peluche. — Se fait comme les couvertures de livre, en plus grande dimension. Notre modèle a 32 cent. de hauteur sur 47 de largeur. La disposition est due à la forme des morceaux d'étoffe ancienne. Le dessus est encadré de galon et le côté des pattes est mi-partie en peluche plate et mi-partie vieille étoffe. Un galon les réunit et un agrément en or est collé sur la partie en peluche. Des angles en galon, avec agréments au bas, deux pattes le ferment. Dans l'intérieur, grandes poches et agrément autour.

Vide-poche Louis XV en soie de l'époque. — Dimension du fond 26 cent. de hauteur sur 30 de largeur. Arrondir le bord supérieur en larges écailles. Poche, même largeur que le fond, hauteur 15 cent. à la partie échancrée et aux côtés, 18 cent. à la partie la plus haute. Soufflet, 6 cent. de largeur au bord supérieur et 15 sur les côtés biaisés qui finissent en pointe. Sur le fond, tendu en soie mais, est jetée une draperie bordée d'une frange et sur la poche tendue d'étoffe une draperie retenue aux extrémités par un chou en soie; frange au bord au bord et au contour du vide-poche; les soufflets se réunissent aux côtés par un surjet que cache l'effilé. Patte en soie entourée d'effilé. Le dos est tendu en soie.

Les dimensions données pour le bristol sont justes, mais pour l'étoffe, les remplis ne sont jamais compris. Les cordons de sonnettes sont faits de morceaux d'étoffe ancienne, réunis aussi bien que possible; une frangette les encadre et une poignée en bronze ciselé les termine. Ces cordons sont pincés par des plis de distance en distance.

CORALIE L.

11-85 3676 — Paris. Typographie MORRIS Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le costume de lainage bien conditionné est si universellement adopté par les femmes comme il faut, qu'elles soient modestes ou de conditions élevées, que j'y reviens encore cette fois. J'insiste sur la bonne qualité du tissu, et surtout sur la façon qui seule, peut lui donner du cachet. Les lainages nouveaux ont l'apparence bourrue, mais ils sont moelleux au toucher, et leur souplesse se prête bien aux draperies. La *bure*, la *vigogne*, la *peluche de laine* et le *drap* uni ou pointillé sont les étoffes les plus en vogue.

Les cachemires unis ne sont plus goûtés, les lainages brochés et chenillés s'emploient avec de l'uni. Il se fait également une espèce de canevas de laine, broché de fleurs et mélangé de fils d'or. Le velours de chasse est choisi pour vestes, se portant en corsage, et aussi sur le corsage. Les teintes sont les mêmes que celles des tissus de laine. Toujours des nuances tranquilles et un peu indécises : *châtaigne*, *bleu acier*, *raisin de Corinthe*, *vert mousse*, *vert gris*, *vert bronze*, *gris moine*, etc. Mais ce n'est pas tout d'acheter une jolie et bonne étoffe; il est fort utile pour une jeune fille de savoir confectionner elle-même son costume, ou tout au moins d'en surveiller la façon.

Par le temps qui court, avec la cherté des bonnes couturières et l'incertitude des positions, il est très nécessaire d'apprendre aux jeunes filles à tailler et à coudre leurs vêtements. Elles en reconnaîtront l'utilité bien des fois en leur vie, surtout quand elles seront mères de famille. Et je ne suis nullement surprise d'entendre dire qu'on donne maintenant des leçons de coupe et de couture, leçons qui permettront aux femmes laborieuses et intelligentes d'utiliser leurs loisirs.

On constate cet hiver une assez grande simplicité dans les costumes ordinaires. Voici quelques indications de façon : Sur un jupon de velours côtelé, tout uni et très ample derrière, se porte une polonaise de drap, de même teinte, attachée sous les bras, ainsi qu'une cuirasse. Une broderie de passementerie de soie mate mélangée de petites perles ou de clous brillants la garnit en forme de collier, et se retrouve en brassard aux manches. Selon la nuance du drap, les perles sont en acier, en argent, ou en jais de même couleur. Sur un jupon de velours uni se dispose une jupe de lainage souple, froncée autour de la taille, s'ouvrant devant en rideau, et ornée de petites boules de neige ou de chenille. Le corsage très collant derrière, est froncé devant dans une ceinture ronde en velours. Petite pèlerine de velours uni.

Les petits plissés fins en long sont toujours distingués sur le drap, avec jupe unie par dessus et corsage très collant. La nuance châtaigne avec col et parements de velours rouge, est très comme il faut.

Un autre costume en bure *bleu acier* est ainsi disposé. Jupon à gros plis plats, ces plis ornés en long d'une broderie de passementerie de nuance un peu plus foncée. Blouse russe de même tissu s'attachant invisiblement sous les fronces du devant. Petit col et parements de manches, brodés de passementerie. Les broderies sont très goûtées; on en voit de bien des genres sur les toilettes élégantes, et l'on en obtient de fort belles, en découpant le fond des velours brochés et ciselés, et en brodant le tour de chaque fleur. On pose ensuite cette broderie sur des fonds de satin clair, dessins noirs sur rose, gros bleu sur bleu clair, etc.; et l'on compose ainsi des panneaux et des devants de tabliers; le reste de la toilette est en velours uni ou en dentelle; petites perles de métal nuancées, assorties aux étoffes, aux soutaches et aux fins galons. La dentelle de Lama, noire, blanche ou rousse, est très employée en garnitures; on la rebrode quelquefois de chenille.

Les vêtements de velours sont souvent entièrement recouverts de dentelle noire, ainsi rebrodée et parsemée de jais; mais la garniture par excellence et la plus confortable en ce moment, est la fourrure. La mode n'admet comme garnitures que la fourrure foncée; pour doublure, c'est tout le contraire.

On voit maintenant des jupons entiers en fourrure, c'est d'un grand luxe. Des jupes de peluche, de soie ou de satin broché se relèvent très haut d'un côté, pour les laisser voir. L'astrakan véritable est très en vogue, surtout pour les costumes de deuil. Son imitation facile lui nuit beaucoup. L'astrakan blanc s'emploie pour les enfants, et en doublure de sorties de bal, de même que l'hermine et la chèvre du Thibet. Le castor reste la fourrure préférée pour orner les costumes et les vêtements de drap et de velours. La Martre zibeline, et le Renard bleu sont des fourrures chères et superbes. Le chinchilla est charmant, mais très susceptible. On n'en garnit que les toilettes élégantes en voiture. Sur le velours noir et le velours gris, c'est ravissant. Le skungs a un peu baissé. La loutre conserve toute sa distinction. Viennent

ensuite les imitations, le lapin plus ou moins rasé et toute la série de teintures.

Les chapeaux ronds, les toques et quelquefois les chapeaux fermés sont ornés de bords de fourrure. Quelques-uns sont entièrement en astrakan ou en loutre. Des petites têtes de martre ou autre animal, se placent sur les uns ou les autres, ainsi que sur les manchons qui restent petits et très fantaisistes. Les petits cols assortis s'enlevant facilement à l'église et au salon, sont toujours très appréciés.

Comme je l'ai déjà dit, les manteaux sont ou très longs, ou très courts. Les pelisses russes ont grand air. Les petites casaques conviennent aux jeunes filles et aux jeunes femmes; le velours uni ou ciselé est l'étoffe préférée. Les guimpes et les plastrons de tulle, de gaze ou de crêpe brodés, sont très à la mode pour les toilettes de soirées. On en fait également en dentelle d'or, brodées de fleurs de couleur. On portera, pour danser, des robes très légères, tandis que celles des femmes qui ne dansent pas, sont lourdes et riches. Le *blanc* pour les jeunes filles est la couleur la plus distinguée. Plusieurs jupes de tulle illusion, de longueur égale avec jupon de satin en dessous, est ce que l'on peut voir de plus vaporeux.

Le crêpe lisse, la gaze, le crêpe de Chine, la bengaline et le voile sont, à des prix divers, les étoffes qui conviennent le mieux. De larges rubans ou velours sont noués en ceinture par derrière, et tombent jusque sur le bas des jupes, courtes bien entendu. Beaucoup de corsages froncés à la vierge. Quelques-uns décolletés sur chemisettes pailletées d'or.

J'ai vu de délicieux tulles brodés de soie, d'or et d'argent destinés à être portés sur des dessous de soie de couleur claire et douce. Des vestes Orientales en velours brodé de fleurs, se mettront sur des chemisettes de crêpe, lamées d'or, avec jupes de satin, de brocard ou de beau pékin.

Les femmes qui ne sont plus jeunes auront des traînes, rapportées ou non, des corsages ouverts sur des plastrons de crêpe ou de dentelle brodée d'or, ou avec jabots en crêpe lisse, dentelle ou gaze de soie. Les coiffures de même tissu aérien, parsemé de broderies et de fils ou paillettes d'or.

Les jupes de velours sont drapées de satin damassé ou broché, avec fouillis de dentelle d'or et nœuds de satin. Grandes traînes de velours uni.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

COSTUMES DE MADAME TURLE
9, rue de Clichy.

—

Nous parlerons ce mois-ci des toilettes que madame Turle organise en vue des soirées dansantes. Elle y apporte, comme pour le costume de ville, un goût parfait; elle sait par des nœuds élégamment chiffonnés et gracieusement posés, relevé la simplicité d'un costume. Les corsages ont des façons nouvelles tout à fait gentilles. Son ouvrage est soigné, les drapés solidement fixés, les étoffes choisies et nouvelles; les garnitures de goût: la gaze, les voiles brodés, les tissus légers combinés avec le satin ou le surah composent de charmantes toilettes dont les prix n'ont rien d'effrayant pour la bourse d'une jeune fille ou pour les mamans économes. Les jeunes femmes qui s'adresseront à madame Turle pourront lui envoyer leurs dentelles noires ou blanches; elle leur en composera de très riches toilettes de bal et de réception. Répétons que les costumes courants sont d'une simplicité gracieuse qui leur vaut grand succès.

***

MODES DE MADAME BOUCHERIE
16, rue du Vieux-Colombier.

—

Les formes des chapeaux sont très variées, quelques-unes sont excentriques, d'autres originales, et beaucoup sont de mauvais goût. Nos lectrices, surtout celles qui habitent la province, devront donc ne s'adresser qu'à une modiste de goût, qui leur chiffonnera une capote ou leur garnira un chapeau tout à fait à la mode, et cadrant avec leur physionomie. Madame Boucherie dont on aime le talent gracieux et distingué, sait donner un tour original à une capote, sans s'écarter jamais du comme il faut; aussi la recommandons-nous toujours à nos abonnées. Les chapeaux de jeune fille en feutre de couleur ou noir garnis de fantaisie en plumes de velours, coûtent de 30 à 45 francs, et les petites capotes sans brides, si gentilles, de 30 à 40 francs. Pour les femmes de tout âge, madame Boucherie a des formes élégantes et de riches garnitures. Elle chiffonne avec grâce des coiffures en dentelle pour les dames âgées, et de petits poufs pour les jeunes femmes. Des garnitures de fleurs pour robe de bal sont supérieurement montées et les piqués pour la coiffure et le corsage, très agréablement disposés. Madame Boucherie se charge d'expédier dans les vingt-quatre heures toute commande de deuil. Chapeaux en crêpe anglais depuis 20 francs; d'autres plus richement garnis à 30 francs. Le voile selon la longueur, voile de veuves, coûte, en crêpe anglais de 25 à 35 francs.

***

JUPONS ET TOURNURES
De madame Marguerite Bordereau, 32, rue du Sentier.

—

Il est indispensable, avec les modes actuelles, d'avoir un jupon de dessous et une tournure dont la coupe soit en harmonie avec celle des jupes, et dont le développement n'exagère pas la tournure au détriment de la grâce. Le jupon-tournure, de madame Bordereau est, sans contredit, ce qui se fait de mieux en ce genre. La ligne est bien fuyante. sans exagération; la tournure arrondie soutient le pouf. Ce jupon, plat devant, a derrière, des demi-cercles qui soutiennent une moitié de jupon; cette moitié est très élégante, couverte de plissés ou de bouillonnés rehaussés de dentelle, de broderie, ou de velours. selon qu'elle est en surah, en alpaga ou en brillanté, et elle se boutonne de chaque côté. La tournure est mobile, afin de pouvoir en dessous, boutonner facilement la haute ceinture du jupon. Ce jupon pratique et confortable, peut être très élégant s'il est en satin et dentelle. Il se fait en soie de couleur pour les toilettes du soir et même en satin blanc. Couramment on le porte, pour les sorties à pied, en alpaga et aussi en lainage rouge. Une série de petites tournures permet de choisir la forme qui conviendra

à la taille plus ou moins développée de la femme, les unes étofferont, les autres au contraire, aminciront.

***

AMEUBLEMENT

Emile Bessonneau, ex-coupeur de la maison Krieger, 19 et 21, rue de Charenton.

—

Les décorations, les tentures et les draperies exécutées par M. Emile Bessonneau, sont d'un goût sobre et distingué, dans lequel on reconnaît l'artiste. Pour nos abonnées de province, M. Bessonneau enverra, sur leur demande, des dessins, et sur le plan de l'appartement, les renseignements les plus détaillés pour le meubler avec une élégance simple ou riche. Malgré la réputation qu'il s'est faite, il accepte de travailler à façon, c'est-à-dire en laissant fournir les étoffes, la frange, etc., etc.; il enverra le devis : prix de la façon, de la pose, de manière à ce que l'on puisse se rendre compte du prix de revient. Nous signalons comme charmantes et de prix modéré, les petites fantaisies telles que : paravent, table drapée, chevalet à photographie, écran, tabouret, etc., etc.

***

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

—

Les cosmétiques que nous indiquons peuvent être employés avec confiance; le nom seul de M. Guerlain est une garantie. A cette époque la lotion de Guerlain est excellente pour enlever les traces que laissent sur le visage les veilles réitérées; on l'étendra d'une eau dégourdie qui alors deviendra laiteuse; on peut aussi s'en servir pure en l'étendant avec un linge fin, le soir de préférence. La crème de fraises est un excellent cold-cream qui se conserve indéfiniment. Cette qualité est propre à beaucoup de cosmétiques manipulés dans le laboratoire de M. Guerlain. Le savon Sapoceti au blanc de baleine et la pâte de velours sont, si l'on en fait un usage continu, des préservatifs contre les gerçures, de plus ils blanchissent la peau. Si l'on est sujette aux engelures, on trouve chez M. Guerlain un remède efficace qui les guérira en peu de jours, fussent-elles ouvertes; c'est le baume de la Ferté qui coûte 1 fr. 50 la petite boîte. Les parfums pour le mouchoir sont d'essence fine. Le bouquet de l'exposition, parfum de France, Marie-Christine, exquis. Quant à l'eau de Cologne Impériale russe, elle est d'un usage si répandu dans la société élégante que son éloge n'est plus à faire.

***

EAU ET POMMADE VIVIFIQUES. — ELIXIR DENTIFRICE

De A. B., chimiste, Chevalier de la Légion d'honneur, 5 *bis*, rue des Rosiers.

—

Les remerciements que nos lectrices nous adressent pour leur avoir indiqués ces excellents produits, nous enchantent. Nous étions certaine, d'ailleurs, des bons résultats que donne leur emploi, nous en servant habituellement. Pour arrêter la chute des cheveux, les faire repousser aux places dégarnies, l'eau et la pommade vivifiques sont parfaites, on fera de la seconde une application tous les soirs et trois lotions par semaine de la première. Les cheveux cessant de tomber, on éloignera les applications, puis il suffira de deux applications par semaine pour entretenir les cheveux souples et brillants et pour éviter les petites maladies du cuir chevelu, les pellicules qui sont souvent cause de leur chute. Ne pas oublier de lire l'instruction qui entoure chaque boîte de pommade. Le prix est de 4 francs la demi-boîte de pommade, 8 francs la grande, 1 franc le demi-flacon d'eau vivifique, 2 francs le grand. Pour les soins de la bouche l'elixir dentifrice est le meilleur que nous connaissions. Il raffermit les gencives, arrête la carie des dents, et les entretient saines et blanches. Il arrête momentanément une rage de dent si l'on introduit dans la cavité un peu de ouate imbibée d'Elixir : 6 francs, le flacon; 3 francs, le demi-flacon.

***

TAPIS DE SMYRNE SUR CANEVAS

Maison Demoulin, 239, rue Saint-Martin.

—

Pour répondre aux demandes de renseignements qui nous sont faites au sujet des tapis haute laine de Smyrne sur canevas point noués, de la maison Demoulin, disons à celles de nos abonnées qui habitent des villes importantes, qu'elles trouveront à se renseigner dans toutes les maisons de tapisserie.

Il nous suffit d'ajouter aux renseignements contenus dans notre dernier article, que ces tapis sont d'une exécution extrêmement agréable, facile, et prompte. Les bouts de laine étant noués sur canevas, le tapis est très solide et se tient bien à plat sans se rouler. L'emploi du canevas, dernier perfectionnement, permet une grande richesse de dessin et un coloris absolument authentique. Le travail se fait à l'aide de mises en cartes éditées spécialement et qui offrent les plus beaux spécimens des tapis de Turquie.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4501.

Toilettes et modes des magasins de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe en velours grenat, boutonnée de côté sur un pan drapé en vigogne brochée qui vient faire le pouf derrière. Corsage à dos plissé, plastron militaire boutonné sur le côté, manche plissée dans le haut: le bas est froncé dans un parement de velours. Col de velours (Voir la planche de patrons.) — Chapeau de velours tendu, avec bord relevé à doublure gansée, plume marabout mouchetée.

DEUXIÈME TOILETTE. — Costume *Hongrois* en satin gris bleu, orné d'astrakan gris; la tunique d'un seul

morceau est ouverte devant, à plis tombants sur les côtés, et forme pouf derrière. Corsage-jaquette à basque arrondie; col d'astrakan (1). — Capote drapée en satin à diadème de peluche grise; brides bordant la capote, derrière; dessus, ailes de tourterelles.

Costume de petite fille. — Gilet long et jupe plissée en tissu prune à pavés ombrés; polonaise en sergé prune boutonnée sur les côtés, à pans plats bordés dans le bas de tissu à pavés et revenant en écailles, les uns sur les autres; collet plissé se perdant sous le gilet, col plat en velours prune. La jupe et le collet sont bordés d'un petit plissé de velours; ceinture de velours fermée dans une agrafe et parement plissé en tissu à pavés (2). — Feutre noir à calotte élevée, avec jarretière de velours noir; nœuds et pans de velours noir et velours Suède mélangés.

GRAVURE DE MODES, N° 4501 *bis*.

Toilettes de bal, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue Richelieu.

Première toilette. — Robe en satin et brocard lamé, rose bégonia; la jupe est relevée dans le bas en dents drapées, découvrant un double volant de satin uni et dentelle; sur le côté, quille coquillée en dentelle. petits paniers de satin et longue traine en satin voilée d'une seconde traine de tulle. Corsage en brocard lamé avec draperie de tulle; draperie de tulle faisant manche en supportant une touffe de fleurs. (Voir la planche de patrons.)

Toilette de jeune fille. — Jupe couverte de petits volants déchiquetés en taffetas bleu pâle. Tunique en crêpe de Chine bleu pâle tombant en pointe drapée sur le côté; corsage en crêpe de Chine ouvert sur un gilet décolleté en velours royal; draperie de tulle tournant autour de l'encolure; manche demi-longue avec parement drapé en velours royal; ceinture du même velours, fermée sur le côté par un gros nœud à longs pans.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 janvier.

PLANCHE COLORIÉE.

Modèle de la maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan.

Bouquets pavots, tapisserie, pour coussin, chaise, fauteuil ou pouf. — Canevas et laine avec fond en laine, 17 fr.; fond en soie, 23 fr.

ÉTUDE D'AQUARELLE.

Retour a la bergerie, par F. Brissot.

MUSIQUE.

Polka-surprise, par madame Olive Brunet.

PREMIER ALBUM.

Porte-allumettes baguier. — Dessous de lampe, appliques peluche sur canevas. — J. C, enlacés. — Boite-papeterie. — Madeleine. — B. L. F., enlacés. — Dentelle au crochet. — Pochette, blague à tabac — H. D., enlacés. — E. W.. enlacés. — Porte-cigares. — Garniture, guipure Richelieu. — Costume d'enfant. — Petit entre deux, guipure Richelieu —. Costume en vigogne et dentelle de laine. — Confection en ottoman loutre. — Entre-deux, dentelle Renaissance. — Marguerite. — Costume en Sicilienne. — Entre-deux. — Panier à ouvrage. — Châle anglais. — G. T., enlacés. — Manteau en ottoman et satin. — Garniture. — Tablier pour lunch. — Porte-cartes.

PLANCHE I.

1er côté.

Corsage croisé, 1re toilette (gravure, n° 4501).
Tablier de lunch, page 8 } album de janvier.
Robe d'enfant, page 4 } album de janvier.

2e côté.

Manteau, page 8 (album de janvier).
Corsage décolleté, 1re toilette (gravure, n° 4501 *bis*).

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

12-84 5299. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Il se donne en ce moment beaucoup de grands dîners et quelques soirées s'annoncent ; les rentrées à Paris devenant de plus en plus tardives, nous devons encore nous attendre à ne voir s'organiser les plus jolies réunions qu'après Pâques et au printemps. *Les jours* sont repris : les uns au commencement, les autres dans le courant de janvier.

Les grands manteaux de loutre ou imitation, si chauds et si confortables, se laissent généralement dans les antichambres ou se dégrafent dans le salon pendant la visite, tombant négligemment sur le dossier des sièges.

Les toilettes de ville ont, comme je l'ai déjà dit, un aspect simple, et le goût actuel n'admet dans la journée que les nuances sombres. On a tant porté de vert qu'on en est un peu las ; le gros bleu, le pain brûlé, le vin de Bordeaux se disputent la faveur. Le mordoré est aussi une des jolies couleurs du moment ; on l'orne d'astrakan ou de bandes de castor, comme dans ce modèle :

Jupon de velours de chasse mordoré, tout uni et très ample par derrière. Polonaise de drap même teinte avec gilet de velours ; col et petits revers de velours. La polonaise, qui ouvre sur le jupon, est relevée de côté en un double pli plat retenu par une belle cordelière venant nouer en arrière, au milieu d'une ou deux draperies laissant retomber l'ampleur presque droite. Pour vêtement, une petite casaque en drap semblable, garnie d'une assez haute bande de castor remontant par devant, et bien assortie à la nuance du drap. — Chapeau en drap tendu à passe de castor. Petits oiseaux posés en hauteur. — Manchon de castor.

Les jupes de jolis lainages ou de peluche fine, sont souvent montées à plis réguliers autour de la taille. Coupées amples et longues, quelques plis par ci par là, aux hanches et derrière, suffisent pour leur donner de la grâce. Elles reposent tout autour, régulièrement, sur une fausse jupe, ornée dans le bas de deux ou trois plissés frisottants.

Les corsages sont à toutes petites basques, ou ne font que toucher la taille, sous une ceinture de velours. Vu à une fillette de quatorze ans, blonde comme les blés, le petit costume suivant, nuance *vin de Bordeaux* qui m'a semblé charmant : Première jupe fausse en alpaga, avec un bord de velours même nuance, haut de vingt centimètres. — Deuxième jupe en gros cachemire de l'Inde, montée à petits plis autour de la taille. On dispose par des points deux ou trois plis en travers, faisant un peu bouffer les hanches, et davantage les lés de derrière qui retombent, ainsi que les devants, à cinq ou six centimètres du bord de velours, tandis que les côtés relèvent un peu plus. Corsage formant petit postillon à soufflets de velours. Gilet de velours à petites pointes. Col-poignet et petit revers de manches également en velours. — Petite casaque en imitation de loutre. — Chapeau rond en feutre soyeux. Calote haute et un peu pointue ; petits bords bordés de velours noir. Plumes d'autruche noires et vin de Bordeaux.

Les grandes redingotes tombent un peu dans le vulgaire ; les petites casaques restent plus distinguées.

Les chapeaux ronds ne se voient qu'aux très jeunes filles ; les plus jolis sont en feutre de soie. Toujours des petites capotes, la plupart de forme pointue, les fonds en velours et les devants en plumes plates, en dentelle d'or, en plissés de velours ou en fourrure. Ornements de plumes ou réunions d'oiseaux multicolores. Mais, pour la rue, plus du tout de fleurs. Elles sont réservées pour les capotes de théâtre, généralement sans brides, et avec plissés de crêpe lisse ou de tulle. Celles toutes rouges, toutes blanches ou toutes roses, sont d'un délicieux effet.

On continue à beaucoup mélanger l'or avec les ornements des chapeaux et des coiffures. En garnitures de robes et de vêtements de ville, il est bien moins employé, mais il reprend tout son avantage sur les pardessus du soir ainsi que sur de jolis capuchons semblables aux sorties de bal, et remplaçant maintenant les voiles de dentelle : ils sont infiniment plus pratiques ; leur bord est souvent garni de fourrure.

La fourrure, du reste, est tellement en vogue pour le moment, qu'on en orne même les robes du soir. Il faut convenir que c'est très doux à la peau. Je viens de voir une très belle robe en satin blanc garnie de bords de skungs très foncé. C'était original.

Si le genre simple est à l'ordre du jour pour les costumes de ville, on peut largement se dédommager avec les toilettes du soir. Des volants de dentelle blanche se disposent sur de la peluche de soie rose ou hortensia. Large écharpe de satin ivoire nouée en large nœud. Sur une jupe de brocart blanc, brodée de perles et d'argent, se portent des jupes de velours, capucine ou gi-

roflée, retenues avec des bouquets de roses. De la belle faille gris perle se relève sur des jupons de crêpe, même teinte ou rose pâle, avec guirlandes de fleurs d'eau à calices d'argent.

Les jeunes filles portent du crêpe lisse et surtout du crêpe anglais, avec plis étagés ou réguliers; corsages à la Vierge et large ceinture bébé en satin merveilleux ou en beau surah. On voit toujours de petits corselets en velours; quelques-uns sans épaulettes avec guimpe de dentelle montant au cou; manches à coude avec de longs gants. Petit collier de chien en velours.

Un autre modèle de corselet s'ouvre devant, en cœur; il est voilé d'un plastron en vieille guipure. Des jupes de soie, un peu défraîchies, sont recouvertes d'un voile de tulle perlé sans plis ni relevés.

Sans être obligatoires, les bas de soie sont souvent assortis aux toilettes. On les brode sur le dessus du pied; les coins à jour sont aussi brodés de soie or ou argent.

Les petits souliers, très découverts, sont en satin de la même couleur que la robe, ou noirs. On les brode de perles. Ils sont un peu pointus et à très petits nœuds.

La coiffure est en essai de transformation. Quelques femmes à la mode cherchent à faire revenir le *catogan*. Elles tressent leurs cheveux qu'elles laissent un peu pendre, et relèvent la nate sur le sommet de la tête par un nœud de velours ou de ruban. Quand les cheveux sont très longs, ils forment eux-mêmes deux coques. On ne peut nier que cette façon ne soit favorable aux beaux cheveux et très séyante à certains visages, auxquels les coiffures relevées ne vont pas du tout. Tout dépend de la personne, qui doit savoir choisir ce qui lui convient, avant tout. La forme de la tête doit, en tout cas, rester *petite*. On voit aussi quelques chignons tout en boucles; les blondes y gagnent sûrement, surtout le soir. Le devant des cheveux reste le même : franges sur le front ou petites frisures.

Mettons à part quelques figures régulières, pour lesquelles les bandeaux plats et la coiffure à la grecque sont un vrai triomphe. Pour celles-là, on trouve des galons d'or, d'argent, de soie, etc., composant de ravissantes bandelettes qu'on surmonte d'un pouf de plumes ou de marabouts, posés un peu en l'air.

Maintenant, complétons les renseignements sur la mode en disant que le châle de l'Inde est presque généralement adopté, comme sortie de théâtre, par les élégantes; ne serait-ce que pour cet usage, les jeunes filles le désirent dans leur corbeille; nous avons pu dernièrement en juger en voyant la corbeille de mademoiselle de Gr..... Deux châles de l'Inde superbes attiraient l'admiration des visiteuses amies de la famille, par la beauté, la finesse du tissu, par leurs superbes dessins aux harmonieuses couleurs. Des bordures d'une délicatesse de dessins inouie fourniraient des modèles charmants à copier, pour les travailleuses émérites. Ces châles, ainsi que les magnifiques dentelles noires et blanches de la corbeille, viennent de la maison Verdé-Delisle et Cie, 80, rue de Richelieu. Nous répondons ainsi aux demandes qui nous sont faites, par nombre de nos lectrices, d'une adresse de grande maison à laquelle elles puissent s'adresser en toute confiance.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

TROUSSEAUX DE ROBES

Mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

—

L'exposition d'un trousseau de robes fait bien juger du talent de la couturière, qui se montre ainsi sous des aspects différents. Là, ce sont les costumes simples, de voyage et de course; plus loin les costumes de visite, les toilettes de soirée et de dîner. Le trousseau que nous avons admiré chez mesdemoiselles Vidal, et qui vient d'être expédié à une de nos plus anciennes abonnées, réunissait dans des façons d'un goût exquis, une élégance simple et recherchée. Il serait difficile de trouver aussi bien et impossible de trouver mieux. Les étoffes sont combinées avec art et les dentelles et les garnitures disposées avec une grâce particulière. La robe de mariée, dont le prix nous a paru raisonnable, 650 francs, était en satin et ottoman à bouquets brochés. Toujours la longue traîne carrée, se détachant sur les panneaux brochés de la jupe de satin; des quilles plissées, des spirales de dentelle, un plastron au corsage, à longue pointe, donnent un ensemble coquet et comme il faut. Ces demoiselles réussissent aussi bien les coquetteries intimes du chez soi, et les déshabillés en cachemire, surah et dentelle sont séduisants dans leur *papillonnement* de dentelle auquel se mêlent des flots de ruban et les longues attaches de l'encolure et de la taille.

***

SPÉCIALITÉ DE DEUIL

Etoffes, costumes et manteaux de la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

—

Comme les étoffes noires sont souvent brûlées par la teinture, nous engageons nos lectrices à s'adresser, pour l'achat de ces étoffes, à une maison spéciale, dont la réputation donne toute sécurité. La Scabieuse a des étoffes noires de tout genre et de qualité supérieure. Les soieries et les fantaisies sont du meilleur goût, et les costumes courants comme les robes habillées, de façon charmante, avec des garnitures d'une extrême élégance. Les accessoires, tels que fichus, chemisettes, nœuds, collerettes, sont chiffonnés avec grâce et complètent joliment une toilette de dîner ou de soirée. La dentelle, la gaze, les broderies perlées, entremêlées de rubans, composent de charmantes coquetteries, et celles de la Scabieuse ont un cachet spécial de comme il faut. Les étoffes pour costumes de soirée sont nouvelles avec des jetés brodés ou brochés; les teintes en sont charmantes. La couleur Scabieuse est en grande vogue pour la ville, et le mauve effacé pour le soir, celui-ci combiné avec de la faille et des dentelles blanches.

***

MADEMOISELLE THIRION COUTURIÈRE

Boulevard Saint-Michel, 47.

—

Quoique mademoiselle Thirion réussisse très bien les toilettes de soirée et de bal, et que ces costumes de jeune fille soient charmants de grâce, nous parlerons surtout des costumes demi-habillés qui nous ont plu par leur façon

comme il faut et leur cachet parisien. Les corsages ont une cambrure et une coupe parfaites; ils moulent la taille on ne peut mieux, et l'exécution en est soignée dans les plus petits détails.

Citons un costume en petit velours rayé et vigogne, à 160 francs, qui permettra d'attendre les toilettes légères; le corsage, tout à fait coquet, se ferme de la poitrine à la taille par des pattes carrées qui ressortent sur un gilet en velours. La draperie de la jupe est disposée en longues feuilles savamment et négligemment relevées. Un autre, à 140 francs, est en velours et cachemire marine; jupe en velours drapée de cachemire et gentil corsage en velours à très petite basque. Mademoiselle Thirion fait des jaquettes, genre tailleur, qui ont le meilleur air, à 35 francs, en petit drap damier; à 50 francs en drap marine, myrte et frappé de pavés, de losanges; plus cher si on les veut doublées en surah. Le dos est très gracieusement cambré, et le devant vague fermé droit par des boutons en métal, un col rabattu, une manche collante, et à tous les contours cinq rangs de piqûres, rapprochés; poches intérieures dont l'ouverture est marquée par des piqûres. Mademoiselle Thirion se charge de draper sans les couper les châles de l'Inde, dont elle tire un élégant parti; elle accepte aussi, seulement pour nos abonnées, pendant ce que l'on nomme la morte saison, de faire des arrangements; passé ce temps, il lui sera impossible de s'en charger. Nous rappelons que pour les jeunes filles ses costumes à 50 francs ont un grand succès. Pour les costumes de soirée, les prix sont aussi modestes.

***

COMPAGNIE DES INDES
Rue du Quatre-Septembre, 27.

On se prépare pour les bals et les soirées, la saison s'annonce très brillante par la multiplicité des réunions. Pour toilettes de jeunes filles la *Compagnie des Indes* offre de fort jolis tissus nouveaux parmi lesquels nous signalerons :

La Diamantine, tissu crêpe de Chine, en nuances fines, feuille de rose, bleu céleste, ivoire; prix : 6 fr. 75 le mètre; largeur : 1 mètre 10 centimètres.

Les beaux *crêpés* de soie armurés en 60 cent.; prix : 5 fr. 25 le mètre; les *gaufrés* à 5 fr. 75; les *gazes de velours* à 6 fr. 75; les *mousselines* soie en 90 cent., à 7 fr. 25 le mètre; des voiles fins et légers depuis 3 fr. 75 le mètre en grande largeur; les plumetis soie sur voile à 5 fr. 25 et une foule de soieries nuances claires, telles que satins, surahs, ottomans, etc., pour toilettes de dames : ces mêmes ottomans en nuances soutenues, vieux rose, corail, mordoré, saphir, etc., au même prix : 5 fr. 75 le mètre, largeur 60 cent., des siciliennes à 6 fr. 75, des satins Duchesse tout soie, 6 fr. 25.

Pour terminer la saison d'hiver, les directeurs de la *Compagnie des Indes* mettent en vente, avec de grandes diminutions de prix, un nombre considérable de coupes et coupons en beaux lainages; des échantillons levés sur ces coupes seront envoyés aux abonnées qui en feront la demande; une étiquette sur chaque échantillon indiquera la valeur du tissu, la largeur, le métrage existant et le prix de la coupe; des coupes de 7 à 10 mètres en grande largeur, d'une valeur de 6 à 7 francs le mètre, sont diminuées de plus de moitié de prix, la direction voulant faire place dans ses rayons pour les nouveautés de printemps, qu'elle va recevoir incessamment.

Dans les beaux *cachemires de l'Inde*, unis et brodés, il y a également des coupes très avantageuses dans toutes les qualités pour robes, pour costumes, pour confections, jaquettes et grands vêtements en tissus épais.

Ne pouvant envoyer échantillons de toutes les fins de pièces, les directeurs de la *Compagnie des Indes* demandent qu'on veuille bien indiquer, en faisant la demande, à peu près le métrage qui sera nécessaire; adresser les demandes à MM. Roullier frères et Cie, 27, rue du Quatre-Septembre.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4505.

Toilettes de bal de Mlles Vidal, rue Richelieu, 104.

Première toilette. — Robe en satin vert d'eau et velours broché de même nuance; tunique croisée drapée, découvrant le tablier. Corsage à pointe, ouvert en cœur; traîne de velours broché, montée à fronces très ramassées sur la basque du corsage; petite manche avec parement arrondi. — Oiseau-mouche au milieu d'une touffe de plumes vert d'eau posée de côté.

Toilette de jeune fille. — Jupe plissée en tulle rose sur un dessous de satin; dans le bas, petits volants de satin voilés d'un double volant de tulle; tunique bouillonnée en tulle; pouf plissé rejeté en arrière à plis superposés, le dernier formant coque sur le dessus; gerbe de fleurs de saxifrage à la ceinture. Corsage plissé décolleté en rond; manche très courte, plissée, avec brassard de fleurs.

GRAVURE N° 4505 *bis*. TRAVESTISSEMENTS.

Postillonne. — Jupe froncée à la taille. Ceinture suissesse et veste de velours, lacée sur une chemisette de percale; pouf paysanne, très court et bouffant sur les hanches, arrêté de côté sous un nœud de ruban flottant. Grand col entrant dans la veste devant; manche à parement mousquetaire avec manchette tombante. — Chapeau de feutre avec bourdaloue en velours. Gants de daim.

Cuisinier Louis XV. — Hauts-de-chausses bouffants en tissu rayé bleu et blanc; gilet long à basque ronde avec ceinturon de cuir; veste grecque fermée au cou et dégageant le devant du gilet, manche à gigot; large collerette pierrot et béret très ample, tombant un peu de côté.

Bataillon scolaire. — Pantalon de zouave en flanelle ou drap gros bleu, avec broderies d'or sur les poches ; veste ornée de galons d'or, ouvrant sur une chemise de matelot en tricot zébré ; petits boutons fermant la veste, les manches et ornant la poche de côté, etc. Toquet bleu à galon d'or, orné d'un pompon effilé en laine rouge ; ceinture de flanelle rouge et guêtres de peau blanche.

Jardinière. — Jupe à larges raies ombrées loutre et rouge ; écharpe en cachemire, foulard, satinette ou toile olive, jetée sur la jupe et rassemblée derrière en un nœud très lâche ; surcot de toile bise dans un corselet en étoffe pareille à l'écharpe, lacé devant ; croix normande suspendue à un collier de velours ; coiffe de mousseline brodée avec crête de dentelle coquillée ; velours passé au haut de la coiffe et noué derrière, épingles d'or piquées devant et longues boucles d'oreilles assorties à la croix.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Dessus de piano. — Voir le croquis d'ensemble et l'explication pages 4 et 5 de l'album.

PLANCHE DE TRAVAUX.

Modèles de la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

1er côté.

Têtière. — Application de toile lamée bronze sur étamine lamée de même nuance. Après avoir bâti la toile dessinée sur l'étamine, on fixe les contours du dessin par un point de chainette allongé avec un fil de soie d'Alger bronze dédoublée ; on découpe l'application, puis on arrête la chainette par un point en côté en fil, point pour point dans la chainette et passant dans l'étamine, surfilant le bord de la toile ; ce travail est recouvert d'un point de Boulogne en chenille bronze, bordé intérieurement d'un gros cordonnet d'or ; les nervures sont faites en point tige et point d'épine en soie d'Alger bronze trois tons.

Etole. — Haut de l'étole. (Voir le complément du dessin, le croquis et l'explication pages 2 et 3, album de février.)

2e côté.

Bande pour ameublement, guirlande de chêne.

Branche d'œillets, pour coussin, pouf, chaise ou fauteuil.

DEUXIÈME ALBUM.

Sortie de bal. — Costume pour jeune fille. — Pochette à ouvrage. — L. N. enlacés. — Coiffure. — Etole. — Jaquette (patron découpé). — Petite garniture. — Buvard parisien. — Travestissement, magicienne. — Dessus de piano. — Bouquet à fils tirés. — Entre-deux. — Travestissement pour jeune fille. — Manchon en peluche. — L. G. enlacés. — Petit tapis de table. — Ecran Louis XVI. — Jupon tournure. — Pièce de chemise. — Louise. — Dentelle-écailles au crochet. — Fond et bordure en tulle grec. — Robe en crochet russe pour baby. — Costume d'enfant. — Entre-deux guipure Richelieu.

PATRON DÉCOUPÉ.

Jaquette. — Page 3, album de février.

AVIS IMPORTANT

Nous prions celles de nos abonnées qui veulent acquérir l'ALBUM-PRIME, LES MAITRES DU PIANO, de nous envoyer leurs demandes de suite, à cause de l'encombrement de nos bureaux à l'époque du renouvellement des abonnements.

Le prix de cet Album de musique, LES MAITRES DU PIANO, est de 10 fr., Paris ; 12 fr., Départements et Etranger, *franco.*

Adresser un mandat de poste à l'ordre du Directeur, M. F. THIÉRY, 48, rue Vivienne, Paris.

Le Directeur-Gérant : F. Thiéry, *48, rue Vivienne.*

1-85 186. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les jupes rondes et amples ne détrônent nullement les jupes plates recouvertes de draperies. Les deux façons se font également, elles dépendent des étoffes, du genre, de la toilette et du goût de la personne qui choisit. La draperie disparaît naturellement avec les tissus brochés, la moire et le beau pékin, mais on la retrouve avantageusement avec les étoffes légères et souples.

Ce printemps voit renaître la faille brillante, qui de même que le taffetas changeant, compose de charmants costumes de jeunes femmes ou jeunes filles, sans adjonction d'autre tissu. Jupe entièrement garnie de petits volants froncés, et découpés à l'emporte-pièce. Draperie froncée en travers, par devant, se terminant derrière en formant un énorme nœud également découpé, avec larges coques et longs pans. Corsage froncé et à taille ronde, croisant à la poitrine. — Mantelet de même soie, garni de trois petits volants découpés, posés l'un sur l'autre. Le changeant *vert* et *rose* est fort en vogue pour le moment, il remplace le *rouge* et *bleu* de l'an dernier. On voit aussi pas mal de gros bleu et or.

Les couleurs préférées par la mode actuelle, sont outre le *vert mousse*, le *vert oseille*, la *terre cuite*, le *rouge rubis*, le *vieux rose*, le *gris plomb*, le *beige*, et pour les brunes seulement, le *jaune mandarine*.

Les étoffes nouvelles sont presque toutes souples et molles. Elles doivent se poser, surtout quand elles sont transparentes, sur des dessous de soie. La faille très bon marché est suffisante pour cet emploi. La guipure de laine est un des succès de la saison; on la trouve en grande largeur au mètre, en toutes nuances avec volant de différentes hauteurs, assortis.

Nous avons encore les voiles, les serpillières unies, les canevas unis, à rayures ou à dessins Pompadour. Les tissus à jour, les toiles d'araignées, et enfin la modeste mousseline de laine unie ou à disposition.

Voici de ce dernier tissu un petit modèle rempli de cachet : Première jupe en mousseline de laine, fond bleu pâle, tirant un peu sur le vert, avec semé de petits bouquets de fleurs, de nuances un peu accentuées. Au bas de la jupe se trouve une disposition haute de quinze centimètres, composant une guirlande de mêmes fleurs enroulées de feuillage. — Deuxième jupe ronde avec semblable semé, et pareille disposition, relevée très haut d'un côté et fort peu de l'autre. Les lés de derrière tombent droit, à la suite de plusieurs rangs de fronces. Corsage froncé, à taille ronde et à ceinture, ouvrant sur une chemisette plissée en mousseline de soie bleue unie. Ou bien corsage de velours à toutes petites basques découpées, avec jabot de dentelle. Chapeau de paille bleue, torsade et nœud de velours, mélangé de roses pâles. Souliers Richelieu en chevreau glacé, bas bleu pâle brodés de petites fleurettes. Longs gants de Saxe.

La tendance du jour est de faire bouffer les toilettes vers les hanches, afin d'accentuer la finesse de la taille. Les corsets et les jupons doivent concourir à ce but qu'il faut se garder d'exagérer, ainsi que la tournure indispensable dans de certaines proportions. Vue au concours hippique à une jeune femme charmante, la jolie toilette que je vais décrire : Première jupe en surah changeant vert et rose avec cinq rangs de velours vert. — Seconde jupe retroussée sur les hanches et doublée aux revers de velours vert. Corsage montant avec hausse-col et brassard de velours. Capote faite de deux tulles de soie posés l'un sur l'autre, vert sur rose; par devant et très haut, un nœud de faille rose et vert; brides très larges en deux tulles voilés l'un par l'autre. En-tout-cas, changeant vert et rose. Petit mantelet surah changeant, arrivant à peine à la taille avec ruche à la vieille, surmontée de trois rangs de velours. Nœuds de rubans vert et rose l'attachant au cou.

La robe toute en dentelle est toujours extrêmement commode. Les noires restent très pratiques. On voit de jolies dentelles à fond noir ou de teintes foncées, telles que grenat, gros bleu, etc., avec dessins de soie or. Le dessous de soie doit être semblable au fond. Pour le soir, les corsages de dessous sont décolletés et sans manches; la dentelle montante au cou, et les manches demi-longues.

On fait pour costumes de ville des bas de jupons en passementerie à jour, avec jupes de lainage uni par dessus. Gilets, col et parements aussi en passementerie claire. La mousseline blanche brodée conservera sa distinction; c'est une toilette très comme il faut. On met à la jupe trois hauts volants brodés, peu froncés. Polonaise également brodée, relevée de côté. Corsage plissé fixé au cou par un bijou. Il s'ouvre sur un corsage de dessous, décolleté, dont le plastron est brodé, et s'attache à la taille par un autre joli bijou, ou une ceinture, avec ou sans gros nœud.

Pour les arrangements de robes à rafraîchir, je conseille le galon mohair haut de 8 à 12 centimètres que l'on rebrode de métal or, argent ou acier; les bandes de velours, de Pékin, ou de chenille, les petites soutaches d'or, ou des motifs de passementerie plus ou moins perlés et assortis aux costumes.

Les vestes pour sortir sont de modèles assez variés. Il y en a de moitié vestes, moitié mantelets avec grand volant de dentelle. D'autres toute en dentelle ou guipure, doublées de noir ou de couleur, quelques-unes perlées. La jaquette de drap plus modeste est toujours bien portée. On la fait excessivement ajustée du dos et sous les bras, sans pinces devant, ce qui ne marque pas la taille. Fermées au milieu de gros boutons, elles sont souvent garnies par de petits galons mélangés d'or. On en voit en drap rouge soutachées d'or, seulement aux coins.

C'est toujours la capote qui a la palme pour les chapeaux fermés. Celles du soir sont sans brides, elles sont tenues par de belles épingles d'écaille à têtes de strass ou de diamants. Les calottes sont étroites et pointues. Il y en a de fort élé-

gantes, faites avec d'anciennes voilettes de point d'Alençon ou de point d'Angleterre. Sur d'autres, beaucoup de broderies de soie orientales, ou antiques, des tulles de soie brodés de tube de jais de couleur; de très jolies fleurs, des oiseaux merveilleux, des touffes d'herbes en aigrettes. Les chapeaux ronds ont aussi la calotte haute et un peu en forme de cône, les bords étroits et un peu relevés d'un côté. On en revoit forme boléros Espagnol, avec calotte carrée et pompons de soie. Cela va bien avec les catogans qui se revoient un peu mais n'éclipsent pas les cheveux relevés en racine droite.

Voici le moment des premières communions, et à cette occasion il est bon de répéter que la simplicité est absolument de rigueur. Des jupes de mousseline blanche ou d'organdi sont plissées en travers de cinq, sept ou neuf plis, et les corsages sont froncés ou plissés en guimpe. Ceinture ronde en soie. Bonnet d'uniforme et long voile; pour ce dernier il est nécessaire d'avoir une bonne mesure, car, s'il doit bien envelopper la communiante il est urgent qu'il ne l'embarrasse en rien dans sa démarche. Les magasins de nouveauté affichent des costumes complets de première communion à des prix inouis de bon marché. Je les signale afin que les familles riches aient le plaisir d'en faire profiter les enfants pauvres de leur quartier.

VISITES DANS LES MAGASINS

MADEMOISELLE THIRION, COUTURIÈRE
Boulevard Saint-Michel, 47.

Parmi les très bonnes couturières, nous désignons à nos lectrices, mademoiselle Thirion, parce que chez elle, les façons et les garnitures nous semblent à la fois jolies et d'une simplicité comme il faut. Elle ne surcharge pas les jupes de draperies, et ne développe pas la tournure ou le pouf d'une façon exagérée. Les étoffes de laine nouvelles font de gentils costumes de prix modeste : 60 fr., et soignés comme les plus chers. Le costume habillé en surah, faille, broché, Sicilienne a des garnitures de passementerie mate, des broderies de perles et des dentelles qui le rendent des plus coquets. Les visites ont des formes nouvelles et la jaquette, le paletot court et droit, une façon tailleur tout à fait réussie. Mademoiselle Thirion s'occupe aussi de lingerie et se charge de composer des trousseaux dont elle donne le devis; nous avons vu chez elle, et très minutieusement examiné un très joli trousseau : tout y était d'une exécution parfaite. Elle se charge d'organiser en pardessus un châle de l'Inde sans le couper; la grâce des draperies et l'arrangement de plaques en passementerie en font un vêtement tout à fait luxueux et fort commode.

***

MODES DE MADAME BOUCHERIE
Rue du Vieux-Colombier, 16.

Toujours à la recherche de ce qui est joli, nouveau et comme il faut, madame Boucherie se préoccupe de donner à ses modes un cachet de bon goût et de nouveauté qui n'exclut pas une pointe d'originalité. Les chapeaux et les capotes qui sortent de ses doigts habiles coiffent à ravir, et c'est le point essentiel que de coiffer à l'air du visage. La capote sans brides est charmante. La nouveauté marquante est le tulle brodé à la main en soie et or de toutes nuances, dont madame Boucherie chiffonne ravissantes capotes qu'elle garnit d'un bouquet de fines fleurs; le prix varie de 40 à 50 fr. et plus. Les fleurs, rubans, étoffes employés par madame Boucherie sont de belle qualité, quoique le prix des chapeaux soit raisonnable. Pour les jeunes filles, les chapeaux ronds ornés de fleurs ou de plumes, de ruban ou de fantaisie, coûtent: 30 fr. pour les plus simples, 35 et 40 fr., plus habillés. Pour les jeunes femmes, nous décrirons une élégante capote en tulle mauve, dit tulle égyptien, brodé soie et or, avec une passe bouillonnée de velours mauve, ombragée d'une dentelle assortie. Un pouf de plumes d'où part une gerbe de fleurs; 60 et 70 fr. selon la finesse des fleurs. On fait des chapeaux ronds avec la passe coupée de côté et enlevée par une traverse plissée en velours, forme qui va très bien.

Une capote en paille espadrille grise est ornée de velours rouge et d'un bouquet assorti; le prix 35 à 40 fr. C'est une très séyante coiffure de jeune femme. Madame Boucherie fait de jolies capotes et des capotes en paille, dont les formes ne sont pas aussi enlevées que celles des jeunes femmes, mais qui sont fort appréciées par les femmes d'un certain âge.

***

JOSEPH LACROIX, TAILLEUR
Spécialité pour enfants, boulevard Haussmann, 62.

Le mois dernier, ce sont les costumes de printemps et de première communion qui ont été l'objet de nos renseignements; nous avons fait connaître aux mamans, d'après les indications de M. J. Lacroix, les étoffes nouvelles, les façons préférées et en vogue pour la saison. Ce mois-ci nous parlerons des costumes d'été. M. Lacroix qui habille si bien les petits garçons, a le goût sobre et d'un comme il faut qui donne au plus simple costume journalier un cachet d'élégance. Il n'est plus question pour l'été des tissus de fil ou de coton, ni même du mohair, M. Lacroix les remplace par le Tonkin, une étoffe solide, jolie, fraiche. Un costume en Tonkin est inusable. Comme façon : culotte boutonnée de côté, le veston ou la jaquette; pour les petits seulement la blouse. C'est donc la même façon que pour le drap. Quelques modifications, dans la coupe, sans en changer la forme charmante.

M. Lacroix fait encore pour l'été des costumes en tissu léger, dit laine mousseline les tons fauves, gris et mélangés sont surtout employés. L'exécution en est parfaite, et tous les détails sont soignés comme il convient à une maison de cette réputation. La jaquette de petite fille se fait en pacha, en drap ou en Tonkin, cette dernière étoffe plus nouvelle que les deux autres nous semble préférable pour l'été.

***

CORSET-CUIRASSE
De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

Nous recommandons chaudement à nos lectrices, et en connaissance de cause, le corset-cuirasse de madame Emma Guelle, sachant combien elles nous en sauront gré. Cet objet indispensable, auquel on n'attache pas toujours assez d'importance, le corset doit attirer l'attention avant tout, d'abord parce que, s'il est mal fait, il peut occasionner des troubles dans la santé et provoquer des souffrances réelles, ensuite parce que de la coupe dépend en partie la grâce de la taille et on ne saurait avoir de l'élé-

gance et de la souplesse avec un corset qui ne serait pas fait exprès pour la taille ou qui serait mal fait. Un corset bien fait ne doit pas gêner et doit rester bien en place. Toutes ces qualités se trouvent dans le corset-cuirasse de madame E. Guelle; cette très bonne faiseuse sait mouler la taille dans le corset, sans la comprimer et en lui laissant sa grâce naturelle; aussi nous comprenons le grand succès que lui font les dames et les mères de famille. Du reste, la médaille d'or qui lui a été décernée est une preuve incontestable du mérite que nous affirmons.

***

A LA SCABIEUSE
Spécialité de deuil, étoffes, costumes et pardessus, rue de la Paix.

—

Les tissus noirs, plus que tous les autres, doivent être de très bonne qualité, et nous pensons qu'il est préférable de les acheter dans une maison spéciale où l'on est assuré de n'être par trompé. Nous avons examiné les étoffes nouvelles de la Scabieuse: toutes, dans des prix trè-divers, sont jolies et bonnes, élégantes avec des dispositions nouvelles, des jours, des dessins qui affirment incontestablement le goût comme il faut de cette maison. Les tissus de jais sont employés pour les confections, et les garnitures de dentelle, posées avec une grâce particulière, en rehaussent encore l'élégance. Madame Marguerie dirige ses ateliers de costumes et de confections avec une entente parfaite des modes actuelles; elle sait donner aux drapés une façon fantaisiste toute gracieuse, et à la jupe droite une allure simple et comme il faut des plus attrayantes. Rien ne sort de ses ateliers qu'elle ne l'ait examiné minutieusement, aussi, le costume ou le pardessus livré est irréprochable; les détails en sont soignés, que le costume soit modeste ou élégant. Rappelons que l'on trouve à la Scabieuse toutes les fantaisies de deuil, depuis la ruche de crêpe pour le grand deuil, jusqu'au joli fouillis de dentelle qui enjolive un corsage montant; mouchoirs brodés et festonnés, parures en jais, d'une finesse de taille et de monture aussi artistiques que celles des plus belles pierreries.

***

HYGIÈNE
Parfumerie Guerlain. 15, rue de la Paix.

—

Nous faisons ici une réponse collective pour celles de nos abonnées qui nous demandent de les renseigner sur les cosmétiques qu'elles peuvent employer en toute confiance. Le choix des eaux de toilette est important, il faut proscrire tous les vinaigres qui peuvent être agréables mais qui sont très excitants et, par cela, ont une influence fâcheuse sur la peau. Les eaux de Cedrat, de Verveine et de Portugal donnent la même sensation de fraîcheur, pendant les chaleurs de l'été et ne fatiguent pas la peau. Parmi les eaux balsamiques, l'Eau de Chypre a le parfum frais et persis tant, l'Eau de Judée a l'odeur plus fondue, quelques gouttes de Benjoin dans l'eau la rendent laiteuse, elle tonifie la peau et empêche la formation des rides précoces. La *crème de fraise* est pour nous le meilleur des cold-cream et, qualité très précieuse pour l'été, elle se conserve indéfiniment sans s'altérer; la *crème emolliente de Concombre* est bonne pour les personnes dont le sang afflue au visage, après les repas.

Il n'est pas bon de se servir de savon pour le visage, le savon fut-il le sapoceti, le meilleur de tous. On le remplace par la *pâte de velours* qui nettoie parfaitement la peau; ceci regarde les personnes qui montent à cheval, qui voyagent ou qui s'occupent de jardinage. La pâte de velours est onctueuse et adoucissante. La poudre de Cypris est inaltérable, elle préserve la peau du hâle et la conserve douce et pure, de toute efflorescence. Nous prions nos lectrices d'écrire directement à l'adresse donnée. Mademoiselle M. de R. nous demande de quel parfum peut faire usage une jeune fille: de l'eau de Cologne Impériale russe, des Fleurs nouvelles, de la Verveine, etc.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES
Maison Poivret et Ce, H. Kahn, successeur, rue Montorgueil, 61.

—

Les magasins de la maison Kahn sont très bien organisés, au fond d'une cour, mais sans ce luxe d'aménagement que l'acheteur paie; aussi, les chaussures y sont vendues à des prix raisonnables. La botte Comtesse de Paris qui coûte 14 fr. 75 est élégante, fine et prend parfaitement le pied. Les formes nouvelles sont jolies, les talons gracieux et les étoffes et peaux de première qualité. M. Kahn a su attirer dans ses magasins, par le choix et la qualité des chaussures qu'il vend, les élégantes qui ne sont pas moins contentes que les personnes économes, de trouver des prix relativement modiques. Pour les fillettes, on trouve des bottes et des souliers solides et fort bien faits; pour les collégiens, de forts souliers et de fines bottines pour les vacances; pour les bébés toutes sortes de gentilles bottines et de souliers coquets. Nos lectrices peuvent demander le Catalogue d'été, il leur sera très utile pour les mesures à e. voyer. pour le choix et les prix il leur sera expédié *franco*.

***

ÉTOFFES DE LA COMPAGNIE DES INDES
Rue du Quatre-Septembre, 27.

—

Parmi les étoffes nouvelles, dont nous sommes inondés, il faut faire un choix intelligent. Ce choix sera facilité par une visite à la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, où l'on trouve des tissus d'un goût parfait et d'une irréprochable qualité; les prix n'y sont pas plus élevés qu'ailleurs, et l'on est sûr de n'y regretter aucun achat. La guipure de laine est le succès de la saison; à la Compagnie des Indes l'on trouve des belles qualités et un beau choix. Le tissu *Dentelle Double Laine*, style guipure, en noir seulement, à 6 fr. 90 le mètre en 1 mèt. 20 de largeur; cette dentelle a beaucoup de soutien et constitue un costume noir splendide et d'une grande solidité à toute épreuve. La dentelle *Renaissance* en toutes nuances, à 5 fr. 90 le mètre; la dentelle *Armure* à 6 fr. 25. La dentelle *Genre Laize* à 8 fr. 75 le mètre. La dentelle en laine sauvage, couleur naturelle à 6 fr. 75. Les *Dentelles Flamandes* qui ont des reflets glacés se font de 2 tons; beige et tabac, vert et feu, loutre et marine; le prix est de 8 fr. 75 le mètre et l'uni assorti 6 fr. 75 en 1 mèt. 20 de largeur.

Les autres tissus qui partageront la vogue avec les dentelles sont: le *Voile de Misaine*, épais et léger, en nuances nouvelles, à 4 fr. 25 le mètre; le *Boutonné*, très élégant lainage pour jeune femme; les canevas et grenadines unis et rayés, beaucoup de rayures tonkinoises sur grenadine; le *Vigoureux rayé* est une toilette de voyage résistant à tous les temps; la

rayure est tissée et non imprimée, en teintes camaïeu et coupées par une corde perlée, à 8 fr. 25 le mètre en 1 mèt. 20 de largeur.

La Compagnie des Indes a en ce moment une occasion unique de coupes en cachemire des Indes de 7 à 10 mètres; cachemires valant 6 fr. 50 et 7 fr. qu'on donne à moitié prix; seulement il faut indiquer la couleur et le métrage qu'on désire afin de recevoir les échantillons de ces occasions avec le métrage indiqué par coupe.

On dit que les élégantes font un succès au foulard. La réapparition de cette étoffe est une bonne aubaine pour nous, parce que son porté est léger et d'un excellent usage. Les foulards de la Compagnie des Indes se lavent et ne peuvent s'érailler; ils se font en bleu anglais avec motifs blancs bleutés, 5 fr. 25 le mètre en 70 centimètres de large. Le double anneau marine et blanc, marine et rouge, noir et blanc, mousse, tabac, prune et blanc; sont des foulards extra forts à 5 fr. 25 le mètre. Ne quittons pas ces magasins sans parler des surahs quadrillés, à 6 fr. 90 le mètre en 58 centimètres de largeur, ces surahs font de charmants costumes de jeunes filles; pour les jeunes femmes, c'est le carreau écossais surah en toutes couleurs en 60 centimètres à 7 fr. 25, rien n'est chatoyant comme les toilettes faites avec ces tissus.

Que nos abonnées fassent leurs demandes d'échantillons à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre, c'est avec le plus grand empressement qu'ils vous les enverront *franco*, avec prière de les retourner le plus vite possible après choix fait.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES N° 4518.

Toilettes et confections de mademoiselle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.
Modes de Mme Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.
Costume de petit garçon de M. Lacroix, boulevard Haussmann, 62.

Première toilette. — Jupe plate en étamine de laine gris bleu, ornée d'un bouillonné en velours frappé mordoré. Corsage plat avec petit postillon derrière; draperie posée devant en sautoir, retenue sur l'épaule sous un nœud et à la taille par une agrafe de velours; col de velours; manche avec petit bracelet drapé fermé dans un nœud de velours (1); pouf tombant en cascades de coques; écharpe drapée, nouée sur le côté de la jupe avec agrafe de velours. — Chapeau à calotte droite derrière, avec diadème très relevé couvert d'un bouillonné de velours; draperie de velours, pincée au milieu, derrière; touffe mélangée de plumes mordorées et de plumes gris bleu.

Deuxième toilette. — Manteau court de demi-saison ou de voyage, en drap léger bleu marine doublé de flanelle rouge; la pèlerine très cintrée derrière est découpée à dents; la doublure découpée de même, dépasse au bord; col brisé également découpé, flanelle et drap. (Voir la planche de patrons de ce mois.) — Chapeau de paille bise liserée de noir; revers doublé de velours rouge avec bord dépassant en paille; devant, pouf mélangé de velours rouge et plumes écrues.

Troisième toilette. — Jupe en voile crêpé à larges raies chinées et grenat uni; tunique en voile grenat et très relevée sur le côté formant pouf derrière. — Mantelet en armure bouclée à longs pans drapés dans le bas (voir la planche de patrons); dentelle coquillée formant jabot et collerette; double volant de dentelle autour du mantelet. — Capote à fond mou en tulle noir avec clous de jais sur la passe; dessous grosse touffe d'œillets, et dessus, chou de plumes grenat avec petite aigrette.

Quatrième toilette. — Costume en étamine de laine myrte; jupe plate ornée d'un large biais en velours ciselé; tunique ouvrant sur la jupe et bordée devant d'un biais semblable; les deux pans sont drapés au milieu devant et tombent en pointe sur les côtés. Corsage à pointe, orné de revers en velours ciselé; le dos forme deux pattes, posant sur une sous-basque plissée en velours (voir le patron de ce corsage à la planche accompagnant ce numéro); manche à parement découpé en velours ciselé. — Visite en sicilienne à manches roulées, garnie d'appliques perlées et de dentelle. — Fanchon en fleurs de sureau et dentelle, avec aigrette de feuillage; brides de moire.

Cinquième toilette. — Costume en sergé beige clair; la jupe unie est ornée seulement de petits velours écureuil; tunique à tablier relevé sur les hanches et ornée de même; pouf coquillé laissant tomber de côté en spirale, le bord orné de petits velours. Corsage-jaquette avec bouclettes de velours simulant des boutonnières, il ouvre sur un gilet couvert de petits velours posés en long. (Voir la planche de patrons.) Manche garnie de petits velours formant bracelets. — Chapeau de paille à diadème relevé; touffe de primevères mélangées de coques de velours et de branchettes de chatons de noisetiers.

Toilette d'enfant. — Robe en surah rose, à plastron bouillonné traversé par plusieurs rangs de coulissé et encadré de dentelle blanche; deux volants en surah forment la jupe, le premier avec tête rabattue; petite dentelle faisant manche.

Toilette de baby. — Blouse anglaise (1), plissée dans toute sa longueur, boutonnée derrière, et ornée de broderie blanche à l'encolure et aux manches. — Chapeau de paille à passe gondolée relevée derrière, diadème de satin bleu et plume bleue en couronne.

Costume de petit garçon. — Blouse-jaquette en cheviotte noisette, fermée de côté en croisant sur un devant plissé. (Voir la planche de patrons qui contient également celui du pantalon.) Le même modèle se fait aussi en coutil.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE.

Carrés pour dessus de lit. On alterne un carré en satinette bleue et un rouge. La broderie est en coton, point à la croix sur canevas, fils tirés; le bleu est brodé en blanc et rouge, le rouge en bleu et blanc; on encadre les carrés dans un entre-deux en guipure torchon ou au crochet posé sur le rempli de la satinette qui est rabattu sur l'endroit; ils sont réunis par des surjets, et le bord des entre-deux par du point à la croix, un point rouge et un point bleu alternés.

CINQUIÈME ALBUM.

Coussin en peluche et damas. — Costume d'intérieur. — Bavoir. — Petite dentelle feston au crochet. — Entre-deux. — Petite garniture guipure Richelieu. — Tapis de table à jeu. — Angles pour col et manchette. — Dentelle, crochet et mignardise. — Robe d'enfant. — Angle pour tapis de table. — Costume de petit garçon. — Tabouret de piano. — G. C. enlacés.

PLANCHE V.

1er côté.

Manteau court, deuxième toilette, Mantelet, troisième toilette Blouse-jaquette et pantalon, petit garçon,	gravure n° 4518.

2e côté.

Jaquette et jupe, cinquième toilette, Corsage pour dame agée, quatrième toilette,	gravure n° 4518.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Mai.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Mai.

4-85 1512. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, *Rue Vivienne*, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le tulle de coton, qui jusqu'ici n'avait jamais été employé pour robes ou confections, vient de faire son apparition et est très goûté pour les toilettes élégantes de jour, ou de soir. Sa solidité et sa transparence sont très appréciables, de plus, il se blanchit parfaitement. Par exemple, un dessous de soie est indispensable, mais maintenant les satins tramés, et même les failles et taffetas légers, se trouvent à si bas prix!

Toutes les nuances se font en tulle, et en tout cas, il est très simple de faire teindre du blanc en n'importe quelle couleur. Ce tulle uni rivalise avec la dentelle et la guipure de laine. On en voit à disposition, avec petits ou gros bouquets de fleurs, et il y a des bandes de différentes hauteurs avec semé de fleurs festonnées, pour garnitures.

Il s'en fait ainsi de jolis petits fichus, pouvant se porter sur n'importe quelle toilette.

J'ai même vu de grands vêtements de sortie, forme redingote, sans pinces devant, confectionnés avec ce gros tulle, et doublés de soie changeante, ce qui faisait un délicieux reflet, à travers les mailles du tulle. Manches larges à revers de soie. L'aspect est original et comme il faut.

Les corsages de velours vont fort bien avec les jupes de tulle de coton.

Je citerai deux costumes de ce tissu, qu'on vient de me montrer dans une très bonne maison : l'un est couleur *rubis*. Jupon de surah avec deux petits plissés frisottants. Jupe en tulle de coton même teinte, montée à fronces. Les lés de devant ont été taillés plus longs afin que de chaque côté, un peu au-dessus du genou, on puisse former trois ou quatre petits plis, qui seront retenus avec deux nœuds de ruban, reliés ensemble, par une traverse allant de l'un à l'autre. Les lés de derrière tombent naturellement droits.

Deux corsages en velours rubis. L'un décolleté, à draperies de tulle, sans manches, avec p tit nœud de ruban en épaulette. Le montant est tout uni avec un haut poignet de velours. Il a des biais de tulle en garniture, au cou et aux manches. L'un et l'autre forment trois petites pointes derrière, et deux par devant.

Le second costume est gros bleu. Jupe de tulle, simplement ourlée et ronde, tombant sur deux petits plissés de soie, terminant le jupon de dessous. Corsage de soie unie recouvert de tulle froncé à la taille qui est ronde; ceinture de pensionnaire en large ruban de moire, dont les coques sont presque aussi longues que les pans, retombant jusque sur le bas de la jupe. Capote de tulle gros bleu à pois de chenille, passe pointue, ruchée du même tulle. Gros bouquet de roses roses, posé sur le sommet; branche de boutons faisant aigrette. Petit ruban de moire bleue nouant de côté en brides. Voile de tulle bleu à pois. — Longs gants de Suède. — En-tout-cas de soie gros bleu à manche à pomme d'argent.

Pour égayer des robes de tulle noir, on porte des corsages ou des habits de couleur. Ainsi du satin rose broché de bouquets Pompadour, ou des fonds vieil or et chaudron à ramages, ornés de biais de crêpe lisse unis, ou encore de broderies sur tulle crème.

Ce dernier genre est fort distingué. Je l'ai vu employé comme suit : jupe en crépon vert mousse, formant par derrière une charmante draperie tombante. Par devant, deux très hauts volants de tulle crème brodé, prenant à la taille, baissent l'un et l'autre sur le milieu en descendant jusque sur le bord de la jupe, pour se relever un peu par côté et se perdre dans le drapé. Corsage en crépon à petite pointe recouvert d'une pèlerine en tulle brodé, terminée au cou par une collerette de tulle ruchée, qu'attache un long nœud de ruban. — Petite capote de crêpe vert recouverte de tulle brodé. Passe pointue, et sur le milieu de la calotte bouquet de roses en aigrette élevée, avec des coques de ruban de moire vert, étroit. Même ruban étroit pour brides, s'attachant de côté.

Les chapeaux sont vraiment d'une hauteur incroyable, les calottes en pointe, en cône, ou en cornet. Les plus pratiques sont noirs, en paille ou en tulle chenillé, avec bouquet de fleurs légères. D'autres sont tout en fleurs, avec ou sans brides. Pour la ville, les brides sont plus comme il faut. Les plumes ne se portent plus sur les chapeaux fermés. Les chapeaux ronds ont beaucoup d'analogie avec les capotes pointues. Les bords sont plus ou moins larges, ou relevés, mais les devants sont beaucoup en auvents, et en dessous bouffent plus ou moins les cheveux frisés. Quand la coiffure est plate, on dispose un nœud ou une fleur dans le creux.

Pour la campagne et les bains de mer, on reporte de grands chapeaux de paille d'Italie sans laiton au bord des passes, qui restent flexibles. Ils sont ornés de guirlandes de fleurs ou de gaze. Il s'en fait d'argentée, de dorée et même de plombée.

Les femmes qui ne sont plus jeunes choisissent de préférence les formes dites *Cloches*. Quelques-unes y adjoignent des brides de gaze ou de dentelle noire. Si âgée que l'on soit, il est admis qu'aux eaux ou aux bains de mer, le chapeau fermé sera prohibé.

Les larges nœuds Bébés font véritablement fureur. C'est l'ornement obligé de toute robe simple. Le ruban de moire est particulièrement choisi.

La ceinture *noire* peut se porter sur des jupes de couleur, principalement sur celles en soie changeante. Par contre, j'ai vu une belle ceinture rose posée sur une robe toute noire, et ce qui était assez original, c'est qu'elle était voilée par une jupe de tulle noir.

Au corsage, ouvert en cœur devant et derrière, ainsi qu'au bas des manches demi-longues, draperies roses, également voilées de tulle noir. Cela donnait un aspect des plus doux à la toilette. Les larges ceintures de velours font égale-

ment bien sur des toilettes d'été en étamine claire, plus ou moins à jour.

Avec les robes montantes, il faut des cols d'officiers extrêmement hauts, laissant à peine dépasser un col ou une garniture. Ces hausse-cols sont généralement brodés de perles de métal, de jais, ou de petits galons brillants. Le petit collier de chien se fait en perles fines (imitations), roses, blanches, or ou jais. Quelques-uns ont une petite frange de perles. Il s'en fait encore en crêpe de soie de couleur, avec petit nœud attaché de côté. Un simple petit velours de la nuance de la robe, noué tout simplement devant ou derrière, est toujours distingué.

Grande élégance dans les ombrelles. Celles en soie changeante recouvertes de dentelle noire, sont les plus usuelles. Il s'en fait en étamine imprimée en surah, en crépon de soie, uni, plissé, ou coulissé du haut, et beaucoup en tulle brodé, doublé de crème ou de couleur.

Répétons que le châle de l'Inde reprend de plus en plus sa place dans les corbeilles de mariage. Celles que nous avons été appelée à admirer, nous en ont montré de superbes, bien dignes de couvrir les épaules d'une jeune femme élégante, et aussi de plus simples, mais jolis par le coloris et les dessins. Certes, la finesse du tissu est un grand mérite; mais le châle de l'Inde a cela de bon que fut-il d'un tissu gros, il garde quand même ce cachet qu'il doit à l'inimitable travail des Indiens. Nous vous engageons donc, mesdemoiselles, à demander, quand le moment sera venu de consulter votre goût, un châle de l'Inde et des dentelles; après cela, laissez-vous gâter de toutes les superfluités qu'il plaira à votre seigneur et maître en perspective de mettre dans la corbeille. Pour l'achat du châle et des dentelles, toujours la maison Verdé-Delisle, 80, rue de Richelieu.

En finissant, je recommande comme costume d'enfant, les robes tout en broderies anglaises, doublées de batiste ou de foulard de couleur. Petite pèlerine aussi en broderie anglaise, doublée, avec petit volant posé sur couleur. La large ceinture n'est pas indispensable, mais elle est un très joli complément. Capote Greenaway, avec choux de petites comètes assorties à la nuance du dessous de la robe.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

ROBES ET COSTUMES

De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot, près la Madeleine.

—

Le goût de madame Pelletier-Vidal est essentiellement parisien; il est sobre et d'une allure gracieuse et comme il faut. Ses costume sont charmants et les étoffes très joliment combinées. Beaucoup de laize et de dentelle de laine; celle-ci ayant la hauteur de la jupe ou d'un très haut volant. Lainages légers et changeants, unis, brodés ou à jour, en tissus *usés* ou élimés, telles sont les nouveautés dont madame Pelletier tire un très élégant parti et beaucoup de succès. La dentelle crème ou de teinte assortie à l'étoffe, est certes la plus jolie fantaisie de la saison, et cette garniture s'adresse aussi bien à vous, mesdemoiselles, qu'à vos sœurs mariées et à vos mamans; le tout est de savoir la disposer selon les âges. Pour vous, madame Pelletier la pose en cercle, ou fait une jupe de laize droite avec une belle ceinture nouée derrière et un corsage en étoffe assortie au transparent. Pour les jeunes femmes, deux volants en dentelle superposés sur une jupe en soie, des paniers et un corsage mi-partie en dentelle, mi-partie en soie; un genre tout à fait charmant. Les dames plus âgées ont leur jupe garnie de quilles faites de spirales en dentelle, et une tunique tombante. Le corsage à basque, très joliment orné en fichu croisé. Disons encore que les trousseaux commandés à madame Pelletier-Vidal sont l'objet d'un soin tout particulier, et qu'ils lui font un succès mérité.

***

JUPONS ET TOURNURES

De madame Marguerite Bordereau, 32, r. du Sentier.

—

Les deux points les plus importants de la toilette sont, à notre avis, le corset et le jupon. Nous entendons par ce mot jupon, ceux à ressorts et les tournures; en un mot, tout ce qui est disposé en vue de soutenir le costume, d'en accentuer le pouf, ou d'en développer les plis tombants et arrondis. Nous avons vu bien des formes, mais point qui aient la grâce et la coupe que madame Bordereau donne à ses jupons-tournure. Aussi, est-ce avec la certitude d'être utile à nos abonnées que nous leur recommandons tout particulièrement cette bonne maison. Le jupon-tournure se compose d'aciers qui doivent aider au soutien du costume, sans se laisser deviner. Ils sont, du reste, dissimulés par une moitié de jupon qui se boutonne des côtés, et que l'on garnit très élégamment de plissés, de boullonnés, de volants, le tout rehaussé de dentelle ou garni de velours si le jupon est en lainage. En nanzouck, la garniture se compose de broderie anglaise et de dentelle, et à tous, un fouillis de balayeuses soutient le bas. Les élégantes le portent en surah crème et quelquefois de couleur tendre; en surah, ou satin noir enrichi de dentelle espagnole, il est d'un usage courant des plus commodes. Quant aux tournures, les formes sont nombreuses : petites, moyennes, grandes, courtes et longues, vous voyez qu'il y a du choix.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

Maison Poivret et Cie, H. Kahn, successeur, rue Montorgueil, 61.

—

Le catalogue illustré que M. Kahn a fait paraître, pour la saison d'été, contient les dessins des chaussures à la mode, et ceux des bottes et souliers d'un usage journalier. On y trouve les indications nécessaires pour prendre les mesures à envoyer avec la commande. Cette bonne maison, grâce à son installation simple, au fond d'une cour, peut vendre les chaussures à des prix très modestes. La foule remplit ses grands salons, et ce sont les élégantes aussi bien que les femmes économes qui la composent. Façons gracieuses et de formes nouvelles, matières de premier choix, exécution parfaite et prix raisonnables, voilà certes des éléments de succès. La botte comtesse de Paris prend le pied avec élégance, lui donne une cambrure aristocratique et ne coûte que 14 fr. 75. c. La botte de courses, adoptée par les jeunes femmes qui aiment les longues promenades, soutient le pied, tout en l'y laissant à l'aise; elle est particulièrement agréable à porter à la campagne, en voyage, au bord de la mer, où les excursions exigent une bonne et

confortable chaussure, qualités qui n'excluent pas l'élégance. Il y a aussi des chaussures spéciales pour la mer: en cuir et toile à voile, des souliers de toute sorte pour le Casino. Enfin, le choix est grand, et tous les âges y trouveront chaussure à leur pied.

*
* *

M. E. BESSONNEAU

Tapissier à façon, ex-coupeur de la maison Krieger, 19-21, rue de Charenton.

—

Nous vous avons particulièrement recommandé cet exellent tapissier, parce que ses prix nous paraissent raisonnables et que son goût est parfait. Il se rend en province pour l'organisation d'un appartement, d'une villa, et les frais de déplacement sont à sa charge. Sur les devis qu'il envoie, on peut se rendre un compte exact des dépenses que nécessitera tel genre de draperies avec une étoffe à 6 fr. le mètre, par exemple, ou une étoffe à 20 fr. La quantité de doublure et de passementerie est exactement indiquée, afin qu'il n'y ait aucune surprise désagréable au quart d'heure de Rabelais. Du reste, M. Bessonneau ne laisse rien à l'imprévu, tout est indiqué, même la fourniture la plus minime. Les meubles de fantaisie sont élégants et gracieux : tabouret et banquette, vide-poche et paravent, store bouillonné, écran de cheminée sont des mieux montés. M. Bessonneau tire un parti charmant des morceaux d'étoffe ancienne, de vieille tapisserie et tout est monté avec goût.

*
* *

BIJOUX DE FANTAISIE

De la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

—

Les bijoux de fantaisie font fureur et le style byzantin est préféré à tous les autres. On appelle aujourd'hui ce genre de bijoux, *Théodora* et ils sont charmants avec leurs pierres de couleur, rubis, turquoises, grenats sertis dans un métal finement ciselé et à jour; ils se portent dans le jour et le soir, et la saison où nous sommes leur fait un nouveau succès. Citons des broches à 6 fr. 50; des agrafes de corsage à 3 fr. 50; de col à 6 fr. 50; de manteau à 10 fr.; de charmants bracelets à 12 fr.; des colliers à 25 fr.; des châtelaines de montre sans boitier à 15 fr., avec boitier à 25 fr.; des boutons de manchettes à 10 fr.; des épingles pour cravates d'homme à 3 fr. 50; des peignes à chignon à 10 fr.; des épingles à cheveux à 10 fr.; des broches pour catogan à 6 fr. 50; des boucles de ceinture à 8 fr. 50; de petits peignes à 12 fr. la paire. Tous ces bijoux peuvent être expédiés par la poste, le prix étant contenu dans la lettre de commande, avec 50 cent. pour le port. *Franco* si la commande atteint 20 fr. et contre remboursement à partir de 25 fr. Le travail de ces bijoux est artistique et d'un goût charmant. C'est à la maison Senet, parfumerie exotique, que se trouvent : l'Epileine-crème qui fait tomber sans souffrance le duvet trop prononcé du visage et des bras; l'Anti-Bolbos qui enlève les points noirs du visage; et le bain hygiénique, une excellente préparation, stimulante et qui, en même temps, assouplit les muscles. Le paquet pour un bain coûte 1 fr.; 3 paquets, 2 fr. 75 cent.; six, 5 fr.; et 9 fr., les douze paquets pour douze bains.

*
* *

MACHINES A COUDRE

De la Compagnie Française, H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

—

La réputation des machines Vigneron n'est plus à faire; depuis longtemps déjà des récompenses spéciales sont venues affirmer les améliorations successives qui en ont fait les premières machines du monde, les plus faciles à manier, les plus douces à mettre en mouvement et les plus complètes comme travaux à exécuter. Le n° 2 convient aux familles, aux couturières et aux lingères; il fait tous les travaux, les plus épais comme les plus fins et les plus minutieux; c'est un auxiliaire bien économique pour les familles nombreuses. Il a été adopté dans les écoles professionnelles de la Ville de Paris parce qu'il réunit tous les avantages recherchés dans une machine et que nous avons énumérés souvent.

La Favorite des dames est une charmante machine qui marche à la main ou au pied, si on l'assujettit à une table; il y encore l'Eclair, la Canadienne, toutes d'un mécanisme excellent et marchant facilement. Quelle que soit la machine que vous choisissiez, vous êtes assurée d'en être satisfaite, M. Vigneron ne laissant sortir de ses ateliers que des machines essayées et revues par ses ingénieurs et par lui-même.

*
* *

MAISON LEBEL-DELALANDE

Travaux artistiques, reproductions des anciennes tapisseries, broderies de fantaisie.

Agrandissement des Magasins, 348, rue Saint-Honoré.

—

La maison Lebel-Delalande n'est pas inconnue à nos lectrices. Les cahiers de travaux et les annexes du Journal leur ont montré de jolis objets et de belles tapisseries exécutées sous les auspices de madame Lebel, inventeur d'un genre nouveau et très décoratif, appelé tapisserie moyen âge. Aujourd'hui, je ne veux parler que de l'agrandissement de cette maison, me réservant, dans les visites de chaque mois, de détailler chacune des branches de cette industrie si variée appelée travaux de dames, qui a fait à la maison Lebel-Delalande une réputation européenne. L'installation de la rue Saint-Honoré est spacieuse, il la fallait ainsi à cause d'un rayon spécial d'étoffes pour ameublement, que M. et madame Lebel fondent, et qu'ils veulent rendre ordinairement supérieur à ce que l'on voit. Il offrira tout le choix possible à la Province comme à Paris, et des prix vraiment très avantageux. Nous voulons éveiller la curiosité de nos lectrices, curiosité bien naturelle, puisqu'il s'agit d'étoffes et de travaux tendant à parer le chez soi, à le rendre confortable, avec cette nuance artistique si recherchée, en un mot, à douer d'un goût sobre tout ce qui compose un intérieur comme il faut. A ce titre nous ne pouvons indiquer une maison plus capable, sous tous les rapports de satisfaire.

Nous comptons le mois prochain donner des détails qui, nous le pensons, intéresseront nos abonnées.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURES DE MODES N° 4523.

Toilettes et modes des magasins de la Scabieuse, rue de la Paix, 10.

Costume d'enfant de madame Taskin, rue de la Michodière, 2.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe plate en étamine de laine crème ornée de biais de moire, tombant sur un plissé en étamine. Tablier long devant, à plis étagés de côté, pouf plat. Corsage à gilet drapé, avec biais de moire se réunissant en pointe à la taille; basque rapportée en moire, carrée devant et échancrée sur les hanches; derrière, basque postillon à plis superposés avec doublure de moire; col brisé; manche avec draperie en étamine et bracelet de moire fermé par un nœud (1). — Chapeau de paille crème à bord relevé doublé de velours loutre; draperie de velours loutre et plume champignon.

TOILETTE DE DENTELLE. — Jupe plissée en dentelle sur un dessous de satin noir; tunique drapée formant de côté une longue écaille dont les plis sont rassemblés dans le haut. Corsage à taille ronde avec une ceinture en velours héliotrope, sur laquelle retombe une dentelle qui se prolonge en arrière et se perd sous le pouf; ruban de velours héliotrope passant sous les draperies du corsage; nœuds aux épaules, aux manches et sur la jupe.

COSTUME D'ENFANT. — Robe en tissu brodé crème (2) sur un transparent de surah cerise, montée à un empiècement rond, en formant une petite tête; longues bretelles de velours grenat retenues aux épaules par des boutons et se terminant en pattes laissées libres; la poche aumônière ainsi que le col et le parement, en velours grenat.

PETITE PLANCHE COLORIÉE.

Il suffira de nous adresser un mandat poste pour recevoir, aux prix indiqués, les matériaux nécessaires à l'exécution des petits travaux de cette planche.

N° 1, PORTE-LETTRES, appliques brodées sur peluche; on colle ces appliques sur la peluche, et on les fixe par un point couché; le fond est en satin plissé, les surjets sont recouverts d'une ganse.

N° 2, COUVERTURE DE LIVRE, appliques et galons brodés sur peluche. Voir le croquis ouvert et l'explication pour le montage, page 4 (Album de juin)

N° 3, DESSOUS DE LAMPE, appliques d'imberline sur peluche. L'imberline est fixée sur la peluche par une fine ganse, qui forme aussi les nervures. On borde d'un effilé à glands.

N° 4, PANTOUFLE, appliques brodées sur drap.

N° 5, POCHETTE-AUMÔNIÈRE. Nos abonnées recevront en juillet la pochette imprimée sur le coutil rayé, prête à être brodée.

N° 6, PELOTE en peluche, avec appliques brodées; la pelote est bordée d'une chenille.

Voir le détail de ces petits objets pages 4, 7 et 8 de l'Album.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bi-mensuelle verte recevront ces patrons le 16 juin.

SALON DE 1885.

Un jour de Fête, par Outin. Reproduction par le procédé pantotypique.

SIXIÈME ALBUM.

Costume en toile, corsage-chemisette (patron découpé). — Serviette d'enfant. — L. V. enlacés. — Guirlande broderie plate. — Marthe. — Robe au crochet pour baby. — Entre-deux application sur tulle. — Grande garniture. — Couverture de livre. — Costume de bain. — Petite garniture. — Têtière en étamine. — Petite chaise, bande, semé d'œillets. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Voile de fauteuil en tulle broché. — Lucie. — M. D. enlacés. — Costume matelot pour petit garçon. — Porte-lettres. — Entre-deux. — Taie d'oreiller. — V. G. enlacés. — Pantoufle, appliques. — Suzanne. — J. B. enlacés. — Pelote, appliques. — Dessous de lampe, appliques.

PATRON DÉCOUPÉ.

CORSAGE-CHEMISETTE, costume en toile, page 1. (Album de juin.)

5-85 1885 — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Ce sont les tissus légers, les toilettes de voyage et de Casinos qui tiennent le premier rang dans les préoccupations actuelles des choses de la mode. Pour résumer les plus jolies nouveautés, je citerai les étoffes suivantes :

La *guipure-filet*, en blanc écru, noir, rouge, gros bleu, Havane, etc. ; la légère *dentelle-crochet* ; l'*étamine unie*, brodée ou peinte, mélangée de filets d'or ou d'argent ; les *voiles* imprimés ; la *mousseline de l'Inde* ; la *batiste*, la *toile d'Irlande* ; la *toile Havanaise*, brillante comme de la soie, à jolies dispositions, et le *crêpe de coton*, nouveau tissu, uni ou à dessins, assez épais pour n'avoir pas besoin de dessous de couleur.

Je recommande aussi des broderies au plumetis, sur fonds blancs, écrus, ou de couleur, pour faire de jolis costumes d'été, pour grandes personnes, ou enfants. Des garnitures brodées et festonnées se trouvent assorties aux fonds brodés.

Le *cheviot* et le *sanglier* conviennent pour costumes de voyage. Le *drap broché*, nouveauté distinguée et solide, leur est quelquefois adjoint; il est très employé en grande casaque, doublée de soie, manteau commode pour voyage et excursions. Mais rien ne vaut l'imperméable caoutchouc, formant un si petit volume quand il est plié. On est arrivé à en faire de charmants, imitant à s'y méprendre le velours et le taffetas changeant, à des prix très modérés.

La *casaque-jaquette* en drap ou en cheviot est le vêtement préféré de la saison. C'est classique et comme il faut, collant derrière, et sans pinces devant. On ne la boutonne qu'au cou, par conséquent on voit fort bien le corsage en dessous, ou tout au moins un gilet. Ces petites casaques ne sont point garnies, elles sont piquées ou bordées d'un lacet. Les plus pratiques sont noires, doublées de soie semblables ou de couleur. On en voit de beiges, ou pareilles au costume; celles ornées de petits lacets d'or, avec boutons de cuivre, sont déjà un peu passées de mode.

Les petites mantes assorties aux toilettes font fureur. Celles en lainage sont souvent ornées de 3 ou 4 petits volants tuyautés et découpés. Quelquefois, chaque petit volant découpé est doublé d'une autre découpure de teinte plus claire le dépassant un peu. Beaucoup de ces petits mantelets sont garnis de dentelle, ou de guipure de laine de même nuance. Les plus élégants sont en tissus perlé, avec belles pampilles. D'autres au contraire, en belle brocatelle ou grosse Sicilienne, ornés de belles franges, n'ont aucune adjonction de jais.

Le plus joli modèle ne descend pas plus bas que la taille, derrière, mais s'allonge un peu par côté, en formant les manches qui doivent couvrir entièrement le poignet. La forme petite-visite est encore fort employée pour confection légère ; en tissu à jours, on la double de soie foncée. Une double ruche chicorée, découpée à l'emporte-pièce, est une des plus jolies garnitures.

La dentelle de n'importe quel genre fait invasion partout, elle n'a point épargné les ombrelles. Celles-ci sont noires, blanches, écrues ou de toute autre couleur, plissées et non doublées, ce qui est fort aérien, mais peu garantissant. Celles doublées de crêpe ou de soie sont plus pratiques. Beaucoup ont de gros nœuds et des branches de fleurs. Les formes sont grandes, et en dôme. Celles tout en crêpe plissé sont fort jolies, mais non solides. Les manches longs, et gros, les poignées et les pommes, d'un grand luxe. Le genre porcelaine de Saxe ou de Sèvres est démodé; cette année on prend les poignées en écaille incrustées de pierreries, ou la pomme en vieil argent ciselé.

Les éventails aussi se font grands. En dentelle, assortis aux ombrelles, ils sont de bon goût.

Il s'en fait de très simples en tissus imprimés comme les costumes, ou en Andrinople, peints d'une branche de fleurs, qui vont avec n'importe quelle toilette d'été.

Les chapeaux qui avaient pris au commencement de la saison une exagération de hauteur incroyable, reviennent à des proportions un peu plus raisonnable. Les calotes des formes rondes ne sont que très peu dépassées par leurs ornements. La forme amazone avec double plume, est très choisie pour ville d'eaux. Les petites capotes tout en fleurs sont extrêmement séyantes. Le muguet, le myosotis, les clochettes, les boutons-d'or, le réséda, forment aigrette en fusées.

A la campagne, on voit beaucoup de grandes capotes pointues en plumetis, en gaze brochée, en dentelle écrue, doublées de rose ou de bleu, et, pour les femmes d'un certain âge, en maïs, bouton d'or ou mauve. La plupart de ces jolies et légères capotes sont simplement garnies de dentelles. Cependant, quelques-unes ont des fleurs, et d'autres des fruits. Les unes et les autres sont tellement bien imités maintenant, qu'on voudrait sentir les unes et manger les autres.

Si la forme de robes ronde et unie, offre dans son exécution quelques difficultés pour l'élégance de la tournure, il est bon de l'adopter pour le costume de voyage. Un dessous de soie le rend léger et agréable à porter. La seconde jupe froncée autour de la taille, sera ornée de lacets au-dessus de l'ourlet, ou d'une broderie simple, et tout bonnement relevée un peu haut d'un seul côté. Corsage-blouse avec lacet ou broderies autour du cou et des poignets. La nuance beige est une des plus choisies pour voyager. Je viens de voir un costume destiné à cet usage en alpaga changeant, bleu et loutre. La broderie était un vermicelle fait avec de la chenille loutre. — Petit chapeau d'homme en paille k u re avec un galon attachant deux plumes de héron. — Voile de gaze gros bleu.

Voici une autre toilette facile à emporter dans une malle, elle est en surah bleu saphir. Le corsage forme deux gros plis par derrière, et représente

une grande redingote allant jusqu'en bas du jupon, et se terminant droit, de chaque côté sous les bras. Le jupon qui est en soie ou en percale, bleu et blanc rayé en long, est plissé, et se montre à la suite des lés de la redingote, pour être de nouveau caché par un lé de surah sur le devant, à la suite du corsage. Ce lé est orné tout autour ainsi que le long des lés de côté, par une broderie, ou un galon de perles bleues. Le corsage à petites pointes tombant sur le lé de devant est un peu ouvert sur une chemisette de soie rayée et plissée. Le poignet du cou et ceux des manches sont également brodés. Chapeau rond en paille bleue, un peu relevé devant, orné de draperies un peu hautes, en velours bleu et velours blanc mélangés. Voile de tulle blanc pailleté de petits pois de jais blanc.

En tissu peint, canevas blanc à semés de bouquets roses, j'ai remarqué la très jolie toilette dont voici la description, et avec laquelle on peut aller en soirée au Casino ou ailleurs :

Première jupe en percale glacée rose, recouverte d'un haut volant de guipure blanche. Seconde jupe en cannevas à bouquets, formant devant une écharpe-paniers au-dessus de la dentelle, en rejoignant par quelques plis du côté droit les lés de derrière, tombant jusqu'à terre, du côté gauche; corsage à pointe derrière, s'ouvrant devant sur une chemisette en mousseline de soie rose plissée, encadrée d'un ruban étroit en moire vieux vert, se terminant en pointe devant. Le poignet du cou, formé de 3 plis de mousseline rose, est attaché par un joli bijou.

Manches n'allant qu'au coude, avec plissés roses et ruban vert; sur le côté gauche de la jupe, large et longue ceinture de moire vieux vert.

Ce joli accessoire complète fort bien une toilette, mais il faut se garder d'en abuser, et savoir bien le disposer et le placer. En tout cas, il ne convient nullement à une femme âgée, sur la robe de laquelle il serait absolument ridicule; se bien garder aussi d'exagérer la dimension de la tournure, et surtout ne pas la choisir mobile.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES ET PARDESSUS, NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES POUR L'ÉTÉ

Madame Turle, 9, rue de Clichy.

—

Madame Turle a un goût exquis pour combiner les étoffes, et les costumes d'été qu'elle vient d'expédier, un peu partout, sont enjolivés de dentelle, de ruban, de tulle brodé qui leur donnent un aspect d'une extrême élégance. Les costumes de foulard sont en vogue, madame Turle mélange cette étoffe avec un foulard pompadour et donne à la façon un tour Louis XV très séyant. Les corsages vont à ravir, ils sont ornés de draperies, diversement organisées, mais toujours allant bien à la taille. Le tulle brodé, appelé dentelle norwégienne, donne un relief d'un charmant effet; madame Turle le pose en jupe sur un transparent de couleur et des paniers légers vont se perdre dans les lés de derrière qui sont droits. Il y a un réel talent dans la coupe et l'exécution du corsage; beaucoup de goût, dans la combinaison des étoffes, de l'imagination dans l'invention des façons et une grande adresse de main dans les draperies. Les prix de madame Turle sont raisonnables. Un gentil mantelet à menotte, des plus commodes, se fait pour cette saison en dentelle de laine, en crêpe de Chine, en tulle brodé de pampilles en perles et se garnit de dentelle et de bouclettes en ruban.

***

CORSET-CUIRASSE

De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

—

Le talent de madame Guelle s'adresse aussi bien aux mamans qu'aux jeunes filles et aux fillettes, et l'étude qu'elle a faite de la taille la met à même de savoir, selon la taille de la personne qui s'adresse à son talent, ce qu'il faut modifier dans l'excellente coupe de son corset-cuirasse.

La première qualité d'un corset est de bien prendre le buste, afin qu'il y soit à l'aise et reste bien en place; que les mouvements n'y soient point gênés et que la taille conserve sa souplesse. Le corset-cuirasse, à toutes ces qualités de première hygiène, en joint d'autres qui sont fort appréciées de nos élégantes. Il allonge la taille, la moule en perfection, en fait ressortir la grâce et au besoin dissimule ses imperfections. Il amincit, efface le devant et maintient les hanches. De plus, son busc incassable soutient sans trop appuyer. Le succès de ce corset est grand et s'affirme chaque jour, et si nous le recommandons tout particulièrement, c'est en connaissance de cause. Pour les fillettes le corset à épaulières est parfait, il les maintient, les empêche de se courber et leur taille s'y développe à l'aise. Nous recommandons aussi son corset à coussins creux, pour les défectuosités de la taille. Que de tailles mal venues, madame Guelle a su rendre jolies et élégantes par des supercheries impossibles à deviner!

***

MADEMOISELLE THIRION, COUTURIÈRE

Boulevard Saint-Michel, 47.

—

Laissant de côté le talent bien connu de mademoiselle Thirion pour habiller les mamans, nous parlerons aujourd'hui de ses costumes de jeune fille. Habiller avec élégance mais aussi avec simplicité n'est point chose facile, croyez-le, mesdemoiselles; eh bien! c'est ce double mérite que nous trouvons dans les costumes qui vous sont destinés: de plus, les prix sont abordables pour vos bourses. A 60 fr., mademoiselle Thirion fait un genre de costume en étamine, étoffe très à la mode, des plus coquets et des plus comme il faut : Jupe plissée à tunique droite ou joliment drapée, avec un corsage-veste ou à pointe, orné d'un fichu plat ou d'une chemisette bouffante, ce costume vous fera grand honneur, pour le modeste prix indiqué. D'autres en percale, en mousseline de couleur, imprimée de gentils dessins, seront, il nous

semble, les très bien venus pour la campagne et les bains de mer. Des nœuds coquettement chiffonnés leur donnent un aspect charmant. La jaquette à 35 fr. rendra bien des services le soir ou pour les journées fraîches. N'oublions pas les mamans qui pourront faire draper, sans les couper, leur cachemire de l'Inde ou français. Mademoiselle Thirion a un talent et un goût tout particulier pour ce genre difficile.

***

EAU ET POMMADES VIVIFIQUES, ELIXIR DENTIFRICE VIVIFIQUE

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, rue des Rosiers, 5 *bis*, chez M. L. Bonneville.

—

Nous répondrons aux abonnées qui nous écrivent au sujet du dentifrice vivifique qu'elles n'en pourraient trouver de meilleur pour conserver leurs dents saines, les blanchir et les entretenir dans un état parfait. Les personnes qui les ont délicates, devront se servir de l'élixir tous les jours et après les repas; elles éviteront la carie et les douleurs qui en sont la suite. Quant aux dents malades, l'Elixir vivifique en arrête la carie, il raffermit les gencives et rend l'haleine pure. Dans une rage de dent, un peu de ouate imbibée d'élixir et introduite dans la dent, arrête momentanément la douleur. L'Elixir vivifique est composé de plantes bienfaisantes, dont la nature convient à l'hygiène de la bouche. Les personnes âgées y trouveront un remède contre le ramollissement des gencives et le déchaussement des dents. La pommade et l'eau vivifique sont bonnes pour l'entretien des cheveux dont elles arrêtent la chute et qu'elles font repousser aux places dégarnies. En ce temps où la chaleur fait tomber les cheveux à cause de la transpiration, il est bon de faire de cette eau un usage fréquent.

***

ÉTOFFES DE LA COMPAGNIE DES INDES

Rue du Quatre-Septembre, 27.

—

La première série des tissus de la Compagnie des Indes, 27, rue du Quatre-Septembre, dont nous avons parlé dans nos précédents courriers, a été enlevée avec une telle rapidité qu'on a dû en redemander aux fabricants. Les Dentelles flamandes; les dentelles armure genre laize surtout, ont eu un succès aussi grand que mérité; on trouve à la Compagnie des Indes également la dentelle Renaissance dont le prix modique, 5 fr. 90 le mètre, en grande largeur, permet de faire des toilettes élégantes et bon marché; il faut 8 mètres pour le costume.

Aujourd'hui nous parlerons spécialement des ravissants foulards et soieries de ce genre qui ont toujours été une des causes de la réputation de la Compagnie des Indes. Les nuances en sont d'une fraîcheur et d'une variété inouïes; il y a des bleus pervenche indécis, des glycines, des « coque d'amande fraîche », des Louisines soyeuses, inusables; des surahs en toutes couleurs; des tussor en nuance naturelle, d'un usage excellent et d'un porter si agréable; on peut demander également des coupons de foulard, il y en a, surtout en uni de toutes nuances, un véritable choix.

MM. Roullier frères viennent de recevoir un nouveau tissu, appelé le Crêpe du Tonkin, tissu léger que nos grandes couturières commencent à employer pour faire leurs modèles de toilettes de plage, toilettes de Casino principalement destinées aux jeunes filles et jeunes femmes; les nuances en sont ravissantes; ce sont des rayures chamois assorties à un uni chamois; rayure vieux rose avec uni pareil; rayure bleu nuage avec son uni, rayure gris cendré; le costume se fait moitié en uni, moitié en rayé; le prix est de 3 fr. 25 le mètre, en 70 centim. de largeur. Comme pour tous les lainages et les soieries, en demander par lettre affranchie des échantillons avec prix et largeur à MM. Roullier frères, 27, rue du Quatre-Septembre.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

Maison Poivret et Cie, H. Kahn, successeur, rue Montorgueil, 61.

—

Une transformation dans la chaussure à laquelle on ne saurait trop applaudir, c'est la diminution des talons. Quelle gêne pour danser, quelle fatigue pour marcher, causées par ces hauts talons effilés qui enlevaient au corps son aplomb, à la démarche sa grâce et sa légèreté! *Poivret* le premier a réagi contre l'exagération du style Louis XV et le succès a dépassé ses prévisions. Mais gardons-nous, ainsi qu'il arrive souvent, de tomber d'un excès dans l'autre. Le juste milieu est observé dans les élégantes créations de *Poivret* : son *soulier champêtre*, soulier de saison pour femmes et enfants, à 8 fr. 50 et 4 fr. 90; son *soulier menuet*, conçu en vue des sauteries sur la pelouse, à 11 fr. 75; la *botte Comtesse de Paris*, très avantageuse, au prix de 14 fr. 50 et la *botte* adoptée par le *Club des marcheuses*, extrêmement bien comprise pour les longues excursions, et cotée 12 fr. 75. L'homme et le jeune garçon trouvent également chaussure à leur convenance chez *Poivret*, 61, rue Montorgueil, au fond de la cour. Nous conseillons à nos lectrices de consulter le catalogue de la maison qui leur sera adressé *franco* sur demande.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE

Agrandissement des Magasins, 348, rue Saint-Honoré.

—

Le mois dernier n'ayant pas eu la place nécessaire pour étendre nos renseignements, nous n'avons pu qu'indiquer les superbes tissus que la maison Lebel-Delalande vient d'ajouter à ces ouvrages artistiques. Pour ce rayon d'étoffes d'ameublement, un agrandissement était nécessaire; c'est l'entresol qui a été aménagé pour l'exposition et la vente de ces étoffes hors ligne et que l'on ne trouvera que dans cette maison.

Commençons par vous signaler le brocart Louis XIV, copié sur un morceau ancien. Ce brocart représente de superbes fleurs de tons éteints sur fond crème lamé or et argent. Le prix répond à la beauté de l'étoffe, 150 fr. en 1 mèt. 30 de largeur. On en fera une portière, un dessus de lit, un dos de piano; nous le signalons particulièrement aux personnes qui ne veulent pas de ce qui se voit chez les marchands. Un tissu semblablable affirme le haut goût de M. et madame Lebel-Delalande. — Une autre étoffe pour tenture et portière, fond vieux bleu avec dessin Henri II jeté en semé, coûte 20 fr. le mètre en 1 mèt. 30 de largeur, et le velours antique aux teintes superbes, rose à la reine, sinople, bleu de roi, rouge Renaissance, coûte 16 et 18 fr. le mètre même largeur. Nous

ne dirons rien de trop en affirmant que nulle part nous avons vu d'aussi beaux tissus.

Des tapis de table en velours antique imprimé sont jolis et leur cachet artistique plaira aux amateurs de goût. En 1 mèt. 40 carré, milieu vert russe, bordure vieux rose, dessin Henri II; fond bleu foncé à dessins arabes, bordure écrue, même dessin; milieu chaudron uni, bordure bleue, dessin Smyrne, le tapis coûte 32 fr. — Autre dimension, 1 mèt. 40 sur 1 mèt. 80, coûte 45 fr. Fond vieil or, dessin Henri II; bordure écrue, même dessin; milieu uni vieil or, bordure bronze, dessin Egyptien; fond uni bronze, bordure rouge; dessin Henri II. — Tapis et tissus seront envoyés en échantillon pour faciliter le choix de nos abonnées; nous appelons particulièrement leur attention sur ces tapis qui sont charmants et de prix exceptionnellement bon marché et en raison de leurs dimensions, de leurs teintes et des dessins.



EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4327

Toilettes de mesdemoiselles Vidal, 104, rue Richelieu. Modes de madame Merlet-Tarot, 5, avenue de l'Opéra.

PREMIÈRE TOILETTE. — Jupe droite en voile changeant; long tablier en foulard de laine crème semé de petits dessins cachemire, bordé d'une dentelle de laine et plissé à la taille de plis profonds, qui forment un coquillé étagé sur les côtés. Corsage ouvert sur une chemisette bouffante, court derrière, et formant devant deux longues pointes croisées; de l'une des pointes part une ceinture qui vient s'agrafer de côté dans une boucle artistique. Manche courte en voile, avec sous-manche bouffante en foulard de laine (1); plissé de dentelle tombant sur le bras. — Capote de dentelle bise lamée, avec pouf de plumes marabouts bleutées à bouts pailletés et aigrette.

DEUXIÈME TOILETTE. — Redingote en grosse étamine de laine rose ancien sur une jupe coulissée, ornée dans le bas d'un grand volant de dentelle Cluny; tunique tombant droit d'un côté, bordée de dentelle et drapée à gauche sous le pouf plat, presque jusqu'au bas de la jupe (2); manche coulissée avec double bracelet de ruban grenat; bretelles en ruban grenat à bouts flottants. — Capote coulissée en gaze rose, sans brides, ornée d'une touffe d'églantines rouges.

COSTUME DE FILLETTE. — Jupe plate en crépon noisette, ornée de baguettes de petits rubans de velours cerise. Polonaise en foulard broché de petits groupes de pois cerise, échancrée en carré sur un gilet de crépon uni: traverses en petits velours; le devant de la polonaise forme un petit panier fuyant en arrière suivant le même mouvement que la double tunique; derrière, de grosses coques forment pouf (3). — Chapeau de paille noisette orné d'une draperie de foulard cerise, bouillonné de tulle noisette en dessous et aile de faisan.

POCHETTE-AUMONIÈRE EN COUTIL

(Voir le croquis monté, planche coloriée parue en Juin.)

POCHETTE-AUMÔNIÈRE EN COUTIL. — Ce charmant petit objet des plus commodes pour transporter son ouvrage au jardin, est très vite fait. On brode les fleurs en point festonné avec du cordonnet grenat, ponceau et rose; le cœur des fleurs du milieu de la patte est en point noué en soie d'Alger, 3 ou 4 points orange entourés de points mats; les étoiles aux extrémités de la guirlande de la poche, sont en points lancés ponceau avec point croisé mais au centre, le feuillage est en soie d'Alger vert mousse 2 tons, en points lancés, les tiges en point tige bois, la guirlande des pattes pour suspendre la pochette à la ceinture est en soie vert mousse 2 tons, les étoiles ponceau. La broderie terminée, on double les deux parties de la poche, de satin ou de satinette grenat ou ponceau; on borde le haut de la poche d'un galon de satin de même nuance posé à cheval; on bâtit la poche sur le fond, et on borde tout autour poche et patte, avec le galon de satin. Puis avec le même galon on fait une ruche dont on entoure le bord de la poche et de la patte rabattue. Les pattes longues pour monter à la ceinture étant brodées, les deux bords du coutil sont repliés dans toute la longueur, et la couture bâtie réunissant les deux côtés est recouverte d'un galon posé à plat; les pattes sont bordées par la ruche, fixées en haut de l'aumônière à l'envers et réunies croisées l'une sur l'autre; on les fixe à la ceinture qui est faite avec le galon de satin.

(1, 2 et 3) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ces patrons le 16 Juillet.

PLANCHE DE BRODERIE

ALPHABET, grains d'avoine et lances, plumetis et cordonnet; la branche surmontée des lettres C. V., s'adapte à toutes les combinaisons de chiffres.

MANCHE D'AUBE EN APPLICATION. — On recevra l'aube avec travail détaillé (planche-annexe d'août), et le feston à ajouter au bas de la manche (Album d'août).

SALON DE 1885

(Reproduction par le procédé pantotypographique.)

APRÈS LA FÊTE, par Grison.

SEPTIÈME ALBUM.

Louise. — E. L., enlacés. — Mouchoir d'enfant. — L. C., enlacés. — Dentelle en tulle broché. — Dentelle, en laine au crochet. — Costume en étamine. — Toilette de mariée — Capeline au crochet pour baby. — Costume en étamine. — Costume en toile pour jeune fille. — Costume de bain pour fillette. — Garniture, guipure Richelieu. — Garniture. — Tablier de jardin. — Robe de dessous pour enfant. — M. T., enlacés. — Têtière en tulle broché. — Robe d'enfant. — Garniture. — Tablier pour enfant. — Costume de bain. — Entre-deux.

PLANCHE VII

1er CÔTÉ.

CORSAGE, costume en toile pour jeune fille, page 4. ROBE A PIÈCE RONDE, pour petite fille, page 8. JAQUETTE-BLOUSE, costume de bain, page 8.	Album de Juillet.

2e CÔTÉ.

JAQUETTE et PANTALON A CORSAGE, costume de bain pour fillette, page 4. TABLIER pour enfant, p. 8. ROBE DE DESSOUS pour enfant, page 4.	Album de Juillet.

5-85 2088 — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

C'est le mois spécial des voyages et des excursions, pour lesquels un manteau de pluie est indispensable. Ceux en caoutchouc gris sont de plus en plus choisis. Ils ont l'aspect d'une étoffe veloutée, et sont souvent garnis de grosses tresses de laine. Ils sont fort appréciables quand on doit courir le risque de se trouver sans abri, pendant un certain temps.

Les vêtements dits *cache-poussière* sont un peu plus élégants, n'étant destinés à garantir que d'une ondée passagère. Ils sont généralement en alpaga changeant, doublés de soie molle. On en voit aussi en dentelle ficelle grise, ou en dentelle de laine écrue, avec doublure de surah ou de foulard, grenat, mousse, souci, etc., mais cela n'est pas très pratique, et n'est en situation que sur certaines plages de bain de mer.

Ces manteaux se font grands et bien enveloppants. La forme, longue redingote flottante, est la plus commode. Manches de religieuse ou formées par une pèlerine.

Les costumes de voyage proprement dits se font tous en lainage, et façon tailleur. La jupe ronde plissée, avec ou sans pouf drapé. Le corsage à petites basques s'ouvre avec deux revers sur un gilet, pouvant se changer à volonté. Les uns sont en drap blanc ou chamois, d'autres en piqué blanc à fleurettes de couleur. Les costumes sont en cheviot, en sergé, ou en alpaga, de nuances foncées, ou beige.

Chapeaux simples, en paille, de la couleur du costume, forme marin, avec ruban de moire blanc, ou chamois, assortis aux gilets.

Aux personnes qui séjournent dans les villes d'eaux ou à la campagne, je recommanderai les robes de fin lainage, brodées jusqu'à moitié de la hauteur, et aussi de jolis alpagas brochés de dessins de soie. Mais ce qui est surtout porté en ce moment, ce sont les étamines unies ou à bouquets, les robes de batiste, de toile, et particulièrement celles de differents tulles et dentelles.

Une robe d'étamine beige est ainsi disposée : Première jupe en soie, même teinte, avec deux petits plissés au bas. Par-dessus, jupe ronde en étamine, plissée autour de la taille, et relevée d'un seul côté, très haut. Corsage forme zouave, ayant tout autour des petits grelots en passementerie beige, ouvrant sur un gilet plissé en long, en tissu oriental, aux broderies éclatantes, mélangées de fil d'or. Ce gilet-chemisette bouffonne derrière, en-dessous du corsage, et se termine devant, un peu plus bas que la taille, par trois plis en travers formant une ceinture un peu pointue.

J'ai vu d'autres toilettes d'étamine claire et unie, de nuances foncées, avec un large ourlet, dans lequel était passé un ruban de satin. Ainsi, avec du vert bronze, le ruban nuance souci. Corsage froncé, avec même ruban passé dans le *poignet* du cou, et terminé par un petit nœud de côté. Ruban voilé au bas des manches, et petit nœud à la saignée. Ceinture ronde et petit nœud rond.

Ces jupes actuelles, de façon si simple, nécessitent beaucoup de soin dans l'ornement du corsage. Aussi, est-il rare d'en voir aujourd'hui de tout unis. C'est dans les devants que résident l'originalité et l'élégance. Il y en a de plissés en gaze mousseline de soie, batiste de l'Inde, etc. Beaucoup en velours uni, ou écossais, tout en broderie. Quelques-uns parsemés de grelots de paille, de passementeries de chenille, de perles, etc.

On porte également beaucoup de grands cols en surah uni ou brodé, en dentelle de laine, guipure et dentelles anciennes. Ces grands cols sont accompagnés de fronces ou de plis formant fichus, repincés à la taille, ou croisant à la poitrine, sous un nœud ou une fleur.

On ne tient plus du tout compte des saisons pour les étoffes, car le velours est constamment associé avec les tissus les plus légers, surtout avec le tulle et la dentelle. Une autre anomalie du jour est celle de broder les toiles et batistes grises, de perles d'acier et d'argent. On est obligé de convenir que c'est d'un charmant effet, mais, impossible de faire blanchir ces toilettes, qui doivent être apprêtées avec rand frais par les teinturiers.

Des grelots de chenille du même ton, sont associés à ces jolies broderies. Les tussors ont eux aussi de très jolis semis de petites perles de jais blanc et d'or. Mais, ce qui est le triomphe du joli, ce sont les broderies de fils brillants et d'or, sur fonds de tulle noir ou de couleurs foncées. Fleurs, papillons, arabesques, etc., sur dessous de soie. C'est vraiment merveilleux. Nous devons toutes ces charmantes inventions à la mode des jupes rondes et unies. Cette mode cependant n'est pas générale, car la Polonaise relevée de côté se fait encore beaucoup, surtout avec les tissus clairs. On voit également toujours trois ou cinq volants, avec une draperie-ceinture dans le haut, nouant en pensionnaire par derrière. La

moire et le velours sont les plus choisis pour ces grands nœuds.

Le tulle de laine à point d'esprit, compose de ravissantes toilettes de jeunes filles, en toutes nuances. J'ai remarqué la suivante, d'aspect simple, et très vaporeux, nuance crême.

Deux jupes ourlées, d'égale grandeur, sur un dessous de satinette crème. Corsage froncé et très légèrement ouvert, avec petite garniture semblable, festonnée. Manches demi-longues, avec ornement pareil, festonné. Large ceinture de moire crème. Longs gants gris perle.

On m'a montré en dentelle de laine, une charmante nouveauté : C'est une jupe aube de 4 mètres 20 de tour, nuance écrue très accentuée. Le fond est en maille-filet, et de gros bouquets de fleurs en relief partent du bord, qui est très joliment terminé, pour s'élancer en gerbes effilées au travers de la jupe. Le corsage est en maille-filet, et il y a des dispositions à bouquets moins grands, pour l'orner, ainsi que les manches. Le dessous de cette belle dentelle est en surah gros bleu. Tour de taille en gros grains bleus, attaché avec une jolie boucle. Longs gants de Saxe de même teinte que la dentelle, et chapeau de paille gros bleu, bordé de velours, nœud semblable et bouquets de roses de deux tons. Ombrelle et éventail bleus. Cette élégante toilette convient aussi bien le soir que le jour.

On trouve aussi de jolies jupes-aubes en tulle brodé. Le dessin ressort généralement mieux sur des dessous foncés que sur des dessous clairs. Sur le vert mousse, c'est fort distingué.

La dentelle noire s'emploie en garniture sur les mousselines à fonds noirs, et aussi sur l'Andrinople, mais cette dernière n'est pas de mise à la ville, à moins que ce ne soit pour des enfants.

La grande capeline rabaissée en dentelle, a beaucoup de succès. On la fait en mousseline rouge, recouverte de dentelle blanche ou noire.

On revoit de grands chapeaux en paille d'Italie. Du reste, toutes les formes se portent. Il s'agit de bien choisir.

Pour costume d'enfant, on fait énormément la grande veste sans pinces, fendue deux fois de chaque côté. En percale gros bleu, c'est frais et comme il faut. Jupe de coutil, à raies roses et bleues, avec 5 petits plis au-dessus de l'ourlet. Veste de percale gros bleu. Gros nœud de faille gros bleu, dont les coques sont soutenues par un autre nœud de coutil posé entre les coques et les pans du ruban. Grand col en coutil sur la veste. Petites manchettes en coutil. Bas gros bleu. Chapeau marin en paillasson, avec nœud de moire gros bleu.

Pour les petits garçons, toujours le costume marin, plus ou moins élégant. Chapeau de paille ou béret.

Jusqu'à huit ou neuf ans, les enfants portent de petites chaussettes et les jambes nues, quand il fait chaud.

Mademoiselle Madeleine B. nous demande de parler un peu du châle de l'Inde, de son prix, et du retour de sa vogue. La réponse, intéressante pour nos lectrices, peut trouver place à la fin du courrier de la mode.

Nous parlons de temps à autre du cachemire de l'Inde, et nous avons donné les prix par serie; le temps nous ayant manqué pour nous les procurer à nouveau pour ce mois, nous promettons qu'ils paraîtront très prochainement. Quant à sa vogue, elle durera toujours, le châle de l'Inde n'étant pas une fantaisie d'un moment. On le porte beaucoup, même en cette saison, où il est commode à jeter sur les épaules, par une soirée fraiche, aussi bien au bord de la mer qu'à la campagne. Le châle de l'Inde nous semble le plus élégant et le plus comme il faut de tous les vêtements; il s'accommode aussi bien d'un costume simple que d'un costume habillé, parce qu'il tient de lui-même son élégance Ses couleurs fines s'harmonisent avec les teintes à la mode, et nous pensons, mademoiselle Madeleine, que vous ferez fort bien d'en accepter au moins un dans votre corbeille, puisque votre fiancé vous le propose.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES ET TROUSSEAUX

De mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel

—

Nous venons de voir un charmant trousseau de linge expédié par mademoiselle Thirion à une de nos jeunes abonnées. Le travail est parfaitement soigné, les toiles et les batistes belles et de bonne qualité, les formes gracieuses et les broderies finement faites. La lingerie fine, mouchoirs, cache-corset, chemises, etc., sont d'une coquetterie comme il faut. Des trousseaux de linge, passons à ceux des costumes. Comme pour les premiers, nous n'avons à faire que des compliments à mademoiselle Thirion; du plus simple au plus élégant, même travail soigné et façons charmantes. Le costume de zéphir et celui en petit lainage, aideront à finir la saison, d'autant que son prix, 60 et 70 fr., est très tentant. Une jupe, joliment drapée devant avec une tunique à plis ronds et tombant derrière, se complète d'un gentil corsage à chemisette albanaise, tout à fait gracieuse. Un autre, retroussé en laitière, est en tissu rayé crème et marine, ou rouge; le corsage bleu uni ou rouge, avec une très longue chemisette bouffante en étoffe rayée.

Les jeunes filles et les jeunes femmes sont on ne peut mieux habillées dans ce gracieux et simple costume, qu'elles porteront avec plaisir à la plage, à la campagne et pour toutes les parties de plaisir de l'été. Quant au costume habillé, il est d'une élégance de tissu et de façon qui plaira très certainement. En guipure de coton crème sur transparent, il est nouveau, ce qui est

encore un attrait; 150 fr. Ce prix est bien raisonnable; plus cher, la ceinture est en belle moire, et les accessoires, dentelle, etc., fort beaux. Nous rappelons à nos abonnées que, pendant la morte saison, mademoiselle Thirion veut bien se charger des arrangements; le mois de Septembre passé, il lui sera impossible de le faire. Que nos lectrices fassent donc diligence.

***

JUPONS ET TOURNURES

De madame Marguerite Bordereau, 32, r. du Sentier

—

Nos lectrices trouveront chez madame Bordereau des tournures de toute grandeur, faites selon les diverses tailles qu'elles doivent avantager. Pour les personnes fortes des hanches, la tournure-croupe est assez prononcée, tandis que pour les personnes minces, cette même tournure avance sur les hanches, afin de leur donner un peu de développement. Madame Bordereau a l'entente parfaite de la mode et toutes les tournures sont établies en vue des façons actuelles.

Quant aux jupons-tournures, ils sont irréprochables de coupe et d'exécution, et soutiennent gracieusement les jupes droites ou drapées. Ces jupons dispensent de tous les autres, leur élégante garniture dissimulant les ressorts posés derrière. Le devant plat, est garni seulement d'un volant brodé ou en dentelle. Le demi-jupon qui recouvre les ressorts et la tournure, est plus ou moins élégant. Celui en surah reçoit des plissés et des bouillons rehaussés de dentelle et enjolivés de ruban; il se fait de couleur et noir. Celui en nanzouk a des rubans, des volants brodés, plissés ou froncés, et tous deux un fouillis de plissés-balayeuse qui soutient le bas. C'est certes le jupon le mieux approprié à la mode que nous ayons vu, et nous en avons vu de toutes les façons.

***

ÉTOFFES POUR AMEUBLEMENT

De la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 318

—

Nous venons de passer quelques heures à admirer les superbes étoffes que M. et madame Lebel Delalande viennent de faire spécialement fabriquer pour leur maison. A côté des splendides velours antiques, il y a des cretonnes pour chambre de jeune fille et de jeune femme, d'un goût exquis. Couleurs et dessins sont d'une harmonie parfaite. La série de 1 fr. 75 en 80 centimètres de largeur, a des courants de feuillage bleu ancien et grenat, sur fond crème, rose et grenat, et sur fond réséda. La cretonne écrue avec guirlande et bouquets de fleurettes, est ravissante et fera une tenture exquise. Le damas des Indes en cretonne, fond rosé, est peint d'œillets et de narcisses, avec corbeilles de fleurs, tambourin, etc.; ceci vous dit que cette cretonne est du style Louis XVI; elle coûte 3 fr. 50 le mètre, et le damas des Indes en coton uni, fonds nankin et vieil or, coûte 3 fr. Pour tenture de cabinet de toilette, on ne peut rien trouver de plus élégant, nous dirons même qu'une chambre a coucher tendue et drapée de ce damas serait fort originale. Pour salle à manger, billard, bibliothèque, voici les tissus qui conviendraient: le natté coton Louis XIII représentant une chasse: superbe de dessin et de ton; le crèpe indou Louis XIII, avec personnages, coûte 7 fr. 50, et la bordure assortie 1 fr. 50. Très décoratif et d'un goût vraiment artistique, cette bordure ferait très bien comme complément d'une tenture en Andrinoble. La cretonne Théodora, dont les animaux et les dessins bysantins, d'une originalité charmante, se détachent sur un fond grenat violacé qui fait valoir leurs tons déjà bien jolis, meublerait un billard ou une bibliothèque; elle coûte 8 fr. le mètre en 130 de largeur.

Nous nommons quelques-uns des tissus qui viennent de passer sous nos yeux, mais combien sont oubliés, que nous avons trouvés jolis comme étoffe et dessin, et d'un bon marché, que nous n'avons vu nulle part; citons la bourre de soie pour rideaux et tenture; deux teintes grenat et bronze, à 1 fr. 90 le mètre en 130 de largeur. Rappelons la belle collection des velours antiques unis et impressions dans toutes les couleurs. Les premiers coûtent de 16 à 18 fr., les seconds de 20 à 22 fr. en 170 de largeur.

***

LE DESSIN (1)

Revue des Beaux-Arts et de l'enseignement artistique.

E. Bernard et Cᵉ, 71, rue Lacondamine.

—

Tout le monde ne peut visiter les musées, les ateliers, les collections particulières, et cependant, aujourd'hui, tout le monde s'occupe d'art, discute et parle sur les questions artistiques. Si l'on pouvait avoir chez soi une revue donnant fidèlement les plus belles reproductions de chefs-d'œuvre de l'art, enseignant les procédés matériels des arts, racontant l'histoire de l'art de toutes les époques et chez tous les peuples, servant de guide pour apprendre à aimer, à connaître et à apprécier les chefs-d'œuvre des maitres anciens et modernes, ce serait là, évidemment, un véritable bonheur.

Il y a quelques années, on aurait pu considérer cela comme un rêve chimérique, et cependant aujourd'hui, grâce à la splendide publication du « Dessin » le rêve est devenu une belle réalité.

Le « Dessin », revue des Beaux-Arts et de l'Enseignement artistique est venu combler une lacune vraiment regrettable dans l'enseignement des arts mis à la portée de tous. Son texte, rédigé par des critiques d'art, des écrivains spéciaux, des professeurs, se compose d'une chronique artistique, toujours au courant des faits intéressants, d'une partie relative à l'histoire des arts aux procédés techniques, des notices biographiques sur les principaux chefs d'école. Ce texte est toujours accompagné de splendides et fidèles reproductions des chefs-d'œuvre anciens et modernes exécutés par les procédés phototypiques E. Bernard et Cᵉ.

On peut dire de cette magnifique revue qu'elle sera toujours consultée avec fruit, aussi bien par les gens du monde, que par les artistes et les amateurs.

---

(1) Paris, un an, 30 fr.; départements et étranger, 34 fr.



EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4531

Toilettes de madame Pelletier-Vidal, rue Duphot, 17. Modes de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier. — Costume d'enfant de madame Taskin, rue de la Michodière, 2.

TOILETTE DE JEUNE FILLE. — Jupe en foulard imprimé, ornée de quilles en tissu brodé. Polonaise fermée de côté et bordée d'une garniture brodée; le côté droit tombe en pointe sur la jupe, le côté gauche drapé, forme un petit panier; le haut du corsage est froncé dans un collier droit sur lequel est appliquée une garniture brodée (1); parement de manche un peu évasé et en pointe sur le dessus. — Chapeau de paille bordé d'un chicorée de taffetas écru; touffe d'œillets rosés et feuillage.

DEUXIÈME TOILETTE. — Robe en étamine tabac, ouverte devant sur une chemisette bouffante, et sur une jupe en même tissu à rayures bayadères: grand col en application d'étamine sur tulle point d'esprit descendant en revers; ceinture de moire tabac. — Capote en réseau de perles de plomb; ornée devant d'un coquillé de dentelle grenat et d'un bouquet élevé de coquelicots nuancés.

COSTUME DE PETITE FILLE. — Blouse froncée en toile glacée bleue; la jupe est une bande plissée très fournie sur laquelle retombe un volant de grosse dentelle ou d'étamine brodée; une garniture assortie est posée autour du corsage décolleté, et sur la petite manche. — Chapeau de paille bleu marine à revers de velours foncé avec lisère de satin bleu pâle; deux petites plumes *couteaux* lamées d'or, sont posées dessus dans un nœud de satin.

MUSIQUE

UNE HEURE DE LIBERTÉ, opérette, musique et paroles de mademoiselle Emilie Mathieu.

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Août.

PLANCHE DE TRAVAUX

Modèles de la maison Leeker et Genevoy, rue de Rohan, 3.

1er CÔTÉ.

AUBE, application de fin nansouk sur tulle, jours dans les fleurs. (Voir le dessin tracé de la manche, planche d'alphabet de Juillet et le feston à ajouter au bord de cette manche, page 5, Album d'Août).

2e CÔTÉ.

CHAISE LOUIS XIII, tapisserie par signes.

S. D., ENLACÉS, point à la croix.

O. P., ENLACÉS, point à la croix.

HUITIÈME ALBUM

Entre-deux, guipure Richelieu. — Chemisette d'enfant. — Costume en étamine. — Toilette de réunion pour jeune fille (devant et dos). — Dessus de chiffonnier ou têtière. — Matinée pour jeune fille. — Toilette en foulard broché — Robe brodée pour baby. — Chemise de nuit. — Jupon-tournure. — Dessous de lampe. — Têtière (hirondelles). — Aube (feston de la manche) — Marie. — Dessus de piano. — Chanson, crochet à la fourche. — Entre-deux. — Mitaine, crochet à la fourche. — Costume d'amazone. — Dentelle au crochet. — A. B., enlacés.

PLANCHE VIII

1er CÔTÉ

MATINÉE, pour jeune fille } p. 3 (Album d'Août).
ROBE BRODÉE, pour baby }

2e CÔTÉ

CORSAGE, costume d'amazone, page 7 } Album d'Août.
CHEMISETTE D'ENFANT, page 1 }

7-85 2382. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Le *lainage*, fin ou épais, justifie fort bien la vogue dont il jouit et la préférence qui lui est accordée sur tout autre tissu. La *soie* : faille, Sicilienne, satin, foulard, etc., est une jolie addition aux costumes actuels, mais n'en fait pas le fond et surtout la totalité. Il faut du reste convenir que jamais on n'a fabriqué d'aussi jolies étoffes. Celles qui font fureur pour voyages et excursions sont assez variées ; souples et solides, elles habillent à merveille, à condition d'être coupées correctement et de modèle simple. Le *costume complet*, façon tailleur, a beaucoup de cachet. En voici deux modèles :

L'un est en petit drap *gris souris*. Jupe unie, froncée autour de la taille. Le bas de la robe est garni de velours écossais et d'une guipure de laine grise. Corsage très collant, ouvrant en pointe sur un plastron de velours écossais. Jaquette de drap gris, boutonnant double avec boutons d'acier ouvragé. — Chapeau, forme amazone, en paille noire avec large nœud de velours noir traversé par deux gros oiseaux gris, placés en avant assez haut. — Gants de Suède gris brodés de noir.

L'autre *complet* est en vigogne *vert bronze*. Jupe à gros plis triples. Corsage-jaquette avec col montant, très élevé, s'ouvrant sur un gilet de drap, couleur chamois. Cache-poussière en drap imperméable gros vert, doublé de soie quadrillée.—Chapeau de paille ou de feutre gros vert, à bords abaissés, avec écharpe de foulard et deux ailes lisses, semées de poudre d'or. — Gants de peau de daim brodés.

Les jeunes filles de quatorze à seize ans, n'étant plus des enfants et pas encore des femmes, sont assez difficiles à habiller. La simplicité est de rigueur pour elles, comme dans les deux costumes que je vais décrire.

Le premier est en vigogne gros bleu. Les lés du devant sont plats et unis, ornés de chaque côté, en long, d'une bande d'étoffe de laine, fond bleu, à pois rouges ; cette étoffe est achetée au mètre, découpée en bandes, et doublée de mousseline noire pour lui donner du soutien et permettre de rentrer les bords de chaque côte de la bande. La jupe, entièrement plissée à partir des côtés, est garnie dans le bas d'une bande à pois, ayant le double de hauteur de celles qui encadrent le devant. Corsage plat, à très petites basques ornées d'une bande à pois. Il ferme de côté en dessous de la bande qui fait revers sur le côté droit, et n'a pas de boutonnières apparentes. La bande se retrouve sur un petit col extrêmement montant et au bas des manches. Jaquette de drap gros bleu doublée de soie rouge à double rangée de boutons de cuivre. — Chapeau Marin en paille gros bleu, avec ruban de moire, même nuance. — En-tout-cas de soie rouge.

Le second costume de jeune fille est en lainage *loutre*. Fausse jupe d'alpaga ayant un bord en velours uni loutre, sur le haut duquel tombe régulièrement une seconde jupe en laine froncée. Corsage à taille ronde, en lainage uni, avec bretelles et petits devants en velours. Guimpe froncée en laine unie avec col montant en velours. Ceinture en velours à pans larges et courts retombant sur un pouf de laine. Parements de velours aux manches. Petit collet de velours doublé de laine. — Chapeau rond en paille loutre, avec gros nœud de velours.

Les robes de couleur tout en broderies à jour à roues, tombant droit sur des dessous de soie de teintes semblables ou différentes, habillent très bien les grandes personnes et les enfants. On peut y ajouter une belle ceinture longue, en moire ou en faille. Elles se porteront très avant dans la saison et conviennent fort bien pour les réunions du soir à la campagne, réunions qu'on annonce devoir être très nombreuses pour le moment des chasses. Ces robes, en broderies de couleur, ne comportent aucune garniture *blanche*, et il en est ainsi de presque toutes les toilettes. Les ruchés, les biais, les plissés, etc., se font en crêpe, en mousseline de soie, en gaze dorée de nuances semblables aux robes. On pousse si loin actuellement l'horreur des garnitures blanches, que même avec des robes blanches j'ai vu des biais de crêpe vert, et des plissés de gaze rouge.

Aux enfants aussi, on supprime le blanc, et à mon très grand regret je vois disparaître leurs beaux et grands cols de dentelle ou de broderie blanche. Les toutes petites filles ont le cou emprisonné dans des cols montants en velours surmontés de biais de crêpe de couleur. Caprices de la mode qui, je l'espère, ne dureront pas longtemps. En revanche, on porte beaucoup de plastrons *blancs* sur des robes foncées. On les fait partir de cols montants en velours pour finir en pointe à la taille, et pour ce, on emploie de belles dentelles, de fines étamines ou de la mousseline de soie.

Pour une réception du soir, à la campagne, je viens de voir une charmante toilette que je m'empresse de donner comme modèle. La première jupe, en voile crème, a sept petits volants plissés parsemés de boucles de ruban vieux roses. Corsage à pointe et petite jupe formant un pouf un peu court en foulard fond crème, à petits bouquets pompadour. Manches demi-longues avec plis de mousseline de soie et volant de Maline. Le corsage est ouvert. Par dessus se pose un fichu à plis en mousseline de soie, garni de deux rangs de vieille Maline. Le fichu s'écarte ou se rapproche selon que l'on veut la robe plus ou moins ouverte. Il croise devant, sous un bouquet de fleurs. — Longs gants de Saxe. Les gants de peau gris perle, brodés de noir sont très en faveur, particulièrement dans le jour. On porte toujours des bas de couleur; les bas blancs sont bannis surtout pour les enfants.

En fait de chaussures, je constate avec plaisir que les talons bas et plats sont généralement adoptés. Les souliers de cuir verni, ainsi que les mordorés sont seuls découverts, à barres ou à lacets croisés. Les bottines pareilles aux toilettes ou en chevreau glacé.

Dans les grandes maisons, on est déjà occupé de la création des modes d'automne et d'hiver. On peut déjà présager que le velours jouera un grand rôle dans les combinaisons futures. Il m'a été montré un joli costume que je veux mentionner. Jupon de velours noir uni, brodé d'une petite ganse d'or, ronde, formant vermicelle. Polonaise en Sicilienne *gris de fer* sans aucun ornement. Elle ouvre devant sur un gilet de velours noir a vermicelle or. Jaquette de drap gris fer à gros boutons de velours noir. Col et parements de velours. — Chapeau de velours noir orné de plumes grises, traversées d'une flèche d'or. — Longs gants noirs.

VISITES DANS LES MAGASINS

COSTUMES ET PARDESSUS
De madame Turle, 9, rue de Clichy.

—

Madame Turle vous prépare, mesdemoiselles, des façons charmantes qui ne vous feront pas regretter celles de l'été, pourtant si jolies Les façons d'automne présentent une combinaison de drapés et de tuniques droites qui rappellent bien un peu celles que nous portons; mais cependant, il y a du nouveau, le goût et l'imagination ne faisant pas défaut à madame Turle. Tout est comme il faut dans ses modes, rien ne vise à l'effet, rien n'est tapageur; des ornements choisis, des garnitures charmantes et avec cela, des corsages allant en perfection. Quelques costumes de transition nous ont paru tout à fait gentils; ils sont en petit lainage rayé ou à fleurettes et se composent d'une jupe plissée et d'une polonaise à bouffant; le col droit et le parement de la manche sont en velours. Un autre a la jupe garnie de volants froncés et une tunique-écharpe nouée derrière; un genre laitière bien gracieux. Le prix de ces costumes est bien tentant, de 80 à 100 fr. La jaquette d'automne ainsi que le pardessus se font en lainage mélangé et uni. le second un peu grand est des plus confortables; nous avons vu chez madame Turle, ces modèles, qui nous ont beaucoup plu.

* * *

A LA SCABIEUSE
Maison spéciale de deuil, 10, rue de la Paix.

—

C'est toujours avec une entière confiance que nous vous recommandons la Scabieuse, aussi bien pour les tissus spéciaux de deuil que pour les tissus de fantaisie et les belles soieries. La plupart sont spécialement fabriqués pour cette maison qui s'est acquis la réputation de ne vendre que de beaux et bons tissus et d'un goût exquis pour ceux à dispositions brodées et brochées. Les étoffes de grand deuil sont de fabrication supérieure et d'une durée excellente; si nous n'en désignons aucun, c'est qu'il nous faudrait vous les nommer tous et la nomenclature serait longue; nous préférons vous engager à demander les échantillons qui vous renseigneront sur les largeurs et les prix. Pour le demi-deuil, les tissus brillants et les soieries de fantaisie offrent un grand choix, de même les superbes soiries et les étoffes spéciales pour pardessus et grandes confections. Passant aux costumes faits et aux pardessus, nous n'aurons qu'a répéter ce que nous venons de dire des tissus : façons charmantes et combinaisons d'étoffes très heureuses, dans lesquelles se reconnaît le goût si comme il faut de madame Marguerie. C'est à elle que l'on doit la création de ces costumes élégants qui ont fait la bonne réputation de la Scabieuse et la joie de beaucoup de nos élégantes parisiennes, qui se trouvent supérieurement habillées, et moulées dans des corsages d'une coupe des plus gracieuses.

* * *

TEINTURERIE EUROPÉENNE
Ancienne maison Perinaud, 26, boulev. Poissonnière.

—

Les progrès de cette industrie sont tels que nous pouvons aujourd'hui nous servir des soiries et de toutes les étoffes teintes comme d'un tissu neuf. C'est qu'à la Teinturerie européenne les procédés employés ont été inventés par le fondateur de cette maison, un chimiste expert. Les jupes en soie sont teintes sans qu'on les decouse et parfaitement réussies; nous en avons vu de noires superbes, puis de teintes à la mode, et toutes d'une souplesse et d'un brillant qui leur donnent l'aspect d'une soie neuve. Quant aux lainages, aux gazes et au velours, même perfection de teinture et de couleurs; nous ajouterons que les dentelles de laine dont on a fait tant de garnitures et de jupes, se teindront aussi fort bien, mais il faut une maison aussi soigneuse que l'est la Teinturerie Européenne, pour obte-

nir un bon résultat. Quant aux costumes teints sans les découdre, c'est une spécialité de cette maison. Quelle que soit la garniture : plissés, bouillonnés, volants froncés, elle sera teinte et redeviendra fraîche. Quant à la façon, elle peut être modifiée suivant le dessin; il faudrait, en envoyant le paquet, demander qu'on la modernisât. Le costume serait renvoyé prêt à mettre. C'est l'économie d'une façon, et les façons sont chères. Nous avons apprécié le travail de cette excellente maison que nous recommandons avec confiance.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE

Etoffes d'ameublements, tapisseries artistiques, reproductions anciennes, 348, rue St-Honoré.

—

Nous vous avons déjà mentionné de bien jolies étoffes, des cretonnes superbes de tissu et de dessin, du velours antique richement imprimé. Eh! bien, à ces superbes collections, M. Lebel-Delalande vient d'ajouter encore un velours antique brodé, en jeté, au fil d'or, de feuilles de chêne et de laurier. Rien de plus beau pour portière et draperie de piano; fonds : bronze, cuivre, vieux rouge, mais la broderie sur commande peut se faire sur un fond choisi : largeur de l'étoffe 130 centim., prix : 125 fr. le mètre; la broderie moins riche, le mètre coûterait 90 fr. Avant de parler des tapisseries genre moyen âge, citons encore une cretonne, sur fond reps bleu pâle avec dessin damasquiné coupé de bouquets imprimés à la main; une chambre tendue de cette étoffe avec les draperies assorties serait d'une élégance comme il faut, bien séduisante. Parmi tous les genres et styles de tapisserie, il en est un très décoratif qui appartient exclusivement à la maison Lebel-Delalande. Des personnages, les uns de grandeur naturelle, d'autres réduits, représentent des seigneurs du moyen âge avec le faucon sur le poing, et des chatelaines sur leur blanche haquenée; pour fond, un paysage avec les tourelles du manoir dans le lointain. Comme tenture d'antichambre et de salle à manger, on ne peut désirer mieux. L'exécution de cet ouvrage est facile; on peut d'ailleurs faire préparer l'ouvrage, faire faire les sujets et n'avoir plus qu'à remplir le fond; on trouve même les fauteuils assortis montés, la maison Lebel ayant de beaux bois anciens ou des modèles finement reproduits. — Revenons aux étoffes d'ameublement imitation d'anciennes tapisseries. D'abord désignons deux bordures : l'une à 20 fr. le mètre sur 30 centim. de haut, l'autre à 14 fr. sur 20, joli coloris. Ces bordures sur fond vieil or, bronze achèveraient une tenture en andrinople. La tapisserie imitation Louis XIII s'emploie aussi pour les portières, largeur 135 centim., prix : 52 fr. le mètre. On pourrait faire les chaises en tapisserie à la main et dans le même style. Une étoffe moyen âge représente des animaux fantastiques au milieu de feuillage, etc., etc. Nous voudrions encore vous citer des tapisseries qui ont fait notre admiration, mais la place nous manque.

***

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix.

—

Nous avons donné en temps utile les renseignements concernant les cosmétiques dont il est bon de faire usage pendant l'été; ces cosmétiques d'une manipulation parfaite, faits avec des matières de premier choix, se conservent sans s'altérer pendant des mois. Parmi ceux désignés, quelques-uns sont aussi bons pendant l'hiver; nommons cette exquise crème de fraises, sorte de cold cream qui rafraîchit le teint, l'éclaire, enlève le hâle causé par le soleil, aussi bien que par la brise de mer et la bise d'hiver, et même le prévient; la lotion de Guerlain que l'on emploie pure ou comme eau de toilette; la poudre de Cypris la plus fine, la plus pure des poudres de riz et si impalpable qu'elle ne s'aperçoit pas sur le visage qu'elle couvre d'un léger duvet transparent; le savon Sapoceti onctueux et mousseux dont les propriétés, dues au blanc de baleine qui en est la base, sont de rendre les mains blanches, la peau douce et souple. Le succès de l'eau de Cologne Impériale russe va toujours grandissant; cette eau délicieuse est d'un parfum suave, d'une limpidité inaltérable, qu'elle doit aux alcools supérieurs employés pour sa fabrication ; elle se conserve indéfiniment sans perdre de sa force et de son parfum.

***

EAU ET POMMADES VIVIFIQUES, ELIXIR DENTIFRICE VIVIFIQUE

De A. B., chimiste, chevalier de la Légion d'honneur, rue des Rosiers, 5 *bis*, chez M. L. Bonneville.

—

Ces produits sont les meilleurs que nous connaissions et les personnes qui s'en servent se trouvent on ne peut mieux de leur usage. Nous-même en avons apprécié toutes les qualités. Pour l'entretien des cheveux, pour la propreté de la tête, pour faire disparaître les pellicules qui sont souvent la cause de leur chute, il suffit de se servir de la pommade deux fois par semaine et une fois de l'eau. Pour en arrêter la chute et les faire repousser aux parties dégarnies, il serait bon d'user de la pommade tous les jours, le soir de préférence, on étend la pommade avec le bout du doigt en frottant légèrement la racine. L'Eau s'emploiera deux ou trois fois par semaine, elle activera l'effet de la pommade, on en lave la tête au moyen d'une brosse douce. On obtient un bon résultat après quelques jours de ces soins et un fin duvet montre que les cheveux repoussent abondamment. Nous affirmons que ces produits sont inoffensifs et que même les plantes employées dans leur préparation sont bienfaisantes, c'est l'avis des médecins. L'Elixir vivifique est exquis et nous le dés gnons comme d'une excellente hygiène pour les dents.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES

Maison Poivret et Ce, H. Kahn, successeur, rue Montorgueil, 61.

—

Vacances sur toute la ligne et tout le monde en route. On court joyeusement les monts et les bords de la mer. Il ne faut pourtant, pour changer en vrai supplice le plaisir du touriste, qu'un soulier trop étroit, une chaussure défectueuse, et cela suffit, en outre, pour déformer à tout jamais les pieds d'un enfant. M. *Poivret* l'a bien compris; aussi apporte-t-il un art poussé aux dernières limites dans la fabrication des chaussures du bébé, de la fillette et du pétulant lycéen. Les mères de famille en tiendront compte au

mois d'octobre, avant de reconduire leurs enfants en pension. Impossible de faire plus confortable, plus solide, plus élégant et à meilleur compte.

Quant à nos lectrices, nous leur signalons en ce moment, pour la mer, le *soulier matelot* avec bouts rapportés en pointes, à 16 fr. 50; et pour les excursions dans les montagnes, la *botte coquette du Club des Marcheuses* qui vous tient bien en équilibre, 12 fr. 75. Les sauteries au casino imposent le *soulier papillon* et le *soulier menuet*. Pour se faire une idée exacte de ces différents genres, il suffit de consulter le Catalogue de la *maison Poivret* que l'on reçoit *franco*, en s'adressant à M. H. Kahn, 61, rue Montorgueil au fond de la cour.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4536

Modèles de madame Turle, rue de Clichy, 9

Première toilette. —Jupe plate en roulière beige; un galon de tresse assorti tourne en angle de chaque côté d'une quille plissée en tissu uni; tablier long et pouf flottant unis. Corsage court (1) faisant légèrement pointe devant, avec galons posés en revers et sur lesquels est disposée une laçure; col et parement en galon.—Capote sans brides en paille mélangée: nœud drapé en surah et touffe de grosses fleurs des champs.

Deuxième toilette. — Costume en velours myrte et taffetas changeant myrte et rubis semé de petites fleurettes brochées des deux tons du tissu. La jupe est alternée de panneaux de velours et de taffetas; petit panier en taffetas du côté droit; corsage de velours avec écharpe de taffetas posée en sautoir; flot de ruban sur le côté, et gros nœud à longs pans derrière; manche demi-longue. — Chapeau de paille à revers de velours plissé; devant, deux plumes *couteaux* dans une draperie de velours.

Costume d'enfant. — Pardessus à pèlerine plissée en sergé bleu marine, doublé de surah Suède (2); le gilet est plissé devant depuis l'encolure, le reste du dessous se compose d'une jupe plissée montée à un petit corsage plat non ajusté. — Chapeau orné de trois rangs de chicorée; touffe de plumes lisses avec tête d'oiseau.

PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE

Modèle de la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

Bande tulle broché, pour rideau; le grillagé et les teintes les plus foncées du feuillage sont en fine chenille, le reste de la broderie est en soie d'Alger; le cordon doré est une soie lamée; nous donnerons dans l'Album d'Octobre une dentelle assortie.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 Septembre.

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE

Fond crochet a la fourche (voir la page 3, Album de ce mois, la préparation des entre-deux et des écailles formant dentelle); les entre-deux terminés on les réunit par un surjet. L'écaille préparée, on fait les 6 branches en *point tissé*, chacune sur 3 boucles; du côté des petites boucles, on fait au crochet avec le même fil que le travail à la fourche: — * 3 demi-brides dans la boucle — 1 picot mat — 3 demi-brides dans la même boucle — tirez la boucle suivante dans la maille qui est sur le crochet - retournez au signe * vous réunissez les écailles du fond par un surjet.

NEUVIÈME ALBUM

A. G., enlacés. — Garniture. — Entre-deux, filet guipure. — Sachet à gants. — Petite garniture. — Polonaise pour fillette (patron découpé). — Costume en surah. — Costume en étamine. — Détail, fond crochet à la fourche (planche repoussée). — Antimacassar. — Têtière en étamine écrue. — C. F., enlacés. — Dessus de piano — serviette à œufs ou à marrons. — M. R., enlacés. — Petite dentelle au crochet. — Chemise à pièce brodée. — Dentelle au crochet en laine. — Toilette de dîner. — Costume en étamine brochée. — J. P., enlacés. — Carré, filet-guipure. — Dentelle, guipure Richelieu. — Coussin François Ier.

PLANCHE IX

1er côté

Veste, costume en surah page 2. Corsage a pointes, toilette de dîner, page 7.	Album de Septembre.

2e côté

Corsage, costume en étamine, page 2. Chemise a pièce, brodée ou unie, page 6.	Album de Septembre.

PATRON DÉCOUPÉ

Polonaise pour fillette, page 2 (Album de Septembre).

8-85 2731. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

48, *Rue Vivienne*, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La robe ronde, sans aucun drapé ni relevé, semble avoir vécu. Cette tentative de simplicité excluant la grâce, n'a point réussi. D'abord, la façon en était trop facile à copier pour ne pas tomber immédiatement dans le domaine vulgaire, puis elle n'avantage ni les petites, ni les grandes femmes. La robe ronde, plissée régulièrement, a absolument besoin d'être coupée par quelque ornement. Elle se complète joliment par une ceinture *moyen âge*, en serrant bien les hanches, en formant beaucoup de plis inégaux en travers, pour se nouer largement derrière. Des petits paniers plissés ou froncés surmontent aussi les jupes rondes; en ce cas-là on peut ne mettre aucun relevé. Les lainages épais s'accommoderont bien de ces arrangements.

La ceinture de velours en lé, posée en travers est indiquée pour la saison où nous entrons. Deux jupes semblables en lainage se voient toujours beaucoup; mais la seconde doit être relevée très haut du côté gauche, sous un nœud de velours ou de ruban.

Bien des premières jupes sont ornées en cerceaux, de rangées de velours même teinte ou plus foncée, teinte de galons ou d'entre-deux de dentelle de laine, souvent doublés de couleur. Quelquefois, les premières jupes ne sont ornées que du côté où la seconde se relève; alors les bandes de velours, les galons, broderies ou dentelles, sont disposés en long.

On reporte des jupes rayées en dessous de l'uni. Le pékin rayé largement est très choisi, surtout le noir et rouge, le gros bleu et rouge. Le gros bleu et or a aussi beaucoup de cachet. Ces jupes rayées se font unies, ou toutes plissées, ce qui est encore plus joli, mais épaissit un peu. Sur des tissus de teintes foncées, on verra de fines rayures de plusieurs tons, accompagnées de fils d'or jetant une note brillante au milieu de leur aspect sombre.

Les jupes et les corsages se feront en uni et plus ou moins ornés de soutaches d'or. Les jupes drapées qui reprennent à peu près le terrain dont les jupes rondes avaient tenté de les déposséder, se font moins bouffantes. Les draperies seront plus tombantes, et plus allongées à l'antique, ce qui nécessitera un changement dans la tournure; celle-ci sera posée un peu plus bas à la suite de la taille et se dissimulera dans les draperies.

Les broderies et les petits grelots de plomb sont toujours en vogue, celles d'acier aussi; mais sur le noir rien ne remplace le jais, quelquefois mélangé d'or.

Les lainages d'automne sont assez fins, sans pour cela détrôner les tissus épais et rugueux, dont on a un peu abusé cet hiver. Parmi ceux qui doivent former des draperies, le cachemire de l'Inde reste le premier des tissus à la mode, et pour les costumes d'hiver, rien n'est supérieur à un joli drap, souple et fin, surtout en couleur. Je voyais ces jours-ci à une jeune fille, à la campagne, le costume suivant qui est à deux fins.

En cachemire de l'Inde *gris acier*. La première jupe cerclée de cinq rangées de velours étroit, même teinte. La deuxième, même tissu, toute unie, froncée autour de la taille et relevée très haut d'un seul côté, en formant de jolies draperies derrière. Corsage plat à taille ronde, ceinture de velours gris, venant nouer avec coques et longs pans, sur le côté de l'ouverture de la jupe. Revers de velours aux manches. Col rabattu en velours, écartant un peu sur les devants qui, à l'occasion, pour le soir, se rentrent en dessous, afin de permettre une petite ouverture au corsage. De chaque côté du col, partant de dessous, se disposent des plis de crêpe lisse gris, ou de tulle crème, moucheté, formant un petit fichu croisant à la taille. Un bouquet de roses rouges achève d'élégantiser cette toilette qui, complétée par des bas de couleur, de petits souliers et un joli éventail, peut rendre de grands services, quand il n'est possible d'emporter qu'une seule robe.

Pendant le mois d'octobre, surtout si l'on est à la campagne, il est reçu de porter, pour les finir, les toilettes un peu voyantes, de plages, ou de villes d'eaux. L'andrinople qui en a été un des principaux ornements, ne peut véritablement pas se mettre à la ville. La robe par excellence, pour les réunions de château est celle de dentelle, noire ou de couleur. Selon les accessoires, elle est simple ou habillée. Presque jamais, les corsages ne sont unis et plats; on les orne de bouffants, de jabots, de pampilles, etc.

La dentelle s'allie parfaitement bien avec le velours. J'ai vu des toilettes ravissantes ainsi disposées.

Jupon uni en velours rouge, ou en peluche grenat. Corsage de dessous plat, également en velours ou en peluche, avec poignet montant, orné en dedans de biais de crêpe de même nuance. Jupes de dentelle, les unes noires, les autres écrues. Ces jupes, taillées *trop* longues, recouvrent le jupon de velours et forment des draperies retombant par derrière. Elles sont fendues en long des deux côtés, et relevées très haut à gauche.

Le corsage de dentelle a des plis croisant devant et derrière, ce qui forme une ouverture en cœur de chaque côté, sur celui de dessous en velours. Capote Manon en dentelle semblable à celle de la jupe, surmontée d'un joli nœud de velours.

Quand une femme âgée veut rendre parée, pour un dîner ou une réunion du soir, une robe foncée ou noire, je lui conseille d'y adjoindre, quelle que soit la forme du corsage, un joli et assez grand fichu de mousseline de soie crème, garni d'une haute dentelle. Il formera une double petite pèlerine étagée derrière; devant, les longs pans plissés et garnis de dentelle seront rapprochés, croisés, ou plus ou moins relevés, par des bijoux ou des nœuds de ruban. A un beau fichu plat, en vieille guipure, j'ai vu ajouter au milieu, un jabot de dentelle coquillée, faisant le meilleur effet. Cela donne un air nouveau à une ancienne robe noire à laquelle on pose des nœuds cerise ou grenat. La

coiffure doit être en dentelle noire, comme les ornements de la robe. Le fichu seul est blanc. Nœuds ou fleurs rouges dans le bonnet-coiffure.

L'ancien barège forme de charmantes toilettes de jeunes filles, pour réunions dansantes. Il a l'avantage de ne point se chiffonner. En *blanc crème, souffre, rose, bleu*, on les garnit d'entre-deux de dentelle, posés en long au corsage et en travers à la jupe. Les corsages ont des bouffants de dentelle et un col pierrette en dentelle froncée retombant sur les épaules, ou simplement une ouverture allongée. Larges ceintures de soie molle, d'étoffe algérienne, de crêpe de Chine ou de velours.

Les corsages de couleur se portent toujours avec des jupes différentes. Le jersey est fort pratique. Le *canadien*, très collant sur la taille et les hanches, n'a qu'une ouverture lacée sous le cou. Il convient aussi bien aux enfants qu'aux jeunes femmes, et est indispensable aux personnes qui jouent aux Lawn-tennis, passe-temps des plus agréables à la campagne pendant la saison d'automne.

A ce propos, j'ai vu de charmants petits tabliers destinés à contenir les balles dans une grande poche disposée sur le devant. On en fait en toile perse garnis de plissés de dentelle, en toile écrue brodés de couleur, et en Andrinople, avec dentelles rebrodées de différentes nuances.

On commence à voir des chapeaux de feutre, surtout pour voyager. Formes assez grandes ornées de rubans-galons rayés gros bleu et rouge, ou beige et loutre, selon la couleur du chapeau.

Nous prions nos abonnées d'excuser notre retard à leur envoyer les renseignements qu'elles nous demandaient sur les divers prix du châle de l'Inde. Nous voulions les tenir d'une source autorisée, et le directeur de la Compagnie des Indes, 80, rue de Richelieu, était absent. A son retour, il s'est très obligeamment mis à notre disposition pour tous les renseignements que nous désirions. Remercions-le ici en disant que nulle part nous n'avons vu des séries aussi complètes et aussi diverses. Quel goût dans les dessins du plus modeste châle de l'Inde ! Quel charmant coloris et quels tons exquis ! Nous comprenions, en regardant ces merveilles, le nouveau succès du châle de l'Inde, et aussi sa réapparition dans les corbeilles de mariage. Prix des différentes séries : de 690 à 800 fr., de 1,000 à 1,500 fr., de 1,500 à 2,000 fr. et au-delà.

VISITES DANS LES MAGASINS

MODES DE MADAME BOUCHERIE
Rue du Vieux-Colombier, 16.

(Explication de la gravure coloriée 4540 *bis*.)

Capote en velour noir brodé de fleurs en jais. — La passe chiffonnée de ruches en satin, relevée en pointe, avec un chou de cette même étoffe dans l'intérieur ; un quadrillé en perles de jais avec grosses perles au bord voile le ruché ; au-dessus de la pointe, pouf de plumes grenat fantaisie en couroucou. Brides en ottoman, 60 fr. ; plus simple, 40 fr.

Chapeau en feutre soie brun pour jeune fille. — Jolie forme avec calotte haute et un seul bord relevé en peluche brune. Un galon l'entoure. Sur le côté et en éventail, nœud en peluche marron piquetée de points mousse, recevant deux perruches aux teintes sombres. Prix : 35 à 50 fr. Se fait en toutes nuances.

Chapeau rond à grand bord en feutre ratiné bronze, pour jeune femme. — Calotte élevée et passe droite, avançant devant. Une draperie en peluche bronze posée derrière, et rabattant sur le dessus de la calotte, très belle touffe de plumes bronze teintées mais pâle et doré, sur lesquelles voltigent des papillons aux couleurs changeantes piquées d'or ; crosses dorées partant du milieu. Prix : 50 à 70 fr.

Chapeau amazone en feutre de soie marine, pour jeune fille. — Calotte haute en peluche de soie et petit bord retourné tendu en velours marine. Devant, des plumes marine et beige montent jusque sur le sommet de la calotte qu'elles recouvrent. Très élégant, de 50 à 60 fr., plus simple, de 40 à 50 fr.

Capote en feutre de soie gris argent pour jeune femme. — Passe coiffant très bien, un peu évasée et formant pointe enlevée au milieu. Le dessus tendu de velours noir avec un nœud papillon dans l'intérieur ; le contour bordé en velours. Une dentelle argent s'enroule autour d'un velours noir disposé sur la passe. Un bel oiseau gris argent avec des ailes d'un joli gris foncé domine la calotte en forme d'aigrette large et plate. Brides en velours. Prix : de 35 à 50 francs.

***

COSTUMES ET MANTEAUX
De la maison Vidal sœurs, 104, rue de Richelieu.

Nous venons de voir en détail ce que la mode sera cet hiver. L'exposition organisée par mesdemoiselles Vidal durera une quinzaine de jours ; elle attire les élégantes et les étrangères de passage qui viennent rendre hommage au goût parisien. Dans cette exposition tout le monde, depuis la jeune fille jusqu'à la grand'mère, trouvera une façon convenant à son âge, des étoffes nouvelles d'un goût exquis et des garnitures fort belles. La place nous manque pour décrire ces costumes et ces robes qui demanderaient de longs détails, et les pardessus, les uns enveloppant, les autres d'une coquetterie élégante bien faite pour séduire. La faille française unie et bouclée, avec des reliefs superbes est destinée au costume de visite et de dîner ; des fantaisies brodées et veloutées, des pékins d'un nouveau genre sont charmants. Les lainages sont tout à fait jolis avec leurs couleurs effacées et leurs rayures fondues ; combinés avec une soie unie, ils feront des costumes journaliers très coquets. De superbes passementeries sont brodées de perles, de ces *fameuses perles* en bois dorées ou naturelles, serties dans un fin travail qui les met encore en relief. De tout cela Mesdemoiselles Vidal tirent des arrangements et des combinaisons qui font grand honneur à leur goût et à leur imagination. L'exposition sera ouverte le 5 octobre.

***

CORSET-CUIRASSE
De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra, 11.

Il est toujours utile de rappeler à nos lectrices que dans un corset bien compris, la taille doit se trouver à l'aise, tout en étant maintenue, allongée, cambrée avec grâce. C'est par l'étude de la taille que madame Emma Guelle est arrivée à donner à son corset-cuirasse, ce degré de perfection qui lui a valu les récompenses les plus honorables, telle la médaille d'honneur. Nous

avons apprécié le côté hygiénique et le côté mondain de ce corset et tous deux nous ont complètement satisfaite. Par sa coupe, la disposition des baleines et des ressorts, il allonge la taille, sans préjudice pour la santé; il reste bien en place, ne remonte pas, diminue l'embonpoint, efface les hanches trop accentuées; le corset-cuirasse nous semble la perfection, c'est pourquoi nous le recommandons à nos lectrices. Le busc incassable breveté est souple, soutient assez cependant, sans appuyer sur la poitrine. Pour les fillettes qui ont une tendance à se voûter, madame Guelle fait un corset à épaulières qui les redresse progressivement, et pour les jeunes femmes un corset du matin, charmante création que nous signalons aux élégantes, amies d'une recherche intime.

⁂

ETOFFES DE STYLE POUR AMEUBLEMENT,
TAPISSERIES ARTISTIQUES AVEC PERSONNAGES,
GENRE VITRAIL MOYEN AGE

De la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348

Ces premiers renseignements s'adressent aux jeunes mariés désireux d'installer confortablement et coquettement leur intérieur. Ils trouveront dans la maison désignée un nouveau satin superbe pour rideau, d'un prix plus que raisonnable, 16 fr. le mètre en 1 mètre 30 de large. Nous désignerons un rose Henri II, exquis de ton, avec des reflets orangés du plus charmant effet, trois tons: clair, moyen, foncé. En tons anciens, il y a le bleu, le vert, le bronze et le vieil or. On ferait teindre sur échantillon à partir de 10 mètres; l'étoffe est magnifique. Pour salle à manger, une imitation de tapisserie Louis XIII qui fera de fort beaux rideaux et portières, à 45 f. le mètre en 1 mètre 40. Les dessins sont superbes. Quant aux tapis de table, nous prions nos lectrices de se reporter aux *Visites des Magasins* de Juin et de Juillet. Signalons encore un meuble Louis XIV, noyer finement sculpté, couvert de tapisserie à la main. Le dossier du canapé représente des seigneurs et des dames de la Cour se promenant, et le siège, une promenade en carrosse; le tout au petit point ainsi que le lointain et les manchettes; le paysage au demi-point: le grand canapé, 4 fauteuils, 4 chaises, 7,000 fr. Parmi les tapisseries d'art faites à la main, nous citerons un écran, représentant l'*Enlèvement d'Europe;* figures et chairs sont si finement brodées qu'on les croirait peintes. Le taureau sur lequel Europe est assise est vraiment beau, les arbres, le terrain sont en relief et la mer, les nuages et les amours très bien rendus. Des panneaux en tapisserie moyen âge, pour antichambre, d'autres encadrés de chêne ou de noyer, sont très décoratifs et plairont à tous, nous n'en doutons pas. A côté de ces belles choses, on en trouve de plus simples, toujours marquées au coin du meilleur goût artistique.

⁂

LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS
26, boulevard Saint-Denis.

Le *Lait Antéphélique*, pur ou avec moitié d'eau, fait disparaître le *masque* et les *taches de rousseur*. Mais là ne se borne pas son action. Le *Lait Antéphélique de Candès* est un cosmétique composé d'éléments dépuratifs qui en font la plus efficace des eaux de toilette; mêlé avec deux ou trois fois autant d'eau, il dissipe le hâle, les rougeurs, les boutons, les efflorescences, les rugosités, et en tonifiant la peau et en resserrant son tissu, il efface ou retarde les rides.

On le trouve toujours, 26, boulevard Saint-Denis, chez Candès qui l'envoie *franco* contre un mandat de 5 francs, — et chez les parfumeurs et coiffeurs.

⁂

MANUFACTURE DE CHAUSSURES
Maison Poivret et Cᵉ, H. Kahn, successeur.
Rue Montorgueil, 61.

La première condition pour éviter l'humidité qui amène les rhumes, est de se chausser confortablement. La solidité, l'élégance, le bon marché distinguent la *botte forestière*, chevreau empeignée, doubles semelles, prix 12 fr. 75 c. On ne peut désirer chaussure mieux établie pour les promenades d'arrière-saison à travers les terres détrempées. Nous appelons aussi l'attention sur la *botte douairière* en drap, claquée maroquin, à 10 fr. 75 c.

La maison *Poivret* vous offre un grand assortiment de mignonnes pantoufles en maroquin, satin ou drap, chaudement fourrées en flanelle rouge, au prix avantageux de 6 fr. 50 c. Donnons une mention à part à la gracieuse *pantoufle douillette*, en satin noir piqué, qui moule le pied dans la perfection. — Dans cette maison, on chausse les enfants avec un talent remarquable: on excelle à maintenir le pied, à en diriger la croissance, à en modifier la conformation; aussi nous nous faisons un devoir d'appeler l'attention des mères de famille sur cette fabrique qui, par la simplicité de son installation et l'absence de luxe, peut vendre en détail au même prix que celui de fabrique.

Rue Montorgueil, 61, au fond de la cour. — *Envoi franco d'un catalogue.*

⁂

TAPISSERIE, TRAVAUX DE FANTAISIE,
OBJETS DE LAYETTE, CHIFFRES ET DESSINS POUR TROUSSEAU

De la maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

Avant de parler des travaux de fantaisie, nous allons, mesdemoiselles, vous nommer quelques belles tapisseries genre ancien. C'est d'abord un magnifique écran Louis XIV avec des personnages, des oiseaux voltigeant dans les arbres et des animaux grimpant, tout cela au petit point, le reste au point lancé; le fond en laine, 200 fr.; en soie, 210 fr. — Un fauteuil Louis XVI pour enfant, guirlande de léger feuillage s'enroulant autour de bouquets de roses; le tout lancé: fond en soie bleu ciel, 70 fr. — Un pouf carré Louis XIII avec chimère au petit point, le dessin lancé: fond en laine, 75 fr. — Un autre rond, avec œillets et pavots, 55 fr. — Deux bandes dessin de fantaisie, feuillage, oiseaux et papillons, faits au petit point: fond en laine, 95 fr. chacune, avec le fond en soie, 110 fr.—Coussin, carré ou long, au point de Hongrie; dans les médaillons fleurs au passé; fleurs faites, fond échantillonné, le tout en soie, 48 fr.

Travaux sur satin: Ecran Louis XVI, le milieu en imberline noisette avec riche motif échantillonné, l'encadrement en satin cuivre foncé, sur lequel court une guirlande échantillonnée: 100 fr. — Deux coussins, l'un rose, l'autre bleu, ornés d'appliques en imberline avec broderie rappelant la broderie Richelieu: 45 fr. chacun.—Chaise volante en étoffe brochée, brodée au point de fantaisie: 38 fr. — Coussin long sur drap, dessin Renaissance, au feston

35 fr. — Têtière pour canapé en gaze brochée, dessin Renaissance, échantillonnée : 35 fr. — Une autre, genre Vénitien, brodée en soie vieil or de plusieurs tons : 28 fr. — Dans le même genre, voile de fauteuil : 30 fr. ; dessous de lampe ou de vase : 12 fr. la paire.

Les personnes qui désireraient offrir à une jeune maman un objet de layette, trouveront dans cette maison les objets suivants confectionnés : Bavoir brodé, de 10 à 16 fr. ; bavoir-corsage, de 18 à 20 fr. — Botte en piqué soutachée, 12 fr.; en lainage avec broderie en soie bleue, 16 fr. — Châle anglais en flanelle, brodé et festonné, en laine perlée bleu pâle, nœud en ottoman : 40 fr.; en lainage fantaisie doublé de soie : 55 fr. — Couverture en tissu marocain, brodé de soie, garniture en guipure brodée, doublure soie piquée : 70 fr.— Capote en piqué, soutachée, ornée de broderie, nœud et brides en ottoman : 28 fr.; en lainage : 45 fr. — Robe en laine au crochet avec dentelle formant trois volants superposés, ceinture en ottoman : 18 fr.; dans le même genre, chausson au point neige : 3 fr. 50 c.

Mademoiselle Leeker nous a montré une nouvelle laine tordue que l'on emploie pour les ouvrages au crochet ou au tricot; deux couleurs, bleu et crème, 30 fr. le kilo. La laine torse fine en toute nuance, coûte 3 fr. 75 c. la boite, de dix pelotes; on en fait des dentelles qui imitent la guipure de laine. La laine perlée, dont on fait de gentilles capelines pour baby, qui, toutes en laine crème, doublées de crochet en laine perlée rosée, nœuds en ottoman, coûtent 15 fr.

* * *

PARURES DE MARIÉES, FLEURS ARTIFICIELLES ET FOURNITURES POUR FLEURS

Madame A. Favier, faubourg Poissonnière, 68.

—

Nous recommandons les fleurs artificielles de madame A. Favier, principalement ses fleurs d'oranger. Madame Favier fera, pour des prix très modérés, des parures de mariée d'une grande distinction. Elle envoie en province, aux meilleures conditions, toutes les fournitures nécessaires pour fleurs artificielles, et elle donnera, surtout à nos abonnées, toutes les explications désirables pour les exécuter elles-mêmes.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES, N° 4540

Confections et Modes de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Première toilette. —Mantelet à menottes en vigogne bronze; dos très cambré avec basque plissée à gros tuyaux, bordée de tissu astrakan de même nuance; le pan est fendu à la hauteur du bras et reçoit une menotte en astrakan (1); doublure et col en tissu astrakan.—Chapeau de feutre noir à double jarretière de velours bronze; devant, coques de velours au milieu desquelles sont posées trois plumes-couteaux bronze lamées d'acier.

Deuxième toilette. — Casaque en armure noire, ornée d'une frange de chenille et d'une passementerie posées en pointe; basque carrée derrière; col et parement de manche en passementerie. — Chapeau de feutre chiné à bord relevé, doublé d'un plissé de velours formant corde; touffe de plumes lisses un peu de côté.

Troisième toilette. — Jaquette en astrakan noir à basque rapportée d'un côté et tenant au vêtement de l'autre (voir la Planche de patrons); le revers du haut se croise à volonté sur la poitrine ou se relève de côté; une aiguillette de corde réunit les deux dents arrondies de la basque, et est retenue par des agrafes fantaisie en vieil argent. — Toquet en astrakan à petit bord roulé; sur le côté aiguillette de corde et et agrafes de vieil argent.

Quatrième toilette. — Visite en velours loutre, dentelée et tombant sur un long gilet de pékin à rayures variées contournant le côté et faisant un dessous complet (1); frange à grelots de perles au bas du gilet, et bord de grelots autour du dessus en velours uni; col à pointe derrière. — Chapeau de soie à revers tendu en velours; touffe de plumes.

Cinquième toilette. — Confection en roulière beige et loutre, à rayures astrakan et peluche frisée, ouverte devant en formant la pointe; dos à basque-pouf; manche roulée et col brisé; flot de ruban moiré à l'encolure (2).— Capote sans brides en paille noire, avec nœud de satin et bouquet de fleurs.

Sixième toilette. — Pardessus en tissu natté à gros plis derrière; demi-pèlerine fuyante, recouvrant une manche de dessous en velours; col de velours et motif de corde au milieu du dos; revers de velours dans le bas, montant en pyramide; sur cette pyramide est posé un motif en corde. (Voir la Planche de patrons.)

Septième toilette. — Mantelet en étamine cachemire avec de larges revers de velours, ornés de boutons cachemire; manche à revers fendu en velours; basque du dos plissée, col brisé en velours. (Voir la Planche de patrons.) — Chapeau élevé à bord droit, orné d'un gros chou de ruban.

GRAVURE DE CHAPEAUX N° 4540 *bis*.

Voir l'explication à l'article ; *Visites dans les Magasins*.

PLANCHE DE BRODERIE

Alphabet. Plumetis, cordonnet et point de sable; la petite branche du bas peut s'adapter à toutes les combinaisons de chiffres.

Alphabet. Pois.

CARTONNAGE

Abat-jour (en trois parties). Galerie rétrospective de modes.

DIXIÈME ALBUM

Garniture. — Fond au crochet (laine Mège). — Angle, tulle grec. — Garniture. — Coussin en satin. — D. E., enlacés. — E. H., enlacés. — M. D., enlacés. — Fleurette, tapisserie par signes. — E. V., enlacés. — Julienne. — Sac à linge. — Corbeille, crochet à la fourche.—Entre-deux, application sur tulle. — Col et manchette pour camisole.—Toilette de bal. Costume d'intérieur. — Branche, tapisserie par signes. — Costume d'enfant. — Entre-deux, filet guipure. — Têtière en étamine. — Petit tapis, broderie rococo.

PLANCHE X

1er côté

Jaquette, 3e toilette } gravure n° 4540.
Mantelet a revers, 7e toilette }

Corsage, costume d'intérieur, page 6 (Album d'Octobre).

2e côté

Pardessus en tissu natté, sixième toilette (gravure n° 4540).

Robe, petite fille, page 6 (Album d'Octobre).

(1) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte* recevront ce patron le 16 Octobre.

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 Octobre.

9-85 2984 — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

““JOURNAL DES DEMOISELLES

48, Rue Vivienne, 48

PARIS, 10 FRANCS DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

La place étant très limitée aujourd'hui, nous donnerons seulement quelques renseignements, et remettrons le reste au prochain mois.

La faille revient à la mode; si elle est de belle qualité, on l'emploie dans la combinaison de toilettes élégantes, mais jamais seule. Sur des jupons de ce tissu vieux rouge, on pose plusieurs rangées de velours, même nuance, et l'on drape par dessus des jupes-tuniques en dentelle de laine double, gros bleu ou gros vert, fabriquée exprès pour l'hiver. Quoique forte épaisse, cette dentelle, dont les dessins sont fort en relief, est assez transparente pour qu'on aperçoive à travers ses jours, la nuance du dessous.

Les corsages ouvrent très peu sur un gilet de velours rouge fermé derrière et formant plastron devant. Col très montant, s'attachant de côté sous un petit nœud. Au cou et au poignet, plissé en crêpe lisse rouge, bleu ou vert, mais non blanc. — Petite capote de dentelle semblable à la jupe, doublée de velours rouge. Touffes de plumes rouges sur le sommet.

***

AVIS A NOS LECTRICES

Le Numéro du 31 octobre de l'Edition hebdomadaire contient un Supplément de travaux coloriés, faits spécialement pour cette édition par la maison Henry. Ces travaux exécutés en étoffes anciennes, montrent aux dames l'emploi de toutes sortes de morceaux de grandeurs différentes; elles peuvent les exécuter en étoffe moderne à défaut d'autres. Toutes les fournitures modernes ou anciennes se trouvent chez Monsieur Henry. Le prix du numéro est de 1 franc.

VISITES DANS LES MAGASINS

SPÉCIALITÉ DE DEUIL
A la Scabieuse, 10, rue de la Paix.

Nous n'avons pas encore vu une aussi belle collection de tissus noirs et de fantaisie, s'adressant à tous les degrés du deuil. C'est avec l'assurance que nos lectrices ne trouveront nulle part aussi beau et aussi bon, que nous leur transmettons les renseignements suivants : lainage demi-deuil, cheviotte-armure, rayure bouclée, rayure Scabieuse, Batavia syrien, diagonale noire lamée d'argent, moire Cordoue, moire Caraïbe, quadrillé astrakan, tissus exceptionnellement jolis. Plus habillés : les crêpons velours soie et frisé, taffetas velours, Sicilienne frisée, Tabolskine, tissu broché peluche. Maille peluche. La rayure astrakan est en grande vogue ainsi que la diagonale fourrure. Parmi les fantaisies : la moire Caraïbe, la dentelle matelassée, vigogne velours, etc. La cheviotte mosaïque pour vêtement est du meilleur goût. Pour manteau : caniche, Touareg, cachemire pur, étamine foulée, hérisson, cotte de maille et bien d'autres que le manque de place nous fait omettre. Pour demi-deuil, signalons les tissus gris, prune, Scabieuse et ces couleurs combinées ensemble en rayures ou damas. Les costumes de deuil, sous la direction intelligente de madame Marquerie, sont d'un comme il faut inimitable et vont admirablement bien. Les manteaux ont des coupes charmantes et nouvelles. Les échantillons d'étoffes sont envoyés *franco*.

***

COSTUMES ET PARDESSUS
De mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

Les modèles que mademoiselle Thirion a faits pour la saison nouvelle, sont encore plus jolis, si c'est possible, que ceux de l'an dernier. Nos lectrices pourront en juger par la gravure coloriée que leur porte ce numéro et qui offre un choix de sept costumes. Quant au travail de mademoiselle Thirion, disons que les façons soignées ne laissent rien à désirer et que la coupe des corsages est gracieuse, prenant et cambrant bien la taille. Ce serait de la superfétation que de vous faire des descriptions de toilettes, l'explication de la gravure vous en donnant beaucoup. Les prix de mademoiselle Thirion sont très raisonnables; pour les jeunes filles, les costumes de 60 à 80 fr. sont d'une très coquette allure. La jaquette, la veste et la visite taillées en perfection coûtent 50, 70, 100 fr. et plus, selon le choix des garnitures et de l'étoffe.

***

CHAPEAUX
De madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier.

Très coiffants les chapeaux que fait madame Boucherie. Nous commençons par ce renseignement, persuadée que nous sommes, que c'est le premier mérite d'un chapeau. Les feutres : brillants, à rayures en peluche, à longs poils soyeux, sont à la mode et s'harmonisent avec les ornements, les fantaisies de toutes sortes, plumes ou métal, et avec les oiseaux vrais ou imitation. Quelle que soit la garniture, madame Boucherie la pose avec cette grâce personnelle qui lui a valu tant de succès. Les chapeaux de jeune fille à 35 fr. sont d'un goût comme il faut qui doit plaire à toutes et aussi aux mamans. Pour ces dernières, madame Boucherie fait des capotes en velours bien séyantes, d'autres en feutre, et des chapeaux assortis au costume, tous chiffonnés avec une habileté de doigts et un goût exquis. Ces chapeaux varient de prix suivant la beauté de la garniture, la finesse des aigrettes, des plumes, la nouveauté des dentelles brodées ou perlées et l'étoffe. Un chapeau en feutre orné de peluche et d'une fantaisie coûtera 35 fr. Le même en velours avec des oiseaux 45 fr.; en tissu dentelle chenillé et une garniture fine et riche, de 50 à 70 fr. La capote de dentelle noire à 30 fr. est bien gentille et commode à porter; la mode la pare d'une garniture de jais, que l'on peut égayer de fleurs en peluche, satin et velours; dans ce cas, le prix augmente un peu.

***

TEINTURERIE EUROPÉENNE
26, boulevard Poissonnière.

Nous lisons avec une grande satisfaction

les lettres de compliments écrites par nos abonnées à la Teinturerie européenne, parce que c'est d'après nos conseils qu'elles se sont adressées à cette très bonne maison. Le travail si bien fait par cette teinturerie nous avait frappée, et depuis que nous la recommandons, il n'a fait que se perfectionner. Les costumes teints sans être décousus sont une grande économie; ce nouveau mode évitant une seconde façon. Volants, bouillonnés, plissés, n'importe quelle garniture se trouve reposée comme elle était, ou modifiée, ainsi que les draperies, si on le désire. Quant à la teinture, elle est si parfaite qu'on ne dirait pas l'étoffe teinte. Les soiries teintes sont superbes, sans différence avec l'étoffe neuve; même souplesse, même brillant, même effet. Le noir est beau, les couleurs fines et à la mode. Les procédés dont se sert la Teinturerie européenne ont été trouvés par le fondateur de cette maison qui est un chimiste distingué; c'est pourquoi les résultats obtenus sont supérieurs à tous ceux que nous avons vus. La teinture des étoffes d'ameublement, celle des châles en réserve est supérieurement réussie ainsi que celle des velours, du crêpe de Chine, des gazes. On nous prie de recommander à nos abonnées de mettre l'adresse bien en évidence sur les paquets, afin qu'il n'y ait pas de retard dans la réception et par suite dans l'envoi.

***

CORSET-CUIRASSE
De madame Emma Guelle, 11, avenue de l'Opéra.

—

Nous avons souvent parlé du corset-cuirasse de madame Guelle, parce que nous croyons utile de prémunir nos lectrices contre cette fabrication de pacotille dont le bon marché séduit. Cette sorte de corset est nuisible à la santé et défectueuse pour la taille, tandis qu'un corset bien compris, dont la coupe s'harmonise avec la taille, sera un auxiliaire bienfaisant autant qu'élégant. A ce titre, nous recommandons particulièrement le corset-cuirasse de madame Guelle, qui cambre la taille en perfection, sans occasionner la moindre gêne, l'allonge, efface l'embonpoint trop prononcé des hanches. C'est par sa coupe parfaite, la disposition des baleines et des ressorts, qu'il donne l'élégance au buste, la liberté et la grâce aux mouvements. Pour les jeunes filles et les fillettes, les unes délicates, les autres ayant une tendance à se courber, le corset à épaulières est une ingénieuse et pratique invention que nous signalons aux mamans. Il y a chez madame Guelle un charmant corset du matin pour les jeunes femmes, c'est une coquetterie que nous leur indiquons, persuadée qu'elles en seront bien aises.

***

JOSEPH LACROIX
Tailleur pour enfants, 62, boulevard Haussmann.

—

Nos petits amis les garçons, tout aussi coquets que mesdemoiselles leurs sœurs, ont trouvé en M. Joseph Lacroix un tailleur selon leurs désirs et selon le goût de leurs mamans. Une grande élégance dans la coupe des pardessus et des costumes, une sobriété dans la garniture leur donnent un cachet de distinction qui ne se trouve que chez les très bons tailleurs. Ces hommes en herbe revêtent en petit le paletot de leur papa, un pardessus d'homme, voilà ce qu'ils désirent. Les couleurs à la mode sont: le gris brun ou bleuté, mousse, l'éternel bleu marine et surtout l'olive. Le pardessus d'homme de 4 à 12 ans se fait en ouatine, un tissu chaud, souple et léger; un col en astrakan, fourrure en vogue cette année. Pour les enfants de 3 ans et demi à 5 ans c'est la blouse collante, dite américaine en drap de laine peigné, formant de minuscules dispositions. De 5 à 10 ans, le veston droit ajusté et court et la culotte ajustée aux genoux. La mode veut qu'à partir de 10 ans, le jeune bambin porte le pantalon long et la veste courte, *anglaise*; gilet et veste en fantaisie noire, pantalon, pour la tenue courante, en lainage nouveauté gris à petites lignes ou carreaux. Les mamans peuvent avoir une confiance entière dans le goût de M. Lacroix qui sait donner aux tournures enfantines cet aspect dégagé, cette élégance qui convient à leur âge. Pour les fillettes le pardessus long tailleur se fait en ouatine et se garnit d'un col, d'un parement en astrakan; même fourrure le long du devant. Cette sorte de redingote a un genre à part qui dénote le très bon tailleur.

***

TAPISSERIES, OUVRAGES NOUVEAUX
BRODERIES SUR TULLE
Maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan.

—

Dans les prix des ouvrages que nous allons désigner sont compris l'échantillon et les fournitures. Prie-Dieu Renaissance tramé, 65 fr. Milieu de pouf oiseau fait au petit point, dessin tramé, 60 fr. Chaise Renaissance, chimères faites au petit point, dessin tramé, 75 fr. Deux autres de dessin semblable, l'un camaïeu, 60 fr. chacun. Bande pour fauteuil pavots multicolores, 1 mètre 50 de longueur : 55 fr. Bande Louis XVI, oiseaux faits au petit point, attributs et fleurs lancés, 1 mètre 50 de longueur : 60 fr. Ouvrages sur tulle : Têtière ou coussin, broderie en soie et en chenille sur dentelle tulle appliqué sur fond de satin. La broderie terminée, découper le premier tulle; le second se détache en losanges à jour sur le fond : 35 fr. Sur satin de Chine appliqué d'un dessin en toile gansé, les fleurs brodées, les rinceaux à croisillons de fil d'or : 45 fr. Sur drap appliqué d'étoffe damassée, broderie en chenille et soie : 35 fr. Un coussin, le milieu en satin brodé en chenille, de roses et de feuilles de fougère, l'entourage en dentelle brodée : 38 fr. Dans le même genre têtière longue avec bande de peluche et frange aux extrémités : 45 fr. Dessous de statuette : 16 fr. Sur grosse étamine, brodée au point de marque, effilé au contour 16 fr. Quatre feuilles de paravent, 1 mètre 20 de hauteur, 60 centimètres de largeur, dessin varié, appliques en satin sur satin vieux bleu, une feuille échantillonnée, les autres préparées: 400 fr. Panier à bonnet coutil gris brodé : 32 fr.; échantillonné et montage : 26 fr. Même genre sur drap : 38 ou 40 fr. Corbeille de bureau en roseau avec draperie en soie : 38 fr.; en osier brou de noix : 45 fr.; en osier doré : 70 fr. Le mois prochain, nous parlerons des petits objets avec monture, pour cadeaux d'étrennes.

***

MANUFACTURE DE CHAUSSURES
Maison Poivret et Cie, H. Kahn, successeur,
rue Montorgueil, 61.

—

Nous sommes loin des temps primitifs où la chaussure n'était destinée qu'à couvrir le pied pour le garantir du froid et des cailloux du chemin. Le cordonnier est maintenant un artiste. Voyez plutôt l'élégante chaussure *Poivret*, qui corrige les défauts de la nature et rend le pied mignon et aristocratiquement cambré. Le pied

ganté par la *pantoufle-douillette* en satin piqué, n'est-il pas du dessin le plus harmonieux. Dans ce grand assortiment de pantoufles fourrées en maroquin, drap ou satin à 6 fr. 50, on n'a que l'embarras du choix. La *botte douairière* à doubles semelles en drap claqué maroquin, cotée 10 fr. 75, ne donne-t-elle pas au pied les plus délicates proportions? Il faut reconnaître à *Poivret* un talent tout particulier pour chausser les enfants. Ses bottes maroquin cousues, à 6 fr. 90 et 7 fr. 90 pour fillettes, sont d'une solidité à l'épreuve. Dans cette fabrique où l'on vend au détail le même prix qu'en gros, l'homme et le garçonnet trouvent également les occasions les plus avantageuses. 61, rue Montorgueil, au fond de la cour. Envoi *franco* du Catalogue.

***

MAISON LEBEL-DELALANDE
Etoffes d'ameublements, tapisseries artistiques, reproductions anciennes, 348, rue St-Honoré.

—

Nous appelons l'attention des personnes qui travaillent pour les églises, sur les beaux ornements de la maison Lebel. C'est d'abord une chasuble Renaissance en velours noir appliquée de découpes en damas ancien, lesquelles représentent un dessin de style serti par une ganse en argent; échantillonnée, avec fournitures, 120 fr. Une autre sur velours cramoisi, appliques anciennes de différentes couleurs, même prix. En tapisserie, genre ancien en laine, 45 fr.; avec un mélange de soie, 60 fr.; entièrement en soie, 120 fr. L'ouvrage fait, la maison Lebel se charge de le monter à des prix tellement avantageux qu'ils nous ont surprise. Nous appuyons sur ce renseignement. Il y a des ornements à partir de 38 fr. Les prie-Dieu se font dans le genre des chasubles Renaissance ou en tapisserie; les dessins, d'une grande variété, sont superbes. D'ailleurs, tous les ouvrages de cette maison, comme les étoffes d'ameublement et les fantaisies, sont d'un goût irréprochable et d'une nouveauté charmante. Citons quelques beaux spécimens de montures anciennes. Une belle stalle Henri II sculptée, de grande dimension; avec un coussin en velours frappé appliqué d'une chimère en tapisserie, fera le meilleur effet dans une bibliothèque, un cabinet de travail ou dans une luxueuse antichambre. Table Henri II en noyer avec un dessus en tapisserie; un modèle carré, un autre en rectangle. Un prie-Dieu en noyer finement sculpté coûte, monture comprise, 150 f.; la tapisserie en rapport avec le style, 38 f. Nous remarquerons que l'on trouve chez madame Lebel l'ouvrage et la monture, le tout en harmonie, il y a donc impossibilité de faire ces assemblages étranges de styles différents. Une jardinière Médicis en jonc doré avec les anses en col de cygne, drapée de velours brodé en tapisserie, est magnifique de forme, de montage et de travail; c'est un beau cadeau à faire et qui trouvera sa place dans l'intérieur le plus élégant. Il y a encore bien des merveilles que nous vous décrirons le mois prochain.

***

ROULLIER FRÈRES
27, rue du Quatre-Septembre.

—

C'est le moment où Paris se repeuple de Parisiennes, il faut songer à sa toilette, à ce que l'on veut faire, et à ce qui se porte.

MM. Roullier frères, ont fait cette année de merveilleuses étoffes d'une distinction et surtout d'une grande solidité qui les font rechercher par toutes les femmes de goût. Citons, d'abord, le cordage rayé bleu et feuilles mortes, marron et loutre, vert et vieil or, puis vert foncé avec rayures plus claires. Ce tissu magnifique en 1m20 n'est que de 9 fr. 25; l'uni assorti varie de 7 fr. 25 à 6 fr. 50, pour tous les genres.

La grande mode est le bouclé rayé, 15 fr. 50; la rayure c'est déjà le genre astrakan. Ces tissus sont en toutes nuances, et toujours l'uni est assorti. Le vrai bouclé astrakan est de 8 fr. 75, toujours en toutes couleurs ; et le bouclé musique, parce que ces petites boucles portent sur des lignes rappelant la musique, n'est que de 5 fr. 90 le mètre. La cheviotte diagonale, toujours bien portée coûte, 5 fr. 75 le mètre. Caniche est délicieux, 1m20 à 9 fr. 25 le mètre. Charmante, la draperie chinchilla en 1m10 à 8 fr. 75; ce chinchilla se fait dans les tons anglais en gris; c'est admirable, de même que dans les couleurs neutres.

Dans les tissus noirs le choix est considérable. On remarque surtout un soyeux mohair, un autre cachemire des Indes, une vigogne pure, un sanglier uni très beau, largeur 1m06 à 3 fr. 90; un natté merveilleux (1m20 de large à 7 fr. 25), un angora (1m20 de large à 8 fr. 75; charmant pour vestes). Des brochés astrakan pour manteaux (1m30 de large à 20 fr. le mètre), un bouclé d'un demi-centimètre d'épaissseur à 13 fr. 50, de même que le Royal Astrakan en 1m40 de large à 33 fr.; il ne se fait qu'en mordoré et en noir : c'est plus coquet et plus beau que la fourrure, et le prix en est incomparable. Puis nous entrons dans les robes en dentelle doublée à deux couleurs : 1m20 de large à 8 fr. 75 le mètre; ce sera le costume très habillé et tout à fait inédit; il est à double nuance, l'une forme le transparent. La peluche rayée fera sensation; on assortit avec l'uni également. De même que le rayé velours avec une raie en serge, aura tous les honneurs de la saison.

***

A LA PENSÉE
Maison Henry, 5, faubourg Saint-Honoré.

—

Le mobilier occupe en ce moment une grande place dans le confort actuel. Je n'ai le loisir d'entrer dans aucun détail, mais voyez jusqu'où va le luxe; examinez les abat-jour de la maison Henry, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré, l'abat-jour Trianon en soie et dentelle, et le même, très coquet, pour bougie; puis le couvre-globe Marquise, en soie orientale et riche dentelle. Les abat-jour Henry se collectionneront un jour, avec tant de petits chefs-d'œuvre rappelant le XVIIIe siècle. Remarquez surtout qu'ils n'ont aucune analogie avec ceux des magasins de nouveautés. Voyons maintenant le rayon des travaux à l'aiguille et admirons. Des têtières en dentelle de Gênes brodées de soie et or sur toile, des voiles en étamine Italienne avec dessins bysantins; d'autres dessins persans brodés soie et or, et toujours les teintes effacées de l'époque; les bandes Louis XIV brodées en soie ombrée coloriée sur canevas bis; sur étamine, toute une bande, broderie or avec des motifs cardinal; puis, sur velours de Gênes d'une seule nuance, des encadrements or, avec des gros fils or; tout cela est splendide et facile comme exécution. La maison de la Pensée montre un goût pur et artistique jusque dans les moindres objets. Des miniatures de porte-montres, des pelotes, des sachets avec le mimosa brodé; de délicieux paniers à papiers et à ouvrage; en un mot, tout y est parisien : quel plus grand éloge pouvons-nous en faire!

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES, N° 4545.

Toilettes de mademoiselle Thirion, boulevard Saint-Michel, 47.

Modes de madame Boucherie, rue du Vieux-Colombier, 16.

COSTUME DE FILLETTE. — Jupe en lainage beige, plissée à larges plis plats; petit tablier court et pouf drapé; corsage à pointe devant et derrière, ouvert sur plastron de velours grenat, revers pareils au corsage. La basque rapportée en velours, est composée d'écailles pointues croisant les unes sur les autres; parement de manche assorti. (Voir la Planche de patrons de ce numéro.)

TOILETTE DE PETITE FILLE.—Robe en Sicilienne bleu pâle, ornée de dentelle blanche: gilet plissé à ceinture coulissée et faisant le lé de devant de la jupe plissée; un revers formant col carré derrière est bordé d'une dentelle qui descend en encadrant le gilet jusqu'à la hauteur du coulissé; ruban de satin posé en ceinture derrière et noué au bas de la dentelle du corsage. — Chapeau de feutre à revers bouillonné en peluche: nœud de peluche sur lequel retombe une plume très pâle.

PARDESSUS EN VELOURS FRAPPÉ. — Pardessus long à jupe plissée derrière; manche russe bordée de fourrure (1); un motif de passementerie est posé en applique au milieu du dos, avec aiguillettes passant sur la manche; bord de fourrure à l'encolure et motif de passementerie sur le haut des plis de la jupe, avec longues cordes flottantes. — Capote en peluche zébrée et lamée à fond carré un peu large; passe tendue et pouf de plumes ambre.

ROBE DE PETIT GARÇON. — Robe-blouse en cachemire rouge sombre, froncée sur une pièce d'épaule faisant légèrement pointe devant et derrière; col ouvert derrière; manche froncée avec double parement brisé; nœud de cachemire au bas de la rangée de boutons qui ferme la blouse par derrière. (Voir la planche de patrons de ce mois.)

COSTUME EN TISSU BOUCLÉ GRIS ANGEVIN. — Jupe plate en sergé rayé, semé de larges boucles en relief, ornée de galon ouvragé de même nuance que le costume; tablier flottant d'un côté, relevé de l'autre, bordé du même galon au-dessus d'un rang de grelots de laine. Corsage à double pointe dépassant celle du gilet; bretelles en galon et grelots traversant sur l'épaule et se réunissant à la pointe du corsage derrière; col en galon avec boucles de laine, bracelet semblable à la manche, pouf à coques étagées.

COSTUME EN ÉTAMINE ACAJOU BROCHÉ EN LAINE MYRTE. — Tunique ouverte de côté, découvrant la jupe en tissu uni, ornée de rubans de velours posés en biais. Corsage fermé de côté avec traverses de velours posées en biais et terminées par des bouclettes, du côté opposé aux boutons; velours myrte bordant le corsage et bouclettes de velours formant une petite basque; velours myrte montant sur les manches et simulant un parement (2).

SEPTIÈME FIGURE. — Jupe en limousine à fond réséda; tunique et corsage en bure réséda. — Mantelet en ottoman noir doublé de sergé de soie et bordé d'une chicorée en ruban effilé; basque plissée garnie d'une frange de grelots, manche roulée et dos court posant sur la basque (Voir le patron sur la Planche de ce mois.) — Capote sans brides en dentelle lamée, bordée d'une petite écaille en dentelle de fil d'or, plume et aigrette feu.

GRANDE PLANCHE (TRAVAUX D'ÉTRENNES)

Modèles de la maison Leeker et Génevoy, 3, rue de Rohan.

(Envoyer à mademoiselle Leëker, un mandat de poste, d'après les prix indiqués.)

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 Novembre.

N° 1. NAPPE A THÉ, tissu grain de poudre, broderie plate, dessinée avec chiffre, 10 fr.

N° 1 *bis*. CHIFFRE DE LA NAPPE A THÉ.

N° 2. SERVIETTE A THÉ, assortie à la nappe, la douzaine, dessinée, 12 fr. Soie pour broder la nappe et les douze serviettes, 12 fr., ou coton, 6 fr.

N° 3 COUSSIN SMYRNE, point des Gobelins en laine de Hambourg et chenille sur grosse toile canevas; le coussin avec fournitures, 30 fr.; échantillonné, 35 fr.

N° 4. PETIT TAPIS DE TABLE, broderie plate en soie d'Alger, filets en laine lamée, sur drap bleu paon, dessiné, avec fournitures, 16 fr.; échantillonné, 25 fr.

N° 5. POCHETTE A OUVRAGE, broderie russe en soie d'Alger sur fond en satin bleu marine, dessinée, avec fournitures, 10 fr.; échantillonnée, 12 fr.

N° 6. DESSOUS DE LAMPE, point à la croix en soie d'Alger, sur drap vieux rouge, les deux dessinés, avec fournitures, 12 fr.; échantillonné, 14 fr.

N°s 7 à 9. PANTOUFLE, appliques en imberline sur drap vieux rouge, les deux dessinés avec fournitures, 16 fr.; échantillonnées, 22 fr.

N°s 10 à 12. BAVOIR, broderie russe, satinette dessinée et garniture brodée, 7 fr.

N°s 13 et 14. CADRE A PHOTOGRAPHIE, broderie rococo sur satin vieil or, dessiné, avec fournitures, 10 fr.; échantillonné, 13 fr. Monture-chevalet, séparée, 13 fr.

N°s 15 à 18. BOITE A TIMBRES, broderie russe en cordonnet sur satin olive, dessinée, et échantillonnée avec fournitures, 10 fr.; monture séparée, 14 f.

N°s 19 et 20 THERMOMÈTRE, broderie plate sur satin vieux rouge, dessiné et échantillonné, 8 fr. Monture-chevalet, séparée avec le thermomètre, 11 fr.

N°s 21 et 22. PETITE TROUSSE DE TOILETTE, broderie plate en cordonnet sur satin vieil or; satin dessiné et échantillonné avec fournitures, 3 fr.; la petite trousse de poche garnie séparée, 8 fr.

N°s 23 et 24. PORTE-MONTRE, broderie russe en cordonnet sur satin bleu pâle, dessiné et échantillonné avec fournitures, 5 fr. Monture séparée, à volonté suspendue ou en chevalet, 6 fr.

PLANCHE COLORIÉE

Modèle de la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348.

CHAISE HENRI II, SIÈGE, tapisserie; le sujet se fait au petit point. Le dossier paraîtra en décembre.

CARTONNAGE

CALENDRIER, 1re partie.

ONZIÈME ALBUM

Costume en lainage et velours. — Petite fleurette. — Costume en cachemire gris. — Porte-cigares. — Marie. — Abat-jour en application. — C. L., enlacés. — Sachet, broderie rococo. — Grand col plissé — Mantelet en velours côtelé. — Toilette en dentelle et velours frappé. — Mouchoir. — Cache-corset. — Entre-deux, guipure Richelieu. — Coiffure de soirée. — J. L., enlacés. — V. B., enlacés. — P. O., enlacés. — Dentelle, en tulle broché, brodée. — Entre-deux. — A. P., enlacés. — Petite garniture. — Bouquet, tapisserie par signes. — Fleurettes, tapisserie par signes. — Coussin, tapisserie. — Manteau à capuchon. — Dentelle au crochet.

PLANCHE XI

1er CÔTÉ

MANTEAU, page 7 (Album de Novembre).

CORSAGE, fillette, 1re figure; ROBE-BLOUSE, petit garçon, 4e figure } gravure, n° 4545.

2e CÔTÉ

POLONAISE, toilette en dentelle et velours, page 3; CORSAGE, costume en cachemire gris, page 1 } Album de Novembre.

MANTELET, 7e figure (gravure, n° 4545).

10-85 3306 — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL DES DEMOISELLES

PARIS, 10 FRANCS — 48, *Rue Vivienne*, 48 — DÉPARTEMENTS, 12 FRANCS

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS
EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Décembre, mois très laborieux :

Réinstallation d'appartement, recherche de vêtements et costumes d'hiver, achats d'étrennes, visites de retour aux amis intimes, etc. ; et pour ces occupations peu de jours et du mauvais temps. Mais la femme intelligente et ordonnée vient à bout de toutes ces exigences. D'abord, les jours sombres permettent une grande simplicité de toilette, et les grands manteaux recouvrant entièrement les robes, il est facile de porter d'anciens costumes pendant tout ce mois. En revanche, quand on rentre chez soi, il est maintenant d'usage pour les femmes élégantes d'endosser une toilette dite *d'appartement*, plus ou moins jolie et pour laquelle la mode crée, ou permet toute fantaisie comme façon, couleur et ornements.

Ainsi, une tunique-princesse en tissu souple et soyeux, garnie tout autour d'une dentelle ou d'une broderie, s'ouvre sur un jupon de peluche ou de velours. Une autre, à bouquets brochés s'écarte devant sur une jupe garnie de plusieurs volants de dentelle ou de broderie. Les corsages sont également ouverts sur des gilets tout en broderie, ou sur des chemisettes bouffantes en surah, ou en dentelle plissée en long. Les costumes plus simples se composent d'une jupe ronde à ceinture nouée derrière ou sur le côté, avec veste de drap ou de velours, ce qui permet de mettre un gilet plus ou moins coquet. Pour les femmes âgées, ce qui convient le mieux chez soi, c'est une veste non ajustée, plus ou moins ornée, mais dont le devant est coquillé de dentelle noire et retenu au cou par un long nœud de ruban. Pour les enfants, on se contente, dans l'intérieur, de leur mettre un joli tablier. Les *blancs* en broderie anglaise, avec petites épaulettes et nœuds de ruban de faille sont très distingués, mais il s'en fait aussi beaucoup de couleur. Des *blancs* avec broderies russes en coton de diverses nuances, des *rouges* brodés en blanc, des *écrus* garnis de broderies anglaises ou de dentelle même teinte, blanches, ou de couleur. On en voit même de *Pompadour*, bouquets semés sur fond rose et bleu, avec petits nœuds de ruban sur les épaules et sur les poches.

Puisque nous parlons des enfants, constatons que pour eux, à l'ordinaire on emploie assez les étoffes à carreaux et à rayures. Le petit costume suivant est gentil et comme il faut.

Jupe en limousine rayée en long, beige et loutre avec petit filet rouge. Corsage-tunique en drap uni loutre, taille longue. Les devants forment des petits paniers, et les lés de derrière, une draperie retenue par un nœud de drap arrondi en boa, et terminé par des glands de chenille même couleur. Manteau, forme pelisse, à petit capuchon en limousine rayée, semblable au jupon, doublé de flanelle rouge. Le capuchon à tête froncée, est terminé par des glands de chenille, qui se retrouvent devant pour attacher le manteau. — Chapeau de feutre loutre, avec gros nœud de velours même nuance, mélangé d'ailes rouges. — Bas loutre. — Gants loutre.

Le moment est propice pour les femmes qui ne sont plus jeunes, de faire l'acquisition d'une robe de velours, puisque la mode permet actuellement qu'on les fasse amples, longues et peu ornées. Les lés de derrière doivent être coupés très longs pour former quelques belles draperies en arrière, et bien se déployer en traîne; celle-ci sera soutenue en dessous par quelques petits plissés de satin. Le corsage seul a besoin d'être garni, et la dentelle est ce qui convient le mieux, qu'il soit montant ou décolleté; la guipure ancienne ressort à merveille sur le velours. La traîne dans le jour—à moins que ce ne soit dans une grande cérémonie où il faille défiler dans un cortège — ne concerne point les jeunes femmes. Il en est autrement pour les femmes âgées dispensées de suivre la mode pas à pas. Il est même distingué pour elles, d'adopter une mise riche, avec de belles étoffes, tout en conservant une grande simplicité de formes. Les jeunes femmes ont absolument adopté la robe ronde; pour les courses et les promenades, la jupe ne va qu'à la cheville, dans un salon, elle doit raser la terre. Le soir, les femmes qui dansent ne portent point de traînes; aux grandes réceptions, les queues sont presque toujours carrées.

Le genre de traîne le plus commode est celui dit *manteau de cour*, qui s'adapte à partir de la taille, sur une jupe ronde. Ces manteaux de cour se font en satin broché, en peluche ou en velours, et se portent sur des jupes en satin uni, en gaze, en dentelle ou en tulle.

Les robes de dentelle noires ou blanches seront encore longtemps adoptées, surtout pour le théâtre et les dîners en ville. Une femme qui ne peut, ou ne veut varier sa toilette, pourra sans être remarquée et en changeant les accessoires, se présenter souvent avec une robe de dentelle, dont l'acquisition est peu coûteuse, vu les jolies imitations de Chantilly. Le dessous de soie n'étant pas apparent, peut-être bon marché. Puis, les bijoux et les fleurs ressortent parfaitement bien sur le noir; à défaut de pierreries le jais suffit comme ornement.

Les *sorties* de bal et de théâtres, sont fort luxueuses ; elles se font très longues, souvent en velours de Gênes, et se doublent de fourrure. On en fait aussi en peluche avec brandebourgs

en cordelières de soie. J'en ai vu un fort beau en peluche rubis, doublé de satin ouaté vieil or, orné d'un bord de fourrure très foncée, surmonté d'une broderie en soutache d'or.

Les manteaux d'hiver diffèrent peu de ceux qu'on a vus jusqu'ici. Ils sont très longs, ne laissant voir que quatre à cinq centimètres de la robe. Les formes les plus adoptées sont la pelisse et la grande redingote, généralement garnies de fourrure. La sibérienne, le castor et le skungs sont les plus employées. Pour garnir des costumes entiers, ce qui se fait beaucoup, on choisit de l'astrakan, du chinchilla ou des bords de peluche bouclée ou frisée. En plus de la fourrure, beaucoup de pardessus reçoivent des motifs continus ou séparés, de belle passementerie souvent parsemée de perles à reflets de couleur, dites perles caméléon, posées en brandebourgs, en aiguillettes, en épaulettes. La longue redingote de peluche toute unie est très distinguée.

Les lainages à rayures de peluche ou de bouclettes frisées sont la nouveauté, on découpe quelquefois ces rayures pour en garnir autre chose. Ainsi, j'ai vu un joli costume de drap loutre orné de peluche frisée, même nuance et argent. Du reste, tous les lainages unis sont à la mode, sauf le cachemire français qui ne se voit plus qu'en noir, pour deuil.

Voici deux modèles de costumes, l'un très simple, l'autre plus élégant, le premier en drap cheviot *beige foncé* ou *pain brûlé.* La jupe montée à très gros plis, est ornée dans le bas et de chaque côté en long, pour simuler une tunique, de cinq petits velours, nuance un peu plus foncée. Pan de drap bien drapé par derrière. Veste croisée sur le devant par deux rangées de gros boutons de cornaline. Col, parements et bords de poche en velours — Chapeau de drap tendu, orné de velours et de plumes même teinte. L'autre costume est gros vert. Jupon de peluche avec large panneau brodé de perles à gauche. Jupe en beau lainage uni, même nuance, très relevée du côté gauche où elle est fixée par un joli nœud en ganse de soie nattée. Par derrière, la jupe est un peu drapée en deux ou trois plis. Corsage de laine à pointe, ouvrant largement sur un gilet en peluche brodée. Poignet très montant au cou et parements de manches en peluche brodée.

Longue redingote en peluche, doublée de satin, fermée par des brandebourgs de ganse nattée. Capote de peluche ornée d'un nœud de satin même nuance et de plumes diaprées de perles. Petit boa et manchon de chinchilla. Les tresses de laine nattées sont choisies comme ornements de Jersey, corsages si solides et si agréables à porter. Pour l'hiver, on en fait de fourrés à l'intérieur, ce qui n'enlève rien à leur souplesse. Ce tissu-tricot s'emploie aussi en confections d'enfants.

VISITES DANS LES MAGASINS

—

COSTUMES ET MANTEAUX

De madame Pelletier-Vidal, 17, rue Duphot.

—

Les costumes que vient de composer madame Pelletier-Vidal sont d'un goût exquis. Comme ses corsages moulent bien la taille! Comme les draperies et les jupes sont élégantes! La combinaison des couleurs et des étoffes est parfaite et vous enchante par son harmonie. Les façons mériteraient d'être détaillées, mais la place nous manque pour en donner une idée exacte; il suffira de répéter et dire à nos lectrices que le talent de madame Pelletier-Vidal est digne de tout éloge. La coupe de ses corsages est parfaite, et les jupes, qu'elles soient droites ou drapées, donnent à la tournure une grande élégance. Nous avons vu, dernièrement, un trousseau de robes des plus complets et des mieux réussis. La robe de mariée en moire, avec des draperies de gaze et de dentelle rehaussées de frange en boutons de fleurs d'oranger, est une merveille qui a été fort admirée à la Madeleine où se célébrait le mariage.

***

TRAVAUX ARTISTIQUES ET DE FANTAISIE, EMPLOI DES ÉTOFFES ANCIENNES, TAPISSERIES ET BRODERIES

De la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348

—

Voici une nomenclature de travaux dans lesquels il sera facile de choisir l'ouvrage que l'on veut offrir au jour de l'an. On le trouvera tout fait ou échantillonné. Signalons une poche en étoffe ancienne que l'on suspend au mur; gallon ancien, peluche, le tout d'un effet charmant et d'une commodité pratique. Un porte-feuille à papiers; un autre pour mettre les photographies, jolies fantaisies à laisser sur la table d'un salon. Panier-Compiègne, tout garni de drap brodé de bouquet et de draperie, 50 francs. — Un vide-poche, forme nouvelle, orné de draperie, 48 francs. — Une jardinière en jonc natté sur pied-faisceau, draperie en velours antique, orné de bouquets brodés, 38 francs. — Sac-Bourriche en drap brodé d'un point en tapisserie, sac en satin, choux et glands, 25 francs. — Corbeille à papier drapée en drap; deux panneaux brodés, 28 francs. — Très jolies chancelières montées, depuis 60 francs. — Nouveau Cache-pot en paille dorée; deux panneaux en satin vieux bleu, grenat, brodés au petit point d'une branche d'œillet; deux autres chiffonnés, l'un de satin vieux rose et grenat, l'autre de satin grenat et bleu, 52 fr. — Tapisserie! sur satin d'ameublement, à fils tirés pour coussin; dessin tramé, un grand échantillon, ses fournitures soies, 38 francs; sur satin vieil or, bleu ciel, vieux rose, etc.; sur haute peluche, dessin frappé, chimères brodées en chenille, l'encadrement reste à faire au point de Boulogne soie et fil d'or. — Coussin Louis XIII, reproduction des dessins de l'époque, échantillonné, depuis 25 francs, avec chimères au petit point, faites, depuis 35 francs; les fournitures en superbes laines antiques ont été l'une des causes du succès de la maison Lebel. Styles Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, depuis 28 fr. — Des écrans en tapisserie : fleurs et ornements tramés et échantillonnés, depuis 38 francs; plus riches, 42 et 48 francs; avec sujet au petit point et fait depuis 60 francs. — Un choix de très beaux paravents de toutes les époques, parmi lesquelles nous désignons plus particulièrement ceux du style Henri II; un personnage, sujet de chasse, castel, paysage, très amusant et très facile à faire. Coussin sur haute peluche crème avec un joli motif en tapisserie appliqué, doublé en satin rose, jolie cordelière, de 38 à 48 francs. — Une série de chaises avec fleurs admirablement nuancées, fonds bleu tendre, crème, grenat, en rapport avec l'ameublement de l'époque, 32, 35, 38 francs.

***

ÉTRENNES A LA MODE, LE PARE-LUMIÈRE
Maison Henry, 5, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

—

Le dessin au fusain est devenu si à la mode que l'on en décore des éventails, des écrans à main, d'autres pour lampes et bougies. Mais pour que ces objets soient artistiques il faut que l'artiste qui les décore ait une finesse de crayon, une habileté de main, un goût dans la disposition du sujet, qui soient en dehors du courant, enfin un talent qui donne à chaque objet sorti de son fusain un véritable cachet artistique. Les nouveaux écrans à main, les écrans de lampe et de bougie, dont les formes sont spéciales à la maison Henry, ont un succès inouï dans le monde élégant, mais aussi pour les décorer, M. Henry s'est adressé à une artiste d'un rare talent, madame Dumoutiers, dont le délicieux fusain crée les plus jolis paysages, les plus émouvantes marines et d'autres sujets charmants. Nous comprenons ce grand succès, ayant pu admirer les œuvres. Du reste, la maison Henry nous a habituée à ne trouver dans ses magasins que des objets d'un goût parfait. Réputation oblige, n'est-ce pas? Voici donc les nouveaux cadeaux à succès et à la mode : Ecran de lampe, de bougie, écran à main, éventail au fusain et pare-lumière.

* * *

MEUBLES ET TENTURES
M. Bessonneau, tapissier à façons, décorateur, 19-21, rue de Charenton.

—

Avons-nous fait connaître à nos abonnées du Havre et de Blois les adresses des représentants de M. Bessonneau? Ces représentants sont des premiers ouvriers sortis de sa maison de Paris, ils correspondent journellement avec M. Bessonneau et tous les frais de déplacement sont à leur charge, de même pour M. Bessonneau, s'il est appelé pour l'organisation d'un appartement, d'un hôtel ou d'une villa.

Pour le Havre et les environs, s'adresser à M. Certain, 61, rue d'Etretat; pour Blois et ses environs, à M. Cousin, rue Levée-de-Chaille, 16.

M. Bessonneau, que nous recommandons à nos lectrices, a des prix modestes et beaucoup de talent. Il sait combiner les tons et les étoffes de manière à produire à l'œil le plus agréable effet. Il envoie des devis avec les prix et les échantillons, afin de faciliter le choix aux personnes habitant la province ou l'étranger. Les meubles de fantaisie pour étrennes sont variés: Paravent, écran, bandeau de cheminée, tabouret, etc., etc. M. Bessonneau se charge de la monture des tapisseries, soit pour meubles soit pour fantaisies, portières et rideaux. On y trouve des ameublements pour salle à manger à des prix avantageux et dans le style à la mode; d'autres modernes, non moins jolis, les tentures en rapport.

* * *

AUX TROIS SOEURS
Maison Leeker et Genevoy, 3, rue de Rohan.

—

Nous avons vu dans cette maison un choix de travaux d'un goût charmant, bien faits pour plaire, ce sont : un tapis de table en drap bleu vert, dont les appliques reproduisent un dessin turc brodé de plusieurs points de fantaisie. Dimension, 1 mèt. 30 sur 1 mèt. 10. Un bel échantillon, 80 francs. — Têtière de canapé en étamine lamée or, broderie en chenille et soie, dessin oriental, 50 francs. — Dessus de piano, dentelle brodée au passé sur transparent en soie chaudron, encadré de haute peluche même nuance, 75 francs. — Petit tapis ou têtière dessin Smyrne brodé en chenille et fil d'or, encadrement en peluche havane, frangette, 49 francs; dans le même genre, dessous de lampe, 22 francs la paire; brodés en laine au lieu de chenille, 12 fr.; sur grosse étamine, travail facile pour enfant; tout préparés, 13 francs. — Têtière en dentelle avec fleurs en relief brodées en soie, 45 francs, et les dessous de vases, 15 francs pièce.—Encoignure en peluche Van Dick, avec appliques en imbreline et satin vieil or, jolie disposition, 32 fr. — Abat-jour en application, transparent en soie de couleur, nœud en ruban, tout fait, 58 francs ; préparé, dessiné avec les fournitures, 48 francs.— Objets avec monture, encrier riche en ébène entouré d'une broderie sur satin, 14 francs tout fait; ouvrage et monture, 12 francs. — Porte-allumettes poteau en noyer orné de broderie en satin. 14 ou 12 francs. — Plusieurs porte-cigarettes broderie russe, 18 ou 15 francs. — Un pot à tabac, tonneau orné de broderie, 28 ou 24 fr. — Calendrier perpétuel avec broderie sur satin, 24 ou 20 francs. — Ouvrages sur cuir perforé, service à fumeurs, avec broderie sur cuir perforé, tout fait, 50 francs; ou 46 francs préparé.— Album en peluche orné de broderie sur cuir perforé, 46 ou 40 francs. — Jolie boîte à cartes avec le carnet et son crayon, 33 ou 18 francs. — Couverture de livre, 16 ou 13 francs. — Porte-plumes et porte-papier, formant un charmant ensemble, fer à cheval, 19 ou 16 francs. — Un choix d'élégants buvards, de sachets et d'écrans. Pelotes en satin avec broderie à fils tirés; des objets de layette finement brodés; des chaussons, souliers et bottes pour baby, charmants cadeaux à offrir à une jeune maman.

* * *

BIJOUX ARTISTIQUES ET DE FANTAISIE
Maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

—

Les jolis bijoux artistiques et de fantaisie sont très en vogue en ce moment et peuvent s'offrir en cadeaux d'étrennes : Bracelets d'un genre tout nouveau et très à la mode; porte-bonheur, le cercle s'élargissant sur le dessus du bras, fermoir ne s'ouvrant qu'à volonté; bracelet *Denier Tournoi* du XVIe siècle, en vieil argent repercé, orné d'un dessin commémoratif émaillé et de fleurs de lys avec inscription de l'époque, 12 francs. — *Jeanne d'Arc* orné de fleurs de lys vieil argent et les armes de Jeanne ciselées sur un écusson émaillé bleu, 16 fr. — Ecus comptés en vieil argent posés les uns sur les autres, 10 francs.— Saint-Georges, formé d'un cercle en nickel soutenant trois médaillons de Saint-Georges, 5 francs. — Châtelaines Louis XVI en métal vieil argent repercé, ciselé, avec plaque et médaillons; chaînettes avec porte-mousqueton pour suspendre de vieux bijoux, 39 francs.— Chimères encadrant une tête Renaissance, trois chaînes retenant le porte-mousqueton, 25 francs. — *Théodora* avec pierres de couleur, cachet, clef, 12 francs; avec boîtier pour la montre, 25 francs. — Broches : *Ecu de France* avec la date à laquelle il a été frappé, au milieu un écusson en émail bleu fleurdelisé, entourage de fleurs de lys, 7 fr. 50. — *Email suédois* jaune havanais et bleu foncé, artistement travaillé, 9 francs. — Henri II, pièce ronde

à l'effigie du roi, entourée de fleurs de lys et d'écussons semés de pierres, 10 francs. — *Casque* vieil argent, 5 francs et 3 fr. 50. — Tournoi, broche longue, deux chevaliers se battant, 10 francs. — Epingles pour cravate; armes de Jeanne d'Arc ciselées et dorées sur un écusson en émail bleu foncé, 5 fr. — Chimère vieil argent, 7 fr. 50. — Agrafes nouvelles pour manteaux, pouvant se mettre à l'encolure et sous la taille, *Théodora*, cariatides et ornements en vieil argent, parsemés de pierres, 16 francs; en vieil argent orné de monnaie ancienne avec pierres, 12 francs; formé de rosaces serties de turquoises et de rubis, 10 francs. — Renaissance en viel argent, 6 fr. 50. — Chevalier et châtelaine sur sa haquenée, 8 francs. — Agrafes de col, de robe, chimères vieil argent, 5 francs. — Trèfle, 4 fr. 50. — Dauphin vieil argent, 3 fr. 50. — Tous ces bijoux sont coquets et de très bon goût, ils s'expédient par la poste, *franco*, en paquet recommandé, contre leur montant en timbres-poste ou en mandat contenus dans la lettre de commande lorsque l'achat atteint 20 francs. *Franco* contre remboursement à partir de 25 francs: au-dessous de ces prix ajouter 50 centimes pour le port.

***

MACHINES A COUDRE DE LA COMPAGNIE FRANÇAISE
H. Vigneron, 70, boulevard de Sébastopol.

—

Une machine à coudre est un genre de cadeau d'étrenne d'autant plus apprécié que l'on en fait usage chaque jour; c'est un cadeau sérieux que nous recommandons, parce qu'il apportera une économie véritable et qu'il donnera le goût du travail à la moins travailleuse des jeunes filles. L'Eclair, la Favorite des Dames leur sont dédiées, la première, pour nos abonnés seulement, coûte 30 fr., et la Favorite 35 fr. Toutes deux marchent à la main ou au pied, si on les assujettit à une table. Elles font rapidement et *silencieusement* tous les travaux de modes et de lingerie, ourlent, gansent, soutachent avec des guides spéciaux. Elles sont espédiées *franco* d'emballage mais non de port. Si l'une de ces machines cesse de plaire, M. Vigneron la reprend pour 50 francs, leur prix réel, à valoir sur l'achat d'une machine plus forte, telle que la machine N° 2, H. Vigneron, une perfection qui a valu à son inventeur les plus hautes récompenses aux expositions internationales et partielles. Cette machine, douce et facile à manœuvrer fait, sans guide, beaucoup d'ouvrages et nous savons combien elle est appréciée des couturières pour sa solidité et ses perfectionnements.

EXPLICATION DES ANNEXES

—

GRAVURE DE MODES, N° 4549.

Modèles de madame Taskin, rue de la Michodière, 2.
Costumes de petits garçons,
de M Lacroix, boulevard Haussmann, 62, Paris.

PREMIÈRE FIGURE. — Veston fuyant, ouvrant sur un gilet de nuance claire en armure de laine; il est fermé sur la poitrine par deux boutons; petit revers arrondi formant col brisé derrière (1).

DEUXIÈME FIGURE. — Robe de baby en cachemire bleu pâle; devant plissé ouvrant de côté sous une bande de velours grenat. Col carré et parement de manche en velours; ceinture nouée en ruban de velours.

TROISIÈME FIGURE. — Costume en tissu natté bleu marine; jupe plissée à gros plis creux. Polonaise à épaulettes plates; dos et devant en pointes formées par trois plis de chaque côté: la basque du devant s'ouvre sur la jupe à partir de la ceinture, en retournant les plis en sens inverse du corsage. (Voir la planche de Patrons.) Ceinture, col et parement de peluche bleu marine.

QUATRIÈME FIGURE. — Paletot en drap marron, fermé droit devant; bord piqué. Col et parement d'astrakan. (Voir la planche de patrons.)

CINQUIÈME FIGURE. — Costume de petite fille avec gilet bouffant en velours, à rayures grenat et mousse séparées par un filet mais; jaquette en cachemire de l'Inde, ornée devant d'un groupe de plis droits partant de l'encolure (2), col de velours rayé, et ceinture en ottoman (40 francs pour 6 à 8 ans). — Chapeau de feutre mousse, à revers de velours grenat; draperie en ottoman et plumes grenat.

SIXIÈME FIGURE. — Petit manteau en sergé beige, à gros plis devant et derrière, col rond brisé en peluche châtaigne, poche de peluche, ceinture piquée partant de dessous la poche et boutonnée devant; parement de manche en peluche (25 francs).

TAPISSERIE COLORIÉE

Modèle de la maison Lebel-Delalande, rue Saint-Honoré, 348.

CHAISE HENRI II, DOSSIER, voir le siège paru en novembre.

CARTONNAGE

ASSIETTE-CALENDRIER : l'explication avec croquis de l'assiette montée, se trouve page 8, Album de ce mois.

PETITE PLANCHE COLORIÉE

PETITS TRAVAUX DE FANTAISIE. Voir l'explication à l'article *Modes*.

MUSIQUE

Une Fête à Trianon, par M. Th. de Lajarte.

DOUZIÈME ALBUM

Toilette de diner.—Costume en vigogne et velours. — Costume en cachemire de l'Inde. — Petite marguerite. — Garniture-engrêlure. — Carré, damier au crochet. — Bande pour portière (gros canevas). — Pot à tabac (tonne). — Coussin, appliques. — Douillette pour petite fille. — Costume en lainage broché. — Porte-cigarettes (obusier) — Encrier (ruche). — Têtière avec bande en étamine lamée. — Calendrier perpétuel. — Porte-allumettes (poteau). — Assiette-calendrier. — Manchon en satin brodé. — Album à photographies. — Entre-deux en application.

PLANCHE XII

1er CÔTÉ

CORSAGE, costume en lainage broché, page 5	Album de Décembre.
DOUILLETTE, petite fille, page 4	

2e CÔTÉ

POLONAISE, fillette, 3e figure	gravure, n° 4549.
PALETOT, petit garçon, 4e figure	

(1 et 2). Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle *verte*, recevront ce patron le 16 Décembre.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, *48, rue Vivienne.*

11-85 3576 — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

48, RUE VIVIENNE, 48 (à l'angle du boulevard Montmartre).

ÉDITION MENSUELLE PARAISSANT LE 1er DE CHAQUE MOIS

PARIS, 10 fr. — DÉPART. DE LA SEINE (HORS PARIS) 11 FR — **DÉPARTts, 12 fr.**

ÉDITIONS BIMENSUELLES

PARAISSANT LE 1er ET LE 16 DE CHAQUE MOIS

DONNANT, EN PLUS DE L'ÉDITION MENSUELLE LES SUPPLÉMENTS CI-DESSOUS :

COUVERTURE BLEUE

30 Gravures coloriées et 100 pages de Modes, illustrées de 150 gravures sur bois.

PRIX : PARIS, 16 fr. — SEINE, 18 fr. — DÉPART. 20 fr.

COUVERTURE VERTE

Renfermant tous les suppléments de l'édition bleue et donnant en outre, chaque mois, deux grandes planches de patrons à pièces indépendantes et autres.

PRIX : PARIS, 20 fr. — SEINE, 22 fr. — DÉPART. 24 fr.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

COUVERTURE BLANCHE

Renfermant 58 gravures, 2,000 patrons et annexes, et 500 gravures intercalées dans le texte.

PRIX DE L'ABONNEMENT AUX DIVERSES ÉDITIONS

PAYS POUR LESQUELS ON PEUT RECEVOIR LE JOURNAL FRANC DE PORT	ÉDITION mensuelle CHAMOIS	ÉDITION bimensuelle BLEUE	ÉDITION bimensuelle VERTE	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 1 AN	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 6 MOIS	ÉDITION HEBDOMADAIRE BLANCHE 3 MOIS
Paris	10	16	20	28	14	7 50
Département de la Seine (Hors Paris)	11	18	22	30	15	8 »
Départements, Algérie, Tunisie, Tripoli (ville)	12	20	24	32	16	8 50
Pays faisant partie de l'Union postale	14	21	26	38	19	10 »
Pays ne faisant pas partie de l'Union postale	20	30	38	58	29	15 »

PRIX DU NUMÉRO : 2 FRANCS

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Réalité, vérité. — Chère madame, il me semble que nos articles mensuels de bibliographie vous indiquent les livres *sérieux et intéressants* que peut lire une jeune fille de vingt ans. Ne les parcourez-vous jamais? Des indications résultent aussi de nos articles « Instruction », la table annuelle les rappelle. Votre devise : *Réalité, vérité* (vous vous en convaincrez), est aussi la nôtre.

Près d'un grenadier fleuri. — Rien n'empêche de lire *Pickwick club*, excepté l'ennui qui en découle; quant à Shakspeare, peut-on le recommander à des jeunes filles? Ses situations et ses tragédies ne sont pas immorales, mais l'expression est quelquefois bien grossière. Voilà nos raisons, chère demoiselle, veuillez les agréer.

Violette des bois. — Il me semble que l'*Ouvrier* et *la Veillée des chaumières* vous satisferont. Ces deux journaux paraissent toutes les semaines et ne coûtent que 6 fr. chacun. Chez H. Gautier, 55 quai des Grands-Augustins, Paris.

L. N., à Saint-Maixcent. — La *France illustrée*, l'*Univers illustré*, vous conviendraient : ils sont au courant de ce qui se passe dans le vaste monde. Et puis, lire de bons livres.

Heureuse jeunesse. — Nous répondons avec grand plaisir à votre demande, mademoiselle. Vous pourriez lire la *Vie de Marie-Louise Frossard*, dont nous avons parlé dans le Journal en 1883; celle de *Mademoiselle de la Fruglaie*, qui est très belle et très intéressante; vous les trouverez chez Rétaux-Bray, 82, rue Bonaparte, ou les bibliographies de quelques jeunes filles des classes populaires, qui ont paru sous le titre : *Exemples de Vie chrétienne*, chez Vitte et Pérugel, à Lyon.

Une fiancée. — Pour votre costume de voyage, choisissez un chinchilla gris foncé; ce beau lainage très solide a 1 mètre 10 de largeur et coûte 8 fr. 25 le mètre. Huit mètres suffisent. Le même tissu se fait en différents beiges et marron. Nous conseillons la toilette de contrat en peluche rayée absinthe, avec corsage en peluche unie; tous ces tissus sont la proprrété exclusive de la Compagnie des Indes, 24, rue du 4 Septembre. Cette maison met en vente ces jours-ci ses tissus nouveaux pour toilettes de bal.

Le *royal astrakan* ne se fait qu'en trois coloris, loutre, mordoré, noir; choisissez donc dans ces trois nuances, puisque l'étoffe vous plait. La Compagnie des Indes vous enverra ses échantillons, mais renvoyez-les de suite, je vous prie, car la maison est accablée de demandes.

Une ancienne abonnée, n° 453. — Non seulement il vous faut envoyer directement votre costume à la Teinturerie européenne, mais vous auriez dû aussi demander là les renseignements quant aux prix et au temps nécessaire, renseignements que nous ne pouvons vous donner.—Teindre la robe unie, ces semés imprimés ne se font plus.

J. M. K. (Marne). — Fond clair ou foncé, chanvre, vieux rouge, tête de nègre, etc. Veuillez consulter dans votre Journal toutes les parties relatives à la toilette, nous ne pouvons vous donner de meilleures indications.

Marie-Emmanuel, n° 110. — Vous adresser pour les dessins de filet à mademoiselle Lecker, 3, rue de Rohan.

Mademoiselle de L. P. — Il n'est pas trop tard pour arrêter la chute de vos cheveux. Si vous adoptez la pommade et l'eau vivifiques, vous en aurez de prompts et heureux résultats; soyez persévérante à vous servir de la pommade tous les soirs, jusqu'à ce que les cheveux cessent de tomber; vous éloignerez alors ces applications sans les suspendre tout à fait. Dans l'état habituel deux applications par semaine suffisent et une lotion d'eau au lieu de trois. Chez M. L. Bonneville, rue des Rosiers, 5 *bis*. Nous vous affirmons le succès. Ces produits ne peuvent s'expédier par la poste, il faut donc ajouter au montant de la commande 1 fr. 35 pour recevoir *franco* de port et d'emballage.

Une future marraine toute préoccupée de ses nouveaux devoirs. — Les noms *champêtres* jouissent toujours d'une certaine vogue. — La marraine fait un cadeau, autant que possible de son ouvrage, à la maman ou au baby; suivant la situation de fortune, une pièce blanche, ou une pièce d'or à la bonne d'enfant ou nourrice; aucune obligation envers le parrain. — Quant aux questions de toilettes, coiffures, etc , veuillez consulter nos articles Modes, les gravures et figurines des Albums, et choisir en suivant votre propre goût.

Emilienne. — Nous regrettons de ne pas vous laisser l'espoir prochain d'un modèle, ce travail se fait trop rarement sur satin; nous n'en avons pas dans nos collections antérieures.

Thérèse B. — Oui, la jaquette en astrakan se porte. Le Numéro d'octobre vous en a donné un modèle dans la grande gravure, et de plus, le patron dans la planche jointe à ce Numéro. — On essaye du catogan, mais nous lui préférons de beaucoup la coiffure parue dans l'Album d'octobre.

Henriette R. — Le prix du coutil imprimé est de 75 centimes; quant aux fournitures, nous ne les avons pas, vous vous les procurerez dans tous les magasins de mercerie.

F. G., usine de C. Meuse. — Le prix de la fourche à trois règles est de 2 fr. 25. — Notre planche spéciale de layette étant épuisée, nous comptons la renouveler dans le courant de l'année 1886.

F. St-M.— Le *Manuel* contient, en outre de tous les petits travaux, la manière de faire les robes, relever les patrons, tailler, bâtir, préparer, essayer, etc.; quant aux éléments de la couture proprement dite, raccommodages et tout ce qui s'y rapporte, cela ne s'apprend pas théoriquement: on l'enseigne graduellement aux petites filles, en même temps qu'on leur apprend à lire, écrire, compter, etc. — Le *Manuel* coûte 3 fr. 50 broché, 4 fr. 50 relié.

Madame Al. — Adressez-vous à la maison Kahn-Poivret, 61, rue Montorgueil, les chaussures y sont très bonnes et vendues au détail au même prix qu'en gros. La réputation de cette maison l'oblige à ne vendre que d'excellentes chaussures et le succès obtenu par ses bottes de courses est mérité. L'élégante botte de visite et toutes les fantaisies en pantoufles et chaussures d'appartement, plaisent par leur confortable et leur façon soignée.

A dix-huit ans, sans espérance. — Vous voudrez bien lire, avec attention, le prochain Conseil de madame Bourdon. C'est la meilleure réponse que nous puissions vous offrir.

Près de mes oncles. — Oui, mais seulement en négligé; pour s'habiller, capote avec ou sans brides.

Une nouvelle abonnée, G. B. — Pris note pour le chiffre, mais le *plus tôt possible* sera encore bien éloigné : nos listes sont déjà si longues! Aussi ne saurions-nous trop vous engager à utiliser nos alphabets, d'autant que nous ne pouvons prendre note que pour un seul exemplaire, à cause du grand nombre de demandes qui nous sont faites. — Vous trouverez des modèles de dentelles piqués et préparés, au Dépôt belge, 11, rue Auber.

Près de ma petite Alice. — Oui, l'édition hebdomanaire contient un roman que ne contient pas l'édition bleue.

M. M., à V. (Ardennes). — Nous ne disposons pas d'autres dessins que ceux publiés dans notre Journal. Mademoiselle Leeker, 3, rue de Rohan, pourrait vous faire dessiner ce modèle et l'échantillonner si vous le désirez; vous adresser directement à elle, pour le prix.

Parfum des Bruyères. — 1° Il n'y a pas de *style* particulier pour chambre de jeune fille, nous avons publié l'année dernière, en septembre, une fort jolie planche coloriée ayant cette destination. La place nous manque pour la petite étude d'ameublement que vous nous demandez. Nous vous dirons seulement que la différence la plus sensible entre la fin du Louis XV et le commencement du Louis XVI est dans les tapisseries; les personnages sont remplacés par les fleurs, carquois avec corbeilles, etc., le tout entrelacé de rubans avec nœuds; ces fleurs et ces nœuds se trouvent également reproduits dans les moulures des bois, les objets en métal, les porcelaines, etc. — 2° Merci de votre offre aimable, que nous acceptons; seulement les manuscrits devront être soumis à notre comité. — 3° Il est bien jeune encore pour la *Revue des deux Mondes*, nous choisirions de préférence la *Revue littéraire*.

Deux sœurs qui vont être demoiselles d'honneur. — Devront s'adresser à mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel. Cette bonne couturière leur combinera des costumes simples mais élégants, qui pourront ensuite leur servir pour les réunions de l'hiver, dîners, soirées, etc. Les prix sont très raisonnables et ne devront pas effrayer leur bourse de jeune fille. Les tons gris argent feraient bien, relevés d'une guimpe en surah ponceau; les tons bleu ancien sont aussi fort jolis, de même que le pervenche clair. Le choix est affaire de goût, mais la couleur doit être séyante au visage.

Rêveuse. — Vos aimables témoignages nous donnent l'espérance d'une *fidélité illimitée.* — Vous trouverez l'explication du bas d'enfant dans notre *Manuel*; cette explication ne peut être répétée souvent, aux dépens de la variété des travaux de nos Albums, ce serait d'ailleurs fort monotone et inutile pour les Abonnées qui l'auraient déjà. Le prix du *Manuel* est de 3 fr. 50 broché, 4 fr. 50 relié.

Une Californienne. — Pris note; certainement vous recevrez dans le courant de l'année 1886, mais dans quel mois? nous l'ignorons. — Nous sommes bien touchés de l'aimable accueil fait à notre Journal.

Réchésy. — Nous vous adresserons, si vous le désirez, le numéro de décembre 1875 qui contient ce dessin. Prix du numéro, 2 francs.

M. de L., à P. — Frotter les gants avec de la mie de pain ou de la gomme élastique; mais il ne faut pas compter sur un parfait nettoyage. — Laver les dentelles dans du thé tiède.

Une abonnée depuis 3 ans. — Une jolie toilette de soie, mélangée de velours frappé, robe à traîne, pardessus en dentelle, capote en dentelle avec fleurs dans lesquelles on mélange des fleurs d'oranger.

Une maman et ses cinq filles. — En vous donnant l'adresse de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, nous ne pouvons mieux faire. Cette excellente modiste fera à ces demoiselles des chapeaux en feutre dans des prix raisonnables: 30 fr. pour les plus jeunes, 35 et 40 fr. pour les deux aînées; la garniture sera de bon goût, et la forme d'une élégance comme il faut. Quant à vous, madame, je crois qu'une élégante capote en dentelle brodée ou en velours bouclé ornée de plumes, s'harmoniserait avec tous vos costumes. Madame Boucherie a un goût exquis, ennemi de cette extravagance qui donne souvent une allure étrange à de jolies modes.

Léontine, N° 593. — Votre lettre avait probablement fait fausse route, car elle ne nous est pas parvenue. — Quant à recevoir une réponse aussi prompte à celle-ci, c'était chose impossible. — Nous sommes tout aussi embarrassée que vous-même quant à l'emploi de cette riche collection; vous seule êtes juge si par leurs dispositions vous pouvez utiliser quelques-uns de ces châles en costume, avec d'autres étoffes. Vous ne pouvez cependant espérer les employer tous; pour les châles tapis on peut les transformer en confections, en déshabillé, ou les employer pour ameublement. — Prière d'adresser votre réclamation au bureau de poste au sujet de l'état des livraisons.

Abonnée depuis 1879. — Veuillez écrire à la maison Cabin-Sajou, 74, boulevard Sébastopol. Nous regrettons de ne pouvoir vous promettre ce dessin.

M. T., au Havre. — Qu'entendez-vous par *ce drap frisé?* Vous pouvez porter une jaquette en astrakan; nos articles et gravures vous ont mise au courant des nouveautés; nous ne pouvons jamais prévoir la durée d'une mode.

E. C., à Condé. — Impossible de vous faire composer et modifier ainsi un chiffre; recevez-en tous nos regrets et veuillez vous adresser à la maison Leeker et Génevoy.

Une habitante d'Abziza. — Pour l'outillage de la dentelle, au Dépôt belge, 11, rue Auber.

Une admiratrice du Journal. — Nous voudrions répondre à cette tout aimable sympathie par un conseil pratique, mais le malheur nous paraît irréparable, nous ignorons les procédés à employer pour peindre sur verre; en tout cas, *la reprise* serait, il nous semble, peu *perdue*, et l'accident mal dissimulé par un travail dont l'effet ne serait pas fort élégant.

Madame Arthur du J. — Un costume de visite doit être de ton foncé, surtout en cette saison. Les gris, certains rouges conviendraient, puisque vous n'aimez pas le noir. Nous avons vu chez madame Turle, 9, rue de Clichy, de très jolis costumes; nous vous engageons à vous adresser à elle. Du reste, elle vous enverra à choisir, des combinaisons d'étoffes dans les tons que vous lui désignerez. La façon sera soignée et d'une élégance comme il faut. Pour le manteau en lainage bouclé de velours, demander des échantillons à madame Turle.

Le Croisic. — Pris note pour 1886 — Le bachelik est passé de mode; faites pour le remplacer un grand carré tricoté ou au crochet léger en laine fine

E. C. V., à Lyon. — Pris note pour 1886, nous ne saurions préciser le mois.

TABLE DES MATIÈRES DU NUMÉRO DE DÉCEMBRE 1885

Toute demande de changement d'adresse et réclamation doivent être accompagnés du numéro d'ordre de l'abonnement,

11-85 3605 — Paris. Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.

